

CE VOLUME, LE CINQUANTE-QUA-
TRIÈME DE LA « BIBLIOTHÈQUE
DE LA PLÉIADE » PUBLIÉE A LA
LIBRAIRIE GALLIMARD, A ÉTÉ
RÉIMPRIMÉ LE VINGT JANVIER MIL
NEUF CENT QUARANTE HUIT SUR
LES PRESSES DES IMPRIMERIES
PAUL DUPONT, A PARIS.

ANDRÉ GIDE

JOURNAL

1889-1939



AVEC UN INDEX
DES NOMS ET DES ŒUVRES CITÉS

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard 1948*

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous sommes heureux de publier pour la première fois dans la *Bibliothèque de la Pléiade* l'œuvre d'un écrivain contemporain : le *Journal* d'André Gide, qui, commencé en 1889, s'étend aujourd'hui sur une période de cinquante ans.

Le *Journal* d'André Gide n'a figuré jusqu'à présent que dans les *Œuvres Complètes*, où il s'arrête en 1932. Deux volumes : *Pages de Journal* et *Nouvelles Pages de Journal* nous mènent jusqu'en 1935 ; passé cette année, le *Journal* que nous donnons ici est inédit.

Nous avons reversé dans le cours du *Journal* certaines suites (*La Mort de Charles-Louis Philippe, le Voyage en Andorre, la Mariche Turque*) que l'auteur en avait extraites pour les publier en revue d'abord, puis dans divers volumes : *Prétextes, Nouveaux Prétextes, Incidences* ; d'autres enfin, firent l'objet de publications séparées : *Feuilles de Route, Numquid et tu... ?* etc.

Nous avons intercalé dans le *Journal*, en fin d'années, à l'époque approximative à laquelle ils furent écrits, des *Feuillets* restés épars et non datés par l'auteur.

Le *Journal* lui-même fut écrit sur une série de cahiers de formats divers ; cette division, qu'on a respectée dans les *Œuvres Complètes*, restait assez arbitraire et nous n'avons pas cru devoir la maintenir : la division en années nous a paru préférable.

Afin d'éviter de regrettables confusions, nous avons rétabli la plupart des noms propres dont les précédentes éditions ne donnaient que les initiales. Le lecteur trouvera un *Index* à la fin de ce volume.

N. B. — Le *Journal* du temps de guerre ayant été tenu sur de petits carnets peu épais, et souvent sur des feuillets séparés, il a pu s'introduire quelque désordre dans le classement de certaines pages, soit qu'elles n'aient pas été placées chronologiquement avec exactitude, soit qu'elles aient été reproduites deux fois, en des textes presque identiques, à plusieurs années d'intervalle. Aucune de ces menues erreurs n'est de nature à nuire, en quoi que ce soit, à l'intérêt du *Journal*. Nous avons simplement cru devoir en avertir le lecteur attentif.

JOURNAL

1889

Automne.

AVEC Pierre¹. Nous montons au sixième d'une maison de la rue Monsieur-le-Prince, en quête d'un local où se puisse tenir le cénacle. C'est, là-haut, une grande chambre, agrandie encore par l'absence de meubles. A gauche de la porte, le plafond tombe obliquement comme dans les mansardes. Tout en bas, une trappe donne dans un grenier qui longe la maison sous les tuiles. En face, une fenêtre à hauteur d'appui laisse voir par dessus les toits de l'École de Médecine, par dessus le quartier Latin, l'étendue à perte de vue des maisons grises, la Seine et Notre-Dame dans le coucher de soleil, et, tout au loin, Montmartre, à peine distinct dans la brume du soir qui s'élève.

Et nous rêvons tous deux la vie d'étudiant pauvre dans une telle chambre, avec la seule fortune qui assure le travail libre. Et à ses pieds, devant sa table, Paris. Et s'enfermer là, avec le rêve de son œuvre, et n'en sortir qu'avec elle achevée.

Ce cri de Rastignac qui domine la Ville, des hauteurs du Père Lachaise : « Et maintenant..., à nous deux ! »

1890

VISITE à Verlaine².

Janvier.

Samedi.

Ma tante Briançon, dans son lit, très malade, avec un effarement d'esprit qui ne la laisse reconnaître personne. La tête sur l'oreiller, transfigurée, décolorée, mais non point pâle; plutôt du jaune mat de la cire. Et ce qui est

1. Pierre Louis (qui signera plus tard : Pierre Louÿs).

2. A l'hôpital Broussais. Cette visite a été racontée fort exactement par Pierre Louÿs. (V. *Vers et Prose*, n° de septembre 1910.)

très beau, c'est que maintenant elle ressemble à ma grand-mère : les traits de son enfance ont reparu sous les déformations que la vie avait apportées, mais que chasse la souffrance de la mort. Elle me regarde avec des yeux vagues et je reste debout, ne sachant que dire. Alors la garde se penche vers elle et, dans l'oreille, lui crie :

— Mais c'est votre neveu, Madame. Vous ne le reconnaissez pas ? C'est Monsieur Gide.

Et, sans comprendre, ma tante répète : « Monsieur Gide... Monsieur Gide... » Puis, tout à coup, elle s'écrie : « Ah ! André ! André, c'est toi ! » Et, dans un geste impuissant, je vois sa main qui cherche ma main. Je prends alors sa main brûlante et je la presse bien fort, comme si cela pouvait lui dire ma tendresse ; et son étreinte peut-être a répondu à la mienne, car je l'entends qui murmure : « Ah ! André ! mon enfant, mon pauvre André !... »

Un grand effort pour parler, mais la faiblesse pour trouver les mots. Et mes larmes coulent à voir cette affection qui voudrait, mais ne peut se répandre.

Puis un grand désir me prend de lui crier très fort : Je t'aime beaucoup, ma tante !... Mais déjà elle retombe dans sa torpeur et ses yeux restent fixés sans voir. Et je n'ose parler de peur de distraire cette âme peut-être occupée de choses meilleures. Je ferme les rideaux sur son sommeil, de sorte que rien ne le trouble.

Vendredi.

Enterrement de ma tante Briançon.

Je ne dirai point ces choses, car l'émotion perdrait sa fleur de spontanéité sincère, à être analysée pour l'écrire.

L'impression au reste n'a pas été très forte. Cela est encore resté très objectif. Mon esprit me dictait trop les impressions à avoir : elles ne me saisissaient pas.

Pourtant une émotion très douloureuse à voir ma tante Charles pleurer. Ses larmes me faisaient plus de mal que si je les pleurais. Je l'aurais voulue respectée par la tristesse ; et toujours un joli sourire pensif sur les lèvres. Je pense maintenant que ce qui m'empêche d'avoir l'impression vive, c'est de ne pas me sentir seul. Je m'occupe trop de ceux qui m'entourent. Ainsi j'aurais voulu, tout seul, voir le beau cadavre (ce mot est hideux) de ma tante. Le premier mort que j'aurais vu. Alors j'aurais laissé mes larmes, et la pensée aurait erré.

Pierre Louis était là. Sa pensée est douce, que je comprends, de vouloir notre amitié sereine et forte dans les tristesses. Je l'ai senti meilleur que moi; plus simplement et sans vouloir se le montrer à lui-même. Certes, après que j'ai vu André¹, je cherche ce qu'est l'affection et je doute si j'aime personne... Et pourtant mon cœur tressaille de pitié, oh ! d'une pitié infinie, à toutes les tristesses que je rencontre.

Si j'eusse été seul, je l'aurais embrassée, cette petite servante qui sanglotait près de moi et que secouait la douleur. Mon cœur se fendait de l'entendre.

Janvier.

J'avais toujours le vague sentiment que je communiquais ma ferveur aux autres, mais qu'en eux n'était pas le feu sacré. J'en excepte Pierre, sans doute. A force de les chauffer, je les croyais presque à mon niveau d'enthousiasme et de hardiesse.

C'est alors que J. a voulu s'introduire et que j'ai vu la médiocrité de leurs écrits.

André Walckenaër, s'il écrivait, écrirait trop bien; mais il ne sent pas le besoin d'écrire; l'œuvre des autres lui suffit. Léon Blum ne sait pas; il cherche; il tâtonne; a trop d'intelligence et pas assez de personnalité. Fazy pastiche Mendès d'une trop subtile façon; on ne peut distinguer la part de l'élève et du maître. Drouin déserte d'une façon charmante, avec une modestie qui sonne si franc que je l'en aime. Et je reste seul sur la banqueroute de mes espérances.

Pourtant, tant mon enthousiasme est puissant, tant ma croyance est naïve, je m'amuse de tout cela et ne crois pas à ma défaite. Si j'avais plus d'esprit, plus de talent, et surtout plus souple, une personnalité qui voulût moins s'affirmer, — j'aurais pu lancer la revue seul avec Louis, ou presque seul, jouant le rôle de plusieurs, sans qu'aucun autre s'en doute... Mais cette blague me répugne; je ne saurais la maintenir.

Mon orgueil sans cesse s'irrite de mille infimes froissements. Je souffre ridiculement que déjà tous ne sachent pas ce que plus tard j'espère être, je serai; qu'à mon regard on ne présente pas l'œuvre à venir.

.

1. André Walckenaër.

18 Mars.

Je vis dans l'attente. Je n'ose plus rien commencer. Mon courage s'énervé à se dire toujours : dans deux semaines, comme je travaillerai ! alors que mon temps tout entier je le donnerai pour *Allain*. O ces journées longues de lutte avec l'œuvre ! leur vision me poursuit toujours et me gâte le travail présent.

J'ai la tête encombrée de mon œuvre ; elle se démène dans ma tête ; je ne peux plus lire, non plus qu'écrire ; elle s'interpose toujours entre le livre et mes yeux. C'est une inquiétude d'esprit intolérable. Parfois des rages me prennent de lâcher tout, de suite, de décommander les leçons, d'envoyer promener tout le monde et les exigences des visites à faire, de m'enfermer en moi-même « comme dans une tour » et d'élaborer ma vision... Mais je ne pourrai le faire que dans une atmosphère inconnue, inédite. Il faut que mes sens soient désorientés, sans quoi je retomberai dans les ornières suivies, dans les rêveries des ressouvenirs. Il faut que la vie me soit toute neuve et que rien autour de moi ne me rappelle que, par le monde, il est d'autres choses. L'illusion de travailler dans l'absolu.

Mais où ? La cellule rêvée ; dans les Causses, le Dauphiné ? Je pensais bien à la chambrette découverte dans Paris ; mais la vie active est trop près ; puis l'incognito ne serait pas possible ; j'aurais l'esprit trop inquiet... En attendant, peut-être une semaine à Mortefontaine.

Ce qui est certain, c'est que je lâche toutes les leçons, toutes les entraves, dans douze jours, ou quatorze.

J'ai l'esprit si tendu maintenant, que j'ai peur qu'il ne retombe sur lui-même, qu'il ne s'affaisse au moment où...

8 Mai.

Il faut faire *Allain*. Examen d'*André Walter*. (Commencer dès à présent à rassembler des notes.) *Traité du Narcisse*.

Dire, pour *André Walter*, l'absence de conclusion qui dérouté. Il faut faire avant tout l'« édition ut varietur », pour me reposer des *Cahiers*.

Il faut travailler avec acharnement, d'un coup, et sans que rien vous distraie ; c'est le vrai moyen de l'unité de l'œuvre. Puis, une fois faite, et quand l'écriture repose, il faut lire avec acharnement, voracement, comme il sied

après un tel jeûne, et jusqu'au bout, car il faut tout connaître. Et les idées de nouveau s'agiteront; il faut les laisser faire; une dominera bientôt; alors se remettre à écrire. Au temps de la production, cesser délibérément toute lecture. Elles sont pour moi des causes d'excessif trouble et m'agitent à la fois toutes les idées dans la tête. Aucune n'est dominatrice, ou pour longtemps. Puis ce trafic d'idées me fait trop sentir combien elles ne sont que relatives. Il faut, lorsqu'on travaille, que l'idée où l'on s'achoppe vous soit unique. Il faut croire que c'est dans l'absolu que l'on travaille.

10 Novembre.

Je suis encore maladroit; il faudrait pouvoir ne l'être que lorsque je le veux. *Il faut que j'apprenne à me taire.* D'avoir parlé hier de ce projet de livre à Albert, ma volonté s'en était affaiblie. Il faut que j'apprenne à me prendre au sérieux; et à n'avoir aucune opinion satisfaite de moi-même. Que mon regard soit plus mobile et que mon visage le soit moins. Que je garde mon sérieux lors de mes plaisanteries. Que je n'applaudisse pas à toutes celles des autres. Que je ne sois pas pour tous de la même amabilité fade. Que je sache déconcerter à propos, en gardant une apparence figée. Surtout que je ne loue jamais deux personnes de la même façon, mais que, pour chacun, je garde une manière d'« habitus » distinct et dont je ne me départirais que sciemment.

Aux examens de baccalauréat pour les deux Widmer, Georges est reçu; et cela m'est égal. Je l'écris sans honte et ne comprends pas comment il en pourrait être autrement.

Ce qui m'intéressait, c'était un garçon, presque un enfant, petit, pâle, au menton têtu, aux lèvres blanches; les cheveux rabattus jusqu'aux sourcils; l'air si peu troublé qu'il n'avait même pas présenté sa liste d'auteurs. On l'a renvoyé pour l'écrire; je l'ai faite avec lui, sur une feuille que je lui avais donnée. Il a répondu déplorablement à toutes les questions. Il passait le dernier. J'ai fait semblant d'accompagner Georges, mais au tournant de l'escalier, je me suis caché; ils sont sortis sans me voir. Quand je suis remonté, la salle était à peu près vide.

On l'a pourtant reçu. Il s'est jeté dans les bras de sa mère, puis de sa sœur. Les deux femmes en grand deuil

étaient restées tremblantes. Je voulais lui parler. Je l'aimais énormément. Je lui ai dit quelques mots; il m'a remercié d'un sourire. Il était presque beau de joie. Tous trois ont remonté le boulevard, et, pour le voir, encore longtemps je les ai suivis. Je m'en suis retourné très triste.

Fin Novembre.

Le jour où je voudrai recommencer d'écrire dans ce cahier des notes vraiment sincères, il me faudra d'abord un tel travail de débrouillamini dans ma cervelle encombrée, que j'attends, pour remuer toute cette poussière, de vastes heures vides, un long rhume, une convalescence où se reposent un peu mes curiosités sans cesse ressoulées; où mon unique souci serait de me redécouvrir.

Je n'ai pas eu, depuis deux mois, un seul instant de monologue. Je ne suis même plus égoïste. Je ne suis même plus. Perdu, du jour où j'ai commencé mon livre...

MORALE.

Premier point : Nécessité d'une morale.

2^o : Une morale consiste à hiérarchiser les choses et à se servir des moindres pour obtenir les principales. C'est une stratégie idéale.

3^o : Ne jamais perdre de vue le but. Ne jamais préférer le moyen.

4^o : Se considérer soi-même comme un moyen; donc ne jamais se préférer au but choisi, à l'œuvre.

(Ici lacune, cù se pose la question du choix de l'œuvre et du libre choix de cette œuvre. Pour manifester. Mais encore... Peut-on choisir ?)

Songer à son salut : égoïsme.

Le héros ne doit même pas songer à son salut. Il s'est *volontairement* et *fatalement* dévoué, jusqu'à la damnation, pour les autres; pour manifester.

MORALE.

Ne pas se soucier de *paraître*. *Être*, seul est important.

Et ne pas désirer, par vanité, une trop hâtive manifestation de son essence.

D'où : ne pas chercher à être par pure vanité de paraître; mais bien parce qu'il est *seyant* d'être tel.

1891

JE me retrouve maintenant dans le même état intellectuel qu'avant d'écrire *André Walter* : cette complexité inextricable des émotions, et ces systèmes de vibrations, que je notais déjà en janvier 90. J'en conclus que c'est peut-être l'état qui toujours chez moi précèdera la production nouvelle et suivra les longs repos.

4 Juin.

10 Juin.

Hier un moment d'affaissement. J'avais oublié cela; voilà longtemps que mon intelligence se maintenait vivace et glorieuse. Et hier, pendant plusieurs heures de l'après-midi, je me sentais la tête molle et je n'osais parler, tant m'agaçaient d'avance les bêtises que j'allais dire.

Aujourd'hui l'intelligence revient, mais calme, sans cette fermentation amusante qui, les jours précédents, m'empêchait de lire. Aujourd'hui, le spleen est venu; ou plutôt le pressentiment, la peur à l'approche du spleen. Le spleen est surtout fait d'orgueil; cela me plaît; mais on souffre terriblement; jusqu'au désir de la souffrance physique, ou d'un abrutissement pour dériver cette angoisse vagabonde de l'âme et pour l'user.

La grande figure de Byron m'apparaît encore, comme l'été dernier quand j'eus le spleen pour la première fois...

Je lis Carlyle, qui m'irrite et me passionne à la fois. J'ai eu ce tort de lire la seconde conférence (des *Héros*) par devoir. Il n'y a pas eu pénétration. C'est absurde. Je ne devrais rien lire comme cela. La première, au contraire, m'avait fait une impression telle que je ne venais pas à bout de la finir. A chaque ligne, j'en avais pour un quart d'heure de réflexions et de vagabondages. J'en tire le désir et déjà presque l'habitude d'une certaine braverie morale, un peu hargneuse, mais belle en somme, et la seule certainement capable de grandes choses.

Une impression qu'il faudrait noter (mais je m'en souviendrai sans cela) c'est le son du piano dans une maison fermée (celle des de Flaux, à Uzès). On ouvre les volets;

les bruits se répercutent. L'odeur; surtout l'odeur; de cretonne et de crotte de souris. Et puis les notes fausses du piano; un son gringalet et comme chevrotant; pour jouer du Bach, c'est parfait.

Une chose certaine, c'est que Pierre Louis est profondément pratique et que je le suis fort peu. Mais je ne désire pas l'être. Je me glorifie de ne pas l'être. Alors il ne faut pas regretter les profits de ceci que je déteste. *Il y a certaines choses que je n'aurai jamais.* Ah ! si je pouvais me persuader de cela. Mais c'est très difficile. Au moins je ne me compromettrais pas à montrer que je les désire. Il faut rester sanglé dans son attitude, comme Barbey d'Aurevilly dans sa redingote.

Mais, dans les matières pratiques, je m'empêtré toujours ridiculement; je suis fort audacieux pour les coups de début; mais je m'arrête après le premier effort; et ce n'est jamais que le second qui rapporte. Je fais de nombreuses connaissances; et je néglige de retourner les voir parce qu'elles m'ennuient.

Je ne parviens jamais à me persuader tout à fait de l'existence réelle de certaines choses. Il me semble toujours qu'elles n'existent plus quand je n'y pense plus; ou tout au moins qu'elles ne se soucient plus de moi quand je ne me soucie plus d'elles. Le monde m'est un miroir, et je suis étonné quand il me reflète mal.

Il ne faudrait *vouloir qu'une chose* et la vouloir sans cesse. On est *sûr* alors de l'obtenir. Mais moi, je désire tout; alors je n'obtiens rien. Je découvre toujours et trop tard que l'une m'était venue tandis que je courais à l'autre.

Un des trucs de Louis, qui lui a toujours réussi, c'est de se figurer qu'on désire par goût et avec passion, tout ce qui vous est utile.

Il faut cesser de souffler mon orgueil (dans ce cahier) pour faire comme Stendhal. L'esprit d'imitation; m'en défier beaucoup. Il ne faut pas faire une chose parce qu'un autre l'a faite. C'est la morale des grands qu'il faut retenir et dégager des faits contingents de leur vie; non les petits faits qu'il faut imiter.

Oser être soi. Il faut le souligner aussi dans ma tête.

Ne rien faire par coquetterie; pour se rendre facile; par esprit d'imitation, ou par vanité de contredire.

Aucun compromis (moral ou artistique). Peut-être est-il très dangereux pour moi de voir les autres; j'ai toujours un trop vif désir de leur plaire; peut-être qu'il me faut la solitude. Il faut que j'ose franchement le reconnaître : c'est mon enfance solitaire et rechignée qui m'a fait ce que je suis. Le mieux serait peut-être d'exagérer cela. J'y trouverais peut-être de grandes forces. (Mais il ne faudrait pas de « peut-être », en morale. Il ne faut pas lever de points d'interrogation. Résoudre tout d'avance. Quel engagement absurde ! Quelle imprudence !)

Brunetière parle de ceux du XVII^e siècle (plusieurs d'entre eux, du moins; pas Pascal) qui n'avaient pas ces pensées profondes sur la vie (d'un Shakespeare, par ex.) ou qui n'avaient pas osé les dire, parce qu'ils étaient habitués, dans la société, à mettre leur pensée à la portée des femmes.

Je lis dans Taine (*Littérature Anglaise*) le récit des fêtes et des mœurs de la Renaissance. Peut-être était-ce là la vraie beauté; toute physique. Il y a quelque temps, tout ce déploiement de richesses m'eût laissé froid. Je le lis au bon moment : celui où cela peut m'intoxiquer le plus. Ma pensée devient voluptueusement impie et païenne. Il faut exagérer cela. Je vois les lectures à faire : Stendhal, l'Encyclopédie, Swift, Condillac... pour dessécher le cœur (assécher est mieux; on y moisit, dans mon cœur). Puis les nerveux et surtout les mâles : Aristophane, Shakespeare, Rabelais... voilà ceux qu'il me faut lire... Et ne pas se préoccuper du reste. J'ai assez de larmoiements dans mon âme pour irriguer trente livres.

17 Juin.

Hier j'ai passé l'après-midi avec Henri de Régner; je l'aime énormément. Puis avec Manuel; nous nous sommes dit des fadeurs. Ce matin j'ai manqué Huysmans. Écrit à Paul Valéry une très longue lettre. Fini le jour avec l'homme probe¹. C'est avec lui que j'aime le mieux être; nous nous exaltons infiniment.

18 Juin.

Je lis Stendhal, assis devant un café (place Médicis) où je constate qu'on est délicieusement mal pour travailler.

1. Marcel Drouin.

Il faut se faire irréprochable.

23 *Juin.*

J'ai passé la journée du dimanche avec Marcel Drouin dans les bois de Chaville. Marcel Drouin est la personne que j'estime et peut-être que j'aime le plus au monde. Nous nous exaltons superbement sitôt ensemble; nous nous faisons du bien. Il était las de ses exmens. Tous deux nous avons dormi sur l'herbe. Je lui ai lu mes notes de Bretagne.

Je redeviens Walter; et c'est tant mieux. Décidément rien n'est beau comme la noblesse de l'âme; beau, non, il faudrait dire : sublime.

25 *Juin.*

J'ai revu Louis. Miséricorde ! est-ce que nous allons nous réconcilier ?

Il a déchiré ma lettre devant moi ! Pourquoi ? Elle était parfaitement sincère. Déjà trois fois nous avons eu de grandes explications; nous avons déjà fait cette douloureuse expérience; nous ne pouvons pas nous « entendre »; dès lors l'intimité est impossible. Alors pourquoi recommencer encore ? Je resterais son ami; pourquoi veut-il être le mien ? quand je ne l'estime même plus et que je n'ai plus, de ses discussions verveuses et paradoxales, que de la fatigue et de l'ennui... oh, de l'ennui !

10 *Juillet.*

Je recommence à écrire. C'est par lâcheté morale que je me suis interrompu. Je devrais, par hygiène, me forcer à écrire ici chaque jour quelques lignes.

22 *Juillet.*

Maeterlinck me lit *les Sept Princesses*.

Hier vu Bruges et Ostende. Un tel ennui, une si lugubre lassitude me terrasse sitôt que je suis dans quelque ville nouvelle, que le désir d'en repartir aussitôt subsiste seul. Je me suis traîné dans les rues avec une véritable détresse. Même admirables, ces choses, l'idée de les voir seul m'épouvante. Il me semble que je ravis à Em. un peu de cette joie que nous devrions goûter ensemble. Je dors toutes les après-midi, pour au moins rêver un peu. Ou bien je lis. Le « paysage », au lieu de me distraire de moi-même, prend toujours désespérément la forme de mon âme lamentable.

A Ostende, le ciel et les flots étaient gris; il pleuvait de grands désespoirs sur la mer. J'ai voulu m'absorber dans une émotion sensuelle et, contemplant l'averse, j'ai pris des glaces. J'avais la fièvre. J'ai saigné du nez toute la journée.

23 *Juillet.*

J'ai revu Bruges avec maman. Je me suis frileusement blotté dans un peu de tendresse.

Dit adieu à Maeterlinck. Nous commençons à causer. J'ai le regret des choses que nous aurions pu nous dire. J'aimerais lui écrire. Le désir de la solitude laborieuse me saisit de nouveau.

Maeterlinck est d'une force admirable.

Alckmaar.

... Jardin de tulipes et lis roses. Il y avait des ruelles propres entre les petites maisons. J'errais sur des mosaïques lavées, et, devant les portes peintes, des petites filles assorties essuyaient des taches que l'on ne voyait pas. Par dessus les toits se promenaient des mâts de navire; parce qu'ici le Bon Dieu a fait les eaux plus hautes que les terres.

Bruxelles. 30 Juillet.

Drouin a le prix d'honneur !

Drouin est premier partout !

Maman pleurait de joie quand je lui lisais cette lettre triomphante. Je suis heureux. Ce soir, à l'hôtel, je voulais le crier à tous. Je suis fier de Drouin et son amitié m'est une des choses les plus précieuses. Je suis heureux par lui et j'ai besoin de l'écrire : Mon cher Drouin, je suis fier de toi.

Ce même soir, j'apprends la mort d'Émile A... Il s'est suicidé, j'en suis sûr.

1^{er} *Août.*

Marcel Drouin premier à Normale.

Bruxelles.

Adam et Ève de H. Van Eyck.

Scènes de l'Inquisition de Goya, et *Portrait de Jeune Fille.*

La Famille de l'Orfèvre, de Govaert Flinck.

Voilà les trois qui m'ont appris. Il en est d'autres que j'ai plus admirés, peut-être, mais je n'en ai rien tiré de nouveau pour moi-même. Ces trois sont d'un profit personnel. Je note quelques indications.

Flinck. Peinture méchante. Quand on dit : « il a du caractère », il y a toujours un peu de méchanceté; parce que, pour s'affirmer, on est obligé de briser des choses. Flinck a du caractère. Plus tard, il a travaillé pour plaire et a eu peur de lui-même.

Figures malades; hideur et larves; artiste et types portraitureurs s'affirment. Paupières chassieuses, sans cils (très remarquable, cela) et rouges. Teintes criardes (robe bleue de l'enfant) et volontaires. Figures dépouillées, mais excellents rapports, et puissants, des cheveux aux visages.

Hubert Van Eyck. Des filles qui se détournent en pouffant, et des commis qui se poussent le coude en passant devant *Adam et Ève*. L'impression est d'une puissante indécence; d'abord à cause du réalisme qui ose tout peindre; puis l'impression de figures qui ne sont pas faites pour être nues. Nu honteux et conscient de sa honte; du nu laid, qui a froid. Adam après la chute : « et ils comprirent qu'ils étaient nus ». Que Van Eyck y ait mis tout cela, je ne sais; mais il a religieusement copié la nature, et telle quelle, de sorte qu'elle suggère cela malgré lui. C'est de la peinture très religieuse. ECCE HOMO : quelque chose de très pauvre et qu'il faut bien vite vêtir, parce que c'est laid quand c'est nu. Hypocrisie nécessaire; ou religion : de là l'heptatyque : *Adoration de l'Agneau mystique*.

Goya : *Inquisition*. Tout a été dit. *Portrait de Jeune Fille* : je n'y comprends rien. J'ai bien passé une heure devant; car j'y suis retourné tous les jours. Reconnu du bout de la salle; et je n'avais jamais vu de Goya; mais je savais ce que ce serait. Manet lui a beaucoup pris. Il y a tout à en dire.

Je ne devrais pas écrire ces indications tout objectives dans ce cahier; mais ces peintures se sont bien faites miennes. Je m'en suis enrichi.

Vers Nancy. Vendredi, 7 Août.

Ce matin, j'ai couru encore une fois, quoique pourtant sans presque plus d'espoir, jusqu'à la poste de Dinant, où je trouve enfin la lettre de l'homme probe; cette lettre tant attendue...

J'étais comme ivre, après, en rentrant, et, malgré moi, je criais de bonheur. Des petites filles se retournaient

pour me voir et s'étonnaient de voir quelqu'un de si joyeux.

Vraiment j'avais besoin de cette lettre; comme mon âme a coutume de le faire en des moments de silence, ces jours derniers, elle était tout abîmée de doute et de folle inquiétude.

Et, maintenant, d'un coup, je suis heureux, je suis heureux ! Oh ! comme tout, selon nous, se colore !...

Grottes de Han.

J'achève à l'instant *Guerre et Paix*.

Commencé le premier jour de voyage; terminé le dernier. Jamais, je crois, je n'ai tant vécu dans le livre. Vraiment, je n'ai pas voyagé. L'autre jour, dans les fameuses grottes, je ne pouvais même pas regarder; je pensais à Schopenhauer qui m'attendait dans la voiture; et je m'irritais d'avoir arrêté ma lecture pour regarder un paysage.

Mais, après, de toutes ces visions aperçues, je me re-fais, à ma façon, quelques paysages nécessaires.

Mon esprit ergotait tantôt, pour savoir s'il faut d'abord être, pour ensuite paraître; ou paraître d'abord, puis être ce que l'on paraît ? (Comme ceux qui achètent d'abord à crédit, puis, après, s'inquiètent de la somme qu'il faut pour solder leur dette; paraître avant que d'être, c'est s'endetter envers le monde extérieur).

Peut-être, disait mon esprit, l'on n'est qu'en tant que l'on paraît.

D'ailleurs les deux propositions sont fausses, séparées :

1. C'est pour paraître que nous sommes;
2. C'est parce que nous sommes que nous paraissions.

Il faut joindre les deux dans une réciproque dépendance; on obtient alors l'impératif souhaité : *Il faut être pour paraître*.

Le paraître ne doit pas se distinguer de l'être; l'être s'affirme en le paraître; le paraître est la manifestation immédiate de l'être.

Puis, qu'est-ce que cela fait !! ?

Samedi, 8 Août.

Cette morale de Schopenhauer (*Fondement de la Morale*) tout empirique, m'agace. A vrai dire, ce n'est pas

une morale, mais une psychologie : l'analyse du bon motif. Une morale doit être *a priori*. Et je ne sais vraiment pas, alors, pourquoi tant attaquer la morale kantienne, sous prétexte d'une pétition de principe, quand la sienne abonde en pires erreurs. D'abord, quelle est la philosophie qui ne quémande éternellement les principes sur quoi elle est tout entière établie ?

4 Septembre.

Plus un mot, plus un nom dans la tête. Se sentir monotone et vague comme une abstraction. Et pendant un demi-jour, sans y voir, ressasser quelque maigre émotion. Se sentir pauvre d'esprit et n'en avoir pas de honte.

8 Octobre.

Des blancs de plus d'un mois. Parler de moi m'ennuie ; un journal est utile dans les évolutions morales conscientes, voulues et difficiles. On veut savoir où l'on en est. Mais ce que je dirais maintenant, ce serait des ressassements sur moi-même. Un journal intime est intéressant surtout quand il note l'éveil des idées ; ou des sens, lors de la puberté ; ou bien enfin lorsqu'on se sent mourir.

Il n'y a plus en moi de drame ; il n'y a plus que des idées remuées. Je n'ai plus besoin de m'écrire.

Mes cousines sont parties. Je n'ose m'avouer ma joie de me retrouver seul. Au retour de Honfleur, ma pensée était délicieusement active et m'amusait plus que ce que je lisais. J'ai repris mon travail et mes livres. Je suis sérieux et presque triste ; un peu frileux, et comme engourdi de sommeil.

La pensée est active et ferme. J'ai recommencé de lutter ; il faudrait lutter sans cesse. J'ai repris le *Narcisse* ; je crois que j'en sortirai.

La présence des autres me sera bientôt insupportable ; je finirai en ours, je crois. Je m'excite et m'irrite ridiculement devant chacun. L'opinion d'autrui m'importe, je crois, plus que jamais. J'ai bien peu progressé par là. J'ai maintenant une dizaine d'amitiés qui me préoccupent sans cesse. Il faudrait être quelqu'un d'assez sûr pour n'avoir pas besoin de se prouver sans cesse.

Ceci me terrifie : de songer que le présent, qu'aujourd-

d'hui nous vivons, sera le miroir où nous nous reconnaitrons plus tard; et que, dans ce que nous avons été, nous connaîtrons qui nous sommes. Et je suis anxieux, à chaque chose résolue, de savoir si c'est bien celle qu'il faut faire.

Uxès. 29 Décembre.

Seigneur, je reviens à toi, parce que je crois que tout est vanité, hors te connaître. Guide-moi dans tes sentiers de lumière. J'ai suivi des routes tortueuses, et j'ai cru m'enrichir de faux biens. Seigneur, aie pitié de moi : les seuls vrais biens sont les biens que tu donnes. J'ai voulu m'enrichir, et je me suis appauvri. Après toute cette agitation je me suis retrouvé très pauvre. Je me souviens des jours d'autrefois; de mes prières. Seigneur, mène-moi comme avant dans tes sentiers de lumière. O Seigneur, garde-moi du mal. Que mon âme puisse encore être fière; mon âme devenait une âme ordinaire; oh ! que ce ne soit pas en vain, ces luttes de jadis, mes prières...

J'ai perdu de vrais biens; la poursuite des vanités, que j'ai cru sérieuses parce que je voyais les autres y croire. Il faut ressaisir les vrais biens. « Tiens ferme ce que tu as »... Je savais pourtant toutes ces choses.

30 Décembre.

On ne s'inquiète que loin de Dieu; et ce n'est qu'en Lui qu'on se repose; car Il est ce qui ne change pas.

Il ne faut désirer que Dieu; car toutes choses passeront avant que nos désirs s'en soient rassasiés, ou bien elles resteront lorsque nous ne les désirerons plus.

Ces faux biens nous abusent; on ne recherche plus Dieu, parce qu'on ne voit pas qu'on est pauvre. On se croit riche parce qu'ils sont nombreux; on en a tant; on ne les compte plus... Il n'y a qu'un bien qui fasse riche : c'est Dieu. Et comme ce bien est unique, on sait bien quand on le possède, ou quand on ne le possède pas; on le compte facilement; il est unique; il vous remplit; et c'est pour cela qu'il repose. O mon Dieu, quand donc viendra l'heure où tu m'occuperas tout entier ?

31 Décembre.

La chose la plus difficile, quand on a commencé d'écrire, c'est d'être sincère. Il faudra remuer cette idée

et définir ce qu'est la sincérité artistique. Je trouve ceci, provisoirement : que jamais le mot ne précède l'idée. Ou bien : que le mot soit toujours nécessité par elle ; il faut qu'il soit irrésistible, insupprimable ; et de même pour la phrase, pour l'œuvre tout entière. Et pour la vie entière de l'artiste, il faut que sa vocation soit irrésistible ; qu'il ne puisse pas ne pas écrire (je voudrais qu'il se résiste à lui-même d'abord, qu'il en souffre).

La crainte de ne pas être sincère me tourmente depuis plusieurs mois et m'empêche d'écrire. Être parfaitement sincère...

1892

1^{er} Janvier.

WILDE ne m'a fait, je crois, que du mal. Avec lui, j'avais désappris de penser. J'avais des émotions plus diverses, mais je ne savais plus les ordonner ; je ne pouvais surtout plus suivre les déductions des autres. Quelques pensées, parfois ; mais ma maladresse à les remuer me les faisait abandonner. Je reprends maintenant, difficilement mais avec de grandes joies, mon histoire de la philosophie, où j'étudie le problème du langage (que je reprendrai avec Muller et Renan).

3 Janvier.

Me tourmenterai-je toujours ainsi, et mon esprit, Seigneur, ne se reposera-t-il désormais dans plus aucune certitude ? Comme un malade dans son lit, qui se retourne pour trouver le sommeil, du matin au soir je m'inquiète ; et la nuit encore l'inquiétude me réveille.

Je m'inquiète de ne savoir qui je serai ; je ne sais même pas celui que je veux être ; mais je sais bien qu'il faut choisir. Je voudrais cheminer sur des routes sûres, qui mènent seulement où j'aurais résolu d'aller ; mais je ne sais pas ; je ne sais pas ce qu'il faut que je veuille. Je sens mille possibles en moi ; mais je ne puis me résigner à n'en vouloir être qu'un seul. Et je m'effraie, chaque instant, à chaque parole que j'écris, à chaque geste que je fais, de penser que c'est un trait de plus, ineffaçable, de ma figure, qui se fixe ; une figure hésitante, imper-

sonnelle; une lâche figure, puisque je n'ai pas su choisir et la délimiter fièrement.

Seigneur, donnez-moi de ne vouloir qu'une seule chose et de la vouloir sans cesse.

La vie d'un homme est son image. A l'heure de mourir, nous nous refléterons dans le passé, et, penchés sur le miroir de nos actes, nos âmes reconnaîtront *ce que nous sommes*. Toute notre vie s'emploie à tracer de nous-mêmes un ineffaçable portrait. Le terrible, c'est qu'on ne le sait pas; on ne songe pas à se faire beau. On y songe en parlant de soi; on se flatte; mais notre terrible portrait, plus tard, ne nous flattera pas. On raconte sa vie et l'on se ment; mais notre vie ne mentira pas; elle racontera notre âme, qui se présentera devant Dieu dans sa posture habituelle.

On peut dire alors ceci, que j'entrevois, comme une sincérité renversée (de l'artiste) :

Il doit, non pas raconter sa vie telle qu'il l'a vécue, mais la vivre telle qu'il la racontera. Autrement dit : que le portrait de lui, que sera sa vie, s'identifie au portrait idéal qu'il souhaite; et, plus simplement : qu'il soit tel qu'il se veut.

4 Janvier.

Je te remercie, Seigneur, de ce que la seule influence de femme sur mon âme ravie et qui n'en souhaite plus d'autre, que l'influence de Em., ait toujours guidé mon âme vers les vérités les plus hautes et l'ait inclinée toujours dans de studieuses attitudes.

Je songe avec joie que, si elle me revenait, je n'aurais rien de secret pour elle.

6 Janvier.

Je remarque cette différence entre l'intelligence et l'esprit : que l'intelligence est, par sa nature, égoïste, tandis que l'esprit suppose l'intelligence de celui à qui il s'adresse.

D'où ceci : l'intelligence explique (Taine, Bourget; etc.); l'esprit raconte seulement (XVIII^e s.).

Il faut de l'esprit pour bien parler, de l'intelligence suffit pour bien écouter.

11 Janvier.

Je m'agite dans ce dilemme : être moral; être sincère.

La morale consiste à supplanter l'être naturel (le vieil homme) par un être factice préféré. Mais alors, on n'est plus sincère. Le vieil homme, c'est l'homme sincère.

Je trouve ceci : le vieil homme, c'est le poète. L'homme nouveau, que l'on préfère, c'est l'artiste. Il faut que l'artiste supplante le poète. De la lutte entre les deux naît l'œuvre d'art.

20 Janvier.

A Uzès de nouveau.

On cause; on discute : enfin l'on comprend que l'on est un auditif et que l'on parle à un visuel. Et l'on croyait se comprendre ! Comme cela différencie ! (Cela entre autres.)

Deux choses s'exaspèrent, et c'est tant mieux : l'immense ennui que j'ai de moi-même; l'immense amour pour l'idée pure.

C'est ce qui doit arriver; c'est une marche victorieuse; l'adoration tue l'individu. Le Dieu supplante.

J'avais recommencé de travailler quelque peu à mes médiocres vers de septembre. Cela m'ennuie. J'ai découvert aujourd'hui de telles sciences merveilleuses que toute joie de production se nie devant la joie furieuse d'apprendre. C'est une convoitise enragée. Connaître...

Dimanche de Pâques.

Connaître... connaître quoi ?

De la philologie encore; bien peu. Lu des poésies de Goethe; le *Prométhée*; lu *la Faustin*; du Banville; *Adolphe*.

Je sens que, dans peu de temps, je me rejeterai dans un mysticisme forcené.

Munich (second jour). 12 Mai.

Apprendre la logique; classer ses pensées... C'est dans ma tête un fouillis inextricable; chaque pensée nouvelle, en se déplaçant, remue toutes les autres. Rien n'est délimité précisément, et cette absence de contours, qui fait peut-être les rapports plus perceptibles, fait aussi que tout se confond dans ma tête et que chaque concept s'accroche un peu à tous les autres.

Si je n'écris plus de journal, si j'ai l'horreur des lettres

à écrire, c'est que je n'ai plus d'émotions personnelles; je n'ai plus d'émotions, que celles que je veux avoir, ou que celles des autres. C'est seulement dans les bons jours, et ils redeviennent fréquents, une exaltation intellectuelle et nerveuse, une vibration puissante de tout l'être, convertible, comme à volonté, en allégresse ou en tristesse; et sans que l'un me soit plus agréable que l'autre. Je suis comme une harpe accordée, qui chanterait au gré du poète un scherzo joyeux ou un andante mélancolique.

Je crois cet état excellent pour produire. Je suis moi-même *ad libitum*; n'est-ce pas dire que je prendrai les émotions de mes personnages. L'important, c'est d'être capable d'émotions; mais n'éprouver que *les siennes*, c'est une triste limitation.

L'égoïsme est haïssable de toute façon. Je m'intéresse de moins en moins à moi-même, et de plus en plus à mon œuvre et à mes pensées. Je ne me demande plus chaque jour, à chaque heure, si je suis digne de mon Dieu. Mais cela est une grande erreur; il faut être capable de refléter même les choses les plus pures.

Les jugements des autres ne m'intéressent d'ailleurs pas plus que les miens; — si pourtant : en tant que l'énoncé d'un rapport entre l'objet et l'individu qui le juge; et qui me les fait tous deux mieux connaître. Mais il me suffit que cet autre l'affirme; quand il veut l'expliquer, prouver qu'il a raison, il me devient insupportable; on ne peut jamais rien prouver. « Ne jugez point. » Tout jugement porte en soi le témoignage de notre faiblesse. Pour moi, les jugements qu'il me faut porter quelquefois sur les choses sont aussi flottants que les émotions qu'ils soulèvent, et qui expliquent alors cette incertitude infinie qui déconcerte mon action, quand ce doit être un « jugement » qui la décide.

Je vois toujours presque à la fois les deux faces de chaque idée et l'émotion toujours chez moi se polarise. Mais, si je comprends les deux pôles, je perçois fort nettement aussi, entre eux deux, les limites où s'arrête la compréhension d'un esprit qui se résout à être simplement personnel, à ne voir jamais qu'un seul côté des vérités, qui opte une fois pour toutes pour l'un ou pour l'autre des deux pôles.

Et, quand je cause avec un ami, je ne m'occupe presque toujours que de lui dire ce qu'il pense, et je ne

pense plus moi-même que cela, ne m'occupant plus que d'établir et de mesurer les rapports entre lui et les choses. (Cela est vrai surtout avec Walckenaër.)

Mais, lorsque je suis avec deux amis et que ces deux diffèrent, je reste agacé entre eux deux, ne sachant plus que dire, n'osant prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre; acceptant chaque affirmation, repoussant chaque négation.

Puis ces questions de psychologie sont ridicules et bien mesquines.

15 Mai.

Les troubles de la chair, les inquiétudes de l'âme, peuvent durer encore, mais ils ne sont intéressants qu'aussi longtemps que l'on croit ces choses importantes.

Une chose ne vaut que par l'importance qu'on lui donne. Prendre son parti d'une chose, c'est en détacher une à une toutes ses pensées, de sorte qu'enfin elle ait lieu sans plus rien agiter dans notre âme.

Deux facultés vraiment extraordinaires du poète; la permission qu'il a de s'abandonner aux choses, quand il le veut, sans se perdre; et de pouvoir être naïf consciemment. Ces deux facultés sont réductibles du reste au seul don de dédoublement.

Les deux ou trois fois dans la vie, où l'on a bu des boissons vraiment rafraîchissantes.

* * *

Nancy. Novembre.

(Service militaire.) J'ai souffert ces jours-ci, je m'en rends compte maintenant, de ce que les facultés de mon âme n'étaient pas occupées en raison de leur hiérarchie. Les plus nobles étaient désœuvrées. Et je sais que, si j'eusse été seul, de ces émotions toutes physiques, j'eusse fait des émotions sublimes; mais je ne sentais en les autres de sympathie que pour les émotions médiocres; et je voulais leur sympathie.

Un corps ne peut émettre un son que s'il pressent autour de lui une possibilité d'harmoniques.

La tristesse m'était venue à sentir qu'ici, sympathiser, c'était déchoir.

On raconterait bien les choses d'alentour; mais elles sont si contrefaites...

— Elles te paraissent contrefaites parce que tu ne les comprends pas dans toute leur complexité. C'est pourquoi te séduit l'œuvre du poète, plus simple. En ne montrant dans une œuvre qu'une vérité, il l'exagère. Simplifier, c'est exagérer ce qui reste. L'œuvre d'art est une exagération.

1893

Montpellier. Mars.

... qui donnèrent à mes tristes joies, à chacune, toute l'amertume du péché.

... et mes plus grandes joies ont été solitaires et soucieuses.

J'ai vécu jusqu'à vingt-trois ans complètement vierge et dépravé; affolé tellement qu'enfin je cherchais partout quelque morceau de chair où pouvoir appliquer mes lèvres.

Nous regardions, tous deux penchés à la fenêtre, le soir, les teintes sur la mer enfin plus délicates et plus mauves. Le crépuscule s'étendait.

15 Mars.

... et mon âme toujours plus adorative devenait de jour en jour plus silencieuse.

... la plus triste de mes pensées.

17 Mars.

J'aime la vie et préfère le sommeil, non pas à cause du néant, mais à cause du rêve.

Espagne.

Courses de taureaux.

Qu'on tue quelqu'un parce qu'il est en colère, c'est bien; mais qu'on mette en colère quelqu'un pour le tuer, cela est absolument criminel.

On tue le taureau en état de péché mortel. On l'y a mis. Il ne demandait, lui, qu'à paître. Etc.

Paris. Fin Avril.

Une parfaite connaissance de sa force, et qu'elle soit toute employée.

Ne plus lire de livres d'ascètes. Trouver son exaltation autre part; admirer cette joie difficile de l'équilibre, de la plénitude de vie. Que chaque chose donne toute la vie possible en elle. C'est un devoir que de se faire heureux.

Nous ne demanderons plus à Dieu de nous élever au bonheur. Pardieu ! nous savons bien que Je suis faible.
(Trop de choses dans cette phrase. Ne renions rien. Continuons.)

Et maintenant ma prière (car c'est une prière encore) : O mon Dieu, qu'éclate cette morale trop étroite et que je vive, ah ! pleinement; et donnez-moi la force de le faire ah ! sans crainte, et sans croire toujours que je m'en vais pécher.

Il me faut maintenant un effort aussi grand pour me laisser aller à moi-même, que jadis pour y résister.

Cette morale de privations s'était si bien faite ma morale naturelle, que l'autre maintenant m'est très pénible et difficile. Il me faut m'efforcer au plaisir. Ce m'est pénible d'être heureux.

« ... Il regardait parfois son corps vierge, pourtant lisse et propre à l'amour; alors il souhaitait les caresses de femme, avant que tout l'éclat de sa chair ne se fane. Il souhaitait d'être plus jeune et d'une bien plus grande beauté, pensant qu'entre deux êtres, l'amour a la splendeur de leur corps. » (*Tentative Amoureuse.*)

Ils attendaient le soir, assis dans l'herbe et sans rien faire; puis, lorsque l'heure enfin se fut faite plus douce, ils continuèrent lentement leur route...

... s'épanouissaient comme des îles, des corolles, fleurs sans tiges, balancées sur les eaux.

Une morale facile ? ... O certes non ! ce n'avait pas été

une morale facile, celle qui m'avait guidé, soutenu, puis dépravé, jusqu'alors. Mais je sais bien que lorsque je voudrai goûter à ces choses, que je m'étais défendues comme trop belles, ce ne sera pas comme un pécheur, en cachette, avec l'amertume déjà du repentir; non, mais sans remords, avec force et joyeusement.

Sortir enfin du rêve et vivre d'une vie puissante et remplie.

29 *Avril.*

Ah ! comme j'ai donc respiré l'air froid de la nuit. Ah ! croisées ! et tant les pâles rayons coulaient de la lune, à cause des brouillards, comme des sources, on semblait boire. Ah ! croisées ! que de fois mon front s'est venu rafraîchir à vos vitres, et que de fois mes désirs, lorsque je courais de mon lit trop brûlant vers le balcon, à voir l'immense ciel tranquille, se sont évaporés comme des brumes.

Fièvres des jours passés, vous étiez à ma chair une mortelle usure; mais comme l'âme s'épuise quand rien ne la distrait de Dieu !

4 *Mai.*

Il faut avoir un carnet pour aller au Louvre et travailler l'histoire de la peinture plus sérieusement que je ne l'ai fait jusqu'alors. Il ne faut pas que l'admiration soit paresseuse. Je voudrais étudier Chardin en exégète et non pas en critique; pas faire de style; faire des observations étonnées; puis s'expliquer à soi-même les choses. Il y a toujours profit à prendre devant quelqu'un de grand une attitude attentive et dévote.

5 *Mai.*

Ce matin, levé à cinq heures, j'ai travaillé comme autrefois. Mais le matin ce ne devrait pas être un travail de production; il faudrait la philologie et l'étude des langues étrangères.

Vraiment il y aurait quelque joie à se sentir robuste et *normal*. J'attends.

9 *Mai.*

Lorsqu'on va chez Henri de Régnier le soir, on le surprend, assis dans un fauteuil, tournant le dos à une lampe éclairant son livre. Rien de studieux et de charmant comme Henri de Régnier avec un livre; il me fait me sou-

venir des temps où rien ne me distrayait de mes lectures. Maintenant c'est bien changé !

Samedi.

Joué du Schumann et du Chopin à Pierre Louis; joué jusqu'au soir.

Yport. Samedi.

... et ces fleurs blanches, dans l'ombre plus blanches, dans la nuit plus blanches encore, luisaient sur l'herbe obscure des pelouses. Le sable de l'allée luisait aussi; nous la suivions, bordée de lilas embaumés, puis s'enfonçant sous les grands arbres. Puis l'eau dormante de l'étang nous charmait et nous marchions encore. Alors la lune, et que nous préférions alors dans un ciel de brumes et comme nageante, la lune paraissait parmi les branches. Alors, rêvant déjà, nous retournions dormir.

28 Mai.

Nous ne perdrons aucune de nos inquiétudes. Leur cause est en nous, non au dehors. Notre esprit est ainsi fait que tout l'ébranle, et ce n'est qu'en la solitude qu'il trouve un peu de quiétude. Alors c'est Dieu qui l'inquiète.

Ce que j'aime en l'œuvre d'art, c'est qu'elle est calme; nul plus que nous n'aura souhaité le repos, n'aura aimé l'inquiétude.

J'ai passé tout un temps de jeunesse à tâcher de prouver aux autres des émotions que j'aurais peut-être eues, si cet effort pour les prouver ne les eût pas toutes tuées.

3 Juin.

Inutile d'écrire son journal chaque jour, chaque année; ce qui importe, c'est qu'à telle période de vie, il soit très serré et scrupuleux. Si j'ai cessé, pendant longtemps, de l'écrire, c'est parce que mes émotions devenaient trop compliquées; cela m'aurait pris trop de temps de les écrire; le travail d'une simplification nécessaire les faisait alors moins sincères; c'était déjà une mise au point littéraire; quelque chose que ne doit point être le journal.

Mes émotions se sont ouvertes comme une religion; impossible d'exprimer mieux ce que je veux dire; quoi-que cela puisse plus tard me paraître incompréhensible.

C'est la tendance vers le panthéisme; je ne sais si c'est là que je parviens enfin; je crois plutôt que c'est un état transitoire.

3 *Juin.*

Je m'accoutume si bien aux Laurens que je m'en effraie presque, tant je les sens me devenir indispensables. Ce m'est une famille élue, et je rêve avec eux mes joies...

... J'ai voulu cette année m'efforcer puissamment vers la joie et m'abandonner à la vie, que je m'étais dit être bonne.

Ma question perpétuelle (et c'est une obsession maldive) : Suis-je aimable ?

Maintenant un orage enfin après trois mois de sécheresse. Je suis rentré pour voir tomber la pluie, comme un spectacle. Je n'aime plus décrire ce que je vois; ça me le gâte. J'aime mieux regarder seulement, sachant bien que rien n'est perdu et que toute vision se retrouve au moment qu'on a besoin d'elle. Je voudrais jouir encore plus pleinement. Je veux, en peu de temps, connaître des formes de vie très diverses, et, dans chacune, retrouver cette inquiétude qui s'exalte au regret de l'autre. Je sais que dans peu de temps je m'en vais me plonger dans des tâches austères et travailler à toute heure du jour. Maintenant, malgré tous mes désirs d'étude, je ne me permets pas de travailler encore; tout le jour je lis, je me promène, je vais cueillir le plaisir; la nuit, je sors encore; j'ai soif et je me désaltère, et cela est très nouveau pour moi. La nuit, je dors presque dehors, tant ma fenêtre est grande ouverte; la lune entre, qui me réveille, et je n'en suis pas désolé. Il fait si chaud qu'on dormirait nu sous la lune. Le matin, au réveil, on voit une splendeur toujours égale, et des branches sous le ciel bleu. Je vais prendre chaque jour un sorbet, comme d'autres s'en iraient au cours; et je vais souvent très loin pour le prendre et me donner très soif d'abord; et je me sens, après, tourmenté comme d'une brûlure, et j'étudie ma soif patiemment.

Au reste, je sais que ce régime est mauvais et que l'écrivain doit se refuser aux choses; mais il me plaît aujourd'hui de me soutenir le contraire et de me créer des souffrances pour quand je ne me satisferai plus. Et

puis, d'autres vies ! d'autres vies ; tout ce que nous pourrions vivre d'elles, *nous-mêmes*, et (sachant que c'est une erreur) savourer d'émotions pour les dire.

La Roque. 14 Juillet.

Je me souviendrai qu'alors, comme l'an dernier, je lisais Tacite en marchant, en suivant l'allée de pins et de lointain paysage (cet admirable treizième livre, où Néron perd lentement ses douceurs et ses craintes natives). La nature, autour, apparaissait d'une horrible et morne tristesse.

La culture de mes émotions fut mauvaise ; l'éducation stendhalienne est très fâcheuse et dangereuse. J'ai perdu l'habitude de la haute pensée ; c'est une chose *très regrettable*. Je vis facilement. Il ne faut plus cela ; il faut que tout dans la vie soit résolu, et la volonté perpétuellement tendue comme un muscle.

Je ne regrette pourtant pas d'avoir, durant un an, changé de méthode ; mais il faut toujours revenir à soi. Non, je ne regrette pas, je sais que tout profite ; pourvu qu'on se le dise. *Et j'ai beaucoup vécu. Mais il faut certainement se reprendre.*

Août.

Tout m'est égal ; je suis heureux. Je suis profondément heureux quand même. Cela suffit... Et j'aurai connu la tristesse.

Honfleur. Dans la rue.

Et, par moments, il me semblait que les autres, autour de moi, ne vivaient que pour augmenter en moi le sentiment de ma vie personnelle.

Les grandes œuvres silencieuses.

Attendre que l'œuvre se taise en soi, pour l'écrire.

« Grave... Il faut toujours revenir à ce mot lorsqu'on parle de lui », dit-Fromentin à propos de Ruysdaël. Et j'aime Delacroix, disant : « Il y a dans l'œuvre une gravité qui n'est pas dans l'homme. »

J'ai relu, avant de partir, tout mon journal ; ç'a été avec un dégoût inexprimable. Je n'y trouve plus que de l'orgueil ; de l'orgueil jusque dans la façon de m'exprimer ; toujours avec une prétention quelconque, soit de profondeur, soit d'esprit. Mes prétentions à la métaphysique

sont ridicules; cette analyse perpétuelle de ses pensées, cette absence d'action, ces morales, sont la chose du monde la plus assommante, insipide et presque incompréhensible lorsqu'on en est sorti. Il y a vraiment certains de ces états, que je sais pourtant avoir été sincères, dans lesquels je ne peux plus rentrer. C'est pour moi une chose finie, une lettre morte, une émotion pour toujours refroidie.

J'en arrive, par réaction, à souhaiter de ne plus m'occuper du tout de moi-même; à ne pas m'inquiéter, lorsque je veux faire quelque chose, de savoir si je fais bien ou mal; mais tout simplement de la faire, et tant pis ! Je ne désire plus du tout des choses bizarres et compliquées; les choses compliquées, je ne les comprends même plus; je voudrais être normal et fort, simplement pour n'y plus songer.

Le désir de bien écrire ces pages de journal leur ôte tout mérite même de sincérité. Elles ne signifient plus rien, n'étant jamais assez bien écrites pour avoir un mérite littéraire; enfin, toutes escomptent une gloire, une célébrité future qui leur donnera de l'intérêt. Cela est profondément méprisable. Seules quelques pages pieuses et pures me plaisent; ce qui me plaît le plus en moi de jadis, ce sont les moments de prière.

Peu s'en fallait que je ne déchirasse tout cela; du moins en ai-je supprimé bien des pages ¹.

... comme ces algues merveilleuses, lorsqu'on les sort de l'eau, ternissent...

Il faudra traduire *Heinrich von Ofterdingen* sans plus attendre. J'ai songé aussi à *Peter Schlemihl*, qu'on connaît si peu; et *Ondine* de La Motte. Puis, de l'italien, Pétrarque. Voir si l'on ne pourrait adapter une pièce de Calderon.

Ce qui nous fait rire, c'est le sentiment de l'atrophie d'une chose pouvant être pleine. Et ce qui nous exalte, c'est le sentiment de la plénitude. Toute chose a en elle une possibilité de plénitude.

Au Louvre... et cherchant, sur chacune des toiles, ce

1. Depuis, j'ai brûlé presque complètement ce premier journal (1902).

peu de vie qui reste encore, après que le pinceau les a quittées. Et ce qui m'a touché ce jour-là, ce n'est ni Rembrandt, ni Vinci, mais Titien : *l'Homme au gant* — devant qui j'ai pleuré. Il semble décidément que ce soit l'intensité de vie qui s'y trouve, qui fasse la valeur d'une chose. Que cette vie, d'ailleurs, soit celle de l'artiste, ou celle du sujet représenté.

Donner précisément ce que l'on attend de vous, c'est une grande habileté, lorsqu'on a pour but de parvenir; sinon je trouve cela un peu lâche, comme toutes les choses trop faciles.

Il ne faudrait pas avoir de tristesses personnelles, mais faire siennes celles des autres... de sorte qu'on en puisse changer.

Les Revenants d'Ibsen m'ont fait un grand effet à cette nouvelle lecture; je les ai lus devant ma mère et tante Henry; mais il faut prendre garde de s'amuser trop du scandale. C'est en poussant les choses, non en les heurtant, qu'on les remue. Toujours nous devons tenir compte de l'inertie des âmes et des corps. En heurtant, bien souvent l'on brise; et c'est tout. Il faut émouvoir.

La Roque.

J'ai voulu indiquer, dans cette *Tentative Amoureuse*, l'influence du livre sur celui qui l'écrit, et pendant cette écriture même. Car en sortant de nous, il nous change, il modifie la marche de notre vie; comme l'on voit en physique ces vases mobiles suspendus, pleins de liquide, recevoir une impulsion, lorsqu'ils se vident, dans le sens opposé à celui de l'écoulement du liquide qu'ils contiennent. Nos actes ont sur nous une rétroaction. « Nos actions agissent sur nous autant que nous agissons sur elles », dit George Eliot.

Donc j'étais triste parce qu'un rêve d'irréalisable joie me tourmente. Je le raconte, et cette joie, l'enlevant au rêve, je la fais mienne; mon rêve en est désenchanté; j'en suis joyeux.

Nulle action sur une chose, sans rétroaction de cette chose sur le sujet agissant. C'est cette réciprocité que j'ai voulu indiquer; non plus dans les rapports avec les autres,

mais avec soi-même. Le sujet agissant, c'est soi; la chose rétroagissante, c'est un sujet qu'on imagine. C'est donc une méthode d'action sur soi-même, indirecte, que j'ai donnée là; et c'est aussi tout simplement un conte.

Luc et Rachel aussi veulent réaliser leur désir; mais, tandis que, écrivant le mien, je le réalisai d'une manière idéale, eux, rêvant à ce parc, dont ils ne voyaient que les grilles, veulent y pénétrer matériellement; ils n'en éprouvent aucune joie. J'aime assez qu'en une œuvre d'art, on retrouve ainsi transposé, à l'échelle des personnages, le sujet même de cette œuvre. Rien ne l'éclaire mieux et n'établit plus sûrement toutes les proportions de l'ensemble. Ainsi, dans tels tableaux de Memling ou de Quentin Metzys, un petit miroir convexe et sombre reflète, à son tour, l'intérieur de la pièce où se joue la scène peinte. Ainsi, dans le tableau des *Ménines* de Velasquez (mais un peu différemment). Enfin, en littérature, dans *Hamlet*, la scène de la comédie; et ailleurs dans bien d'autres pièces. Dans *Wilhelm Meister*, les scènes de marionnettes ou de fête au château. Dans *la Chute de la Maison Usher*, la lecture que l'on fait à Roderick, etc. Aucun de ces exemples n'est absolument juste. Ce qui le serait beaucoup plus, ce qui dirait mieux ce que j'ai voulu dans mes *Cahiers*, dans mon *Narcisse* et dans *la Tentative*, c'est la comparaison avec ce procédé du blason qui consiste, dans le premier, à en mettre un second « en abyme ».

Cette rétroaction du sujet sur lui-même, m'a toujours tenté. C'est le roman psychologique typique. Un homme en colère raconte une histoire; voilà le sujet d'un livre. Un homme racontant une histoire, ne suffit pas; il faut que ce soit un homme en colère, et qu'il y ait un constant rapport entre la colère de cet homme et l'histoire racontée.

Tous mes efforts ont été portés cette année sur cette tâche difficile : me débarrasser enfin de tout ce qu'une religion transmise avait mis autour de moi d'inutile, de trop étroit et qui limitait trop ma nature; sans rien répudier pourtant de tout ce qui pouvait m'éduquer et me fortifier encore.

Peut-être, plutôt que Pétrarque, devrais-je traduire la *Vita Nuova* de Dante.

Le propre d'une âme chrétienne est d'imaginer en soi des batailles; au bout d'un peu de temps l'on ne comprend plus bien pourquoi... Car, enfin, quel que soit le vaincu, c'est toujours une part de soi-même; et voilà de l'usure inutile. J'ai passé toute ma jeunesse à opposer en moi deux parties de moi, qui peut-être ne demandaient pas mieux que de s'entendre. Par amour du combat, j'imaginai des luttes et je divisais ma nature.

13 *Septembre.*

Goethe. Disons-nous donc maintenant que le bonheur s'obtient par la suppression des scrupules? Non. Supprimer les scrupules ne suffit pas à rendre heureux; il faut mieux. Mais des scrupules suffisent à nous empêcher le bonheur; les scrupules sont des craintes morales que des préjugés nous préparent. C'est une harmonie non comprise; on croit pouvoir se séparer, aller seul, et aussitôt l'on s'oppose. Un soliste doit jouer dans le sens de l'orchestre. (A étudier.) Ames scrupuleuses, âmes timorées et qui s'oppriment elles-mêmes; elles auront peur de la joie, comme de l'éblouissement d'une trop éclatante lumière.

Proprium opus humani
generis totaliter accepti est
actuare semper totam poten-
tiam intellectus possibilis.

MORALE.

Originalité; premier degré.

J'omets le degré inférieur, qui n'est que banalité; où l'homme n'est qu'ensemble (il fait la foule).

Donc : originalité, consiste à se priver de certaines choses. La personnalité s'affirme par ses limites.

Mais, au dessus, il est un état supérieur, où Goethe arrive, olympien. Il comprend qu'originalité limite; qu'en étant personnel, il n'est plus que quelqu'un. Et se laissant vivre en les choses, comme Pan, partout, il écarte de lui toutes limites, jusqu'à n'avoir plus que celles mêmes du monde. Il devient banal, supérieurement.

Il y a un danger à tenter de vivre trop vite de cette

banalité supérieure. Si l'on n'absorbe tout, l'on s'y perd tout entier. Il faut que l'esprit soit plus grand que le monde; qu'il le contienne; ou bien il s'y dissout piteusement et n'est plus même original.

D'où les deux états : d'abord l'état de lutte; le monde est tentation; il ne faut pas céder aux choses. Puis l'état supérieur, où n'atteignit pas Proserpine qui se souvint toujours d'avoir pris les grains de grenade; où Goethe entra vite et pouvait, ne se refusant plus rien, écrire : Je me sentais assez dieu pour descendre vers les filles des hommes.

Chez les Laurens, à Yport.

Il fait cette nuit une tempête si violente que j'ai dû me lever, renonçant au sommeil. Il n'est pas encore cinq heures; la nuit est extrêmement sombre et la pluie ruisselle au dehors. La chambre haute où je suis, dans la tour, a huit fenêtres, et le vent les secoue chacune. Tout à l'heure, j'irai voir la mer. Vraiment, c'est une nuit terrifiante; on ne se sent pas à l'abri; et l'on imagine un vent encore plus fort, qui crèverait les vitres et qui enfoncerait les portes; le toit d'une maison devrait être vite enlevé et l'on voit alors une famille sous le ciel, sans lumière, entre les murs tremblants d'une maison qui tient à peine encore, et qui cède. Je songe surtout au père appuyant de toutes ses forces contre la porte, au début du drame, pour empêcher le vent d'entrer...

J'en arrive à présent à considérer les jours d'inquiétude, de scrupules et de désirs abnégatifs, comme des jours trop nuageux, où le soleil ne peut paraître, où le passé yit plus que soi dans l'heure présente; comme des journées de faiblesse, répréhensibles à cause de leur langueur.

La religion chrétienne est principalement consolatrice; elle est belle surtout pour cela. Ce n'est pas une explication des choses; c'est mieux; l'explication ne toucherait que la tête et les hommes seulement comprendraient.

Mais cette religion console d'un mal qu'elle ne prétend pas supprimer; on comprend que certains aient préféré tâcher d'être tout simplement heureux. Certains ont voulu supprimer la cause de toutes les tristesses; c'était plus difficile : de fortes âmes s'y sont usées. Goethe a préféré l'ignorer; pour être heureux, il s'est détourné des misères.

On lui en veut d'abord, parce qu'on croit que c'était facile, mais ce n'est facile que pour les âmes sèches (et celles-ci n'ont pas le bonheur en elles-mêmes). Goethe n'était pas une telle âme, et ce qu'il a fait, ce ne fut pas par dureté. Il a pensé que le spectacle de son bonheur contribuerait plus au bonheur des autres que de dures et douloureuses luttes contre leur misère.

La joie de Mozart : une joie qu'on sent durable; la joie de Schumann est fébrile et qu'on sent qui vient entre deux sanglots. La joie de Mozart est faite de sérénité; et la phrase de sa musique est comme une tranquille pensée; sa simplicité n'est que de la pureté; c'est une chose cristalline; toutes les émotions s'y jouent, mais comme déjà célestement transposées. « La modération consiste à être ému comme les anges. » (Joubert.) Il faut penser à Mozart pour bien comprendre cela.

La pensée de la joie doit être ma préoccupation continue.

J'écrivais l'an dernier, à Munich (c'est un feuillet que je retrouve) : « Il n'y a pas tant de choses importantes. On ferait son bonheur de si peu; et beaucoup de l'orgueil de se priver des autres. Les autres choses ! Quand j'aurai bien goûté leur vanité, je me retirerai dans l'étude. Encore un peu de temps, mais je veux d'abord épuiser leur saveur d'amertume, afin qu'après aucun désir d'elles ne vienne plus troubler mes tranquilles heures. »

Voici plus d'un an que j'écrivais ces phrases, et, depuis, ces choses méprisées, à mesure que je m'en approchais plus, m'apparaissaient plus attrayantes et plus belles. Et c'est pour elles que, séduit, je m'aventure au voyage.

Montpellier. 10 Octobre.

Le christianisme, avant tout, console; mais il y a des âmes naturellement heureuses et qui n'ont pas besoin d'être consolées. Alors, celles-ci, le christianisme commence par les rendre malheureuses, n'ayant sinon pas d'action sur elles.

Alors, cessant d'appeler tentations mes désirs, cessant d'y résister, je m'efforçai tout au contraire de les suivre; l'orgueil m'apparut une chose moins préférable; peut-être

à tort, dans cette forme splendide d'un égoïsme plein de religion, je ne vis plus que restrictions et limites. L'abandon de soi m'apparut une supérieure sagesse; il me semblait que j'y trouverais de plus grands profits pour mon être. C'était là, je sais bien, un égoïsme encore, mais plus neuf, curieux et qui satisfaisait en moi plus de forces. Je maintiens ce mot : satisfaire des forces; c'était à présent ma morale. Et puis je ne voulais plus de morales; je voulais vivre puissamment. O beauté ! O désirs ! Que vous sûtes distraire mon âme ! Ce fut un temps où l'amusaient chaque sourire; je souriais moi-même et je n'étais plus sérieux; j'avais horreur de la tristesse et protestais contre mes sympathies. Que dire encore ? Ce que je commençais avec effort, un charme ou l'habitude me le faisait continuer sans contrainte; l'habitude de l'ascétisme était telle qu'il me fallut d'abord m'efforcer vers la joie et ce n'est pas facilement que je parvenais à sourire; mais combien peu de temps durèrent ces efforts ! Ne suivais-je pas, ce faisant, des lois parfaitement naturelles ? Je le compris vite à ceci que je n'avais, pour vivre heureux, peut-être qu'à me laisser vivre; je dis : peut-être, car je n'en suis pas si certain; pourtant j'eus quelque naïveté à m'en étonner d'abord; n'était-ce pas ce que j'avais voulu : tout simplement me laisser vivre ?... J'étais comme un marin abandonnant les rames et qui se confie aux courants; enfin il prend le temps de regarder les rives; tant qu'il ramait il ne regardait pas. Ma volonté si constamment tendue, retombait à présent sans emploi; j'en ressentis d'abord certaine gêne; et puis cela même disparut, se fondit dans le charme infini de vivre et de vivre n'importe comment. Ce fut le grand repos après la longue fièvre; mes inquiétudes d'autrefois me devinrent incompréhensibles. Je m'étonnais que la nature fût si belle, et j'appelais tout : la nature.

Course au col d'Anterne. Tête de cheval gris, broutant des scabieuses.

Emerson, cette lecture du matin.

FEUILLETS

HOMME ! le plus complexe des êtres, et c'est pourquoi, le plus dépendant des êtres. De tout ce qui t'a formé, tu dépends. Ne regimbe pas contre ce semblant d'esclavage, et comprends que, plus nombreuses sont les lois qui sur toi se croisent et se mêlent, d'autant plus exquisés sont-elles. Débiteur de beaucoup, tu n'achètes tes qualités que par autant de dépendances. Comprends que l'indépendance est une pauvreté. Que beaucoup de choses te réclament; que beaucoup se réclament de toi.

Qu'une chose, quelle qu'elle soit, ne soit point faite pour une autre chose, quelle qu'elle soit. Tout acte doit trouver sa raison d'être et sa fin en lui-même, et ne pas être intéressé. Ne pas faire le bien ou le mal pour la récompense; l'œuvre d'art en vue de l'action; l'amour pour de l'argent; la lutte pour la vie. Mais l'art pour l'art; le bien pour le bien, et le mal pour le mal; l'amour pour l'amour; la lutte pour la lutte et la vie pour la vie. La nature se mêle du reste et ce reste ne nous regarde pas. Toutes choses sont liées et subordonnées dans ce monde; nous le savons; mais faire chaque chose pour elle-même est le seul moyen de motiver sa valeur.

Je veux parler ici de la vie pour la vie, et m'écrier avec le pieux Lavater : « Bien-aimés, laissez-nous vivre, ah ! le plus possible ! »

« Tiens ferme ce que tu as. »

Nous n'avons rien que les sentiments que nous ont donnés les choses; pour le don desquels nous ont été prêtées les choses. Les choses, les êtres ne nous sont qu'un moyen, qu'un instrument d'émotion. L'erreur est de s'attacher à elles-mêmes; nous ne les *avons* jamais. Avoir... C'est posséder qu'il faut. Tiens ferme ce que tu as; et ajoute : Ne tiens qu'à ce que tu as.

Les choses sont les interprètes de Dieu; elles passent et le sens de ses paroles reste. Et nous pouvons les regretter, comme hélas ! on regrette, après de très douces paroles, l'intonation irremplaçable de la voix qui les di-

sait. Beauté des êtres et des choses; des pays; intonations de la voix de Dieu.

Tu vois, lui dis-je, cette ride : elle vient d'une horrible fatigue. Cette fatigue est à cause de ma liberté. Liberté d'action, passe encore, lorsqu'un grand désir, une grande passion, une volonté constante la dirige; mais non : avoir donné droit de cité si égal à chacun de tous mes désirs, les avoir si semblablement accueillis, que tous à présent, à la même heure, prétendent à la première place. Je crois maintenant que l'homme est incapable de choix et qu'il agit toujours cédant à la tentation la plus forte; même le renoncement est tentation de l'orgueil; ou bien c'est la passion de l'amour. Une moindre compréhension de tout le reste (qu'on ne fait pas), une moindre attirance, facilite l'action; et même la plus volontaire n'est qu'un dissimulé abandon à une pente. Etc...

Ah ! si pouvait se simplifier ma pensée... Je reste là, parfois tout un matin, ne *pouvant* rien faire, avec l'horrible angoisse de vouloir faire tout. Le désir de l'instruction m'est la tentation la plus terrible. J'ai là vingt livres, devant moi, tous commencés. Tu riras si je te dis que je n'en peux lire un seul, à force de les vouloir lire tous. Je lis trois lignes; je pense à tout... (dans une heure il me faudra aller voir Paul et Pierre; tiens ! j'allais oublier Étienne; il aurait pu s'en attrister; en passant, je devrais acheter des manchettes; et Laure attend que je lui rapporte des fleurs...) Ah ! mon temps ! mon temps s'y passera jusqu'à mourir ! Ah ! vivre, sur telle plage étrangère où jouer, sitôt dehors, du soleil, du vent, et de l'horizon infini de la mer... Si je sortais... Ma tête est lasse; un peu de marche me guérira... Mais je m'étais promis de faire une heure de musique...

Ah ! l'on frappe à ma porte ! On vient me voir; horreur !... (Sauvé : c'est au moins une heure de perdue !) — Heureux, criai-je, ceux dont toutes les heures sont captives et qui sont forcés d'aller là. Ah ! des œillères ! des œillères !

Méfions-nous, Nathanaël, de tous les instruments de bonheur. Et surtout ne les choisissons pas; d'abord, on ne peut pas choisir; mais il est dangereux même de croire que l'on choisit; car pour choisir, il faut juger; et juger suppose toujours de la...; d'ailleurs, etc., etc.

A L'USAGE DE M. D.

Moyens d'entraînement et d'excitation au travail.
1^o Intellectuels :

- a) Idée de la mort imminente.
- b) Émulation; sentiment précis de son époque et de la production des autres.
- c) Sentiment artificiel de son âge; émulation par la comparaison de la biographie des grands hommes;
- d) Contemplation du labeur des pauvres; le travail forcé peut seul excuser à mes yeux ma richesse. La fortune considérée uniquement comme permission d'un travail libre.
- e) Comparaison du travail d'aujourd'hui avec le travail de la veille; puis choisir comme étalon le jour où l'on a le plus travaillé; se convaincre à ce faux raisonnement : rien ne m'empêche de travailler autant aujourd'hui.
- f) Lecture d'œuvres médiocres ou mauvaises; y sentir l'ennemi et s'exagérer le danger. Travail par haine de ceux-ci. (Moyen puissant; mais plus dangereux que l'émulation.)

2^o Moyens matériels (tous douteux) :

- a) Peu manger.
- b) Se maintenir les extrémités très chaudes.
- c) Ne pas trop dormir (7 heures suffisent).
- d) Ne jamais chercher à s'entraîner au moment même par la lecture ni par la musique; ou bien choisir un auteur ancien et ne lire (mais pieusement) que quelques lignes. Ceux que je prends dans ce cas sont toujours les mêmes : Virgile, Molière et Bach (lu sans le secours du piano); le *Candide* de Voltaire; ou, pour de tout autres raisons, les premiers volumes de la correspondance de Flaubert, ou les *Lettres à sa Sœur*, de Balzac.

Dans ma chambre, un lit bas; un peu d'espace, un meuble de bois avec large planche horizontale à hauteur d'appui; une petite table carrée; une chaise dure. J'imaginais couché; compose en marchant; écris debout; recopie assis. Ces quatre positions me sont devenues presque indispensables.

Je ne me citerais pas comme exemple si je n'avais pas le travail très difficile. Je me figure aisément que tout autre travaille plus facilement que moi; et me dis que,

par conséquent, ce que j'ai fait, tout autre aurait aussi bien pu le faire.

Jamais je n'ai été foncièrement convaincu de ma supériorité sur aucun autre; c'est ainsi que j'arrive à concilier beaucoup de modestie avec beaucoup d'orgueil.

e) Se bien porter. Avoir été malade.

Dans la chambre de travail, pas d'œuvres d'art, ou très peu, et de très graves : (pas de Botticelli) Masaccio, Michel-Ange, l'*École d'Athènes* de Raphaël; mais plutôt quelques portraits ou quelques masques : de Dante, de Pascal, de Leopardi; la photographie de Balzac, de...

Pas d'autres livres que des dictionnaires. Rien ne doit distraire ou charmer. Rien ne doit y sauver de l'ennui, que le travail.

Ne pas faire de politique et ne presque jamais lire les journaux; mais ne pas perdre une occasion de causer politique avec n'importe qui; cela n'apprend rien sur la chose publique, mais cela renseigne admirablement sur le caractère des gens.

L'imagination (chez moi) précède rarement l'idée; c'est celle-ci, non point du tout celle-là, qui m'échauffe; mais celle-ci sans celle-là ne produit rien encore; c'est une fièvre sans vertu. L'idée de l'œuvre, c'est sa composition. C'est pour imaginer trop vite, que tant d'artistes d'aujourd'hui font des œuvres caduques et de composition détestable. Pour moi, l'idée d'une œuvre précède souvent de plusieurs années son *imagination*.

Dès que l'idée d'une œuvre a pris corps, j'entends : dès que cette œuvre s'organise, l'élaboration ne consiste guère qu'à supprimer tout ce qui est inutile à son *organisme*.

Je sais bien que tout ce qui fait l'originalité de l'artiste vient en surplus; mais malheur à qui songe à sa personnalité en écrivant; elle apparaît toujours assez si elle est sincère et c'est en art qu'est vraie également la parole du Christ : « Qui veut sauver sa vie (sa personnalité) la perdra. »

Donc ce premier travail, c'est en marchant que je le fais. C'est alors que le dehors a sur moi le plus de prise, et que la distraction m'est le plus funeste. Car, comme le

travail doit toujours être naturel, il faut s'occuper de son idée sans crispation ni violence. Et parfois elle ne se présente pas aussitôt. Il faut l'attendre. Il faut une patience infinie. Cela ne sert à rien de s'emparer d'elle malgré elle; elle paraît alors si rechignée que l'on ne comprend plus ce qui vous attirait en elle. L'idée préférée ne vient que quand il n'est plus aucune autre en la place. C'est donc à force de ne plus penser à rien d'autre qu'on l'appelle. Parfois je suis resté plus d'une heure à l'attendre. Si, par malheur, ne sentant rien venir on se dit : je perds mon temps, c'en est fait et le temps est perdu.

1894

J *Août.*
 EUDI soir, dîner avec Henri de Régnier chez Rouart. J'apportais des photographies. Soirée tous trois dans l'atelier de la rue de Lisbonne. Henri de Régnier racontait les *Mémoires* de Casanova et le *Titan* de Richter.

Vendredi, déjeuner avec Henri de Régnier au *Soufflet*. La matin, visite chez tante Claire; achat de livres sous l'Odéon. Henri de Régnier m'accompagne rue de Commaillles; je lui lis le début de *Paludes*. Causerie sur Biskra.

Samedi, départ au matin pour Lausanne.

Neuchâtel. Fin Septembre.

Les choses les plus belles sont celles que souffle la folie et qu'écrit la raison. Il faut demeurer entre les deux, tout près de la folie quand on rêve, tout près de la raison quand on écrit.

Il me semble que *Paludes* était une œuvre de malade, à sentir à présent la peine que j'ai de m'y remettre. C'est une preuve, retournée, que je vais bien à présent; l'enthousiasme lyrique ne m'abandonne pas un instant et ce que j'ai le plus de peine à écrire, c'est cette œuvre si volontairement rétrécie. Enfin je ne souffre plus de ce qui me poussait à l'écrire; c'est une sorte d'exhumation.

Neuchâtel.

Même ici l'automne a son charme. Ce soir je suis monté jusqu'aux bois qui dominent la ville; je suivais une grande route que bordaient d'un côté des tilleuls roux et des noyers; ceux-ci s'étaient déjà presque complètement dépouillés de leurs feuilles; on abattait les noix avec des gaules, et l'odeur d'iodure de sodium se dégageait des cosses que les enfants foulaient à terre. Il soufflait un grand vent tiède. Près du bois, des hommes labouraient. Les passants se saluaient à voix haute, et les chants des enfants semblaient s'entendre de plus loin. Je songeais à Cuverville et à la Roque, au deuil que c'est pour moi de n'y pas être; à cette même heure je songeais que les miens aussi regardaient les belles lisières et regagnaient lentement la maison. La lampe est déjà sur leur table, le thé, les livres des autres...

Je vais reprendre Leibniz au point où je l'avais laissé; c'est, depuis trois années, la lecture de chaque automne. J'ai d'abord lu tous les petits traités et quelques lettres; puis la première partie de la *Théodicée*; à présent, j'ai commencé les *Nouveaux Essais*. Durant deux automnes aussi j'ai lu Fichte; cette année vais-je avoir le temps? J'ai pris avec moi, par provision, la *Doctrine de la Science*. Chaque automne aussi je lisais Dickens, Tourgueneff ou Eliot; mais Dickens surtout, que j'aime entre tous lire à la fin de la journée, rentrant d'une longue promenade dans les bois; puis, en pantoufles, au coin du feu, prenant du thé et toujours dans ce même grand fauteuil vert de la Roque.

Et le son de la cloche du dîner; et l'ombre que faisait ma mère, assise à la grande table et lisant... Tout cela serait-il fini?

Toujours, à cette époque, un refrain de toutes mes anciennes piétés et ferveurs se ranime; je redeviens sage et silencieux.

J'ai fait venir d'Allemagne un petit volume de Lavater. Pourquoi n'est-il pas plus connu, cet esprit si ardent et si tendre, dont Goethe disait qu'il était « irremplaçable », et que Novalis malade lisait dans ses dernières années? On y lit ceci, qu'il faudrait mettre en tête de ma traduction, en tête de la préface de Tieck :

« Je le dis à tous mes anniversaires; je le pense à tous

les jours de ma vie : méditer sur moi-même est la vie de la vie; et nous y méditons si peu ! Combien rarement faisons-nous notre vie pour la vie (intraduisible : il y a : *Wie selten machen wir unser Leben zum Leben !*). »

Et ceci, pour mon volume de vers :

« Laissez-nous, bien-aimés, vivre autant que possible. »

Je ne veux plus comprendre une morale qui ne permette et n'enseigne pas le plus grand, le plus beau, le plus libre emploi et développement de nos forces.

Neuchâtel. Octobre.

Vie de Lessing. Voltaire semble s'être conduit indigne-ment avec lui; rien encore ne m'avait tant sali cette figure que l'histoire des billets saxons. L'arrivée de Lessing à Leipzig est charmante : il n'avait, à dix-sept ans, vécu que par les livres; cette société mondaine et vive l'étonne; il est un savant, pas un homme; sa science le gêne. C'est Peter Schlemihl sans son ombre; à peine s'il ose saluer. Il venait faire de la théologie; il apprend l'escrime et la danse.

Il faut copier de lui ces paroles admirables :

« Ce qui fait la valeur de l'homme, ce n'est pas la vérité qu'il possède, ou qu'il croit posséder; c'est l'effort sincère qu'il a fait pour la conquérir. Car ce n'est point par la possession, mais par la recherche de la vérité que l'homme grandit ses forces et qu'il se perfectionne. Si Dieu tenait enfermée dans sa main droite la Vérité toute entière, et dans sa main gauche l'aspiration éternelle vers la Vérité, même avec la condition de se tromper toujours, et s'il me disait : choisis ! je saisisrais humblement sa main gauche, et je dirais : Donne, mon Père; car la Vérité pure n'est faite que pour toi. »

La vérité est de Dieu; l'idée est de l'homme. Certains confondent Idées et Vérités. « N'est-il pas vrai que les vérités sont postérieures aux idées dont elles naissent ? » (Leibniz, *Nouveaux Essais*.)

13 Octobre.

« Il n'y a pas une tentation que Dieu vous ait envoyée, qui n'ait été humaine; et Dieu qui est juste vous donne

aussi la force pour les surmonter. » Les pensées sont des tentations; ce sont celles qui nous viennent de Dieu; non tant que Dieu nous les envoie : elles naissent de la recherche même de Dieu. Ce sont celles-là qu'il faut surmonter, puisqu'elles sont d'ailleurs surmontables. Les autres tentations, que l'on nommerait plus proprement des désirs, et qui ne nous viennent pas de Dieu, mais, au contraire, quand nous regardons Dieu, viennent nous assaillir par derrière et nous détournent de sa contemplation, celles-là, je ne les crois pas toutes supprimables, et je ne comprends pas en quoi il peut être bon de chercher trop et trop longtemps à les étouffer toutes; du moins à le chercher plus longtemps qu'il ne sied pour une certaine gymnastique de la volonté; et cela seulement durant la jeunesse; car, sinon, elles nous occuperaient trop et prendraient trop d'importance. On ne s'en débarrasse pas, l'âme qui d'abord y prenait de la force, bientôt ensuite s'y épuise. Ce sont des désirs naturels, et, lorsque l'âme jeune y aura résisté assez longtemps pour y prendre des droits de fierté, son soin doit être de les faire taire, ou d'en profiter, car il y a profit aux désirs, et profit au rassasiement des désirs; mais ce qui n'est pas bon, c'est d'exciter les désirs par une trop longue résistance; car l'âme en est très dérangée.

Voilà du moins ce que je pense aujourd'hui. Il faut à tout prix obtenir la délivrance de son âme. L'âme noble mérite de plus hautes occupations. Je sais qu'il est des âmes très nobles que l'amour de Dieu a brûlées plus fort que tout autre désir; il semble que cette ardeur angélique ait comme absorbé l'autre flamme; mais c'est alors une consommation trop rapide et la raison en est trop étonnée. C'est souvent une folie; plus souvent une ignorance. J'ai souhaité telle folie naguère; je n'en veux plus. Je veux honorer Dieu par toutes les parties de moi-même, le chercher de toutes parts, et ne rien supprimer en vue d'une exaltation partielle; il me semble que c'est mal prier. La prière est louange de Dieu; toute notre vie est cette constante prière, et je n'en veux point connaître d'autre; elle peut être d'amour, de détresse ou d'humilité. Je voudrais qu'elle ne soit que d'amour. La détresse et l'humilité viennent d'une raison défaillante; je ne veux plus qu'elle se taise pour permettre au cœur de parler. Et mon cœur parlera quand même Ma raison est appelée à honorer

Dieu comme tout le reste de mon être; n'est-elle pas immanente de Dieu? et ne s'en approche-t-elle pas en silence?

Et c'est ma raison que Dieu tente; c'est sa façon de lui parler. Si elle n'était plus tentée, il semblerait pour elle que Dieu se taise; dans l'horreur de l'inaction elle s'ingénierait à se tenter elle-même; ce qui est une façon de tenter Dieu.

Seigneur, il me faut cacher cela à tous les autres; mais il est des instants, des heures, où tout, dans le monde, m'apparaît sans ordre et perdu; où toute harmonie que mon esprit inventait se désagrège; où la pensée même de la recherche d'un ordre supérieur m'importune; où la vue de la misère me trouble; où remontent au cœur mes vieilles prières et ma pieuse tristesse passée; où la vertu passive et renoncée de l'humble m'apparaît de nouveau la plus belle.

Seigneur, donnez-moi la force de ne montrer aux autres ma pensée que sereine, admirable et mûre.

Certains moments, je me dis : Je n'en sortirai pas. On n'en peut pas sortir. Seigneur, instruisez-moi !

Mais c'est le cri d'une morale provisoire.

Doutes religieux : médiocrité. Le récit que d'autres m'ont fait de leurs doutes m'a toujours ennuyé et gêné. Ces doutes viennent d'une pensée timide et croyant qu'on peut perdre Dieu de vue sitôt qu'on ne regarde plus du côté de La Mecque.

Mettre en antagonisme deux parts de sa nature, se poser soi-même en ennemi de la nature, cela peut bien flatter l'orgueil et servir à la poésie; mais cela n'est pas *raisonnable*. Une claire entente de Dieu fait souhaiter d'aller dans le sens des choses, dans le sens de soi-même. Cela est bien plus difficile que d'y résister et demande au moins plus de sagesse; cela suppose l'intelligence, dont les résistances se passent volontiers. Or, servir Dieu sans intelligence (quand on en a) c'est ne le servir qu'avec une partie de soi-même.

Les lois et les morales sont essentiellement éducatrices,

et par cela même provisoires. Toute éducation bien entendue tend à pouvoir se passer d'elles. Toute éducation tend à se nier d'elle-même. Les lois et les morales sont pour l'état d'enfance : l'éducation est une émancipation. Une cité, un État parfaitement sage vivrait, jugerait sans lois, les normes étant dans l'esprit de son aréopage. L'homme sage vit sans morale, selon sa sagesse. Nous devons essayer d'arriver à l'immoralité supérieure.

Certains confondent idées et vérités (voir Leibniz, *Nouveaux Essais*). Les vérités sont toujours bonnes; les idées souvent dangereuses à montrer. L'on dirait que l'idée est la tentation de sa vérité. Il n'est pas bon de tenter les autres; Dieu envoie à chacun des tentations selon sa force; il est mal et peu sage de leur en fournir qu'ils ne puissent pas surmonter. Voilà pourquoi l'instruction maladroite est redoutable; pourquoi il ne faut pas crier trop haut ses idées, de peur qu'un faible ne vous entende.

La vérité peut être dite à tous; l'idée, proportionnellement aux forces de chacun.

Dans tout rapport gît une possibilité d'influence.

Dieu rémunérateur, surveillant équitable... il est bon que l'âme encore jeune ait compris qu'on ne peut perdre Dieu de vue, de quelque côté qu'on se tourne.

Possibilité de détresse : l'âme qui croit avoir mal adoré.
(*Mort de M^{lle} Claire* ¹.)

Connaître Dieu, c'est le chercher. « Tu ne me chercherais pas, fait dire au Christ Pascal, si tu ne m'avais pas déjà trouvé. » C'est qu'une fois aperçue, on a besoin toujours plus de retrouver partout sa présence adorable. Je ne souhaite plus connaître Dieu autrement que par l'étude de toutes choses. Ce que d'autres appellent « reconnaissance », je crois que c'est mon admiration. Et cette admiration, que je veux toujours plus éclairée, m'a donné l'amour du devoir. Les lois de la nature sont celles de Dieu : heureux qui peut bien les connaître et les suivre; qu'a-t-il à faire alors des décalogues? Les tables de la loi sont éternelles; elles sont en nous. Moïse brise les

1. Devenu plus tard *la Porte Étroite*. (*Note de l'éd.*)

tables, et elles subsistent. L'homme qui s'y soumet volontiers est le sage; la nature y soumet les fous. Tout ce que vous faites par devoir, avec des fronts ridés de crainte, je veux le faire par amour, en souriant d'amour, en souriant. Et j'aime Dieu parce qu'il est en moi-même; je l'admire parce qu'il est beau; car Dieu est tout, et tout est beau pour qui sait comprendre.

Je vous dis tout cela — qui me semble une excuse de ne pas me servir de prie-Dieu. Mais les âmes belles et fortes n'ont pas besoin de toutes ces paroles. Leur adoration est une exaltation joyeuse, si naturelle qu'elle n'amène même plus le nom de Dieu à leur bouche. Ils sont pourtant sans arrogance; ils sont soumis; ils sont pieux, si vous appelez piété l'émotion d'une dépendance acceptée, l'obéissance aux lois les plus spirituelles.

Mon âme : Un champ de manœuvres.
L'effort des vertus et des vices. Être Lyncéus.

L'histoire du passé, c'est l'histoire de toutes les vérités que l'homme a délivrées.

Assumer le plus possible d'humanité. Voilà la bonne formule.

1895

LES trois quarts de la vie se passent à préparer le bonheur; mais il ne faut pas croire que pour cela le dernier quart se passe à en jouir. On a trop pris l'habitude de ces sortes de préparations, et, quand on a fini de préparer pour soi, on prépare pour les autres; de sorte que le moment propice est remis par delà la mort. Voilà pourquoi l'on a tant besoin de croire à une vie éternelle. Une grande sagesse serait de comprendre que le vrai bonheur se passe de préparations; ou du moins il n'en veut qu'une intime.

L'homme est extraordinairement habile à s'empêcher d'être heureux; il semble que, moins il est capable de supporter le malheur, plus il est apte à se l'approprier. (Encore une fois, je ne parle que des autres hommes,

ayant toujours trouvé très simple d'être heureux, pour avoir toujours mon bonheur absolument indépendant des choses.)

Les hommes sont malheureux par manque de foi ou par égoïsme. Mais comment faire comprendre cela ? Qu'une âme se dise à la fois religieuse et malheureuse, cela est une extraordinaire invention. On comprend pourtant que le christianisme amène souvent à cela; et c'en est une forme très noble, qui considère surtout la solidarité de la souffrance en Christ. (L'Évangile de Jean n'y amène point.)

Bien peu d'âmes comprennent que l'on peut se sauver de l'égoïsme par autre amour que par celui des créatures (par le pur amour de Dieu).

Le péché est surtout mauvais par l'horreur ou l'amour de lui qu'il nous laisse.

Nos actes s'attachent à nous comme la flamme au phosphore. Ils font notre splendeur, il est vrai; mais ce n'est que d'après notre usure.

Peut-on comprendre cela ? Toute sensation est d'une *présence* infinie.

Supprimer en soi l'idée de mérite. C'est un grand achoppement pour l'esprit.

Je lis, pour me tirer un peu de mes occupations passagères, l'essai de Rod sur Goethe. Rien ne m'aura calmé dans la vie comme la contemplation de cette grande figure. (Du reste, l'article de Rod est mauvais.)

Le patriotisme n'a de bon, me semble-t-il, que la vanité d'émulation qu'il donne à certains esprits, sinon trop endormis.

Supprimer l'idée du plus ou moins grand mérite. L'admiration pour les autres en est diminuée; mais aussi celle pour soi-même, ce qui est bon. Et s'en augmente d'autant celle pour Dieu, c'est-à-dire pour la beauté même de l'acte, sans souci de sa difficulté; comme l'on admire

l'œuvre d'art. D'ailleurs toute belle action est enviable; plutôt que d'en féliciter, je comprendrais qu'on la jalousât.

Arriver à faire par devoir ce qu'un autre eût fait par amour. L'amour de Dieu doit dominer toujours l'amour des hommes.

La plus grande noblesse de vie ne s'obtient pas par l'amour des autres, mais par l'amour du devoir.

FEUILLES DE ROUTE

I

VIALE dei Colli,¹ San Miniato par le temps le plus splendide. Un ciel tantôt couvert, mais doucement, et tantôt presque tout azur, qui se colore vers le soir à cause de l'abondance des brumes; toute la ville fond dans une étuve d'or; les toits sont couleur de prune; le dôme et son campanile, la tour du Palais Vieux dominant; les collines semblent écartées; la haute montagne en face de Fiesole s'impose. L'admirable Arno, par places, apparaît, à l'entrée et au sortir de la ville. Le soleil se couche inondant de gloire douce et voilée tout cela que nous voyons des terrasses de marbre du cimetière — dans un encadrement de cyprès mortuaires, presque noirs, sévères et comme il faut pour Florence.

15 Décembre.

Course à travers les couloirs qui joignent les Offices au Palais Pitti; admirable galerie Palatine. La tête du jeune homme de gauche, dans le *Concert de Giorgione* est d'une substance merveilleuse. Tous les tons y sont fondus, fusionnés, pour une couleur neuve, inconnue, unique à chaque endroit de la toile, — et si intimement liés qu'on n'en peut plus détacher rien ni rajouter aucune touche; le regard suit le front, la tempe, la douce approche des cheveux, sans saisir aucun trait de suture; cela semble un émail fondu qu'on eût étalé tout liquide encore sur la toile.

Devant, l'on ne songe à rien d'autre; c'est le propre d'un chef-d'œuvre : être exclusif; faire croire inférieure toute autre forme de beauté.

Belles collines des bords de l'Arno, de San Miniato à celles qui font face aux Cascine. J'apprends de mieux en mieux leurs lignes de douceur sévère et leurs tons de vert et de gris.

J'aime, au bord de l'Arno, regarder longtemps la puissante vague que fait l'eau roulant du barrage; le barrage est oblique dans le fleuve, de sorte que l'eau s'amasse un peu d'un côté; c'est, contre le mur, un bourrelet qui creuse d'autant sa lisière; l'eau roule alors sur elle-même en hélice, immobilisant la forme d'une vague. Admirable à regarder cette forme fixée, que traverse une fugace et fluide matière. Dans la mer, au contraire, la goutte d'eau demeure immobile, ou du moins retrouve son lieu, et c'est la forme seule d'une vague qui se promène.

Une petite écluse de côté sous un avancement en arche et qui forme sur le fleuve une sorte de balcon où je m'accoude; échelle d'eau, je pense, pour les petites barques, — et selon qu'elle est ouverte ou fermée, cette écluse, la ligne du flot en est modifiée.

L'eau est toujours jaune, argileuse, mais sans aucun bouillon, aucune écume à sa surface; elle coule, rapide à ce barrage, sur un plan presque brusquement incliné, lisse, sans un accroc, parfaitement d'une pièce et régulière. C'est un glissement.

Déjà l'Arno baisse beaucoup et ce matin ont reparu les chercheurs de vase et de sable — des ouvriers paludéens qui remplissent leur barque plate de pelletées de limon pris au lit et aux berges basses du fleuve.

Avant-hier, vers la fin de la nuit, a éclaté un violent orage; bourrasque, grêle, éclairs ahurissants et tonnerres assourdissants — rien n'y manquait — pas même la toute volée des cloches d'avant Noël qui se mettent à sonner; vers l'aube, complètement éperdues dans l'énorme emportement de la tempête, et dont le son pourtant paraît angélique au petit matin.

On croyait dès l'éveil trouver un ciel d'azur lavé; on voit des nuages, des nuages — un ciel de drame et de déluge.

L'an précédent, j'avais mal compris l'Angelico; je pensais ne trouver en lui qu'une beauté toute pieuse, morale — et que sa peinture n'était que comme un moyen de prière et le plus efficace possible. L'histoire de Savonarole, qui m'occupait en ce moment, me paraissait l'histoire de l'« iconoclastie » dans tout ce qu'elle a de plus redoutable, et je n'admettais pas que, du couvent de Saint-Marc, eût pu sortir une œuvre d'art. Il faut avouer que certaines œuvres de l'Angelico sont délicieuses. Certes, la ligne était pour lui par trop subordonnée à la figure, la figure un moyen d'exprimer l'âme, et l'âme une louange à son Dieu — et la couleur un ajout, un remplissage de formes — mais il colorie minutieusement et suavement chaque espace et heureusement n'a pas cru trop païenne la joie qu'il montre avoir prise au naïf agencement des couleurs¹.

Regardé les Raphaël de la Tribune; les ombres consistent trop souvent pour lui en un simple obscurcissement des parties éclairées et n'ont pas une qualité spéciale; la plaisance du modelé vient surtout d'une horreur de la brusquerie, d'un besoin d'arrondir sans les dissimuler les contours; la perfection est alors d'obtenir une insensible dégradation du clair au moins clair et à l'obscur. Elle n'a rien de la perfection cherchée par le coloriste — vénitien ou espagnol, hollandais ou anglais — toujours plus inquiet, de recherche plus difficile et plus discutable. Giorgione, plus encore que le Titien souvent, a peint chaque passage avec une couleur qui paraît particulière, *unique*, quoique de qualité toujours *réunie* et participant aussitôt à la voisine.

19 Décembre.

Santa Maria Novella. Guide insupportable dont les indications crèvent les tableaux. Aucune émotion. Je ne comprends pas bien les enthousiasmes pour la chapelle des Espagnols. Tout y est très curieux, rien n'y est admirable. La difficulté n'y a été vaincue qu'en y sacrifiant la beauté.

Fresques affâtées, et déjà en pleine floriture, mais de grâce exquise, à la chapelle de droite du chœur. Elles

1. Jugement absurde; je rougis en le relisant aujourd'hui. L'Angelico n'est pas seulement un peintre « délicieux », c'est un grand peintre. (1902)

sont de Filippino Lippi; à droite, un dragon exorcisé; à gauche, une résurrection (histoire de saint Jean l'Évangéliste). Très douce figure du jeune homme que fait évanouir le souffle du dragon. Le groupe autour de lui est très beau — le roi nègre... Beau groupe de femmes aussi dans la scène de la résurrection; mais ces fresques ne valent pas les admirables de Ghirlandajo qui décorent la chapelle centrale.

Après déjeuner, le jeune Roberto Gatteschi vient me voir et nous sortons ensemble. Il me parle des romans qu'il veut écrire et m'en parle fort bien. Ce doit être une série formant cycle et où il fera l'apologie du crime. Le premier défendra (ou du moins racontera) l'inceste; le second, le meurtre; le troisième, le vol. L'inceste seul est composé; c'est celui, modernisé, d'Amnon et de Thamar — qu'il ne connaissait d'ailleurs pas et que je lui lis dans la Bible. Il parlera surtout du dégoût progressif et de la haine qui suivra la possession et formera la partie importante du livre...

26 Décembre.

Ce matin au Musée Santa Maria dei Fiori et au Musée National. Regardé surtout Donatello que j'admire entre tous. A cette exposition de lui, œuvres originales ou moulages, on sent une si extraordinaire et si victorieuse lutte contre la tradition antique... Étonnante préférence du corps de l'homme et compréhension bizarre des formes de l'enfant. Ce petit *Amour*, un pied demi-levé sur un serpent que l'autre écrase — les courtes jambes encore alourdies, déformées par des braies mal nouées, qui tombent et le découvrent à demi, la ceinture lui restant au ventre — comme pour une complication ornementale; le geste gauche et délicieux de ses petits bras levés.

Nudité ornée de son *David*; saveur des chairs; disparition des muscles entre l'ossature et l'expression totale; émaciation, verdeur — parti-pris, etc... Y retourner comme à l'étude.

28 Décembre.

Vu ce matin Roberto Gatteschi, qui me parle de son désir de fonder une revue internationale, de son volume de vers, d'un autre encore, de son roman.

Il désirerait une préface de Coppée; d'ailleurs il est

intelligent, et s'il parle de Coppée, c'est évidemment qu'il est mal renseigné. A Paris, il serait inmanquablement du *Mercur*...

Quand on lui parle des auteurs français qu'il connaît, il cite Daudet, Coppée, Bourget, Zola.

Après le dîner, j'ai rejoint Roberto Gatteschi aux Arènes où nous devions retrouver d'Annunzio. Celui-ci arrive vers dix heures et, une heure après, nous quittons le cirque avec Orvieto qui me présente à son ami. Nous allons ensemble au « Gambrinus »; d'Annunzio y prend avec gourmandise de petites glaces à la vanille qu'on sert dans des caissettes de carton. Il est auprès de moi et parle avec une bonne grâce charmante, sans, me semble-t-il, se préoccuper beaucoup de son personnage. Il est petit; de loin, sa figure paraîtrait ordinaire ou déjà connue, tant, sur lui, rien n'est pour montrer au dehors littérature ni génie. Il porte une petite barbe en pointe d'un blond pâle, et parle d'une voix détaillée, un peu glacée, mais souple et presque câline. Son regard est un peu froid; il est un peu cruel peut-être, mais peut-être est-ce l'apparence de sa délicate sensualité qui me le fait ainsi paraître. Il est coiffé d'un melon noir, tout simplement.

Il s'informe des Français; parle de Mauclair, de Régnier, de Paul Adam — et comme je lui dis en riant : « Mais vous avez tout lu ! — Tout », répond-il avec une grande grâce. « Je crois qu'il faut avoir tout lu. » — « Nous lisons tout, reprend-il, dans l'espoir qui renaît toujours, de trouver enfin le chef-d'œuvre que tous nous attendons tellement. » Il n'aime pas beaucoup Maeterlinck dont la langue lui paraît trop simple. Ibsen lui déplaît par « son manque de beauté ». « Que voulez-vous, dit-il comme pour s'excuser : je suis Latin. »

Il prépare un drame moderne, de forme antique et observant les « trois unités »... Avec Herelle, aux mois d'été dernier, il a suivi en yacht les côtes de la Grèce et « lu Sophocle sous les portes ruinées de Mycènes »...

... Et comme je m'étonne que sa grande érudition littéraire lui permette une production si soutenue et si parfaite — ou que son travail d'écrivain lui laisse du temps pour tant lire : « Oh ! dit-il, j'ai une méthode à moi pour lire vite et tous les livres. Je suis un terrible travailleur; neuf ou dix mois de l'année, sans m'arrêter,

je travaille douze heures par jour. J'ai déjà produit une vingtaine de volumes. »

Il dit cela d'ailleurs sans forfanterie aucune et doucement. La soirée se prolonge ainsi sans peine.

30 Décembre.

Après le déjeuner nous retournons au Bargello. Merveilleux *David* de Donatello ! Petit corps de bronze ! nudité ornée ; grâce orientale ; ombre du chapeau sur les yeux, où la naissance du regard se perd et s'immatérialise. Sourire des lèvres ; douceur des joues.

Son petit corps délicat, de grâce un peu frêle et guindée ; — dureté du bronze ; — cuirasses ouvragées des jambes, qui n'emprisonnent que le mollet et d'où la cuisse après semble sortir attendrie.

Étrangeté même de cet accoutrement impudique, et la nervosité tendue des petits bras qui tiennent ou la pierre ou le sabre. J'aimerais à mon gré l'évoquer devant moi. Longtemps j'ai regardé — tâchant d'apprendre, de retenir en moi ces lignes délicieuses, ce pli du ventre immédiatement sous les côtes et que creuse la respiration, et jusqu'à cette sécheresse du muscle qui joint le haut du sein à l'épaule droite — et ce pli un peu cassé du haut de la cuisse — et cette extraordinaire planitude des reins sitôt au-dessus du sacrum...

Que dire du buste de Niccolò da Uzzano ? Lorsque je le regarde, je le préfère encore au *David*. Il a plus de vie en lui maintenant que jadis, et ses lèvres valent toutes ses paroles. Ces deux œuvres sont les plus belles — et sitôt après : le petit amour en bronze et le *Zuccone* du Campanile, dont, hélas, l'on ne voit ici que le buste. Admirable aussi le *David* de Verocchio.

31 Décembre.

Petit cloître de San-Marco, je t'aurais souhaité plein de roses.

... Retour par les bords de l'Arno — soleil couchant ; eau qui se perd dans des sables d'or ; tout au loin, des pêcheurs ; la fumée qui monte des toits, grise d'abord, se dore au reçu du soleil. Cette splendeur dure longtemps ; les toits auprès de San Miniato, les murs blancs des villas couleur d'abricot pas mûr ; les cyprès autour en paraissent

plus sombres. La chute de l'Arno a comme des écaillures nacrées, d'un vert extrêmement pâle et, plus bas, de cette même couleur orangée.

Les pêcheurs au loin portent les nasses et regagnent leurs barques... Merveille de ces jours qui s'allongent...

Obsessions d'Orient, du désert, de son ardeur et de son vide, de l'ombre des jardins de palmes, des vêtements blancs et larges — obsessions où les sens s'affolent, les nerfs s'exaspèrent, et qui m'ont, au début de chaque nuit, fait croire le sommeil impossible.

Quelques soirs admirables, d'or et de cendre rose... Les bords de l'Arno s'écartent au sortir de la ville, et se découvrent. Il y a des bois de peupliers à gauche; à droite, des bouquets de roseaux et les sombres jardins des Cascine. Les peupliers sont dépouillés; tout le ciel d'or passe au travers et la lumière s'y tamise. De la rive, des bancs de sable s'allongent jusqu'au milieu du fleuve; les pêcheurs et les chercheurs de sable aux jambes nues regagnent des barques à fond plat, entrent dans l'eau et chargent sur les barques le limon et le sable de la rive. En face des Cascine, au haut de la colline, une sorte d'église entre de sombres cyprès.

Em. un peu lasse. Mauvais temps gris. Je sors un peu vers le soir et file quelques types qui m'intriguent. Dans *Valentin Knox* je parlerai longuement de cette manie de suivre les gens.

Au soir on joue aux petits jeux. Em. trop souffrante n'a pu y assister et s'est couchée sitôt après dîner. Et toute la soirée je souffre de n'être pas resté auprès d'elle et pense, chaque fois que l'on ouvre la porte ou que quelqu'un crie trop fort, que ce bruit va la réveiller et augmentera sa migraine. A la fin du soir, vers minuit, une assez irrésistible tristesse me prend aussi de l'absence de sérieux de tout cela, et de ce que Em. n'y soit pas près de moi. J'aurais voulu pouvoir partir et jamais il ne m'a tant tardé de pouvoir revenir près d'elle. Je songeais aussi, au milieu des rires, à notre veillée si tranquille et si solennelle, Paul et moi, à Biskra, il y a deux ans. Je me demandais comment s'était en moi tant assurée cette volonté de ne pas avoir de tristesse personnelle et si elle était vraiment tant assurée. Je

souhaitais, au lieu de ces danses et de ces cris, à cette approche du Temps qu'on voulait particulièrement saisissante, des prières en commun, un culte, ou simplement quelque grave attente. Horreur de ce qui n'est pas sérieux, — je l'ai toujours eue. — A quoi pensait Em. toute seule, pendant ce temps ?...

6 Janvier (1896).

On parle d'hygiène avec d'Annunzio. Il me dit ne pas connaître l'insomnie, ou du moins n'avoir pas eu à en souffrir. L'escrime et l'équitation l'en préservent. Il tire beaucoup et monte souvent à cheval. Demain il doit aller à Vinci, le village de Léonard; c'est un pèlerinage, dit-il, et il me propose de l'accompagner. Si je n'étais cavalier si malhabile, j'eusse eu plaisir à me promener avec lui. En parlant de l'ironie, il me dit assez bien qu'il ne la peut souffrir, qu'avec elle on s'oppose aux choses, que ce n'est que par l'amour qu'on les pénètre, que c'est là l'important...

A ses repas il ne prend que de l'eau claire; c'est une règle du travailleur; — par contre, il dit prendre par jour de dix à douze tasses de thé. Ce matin, en tenue de cheval, s'excusant de se mettre ainsi à table, il était charmant d'élégance, de hardiesse douce et de désinvolture.

Rome.

Ce soir visité l'horrible énormité de Saint-Pierre. Je vois Rome à travers Stendhal, malgré moi. J'ai trouvé le secret de mon ennui dans Rome : je ne m'y trouve pas intéressant.

A Rome, vu surtout le Palatin, les thermes de Caracalla, la Sixtine — mais décidément je n'aime point Rome.

Le petit *Tireur d'épine* de bronze qui se trouve au Musée du Capitole (celui de droite) près d'une statue de la *Diane d'Éphèse*, est une incomparable merveille. Je ne lui préfère aucun antique, je crois — pas même le *Niobide* des Beaux-Arts, ou le *Faune endormi* de Munich. (Depuis j'ai vu l'extraordinaire *Mercurie pêcheur* de Naples.)

La matière même du bronze, lisse et poli comme un jaspe, presque noir, semble donner aux contours une décision plus volontaire et durable; aucune mollesse malgré tant de grâce; et l'étonnante gracilité de ce petit

corps impubère ne fait pourtant point regretter que les formes ne soient ou plus enfantines ou plus pleines.

Naples. 29 Janvier.

Ce soir de lune pleine, la nuit quoique vaporeuse est si claire que l'on distingue un peu Capri flotter presque et plus haut qu'on ne croit l'horizon de la mer. Le classique Vésuve porte au flanc comme une égratignure embrasée, et l'on voudrait voir de près quels gouffres de feu ou quelles roches incandescentes font de loin ce grésillement rouge qui, le premier soir, nous paraissait tout un village incendié.

Ce paysage appelle sa musique, ouverte comme lui, de rire clair et née sans gestations laborieuses.

Je m'étonne de retrouver dès ici ce chant d'Orient si étrange, commencé sur une note trop aiguë, qui dévale bizarrement jusqu'à la tonique en deux phrases parallèles, tournées comme entre les tons, scandées spasmodiquement et qui s'arrêtent dans une suffocation.

Naples.

Capri flotte mystérieuse sur les transparentes eaux. J'aime les grottes de la mer. Celles de Belle-Isle étaient assez mouillées ! Celles de Morgat, diaprées ! Mais je n'aime point la Grotte d'Azur ; ces reflets d'une couleur glacée, non point d'azur, mais d'indigo, semblent imaginés par un dieu vraiment par trop peu coloriste. J'avais hâte d'en être sorti. De l'autre côté de l'île, une autre grotte, moins connue, est exquise ; petite ; étroit corridor à trois entrées ; la lumière est ainsi réfractée que seulement les rayons verts pénètrent et l'eau en est assez chargée pour que cela lui crée une espèce de phosphorescence. Tous les objets plongés s'y enveloppent d'une pâle flamme vert tendre ; les mains baignées s'y colorent de vert comme la peau des naïades de Pierre Louÿs.

Cette terre est amoureuse entre toutes, et les deux belles Américaines de Florence, à qui j'avais présenté d'Annunzio, pleuraient en en parlant, et de regret et de désir. Certains y sont venus pour huit jours qui n'en ont plus pu repartir.

Un des amis de Mistress Magonicle s'y est marié et n'a depuis jamais rien su de son pays. Les filles de Capri ont de grandes facilités à devenir dames. Les Américains y

abondent et les Allemands y surabondent. Pour moi, j'ai trouvé Capri insupportable ou à peu près, malgré ses rochers admirables; j'aime mieux voir Capri de Naples, flotter comme une vision sur la mer.

Pourtant c'est là, plutôt qu'à Florence, que j'eusse aimé rencontrer ces deux Américaines si belles, l'une lisant Marlowe, l'autre les quatrains d'Omar Kheyyam — et qu'elles nous offrissent, comme elles firent quand vint les voir d'Annunzio, ces raisins récoltés dans l'île, qu'on a fait sécher au soleil, puis, qu'on a roulés par petites provisions, tassés dans des feuilles de vigne, des feuilles saturées de rhum. Ce sont alors de petits paquets de la couleur des cigares, dont l'enveloppe sèche et sans attrait garde au raisin son sucré et sa liqueur.

De la Cava, un chemin s'élève dans la montagne. Les lacis des branches et des sarments au-dessus de la route vous font imaginer quels merveilleux printemps doivent orner ces treilles que des ormes légers et des peupliers grêles suspendent dans l'air délicieux. Les bois que l'on traverse se fleurissent déjà de crocus mauves.

Le cloître des Bénédictins s'abrite à moitié dans le roc; après avoir vu les salles des bibliothèques, on descend au cloître, où le jour, tombant de très haut à cause du rocher qui le domine et l'enserme, paraît décoloré malgré le plein soleil d'après-midi. Des mousses très humides tapissent les murs et une eau constante y ruisselle. Tout s'y semble effriter d'une pourriture blanche et verte. Plus bas encore, et ne recevant de l'air et du jour que par un soupirail baillant sur le cloître, la crypte s'étend, beaucoup plus vaste. Un invraisemblable jour de limbes enveloppe très doucement les grands piliers asymétriques; un silence infiniment profond. Le moine qui me conduit éclaire d'une petite lampe les entassements de crânes et d'ossements; certains sont d'une blancheur veloutée.

Puis, entre deux rangs de piliers massifs, une rangée de six sarcophages ouverts, pressés l'un contre l'autre, pleins jusqu'au bord d'ossements.

Plus loin, d'assez belles fresques d'un élève de Giotto.

Quitté Taormina pour Catane. Étonnante campagne de terreau noirâtre et de lave, où poussent, lorsque les champs cessent, dans les scories, les asphodèles non délicats.

Syracuse.

Voir Syracuse l'été. Les papyrus de la Cyanée se rejoignent alors des deux rives, disent les matelots qui nous guidèrent, et forment au-dessus de la barque une voûte filigranée. La barque plate se heurte aux bords, déchire les herbes de l'eau peu profonde, entraîne les racines et fait un bruit de frôlements. Le ciel très bas traîne les nuages jusqu'à terre. La barque remonte lentement.

La source est entourée des papyrus qu'ont plantés jadis les Arabes; je me figure les abords des grands lacs africains fort peu différents de ceci. Cette source est au fond d'une vasque profonde. Assez épaisse, l'eau paraît ici très extraordinairement bleue. De grands poissons d'azur y nagent; on voudrait y jeter une bague... Je songe aux piscines de Gafsa, à ces piscines d'eau tiède où de grands poissons aveugles, souvenir de la grande Tanit, croît-on, frôlent les nageurs et où l'on voit au fond de l'eau des serpents bleus ramper sur les dalles.

Latomies; jardins clos; cavernes; vergers de basses-fosses; ruissellement délicat de la fontaine de Vénus; lianes. C'est là qu'on enfermait les prisonniers, dans ces carrières abandonnées. L'air épais, pesant et mouillé, était horriblement chargé de l'odeur de la fleur d'oranger. Nous avons mordu dans des citrons pas assez mûrs; la saveur première intolérablement acide se taisait; il ne restait alors plus qu'un parfum invraisemblablement délicat dans la bouche. — Là c'est un lieu de stupre, de meurtre, d'abominable passion; un de ces jardins souterrains dont nous parlent les contes arabes, où Aladdin cherche des fruits qui sont des pierres précieuses; où le cousin du calendar s'enferme avec sa sœur amante; où la femme du Roi des Iles va retrouver de nuit l'esclave noir blessé que ses enchantements empêchent de mourir.

Théâtre grec vu, la nuit, à l'heure où se lève la lune. Au-dessus est l'allée des tombeaux qui mène à des champs d'asphodèles. Je n'ai rien vu de plus silencieux.

II

Février-Mars.

A l'automne d'il y a trois ans, notre arrivée à Tunis fut merveilleuse. C'était encore, bien que déjà très abîmée

par les grands boulevards qui la traversent, une ville classique et belle, uniforme harmonieusement, dont les maisons blanchies semblaient s'illuminer au soir intimement comme des lampes d'albâtre.

Dès qu'on quittait le port français, on ne voyait plus un seul arbre; on cherchait l'ombre dans les souks, ces grands marchés couverts, voûtés ou couverts d'étoffes ou de planches; il n'y pénétrait plus qu'une lumière réfléchie les emplissant d'une atmosphère spéciale; ces souks paraissaient, souterraine, une seconde ville, dans la ville; vaste à peu près comme un tiers de Tunis. Du haut de la terrasse où Paul Laurens allait peindre, on ne voyait jusqu'à la mer qu'un escalier rompu, de blanches terrasses coupées de cours comme des fosses où s'étirait l'ennui des femmes. Au soir, tout le blanc était mauve et le ciel était couleur de rose thé; au matin, le blanc devenait rose sur un ciel légèrement violet. Mais après les pluies de l'hiver, les murs verdissent; des mousses les couvrent et le bord des terrasses semble celui d'une corbeille de fleurs.

J'ai regretté la blanche, sérieuse, classique Tunis de l'automne, qui me faisait penser, le soir, errant dans ses rues régulières, à l'Hélène du second *Faust*, ou à Psyché, « la lampe d'agate à la main », errant dans une allée de sépultures.

On plante des arbres dans les rues larges et sur les places. Tunis en sera plus charmante, mais rien ne la pouvait autant défigurer. Il y a deux ans, la rue Marr, la place des Moutons étaient encore telles qu'on ne s'y savait où transporté, et que l'Orient le plus extrême, l'Afrique la plus centrale n'eussent pas eu, je crois, goût d'étrange plus stupéfiant. Une forme de vie différente et que tout réalise au dehors, très pleine, antique, classique, établie; pas de compromis encore entre les civilisations de l'Orient et la nôtre qui paraît laide, surtout quand elle veut réparer. Des plaques de tôle ou des feuilles de zinc remplacent peu à peu les claies de roseau, toitures de souks, et des réverbères répartissent par sursauts la lumière, sur les murs où naguère l'égale clarté des nuits s'épandait, — sur cette grande place des Moutons, sans trottoirs, silencieuse, merveilleuse, où, il y a deux ans, dans la tiédeur des nuits de pleine lune, des chameaux et des Arabes venaient dormir. Une porte de mosquée

s'ouvrait; des Arabes groupés autour d'un fanal, sortaient, s'arrêtaient dans la rue et chantaient un chant religieux monotone.

On a fait des trottoirs dans les souks. De l'une des plus belles allées, la base des colonnettes qui soutiennent la voûte est enfouie. Des colonnettes torses, vert et rouge, au chapiteau massif et ouvragé. La voûte est blanc de chaux, mais à peine éclairée. Même par les plus splendides journées, ces souks sont toujours demi-sombres. L'entrée des souks est merveilleuse; je ne parle point du portique de la mosquée, mais de cette autre entrée, étroite, retirée, abritée par un jujubier qui se penche et fait un préambule d'ombre à la petite allée ténébreuse, tournant court et qu'aussitôt l'on perd de vue. Mais le jujubier, couvert de feuilles à l'automne, n'en a pas encore à ce printemps. C'est le souk des selliers qui commence; l'allée tourne, puis, indéfiniment, continue.

Au souk des parfums, Sadouk-Anoun est toujours assis en savetier dans sa boutique, petite comme une niche, au plancher à hauteur d'appui, encombrée de fioles; mais les parfums qu'il vend sont aujourd'hui falsifiés. J'ai donné à Valéry, en rentrant à Paris, les deux derniers flacons authentiques, que j'ai vu Sadouk-Anoun remplir, encore avec une pipette, d'essence de pommes et, goutte à goutte, d'ambre précieux. Il ne les entoure plus aujourd'hui, demi-pleins d'une marchandise plus commune, si minutieusement de cire vierge et de fil blanc et ne me les fait plus payer si cher.

Avec Laurens, il y a deux ans, sa minutie nous avait amusés; elle semblait donner leur prix aux choses. A chaque enveloppe surajoutée, le parfum devenait plus rare. Enfin, nous l'arrêtâmes, car notre bourse n'y eût pas suffi.

J'ai vainement aussi cherché ce café sombre, où ne venaient que les grands nègres du Soudan. Certains avaient l'orteil coupé en signe de leur servitude. Ils portaient, la plupart, piquée sous leur turban, une petite touffe de fleurs blanches, de jasmins odorants, qui les grise; elle revient contre la joue comme une boucle de cheveux romantique et donne à leur visage l'expression d'une langueur voluptueuse.

Ils aiment le parfum des fleurs tellement que, parfois, ne les respirant ainsi pas assez fortement à leur gré, ils

en entrent des pétales froissés dans leurs narines. Dans ce café, l'un d'eux chantait, un autre contait des histoires; et des colombes apprivoisées voletaient et se posaient sur leurs épaules.

Tunis. 7 Mars.

De petits enfants voient cela, rient, se répètent les obscènes mimiques de Caracous. Difficile gymnastique de l'esprit : qu'il se réforme jusqu'à retrouver cela naturel...

Les Français ne vont pas là; ils ne savent pas y aller; ce sont de petites boutiques sans aspect; on s'y faufile par une porte basse. Les Français vont régulièrement à des paradeurs à côté, qui font grand train et n'attirent que des touristes; les Arabes savent à quoi s'en tenir et que c'est vraiment peu de chose, ce cheval de carton, qui danse, ce chameau de bois et d'étoffe, qui danse aussi, très drôlement certes, mais d'une manière toute foraine. Il y a là, tout auprès, une boutique de Caracous traditionnel, classique, simple, on ne peut plus simple, d'une convention scénique admirable, où Caracous se cache au milieu de la scène, entre deux gendarmes qui le cherchent, simplement parce qu'il baisse la tête et ne peut plus les voir; et les enfants acceptent, comprennent et rient.

C'est auprès de Caracous et de nos vieux Guignols qu'il ferait bon réapprendre l'art dramatique que s'obstine à tuer M. de Goncourt.

CARACOUS. Petite salle longue, boutique-échoppe dans la journée, qui le soir se défonce; une petite scène, au rideau de transparente toile s'établit, fond pour les ombres. Perpendiculaires à la scène, deux bancs le long des murs. Là sont les spectateurs de marque et les places de faveur. Le milieu de la salle s'emplit d'enfants tout jeunes qui s'assoient à terre et se bousculent. On mange quantité de graines de melon séchées dans du sel, qui sont friandise si provocante que ma poche chaque soir s'en vide, qu'au matin pour deux sous j'ai remplie. Il est vrai que j'en donne aux enfants.

L'amusant ici, ce sont ces niches dans le mur, sorte de très incommodes couchettes, comme des nids d'hirondelles de mer, où l'on ne grimpe qu'à la force des bras

et d'où l'on ne descend pas, d'où l'on tombe, qui ne se louent que pour tout le soir, à de jeunes aficionados. Ici je suis revenu bien des soirs; c'était presque toujours le même public, aux mêmes places, écoutant les mêmes pièces, et riant aux mêmes endroits — comme moi.

L'acteur qui fait parler ces ombres est excellent.

CARACOUS. Autre boutique; des Soudanais. Où sont les Soudanais, les Arabes ne vont pas volontiers. Donc ici l'on ne voit que des nègres. Mais ce soir j'y retrouve aussi Fedor Rosenberg. La pièce n'est pas commencée. (Les entr'actes sont toujours beaucoup plus longs que la pièce; celle-ci ne dure pas un quart d'heure.) Un nègre secoue des crotales, un autre tape sur un tambour oblong, et le troisième, énorme, se dodeline devant Rosenberg; presque assis à nos pieds, il chante, improvisant une complainte monotone, où il est dit, autant que je peux le comprendre, qu'il est très pauvre, que Rosenberg est très riche et que les nègres ont toujours besoin d'argent. Et comme il a l'air un peu féroce et que les Arabes prétendent que ni au chameau, ni au nègre, ni au désert l'on ne peut se fier longtemps, nous ne tardons pas à devenir très généreux.

CARACOUS. Autre boutique. Ici la pièce n'est que le prétexte des rendez-vous. Toujours les mêmes habitués, de soir en soir, sous l'œil bienveillant du patron. Un enfant étrangement beau joue de la cornemuse; on se rassemble autour de lui; à cause de lui; les autres sont ses galants. L'un joue de ce bizarre tambour en forme de vase, dont le fond serait en peau d'âne. Lui, le joueur de cornemuse, fait la fortune du café, semble sourire à tous et ne favoriser aucun. Certains lui récitent des vers, les chantent; il y répond, s'approche, mais tout se borne, je crois, souvent à quelques flatteries devant tous; cette boutique n'est pas un bouge; c'est plutôt une cour d'amour. Parfois un des enfants se lève et danse; parfois deux; la danse devient alors une sorte de mimique assez libre.

La pièce, elle, est presque toujours obscène. Je voudrais savoir l'histoire du Caracous. Il doit être très vieux. On m'a dit qu'il venait de Constantinople et que partout ailleurs qu'à Constantinople et Tunis, la police aurait

interdit sa montrée sur les scènes; il ne se montre qu'en temps de Rhamadan. On jeûne durant quarante jours du lever du soleil jusqu'au soir: jeûne absolu; ni nourriture, ni boisson, ni tabac, ni parfums, ni femmes. Tous les sens châtiés le jour, la nuit prennent une revanche, et l'on s'amuse tant qu'on peut. Il est certes aussi des Arabes très religieux dont la nuit de Rhamadan, après un repas très frugal, se passe en méditations et en prières; comme il en est d'autres aussi qui continuent de s'amuser même le jour. Mais cela n'est fréquent que dans les grandes villes qu'ont dépravées les Français; ils sont à l'ordinaire et presque tous très scrupuleusement pratiquants.

Ce dernier soir j'ai voulu revoir, avant de fuir, tout ce que Tunis m'avait montré de plus rare et de plus étrange. Je me souviendrai d'avoir suivi longtemps cette musique militaire qui regagnait son quartier, très sonore, juste, belle et victorieuse, tandis que, par places, sur la marine et les boulevards français, des feux de Bengale faisaient, du feuillage des faux poivriers, un fabuleux filigrane rose.

A peine quelques Arabes se détournent à ce passage; la grêle musique de leurs cafés continuait.

Beaucoup se rappellent, je pense, le jour où, pour la première fois, cette musique entra dans leur ville vaincue. Je m'inquiétais de savoir si leur pensée n'avait toujours pour les Français que de la haine.

J'ai cherché le plaisir le long de la rue Marr; mais je regrettais l'Halfaouïne. Un café maure était assez vaste, assez beau, mais l'on ne m'y supportait qu'à peine. Les Français ne viennent jamais là. L'animation de l'Halfaouïne les attire et les autres quartiers restent silencieux. Un nègre assez vieux s'est mis à danser grotesquement aux sons de la cornemuse, au rythme du tambour.

Par les boulevards sombres je regagne l'Halfaouïne. Pas grande foule; rien de particulier. Vers la fin du soir, j'ai retrouvé Rosenberg dans la même boutique de Caracous où je l'avais mené le premier jour. Il comprend aussi l'intérêt qu'il y a à revenir régulièrement aux mêmes lieux, pour apprendre non beaucoup de figures, mais les apprendre bien. Les Arabes s'accoutument à vous, on leur paraît moins étranger, et leur habitude, d'abord troublée, se reforme.

El Kantara.

Nous y arrivâmes à la fin du jour; jour splendide. Athman était arrivé là le matin, avait un peu dormi dans le milieu du jour, mais était à la gare depuis une heure à nous attendre. Et cette heure lui semblait longue. « Et pourtant, m'a-t-il dit, je pensais : maintenant plus qu'une heure; avant c'était toute une année. »

Trois burnous; une gandourah de soie blanche doublée de soie bleue et liserée d'incarnat; sa veste de drap bleu, l'énorme turban de corde brune serrant l'étoffe blanche et fine qui retombe, frôle la joue et flotte sous le menton. Cette coiffure le métamorphose; il ne portait encore, l'an passé, à seize ans, que la simple chéchia des enfants; à dix-sept ans il a voulu le compliqué turban des hommes.

Athman a dépensé tout ce qu'il a pour son « costume »; il s'est fait beau pour ce revoir. Sans son accueil, à peine l'aurais-je reconnu.

Le soir arrivait lentement; nous avons traversé la gorge et le fabuleux Orient nous est tranquillement apparu dans sa pacifique dorure. Nous sommes descendus sous les palmiers, laissant Athman attendre sur la route la voiture qui devait nous rejoindre. Je reconnaissais tous les bruits — de l'eau courante et des oiseaux. Tout était comme avant, tranquille, et notre arrivée ne changeait rien. En voiture, nous avons longé l'oasis, assez loin. Au retour, le soleil se couchait; nous nous sommes arrêtés devant la porte d'un café maure, l'heure du Rhamadan passée. Dans la cour, près de nous, des chameaux en rut se battaient. Un gardien criait après eux. Les troupeaux de chèvres rentraient; leurs pieds précipités faisaient encore, comme l'an passé, le bruit d'une averse stérile.

De toutes les maisons de terre grise, une ténue vapeur est montée, une fumée bleue qui bientôt enveloppa, éloigna toute l'oasis. Le ciel, à l'occident, était d'un bleu très pur, si profond qu'il semblait encore saturé de lumière. Le silence devenait admirable. On n'y pouvait imaginer aucun chant. J'ai senti que j'aimais ce pays plus qu'aucun autre peut-être; mieux que partout ailleurs on y peut contempler.

Biskra.

Hier, nous étions dans les jardins; nous suivions les

allées qui d'abord nous menèrent à N'Msid, puis à Bab-el-Derb. Nous arrivâmes au vieux fort et rentrâmes par Sidi-Barkat, La promenade était longue et Em. en fut fatiguée. Athman était avec nous et Fedor Rosenberg; et Larbi nous accompagnait. Nous avons pris le café à l'entrée de N'Msid, devant le lit de l'Oued et les monts de l'Aurès.

Je n'aime point tant ce paysage que, de l'autre côté, l'étendue vague du désert. Larbi jouait aux dominos avec nous très tricheur et charmant. J'attends Jammes avec une délicieuse impatience. La terre parle ici une langue différente, mais que je comprends maintenant.

Ma chambre, l'an dernier, au rez-de-chaussée de l'hôtel; ma fenêtre ouverte, on n'était séparé du dehors que par la hauteur de l'appui; d'un saut l'on pouvait le franchir. Sadek, le grand frère d'Athman, et quelques autres du vieux Biskra, au temps de Rhamadan, venaient se reposer chez moi avant de regagner leur village. J'avais des dattes, des gâteaux, des sirops et des confitures. C'était la nuit; Sadek jouait de la flûte et l'on savait rester longtemps silencieux. La nuit je ne fermais que les volets. Tous les bruits du dehors entraient. Chaque matin ils me réveillaient avant l'aube et j'allais au bord du désert pour voir le lever du soleil. A ce moment passait le troupeau de Lascif, composé des chèvres des pauvres; ceux-ci n'ayant pas de jardin lui confiaient chaque matin leurs chèvres; Lascif les menait paître au désert. De porte en porte, avant l'aube, il allait frappant; la porte s'ouvrait et laissait sortir vers lui quelques chèvres. En quittant le village, il en avait plus de soixante.

Il s'en allait avec elles très loin, vers la Fontaine Chaude où sont les orobanches et les euphorbiacées. Il y avait aussi un grand bouc sur lequel il montait parfois, me dit-il, quand la route était fatigante, ou bien pour se désennuyer, car il ne savait pas jouer de la flûte. Un matin qu'il était parti sans passer devant ma fenêtre, je m'en fus au désert le rejoindre. J'aime infiniment le désert. La première année, je le craignais un peu à cause de son vent et de son sable; puis, dans l'absence de tout but, on ne savait plus s'arrêter et je me fatiguais très vite. Je préférais les chemins ombreux sous les palmes, les jardins de Ouardi, les villages. Mais l'an passé je fis d'énormes promenades. Je n'avais d'autre but que de perdre de vue l'oasis. Je

marchais; je marchais jusqu'à me sentir enfin immensément seul dans la plaine. Alors je commençais de regarder. Les sables avaient des veloutements dans l'ombre au versant de leurs monticules où des traces d'insectes restaient; des coloquintes se fanaient, des cicindèles couraient, il y avait des bruissements merveilleux dans chaque souffle et, à cause du grand silence, le bruit le plus fin s'entendait. Parfois un aigle s'essorait du côté de la grande dune. Cette monotone étendue me paraissait de jour en jour d'une diversité plus spacieuse.

Je connaissais les gardeurs de troupeaux nomades; j'allais les retrouver; je causais avec eux; certains jouaient de la flûte. Parfois je m'asseyais longtemps près d'eux sans rien faire; j'emportais toujours un livre, mais ne l'ouvrais presque jamais. Je ne rentrais souvent que le soir. Mais Athman à qui je racontai ces courses me dit qu'elles n'étaient pas prudentes, et que des Arabes rôdeurs gardent les environs des oasis et dépouillent les étrangers qu'ils savent ne pouvoir se défendre; c'eût été leur métier de m'attaquer. De ce jour, il voulut m'accompagner; mais comme il n'aimait pas marcher, mes courses devinrent moins longues, puis cessèrent.

Athman lit comme Bouvard et écrit comme Pécuchet. Il s'instruit de toutes ses forces et copie n'importe quoi. Il préfère *la Joie de Maguelonne* de Hérold à *la Tentative Amoureuse*; il trouve ma *Tentative* mal écrite. « Vous employez trop souvent le mot « herbe », me disait-il.

Je lui donne *les Mille et Une Nuits*. Un soir il emporte le livre à Bordj Boulakras où il couche, pour le lire avec son ami Bachaga. Le lendemain il n'arrive qu'à dix heures, encore lourd de sommeil; lui et son ami ont lu l'histoire d'*Aladdin ou la Lampe Merveilleuse* jusqu'à deux heures du matin, raconte-t-il; et il ajoute : « Ah ! nous avons passé une bien bonne soirée nocturne ! » Nocturne, pour lui, c'est quand on veille.

Au bout de l'oasis, sur les désertes ruines du vieux fort près duquel nous passons, par cette nuit de pleine lune, des Arabes vêtus de blanc, étendus à terre, causent à voix basse et l'un murmure de la flûte. « Ils vont passer la nuit nocturne, me dit Athman, à se raconter des histoires. » L'été, l'on n'oserait ainsi s'étendre; les scorpions et les vipères cornues, cachés durant le jour dans

le sable, sortent et rôdent quand vient la nuit. Plus loin, nous quittons la voiture; il n'y a plus de palmiers; la nuit semble agrandir le désert plein jusqu'aux bords de clartés bleues. Même Jammes se taisait. Et tout à coup Athman, pris de lyrisme, quitte son burnous, assujettit sa gandourah et fait la roue au clair de lune.

Athman a trouvé je ne sais quelles « Vies des hommes illustres »; et, à présent, à propos de chameaux, cite Buffon ou Cuvier; ne parle plus de l'amitié sans nommer Henri IV et Sully, de courage sans Bayard et de la Grande-Ourse sans Galilée...

Il écrit à Degas en lui envoyant une canne en tige de palme; il lui dit : « Ce qui me plaît, c'est que vous n'aimez pas les Juifs et que vous lisez la « Libre Parole », et que vous trouvez comme moi que Poussin est un grand peintre français. »

Jammes s'amuse à lui faire lire ces vers qu'il improvise en attendant la voiture qui doit nous mener à Droh :

*Mon cher ami Athman,
les arbres qui ont des amandes,
les figuiers et les cassis
sont pour être assis
dessous quand la fatigue est grande.*

*On reste sans bouger du tout
en fermant les yeux.
On est heureux paresseux.
Le jardin, on entend dessous
l'eau claire qui chante
comme une femme arabe.*

*On est si bien être paresseux
en fermant les yeux
comme si on dort,
on est si bien, Athman,
dans la paresse grande
qu'on croit qu'on est mort.*

Depuis que Jammes est là, Athman passe le jour et la nuit à faire des vers. Ce qui lui importe surtout, c'est que la rime soit très riche. Il va volontiers jusqu'au calembour. Parfois il trouve de jolies choses :

Sous les palmiers, il n'y a pas de concerts...

ou encore :

*... Celui qui connaît.
L'amour a bien bu l'eau amère
Et le temps ne l'intéresse plus.*

Il lit toujours assidûment *les Mille et Une Nuits* ; sait par cœur l'histoire d'Aladdin et signe à présent ses lettres : « Athman ou la Lampe Merveilleuse ».

Jammes me donne sa canne. Elle est en bois de fer et vient des « Iles » ; elle amuse les enfants d'ici parce qu'une tête de lévrier la termine ; elle est polie comme le jade, et pourtant si grossière qu'on la dirait faite au couteau. Je n'ai jamais rien vu de si bizarre. Le long du bois, des vers écrits en lettres majuscules, dont ceux-ci délicieux :

*Un écureuil avait une
rose à la bouche, un âne
le traita de fou.*

Et ceux-ci qu'il mettait en tête de ses lettres :

*Une abeille sommeille
Aux bruyères de mon coeur.*

Touggourt. 7 Avril.

On décore aujourd'hui un puisatier arabe.

Avant les compagnies de forages et de puits artésiens, les Arabes avaient des puisatiers. Il faut parfois chercher l'eau jaillissante jusqu'à soixante-dix et même quatre-vingts mètres sous le sol. Des hommes y descendent.

On les a dressés jeunes à ce pénible métier, mais beaucoup y meurent. Il faut traverser trois couches de terre et deux couches d'eau : la première stagnante, la seconde simplement ascendante, pour arriver à cette dernière couche, enfin jaillissante. L'eau sort alors parfois admirablement claire, abondante, mais presque toujours chargée de soude et de magnésie. L'effort de ces puisatiers plongeurs pour travailler sous l'eau, est inimaginable ; celui-ci était des plus vaillants, disait-on ; il s'agit de

créer un puits, un couloir, au milieu de l'eau, où l'eau ne puisse pénétrer, dans lequel travailler, creuser encore, et cela par deux fois, à travers ces deux couches liquides, établir un conduit pour l'eau claire qui doit s'élancer à travers l'eau stagnante, sans se souiller à son contact.

Le jour même, dans un de ces puits quadrangulaires et formés de troncs de palmiers, nous avons vu descendre un homme, suspendu à une corde, à soixante mètres de profondeur, pour réparer une avarie.

Donc, on a décoré le puisatier arabe; au soir, il est devenu fou.

La couche d'eau stagnante, à Touggourt, est presque affleurante. Ce ne sont plus les belles eaux courantes de Chetma ou les canaux mobiles de Biskra, ce sont des fossés croupissants, puants, pleins de sales herbes; une rivière aussi traverse pourtant l'oasis, sagement divisée pour les palmes. Au fond, parmi les herbes, glissent des serpents d'eau.

L'oasis est cernée par les sables; hier, une tempête effrayante les soulevait. L'horizon semblait se replier vers nous ainsi qu'une couverture qu'on ramène; on ne pouvait y voir, à peine pouvait-on respirer.

Il y a, non loin de la ville, un misérable cimetière que le sable lentement envahit; à peine encore y distingue-t-on quelques tombes. Dans le désert, l'idée de la mort nous poursuit; et, chose admirable, elle n'y est pas triste. À Biskra, derrière le vieux fort, au centre même de l'oasis, les pluies ont raviné l'ancien cimetière, et, comme les morts sont ensevelis directement dans la terre, les ossements défaits y sont, à certains endroits, aussi abondants que des pierres.

La tempête de sable a duré jusqu'au soir; au coucher du soleil, nous sommes montés au minaret. Le ciel était couleur de cendre, les palmiers étaient ternes; la ville ardoisée. Un immense vent venait de l'est comme un souffle de malédiction divine qu'eussent annoncé des prophètes. Et, dans cette désolation, nous vîmes une caravane s'éloigner.

Les Oulad dansent ici mieux qu'à Biskra et sont plus belles : ce n'est même qu'ici que je les ai vues bien danser.

Nous sommes revenus ici, non lassés de cette danse grave et traînante, presque toute des bras et des poignets, très décente; étourdis, presque exténués par cette musique obstinée, rapide, fuyante, entêtante, qui porte à l'extase, et qui ne se tait pas quand on la quitte, et qui m'obsède encore, certains soirs, à la façon même du désert.

Cette nuit, j'aurais voulu la passer sur la place où ces caravanes campaient. Des feux de broussailles veillaient; à l'entour, des Arabes causaient à voix basse; d'autres chantaient; ils ont chanté toute la nuit.

Athman me raconte l'histoire de la femme d'Urie.

Selon la tradition arabe, c'est en poursuivant une colombe d'or de salle en salle, dans son palais, que David, qu'il appelle Daoud, parvint enfin à cette terrasse supérieure d'où l'on pouvait voir Bethsabé.

Athman raconte : « ... le Juif lui dit que Moïse avait raison et que Dieu amènerait à lui, d'abord les Juifs, et puis les Arabes, et peut-être même les chrétiens. Le chrétien dit que le Christ avait raison et que Dieu prendrait à lui les chrétiens, mais les Arabes aussi et même les Juifs. L'Arabe lui dit que Mohammed avait raison et que Dieu prendrait dans son paradis les Arabes, mais qu'il fermerait la porte aux Juifs et aux chrétiens qui ne seraient pas convertis. Et quand il eut entendu tous les trois, il se dépêcha de se faire musulman. »

Les chrétiens ont le droit d'ancienneté sur eux, qui disent, et se plaisent à me dire, qu'un chrétien, s'il prononce avant de mourir la formule du Credo de l'Islam : « Dieu est Dieu, Mohammed est son prophète », entre avant un Arabe au paradis.

« Les Roumis, disent-ils encore, nous sont supérieurs en bien des choses, mais ils ont toujours peur de la mort. »

Touggourt. 9 Avril.

Arabes campés sur la place; feux qui s'allument; fumées presque invisibles dans le soir. Nous étions au haut de la mosquée quand le muezzin est monté chanter l'appel à la prière.

Le soleil se couchait comme pour toujours sur l'interminable plaine exténuée. Ce sable, longtemps plus pâle, est devenu plus sombre que le ciel.

Nous avions souffert tout le jour du soleil, et la fraî-

cheur du soir nous était délectable. Des enfants jouaient sur la place, et des chiens aboyaient sur les terrasses des maisons. La voix du muezzin emplissait au-dessus de nous la petite coupole qui surmontait le minaret; elle semblait, prolongée sur une note unique, un retentissement de bourdon; puis, elle s'arrêtait, si subite qu'elle laissait un vide dans l'air.

Les caravanes se mettaient en marche, lentement, et notre âme s'emplissait d'exaltation et d'angoisse, à ne connaître pas le but de leur interminable errance.

A cause de l'extraordinaire sécheresse, tout le bétail est mort cette année, et la viande est devenue si rare qu'on est réduit à manger du chameau.

En sortant de la ville, on voit, sous un petit toit de palmes sèches, une de ces énormes bêtes, dépecée, de chair violette et qui se couvre de mouches dès qu'on cesse de les chasser. Les mouches, dans ces pays, sont nombreuses comme la postérité d'Abraham. Elles pondent leurs œufs sur des charognes abandonnées, moutons, chevaux ou chameaux qu'on laisse pourrir au soleil; leurs larves s'y nourrissent en liberté, puis, transformées, par essaims, par hordes, gagnent les villes. On les avale, on les respire, on en est chatouillé, excédé, obscurci; les murs en vibrent, les étalages des bouchers et des épiciers en crépitent. A Touggourt, les marchands ont des petits plumoux de palmes et tâchent de les renvoyer au voisin. A Kairouan, il y en a tant que le mieux est de n'y rien faire. Les marchands ne les chassent plus que lorsqu'un chaland demande à voir la marchandise. Notre voiture, en arrivant, était enveloppée d'un nuage. A l'hôtel, les assiettes et les verres en étaient préservés par des couvercles de métal qu'on n'enlevait, qu'on ne soulevait, que pour manger ou boire.

M'Reyer. 11 Avril.

Chotts prestigieux liserés de mirages. Du haut d'une colline sablonneuse, après l'immense étendue du désert, on pense : « Tiens ! la mer ! » Une vaste mer bleue avec des esquifs et des îles, une mer qu'on imagine profonde, et notre âme en est rafraîchie. On approche, on touche le bord, et ce bleu brusquement disparaît, qui n'était qu'un reflet du ciel sur une blanche croûte salée, brûlante

aux pieds, douloureuse aux regards, splendide d'éblouissements; qui cède sous les pas, fragile, car ce n'est rien que la mince surface d'une mer de mouvante boue où s'engloutissent des caravanes.

À ce dîner d'officiers, le major à côté de moi m'intéresse en me parlant du Sud. Pendant longtemps il avait vécu à Ouargla : il venait même d'El-Goléah et se souvenait de la marche des soldats dans le sable. Souvent, dans ces sables mouvants, brûlants et vibrants de soleil, une sorte de vertige particulier les prenait à sentir sans cesse, sous les pas, le sol mollir; même arrêtés, le chancellement continue et le sol semble encore vous fuir. Parfois alors on rencontrait, au milieu des horribles sables, un étroit filon de calcaire, je ne sais quoi d'aggloméré, de dur, juste assez large pour que chaque soldat tour à tour y pose un instant ses deux pieds et se reprenne enfin un peu sur cette petite résistance.

Pour punir un soldat, on le fait « suivre »; marcher en queue de troupe est tuant; ceux de devant ne peuvent s'inquiéter des retardataires; il s'en égrène ainsi parfois... qui perdent pied, tombent, sont avalés par le désert. Les derniers courent dans l'étouffante poussière qu'a soulevée la troupe, et, sur cette terre si molle, plus molle encore d'avoir été foulée par tous les autres, s'ils perdent pied, c'est fini; ils regardent les autres s'éloigner; et les vaitours qui volent derrière le bataillon en marche, s'arrêtent, attendent, puis approchent.

Dans ce sable, souvent, des cristaux de gypse, débris en « fers de lances », luisent à la façon du mica; sur la route de Droh, nous avons trouvé des pierres qui, brisées, se montraient à l'intérieur transparentes comme du verre.

Sur la route d'El Oued, nous avons cueilli de ces étranges fleurs minérales qu'on nomme Roses du Souf et qui sont, grises comme le sable, un peu de sable conglutiné.

Biskra.

Les sons du tambour nègre nous attirent. Musique nègre. Que de fois je l'entendis l'an passé ! Que de fois je me suis levé de mon travail pour l'entendre ! Pas de tons; du rythme; aucun instrument mélodique, rien que

des tambours longs, des tam-tams et des crotales... « *Florentes ferulas et grandia lilia quassans* », crotales qui font entre leurs mains presque le bruit d'une averse. A trois, ils exécutent de véritables morceaux; rythme impair, bizarrement haché de syncopes, qui affole et provoque tous les bondissements de la chair. Ce sont, eux, les musiciens des cérémonies funèbres, joyeuses, religieuses; je les ai vus, dans les cimetières, soutenir l'ivresse des pleureuses; dans une mosquée de Kairouan, exaspérer la folie mystique des Aïssaouas. Je les ai vus scander la danse des bâtons et les danses sacrées dans la petite mosquée de Sidi-Maleck. Et j'étais toujours seul Français à les voir. Je ne sais où vont les touristes; je pense que les guides attirés leur préparent une Afrique de rebut, pour débarrasser des importuns les Arabes amis du secret et de la tranquillité; car je n'en rencontrai jamais un seul près d'une chose intéressante; ni même, et fort heureusement, que bien rarement dans les anciens villages de l'oasis, où je retournais chaque jour et finissais par ne plus effaroucher personne. Pourtant, les hôtels sont pleins de voyageurs, mais ils tombent dans les lacs de guides charlatans, et paient très cher les cérémonies falsifiées qu'on leur joue.

Il n'y avait pas un Français, non plus l'an dernier, à cette extraordinaire fête nocturne où j'assistai, presque par hasard, appelé par le seul bruit du tambour et par les ululements des femmes. La fête était dans le village nègre: un cortège dansant de femmes et de musiciens montait la grande rue, précédant des porteurs de torches et un groupe d'enfants qui riaient et menaient par les cornes un grand bouc tout noir, couvert de bijoux et d'étoffes. Il avait des bracelets aux cornes, un énorme anneau d'argent dans les narines; il avait des colliers au cou; il était revêtu d'une loque de soie cramoisie. Dans la foule qui suivait j'ai reconnu le grand Ashour; il m'expliqua que ce bouc allait être égorgé dans la nuit pour porter bonheur au village; avant, on le promenait dans les rues, afin que les mauvais esprits des maisons, qui se tiennent au pas des portes, entrent en lui et disparaissent.

Musique nègre ! que de fois, loin de l'Afrique, j'ai cru l'entendre, et subitement se recréait autour de toi tout le Sud; à Rome encore, via Gregoriana, lorsque les lourds camions, descendant au petit matin, me réveillaient. Aux

rebonds sourds sur les pavés, encore sommeillant, je pouvais un instant me méprendre, et puis me désoler longuement.

Nous l'entendîmes ce matin, la musique nègre, mais ce n'était point pour une fête ordinaire. Ils jouaient dans la cour intérieure d'une maison particulière, et des hommes, sur le seuil, voulurent d'abord nous repousser; mais quelques Arabes me reconnurent et protégèrent notre entrée. Je fus étonné, dès l'abord, de la grande quantité de femmes juives là rassemblées, très belles et richement vêtues. La cour était pleine; à peine un espace restait-il au milieu pour la danse. On étouffait de poussière et de chaleur. Un grand rayon tombait de la baie supérieure, par où, comme d'un balcon, des grappes d'enfants se penchaient.

L'escalier, montant à la terrasse, était aussi couvert de monde, tous attentifs comme nous le devînmes; ce que l'on regardait était terrible. Au centre de la cour, un grand bassin de cuivre, plein d'eau. Trois femmes se sont levées, trois Arabes; elles ont dépouillé leurs vêtements de dessus, pour la danse, ont défait leurs cheveux devant le bassin, puis, s'inclinant, les ont répandus sur l'eau. La musique, déjà très forte, s'est gonflée. Laissant leurs cheveux trempés tomber sur elles, elles ont dansé quelque temps; c'était une danse sauvage, forcenée, de tout le corps et dont, à qui ne l'a point vue, rien ne saurait donner l'idée. Une vieille négresse y présidait, qui sautait autour du bassin, et, tenant un bâton d'une main, en frappait par moments les bords. On nous apprit ensuite, ce que nous commençons à comprendre, que toutes les femmes qui dansaient ce jour-là (et parfois, tant elles sont nombreuses, ces deux jours) étaient, tant Juives qu'Arabes, des malades démoniaques. Chacune à son tour payait pour avoir son droit à la danse, et cette vieille négresse au bâton était une sorcière renommée qui connaissait les exorcismes et savait faire déménager les démons du corps des femmes dans l'eau renouvelée. Impure alors, elle était jetée dans la rue. Celle qui nous redit tout cela était la belle Juive Goumarr'ha, qui n'en parlait pas volontiers, par reste de croyance et demi-honte d'avouer qu'elle aussi l'an dernier, le corps horriblement travaillée d'hystérie, elle avait pris part à la ronde, « espérant y trouver un soulagement à ses maux ». Mais, après, elle avait été bien plus

malade, et son mari, apprenant qu'elle avait dansé à cette fête de sorcière, l'avait battue trois jours durant pour la guérir.

La danse s'animait; les femmes, hagardes, éperdues, cherchant l'inconscience de la chair, ou mieux la perte de sentiment, parvenaient à la crise où, leur corps échappant à toute autorité de leur esprit, l'exorcisme peut opérer. Après cette instantane fatigue, suantes, mourantes, dans l'accablement qui suit la crise, elles allaient trouver un repos délivré.

A présent, elles sont agenouillées devant le bassin; leurs mains crispées à ses bords, et leur corps battant de droite à gauche, d'avant en arrière, vélocement, tel qu'un furieux balancier; leurs cheveux fouettent l'eau, puis éclaboussent les épaules; à chaque coup de reins elles poussent un cri grave comme celui des bûcherons qui sapent; puis, brusquement, s'écroulent en arrière comme si elles tombaient de haut-mal, l'écume aux lèvres et les mains tordues.

Le mauvais esprit les a quittées. La sorcière alors les prend, les étend, les essuie, les frotte, les étire, et, comme on fait pour l'hystérie, les saisissant par les poignets et les redressant à demi, leur presse, du pied ou du genou, le bas-ventre.

Il en est passé ce jour-là, nous a-t-on dit, plus de soixante. Les premières se tordaient encore, que d'autres s'élançaient déjà. Une était petite et bossue, vêtue d'une gandourah verte et jaune, inoubliable; ses cheveux, noirs de feu, la couvraient tout entière.

Des Juives aussi ont dansé. Elles ont bondi désordonnément comme des totons en délire. Elles n'ont fait qu'un bond pour retomber aussitôt, éperdues. D'autres étaient plus résistantes... Leur folie nous gagnait; nous nous sommes enfuis, n'y pouvant plus tenir.

Biskra.

« Qui a inventé la musique ? » demande Athman; je lui réponds : « Des musiciens ». Il n'est pas satisfait; il insiste. Je réponds gravement que c'est Dieu. « Non, dit-il aussitôt, c'est le diable. »

Et il m'explique que pour les Arabes, tous les instruments de musique sont des instruments de l'enfer, excepté la viole à deux cordes, dont je n'ai pu retenir le nom,

au manche très long et dont la caisse d'harmonie est faite d'une tortue vidée. De celle-là jouent, avec un petit archet, et s'accompagnent les chanteurs des places, les poètes, les prophètes et les conteurs, et parfois si suavement que, dit Athman, « une porte du ciel semble s'ouvrir ».

Ces chanteurs, ces poètes m'intriguent. Que chantent-ils ? Et les gardeurs de chèvres en s'interrompant de leur flûte ? Et Sadek avec sa guzla ? Et Athman lui-même, seul, ou avec Ahmed, chacun sur son cheval, à Touggourt ? Parfois, ce sont des sortes de dialogues, j'écoute mais ne peux distinguer un seul mot. Athman, que je questionne, répond : « Mais non, ce ne sont pas des paroles ; c'est de la poésie simplement ! » A force d'insister je parviens, ces derniers jours, à lui faire transcrire et traduire quelques-uns de ces chants. Ce sont eux, non écrits, que chantent les chanteurs des places, assis à terre, ou sur le seuil d'un café, et qu'un groupe d'Arabes silencieux, qui les entoure, écoute, ou qu'ils se chantent à eux-mêmes dans la solitude des marches. Je ne sais s'ils plairont à qui ne connaît pas le pays ; à peine si j'ose dire que je les trouve très beaux et que je crois la tradition orale de cette poésie arabe, ancienne ou moderne, digne d'occuper un peu le folklore. Peut-être, l'an prochain, tenterai-je de donner un petit recueil de ces chants. En voici deux ; je les donne ici tels qu'Athman me les a donnés, n'en corrigeant que l'orthographe :

I

*Deux ans j'ai cessé de faire l'amour et j'ai dit être religieux.
J'ai fait mon voyage dans le Nord ; j'ai trouvé, dans la fête, Bayu.
Elle a mis le peigne et les boucles d'oreilles,
Et le poignard, avec la glace...
Ses cheveux tombent de tous côtés,
Pesés avec de l'or, bien arrangés.
Personne ne peut l'acheter.
Rien qu'elle ou moi...
Les filles ont demandé quelques pièces ;
Et moi, faible (je suis pauvre).
Demain je vendrai quelques moutons
Pour les belles avec leurs bagues soignées.*

II

*Aujourd'hui, en passant elle s'est détournée ;
Avec une ceinture d'or, les franges, sur les cuisses, pendantes.
Ce qui me fait souffrir, c'est sa propre robe blanche.
Je passerai toute la nuit en courant
Et c'est moi qui fais aboyer ses chiens¹.*

*Si Rhamadan² était un homme,
Moi-même je lui casserais les genoux ;
Mais Rhamadan est venu de Dieu ;
Moi et toi nous acceptons ses souffrances.*

LITTÉRATURE ET MORALE

CE que pour les champs on appelle culture alternée, on l'appelle chez l'homme folie circulaire.

Tout ce qui a eu lieu en nous, ne fût-ce qu'une fois, peut reparaître, le temps y aidant, la volonté s'y taisant. (Il n'y a jamais, dans le monde moral, de définitive victoire.)

On n'est sûr de ne jamais faire que ce que l'on ne pourra jamais comprendre. L'assurance de ta vertu m'irrite, car elle est faite d'incompréhension. Je ne parle pas de l'intelligence de la tête, logique uniquement, et qui ne comprend que des rapports de signes; je n'en veux point. On ne comprend que ce que l'on est capable de faire; ainsi les choses dans la nature ne vibrent à l'approche du son que lorsqu'elles-mêmes, le choc aidant, sont capables de le produire. Et je ne dis pas qu'elles le produiront jamais; mais de là souvent leur indulgence, excuse d'un possible futur.

Nil humanum a me alienum puto.

1. « L'amour est très difficile chez nous, dit Athman qui explique la poésie, parce que les femmes sont gardées par les chiens et par toute la famille. »

2. Le *Rhamadan* est le jeûne de quarante jours, jeûne d'amour aussi bien que de nourriture et de boisson,

« Il n'y a pas de si grands crimes que je ne me sois senti à certains jours capable de commettre », dit Gœthe. Les plus grandes intelligences sont aussi les plus capables des grands crimes, que d'ordinaire elles ne commettent pas, par sagesse, par amour, et parce qu'elles s'y limiteraient.

Doctrine du péché : étant capable de tout le mal n'en rien faire, et voilà le bien; volonté privatrice; je n'aime point cela. J'aime que la cécité pour le mal vienne de l'éblouissement du bien; sinon vertu est ignorance — pauvreté.

Je ne peux pas plus être reconnaissant à Dieu de m'avoir créé, que je ne pourrais lui en vouloir de ne pas être — si je n'étais pas.

Et sic Deus semel jussit, semper parat.

Dieu « qui est fidèle ». Les miracles sont des désobéissances de Dieu.

Vouloir prouver que Dieu est, c'est aussi absurde que d'affirmer qu'il n'est pas.

Car nos affirmations et nos preuves ne le créeront... ni ne le supprimeront.

Je préfère dire que : du moment qu'il y a quelque chose, c'est Dieu. L'expliquer m'est inutile; il s'explique lui-même par toute la Nature; c'est là sa façon d'exister.

La prière est la forme oratoire de l'âme.

Il est fâcheux de croire qu'il faut à l'homme une tradition, une histoire pour comprendre un Dieu éternel. L'histoire de Dieu ne peut être que l'histoire de ce que l'ont cru les hommes.

Sitôt qu'un homme a une pensée il écrit tout un volume non tant pour l'expliquer que pour s'excuser de l'avoir.

Jean-Baptiste, c'est la « précaution oratoire » du Christ.

J'ai trouvé toujours mon bonheur à simplifier par des généralisations toujours plus grandes chaque chose — de façon à rendre ma possession aussi portative en vérité que la coupe où se grise Hafiz.

Ne plus considérer en chaque être que la part unique et différente, dont cette matière commune n'était que le trop massif soutien.

Le « paganisme » n'apportera la paix qu'autant que l'on suppose au-dessus de tous ces dieux rivaux une puissance unique pour les dominer.

C'est dans le sentiment d'un accord, non d'une rivalité qu'est le bonheur, et quand bien même toutes les forces de la nature, l'une contre toutes autres, chacune lutterait, il m'est impossible de ne pas concevoir une unité supérieure présidant à cette lutte même, initiale de toute division, où chaque âme peut se réfugier pour son bien-être.

On ne devrait jamais acheter rien qu'avec de l'amour. N'importe qui, n'importe quoi devrait toujours être à celui qui l'aime le mieux. Le pain à qui a le plus faim; la friandise à qui la préfère ou à qui a déjà soupé. L'explication de l'ivrognerie du peuple est telle : ils boivent pour oublier qu'ils n'ont pas ce qu'ils désirent; d'ailleurs l'ivrognerie des hautes classes s'explique de même. L'ivresse n'est jamais qu'une substitution du bonheur. C'est l'acquisition du rêve d'une chose, quand on n'a pas l'argent que réclame l'acquisition matérielle de la chose rêvée. La bouteille qui donna l'ivresse vaut la Peau de Chagrin tant qu'on est ivre. Le terrible, c'est qu'on ne peut jamais se griser suffisamment.

Il songeait : le monde aurait pu avoir une histoire différente. La surface de la terre aurait pu se couvrir autrement. Si le monde n'eût eu d'autres habitants que des êtres pareils à moi, le monde n'aurait pas eu d'histoire.

Je hais toutes les carrières qui ne doivent d'être qu'à la malignité des hommes.

De toute cette comédie, aux deux extrémités les actes importants : la naissance et la mort. De l'un nous ne nous apercevons pas encore; de l'autre nous ne nous apercevons plus. Et même il nous faut croire que, dès la terre rejetée, l'on ne se souvient plus d'être mort. On ne s'aperçoit que de la mort des autres, — parce qu'elle facilite notre vie.

Les caractères individuels sont plus généraux (j'entends : plus humains) que les caractères ethniques. Il faut comprendre : l'homme en tant qu'individu tente d'échapper à la race. Et sitôt qu'il ne représente plus la race, il représente l'homme; l'idiosyncrasie est prétexte à généralités.

HONNÊTETÉ. Tout ce qu'il y a dans ce mot.

La synthèse doit se précéder d'analyse; et l'analyse, besoin de l'esprit, naît du sentiment de la complexité. Le sentiment de la complexité peut devenir une stupéfaction passionnée.

L'étrange faiblesse d'esprit qui nous fait douter sans cesse que le bonheur de l'avenir puisse valoir le bonheur du passé est souvent notre seule cause de misère; nous nous attachons aux simulacres de nos deuils comme s'il convenait de prouver notre tristesse aux autres. Nous cherchons les souvenirs et les ruines, nous voudrions revivre le passé et souhaitons continuer encore des joies après qu'elles sont épuisées.

Je hais toute tristesse et ne comprends pas que la confiance en la beauté de l'avenir ne prévaille pas sur l'adoration du passé.

N'est-ce pas ressembler à ces peuples des plages qui pleurent chaque soir le soleil enfoncé dans la mer, et crient longtemps encore devant la mer, vers le couchant — après que, derrière eux, déjà le soleil rajeuni se relève.

« Cette île, appelée *Savu* par les naturels, est peu connue. » (Cook, *Voyages*.) Si elle ne l'était pas du tout, elle ne porterait pas de nom.

Étrange habitude qu'ont les hommes de baptiser des morceaux de terre; et surtout cette île. Ils ne la baptisent que du jour où ils songent à la quitter, et pour les autres.

« ... Ou souffrir, ou mourir. — *Aut pati, aut mori*. Il est digne de votre audience de comprendre solidement toute la force de cette parole;... vous confesserez avec moi qu'elle renferme comme en abrégé toute la doctrine du Fils de Dieu, et tout l'esprit du christianisme. »

Et plus loin : « Il n'est rien de plus opposé que de vivre

selon la nature et de vivre selon la grâce. » (BOSSUET, *Panegyrique de sainte Thérèse.*) Tant pis !

« Le moi est haïssable », dites-vous. Pas le mien. Je l'aurais aimé chez un autre; sera-ce parce que c'est le mien que je devrai faire le difficile ? Sur quel « moi » pire n'aurais-je pu tomber ! (D'abord je vis et cela est magnifique.)

Je vous plains si vous sentez en vous de quoi haïr. Je ne hais que cette triste morale; si j'aime mon moi ne croyez pas que j'en aime moins le vôtre, ou que ce soit à cause du plus ou moins de bonheur.

Mais vous vivez aussi, je pense, et cela est magnifique aussi.

L'histoire de l'homme, c'est celle des vérités que l'homme a délivrées.

Je ne veux pas, comprends-moi bien, considérer, ce disant, les vérités comme un petit nombre d'élus dont la délivrance ou mieux l'élection serait une façon de reconnaître leur droit de règne sur nous-mêmes. De sorte que leur liberté à elles s'achèterait au prix de la nôtre.

Non. Laissons même ce mot de Vérité qui ferait croire trop aisément que le despotisme de certaines Idées est légitime. Disons, non Vérités, mais Idées. Et appelons Idée tout rapport perçu; si tu veux, métaphoriquement, la réfraction dans le cerveau de l'homme d'un rapport effectif. Le nombre des Idées est infini comme le nombre des rapports, ou presque.

Il me plaît, pour ne pas me supprimer toute raison d'être et d'aimer être, de considérer l'humanité comme l'effectuation des rapports possibles. La presque infinité des rapports possibles assure à l'humanité une presque infinie durée. Les rapports effectués constituent l'histoire du passé. C'est là une chose faite et, plus ou moins bien jouée, il n'y a plus à y revenir; d'ailleurs on ne le pourrait point. Pour la moindre idée d'aujourd'hui, il a fallu la presque infinité des rapports joués hier. On en est donc enfin débarrassé.

C'est ainsi que peu à peu l'humanité se délivre. Mais si peu qu'elle ne s'en aperçoit point.

Et pourtant ne t'en va pas croire au progrès sinon pour ceci que :

N'importe quelle marche, fût-ce celle d'une écrevisse, ne peut s'imaginer qu'en avant, et même quand tu tournerais toutes tes faces vers lui, le passé ne s'en irait pas moins dans le passé. Ce qui est fait n'est plus à refaire.

Mais croire que l'humanité trouve un but en dehors d'elle-même et qui ne soit point par elle-même projeté serait folie et course après une ombre. Le progrès de l'homme n'est qu'en lui-même et n'a pas la signification victorieuse que tu crois.

Ossa sur Pélion s'effondre et le ciel ne s'escalade pas, — où l'on ne trouverait point d'ailleurs les Vérités en petit nombre assises sur des trônes où nous aurions des coins pour nous asseoir.

Les dieux, s'ils étaient, verraient notre interminable labeur comme les enfants sur les plages s'amuseant des relatifs progrès des vagues. L'une vient; ô progrès ! elle monte; elle envahit, elle submerge tout — elle laisse une écume et passe; l'autre succède et monte un peu plus haut — ô progrès ! c'est une marée; — la marée se retire; le lendemain elle gagne encore quelques pouces de plage — ô progrès ! où n'ira-t-elle pas demain ? Mais après-demain est passé l'équinoxe et la mer décroît — mais travaille encore et pourtant lentement ronge la terre.

Le temps et l'espace sont les tréteaux que, pour s'y jouer, les innombrables vérités ont déployés à l'aide de nos cerveaux, et nous y jouons comme des marionnettes volontaires, convaincues, dévouées et voluptueuses. Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi s'attrister; je me plais au contraire à cette conviction de mon rôle, et ce rôle, somme toute, si tout le motive, c'est bien un chacun seul qui l'invente.

Tu apprendras à considérer l'humanité comme la mise en scène des idées sur la terre.

Nous n'avons de valeur que représentative.

Ils souffraient du fardeau d'eux-mêmes et ne savaient comment faire pour s'en débarrasser. La charité ne les tentait point. L'individu leur devenait insupportable, et les autres encore plus qu'eux. Ne voulant plus s'occuper d'eux-mêmes, ce n'était certes pas pour s'occuper des autres. Mais s'occuper de quoi, dès lors ? À quoi se prendre ?

Ceci les tourmenta tant qu'ils crurent les idées subordonnées aux hommes. Mais sitôt qu'ils les reconnurent souveraines, ils s'occupèrent d'elles seules et s'y oublièrent.

Les choses ont besoin de nous pour être, ou pour se sentir être, et sans nous, restent dans l'attente. Et l'homme en sent un inquiet malaise : la pression en nous de tout ce qui n'a pas encore été et qui veut être, de tout l'inconnu qui demande son petit instant de pensée, semble implorer de nous l'existence, parce qu'il faut que tout y passe — et comme s'il y avait quelque joie à se dire que l'on a été — lorsqu'on n'est plus.

Inertie de la matière. Lenteur avant que l'idée ne l'ait traversée.

Théorie du livre : lettre morte ? Un sac de graines.

Élasticité ! De toutes les inerties la pire ! hypocrisie de l'irremuable matière ; elle semble céder, fait croire à la victoire et que l'effort est achevé ; mais revient sitôt qu'on la relâche ; ce n'était qu'inertie différée. Matière apparemment plastique qui se prête à user nos efforts. Pour prouver quelle stupide mémoire viens-tu, lorsque nous t'avions si selon nos grés modelée, reviens-tu te redresser selon tes lignes primitives, que nous voulions tant oublier ; que nous ne pourrions donc jamais oublier. Élasticité ! mémoire brute de la matière, inertie différée, apparente docilité...

L'élasticité nous entoure ; ce que dans l'immatériel nous appelons rétroaction n'est que cela — mais avec des complications infinies — jusqu'à ce que la matière en soit tout imprégnée, en soit complètement changée.

Répartie : infinie réception de la matière ; porosité.

Question sociale ? — Certes. Mais la question morale est antécédente.

L'homme est plus intéressant que les hommes ; c'est lui et non pas eux que Dieu a fait à son image. Chacun est plus précieux que tous.

Il est aisé de considérer l'âme comme cette particule

de terrain où maintes plantes distinctes croissent et tant d'insectes vivent. Il y a surabondance, il y a lutte, il y aura donc suppression. C'est trop, c'est trop ! Si l'on n'arrache celle-ci, elle étouffera celle-là. Si vous n'arrachez rien, la nature va disposer de la lutte.

En étudiant la question de la raison d'être de l'œuvre d'art, on arrive à trouver que cette raison suffisante, ce symbole de l'œuvre, c'est sa composition.

Une œuvre bien composée est nécessairement symbolique. Autour de quoi viendraient se grouper les parties ? qui guiderait leur ordonnance ? sinon l'idée de l'œuvre, qui fait cette ordonnance symbolique.

L'œuvre d'art, c'est une idée qu'on exagère.

Le symbole, c'est autour de quoi se compose un livre.

La phrase est une excroissance de l'idée.

THÉORIE. Les choses sont perpétuellement en inéquilibre ; de là leur écoulement.

L'équilibre, c'est la « santé » parfaite ; ce que M. Taine appelle un accident heureux ; mais il est irréalisable physiquement à cause de ce que nous disions ; réalisable seulement dans l'œuvre d'art. L'œuvre d'art est un équilibre hors du temps, une santé artificielle.

Je soutiendrai qu'il faut ceci, pour un artiste : un monde spécial, dont il ait seul la clef. Il ne suffit pas qu'il apporte *une* chose nouvelle, quoique cela soit énorme déjà ; mais bien que toutes choses en lui soient ou semblent nouvelles, transapparues derrière une idiosyncrasie puissamment coloratrice.

Il faut qu'il ait une philosophie, une esthétique, une morale particulières ; toute son œuvre ne tend qu'à le montrer. Et c'est ce qui fait son style. J'ai trouvé aussi, et c'est très important, qu'il lui faut une plaisanterie particulière ; un drôle à lui.

MORALE CHRÉTIENNE

IL est vrai que tous n'ont pas également à combattre pour se vaincre et mourir à eux-mêmes — dit l'Imitation (I, xx, 4). Je crois à présent, sinon qu'il est inutile de « se vaincre », du moins qu'après des victoires remportées, la jeunesse doit se conclure, et, par des traités de paix intime et perpétuelle, préparer ce qu'on appelle l'âge mûr. Ainsi ne voyons-nous, pour les États, les ères classiques s'établir que sur l'achèvement des luttes intestines. Alors les forces éduquées, au lieu de s'antagoniser, peuvent s'occuper aux frontières et permettre de s'épanouir à l'harmonie de la cité.

Excellent article de Fouillée sur Auguste Comte. Je copie : « ... N'y ayant pas de limite au libre examen, le protestantisme créait une religion illimitée, donc indéfinie, donc indéfinissable, qui ne saurait pas, le jour où le libre examen lui apporterait l'athéisme, si l'athéisme fait partie d'elle-même ou non; une religion qui ne saurait pas où elle s'arrête ni où elle va... Toute la libre pensée étant impliquée dans le libre examen, toute la libre pensée, tout le philosophisme, toute l'anarchie intellectuelle étaient contenus dans le protestantisme dès qu'il cessait d'être un catholicisme radical. »

« *Und alles ist Frucht, und alles ist Samen.* » Une idée continue d'être force vive tant que ne s'est pas épuisé en phénomènes tout l'aliment qui est en elle. Le christianisme mènera l'homme plus loin; l'homme peut s'en soutenir plus encore. Mais catholicisme d'abord, protestantisme ensuite, après avoir été formules expansives, sont formules restrictives depuis longtemps; gâines dures et coquilles où l'esprit se gêne. Se mettre en tutelle est un plaintif besoin d'esprit; il ne faut pas nier ni chercher à supprimer trop vite les tutelles; — l'esprit faible en souffrirait trop et s'y déformerait trop à l'aise; mais n'importe quelle formule de n'importe quelle religion ne peut être considérée que comme appelée à disparaître. Nul plus que le Christ n'a ruiné de ces formules usées.

Le christianisme peut certes alimenter encore bien des anarchies (celles-ci ne peuvent être considérées à leur tour que comme des recherches provisoires); mais il faut qu'il se dégage à présent des formules, où, comme les torrents de lave, il se fige à sa surface.

Je m'étonne que le protestantisme, en repoussant les hiérarchies de l'Eglise, n'ait pas repoussé du même coup les oppressantes institutions de saint Paul, le dogmatisme de ses épîtres, pour ne relever plus que des seuls Évangiles. On en viendra bientôt, je pense, à dégager les paroles du Christ, pour les laisser paraître plus émancipatrices qu'elles ne le paraissent jusqu'alors. Moins ensevelies, elles paraîtront plus dramatiquement, niant enfin la famille (et l'on s'autorisera de cela pour la supprimer), tirant l'homme lui-même de son milieu pour une carrière personnelle et lui enseignant par son exemple et par sa voix à n'avoir plus de possessions sur la terre, plus de lieu où reposer sa tête. O avènement de cet « état nomade », toute mon âme te souhaite ! où l'homme, sans foyer clos, ne localisera pas plus son devoir ou son affection que son bonheur, sur tels êtres.

J'ai beau lire et relire l'Évangile, je ne vois pas une seule parole du Christ dont se puisse fortifier, et même autoriser, la famille, le mariage. J'en trouve au contraire qui le nient... « C'est à cause de la dureté de vos cœurs... », dit le Christ parlant des anciennes lois éducatrices de Moïse sur le divorce, qu'impliquaient celles du mariage. La levée de chaque disciple est un enlèvement à sa famille; par respect filial, l'un d'eux veut, avant de suivre Jésus, ensevelir son père : « Laisse les morts ensevelir les morts », lui dit le Maître. « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? », répond-il lorsqu'on lui dit que sa mère et ses frères sont venus pour le voir, et montrant tous ceux qui l'écoutent : « Voilà, ajoute-t-il, voilà ma mère et mes frères. »

« Femme ! dit-il à sa mère qui continue à l'aimer spécialement — femme ! qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? » Puis plus tard, du haut de sa croix, comme craignant de l'avoir contristée et comme pour lui montrer quelle affection éparse et sans cesse disponible pour le prochain doit remplacer l'affection localisée : « Femme, voilà ton fils », dit-il à Marie en lui montrant Jean;

ct à Jean en lui montrant Marie : « Voilà ta mère ». Qu'on y ait vu les beautés de l'adoption, je le veux bien, car elle aussi ruine la famille; l'union éplorée de deux deuils, je le veux encore, mais alors qu'on me laisse y voir aussi la possibilité de consolation immédiate, indiquée par Celui qui disait : « Laissez les morts ensevelir les morts »; le deuil supprimé, rendu impossible par un perpétuel renouvellement d'adoptions.

Enfin le Christ n'a-t-il pas affirmé plusieurs fois que quiconque n'abandonnerait pas tout pour le suivre, n'entrerait pas dans le royaume de Dieu; et précisément il faut comprendre qu'on ne peut suivre le Christ qu'en abandonnant tout ce qu'on a. Dira-t-on que de « ce qu'on a » ne fait point partie la famille ? pour Celui qui dit encore : « Je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, etc... Car celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi... Je suis venu apporter non la paix mais le glaive. » Et ailleurs : « Quiconque aura quitté, à cause de mon nom, ses frères, ou ses sœurs, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, recevra le centuple. » Élargissement sans fin de l'objet de l'amour, sitôt que la famille est niée.

FEUILLETS

MÉDITATION I (*projet*).

JE relis l'admirable passage de Pascal : « L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants. Etc... »

C'est pénétré de cette pensée, qu'on a prétendu si souvent nous cacher les pieds des grands hommes. Mais que m'importe à moi le niveau où leurs pieds reposent; leurs pieds sont beaux. Et, même, là n'est pas la question; tête et pieds sont du même homme; il y a de secrets rapports; qui sait si je ne perdrai pas tout, à vouloir abstraire ici la grandeur, je veux dire : à ne considérer que le sentiment, la pensée, non l'organe; le fruit, sans l'arbre qui l'a porté ? La grandeur du grand homme n'est pas seulement dans sa tête; s'il la porte plus haut, c'est que le corps entier est plus grand.

Du reste cette métaphore est trompeuse; il est tant de façons de grandeur; il est tant de façons de beauté. Il est tant de façons de mériter d'intéresser les hommes.

Les vilains sentiments sont les sentiments contrefaits. On découvre, mais difficilement, qu'il n'en est pas un seul peut-être, qui ne puisse... etc. La plus modeste fleur, cultivée, raconte une sorte particulière de beauté.

MÉDITATION II (*projet*).

De l'utilité de la maladie.

(V. Pascal : *Prière pour le bon Usage des Maladies.*)

La maladie source d'inquiétude.

Rien à attendre des « satisfaits ».

Les grands malades : prophètes, Mohammed, saint Paul, saint Jean (et Monsieur Jules Soury pense-t-il diminuer aujourd'hui la divine importance des paroles du Christ, pour en faire un hystérique et un tuberculeux ?), Rousseau, Nietzsche, Dostoïewsky, Flaubert, etc..., des héros malades : Hamlet, Oreste, etc...

Du besoin de la maladie qu'eut l'antiquité.

Système des compensations (fort mal compris). Cécité d'Homère; histoire d'Orphée (à réserver pour ailleurs); il n'a chanté que par « douleur »; dans la possession de la *réalité* de son amour, il se taisait. De là vient que ses chants *paraissent* tristes; c'est qu'ils sont l'expression du désir et non de la possession. En *réalité*, ils ne sont pas tristes, mais simplement disent l'*absence* de... (trop subtil; à élucider).

La grande inquiétude malade des héros antiques : Prométhée, Oreste, Ajax, Phèdre, Pentée, Œdipe (Œdipe est à mettre à part, dans la méditation sur le théâtre : antipode de Macbeth).

À propos d'Homère, rappeler la crevaision des yeux des rossignols, explication bien plus satisfaisante que le système des compensations. Yeux fermés pour le monde réel. Le rossignol aveugle chante mieux, non par regret, mais par enthousiasme.

La maladie propose à l'homme une inquiétude nouvelle, qu'il s'agit de légitimer. La valeur de Rousseau, de même que celle de Nietzsche, vient de là. Sans sa maladie, Rousseau n'eût été qu'un rhéteur insupportable à la manière de Cicéron.

De l'illusion qu'on se fait sur la santé des grands

hommes : voir Molière, Racine, etc... Celui qui a le mieux parlé de la question est précisément celui que l'on cite comme type de l'homme de lettres *bien portant* : Goethe. Voir *Faust* (dialogue admirable avec Chiron). Il a senti indéniablement le profit qu'il y avait, etc... voir *Torquato Tasso*, etc...

La fameuse question spartiate doit être ici posée. Pourquoi Sparte n'eut pas de grands hommes. La perfection de la race empêcha l'exaltation de l'individu. Mais cela leur permit de créer le canon masculin; et l'ordre dorique. Par la suppression des malingres, on supprime la variété rare — fait bien connu en botanique ou du moins en *floriculture*; les plus belles fleurs étant données souvent par les plantes de chétif aspect.

L'admirable, sur cette terre, c'est qu'on est forcé de sentir plus que de penser.

Association de sensations saugrenues durant le mal de la traversée; impossible de me souvenir au juste; bien que les plus futiles sensations s'étirassent interminablement à travers le vide des heures. Mais, par exemple, certains bruits de la machine qui revenaient périodiquement, à d'assez longs intervalles, me forçaient de mesurer le temps d'après eux; et quand venait un nouveau bruit je me disais et me répétais jusqu'au bruit suivant : « Ah ! voilà donc ce gâteau pourri de brimbelles... » — et le gâteau s'appelait dans ma pensée : un catafalque. A un autre instant, ayant eu le malheur de regarder une clavette détachée qui pendillait au bout d'une chaînette de cuivre et oscillait et se dandinait à contretemps du tangage, elle me fit penser à une de ces énormes sauterelles du midi, vert-jaune, aux pattes très longues, et qui cirerait des souliers.

Et suant, et presque évanoui, faible comme un agonisant d'Edgar Poe, oui, très précisément le malheureux du *Puits et du Pendule*, penser : « Oh ! que ce hublot s'ouvre ! oh ! ouvrir ce hublot ! » et n'en rien faire, et, pendant des minutes, ne penser, ne sentir que cela : ce que serait un peu d'air du large éventant mes tempes meurtries, et sentir la volition si loin, désespérément loin du souhait,

que c'est complètement inutile de lier pour une fois l'une à l'autre. O misère ! Et tout à coup, étouffant, bondir sur le hublot, se cramponner aux écrous, tourner, tirer, ouvrir, et retomber quasi mort sur la couche, avec, dominant tout, le malaise affreux de l'air trop froid du dehors glaçant brusquement mes mains moites au moment que le hublot s'est entr'ouvert.

Et pendant longtemps demeurer, sans bouger même un doigt, laissant la sueur couler goutte à goutte de mon front sur l'oreiller; puis penser, sentir peu à peu — à présent glacé par l'air du large : « Oh ! que ce hublot se ferme ! oh ! fermer ce hublot !... »

Ce n'est pas seulement la nausée, c'est l'impossibilité presque complète d'avaler quoi que ce soit de solide, les glandes se refusant à saliver, les muscles à déglutir; et les muqueuses de la langue et de la bouche se tapissent d'une sorte de sécrétion salée, comme isolante.

Arriver à ne pas vomir, mais à force de restrictions.

*

Sorrente. Villa Arlotta ; chez Vollmøller.

De ce jardin-verger nul ne dira l'éclat, la splendeur sombre, l'ordre, la rythmique beauté, la mollesse... J'entr'ai sous le couvert des orangers, moitié pleurant, moitié riant, et plein d'ivresse; à travers le branchage épais, à peine voyait-on le ciel. Il avait plu; le ciel était encore gris; il semblait que la lumière ne vînt que de la profusion des oranges. Leur poids ployait les branches. Les citronniers, plus grêles, plus élancés, avaient tout à la fois moins de faste et plus d'élégance. Parfois des claies protectrices au-dessus d'eux leur faisaient un abri presque sombre. Sur le sol, entre les troncs dont le nombre, la discrète hauteur, l'apparence onctueuse et polie, me rappelaient les riches piliers de la mosquée de Cordoue, indistinctement un épais tapis d'oxalis, d'un vert plus tendre que celui des gazons, plus bleuisant, plus doux, plus fragile. Et, sur les allées de terre dure et noire, droites, régulières, étroites, où l'ombre, la chaleur, l'humidité avaient laissé gagner les mousses, on eût voulu marcher pieds nus.

Le jardin s'achevait en terrasse, en falaise plutôt, droit dans la mer. Sur l'extrême bord, le bois des orangers faisait place à des chênes-verts et des pins. Une beaucoup

plus large allée suivait le bord, mais de façon qu'un en-cadrement d'arbres montât entre le promeneur et la mer. Par places, sur un avancement du roc, la terrasse hardie proposait un banc circulaire, une table, un repos charmant. C'est sur un de ces bancs de marbre que le jardinier diligent avait disposé pour notre agrément des oranges. Elles étaient de quatre sortes; aux plus grosses, presque fades, douces comme les melons d'eau, je préférais de beaucoup celles en forme d'œuf, à peau épaisse; elles étaient de saveur éthérée, comme j'imagine que sont les oranges orientales; mais surtout me délectèrent les mandarines très petites, dures comme des pommes d'api, à peau vert-orangé très fine et qui semble une peau de gant. Je ne sais plus combien nous en mangeâmes, ni plus, hélas ! avec quel (ravissement)... Elles calmaient à la fois faim et soif. Du banc où nous étions assis, causant, quand nous jetions les peaux par dessus la balustrade, à quelque cent mètres plus bas elles tombaient droit dans la mer.

*

Pérouse. Février.

C'était une *ivresse légère*... Hélas ! pourquoi tous ne sont-ils pas capables de ce transport délicieux ? C'est à partir de lui que commencent les héroïsmes. Je me sentais si glorieux que quelque douleur n'eût fait, je crois, que m'exalter encore davantage. Je présidais à tout, *sur* tout, mais c'était d'une manière impersonnelle; je m'oubliais, m'éperdais dans une volupté imprécise, m'y dévouais absolument.

Il est permis que là tout l'individualisme triomphe, car tout égoïsme y finit. Certainement, en cet état, tout retour à moi, toute considération personnelle, devenait non seulement malséante, mais impossible; en cet état je me sentais tout aussi bien capable des plus nobles actions que des pires — capable de n'importe quelle action, dont mon esprit, comme stupéfié, ne pouvait mesurer, ni ne voulait calculer, les conséquences.

Et ma seule présence, partout, établissait entre tout ce que je voyais, entendais et sentais, une palpitante harmonie où finissait ma résistance. J'y vivais...

« La modération *consiste* à être ému comme les anges. »
(JOUBERT.)

C'est comme si tu disais : La phthisie consiste à aller passer chaque hiver dans le midi.

L'eau qui sort des glaciers ! rien de plus trouble ; breuvage pour goûteux.

Les seules pures eaux jaillissent de la terre profonde.

Nous balançâmes longuement alors si Cléombrote s'était noyé de désespoir pour n'avoir pas assisté au dernier entretien de Socrate — ou pressé de connaître cette félicité surnaturelle dont Platon lui disait trop éloquemment qu'elle l'attendait outre-vie ; et je citais les vers de Milton :

*...and he, who, to enjoy
Plato's Elysium, leap'd into the sea
Cleombrotus.*

(*Paradise lost*, III, vers 472.)

Les souples muscles de mon corps, les voluptueux détails de mes sens me sont plus délicieux à activer que les ressorts pourtant subtils de mon esprit.

PETIT ROMAN.

Sensualité précipitée.

(Sa précipitation était telle, qu'il s'écorchait les mains aux serrures.)

Mais ce n'était plus là de la musique : le seul son d'un instrument à corde, ou d'une flûte, ou d'une voix, suffisait à soumettre aussitôt ma pensée. De même un geste, un rayon sur le sol, un sourire de l'homme ou d'une palpitante nature, hélas, obtenait maintenant, plus que l'art, la complète pâmoison de mon cœur. De sorte que tout le lent travail, l'admirable effort d'affinement qu'avait, à travers mes pères, fait, pour me produire, toute une race, s'affranchissant ici, finissait par un regain

de sauvagerie — comme l'on voit à travers les ruines des palais patiemment édifiés les plantes naturelles reparaître.

Comparer les nuages qu'on voyait passer sur la montagne, à El Kantara, puis se fondre, s'absorber dans l'azur, aux caravanes que *mange* le désert (ou réciproquement).

Arrivée à Bône.

Lourds parfums qu'aucun souffle ne chasse, qui se répandent comme une vapeur très dense sur la mer.

Cette ombre je la sentais à la fois par tout mon corps. Mes pieds nus touchaient une terre plus fraîche. L'air moins ardent entraînait en mes poumons comme un vin. Mes paupières trouvaient à sa caresse des délices.

Patinage. Glace où l'on n'a pas encore patiné. Ne se distingue pas de l'eau — perfidie — on croirait glisser sur l'eau même — le soleil éclairant la glace, qui fait miroir — et l'on s'y voit — de sorte que, par la vitesse et l'inclinaison du corps, en tournant combinées, je me semblais comme me coucher dans le vide et me regardais de très près, penché sur ce reflet, comme Narcisse.

Retour le soir vers le village, éclairé par le soleil couchant — qui nous faisait une ombre immense sur la route.

Autres retours lassés — retours trop tard — soleil déjà couché — tristesses.

Patinage sur les étangs débordés, entre les tiges de roseaux — entre les troncs d'arbres.

Patinage sur les canaux — non seul — et s'écrier, passant très vite : « Tiens ! une barrière, une maison. »

Patinage à Versailles jusqu'à l'extrémité du Grand Canal.

« Le sol le plus enchanté me deviendrait odieux du moment que je m'y sentirais des racines. » (DUMAS Fils, Préface de la *Question d'argent*.)

La paresse humaine est infinie. C'est le triomphe de l'inertie contre des lois plus délicates. On l'appelle

sagesse parfois; elle empêche ce qui vient, de trop vite arriver.

Bien peu de gens aiment vraiment la vie; l'horreur du changement en est preuve. Ce qu'on aime le moins changer, avec son gîte, c'est sa pensée. Femme, amis, cela passe ensuite; mais gîte et pensée, c'est une trop grande fatigue. On s'est assis là; l'on s'y tient. On meuble alentour à sa guise, en faisant tout à soi très ressemblant, on évite qu'il contredise; c'est un miroir, une approbation préparée; dans ce milieu l'on ne vit plus, l'on s'invêtère. Bien peu, je vous assure, aiment vraiment la vie.

Oyez les gens causer. Qui s'entr'écoute? Les contradicteurs? Que non pas. On n'écoute que qui redit votre pensée. Plus elle est exprimée comme on l'eût exprimée soi-même plus on écoute volontiers. L'habileté des grands journalistes, est de pouvoir faire dire à l'imbécile qui le lit: « C'est tout juste ce que je pensais! » On n'aime pas être heurté, mais flatté. Oh! que la suite des temps est lente. Quels longs efforts pour déplacer! Comme l'on se repose entre luttés! Comme, au moindre talus, l'on s'assied!

DU DÉTERMINISME ET DE LA CONTRAINTE.

J'arrivai à une sorte de sentiment de certitude; oui, mes actions me semblaient découler d'une manière heureuse et pleine, et comme d'une source certaine. Leur beauté ne m'apparaîtrait que plus tard; je me convainquis même vite que la beauté de mes actes devait, pour être à mes yeux parfaite et me plaire, n'être pas préparée par moi et rester à peine prévue, jusqu'à l'instant de l'acte même; mes actes les plus beaux, ou du moins ceux qui m'apparurent tels, sont ceux dont la beauté m'a surpris. Et l'ivresse qu'alors je ressentais soudain m'emplissait de ce particulier vertige qui permettait l'oubli de soi, de cette force aussi qui m'eût rendu capable de tout faire. En ces instants, je sentais, comme malgré moi, mon être tout entier se tendre, se raidir, se durcir; je devenais mauvais contre moi-même et prenais joie à me traiter très rudement. Parfois, convaincu que j'étais que toute action de moi tournerait toujours à la plus grande glorification de ma vie, je rêvai, presque par dépit, de m'abandonner à moi-même, de relâcher ma volonté, de me donner répit

et loisir. Je ne le pus jamais, et compris que la contrainte était chez moi plus naturelle que ne l'est chez d'autres l'abandon au plaisir, que je n'étais pas libre de ne pas vouloir, de me détendre et de cesser de résister; et je compris du même coup que, de cette absence de liberté précisément, venait la beauté de mes actes.

*

PARADOXES.

Lente évolution : dès à présent, l'intelligence ne me paraît plus peut-être la perle de grand prix pour laquelle on vend tout le reste. La vanité de tout comprendre est ridicule autant qu'une autre, et plus qu'une autre dange-reuse. Au bout d'un peu de temps, ce que l'on comprend le moins bien, c'est soi-même.

*

Et ne cherchez donc pas à tout accueillir : repoussez. Souvenez-vous que le peuple hébreu tuait, mais ne convertissait pas. C'est toujours l'ennemi qu'on accueille. Les Musulmans aussi le savent; devant la pensée d'autrui, ils n'écoutent pas, ils résistent. Ce qui permet aux mulets d'être têtus, c'est leurs œillères. Et quel gain trouverez-vous à comprendre que le reste a tout autant de raison d'être que vous? Comprendre est le commencement d'approuver. Pour nier avec conviction, il faut n'avoir jamais regardé ce qu'on nie.

*

(Souvenirs de l'*Affaire*.) Ce qui fit la force de Rousseau alors, c'est qu'étant le seul de son parti, il pouvait croire que ce parti était le bon. Ce qui compromet un parti, ce sont toujours *les autres*; il y en a toujours trop; et s'il y en avait moins le *parti* serait trop faible.

Ce qui fit la force de Rousseau, ce fut sa solitude; car, y ayant de la sottise partout, le danger vient de ce que des partisans l'exagèrent; on la voit trop; on est décon-vaincu. Tant qu'on reste seul de son bord, on triomphe; la sottise semble toute de l'autre côté; cela vous aide à vous enfermer.

Et l'on croit que c'est pour méditer que les grands convaincus ont besoin de solitude !

N'importe : on semblait manquer, en ce temps, d'expérience; la romaine n'était plus qu'historique; on en pouvait aisément raisonner. Celle de la Révolution française est superbe. Nous en restons encore accablés.

1902

5 Janvier.

CHACUN a sa façon de se blouser. L'important, c'est de croire à son importance.

Devant Henri Albert, Léon Blum, Charles Chanvin, Marcel Drouin (que j'avais réunis à déjeuner), par vanité j'ai lâché quelques balourdises. Il n'est rien qui m'humilie plus, que je me reproche davantage, et que je recommence mieux. Je ne vaudrais que dans la solitude. En société, ce n'est pas autrui qui me fatigue et qui m'irrite; c'est moi-même.

Après le déjeuner, la conversation s'anime; c'est-à-dire qu'on parle plusieurs à la fois. Chanvin, Blum et Albert n'usent pas du même vocabulaire; aucun d'eux ne s'en aperçoit. Le mieux, pour celui qui écoute, alors, c'est de se taire, s'il ne veut pas avoir les trois autres à dos.

Il s'agit de savoir jusqu'où Stendhal aimait les femmes; ce qu'il voulait en faire, et ce qu'il en faisait. Chanvin embrouillait tout en appelant « sensualité » ce que j'appellerais gaillardise. On devrait commencer par définir ses mots.

Pour moi¹, je pense que Stendhal prenait à la matière féminine beaucoup plus d'intérêt que d'amour. Je le vois volontiers se prouvant, au bordel, qu'il n'est pas aussi impuissant que sa subtilité le fait paraître auprès des dames et des actrices.

Il fait sentir plus beau son esprit que son corps; et, si j'eusse été femme, il me semble que nul ne m'eût moins plu à satisfaire, ni plus à bernier, que Stendhal. Se refuser,

1. Je transcris ce passage, bien qu'aujourd'hui, 25 mars, il me paraisse assez faux. Il faut dire que je lis, dans les *Souvenirs d'Egotisme* (p. 23) : « Pendant dix ans, je ne suis pas allé trois fois chez les filles. »

c'était « lui tenir tête »; ce faisant on avait de lui le meilleur.

Puis, brusquement, et comme si nous la connaissions déjà, Henri Albert vient nous parler de la vérole de Stendhal ! puis de celle de Flaubert ! ! Nous protestons; il insiste... Marcel Drouin et moi venons de lire la conférence de Duclaux où il est dit que, dans toute assemblée humaine, on peut compter un vérolé sur six; et Drouin pense : « Quelle chance que nous ne soyons que cinq ! »

Aucune chaleur, aucune *charité*, dans le son de la voix de Henri Albert. Il ne parle que de ce dont il est sûr, et n'est sûr que de ce qu'il n'a pas inventé. On sent qu'il n'a pas de quoi se tromper et que si, dès le matin, il se met les pieds dans des souliers vernis qui le gênent, c'est que la paire où il serait à l'aise n'est pas montrable.

5 Janvier.

Parfois la *réalité* d'un acte ne nous est sensible qu'en ses conséquences. De grands crimes n'ont été commis parfois si aisément que comme en rêve. Après, on eût voulu s'en réveiller. On eût voulu n'avoir pas été pris au sérieux...

7 Janvier.

Jacques Blanche, chez qui nous déjeunons, Henri Ghéon et moi, nous peint son inquiétude; il la croit arrivée à son pire; il se pourrait pourtant qu'elle s'accrût encore. La peinture qu'il fait aujourd'hui lui fait prendre en dégoût celle qu'il faisait hier; ses mendigots de Pont-l'Évêque lui rendent tous les « gens du monde » insipides. En Angleterre, dit-il, cela ne serait pas ainsi. Et il parle de tout bazarder, de laisser là Paris, d'aller habiter Londres... ou Pont-l'Évêque, tout au moins. Mais Saint-Martin ne sera plus à louer cette année; et il cherche en vain un autre gîte. Et nous convenons avec lui que ses tableaux de cet été, les meilleurs peut-être qu'il ait faits, ne sont que le commencement d'autre chose... Henri Ghéon surtout s'enthousiasme à l'idée d'un Blanche cynique; il prétend que nous y sommes pour beaucoup et fait remonter le cynisme de Blanche au temps de l'Exposition, à notre fréquentation et à

la grande toile où nous sommes portraiturez. J'aime à le croire.

Finalement Griffin ne les a pas vendues, ces actions du *Mercury* qu'il disait vouloir vendre; un mot de lui, dans sa conversation (ce soir, chez les Van Rysselberghe) me l'apprend. Et avant que j'aie pu en rire avec lui, il s'arrange, en racontant l'histoire, de manière à tourner en décision préméditée ce que les circonstances l'ont amené à faire.

C'est parce que Viélé-Griffin ne raconte ou ne montre jamais que l'extrémité de son indécision, qu'il peut avoir l'air volontaire; mais certains menus faits le trahissent.

Parlant de sa visite du matin au jeune sculpteur Charmoy, il proteste contre l'œuvre et l'homme, n'y veut voir que pufisme, arrivisme et prétention; il semble, à l'entendre parler, qu'à lui seul il a su contrebalancer l'excès de flatterie des autres. Libre à moi de penser qu'il parlait ainsi, plein de réaction contre sa propre amabilité du matin; la lettre de Charmoy, que je reçois à l'instant, m'y invite; il m'écrit encore tout ému des chauds compliments de Viélé-Griffin.

Mais Viélé-Griffin ne comprendrait pas que ce sont précisément ces choses-là qui le rendent intéressant, intelligent et sympathique. C'est du côté de ses conséquences que chaque caractère se laisse le plus joliment approcher.

Griffin prétend que, sur la feuille de convocation des actionnaires du *Mercury*, une « admirable » erreur d'impression avait mis « assemblée génitale » au lieu de « assemblée générale ». Il s'amuse beaucoup de cette *coquille*, et, voyant qu'elle ne fait rire personne, la raconte trois fois de suite (chez les Van Rysselberghe).

J'ai pu vérifier : ce n'est pas vrai.

Ce mardi, je me suis répété d'heure en heure le mot du Sansfin de *Lamiel* : « Il y a des jours où je devrais me faire attacher au pied de mon lit par mon domestique. » Je me sens dans l'un de ces jours. Ce n'est pas celui d'aller me battre contre la *Revue Blanche*. Je monte vers six heures au *Mercury*, me perds un instant dans la foule, puis m'en échappe avec Henry Davray, et tous deux nous faisons,

dans le premier bureau, une petite conversation d'un quart d'heure qui me console un peu de tous mes ratés d'aujourd'hui.

J'allais, pour toucher quelque modique somme, aux bureaux de la *Revue Blanche*. Me voici devant le guichet. Je me présente en créancier; on me reçoit en débiteur. C'est près de 100 francs, prétend-on, que je dois. Je réclame à mon tour le compte détaillé de ma dette. On me présente un morceau d'enveloppe sur lequel on a griffonné :

21 ex. chine de <i>Candaule</i>	42
6 ex. hollandaise des 1001 <i>Nuits</i>	60
	<hr/>
	102
Doit à M. Gide pour collaboration.	17
Dû par lui.	<hr/>
	85

Je fourre le papier dans ma poche, sans mot dire (il y a trois jours de cela); mais ce soir, me sentant dispos, je monte à la *Revue* et demande à parler à Alexandre Natanson.

Après quelques paroles aimables et des sourires :

« On m'a présenté l'autre jour, lui dis-je, ce petit relevé d'une dette, que je ne demande qu'à reconnaître, mais que je suis incapable de comprendre sans qu'on me l'explique. » Et je lui tends le chiffon de papier. (J'avais appris ma phrase par cœur.)

Suit une discussion insipide, au sujet des exemplaires de *Candaule*, que j'allais, par hasard, payer deux fois. Cette question éludée :

« Mon second étonnement est au sujet des *Mille et une Nuits*, continuai-je. Jamais il ne me vint à la pensée que ni vous ni Mardrus puissiez me faire cadeau de l'édition sur papier de luxe; mais je m'étonne de la payer plus cher ici que je ne ferais chez un simple libraire. Est-ce parce que je suis « de la maison », comme vous dites ? »

Natanson m'explique aussitôt qu'il y a là erreur; que la réduction, tout naturellement, sera faite, et que j'ai fort bien fait de réclamer.

— Vous comprenez, dit-il, les comptes sont tenus en gros; en très gros. Impossible de nuancer pour chacun. Alors, systématiquement, on porte le prix fort

partout. Les comptes sont faits en bloc, vous comprenez. Je ne peux naturellement pas fourrer mon nez partout; mais chacun n'a qu'à réclamer. Ainsi, tenez : Mirbeau... Vous savez s'il est de la maison, Mirbeau ! Eh bien ! il s'est trouvé précisément dans votre cas. Comme il prend tous ses livres chez nous, on lui a présenté l'autre jour une note de quinze cents francs. Il a réclamé. Savez-vous à combien elle s'est trouvée réduite, sa note ?... A neuf cents ! Il suffit de réclamer, voyez-vous.

— Cela va fort bien, dis-je, pour ceux qui sont du tempérament de Mirbeau... ou du mien (et j'accentue de mon mieux); mais il en est qui, sans penser à mal, pourront tout aussi bien payer intégralement.

— Excellent ! fait Alexandre. Puis il ajoute, se reprenant un peu : — Vous comprenez, s'ils veulent payer moins, qu'ils s'adressent à leur libraire. Ici, nous ne faisons pas la commission... Savez-vous combien nous avons déjà de comptes ouverts ?

— ?

— Douze mille !... (Je crois bien que c'est le chiffre qu'il m'a dit.) Et maintenant, êtes-vous satisfait ?

— Non. Je voudrais encore que vous donniez vos instructions à votre comptable.

— Bien, dit Alexandre; venez avec moi.

Nous prenons le petit couloir qui touche à la salle de rédaction. Alexandre ouvre la seconde porte à gauche. C'est la salle des comptes. Devant une énorme table couverte de papiers et de cahiers, une demoiselle juive à pince-nez fait des additions.

— Mademoiselle, voici monsieur Gide, à qui vous ferez dorénavant la remise de 33 % pour tous les livres de la maison.

Il va sortir, se ravise, revient sur ses pas :

— Vous ferez la même remise dorénavant à tous ceux que nous éditons.

Puis, se tournant vers moi, avec son bon sourire de crocodile :

— Êtes-vous content ?... Oui ?.. Alors, moi aussi. Allons ! adieu...

Ma dette, après cette petite « réclamation », se trouve baissée de 102 à 50, et mon crédit monté de 17 à 34, après vérification.

« Elle n'avait aucune disposition à faire l'amour; ce qu'elle aimait par dessus tout, c'était une conversation intéressante. » (*Lamiel*, p. 131.)

Sur dix moments de joie, Stendhal en doit neuf à la vanité satisfaite.

8 Janvier.

Pourquoi je tire *l'Immoraliste* à trois cents exemplaires ?... Pour me dissimuler un tout petit peu ma mévente. Tirant à douze cents, elle me paraîtrait quatre fois pire; j'en souffrirais quatre fois plus.

Puis chacun se devrait de tenter une aventure nouvelle; celle-là, je peux seul la tenter; tout m'y dispose; elle m'amuse; ses résultats, inattendus, m'éduqueront donc davantage; c'est cela surtout qu'il faut considérer.

Resté tranquillement, hier soir, à finir *Lamiel* et à méditer. Je prévoyais qu'il me serait *indispensable* de sortir. Je ne suis pas sorti; ne m'en suis pas mal trouvé (même j'ai passé une nuit assez bonne). Il m'eût fallu, voici deux ans, ne rentrer qu'à trois heures du matin, après avoir rôdé depuis dix heures sur les boulevards. J'ai l'air plus sage; je suis plus vieux.

10 Janvier.

Le besoin d'écrire de Stendhal... Le besoin qui me fait écrire ces notes n'a rien de spontané, d'irrésistible. Je n'ai jamais pris de plaisir à *écrire vite*. C'est pourquoi je veux m'y forcer.

10 heures du soir.

Alexandre S. rencontré sur les boulevards. A dix-neuf ans, il est à peine un peu moins beau qu'à quinze. Peut-être a-t-il un peu perdu pourtant cette pâleur, cette morbidesse des traits, qui, d'abord, nous le faisait croire Espagnol.

Je suis avec Ghéon. Alexandre nous aborde en disant : — Je viens de perdre ma femme. (C'est la petite Aline avec qui il vivait depuis un an.) Nous nous querellions trop, continue-t-il; et il raconte que, la veille du premier de l'an, comme il s'était montré plus brutal encore que de coutume, la pauvre fille, exaspérée, s'était sauvée chez une amie. Celle-ci, morphinomane, lui conseilla de se « piquer ». Aline calcula-t-elle mal la dose ? ou voulut-elle

la forcer?... Elle en prit tant, qu'une heure après elle était morte.

— Vous avez dû lire ça dans les journaux, dit Alexandre en manière de conclusion.

Je lui demande assez sottement si cela l'a beaucoup attristé.

— Parbleu ! dit-il ; on s'aimait bien... Et puis, maintenant, je ne sais plus comment vivre.

Elle lui rapportait beaucoup, depuis le temps qu'il a quitté son premier métier de tailleur de pierres fines. En attendant de prendre un nouveau métier, il les fait tous ; et Dieu sait s'il y en a ! Ah ! s'il ne mentait pas, comme on s'instruirait à l'entendre !...

Il se prétend complètement à l'abri de la police (presque tous disent ça) ; et n'en finit pas de raconter ses trucs. Nous sommes entrés dans un petit café du boulevard Montmartre, et sur la table de marbre où il se fait servir un lait chaud, moi un kirsch et Ghéon une espèce de sirop, il nous étale ses papiers. Son portefeuille est plein de recommandations excellentes, lettres des anciens patrons bijoutiers, etc...

— Et, tenez ! regardez ! fouillez-moi : je ne garde jamais un papier qui pourrait me compromettre.

Voici pourtant la lettre d'un ingénieur de l'État, en mission au Tonkin ; une photographie du dit ingénieur entouré de Tonkinois et de Tonkinoises. Puis une autre lettre du même, qu'il nous lit ; qu'un journal d'opposition paierait cher... L'ingénieur y raconte tout ce qu'ils font là-bas, et surtout ce qu'ils ne font pas ; tout ce qu'ils coûtent à l'État, et le peu qu'ils lui rapportent. Que n'ai-je pu en prendre copie !... Bref, Alexandre voudrait aller là-bas rejoindre son ami dont il fut, durant plus de deux ans, le camarade. Ils vivaient, habitaient, couchaient ensemble ; lui, l'ingénieur, sortait peu, mais ne sortait presque jamais sans Alexandre, qu'il faisait passer pour son cousin. Voilà six mois qu'il est parti.

Puis Alexandre raconte son dernier été, sa saison à Trouville et au Havre. Deux femmes, l'une à Trouville, l'autre au Havre, l'entretiennent. Avec l'une il passe ses jours ; avec l'autre ses nuits. Chaque matin, il prend le bateau de Trouville, va jouer aux courses ou aux petits chevaux. Chaque soir il reprend le bateau du Havre.

— Ah ! dit-il, j'ai passé là du bon temps ! Je menais une vie de prince. J'avais une chambre à l'hôtel ; une chambre de cinquante francs...

Un soir, rentrant au Havre, il trouve couche vide : sa maîtresse, s'ennuyant à l'attendre, s'était fait enlever par un Anglais.

Je lui demande ce qu'est devenu le petit Auguste que, dans le temps, il faisait passer pour son frère. Mais il ne le voit plus et semble n'aimer pas en parler. « Il est à Madagascar », répond-il. La dernière fois que, moi, je l'avais vu, il sortait de la Petite Roquette.

Hier soir, dernier jeudi de Ducoté. (Il part pour l'Italie.) J'arrive vers dix heures, ayant d'abord fait visite aux Charles Gide.

En sortant de chez Ducoté, Charles-Louis Philippe me raccompagne ; nous marchons longtemps sur les boulevards.

— Ce qui me gêne, quand je cause avec toi, me dit-il, c'est que je n'ai pas encore compris quand tu me trouves intéressant.

— Mais, c'est quand tu me dis cela, mon vieux Philippe.

Ce matin, je devais revoir Alexandre. Il m'avait invité à venir le relancer chez lui, rue de Tréville. La concierge met à me renseigner un mauvais vouloir évident.

— Mr. Alexandre S., demandai-je.

— Non, Monsieur.

— On m'a dit que c'était ici.

— C'est ici et ça n'est pas ici, répond-elle.

— Qu'entendez-vous par là, ma bonne dame ?

— Qu'il n'habite pas ici. Il y a simplement quelques meubles.

— J'ai absolument besoin de lui parler. Où puis-je le trouver ?

— Je n'en sais rien.

Je pars, furieux. Elle me rappelle.

— Ah ! dit-elle, tenez ; si vous voulez frapper à la deuxième porte à gauche, dans l'escalier de service, au troisième, vous verrez s'il vous ouvrira.

Je monte. Je frappe ; j'attends. Je frappe encore. Un quart d'heure s'y passe. Je m'en vais ; reviens, frappe encore... Rien.

Et rien non plus à cinq heures, devant les *Folies*, où, vaguement, il m'avait donné rendez-vous. Tant pis !... Mais j'aurais aimé le voir chez lui.

Voilà bientôt cinq ans que je connais Alexandre. Comme il serait intéressant, s'il ne mentait pas constamment !

La franchise de Ghéon me console de toutes mes hypocrisies. Il est d'une force, d'une santé admirables. Encore qu'il me contraigne un peu et s'amuse à me rendre bête, j'ai le plus grand plaisir à le revoir. S'il travaille très peu, du moins lit-il beaucoup. Tout y passe, et, depuis trente jours, il dévore au hasard Thucydide, Montesquieu, Marivaux, Stendhal, Sainte-Beuve, et *tutti quanti*.

. 11 Janvier.

Aux bureaux des messageries, place Saint-Sulpice, où je vais retenir Jules Iehl pour le dîner, je trouve, devant son guichet, la petite Juliette et le petit Marcel, dont il nous a conté l'histoire. Je fais un bout de route avec eux. La petite a huit ans ; le petit sept. Il rapportait un litre de vin et des pommes de terre pour le dîner.

Tout en marchant, je lis *les Hommes de Lettres* des Goncourt.

Au café Vachette, avec Ducoté et Chanvin. En attendant Henri Albert, qui doit bientôt venir nous rejoindre, je leur raconte une douzaine d'anecdotes sur une demi-douzaine de « grands hommes ». Le pauvre cher Ducoté se rembrunit. Chanvin parle à son tour ; il raconte les « traitements » que Carlyle faisait subir à sa femme.

— Vraiment, s'écrie Ducoté, s'il faut de telles bizarreries pour témoigner de la grandeur de l'homme, je me demande ce que je vaudrais ?...

— Allons ! dis-je, voilà Ducoté qui pense qu'il est trop gentil pour sa femme.

Mais ma boutade ne fait pas diversion suffisante, et, durant quelques instants, le doux Ducoté se lamente.

12 Janvier.

Passé la soirée d'hier avec Jules Iehl. C'est la première fois que je cause seul avec lui. Admirable figure de Iehl ; la plus remarquable peut-être de toute cette « géné-

ration » (je veux dire de tout ce groupe) et j'allais écrire : de nous tous.

Comme il travailla à son bureau jusqu'à huit heures, je l'attends à la sortie, et tous deux nous allons dîner dans un café-restaurant, en face du café Voltaire.

Durant tout le dîner, oubliant de manger, il raconte. (J'ai noté par ailleurs le récit de ses relations avec la nièce de Madame Audoux.)

— Mais, lui dis-je, lorsqu'il a fini, que n'écrivez-vous tout cela ? Tel que vous venez de me le dire... C'est aussi beau que *Krotkaïa*.

— Oh ! répond-il, que direz-vous quand vous connaîtrez l'histoire de Madame Audoux ? Oui; celle-là je l'écrirai, parce que je n'y ai joué aucun rôle... C'est curieux : je n'ai aucune envie d'écrire, ou plus précisément : *je ne peux* écrire une histoire, que lorsque j'en suis tout absent.

Nous parlons de la mort; il me dit ne pas la craindre. Je lui dis ma continuelle « attente du pire ».

— Je vous comprends bien, reprend-il; mais... non, je ne connais pas ce sentiment... Il se tait un instant; puis doucement :

— C'est peut-être parce que, le pire, j'y ai toujours vécu. Oui; la seule chose qui puisse m'arriver de surprenant, c'est le bonheur.

Il dit cela sans pose aucune, aussi naturellement que tout le reste.

J'ai pour Iehl une sorte de respect. C'est-à-dire que j'ai besoin de son estime.

Ce dimanche matin, il fait beau; je sors vers onze heures, prends au petit bonheur une impériale d'omnibus, puis une autre, pour me rapprocher de la rue Beaubourg. Plein encore des récits de Iehl, je veux *vérifier* les lieux. J'arrive rue Étienne-Marcel; je gagne la rue Rambuteau; enfin la rue Beaubourg, la plus triste et la plus amusante des rues. Mais il est tard et je ne peux qu'entrevoir ce que je me promets de revenir voir le soir même.

A deux heures, reçu André Beaunier, qui me donne quelques renseignements sur Pétersbourg et sur Moscou.

A trois heures, sortie. Je retourne dans le quartier Saint-Martin, et rôde jusqu'à la nuit dans d'extraordinaires ruelles pleines d'hôtels borgnes ou louches, où je

fais habiter tout le mystérieux que je voudrais connaître. (Rue de Venise, entre toutes.) Puis à la Morgue; admirable quai d'Anjou (hôtel Lauzun, etc.). Quai de Béthune; Notre-Dame. Le 1 et 3, quai d'Anjou, c'est la maison que j'aimerais le mieux habiter.

13 Janvier.

Je rapporte à Em. un admirable « Capitaine Christy », qui, tout le soir, nous fait autant de plaisir qu'un tableau. Calme soirée. Em. lit l'*Outamaro* des Goncourt. Je joue du César Franck, puis lis *les Hommes de Lettres*, pour apprendre comment il faut ne pas écrire.

14 Janvier.

Le Capitaine Christy s'est épanoui; très vulgaire; tout à fait « sorti du rang », dit Em.

Nous apprenons la mort de la petite fille de Georges Widmer. La petite avait six semaines. Em., en tournée de visites, fait part de la triste nouvelle à Madame Walckenaër.

— Allons, bon ! Moi qui viens seulement de leur envoyer hier ma carte de félicitations pour la naissance...

— Mais, ma petite, s'écrie une autre vieille dame en visite, s'il n'y avait rien d'écrit dessus, ça servira de carte de condoléances aussi bien.

Beaunier. Son sourire, son rire, ont l'air, après chaque phrase, de vous demander pardon. C'est un des êtres les plus *généés* que je connaisse.

15 Janvier.

Ce matin Léon Blum me lit le premier acte de sa pièce (*La Colère*).

Molière aujourd'hui se venge de ce que Blum lui ait toujours préféré Marivaux.

Ai fini *Charles Demailly*. C'est un livre détestable, plein d'extraordinaires qualités.

On trouve le mot « naturiste » dans *Outamaro* (pp. 112 et 116).

Masaccio, c'est le peintre « naturiste » (*Italie d'hier*, p. 111 et p. 134, écrit en 1855).

16 Janvier.

Ce matin, je vais bien, je m'éveille dispos à tout; l'esprit prompt, la tête légère, et *plein de réceptivité*. Je devrais aller voir Roger Marx, mais ne puis consentir à donner à d'autres les heures si bien venues de ce matin. Promenade avenue de l'Opéra. Visite au Louvre (salle de sculpture française). J'ai, ce matin, bien que souffrant des yeux (pour m'être obstiné, hier soir, à lire du César Franck à contre-jour), un appétit des yeux qui joint à chaque regard une jouissance. Ce que je vois me porte à la tête aussitôt. J'ai dansé devant les Houdon, pleuré devant les Rude, trépigné devant les Carpeaux. J'eusse voulu y mener Em. aussitôt.

17 Janvier.

Fontainas, depuis un mois, souffre de rhumatismes. Mais c'est hier seulement que je l'apprends. J'hésite à l'aller voir, de peur qu'à son tour, le jour où je serais souffrant, il ne vienne.

Dans son cabinet de travail, odeur douce et fade de médicaments. Abruti par le salicylate, il n'a, depuis un mois, rien pu faire, dit-il. Il se plaint d'avoir le cerveau encore stupéfié; il y paraît de reste; et comme il n'a jamais été brillant causeur (moi non plus), il se reforme, à tous instants, de grands silences que l'on ne rompt qu'en se battant les flancs.

Il prépare un roman, dont il s'excuse de ne rien dire, parce que ça le lui gâterait. Il m'interroge sur Charmoy, contre qui Griffin l'a monté. Je lui raconte toute l'histoire. Il me reconduit à sa porte. Il est énorme et un peu bouffi. Au demeurant, excellent garçon; étouffé par ses bonnes qualités.

Merveilleux retour de Passy, sur le bateau-mouche.

Le premier acte d'*Alceste*, à la Schola. Interminable concert. *Alceste* vient trop tard, et sur un public déjà las. Et je dois m'avouer que mon émotion est moins vive qu'elle n'était à Cuverville à me jouer *Alceste* au piano. L'admirable proportion des lignes n'est pas suffisamment sensible à l'orchestre; l'esprit en perd sans cesse la mesure; l'émotion devient successive... Gluck perd beaucoup à n'être pas joué. Sur la scène, le spectacle expose sans cesse ou rappelle l'heureuse proportion de l'ensemble

et l'harmonie n'est plus en seule fonction du temps. La musique de Gluck s'ajoute en quatrième, aux trois dimensions de la scène. Chanter « un air » de Gluck au concert, passe encore; jouer tout un acte... je n'écoute plus.

18 *Janvier.*

Je vais bien. Mes matinées, mes journées, mes soirées, sont presque vides; c'est-à-dire pleines à souhait de méditation, de travail, de lecture. Je ne rouvre presque plus mon piano, ne pouvant consentir à n'y donner que peu d'instantanés par jour, et ne pouvant non plus consentir à lui donner plus de temps à présent. Je commence chaque journée en me persuadant qu'elle est très importante; j'en suis, du reste, aisément persuadé. Plus de santé, plus de calme, plus de clairvoyance. Pourquoi cette « fatalité » de l'artiste serait-elle aveugle? Oh! clairvoyante fatalité! Comprendre, aimer, aider la force qui vous entraîne... Je mange moins, ne fume presque plus, ne bois presque plus que de l'eau... (N'empêche que, hier soir, sur le point de rejoindre Émile X., je me suis senti si chancelant, si angoissé, qu'il m'a fallu entrer dans un café et prendre deux verres de whisky... Je ne pouvais plus avancer.)

Quel étrange hiver nous avons! Si peu de froid qu'on s'attend chaque jour à voir verdir les branches. Il faut absolument que je retourne au Louvre cet après-midi. Cremnitz m'a indiqué où je devrais chercher les Clodion... Je lis tout Goncourt à la fois; c'est-à-dire que je suis à la fois dans les lettres de Jules, dans leur *Journal*, dans le livre de Delzant sur leur œuvre... Quelles vulnérables natures!... J'ai beaucoup réfléchi sur eux et autour d'eux; mais noter, si mal que ce soit, ce que je pense, me forcerait d'écrire de nouveau lentement, et c'est surtout ce qu'ici je veux éviter.

Émile X. travaillait chez son père, tailleur. Mais, depuis deux mois, le demi-chômage le laisse libre à peu près tout le jour. Et tous les jours il passe aux bains son après-midi tout entière. Il arrive à une heure et ne repart qu'à sept. Est-ce à cela qu'il doit d'être beau comme une statue grecque? Il nage extraordinairement bien; et rien, autant que la nage, je pense, n'impose aux muscles un rythme, une harmonie, ni ne les affermit, ne les allonge. Nu, il est admirable d'aisance; c'est vêtu qu'il paraît gêné. Dans

ses vêtements d'ouvrier, à peine le reconnaissais-je. Sans doute aussi doit-il à l'habitude de la nudité l'éclat mat et égal de sa chair. Sa peau, partout, est blonde et duveteuse; sur les fossettes du sacrum, exactement à cette place où la statuaire antique met le bouquet de poils des faunes, ce léger duvet s'assombrit; et vraiment, l'après-midi d'hier, dans sa pose à la Praxitèle, l'épaule appuyée contre le mur de la piscine, et très naturellement campé comme l'Apollon Saurochtone, avec sa face un peu camuse et moqueuse, il avait l'air d'un faune attardé.

Il a quinze ans; une sœur et un frère; tout ce qui reste de onze enfants.

Au Louvre, très longue visite aux estampes du Musée d'Extrême-Orient; puis, ressortant et rentrant par la seconde cour, je cherche en vain, auprès de la sculpture de la Renaissance, les Clodion dont Cremona me parlait. Un instant je m'attarde devant les récentes acquisitions (deux petits bustes d'enfants, de Houdon; un buste en terre cuite, de Falconet; et, dans une vitrine, de très intéressantes maquettes de Carpeaux); puis je pars à la découverte, dans les salles du premier étage; arrive dans les nouvelles salles du mobilier, et, enfin, dans la dernière de celles-ci, aperçois la *Bacchante* que je cherche, « attribuée à Clodion », en marbre blanc et non en terre cuite, comme je m'attendais à la voir; surmontant une « boîte à musique » assez lourde, décorée de bronze et de marbre noir. Je dois avouer que la reproduction m'avait paru plus belle que l'original. Ce marbre blanc sied mal à cette chaude lascivité... Et je m'attarde aussi, traversant quelques salles de peinture, devant un portrait de Géricault par lui-même, que le Louvre vient d'acheter. Dans la salle des fresques gréco-romaines, je croise Vuillard et Vallotton.

Dimanche.

Fâcheuse journée, et qui me repousse en arrière. Heureusement, j'ai pu lire et écrire jusqu'à midi; puis le petit Gérard P. est venu déjeuner, et, jusqu'au soir, je n'ai plus eu un instant libre.

L'espoir d'une conversation plus curieuse, c'est-à-dire: plus indiscreète, m'a fait retenir le petit Gérard jusqu'à quatre heures; mais je suis près de lui comme le chat de la

fable, qui veut voir l'autre côté du miroir. Ce qui semble ici profondeur ou mystère, est reflet.

Gérard est très épaté, lisant le *Louis XIV* de Michelet, d'apprendre que le roi a eu tant de maîtresses. Il se fait un mérite de n'être influencé par rien. « J'ai lu ceci, dit-il (*Les Aventures du Roi Pausole*) ; un quart d'heure après, je n'y pense plus ; c'est comme si je n'avais rien lu. » Il voit là force de caractère ; j'y vois insensibilité. Un rapport superficiel lui suffit, avec les êtres ou les choses. Il ne souhaite dire à personne autre chose que ce qu'il dit.

Je n'attends pas de lui grandes surprises ; et pourtant n'attends pas grand'chose de lui.

Nous entrons au Musée Guimet. Je m'étais proposé d'y passer le meilleur du jour ; mais Gérard me gêne, et l'absurde public des dimanches. Je ne fais que passer ; m'assurer qu'il y faut revenir.

Chez Jacques Blanche. La nuit envahit peu à peu le grand atelier tranquille.

Blanche me dit son agacement, au déjeuner, d'entendre ce grand sot de Lebey couper sans cesse la parole à Barrès, et ne pas se douter que ce qu'il dit n'intéresse que lui.

Restés seuls, Jacques Blanche et moi nous passons en revue nos amis communs et époussetons des figures. Nous démontons Bourget et Wyzewa, que Blanche peint d'ailleurs comme deux intelligences remarquables ; « bien plus remarquables que leurs livres ne le laissent voir ». C'est fâcheux. — Blanche m'affirme que tous les grands esprits qu'il a connus étaient de merveilleux causeurs. Ah ! Jacques Blanche, mon ami, que vous devriez peu m'estimer ! Vous me dites que mon parler est de ceux qui vous intéressent ; je me demande, et vous ai souvent demandé, ce que vous pouvez bien y trouver, quand tout ce que je dis m'intéresse si peu moi-même ; quand, dès que je commence un récit, mon seul souci c'est de le terminer au plus vite...

Nous parlons des Goncourt :

— D'après ce que j'ai pu contrôler, dit Jacques Blanche, rien de plus faux que leur journal ; telles conversations auxquelles j'assistais, dont je me souvenais à merveille, j'étais sûr, dans leur journal, de n'en retrouver que les phrases les moins marquantes, et parfois complètement faussées. Je vous assure, Gide, qu'ils ne

savaient pas écouter. Il y a un paragraphe où ils parlent de mon père et de moi... c'est absurde; ils ont compris tout de travers... Tenez : je me souviens d'un admirable dîner que je fis avec mon père, Edmond de Goncourt et Sardou. Sardou fut étourdissant, éblouissant de verve; il parla, durant presque tout le dîner, de la Révolution française; Goncourt ne disait rien, mais faisait à mon père des gestes indignés; il avait l'air de dire : « L'entendez-vous ? L'entendez-vous ! ? » Le soir, nous reconduisons Goncourt en voiture, ainsi que nous faisons très souvent. Sitôt quitté Sardou, Goncourt commence : « Non ! Mais l'avez-vous entendu ? ... Et c'est devant moi, Goncourt, l'historien de la Révolution, moi qui, etc... qu'il ose raconter... Mais cela fourmillait d'erreurs... » Et je suis convaincu, ajouta Blanche, que c'est Goncourt qui se trompait; que Sardou était tout aussi bien renseigné que lui sur cette époque; et l'indignation de Goncourt venait de ce que Sardou l'éclipsait. Car, à un certain moment du dîner, Goncourt ayant voulu contredire, Sardou l'avait tout aussitôt « collé » comme un élève. Il ne savait pas écouter. Il ne comprenait pas ce qui était intéressant. Ainsi, je l'ai vu, près de la princesse Mathilde. La princesse était une femme étonnante; il se jouait en elle et auprès d'elle un des plus admirables drames que j'ai vus. Cette femme était amoureuse de Popelin; mais amoureuse folle; elle rêvait, avec lui, pour éviter la mésalliance, une sorte de concubinage légitime, avec toutes les obligations, toutes les fidélités du mariage. Mon père et Goncourt étaient ses confidents... Eh bien ! Goncourt n'y a rien vu, rien senti, rien compris; et malgré qu'on lui dît tout ! Il n'était pas du tout intelligent.

— Mais, dis-je, les paroles qu'il prête aux uns et aux autres, si fausses qu'elles soient d'après vous, ne sont presque jamais inintéressantes. Faites attention que, plus vous le diminuez comme sténographe, plus vous le grandissez comme littérateur, comme créateur...

Puis nous parlons de Hugo, et, Blanche m'y poussant, je lui récite quelques passages des *Contemplations* et de *la Légende des Siècles*; mais très mal et d'une voix tout étranglée; parce qu'il m'a redit, quelques instants auparavant, le propos de (?) (Henri de Régnier, je suppose) : « Gide n'aime pas les vers ». Et je ne m'y prendrais pas autrement, si je voulais lui en donner la preuve.

Dîner chez les Charles Gide. En rentrant du dîner, exaspéré et désolé de n'avoir pu travailler de presque tout le jour, je me calme en écrivant ces notes.

20 Janvier.

Charles-Louis Philippe m'a fait boire, cette après-midi, un sacré petit verre de vieux marc, qui m'a cassé la tête jusqu'au soir. Il a sur lui la blouse blanche écrue des garçons épiciers ou des peintres en bâtiments; quittant à l'instant son bureau, il descend dans la rue sans chapeau, enchanté d'un prétexte pour se payer une demi-heure de flâne, et m'entraîne chez le bistrot du coin. Il est très bien ainsi, l'air peuple et loustic.

Hier F. et lui ont été chez leurs « femmes du monde »; il me raconte où en est la conquête de F. et me dit : « Ce qui excite le plus F., c'est qu'elle a de très beaux dessous. Quand hier, en arrivant au pantalon, il a senti qu'il y avait des dentelles, alors il n'a plus pu se tenir; il est devenu lyrique tout à fait. »

Je lui montre l'étonnant passage du *Journal des Goncourt* (tome I, page 185; date du 17 mai 1857), passage replaqué dans *Charles Demailly* (il faut le copier). « Oui, dit Philippe, c'est exactement le contraire de ce que nous pensons. »

« Je pense, disait Philippe un autre jour, que nous devons chercher absolument autre chose... Peut-être le sentiment de *justice* est-il appelé à jouer chez nous le rôle que le pittoresque jouait chez les romantiques. »

Théo Van Rysselberghe est très fatigué et énervé par son tableau (*Trois petites filles sur un canapé*).

— Mais... si vous le laissiez quelque temps ?

— Impossible ! Je ne peux arrêter d'y penser.

— Alors, travaillez-y un bon coup.

— Impossible !... Sitôt que j'y touche à présent, je l'abîme...

Son visage est tout tiré d'ennui.

Après dîner, Philippe nous lit les deux derniers chapitres du *Père Perdrix*. L'avant-dernier surtout nous paraît remarquable; et Philippe le lit fort bien.

Je vais chez les Edmond R., apportant des roses pour Clotilde qui ne peut déjà plus quitter son lit. Ah !

lugubre visite ! Je suis reçu par le père ; j'ai l'impression qu'il ne veut pas me laisser voir Clotilde. A peine s'il me laisse demander des nouvelles de sa santé. Et, pendant tout le temps qu'il me parle, affectant une grosse bonne humeur cordiale, j'imagine ce que sera ce visage, bientôt plein de larmes, et je me souviens du mot d'Octave, après la mort du petit Jules, le frère de Clotilde : « J'ai vu ce pauvre Edmond... C'est curieux : il pleure comme un paysan. »

Grosse déception au Musée Guimet. Estampes de second, de troisième ordre pour la plupart ; et la plupart sans aucune indication d'auteur ni de date ; sans aucun classement. Quel moyen de s'y reconnaître ? Lorsque précisément on vient ici pour apprendre à s'y reconnaître. J'y passe néanmoins plus d'une heure.

Sur l'impériale du « Trocadéro-Gare de l'Est », je lis *les Frères Zemganno*.

Interminable marche sur les boulevards extérieurs... Je pense, ou du moins j'imagine beaucoup, et sens se dessiner enfin l'indécis roman que je rêve : c'est-à-dire : les *relations* entre une douzaine de personnages. Mais vais-je garder longtemps la force de n'en pas parler ?

21 Janvier.

Ce matin, lettre de Marcel Drouin qui proteste contre les deux derniers articles de Philippe. Il a raison. Mais chacun de nous, et même inconsciemment, travaille au piédestal de son buste, presque autant qu'au buste lui-même. Il s'agit de se placer « sous un bon jour ».

Chaque matin, je vais au Louvre, et suis tout désœuvré le lundi.

Passé une heure ou deux chez J. C. Mardrus. Madame Mardrus, charmante, joue avec ses bagues sur le divan où je suis à demi étendu. J. C. Mardrus, en antique gilet gros bleu moucheté de blanc, sous une vaste robe de chambre en poil de chameau, largement ouverte, et qui fait dire à X. en entrant : « Eh quoi ! vous êtes malade ? »

Mardrus raconte : « En sortant du café, je rencontre Henri de Régnier. Il *s'ajoute à moi* quelque temps... »

Mardrus ne pardonne pas à Henri de Régnier d'écrire encore : « Schéhérazade ».

La tendresse de Paul Valéry; elle est enfantine et charmante. Nul ne comprend si joliment l'amitié, ni n'a tant de délicatesse. J'ai pour lui l'affection la plus vive; il faut tout ce qu'il dit pour la diminuer. C'est un de mes meilleurs amis; s'il était sourd et muet, je n'en voudrais pas de meilleur.

29 Janvier.

En admirable état pour le travail, la conversation... pour n'importe quoi. L'embêtant, c'est qu'on est en forme pour tout à la fois, ou pour rien. Ce matin, je cirerais les chaussures avec génie.

Aux bureaux de la *Revue Blanche* : Bauer, Capus, Mirbeau, André Maurel, Alex. Natanson, Ghéon.

Bauer parle en homme qui doit à ses dimensions le respect avec lequel on l'écoute. Il termine toutes ses phrases, regarde tantôt l'un, tantôt l'autre, et parle pour chacun, spécialement. Sa main scande ses paroles, mais ses doigts restent collés comme dans une mitaine; son œil de même reste parfaitement inexpressif.

Capus parle finement, nettement, par demi-phrases qui suffisent.

Mirbeau est excessif, brutal, succulent comme ses articles, et stupide comme eux.

Les *Mémoires* de Retz. Voilà longtemps que je n'avais goûté pareille joie. Étrange style, qui semble tout en substantifs et en verbes, et qui marche sur les talons. Apparenté tout à la fois à Montesquieu et à Saint-Simon, avec plus de cambrure et d'étroitesse que celui-ci.

1^{er} Février.

Hier, avec Em. au musée anatomique et au musée paléontologique; poursuivi par la phrase des Goncourt : « Au Jardin des Plantes... peu de dépense d'imagination de la part du Créateur. Beaucoup trop de répétitions de formes chez les animaux. » (*Journal*, I, p. 231.)

La petitesse d'un esprit se mesure à la petitesse de son adoration ou de son blasphème. Vraiment ces esprits-là n'ont rien compris à Dieu. Ce n'est plus de l'athéisme; c'est de la bêtise. Être déçu de ne trouver pas plus d'absurde ! Chercher, et regretter de ne trouver point un plus grand nombre de formes, là où celles qui sont *suffisantes*;

où l'appropriation tend à la simplification, à l'uniformisation partielle toujours plus grande; c'est ainsi que s'obtient lentement la beauté. Ne pas savoir admirer l'économie, la suppression de l'inutile, autant que l'on eût fait la fantaisie, le postiche et le gratuit... Sûr indice d'une petite intelligence, qui n'aperçoit que le détail, s'y tient, et, croyant composer, juxtapose.

Rien de plus *éclairant*, que de passer de la salle de paléontologie à celle d'anatomie comparée. Pourquoi des espèces disparaissent-elles?... Il y a toujours une raison à cela. Combien de formes bizarres, irrationnelles, monstrueuses, la nature d'abord propose; mais qu'elle ne peut pas maintenir.

Au *Mercury* un instant, rapporter le manuscrit de Davray (traduction de la mauvaise pièce de Stephen Philips : *Hérode*; pièce où les sentiments ne viennent que pour soutenir les gestes, à la façon dont Aaron soutenait les bras de Moïse).

Soirée avec Em. aux Français : *Andromaque*. Grande déception pour la trop décente Bartet. Elle reste dame. Le public l'applaudit de façon scandaleuse. On sent que ce qu'il aime en elle, ce n'est pas « le style » (auquel il n'entend rien) mais le « comme il faut ». Ses qualités sont privatives. Elle vaut par manque de défauts.

Mounet était, le plus souvent, admirable.

Pour la pièce, il me faut aussitôt la relire. J'y fus gêné par une sorte de marivaudage tragique ¹.

La grande erreur des acteurs, aujourd'hui, jouant Racine, est de chercher à faire triompher le naturel, là où devrait triompher l'art. Suzanne Desprès voudrait jouer Phèdre parce que, dit-elle, elle *sente* le rôle... C'est Racine d'abord, qu'il faudrait sentir.

2 Février.

Ce n'est pas un roman à thèse, c'est un roman d'époque que je crains, dans ce que j'entrevois, d'après le récit de F.. Ah ! qu'il raconte mal, le brave garçon !

Journée calme, avec César Franck, Balzac (*Pierre Grassou*), Retz. Lu à haute voix, à Em., la *Salomé* de Laforgue.

Le soir, été rejoindre Philippe et Chanvin à la Taverne.

1. Amusement de retrouver plus tard ce mot chez Voltaire.

Soirée sans intérêt; une de ces soirées où, par désœuvrement, l'on fume plus que l'on ne cause.

Admirables vues de Paris sous la neige.

3 Février.

Beaucoup de piano de nouveau (5 à 6 heures).

4 Février.

« Il n'y a, me dit de Max ce matin, que trois rôles, dans le théâtre classique, que j'aie toujours souhaité jouer : Oreste, Néron, Polyeucte; et trois costumes historiques dont je souhaiterais me vêtir : Julien, Héliogabale, Henri III. »

Décidément j'écrirai quelque jour *l'Échanson*. Je ne sais pourquoi l'on a toujours fait des monstres et des êtres vils des procureurs. Ce pour quoi l'on se sent vocation paraît beau. Je songe à un admirable drame sur Joseph; et en particulier à la scène de la prison : Joseph entre le panetier et l'échanson.

Tout le long de la route, je lis, je déguste les *Mémoires de Retz*. L'allégresse de ce style m'enchanté. J'en marque de nombreux passages que, le soir, je lis à Em..

5 Février.

Ce matin, dès le réveil, j'ai plaisir à me voir dans la glace. Bon signe. Les mauvais jours, je m'y regarde tout de même; mais je m'y parais odieux.

Je me sens l'esprit très dispos; mes doigts sont agiles et ne retardent pas ma pensée. Les mauvais jours, je peine sur mon écriture, et sa malformation déforme à son tour mes pensées. Les mauvais jours, je ne me retiens pas de fumer; ce qui achève de m'abrutir...

J'en tire un argument, et le seul qui me satisfasse, en faveur de mon « immoralité ».

Mardi dernier, de même, j'étais « brillant ». Je veux dire que mes idées circulaient allègrement dans ma tête et que je ne tentais d'en formuler qu'une à la fois. Les mauvais jours, elles se pressent ensemble, s'enchevêtrent, et j'ai le plus grand mal à les désemmêler.

Et mercredi, de même, après une nuit presque blanche, je me suis senti lucide et dispos.

Admirables pièces pour orgue (*Trois Chorals*) de César

Franck, dans lesquelles je me plonge et me replonge chaque soir.

Repris hier soir Leconte de Lisle (*Massacre de Mona*) ; satisfaction pure et parfaite.

Ghéon, mardi dernier, après avoir longtemps erré autour des Halles, est venu s'échouer entre trois et quatre heures du matin (son train ne partant qu'à six heures) dans un misérable petit café près du Pont-Neuf. Là, quantité de marlous et de filles ; et ce n'eût pas été bien curieux sans la présence, parmi cette société, d'un vieux Monsieur ; lequel aurait paru très digne, s'il n'eût été surtout très aviné. Fort entouré, car il payait à boire ; parlant beaucoup, casquant, servant de marionnette à tous. On s'amuse à le faire entrer en fureur, rire ou pleurer, à volonté. Par instants, il semble prendre une décision, dit : « il faut que je m'en aille » ; se lève ; puis se rassied, sans plus de volonté pour rester que pour partir. Il se laisse berner, blaguer, voler ; proteste un moment, puis s'humilie. Auprès de lui, par comédie, l'un feint de le plaindre, un autre de le prendre de haut, une fille d'être éprise de lui ; on lui enlève son chapeau, on lui tire les cheveux... (Ghéon mime avec verve toute la scène ; il est et devient tout à la fois le vieux Monsieur, les maquereaux, les filles ; et, comme tout est dans le ton, il n'en reste pas grand'chose à l'écrire.)

Près de Ghéon, un souteneur s'était assis, qui marquait un grand mépris pour les autres :

« C'est dégoûtant ; c'est honteux, disait-il après qu'on venait de rafler encore quelques pièces. Et croiriez-vous, Monsieur (le Monsieur, cette fois, c'est Ghéon), que chaque soir c'est la même scène. La même, oui. Ce Monsieur vient ici tous les soirs. Et chaque matin, il ne rentre chez lui que vers six heures, et qu'avec soixante francs de moins dans sa poche. C'est dégoûtant ! »

— Sais-tu qui c'est, ton vieux Monsieur ? dis-je à Ghéon. C'est LE VEUF.

Jedi, 6 Février.

Le matin, travail ; lecture de Retz et de quelques petites revues.

T. cite avec admiration quelques mots de Degas. C'est au sujet d'un tableau représentant, dit-il, « la prin-

cesse (??) quittant la demeure de ses pères », de je ne sais plus qui.

« Savez-vous pourquoi la princesse fout le camp ?... C'est parce qu'elle ne peut pas s'entendre avec le fond. »

Degas disait de même, devant l'*Écurie arabe* de Besnard (un grand tableau où un cheval, au premier plan, se cabrait, projetant une ombre étrangement violette) : « Savez-vous pourquoi le cheval se cabre ?... C'est à cause du violet. »

Et T., en se pâmant d'admiration, citait encore, au sujet de Gustave Moreau :

« C'est un ermite qui sait l'heure des trains », et encore :

« Les lions qu'il peint sont enchaînés avec des chaînes de montre. » Ou à propos de Besnard :

« Il vole de nos propres ailes. » Etc., etc.

Madame Valéry, exquise dans une robe empire en velours vert mousse; les cheveux deux fois serrés par un ruban. Très bonne soirée, encore que j'en aie contre toutes les soirées qui me dérangent. On sent Valéry, ces jours-là, combien meilleur qu'il ne se fait.

Josette Drouin nous parle longuement de sa petite nièce, enfant de huit ans. Étrange attrait qu'exerce sur elle la pauvreté. Son père, chef d'usine je crois, la laisse jouer avec les enfants des ouvriers; ce sont les seuls enfants qui lui plaisent. Elle ne se contente pas de donner des sous aux mendiants; il faut qu'elle les embrasse et caresse leurs haillons. Un bateleur nègre s'était installé sur la place; sale, laid, chacun se détournait de lui, le fuyait; la petite s'échappait pour le cajoler tendrement. Enfin, lorsque sa mère s'apprêtait pour quelque visite :

— Oh ! maman, lui disait l'enfant, ne mets pas ta belle robe. Nous sommes pauvres.

Vendredi, 7 Février.

A la *Revue Blanche* vers quatre heures, je trouve W., avec qui, pour la première fois, je me décide à parler un peu longuement. C'est un grand gros garçon, tout mou, d'aspect maladif et un peu vulgaire. Je ne vois encore en lui que reflet; et il m'intéresse moins lorsqu'il parle que lorsqu'il écoute. Il professe pour Fustel de Coulanges une admiration démesurée. « C'est le seul, dit-il, qui déteste franchement les Barbares. » Inutile, avec W., de cher-

cher le *la* ; il prend le mien sans attendre que je le lui donne. Sympathique d'ailleurs, discret, et cherchant plus à s'effacer qu'à épater, ni même qu'à paraître ou qu'à plaire. Je l'amène, par épreuve, devant une extraordinaire photographie de Velasquez, à la devanture de Braun; un Velasquez de collection particulière anglaise, que je ne connaissais que depuis une heure et pour m'être arrêté devant longuement; un Velasquez très spécial, à la manière du *Christ à la Colonne*, intitulé : *La Femme aux œufs*. La tête de la femme n'est pas ce qui m'y plaît le plus; mais les mains; mais les objets au premier plan; mais le visage de l'enfant qui vient en acheteur recevoir tout le soleil de la boutique ! Tête peinte à la Zurbarán, sans concession aucune, sans clair-obscur, sans pénombre; je veux dire : sans modulations, ni passages; sans aucune timidité... W. n'a pas l'air bien épaté.

Samedi, 8 Février.

Chez le vieux père La Pérouse. Sa joie de me revoir. Il me reproche tristement de n'être pas venu plus tôt... Il m'accompagne sur l'escalier, tient ma main gauchement serrée dans la sienne, puis, brusquement, n'y tenant plus, me fait remonter trois marches et tombe dans mes bras en sanglotant.

De n'être pas parti pour Pétersbourg, je n'ai pas des regrets, mais des remords. La parole qu'on se donne à soi-même ne devrait pas être moins sacrée que celle que l'on donne aux autres.

9 Février.

Départ pour Bruxelles, avec Gérard.

Retour le 12, à six heures du matin. J'ai, ce 13 au soir, beaucoup de mal à reprendre ce journal. Je voudrais pourtant le continuer jusqu'à Cuverville. De petites habitudes, comme veut Nietzsche; mais les miennes sont trop brèves. Cela ne mène à rien de bon. Je n'ai pas achevé la correspondance de Tourgueneff; je n'ai pas achevé les *Mémoires* de Retz... Mon temps est coupé trop menu. J'ai hâte de gagner Cuverville. J'ai hâte d'être moins dérangé.

A Anvers, sur le quai, interminable procession de
GINE.

vieux chevaux; ils vont à l'abattoir, évidemment; et comme par une pente naturelle.

« Quelle *bécatacombe* ça va faire ! » s'écrie le petit Gérard; il dit : une *burne* de sanglier; et ainsi de suite.

Sa mère, du reste, dit bien : *pécunier, rassénéner, rémunérer*, etc.; et comme son mari ne reprend jamais personne... D'ailleurs elle ne tolère pas qu'on la reprenne.

Une grande habileté, c'est de se dire que ce qui vous ennuie vous éduque.

Il y a du boniment dans cela. Et c'est ce qui m'y paraît exécrable. Racine vaut assez pour se passer d'un faire-valoir. Sardou, pas. L'habitude de jouer de médiocres auteurs fait croire au comédien sa part trop belle. Ils mettent, à vous présenter l'or de Racine, le même artifice qu'à vous faire accepter la ferblanterie de Sardou.

Aux deux premiers actes, je sanglotais; je pensais ne pouvoir rester, tant mon émotion était grande. Je croyais admirer Sarah; mais ce que j'admirais c'était surtout Racine; et je l'ai bien compris aux actes suivants. Je n'ai pu rester; mais à force d'irritation, cette fois. Tant qu'elle demeure dans le mezzo des deux premiers, on ne s'apercevait que de Racine. Dès le troisième, il n'y en avait plus que pour Sarah. Au quatrième, je suis parti. Plastiquement, elle était merveilleuse. Et, telle qu'elle est, malgré tous ses défauts, elle reste unique, incomparable. Ce qui lui a manqué, c'est un Sardou qui fût Racine; et un public intelligent, qui ne l'applaudisse pas surtout quand elle est le plus détestable.

Dimanche.

... J'ai dans la chair et dans l'esprit, tout ce qu'il faut pour être, et pour m'empêcher d'être, un « grand homme ». Si je savais comment m'abuser... J'en suis encore à chercher des maximes. Que vais-je devenir à Cuverville ?...

... Et pour cette estime de moi, que très péniblement et à force d'orgueil j'avais conquise, je n'avais plus que satiété et que dégoût. Je m'ingéniai de la perdre, et ce ne fut pas malaisé. Les richesses ne sont belles à amasser que pour les dépenser facilement ensuite. Je m'abandonnai donc à la débauche; et même il ne me déplut pas d'y

mettre un peu de système; je veux dire : de m'y appliquer. J'admirais *** qui n'y prenait que du plaisir; je m'y donnais aussi de la peine.

Et je ne méprisais rien tant en moi que mon estime; je prétendis la rendre impossible et je me plus à m'avilir. La haine de toute lâcheté m'y poussait. Quand quelque chose en moi me retenait, j'avais peur que ce ne fût la peur, et j'avancais. A présent, peu me chaut ce que je suis ou ce que je ne suis pas moi-même. Je ne m'arrête plus à cela.

Chez La Pérouse. Reçu par Madame que je n'avais revue depuis trois ans.

Au bout d'un instant, arrive M. T., le professeur de piano d'Édouard Gide; verveux, trop jeune, roux, sémillant; il savait parfaitement que La Pérouse était sorti, et ne venait pas pour le voir. Il a sonné trois coups à la manière d'un familier.

Madame La Pérouse s'est écriée :

— Oh ! quel est ce coup de sonnette de maître ?

Elle a été ouvrir et, tout aussitôt, de l'antichambre, à voix très haute, avec, certainement, l'intention que je l'entende :

— Oh ! que de regrets M. La Pérouse va avoir ! Précisément il ne doit rentrer qu'à 7 h. 1/2; il a été faire sa partie d'échecs avec son ami, monsieur Dauphin, comme tous les dimanches.

Et, comme tous les dimanches, M. T. paraissait le savoir fort bien. Je comprenais que j'étais de trop; mais madame La Pérouse a commencé de parler de son petit-fils Pierre, désireuse je crois de faire mon opinion. Elle s'étend interminablement sur ses études, étale les raisons qui l'ont fait l'enlever à l'École Alsacienne « où il était trop facilement le premier »... Et pendant tout le temps qu'elle parle, les tristes paroles de M. La Pérouse me résonnaient aux oreilles, couvrant celles de sa femme; et je revoyais cette admirable figure me dire, du même ton calme qu'elle eût dit : « Il fait beau temps » :

« Ma femme ment toujours. Dès qu'elle ouvre la bouche, je pense : Allons ! Cela ne va pas être vrai ! »

Fin Février.

Retour de La Flèche.

La simple vue de l'herbe et des branches, pourtant

sans feuilles, me repose. J'ai pris, à me promener vers le soir dans les rues inégales du bourg, le plaisir le plus vif... Jardin charmant ! que j'y travaillerais bien, solitaire.

Cette grande allée de tilleuls dispose, avec Marcel Drouin, aux entretiens graves. Jeanne Drouin a fait arranger les massifs ; une plate-bande de rosiers montre, en attendant les fleurs, ses brillantes étiquettes de bois jaune.

Là, j'achève *la Fille sauvage*. Que M. de Curel écrit mal ! J'ai lu du Saint-Simon durant tout le trajet du retour. Combien Retz et lui se font valoir !

Je lis comme je voudrais qu'on me lise ; c'est-à-dire : très lentement. Pour moi, lire un livre, c'est m'absenter quinze jours durant avec l'auteur.

Fred Natanson, en me rendant le manuscrit de *Saül*, croit devoir ajouter : « D'ailleurs, je n'ai jamais lu la Bible. » C'est curieux, ce point d'honneur que mettent tous les Juifs instruits que je connais, à n'avoir jamais lu la Bible... Que diable ont-ils peur d'y trouver ?... Rien ne me fâche davantage. C'est Schwob étendant des papiers devant ses miroirs. Et cela leur permet de ne pas convenir de leurs laideurs ; oui, mais ils ignorent, et d'autant plus, leurs beautés. Il faudra que je m'en explique avec Blum.

27 Février.

Enfin, nous partons ! Depuis quinze jours, je ne vis plus. Aujourd'hui, après l'abondante pluie de cette nuit, l'air est brusquement devenu d'une tiédeur insupportable. Brusquement, je me souhaite plutôt à Naples qu'à Cuverville. J'y vais languir.

Cuverville, 2 Mars.

Été en voiture à Beuzeville chercher le jardinier que nous faisons venir. Je lis, ou plutôt : tâche de lire *la Vieille Fille* de Balzac ; mais depuis trois jours que j'ai quitté Paris, j'ai l'esprit tout accaparé par les soins à donner au jardin et ne peux cesser d'y penser.

Mon *Immoraliste* est déjà si loin de moi, que je ne puis me décider à en corriger les épreuves.

3 Mars.

Le petit Louis M. ; très brave, mais si jeune !... Il sort

des écoles d'horticulture, d'arboriculture, etc. Il est plein du vin doux de sa nouvelle science; il lui importe de montrer ce qu'il vaut et qu'il n'est pas simple manœuvre, mais une manière d'intellectuel. Il devait fameusement bien écouter ses maîtres; il les récite à satiété. Il dit : « le style anglais », quand il s'agit d'un parc; mais Cuverville n'a qu'un jardin. Tout ce qui n'est pas « style anglais » est « style français », comme tout ce qui n'est pas vers est prose; il n'y a pas à le sortir de là; et Louis me fait observer que je lui demande des choses qui ne seraient pas « dans le style ». Les allées doivent former « une courbe gracieuse ». La partie du jardin devant la maison ne lui plaît pas. — Monsieur tient à conserver ces petites allées ? dit-il en indiquant les couloirs qui font le tour de la pelouse; et comme ces « petites allées » qu'il dédaigne me plaisent beaucoup, je réponds un peu net :

— Certainement; et j'ajoute après un petit temps : Mais il ne faut pas croire, Louis, que ce jardin soit mal dessiné, ni qu'on le rendrait plus joli en lui donnant un autre caractère. Il a celui de la maison.

— Il est sans doute du temps, reprend Louis, où l'on commençait à mélanger les deux styles.

23 Mars.

Le temps continue d'être pluvieux, froid et morose; mais je vais beaucoup mieux, et, de nouveau, me sens très dispos au travail.

Étude de la *Fantaisie en ut* et des *Impromptus* de Schubert. Je lis les *Souvenirs* de Renan et ceux de Stendhal.

Depuis que nous sommes ici, c'est-à-dire depuis le 2 mars, et en n'en exceptant même pas les deux jours de Paris, je me lève au plus tard à six heures; presque chaque jour je suis au travail dès cinq heures et demie; et parfois même dès cinq heures. La journée, suivant le temps qu'il fait, s'écoule un peu au hasard, à jardiner, à lire et à étudier mon piano; le jardin me prend (et prenait surtout d'abord) un temps énorme. Le salon n'étant pas encore apprêté, Em. se tient dans la salle à manger, moi dans mon cabinet de travail; on fait du feu dans ces deux pièces, et le grand poêle chauffe le reste de la maison. Vient le dîner; le soir, nous réunissons nos lumières.

25 Mars.

Des ellébores, des lys, des tigridias, me sont arrivés

de Hollande. De sept heures du matin à six heures du soir, je n'arrête pas de m'occuper du jardin.

27 Mars.

Que plus tard, un jeune homme de mon âge et de ma valeur, soit ému en me lisant et refait comme je le suis encore à trente ans en lisant les *Souvenirs d'Égotisme* de Stendhal, je n'ai pas d'autre ambition. Du moins me semble-t-il en les lisant.

De mon voyage à Paris, trop à dire. De mon retour ici, plus assez. Lu un assez important discours de Brunetière sur Calvin. Nous continuons la lecture à haute voix des *Cosaques* de Tolstoï.

Francis Jammes. Il faut à tout instant qu'il vous persuade (qu'il cherche à vous persuader) qu'il est beaucoup plus pauvre, plus simple, plus modeste, etc., qu'il n'est.

Lu à haute voix, avec Em., l'admirable : *Ceux de Podlipnaïa* de Rechetnikoff. Nous venions de finir les *Cosaques* de Tolstoï. Nous avons voulu prendre *Tess d'Urbervilles*, mais l'avons quitté pour la *Révolution* de Michelet.

Le mot de Pierre Laurens sur *l'Immoraliste* :

« Je suis malade, tant pis pour moi. Je suis guéri, tant pis pour elle ! »

1903

Cuervilla. Avril.

CES lettres à écrire m'exténuent, m'excèdent; elles ne me laisseront pas travailler... Il n'y a pas là amitié qui tienne; j'enverrais la meilleure au diable... Mais je ne le fais pas. Je finis toujours par écrire; pour avoir la paix, la paix avec moi-même; car tant que je n'ai pas écrit, je me reproche de ne pas écrire. L'ennui c'est que, quand on écrit tout de suite, l'autre répond; et que, tant qu'il n'a pas répondu, j'attends sa lettre.

Mai.

« Celle-là, dit à Em. la jeune femme de Marius, en faisant les honneurs de son petit jardin, — celle-là, Marius m'a dit son nom : elle s'appelle la *Rose Thé.* »

Nous lisons à haute voix *l'Adolescent*. A la première lecture, le livre ne m'avait pas paru si extraordinaire, mais plus compliqué que complexe, plus touffu que rempli, et, somme toute, plus curieux qu'intéressant. Aujourd'hui, je m'étonne et j'admire à chaque page. J'admire Dostoïewski plus que je ne croyais qu'on pût admirer.

Il s'agirait pourtant de savoir si ce qu'on veut s'appelle philanthropie ou littérature.

Georges me rappelait la stupeur scandalisée de M^{lle} Siller, il y a deux ans, en m'entendant dire (pour l'épater, mais comme négligemment) : « Et dire que si je n'aimais pas tant la littérature, je serais déjà de l'Académie ! »

* * *

Août, 4 heures du matin.

En wagon; avant Rouen; bords de la Seine emplis de brume. Allégresse matinale. Je me redis ces mots pleins de saveur : allégresse matinale. Les meules des champs plats n'émergent encore, que de la cime, d'une mer de brouillard bleu rosé; l'air est ineffablement pur; l'azur du ciel trempe la terre. Mon regard, fatigué par la nuit d'insomnie, se lave à la surface vaporeuse du fleuve et boit au penchant laiteux des collines. Tout ce que la nature a de végétal se lave et se baigne dans l'aube, vite, avant la chaleur du jour. La rosée ici se fait suc; la plus brûlée des herbes reverdit. J'aurais perdu tout ce que j'ai, tout ce qui m'est cher sur la terre, je ne m'en sentirais pas moins heureux, ce matin. Je deviens herbe entre les herbes et prends part à la communion du réveil. 21

Même à l'instant de la quitter, tu n'as pu lui cacher ta joie. Pourquoi t'es-tu presque irrité qu'elle n'ait pu te cacher ses larmes ?

Dans le wagon, ce curé jovial commence la moitié de

ses phrases par : « Et je vous prie de croire que... » Il dit aussi, parfois : « Je vous avoue franchement que... », mais, dans ce cas, il ajoute : « pour mon compte personnel... »

Ces autres compagnons sont certainement de la droite; leur regard a l'air de vous dire : ce n'est pas nous qu'on prend sans vert.

En wagon, après Metz.

Ciel triste ! paysage baigné d'horreur ! Au-dessus de la basse colline où le schiste apparaît sous l'herbe, traîne encore une averse profonde. Tout ce qui n'est pas vert est couleur de charbon. Tout ruisselle.

Hier, d'émotion de partir... j'en aurais sangloté comme un enfant. C'était comme si je voyageais pour la première fois. A tout instant je me demandais : Suis-je en règle avec mon destin ?... Est-ce encore mon tour ? Auparavant je n'étais pas ainsi; mes désirs violents me donnaient des droits sur tout. J'embrassais tout à portée de ma prise. Aujourd'hui, je me sens pareil à l'enfant qui agit « comme une grande personne ».

Weimar.

Je suis toujours reconnaissant aux circonstances, lorsqu'elles exigent de moi quelque geste que je n'eusse point fait de moi-même.

Bad Kissingen. 7 Août.

O, plein de promesse et de joie, ciel bleu de ce matin, Apollon t'habite, et je sens ton azur plus près de moi que ne l'étaient hier tes nuages. J'en suis environné; j'y prospère; cela s'infiltre en moi jusqu'au cœur.

Si seulement, parmi cette foule indifférente, quelque figure aimable où se plaie à poser le regard...!

Oberhof paraît délicieux. On voudrait se baigner dans ses cascades.

Weimar.

La colombe de Kant. Mieux encore : le cerf-volant, qui croit qu'il monterait plus haut sans la corde... Ces enfants qui jouent au cerf-volant... Est-ce moi qui m'amuse d'eux ? ou eux qui s'amusent de moi ? Ils étaient assis sous cet arbre, à l'endroit où j'écris à présent. A présent, ils sont loin. Que n'ai-je osé m'asseoir auprès d'eux !... Ils

reviennent. Je feins de m'intéresser à ce que j'écris; mais je ne m'occupe que d'eux...

Mornes heures au jardin botanique de Francfort. J'inscris ces noms de belles plantes grimpantes : *Rhodochiton volubile*, à chapiteaux violet sombre. *Mina lobata*, couleur or et rouge; dans la serre tempérée : *Lapageria superba rosea*, tapissant le plafond de la serre; couverte de fleurs (en août). Il en existe une variété blanche. Beaucoup plus belle que la passiflore.

Je voyais à travers son front l'étroitesse de ses pensées.

Les cheveux blonds; le regard pur et bleu comme un *Vergiss-mein-nicht*. Tandis que Mme Förster Nietzsche m'attendait, à 5 heures, pour le thé, je m'attardais avec l'enfant qu'un petit ami plus jeune encore vint rejoindre. Nous grimpâmes sur une meule; je les hissai jusqu'au sommet et mes vêtements furent bientôt pleins de brins de paille.

Mme Förster Nietzsche, cependant lasse de m'attendre, était partie à ma recherche en voiture. A mon tour je partis à sa recherche avec l'enfant. Il m'accompagna dans les rues; il me donnait la main et parlait sans arrêt, d'une voix juste et transparente, et bien que je ne le comprisse que peu. Quand je remontai chez le comte Kessler pour faire ma malle (car je devais partir le soir), le petit s'installa, avec deux petits camarades, sur le perron de la maison d'en face; il attendait; par instants, de la fenêtre, je lui faisais un petit signe, auquel il répondait en riant. Il ne voulait pas croire à mon départ et, lorsque j'en parlais, disait : « Es ist nicht wahr ! » Enfin le grand landau de Mme Förster Nietzsche vint me prendre; je descendis. Mme Förster Nietzsche était dans la voiture. Peu s'en fallut que je n'y fisse monter les enfants. Le grand laquais tout galonné, qui m'aida à passer mon manteau, les éblouit; je sentais qu'ils me prenaient pour un prince; et quand, pour un dernier adieu, je me retournai vers eux, je vis mon petit ami qui pleurait.

Dimanche, retour à Paris.

1904

Mercredi, 17 Mars (?).

Au banquet Edmond Gosse, Verhaeren, assis entre Maeterlinck et Henri de Régnier; Verhaeren à Maeterlinck (à voix basse) :

« ... D'ailleurs, moi..., je peux vous avouer ça... au fond, il n'y a plus que ce que j'écris qui m'intéresse. »

Et Maeterlinck :

« C'est tout comme moi..., d'ailleurs, même ce que j'écris ne m'intéresse plus beaucoup. »

Alors Verhaeren, sursautant :

« Ah ! mais, permettez ! ça n'est pas du tout la même chose. Ce que j'écris m'intéresse passionnément; passionnément, vous entendez... et c'est même pour ça que je ne m'intéresse plus beaucoup aux écrits des autres. »

C'est Verhaeren qui, le lendemain, raconte cela dans l'atelier de Théo Van Rysselberghe. Il ajoute :

« Et un peu plus tard, Maeterlinck m'a dit encore :
« Du reste, je ne travaille plus à présent que par habitude. »

Sitôt *Michael Kohlhaas* achevé, nous nous lançons dans *die Marquise von O...* Certainement j'ai fait quelques progrès. Pour le latin de même. Je lis ce matin avec un peu plus de facilité quelques lettres de Pline et quelques vers de Catulle. Salluste est là que je veux reprendre aussitôt que j'aurai achevé de corriger le texte allemand de *Philoctète*. Quel ennui d'avoir cette conférence à préparer : « Sur le théâtre ». Et ce que je pense du théâtre m'intéresse si peu moi-même ! — Ce que je *pense* m'importe si peu !

Avec quelles délices j'ai repris Montaigne. Je vais admirablement bien. Un bon signe : j'ai de nouveau pleuré à chaudes larmes hier en lisant le chapitre *Sur des Vers de Virgile* et (c'est ridicule de le dire) la traduction allemande de mon *Philoctète*.

Lu aussi, et relu à voix haute à Em. l'admirable page écrite devant Jérusalem, dans les *Destinées de la Poésie*, certainement ce que je connais de meilleur de Lamartine

(en prose); et dans la préface des *Méditations*, le passage si plaisant sur La Fontaine.

Ce soir j'ai la tête cassée par ma veille. Rentré à 2 heures du matin. Ce bal où j'ai mené Kassner est ignoble. Je ne rapporte de là que fatigue et dégoût.

Aux bureaux de la *Revue des Idées* où j'allais m'informer du sort des articles de Marcel Drouin. Dujardin et Gourmont sont là, que je n'ai pas revus depuis... (?) Longtemps avant de connaître Gourmont, je savais, je pressentais que j'éprouverais devant lui cette gêne, disons : cette hostilité. Il a toujours été pour moi très prévenant. Mais qu'y faire ? J'ai lu des choses de lui d'un esprit aigu, d'une intelligence ferme... Je me reprends, me raisonne, me raidis. Cette fois encore j'ai voulu le revoir et j'arrivais à lui tout sourire. Je ne puis pas : il est trop laid. Je ne parle pas de sa disgrâce superficielle; non, mais d'une laideur profonde. J'affirme que je le sentais laid déjà rien qu'à le lire.

Et je cherche à comprendre mieux la raison de ma souffrance auprès de lui. Elle vient, je crois, aussi bien en lisant ses écrits, de ce que la pensée, chez lui, n'est jamais chose vive et souffrante; il reste toujours outre et la tient comme un instrument. Ses raisonnements, car il raisonne et fort bien, ne sont jamais involontaires. Sa pensée ne saigne jamais quand il y touche; c'est ce qui lui permet d'y opérer facilement. Il brutalise. Quel chirurgien sans cœur ! Et que je souffre près de lui ! Cette matière abstraite qu'il saisit, demeure en moi si palpitante ! J'ai fait de grands efforts pour causer. Est arrivé Quinton... je suis parti.

La gêne, la souffrance que j'ai de les entendre causer ne vient pas seulement de la difficulté que mon esprit trouve à les suivre, mais encore et surtout d'une autre cause plus subtile. Il est, pour la pensée aussi, une beauté propre, une grâce, dont l'absence me cause toujours quelque malaise. Auprès d'eux, je songe irrésistiblement à ceux qui, soulevant des poids, n'auraient exercé que leurs biceps. Ce n'est pas les gros bras très forts que j'aime, c'est l'harmonie de tout le corps. De même certaine harmonie de l'esprit. A mesure que l'âge vient, je sais plus malaisément m'en passer.

Ce soir je relis à haute voix, pour Em., *Il viccolo di*

Madama Lucrezia. Que cela est maigre ! médiocrement propre, et que la *perfection* paraît donc bien ici qualité secondaire ¹ ! Par contre quelques *excellentes* lettres à Panizzi.

« Le maximum de satisfaction est atteint quand les utilités finales des derniers objets consommés sont égales. »

Phrase de (?) que commente excellemment mon oncle dans son *Traité d'Économie Politique* (dernière édition).

Ainsi formulé cela est bien peu clair.

Il faut qu'un équilibre s'établisse; et que la volupté tirée de l'objet soit à un égal point d'émoussement et d'usure.

« ... puisque aucun corps lumineux n'a jamais vu l'ombre du corps qu'il éclaire... » (LÉONARD DE VINCI, *Traité de la Peinture*, chap. CCCXXVIII.)

3 Mai.

Rencontré Blanche au Luxembourg; j'étais avec Jalous, qui venait d'arriver de Marseille. Blanche était avec je ne sais qui.

Chaque fois que je rencontre Blanche, je sens tout aussitôt que je n'ai pas la cravate qu'il faudrait, que mon chapeau n'est pas brossé et que mes manchettes sont sales. Cela m'inquiète beaucoup plus que ce que je vais lui dire.

Ai-je déjà noté quelque part la conversation qu'il eut avec Régnier ? J'étais présent et j'entendis ceci :

« Oh ! cher ami, quel joli pantalon vous avez là ; d'où vient-il ? »

Et Régnier, fort agacé, répondait avec dignité et malice :

« De chez le teinturier. »

De Groux digérait mal (à la suite d'autres griefs) que Léon Bloy lui dise et lui répète :

« Il faut, voyez-vous... il faut se vomir... sur les autres. »

Depuis deux ans que je le connais, je creuse encore

1. J'ai relu depuis (nov. 1909) l'admirable *Arsène Guillot*.

le mot sans fond d'Odilon Redon, ce mot aphorisme, axiome, qu'il dit comme un conseil aux jeunes, cette maxime d'où toute son esthétique dépend, semble-t-il : « S'enfermer avec la nature. »

Chez les Van Rysselberghe, on rapportait des mots d'enfants. Encore que les « mots d'enfants », d'ordinaire, m'agacent un peu, je note ici ceux qui m'ont paru les meilleurs.

Le petit Bonnier, à qui l'on demandait ce qu'il faisait en classe :

« J'attends qu'on sorte. »

On tâche d'apitoyer Francis Y. sur les souffrances du Christ en croix et d'exciter son indignation contre les vilains hommes qui l'y ont cloué. Il regarde le crucifix accroché au mur, et :

« Fallait bien qu'on le cloue, pour qu'il tienne. »

Je cite celui du petit Gérard, qui, lorsqu'on le fouettait, disait en pleurant :

« C'est dommage ! »

Parmi les plus jolis, ceux de la petite Élisabeth, la fille de Théo Van Rysselberghe. Un jour, elle se coupe, et, terrifiée de voir couler son sang, court vers ses parents en hurlant :

« Je perds toute ma sauce ! »

Comme on lui apprenait à lire, on aidait sa mémoire par tous les moyens; on disait : Avec A, on fait Alice. Avec B, on fait Bertha; avec T, on fait Théo. Etc. »

Quand, le jour suivant, lui faisant redire ses lettres on lui demande : « Et avec T... ? », la petite s'écriait aussitôt « On fait papa ¹. »

Cuerville.

Hier, au Mont Roti. Les enfants plus encore que la lande m'y attirent. Pas de village à proprement parler; quelques maisons en espalier sur la colline. La route passe au pied. Aussitôt reconnu sous mon manteau de pèlerin,

1. Écrit plus tard en marge :

Ceci encore, du petit Claude Laurens. A un goûter d'enfants où l'on demande à chacun ce qu'il voudrait faire plus tard, on l'entend soudain déclarer :

« Moi, j'épouserai une femme très laide. » Et, devant la stupeur générale, il ajoute : « Pour faire rigoler les amis. »

une bande d'enfants m'escorte et, sur la lande où je m'assieds, forment cercle autour de moi. Dans les plis de mon manteau, le petit Joseph, comme l'an dernier, vient se blottir. Cet enfant est affreux; il ne sait même pas sourire. Sa sœur est là, chétive et pâle; haute comme un épi; pas plus. Un petit frère qui ne marchait pas encore l'an dernier, les accompagne, que Joseph portait sur son dos; il s'appelle René; il réalise ce paradoxe d'avoir un front énorme et de paraître idiot; celui-ci sourit pour un rien et, sitôt qu'il ne sourit plus, paraît profond. Le dénuement de ces petits est tel que la pitié ne sait où se prendre; ils sont à souhaiter à neuf tout entiers. (Je n'ai pas revu celui qui l'an dernier avait l'air d'un légume; il était tombé dans la marmite et un côté de son visage avait bouilli.) Je leur montre les images d'un La Fontaine, que j'avais en poche; mais je ne sais pas leur parler.

Au retour, une brume de mer s'est levée; en peu de temps tout le pays en fut couvert. Que j'eusse trouvé cela beau, si je ne m'étais arrêté sur la lande !

En marchant, j'écrivais à André Ruyters dans un carnet à couverture vert chou.

A présent je vois, par la fenêtre de ma chambre, sous le ciel gris et bas, les champs mornes. On laboure. Des corbeaux tournoyants suivent la charrue, s'abattent, piquent des vers blancs... Je suis sûr qu'ils en laissent.

20 Août.

La jeune femme de Marius est morte pendant que Jeanne et Mathilde étaient auprès d'elle. Marcel et moi sommes partis les rejoindre un peu plus tard. Sur la route nous avons parlé d'autre chose. Devant la porte, Marius rouge et sanglotant, faisait pitié; nous nous sommes embrassés; il m'a tendu son couteau, l'a ouvert et m'a dit : « Il faut cueillir beaucoup de lilas blanc. » La vieille mère répétait en pleurant : « Quel bonheur encore que ces dames aient été là ! Qu'est-ce que nous serions devenus sans elle ? » Puis on m'a fait entrer. La chambre était propre; il y régnait un silence nouveau; près de la fenêtre, Mathilde et Jeanne achevaient de plier un drap; sur le lit, la morte gardait un reste de fausse couleur aux pommettes; mais les mains qui tenaient un crucifix d'ébène étaient de cire. Contre le crucifix, quelques fleurs blanches.

Ce matin, le curé lui avait apporté les derniers sacrements; ne suffisait-il pas qu'elle eût communiqué l'avant-veille ? Elle ne s'attendait pas encore à mourir. Quand elle a vu entrer le prêtre, un grand tremblement l'a prise : « Oh ! mais est-ce que je m'en vas déjà mourir ? » a-t-elle dit. « Mon enfant, a répondu le prêtre, ce n'est pas cela qui fait mourir; et puis Dieu fera peut-être un miracle pour vous. » A partir de cet instant, elle a commencé de s'agiter. Jeanne cependant lui a pris la main et, doucement, lui a dit : « J'ai fait un bien beau rêve cette nuit, Marie; j'ai rêvé que nous étions toutes les deux au paradis... » C'est alors qu'elle s'est endormie; il semblait qu'elle eût attendu ce mot pour mourir.

8 Septembre.

Hier, à Dieppe, avec Henri Ghéon, revu Walter Sickert. Il me dit : — Vous souvenez-vous que la première fois que vous m'avez rencontré, vous m'avez demandé : « Est-ce que ça ne vous agace pas trop que j'aime votre peinture ? »

C'est bien possible; je me figure que si j'étais peintre, les compliments des littérateurs me seraient insupportables.

Un souvenir d'enfance de Jean Schlumberger :

Il avait onze ans à peu près; dans la baignoire où il se baigne, on fait baigner aussi son petit frère Maurice, qui n'a que cinq ans. Après le bain, Jean, rhabillé, retrouve ses parents; il dit imprudemment :

« C'est curieux comme on s'aime mieux quand on est nu. »

Depuis ce mot on ne le laissa plus baigner que seul.

Le nombre des choses qu'il n'y a pas lieu de dire augmente pour moi chaque jour.

« Ce qu'il y a de plus extraordinaire peut-être le besoin de l'extraordinaire, c'est que c'est, de tous les besoins de l'esprit, celui qu'on a le moins de peine à contenter. » (NODIER. *Ossianisme*. — *Examen critique des Dictionnaires*.)

Septembre.

Une tempête affreuse a soufflé cette nuit. Je devais, ce

vendredi, traverser du Havre à Honfleur, retrouver là Jean Schlumberger et déjeuner avec lui. Jeudi soir, je lui envoie une dépêche pour différer le rendez-vous.

Que n'avons-nous été à Étretat cette nuit ! Hier j'y pensais bien, mais n'osais le proposer à Marcel et à Ghéon. Aujourd'hui Jeanne doit y aller. Je l'accompagne.

Les barques des pêcheurs sont tirées dans les rues, et, sur la plage, tout est raflé. La mer, très grosse encore, à présent se retire. Là-bas, du côté du Chaudron, un peuple d'enfants et de femmes recueille les débris des cabines, des planches et des trempins.

Le grand tilleul du jardin a eu sa plus grosse branche brisée; le jardin en paraît tout dévasté; le vent de mer a roussi les feuilles et la pluie pourri toutes les fleurs.

Novembre.

Depuis le 25 octobre 1901, jour où j'achevais *l'Immo-raliste*, je n'ai plus sérieusement travaillé. Mon article sur Wilde, ma conférence d'Allemagne, cette dernière à Bruxelles (et qui ne m'a pas amusé; et que j'ai fort mal dite) ne peuvent compter. Un morne engourdissement de l'esprit me fait végéter depuis trois ans. Peut-être, m'occupant trop de mon jardin, au contact des plantes ai-je pu prendre leurs habitudes. La moindre phrase me coûte; parler, du reste, me coûte presque autant qu'écrire. Puis il faut dire aussi que je devenais difficile : à chaque soupçon de pensée, quelque critique acariâtre, toujours embusqué au fond de mon esprit, se dressait pour me dire : « Es-tu bien sûr que cela vaille le peine de... ? » Et, comme la peine était énorme, aussitôt la pensée se retirait.

Le voyage en Allemagne, l'été dernier, secouait un peu mon apathie; mais, aussitôt de retour ici, elle me reprit de plus belle. J'accusai le temps (il pleuvait indistinctement, cette année); j'accusai l'air de Cuverville (et je crains encore aujourd'hui qu'il n'ait sur moi quelque influence soporifique); j'accusai mon régime (il est vrai qu'il était fort mauvais; je ne sortais pas du jardin, où, des heures durant, je *contemplais* une à une chaque plante); j'incriminai mes mœurs (et comment mon esprit tout stagnant eût-il triomphé de mon corps ?) Le fait est que je m'abrutissais; sans exaltation, sans joie. A la fin,

sérieusement inquiet, résolu à secouer cette torpeur où s'ajoutait une inquiétude malade, je me persuadai et persuadai à Em. que seule la diversion d'un voyage pouvait me sauver de moi-même. A vrai dire, je ne persuadai pas Em.; je le sentis bien, mais qu'y faire ? Aller quand même de l'avant. Je résolus donc de partir. Je me tuais en explications pour légitimer ma conduite; partir ne me suffisait pas; il me fallait en plus, que Em. approuvât mon départ. Je me heurtai à un désespérant mur d'indifférence. Ou plutôt non : je ne me heurtai pas : j'enfonçais; je perdais pied; je m'enlisais. Je sais bien aujourd'hui et soupçonnais alors déjà, le déplorable malentendu causé par cette volontaire (et pourtant presque inconsciente...) abnégation (je ne trouve pas d'autre mot) de Em.. Elle ne contribua pas peu à me démoraliser. Rien de plus pénible que l'exagération de mon inquiétude, de mes sentiments, etc..., pour venir à bout de cette indifférence. Heureusement, le souvenir de tout cela s'affaiblit à présent... Quand il me faudrait revivre ma vie, je ne verrais pas approcher ces jours sans angoisse...

Et tout de même, je partis (laissant des instructions minutieusement détaillées pour les plantations d'arbres fruitiers que Croux ne devait envoyer que plus tard). Je partis donc (autant qu'il m'en souvient : le 10 octobre); et d'abord ramenai Dominique à ses parents, à Bordeaux. Je pensais gagner l'Afrique par l'Espagne; les bateaux ne le permettaient pas. L'horreur des traversées me faisait hésiter presque; mais, à Marseille, où j'arrivais vers 6 heures du matin, le temps splendide, l'air très calme, me décidèrent, et je retins ma place pour l'après-midi du même jour.

Je projetais un livre sur l'Afrique; je n'avais pu l'écrire à Cuverville sur les très insuffisantes notes que j'avais rapportées de mon voyage avec Em. et Ghéon. Il me fallait revoir ce pays. Je partais avec la résolution d'écrire au jour le jour. Considérations, réflexions, tout cela peut s'ajouter ensuite; l'irretrouvable, l'ininventable, c'est la sensation.

C'est de ce voyage que je rapportai les notes que je mis au clair (et sans presque en changer un mot) à mon retour à Cuverville. Em. ne vint me rejoindre à Alger que plus d'un mois après mon départ. Ce mois de soli-

tude me remit d'aplomb; puis la tranquille vie que nous menâmes ensuite ne m'a laissé que de bons souvenirs. A Alger, puis dans le reste du voyage, je pus lire le premier volume de la *Correspondance* de Nietzsche et ce livre ne contribua pas peu à mon *rétablissement*. A Alger encore, je lus les *Vacances d'un Jeune Homme sage*, livre assez médiocre qui venait de paraître, et le délicieux *Enfant à la Balustrade*, que je relus aussitôt à Em. à haute voix. Puis nous prîmes, sitôt à Biskra, *Der Geheimnisvoll* de Tieck, que je découvris dans la bibliothèque de l'hôtel. A voix basse et chacun de notre côté, nous lûmes le dialogue *Vom Tragischen* que Bahr venait de m'envoyer. A Rome nous attaquâmes courageusement *Michael Kohlhaas* que nous n'achevâmes qu'à Paris, et pour prendre aussitôt après *Die Marquise von O...*

Nous eûmes un temps affreux pour traverser la Sicile, et ne retrouvâmes le soleil qu'à Rome. A Naples, ou plutôt à Sorrente, j'allai voir le mystérieux Vollmœller (j'ai raconté longuement cette visite dans une lettre à Drouin). A Rome je retrouvai Maurice Denis; mais il était flanqué de Mithouard, et je ne le vis pas autant que je l'aurais souhaité. Par contre, je vis chaque jour Jean Schlumberger, qui, par une progressive confiance, entra fort avant dans mon amitié.

1905

CARACTÈRE d'Oreste : un faux mâle, tout à fait dominé par sa destinée. Il a besoin du crime pour motiver ses remords.

Il est de ceux sur qui pèse une fatalité, c'est-à-dire qui se sentent une mission à remplir. Un saturnien, évidemment. Et il n'y a rien à faire à cela. Il ira jusqu'au bout de sa tâche, il le sait; mais cela sera difficile, parce qu'il a contre lui *sa propre noblesse* et la responsabilité dont l'a chargé la Grèce. Le meurtre l'attire irrésistiblement, et il a une horreur sacrée du meurtre. Dès qu'Hermione le lui propose, un énorme sursaut l'avertit que c'est bien là sa destinée. C'est un sursaut d'horreur; et c'est presque un sursaut de joie.

Tout cela aboutit, dans le dernier acte, à *une sorte de joie farouche*, de contentement, de repos; mais de *repos égaré*. Il croit être arrivé au port. Les vers sont admirables ici pour nous donner le change. *Grâce au ciel*, etc.

Les mots de bonheur ou de malheur peuvent être mis ici presque indifféremment; c'est une détente nerveuse après le crime, et qui suit celui-ci comme elle suivrait une éjaculation. Une certaine inquiétude pourtant, un besoin de s'y refrotter... Et *brusquement* la folie et la crise de haut-mal le saisissent au moment où il veut sortir, où il veut échapper à lui-même. C'est un rideau qui tombe autour de lui, un rideau d'ombre et qui l'enserme à la façon dont le filet de Clytemnestre enveloppa son père Agamemnon. Il ne s'en échappera pas.

Il ne me paraît pas absolument nécessaire que le dénouement soit rugé. J'imagine volontiers Oreste presque abattu déjà, se débattant encore comme un taureau blessé; se redressant pour :

Tiens ! Tiens ! voilà le coup que je t'ai réservé.

Puis, très calme et vaincu, *attendant* la suprême douleur : *Eh bien, filles d'Enfer !...*

Petit square des Invalides. 20 Mars.

Vais-je me reposer dans ce jardin ? Oui, j'y entre, et, ne fût-ce que pour un instant, m'y assieds. Déjà, je me souviens, je m'y étais assis l'an passé. C'était l'été; l'air était chaud; j'étais en sueur et j'avais mal à la tête. Je goûtai là quelques instants délicieux. J'allais voir, ou j'avais été voir, Arthur Fontaine. Quel livre lisais-je ? Il est étrange que je ne m'en souviennne pas. Je ne dus pas lire beaucoup, car je me souviens de la couleur des fleurs, dans cette plate-bande que j'ai là devant moi; elle est pleine aujourd'hui de pâquerettes. Ce sont les premières fleurs de l'année; j'ai l'esprit rafraîchi par elles. Mais M. occupe trop ma pensée; je n'ai plus rien que de brûlant et de fatigué dans la tête. Que je suis las ! Que ces chants d'oiseaux sont charmants ! Que cette herbe est rafraîchissante !

Je lis dans le *Dictionnaire des Biographies* — article *Héliodore* : « Du temps de Pline, on voyait à Rome, aux portiques d'Octavie, le chef-d'œuvre d'Héliodore :

c'était un *symplegma*, c'est-à-dire un groupe représentant une lutte de Pan et d'Olympe (?). »

22 Mars.

Il y a dix-huit ans, de Max me disait : — Tu souris avec les yeux, tu vas te fatiguer le visage.

— Avec quoi donc faut-il sourire ? lui demandai-je assez étonné.

— Avec les lèvres simplement, reprit-il; tiens, regarde-moi.

« Sourire de théâtre, lis-je aujourd'hui dans le *Journal* de Stendhal ¹ (il parle du sourire de Napoléon) — où l'on montre les dents, mais où les yeux ne sourient pas. »

22 Avril.

Je reconnais que je vais mieux à ceci que me reprendre le goût et le besoin d'écrire. Non pas un besoin de travail qui, lui, ne m'a jamais quitté, mais cette sorte de transposition immédiate et involontaire de la sensation et de l'émotion en paroles. Si j'eusse été seul aujourd'hui, il me semble que je n'eusse pas désécrivit de tout le jour.

A peine puis-je griffonner ces quelques mots ce soir dans mon lit. Sur ma table de nuit, le *Journal* de Stendhal.

Montauban. — Copié dans les feuilles d'Ingres, 1841.

« Les adolescents au bord du tableau pour mettre de la beauté à droite. Cette beauté qui charme et transporte et fait bien passer les détails du corps humain... que les membres soient pour ainsi dire comme des fûts de colonnes.

Tels les maîtres des maîtres. »

« Mais, me dit affablement Boylesve, c'est précisément pour les gens comme vous que j'écris. Qu'est-ce que nous désirons, n'est-ce pas ? Trois ou quatre mille lecteurs... »

— C'est beaucoup trop.

Hendaye.

Moins fatigué j'eusse occupé sans doute, chaque jour, quelques pages simplement à louer ce pays. Pourtant je n'y fus amoureux de rien ni de personne; mais la lumière

1. 14 juillet 1804.

azurée, mais je ne sais quelle senteur sauvage parmi le luxe épais du printemps...

En sandales, j'ai fait presque en courant cette longue course d'Urrugne. Je tenais la lettre de M. à la main. L'air était brillant de soleil. L'heure passait sans me meurtrir. Sur les plateaux, le long des pentes, des asphodèles croissaient en abondance; non point cet asphodèle rameux des garrigues du Gard ou des abords sacrés de Syracuse, mais portant sur une tige unique ses fleurs, à la façon des tritomas.

Sur les rochers, près de Vera, nous avions cueilli, l'avant-veille, des bruyères aux grelots couleur digitale, solitaires ou presque sur leurs tiges et si gros qu'ils semblaient les ployer.

Sur ces rochers et sur les talus de la route, une plante rampante et touffue à fleurs bleues (de ce bleu profond que je ne connaissais qu'à la gentiane, et que Jammes dit être une gentiane en effet) fait dans l'herbe des trous de nuit. L'œil voluptueusement s'y enfonce.

A Saint-Sébastien, sur la place, nous nous fîmes servir du chocolat espagnol, épais et fortement aromatisé de cannelle; on le sert dans de petites tasses, bien trop petites à mon gré. Jeanne prétend ne pouvoir souffrir le chocolat à l'espagnole; elle demande donc un chocolat « à la française ». On lui apporte presque aussitôt de ce chocolat, oui, du même; mais la tasse est beaucoup plus grande, et Jeanne le déclare excellent. Em. consent au chocolat espagnol, mais prend les gâteaux à l'œuf en horreur. Et comme je m'irrite à les voir toutes deux si résignées (ou résolues) à ne goûter à ce pays que par les yeux ou, tout au plus, du bout des lèvres, en enfonçant mes dents dans cette pâte huileuse et grumeleuse et safranée, je crus mordre à même l'Espagne; ce fut affreux.

A partir de 35 ans, la tentation vous vient facilement de mettre au compte de l'âge le moindre effet de la fatigue, et d'aider même à sa durée en ne la considérant pas d'abord comme un malaise passager.

Mon atonie de ces derniers jours (elle durait depuis trois semaines bientôt), je commençais sérieusement à croire que je n'en relèverais plus désormais.

Déjà je m'étais fait une raison, un savoir-vivre à demi-voix; écrire me devenait un travail où la volonté seule me poussait; la vie n'avait plus de saveur.

Bordeaux.

J'écris pour avoir l'air d'écrire, chez ce petit barbier où la chaleur d'été n'entre pas; douceur de l'heure; affaiblement muet du barbier; une mouche, par instants, m'importune.

Dimanche.

Retour de Bordeaux. Arrivé ce matin, 7 heures. Quand ce sera dans ma maison d'Auteuil, je rentrerai chez moi avec plus de plaisir. Dans cet appartement du boulevard Raspail, chaque livre, chaque papier nouveau augmentent la confusion et le désordre. Ma pensée ne s'y peut allonger nulle part. A onze heures je m'en vais sur les boulevards retrouver Vollmøller, qui m'a donné rendez-vous. Il ne gagne pas à l'usage. Il a de la mémoire évidemment, mais c'est un sot. Je ne prends plus bien volontiers deux heures de mon temps précieux, ni ne les donne, simplement à flatter quelqu'un, à « l'écouter avec les yeux » comme disait Wilde. C'est un genre de flatterie où j'excelle lorsque je ne suis pas fatigué.

(Il a ceci de bon qu'on n'en peut rien rapporter.)

Rien de prémédité là-dedans, mais il m'est presque impossible, dès que je n'écoute pas d'une manière impertinente, de ne pas écouter d'une manière flatteuse. En écoutant ainsi, c'est admirable ce que l'on obtient de bêtise des imbéciles; mais aussi de suc des intelligents.

Tout heureux de n'avoir pas déjeuné, j'entre chez Petit où, pour un jour, on expose une trentaine de bons tableaux qui demain seront mis en vente. D'irréguliers Renoir, de prestigieux Monet, de plus calmes mais plus *bonnêtes* Sisley; un liquide Berthe Morisot. J'y rencontre Louis Rouart; il a la bougonnerie cordiale et grogne des amabilités.

N'eût-il pas été plus simple et moins plat de ne pas lui dire, en lui serrant la main : « Bien content de vous avoir revu » ? Absurde; mais cela est parti comme un tic.

Pluie battante.

A la nage j'arrive à ma maison d'Auteuil. Tout m'y

paraît petit, petit... Mais Auteuil sous l'averse, et les jardins qui m'avoisinent, trempés, ruisselants, fleuris, m'apparaissent plus charmants que jamais.

Lundi.

La journée s'est achevée hier chez les Charles Gide. J'entre au milieu d'une société assez nombreuse, mais ma tante bientôt s'excuse d'abandonner son monde : elle s'enferme avec moi dans le bureau. Pathétique réquisitoire contre sa sœur, contre son fils Gérard, contre son mari. Elle ne demande ni qu'on la conseille, ni qu'on l'approuve, mais qu'on l'écoute simplement.

Gérard arrive : je sens, au plaisir que j'en ai, que c'est bien lui surtout que je suis venu voir. Il s'agit de l'emmenner dîner. Nous décrochons cela sans trop de difficulté, mais au chagrin marqué de ses deux cousines. Je ne sais qui prétend que l'aînée (l'aînée tout au moins) est amoureuse de lui. Cela se pourrait bien. Mais il se pourrait bien qu'elle l'ignorât encore; elle est si naturelle avec lui.

Gérard est-il amoureux de Ventura ? c'est ce que je cherche à saisir au travers de sa longue conversation avec elle. Pour un peu, je ne consentirais à voir dans ses poursuites qu'un sport, dont la difficulté surtout fait l'attrait. Pourtant il est indéniable que Gérard est changé, très changé. S'il n'est pas vraiment amoureux, du moins veut-il plaire. Encore un peu, il y parvient. Son regard, déjà plus d'un enfant, a pris une sorte de mollesse qui joue assez bien la profondeur.

Ce matin, long entretien avec Bonnier, mon architecte. On sent qu'il sent qu'il parle à un lettré; comme je demande des nouvelles de la triste folie de son frère, il répond : « ... Nous nous disions : c'est la fissure... vous savez... du *Sonnet* d'Arvers. » Sans doute il songe au *Vase brisé* de Sully-Prud'homme, que M^{me} de Janzé appelait « la pièce du *Vase cassé* ». (« Oh ! Monsieur Manuel, s'écriait-elle, récitez-nous donc ce délicieux *Vase cassé* que vous dites si bien ! »)

Copeau me dit être fort déçu par l'*Ode* de Claudel; je n'ai jusqu'à présent que mal pu la lire. L'enthousiasme de Jammes me gênait.

Copeau, l'esprit souple comme celui d'un Juif (je le croyais Juif tout d'abord) : « Je n'ai pas grandes craintes

pour vous, lui disais-je; je vous sens bien armé. » Il sourit. « Oui, je le crois aussi, m'a-t-il répondu; et pourtant je n'arrive à rien. Savez-vous ce qui me manque ? Un milieu. Oui, je n'ai pas de milieu. »

Lue dans le *Journal* de Stendhal, cette remarque serait trouvée judicieuse. Oh ! parbleu, vous avez raison. Mais, au bout de peu de mois, ce que le « milieu » vous embête ! Vers 20 ans, mon jeune âge, mes cheveux longs, mon air sentimental et une redingote qu'avait réussie mon tailleur, me faisaient assez bien voir dans les salons de M^{me} Beulé et de la comtesse de Janzé. Si j'avais continué à les fréquenter, je serais aujourd'hui à la *Revue des Deux Mondes* ; mais je n'aurais pas écrit les *Nourritures*. Je me suis bien vite échappé de ce monde où, pour paraître convenable, je devais trop me surveiller.

J'ai bien cherché à aiguiller Gérard sur Liane de L. qui lui eût été de conquête un peu plus aisée que Ventura, mais rien n'y fit; il regardait comme une insulte qu'on continuât à lui parler de quelque autre; Maurice S. le croit sérieusement pris.

Mardi.

Ce matin, travail — ou essai de travail.

A 2 heures, visite d'un Marinetti, directeur d'une revue de camelote artistique du nom de *Poesia*. C'est un sot, très riche et très fat, qui n'a jamais su se réduire au silence.

Mercredi.

Jardin du Luxembourg, 9 heures du matin. Temps splendide. Je voudrais avoir emporté Ronsard. Stendhal me paraît moins bon que sous la pluie.

Gérard était venu me prendre dès 8 heures.

Il voudrait que je lui obtienne Ventura. Sitôt le thé pris, nous sortons tous deux ensemble. Le temps fuit.

Tandis qu'il va s'inscrire à la Faculté de Droit, je l'attends sur un banc du Luxembourg et déguste ce quart d'heure de solitude qui sera, je le crains, le meilleur, le seul bon, de ma journée.

Hier soir aux *Ventres dorés*. (J'avais passé la fin du jour à l'*Ermitage*, avec Ducoté, Gourmont, Jacques Copeau, le très sympathique Verrier, et deux insupportables jeunes gens, dont l'un, du nom de D., fait

des vers, connaît Francis Jammes, et a l'air d'un garçon de bains.)

Bien que restant épisodique, la pièce me parut excellente, et d'une intelligence soutenue. Nulle mollesse, nulle trace de sentiment ou de ce qu'on appelle, hélas ! poésie. Chose étonnante : le dernier acte est le meilleur.

J'éprouve de nouveau le plus grand plaisir à écrire, et n'importe comment, dans ce carnet. J'aspire, à travers les occupations du jour, aux instants où être seul avec lui.

Je vois Anthime Armand-Dubois avec une énorme loupe sur le sourcil droit. Barailloul porte une perruque noire.

Gérard a pris ses inscriptions; il me rejoint au Luxembourg. Il compte sur mon zèle, sur ma sagacité, sur tout ce qu'il peut saisir de moi, pour lui obtenir Ventura.

Ensemble nous allons à l'Athénée retenir une avant-scène pour ce soir.

Jendi matin.

Visite d'Hofmannsthal et promenade avec lui au Luxembourg.

Le rôle d'Esther, où elle fut un jour si parfaite, ne plaît pas trop à Ventura. Les acteurs, pas plus que les auteurs, aujourd'hui, ne consentent à ce que le goût prime ce qu'ils croient être de la force.

C'est dire d'une manière bien compliquée une chose assez simple. Est-ce fatigue d'hier soir... depuis cinq minutes que j'y travaille je ne puis dire cela plus clairement.

Ce carnet est commencé pour m'apprendre à écrire plus couramment.

J'écris ceci, couché encore, et pourtant le temps est radieux. A 1 heure nous partons pour Cuverville. Hofmannsthal doit venir à 10 heures, et Gérard dès 9. En me quittant hier soir : « Tu viens de détruire en une heure le travail d'un mois », m'a-t-il dit. Comme je n'ai absolument rien compris à ces mystérieuses paroles, je l'ai supplié de venir me les expliquer ce matin.

En wagon. Jendi.

Cette dame, en face de nous, au beau front sans rides, aux cheveux très noirs déjà gris, qui sort d'un petit sac

à main un livre arabe et le lit sans sembler sentir l'étonnement de mon regard — combien j'aurais voulu entrer en conversation avec elle ! Ressemblance étonnante avec Augustine de Rothmaler et ressemblance *morale* avec Anna Shackleton.

Je retrouvais (hier à l'*Ermitage*) dans la conversation de Gourmont ce qui m'irrite tant dans ses livres ; quand il dit (par exemple) : « Je n'aime plus que les journaux sans littérature », il vous dit cela d'une manière à faire entendre : « Je sais bien que vous n'êtes pas comme ça : mais ça m'est égal ; c'est moi qui ai raison. »

« J'emploierai pour vous guérir, le moyen qui m'a toujours réussi », a dit Ventura à Gérard : « Vous permettre de me voir souvent. »

Ce que me reproche Gérard c'est, par la conversation d'hier soir, d'avoir ravivé dans l'esprit de Ventura l'image de de Max qui, prétend Gérard, commençait à pâlir et s'effacer.

Cuerville.

Je me souviens des jours de ma jeunesse où le bonheur habitait mon cœur comme un dieu.

Toute la matinée au jardin. Je n'ai pas obtenu de moi de rentrer écrire. J'arrive au déjeuner tout ivre et Em. me trouve « l'air forcené ». Qu'ai-je fait pour l'avoir ? Simplement la chasse aux insectes sur mes rosiers.

Mont Roti.

L'air était plein d'azur très pâle et qui semblait mouiller l'horizon comme un lait. J'allai là-bas sans plaisir et revis quelques-uns de ces enfants, sans joie. Le pays me paraissait beau ; je goûtais voluptueusement la mielleuse odeur des colzas ; mais souffrais du désœuvrement de ma pensée.

14 Mai. Retour de Cuerville. En wagon.

Me voici donc secondant Gérard dans cette partie difficile, où je le suis par affection, par constance, par horreur d'être pris en défaut d'amitié et par vaniteux besoin de demeurer indispensable. Mais, sitôt seul, non plus contraint par une affection trop pressante, je proteste et regimbe devant cette aventure que rien en moi ne peut approuver et qui, de pas en pas, m'apparaît plus ruineuse.

Aux coins de sa bouche (de V.) deux petites rides sèches, presque imperceptibles encore, mais dont je me méfiera, à la place de Gérard.

J'aurais voulu parler d'Hofmannsthal. Il est assez curieux qu'après deux heures de conversation avec lui je n'en trouve rien à redire... Et pourtant il m'a beaucoup plu. Mais la part de l'*ombre* chez lui ne m'a pas paru très vaste, ni cacher grand'chose de divin. Je cause avec lui d'autant plus volontiers que c'est presque tout le temps lui qui parle. J'aurais très grand plaisir à le revoir.

Mardi, 16 Mai.

Sur un banc du *Salon* (dans le grand hall de la sculpture) j'attends M. et Ghéon qui doivent arriver vers 10 heures. (Ils sont ensemble ce matin.)

Arrivé le 14 au soir à Paris, j'ai dîné chez les Charles Gide; causé quelques instants avec Gérard, assez mal. Je ne puis lui cacher que je n'approuve pas son histoire. Mais il est si désespéré, que je consens à revoir Ventura. Où cela le mènera-t-il ? Certainement pas au bonheur. Il le sait de reste. Qu'importe ! Est-ce jamais le bonheur que nous cherchons ? Non; mais le libre jeu de ce qui est le plus neuf en nous-mêmes.

Lundi matin, je vais retrouver au *Salon*, M., Ghéon et Jean; Gérard a voulu être des nôtres, de sorte que notre joie est gâchée. Nous nous traînons à cinq de salle en salle. Déjeuner morne, après. Certainement, tant qu'à m'ennuyer (ce que je trouve toujours *inutile*), je préfère que ce ne soit pas avec M. C'est un manque à l'égalité, à la continuité de notre joie. J'ai de plus en plus la volonté de ne donner à M. que de la joie, de ne recevoir de lui que de la joie. Et je prends ce mot *joie* dans le sens le plus plein, le plus riche; je dis *joie*, ici, comme je dirais : bonheur, chaleur, vertu, santé.

Et ce matin j'écris pour *ne pas* me fatiguer ni m'irriter à les attendre, *ne pas* m'attrister à penser qu'ils maudissent ce rendez-vous... Les voici.

Hier, après déjeuner, Ghéon et moi, ayant laissé les autres, avons été à l'exposition Whistler. Nous avons prolongé près de deux heures cette visite, admirant surtout la dernière suite, celle des figurines au crayon

rehaussé de pastel, sur carton brun, et certaines maisons vues de face (la boutique de bonbons entre autres).

Dîner tranquille. Je lis l'admirable premier acte de *Tête d'Or*, à Em.

Cette occupation de tout mon temps, fût-ce par le plaisir le plus nouveau, m'exténue. Je voudrais, au cours de la journée, des blancs, des pauses; la sensation me traverse, je ne la réduis pas en pensée; je n'en fais rien; je ne retire quelque profit que de ce que j'ai pu ruminer.

Autueil. Mercredi.

J'attends de cette maison ma force de travail, mon génie. Déjà tout mon espoir y habite.

Je n'ai vu Gérard qu'un instant. Il doit retrouver ce soir Ventura. Il va mieux aussitôt. Sa santé, toute il la suspend au succès de cette intrigue. Il parle déjà moins de m'y mêler.

Je reprends l'habitude de dormir une heure vers le milieu du jour.

Avant d'aller retrouver Ghéon et M., place Saint-Sulpice, je passe aux bureaux de *l'Occident* prendre les *Muses* de Claudel. Les quelques phrases que j'en lis en marchant s'emparent complètement de ma pensée. C'est un ébranlement de tout mon être, et comme l'*avertissement* que depuis un mois bientôt j'attendais.

Hofmannsthal est revenu ce matin; j'ai le plus grand plaisir à le voir. Il parle un peu haut, manque de secret, mais les paroles dont il vous étourdit un peu ne sont point sottes. Vêtement et cravate de très bon goût. Il ne s'assied qu'un instant, se relève aussitôt, marche à grands pas, s'arrête, repart, heurte fauteuils, table, sourit et fait le grand enfant.

En rentrant je passe chez les Charles Gide. J'emmène Gérard, qui m'accompagne jusque chez moi. Ventura est le sujet unique. Il reprend le terrain que trop vite il avait cru perdu.

Je rentre pour recevoir Paul Laurens, puis son frère. Impossible de causer agréablement avec eux deux à la fois ! L'outrance de Pierre me pousse à défendre ce dont je ne me souciera guère, sinon. Je me suis toujours repenti d'être sincère avec lui; c'est un travers dans

lequel presque à chaque fois je retombe; ni lui ni moi ne nous corrigerons.

Ce soir je m'efforce au travail, mais mes pensées ont été furieusement dérangées; je ne retrouve aucune à sa place.

Lu avec l'intérêt le plus vif les chapitres sur les mœurs des scorpions, dans J.-H. Fabre. J'écrirais volontiers une préface à cela. (*Souvenirs entomologiques* — livre d'ailleurs assez médiocrement écrit.)

Le comte Kessler m'emmène déjeuner au pavillon d'Armenonville avec les Hofmannsthal.

La culture de ces Allemands me confond. Sur n'importe quel point de notre littérature je ne puis la trouver en défaut.

Ce soir je ne sens plus en moi que découragement et sommeil. Une lecture à haute voix du *De Profundis* de Wilde, tant en allemand qu'en anglais, me réconforte un peu.

Lundi.

Je voudrais prendre en main toutes ces causes de stérilité, que je distingue si bien, et les étrangler toutes. Toutes les négations en moi je les ai savamment cultivées. A présent je me débats contre elles; chacune prise à part est assez facile à réduire; mais riche en parentés; savamment alliée à chaque autre. C'est un réseau dont je ne me dégage pas. A quoi me sert ici ce journal? Je me cramponne à ces feuillets comme à quelque chose de fixe parmi tant de choses fuyantes. Je m'impose d'y écrire n'importe quoi, mais régulièrement chaque jour... Même ici je cherche mes mots, je tâtonne, et j'inscris ton nom, Loxias!

Mardi.

Je retourne à l'exposition Whistler avec Em.. Impression plutôt un peu moins vive, mais abondantes réflexions sur les méthodes de suppression en art. Paul et Pierre Laurens ont beau dire, je ne puis et ne veux considérer le dessin et la couleur que comme des *moyens d'expression*. La ligne ou la couleur qui n'expriment rien sont inutiles; et en art tout ce qui est inutile est nuisible. Etc...

Qu'ai-je donc fait dans le milieu du jour?... (J'écris

cela jeudi.) Dormi ?... Non ! J'allai chez Gilbert de Voisins, que je ne trouvai pas. Je voulais lui demander où l'on pouvait voir des danses nègres ou espagnoles, que le comte Kessler, sa sœur et les Hofmannsthal désiraient voir ce même soir.

Après une apparition à *l'Ermitage*, j'allai retrouver la colonie allemande à Auteuil, chez la marquise de Brion. J'arrivai là dans un vaste et assez somptueux salon où je me trouvai d'abord un peu gêné d'entrer en chapeau mou, en jaquette grise, en souliers jaunes et sans faux-col (le petit kyste dont je souffre depuis cinq jours me forçait de remplacer le col par une écharpe de soie blanche, assez habilement nouée et assez joliment assujettie par une épingle zélandaise en or, que m'avait prêtée Em.). Je mis toute ma volonté à paraître parfaitement à mon aise; et du reste, la bonne grâce de Kessler et de sa sœur m'y aidant, je ne tardai pas à pouvoir être presque naturel. Je n'étais heureusement pas trop fatigué.

Quelques comparses arrivèrent.

Il fut décidé que j'irais les rejoindre au Ritz où ils devaient dîner; je préférerai dîner de mon côté et ne les rejoindre qu'au dessert.

La soirée qu'on eût voulu un peu folle fut parfaitement morne. Après un stupide spectacle à Marigny, nous allâmes au *Maxim's*; arrivés beaucoup trop tôt, nous repartîmes vers 1 heure et demie, avant d'avoir rien vu des danses, qui certainement s'improvisèrent après notre départ. Tous les éléments y étaient, mais, déjà fatigués par l'ennui, nous ne songions qu'à rentrer dormir.

Naturellement chacun de nous, sans trop le laisser voir, se sentait quelque peu fâché contre les autres de l'ennui qu'il éprouvait. Je suis presque certain qu'Hofmannsthal m'en a fait un peu responsable. Ses adieux, à cause de cela, furent froids.

Heureusement, au *Maxim's*, j'eus le courage de beaucoup causer avec M^{me} de Brion, à côté de qui j'étais, de sorte que tous deux échappâmes un peu à l'ennui; mais c'était avec trop d'effort. Elle m'en sut gré cependant et en me quittant insista fortement et de la plus aimable façon pour me revoir.

Je me suis retiré, très fatigué d'avoir fait semblant, deux heures durant, de ne pas l'être.

Jendredi.

Gérard vient déjeuner et me fatigue un peu avec l'examen de son histoire; il piétine sur place et analyse au lieu d'agir. La peur de perdre la partie fait qu'il n'ose plus la jouer. Tant pis.

Je reste à lire et à travailler. Excellente lecture à haute voix avec Em. du *De Profundis* de Wilde (texte allemand et texte anglais à la fois).

Soirée calme, mais que j'eusse souhaitée plus studieuse. Tout cela manque d'âpreté.

Admirable vie de Carlyle (Brenn, *Pages libres*). Je me retrouve, en lisant cela, pareil à celui que j'étais il y a quinze ans. Mais les *moyens* sont moins aisés; la ferveur plus rompue. J'ai *ceci* encore, mais tant d'autres inutiles choses *avec*; une seule chose est nécessaire? oui, mais à condition précisément d'être la *seule*.

Vendredi.

« Ça, dit-il, c'est le portrait d'une femme du monde. Remarquez-vous la main canaille? Savez-vous pourquoi? C'est parce qu'elle vient en avant. Regardez sur une photographie. Moi, j'ai remarqué ça; quand une femme met sa main devant elle, eh bien, vous regarderez : la main paraît trop grosse. Tout de suite. Manet a compris ça tout de suite, lui ! Non, voyez-vous, ce n'est pas : *devant* la nature; non, c'est : *dans* la nature. Manet, c'est la *Nature*.

« Et tenez ! cette femme décolletée, ça vit, ça respire ! cette gorge... On désire cette gorge... quand on aime les gorges. »

Ces quelques phrases sont proférées, parmi bien d'autres, devant d'admirables Manet et des Cézanne, par Mr. Pellerin, dont je vais voir la collection avec le comte Kessler.

Jendredi.

Premier soir vraiment chaud, après une journée accablante et splendide. Si j'avais quelque livre commencé, j'en écrirais ce soir les plus belles pages. J'ai le cerveau lucide, pas trop gai, la chair en repos, le cœur solide. Je ferais ce soir un amant admirable, et je ne pense pas à Gérard sans pitié. J'aimerais n'avoir connu M. que d'hier, n'avoir pu lui parler qu'aujourd'hui...

Si je me jetais du balcon cette nuit, ce serait en disant :
« C'est plus simple. »

Je relis de l'excellent Renard, et des *Taches d'Encre* de Barrès. J'avais emporté quelques feuillets de poésies de Gœthe avec moi. Dernièrement, je relisais ainsi, les pénétrant toujours mieux et les aimant toujours plus sûrement, ses *Épigrammes* et ses *Élégies*.

Il y a quatre ans, par un tel soir, j'eusse rôdé toute la nuit.

Je ne peux me mettre sérieusement à un travail si je ne suis pas assuré que je pourrai le continuer demain.

(Je ne sais ce que signifieront plus tard pour moi ces notes, où je ne mets la plupart du temps que l'indication sèche de l'emploi de ma journée. Pourtant, je ne les veux point interrompre; c'est une méthode où je persévérerai jusqu'à mon départ pour Cuverville, dans huit jours.)

Mercredi.

A mon âge et après les écoles de G., de R. et *tutti quanti*, j'en suis à ne savoir pas me défendre contre la tentation d'un *geste noble*. Sitôt après, je voudrais le reprendre, tout simplement.

Je viens de déjeuner avec Félix-Paul Grève; déjeuner fatigant et sans extraordinaire intérêt; j'en sors ivre, m'étant laissé aller, pour remplir les trop longs silences, à trop boire et à trop fumer. J'écris ces lignes, en attendant Bourgerie, dans l'étude du notaire. J'ai à le consulter pour le pauvre vieux cher La Pérouse, qui s'inquiète et voudrait faire à son testament je ne sais quel codicille pour avantager son petit-fils. Avec toute ma lucidité des meilleurs jours, je ne parviendrais à rien démêler ici. Dans la confusion d'esprit où je me sens aujourd'hui, ces affaires compliquées me causent un malaise presque physique; je sue; j'ai la migraine; je voudrais me baigner dans l'Eurotas.

Francis Jammes, qui m'avait confié son manuscrit (*Le Poète et sa Femme*), me laissant libre de le publier dans ce numéro ou dans le suivant, en une ou plusieurs

fois, m'a écrit, sitôt mon retour, qu'il entendait passer en une fois et tout de suite. L'article de Boylesve (sur Rebelle) survenant, le numéro se trouve débordé de vingt pages. Verrier, secrétaire de Ducoté, écrit à Francis Jammes, qu'à leur très grand regret on sera forcé de le couper. Jammes ne veut rien entendre. Qu'on lui renvoie le manuscrit, ou qu'il paraisse en une fois; du reste, ajoute-t-il, il en a « assez de ces tatillonnages ». On est forcé de faire un numéro de quatre-vingts pages au lieu de soixante, et ce « tatillonnage » coûte à Ducoté cent cinquante francs.

Le temps est si chaud, si beau, que je ressors après dîner, quoique déjà recru de fatigue. Aucune inquiétude pourtant ne me chasse au dehors, ce soir; je sors « pour ne pas avoir après mauvaise conscience »; c'est Em. qui me dit ce mot terrible, en me poussant elle-même à sortir.

Dans les Champs-Élysées d'abord, merveilleux aux abords des cafés-concerts; je pousse jusqu'au rond-point, reviens le long de l'Élysée; la foule est en fête, de plus en plus nombreuse et animée jusqu'à la rue Royale; la route que doit suivre le roi d'Espagne à son retour de l'Élysée est bordée de cordons lumineux qui forment, au-dessus du faubourg Saint-Honoré et de la rue Royale, des arcs de triomphe de l'effet le plus heureux. Je ne puis supporter de voir cela sans Em. et rentre en hâte pour l'emmener; mais sitôt assis dans l'appartement, suis pris d'une telle fatigue que nous remettons au lendemain cette sortie.

Mercredi.

Le grand inconvénient de ce journal, c'est de me tirer sans cesse en arrière. Mais je n'en suis plus à l'âge où il m'était bon d'apprendre le goût du présent. J'ai trouvé ce matin toutes les portes fermées : celle de Welter, du *Mercure*, de Péguy, chez qui j'avais affaire; j'allais bien, j'eus le plus grand tort de m'asseoir, désœuvré, à la terrasse du *Soufflet*, sous prétexte d'écrire à Marcel, et de m'embrouiller la cervelle avec un quinquina qui n'avait même pas très bon goût.

J'écris ces lignes dans le métro qui m'emmène chez Ducoté avec qui je dois déjeuner. Je n'ai pas écrit à Marcel. Si je m'étais simplement assis sur un banc du Luxembourg, si je n'avais pas filé plus d'un quart d'heure

un honnête mais bizarre guenilleux, j'aurais pu jouir idylliquement de l'air tiède et de la chaude lumière, maintenir mon esprit dans cet état d'allégresse à la fois calme et pétulante où j'étais en quittant la maison ce matin; j'aurais fait un peu mieux que noter sèchement l'emploi du temps de ces trois jours.

Mardi, sitôt après déjeuner, Em. et moi gagnons les Champs-Élysées où doit passer le roi d'Espagne. Certainement, si le roi eût été moins jeune et moins beau, des sanglots n'auraient pas serré ma gorge lorsque je l'ai vu saluer la foule en passant. Son visage était contracté, il saluait d'un étroit petit salut militaire.

Quand, deux heures plus tard, nous l'avons vu revenir de l'Élysée, son sourire était très différent; ses traits, non plus crispés mais amusés, n'exprimaient plus qu'une joie étonnée et presque enfantine. Entre les deux passages du roi, nous avons été voir les deux salons. Rien de démoralisant comme ces expositions.

Le soir nous sortons en voiture sur les boulevards et les places illuminées. Em. rentre; je retourne seul vers les Champs-Élysées puis vers l'Opéra. Aucune bien remarquable rencontre. L'air est poussiéreux et enflammé. Avenue de l'Opéra (que le roi doit descendre après la représentation de gala, pour regagner le palais des Affaires Étrangères) la foule se tasse de plus en plus; à la fin, assez angoissé je m'échappe et gagne, par des rues détournées, la place du Théâtre Français. La foule est ici moins pressée. Il est minuit bientôt. Le Théâtre Français se vide. Le cortège ne peut tarder. Je me hisse sur une des colonnes du portique des Français et j'attends auprès de quelques enfants. De cette place j'entendis fort bien la bombe; elle fit beaucoup moins de bruit qu'on ne l'a dit. Plusieurs personnes auprès de moi crurent et affirmèrent que c'était un pétard. Pour moi je crus à un coup de revolver. De nouveau je pus constater en moi la difficulté de *prendre au sérieux* l'événement. Je m'amusais beaucoup et, même, la peur de la foule, qui ne me quitta presque pas un instant, entretenait en moi une excitation de tous mes sens et les battements heureux de mon cœur. Les journaux parlèrent le lendemain d'un « tumulte indescriptible » sitôt après.

Je fus tout au contraire frappé de l'immobilité qui succéda à la détonation. La foule, durant un intervalle de quatre minutes peut-être, resta comme figée de stupeur. Puis il y eut une vague admirable que souleva un mouvement de la police. Un peu plus tard une charge de gardes municipaux à cheval m'emplit de peur, d'horreur et d'une espèce d'enthousiasme. J'étais pourtant parfaitement maître de moi, gêné seulement par les larmes qui me montaient aux yeux. Mais impossible de *prendre au sérieux* ce que je voyais; il ne me semblait pas que ce fût de la vie véritable. Le tableau fini, les acteurs allaient revenir saluer.

Vendredi, 2 Juin.

Cette intrigue de Gérard m'excède. Je constate du reste combien mes disponibilités de sympathie diminuent. A présent, la plupart du temps, quand je manifeste de la sympathie, c'est pour continuer un geste imprudemment commencé, mais avec une secrète révolte contre moi-même, et parfois avec une vive irritation contre celui que j'oblige.

Samedi.

Dès le lever, ce rendez-vous pris avec Gérard m'exaspère. J'y arrive en retard et maugréant. Mon premier soin est de décommander l'automobile que, la veille, il a retenue. Voici qui ne remet pas moins de soixantedix francs dans sa poche. Son histoire est sans autre intérêt que d'être celle qui lui arrive.

Il restait au fond du verre, après qu'on avait bu, une sorte de crème épaisse et presque butyreuse que les pailles n'aspiraient plus. Ma soif et ma gourmandise furent plus fortes que mon dégoût; mais j'en gardai, longtemps après, l'estomac lourd et la langue comme épaissie. Je note cette sensation avec une minutie qui ne paraîtrait à d'autres que littéraire, mais je sais parfaitement que c'est autour de cela que s'agglutinera le souvenir. J'enviais l'énorme verre de café très noir, mousseux sur les bords et glacé que Ventura avait demandé, de préférence à notre café coupé de crème.

La conversation resta morne; chacun de nous manquait d'élan.

Au café de la gare Saint-Lazare déjà, par un subterfuge

enfantin, Gérard et M. m'avaient laissé seul avec elle — le temps d'épuiser le *sujet* et de désirer âprement qu'ils reviennent. Je m'enfonce dans mon opinion qu'il n'y a rien à faire, et me méfie de plus en plus des deux petites rides sur les coins de sa bouche. *Tout cela m'ennuie terriblement.*

De Saint-Lazare nous prîmes le train de ceinture jusqu'au bois, puis deux fiacres nous menèrent au restaurant du *Cycle*, près de la Seine, sous des arbres assez beaux. J'étais dans la voiture, seul avec Ventura à qui je n'avais plus rien à dire. J'étais mal vêtu, mal coiffé, mal rasé; je n'avais aucun souci de plaire. *Je m'ennuyais.*

Je brâme après la solitude et décide de partir demain, sans attendre Em.. Je coucherai lundi à Étretat et mardi pourrai l'accueillir à Cuverville.

L'air est tout obscurci de chaleur.

Dimanche.

J'écris dans le train qui m'emporte. Enfin !

Hier, importante conversation avec Gérard; dont je sors satisfait, allégé. Lui dire que Ventura n'est pas très désirable (je veux dire ici : excitante) c'est le faire s'écrier : « C'est donc pour ça que je la désire si peu ! » Du reste je n'ai rien chargé là-dedans. L'excitation que cause Ventura est cérébrale; c'est la pire; celle qu'on ne satisfait pas. Et puis je lui dis que Ventura n'était pas « si intéressante que ça... », etc... Pauvre garçon ! Va-t-il enfin sortir de son tunnel ?

De retour à la maison, je m'esquinte à ranger des papiers et à faire ma malle. Elle est comme mes livres, comme la moindre de mes phrases, comme ma vie tout entière : j'y veux faire tenir trop de choses.

Lundi matin.

« On obtient tout de moi avec un compliment bien fait », disait X... Qu'il est fâcheux que je ne croie pas plus à ceux que je m'adresse à moi-même !

Cuverville.

Comme le musulman convaincu crie « Dieu est Dieu », je voudrais crier « L'Art est l'Art ». La réalité reste là, non pour le dominer mais pour le servir, au contraire.

O valeur ! lentement entamée.

Mardi.

*Schädliche Warheit, ich ziehe sie vor dem nützlichen Irrtum.
Warheit heilet den Schmerz, den sie vielleicht in uns erregt.*
(Pour Barrès.)

Il pleut à torrents. Enfermé dans la serre avec les poésies de Gœthe, entouré de calcéolaires jaune d'or, sans fièvre, sans soucis, sans désirs, je goûte une PARFAITE FÉLICITÉ.

Jeudi.

Je retrouve ici ce cahier arrêté en novembre dernier. J'en ai laissé d'autres commencés, à Paris, dans l'interval. Un en particulier (carton bleu) tenu consciencieusement au jour le jour, depuis mon retour d'Hendaye, jusqu'à mon départ pour Cuverville.

Aujourd'hui, 13 juin, premier jour de beau temps, j'écris dehors, assez mal installé et considérablement dérangé par mon chien. Depuis que nous sommes ici, la pluie presque incessante, abîmant le jardin, a plutôt aidé mon travail. Chaque jour j'ai pu avancer de quelques lignes ma *Porte Étroite*. Cette assiduité au travail m'est préférable aujourd'hui à la plus belle inspiration du monde.

Entre temps, je lis de l'allemand et de l'italien (*Werther* et la *Vita Nuova*). Ce matin, arrivée du manuscrit de la traduction de *Paludes*.

J'achève ce soir la première partie de *Werther*. J'achève aussi le *Journal* de Léon Bloy (*Quatre ans de captivité*) et reprends avec délices le *Journal* de Stendhal. Je voudrais écrire un article sur Bloy; il me semble que personne n'a encore parlé de lui comme il faut.

Achevé de lire (avant-hier) le charmant livre de Tristan Bernard : *Amants et Voleurs*.

Vendredi, 14 Juin.

Visite à La Pérouse. Il me demande rapidement quelques nouvelles de moi et des autres, mais n'écoute pas mes réponses et, brusquement :

— Il faut reconnaître qu'il y a dans l'espèce humaine quelque chose de diabolique. Dans les femmes surtout. Je viens d'avoir avec la mienne une scène affreuse. Excusez-moi.

sez-moi, Monsieur, si j'en suis encore tout agité. Quelque chose que je lui reprochais (au cours d'une discussion), quelque chose qu'elle a fait il y a six ans, elle vient de me dire que non, qu'elle ne l'a pas fait. Et cela avec assurance, sans rougir, avec une absence de trouble telle que j'en suis resté confondu. Il s'agit de l'abonnement de la loge au Français.

— Oui, dis-je, vous m'aviez déjà parlé de cette histoire.

— Eh bien, elle la nie, à présent.

— Quoi ! elle nierait avoir eu cette loge au Français ?

— Non. Elle nie m'avoir demandé de l'aider à la payer. Vraiment quand elle aurait intérêt à dire que ce fauteuil, ce fauteuil-ci, est une paire de pantoufles, elle le ferait ; elle le soutiendrait. Si Dieu doit nous juger d'après nos intentions... Tout à coup j'ai quitté la pièce ; mes mains se crispaient : j'allais l'étrangler. Savez-vous ce qu'elle m'a dit ?... Elle m'a dit : « Vos petits-enfants vous méprisent. »

— Elle était exaspérée elle-même et ne cherchait qu'à vous blesser.

— A me blesser, oui. Je suis fou d'attacher à cela de l'importance... Elle m'a dit : « D'ailleurs, Monsieur, tout le monde se moque de vous et vous méprise. »

Je lui touche le bras et lui dis :

— Vous savez bien, n'est-ce pas, que cela est faux.

— Je sais ; je sais ; je suis même confus de l'affection et de l'estime que quelques-uns me témoignent.

— Chez aucun, lui dis-je, affection et estime pour vous ne peuvent être plus vives que chez moi.

Il y eut un long silence, il gardait ma main dans la sienne. Nous n'osions nous regarder, car ni lui ni moi n'avions pu retenir nos larmes. Je me hasarde enfin à lui demander :

— Vous étiez très jeune lorsque vous l'avez épousée ?

— Oui... j'étais jeune.

Écrit quelques notes sur Bloy. Travaillé à *la Route Étroite*¹, à la correction de *Paludes*. Repris Baudelaire avec le plus vif plaisir.

1. Le titre de *la Porte Étroite* n'était pas encore arrêté. (Note de l'éd.)

« *L'ironie considérée comme une forme de la macération.* »
Très important.

10 Juillet.

Les Jacques Copeau nous ont quittés à 11 heures. Il en est 3. Je pars moi-même dans deux heures; vais déjeuner demain chez les Van Rysselberghe, revoir avec eux la maison, etc... Gérard passe ses premiers examens de droit dans deux jours.

Le plaisir que je pris à causer avec Jacques Copeau fut très vif, jusqu'à l'avant-veille du départ; peut-être alors commençai-je à souffrir un peu de ne pas oser lui parler davantage, et que lui ne m'y invitât pas, ne sût pas m'y inviter plus... Il m'a plutôt excité au travail que dérangé. Hier, je lui ai lu ce que j'avais écrit de *la Porte Étroite*. Cela m'a beaucoup déplu; j'écrirai plus loin les remarques que j'ai pu faire. Peu s'en faut que je ne fiche tout au feu. Copeau, de très bon conseil, sait ne voir, dans ce que je lui ai lu, que la préparation d'une chose meilleure. Il y a quelques années, j'eusse été complètement démoralisé d'avoir à lire, informes comme elles sont encore, ces pages que je croyais déjà parfaites (ou presque). On ne crée rien sans une patience divine.

Copeau, à 27 ans, en paraît dix de plus; son visage trop expressif est déjà fatigué par les souffrances. Ses épaules sont hautes et dures comme celles de quelqu'un qui assume beaucoup. La douceur de sa voix est parfois presque inquiétante; il séduirait naturellement, si parfois il ne cherchait pas trop à séduire. Il s'exprime si bien qu'on se défie; sa voix prend l'inflection qu'il veut; son geste n'est jamais involontaire; j'ai mis quelque temps, je l'avoue, à admettre que cela pût être de bon aloi. On en vient à douter de la sincérité des expressions trop impeccables. Tout, en lui, gagne à être connu, expliqué, fût-ce par lui-même.

15 Juillet.

Rentré de Paris avant-hier — j'ai perdu la clef de ma petite malle bleue où j'avais caché le cahier qui me sert de journal.

Déjeuner assez intéressant mercredi, à Saint-Germain,

avec Van Rysselberghe, Aristide Maillol, Van de Velde, chez les Maurice Denis.

Maillol parle avec verve, gentillesse et innocence. Il a l'air d'un Assyrien de Toulouse. Pourvu que Mirbeau ne le force pas à « penser » !

Denis n'est certainement pas très fécondé par l'Espagne; mais où je réagis en Grec, il réagit en catholique romain.

Van de Velde n'aime pas les fruits; du reste il prétend n'en avoir jamais mangé, et ne consentir pas à goûter ce qui reste si bel à voir. Il en fait servir cependant; à chaque repas sa table en est ornée; mais il ne veut pas qu'on y touche; ou du moins lui n'y touche pas. Naturellement il construit une théorie pour se donner raison de n'y point mordre; une théorie esthétique assurément: il soutient que la beauté du fruit invite à la contemplation platonique; bref: il n'aime pas les fruits.

Cuerville.

Dans la voiture qui me ramenait des Ifs, je songeais à écrire un « Portrait » de Gérard P.; puis à le lui envoyer. Ce portrait serait peu flatteur. Puisqu'il n'a pas de charité pour autrui, du moins qu'il soit clairvoyant sur lui-même. Sa fatuité me rend méchant.

Hier 14 juillet, bien peu récompensé de ma course en plein soleil, à bicyclette (Étretat), je retourne, à la nuit tombée, voir le feu d'artifice de Criquetot.

Les fusées, mal lancées, retombent sur les spectateurs.

Après le bouquet, marche aux lanternes, puis bal. Plus désintéressé mon œil eût joui mieux encore, à travers les rues, de ces lanternes bariolées, au-dessus de la foule empressée, incertainement éloignées dans les nuages de fumée que des feux de Bengale, de-ci, de-là, à la fois épaississent et éclairent en rose.

Sur le perron de la mairie, les musiciens, qui tout à l'heure ouvraient la marche, s'assoient et attaquent une polka. Par instants les solistes perdent pied; on n'entend, quelques mesures durant, qu'un beuglement scandé d'ophicléide qui marque encore le premier temps, puis un brusque entrechat de clarinette. Les danseurs, eux, butent sur les cailloux; car on danse à même la place, et qu'on n'a même pas balayée.

« Allons, Messieurs, pas de timidité ! » dit entre temps Monsieur L., notaire et maire de la bourgade. « Faites vos invitations. »

Quatre ou cinq couples seulement se hasardent. Autour d'eux le reste des villageois et des paysans fait cercle, et s'amuse plus sûrement à regarder danser qu'à danser.

Encore quelques années, et j'écirai de moins bons livres — qu'on admirera davantage, parce qu'on les lira mieux.

Aujourd'hui, j'ai su ce que c'est que l'attente; non pas l'attente impatiente qui blanchit le cheval à son mors, mais cette horrible attente angoissée où, de battement en battement, le cœur peine comme s'il avait à chasser des caillots. Sur la route, là, sur le talus, en plein soleil, j'attends; j'attends que la voiture de X. vienne à passer. Elle tarde. Elle aura pris l'autre route...

19 *Juillet.*

Je garde encore en moi une énorme somme de joie que je n'aurai pas trouvé à dépenser.

Rien ne calmera donc les affreux battements de mon cœur ? C'est l'été tout entier qui l'opprime. Hier, course énorme à bicyclette, plus exalté qu'accablé par la chaleur. Chez les Laurens accueil assez chaud il est vrai, cordial, amical même; mais qu'y faire ? Entre Pierre Laurens et moi je sens plus de distance que jamais. Toute ma sympathie se concentre sur Paul Laurens et sur sa jeune femme qui me paraît à chaque fois meilleure épouse et plus charmante. La conversation de Pierre, toute de hargne, supprime tout autour d'elle; je sens d'avance en lui l'ironie prête, pour toute sottise que je pourrais dire — et que nécessairement je dis. L'unique ressource avec lui c'est de jouer au plus bête, de faire le pitre, d'avoir bien soin de ne rien dire de sensé, de sincère, ni à quoi l'on tienne. Au bout d'une heure de ce jeu, je suis fourbu et démoralisé dans l'âme. Au demeurant je me rends bien compte que cet état d'hostilité n'est chez lui qu'un état de défense; il prend pour une attaque personnelle tout ce qui réussit autour de lui.

Retour splendide. Sérénité apparente des travaux de

moisson dans les champs. Avancée solennelle du soir. J'erre comme un forcené parmi cette paix aussi aride pour moi que le désert.

31 Juillet.

J'ai repris le travail avec assez de régularité, mais j'avance avec une lenteur incroyable. Je passe des heures sur un groupe de phrases que je rebouleverserai le lendemain. La scène, dans la chambre de Geneviève, en particulier, lorsqu'il la trouve agenouillée, m'a donné un mal extrême. Mais j'admire à présent tout ce que je suis arrivé à *n'y pas dire*, à RÉSERVER. (Je songe longuement à cette vertu que peut devenir chez un écrivain « la réserve ». Mais qui sait comprendre cela ? de nos jours.) Je tâche de considérer la patience comme ma première qualité; c'est en tout cas celle qu'il faut surtout que j'encourage en moi. J'écris « patience »; je devrais dire « obstination »; mais il faut une *obstination souple*.

J'ai recommencé d'étudier mon piano deux heures par jour. (Sonates de Beethoven.) Chaque soir, avant de m'en aller coucher, je lis quelques pages de la correspondance de Hebbel. Intéressant, certes, et d'une langue assez palpitante; mais je ne l'ai pas encore senti s'adresser à moi *directement*.

Lu plusieurs articles dans la dernière *Revue des Deux Mondes*, dans le dernier *Mercure*, etc. Malgré tout le bien qu'on m'en disait, trouvé très médiocre plaisir au livre de Georges de La Salle sur la guerre de Mandchourie; à présent j'achève (en traduction) *la Débâcle russe*, de Hugo Ganz.

À petites doses, et par hygiène encore, le *Journal de Stendhal*.

En wagon. 8 Août.

Quitté ce matin Cuverville.

Gérard me demande si je ne suis pas excédé par tant de monde ? (Nous sommes douze à table, chaque jour.) — Non; mais c'est à condition de n'être « poli » qu'à mes heures. Quelques plongeurs dans la solitude me sont aussi indispensables, chaque jour, que le sommeil des nuits. Je m'y défripe. Quelle joie je goûtai l'autre soir, devant mon travail, dans la petite chambre à côté de la lingerie, après que je les eus laissés tous ensemble au

salon ! Ma plus grande force, entre 18 et 23 ans, fut de préférer cet ordre de joies à celles de la société.

Mon travail n'avance guère; et n'avancera pas davantage, tant que je ne serai pas plus convaincu que c'est un chef-d'œuvre que j'écris.

Ma tante Charles Gide vient d'être très souffrante; crise au cœur, terrible; moins pénible pourtant que celle que je lui vis avoir, un soir à Paris. Gérard, depuis qu'il s'émancipe, l'inquiète. Il faut accorder qu'il n'était guère rassurant. Quelle mine il avait au premier soir ! A l'écart des autres enfants, il arpentait de long en large le jardin; je le soignais par l'*indifférence*; mais enfin j'eus pitié de lui; dans la nuit, j'allai le retrouver dans l'allée où l'on voyait brûler sa cigarette.

« Je devrais être à Paris, me dit-il aussitôt. Oui, Ventura m'attendait. Depuis une heure je me dis que je pourrais être avec elle... Allons ! tant pis ! Demain elle part pour l'Amérique et je ne pourrai pas la revoir de six mois. » Encore quelques pas sans rien dire; puis il reprend plus sourdement :

— Ce soir, sans doute aucun, je l'aurais eue.

— Tu veux dire qu'elle s'abandonnait.

— Oui, depuis plus de huit jours elle ne se défendait plus contre moi.

— Alors toi, de peur de ne pas... être à hauteur, tu t'es brusquement esquivé... ?

Gérard (déconcerté, penaud et rageur, après un silence) :

— Eh bien, oui !...

Mais à présent il est malade d'être parti comme il était malade de rester.

Marcel ne travaille pas, ne travaillera pas; il se précipite goulûment sur tout ce qui peut le distraire; à déjà dévoré, dans mon bureau, en moins de six jours, les livres que j'avais mis en réserve pour trois mois.

Encore six ans et il sera mûr pour cette « discipline catholique » dont il parlait dans une de ses dernières lettres. Cette « discipline » me rappelle fort les voitures de la Croix-Rouge. Si tout de même on tâchait d'avancer à pied, au lieu de se faire porter...

Avant-hier, à la distribution des prix, j'ai cessé brusquement de m'ennuyer quand j'eus remarqué, au second

rang des enfants, une petite fille, à l'air bohémien, que je ne quittai plus du regard. *Conviction* de ce petit être de six ans. Rire de ses yeux dans la gravité du visage; menton carré, chaude couleur des joues; les cheveux, mal peignés et trop abondants, retombent en masse sur le front. Auprès d'elle, toutes les autres paraissaient encore plus tristement laides. Elle était sombrement vêtue d'une petite robe d'indienne à grands carreaux, très simple; on la sentait, parmi les autres, la plus pauvre; tout s'employait à me la faire aimer. Elle récita, puis chanta avec une égale chaleur. Je pus alors lire son nom sur le programme : c'est une petite Lemaître.

Dès que la cérémonie fut finie, je la vis s'élancer vers ses parents, tendant un petit livre rouge et criant : « Regarde ! Ils m'ont donné tout un prix ! »

Autour de moi, on ne l'a pas trouvée jolie; Jeanne surtout allait jusqu'à la prétendre « affreuse ». Et n'ai-je pas eu la sottise de m'en affecter !

« Ce n'est point tout de l'être — j'ai besoin qu'on me sache heureux. » Tant que tu penseras cela, tu ne seras pas heureux encore.

Paris. 8 Août.

Copeau, avec qui je dînais, me redisait hier soir certaine phrase que je lui aurais dite à Cuverville : « Dût le drame se terminer dans le sang, je ne connais pas un sentiment dont la sincérité ne puisse être mise en doute. »

Je ne *reconnais*sais pas cette phrase (dans le sens « reconnaître un enfant ») mais ne la désavouai pourtant pas; et hier, reprenant ce sujet, j'insistais : « La sensation, elle, est toujours sincère; elle nous est le seul garant de l'authenticité des sentiments; nos sentiments nous sont garantis par leur retentissement physiologique. La littérature, les beaux-arts (modernes) ont fait de l'homme, pour leur commodité, une créature beaucoup plus sentimentale qu'elle n'est; qu'elle *n'était* du moins, car bientôt l'homme s'est conformé à l'image qu'on lui présentait de lui-même. »

Il est étrange combien les cours du titre *Humanité*, ont monté depuis les Grecs, ou même depuis Shakespeare. Rien ne nuit plus au drame que cette cote excessive. C'est assez proprement là le sujet même de mon *Sylla*.

Cuverville.

Rentré de Paris, je suis monté me coucher dès 9 heures. Les autres continuèrent en bas leur soirée. Gérard, assis avec M^{lle} R. sur le banc, sous ma fenêtre, m'empêcha longtemps de dormir; puis les jeux qu'ils organisèrent dans le salon; je ne m'irritais pas contre ce bruit, mais j'étais heureux d'être seul. Même ce bourdonnement confus qui montait du salon ne me déplaisait pas, et seul m'y irritait l'éclat subit de la voix de Gérard, bondissant au-dessus des autres, rêche et sans harmoniques.

Copeau s'étonnait que j'en sois encore après le *Journal* de Stendhal. Il est certains auteurs que je ne lis que le plus lentement possible. Il me semble que je cause avec eux, qu'ils me parlent, et je m'attristerais de ne savoir pas les retenir longtemps près de moi.

13 Août.

Sitôt après *Saint Yves*, j'avais pris le *Reflux*, puis le *Mort vivant* que j'achève aujourd'hui. Ce dernier, qui commence à la manière de Dickens, rappelle dans ses meilleurs chapitres le *Dynamiteur* ou le *Club du Suicide*, s'achève en assez médiocre pantalonnade. — Le *Reflux* ne s'approfondit qu'après les cent premières pages, mais devient tout d'un coup excellent et reste excellent presque jusqu'à la fin. J'aimais dans *Saint Yves* l'innocence des sentiments. Je commence aujourd'hui *Enlevé*¹.

14 Août.

Gérard introduit ici le baccara; de 9 1/2 à 10 1/2 ces derniers soirs, la tranquille atmosphère de Cuverville s'est corrompue. Hier, j'ai tenu la banque avec une chance de damné. Cela m'amuse assez de gagner contre Gérard. Mais j'aurais voulu ne gagner que contre lui.

Gourmont fait paraître dans l'*Ermitage* du 15 juillet, de nouveaux *Pas sur le sable*. Il n'a vraiment pas de beaux pieds !

« Il y a des choses qu'il faut avoir le courage de ne pas écrire », dit le premier de ses aphorismes; ce premier devrait nous en épargner beaucoup d'autres; on le voudrait plus « courageux ».

1. Livres de Stevenson.

« Monter au-dessus de soi-même, pour se regarder », écrit-il aussitôt après; c'est qu'il ne se sent pas beau vu de face; il espère être mieux, à vol d'oiseau. De phrase en phrase il reste laid; quand il parle de la femme, c'est en homme repoussant, repoussé, qui se venge.

L'apparence rangée de ma vie m'opprime; me paraît, certains jours, d'une insupportable hypocrisie.

Je travaille à présent dans le grenier, où une vaste table est couverte par les feuilles de mon roman; une autre, plus petite, devant la fenêtre, est à côté de la chaise longue où je m'étends pour lire Stevenson. C'est là que je suis le plus loin des bruits du jardin et de la maison. Aujourd'hui, il pleut depuis le réveil; je n'ai plus de plaisir qu'à lire et qu'à tâcher de travailler.

21 Août.

Ce titre : *Le Cône d'Ombre* m'est suggéré par une lettre de Grolleau, qui me demande une préface pour sa traduction des *Poèmes en prose* de Wilde.

22.

Marcel m'explique ce soir que, ce qui le retient d'écrire, c'est aussi l'intérêt presque égal qu'il prend à tout, l'absence de préférence à parler de ceci plutôt que de cela, de parti pris qu'il chercherait à imposer. Les esprits emballés tout d'un côté ont le parler le plus prompt; trop bien équilibrée, la pensée nous empêche; mal équilibrée elle entraîne. Ce sont les gens de parti, forcément, qui parlent le plus à la Chambre.

24 Août.

Rien ne se tient, rien n'est constant ni sûr, dans ma vie. Tour à tour je ressemble et diffère; il n'y a pas de créature si étrangère que je ne puisse jurer d'approcher. Je ne sais encore, à 36 ans, si je suis avare ou prodigue, sobre ou glouton... ou plutôt, me sentant porté soudain de l'un à l'autre extrême, dans ce balancement même je sens que ma fatalité s'accomplit. Pourquoi formerais-je, en m'imitant facticement moi-même, la factice unité de ma vie? C'est dans le mouvement que je peux trouver équilibre.

Par mon hérédité, qui croise en moi deux systèmes de vie très différents, se peuvent expliquer cette complexité et ces contradictions dont je souffre.

25 Août.

Trop de nouveauté nous étonne; nous ne savons goûter en autrui que ce que nous pouvons reconnaître (de même que les Barbares ne distinguaient dans les mots que nous disions, que les lettres qu'ils étaient habitués à prononcer); le reste, nous ne l'entendons même pas. Les artistes les plus ingénieux ne sont compris qu'après que leur saveur a cessé d'être rare; les valeurs neuves qu'ils apportaient n'ayant point cours, n'étaient pas cotées sur la place. Si vous louez si fort mon article sur Wilde (je parle du dernier), c'est bien précisément parce que je n'y dis rien de nouveau. Ma seconde chronique (de cette année) au contraire n'a pu retentir nulle part; les vérités que j'y disais, insolites, n'eussent pu être assimilées que diluées dans des pages de lieux communs.

Ne pourrait-on écrire là-dessus tout un volume, et à succès, exposant historiquement ceci, que j'y insinuais seulement :

Une race, aussi mêlée que la nôtre, reconnaît par l'expression les éléments qui la composent. Par une imitation facile, ce qu'elle exprime d'abord c'est ce qui a déjà trouvé expression dans une période précédente. Qui osera affirmer qu'en notre race les éléments latins sont les plus forts ? — ou non point simplement les plus loquaces, et cela pour de très simples raisons. Ce qui ne s'est pas encore exprimé n'est pas moins important pour être moins précoce; simplement il est plus difficile d'inventer que d'imiter. On se fait fort du passé; la belle avance ! Barrès est de ceux-là : fortement adossé; immobile.

On n'imagine pas si grand auteur, dont la vertu la plus banale ne soit pas la première goûtée. La foule ne pénètre jamais que par les « communs »; — et le plus souvent elle y reste.

1^{er} Septembre.

Je perds pied de nouveau; je me laisse rouler par ce flot monotone, emporter par le courant des jours. Un grand sommeil m'engourdit depuis mon lever jusqu'au soir; le jeu par moments le secoue, mais lentement je perds l'habitude de l'effort. Je compare ce que je suis à ce que j'étais, à ce que j'aurais voulu être. Si seulement... mais non, tout s'amollit dans cette facilité de l'existence. La volupté partout s'insinue; mes plus belles vertus se

dégradent et même l'expression de mon désespoir est émoussée.

Comment trouver absurde une morale qui m'eût protégé contre cela ! Ma raison tout à la fois la condamne et l'appelle; l'appelle en vain. J'aurais un confesseur, j'irais à lui, je lui dirais : Imposez-moi la plus arbitraire des disciplines, je la dirai sage aujourd'hui; si je me cramponne à quelque croyance qui fasse ricaner ma raison, c'est parce que j'espère y trouver quelque force contre moi-même.

Vienne un jour de santé, je rougirai d'avoir écrit cela.

2 Septembre.

Avant de fermer ce cahier et de partir pour le Midi, je veux faire le bilan du mois écoulé.

Lu à haute voix, avec M^{lle} Siller, les quatre premiers actes du *Gygès und sein Ring* de Hebbel, et le *Garten des Erlebnis* de Léopold Andrian. Repris avec grand profit les *Pensées* et *Opuscules* de Pascal dans l'édition de Brunschvicg (principalement les *Prières pour demander à Dieu le bon usage des maladies*). Achevé l'excellent *Kidnapped* de Stevenson. Corrigé les épreuves de *Paludes* (traduction allemande de Félix-Paul Grève) et de mon *Essai sur Wilde* (traduction anglaise de Millard).

Mis au point les quarante premières pages de mon roman.

C'est un des mois les plus vides de mon année.

3 Septembre.

Achevé hier le *Gygès* de Hebbel. Il y aurait beaucoup à en dire. Quel intéressant *parallèle* on écrirait entre cette pièce et la mienne ! Je repense aux *Caves*, au *Curieux malavisé* et vais un peu mieux depuis hier.

Reçu ce matin une lettre de Franz Blei, avec la dépêche du théâtre de Vienne demandant le droit de représenter mon *Roi Candaule*.

... et ma volonté qui se lamente de vieillir. Encore si l'usure était constante et régulière, si elle attaquait à la fois, et également, âme et corps; mais non, elle procède par bonds; je vieillis par morceaux, qui deviennent un sujet de stupeur et de désolation pour le reste.

* * *

5 Septembre. 4 heures.

Fantastique apparition de Lyon, dans un brusque réveil, précisément au passage du Rhône. Surgissement indistinct des toits gris couleur d'ombre, sous un ciel couleur de jus de fruits savoureux. Une acide fraîcheur emplit l'air d'un goût de groseille, et le Rhône promène au travers un reflet chatoyant d'ombre et d'aurore mélangées.

Puis le rideau retombe; on se replonge dans une espèce de torpeur dont on cherche à faire du sommeil. Mais non; à peine ai-je pu dormir un instant cette nuit; ma pensée, que la fuite du train accélère, s'amuse à voyager éperdument. Comme malgré moi, je compose et j'apprends des phrases que je veux écrire au réveil.

Bientôt l'azur éclatant du Midi soutient mon exaltation matinale. Je reconnais l'ombre des platanes sur la poudre légère des routes; la blancheur; le trot sec des mules...

Oui, *beau joueur* (le mot est de Em.), c'est là ce qui, malgré toutes les écaillures, continue de me plaire tant chez Gérard. Quand, par un mouvement maladroit, dans la promenade que nous faisons à bicyclette, je précipitai Gérard sur Drouin et les fis tomber tous deux, Gérard n'eut qu'un éclat de rire, où Marcel n'avait qu'un bougonnement.

Les Sources. — Alais. — Malataverne.

Ce matin une légère migraine, que je dois aux moustiques de cette nuit, n'émousse pas mon attention voluptueuse. Je respire chaque fleur, m'étends à l'ombre de chaque arbre, deviens l'hôte de chaque foyer. Tout me sourit et j'offre à chacun mon sourire. Qu'ai-je besoin d'un compagnon? Grâce à tout je me suffis avec délices; à vingt ans je ne savais pas être heureux.

Nîmes (Les Sources).

J'aime, dans ce jardin, cette odeur résineuse et sèche.

Samedi.

Je relis à peu près complètement *le Visage émerveillé* avec autant de ravissement qu'au premier jour. Ce qui

fait un chef-d'œuvre, c'est une appropriation ou un appariement heureux entre le sujet et l'auteur. Et j'en viens à douter que pareille rencontre se retrouve jamais dans la vie de Mme de Noailles. Ses défauts mêmes, ici, lui servaient, exagéraient ses qualités; oui, j'aime dans ce livre jusqu'au « petit couteau d'or contre mon cœur ». Mais dorénavant le « petit couteau d'or » lui nuira.

Mme de R. me félicite de *l'Immoraliste*, « ce livre où il y a de si belles pensées ». Évidemment elle croit que ça se sème après coup, comme des fleurs de capucines sur une salade. Que ces femmes du Midi sont donc peu cultivées, et comme on leur paraît paradoxal, dès qu'on ne se contrefait plus beaucoup !

Gérard ne sut pas apprécier le mot exquis de Em., qui, parlant d'Octave, disait : « On ne lui est pas reconnaissant de la pitié qu'il vous inspire. » Il n'a pas de balance pour ce genre-là.

Des minutes de joie si aiguë qu'on croit que la trame de la vie s'y déchire; puis, entre deux, la suite des jours ternes, employés simplement à vieillir.

Cuverville. 2 Octobre.

Le temps fuit. Le ciel trouble s'emplit déjà d'hiver. Mon chien dort à mes pieds. Angoissé, je reste devant la feuille blanche, où l'on pourrait tout dire, où je n'écrirai jamais que *quelque chose*.

J'achève le second volume de la correspondance de Hebbel (mais je l'ai prise par le milieu; ou plus exactement aux lettres datées de France); continue la lecture (méthodiquement pour la première fois) de Pascal, dans l'édition de Brunschvicg. Sélection de Jacoby. *Histoire de la Littérature* (Renaissance) de Brunetière.

7 Octobre.

J'achève péniblement, et galopant, sautant des pages, cette absurde *Fanny* de Feydeau que j'avais commencée il y a plus d'un mois. Rien n'empêchait ce livre d'être un beau livre — que l'auteur. Tirades amoureuses très voisines déjà de celles de Dumas fils, et presque aussi

mauvaises. Une espèce de « croyance à l'amour » qui est bien une des plus stupides et ridicules inventions de notre littérature.

Feydeau écrit : « Mes dents claquaient dans ma bouche... », c'est déjà presque : « La roue passa sur la cuisse de sa jambe », de la cousine Br..

Ghéon ravi par *Saint Yves* — par le côté français de cette œuvre. « Oui, disait Em., parlant de ce livre, c'est un des plus jolis compliments qu'on nous ait faits. »

On lit dans le dernier article de Gaston Deschamps : « Je voudrais bien trouver des chefs-d'œuvre, parmi les innombrables romans que la librairie française déverse chaque jour sur le marché des deux mondes. J'accueille volontiers les noms nouveaux et les talents jeunes. Et je ne crois pas qu'il puisse y avoir par ma faute, dans la république des lettres, un Balzac inconnu, un Daudet méconnu, un Ferdinand Fabre inédit, ou une George Sand oubliée... »

Et il n'a jamais parlé de Paul Valéry, ni de Paul Claudel, ni d'André Suarès, ni de Francis Jammes, ni de moi.

On abat aujourd'hui le grand pin qui fait face au cèdre. Trois hommes y ont travaillé tout aujourd'hui. Ce soir la silhouette désespérée de son énorme tronc vide de branches se dresse comme un cauchemar dans le ciel admirablement pur.

17 Octobre.

Comme un fruit d'espalier, Gourmont mûrit. Il perd son âcreté, se parfume, se sucre. Ses derniers écrits sont savoureux. (Son dialogue des amateurs du 1^{er} octobre — le début de *Animaux et morale chez La Fontaine* — remarquable). — Encore un petit pas vers l'automne, il sera de tous points excellent.

3 Novembre.

Gourmont ne comprend pas que toute l'intelligence ne soit pas du côté de la libre-pensée; la sottise, du côté de la religion; que l'artiste ait besoin de loisir pour son œuvre et que rien n'occupe l'esprit comme l'examen et

le doute. Le scepticisme est peut-être parfois le commencement de la sagesse, mais c'est souvent la fin de l'art.

4 Novembre.

Le Dantec, chez les Van Rysselberghe, prétend n'avoir aucune espèce d'imagination visuelle.

— Mais enfin, lui dit M^{me} Van Rysselberghe, un peu agacée, quand on vous dit : « Maison », par exemple, que voyez-vous ?

— Je vois M. A. I. S. O. N. simplement, répond-il.

— Allons, reprend-elle, tournez-vous, et, en parfaite sincérité, tâchez de me dire quelque chose sur moi.

— Quoi ? que voulez-vous dire ?

— Oui, quelque remarque sur ma personne, sans la voir; par exemple de quelle couleur sont mes cheveux...

— Je sais que vos cheveux sont gris, mais c'est parce que nous l'avons dit à table; je le sais, je ne le vois pas.

— Autre chose alors. Ma taille ?

— Je *sais* que vous êtes petite, mais simplement parce qu'à ma dernière visite j'ai remarqué que vous ne veniez qu'à mon épaule. Je sais aussi que vous avez les paupières lourdes, mais c'est parce qu'elles ressemblent à celles de ma mère...

Moi. — Il imaginait donc celles de sa mère.

M^{me} VAN RYSELBERGHE. — Il paraît qu'il avait entendu quelqu'un parlant de sa mère, dire qu'un des caractères de ce visage était la pesanteur des paupières.

Moi. — Reconnaît-il facilement les visages ?

M^{me} VAN RYSELBERGHE. — A dix ans de distance; avec une prodigieuse facilité. Il trouve aussi des *ressemblances*.

Moi. — Alors je ne comprends plus...

M^{me} VAN RYSELBERGHE (*qui raconte tout cela*). — Et à la fin de la visite, il nous a dit encore : « Ah ! j'ai fait encore une découverte; c'est que je n'entends rien aux beaux-arts, — et que je n'y ai jamais rien compris. »

Rentrée à Paris. 8 Novembre.

Rencontré le petit Louis Rouart, plus rouge et plus embourgeoisé que jamais. Comme il y a longtemps que je n'ai vu personne, mon sourire marque une joie exagérée; il m'accompagne. Conversation aussi brusque, aussi tendue que jamais; cela semble les spasmodiques

reprises d'un assaut d'escrime; mais d'un assaut sans courtoisie. Dès les premiers mots, dès l'abord, il attaque. En face de lui, malgré moi, j'entre en garde, prends une attitude fausse et crispée et ne sors plus de moi rien qui soit naturel. Quelles sottises il m'a fait lui dire, hier ! Il est vrai que j'étais fatigué déjà par la conversation que je venais d'avoir avec Gérard.

Louis Rouart m'accompagna chez le libraire Welter, où j'allais commander pour André Ruyters, la grammaire de Nyrop. Il m'entendit faire cette commande et pensa : trois noms étrangers ! ! Protestant, cosmopolite, etc... Et comme, en sortant, je lui demandais s'il connaissait cette admirable grammaire : « Je vous dirai (m'a-t-il dit en effet pompeusement), que je n'ai jamais pu me servir de grammaires pour apprendre le français. » Rien de plus insultant, de plus bête. Et moi, tout stupidement, par faiblesse, par gentillesse, de lui expliquer que le premier volume de cette grammaire est « surtout historique ». Absurde ! absurde !

Et ainsi de suite. Je le quitte devant le *Mercury* (où du reste je n'entre pas, me souvenant tout à coup que le mardi est le *jour* de M^{me} Rachilde) exaspéré contre lui et bien plus encore contre moi. Mais, quand il parle de venir me voir, je lui réponds : « très volontiers »; car malgré tout, il me demeure sympathique. Il est noué.

17 Novembre.

Je me félicite de ce que, sitôt arrivé à Paris, j'eus à m'occuper de cet article sur le *Salon d'Automne* que m'avait commandé Roger Marx pour la *Gazette des Beaux-Arts*. Il me donna beaucoup de mal; c'est dire qu'il m'a fait beaucoup de bien.

Réfléchi surabondamment à ce que peut être (et surtout à ce que ne peut pas être) la « critique d'art ».

Plongé, de 9 heures à minuit, dans une religieuse contemplation de quelques photographies de Polyclète. (Lecture du Collignon.) Copié dans le *Journal* de Delacroix un admirable passage sur la « théorie de la décadence », à l'usage du petit Louis Rouart.

22 Novembre.

Dernières corrections de mon article pour la *Gazette*.

Pour ne point choquer son public, Roger Marx me demanda de supprimer une coda sur Cézanne et Renoir. Cette coda était assez médiocre, ce qui fit que j'obtempérai volontiers; mais l'article, avec sa fin abrupte, prend un air assez mal troussé. Le défaut d'ampleur de tout ce que j'écris me chagrine, mais qu'y faire? Ma grande hostilité pour la prolixité, la faconde et le boniment en sont cause.

Je souhaite une éloquence cachée.

... L'esprit inquiet encore de ne savoir à quoi se prendre. J'ai là la *Sculpture grecque* de Collignon, la *Grammaire Française* de Nyrop, et l'*Histoire de la Littérature Anglaise* de Jusserand — qui me tentent également. Pour chacun des ouvrages, c'est un mois d'étude assidue; j'ai l'esprit trop inquiet encore pour choisir et m'en tenir uniquement à celui-là. J'ai laissé tout en plan : Pascal, la *Correspondance* de Taine, le *Journal* de Stendhal. Ce sont lectures qu'on peut bien laisser puis reprendre et que je préfère ne pas mener à bout d'un seul coup; mais il faut au moins pouvoir commodément les reprendre au point où on en était resté. A Auteuil je m'en vais avoir une étagère spéciale où m'attendront les livres commencés; chacun gardera son signet que, par instants, je déplacerai de quelques pages. Cela me permettra, laissant le livre et le reprenant à mon gré, de ne lire jamais qu'en y apportant tout mon cœur.

Je copie cette phrase dans la dernière lettre d'Athman, cette phrase que ne comprendrait pas Mardrus, et que je voudrais ne pas oublier :

« Je l'aime beaucoup (il s'agit de sa très jeune femme) et j'ai pu tout de même la rendre sincère envers ma mère et moi; elle est brave, et je ne fais que la traiter bien doucement comme que l'on traite un petit enfant. »

23 Novembre.

Vers 4 heures, O. S., un jeune Allemand, vient me voir. Je me souviens, ou plutôt : il me fait souvenir, qu'il est l'auteur d'un livre (assez médiocre), *Lothar*, que, sur la recommandation de Félix-Paul Grève, je lus, ou parcourus, ce printemps. Je crois même lui avoir écrit quelques lignes... O. S. point déplaisant; mais parlant trop, comme tous les étrangers (au reste, ceux

qui ne parlent pas sont plus fatigants encore). Il loue mon *Immoraliste*, ajoutant que ceux qui l'admirent l'ont bien peu compris, qu'on parle toujours de moi comme d'un lyrique et qu'on ne sait pas d'ordinaire apprécier ma principale vertu qui est de savoir « regarder à travers les fentes de la culture ». Voilà qui n'est déjà pas trop mal.

Je viens de lire, à voix basse d'abord, puis à haute voix, l'extraordinaire VI^e *Chant de Maldoror* (chap. I, II et III). Par quel hasard ne le connaissais-je pas encore ? J'en suis à me demander si je ne suis pas encore *le seul* à l'avoir remarqué. « On sent à mesure que s'achève la lecture du volume, que la conscience s'en va, s'en va... », écrit Gourmont. Admettons qu'il n'a *pas lu* ces pages; cela est moins injurieux pour Gourmont que de supposer qu'il les a lues sans les remarquer.

Voilà qui m'exalte jusqu'au délire. D'un bond il passe du détestable à l'excellent. Prodigeux, l'échange de lettres entre Maldoror et Mervyn, la peinture de la salle à manger familiale, la figure du Commodore, les petits frères « la toque surmontée d'une plume arrachée à l'aile de l'engoulevent de la Caroline, avec le pantalon de velours s'arrêtant aux genoux et les bas de soie rouge », qui « se prennent par la main et se retirent au salon, ayant soin de ne presser le parquet d'ébène que de la pointe des pieds », etc..., etc... Il faut que je lise tout cela à Copeau. Quelle *ressource* dans le « parti pris » de ces lignes.

Je relis aussitôt après les *Poètes de sept ans* de Rimbaud. Puis dans le livre des *Masques* de Gourmont les quelques pages sur Lautréamont et celles sur Rimbaud qui sont d'une pénible infamie¹. (Celles sur Lautréamont tristement insuffisantes.)

24 Novembre.

Matinée au Louvre; matinée délicieuse. J'avais un petit Montaigne avec moi, mais n'en lisais que par instants, en marchant, et juste ce qu'il faut pour entretenir l'exaltation joyeuse de ma pensée. Suis entré chez Picard acheter la *Syntaxe* de Haase et un Cabanis d'occasion dans lequel je me suis plongé en rentrant.

Courses diverses. Lu ce soir à Copeau le VI^e *Chant de Maldoror*. Trop courte journée.

1. Ces pages ne figurent plus dans les éditions récentes.

25 Novembre.

Souper au *Pousset*, avec Mme E., Gérard et J. S..

Je n'ai guère arrêté de penser, durant cette distraite soirée, à la bonne lecture que j'aurais pu faire, et ne pus me tenir d'en marquer quelque ressentiment à Gérard. Temps, argent, pensée, il dilapide tout sans but, sans plaisir même, sans vrai désir.

Mme E. me déçut; je ne pus la trouver aussi bien que je l'aurais voulu, malgré que j'y misse tous mes efforts. J'imaginai M. avec elle, comprenais qu'il n'en fût pas épris davantage, souhaitais qu'il le fût moins encore, comme si je craignais d'avoir à jager, d'après l'objet, la qualité de son amour.

La soirée cependant ne fut point morne; sa gentillesse me plut à défaut de plus savoureuses qualités. Ne fumant point, je pus garder ma lucidité, et, comme je ne cherchais point trop à plaire, je sus demeurer naturel; au reste elle m'y aidait, et inconsciemment je lui en savais gré.

Quel enfant je suis resté longtemps, pour chercher, pour inventer des points de sympathie — *quelle que soit la personne avec qui je me trouve*. Cela put me servir, il est vrai, à comprendre plus subtilement les autres, mais cela a encombré ma vie de pseudo-amitiés dont aujourd'hui je ne peux me dépêtrer sans peine. La complaisance envers autrui n'est pas beaucoup moins ruineuse que celle envers soi-même.

Gérard était parti de l'avant, rue Godot-de-Mauroy, hier soir, — où nous rôdons Jean et moi. On entend crier, du fond de la rue : « Au voleur ! ». Au loin, nous distinguons courir le tablier blanc d'une petite bonne de bar, et galoper vers nous une grande maigre silhouette efflanquée. Un garçon boucher surgit près de nous; d'un coup de bras fauche le voleur qui croule juste au ras du trottoir, à nos pieds, et gémit : « Ah ! vous m'avez fait mal ! » ; il veut se relever, tout boueux; est aussitôt saisi par trois gaillards qui font mine de l'assommer; mais d'autres interviennent, car déjà un rassemblement s'est formé : « Laissez-le donc tranquille. Non ! Ne tapez pas !... » Une grosse mulâtresse est accourue qui m'a tout l'air d'être l'ancienne Zora de Pierre Louÿs. « C'est mon porte-monnaie qu'il a pris. Je n'avais pas d'argent dedans, mais mes clefs, que je voudrais ravoir. » Tout cela, dit très dignement. Son cœur bat; elle est essoufflée

aussi d'avoir couru; mais se maîtrise. L'homme cependant répète obstinément : « Donnez-moi ma casquette. Donnez-moi ma casquette. » Elle a dû tomber sur le trottoir, sa casquette; on ne sait pas; peu importe. Des voix se penchent vers lui et, presque bas : « Rends le porte-monnaie et va-t'en vite. » Le voleur a l'air abruti. Il reste là. Il a rendu le porte-monnaie, je suppose, mais je ne l'ai pas vu. On lui répète plusieurs fois : « Trotte-toi donc; *ils* vont venir. » Le cercle qui s'était fait autour de lui s'ouvre pour le laisser fuir. Il s'en va; tout doucement d'abord; puis, un peu plus loin, prend le trot.

Nous nous sommes étonnés de la charité de ces gens. Il est vrai que ce malheureux n'avait pas l'air bien terrible; à moitié mort de faim sans doute; je me reprochai ensuite de ne lui avoir rien donné.

28 Novembre.

J'ai pris en horreur cet appartement, ces meubles, cette maison. Aucune concentration n'y est possible; j'y suis sans aucune défense contre rien, contre personne; le moindre bruit de la rue ou du ménage m'atteint.

Voilà des années que je n'ai plus eu chaud à la tête. Je songe à cette heureuse fièvre qui, tout le temps que j'écrivais *Paludes*, maintenait mon livre en éveil.

La lecture de Rimbaud, du VI^e *Chant de Maldoror*, me fait prendre en honte mes œuvres, et tout ce qui n'est qu'un résultat de la culture, en dégoût. Il me semble que j'étais né pour autre chose.

Mais peut-être est-il temps encore... peut-être qu'à Auteuil... Ah ! qu'il me tarde...

1^{er} Décembre.

Hier, je donne lecture de *l'Église habillée de Feuilles*, chez les Arthur Fontaine, devant Raymond Bonheur, Paul Claudel, et les Mithouard. Bonheur était venu me prendre vers 3 heures. A peine venais-je de rentrer de chez Gougy chargé du gros Plutarque d'Amyot où je me plonge avec délices.

Raymond Bonheur s'attarde aux Frères-Saint-Jean-de-Dieu où Carrière vient d'être opéré. Il parle déjà de Carrière au passé. Il me dit : « Je ne sais si vous me comprendrez, Gide : j'éprouvais un plaisir physique auprès de Carrière; c'était pour moi comme un grand frère

protecteur; mais je sentais près de lui cette chaleur, oui, ce plaisir sensuel, sans lequel, pour moi, une amitié n'est rien. Je n'ai jamais fait grande différence entre l'amitié et l'amour. » Et comme je lui dis quelques mots : « Je perds en lui beaucoup, reprend-il. Écoutez, Gide, j'ai déjà vu dans ma vie bien des choses tristes; jamais rien qui m'ait bouleversé comme le regard que m'a jeté Carrière au matin de l'opération. »

J'apprends un peu plus tard par Delvolvé, le gendre, qui raccompagne Raymond Bonheur à la porte, que l'opération a été terrible. « Opération trop hardie », dit Raymond Bonheur, un peu plus tard; une délicate pudeur le retenait de me donner les pénibles détails; la trachéotomie, la paralysie de la jambe gauche et des muscles de la langue; c'est à peine si, après quinze jours, le malheureux retrouve un peu l'usage de la parole. On sent que Raymond Bonheur tairait volontiers tout cela, que Delvolvé, pour qui pourtant je ne suis guère qu'un inconnu, raconte. Jamais la douloureuse expression du visage de Raymond Bonheur, jamais le charme triste et doux de ce visage ne m'a paru plus beau; et ses mains que l'émotion fait trembler, j'allais dire : bégayer, un peu, comme sa voix.

Chez Fontaine. Paul Claudel est là, que je n'ai pas revu depuis plus de trois ans. Jeune, il avait l'air d'un clou; il a l'air maintenant d'un marteau-pilon. Front très peu haut, mais assez large; visage sans nuances, comme taillé au couteau; cou de taureau continué tout droit par la tête, où l'on sent que la passion monte congestionner aussitôt le cerveau. Oui, je crois que c'est là l'impression qui domine : la tête fait corps avec le tronc. Je le regarderai mieux mardi prochain (il vient déjeuner chez nous); j'étais occupé un peu trop à me défendre et n'ai répondu qu'à demi à ses avances. Il me fait l'effet d'un cyclone figé. Quand il parle on dirait que quelque chose en lui se déclenche; il procède par affirmations brusques et garde le ton de l'hostilité même quand on est de son avis.

Pendant que je cause avec Fontaine, je l'entends du coin de l'oreille proclamer son admiration pour Baudelaire. Mithouard, emboîtant le pas sans adresse, parle de la « santé » de Baudelaire, y voit surtout un génie « bien

portant ». Faut-il donc cela pour qu'il se donne la permission de l'admirer ?

« Poe et Baudelaire », déclare Paul Claudel, avec une sorte de fureur contenue « sont les deux seuls critiques modernes »; puis il fait un éloge, très intelligent d'ailleurs, de l'intelligence critique de Baudelaire et de Poe, mais dans des termes si voisins de ceux qu'employait récemment, précisément au même sujet, Rémy de Gourmont, que je me tiens à peine d'en faire la remarque; mais je crains, au seul nom de Gourmont, de provoquer une explosion.

Claudel porte une petite jaquette trop courte qui le fait paraître encore plus ramassé sur lui-même et mastoc; le regard est à la fois attiré et choqué par sa cravate, nœud coulant couleur de caroube.

Après lecture, comme je rapproche cette suite de poèmes de Francis Jammes, de *Sagesse* de Verlaine, Claudel déclare aussitôt que *l'Église habillée de Fenilles*, est une œuvre bien supérieure, que pour sa part il n'a « jamais beaucoup aimé *Sagesse*, où la jonglerie de Verlaine reste toujours apparente et gâte les pièces même les mieux venues ».

Il parle à voix pas très haute, comme un convaincu; je remarque une fois de plus combien la passion véritable est incommode à l'éloquence. Léon Blum, que j'allai voir avant-hier, parlait haut, fort et facilement; on devait l'entendre dès l'antichambre.

2 Décembre.

De Russie les nouvelles les plus consternantes; cela fait dans ma pensée comme une basse continue, à travers toutes les occupations du jour.

Foule épaisse à l'exposition de la Collection Crosnier — où nous entrons d'abord, le matin avant l'ouverture officielle des portes; où nous retournons vers 2 heures avec M^{me} Copeau, tandis que Copeau reprend son poste. Nous avons déjeuné avec eux deux au restaurant de Rome.

Toute cette collection sent un peu le *mignonnaire*. Après tout ce qu'on en promettait, les Fragonard et les Chardin me déçoivent; il est absurde de dire que nous

n'avons pas au Louvre des tableaux de Fragonard comparables au *Billet doux* ; délicieux, merveilleux tant qu'on voudra, mais pas à payer trois cent mille comme on veut y pousser le Musée. Je lui préfère certainement le merveilleux *Portrait du graveur Schmidt* de La Tour ; certes cela est moins d'un peintre que le Fragonard, mais poussé, traqué, réduit aux abois avec quelle intelligence, quel amour ! L'émotion me prenait à la gorge à contempler cette œuvre admirable. Au milieu de la salle, une palpitante *Flore* de Carpeaux, accroupie comme celle du tympan du Louvre, aussi belle, sinon plus belle encore, moins souple, moins fluide peut-être... Nulle part tant d'esprit et de nerf n'aura plus noblement exalté la volupté.

Un admirable Reynolds.

« Dialogue des amateurs », devant le *Billet doux* de Fragonard (entendu le matin, à l'heure où il n'y avait pas beaucoup de monde) : « Vous avez remarqué qu'il y a le même chien *dans le mien*. »

L'après-midi on entendait les insolents propos de quelques fils de collectionneurs, sans poil encore sur la lèvre, appelant Fragonard « Frago » et disant : « Moi, ce que j'aime en lui, etc... etc... » ; et ce dialogue encore, entre deux très jeunes poseurs : « Mais pourquoi est-ce qu'on ne fait plus des choses comme ça aujourd'hui ? » Et l'autre répond supérieurement : « Qu'est-ce que tu veux, mon cher, on n'a plus le temps ! On n'a plus le temps ! ! »

Je viens de revoir la photographie de la *Flore* du Louvre ; je crois pourtant que c'est la plus belle ; il s'y ajoute une tendresse, je ne sais quelle mollesse, quel abandon qui me rend le souvenir de l'autre un peu sec.

Nous continuons, le soir, la lecture des *Mémoires* de M^{me} d'Épinay. Parfois nous comparons le texte de Rousseau, qui paraît aussitôt, auprès, d'une plénitude, d'une ampleur, d'une onction admirable.

Je relève cette phrase des *Confessions* : « Enfin, de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvais aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours, et je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'était pas encore là de l'amour : soit, mais

c'était donc plus. » (Il s'agit ici de Mme d'Houdetot et de Saint-Lambert; il eût pu s'agir de Mme de Warens et de Claude Anet.) Curieux rapprochement à faire avec Muichkine près de Rogojine et de Nastasia Philipovna dans *l'Idiot*. L'expression de ce sentiment (qui est aussi celui de mon *Candaule*) — que je n'ai rencontré *que là* — est de la plus haute importance.

Article de Gourmont sur Rivarol, et excellent *Dialogue des Amateurs*; irritant, exaspérant, — mais excellent.

4 Décembre.

Retour de la Roque où j'ai dû partir avant-hier soir; grippé, gêné, très mal en forme. Voyage morfondant dans un compartiment mal chauffé, en face d'un maigre voyageur au front bas, au visage réduit, qui après avoir achevé de lire *la Patrie*, n'a pas arrêté de fumer de menues cigarettes qu'il roulait lui-même. Il me semblait, à chacune, voir son front se rider et se rétrécir un peu plus. Il fumait avec une espèce de rage méthodique, non point tant, semblait-il, par besoin que par volonté de s'abrutir. Si son visage m'eût été plus sympathique, je n'eusse pu me retenir de lui dire : « Mais vous vous tuez... » et j'eusse souffert quoi que ce soit qu'il m'eût répondu.

Je lisais *la Domination* de Mme de Noailles.

A Pont-l'Évêque m'attendait Édouard. Tous deux nous remontons dans sa carriole qui s'enfonce à travers la nuit. L'air parfumé de la campagne me guérit aussitôt de ma grippe et de ma fatigue.

Chez lui, souper froid que sa femme m'avait préparé. La vieille bonne sourde s'assied dans la salle auprès de nous, croise les mains sur les genoux et entre en contemplation. Je sens peser sur moi son regard.

5 Décembre.

Paul Claudel est venu déjeuner. Jaquette trop courte; cravate en nœud long couleur d'aniline; le visage encore plus carré qu'avant-hier; la parole à la fois imagée et précise; la voix saccadée, brève et autoritaire.

Sa conversation, très vivante et riche, n'improvise rien, on le sent. Il récite des vérités qu'il a patiemment élaborées. Mais pourtant il sait plaisanter et, si seulement il s'abandonnait un peu plus à l'instant, ne serait pas sans quelque charme. Je cherche ce qui manque, pourtant,

à cette parole... un peu d'humaine tendresse?... Non; même pas; il a bien mieux. C'est, je pense, la voix la plus *saisissante* que j'aie encore entendue. Non, il ne séduit pas; il ne veut pas séduire; il convainc — ou impose. Je ne cherchais même pas à me défendre de lui; et quand, après le repas, parlant de Dieu, du catholicisme, de sa foi, de son bonheur, et comme je lui disais le bien comprendre, il ajouta :

« Mais Gide, alors pourquoi ne vous convertissez-vous pas?... » (ceci sans brutalité, sans sourire...) je lui laissai voir, lui montrai dans quel désarroi d'esprit me jetaient ses paroles.

Je tenterais de les redire ici, si je ne les devais retrouver dans le *Traité de la Co-naissance au monde et de soi-même* qu'il vient d'achever; de même, j'écrirais les quelques détails qu'il donnait sur sa vie, si je ne pensais pas que cette vie dût devenir célèbre.

L'*Ode aux Muses*, nous a-t-il dit, commencée en 1900, pendit longtemps interrompue. Il ne savait « comment la finir ». Ce n'est qu'en 1904 qu'il ajouta l'invocation à Erato et la fin.

« Pendant longtemps, pendant deux ans, je suis demeuré sans écrire; je pensais devoir sacrifier l'art à la religion. Mon art ! Dieu seul pouvait connaître l'énormité de ce sacrifice. Je fus sauvé quand je compris que l'art et la religion ne doivent pas être, en nous, posés en antagonisme. Qu'ils ne devaient pas non plus se confondre. Qu'ils devaient rester pour ainsi dire perpendiculaires l'un par rapport à l'autre; et que leur lutte même était l'aliment de notre vie. Il faut se souvenir ici de la parole du Christ : « Pas la paix, mais l'épée. » C'est cela que le Christ veut dire. Nous ne devons pas chercher le bonheur dans la paix, mais dans le conflit. La vie d'un saint est d'un bout à l'autre une lutte; le plus grand saint est celui qui à la fin est le plus vaincu. »

Il parle pendant le déjeuner de certain « sens frontal » qui nous permet, sans les lire, d'avance, de reconnaître un bon ou un mauvais livre, et l'a toujours averti contre Auguste Comte. Je m'amuserais plus de l'entendre exécuter Bernardin, si du même coup il n'abattait Rousseau. Il en abat bien d'autres ! A coups d'ostensoir il dévaste notre littérature.

(Je me souviens de ma consternation, à Cuverville,

quand, taillant et nettoyant une pivoine-arbre, je m'aperçus qu'une branche, que je venais d'enlever parce qu'elle me paraissait de bois sec, était encore pleine de sève.)

Il parle avec la plus grande estime de Thomas Hardy et de Joseph Conrad; avec le plus grand mépris des écrivains anglais en général « qui n'ont jamais compris que le « *rien de trop* » est la première condition de l'art ».

Il parle beaucoup; on sent chez lui la pression intérieure des images et des idées. Comme, je ne sais à propos de quoi ni de qui, je parlais de diminution de la mémoire : « La mémoire ne diminue pas, s'est-il aussitôt écrié. Aucune faculté ne diminue chez l'homme avec l'âge. C'est là une grossière erreur. Toutes les facultés de l'homme se développent d'une manière continue depuis la naissance jusqu'à la mort. »

Il parle intarissablement; la pensée d'autrui n'arrête pas un instant la sienne; le canon ne la détournerait pas. Pour causer avec lui, pour tenter de causer, on est obligé de l'interrompre. Il attend poliment que l'on ait achevé la phrase, puis reprend où il en était resté, au mot même, comme si l'autre n'avait rien dit.

Il scandalisait Francis Jammes naguère (en 1900), répondant à l'angoisse de celui-ci : « Moi, j'ai mon Dieu. »

(Le plus grand avantage de la foi religieuse, pour l'artiste, c'est qu'elle lui permet un orgueil *incommensurable*.)

En me quittant il me laisse l'adresse de son confesseur.

Il disait encore :

« Je n'attache absolument aucun prix à la valeur littéraire de mon œuvre. C'est Frizeau le premier, qui, ramené à Dieu par mes drames et sachant y voir la religion dominer tout, me fit penser : je n'ai donc pas écrit en vain. La beauté littéraire de mon œuvre n'a pour moi d'autre importance que celle qu'y peut trouver un ouvrier qui a conscience d'avoir bien fait sa tâche; j'ai fait de mon mieux, simplement; mais, charpentier, j'aurais mis la même conscience à bien raboter une planche de bois que celle qu'en écrivant je mets à bien écrire. »

18 Décembre.

Quand je n'écris plus, c'est quand j'aurais le plus à écrire. Avais-je un instant de répit, c'était pour corriger mes épreuves, pour écrire des lettres. Je suffis à peine

à ma vie. Ce n'est point tant l'exigence des occupations, que leur nombre, leur diversité; j'en ai l'esprit tout disloqué. Le meilleur temps de Paris est celui où l'on est censé ne pas y être. Cessé-je d'écrire dans ce cahier plus de trois jours, il me devient malaisé de le reprendre, et, du moment que ce n'est plus avec détail, je n'ai plus goût de rien noter. Forçons-nous.

(Raymond Bonheur que j'ai revu hier, ne comprend pas qu'on se *force*. C'est au contraire mon mot d'ordre. Je souhaite toutes mes branches arquées, comme celles que le jardinier habile tourmente afin de les pousser à fruits.)

Ce qui choqua surtout Paul Claudel, lorsque, après plusieurs années d'Orient, il rentra dans la civilisation moderne, c'est le gâchage, le gaspillage.

« Quoi ! dit-il, quand saint François d'Assise trouva dans la boue d'un sentier un morceau de parchemin piétiné, pieusement, il le ramassa, le prit dans sa main, le soigna, parce qu'il y avait vu dessus de l'écriture — de l'*écriture*, cette chose sacrée — et nous ! ce que nous en faisons aujourd'hui ! C'est pour moi une véritable souffrance de songer à cette masse énorme de papier qui se couvre d'imprimerie pour un jour, qu'on jette ensuite dans la poubelle... Non seulement nous n'avons plus le respect de l'écriture des autres, mais même de notre propre écriture... »

Gâchage, oui c'est bien aussi ce qui me gâte un soir comme celui d'hier. Gaspillage de temps, d'argent, de force; et pour quel médiocre plaisir !

Tout eût d'ailleurs été fort bien sans cette espèce d'obligation que nous nous fîmes (du moins quelques-uns d'entre nous) d'aller achever la nuit au *Maxim's*. J'avais dîné (assez agréablement, ma foi) avec Gérard et Ventura au *Café de Paris*, où j'allais pour la première fois. Nous retrouvâmes les J. T. et Copeau à l'Athénée où l'on jouait le *Triplepatte* de Tristan Bernard. A la revoir, cette fine pièce me parut meilleure encore.

L'intérêt de la soirée se concentrait, durant les entr'actes et après le théâtre (au bal *Tabarin*), sur Ventura et M^{me} T. ou mieux : sur leur amabilité (le mot est faible) l'une pour l'autre. Je ne fais que noter. Raconter serait trop long.

Ventura fit de grands efforts pour arriver à la spontanéité, et le plus enfantinement possible elle joua son plaisir. Elle était charmante, mais Mme T. était belle; et non pas seulement ses traits; une singulière flamme intérieure que laissaient transparaître ses joues. Etc... Il y eut l'épisode du châle; un châle égyptien, une écharpe d'étoffe légère mais qu'une abondance de paillettes d'argent alourdissait; quand, du bras de Mme T., il glissa sur les épaules de la souriante Ventura, la grâce et l'attention du geste ne put passer inaperçue, non plus pour Copeau que pour moi.

Jour de Noël.

Ce matin, je trimbale à Auteuil, en voiture, une table et deux chaises — les premiers meubles de ma nouvelle maison.

Hier Mardrus vient me relancer à Auteuil.

Jovialement supérieur, verveux comme toujours, agaçant un peu tout le monde excepté moi.

— Georges Louis, me dit-il, est un garçon charmant; il m'aime beaucoup.

— Il a raison.

— Oui... mais c'est une nature très supérieure. Il fait de moi un cas extraordinaire !... Oh ! je ne parle pas de moi comme poète; mais comme homme; comme intelligence; comme opinion politique... Je vais partir chargé des plus hauts titres !... Des plus hauts titres, Gide ! reprend-il en exaltant sa voix; puis un peu plus bas :

« On attend la fin de la Conférence, puis on me lâche sur le Maroc ! » Il éclate de rire, se recule, répète : « On me lâche sur le Maroc ! » — et s'en va. (Oui, ce sont bien là ses paroles; mais l'intonation n'y est pas.)

Natanson me rapporte ces phrases de Maillol :

« Le modèle ! Le modèle; qu'est-ce que je m'en vais fiche d'un modèle ? Quand j'ai besoin d'un renseignement, je vais trouver ma femme à la cuisine; je lève un pan de la chemise; et j'ai le marbre. » Tout ceci dit avec un fort accent du Midi.

« Mais non ! mais non, dit Copeau; vous n'avez pas à avoir peur. Je suis satisfait de mon bonheur et je n'y souhaite rien changer; les plus graves aventures ne

peuvent jamais m'en distraire que deux jours, trois jours; pas davantage... Mais je suis incapable de ne pas tendre la perche aux événements. Oh ! ça, il ne faut pas me le demander. »

« Cramponnez-vous au dogme; lâchez plutôt sur la morale. » C'est le mot d'un jésuite influent, que me rapporte Arthur Fontaine.

Malheureusement Miomandre est là; non point déplaçant — au contraire — mais un peu jeune, un peu verveux; Fontaine s'attarde après lui pour me parler de Jammes et de Claudel; Claudel lui aussi se marie ! Quant à Jammes, il me mande que Wyzewa lui cherche femme; et, comme Wyzewa tarde un peu, il me crie d'aller activer...

Suarès écrit dans *le Prisme* :

« L'espèce de mortification n'importe guère. Ainsi nul ne se mortifie mieux, s'il se tient né pour l'amour, que dans l'état de mariage. »

1906

J'AURAIS eu bien des choses encore à noter dans le dernier cahier; je le laisse à Paris, inachevé. J'entame celui-ci dans le train qui m'emmène à la Roque.

Hier, fin d'après-midi aux Mathurins. Georgette Leblanc dans la *Mort de Tintagiles*. Petite salle comble. Maeterlinck m'hospitalise dans sa loge. En face de nous Mary Garden; à droite la Duse (admirable visage de vieille femme; aucune ride inexpressive). *Inintérêt complet* du visage de Maeterlinck; matérialité de ses traits; homme du Nord très positif, très pratique, chez qui le mysticisme est une manière d'exotisme psychique.

Je m'attendais à trouver Georgette Leblanc exécration et me fâchais contre moi de ne pas me fâcher davantage contre elle; mais non; assez peu éclairée pour qu'on n'eût pas à souffrir de la grosseur des traits de son visage, de l'aspect indiscret de toute sa personne, ma foi j'accorde qu'elle se mettait en valeur assez bien.

5 Janvier.

Suite de tableaux vivants à la Burne-Jones; ou à la Walter Crane. Musique continue qui alentit la diction et creuse des profondeurs sous chaque phrase; l'action en est toute gênée; chaque mot tend à faire entendre qu'elle se passe ailleurs que sur la scène.

Dîner avec les Drouin, Charles-Louis Philippe et Ghéon. Celui-ci plus *entier* que jamais. J'ai d'ailleurs déjà remarqué qu'il était beaucoup plus intraitable lorsqu'il venait de voir Viélé-Griffin. Devant les protubérances de Ghéon, Philippe tout en retrait. Les quelques mots qu'il dit sont charmants.

7 Janvier.

Retour de la Roque.

Quel danger ! quel danger de s'occuper de tant de choses ! J'ai l'esprit tout désaffecté.

Em. va au Louvre avec Olga qui cherche à s'instruire, stationne devant les grandes œuvres, dit devant la *Vénus de Milo* : « Comme c'est dommage qu'elle n'ait plus ses bras ! » Dans l'*Apollon Saurochtone*, ce qu'elle admire surtout, c'est le lézard.

10 Janvier.

Insupportable fatigue de tête. Le travail seul me reposerait, le travail gratuit, le jeu...; j'en suis loin. Chaque pensée prend un air de souci dans ma cervelle; je deviens cette chose laide entre toutes : un homme affairé.

Stupidement manqué hier la répétition générale de la nouvelle pièce de Cúrel, pour laquelle Copeau nous avait donné deux fauteuils.

Nous avons achevé la lecture à haute voix des *Mémoires* de Mme d'Épinay. Sans Grimm elle serait plus supportable. De-ci, de-là, des passages charmants; j'en ai noté plusieurs. Rien ne vaut la première moitié du premier livre.

Nous essayons *le Chevalier Destouches*, mais au bout de vingt pages le livre me tombe des mains. Je veux le continuer à voix basse. J'éprouve égal profit à cultiver mes haines que mes amours. De part en part il n'y a que rhétorique et bluff dans cet homme-là.

Nous lisons en deux soirs *la Princesse de Montpensier*. Je suis trop fatigué pour en rien dire. Curieuse époque où le

bien écrire se confond avec la politesse et où les mœurs gouvernent surtout l'esprit.

11 Janvier.

Temps radieux ce matin. L'air est sec. Je ne reconnais plus mes pensées. Je ne sens plus mon âge.

Nous allons au Val d'Aulnay (avec les Schlumberger) choisir un thuya chez Croux, pour notre jardin d'Auteuil.

Copeau dans la loge des Van Rysselberghe assiste hier à la représentation de *Tintagiles*. (Je n'y étais pas.) Copeau pleure comme un veau; dit : « Je deviens malade; peux plus aller au théâtre sans pleurer. » Et quand M^{me} Théo lui demande ce qu'il pense du spectacle, il répond, sur le ton de *Ça finira mal* : « On s'occupe trop du petit. » Puis ajoute, après un blanc : « C'est même le défaut de cette pièce. »

15 Janvier.

Style : non point tant sagace que prudent; précautionneux; homme de précautions infinies.

L'art serait, malgré la plus parfaite explication, de réserver encore de la surprise.

De nouveau trois jours de pluie. J'ai la tête fatiguée, la volonté inquiète et la personnalité indécise. De multiples occupations rendent tout vrai travail impossible; cela seul me reposerait. Je n'ose reprendre mon roman, de peur d'émousser mon émotion et mon zèle. J'ai recommencé d'étudier mon piano, par hygiène, mais sans méthode. Mon écriture s'enlaidit. Je dors mal; je tremble et sursaute comme dans un sommeil de gibier.

Nous avons abandonné le médiocre roman de Boylesve et pris avec tremblement *Pochékonie d'autrefois* de l'admirable Chtchédrine.

Vendredi, chez Charmoy, curieuse soirée. Dans l'atelier encombré d'énormes statues, qu'éclairent fantastiquement une vingtaine de bougies fort ingénieusement disposées, fichées de-ci, de-là, au coin des selles, dans les plis des manteaux de ses anges, de ces énormes anges qui supportent le monument de Beethoven, — dans cet atelier, surchauffé par un petit poêle de fonte, nous attendons, José, sa femme et moi, la princesse de Broglie et Miss Barnay.

Vers 10 heures on entend l'automobile de la princesse, qui bientôt apparaît dans l'embrasure de la porte, dans la nuit. La princesse est enveloppée d'un manteau d'hermine, qu'elle laisse tomber entre les mains de Charmoy. Une robe de velours noir qui ne monte qu'à mi-corps fait valoir un vaste champ de peau nacrée; des brides de jais suspendent la chute du corsage. Le visage est petit, fatigué; la coiffure, quasi virginale, cherche en vain à le rajeunir. Pas de rides pourtant, mais les traits sont péniblement tirés.

Sitôt entrée, elle me dévisage à travers son binocle; un binocle monté sur tige d'or et que retient, au bout d'une chaînette, un délicat bracelet de rubis.

Sa préoccupation de séduire est flagrante.

Sur le dossier d'une chaise de paille, qu'elle trouve « peu aimable », on étend une fourrure; à terre une bouillotte pour ses petits pieds qu'encore elle enveloppe d'un châle. Près d'elle, derrière elle, miss Barnay se dissimule dans un éloquent silence et laisse l'autre se pavaner.

Retour en France. 30 Janvier. Liverdun.

J'aime ce paysage où les délavures de la terre coulent à travers l'herbe des tons ocreux. Parallèle au train, le cours égal d'une rivière; un peu plus haut, un peu plus loin de nous, un canal; y flotte une barque halée. Plus loin que le canal, le terrain se relève encore; des guérets dégarnis par l'hiver; un pan de roches; puis un ciel de nuages bas. Des arbres bordent le canal. En contre-bas, dans les prairies que vient d'inonder la rivière, neige et glace à moitié fondues mêlent, parmi les touffes de joncs, à des plaques de blanc douteux, les reflets pâlisants du ciel.

Cuverville. 3 Février.

À propos d'une très intéressante correspondance de Tahiti publiée par le *Journal des Missions*, je reprends le *Journal* de Darwin et relis à Em. l'admirable récit de son séjour dans les Iles océaniques.

Je continue seul cette lecture.

Voici longtemps que je n'avais lu avec un appétit aussi sain et, à la fois, avec autant de gourmandise. Chaque nouvelle idée que me présente ma lecture, sitôt entrée en

moi, s'apparente; il me semble que je l'attendais; sa place était prête.

Je me souviens de certaines lectures de mon enfance, si voluptueusement pénétrantes que je sentais la phrase entrer comme matériellement dans mon cœur. J'ai rééprouvé cette sensation merveilleuse, ce soir.

J'étais resté dans le jardin jusqu'à 5 heures, taillant mes rosiers avec Mius sous la bourrasque; rentré transi de froid, grisé par le grand air. Que ce ciel livide et couleur d'ardoise était beau, au-dessus de la colline rousse et des arbres de l'avenue dépouillés !

Dans la serre, un *iris tuberosa* m'offre une délicate fleur verte et noire. Dans le jardin, presque tous les ellébores sont fleuris.

9 Février.

J'achève les *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*. Livre confus, pâteux; au cours du livre, les linéaments d'un chef-d'œuvre. Singulière *pression* du sujet. Balzac... cette espèce de génie qu'il a pour faire un nœud subit de tous ses fils; la première phrase, par exemple, de ce livre; voilà ce que ne peut trouver un cerveau qu'élevé à haute température.

Génie incapable de critique. (V. préface de la *Fille d'Ève*; jugements sur le roman dans les différentes nations d'Europe.)

13 Février.

J'interromps ma lecture du nouveau livre de Barrès, pour *Archipel* de Pierre Louÿs : ramassis de pauvretés et de niaiseries calligraphiées, avec brusquement un article excellent, péremptoire, contre la réforme de l'orthographe; un autre, très bon, sur les sports dans l'antiquité.

Nous sortons de la Schola (l'*Orfeo* de Monteverde, très médiocrement exécuté), les Van Rysselberghe, les Jean Schlumberger, Ghéon et moi. A la *Closerie* où nous nous arrêtons un instant, on aperçoit à la table du fond un résidu de *Vers et Prose* entourant Paul Fort et sa femme, B. R. et quelques inconnus. Des mains se serrent. R. commence un énorme compliment à mon usage personnel : « Je vous remercie, Gide... je vous remercie des belles pages de *Vers et Prose* que vous nous avez permis de lire. » Rien n'est sot comme

une tête de complimenté. Il faut éviter cela. Et comme il insiste, me citant : « Je ne sais où placer dans ma phrase, ce crapaud monstrueux... », je l'interromps brusquement : « Enfin, je suis heureux qu'il ait pris place dans votre bouche. » C'est sorti malgré moi.

Depuis trois jours j'emballer mes livres avec un enthousiasme de vandale. A mesure que se vident les rayons de ma bibliothèque je sens s'aérer mon cerveau. Je sens tout à la fois l'ivresse d'une espèce de saccage, l'ivresse encore, rangeant les livres dans les paniers, de la précision, du soin, de la juxtaposition ingénieuse.

1^{er} Mars.

Enfin je me retrouve en face de mon travail; plus rien ne me sépare de lui. Achievé, hier et ce matin, de mettre au pair ma correspondance. Recommencé à étudier mon piano. Reçu mon papier à écrire. Reçu les exemplaires d'*Amyntas*.

2 Mars.

Lu l'étonnant essai de Hugo sur Voltaire.

3 Mars.

Je n'emploie pas encore tout mon temps. Un peu de vertige devant trop d'heures vides; points de repères à inventer. Ce soir je lis le *Villemain* de Hugo à Gérard.

6 Mars.

Hier soir, été lire à Copeau, tout ce que j'ai déjà écrit de *la Porte Étroite*. J'avais dîné chez lui; dans l'après-midi j'avais été lui porter mon *Amyntas* chez Petit; puis piscine; puis *Ermitage*. Il faisait un temps splendide; j'allais très bien.

Après dîner, Copeau lit d'abord quelques passages d'*Amyntas* à sa femme; puis, lui prenant le livre des mains, je lis à mon tour le passage de la flûte, Droh, etc...

Madame Copeau nous laisse seuls; je sors mon manuscrit de son enveloppe. La lecture, assez bien commencée, s'enfonce dans un marais d'ennui. Impression déplorable; non point tant sur Copeau, peut-être, que sur moi-même; du reste il connaissait déjà presque tout. Je m'en voulais même de cette sorte de lâcheté qui m'avait fait recourir à lui avant d'avoir obtenu

davantage. Que de travail encore ! Il faut reprendre tout à neuf. Excellent profit de cette soirée. Copeau, bon médecin, sans cruauté, avec même trop d'indulgence, mais pourtant renforçant mon impression de la sienne; et déjà je le connais trop bien pour être très honteux de me montrer à lui sans avoir fait plus de toilette.

Ce matin j'envoie un pneumatique à Rouart pour refuser son déjeuner (chez Prunier, avec Albert Sarraut et Michel). — Je me précipite au travail.

Rouart vient me relancer; il m'emmène. Insupportable déjeuner, où l'on ne parle que politique et où je fais semblant d'avoir des idées sur la question. Vers la fin pourtant la conversation s'anime un peu sur le sujet des Inventaires. Albert Sarraut parle assez bien.

A 3 heures je m'esquive.

J'ai eu la sottise d'aller voir Blanche cet après-midi. L'indignation que je ressens contre lui me fait croire à la vie éternelle. Impossible de travailler après cela, ni même d'étudier mon piano. Il faut sortir, changer d'air. Je n'ai plus une pensée qui ne s'insurge.

Ingénieux à gâter le bonheur des autres — non point précisément par mauvais vouloir, mais par incompréhension de toute autre forme de bonheur que celle dont sa fortune lui permettrait de jouir, — par incapacité d'arriver lui-même au bonheur. Je me figure qu'il le cherche plutôt dans un commode usage des choses que dans une libre disposition de soi-même; c'est un être extraordinairement dépendant. Il prend facilement en pitié le bonheur des autres. Il dit, ou semble dire : « Ah ! Dieu ! comment pouvez-vous faire du bonheur avec ça ? A votre place, je... », et au lieu de plaindre, il conseille.

Mardi matin.

Je puise dans l'excellente *Vie de Poussin* (de Paul Desjardins) une calme santé. — Depuis quelques jours nous nous levons, Gérard et moi, dès 6 heures (il part à 7 1/2 pour son usine); Bach a remplacé Chopin, et Pascal Montaigne. Mes *Amyntas* sont à peu près tous envoyés. Mon roman se reforme lentement en ma tête; il ne s'agit plus d'y très bien exprimer des sentiments, mais d'y accumuler des menus faits pour « informer » les caractères.

Je croyais connaître Pascal; chaque jour j'y découvre du nouveau.

Em. rentre hier de Cuverville. A 11 heures je suis gare Saint-Lazare. Par le train de ceinture nous arrivons ici à minuit.

Impossible de retrouver la clef de l'armoire à glace. Em. affirme l'avoir mise dans son panier, par dessus quatre douzaines d'œufs. Naturellement, les œufs ayant bougé, la clef plus lourde a dû glisser au fond du sac. On fouille avec précaution, de crainte de briser les œufs. On ramène des gants, une voilette, des ciseaux, un mouchoir, que sais-je encore ? et dix boîtes d'allumettes¹ ! Pas de clef. On se décide à sortir les œufs, un à un. Chaque œuf est enveloppé d'un chiffon de papier qu'on enlève. L'œuf est frais dans la main, propre, d'un blanc laiteux très mat. Il vient, dans la coupe cloisonnée d'Eugène Rouart, si bleue, si verte, faire une nature morte merveilleuse. A présent il est une heure du matin; le sac est vide, la coupe pleine; nous admirons. Mais de clef, point.

J'use pour Gérard du moyen le meilleur : je fais en sorte que ce soit lui qui me conseille, qui m'enseigne la bonne façon de travailler. Il ne le peut qu'en travaillant lui-même. Nous voici debout tous deux dès 6 heures. Avec lui j'ai reconnu détestable le système qui consiste à se débarrasser d'abord des menues broussailles — lettres arriérées, lecture du journal, rangements — sous prétexte d'avoir ensuite le cerveau complètement dégagé pour le *vrai* travail. C'est par celui-ci qu'il faut commencer. Il faut l'attaquer sans ambages, sans délai, délibérément; y apporter sa plus grande, sa plus matinale fraîcheur.

Ce matin très belle lettre de Claudel. Excellente, émouvante lettre de Mauclair à laquelle je veux répondre aussitôt.

1. Il faut noter ici l'histoire des boîtes d'allumettes.

— Mais oui, dit Em., je les ai achetées à Cricquetot. Figure-toi que là-bas, elles ne coûtent qu'un sou. Berthe en a rempli sa valise.

— Mais, chère amie, ce sont des allumettes soufrées ! Tu les as prises là-bas pour des suédoises : Tiens ! sens. — Et sous son nez j'en allume une.

Em. suffoque un peu et s'écrie :

— Ah ! les voleurs !

Vendredi.

Gérard — un être sans vertu. Il faudrait alors plus de dons.

Samedi, 17 Mars.

Rentré furieux hier soir (à 1 1/4 du matin) d'une absurde soirée à l'Odéon. On donnait la première du *Glacis* de Mendès. Gérard m'entraînait là-bas sous prétexte de voir Ventura y tenir (et médiocrement) un embryon de rôle; elle ne restait en scène qu'un quart d'heure. Ah ! mortelle, mortelle soirée ! Rien ne dira le jaspinage des acteurs. Rhétorique et loquacité.

Dans la baignoire, les Jean Schlumberger, Jacques Copeau, et lorsqu'elle s'est démaquillée, Ventura. Gérard circule.

Ce matin j'ai la tête cassée. Il faut bien toute la joie de ce temps splendide pour me remettre.

Dimanche 18.

J'achève lentement, le plus lentement possible, le salutaire livre de Paul Desjardins sur *Poussin*, copiant plusieurs passages. Je fais venir son livre sur la *Méthode des Classiques* que m'indique Maurice Denis. (Il déjeunait avec nous lundi.) — Je souhaiterais Maurice Denis plus difficilement satisfait de lui-même. Mais un peu d'inquiétude lui enlèverait beaucoup de santé.

Il parle de Henri Matisse allant montrer à Rodin ses dessins et repartant furieux de l'atelier du maître, parce que celui-ci lui aurait dit : « Pignochez; pignochez. Quand vous aurez encore pignoché cela quinze jours, vous viendrez me le remonter. »

Il parle de Simon, de Cottet, de Dauchez; *l'assurance* de Jacques Blanche leur en impose à tous. Tant pis.

Clara Ungerer vient dîner. Très agréable soirée. Mais que j'eusse passée plus volontiers encore au piano ou devant un livre.

Mardi.

Coutard vient déjeuner. Légèrement empâté; très « retour d'Amérique ». Je n'aiderai pas Gérard à se déprendre de lui. Cela viendra tout seul, et les mouvements de la vanité de Gérard perdraient pour moi quelque peu de leur intérêt si je tirais sur les ficelles.

Sitôt après le repas, je cours retrouver Ghéon à l'exposition Monet. Nous allons ensemble à la *Société Nouvelle* voir Copeau.

(Étonnant buste de Rodin.) Aux *Indépendants*, nous retrouvons, à travers la foule, Garnier, Mourey, Guérin, Rouart; et Retté, complètement ivre, roulant au bras d'un très jeune homme qui le soutient, qui crie mon nom d'un bout à l'autre d'une salle, dit : « Je suis un peu ivre » et vous rote au nez. Verlaine ivre était *formidable*. Ivre, Retté paraît plus insignifiant que jamais; simplement il dégoûte; on passe outre.

Rien pu voir que de médiocre. Mais comment écouter, pris dans cette ignorante cohue ? Comment prêter loyalement son attention ? — l'article de Vauxcelles qu'on vendait à l'entrée est idiot.

20 Mars.

Impossible de ne pas aller au Louvre aujourd'hui. C'est un besoin rentré depuis huit jours. Et je m'en suis voulu parce que les Poussin m'ont d'abord paru ternes. Ce n'est qu'en les *revoyant*, après avoir fait le tour de la salle, qu'ils se sont éclairés. J'admire cette espèce de maladresse, de pesanteur d'exécution. Aucune maestria de la main; aucun brio; chez aucun artiste peut-être la tête n'a dominé de plus haut le métier.

En sortant, je tombe en arrêt devant les deux tableaux de Jean Boulogne, dit Valentin. (1591 (?) à 1634 (?).) Il faut revoir cela. Le *Jugement de Salomon* est une œuvre presque pathétique, et des plus déconcertantes que je connaisse.

21 Mars.

Patiemment j'avance dans l'*Apologie de Raymond de Sebonde*.

Certainement le *bui secret* de la mythologie était d'empêcher le développement de la science.

24 Mars.

Je n'admets pas que rien me nuise; je veux que tout me serve, au contraire. J'entends tourner tout à profit.

25 Mars.

L'intérieur du cerveau de Gérard — clair, sonore et glacé — comme une chambre sans meubles et sans feu...

Ce matin, entre ma plume et mon cerveau, aucune vapeur ne s'interpose.

28 Mars.

De la présence du petit Gérard ici, j'ai acquis à présent à peu près tout ce que je pouvais acquérir. Il est à craindre, s'il reste trop longtemps près de moi, que je me refasse chrétien. Je sens trop de quelle utilité lui serait la pratique de certaines maximes de l'Évangile, et je ne puis retenir une *profonde* indignation à lui voir dilapider sans beauté un patrimoine moral que des générations se sont, *avec abnégation*, employées à lui constituer. (Cette phrase semble sortir d'un article de Claretie; mais si je commence à chercher à écrire avec « élégance », je suis perdu.)

Sa fatuité monstrueuse est malade; on voudrait la soigner comme un cancer; mais peut-être sans davantage espérer le guérir. Peut-être doit-il à sa constitution même de ne savoir préférer aucun plaisir à celui de la vanité. Il s'ennuie.

Il prétend aller mieux à présent; ma crainte est qu'il le croie. Mais non; il ne peut se laisser prendre lui-même à cette superficielle apparence. En effet, après une heure ou deux de calme travail il retrouve encore ce teint clair que parfois je peux croire perdu pour toujours... L'heure suivante, ses joues se cuisent à nouveau, prennent un affreux ton de brique; son regard s'alourdit, se ferme... Par quoi le distinguer alors de n'importe quel raté noceur? Il les fréquente assidûment; en vérité c'est là son monde; même sa fatuité l'en rapproche; c'est là, ce n'est que là, que le restant de ses titres a cours.

29 Mars.

Je relis mes anciennes lettres à Em. que j'ai rapportées de Cuverville. En vain j'y cherche quelque aliment pour mon roman. Mais j'y contemple à nu tous les défauts de mon esprit. Il n'en est pas un seul contre lequel je ne m'irrite.

30 Mars.

Gérard. — Il a pourtant ses qualités; il avait ses vertus. J'aimais en lui bien des choses.

Que m'importent les dons, chez qui ne sait pas les mûrir?

J'assiste, non sans intérêt, à la lente transformation dans son esprit de l'image qu'il se faisait de moi.

Le délicieux premier travail du matin, toutes mes occupations le réclament : étude du piano, langues mortes, lecture, correspondance, notes sur ce carnet; de sorte que souvent il se brise et que j'éparpille sans méthode les plus précieux instants du jour.

3 *Avril.*

Ce soir j'achève en sanglotant, les admirables *Souvenirs d'Hôpital* de Lucien Jean.

Par trois fois, aujourd'hui, causant avec Leclerc, le bouquiniste, j'ai cédé à des impulsions de vanité, à ces mouvements de parade — pour le moindre desquels Lafcadio se serait enfoncé la lame de son canif dans la cuisse.

Que le temps était beau ce matin !

4 *Avril.*

A huit jours de distance on vend la bibliothèque de Hérédia et partie de celle de Verhaeren. Je vais au premier jour de l'une et à la seconde. Entre deux, une forte grippe me retient à la maison.

À la salle des ventes je dispute quelques livres à Pozzi et à Hanotaux. (Sur un autre carnet j'indiquerai le détail de mes achats.) La plupart des livres sont poussés fort au-dessus de leur valeur. On se laisse entraîner à pourchasser des livres qu'on ne désire qu'à moitié ou pas du tout.

Je me promettais de saisir un Desbordes-Valmore, avec l'espoir de l'offrir ensuite à Marie de Régnier. Je me souviens encore de ce jour où, seul avec elle dans le bureau de son père, elle me récita les *Roses de Saadi*.

La grippe m'a retenu à la maison.

5 *Avril.*

Été perdre deux heures aux courses d'Auteuil, pour dix minutes d'émotion frelatée. Je n'ai pas l'habitude d'aussi médiocres plaisirs. Ma démoralisation venait sur-

tout d'avoir arpenté en tous sens la pelouse sans rencontrer un seul être avec qui souhaiter causer ou coucher.

6 *Avril.*

Dans le grand Ronsard de Hérédia, je découvre l'admirable ode *Contre Denise, Sorcière*.

7 *Avril.*

Lu sans grand profit le double article de Sainte-Beuve sur Grimm.

Avant son départ pour le Midi (il fait avec Pierre Espinas un voyage de trois jours en auto) j'ai de nouveau causé avec Gérard. J'aime qu'en quelques mots il me désarme et me fasse sentir toute la tendresse que je garde malgré tout pour lui.

J'ai déjà dit que c'était (pour moi spécialement) le type accompli du flatteur. Je m'explique : en face de lui je me sais gré de tous les sentiments que j'éprouve. Oui : Gérard me laisse à chaque fois le plus joli rôle à jouer. Le fâcheux c'est que la pièce ne soit pas plus amusante.

8 *Avril.*

Ghéon est venu me relancer hier après dîner. Je l'accompagne sur les boulevards et ne rentre à Auteuil qu'à 2 heures. Ce matin je me lève un peu fatigué mais le cerveau lucide, industriel et voluptueusement actif.

J'achève le médiocre article de Sainte-Beuve sur Grimm, prends quelques notes au sujet de Barrès, puis sors par la porte du Bois, emportant Montaigne et les lettres de Flaubert à sa nièce. J'écris ces lignes, assis sur le premier banc vide. Il fait beau. L'air est délicieux à respirer.

Depuis trois jours déjà le ciel est pur. L'air est encore plus frais que tiède. Je jouis de chaque chose assidûment.

Été voir Jacques Blanche hier. « Qu'il fait beau ! », n'ai-je pu me retenir de lui dire en entrant. Mais lui, tout aussitôt : « Oh ! comment pouvez-vous dire cela ? Il fait affreux. Vous appelez « beau temps » le seul que je ne puisse pas supporter. » De pareils mots m'indignent comme un blasphème. Je ne devrais aller voir Blanche que quand il pleut.

Il aime qu'avec lui tout, autour de lui, soit morose.

Admirable lettre de Raymond Bonheur, en réponse à celle que je lui écrivis au moment de la mort de Carrière. Et cette inquiétante phrase, en post-scriptum : « Je reçois de Francis Jammes une lettre qui sera une des tristesses de ma vie. »

A chaque grave occasion se révèle à nouveau chez Jammes l'absence de bonté véritable.

N'empêche que ses deux livres, que j'ai reçus hier (*L'Église habillée de Feuilles*, et *Pensées de Jardins*) sont pleins de pages merveilleuses.

9 Avril.

Je relis quelques pages d'Anatole France...

J'aimerais France avec plus d'abandon si certains imprudents n'en voulaient faire un écrivain considérable. Alors je m'interroge. Je crains de n'avoir pas été juste. Je reprends *la Vie littéraire*, *le Jardin d'Épicure* surtout, où se confie le plus immédiatement sa pensée. Je lis cette phrase à laquelle j'applaudis :

« Une chose surtout donne de l'attrait à la pensée des hommes : c'est l'inquiétude. Un esprit qui n'est point anxieux m'irrite et m'ennuie. »

Je songe au mot de Goethe : *Le tremblement (das Schauern) est le meilleur de l'homme*. Hélas ! précisément... et j'ai beau m'y prêter... je ne sens point le tremblement de France; je lis France sans tremblement.

Il est disert, fin, élégant. C'est le triomphe de l'euphémisme. Mais il reste sans inquiétude; on l'épuise du premier coup. Je ne crois pas beaucoup à la survie de ceux sur qui d'abord tout le monde s'entend. Je doute fort que nos petits-enfants, rouvrant ses livres, y trouvent à lire plus et mieux que nous n'y aurons lu. Je sais que, pour ma part, je ne l'ai jamais senti précéder ma pensée. Au moins l'explique-t-il. C'est de cela que ses lecteurs lui savent gré. France les flatte. Chacun d'eux peut penser : « Que cela est joli ! Après tout, je n'étais pas non plus si bête : c'est bien cela que *moi aussi* je pensais. »

Il est de bonne compagnie; c'est-à-dire qu'il se soucie toujours des autres. Il n'attache peut-être pas grand prix à ce qu'il ne peut pas leur montrer. Du reste je le soupçonne de n'exister pas beaucoup, en retrait de ce qu'il nous montre. Il est tout en conversation, en rapports.

Ceux qui le fréquentent lui savent gré d'être introduits d'abord dans le salon et le cabinet de travail; ce sont pièces de plain-pied; le reste de la maison n'importe guère. Pour moi, je suis gêné de ne pas soupçonner, à côté, la chambre où l'on commet un crime, ni la chambre où l'on fait l'amour.

10 *Avril.*

Paul Laurens qui vient déjeuner, et avec qui je passe toute l'après-midi, me redit le désolant mot d'Albert : « Ah ! que les rêves de jeunesse ont donc du mal à mourir ! »

Dimanche 15.

Le nombre augmente... des choses que je me permets de penser, que je me permets un peu moins de dire, et que je ne permets aux autres de dire pas du tout. Par exemple : que le commencement de *Madame Bovary* est fort mal écrit.

Mardi de Pâques.

Les nerfs très fatigués à la suite de la journée d'hier où, passé 9 heures du matin, je n'ai pu travailler, ni même m'isoler, un seul instant.

Ce matin, à travers mon travail, circule une *folle* inquiétude : comment Jacques Copeau a-t-il pu rentrer chez lui samedi soir ? Dès dimanche je passai chez Georges Petit prendre des nouvelles de ce retour. Copeau n'y était pas; je laissai un mot pour lui, un mot d'interrogation pressante... Depuis, *rien*. Je vais y repasser ce soir.

Quel plaisir *profond* je pris à sortir hier avec les quatre enfants d'Élie Allegret. Je les menai au Jardin d'Acclimatation avec Domi. J'eus, tout le long de la promenade, le petit Jean et le tout petit André pendus après moi. De temps en temps, brusquement, l'un d'eux serrait ma main avec une sorte de transport. Je respirai leur affection comme un parfum. Jean tenait ma main droite, et le petit André ma main gauche. — Le temps était splendide. Nous vîmes partir un ballon.

Le petit Jean. Son inquiétude; son attention à chaque

fois qu'il m'a vu sortir de l'argent. (Pour le chemin de fer, la voiture, les entrées, les goûters.)

Je voulais rapporter à Jeanne un mot très amusant d'Eric, le frère puîné de Jean; je me suis arrêté brusquement, ayant rencontré le regard *inquiet* de Jean. Certainement, n'ayant jamais entendu relever par ses parents un mot de l'un d'eux (et c'est grâce à cela que chacun de ces enfants parle d'une façon délicieusement naturelle), il ne pouvait croire que je rapportasse ces paroles parce que je les trouvais charmantes; il craignait qu'elles n'eussent été déplacées.

Très bon berger déjà — « la guide du troupeau ¹ » — ne songeait pas à sa joie propre — s'inquiétait sans cesse à rassembler ses petits frères; épiait si l'un d'eux s'écartait; s'alarmait s'il ne les voyait pas tous *à la fois*.

Mercredi, 18 Avril.

Trouvé le papier qu'il faut pour écrire *la Porte Étroite*, et commencé de recopier. Trois pages.

Lundi, 23.

Ce matin j'ai rangé mes papiers qui s'étaient accumulés en désordre; lu les journaux de ces derniers jours, pris des notes et fait des coupures. — Cet après-midi, exténué, j'ai dormi une heure; lu la médiocre nouvelle de Blum, les revues arriérées, etc...

Achévé le volume de Flaubert (*Lettres à sa Nièce*).

27.

Je me cramponne au travail; mais souffre d'être distrait, et, malgré moi, cherche encore à me distraire.

La *pensée* de Léon Blum a perdu pour moi tout intérêt; ce n'est plus qu'un outil délié qu'il prête aux exigences de *sa cause*.

Voici longtemps que je n'avais lu livre de critique qui me satisfît autant que cet excellent livre de Paul Desjardins. Après son *Poussin*, je lis son *Corneille*, et sans aucune hâte d'arriver au bout.

Je relis *Madame Bovary*. Les difficultés que se propose de vaincre Flaubert sont toutes du même ordre, et Flau-

1. Ronsard.

bert trouve pour les réduire toujours les mêmes communs diviseurs.

Nous avons adopté depuis hier un pauvre caniche noir qui crevait de faim et rôdait depuis trois jours devant la porte. Son poil est tout feutré, tout épaissi par les plâtras sur lesquels il se couche, dans la maison en construction du voisin. A 2 heures du matin Em. me fait descendre pour aller voir si ce n'est pas lui qui aboie dans la cave où nous l'avons enfermé. Je ne crois pas qu'il soit intelligent, mais il est tendre.

J'ai baigné, j'ai savonné mon pauvre chien dans ma baignoire. J'espérais que la propreté allait donner quelque lustre à son poil ! Il a l'air, à présent, plus que jamais, d'un chien d'aveugle. Moi qui me promettais un chien de « race », je suis servi ! — N'importe ; sachons encore ici préférer les événements qui me choisissent, à ceux que j'aurais choisis moi-même.

Samedi.

Après un passable travail, sorti pour aller voir le brave La Pérouse, que je savais être seul ce jour-là. Je le quitte tout juste à temps pour aller cueillir Copeau à sa sortie de la galerie Petit, et je le raccompagne dans son quartier, devant dîner moi-même chez Auguste Bréal.

Très agréable dîner, avec les Philippe Berthelot, Moréas, Bonnard, et un sculpteur dont je n'ai pu reconnaître le nom.

Moréas proteste lorsqu'on lui parle de sa bonne mine et déclare qu'il est « très malade ». En y regardant mieux, on voit bien en effet que cette apparente « bonne mine » n'est qu'une assez fâcheuse bouffissure. Il se montre tel que je l'ai vu toujours, portant beau, soigneux de sa parole, et, d'un mouvement machinal, relevant continuellement, en la tordant un peu, sa moustache. Son grand œil de kakatoès me fait, lorsqu'il s'adresse à moi, une espèce de caresse qui m'émeut. Je voudrais lui dire combien j'aime ses vers, mais je ne puis sortir de moi le moindre compliment. Il parle de Victor Hugo avec une hauteur un peu dédaigneuse qui n'est du reste qu'un jeu ; il dit lui préférer Lamartine et récite de celui-ci des vers, qui, choisis ainsi et réchauffés par cette belle voix d'airain,

paraissent en effet pleins d'ambrosie. Il parle peu, reste bon enfant, n'exige pas autour de lui le silence, et ne parle qu'à quelques-uns à la fois.

Philippe Berthelot sortait, comme à l'ordinaire, des faciles paradoxes d'homme supérieur. La ruine de San-Francisco est « un petit événement sans importance »; l'éruption du Vésuve aussi; la grève du 1^{er} mai « n'existe que dans l'imagination des bourgeois affolés »; le procès Bonmartino est « un fait divers très banal, qui n'intéresse un peu plus que les faits divers quotidiens que parce que les noms sont italiens ». Et ainsi de suite. Moréas donne un peu lui aussi dans ce travers, qui est celui des trois-quarts des littérateurs ou des intellectuels d'aujourd'hui. (Paul Valéry, Gourmont, Viélé-Griffin, — j'ai nommé les plus dissemblables.) Il en est peu qui me fatiguent davantage.

Lundi.

Hier, vers les 6 heures, est revenu me voir l'insupportable petit daim qui a nom R. L., dont l'intrigue a fini par glisser une étude assez longue dans *l'Ermitage*. Il n'est d'ailleurs pas bête, ni peu verni; mais je trouve impertinent qu'à 19 ans il m'ait fait lire soixante pages de lui sans avoir lu une seule des miennes. Il vient à moi sans goût aucun, tout simplement pour se pousser et parce qu'il a compris que je pourrais le faire entrer à *l'Ermitage*. Je m'en expliquerai nettement avec lui s'il rappelle.

2 Mai.

Jammes m'écrit sur papier bleu ciel une lettre de curé, où il me rappelle les médecins de Pourceaugnac voulant persuader à celui-ci qu'il est malade. Peut-être suis-je au seuil du paradis, mais ce n'est pas à la porte qu'il croit. « Tu me parais inquiet, dit-il, comme un bouchon dans l'eau. » Je suis inquiet quand je ne peux pas travailler tout mon soûl.

(Je garde le brouillon de la lettre que je lui écris.)

Hier, sorti vers 2 heures. Été chez Albert.

C'est sa femme qui m'ouvre, s'écrie, au bas de l'escalier qui mène à l'atelier : « Papa ! c'est André », puis monte avec moi et s'installe, là, dans notre conversation, dans notre intimité, qu'elle gêne, qu'elle rend impossible,

et, durant les deux heures que je reste, elle ne démarre pas un instant. C'est ainsi *chaque fois* que je vais voir Albert. On cause avec elle à peu près de tout ce dont on aurait causé sans elle... mais pas de la même façon.

Et je sens qu'Albert en est excédé. Sous je ne sais quel prétexte, craintivement, il m'accompagne dans l'anti-chambre, puis, sur le palier, murmure en se penchant contre moi : « Je ne puis plus jamais être seul », et je vois deux grosses larmes de vieillard qu'il se dépêche d'écraser.

Lorsque tous deux étaient venus à Auteuil, Em. occupant sa femme, j'avais pu obtenir de rester assez longtemps seul avec lui. C'est alors qu'il m'avait redit la désolante phrase qui terminait le testament de son père : « Mes chers enfants, n'ayez surtout pas d'ambition. » Et Albert ajoutait lugubrement : « Il savait que nous n'étions pas de force. »

Et je me demande quelle reculade a dû opérer aussi le père d'Albert, qui, dans les derniers temps de sa vie, le soir, pleurait sans bruit, tournant le dos à la lampe, tandis que sa femme, auprès de lui, lisait le journal ou brodait et qu'Albert, par respect pour son père, faisait semblant de ne rien voir.

3 Mai.

Une méthode, c'est là ce que je ne puis parvenir à m'imposer, par turbulence excessive, non point que je ne désire m'y soumettre, mais mon corps se rebiffe sans cesse contre ce que propose mon esprit.

Que vaut ma résolution de me lever dès l'aube quand je n'ai pu dormir de la nuit ? ou de veiller, lorsque je tombe de sommeil ? Force m'est de ruser avec moi-même et de prendre le bon quand il vient.

Achévé l'étude de Paul Desjardins sur Corneille. Excellente. Un peu languette.

Em. devait partir hier pour Cuverville; mais j'étais si souffrant que je lui ai demandé de retarder d'un jour son départ. Après déjeuner, profitant de la brusque douceur, nous sommes partis dans le Bois de Boulogne et, longeant le talus des fortifs, avons gagné la Muette et l'avenue H.-Martin. Monté un instant chez ma tante Charles; Gérard m'avait cordialement proposé de venir me tenir compagnie pendant l'absence de Em.; j'ai dû

lui dire, avec le plus d'affabilité que j'ai pu, que je lui préférerais la solitude.

Travaillotté jusqu'au dîner.

Après dîner, lu à Em. les quelques premières pages de *la Porte Étroite*. Certainement la description du jardin est bonne; — mais la suite... ?

J'achève à voix basse *les Secrets de la Princesse de Cadignan* dont nous avons commencé à haute voix la lecture.

4 Mai.

Après une nuit d'insomnie affreuse, levé ce matin plus excité que fatigué.

5 Mai.

La conversation un peu trop prolongée, chez ma tante Charles, m'a fait manquer un admirable coucher de soleil. Dès que j'arrive rue de la Tour, c'est pour parler de ses ennuis. Elle est malade, mais ne parle qu'incidemment de sa santé; interminablement de Gérard.

« Qu'est-ce qu'il faisait hier ? Il a pris six tasses de café. Il a ouvert son manuel de droit, puis l'a refermé en s'écriant : « Ah ! je ne peux pas travailler aujourd'hui. » Il a feuilleté la *Revue des Deux Mondes*, puis a rejeté le numéro sur la table, en disant : « Rien d'intéressant. » Enfin il est sorti, brusquement, comme n'y tenant plus. Où allait-il ?... Même son père, André, son père qui ne fait attention à rien, a dit : « Mais qu'est-ce qu'il a donc ce soir ? »

J'espérais le trouver rue de la Tour, où j'arrivais pour dîner. Il dîne chez Robert Burnand. Très désireux de le voir, car il m'avait paru repiquer dans le noir avant-hier, je m'esquive de chez ma tante sans dîner et cours le retrouver rue de Varennes.

Dans le métro, écrit une scène de mon roman; lu du *Mémorandum* (le second) de Barbey. Admirable comme il sait bien user de *l'ivresse d'être à jeun*.

Gérard, qui dispose de la volonté d'autrui plus facilement encore que de la sienne, a décidé que j'irais, à minuit, retrouver avec lui Copeau dans la loge de Rogers. J'objecte ma fatigue, mon besoin de travail; rien n'y fait; et, ma foi, découvrant qu'on joue chez Antoine *le Canard sauvage*, où sans cette pression je n'aurais pas eu l'humeur d'aller, mais que tout de même

je désire entendre, je m'achemine avec ces jeunes gens sur les boulevards (eux me quittent pour *la Dame de chez Maxim*).

Je pensais ne rester qu'un instant chez Antoine, plaquer Gérard, Roggers, etc... mais cette étrange pièce me saisit comme aux premiers jours. Je ne puis plus partir.

Dans le train de ceinture qui me ramène à Auteuil.

Voilà je crois le premier lapin que je pose de ma vie !

Je devais retrouver Gérard à minuit devant la *Renais-sance*, monter avec lui retrouver Copeau chez Roggers. Me sentant fatigué et me désintéressant du jeu des acteurs (soucieux surtout de garder l'unité de leurs rôles et par conséquent ne me ménageant plus de surprises) je suis sorti au premier quart du quatrième acte, puis ai balancé si je devais attendre Gérard ou pas. J'ai pris un premier omnibus pour Saint-Lazare, un second pour la *Renais-sance*, puis un autre pour Saint-Lazare de nouveau, la crainte de souper avec à la fois Gérard et Roggers l'emportant. Puis la peur d'être impropre au travail, demain, l'avarice de temps, de forces, d'argent, puis l'ennui, puis surtout l'horreur de voir Gérard croire qu'il peut faire de ma volonté son jouet.

Dimanche.

Rentré hier à minuit et demi — me suis couché tout aussitôt. Ai passablement dormi, levé peu après 7 heures; pris un bain; écrit à Gérard; répondu à Jammes, et ai récrit de mémoire (j'aime assez cet exercice, mais qui m'a pris un peu trop de temps) la lettre qui a motivé celle que je reçois de lui ce matin.

Assez bouffonne l'histoire de cet avortement d'article.

J'avance dans le *Mémoire*, et m'amuse plus que je ne veux me l'avouer au guindage perpétuel de ce style, auprès duquel tout autre paraît *pâteux*.

Sors pour déjeuner avec les Ducoté.

Impossible de continuer comme ça; il faut consulter. Cette atroce fatigue me donne à la fin une espèce de peur de toutes les manifestations de la vie. Le soir, après le dîner chez ma tante Charles, je rentre dès 9 heures du soir, le cerveau tout assombri de fatigue; ne valant plus rien. Vais me coucher.

Lundi matin, 7 Mai.

Je me défie de l'honnêteté d'un sentiment dès que ce

sentiment peut me servir. C'est là ce qui me fit me dérober à l'article de Jammes. L'histoire reste assez bouffonne (je n'ai malheureusement pas gardé toutes *mes* lettres). Cet article m'eût été de très grand prix; mais dû à un malentendu. Je commence à croire que j'ai encore plus de fierté que d'orgueil — et d'effrayantes ressources de méchanceté contre moi-même.

A méditer sur ce *besoin de macération*.

* * *

10 *Mai*.

J'ai pris ce carnet tout petit, pour pouvoir le mettre en poche. J'aime l'avoir sur moi, m'occuper avec lui n'importe où, aussi subitement que je fais aujourd'hui en attendant mon tour chez le coiffeur. L'autre, trop grand, permettait trop d'apprêt.

Je dois filer à Cuverville dans deux jours. Cette pensée suffit à désorganiser mes journées. Employé tout hier et tout avant-hier à des courses. Ayant achevé le carnet d'Oxford et n'ayant pas encore cet affreux petit, je n'ai plus rien noté depuis le 7; n'ai du reste rien fait qui vaille; mon esprit détendu s'est laissé flotter au hasard. Il faut que je me décide à aller consulter. Voici déjà trois ou quatre ans que j'aurais dû m'y décider. J'ai trop longtemps pris mon parti de ces fatigues et de cette diminution de vertu. Absurde ! Que m'importe la sévérité d'un régime, s'il me permet de travailler davantage ! Qu'est-ce que j'ai donné jusqu'à présent, auprès de ce que j'aurais pu donner ? Depuis quatre ans, je me débats et piétine.

Dimanche.

Arrivé à Cuverville hier. Il fait si beau que ce jour s'apparente aux plus heureux de mon enfance. J'écris ceci dans la grande chambre au-dessus de la cuisine, entre les deux fenêtres ouvertes par où s'engouffre la tiède joie du soleil. Seule mon image fatiguée, que je vois dans la glace sur la paroi au-dessus de ma table, nuit au développement parfait de mon bonheur. (J'ai besoin de réapprendre méthodiquement à être heureux. C'est une gymnastique, comme celle des haltères; on y *parvient*.)

J'ai mes pieds au soleil, dans des chaussons de lisières vertes et bleues. Cette chaleur entre en moi, monte en moi comme de la sève. Il ne faudrait, pour être parfaitement heureux, que ne pas comparer cet instant à d'autres instants du passé — dont je savais parfois mal jouir parce que je les comparais à d'autres instants du futur. Cet instant n'est en rien moins plein de délices que tout autre de l'avenir ou du passé. L'herbe de la pelouse est profonde comme une herbe de cimetière. Les pommiers de la cour de ferme ne sont que d'épais flocons de fleurs. Leur tronc, passé à la chaux, prolonge leur blancheur jusqu'au sol. Pas un souffle qui ne m'apporte quelque parfum; celui surtout de la glycine, à gauche, là, contre la maison, si surabondamment fleurie qu'on entend d'ici ses abeilles. Une abeille est entrée dans cette chambre et n'en veut plus sortir. La lumière oint chaque objet comme de miel.

J'ai pu faire le tour du jardin, hier, avant le coucher du soleil. Le grand pommier penché vers le tennis souriait aux derniers rayons, bruissait, et devenait rose. Une effroyable averse, quelques heures auparavant, avait submergé la contrée et purgé le ciel de tout nuage. Chaque feuillage en était attendri. En particulier celui des deux grands hêtres pourpres, pas encore pourpre, mais transparent, mais blond, qui retombait au-dessus de moi comme une chevelure. Quand, sortant par la petite porte au fond du jardin, j'ai revu le soleil, la falaise lumineuse que formait devant lui la hêtraie, tout m'a paru si tendrement beau, si neuf, que j'en aurais pleuré de joie. Les larmes ne sont pas chez moi le privilège de la tristesse; mais aussi bien de l'admiration, de l'attendrissement, de la sympathie très brusque et violente, de l'excessive joie. Je ne me souviens pas d'avoir pu verser une larme pour un chagrin personnel (depuis mon enfance), moi qui pleure si facilement, si volontiers; au théâtre le nom seul d'Agamemnon me suffit; je ruisselle. Mon émotion tire de cet effet physique qui l'accompagne la garantie de son authenticité.

La violence de cette émotion m'avait comme terrassé; je ressentis, en rentrant, un assez fort mal de tête, et, dès après le dîner, accablé de sommeil, m'en allai me coucher.

Lu avant de me mettre au lit la biographie d'Athénaïs (Eudoxie) et quelques lignes de Tacite.

Lu ce matin quelques chapitres de Tacite (début du livre XI), puis mis à écrire avant de descendre au jardin.

Je sais que, dehors, une torpeur végétative m'envahit et que, si je m'y laisse aller, je suis perdu pour le travail.

Dimanche, 3 heures.

Après déjeuner, été dormir une heure (lu le médiocre article de Deschamps sur Ferrero); me suis réveillé dans l'étourdissement du bourdonnement des abeilles. Un essaim échappé de chez Frémont s'était engouffré dans la cheminée de la salle à manger. Ce jeune essaim, que Frémont voulait capter, incertain encore et qu'on voyait comme élastique au-dessus du faite de la maison, n'attendit qu'une flambée de papier dans la cheminée pour repartir et s'abattre, dans la pelouse, sur une des plus basses branches du cèdre. Mius, sa femme et ses trois enfants pas beaux, F. et Em. regardaient; je me joignis à eux. L'essaim strident, étourdi de soleil, circonvenait la branche; nuage actif qui se resserrait peu à peu. Bientôt un grand nombre d'abeilles, fixées, les unes directement à la branche, les autres agrippées à ces premières, formèrent une sorte de gourde, grossissant, se gonflant, s'allongeant à vue d'œil, puis de temps en temps laissant tomber sur le gazon comme d'épaisses larmes de poix brûlante.

Frémont, le fermier, partit alors pour chercher sa ruche. Quand il revint, Mius préparait l'échelle double; l'essaim n'avait pas bougé. Frémont mesura la distance du sol à la branche, tailla, précisément de cette hauteur, une perche à laquelle il assujettit la ruche. Les abeilles s'agitèrent un peu, c'est-à-dire qu'il se fit à la surface de l'essaim comme une évaporation brusque, lorsqu'il approcha l'échelle et qu'il monta dessus pour accoter la perche contre la branche. Tout fut enfin si bien disposé que, le poids de la perche et de la ruche inclinant légèrement la branche, tout l'appareil vint s'appuyer contre l'échelle et s'y soutint, la ruche sur l'essaim formant couvercle et le protégeant du soleil. Pour ombrer mieux encore, un parapluie fut ouvert sur l'ensemble, à moitié retenu par la branche, à moitié par l'échelle; équilibre subtil que le moindre souffle eût chaviré, — mais l'air est si tranquille aujourd'hui qu'à peine on voit au loin les hautes branches de l'avenue palpiter.

J'ai quitté la place, écrasé de soleil. J'écris ces lignes dans l'allée aux fleurs dont la partie voisine du potager est dans l'ombre. Je vois en face de moi, par-dessus le sombre rideau des lauriers de Portugal, le haut du mur de la maison où les grands sapins déjà portent leur ombre. A ma gauche, la ligne en fuite des espaliers; sur leur faite, le rouge vif des tuiles nouvelles; la branche d'un grand pommier neigeux s'élance et se balance dans la félicité de l'azur.

6 heures.

Nous avons pris le thé. J'ai lu à haute voix les premières pages du *Voyage d'un Naturaliste*, à Em., puis, installé sur un petit pliant, dans le fond du potager, après avoir lu quelques amusants articles d'Ernest Charles, je me laisse voluptueusement imbiber par le soir.

8 heures.

Frémont, qui attendait « la fraîche », est revenu, portant une perche au bout de laquelle, en manière de balai, il avait fiché un bouquet de feuilles de sureau. L'odeur de ces feuilles, préalablement foulées aux pieds puis trempées dans un seau d'eau, devait incommoder les abeilles : « C'est comme du poison pour elles », expliquait-il. Ayant donc dressé la perche sous l'essaim, il attendit une demi-heure environ que l'odeur du sureau repoussât les abeilles dans la ruche. En vain. La nuit tombait. Il fallait abandonner l'essaim ou se hâter. Je conseillai de couper la branche; c'est ce que la discrétion empêchait Frémont de proposer. Mius s'en fut chercher un énorme sécateur à bras. Frémont, monté sur l'échelle, tint la branche à deux mains en deçà et au delà de l'essaim. On avait étendu sur l'herbe une serviette, posé la ruche sur la serviette, non à plat contre terre, mais soulevée, accotée contre une planchette, de manière à ne pas gêner les quelques abeilles qui déjà s'y étaient installées. D'un seul coup Mius trancha la branche. Cela se fit le mieux du monde et Frémont, soulevant la ruche, put, entre la ruche et la serviette, glisser la branche avec l'essaim.

Mais lorsque tout fut fait, Frémont s'aperçut qu'il emportait à sa manche de chemise (il avait mis bas sa veste) un escadron assez méchamment animé; le plus amusant, j'allais dire le plus piquant, de l'affaire, ce fut

alors les efforts et les bizarres mouvements de Mius et de Frémont pour se débarrasser des dernières abeilles, heureusement engourdies un peu par la nuit. Chacun des deux s'était enveloppé la tête d'un linge blanc : l'effet de mascarade de ces deux hommes sautant et gesticulant dans le soir amusa beaucoup les bonnes et les enfants, et, comme personne ne fut piqué, la bonne humeur générale contribua à la joie de chacun (ou la bonne humeur de chacun à la joie générale — et ainsi de suite — phrases absurdes).

Couché avant 10 heures, je lus encore dans mon lit du *Mémorandum*. Sommeil coupé d'assez larges insomnies, où l'imagination s'échauffe et me propose d'absurdes sujets d'inquiétude.

Réveil sans fraîcheur; mais je me lève pas trop mal disposé.

Le ciel, de nouveau pur à présent (il est 2 heures) était rempli de froide brume ce matin.

Nous envoyons une dépêche à Albert pour l'engager à venir se reposer ici quelques jours.

Jusqu'au déjeuner correspondance et petit tour de jardin où j'échenille mes rosiers.

Étendu sur mon lit, ai lu l'article de Brisson sur Labiche et, à ce sujet, relu *la Station Champbaudet* — d'une ineffable stupidité. Puis, pour me retonifier, relis sitôt après les deux derniers actes du *Canard sauvage*.

Lu pendant trois quarts d'heure à Em. du *Voyage d'un Naturaliste*, mais je ne sais si je pourrai continuer cette lecture, qui d'abord me distrait trop des pensées dont se nourrirait mon travail, puis m'emplît, nous emplît tous deux, d'une espèce d'angoisse presque intolérable.

Sorti; aurais dû marcher; suis de nouveau requis par le jardin où je m'occupe à transplanter les boutures de rosiers de l'hiver et à tâcher de comprendre quel est l'informe animal qu'on appelle dans le pays « ver gris » et qui nous mange cette année toutes nos salades, nos fraisiers, etc... J'y passe une heure. Il fait grand vent. J'écris ceci dans l'avenue. Je rentre travailler. Comme il est tard déjà ! dans la journée et dans ma vie...

Mardi.

Jamais un homme, je ne serai qu'un enfant vieilli: Je

vis avec l'inconséquence d'un poète lyrique, mais deux ou trois idées en travers de mon cerveau, fixes comme des barres, crucifient toute joie; tout ce qui voudrait agiter son aile au hasard vient s'y froisser.

Écrit à Jammes une lettre assez importante; lu du Montaigne.

Après déjeuner travaillé à mon roman; je fais d'énormes efforts pour rouler un peu plus avant cette masse qui n'est pas tant lourde, mais qui ne présente pas de prise.

Pris le thé avec Em.; lu pendant une heure du Darwin à voix haute.

Vers 5 heures je vais à la foire de Criquetot. Médiocre cohue, où la peur de ne pas saluer qui me reconnaît, et de saluer qui ne me reconnaîtrait pas, me fait me glisser comme un voleur derrière les boutiques. Quelques roulettes avec une douzaine d'enfants très laids et très misérables. Rentré profondément attristé.

C'est effrayant ce que j'ai vieilli ces derniers temps. Certainement quelque chose en moi ne va plus. On ne peut ni vieillir plus vite, ni s'en apercevoir davantage. Je ne puis encore prendre cela au sérieux; je crois à une fatigue passagère. Déjà j'éprouvais cette affreuse vieillissure l'an passé, à même époque.

Mercredi.

Étrange engourdissement de l'esprit et de la chair. Léthargie. Après un grand effort, ce matin, pour boucler mon premier chapitre (et je n'y parviens pas) je me plonge dans la lecture (*Carnet d'un inconnu*, de Dostoïevsky).

Excellente lecture de Darwin (à voix haute). Les instants passés auprès de Em. (dans le jardin en particulier) sont d'une extraordinaire douceur. Sa tendresse, son charme, sa poésie font autour d'elle une sorte de rayonnement où je me chauffe, où se fond mon humeur chagrine.

Après avoir peiné dessus plusieurs heures, mon travail brusquement, vers la fin du jour, se décidant à marcher, je me décide à rester ici un jour de plus.

Jedi.

Non; la santé d'Albert m'inquiète trop. Je pars, pressé de le revoir. Il ne peut plus digérer que les œufs; en voici deux douzaines qu'on a pris ce matin sur les fermes.

Le temps est froid, pluvieux; je quitterais Cuverville sans regrets si je n'y laissais Em., et des roses prêtes à s'ouvrir.

Malgré que j'y fusse assez patraque, ces trois jours passés avec elle ressemblaient encore à du bonheur.

Vendredi, 18.

Rentré à Paris hier soir.

Achevé le Dostoïevsky en wagon.

Aujourd'hui vu Charmoy; causé longuement avec un très réel plaisir. Heureux de le voir travailler.

Il prétend être sujet, depuis quelques mois, à des rougeurs subites, si gênantes en société qu'il n'ose plus sortir. Le voici contraint à la sauvagerie.

« Ce sont, explique-t-il, les rougeurs de quelqu'un qui viendrait de mentir. Que voulez-vous que celui avec qui je parle, et qui me voit brusquement rougir ainsi, pense de moi ? Dernièrement j'ai pu changer ainsi de visage sur un mot que m'a dit Bartholomé, sur une question, et je me suis senti si gêné que je n'ai plus osé lui répondre. Moi qui, il y a peu d'années, avait un tel culot ! L'autre jour, chez de Max, j'ai rougi comme ça, deux fois; tout le monde l'a vu... Mais croiriez-vous que je rougis même seul devant ma femme. Oh ! c'est héréditaire; mon père ou mon grand-père (?) était ainsi; il en était venu, à force de sauvagerie, à se faire servir tous ses repas dans sa chambre. »

Samedi.

Insomnie prolongée. Souffrance aiguë à mon orgueil; cela mènerait à la folie si le jour n'arrivait pas assez vite. Oui, cette position était facile à prendre; elle est cruellement pénible à garder.

Ægri somnia.

Artisan de ma souffrance !

Quand j'irai bien, je rougirai de ces aveux. Travaillons.

Mal à la tête; sorte d'écran entre moi et les *pensées*. Ah ! vraiment ne saurais-je exiger de moi davantage ?

Lundi.

Nuit atroce; j'avais veillé jusqu'à 1 heure espérant que

la fatigue viendrait à bout de l'insomnie. Après un travail assez bon, je me couche la tête calme. Impossible de dormir et *refroidissement* progressif de tout le corps malgré l'amoncellement des couvertures. En vain je me frictionne, je mets des genouillères de laine, j'amène sur moi le couvre-lit. Je devrais étouffer; je grelotte.

Vers 3 heures, je m'endors, et suis réveillé dès avant 7 — pas trop fatigué en apparence, mais vulnérable de partout, à la merci de la moindre *contrariété*. Et c'est précisément ce matin-là que je reçois de Jammes la plus blessante des lettres. Et une du petit Louis Rouart, si terriblement combative (sous le couvert de la plus jolie sympathie), que je dois occuper toute ma matinée à lui répondre. (Il s'agit de l'article qu'on lui demande à l'*Occident* d'écrire sur *Amyntas* et où il veut montrer que... etc., etc... — faussant terriblement le sens de mon livre, de tous mes livres, de moi-même...)

Après déjeuner, pour me reposer, je reçois la visite de Paul Valéry. Charmante visite, mais qui me laisse fourbu.

Passé un temps énorme à répondre à Louis Rouart.

Il est de ces êtres qui ne se croient francs que lorsqu'ils sont brutaux.

25 *Mai*.

Détresse — égarement.

J'interromps ce journal; atroce fatigue.

.....

27 *Mai*.

Départ pour Genève. Je vais consulter le D^r Andréa.

.....

* * *

20 *Juin*.

Comme j'allais quitter Copeau, après avoir déjeuné avec lui : « Oh ! lui dis-je, tout à coup, regardez ce vieux monsieur qui se tient là, devant l'étalage de Marpon (c'était à côté du Hammam); c'est celui dont vous m'avez souvent entendu parler, mon vieux professeur La Pérouse. » Il restait là sans bouger plus qu'une figure de cire; son visage en avait la couleur; certainement il n'osait pas

toucher aux livres. Je quittai Copeau et m'approchai de mon vénéré maître. Je me souvenais de ce qu'il me disait l'avant-dernière fois que j'étais allé le voir :

« Je baisse; je baisse beaucoup. Autrefois j'étais bon marcheur; à présent, avec bien des efforts, je ne marche plus que très lentement. Il me semble que je fais les mêmes mouvements qu'autrefois, mais je vois que tous les autres me dépassent; autrefois c'est moi qui les dépassais tous, sans effort... »

4 Octobre.

Brusque départ de Cuverville pour La Poissonnière, appelé par une triste lettre d'Albert que Em. rapportait de Cricquetot hier soir. Promenade hier soir, tous deux, dans le jardin plein de lune et plein d'ombre, tard, après que les autres sont montés. Il fait si tiède que nous n'avons même pas de manteau. Mon cœur est tendre et prêt à fondre. Je voudrais tant qu'Albert ne mourût pas désespéré.

René désirait que j'invente je ne sais quelle fable pour expliquer ma venue. Quelle mortelle peur de se blesser, dans cette famille !

J'arrive. Albert est là, couché, qui m'attend.

« Oh ! pourquoi es-tu venu ? », s'écrie-t-il, en souriant; je le sens comme confus de ne pas être plus malade. Je l'embrasse.

— Mais, mon vieux, ta lettre m'a fait peur. C'est pour me rassurer que je viens.

Il me prend la main, la serre doucement.

— C'est vrai que j'aurais fait de même.

Fatigué d'essayer de dormir, il se lève; il circule le long des corridors déserts. Il cherche en vain le sommeil salutaire. Sa pensée flotte en lui comme la voile que tout vent propice abandonne. Et tandis que la nuit s'achève il écoute diminuer lentement sa vertu.

15 Octobre. Retour à Paris.

Voyagé avec un jeune vagabond de 17 ans, fils d'un chaudronnier de Douai, venu au Havre pour s'embarquer comme mousse. Le navire pour lequel il était recommandé, parti pour le Brésil depuis un mois. Après de

vains essais d'embarquement sur d'autres navires, il s'apprêtait à regagner son patelin.

Je crains bien que Paris ne l'arrête en route. Il a dix-huit francs dans sa poche, à quoi j'ajoute deux francs pour payer la voiture qui le mènera chez « un ami de ses parents, un adjudant, place de la République ». Les parents ne sont pas prévenus de son retour. Et je sens qu'il s'amuse assez d'arriver seul, libre, dans Paris, avec vingt francs qu'on va lui voler au premier carrefour. Je ne le lâche qu'après l'avoir vu monter en voiture.

Curieux, curieux, la psychologie du vagabond; je serais fort en peine de définir, mais j'entrevois pourtant la nature assez spéciale de la manie. Violemment intéressé par cet être (surtout comparé aux quelques autres vagabonds avec qui j'ai déjà frayé). Je saisis beaucoup mieux les traits communs, essentiels. Mais impossible encore de préciser.

Mardi matin, chez de Max. J'y trouve Lugné Poë; comme toujours, l'air à la fois plaintif et féroce; l'air de quelqu'un à qui l'on a marché sur les pieds. Il n'est pas plus tôt sorti de la pièce que de Max s'écrie : « Et maintenant que la blague parisienne est partie, mon ami, je suis l'homme le plus malheureux de la terre. X. s'est tiré une balle de pistolet en pleine poitrine, hier soir. »

Vendredi matin.

Lu une heure de *Nichée de Gentilshommes* dans mon bain, à la d'Aurevilly.

On interroge Fauré sur le temps à donner à son *Clair de lune* :

« Ça dépend de la voix, répond-il. Quand elle ne me plaît pas, je presse le mouvement. »

Je gêne parfois Marcel et le déconcerte par une approbation trop brusque et comme inconsiderée. Rien ne le rend plus circonspect à mon égard; je devrais y prendre garde.

23 *Novembre.*

Il m'en coûte d'écrire à Jammes aussi platement. Mais qu'y faire?... Il n'a plus de nez que pour l'encens.

Cuverville. - 7 Novembre.

Croquignole que j'ai lu hier m'a fait paraître plus faible encore *la Turque* que je lis aujourd'hui.

C'est une chose admirable à penser qu'il n'est sans doute pas une de ces Parisiennes qui, en applaudissant Rostand, ne se croie plus de goût que les Anglaises du siècle d'Élizabeth par exemple. Chaque public a le Shakespeare qu'il mérite.

1907

1^{er} Janvier.

HIER soir, dîner de famille chez les Charles Gide.

Jeanne m'apprend, puis Gérard, la démarche d'Arthur Fontaine auprès de Briand pour me faire décorer. C'est M., le chef de cabinet de Briand, qui est venu leur apprendre cela samedi. Comme M. ignore l'amitié qu'a pour moi Fontaine (amitié que, du reste, il ne pourrait pas s'expliquer), M. va croire que je me suis démené pour cette vaine affaire, dont, à vrai dire, je ne connaissais rien. Cela m'est parfaitement désagréable, et je n'ai rien pu manger de tout le dîner.

M. ne m'aime pas; il ne cache pas son mépris et son aversion pour tout ce que j'écris. Il souffre dans son affection pour Gérard, et surtout dans son amour-propre que Gérard préfère ma société à la sienne. Gérard ne lui cache pas son mépris. M. pense que ma fréquentation ne peut faire à Gérard que du mal, et, lorsque le docteur Andrée qui, lui, me connaît bien, a décidé la mère de Gérard à me confier la garde et l'éducation de celui-ci, au printemps dernier, la désapprobation de M. est devenue passionnée.

M. n'est pas précisément un hypocrite; mais tout de même il cache son jeu. Il est petit. Je me méfie des petits hommes. Depuis longtemps je dis à Gérard qu'il faut avoir peur de M.. Je tâcherai quelque jour de dessiner ce petit caractère, que des principes moraux maintiennent tout droit pour ne point perdre un pouce de sa taille. Il se montre plein d'affection, d'affectibilité; mais on sent toujours qu'il n'a pas beaucoup à dépenser. Type parfait

de l'arriviste. C'est à force de patience, d'économie minutieuse, d'hygiène, qu'il arrive. Il arrive à tout. Toujours égal à lui-même, il prend pour de la sagesse sa constance et pour de la vertu l'inturbulence de ses désirs. Assez sur lui.

J'ai perdu ma matinée à lui écrire. Puis été chez les G. montrer à Gérard un projet de lettre, que Gérard a le bon goût de ne pas trouver excellente. Il s'agissait simplement de faire entendre à M. que je n'étais pour rien dans la démarche de Fontaine. Il s'agissait surtout de ne point paraître vexé que lui, M., eût pu la connaître, alors qu'elle n'avait pas abouti. J'ai fini par comprendre, à force de recopier et de recommencer cette lettre, que, pour atteindre ce dernier point, le mieux était encore de ne rien écrire; et, finalement, j'ai tout jeté au feu.

Perdu à cette lettre à peu près trois heures; et quatre même, si je compte le temps passé chez les Ch. Gide.

Les Marcel Drouin sont venus déjeuner; vers 2 heures, les laissant, je me suis assoupi pendant une heure. Mais perdu le bénéfice de ce sommeil en m'occupant encore de cette exaspérante lettre à M. D'autres lettres ont pris ce qui me restait de patience. En vain j'ai voulu lire, travailler... Après dîner, déchiffré la sonate piano et violon que vient de m'envoyer Magnard.

Le meilleur moment du jour, c'est une demi-heure dans ma baignoire (à la d'Aureville) à achever quîètement le premier chapitre de Ferrero (*Antoine et Cléopâtre*).

2 Janvier.

Visite de Giovanni Papini, directeur de la revue *Leonardo*. Plus jeune que je n'aurais cru, au visage expressif et presque beau. Un peu trop pétulant; mais pourtant moins que les autres Italiens que je connais. Trop complimenteur; mais semble tout de même penser une partie de ce qu'il dit. Comme tous les Italiens que je connais, croit trop à son importance; tout au moins la montre trop; ou autrement que ne le ferait un Français. S'il savait combien j'ai de mal à me prendre au sérieux !...

Papini parti, je lis trois chapitres de Ferrero; et après le dîner, un quatrième.

L'important pour moi, maintenant, n'est pas tant ce que je lis, que la manière dont je le lis, l'attention que j'y apporte. Il me faut, par tous les moyens, lutter contre

la dislocation et l'éparpillement de la pensée. C'est aussi pour *cela* que je me suis réattelé à ce jour al; sans grand plaisir, mais comme moyen d'entraînement au travail. Mais à quoi puis-je oser prétendre, si, dès que je recommence à travailler, le sommeil de nouveau m'abandonne ?

3 *Janvier.*

Quel heureux temps c'était, que celui où, maître de toutes mes heures, j'en avais si bien disposé que chacune était toute emplie; où le moindre quart d'heure ne fuyait que portant sa charge. Tout mon travail était réglé d'avance; je savais, avant de me mettre au lit, chaque soir, ce que je ferais le lendemain; un travail me reposait d'un autre; j'aimais la contrainte de cette méthode et m'astreignais à une grande fidélité envers moi-même, à être tel que j'avais résolu.

Peut-être n'eussé-je pu continuer sans quelque raideur.

5 *Janvier.*

Rien écrit hier soir. Rien lu. Est-ce pour cela que j'ai mieux dormi ? Couché très tôt après dîner, j'ai pu remplir à peu près de sommeil cette vaste coupe, et la vider sans trop souvent reprendre haleine. Je me lève ce matin, la tête bien d'aplomb sur les épaules.

Journée très fatigante, hier. Le temps était clair; j'aurais voulu rouler à bicyclette jusqu'au quartier latin où j'avais affaire; mais incertain des garages, j'ai dû me contenter des impériales de trams. Première étape aux bureaux du *Mercur*; il s'agit d'obtenir un bureau de tabac pour la veuve d'Emmanuel Signoret; j'ai déjà parlé de cela à Fontaine; la demande qu'elle doit adresser au ministère sera appuyée de quelques signatures choisies; c'est ce choix que nous déterminons Vallette et moi. M^{me} Signoret ne saura jamais combien ces démarches m'embêtent.

Je gagne la rue d'Assas en traversant le Luxembourg. Depuis que je regarde plus les êtres, je regarde moins la nature. Il y a quelque dix ans, chaque ombre, chaque lumière auraient joué de moi. J'ai pourtant vu les pousses tendres des iris...

Déjeuner chez les Jean Schlumberger, excellent, où l'on m'offre, au dessert, de cette confiture d'églantier qui s'efforce si sauvagement de paraître orientale, et que déjà j'aimais à Braffy.

A 2 heures, chez Léon Blum. Ceci d'agréable avec lui c'est qu'il vous reçoit toujours comme s'il vous avait vu là veille. La conversation foisonne sans peine entre nous. Son livre sur le mariage doit être achevé dans un mois. Il l'écrit à peu près au courant de la plume. Je ne suis pas sûr qu'il ait tort. L'artiste chez lui n'a pas grande valeur et sa phrase, comme celle de Stendhal, n'a que faire de chercher autre chose que le mouvement même de sa pensée; celle-ci jaillit aussitôt de sa bouche ou de sa plume, abondante et nette à la fois — plus nette, il est vrai, qu'abondante, sans grand *Schaudern* — mais, par conséquent, exprimable aisément de part en part; ayant tête et queue, et se présentant comme il faut, toujours. On n'imagine pas récit plus correct, plus clair, plus élégant, plus aisé, que celui que fait Léon Blum, au pied levé, d'un événement, d'un livre, ou d'une pièce de théâtre. Quel excellent « rapporteur » il doit faire au Conseil d'État ! Ah ! si la politique ne courbait à ce point ses pensées, quel fin critique ce serait ! Mais il juge choses et gens d'après ses opinions, non d'après son goût. Il croit celui-ci moins sûr que celles-là et préfère fausser son goût plutôt que de se paraître inconséquent à lui-même. Tout ce qu'il dit aimer, on n'est peut-être pas toujours parfaitement certain qu'il l'aime, mais bien qu'il croit l'aimer et sait pourquoi.

Lundi.

Le désordre de ma pensée reflète le désordre de ma maison où chaque pièce reste « en souffrance ».

Hier soir, je me suis couché sans rien écrire, dès 8 heures 1/2, accablé de sommeil. Mais n'ai pu m'endormir... Impossible de décider si je pars ou non pour Berlin; impossible de décider même si je suis désireux d'y partir. M'y laisser emmener, oui, peut-être. Au moins mon flottant caractère a-t-il ceci de bon qu'il ne connaît pas les regrets. Cette indécision est à la fois effet et cause de ma fatigue... Peut-être vaut-il mieux, dès lors, rester à Paris.

Je laisse à mes amis le soin de faire passer pour du dédain et de la fierté mon apathie.

C'est quand je vois de Max malade et découragé que se révèle à moi-même la grande sympathie que j'ai pour

lui. Avant-hier, dans sa loge, son tragique visage était comme assombri par la fatigue. Forcé de jouer malgré un léger épanchement de synovie qui l'empêche de monter les marches du forum, il se plaint en outre d'une laryngite; j'avoue que je ne le trouve jamais meilleur que lorsqu'il ne peut pas donner toute sa voix. Son impuissance à ployer le genou lui fait aussi trouver quelques beaux gestes que son lyrisme n'eût pas de lui-même inventés.

L'après-midi, court essai de travail; je me décide enfin à aller voir Thadée Natanson. Une erreur d'adresse me fait sonner chez son frère; entendant ma voix il accourt et tout aussitôt son effusante amabilité me submerge; il me traite avec une subite intimité qui ne s'encombre pas d'estime et qui, ma foi, est sa façon de dominer. Son visage, malgré son sourire, à travers sa meilleure affabilité n'exprime qu'une calme férocité. Il me fait admirer ses peintures, un portrait de Monticelli entre toutes qui est vraiment une œuvre admirable; puis les panneaux de sa salle à manger, « sculptés tous en plein bois » — puis m'entraîne dans sa voiture et souhaite que j'aie quelque service à lui demander, « tant il serait heureux de m'obliger ». Descendant les Champs-Élysées, il me fait admirer l'ancien hôtel Dufayel qu'il vient d'acheter et où il creuse un théâtre « en profondeur » — une maison où il dépense sept cent cinquante mille francs, — ce qui, me fait-il remarquer, « n'est pas une obole ». Au demeurant, d'une obligeance extrême. Mais avec lui je ne sais quel personnage jouer — et ne peux pourtant pas être naturel.

Mercredi, 9 Janvier.

Bon travail après déjeuner et courte sieste. La correction de la traduction me fait revoir de près mon *Prométhée* et sentir avec joie, minutieusement, toutes les qualités de ma langue. De tout le livre je ne souhaiterais pas changer quatre phrases. J'admire beaucoup le travail des frères Tharaud sur leur *Dingley* dont je relis l'excellente refonte; mais combien ce travail de perfectionnement entrepris à quelques années de distance m'étonne et me reste étranger. Je ne puis, je n'ai jamais pu reprendre après coup une phrase; tout le travail que j'y applique, c'est

lorsqu'elle est encore en fusion; et chacune ne m'apparaît parfaite que lorsque la retouche y devient impossible.

Maurice Denis travaille à mettre au point ses décorations pour l'antichambre de Roucher. J'aime à le voir en blouse de travail, comme un simple ouvrier... Il atténue les roses trop suaves de ses nuages, assagit et tonifie ses harmonies. Ce ne sera jamais une de ses compositions les meilleures; mais il y a dans les premiers plans d'heureux morceaux. Maurice Denis saura-t-il à présent apprendre à travailler un peu moins facilement?... Mais sa facilité n'est, après tout, qu'une des manifestations de sa santé.

Il s'apprête à m'accompagner à Berlin pour la première de mon *Roi Candaule* et m'exprime sa joie de la manière la plus charmante. Je ne puis dire que mes sentiments pour Maurice Denis soient extrêmement vifs, et pourtant sa cordialité, son estime me flattent toujours dans le bon sens. Sa santé me réconforte, et ses jugements un peu frustes mais jamais inintelligents. Si je n'avais que des amis pareils à lui, ma sensibilité ne trouverait à s'épancher que dans des livres; mais, ces livres, je les écrirais.

Je retrouve Thadée Natanson à l'exposition de Sickert, où je m'en vais hannetonner, gauche et balourd; flatteur malgré moi, comme quelqu'un qui, sentant ses propos sans sel, sucrerait, sucrerait encore, pour leur donner du moins quelque douceur. Exposition de Walter Sickert, morse au point de défier la faveur; ce qui me plaît. Absurde conversation avec Thadée. Par fatigue je me laisse aller à dire de ces paroles que, écrites, on raturerait aussitôt avec honte. Je me donne à ses yeux l'air de « me plaindre » (l'air qu'on pardonne le moins — que je me pardonne le moins). Aussi pourquoi parler du silence qui m'enveloppe, à quelqu'un qui, vivrait-il trois fois, ne pourra jamais comprendre que, ce silence autour de moi, c'est moi *qui l'ai fait*. Je dis à Thadée que ni *l'Ermitage*, ni *Vers et Prose*, ni *l'Occident*, revues amies, n'ont parlé de mon *Amyntas*. J'aurais voulu qu'il comprît que je n'avais *pas voulu* d'articles là où la louange était comme obligée. Mais Thadée aussitôt de me consoler! Je le quitte pour ruminer l'onguement l'espèce de détresse où vous laissez le sentiment d'une mauvaise posture. Je dis « mauvaise

posture » car la *beauté* de cette attitude ne vaudra que si j'ai le courage (et la force) de la maintenir jusqu'au bout. Et j'ai tort de parler ici d'*attitude*, sans ajouter : *naturelle* aussitôt; car c'est lorsque je m'en dépars que je me contrefais et me ride; et je ne m'en dépars que fatigué.

Mauvais sommeil cette nuit; je remâche sans fin ces considérations, comme un bétel dont l'amertume ne sera jamais épuisée.

Mais, dès que je vais mieux, je comprends à nouveau qu'il ne faut pas se relâcher de sa dureté envers soi-même, revenir en arrière, palinodier; mais bien s'enfoncer plus avant dans sa voie, austèrement, féroceement.

Ceci dit, je vais me reposer un instant chez Copeau, par besoin de revoir mon image dans un miroir un peu flatteur.

Travail après dîner; j'achève de revoir la traduction de *Prométhée*, décidément beaucoup moins bonne qu'elle ne m'avait paru d'abord. Lu à haute voix un acte du *Cœur brisé* de Ford.

Samedi.

Journée toute calme et studieuse; qui eût été parfaite, si seulement j'avais pu dormir cette nuit. Le soir, continué la lecture de Ford à haute voix. Intéressant chapitre de *Hello* sur Shakespeare, dans les *Plateaux de la Balance*.

Dimanche.

Achévé la journée d'hier aux *Variétés* où Lavallière, Brasseur, Prince, outrepassent laborieusement leurs qualités dans *Miquette et sa Mère*. Max Dearly tout au contraire atténue sa pitrerie, se révèle excellent acteur. Ma fatigue m'exagère la médiocrité de la pièce. Les auteurs ont trop bien compris qu'avec le public d'aujourd'hui, il ne leur était pas nécessaire de se fouler. Parfois pourtant une scène habilement campée, un mot, montre qu'il ne tenait qu'à eux de faire meilleur, de satisfaire aussi les délicats.

Ghéon, qui nous savait à ce théâtre, surgit à la fin d'un entr'acte. Je lâche la pièce pour causer avec lui jusqu'à son train de minuit vingt-cinq.

Ghéon, plus bruyant et brillant que jamais, affirmatif, éclatant, tel que je l'aime — mais je sais trop, hélas ! que cet éclat n'est qu'une réaction passagère de son

morne enlissement à Bray. Il m'annonce qu'à présent il fait de la peinture, qu'il ne fait plus même que ça. — « Je fais des choses très bien; je te montrerai ça. Et ce qui me fait le plus de plaisir là-dedans, c'est de pouvoir me convaincre que les Vuillard, les Roussel et beaucoup d'autres qui nous charmaient... eh bien, mon vieux, c'est très facile à faire. » Bref cela l'encourage à estimer de plus en plus la ligne, la composition, la tenue, la retenue. C'est tant mieux.

Il crie tout cela sur les grands boulevards, faisant retourner tout le monde. Coiffé de sa casquette de drap, enfoncé dans sa peau de bique, il a l'air d'un parfait pochard. C'est ainsi qu'il me plaît, qu'il est *lui*.

Je dois le retrouver mardi au concert Bach.

Pierre Louys était trop Ionien, moi trop Dorien, pour que nous pussions nous entendre.

Charmoy est rentré fort souffrant d'une visite à l'hôpital des fous de... (Nemours, je crois). De Max m'avait déjà donné de lui de mauvaises nouvelles. Une carte me convie à venir voir dans son atelier les bustes de Nietzsche, Beethoven et Zola. Dans son atelier, il y a foule; mais seule M^{me} de Charmoy reçoit; elle m'apprend que José est couché depuis huit jours; me demande de l'aller voir. Ils ont lâché leur appartement de l'impasse du Maine, sans doute trop cher. J'arrive au 91 rue de Vaugirard, devant un escalier de bouge. Au deuxième étage, la clef est sur la porte car il n'y a pas de sonnette au palier. Une sorte d'antichambre obscure, puis la chambre misérable où gît Charmoy. Quantité de photographies s'efforçant de cacher la hideur des murs. Un simple sommier sous un matelas dans un coin; un dessus-de-lit de rencontre, une couverture d'une sorte de reps marron. Dans la chambre, formant demi-cercle autour du lit, une jeune fille un peu flétrie, au visage et à la coiffure de jeune page de Carpaccio, un avocat, un inconnu, puis, énorme, bouchant la fenêtre, Jean de Bonnefon. Sur le lit de José, des branches de mimosa que celui-ci froisse de ses mains exsangues; son veston de velours sied à son excessive pâleur. Je m'assieds sur le pied du lit où roulent pêle-mêle un manchon de plumes, un parapluie et des manteaux. La parole de Jean de Bonnefon est plus savoureuse

que son écriture; il ne m'a pas ennuyé un seul instant. Il cède la place bientôt à M^{lle} Anne Sée et à la doctoresse Contat.

Charmoy parle de cet hôpital de fous et me donne le désir d'y aller avec Dupouey, qui précisément est de retour.

En rentrant je passe chez les Drouin, où je trouve Jean Schlumberger. Il vient me retrouver à la fin du jour et reste à dîner. Je me force à lui jouer les variations de Dukas et parviens à ne m'énerver pas trop sur les premières.

Ce commis de Durand me réconcilierait avec l'humanité. Sur les quelques indications que je lui donne, il me retrouve dans la collection Peters la fugue de Bach en si mineur sur un thème d'Albinoni, que le pauvre La Pérouse voudrait connaître et que je serai si heureux de lui apporter. Je reçois le cahier de musique ce soir en rentrant — éreinté, je ne sais trop pourquoi, de ma visite à *Vers et Prose*, où j'allais rapporter à Paul Fort les épreuves des *Poésies d'André Walter*, qu'il réédite.

Trop fatigué pour aller ensuite chez les Laurens ainsi que je le désirais, je rentre, lis *Dingley*; perfectionne quelques pièces de Debussy.

Mercredi.

Rentré éreinté hier, incapable d'écrire une ligne.

Avais été retrouver Ghéon (après une visite chez tante Charles Gide, retour de Suisse) chez Copeau. Il nous présente ses aquarelles, qui le montrent évidemment très doué. Ensemble tous deux, nous allons revoir l'exposition des moroses et puissants Sickert. Je l'accompagne au concert Bach (*Concerto brandebourgeois*, admirable).

Aujourd'hui visite à l'hôpital de fous de la Ville-Évrard — d'où je ne rentre qu'à 8 heures. Trop long pour ici.

Jendi.

Réception de Barrès à l'Académie. Pour la première fois de ma vie j'entre dans la petite enceinte. Paul-A. Laurens, chez qui nous avons déjeuné et qui nous accompagne, recule devant la cohue.

Pourquoi parler ici de ce dont tous les journaux seront pleins? — Nous partons avant le discours de Vogüé.

Barrès porte le plus élégamment qu'on peut l'affreux costume. De nous tous c'est lui qui a le moins changé. Combien j'aime son mince visage, ses cheveux plats, jusqu'au son faubourien de sa voix ! Quel plat discours il nous a fait ! Que j'ai souffert des lâchetés, des flatteries, des hommages à l'opinion de l'assemblée, qui lui sont naturels peut-être, je veux dire pour lesquels il n'a point dû fausser sa pensée, mais qui cueillaient ici un applaudissement trop facile; comme aussi son coup de dent contre Zola.

Je ne fus pas le seul à remarquer le soin avec lequel, louant la famille de Hérédia, il eut soin de passer sous silence les gendres.

Personne ne fera-t-il donc ressortir par quelle étrange et retorse habileté, ce maître sophiste put, afin de les louer, faire rentrer dans son sac ces deux maîtres déracinés : Leconte de Lisle et Hérédia ? (Et Chénier ! et Moréas !)

Ressorti de là tout démoralisé de fatigue et de tristesse. Encore une journée pareille et me voici mûr pour la religion.

Feuilleté chez Charavay, qui les vend après-demain, une liasse de lettres de Flaubert. Sa franchise et sa bonhomie me reposent. Parmi beaucoup de billets insignifiants, quelques pages brusquement le montrent à nu, admirable. L'écriture est beaucoup moins belle que celle de Baudelaire, dont je vois aussi quelques feuillets.

Été remercier Charmoy de la journée qu'il m'a fait passer hier. Nombreuse société dans son atelier, et que cette fois il reçoit lui-même.

Retour par le métro; arrêt chez les Drouin; je rentre extrêmement énervé.

A la sortie du métro deux types m'abordent, se nommant : Ibels et je ne sais plus quel peintre espagnol. N'ayant rien à leur dire je les quitte après avoir essuyé quelques vagues compliments. Je fais mine de m'écarter d'eux; me retrouve à côté d'eux, attendant mon tramway — mais ne les reconnais qu'au départ du tramway (oui, ceux-là mêmes que je viens de quitter à l'instant) — et qu'à cause du grand coup de chapeau qu'Ibels me tire. A qui pourrais-je faire croire qu'il n'y a pas là volonté de ne pas reconnaître, impertinence, etc... ?

Em. se demande si elle me souhaite (et si je me vois) prononçant un discours à mon tour dans cette assemblée.

— Je n'en prends guère le chemin, pauvre amie. Je me souhaite de moins en moins dans des assemblées où il ne me soit pas permis de renifler tout mon soûl.

Cette phrase de Barrès contre Zola, à la relire, m'indigne encore davantage. Il y a quelque bassesse d'âme, à ne jamais exagérer que des opinions profitables.

Samedi.

Après déjeuner, chez les Van Rysselberghe. Maurice Denis arrive, qui, d'un éclat de rire, balaie tout ce que j'entassais d'arguments pour ne pas aller à Berlin. Impossible de résister à sa cordiale assurance.

Dimanche.

Départ pour Berlin avec Maurice Denis.

Berlin. Musée.

Dans la même salle :

Michel-Ange : *Jean-Baptiste*, très Donatello, d'une excessive jeunesse; d'un maniérisme sans fadeur, cou étrangement long, torse grêle; dans la démarche, plus de rythme que de direction. Dans la main gauche il tient un gâteau de miel, et, de la droite, il porte à sa bouche je ne sais quoi d'amer qui fait que sa bouche est tordue.

Œuvre admirable; plus parfaite mais non plus belle peut-être que la petite ébauche d'un Orphée [Apollon (?)] — à peine aussi haut qu'un glaïeul, qui, dans le marbre épais encore, palpète d'une vie glorieuse. Il tient la lyre, d'un bras replié à plat contre le flanc gauche; de l'autre bras s'appuie à ce qui sera branche d'arbre. De Michel-Ange encore, un très petit bronze sous vitrine, parmi d'autres figurines de la Renaissance, a gardé le charme de la cire amollie. Simple torse du Crucifié.

Salle 30.

SALLE 30.

Domenico Veneziano :

Tête de femme, vue en parfait profil, sur fond de ciel bleu, repeint sans doute, en relief sur le ton délicat, un peu blafard du visage. Nuque très dégagée à la ma-

nière d'un Piero della Francesca; robe de soie brochée, d'une somptuosité indiscrete.

Pollajuolo :

Un petit David de très médiocre peinture; mais d'assez bizarre impression. Les pans de son manteau, dont les coins sont passés dans la ceinture, relevés presque impudiquement, découvrent les jambes d'une ligne nerveuse et très élégante.

Verrocchio :

Une Madone à l'Enfant. Comme à son ordinaire, il marque les ombres sur les chairs par un monotone brunissement.

Un petit bois sacré, symétrique à peu près, plein de mystère pourtant et de charme, où se rencontrent un Christ enfant, un Baptiste à peine un peu plus âgé. Près d'eux, des biches viennent boire; des anémones des bois étincellent sur le vert très sombre du sol. Voici, non loin, saint Joseph et Marie qui s'avancent. (Cela est attribué à quelque élève de Filippo Lippi.)

Dierick Bouts :

Une Madeleine oignant les pieds du Christ. Elle est à l'extrême gauche du tableau. Au coin d'une table, le Christ qui mange, en compagnie de trois disciples, du pain et quelques poissons. Un donateur, agenouillé dans le coin de droite, fait pendant à la Madeleine.

De Dierick Bouts aussi une très belle crucifixion.

Carpaccio	1470-1522
Tiziano	1477-1576
Tintoret	1519-1594
Veronese	1528-1588
(Inexplicable gouffre. A examiner.)	
Tiepolo	1696-1770
Guardi	1712-1793
Canaletto	1720-1780

1^{er} Février.

Retour de Berlin le 30 janvier. Gaspillé misérablement

les deux premiers jours. Hier je me ressaisis et ne me couche pas sans avoir écrit le début de *l'Enfant Prodigue*.

Ce matin je me défends de sortir. Je commence par travailler. C'est ainsi qu'il faut faire, et toute autre méthode est absurde. Après-midi très dissipée encore, mais non sans intérêt. Inutile de continuer à noter les occupations, les rencontres. Je dois consigner ici mes « concentrations », non mes dissipations. Lu, en route, avec grand profit, le début de la *Vie de Rossetti*, par Dupouey; hélas, mal écrite.

6 Février.

Délaissé ce carnet, ces derniers jours; mais c'est pour le travail. J'élabore un *Enfant Prodigue*, où je tâche à mettre en dialogue les réticences et les élans de mon esprit.

Ce matin, lettre de Claudel; lettre pleine d'une colère sacrée, contre l'époque, contre Gourmont, Rousseau, Kant, Renan... Colère sainte sans doute, mais colère tout de même, et douloureuse à mon esprit autant que l'abolement d'un chien à mon oreille. Je ne puis supporter cela et me bouche l'oreille aussitôt. Mais j'entends tout de même et j'ai peine ensuite à me remettre au travail.

9 Février.

Valéry ne saura jamais toute l'amitié qu'il me faut pour écouter sans éclat sa conversation. J'ensors meurtri. Hier j'ai passé avec lui près de trois heures. Plus rien, ensuite, ne restait debout dans mon esprit.

Sortant avec moi, il m'a accompagné au Bois. J'avais pris mes patins qui dormaient depuis dix ans dans une caisse et, ma foi, sur la glace, je ne les ai pas trouvés trop rouillés. Valéry ne m'a point quitté; je souffrais à le voir m'attendre, de sorte que je n'ai presque pas patiné. Repartant avec lui je l'ai quitté devant la porte des Charles Gide, où je suis monté prendre des nouvelles de Gérard.

Et, naturellement, impossible de travailler le soir. Après une telle « conversation » je retrouve tout saccagé dans ma tête.

La conversation de Valéry me met dans cette affreuse alternative : ou bien trouver absurde ce qu'il dit, ou bien trouver absurde ce que je fais. S'il supprimait en

réalité tout ce qu'il supprime en conversation, je n'aurais plus raison d'être. Du reste je ne discute jamais avec lui; simplement il m'étrangle et je me débats.

Ne m'a-t-il pas déclaré hier que la musique (il en est sûr) allait devenir purement imitative; ou mieux, une notation de plus en plus exacte de ce que la parole ne pouvait plus exprimer, mais sans plus aucun souci esthétique : un langage *précis*.

Il dit aussi : « Qui est-ce qui s'occupe aujourd'hui des Grecs ? Je suis convaincu que ce que nous appelons encore aujourd'hui « langues mortes » va tomber en putréfaction. Il est impossible désormais de comprendre les sentiments des héros d'Homère. Etc..., etc... »

Mes pensées, après des propos de ce genre, mettent à se redresser plus longtemps que les herbes après la grêle.

12 Février.

J'achève peu à peu *le Fils prodigue* — mais aujourd'hui m'en distrais pour faire face aux lettres de Berlin. Blei et Grève se canardent autour de *Saül*, chacun pensant emporter le morceau.

Ma conduite est assez simple si je suis une ligne très droite. Mais je risque gros. N'importe; je crâne et, pour garder mon attitude, vais perdre ma situation. Je garde copie de mes lettres, que j'ai été lire à Marcel Drouin ce matin.

Hier, été voir de la peinture avec Rouart. Très beaux Gauguin, Van Gogh, Cézanne. Mais j'étais assez fatigué par mon irritante journée de la veille. J'avais cru devoir aller à la représentation de *Notre-Dame de Paris*, pour faire la cour à de Max (dans Claude Frollo). J'avais donné rendez-vous à Jean Schlumberger, pour m'aider à supporter la pièce. Mais il n'avait pu venir.

Pendant la première demi-heure, le factice et le saugrenu de cette pièce me donne envie de gifler mes voisins; je crois n'en pouvoir supporter plus d'un acte. Mais de Max n'est visible qu'entre le neuvième et le dixième tableau. Bon, d'ailleurs; donnant un semblant d'existence à ce fantôme déclamatoire et odieux. Je pars sitôt après, n'y tenant plus.

16 Février.

Fatigué de nouveau; mieux vaut alors s'arrêter d'écrire,

que de forcer. Ce que je voudrais interrompre alors, ce n'est point le travail, mais la diverse occupation du jour. Relu hier soir ce qui est fait de *l'Enfant Prodigue* ; il n'y a que très peu à reprendre, et certainement j'en suis satisfait.

Passé une heure avec le livre de Suarès, exaspéré par le pathos et le faux sublime de cet esprit. Puffisme religieux. Que m'importe de savoir que son livre fut terminé le Vendredi-Saint ? Et qu'appelle-t-il *être terminé*, pour un livre de cette sorte, qui n'est qu'une collection de feuillets ?

Le seul passage sur Goethe et Pascal me plaît ; Suarès y dit, et fort bien, des choses excessives, et qui me parurent justes d'abord ; mais à y bien réfléchir à présent je me persuade que cette opinion sur Goethe est celle qu'il est le plus *facile* d'avoir, c'est celle que moi-même j'ai traversée ; et c'est quand j'en suis sorti, de cette opinion, que j'ai commencé d'avancer véritablement dans la culture.

Si je reste sans étudier mon piano quelques jours, la plus belle page de musique me trouve sans sentiment pour la jouer. Avec l'agilité des doigts, le sentiment revient. — Importance de l'instrument ; dès qu'il est bon on se découvre quelque ingéniosité nouvelle pour s'en servir. Une bonne plume est de quart dans mon génie.

Peut-être que la fonction crée l'organe ; mais, après, l'organe invite au fonctionnement.

21 Février.

Encore une crise d'orgueilite, chez les Charles Gide, tantôt. Une bouffée de vantardise (à propos de mes représentations en Allemagne) pour laquelle Lafcadio se flanquait, le soir, un coup de poinçon dans la cuisse. Et cela devant Gérard ! Combien de fois j'ai cherché mon bistouri le plus cruel pour crever chez lui de semblables abcès. Et qu'il eût été facile, aujourd'hui, de me rendre la pareille. J'aime sa gentillesse de ne l'avoir point fait.

Mais en sortant de chez les Charles Gide j'avais les tempes serrées comme lorsque je voudrais ravalier mes paroles.

Si absurde que soit ici ma conduite, je peux l'expli-

quer : quand je sens que je ne jouis pas d'un crédit suffisant, je veux l'imposer, je m'y prends comme je peux, avec une affreuse maladresse, qui m'enlèverait ce crédit, si je l'avais; j'insiste alors; j'exagère tout; je perds tout.

Heureusement, la plupart du temps, le dédain, le mépris, m'épargnent ce désarroi. Le simple sentiment de dignité devrait me l'épargner toujours.

Départ pour Cuverville. 22 Février.

Robidet, le garde, durant une chasse raconte à Édouard :

« Ah ! M^{lle} Marie (notre vieille bonne) c'était une personne bien spirituelle ! Un matin que j'entrais dans la cuisine, elle me fait signe de venir : « M'sieur Robidet, » venez donc voir un peu », qu'elle me dit; elle me conduit au pied de l'escalier du bâtiment de la cuisine, là où on range les chaussures qu'on va cirer, sur la dernière marche : « Regardez voir un peu les chaussures des » amis de Monsieur ! » Alors elle me montre : à l'une manquait un talon, à l'autre un bout de semelle, une autre qui se décousait du bout... Ah ! elle était bien spirituelle, M^{lle} Marie ! »

16 Mars.

Achevé il y a quelques jours *l'Enfant Prodigue*. La composition du poème brusquement entrevue à Berlin, je me suis mis aussitôt à l'œuvre; pour la première fois l'exécution a suivi immédiatement la conception. J'avais peur, si je le couvais plus longtemps, de voir le sujet foisonner, se déformer; enfin, j'étais las de ne plus écrire et tous les autres sujets que je porte présentaient trop de difficultés pour être traités aussitôt.

De sorte que cet *Enfant Prodigue*, je n'ai guère mis qu'une quinzaine de jours à l'élaborer et à l'écrire.

J'ai mis huit jours à le corriger. Entre Drouin et Copeau comme *l'Homme entre deux Maîtresses*, je me suis volontiers prêté à ce travail de mise au point.

Je lis aujourd'hui, dans *l'Histoire de la Langue française* de Brunot : « Corneille et Racine ont subi la règle, ce ne sont pas eux qui l'ont faite. Si, plus tard, par l'ascendant de leur génie, ils sont devenus des autorités de langue, de leur vivant, ils se corrigeaient humblement, l'un pour satisfaire Vaugelas, l'autre par respect pour le Père Bouhours, correcteur attitré du beau langage. »

(Préface, p. xv.)

Je ne sais pourtant si je fais bien de céder à Copeau sur ce point : il prétend que « lui parler » est incorrect. Effectivement je ne trouve rien dans Littré qui l'autorise, et pourtant il n'y a pas moyen d'exprimer autrement ce rapport : « Quiconque veut parler au Père doit *me parler*. »

— *Je lui parlais* fort aisément sans toi. »

N'importe; je corrige.

Mars.

Hier, éte entendre le Père Janvier à Notre-Dame. Nous avions dîné avec Rouart. Notre-Dame, mal éclairée, nous déçoit; mais point le Père Janvier, que nous écoutons jusqu'au bout sans lassitude et sans ennui. De continuelles allusions politiques l'aident à mouvementer son discours. A quelques sièges devant nous, Boni de Castellane écoute l'enseignement de ses devoirs. Sujet du discours : l'Erreur — les péchés par ignorance. Nécessité de *s'instruire*; c'est-à-dire : d'apprendre à connaître la *Vérité*. Ah ! que cela est beau ! Courons vite emprisonner Galilée.

22 Avril.

Je viens de faire une petite maladie qui m'a tenu couché douze jours; et j'admire que je ne me sente pas plus affaibli après la longue diète à laquelle m'a soumis le docteur. (Typhlite — mais je ne suis pas convaincu d'avoir été *vraiment* atteint; ma maladie a consisté surtout dans ce jeûne de douze jours.) Lu *le Faucon* dans La Fontaine et dans Boccace; du *Quart-Livre* de Rabelais; *l'Anneau d'Améthyste*, qui me confirme dans mon jugement sur France, et *Putois* encore plus; des *Cent Nouvelles Nouvelles*, du Lanson, etc..., Saint-Evremond.

A présent je corrige pour Claudel les épreuves de *Connaissance de l'Est*.

J'ai voulu me remettre à *Ajax*, mais, examinant mieux le *sujet*, je crains de ne pouvoir expliquer, excuser même le geste d'*Ajax* sans intervention de Minerve ou de la folie; il faudrait les deux à la fois : pratiquement absurde (il l'est suffisamment) et, idéalement, admirable (il ne l'est point). — Rien à faire.

Reçu grande abondance de visites ces jours derniers : et desquelles je ne pouvais me défendre.

Ma première sortie, avant-hier, fut pour l'exposition de Maurice Denis. Les grands éloges qu'on lui prodigue

m'avaient fait en attendre plus. Se défier décidément de l'unanimité des éloges... Mais ceux qui louaient ici se sentaient en retard vis-à-vis de Maurice Denis.

Dans la chronique du *Temps*, de Brisson, lettre de Bernstein qui donne assez exactement la mesure de sa valeur. Ne pas comprendre la valeur esthétique de l'*honnête homme*, quelle infirmité ! Mais Bernstein écrit : « Nous sommes des touristes en quête fiévreuse de » pittoresque. » D'où, dans ses drames, cette esthétique de Buttes-Chaumont.

23.

Excellente exposition de Cross; où je regrette de ne trouver point Cross lui-même, que j'aurais eu plaisir à féliciter.

24.

Je vais consulter Marcel Drouin au sujet des épreuves de Claudel que je corrige. Admirable *Connaissance de l'Est*, que je revois en détail. Certains chapitres, moins pleins, moins heureux, ne déparent pourtant pas le livre; un grand nombre sont de la plus altière beauté.

Me suis également occupé de l'édition de Signoret, que veut bien accepter de faire le *Mercur*, pour le soutien de la pauvre veuve. Certains de ces poèmes (presque tous les derniers) sont parmi les plus éclatants et les plus pompeux que je connaisse. Et même il ne suffit pas de parler ainsi : à vrai dire, dans notre langue, je n'en connais pas de plus beaux.

25.

Déjeuner chez les Ch. Gide avec M^{me} de Watteville. Grande « distinction » morale. Mais croit un peu trop que les vrais poètes ne vont jamais aux cabinets. Admire beaucoup l'*Intelligence des Fleurs*. Et ainsi de suite...

30 Avril.

Vais chercher Gérard à qui j'avais promis d'aller voir avec lui le *Timon* de Fabre (chez Gémier). Coûteuse soirée sans aucun profit. La pièce toutefois est plus intéressante que je ne l'espérais. De Max bon; très bon même dans les parties ironiques du troisième acte.

Faiblesse d'aller avec Gérard le retrouver après le spectacle. Nous prenons des consommations à la terrasse d'un café, en médiocre, nauséabonde compagnie que de Max

traîne à sa suite. Ventura tout à coup surgit. Colère de Gérard d'être « obligé de la revoir ». Nul intérêt. Exaspération que me cause ce temps perdu. En voici, j'espère, pour longtemps.

Jamais encore la médiocrité des propos ne m'avait autant fait souffrir; et plus encore le sourire de complaisance que je me forçais d'avoir.

— C'est un paysan qui voit un perroquet sur une haie; veut s'en saisir; s'approche, et quand il tire son chapeau pour le rafler : « Bonjour Jacquot », dit le perroquet. Sur quoi le paysan, confus : « Oh ! pardon, Monsieur; je vous prenais pour un zoiseau ! »

— J'adore cette histoire-là, s'exclame la petite, qui rit comme un grelot à chaque mot de de Max.

Je consigne pourtant ici, de qualité bien supérieure, cette « nouvelle à la main » que colporte le jeune Nau :

— Deux minuscules morveux vadrouillent avenue du Bois. Passe une somptueuse calèche. « Tu vois cette femme ? dit l'aîné; eh bien, mon vieux, hier j'aurais pu la baiser. — Tu la connais ? — Non; mais je bandais. »

A fait la joie de Marcel à qui je la rapporte ce matin. « Admirable exemple pour expliquer la distinction entre le *can* et le *may* anglais », dit-il.

1^{er} Mai.

Je vais bien; suis heureux. Je connais de nouveau cette sorte de *sensation morale* indéfinissable, qui fait la démarche légère : je suis porté.

2.

Mauvaise journée après une mauvaise nuit. Énervement; dépossession de moi-même. Perte de forces et de temps.

3.

Matinée occupée avec Wojtkiewicz et son charmant compatriote Joseph Retinger (et Druet) à courir de gare en gare et de bureaux en bureaux à la recherche des colis de dix toiles que S. envoie de Cologne.

16 Mai.

Retour de Cuverville où nous avons passé trois jours. J'avais, avant mon départ, écrit une préface pour l'exposition de Wojtkiewicz. Qui d'autre l'eût faite, dès l'instant que Maurice Denis se retirait ?

Copeau, très habilement, lui fait vendre une toile, en s'écriant, devant l'« amateur » : « A la place de Gide, je sais bien que c'est celle-là que j'aurais choisie ! »

Perplexités, en corrigeant pour Claudel les épreuves de *Co-naissance au monde et de soi-même* ; si souvent la grammaire et la syntaxe y sont volontairement violentées que je crains, par endroits, de prendre pour faute quelque anomalie délibérée. Mais que penser de « plus ou moindre » ? La certitude religieuse donne à ce robuste esprit une infatuation déplorable. Peut-être n'écrit-on pas très bien, sans quelque peur de se tromper.

17 Mai.

Je sortais ; j'allais trouver Philippe Berthelot pour lui demander conseil au sujet des représentations du *Roi Candale* à Cracovie, dont m'avait avisé Wojtkiewicz ; au bas de la Villa je suis appréhendé par Jaloux qui arrive de Marseille et Miomandre qui le pilote dans Paris. Ce dernier tout en gris, sémillant, verveux, léger. Jaloux un peu pâteux et l'esprit comme enchainé ; mais fort sympathique. Il m'était aisé de continuer ma route, fût-ce avec eux ; je n'en fis rien. Une sorte de vertige déconcerta en un instant ma volonté, dont aussitôt les freins se relâchèrent : me voici livré à toutes les impulsions sans aveu de la curiosité, de la vanité... à tous ces menus ressorts sans nom que l'on maintient en esclavage et courbés, mais que, parfois, chez moi, une défaillance nerveuse laisse se redresser... bref, un état de complète anarchie, et, si ce mot ne m'irritait si fort, je dirais : « d'irresponsabilité ». Moi qui, le matin même, précisément me félicitais d'« aller bien ». Oh ! que je suis encore loin de compte ! (Il faut pourtant comprendre et admettre que certaines natures, dans le « laisser-aller » se déforment. Je ne dis pas cela pour moi, qui l'ai toujours compris, mais bien pour Fontainas, Jammes et pour l'École belge.)

J'entraîne donc Jaloux et Miomandre, les ramène *at home*. Nous voici dans mon cabinet. Il appert que je n'ai rien à leur dire, rien à apprendre d'eux. Pourtant j'ai lu le livre de Jaloux et ne l'ai point du tout trouvé mauvais ; mais quand je veux lui en parler, je m'entortille dans des restrictions pour marquer à la fois ma franchise

et la finesse de mon goût critique. Puis, je ne sais comment, pourquoi — par cette absurde fatalité qui fait Muichkine s'approcher du vase fragile qu'il a peur de briser — je lance Suarès sur le tapis (sujet brûlant, sur lequel je sais que nous ne pourrions pas nous entendre). La lettre que je viens d'écrire à Mauclair, au sujet de Suarès, est dans ma poche; je la garde depuis trois jours, dans l'ignorance de son adresse, que Miodandre me donne aussitôt. J'ai le malheur d'être un peu fat de cette lettre; et surtout d'avoir osé l'écrire. Une démangeaison me vient de la montrer. Allons ! je n'y tiens plus. L'enveloppe n'est d'ailleurs pas fermée. Avec le plein sentiment de mon erreur, de ma faute, tenant d'une main tremblante cette feuille que je lis en débouchant à chaque phrase, je lis. Je lis péniblement, la sueur au front, *en me forçant*, m'interrompant, scrutant l'effet désastreux de cette lecture, parfaitement lucide et conscient; puis je reprends, je continue...

La nuit a passé par là-dessus; j'en suis encore malade; le moindre tort de ce méfait, c'est de m'empêcher à présent d'envoyer ma lettre. Mais le plus grand mal qu'il me cause c'est d'occuper et d'obombrer si longtemps ma pensée.

J'écris tout ceci pour m'instruire; mais c'est me fortifier contre moi-même qu'il faudrait. Car déjà je connaissais bien mon travers; et cet absurde besoin de me livrer, sans armes, sans malice, au premier venu.

Dimanche.

Le seul souvenir de ma sottise d'avant-hier me donne encore comme des coups de grattoir au cœur.

Lu hier le *Roman d'un Roi de l'Or*, d'Upton Sinclair; quelque chose de fort mauvais, tout à fait hors littérature.

Les Charles Gide et les Drouin viennent déjeuner. La moindre société, et fût-ce la plus amicale, me cause un véritable désarroi nerveux; forcé de me mettre au silence, comme on met au pain sec un enfant; je parais morose dès que je ne suis plus emporté; et j'aspire à la solitude.

22 Mai.

Hier soir, *Salomé* de Strauss. Ghéon nous redit ce mot de M^{me} Strauss (que rapporte Viélé-Griffin), trou-

vant que le public parisien n'applaudit pas assez l'œuvre de son mari : « Allons, il est temps de revenir ici avec des baïonnettes. » Peut-être apocryphe...

Exécrable musique romantique, d'une rhétorique orchestrale à vous faire aimer Bellini. Seules les parties de pittoresque comique (les mages) ou morbide, réticences de Salomé quand Hérode veut la faire danser — le rôle de Hérode presque entier, attestent un remarquable « savoir faire ». Lasserre remarque de même l'excellence de la truculence comique chez Hugo; — de même les *Maîtres-Chanteurs* — mêmes causes. Et mêmes causes des défauts : indiscretion des moyens et monotonie des effets, fastidieuses insistances, insincérité flagrante; mobilisation indiscontinue de toutes les ressources. De même Hugo, de même Wagner, quand les métaphores lui viennent en tête pour exprimer une idée, ne choisira pas, ne nous fera grâce d'aucune. Inartistisme foncier de cela. Amplification systématique, etc... Défaut qu'il n'est même pas intéressant d'examiner. Mieux vaut condamner l'œuvre en bloc, et attendre les baïonnettes, parce que, cet art-là, c'est vraiment *l'ennemi*.

Déjeuné à la *Tour d'Argent* avec les Van Rysselberghe, le comte Kessler et Rodin. On parle à celui-ci de ses « débuts ». Pendant longtemps, pour vivre, il fait des « Carrier-Belleuse », en terre cuite. C'est une de ces misérables fadeurs qu'exposait dernièrement Druet à sa devanture.

Avec *l'Age d'Airain* il fait crier au scandale; le procès est à grand'peine évité (on l'accuse d'avoir exposé un simple moulage). Mais à ce moment quelques amis se groupent autour de lui pour le défendre. C'est alors qu'il quitte Bruxelles pour Paris.

— Quel âge aviez-vous alors ?

— QUARANTE-CINQ ANS.

Voici qui a dominé ma journée.

24 *Mai*.

Hier, course à Saint-Germain, où j'allais avec l'espoir de voir Maurice Denis — mais il ne reçoit plus le jeudi.

J'avais été d'abord à Bagatelle (exposition de portraits — un très beau de Courbet — un très curieux de Monticelli — presque tout le reste très médiocre) — visite à la roseraie.

Déjeuné dans une gargote de Suresnes. Pris le train jusqu'à Marly, Route intéressante jusqu'à Saint-Germain; route que je refais (après avoir en vain sonné chez Maurice Denis) avec le désir de gagner Versailles. Je m'oriente mal et vais d'abord sur Saint-Cyr.

Visité les deux Trianons, dont je me souvenais assez mal. N'ai pas pris grand intérêt à la « visite des appartements ».

Retour très fatigant. Ayant lâché le train à Bellevue, je me fourvoie dans d'affreux quartiers, routes pavées où la bicyclette devient impossible; reprends le train de Bas-Meudon à Javel; rentre assez tôt pour prendre une excellente douche.

Mais aujourd'hui, jour sans vertu. Perte de temps; correction des épreuves de *l'Enfant Prodigue* — que je vais reporter à *Vers et Prose* sitôt après déjeuner.

Exposition coloniale à Saint-Mandé, par le métro. Trajet interminable; grande fatigue. Terrible spleen à réentendre la musique arabe, pourtant assez médiocre, de cette très médiocre exposition.

Traversant tout Paris en métro, j'achève cette journée au village soudanais de Neuilly.

16 Juin.

Arrivé hier soir à Cuverville, à 10 heures du soir, à cause du retard des trains. La correspondance des Ifs manquée, force a été de filer sur Le Havre où nous avons dîné, attendant le train du soir. Je n'ai pas eu le cœur de causer avec ce carnet ces jours derniers. Brusquement, un matin, les vertiges m'ont repris, et la crainte de retomber dans le triste état de fatigue cérébrale de l'an passé, m'a fait interrompre à peu près tout travail.

Puis, un flot d'occupations m'ont porté jusqu'au 15 juin, comme un demi-noyé qui, pour ne plus s'essouffler trop, fait la planche. J'ai pourtant, entre deux plongeurs, pu mener à bien la première scène d'*Ajax*. Immense dégoût pour presque toute la production littéraire d'aujourd'hui et pour le contentement que le « public » en éprouve. Je sens de plus en plus qu'obtenir un succès *à côté* d'un de ceux-là ne saurait me satisfaire. Mieux vaut me retirer. Savoir attendre; fût-ce jusqu'au delà de la mort. Aspirer à être méconnu, c'est le secret de la plus noble patience. Au début, avec de telles phrases, je payais

de mots mon orgueil. A présent plus. La hauteur de l'orgueil se mesure à la profondeur du mépris.

Théo, ami parfait, me tire enfin, j'espère, de la fondrière où Bonnier m'avait jeté. Vrai ! certains jours j'aurais plié bagage, abandonné toute inachevée cette maison où temps, fortune, patience et ferveur s'usent... Tout va mieux ; je ne désespère pas de la voir à peu près achevée cet automne, avant de m'y être tout à fait ruiné. A peine sais-je comment je pourrai payer — ou du moins comment, après avoir payé, nous pourrions vivre.

Lu, avec le plus vif intérêt d'abord, le livre de Las-serre ; puis non sans agacement. Est-ce parce qu'ils sont au début ? les premiers chapitres m'ont paru de beaucoup les meilleurs. Tout cela n'est pas trop mal pensé, mais écrit avec fébrilité, sans soin. Le souci de la perfection aujourd'hui semble ne faire que gêner tous ceux qu'il ne fait pas sourire.

Le livre de Blum, *Du Mariage*, donne lieu à beaucoup de commentaires. Ceux, dialogués, de Marcel Drouin et de Fontaine, à certain thé chez les Lerolle, me parurent fort au-dessus de l'ordinaire ; certes, un livre n'est point négligeable qui fait parler si bien après lui. Mais la constante, l'unique préoccupation avouée du *bonheur*, dans ce livre, ne laisse pas de me choquer. Il m'est si peu prouvé que, dans la plus facile et la moins dispendieuse entente de ses satisfactions, l'homme devienne le plus digne que je l'aime et l'admire. Et la femme donc !! Les plus belles figures de femmes que j'ai connues sont résignées ; et je n'imagine même pas que puisse me plaire et n'éveiller même en moi quelque pointe d'hostilité, le contentement d'une femme dont le bonheur ne comporterait pas un peu de résignation.

Dîné *quattro giorni* fa chez R. N., au retour d'une visite à Marly chez Maillol. Dîner fort agréable, comme tous les dîners chez les R. N. qui sont charmants ; avec un gros imbécile que déjà Rouart m'avait fait connaître et qui s'appelle on ne sait pourquoi : Victor. Sa mâchoire en avant, que continue une manière de barbiche, lui donne l'air de descendre du fronton d'Égine. Il serre les dents et les poings en parlant ; il se fait l'effet d'un féroce et n'émet pas sans frénésie les aphorismes les plus niais. Il dit : « L'Art ? C'est du vice. » Émet un sifflement :

« Ainsi moi, avant-hier, j'achète d'un coup quarante Val-tat : c'est du vice ! » Il dit encore : « Le catholicisme a fait de cette terre une immense toupie creuse. » Il a des idées personnelles sur la religion, et, après dîner, m'entreprend sur la métaphysique ou mieux : sur la théologie. Il dit : « Les Grecs ! Les Grecs ! » et ça suffit. A table on entendait déjà (mais comme il s'adressait aux dames il mettait une nuance d'ironie dans sa voix) : « La nature de la religion... oui !... ou la religion de la nature... l'un ou l'autre... ou un peu des deux... N'est-ce pas, M^{me} Gide... ? » Et ma femme feignait de ne pas entendre.

Il peint, cet animal. Il peint sur bois, parce que, frénétique, ses coups de pinceaux crèveraient la toile. Sur ce dernier trait je m'arrête.

Je lui ai laissé croire que je lui ressemblais beaucoup. (Il dit : « L'Église », puis ajoute, pour qu'on entende mieux : « Ecclesia ! » Il dit : « Ce qui nous manque aujourd'hui, c'est un culte — *cultus* ; des rites... » ; puis, sans doute ne trouvant pas le mot latin ni le mot grec, il se contente de répéter, en roulant l'r un peu plus : « *Rites*. »)

22 Juin.

Pour la quatrième fois complètement à neuf je reprends ce misérable livre, sur lequel j'ai déjà tant peiné. Les grands improvisateurs d'aujourd'hui crieraient à l'impuissance ou à la manie. Peu s'en faut aujourd'hui que je ne fasse chorus avec eux. Pourtant, vers la fin du jour, après un grand effort, je crois avoir remis en branle l'informe masse.

Le piano est arrivé hier. Bonne étude des admirables *Préludes* de Chopin, que je repasse tous à la fois.

Chaque fois que s'est approché de moi le « succès », je lui ai fait des grimaces.

En 91 déjà je me souviens : j'étais avec Pierre Louÿs ; nous rencontrâmes Retté au d'Harcourt, où nous allions dîner, je crois. Celui-ci commence un grand éloge des *Cahiers d'André Walter* qui viennent de paraître et qu'il « achève de lire ». J'entends sa phrase : « C'est un des douze (ou des vingt) livres importants qui aient paru depuis... » Sur ces mots, je me lève pour accrocher un peu plus loin mon manteau, laissant Retté avec la moitié de son compliment dans la bouche. Quand je me

rassieds, Pierre Louÿs se penche vers moi et à l'oreille : « Mon petit, quand on te complimente, tu pourrais au moins écouter. On dirait que ça te fait fuir. » C'était vrai. Aujourd'hui encore. Trop de fierté peut-être; puis peur de la monnaie de singe. Les flatteurs sont vite avertis et ne s'y laissent pas reprendre.

Le 29 juin, en réponse à un mot de Marcel Drouin sur le livre de Blum, j'avais écrit ceci — que j'ai trouvé plus sage de ne lui envoyer point :

« Oui, le livre de Blum peut faire du mal... Ce qu'on y cherchera ne sera pas tant une « clarté nouvelle » sur une question qui relève, me semble-t-il, plus de la morale que de la sociologie — mais une *autorisation*. Pour moi j'avais d'abord fort mal lu ce livre, puis, gêné d'en entendre parler et de rester trop mal renseigné pour en rien dire, j'ai repris le livre minutieusement; et je pus exprimer à Blum lui-même combien me restait étranger le point de vue d'une thèse qui propose le « bonheur » comme *but*, enferme le bonheur dans l'alcôve et prétend fournir une recette pour l'appriivoiser.

« Si typiques et bien présentées que soient toutes les observations de ce livre — qui semble une habile préface à tout le théâtre juif d'aujourd'hui — elles méconnaissent complètement la valeur de la résignation et de la contrainte, et impliquent, ce qui est monstrueux, que l'arbre ne produit jamais tant de fruits ou de plus beaux, que *naturellement*. »

Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse — doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie.

* * *

16 Octobre.

Je commence aujourd'hui, parce que j'aurais plus de mal à commencer demain. Rentré hier à Paris, ai déjeuné chez Copeau qui m'a entraîné, sitôt après le repas, à la répétition générale de *Monsieur Codomat*, au Théâtre Gémier.

Copeau a dû me prêter un faux-col; je sentais encore à plein nez la campagne; n'importe, cette brusque plongée dans le monde parisien, après le tiède bain d'automne

là-bas, m'a fouetté le sang fort agréablement. Seul, j'aurais flanché; mais Copeau me prêtait de l'assurance. Et même je me suis laissé présenter à Bréval, qui depuis longtemps « désirait faire ma connaissance ». N'ai du reste rien trouvé à lui dire; ni elle à moi. Elle restait cachée dans l'ombre de son avant-scène; très courtisée pourtant; figure un peu usagée, mais assez tragiquement belle. Dit sans peine et sans regrets les plus plates banalités; il faudrait, pour me hausser l'esprit, un vrai désir de plaire, et de ne pas m'en tenir là. (Ce qu'aurait dit ou fait Stendhal...) Serré un assez grand nombre de mains dont je n'ai reconnu que la moitié. Le petit frère de B. tourne au grand sot. On s'étonne à rencontrer toujours Mendès; il semble s'étonner que je ne le salue pas. Franc-Nohain me présente sa très agréable jeune femme; nous causons tous trois du cher vieux La Pérouse. Cet été, invité par son vieil ami Dauphin (le beau-père de Franc-Nohain) à venir passer quelques jours à sa campagne, il se décide, lui qui depuis trente-trois ans n'a plus quitté Paris; arrive à la gare du Nord sans avoir consulté l'indicateur; attend une heure et demie un train omnibus qui met trois heures au lieu d'une; arrive lorsqu'on ne l'attend plus, ne trouve donc personne à la gare; se fait conduire à travers bois jusqu'à la propriété de Dauphin, par une vieille femme qui l'abandonne à la grille; cherchant par où entrer, ses yeux tombent sur un écriteau : « piège à loups » — de sorte que, terrifié, n'osant aller plus loin, il allait revenir simplement sur ses pas, — lorsque rencontrant inopinément son ami, il peut pourtant passer avec lui près d'une heure.

Avant la pièce de Tristan Bernard, une machinerie de Lordes sur le désastre de la Martinique. Éruption assez bien réglée au premier acte, mais qui, par suite du mauvais fonctionnement des ventilateurs, remplit la salle de fumée (sujet de conversation avec Mégard). — Dernier acte à prétentions littéraires, morales et anti-religieuses. Le public qui sent « le genre s'élever » applaudit et se pâme. C'est à peu près écœurant.

La pièce de Tristan Bernard est un des meilleurs morceaux que j'aie entendus depuis longtemps. Jeu parfait de Gémier, modération, effets obtenus tout naturellement par le dessin des personnages. Peut-être même quelque excès de finesse, de petites touches, un

certain tatillonnement dans l'indication des caractères. Si Tristan Bernard avait eu plus nettement conscience d'écrire une belle et bonne pièce il aurait probablement osé peindre plus large. — N'importe; je suis sorti ravi et désireux d'y retourner avec Em. et les Drouin¹.

17 Octobre.

Seul avec la vieille Augustine dans la grande maison d'Auteuil. Temps affreux; les chemins de la villa sont des fleuves de boue; le vent siffle sous les portes et secoue les fenêtres.

Déjeuné chez les Théo. Fait des courses. Été causer longuement avec le pauvre vieux La Pérouse; puis à la piscine. Pris Copeau à la sortie de la galerie, fait un long bout de route à pied avec lui. Ce soir, après dîner, écrit quelques lettres. Trop fatigué pour causer longuement ici. Mais je vais bien, et cette fatigue est la promesse d'un bon sommeil.

18 Octobre.

J'écris sur ce petit meuble d'Anna Shackleton qui, rue de Commaillès, se trouvait dans ma chambre. C'était là que je travaillais; je l'aimais, parce que dans la double glace du secrétaire, au-dessus de la tablette où j'écrivais, je me voyais écrire; entre chaque phrase je me regardais; mon image me parlait, m'écoutait, me tenait compagnie, me maintenait en état de ferveur. Je n'avais plus, depuis, écrit à cette place. Je retrouve ces derniers soirs les sensations de mon enfance.

Été voir de Max ce matin en sortant de la banque. (Les questions d'argent qui m'exaltaient naguère me dépriment aujourd'hui; j'ai donné quelques ordres presque au hasard et par maniaque besoin d'agitation.) — La visite à de Max n'a rien donné. — L'après-midi, dormi, écrit à la Sorma. Fait des courses. Rencontré Marcel à la porte du dentiste et rentré avec lui à Auteuil. Ce soir travaillé à *la Porte Étroite*.

20 Octobre.

Hier employé presque toute l'après-midi à écrire à Haguenin à propos de la représentation de *Candaule* en Allemagne. Il m'avait demandé l'an passé quelques ren-

1. (Écrit en marge.) J'ai depuis revu la pièce avec un Gémier tout gâté.

seignements bibliographiques prêtant matière à un topo; je les lui envoie. Dîné chez Paul Laurens après avoir passé quelques instants avec Copeau.

Je tiens ce journal sans plaisir, par méthode et sans aucun souci de l'intérêt que je pourrai jamais trouver à le relire.

Ce matin je vais retrouver Dumont-Wilden (que je ne connais pas encore) au Salon d'Automne. Quatre fois je retombe sur Sert, infiniment soucieux de savoir ce que l'on pense de sa peinture.

Très joyeuse rencontre de Charles Chanvin que je n'avais pas revu depuis cinq ans. Aucune gêne; un plaisir nullement affecté.

Les Maus, toujours les mêmes, cordiaux, frénétiques et vains. Que les Carpeaux sont beaux !

Déjeuner fort médiocre et fort cher au restaurant du coin des Champs-Élysées et de la rue... (Montaigne ou Avenue Matignon ?) avec le très sympathique Dumont-Wilden.

Visite sans aucun profit aux pointillistes ou divisionnistes italiens. Retour harassé pour un court sommeil et du travail.

24 Octobre.

Submergé de nouveau. Ai travaillé hier depuis le matin jusqu'à deux heures, une lettre à Haguenin destinée à faciliter et à favoriser son zèle. Il parle de présenter mon œuvre au public berlinois. Il parle bien. Je commence à être las de *ne pas être* ; dès qu'une grande ferveur ne me soutient plus, je me débats. L'amour-propre blessé n'a jamais donné rien qui vaille, mais parfois mon orgueil souffre d'un véritable désespoir. Et je vis certains jours comme dans le cauchemar de celui qu'on aurait muré vivant dans son tombeau. Misérable état qu'il est bon de connaître; d'avoir connu. J'écirai cela plus tard, quand j'en serai sorti.

Sans nouvelles de Berlin où l'on *doit* me jouer avant le 28.

Je songe à Keats. Je me dis que deux ou trois admirations passionnées comme la mienne, l'eussent fait vivre. Vains efforts, je me sens par moments tout *étiolé* de silence.

Fin Octobre.

Appelé à Pau pour la mort de Marcel Gilbert.

« Mon ami, disait Claudel à Jammes, lorsqu'après avoir vécu de longues années dans l'amour de Dieu, je succombai comme vous le savez à l'amour de cette femme, il me sembla que, sortant d'un pur lac de montagnes, je plongeais dans un bain de pieds. »

19 Novembre.

Revu Jammes à l'enterrement de mon beau-frère, puis à Orthez.

J'ai dû « mener » le deuil, avec Léon Cafford. Cérémonie très digne, très belle; la simple musique rituelle, ce que je préfère infiniment.

À la fin de la messe, une femme du pays, une *sœur*, s'est agenouillée devant la balustrade qui sépare le chœur des fidèles; l'officiant a étendu sur la balustrade de pierre une nappe, puis lui a tendu l'hostie qu'elle a prise avec une admirable dévotion. J'ai cru qu'une belle coutume du pays l'invitait à communier pour nous tous, et de toute mon âme je m'associai à son geste. — J'appris ensuite qu'il était permis à chacun de participer à cette communion d'après-messe; trente fidèles communiaient le lendemain, après une nouvelle cérémonie funèbre. Combien plus éloquente que cette troupe, cette belle figure isolée !

Revu Eugène Rouart et retrouvé là-bas, à Bagnols, mon inquiétude, ma curiosité, mes transports.

Depuis plus de huit jours j'ai une machine à écrire, ayant trouvé en Pierre de Lanux quelqu'un qui a besoin d'être secrétaire. D'où discipline, zèle et régularité de travail, moralisation, etc. Pendant que j'écris ceci, la machine me confectionne quatre copies de *la Porte Étroite* que je m'occupe activement à mettre au net. J'ai encore usé quinze jours sur le premier chapitre, mais qui me satisfait à présent.

Lu très peu, l'esprit presque uniquement occupé par mon livre. C'est aussi ce qui m'a fait délaisser ce journal. De nouveau, pendant quelques jours, dans ce premier chapitre, je m'enlissais.

André Ruyters est venu habiter ici une semaine. Il partait dès 8 heures pour sa banque et ne rentrait que pour dîner. Un soir, après dîner, nous avons été rejoindre Ghéon, Copeau et Jean Schlumberger au *Pousset* des

Boulevards. Après quelques hésitations, Ghéon a sorti son manuscrit (les cent premières pages de *l'Adolescent*); réfugiés dans une petite salle au fond d'un caboulot très vulgaire, malgré le vacarme voisin, nous avons écouté dévotement lire, d'une voix égale et moyenne, Ghéon romancier si différent du Ghéon auteur de *l'Eau-de-Vie* ou du *Pain*. — Excellente impression sur nous tous.

Cinq jours après, réunion à Auteuil, des mêmes, moins Copeau. Après maintes réticences je me lance dans la lecture de *la Porte Étroite*. Lecture fort imparfaite d'abord, car les deux premiers chapitres sont encore pâteusement informes par endroits, lecture somme toute assez morne... Ce qui me donne tant de mal à l'écrire, ce livre, c'est aussi ce qui leur donne (je songe principalement à Ghéon) assez de mal à l'écouter : il reste en anachronisme avec ce que nous pensons, sentons et voulons aujourd'hui. N'importe : je ne puis pas ne pas l'écrire; et de cette épreuve un peu meurtrissante, je sors, somme toute, moins déprimé qu'affermi.

8 Décembre.

Correspondance de Stendhal.

Stendhal n'a jamais été pour moi une nourriture; mais j'y reviens toujours. C'est mon os de seiche; j'y aiguisse mon bec.

La 628, E 8. On parle de la psychologie de Mirbeau et du naturalisme ou réalisme de Zola, parce que l'un et l'autre parlent impudemment de ce que l'on cachait. Il faut reconnaître qu'ils en parlent mieux que du reste — que de ce dont tout le monde parle. Les pages les mieux réussies sont celles où il garde le mieux le ton et l'allure de la conversation; certaines, en ce sens, sont à peu près parfaites; cela ne s'élève jamais au-dessus. Il s'indigne et s'enthousiasme, on ne sait trop pourquoi, mais sincèrement je veux le croire, et, comme un enfant, il aime se fâcher; c'est le meilleur de lui. Il écrit tout chaud, sans réfléchir; note ses tremblements comme on fait ceux d'un sismographe. L'esprit satirique empêche complètement chez lui l'esprit critique.

Dialogue des Amateurs, de Gourmont. Le souci de se montrer intelligent le fait déraisonner sans cesse.

J'imagine assez bien qu'il en impose et pourquoi. et que nombre de lecteurs n'osent pas regimber, de peur de se croire moins intelligents que lui. Rien de sot comme cette peur d'être dupe ! J'en ai vu chez Georges Rondeaux et Gérard les tristes fruits.

Il parle de la littérature et en général des « choses de l'esprit » avec une assez grande compétence et un goût le plus souvent très fin — (excellent son dialogue sur le romantisme et Lasserre par exemple) — mais dès qu'il traite d'alcoolisme, de vertu, de dépopulation, de criminalité, etc., il ne profère que des monstruosité, et montre qu'il n'a jamais connu la vie qu'à travers les livres.

— Ce doit être un peu dur, tout de même, de s'en aller au bain, quand on n'a pas mérité le bain.

— Et quand on l'a mérité, est-ce moins dur ? Et le mérite-t-on jamais ? A quoi tiennent la culpabilité et l'innocence ? A des hasards, etc., etc.

Que voilà donc quelqu'un qui se place à un point de vue supérieur ! Et qu'est-il question de cela ? A tort ou à raison la société établit des règles en dehors desquelles le citoyen est reconnu tomber sous le coup de la loi. Que ces règles soient arbitraires, soit ! que l'homme qui s'en échappe soit un innocent, un martyr, un saint, un sot, là n'est point la question, et Gourmont parle de cela avec cette *supériorité* du bourgeois gentilhomme disant des danseurs, après le menuet : « Ces gens-là se trémoussent bien. » — Mais, enfant, n'a-t-il jamais joué ? Son cœur ne s'est-il jamais gonflé en s'entendant faussement accuser d'*avoir triché* ? Ou bien déjà ripostait-il à ses camarades : « Qu'est-ce que tricher ? Est-ce qu'on *triche* jamais ? », etc., etc. Mais le vrai, c'est qu'il n'a jamais eu de camarades et n'a jamais joué que tout seul.

12 Décembre.

De nouveau l'esprit disjoint, disloqué ; la chair faible, inquiète, distraite éperdument. Mon organisme tout entier est comme ces maisons trop sonores où, du grenier, l'on entend tout ce qui se fabrique dans la cuisine et dans la cave.

Valentine est venue passer près de nous six jours ; sa présence a certainement contribué beaucoup à m'énervier.

13 Décembre.

Bourrasque affreuse, admirable, toute la nuit. Mon esprit est comme soulevé par le vent, — emporté comme un cerf-volant — un cerf-volant au bout d'un élastique.

Je retrouve et relis une lettre de Paul Claudel (1899) : « Votre esprit est sans pente », me disait-il. C'est bien là ce qu'il faut. Aucune louange ne m'est meilleure.

Gourmont — une âme désespérément opaque.

Absence de sympathie = manque d'imagination. Cela va bien avec l'inconnaissance du vertige; mais Gérard ne sait pas que cela vient de son impuissance à se représenter ce qu'il ne ressent pas. C'est là souvent ce qu'on appelle du sang-froid; simplement : impuissance imaginative. Les natures les mieux douées sont peut-être aussi les plus tremblantes.

1908

9 Janvier.

HIER l'*Anululaire* en matinée à l'Odéon. De Max, qui, pour la première fois, s'essaie dans ce qu'on est convenu d'appeler « un rôle ironique » — excellent. Un peu trop détaillé pourtant. Je doute qu'il arrive jamais à cette simplification, cette « puissante érosion des contours » dont parle Nietzsche, et sans laquelle il n'y a pas de parfaite œuvre d'art. Il oppose sa fierté aux critiques, mais l'incline devant le public. Ce public — et j'entends principalement celui de sa loge — aide à fausser son goût irrémédiablement.

Dans sa loge, hier, une demi-douzaine de jeunes freluquets sans poids. Heureusement, aussi José de Char-moy. Bréval enfin, que je ne reconnais qu'au cours et qu'à l'aide de la conversation. Elle ne s'en froisse pas et me parle fort affablement de Copeau.

Hier soir, première de *Candaule* à Berlin; je reçois ce matin ce télégramme de Haguenin :

« Bien joué Gurlitt (Nyssia) très bonne grand succès pour moitié de la salle le reste récalcitrant. »

15 Janvier.

Le lendemain de la première, déchaînement de la presse. Barnowsky (le directeur du *Kleiner Theater*) épouvanté, s'empresse d'enlever la pièce de l'affiche.

Active correspondance avec Haguenin qui se montre en la circonstance d'un dévouement qui me confond. Un excellent article de lui dans le ... (?) tâchait de préparer le public. Les critiques renfoncent toute velléité que celui-ci pouvait avoir d'applaudir...

Je crains que la représentation de *Saül* ne soit terriblement compromise...

La partie était mal engagée. J'ai gardé le double de ma lettre à Haguenin. Je voudrais qu'on la publiât, si jamais...

Tâcher d'être plus orgueilleux qu'ambitieux, là est tout le secret. Je commence à croire, du reste, qu'on souffre davantage des accusations justifiées que de celles qu'on ne mérite point. M'entendre dire que j'ai spéculé sur... m'entendre traiter de pornographe, de boulevardier, de vaudevilliste; accuser d'imiter Maeterlinck ! ou Donnay dont je n'ai jamais rien lu !! Vraiment, les coups portent à faux.

Pas un critique qui ne me ressorte Hebbel; sans doute ces mêmes critiques l'étranglaient de son vivant. Tous surenchérisaient d'insultes; monotonie effrayante de ces articles dont je n'ai lu entièrement que les premiers. Un, commence ainsi : « *Le Roi Candaule* a remporté un éclatant succès à Paris. (!) Cela ne nous étonne pas..., etc., — *eine solche Schweinerei...*, etc. »

16 Janvier.

Rencontré de Max au patinage; immobile au milieu des patineurs, morne, l'œil éteint; on dirait, parmi d'agiles hirondelles, un morne échassier de marécages. Gants blancs, bracelet d'or, jaquette de loutre, chapeau melon...

— Tu parais bien mélancolique ?

— J'ai souvent cet air-là, répond-il.

Quelques forts patineurs, mais rien que des mines de laquais.

Traduction de la *Correspondance* de Dostoïevsky au *Mercure*.

J'avais demandé à Roucher de me réserver l'article

dans la *Grande Revue* ; avec la préface de Signoret et cette nouvelle étude, me voici bien distrait de mon roman.

21 Janvier.

Je vais chez Marcel Drouin qui m'aide jusqu'au dîner à prendre connaissance des découpures allemandes. Hier, 20 janvier, je recevais ma cent cinquante-troisième découpure (*Candaule* s'est joué le 9) — toutes injurieuses, malhonnêtes, stupides, infâmes — à l'exception des deux seuls articles de Haguenin dans la *National Zeitung* et dans la *Zeit*.

(J'ai reçu, depuis, trois excellents articles de revues : il en viendra d'autres.)

Copeau vient dîner; Marcel, après dîner, vient nous rejoindre et nous nous occupons jusqu'à une heure du matin à confectionner, à l'aide de citations, une *lettre d'Allemagne* que je mets au net dimanche matin, vais lire à Copeau dimanche soir et porte au *Mercury* lundi. Je la crois... comme il faut.

Un peu plus de courage, de joie, de *pression*, ces derniers jours. Si seulement je pouvais dormir ! Déjà je me tiens pour *presque* satisfait de ces nuits en lambeaux, si les nombreux réveils sont sans angoisses et n'interrompent pas trop longtemps le sommeil.

J'ai mieux dormi, deux soirs de suite m'étant couché à 8 heures et demie comme un enfant; mais, obtenir cela de soi !... régulièrement... Renoncer à tout travail du soir, à toute lecture !...

25 Janvier.

Enquête du *Berliner Tageblatt*.

Il s'agit, à l'occasion du XXV^e anniversaire de la mort de Wagner, de pressentir les « sommités artistiques et intellectuelles de toute l'Europe pour avoir leur opinion sur l'influence du wagnérisme, spécialement en France ».

Je réponds :

« J'ai la personne et l'œuvre de Wagner en horreur; mon aversion passionnée n'a fait que croître depuis mon enfance. Ce prodigieux génie n'exalte pas tant qu'il n'écrase. Il a permis à quantité de snobs, de gens de lettres et de sots de croire qu'ils aimaient la musique, et à quelques artistes de croire que le génie s'apprenait. L'Allemagne n'a peut-être jamais rien produit à la fois d'aussi grand ni d'aussi barbare. »

26 Janvier.

Hier, arrivé trop tôt chez M^{me} Brandon, j'attends quatre heures, trois-quarts d'heure durant, dans le Musée du Trocadéro. Excellentes dispositions critiques et contemplatives. Ai beaucoup profité.

Moins profité de ma visite à M^{me} Brandon; en moins de cinq minutes huit personnes sont venues; l'inanité des conversations était effarante. Au reste M^{me} Brandon n'a guère causé qu'avec moi. Et comme je me levais pour partir : « Les personnes avec qui on a plaisir à causer sont si rares... »; tête des autres, en entendant ce compliment.

Parti retrouver Copeau au Pousset.

Banquet de la *Phalange*.

J'avais promis à Copeau de ne le quitter point, mais cela ne m'a malheureusement pas été possible. On m'avait fait le gênant honneur de me mettre à la droite de Royère (à gauche de Royère, Viélé-Griffin, puis Gustave Kahn). Il eût été peu décent de refuser, et je ne l'eusse pu sans trop de phrases. A ma droite, Robert de Souza, puis Ghéon, puis, au détour de la table, Han Ryner, Apollinaire, Copeau, Jean Schlumberger, puis une trentaine d'inconnus. En tout nous pouvions être cent cinquante. — Jolie salle au premier étage du Cardinal. Nourriture passable; mais une tension nerveuse me rend incapable de manger...

Récit interrompu. Inutile de le reprendre en détail. Très amusé et séduit par la figure d'Apollinaire. A l'heure des toasts, un jeune sot, à qui on ne laisse pas la parole alors qu'il s'apprêtait à réciter des vers de Royère, s'en va dans la coulisse briser une glace de cabinet particulier. « Très Dostoïevsky », dit Copeau, avec qui je m'en retourne. Jean Schlumberger est avec nous; Ghéon a dû prendre son train à 11 heures. Viélé-Griffin et Robert de Souza nous entraînent au Weber où la soirée se prolonge passé minuit. Il est une heure et demie quand je rentre.

Nuit exécrable; pas pu m'assoupir un instant. Plus souvent que...

27 Janvier.

Mon tempérament, déplorablement, se révolte contre toute contrainte, toute règle que souhaiterait de lui im-

poser mon esprit. Que faire devant l'insomnie, ou cet énervement sans nom qui m'empêche ? Sais-je dans quelle humeur je me réveillerai demain ? Puis-je oser me mettre au travail après une nuit d'angoisses, du même cœur que je ferais, reposé ? Je rêve, j'ai toujours rêvé, telle méthode qui, réglant jusqu'à ma fantaisie, me permît d'obtenir de moi le maximum; et cette méthode je dois la réformer chaque jour. Hier, si je n'avais dormi deux heures, après midi, je n'aurais pu durer jusqu'au soir. — Et ainsi de suite.

28 Janvier.

Assez bonne nuit, et, partant, assez bon travail ce matin (préface pour Emmanuel Signoret) — pour que je me permette d'étudier de nouveau une heure mon piano. Je l'avais abandonné résolument depuis bientôt deux mois, mon faible travail en étant jaloux.

Jammes, à déjeuner ce matin, nous raconte le mot d'une petite cousine de sa femme, qui, à neuf ans, disait :
« Ce n'est pas tant aux protestants que j'en veux qu'à Calvaire et Lutin. »

Il me lit, après déjeuner, d'excellents *Poèmes mesurés*.

2 Février.

Nuit détestable; pas arrêté de *causer*, de me remémorer interminablement des foutaises (l'obsession de membres de phrases, de mots, qu'on se répète idiotement, irrésistiblement, je ne sais combien de fois) et de lire, à livre ouvert, des textes neufs que j'inventais ! De plus j'étais gelé, malgré boule d'eau chaude et amoncellement de couvertures. Hier j'avais sans doute pris froid; mal à la gorge et aux entrailles; mais les nerfs amplifient tout cela. Puis sans prendre d'exercice, j'étais resté, tout le jour ou presque, à travailler... Cela ne m'est pas encore permis.

3 Février.

Je relis l'article funèbre de Francis Jammes sur Charles Guérin. (*Mercurie*, 1^{er} avril 1907.) Il n'a jamais rien écrit de plus mauvais. Je n'aime pas qu'il cite comme un modèle de dignité Henri de Régnier, quand, quelques mois auparavant, il le traitait de paltoquet.

« Saisissant de ses doigts délicats les ailes d'un sphinx

réfugié sur un réverbère. » Je suis tellement sûr que ce n'était pas un sphinx. — Pourquoi ? — Parce que les ailes des sphinx ne se replient pas et que les sphinx ne se posent pas... Et puis tant pis !

6 Février.

Cette dernière découpure de journaux allemands résume si bien la sottise de tous les autres que je ne veux retenir qu'elle et que je la transcris ici :

« Dans la pièce de Hebbel, commence cet article, Candaule est un roi barbare et Gygès un Grec raffiné; dans la piécette de M. Gide, tout au contraire Gygès est le barbare tandis que le raffiné, c'est Candaule... Ces quelques mots suffiront à montrer que M. Gide n'a rien compris à son sujet. »

8 Février.

Verhaeren vient me lire d'admirables passages de son *Hélène*.

On parlait de Debussy.

— Il est si tendre ! disait Mme X...

— Oh ! non, Madame : il est câlin, reprenait Mme Debussy.

12 Février.

Encore une découpure d'Allemagne; on y lit :

« Hebbels Auffassung steht für unser Empfinden ebenso hoch über der Gides, wie etwa Kleists Ausgestaltung des Amphitryons Stoffes über der Molières. »

(*Bühne und Welt*, Berlin.)

Temps splendide; azur oublié depuis trois mois. L'esprit plein de gaieté je vais rapporter les épreuves de Signoret au *Mercury* ; prendre des billets à l'Odéon pour la conférence de demain (Moréas sur *Électre*) ; je raccompagne Henry Davray dans son nouvel appartement, rue Servandoni. Vais porter à Eugène Rouart, au ministère, son billet. Il est trop tard pour rentrer — puis il fait trop beau. Je vais déjeuner seul (pour un franc soixante-quinze, pourboire compris) dans le petit restaurant du square Sainte-Clotilde, où nous déjeunions Ghéon et moi il y a un mois. Appelé ensuite à l'École Alsacienne

(il s'agit de mettre en règle un vieux compte); je remonte le boulevard Raspail dans sa partie nouvellement percée, franchissant des clôtures et pataugeant un peu dans les terrains défoncés par les chantiers de construction, mais amusé jusqu'au ravissement par l'insolite aspect de ces maisons éventrées sur lesquelles éclate le rire du soleil. De vieux jardins, un puits; arbres en cage, étiolés, noircis; des cours vétustes, des perrons d'hôtels délabrés; tout cela, ébloui, avec des airs d'oiseau de nuit qu'on plonge brusquement dans la lumière. Qu'il faisait beau !

Été sonner chez Jean Schlumberger qui m'accompagnait un instant au Luxembourg, en attendant que soient ouvertes les portes de l'École. — Vieille école; cours où je n'étais pas rentré depuis vingt ans ! A peine m'y reconnaissais-je et le vieux père Braünig qui m'a parlé.

Retour par le métro — et travail (Dostoïevsky pour la *Grande Revue*).

13 Février.

Été entendre avec Eugène Rouart la conférence de Moréas à l'Odéon — précédant une représentation de l'*Électre* d'Euripide mise en prose par Ferdinand Hérold. De nombreux amis dans la salle firent une sorte de succès au conférencier, qui revint trois fois saluer le public. J'applaudis aussi de grand cœur, car il était bien évident qu'on applaudissait ici le poète des *Stances* et du *Pèlerin*. Quant à la conférence, cela fut ineffablement long et ennuyeux. La voix de Moréas, belle dans un salon ou dans un café, restait sourde, monotone et pompeuse. N'ayant, en vérité, que peu d'idées, la peur de manquer de fonds lui fit embrasser le plus d'objets possible; il vida au hasard tout son sac, ne parla que peu ou point d'*Électre* ou d'Euripide, mais de Corneille, de Shakespeare, de Nietzsche, de Malherbe, d'Aristote, d'Otway, de Voltaire, etc., etc. — se contentant de lire, le plus souvent, d'anciens articles de la *Gazette*, dont je me souvenais assez pour reconnaître des phrases et des suites de phrases. Ce qui, dans ces articles, m'avait paru fin et discrètement dit, ne portait pas, et malgré ma meilleure volonté je n'y trouvais plus de saveur. Nombre de spectateurs sortaient livre ou journal; quelques-uns, bruyamment, plaquèrent. Il s'en fallut de peu qu'on ne chahutât.

Partis peu après le lever du rideau, exaspérés par le débit pâteux et le jeu sans art des acteurs.

Les *points* d'un discours ont du bon; besoin de savoir où on en est.

Ce n'est point le sujet que Moréas épuisait; c'était lui-même. On sentait qu'il disait tout, et que, passé cela, il ne lui restait rien à dire.

14 Février.

Mais je ne savais pas que Molière travaillât lentement ! Très *important*, ce mot de Grimarest que cite Lemaître dans sa troisième conférence : « Il ne travaillait pas vite, mais il n'était pas fâché qu'on le crût expéditif. »

Andler raconte à Marcel Drouin qu'il lui a été donné de prendre connaissance des lettres de Nietzsche, non publiées encore pour plusieurs raisons. On peut s'y rendre compte que son cours à Bâle n'avait aucun succès. On y voit aussi l'absence de considération qu'il avait pour sa sœur : « Eine dumme Gans », c'est ainsi qu'il la nomme.

« Ces gens qui ont le derrière à l'église et la tête à l'Académie », dit Valéry.

Reçu (en réponse à ma lettre où je le priais, à l'avenir, de ne plus ouvrir ce qui ne lui est pas adressé) une lettre de Verrier, le secrétaire infidèle de *l'Ermitage*, insolente et spirituelle comme une riposte de laquais du répertoire. Si je n'avais douze ans de plus que lui, j'aurais aimé à me lier, mais intimement, avec ce jeune drôle; rien ne le lui laissera jamais supposer.

Voyage en Italie — rentré le 20 mars.
Écrit à Em. tous les jours.

Article sur Dostoïevsky (pour la *Grande Revue*).
Plus aucun goût pour ce journal.

5 Avril.

Été hier soir au Wonderland, tâcher d'oublier un instant la lettre du petit Louis Rouart, qui m'a empêché de dormir la nuit dernière. Cette lettre m'a empoisonné ma journée.

Qu'il eût été plus simple de rompre nettement, il y a

quelques années, au temps où nous avions chacun de *nobles* griefs (politiques) contre l'autre. Notre amitié reste comme ces poitrinaires douloureux dont on prolonge l'existence à force de précautions, et qui ne continuent à vivre que pour souffrir. Cette amitié ne me procure aucune joie, ne me fournit que peu de motifs d'estime de moi-même, ne m'apprend rien, et me meurtrit dès que je cherche à l'enfoncer un peu plus avant dans mon cœur.

7 *Avril.*

Déjeuné hier chez Albert Mockel avec Stefan George, Albert Saint-Paul et un assez agréable jeune homme qu'on appelait Olivier (je n'ai pas pu comprendre si c'était seulement son prénom). Admirable tête de Stefan George que depuis longtemps je souhaitais connaître et dont j'admire l'œuvre, chaque fois que je parviens à la comprendre. Teint blanc bleuâtre, peau mate et plus tirée que ridée, belle accusation de l'ossature; impeccablement rasé; abondante et solide crinière, plus noire encore que grise et rejetée d'un coup en arrière. Mains de convalescent, très fines, exsangues, très expressives. Il parle peu, mais d'une voix profonde et qui force l'attention. Grande veste-rédingote de clergyman avec deux agrafes dans le haut, qui s'ouvre sur une cravate-écharpe de velours noir, passée par-dessus le col, et débordant. La simple glissière d'or d'un cordon qui retient montre ou monocle met un éclat discret dans tout ce noir. Chaussures (à élastiques, je pense !) d'une seule pièce de cuir, bridant un peu le pied, et qui m'ont déplu, peut-être parce que j'en avais vu de semblables à Charmoy.

Il s'exprime dans notre langue sans faute aucune, encore qu'un peu craintivement, semble-t-il, et fait preuve d'une connaissance et compréhension surprenantes de nos auteurs, poètes en particulier; tout ceci sans fatuité mais avec une conscience évidente de son évidente supériorité.

9 *Avril.*

Excellente visite de Louis Rouart; je le note volontiers à cause des excessives paroles que j'avais écrites plus haut.

Lu *Pan* de Knut Hamsun. Du fumet, de la saveur;

mais rien que du fumet et de la saveur. La viande manque. Misérable gaucherie et insignifiance des dialogues.

La Faim était de beaucoup supérieure; ou du moins, étant donnée la particularité du sujet, les insuffisances y étaient moins sensibles.

Après un jour très chaud, temps froid ce matin. Je fais le grand tour de Longchamp, par Boulogne. Mornes hauteurs de Suresnes, comme dégonflées sous la brume, laides, affaissées...

Je lis un assez sot article dans le *Mercur*e (du 16 février dernier) sur *Salammbô* et l'archéologie punique. « L'erreur de Flaubert », y est-il dit, « où Flaubert se trompe... » Je ne suis pas convaincu que M. Pezard, l'auteur de l'article, ne se soit pas trompé davantage en lisant *Salammbô*. Un article *explicatif* de *Salammbô* serait intéressant à écrire.

J'ai précisément relu, le mois dernier, en Italie, ce livre admirable que je n'estimais pas suffisamment. Enfantin peut-être, mais d'une désarmante puérilité de poète; il me paraît que Flaubert, dans les textes sur lesquels il s'appuie, n'a jamais tant cherché une documentation qu'une autorisation. Par horreur de la réalité quotidienne, il s'est épris surtout ici de ce qui en différait. Croit-il vraiment avec Théophraste que les escarboucles soient « formées de l'urine de lynx » ? Certes non ! mais il se réjouit de ce qu'un texte de Théophraste l'autorise à feindre d'y croire; et ainsi du reste.

16 Mai.

Retour de Cuverville. Rappelés brusquement par la nouvelle de l'accouchement de Jeanne.

A Cuverville, bon travail durant quatorze jours.

Excellente étude de piano (Chopin exclusivement. *Nocturnes*, finale de la *Sonate* en si bémol mineur, etc.).

Ce soir, rue Drouot, pour la vente Kessler, dirigée par Druet. Présentes M^{me} Redon, M^{me} Denis qui assiste à l'ascension de son mari (les prix ont quadruplé depuis trois ans), Maus. Je m'assieds près de Fénéon, non loin de Druet lui-même; non loin aussi de Coolus; Lebey vient s'asseoir à côté de moi. Nous causons, et bientôt notre conversation me distrait de la vente.

J'avais noté les premières enchères; je perds de vue jusqu'aux tableaux. Et voici pourquoi je n'irai plus à ces ventes :

On met aux enchères un Bonnard, assez mal fichu, mais savoureux; c'est une femme nue, à sa toilette, que j'ai déjà vue je ne sais où. Il monte assez péniblement à 450, 55, 60. Tout à coup j'entends une voix crier : 600 ! — Et je reste stupéfait, car celui qui vient de crier cela c'est moi-même. Du regard, autour de moi, j'implore une surenchère — car je n'ai nulle envie de ce tableau — mais rien. Je me sens devenir cramoisi, et commence à suer à grosses gouttes. « On étouffe », dis-je à Lebey. Nous sortons.

Absurde, ces impulsions. Déjà pareille aventure m'était arrivée jadis rue Drouot, je me souviens. Et le plus bête, c'est, ensuite, de m'en vouloir; d'une manière générale, je *prends* difficilement *mon parti* de moi-même. (Le plus curieux c'est que l'on n'en était qu'en deçà de 500 francs, de sorte qu'en arrondissant la somme c'est seulement à 500 qu'on a fait monter mon enchère, ainsi que la note me l'a montré le lendemain; et pourtant, j'en suis bien certain, c'est 600 francs que j'ai crié.)

18 Mai.

Pour le remercier de son article sur Signoret, je me décide de lire les *Pas sur le sable* de Mithouard. On ne peut nier que la langue soit savoureuse. Il n'a qu'une idée; et le besoin de la justifier sans cesse. Rien d'embêtant comme la sujétion constante à cette pensée. Et, comme il a crainte d'embêter, il appelle une sorte d'humour bizarre à la rescousse, qui du reste semble assez spontanée.

Des *preuves* dont son esprit se contente, dès la page 3 du volume, cet exemple : il raconte une ascension en ballon (afin de prouver qu'il faut *ne pas* quitter du pied « la terre et les morts »); il rapporte ses sensations d'effroi, les seules qu'il ait su goûter, et termine : « ...et ceci, dont rien ne peut traduire l'horreur : avoir ressenti monstrueusement dans ma chair l'inutilité de mes jambes... » Mais, cher Mithouard, en wagon, en voiture, etc...

Déjà je remarquais naguère, dans son *Traité de l'Occident*, je crois, ou son *Tourment de l'Unité*, l'abondance des fausses citations. Il écrivait — croyant citer Bouilhet :

« Vierge éternellement d'avoir porté son Dieu », — et croyant citer Stendhal : « L'amour est une promesse de bonheur », et ainsi de suite. Cela part du même défaut d'esprit. Je le lui faisais remarquer, à Rome, où je le rencontrai avec Maurice Denis. Il s'excusa en me disant : « J'ai noté tout cela sur des fiches; on n'a pas le temps de remonter toujours aux sources ! »

O les Sources ! les *pures* sources ! C'est tout de même là qu'il faudrait boire, et ne se laisser point désaltérer par d'autres eaux.

Ainsi, parce que Mithouard a eu peur en ballon et qu'il a étouffé dans une mine, il en conclut qu'Ibsen et Tolstoï ne sont pas des lectures pour un Français.

6 Juin.

Parti de la Guimorais (Saint-Malo), dès 8 heures du matin, j'arrive à 8 heures du soir à Trégastel. Été prendre mon courrier à Saint-Coulomb. Lamentable lettre de Fedor Rosenberg, qui m'apprend la mort de leur petite Sonia.

« J'aimerais tant savoir, maman... qu'est-ce qu'on appelle au juste une *idylle* ? » disait-elle le dernier jour.

Attrapé un fameux coup de soleil sur presque tout le corps, à me laisser rissoler hier sur la plage.

Quatre heures à tuer à Rennes. Lu du Bergson dans le wagon.

Trouvé à la foire de Rennes un Pouchkine dont aussitôt je me délecte; *Boris* est plus beau qu'il ne m'en souvenait.

Émotion de l'arrivée à Trégastel — une émotion comme je ne croyais plus mon *âge* capable d'en ressentir. J'ai fait à bicyclette presque toute la route de Lannion à Trégastel, la voiture qui porte ma valise me suivant d'assez loin. Soir radieux; air léger, presque froid. Le soleil va se coucher quand j'arrive dans la cour de l'hôtel.

... Par réaction je me suis plongé plus avant dans Pascal; esquissé deux importants dialogues de *la Porte Étroite*. Pris chaque jour un bain. Revenu fortifié, mais ai perdu toute l'avance au bout de trois jours de Paris. Heureusement nous n'y restons que douze jours.

Cuverville. 22 Juin.

Style sublime — émanation directe du cœur; ce n'est qu'à force de *piété* que l'on peut y atteindre.

27 *Juin.*

On y trouve (lettres à M^{lle} de Roannez) de très beaux arguments, même en faveur du pape; de ces arguments chaleureux, les seuls qui persuadent (voir Lettre VI — éd. Brunsch.) — et qui me laissent ébranlé.

« Il se fût réjoui ardemment de cet outrage à la chair ennemie... » (Suarès : *Visite à Pascal.*)

Il ne me semble pas que Suarès suive en ce point Pascal. Le janséniste a horreur du péché, non de la chair, et imagine celle-ci même non point nécessairement pécheresse, mais victime.

Il parle volontiers d'un « corps innocent » que la mort « afflige ». Il considère comme possible « la paix entre l'âme et le corps » et comme juste de chercher à fuir une mort qui romprait cette paix. (Lettre sur la mort du père.)

Il écrit enfin (première lettre à M^{lle} de Roannez) la plus étrange phrase : « Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus. » Il faut se souvenir que l'Église enseigne la résurrection de la chair.

28 *Juillet.*

Arrêt de huit jours à Bagnols-de-Grenade.

Lecture de Bergson — que je n'ai pas poussée très loin (*L'Évolution créatrice*). Importance admirable de ce livre, par où peut s'échapper de nouveau la philosophie.

Que notre intelligence découpe, dans le continu extérieur, des surfaces sur lesquelles elle puisse opérer; que le reste lui échappe; qu'elle ne tienne compte que de cela...

Amusants, ces poèmes de Valéry Larbaud. En les lisant, je comprends que, dans mes *Nourritures*, j'aurais dû être plus cynique.

Parlant de Valéry Larbaud, Philippe disait à Ruyters :

« Ça fait toujours plaisir de rencontrer quelqu'un auprès de qui Gide paraît pauvre. »

18 Octobre.

Visite des Paul Laurens du 2 octobre au 12.

Je rentrais de Paris où j'avais été passer huit jours. Atroce fatigue, qui dure même après le départ des Laurens. Pourtant j'achève *la Porte Étroite* le 15 — et le 16 rase mes moustaches. Consterné par le peu d'expression de ma lèvre supérieure (comme si pouvait devenir brusquement éloquente une chose qui n'a encore jamais parlé). Comme je parais vieux ! « Mon pauvre André ! », s'écrie Em. en me voyant; et : « Tu dois voir que tu t'es trompé. » (Je ne le vois pas si vite.)

Temps prodigieusement beau et chaud depuis trois semaines au moins. Je regagne Paris demain.

24 Décembre.

Alexandre Natanson vient me prendre vers 2 heures et demie pour me mener chez le jeune sculpteur polonais Nadelman.

Il n'a pour la fresque de Piot qu'un regard distrait, si non hostile. On monte dans une auto de soixante chevaux qu'il essaye; nous gagnons la rue Boissonnade.

Je vais transcrire quelques-unes de ses phrases; mais ce qu'il y faudrait, c'est le ton de sa voix; à chacune il semble que l'intonation ajoute : « Voilà comme je suis, moi ! »

— En vous quittant, il faut que j'aille à Billancourt, dit-il; oui; visiter une usine de confitures. C'est un procédé tout nouveau. On les fait...

— Sans fruits ?

— Non; mais on ne cuit plus les fruits; on les gèle; à cent dix degrés sous zéro. On m'en a fait goûter l'autre jour... une fraise; c'est extraordinaire; on venait de la cueillir; oui vraiment; aucune différence.

— Et vous allez commanditer l'affaire ?

— Oh ! non;... et puis je n'en sais rien; avec moi on ne peut jamais savoir; avec moi on n'est jamais sûr que d'une chose : c'est que je ne m'occuperai jamais longtemps de suite de la même affaire... Mais savez-vous que des gens comme moi sont précieux sur terre ! *Je fais une circulation énorme*... Par exemple, en portefeuille je ne garde que les mauvaises valeurs : celles que je ne peux plus vendre... Oh ! de quoi tapisser mon cabinet de toilette ! Certains jours mon frère Thadée se fâche contre moi :

« Mais pourquoi t'embarrasses-tu de ces sales papiers qui vont te créer des embêtements ? » Je lui réponds : « Mon ami, tranquillise-toi ; ils ne m'embêteront pas. C'est bien simple : moi, je ne me fais jamais de souci. »

Dans l'atelier de Nadelman, et tandis que celui-ci parlait, Natanson par instants se penchait vers moi et, à demi-voix, très vite :

« Charmante nature ! n'est-ce pas ? »

Très aimable avec moi, du reste ; insiste pour que nous prenions un nouveau rendez-vous ; et quand je lui dis que, durant quinze jours, je vais être très occupé... « Mais sitôt après, n'est-ce pas ! » et il me serre la main sans adieu.

Intéressant ; ininventable — et, comme disait Albert de la cousine Isabelle : « Tu devrais la fréquenter ! »

1909

Janvier.

LE curé de Cuverville vient voir le pauvre Mius qui entre dans sa douzième semaine de lit. Le typhus a successivement touché tous ses organes ; il est, comme on dit dans le pays, « bien manant ». Au moment qu'il pensait être quitte et se voyait déjà debout, la phlébite se déclare — qu'il appelle « la faiblité ».

« Eh bien ! dit le curé, j'ai une idée. On vient de canoniser Jeanne d'Arc ; c'est une sainte qui n'a pas encore beaucoup servi et qu'on n'a pas encore trop ennuyée ; nous allons faire pour elle une neuvaine... »

Voilà le pauvre Mius tout réjoui. Au bout de la neuvaine le curé revient le voir. Le jour précis qu'il aurait dû guérir, voilà que se prend la seconde jambe ! « Ah ! ce que Monsieur le curé était dupe ! » nous écrit le brave homme.

« Vous comprenez, explique le curé, les saints sont nombreux ; chacun a sa spécialité ; celle de Jeanne d'Arc on ne la connaissait pas encore ; il fallait essayer ; nous nous sommes trompés... eh bien, nous allons chercher ailleurs. »

Quelques jours plus tard, Juliette Mius au marché rencontre une vieille payse.

— Si vous m'aviez dit ça plus tôt ! J'ai votre affaire. Pour l'enfle, il n'y en a qu'un, que j'ai déjà prié pour mon homme.

— Vous l'appellez ?

— Saint Hydropique.

— Mon enfant, vous devez vous tromper, dit le curé à Juliette. Vous aurez mal compris votre amie. Saint Hydropique n'existe pas. C'est saint Euterpe sans doute que vous voulez dire. J'y pensais. Précisément c'est le patron de Cuverville. J'incline à croire qu'il s'intéressera tout particulièrement à vous.

2 Mars.

Départ pour Rome au comble de l'exaltation.

* * *

Lundi, 25 ou 26 Avril.

Vernissage de l'Exposition Nadelman, chez Druet. (Élie Nadelman est ce jeune sculpteur juif-polonais qu'Alexandre Natanson me menait visiter dans sa tanière, ainsi que je l'ai raconté cet hiver.)

Mais, alors, je n'ai pas assez parlé de Nadelman; l'importance de Natanson l'éclipsait. Nature assez trempée pourtant ! Natanson l'entretenait en attendant de « le lancer ». En échange de l'entretien, Nadelman lui faisait des statues. Ce sont celles-ci qu'il expose à présent, accompagnées de nombreux dessins préparatoires. Nadelman dessine au compas et sculpte en assemblant des rhombes. Il a découvert que chaque courbe du corps humain s'accompagne d'une courbe réciproque qui lui fait face et lui répond. L'harmonie qui résulte de ces balancements tient du théorème. Le plus étonnant c'est qu'il travaille pourtant d'après modèle. Il est jeune et a le temps de rattraper la nature. Mais je m'effraie d'un artiste qui part du simple; je crains que ce ne soit pas à la complexité qu'il arrive, mais à la complication.

Nadelman a connu six années de misère; enfermé dans sa bauge, il semblait se nourrir de plâtre; Balzac l'eût inventé. Je le retrouve hier, dans un petit complet bleu que sans doute il inaugure, causant avec une dame très commune et très laide qu'il me présente : c'est

M^{me} X... Elle dit, en montrant le dos rhomboïdal d'une des statues :

« Ça au moins, c'est vivant ! Ça n'est pas comme leur Vénus de Milo ! Qu'est-ce que ça me fait qu'elle soit belle ? Ça, au moins, c'est une vraie femme ! C'est vivant ! » Et précisément aucun qualificatif ne s'applique plus mal à l'art de Nadelman — qui n'est qu'une technique encore, et rudimentaire. Sans doute elle plaît à Stein parce qu'elle se laisse posséder sans effort. — Stein est le collectionneur américain, grand acheteur des Matisse. L'exposition Nadelman ouvre à peine qu'il a déjà acheté les deux tiers ou les trois-quarts des dessins ; à quel prix ? c'est ce que j'ignore ; mais, dans l'arrière-boutique, j'assiste à cette petite scène de genre : Druet sort de dessous une table une tête de plâtre, ou du moins le projet d'une tête, sans yeux, ni bouche, ni nez, bref aussi peu formée qu'un poussin au troisième jour de couvaïson.

— Combien en demandez-vous ?

— Comment ! vous l'exposez ? (Je comprends la surprise ; même à notre époque, cette infirmité est inexposable.)

— Non, dit Druet ; je la tiendrai en réserve ; je ne veux pas être pris de court.

— Eh bien, je ne sais pas...

— Décidez-vous. Je fais le commissaire-priseur... Allons : une ! deux ! trois !...

— Deux cents francs !

— Oh ! c'est trop ! c'est trop ! dit Druet un peu fâché que l'autre entre par trop bien dans son rôle. Et Nadelman à son tour :

— Alors, dites vous-même : Allons ! une ! deux !...

— Cent francs ! cela suffit.

Et Druet part avec la tête.

14 Mai.

Hier, jeudi, Francis Jammes et sa jeune femme sont venus déjeuner. J'ai été les chercher à l'arrivée du train de Soissons. J'ai trouvé un Jammes très épaissi, très coqempâté par le mariage. « Dites s'il n'a pas l'air heureux ! » dit Ginette. Évidemment son siège est fait.

Sur sa demande j'avais convié les Lacoste, Arthur Fontaine, Bonheur et Ruyters. Le déjeuner s'est fort agréablement passé.

Après le café, Jammes nous a fait lecture des *Proses sur Bernadette* qu'il a données en partie au *Figaro*, puis d'une *Lettre à P. C. Consul* qu'il remet à la N. R. F.

« Œuvre d'autant plus magnifique que tu y es nommé », m'écrivait-il quelques jours auparavant.

Il quitte un instant les autres, monte avec moi dans la bibliothèque, et là, avec un grand soupir :

— As-tu de la chance, toi, de ne pas avoir de disciples ! Je ne sais pas comment tu fais ?...

— C'est eux qui ne sauraient pas comment faire.

Puis, brusquement :

— J'ai peur que Bonnard ne commence à me scier les pattes par derrière.

Blum me disait : « Ernest Charles insiste toujours sur mes qualités de finesse (il s'agissait d'un article de la *Grande Revue*, sur la réédition des *Nouveaux Eckermann*). Il voudrait me faire passer pour le Jules Lemaître d'une génération dont il serait le Brunetière. »

4 Juillet.

Passant à Paris pour le service de la *Porte Étroite*, je passe chez les Valéry prendre des nouvelles de Jeannie Valéry qu'il était question d'opérer. Degas est près d'elle, et la fatigue depuis près d'une heure, car il est très dur d'oreille et elle de très faible voix. Je retrouve Degas vieilli, mais toujours ressemblant; à peine un peu plus buté, plus enfoncé dans son opinion, exagérant sa hargne et grattant toujours le même endroit de son cerveau où le prurit se localise toujours plus. Il dit : « Ah ! ceux qui travaillent d'après la nature ! quels impudents farceurs. Les peintres-paysagistes ! quand j'en rencontre dans la campagne, j'ai toujours envie de les canarder. Pan ! Pan ! (il lève sa canne, cligne un œil et vise les meubles du salon). On devrait avoir un service d'ordre qui serait chargé de ça. » Etc., etc. Et encore : « La critique d'art ! Quelle sottise ! J'ai l'habitude de dire (et en effet je me souviens de lui avoir entendu tenir exactement les mêmes propos il y a trois ou quatre ans) : Les Muses ne causent jamais entre elles; chacune travaille de son côté; et, quand elles ne travaillent pas, elles dansent. » Et deux fois encore il répète : « Quand elles ne travaillent pas, elles dansent. » Et encore :

« Le jour où l'on a commencé d'écrire *Intelligence* avec un I majuscule, on a été foutu. Il n'y a pas l'*Intelligence*; on a l'intelligence de ceci, de cela. Il ne faut avoir d'intelligence que pour ce qu'on fait. »

9 *Juillet.*

A la Roque; je « remercie » Robidet et, après une heure de conversation, parviens à lui faire signer un acte de renonciation à la maison dont je lui avais donné l'usufruit un jour de sottise. Sans doute les détournements de Robidet étaient plus importants encore que je n'avais pu imaginer, à voir son effondrement sur sa chaise d'accusé. Lui, si verbeux d'ordinaire, ne cherchait même pas à se défendre. Je sentais bien que ma grande force en face de lui était dans ceci : qu'il me croit *bon*. J'avais pour lui, pendant tout le temps que je lui parlais, plus de dégoût encore que de pitié; comment avais-je pu le supporter si longtemps ?

J'imagine mal son retour chez lui, la soirée entre sa « gouvernante » et sa fille... Qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il raconté ? Se sont-elles indignées qu'il ait eu la signature si facile... ? Ah ! que l'imagination se sent faible devant ce qu'a dû être la réalité... C'était pourtant là le plus beau chapitre du roman...

11 *Juillet.*

Georges n'aime pas *la Porte Étroite*; il lui préfère mes autres livres; et libre à lui; mais il commence à se tromper lorsqu'il reproche à celui-ci de ne plus avoir les qualités qui faisaient la séduction de quelques-uns des autres; je tâche de lui faire comprendre que l'important, le difficile, était précisément de ne pas les y mettre, ici, ces qualités qui n'étaient pas celles qui convenaient à ce roman.

« En toute chose l'excellent est autant difficile que rare. » (Dernières paroles de l'*Éthique*.)

Cuerville. Septembre et Octobre.

Critiques de *la Porte Étroite*. — Il leur reste malaisé d'admettre que ces différents livres ont cohabité, cohabitent encore, dans mon esprit. Ils ne se suivent que sur le papier et par grande impossibilité de se laisser écrire ensemble. Quel que soit le livre que j'écris, je ne m'y

donne jamais tout entier, et le sujet qui me réclame le plus instamment, sitôt après, se développe cependant à l'autre extrémité de moi-même.

On ne tracera pas aisément la trajectoire de mon esprit; sa courbe ne se révélera que dans mon style et échappera à plus d'un. Si quelqu'un, dans mon dernier écrit, pense saisir enfin ma ressemblance, qu'il se détrompe : c'est toujours de mon dernier-né que je suis le plus différent.

Lettre à Lucien Rolmer (article stupide) — il louait l'*Immoraliste* aux dépens de ma *Porte Étroite*.

« Évidemment j'ai grand plaisir à être comparé au cristal !... Mais quelle étrange confusion vous faites entre le peintre et le modèle. Pour écrire les *Confessions d'une belle âme* Goethe vous paraît-il plus étroit ? — Si je n'étais l'auteur que de l'*Immoraliste*, que vous admirez tant, c'est pour le coup que je me sentirais rétrécir. »

Pour bien décrire quelque chose, il ne faut pas avoir le nez dessus.

Dimanche, 7 Novembre.

Sont venus Ruyters, Philippe, Rivière, Copeau, Drouin et Claudel.

Lundi : Procès Steinheil avec Copeau et Boylesve.

Mardi : Dîner chez Claudel avec Philippe et les Frizeau (beaucoup à dire — mais pas le temps).

Le livre à présent m'apparaît comme un nougat dont les amandes sont bonnes (*id est* : *Lettres et Journal d'Alissa*) mais dont le mastic est pâteux, médiocrement écrit; mais il ne pouvait en être autrement avec la première personne, le flasque caractère de mon Jérôme impliquant la flasque prose. De sorte que, tout compte fait, je crois le livre réussi. Mais qu'il me tarde d'écrire autre chose ! J'en ai pour dix ans avant d'oser employer de nouveau les mots : amour, cœur, âme, etc...

Fin Novembre.

Lecture de *Arsène Guillot*; à voix basse d'abord; puis, aussitôt après, à voix haute à Em. Je ne connaissais rien de pareil dans Mérimée. Pourquoi cela n'est-il pas plus connu ? Taine lui-même (préface des *Lettres à l'Inconnue*) ne paraît pas l'avoir compris ni estimé à sa valeur;

à beaucoup près. Oui; cela est meilleur que tout ce que je supposais que Mérimée pût écrire. Excellent vraiment.

3 Décembre.

Lu ce soir *la Partie de tric-trac* — où je retrouve cette insupportable impression de devoir réussi et de perfection inutile qui m'exaspère d'ordinaire chaque fois que je rouvre Mérimée.

Le *sujet* n'est pas posé : Un homme d'honneur triche. Voilà qui suffisait — Mais il gagne. Il gagne quarante mille francs. Et celui contre lequel il jouait se suicide. Voilà de quoi forcer ses remords. Mais qu'eût-il fait si le Hollandais ne s'était pas tué ? qu'eût-il fait s'il n'eût gagné qu'un peu ? — *Voilà ce qui m'intéresse*. Et le reste est du fait divers.

Ce qu'il eût fait ?... Il eût recommencé de tricher. Et cela eût été très pathétique. Car il n'y a pas de différence *essentielle* entre l'honnête homme et le gredin. Et que l'honnête homme puisse *devenir* un gredin voilà le terrible et le vrai. Dans la voie du « péché » il n'y a que le premier pas qui coûte. Et l'on a déjà dit qu'il était plus facile à une femme de n'avoir pas d'amant, que de n'en avoir qu'un seul.

C'est l'histoire de Lafcadio.

* * *

Dialogue des Amateurs, dans le *Mercur* du 15 novembre, — où M. de Gourmont revient à un de ses trois thèmes favoris : alcoolisme, démoralisation, dépopulation. Il convainc de sottise (il y tâche du moins) quiconque se met en garde et s'effraie, quiconque ne raisonne pas comme suit : La preuve que la France est encore trop peuplée c'est qu'on y rencontre encore des ouvriers sans travail. Du reste : « L'invasion ne ferait peut-être pas tant de mal que cela à la France. Ce n'est qu'un moment à passer », dit-il plus loin.

« Il faut que les grands mots soient tous salis », dit-il dans le numéro suivant. Et s'il ne salissait que cela !...

Oh ! parbleu, je comprends ce que M. de Gourmont veut dire, et conviens qu'il soit bon de dénoncer certaines idolâtries. Mais ces grands mots me semblent

souvent aujourd'hui déjà suffisamment couverts par la crasse et souvent aussi je cherche le « grand mot »; je ne vois plus qu'un M. de Gourmont qui salit.

Quand je cesserai de m'indigner, j'aurai commencé ma vieillesse.

* * *

Voici les deux premiers numéros d'une très petite revue très rouge, qui s'intitule *Sincérité*. M. Nazzi tout seul l'alimente. Qui est M. Louis Nazzi ? A me le faire bien connaître, ces soixante pages ne suffisent pas encore. Elles me renseignent sur ses opinions plutôt que sur ses goûts, c'est-à-dire que sur lui-même. Je ne puis pas m'intéresser aux opinions avant de m'intéresser à la personne.

Le mot *sincérité* est un de ceux qu'il me devient le plus malaisé de comprendre. J'ai connu tant de jeunes gens qui se targuaient de sincérité !... Certains étaient prétentieux et insupportables; d'autres, brutaux; le son même de leur voix sonnait faux... En général se croit sincère tout jeune homme à convictions et incapable de critique.

Et quelle confusion entre sincérité et « sans-gêne » ! La sincérité ne me chaut, en art, que lorsqu'elle est difficilement consentie. Seules les âmes très banales atteignent aisément à l'expression sincère de leur personnalité. Car une personnalité neuve ne s'exprime sincèrement que dans une forme neuve. La phrase qui nous est personnelle doit rester aussi particulièrement difficile à bander que l'arc d'Ulysse.

LA MORT DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Non ! non, ce n'était pas la même chose... Cette fois, celui qui disparaît, c'est un *vrai*. On comptait sur lui; on s'appuyait sur lui; on l'aimait. Et brusquement il n'est plus là.

Vers Cérilly.

J'écris ceci dans le train qui m'emporte — où je cause encore avec lui. O confus souvenirs déjà ! si je ne les fixais aujourd'hui, demain tout écrasés déjà je les confondrais tous ensemble.

C'est samedi soir qu'un mot de Marguerite Audoux m'apprend que Philippe est malade.

Dimanche matin je cours chez lui, au quai Bourbon; sa concierge me renvoie à la maison Dubois; il y est inconnu. J'apprends que trois personnes sont venues le demander la veille, qu'on n'a pu mieux renseigner que moi. La carte de M^{me} Audoux ne porte aucune indication... Que faire?... Sans doute Francis Jourdain pourra me donner des nouvelles; je lui écris. La dépêche que je reçois de lui mardi matin m'enlève déjà tout espoir; j'accours à l'adresse qu'il m'indique.

Au fond d'un couloir de la maison de santé Velpeau la porte d'une chambre reste ouverte. Philippe est là. Ah ! qu'importe à présent que la porte-fenêtre de cette chambre ouvre de plain-pied sur un grand jardin clair ! c'eût été bon pour sa convalescence; mais il n'a déjà plus de connaissance; il lutte encore, mais n'est déjà plus avec nous.

Je m'approche du lit où il râle; voici sa mère, un ami que je ne connais point¹, et M^{me} Audoux qui me reconnaît et m'accueille. Je l'emmène un instant dans le parloir.

Philippe est là depuis huit jours. La fièvre typhoïde semblait d'abord des plus bénignes; et, dans les premiers temps, de caractère si peu précis, qu'on la traitait en simple grippe. Puis, durant quelques jours, on a soigné Philippe comme on soigne aujourd'hui les typhiques; mais le régime des bains froids est fort peu pratique dans son petit logis du quai Bourbon. Mardi soir, on le transportait à la maison Velpeau; rien d'alarmant jusqu'à dimanche; puis brusquement la méningite se déclare; le cœur s'affole; il est perdu. Le D^r Élie Faure, son ami, qui, contre tout espoir, s'obstine et jusqu'aux derniers instants prodiguera ses soins, hasarde encore de temps à autre une piqûre de spartéine ou d'huile camphrée; l'organisme ne réagit déjà plus.

Nous retournons auprès du lit. Que de débats pour tant encore, et que ce pauvre corps souffrant se résigne difficilement à mourir ! Il respire très vite et très fort, très mal, comme qui ne sait plus.

Les muscles du cou et du bas du visage s'agitent; un

1. Léon Werth.

œil est à demi ouvert, l'autre clos. Je cours à la poste envoyer quelques dépêches; presque aucun des amis de Philippe n'est averti.

A la maison Velpeau de nouveau. Le D^r Élie Faure tâte le pouls du malade. La pauvre mère interroge : « Comment se comporte cette fièvre ? » A travers sa douleur elle a souci de bien parler; c'est une simple paysanne, mais elle sait qui est son fils. Et durant ces lugubres jours, au lieu de larmes, elle se répand en flots de paroles; celles-ci coulent égales, monotones, sans accent et sans mélodie, sur un ton rauque un peu et qui surprend d'abord comme si elle n'interprétait pas bien sa douleur; et le visage reste sec.

Après midi je reviens encore; je ne peux réaliser ce deuil. Je retrouve Philippe à peine un peu plus faible, le visage convulsé, secoué, luttant d'un peu plus bas contre la mort.

*

Mercredi matin.

Chanvin m'attendait au parloir. On nous mène, à droite de la cour, vers une petite salle secrète, d'accès oblique, et qui se dissimule, honteuse. Le reste de la maison l'ignore, car c'est une *maison de santé*, où l'on n'entre que pour guérir — et voici la chambre des morts. Le nouvel *hôte* est introduit ici la nuit, lorsque le reste de la maison repose; sur la muraille nue une pancarte spécifique : pas avant neuf heures du soir, pas après sept heures du matin. Et l'hôte ne sortira d'ici que par cette porte basse, cette porte verrouillée que je vois, là, dans le fond de la pièce, ouvrant directement sur l'autre rue...

Il est là; tout petit sur un grand linceul; revêtu d'un costume brunâtre; très droit, très roide, et comme fixe à l'appel. A peine changé du reste; les narines un peu pincées; les petits poings très blancs; les pieds perdus dans de grandes chaussettes blanches qui se dressent comme deux bonnets de coton.

Quelques amis sont dans la salle, qui pleurent silencieusement. La mère vient à nous, qui ne peut pas pleurer mais se lamente. A chaque nouvel arrivant elle reprend un nouveau couplet à la manière d'une pleureuse antique. Elle ne s'adresse pas à nous, mais à son fils. Elle l'appelle;

elle se penche vers lui, l'embrasse : « Petit bon sujet ! lui dit-elle... Je connaissais toutes tes petites manières... Ah ! te renfermer à présent ! te renfermer pour toujours... »

Cette douleur surprend d'abord, si éloquente; aucune expression dans l'intonation de la voix, mais une extraordinaire invention dans les appellations de tendresse... puis, se retournant vers un ami, sans changer de ton, elle donne une indication précise au sujet des frais d'inhumation ou de l'organisation du départ. Elle veut emmener son fils au plus vite, l'enlever à tous, l'avoir à soi seule, là-bas : « J'irai te voir tous les jours, tous les jours. » Elle lui caresse le front. Puis se retournant vers nous : « Plaignez-moi donc, messieurs !... »

Marguerite Audoux nous dit que la dernière demi-heure fut atroce. A plusieurs reprises on crut que tout était fini, l'affreuse respiration s'arrêtait; la mère alors se jetait sur le lit : « Reste encore un peu avec nous, mon ami ! Respire encore un peu; une fois ! encore une fois ! » Et, comme si le « petit bon sujet » l'entendait, dans un énorme effort on voyait tous ses muscles se tendre, la poitrine se soulever encore très haut, très fort, puis retomber... Et le D^r Élie Faure, pris d'une crise de désespoir, s'écriait en sanglotant : « J'ai pourtant fait ce que j'ai pu... »

C'est à neuf heures du soir qu'il est mort.

Au *Mercury de France* où l'édition des œuvres de Lucien Jean, qu'il devait préfacer, reste en souffrance : pendant que je cause avec Vallette, Chanvin écrit quelques lettres de deuil; la mère veut emmener le corps cette nuit même; à huit heures, une courte cérémonie d'adieux réunira quelques amis, soit à la maison de santé, soit à la gare. Je n'irai pas; mais veux revoir Philippe une fois encore. Nous retournons là-bas. Léautaud nous accompagne.

Nous voici de nouveau dans la salle mortuaire. Bourdelle est venu prendre le masque du mort; sur le plancher s'écrasent des éclaboussures de plâtre. Oui certes nous serons heureux de conserver ce témoignage exact; mais ceux qui ne le connaîtront que par là n'imagineront pas l'expression totale de ce petit être râblé, dont le corps tout entier était de signification si particulière. — Oui,

Toulouse-Lautrec était aussi peu haut que lui, mais contrefait; Philippe était d'aplomb; il avait de petites mains, de petits pieds, des jambes courtes; le front bien fait. Près de lui, au bout d'un peu de temps, on prenait honte d'être trop grand.

Dans la cour, un groupe d'amis. Dans la salle, la mère, Marguerite Audoux (ah ! que la qualité de sa douleur me paraît belle !), Fargue; Léautaud, très pâle dans sa barbe très noire, ravale son émotion. La mère se lamente encore; Fargue et Werth consultent un indicateur; on convient de se retrouver le lendemain matin à la gare du quai d'Orsay pour le train de 8 heures 15.

*

Jendredi, 8 heures.

Gare du quai d'Orsay, où nous arrivons Chanvin et moi; heureusement fort en avance, car là nous apprenons que le train de 8 heures 15 part de la gare de Lyon. Hélas ! combien d'autres amis, mal informés ainsi que nous, ne pourront trouver le temps de gagner l'autre gare comme nous faisons aussitôt. Nous n'en voyons pas un dans le train qui nous emmène. Pourtant plusieurs avaient bien promis de venir.

Toute la nuit il a plu et soufflé grand vent; à présent l'air plus calme est tiède; la campagne est trempée; le ciel est uniformément désolé.

Nos billets sont pris pour Moulins. Consultant l'indicateur que j'achète à Nevers, je constate que pour gagner Cérilly il faut encore, de Moulins, trois ou quatre heures d'un petit train musardeur, plus un long temps de diligence; et que ce petit train, quand nous arriverons, sera parti. Le trajet sera-t-il faisable en voiture ?

A Moulins nous essayons les refus de trois loueurs; la distance est trop grande : c'est une automobile qu'il nous faut. La voici ! Nous nous lançons dans la campagne. L'air n'est point froid; l'heure est belle. En un instant le vent essuie notre fatigue, notre tristesse même, et parlant de Philippe nous disons : si tu nous regardes de quelque endroit du ciel, que tu dois t'amuser, à nous voir ainsi courir après toi sur la route !

Beau pays qu'ont désolé l'hiver et l'averse; au bord violet du ciel que les verts des pacages sont délicats !

Bourbon-l'Archambault. C'est ici que vivent ta sœur jumelle et ton beau-frère, pâtissier. Ah ! voici le char funèbre qui s'en retourne de Cérilly... Le soir tombe. Nous entrons au petit village à peine un peu avant la nuit. L'auto s'est garée dans la remise de l'hôtel où nous avons laissé nos sacs. Nous voici sur la place du village. Nous circulons dans un livre de Philippe. On nous indique le chemin de sa maison. Elle est là sur la route qui monte, passé l'église, presque en face de celle du *Père Perdrix*. Au rez-de-chaussée les volets de l'unique fenêtre sont clos comme les paupières de quelqu'un qui se recueille; mais la porte est entrebâillée. Oui, c'est bien ici : quelqu'un ouvre la porte en sortant et, dans l'étroite pièce, en face de l'entrée, nous voyons entre deux cierges allumés la bière revêtue de noir et couverte par les couronnes. La mère s'empresse vers nous, s'étonne de nous voir; aimait-on donc tant que cela son enfant ! elle nous présente à quelques gens du pays qui sont là : des amis venus de Paris tout exprès; elle en est fière. Une femme sanglote à l'écart; c'est la sœur. Oh ! combien elle lui ressemble; son visage m'explique celui de notre ami, que déformait un peu, au côté gauche de la mâchoire, une cicatrice que la barbe ne parvenait pas à cacher. Le beau-frère, affablement vient à nous et nous demande si nous voulons, avant que vienne plus de monde, voir la chambre de Charles-Louis.

Cette maison est tout entière à son échelle; c'est parce qu'elle était très petite qu'il en est sorti tout petit; à côté de la chambre-salon où l'on entre d'abord, la pièce claire et vide où le sabotier, son père, travaillait; elle prend jour sur une courette, où donne également la chambre de Philippe au premier. Chambre étroite et point ornée; à droite de la fenêtre, une petite table où écrire; au-dessus de la table, des planchettes avec quelques livres et la haute pile de tous ses cahiers d'écolier. La vue qu'on aurait de la fenêtre est coupée court par deux ou trois sapins qui ont crû tout contre le mur de la courette. C'est tout; et cela suffisait. Philippe était bien là. La mère fait les honneurs du lieu :

« Regardez bien, messieurs; cela a bien son importance si vous devez parler de lui. »

Sur le devant de la maison une chambre d'honneur, où se réfugie le peu de luxe de cette humble demeure; cheminée garnie, portraits encadrés, tentures; c'est la chambre qui ne sert pas.

« Si nous sommes de pauvres gens, vous voyez que nous ne sommes tout de même pas dans la misère. »

Elle entend qu'à l'hôtel où nous sommes descendus nous nous considérons comme ses hôtes, aussi longtemps que nous resterons à Cérilly.

« Voulez-vous voir la maison du Père Perdrix ? nous dit le beau-frère; cela doit vous intéresser. »

Et nous l'accompagnons à l'avant-dernière maison du village; mais la pièce où l'on reçoit a été remise à neuf. Comme nous en sortons le beau-frère se penche vers nous :

« Celui que vous voyez là-bas, c'est Jean Morantin; vous savez bien : *le seigneur du village*. Quand Louis a parlé de lui dans son livre, on a voulu le faire fâcher. Il a dit : non, non, je le connais le petit Philippe ! c'est un bon garçon; il n'a pas voulu dire du mal de moi. »

Nous rentrons à l'hôtel où vient d'arriver, de Vichy, Valéry Larbaud avec qui nous passons la soirée.

*

La cérémonie funèbre a lieu vendredi matin à dix heures. Aucun autre ami n'est venu; si, Guillaumin, l'auteur de la *Vie d'un Simple*; il habite une ferme à treize kilomètres d'ici. On « espère » encore un quart d'heure; Cérilly est entre plusieurs lignes, et l'on peut y accéder de différents côtés. Enfin le court cortège se met en marche.

Petite église romane grise et brune, emplie d'ombre et de bon conseil. Le diacre vient vers nous, tandis que nous restons groupés près de la bière :

« Par ici, messieurs ! venez par ici; vous trouverez du feu. »

Et nous nous rapprochons d'un brasero près de l'abside. A deux reprises, pendant la cérémonie, le beau-frère remonte jusqu'à nous : une fois c'est pour nous dire que Marcel Ray vient d'arriver de Montpellier avec sa femme; puis la seconde fois, se penchant vers nous :

« Vous visiterez encore la chapelle des Saints; de cela aussi mon beau-frère a parlé dans ses livres. »

La cérémonie prend fin; on s'achemine vers le cimetière. Le ciel est bas. Par moments un nuage traînant brouille le fond du paysage. Nous voici devant la fosse ouverte. De l'autre côté de la fosse, en face de moi, je regarde la sœur qui sanglote et qu'on soutient. Est-ce vraiment Philippe qu'on enterre ? Quelle lugubre comédie joue-t-on là ? — Un ami du pays, décoré du ruban violet, commerçant ou fonctionnaire de Cérilly, s'avance, des feuilles manuscrites à la main, et commence un discours. Il parle de la petite taille de Philippe, du défaut d'aspect qui l'empêchait de parvenir aux honneurs, de ses échecs successifs aux postes qu'il eût voulu occuper : « Tu n'as peut-être pas été un grand écrivain, conclut-il, mais... » Rien n'est plus émouvant que ce reflet naïf de la modestie que Philippe apportait à parler de lui et dont sans doute cet excellent homme fut dupe; mais notre cœur à quelques-uns se serre; j'entends murmurer près de moi : « Il en fait un raté ! » Et j'hésite un instant à m'avancer à mon tour devant la tombe, pour dire qu'il n'appartient qu'à Cérilly de parler aussi humblement de Philippe; que, vu de Paris, Philippe nous apparaît très grand... Mais quoi ! Philippe ne souffrirait-il pas de cette distance que l'on apporterait dès lors entre lui et ceux de son petit village dont son cœur n'avait jamais voulu s'éloigner ?

Du reste Guillaumin prend la parole; son discours est bref, plein de mesure et de tact, très ému. Il parle d'un autre enfant de Cérilly, parti comme Philippe, mort à trente-cinq ans, comme lui, il y a précisément un siècle : le naturaliste Perron. Un petit monument sur la place rappelle son souvenir. J'y copierai tout à l'heure cette pieuse et touchante inscription :

PERRON S'EST
DESSÉCHÉ COMME
UN JEUNE ARBRE
QUI A SUCCOMBÉ
SOUS LE POIDS DE
SES PROPRES FRUITS

Une autre face du monument porte un relief de bronze

qui montre François Perron assis sous un palétuvier où perchent des kakatoès, dans un paysage australien qu'habitent des kangaroos familiers.

Une automobile s'arrête à la porte du cimetière; c'est Fargue; il arrive comme s'achèvent les discours.

Je suis heureux de le voir là; sa douleur est profonde; comme celle de tous ceux qui sont ici d'ailleurs; mais il semble, de plus, que Fargue représente ici tout un groupe d'amis absents et précisément des meilleurs, et vienne apporter leur hommage.

Nous rentrons à l'hôtel où Mme Philippe nous convie; son gendre, M. Tournayre, la représente. Je suis assis auprès de lui; il me raconte certains traits de la première enfance de son beau-frère :

— Dès l'âge de cinq ou six ans, dit-il, le petit Louis jouait à « aller à l'école »; il s'était confectionné de petits cahiers qu'il mettait sous son bras, puis disait :

« Maman, adieu; je m'en vais à l'école. »

Il s'asseyait alors dans un coin de l'autre pièce, sur un escabeau, tournant le dos à tout... Puis, au bout d'un quart d'heure, la classe imaginaire étant finie, il *rentrait* :

« Maman, l'école est finie. »

Mais un beau jour, sans rien dire à personne, se sauvant de chez lui, il y alla pour de vrai, à l'école; il n'avait que six ans : le maître le renvoya. Le petit Louis revint. Le maître, alors :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Mais... apprendre.

On le renvoie encore; il est trop jeune. L'enfant s'obstine et fait si bien qu'il obtient une dispense d'âge. Le voilà qui commence sa patiente instruction.

O « petit bon sujet » ! je comprends ce qui te fit plus tard tant aimer *Jude l'Obscur*. Plus encore que tes dons d'écrivain, que ta sensibilité, que ton intelligence, combien j'admire cette application émerveillée qui n'était qu'une forme de ton amour !

Nous repartons.

Et durant le trajet du retour, je songe à cet article que je lui avais promis d'écrire, que je m'appêtais à écrire, à l'apparition de son livre que doit donner incessamment

Fasquelle — cet article qu'il attendait. J'en fixe en mon esprit les divers points.

La mort de Philippe ne peut me faire exagérer en rien ma louange; tout au plus en m'inclinant plus tristement vers cette émouvante figure et me permettant de l'étudier mieux (dans les papiers qu'il a laissés) assurera-t-elle, en la précisant davantage, mon admiration.

Certains l'ont mal connu qui n'ont vu de lui que sa pitié, sa tendresse et les qualités exquises de son cœur; ce n'est pas avec cela seul qu'il fût devenu l'admirable écrivain qu'il put être. Un grand écrivain satisfait à plus d'une exigence, répond à plus d'un doute, nourrit des appétits divers. Je n'admire que médiocrement ceux qui ne supportent point qu'on les contourne, ceux qu'on déforme à les regarder de biais. On pouvait examiner Philippe en tous sens; à chacun des amis, des lecteurs, il paraissait très *un*; mais aucun ne voyait *le même*. Et les diverses louanges qu'on lui adresse peuvent bien être également justes, mais chacune prise à part ne suffit pas. Il porte en lui de quoi désorienter et surprendre, c'est-à-dire de quoi durer.

* * *

30 Décembre.

L'orgueil de Jammes.

Me gêne comme une rupture d'équilibre; comme un manque; ne lui est permis que par l'ignorance complète de ce qui n'est pas lui. Tenir compte de ce qui n'est pas soi, il appelle cela : discuter, et naturellement la *discussion* lui fait horreur. Schwob ayant eu l'imprudence un jour de lui dire que *Jean de Noarrieu* lui paraissait plus beau qu'*Hermann et Dorothée*, Jammes en conclut qu'il est plus grand que Goethe. Il ne lui vient pas un instant à l'idée que ceux qui risquent cette comparaison tiennent *Jean de Noarrieu* pour la meilleure œuvre de Jammes; qu'est-ce qu'*Hermann et Dorothée* dans l'œuvre de Goethe? Si parfait que soit le poème, supprimons-le, l'œuvre en est à peine appauvrie.

« *Jean de Noarrieu*, écrit Jammes, — outre que je n'ai voulu y faire figurer aucune philosophie, est au dire de Schwob, et à mon dire, au-dessus d'*Hermann et Dorothée* — quoique je n'aie jamais eu le courage de lire cette œuvre de Goethe. »

Il y a une *sincérité* qui consiste à tâcher de *voir vrai* et celle-là Jammes ne la connaîtra jamais. « Si l'eau brise un bâton », comme dit La Fontaine, son esprit ne le « redresse » jamais. Je sais bien qu'il est essentiellement *poétique* de ne faire point intervenir la raison trop vite et que, souvent, rectifier le jugement c'est fausser la sensation; mais l'art serait de maintenir sa sensation toute fraîche et que cela n'empêchât rien. Curieux agencement de ce cerveau ! on ne lui peut reprocher rien, tant on sent bien que l'esprit d'examen le gâterait. Il ne cherche non plus à voir vrai sur lui-même; et du reste il aurait moins de génie s'il était moins convaincu d'en avoir.

Je dis cela pâteusement. Résumons : pour être poète il faut croire à son génie; pour devenir artiste, il faut *le mettre en doute*. L'homme vraiment fort est celui chez qui *ceci augmente cela*.

1910

1^{er} Janvier.

AVANT-HIER longue étude des manuscrits laissés par Philippe — ou du moins, plus spécialement du *Charles Blanchard*, dont je découvre une demi-douzaine de versions presque également bonnes, et s'excluant. Cependant Francis Jammes continuera à croire que Philippe était bon parce qu'il « se laissait aller à l'inspiration ». Rien ne m'a plus *instruit* sur l'art d'écrire que ces feuillets abandonnés — dont je tâcherai de publier une grande partie — sans doute en y joignant un commentaire explicatif.

Fort en train de travailler ce matin; quelques importuns me dérangent. Ne rangeons pas parmi ces derniers le très sympathique Pierre Cornu. Ruyters vient déjeuner. J'ai rendez-vous à deux heures et demie, avec Copeau, chez Mirbeau. Nous passons là trois heures environ; et sortons fourbus l'un et l'autre.

Nous allions chez Mirbeau, non pour le médiocre et fatigant plaisir de l'entendre, mais pour lui apporter le roman d'Iehl et l'exciter sur cette lecture. Pour lui parler aussi de Marguerite Audoux. Dès qu'on va chez

quelqu'un pour lui demander quelque chose, on dépense infiniment plus que ce que l'on attend de lui. Vers cinq heures nous étions ruinés, claqués d'énervement et de fatigue; et nous n'avions rien obtenu.

Rien obtenu qu'une incohérente suite de récits anecdotiques comme Mirbeau excelle à les faire. Sur Claretie, sur la baronne de Z., sa propriétaire et voisine, sur Gregh, sur des « savants » qu'il prétend ridiculiser.

— J'en connais un qui, depuis des mois, prépare un rapport... Savez-vous sur quoi?... Sur les muscles des araignées ! Les muscles des araignées ! Mais il n'en a seulement jamais vu, des araignées... Et naturellement il en tire des conclusions d'intérêt mondial... J'en connais un autre qui a fait paraître en 1900 une étude sur « le mécanisme de la digestion chez les acridiens... » C'est énorme !

— L'avez-vous lu ? demande Copeau timidement.

— J'ai lu le titre, oui. Je l'ai vu. Vous ne trouvez pas ça prodigieux ? Je vous assure qu'ils sont tous les mêmes. Tous les mêmes ! Et il circule dans la pièce en répétant ces mots.

Assurément sa verve est assez plaisamment colorée; mais ce qu'il grossit de chacun, c'est toujours le défaut le plus vulgaire; il ne ridiculise qu'aux dépens de la vérité. Je crois bien qu'il ne sent jamais, de chacun, la particularité importante. Le voici qui traite Claretie de bandit, d'assassin. « Je vous affirme que c'est un assassin »; tout à l'heure il ne parlera pas différemment de Descaves. Puis c'est Charles Morice qu'il daube :

— Il était venu me voir à la campagne; les fenêtres de mon salon s'ouvraient sur un admirable panorama; il faisait beau; Morice était assis près de la fenêtre; je le voyais qui louchait, grimaçait, fermait les yeux...

— Monsieur Morice, est-ce que la lumière vous gêne ?

Alors lui, éclatant :

— Ah ! si ce n'était que la lumière ! Mais, c'est le paysage, Monsieur Mirbeau, le paysage tout entier ! Comment ne comprenez-vous pas qu'un artiste a besoin de s'absorber dans sa pensée; il se renferme en lui; il combine; il élabore. On lui montre la nature... tout est fichu ! L'artiste ! l'artiste devrait vivre dans une maison sans fenêtres !

Francis Jourdain qui survient raconte d'autres traits de Morice, mais en parle avec plus de finesse. Malheu-

reusement on se trouve entraîné dans ce souffle de dénigrement à outrance; Jourdain parlera de Maillol, se refusera de comprendre, ou feindra de ne comprendre pas, des propos de lui qu'il rapporte et qu'il serait aisé d'expliquer; moi-même je me laisse aller à rire, à tolérer sinon à approuver le massacre... et du reste chercher à « faire comprendre » serait si dérisoirement vain. Et que lui resterait-il à faire, à Mirbeau, s'il ne pourfendait point ? C'est là sa vocation et son occupation première. Il retomberait à plat s'il ne s'imaginait environné de monstres.

Au demeurant il ne m'est point antipathique; au contraire; et son contact est chaleureux. Mais rien à apprendre près de lui. Pas même moyen de se renseigner exactement.

Plus un humoriste est intelligent, moins il a besoin de déformer la réalité pour la rendre signifiante.

6 Janvier.

Je reçois le même soir une lettre d'effusion de Mardrus, une lettre d'effusion de Royère; ils m'écrivaient il y a quelques jours, l'un et l'autre, des injures. — Prodigieuse incohérence de certaines cervelles. Ce soir lettre folle du petit Louis Rouart qui souhaite ma « décomposition prochaine », etc.

— Vous devez être bien contente, disait-on à sa femme, de le voir devenu si religieux.

— Moi ! mais j'en suis désolée ! s'écriait-elle : tant qu'il ne l'était pas, j'ai pu compter sur la religion pour adoucir son caractère; à présent je ne compte plus sur rien.

16 Janvier.

Copeau me demande de l'accompagner chez les Biscesco; on doit le présenter à Chaumeix. Je surmonte l'appréhension de cette affreuse corvée qu'est pour moi un dîner dans le monde et ressors de l'armoire l'habit de mon mariage qui n'a pas servi douze fois. Chez Copeau, que je vais cueillir rue Montaigne, nous nous apercevons que mon pantalon est furieusement mangé des vers ! Rires et angoisses; impossible de se montrer ainsi : le blanc du caleçon apparaît en dessins bizarres; nous avisons le ruban de feutre noir d'un panama; et nous voilà cousant sur le caleçon, en regard des trous, des petits carrés et des bandes.

Je savais par Boylesve que Chaumeix écrivait volontiers un article sur *la Porte Étroite* dans les *Débats*, aussi n'ai-je pu ni su lui dire trois mots. Rien ne me glace comme de savoir que mon amabilité peut m'être utile.

20 Janvier.

Agréable visite de Boylesve; je sens bien que la conversation n'ira pas très loin avec lui, mais j'ai chaque fois plus grand plaisir à le revoir. Ghéon est avec moi, qui tout à l'heure va m'accompagner chez la comtesse de Noailles. Il s'agit d'aller recevoir d'elle la note sur *la Mère et l'Enfant* qu'elle veut bien donner à *la Nouvelle Revue Française*.

M^{me} de Noailles est à l'hôtel (*Princess Hotel*), rue de Presbourg; les fenêtres de sa chambre ouvrent sur l'Arc de l'Étoile. Elle nous attendait; il y paraît un peu; elle est couchée sur une chaise-longue faite de deux fauteuils et d'un tabouret d'union, sinueusement drapée dans une sorte de chemise roumaine ou grecque de tussor noir à large liséré blanc-gris, de ce blanc doux du papier de Chine et de certains feutres japonais; cette chemise flotte largement autour des bras nus et chargés de bracelets vénitiens. Une écharpe circule autour d'elle, couleur de jaune d'œuf dur ou plutôt d'œuf « mollet »; couleur d'abricot sec. Sirène, elle s'achève mystérieusement sous une étoffe tunisienne. Ses cheveux sont défaits, abandonnés; d'un noir de jais; coupés court sur le front mais retombant comme mouillés sur les épaules. Elle nous présente à la princesse de Caraman-Chimay (?) qui braque vers moi une face-à-main qu'elle ne quittera pas de toute la visite.

Impossible de rien noter de la conversation. M^{me} de Noailles parle avec une volubilité prodigieuse; les phrases se pressent sur ses lèvres, s'y écrasent, s'y confondent; elle en dit trois, quatre à la fois. Cela fait une très savoureuse compote d'idées, de sensations, d'images, un *tutti-frutti* accompagné de gestes de mains et de bras, d'yeux surtout qu'elle lance au ciel dans une pâmoison pas trop feinte, mais plutôt trop encouragée.

Parlant de Montfort un moment, elle le compare à une tanche aux gros yeux à fleur de tête, et imite le poisson lorsqu'il vient contre la vitre de l'aquarium. Cette image, très juste, nous fait rire, et comme, plus tard, nous y faisons allusion, la voilà toute inquiète :

« N'allez pas redire cela; oh ! je vous en prie, ne dites pas que je vous ai dit cela ! vous m'en feriez un ennemi... Moi qui me promets toujours de ne jamais dire du mal de personne ! »

Henri Ghéon, très paysan du Danube, frais débarqué d'Orsay, aux gros souliers crottés, mais, selon son habitude, fort à son aise, est beaucoup plus intéressé, séduit, qu'il ne s'y attendait. Il faudrait beaucoup se raidir pour ne pas tomber sous le charme de cette extraordinaire poétesse au cerveau bouillant et au sang froid.

* * *

Mars-Avril.

Je goûte un vain plaisir à constater chez mon compagnon¹ encore un peu moins de don que chez moi pour les langues. Au premier restaurant, passé la frontière, comme il indique du doigt, sur la carte des vins, une demi-bouteille de « cerveza » que nous jugeons devoir être de la bière :

— Pilsen o ingls ? demande le garçon.

— Mon pauvre ami, c'est inutile d'essayer, je ne comprendrai rien de ce que vous dites !

Si pressante qu'ait été notre curiosité à Valence, arrivés le matin, vers midi nous ne songeons qu'à repartir.

— Pourtant pas sans avoir vu la cathédrale...

Guidés par notre fantaisie de calle en calle, nous voici devant elle brusquement. Copeau qui fume un assez bon cigare m'envoie en éclaireur voir « si ça vaut la peine d'entrer ». Le cigare n'étant pas achevé quand je ressors, nous repartons...

Mais était-ce bien la cathédrale ?

J'ai dormi comme un minéral. Matin charmant ! Une joie inouïe carillonne à travers la ville; c'est l'heure où les troupeaux la parcourent; chaque chèvre qui passe égrène en trotinant la note unique de sa clochette. L'air est tout parfumé d'azur; les toits brillent. Fuir ! ah ! fuir plus au sud et vers un dépaysement plus total. C'est par un tel matin que l'espoir le plus confiant et le plus hardi

1. Jacques Copeau (*Note de l'éd.*)

de notre âme appareille, et que la toison d'or tremble devant Jason.

Elche.

Grâce à nos manteaux du Tyrol nous passons ici pour deux toreros catalans.

Ainsi que naguère à Séville, les « cercles » sont ce que j'admire le plus à Murcie. Ces cercles ont ceci de particulier qu'ils sont toujours rectangulaires. On dirait l'intérieur d'un omnibus dont les deux côtés se seraient beaucoup reculés. Touchant les deux murs latéraux, deux rangs de larges fauteuils se font face. Dans chaque fauteuil un cercleux. Chaque cercleux fume un cigare et, de biais, regarde passer le passant. Le passant, en passant, regarde le cercleux fumer son cigare. Une grande glace sans tain sépare les cercleux des passants : vu du dehors le cercle a l'air d'un aquarium.

Les cercles sans prétention sont de plain-pied avec la rue. (C'est une rue où ne passe point de voitures.) D'autres, un peu plus relevés, présentent les genoux du cercleux à hauteur de l'œil du passant. L'assis domine. Ni livres, ni journaux, ni consommation autre que celle des cigares ; ni conversation possible de fauteuil à fauteuil trop distant. Sur la devanture d'un de ces aquariums où stagnent ainsi quelques turbots, on lit : *Circulo instructivo*.

Lorsqu'on vient en Espagne assoiffé de soleil, de danses et de chants, rien de morne comme la salle d'un cinématographe où la pluie nous force à demander abri. Chants et danses, en vain nous en avons quêté jusqu'à Murcie. A Séville sans doute on en trouve encore ; à Grenade... Oui, je me souviens que dans l'Albaycin, il y a près de vingt ans (rien depuis, non pas même les chants de l'Égypte, n'a su toucher endroit plus secret de mon cœur) : c'était, la nuit, dans une vaste salle d'auberge, un garçon bohémien qui chantait ; un chœur, à demi-voix, d'hommes et de femmes, puis de subites pauses, coupaient ce chant haletant, excessif, douloureux, où l'on sentait son âme, à chaque défaut de souffle, expirer. L'on eût dit une première ébauche de la dernière ballade de Chopin ; mais cela restait comme en marge de la musique ; non pas espagnol,

mais gitane, irréductiblement. Pour réentendre ce chant, ah ! j'eusse traversé trois Espagnes. Mais je fuirai Grenade de crainte de ne l'y réentendre point.

Du reste un temps affreux nous fit rebrousser chemin vers le nord.

Au souvenir de cette soirée reste attaché celui d'une rougeur.

C'était aux vacances de Pâques. Je voyageais avec ma mère. J'avais un peu plus de vingt ans; mais je n'eus vingt ans qu'assez tard; j'étais encore tendre et neuf.

Pour le divertissement de quelques touristes, un manager avait organisé une soirée de danses au premier étage d'une posada de faubourg. Déjà je répugnais alors à tout ce qui sent l'appât... mais quel autre moyen de voir ces danses ? Elles ne s'exhiberont bientôt plus que dans les music-halls et les cabarets de Paris.

Habanera, cachucha, seguedille authentiques nous furent servies ce soir-là. Sur trois des côtés de la salle, des chaises de paille et des bancs réservés aux touristes étaient disposés sur deux rangs. J'étais assis à côté de ma mère; nous avions en face de nous une vingtaine d'Espagnols et de gitans, dont six femmes; les uns très pâles, les autres tannés comme le cuir de leurs souliers. (Je dis cela par romantisme; mais je crois qu'à peu près tous étaient chaussés d'espadrilles.) Chaque femme à son tour se levait et dansait, seule ou bien avec un cavalier; le chœur des instruments, des claquements de mains et des voix rythmait la danse...

Le spectacle, un peu morne au début, s'animait. On en était peut-être à la troisième danse; celle qui la dansait, une andalouse sans doute, au teint rose, s'agitait du ventre et des bras selon la mode des juives algériennes, et faisait flotter deux foulards, l'un caroubier, l'autre cerise, qu'elle tenait du bout des doigts. Vers la fin de la danse elle commença de toupiner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, d'abord au mitan de la salle, puis en grand cercle, à la manière d'un toton près de choir, suivant le rang des spectateurs qu'elle frôlait. Au moment qu'elle passait devant moi, vlan ! je reçus du foulard dans la figure; et le foulard tomba sur mes genoux. J'eusse voulu que ce fût par maladresse et par hasard; mais non : c'était direct, subit et concerté, discret... C'est ce qu'au même instant je dus comprendre, et je sentis un

flot de sang m'éblouir — car ce petit manège s'éclairait au souvenir d'une chanson que parfois chantait une petite couturière qui venait travailler chez nous; elle chantait cela lorsqu'elle était bien sûre que ma mère ne pouvait pas l'entendre; j'ai su depuis que c'était tout bonnement *la Chanson de Madame Angot*, « pas bégueule, forte en gueule », etc; il y était question, au cours d'un couplet, du sultan qui « lui jeta le mouchoir ». J'entendais bien ce que le geste voulait dire; évidemment ce devait être d'un usage courant dans certains pays.

Plus rouge encore que le foulard, que je dissimulai précipitamment sous ma veste, je m'efforçai de croire que ma mère n'avait rien vu, et songeai avec suffocations aux suites possibles de mon « aventure »... La fête cependant continuait. Je ne prêtais plus qu'une faible attention aux trémoussements d'un couple de gitanos; mais, au moment que cette nouvelle danse s'achevait en délire et que les applaudissements des spectateurs éclataient, je vis avec stupeur la gitane tout à coup quitter la danse, sortir un petit mouchoir de son sein et le jeter non loin de nous sur les genoux d'un vieux daim qui n'applaudissait point, mais, à petits coups de canne, faisait résonner le plancher. Le daim assurément connaissait les usages; et mon œil ne le quittait plus. Qu'allait-il faire ?

Très calme et souriant, il se saisit du petit mouchoir, fouilla dans son gousset, en sortit une pièce blanche, très ostensiblement la roula dans un coin du mouchoir, fit un nœud par-dessus, puis, de loin, jeta le tout vers l'Espagnole... Tout rassuré je ressortis de dessous ma veste le foulard rouge et demandai une piécette à ma mère. A présent que je recouvrais contenance, ce qui me dépitait surtout c'est que, des six Espagnoles ou gitanes que cette fête rassemblait, celle qui m'avait « jeté le mouchoir » était de beaucoup la moins belle.

* * *

Paris. 15 Avril.

Hier, déjeuner chez Rouché avec Gabriele d'Annunzio. J'avais commencé par refuser, me souciant assez peu de le revoir; et je répondis à Rouché que j'avais gardé trop bon souvenir de ma rencontre avec Annunzio, il y a quinze ans, pour risquer de gâter ce souvenir

en revoyant celui pour le talent de qui je n'avais plus grande estime. Mais Rouché revint à la charge (j'ai gardé cette plaisante correspondance) et, devant son aimable insistance, céda ma sauvagerie. Étaient de ce festin : Henri de Régnier, Desvallières, Besnard, Suarès, Saglio, Marcel, Ernest Charles, et *tutti quanti*. On m'avait mis entre Henri de Régnier et Suarès, à peu près en face de d'Annunzio : je ne pouvais être plus agréablement placé. — D'Annunzio, plus pincé, bridé, crispé, plus réduit, et aussi plus sémillant que jamais. L'œil est sans bonté, sans tendresse; la voix plus cajoleuse que vraiment caressante; la bouche moins gourmande que cruelle; le front assez beau. Rien en lui où le don le cède au génie. Moins de volonté que de calcul; peu de passion, ou de la froide. Il déçoit généralement ceux qui se sont pris (c'est-à-dire : mépris) à son œuvre. « Il résume en lui toute l'Italie », dit M^{me} Rouché qui fait partie de ces derniers. « Moins le Dante », ajoute Suarès, qui me déclare éloquemment le peu de goût qu'il a pour le « Faiseur ». Le plaisant c'est que d'Annunzio n'a de sourires que pour deux personnes : Suarès et moi (pour moi moins que pour Suarès, dont il n'est pas surprenant que la grandiloquence lui impose).

Après déjeuner nous voici dans le fumoir, Desvallières, Suarès, moi, d'Annunzio et Saglio, qui se lance dans un éloge outré des dernières pages du roman (*Forse che sì, forse che no*) qu'achève de publier la *Grande Revue*. Il faut dire que d'Annunzio vient de nous abreuver, Suarès et moi, un instant auparavant, des plus grands éloges. Les compliments de Saglio sans doute ne suffisent guère au « Maître » (qui tourne assez anxieusement ses regards vers Desvallières, vers Suarès, vers moi; mais il peut nous fouiller : pas de sucre. Il n'aura que du Saglio).

Un instant après, néanmoins, d'Annunzio insiste pour me revoir. Il est convenu qu'il m'écrit pour m'inviter à déjeuner (je doute beaucoup qu'il le fasse). Cependant, un à un, les convives se retirent. Il ne reste plus guère que le « Maître », Henri de Régnier, Suarès et moi. D'Annunzio descend le premier; nous suivons de près.

De l'antichambre, on aperçoit la pluie tomber à verse; Suarès sur le pas de la porte, un peu hagard, serre précipitamment nos mains, et fait mine de s'élancer sous la pluie.

— Eh quoi ! lui dis-je ; vous partez sans chapeau ?
Suarès, se ressaisissant :

— Tiens ! c'est vrai !... Oh ! cela m'arrive plus d'une fois...

Le voici qui court au vestiaire ; en ressort aussitôt...
Dehors, je comprends la cause de son trouble : d'Annunzio l'enlève dans son automobile.

24 Avril.

Bonne étude de piano depuis le retour de Cuverville.
J'ose réaborder Beethoven — après avoir mené à bien la *Barcarolle* de Chopin et le *Nocturne* (en sol) en tierces et sixtes.

Je ne sors presque plus et me lève chaque matin avec la joie de sentir devant moi une longue suite d'heures. Je m'enfonce dans mon travail (*La Mivoie*) mais non point de tout mon cœur et non parfaitement assuré que j'écrive là ce que je devrais d'abord écrire. Le ton n'en diffère pas assez, selon mon goût, de celui de *la Porte Étroite* ; me voilà devoir nuancer encore, écrire doucement. Je rêve aux *Caves*, que j'imagine écrites d'un style tout gaillard, très différent.

Les dernières aventures que j'ai courues m'ont laissé un dégoût inexprimable.

Été entendre *Coriolan* à l'Odéon. Je ne m'accorde plus que des places de poulailler, connaissant mon trop peu de patience au théâtre ; et en effet, hier encore, malgré ma grande satisfaction — ou peut-être à cause d'elle — je n'ai pu me retenir à ce spectacle, passé le troisième acte. Copeau et Ghéon m'ont vivement reproché de n'avoir point attendu la scène avec Aufidius. Le vrai c'est que je suis rentré pour la lire. (J'ai écrit par ailleurs, pour mon *Journal sans Dates*, un éloge de cette représentation.)

En m'en retournant, passé aux *Cahiers de la Quinzaine*. La petite salle est pleine de figures qui me sont inconnues à l'exception de Sorel et de Benda. Je ressors presque aussitôt.

Entre le Christ, Calvin et M. le sénateur Béranger, ce n'est que de la terrasse d'un café que la confusion est possible. Mais il peut être expédient de les fourrer dans

le même sac; et de m'y mettre avec, ainsi que vient de s'amuser à faire, dans le dernier numéro des *Marges*¹, M. Eugène Montfort, l'auteur de *Montmartre et les Boulevards*. J'aurais écrit (on peut l'en croire !) une « défense passionnée » de Calvin². J'ai cette figure en horreur; mais dernièrement, j'ai parlé contre M. de Gourmont; et cela ne se fait qu'au nom de Calvin, paraît-il. Que je le veuille ou non, je serai donc calviniste.

Je tentais de montrer dans cet article combien le scepticisme négateur³ de Remy de Gourmont était néfaste à l'œuvre d'art. M. Montfort propose à M. de Gourmont de riposter « en montrant de son côté comment l'esprit protestant peut être également ruineux et nocif pour l'œuvre d'art ». *Également ruineux*, dit-il : je prétends qu'il peut l'être bien plus ! Et je ne sache pas qu'on puisse imaginer forme de pensée plus contraire à l'œuvre d'art (et à mon œuvre en particulier) et plus hostile même (le plus souvent sans le savoir) que le calvinisme. C'est là ce qui m'en a détaché dès le jour où j'ai pris la plume. Sur l'invite de M. Montfort, Remy de Gourmont peut bien écrire cet article; mais ce ne sera pas *contre moi*.

« Plus de péché ! Tout permis ! Mais M. Gide veut être un pécheur, il désire des lois pour goûter le plaisir de les transgresser, il réclame des actions défendues (qu'il est délicieux de les accomplir !...) Si le péché n'existait pas, il faudrait l'inventer. Et il y a des gens qui le suppriment !... »

N'en déplaît à M. Montfort, cette conception du péché-sorbet, du sacrilège et du satanisme (qui fut celle de Barbey d'Aurevilly par exemple, ou celle parfois de Remy de Gourmont) est on ne peut moins protestante. Elle n'est d'ailleurs pas plus la mienne pour cela.

Certes il m'est impossible de concevoir la morale indépendamment de la psychologie, ainsi que tend à faire le calvinisme; mais concevoir la psychologie comme une simple affaire de mécanisme, prétendre ne pas tenir compte de la qualité morale des actes ni de leur retentis-

1. Numéro de mai 1910.

2. M. Montfort fait évidemment allusion à ce que j'écrivais récemment sur *Catherine de Médicis* de Balzac, à la suite d'un article de Charles Maurras.

3. Et non l'esprit d'examen, comme tâche à le faire croire M. Montfort.

sement intime... voilà qui nous conduit tout droit au picaresque.

« Plus de péché ! Tout permis ! » L'auteur de *la Maîtresse Américaine* et de *la Turque* veut désormais Phèdre sans rougeurs, Prométhée sans vautour, Andromaque sans résistance, Oreste sans Erynnies. Il s' imagine ainsi libérer la littérature. Je ne m'étonne pas s'il lui arrive ensuite de s'écrier : « J'éprouve parfois un besoin profond de lyrisme. » Parbleu ! Je crois seulement que le mot « profond » est de trop.

14 Mai.

Été hier soir avec M. chez Piot qui part bientôt pour Florence avec une nouvelle collection de dessins qu'il désire me montrer, encore plus que je ne désire les voir. Ce sont documents pour les nouvelles fresques qu'il prépare. Ces dessins n'ont ni la décision, ni la gravité, ni même la séduction des premiers. « Ils sont plus *larges*, ne trouvez-vous pas ? » répète à tout instant Piot, en quête d'un compliment que je ne peux faire. Plus aisés peut-être, et comme l'on dit agréablement : « plus heureux » — c'est-à-dire obtenus avec de moins en moins de peine. Mais c'est vers la rigueur que je voudrais le voir tendre. Il lui était séant de se maintenir près des maîtres ; l'intelligence de ceux-ci suppléait avantageusement la sienne (qu'il a fort médiocre). A prendre ses aises, il étale au grand jour une nature assez commune que l'art le plus strict pouvait seul amener à bien.

23 Mai.

Je viendrais à mourir aujourd'hui, toute mon œuvre disparaîtrait derrière *la Porte Étroite* ; on ne tiendrait plus compte que de celle-ci.

Évidemment le mot « pignouf », qu'employait Copeau hier soir, s'applique assez précisément à Montfort. Son article n'est pas si mauvais qu'ils le disent ; c'est-à-dire qu'il est précisément ce qu'il veut être : nuisible. J'écris mes livres avec une telle lenteur que souvent je laisse à l'époque le temps de me rejoindre et que je peux paraître porté par elle, là où je m'étais porté par réaction.

30 *Mai.*

Je serai sans doute appelé à écrire une préface à mon *Aveugle* — qui, sans quoi, continuerait à prêter au change.

J'y dirais : Si c'est être protestant que d'être chrétien sans être catholique, je suis protestant. Mais je ne puis reconnaître d'autre orthodoxie que l'orthodoxie romaine, et, si le protestantisme, calviniste ou luthérien, voulait m'imposer la sienne, c'est aussitôt vers la romaine que j'irais, comme à la seule. « Orthodoxie protestante », ces mots n'ont pour moi aucun sens. Je ne reconnais point d'*autorité* ; et, si j'en reconnaissais une, ce serait celle de l'Église.

Mais mon christianisme ne relève que du Christ. Entre lui et moi, je tiens Calvin ou saint Paul pour deux écrans également néfastes. Ah ! si le protestantisme avait aussitôt su rejeter saint Paul ! Mais c'est à saint Paul, non au Christ, que précisément Calvin s'apparente.

Où déjà le caractère se dessine :

Les enfants de T. B. jouent avec deux des E. R. et des V. . Le grand jeu, pour les enfants de T. B., c'est toujours de « se battre » ; mais voici comment : quand il veut tomber J. déjà moins fort que lui : « Tiens-lui les pieds », dit A., l'aîné, à son frère.

C'est bien là le fils de celui qui, revenant d'Angleterre avec M. D., sitôt après le procès Zola, donnait deux sous aux petits vendeurs de journaux pour crier : « A bas Zola... », mais n'osait le crier lui-même.

« Tiens-lui les pieds ! » — certainement on retrouvera plus tard ce trait de caractère, au cours de la carrière de A. B. . Il promet.

Cuverville. 13 Juin.

A quoi bon me répéter à toute heure du jour que j'ai quarante ans passés : je ne me suis jamais senti plus jeune.

N'est-ce pas pour la repousser avec plus de joie par instants, que j'ai fait ma conscience si exigeante et scrupuleuse ?

15 *Juin.*

Chaque année, en retrouvant mon jardin, même déconvenue : disparition des espèces et des variétés rares : triomphe des communes et des médiocres. « Suppres-

sion des cas heureux... domination inévitable des types moyens, et même de ceux qui sont au-dessous de la moyenne », disait Nietzsche *anti-Darwin*; et encore : « Ce ne sont pas les hasards heureux, les types de sélection, qui ont le dessus, mais les types de décadence¹. » Et plus loin : « La nature est cruelle à l'égard des favoris de la fortune; elle ménage, et protège, et aime les *humblés*... les types moyens et inférieurs; ces derniers possèdent la grande fécondité et la durée; avec les premiers, le danger augmente, la destruction rapide, la diminution du nombre. »

Si mon chat dévore un oiseau c'est toujours, de préférence au moineau, la fauvette.

17 Juin.

Mius devient habile à hybrider certaines fleurs; et j'ai pu le convaincre enfin que, dans les planches de semis obtenus, les variétés les moins robustes donnaient souvent les plus belles fleurs; mais j'obtiens malaisément que, pour favoriser celles qui sont de plus difficile culture et réclament des attentions, il écarte les variétés communes, vigoureuses et qui se passent de ses soins.

Si la Grèce, parmi ses artistes, ne compte aucun Lacédémonien, n'est-ce point parce que Sparte précipitait aux oubliettes ses enfants chétifs ?

Impossible de faire admettre à Mius que, pour assurer la sélection, il ne suffit point de prédilectionner la variété délicate et rare, qu'il faut encore assurer sa difficile victoire sur les variétés plus communes en supprimant alentour celles-ci.

Par complaisance, il feint d'en débarrasser mon jardin; je les retrouve un peu plus tard, dans quelque coin transplantées, robustes autant que la variété rare est fragile, et prolifiques à l'infini. En moins de deux ans elles ont reconquis la place; l'exquis a disparu, étouffé par le commun. Car, pour la fleur aussi, « l'exquis est autant difficile que rare »; et si belle que soit la plus modeste fleur des champs, le cœur pleure à songer que la plus belle a toujours le moins de chance de survie; c'est à la fois la moins douée pour la lutte et la plus en butte aux regards, aux appétits, aux jalousies. Ah ! si l'homme, au lieu d'aider

1. *Volonté de Puissance*, t. II, pp. 109, 110.

si souvent à cet épaississement du vulgaire, au lieu de poursuivre systématiquement de sa haine ou de sa cupidité l'ornement naturel de la terre, le papillon le plus diapré, l'oiseau le plus charmant, la plus large fleur, s'il portait son ingéniosité à protéger, non à détruire, à favoriser — comme je me plais à croire que l'on fait au Japon par exemple, parce que c'est très loin de la France !...

Un miracle offrirait à nos bois quelque prodigieuse orchidée, mille mains aussitôt se tendraient pour l'arracher, la flétrir; l'oiseau bleu vient-il à passer, tous les fusils sont mis en joue; l'on s'étonne après s'il est rare !

Graines ailées, aigrettées, duvetées, enveloppées de gourmandise et en appelant à l'oiseau ! de quelle ingéniosité fait preuve chaque plante pour éparpiller le plus loin possible d'elle sa descendance !

Un heracleum penche sa tige gigantesque que termine l'ombelle défleurie; dès que commence à mûrir la graine, la tige s'incurve, semble fléchir sous le poids des carpelles, et dans un geste solennel, devant laisser tomber cette semence qu'aucun appareil ne promènera dans l'air, du moins la porte-t-il le plus loin possible de son pied.

O Barrès ! combien différent du vôtre est l'enseignement que j'écoute dans le livre de la Nature ! J'admire chaque animal chasser loin de lui ses petits dès qu'ils sont aptes à se suffire. Si le sol ne réussit pas longtemps de suite la même culture, ce n'est point tant qu'il s'appauvrisse, mais bien surtout parce que, selon un phénomène d'exosmose récemment découvert, chaque plante distille par ses racines un poison pour la plante qui lui ressemble...

Et du reste, de quelque manière qu'on l'explique, l'important à constater c'est ceci : le même sol ne réussit pas longtemps de suite la même culture.

19 *juin*.

Je retrouve chaque été les volumes de Fabre que je laisse à regret chaque automne. J'étais « naturaliste » avant d'être littérateur et les aventures naturelles m'ont toujours plus instruit que celles des romans. J'en arrive à aimer jusqu'à l'écriture de ces livres qui d'abord me rebutait : ce que Fabre dit en vingt pages pourrait sou-

vent tenir en dix lignes, mais on participe ainsi aux lenteurs de ses découvertes; il semble exiger du lecteur un peu de la patience qu'il lui fallut à ses recherches.

Combien je me réjouis de savoir aujourd'hui que les larves primaires des méloés sont ces extraordinaires et mystérieux petits poux que je regardais se dresser, agrippés sur le bout de leur prenante queue, à l'extrême bord des disques de la camomille, lorsque, enfant, j'allais à la chasse aux coléoptères ! Quelle consolation de connaître enfin pourquoi je ne trouvais jamais d'œuf dans les boules de crottin que je dérobaux aux stercoraires !

Je ne puis applaudir aux plaisanteries de Fabre contre le darwinisme; non point certes que je me sente transformiste convaincu (et la lecture de de Vries, loin de me persuader, augmente encore ma défiance), mais oser dire que la doctrine darwinienne est une prime à la paresse, voici qui est proprement monstrueux : « A l'aide d'une phraséologie vague, qui jongle avec le secret des siècles et l'inconnu de l'être, est aisément édifiée une théorie où se complaît notre paresse, rebutée qu'elle est par les études pénibles, dont le résultat final est le doute plus encore que l'affirmation », écrit Fabre. Oui, je souscris aux derniers mots; mais s'il est pour la science un péril à se reposer dans la doctrine de l'évolutionnisme, ce n'est tout de même point par paresse que Darwin l'aura formulée. Le mauvais, ce n'est pas (ou du moins : ce ne fut pas, en son temps) la doctrine, c'est aujourd'hui de s'y reposer.

De-ci, de-là, des réflexions de ce genre sont comme d'enfantines boutades qui ne déparent point ce bel ouvrage; et les arguments qu'il apporte contre la doctrine évolutionniste n'en sont pas moins des plus sensés.

Mais parfois on se demande à qui il en a. Le voici, dès son premier volume, se lancer dans une charge à fond contre « les hautes théories »; quelques lignes de l'introduction à l'entomologie de Lacordaire, lui servent de tremplin : Darwin, ayant écrit tout un livre « exprès pour prouver l'identité du principe qui fait agir l'homme et les animaux », tirerait un argument pour sa cause d'une histoire de sphex qu'il aurait surpris dévorant une mouche, à laquelle le sphex aurait enlevé les ailes afin de n'être point gêné par le vent. Voici Fabre lancé

pour huit pages, et, parce que d'abord les sphex ne mangent pas les mouches, daubant à la fois théorie et théoricien, le darwinisme et Darwin, et ne tarissant pas en moqueries.

Eh quoi ! voici ce savant dont la patience, dans l'observation de la nature, avoisine la sainteté, qui, dans ce grand livre ouvert sur lequel il se penche pieusement chaque jour, apprend maintes vertus, dont la défiance de soi ; qui recommence vingt fois, trente fois la même expérience, sachant combien est sournoise l'erreur et à quelles captieuses inductions la précipitation nous invite, — le voici qui part en guerre contre une phrase traduite et rapportée ! Il établit tout au long de huit pages que le dit *sphex* devait être vraisemblablement une *guêpe*, et ne s'inquiète pas un instant de savoir si Lacordaire a bien traduit le mot anglais ! — Or il se découvre que le texte anglais portait « *a wasp* », ce qui met fin à la querelle. Il se découvre même que le Darwin cité par Lacordaire n'est pas Charles Darwin, mais Érasme Darwin, son grand-père ! — C'est du reste ce que Fabre reconnaît dans le second volume, avec la courtoisie la plus noble, et la plus naturelle bonne foi, en s'excusant de son erreur. Si je la signale ici, ce n'est donc point pour en tirer seulement un enseignement contre les jugements passionnés, mais encore et surtout un bel exemple de second mouvement.

Charles Darwin lui-même écrivait à propos d'Érasme Darwin : « J'admira beaucoup à cette époque (du temps qu'il était étudiant) la *Zoonomie* de mon grand-père ; mais en la relisant une seconde fois après un intervalle de dix ou quinze ans, je fus désappointé : la *disproportion entre les hypothèses et les faits étaient trop grande* » (*Souvenirs du développement de mon esprit et de mon caractère.*) — Francis Darwin écrit, dans la biographie qu'il donne de son père : « Charles Darwin possédait au plus haut degré cette vivacité d'imagination qu'il signale chez Érasme comme étant profondément caractéristique et qui lui a donné cette *tendance envahissante à ébaucher théories et généralisations.* » — « Cette tendance, ajoute le fils qui se rend compte sans doute du danger, fut dans le cas de

1. Et de son père Robert Waring, Charles disait : « Pour chaque fait qui se présentait il avait une théorie. »

Charles Darwin soigneusement réprimée par sa détermination à soumettre ses théories à toutes les épreuves possibles. » Enfin Charles Darwin, parlant de lui-même, écrivait : « Il s'ensuit, et cela m'a souvent coûté cher, que l'on est toujours disposé à remplacer les connaissances qui vous font défaut par des hypothèses peu fondées. » Et c'est bien là précisément ce que Fabre lui reproche; mais combien nous sommes loin de l'infatuation paresseuse dont il l'accuse également !

20 Juin.

Sans doute il n'y a pas de merles à Cambo.

Le merle est le plus musicien, le plus poète de nos oiseaux; si Rostand l'avait entendu chanter, j'espère qu'il n'aurait pas écrit *Chantecler*. Mais, pour son drame, il lui fallait une victime à servir à la foule et sur qui déverser sa maquerie : il a choisi le vrai poète.

21 Juin.

Admirable activité de tête; je m'en vais dans l'avenue (hier) lire *les Marges*. (*Notes de Flaubert*.) L'accusation de moralisme (moi, pudibond !) s'y renouvelle. L'injustice et la mauvaise foi me rendent malade. Écrit presque sans arrêt toute l'après-midi (souvenirs sur Em-Barka, Mohammed d'Alger et le petit de Sousse). Mais, la nuit, insomnie complète jusqu'à quatre heures du matin. A trois heures je rallume ma lampe et achève la lecture du *Voyage* de Darwin; vais voir à la fenêtre de l'autre pièce le lever du soleil.

Le sommeil ne vient jamais à moi sur fond noir. Quelque vision toujours le précède, par laquelle j'échappe au réel; de sorte que je peux vraiment dire que je ne m'endors qu'en rêvant.

1^{er} Juillet.

Le souvenir de ma balourdise me tourmente encore. Il me semble que l'espèce de remords que j'en ai sera quelque peu diminué si je le note ici.

C'était, je crois, l'avant-veille de mon départ — c'est-à-dire il y a un mois; sur la pressante insistance de M^{me} de Noailles et de M^{me} Mühlfeld (j'avais rencontré celle-ci chez celle-là dans l'après-midi), j'avais été les retrouver dans une loge, à une répétition des ballets

russes à l'Opéra. De ma vie je ne m'étais senti plus gourda, plus déplacé, plus muet. Là se trouvaient aussi M^{me} de Régnier et sa belle-sœur; Henri de Régnier qui faisait des mots; Vaudoyer à l'air ténébreux et fatal...

— Monsieur Gide, s'est écriée M^{me} de Régnier, venez nous aider à calmer M^{me} de Noailles. (Celle-ci parlait si fort et si verbeusement qu'elle attirait l'attention de la moitié du parterre.)

Au lieu de me taire (mais on attendait de moi quelque phrase !) que trouvais-je à dire ? Ceci :

— Oh ! M^{me} de Noailles est beaucoup plus intéressante quand elle est excitée.

Je crois que ce furent là les seuls mots que je sus dire de toute la soirée. J'en rougis encore. J'écrivis peu après à M^{me} Mühlfeld pour tenter de m'excuser de ma maussaderie : « Vous avez dû reconnaître combien il valait mieux ne me connaître que de loin », lui disais-je à peu près (elle me voyait pour la première fois — souhaitait depuis longtemps me connaître). Je reçus d'elle, sitôt après, une lettre enthousiaste; et Copeau m'en montra une autre où il est question de ma séduction, de mon charme secret, etc... J'aurais dit « merde », qu'elle l'aurait trouvé divin.

12 Juillet.

Sentiment de l'indispensable. Je ne l'ai jamais eu plus fort, depuis que j'écrivis *André Walter*, qu'à présent pour *Corydon*. L'appréhension qu'un autre me devance; il me semble que le sujet flotte dans l'air; je m'étonne qu'aucun ne fasse geste de le cueillir avant moi. Au temps d'*André Walter* je m'élançais sur certains livres (*La Course à la Mort* de Rod, par exemple)... Si ç'allait être cela !

J'ai connu pareille appréhension au moment des *Nourritures*.

Cavalière. Août.

De dessous le toit de roseau qui abrite le banc où je suis étendu, la table sur laquelle je m'accoude et qui, car il est encore de grand matin, projette son ombre, à ma droite, assez loin sur cette arène qu'ont fouillée les poules, où le sable, la cendre et le gravier se mêlent aux détritiques nourriciers, — je vois, nageant dans la liqueur fluide qui paraît à la fois bleue et dorée, ces reliefs d'exotisme colo-

nial que j'imagine aussi bien à Dakar ou à Saint-Louis. Je décrirai cela comme un écolier qui s'applique :

Un toit de tuiles géranium pose, à droite, sur un carré de nuit : la forge. À gauche, sur un apprentis qui sans doute sert de remise et dont la porte entr'ouverte laisse voir dans la nuit la paille luire, laisse passer le chant du coq. Par-devant l'apprentis, deux énormes cages à lapins faites avec des débris de caisses où l'on distingue encore imprimées d'anciennes indications de provenance ou des adresses, comme on retrouve une inscription païenne parmi les pierres des cathédrales. Par-dessus ou autour des cages, un amoncellement d'objets hétéroclites que je ne puis qu'énumérer : un chaudron cassé, une échelle, une cage à poussins en jonc, une pierre à repasser, deux cages plates, de celles qui servent, je crois, à transporter les poules et qui sont pleines à présent de vieux torchons, une planche à repasser, un banc-cabré, une énorme bille d'eucalyptus, un ressort à boudin (ceci je le rajoute), des bouts de fil de fer, des morceaux de treillage métallique... A un mètre de l'apprentis se dresse dans l'azur une sorte de mât solitaire. La mer est là, tout à côté. Sur le sable mouillé une servante a fait un tas de branches, de débris et d'ordures ; la voici qui y met le feu ; la fumée, la vibration de l'air chaud recule encore, irréalise, au-dessus de la mer, la plus grande des îles d'Hyères. Un peu plus loin, à portée presque de la vague, et comme échouées sur le sable, deux barriques. Une barque verte et noire s'approche, au jeu tranquille des avirons. Un peuple de pigeons s'ébat sur le toit de tuiles. Les pintades ont dormi cette nuit tout en haut du grand pin. Déjà la chaleur est torride.

Une tendance à considérer, chez autrui, surtout les parties par où il m'est supérieur.

A Pontigny :

Comme nous sommes ridicules ! Déjà j'ai tant de mal à me prendre au sérieux, quand je suis seul... Chacun de nous m'apparaît ici comme dans la salle d'essayage d'un tailleur, entouré de glaces qui s'entre-reflètent, et quêtant dans l'esprit d'autrui son image multipliée. Malgré soi l'on prend posture ; l'on se cambre ; on voudrait tant pouvoir se voir de dos !

ESTHÉTIQUE.

Il ne s'agit point seulement d'inventer l'événement le plus apte à révéler le caractère; c'est le caractère lui-même qui doit nécessiter l'événement. (Voir Coriolan, Hamlet.) La suite des événements c'est le développement du caractère. (Macbeth — qui ne peut échapper à sa propre réalisation.)

Où bien, tout au contraire, que l'événement révélateur ait eu lieu déjà (Sophocle, Ibsen) et que le drame en soit l'éclairement progressif; le type de cela : Œdipe, qui passe, du bonheur dans l'ignorance, à la connaissance malheureuse.

Van de Velde m'envoie, dans un supplément du *Berliner Tageblatt*, un article sur Nietzsche (de Karl-Georg Wendriner) du 22 août, où je lis : « So trat Nietzsche als ein Verderber der Jugend in die Ewigkeit ein. »

C'est peut-être la route la plus tentante.

RÉIMPRESSION DES « TRAITÉS ».

Je prie le lecteur de faire attention que ce premier traité (du *Narcisse*) est de 1892; le second, de 1893. Je n'ai pas à désavouer mes œuvres de jeunesse; mais je ne voudrais pas qu'elles fussent considérées du même œil que les œuvres d'un âge plus mûr.

Je n'ai écrit aucun livre sans avoir eu un besoin profond de l'écrire, le *Voyage d'Urien* seul excepté; et encore il me semble que j'y ai mis beaucoup de moi, et que, pour qui sait lire, il est, lui aussi révélateur.

ROMAN.

Il dira : « Le goût de la volupté a toujours été chez moi déplorablement vif; au point qu'il dominait souvent tous les autres. Mais, souvent, une sorte de curiosité précédait, et même commandait mon désir.

« L'invitation fortuite du plaisir m'a fait parfois manquer tout un voyage. »

Ce n'est pas que l'instruction de Cardiff fût, à proprement parler, négligée; mais les premiers mots qu'il apprit furent des ordures.

Pour la préface de Charles-Louis Philippe, expliquer l'importance de l'influence de Claudel. — On veut bien

être du côté des croyants; on préfère n'être pas du côté des sots.

ANTHIME ARMAND-DUBOIS.

...Il a toujours trop chaud. Pantalon de coutil blanc; veston d'alpaga; petit col droit, échancré pour la loupe; cravate nœud droit de satin noir; chapeau de paille. Œil gris. Ongles extraordinairement plats et carrés; cheveux gris-jaune toujours plaqués.

Bagnols de Grenade.

Tendresse des sensations très matinales. L'air limpide m'abreuve. Toute chose m'apparaît si vierge que je crois aujourd'hui être le premier à la voir, à désirer de la chanter; mais déjà pour nommer chaque chose aucun mot ne me paraît plus assez frais.

Dans l'étable, un veau né de la nuit, encore mal ressuyé, plaisir des mouches; une corde autour de son cou le retient à la portée de sa mère à l'attache; la vache broie des tiges de maïs. Deux chiens ont retrouvé le placenta qu'on a jeté dans la fumière avec la litière foulée, lambeau souillé qu'ils déglutissent avidement. Si je n'étais à jeun, je regarderais peut-être cela sans nausée.

La Garonne a réintégré son lit, mais le maquis reste inondé entre le fleuve et les cultures; je ne puis regagner la plage où je me baignais si voluptueusement l'an passé. J'en aperçois de loin l'arène scintillante. C'est là-bas, dans ce détour du fleuve qui, rapide pourtant, épand sans profondeur sur le gravier son eau tiède, c'est là-bas que, passif, les regards au ciel, m'abandonnant sans risques au courant, je contemplais du coin des yeux ma fuite emporter les rives. O sensation plus belle encore que la pensée...

Vers Marseille, en auto.

Au plaisir ajoute une sorte d'avant-goût héroïque l'incommodité du plaisir. Prévenir l'aube; épuiser le vent et l'averse; rôtir sous le midi; amuser sa faim, son sommeil à l'incertitude des heures et des lieux; maintenir sa vie en équilibre sur une crête étroite et ne s'accorder de salut que dans la rigueur de la fuite...

Avant d'atteindre Saint-Pons, où nous couchâmes cette nuit, notre hâte, plus d'une heure durant, nous écrasa la

pluie sur le visage. Nous n'avions même pas de lunettes; la capote ne fut pas relevée. Nous avions eu très chaud; les premières gouttes furent délicieuses; elles pénétraient notre soif; puis, la fièvre lavée, l'averse se fit douloureuse.

Sur ma joue glacée, ruisselante, j'eusse cru qu'il grêlait... Pourquoi je parle de cela? — Par crainte de décrire un paysage.

Il n'y a d'art qu'à l'échelle de l'homme. L'instrument qui permet à l'homme de déborder sa mesure, d'excéder son agilité naturelle, échappe aux conditions de l'œuvre d'art; aux conditions qui seules permettent l'œuvre d'art. O pieds légers d'Achille! vous n'êtes pas impunément méprisés. Oui, l'œuvre d'art était aisée en un temps où seul l'emportait sur la célérité du Péléiade, Pégase à l'essor idéal. Il ne peut plus être question d'art dès qu'intervient la préoccupation du record.

Faire habiter l'idée de perfection, le souhait, non plus dans l'équilibre et la mesure, mais dans l'extrême ou la surenchère, c'est là peut-être ce qui signalera le mieux notre époque et la distinguera le plus fâcheusement.

Il faut, pour réussir sur ce plan, consentir à ne s'embarrasser plus guère. Le « *quod decet* » de l'art est le premier obstacle bu.

Les jeunes gens que j'ai connus les plus fanatiques d'automobilisme étaient auparavant les moins curieux de voyages. Le plaisir n'est plus ici de voir du pays, ni même d'arriver vite dans tel lieu, où du reste plus rien n'attire; mais bien précisément d'aller vite. Et que l'on goûte là des sensations aussi profondément inartistiques, anti-artistiques, que celles de l'alpinisme, il faut bien accorder qu'elles sont intenses et irréductibles; l'époque qui les a connues en subira la conséquence; c'est l'époque de l'impressionnisme, de la vision rapide et superficielle; on devine quels seront ses dieux, ses autels; à force d'irrespect, d'inconsidération, d'inconséquence, elle y sacrifiera davantage encore, mais de manière inconsciente ou inavouée.

L'œuvre d'art ne s'épanouit qu'avec la participation, la connivence, de tous les éléments vertueux de l'esprit.

Route bordée de platanes, d'Arles à Raphèle; et, tous les dix arbres, un orme. Câpriers.

Allégresse. Grand vent léger. Toiles claquantes. Beauté du pont transbordeur.

X kilomètres sans écraser qu'une poule et qu'un chien. Deux crevaisons de pneus : l'une au milieu de la Camargue; l'autre en plein mitan de la Crau.

A Saint-Gilles, la rue Émile-Zola, comme il sied, mène à l'église. Sur le fronton de laquelle, au-dessus du porche ouvragé, une municipalité de goût pur a fait peindre en caractères énormes :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

Au demeurant, si réputé que soit ce porche... L'art roman n'est jamais plus beau que plus pur; un certain faste ici; ornementation profuse; une élégance latine...

Que Flaubert se soit battu toute sa vie, usé, contre cette chose négative : la bêtise humaine !... vers la fin de sa vie il ne chassait plus que ce gibier,

Il s'indignait ou se gaussait d'expressions comme : « le fond de l'air ». Qu'y faire ? L'expression a raison contre lui; elle exprime excellemment ce qu'elle a mission d'exprimer; et, lorsque sa mère lui disait : « Mon enfant, couvre-toi; le fond de l'air est froid », elle entendait par là qu'il ne se fallait point fier à la température des endroits abrités où le soleil avait pu quelque peu tiédir l'air, mais qu'en lieux découverts où, dès qu'un souffle s'élevait, etc... En trente mots je parviens mal à exprimer ce que raconte si simplement cette banale phrase.

CARACTÈRES.

Être inconsistant, inconséquent; on ne le retrouve jamais pareil à ce qu'on l'avait laissé la veille.

A remarquer que : les animaux venimeux sont ceux *qui ne transpirent pas*.

Bords de la Garonne. 18 Août.

Sentir voluptueusement qu'il est plus naturel de coucher nu qu'en chemise. Ma fenêtre était grande ouverte et la lune donnait en plein sur mon lit. Je me souvenais avec angoisse de la belle nuit du Ramier; mais, non plus

dans le cœur ou dans l'esprit que dans la chair, je ne sentais pas un désir. Avec quelles suffocations n'eussé-je pas entendu, l'an passé, la flûte d'Armand, ce soir, m'appeler douteusement dans la nuit. O mélodie balbutiante ! que je t'aimais aux confins du désert... Mais ce n'était même pas un regret; j'étais tranquille.

VOYAGE EN ANDORRE

Ax-les-Thermes. Jeudi.

Arrivée à dix heures du soir. Pas de place à l'hôtel Sicre; en cette saison de l'année, c'est faire injure à M. Sicre que de supposer qu'il en ait. Le portier de l'hôtel nous entraîne sur la route d'Espagne jusqu'à l'une des dernières maisons du village, où l'on prend des pensionnaires. La patronne est déjà couchée; attente morne dans un petit salon poussiéreux, envahi par les fourmis ailées, sous les regards stupides des portraits de famille.

Pour gagner ce qui va me tenir lieu de chambre, on m'indique qu'il faut traverser la cuisine, puis une sorte de remise ténébreuse; sur mon passage j'y distingue bien, à la lueur de ma chandelle, un paquet de linge lessivé, mais point les bras de la brouette qui le porte; où je m'en vais buter, projetant à terre mes affaires de nuit, la lumière, et moi-même tout de mon long. Faute de spectateurs, forcé de rire moi-même, dans le noir, en frottant mes contusions.

Vendredi.

Levé trop tôt; mes compagnons ne sont point prêts et la voiture ne doit venir nous prendre qu'à six heures. Dehors; le ciel déborde déjà d'allégresse; l'air est acide et frais comme un sorbet. Qu'il fait clair ! Sur la place on saigne un cochon aux cris aigres; un cheval s'ébroue dans le gave; les premières boutiques s'ouvrent, où je peux acheter du chocolat, des biscuits et de la poudre insecticide. A six heures et quart nous partons.

Merens. 8 heures.

Bol de café au lait; le fromage de Roquefort remplace le beurre, et pas désagréablement. L'allégresse sauvage roule en cascade du haut des monts; de l'écume argente

les profondeurs des gorges. Levant les yeux, combien j'aime, au bord du ciel, le vert gris des pâturages ras ! Au fond de la vallée, sur les cimes un peu plus hautes, s'attarde une neige attendrie. De petites cultures de céréales montent à l'assaut des pentes, s'arrêtent à mi-flanc ; un peu plus haut, les déchirures ne sont plus rapiécées ; le roc paraît. La route qui lentement s'élève, suit le gave couleur de truite. Peu de plantes nouvelles ; quelques frères linaires blanches, dont je ne sais pas le nom. Des molènes brillantes dont toute la hampe est fleurie. Des statiques très haut sur tige, qui de loin semblent des scabieuses, frères du gazon de falaise qui borde les allées de mon jardin. Un peu plus haut, les œillets délicats, laciniés à l'excès, presque décolorés, mais à l'odeur délicieuse.

Une roulotte à l'entrée du village campe depuis trois jours à Merens. Dans l'écurie de l'hôtel je vois la chèvre savante qui le soir, grimpée sur une table d'auberge, dit la bonne aventure en frappant du sabot sur la carte forcée.

10 heures.

Nous arrivons à l'Hospitalet par une chaleur accablante ; sept heures de marche jusqu'à l'étape ; nous décidons de déjeuner aussitôt. Voici le vieux guide que nous avons averti ; mais c'est son plus jeune fils, un svelte et beau gaillard de seize ans, qui nous conduira.

Peu à peu, aux statiques s'entremêlent des pompons bleus que je crois être des jasiones. Plus haut, de gros chardons acaules, fixés au ras du sol comme des broches. Sur un champ d'euphraises mauve pâle vole un *Parnassien Apollon* ; je me souviens de ma joie lorsque enfant, pour la première fois, je vis dans le Jura ce papillon superbe que je croyais n'habiter que les Alpes. Nous remontons le cours d'eau qui sépare l'Andorre de la France ; nous sommes en Andorre depuis longtemps.

Mes pieds brûlants glissaient dans mes sandales trop larges ; j'étais honteux de me sentir si las. Peu avant d'arriver au col, nous nous assîmes un instant à côté d'une source parcimonieuse et sans beauté. Elle filtrait entre les feuilles de schiste, glacée ; on pense s'en humecter seulement, on ne peut se retenir d'y boire. Compagnons ! si j'eusse été seul, là je me serais arrêté, couché près de

la source; j'aurais bu plus d'un verre; puis, vers l'Hospitalet je serais doucement redescendu. — Nous repartons.

On fait les foin; les paysans en rapportent des meulons sur leurs têtes. Troupeaux de vaches et taureaux au passage du col; troupeaux de chevaux.

De la neige morte, avant de parvenir au sommet; au bord de la neige, des gentianes. La végétation ne me paraît pas différente de celle des Alpes; des pins trapus remplacent pourtant les fastidieux mélèzes et les épicéas.

Ces montagnes n'ont, somme toute, d'autre avantage sur les Alpes que d'être un peu moins hautes, un peu plus au sud, et, partant, baignées d'une lumière un peu moins crue. Au demeurant les Grecs ou les Latins y auraient regouté le même effroi du chaotique: « Ce pays que Dieu a fait pour être horrible », eût redit tout de même Montesquieu.

Sur la pente espagnole, des aconits bleu sombre; plus bas, l'iris xiphoïde bleu porcelaine; surprise de le retrouver ici à l'état sauvage.

Incapables d'aller plus loin que Soldeu (qu'on prononce Soldéou), maigre village où nous pourrions coucher. Depuis longtemps déjà je ne songe qu'au bain. Dès que nous nous sommes assurés du logement dans l'auberge, nous descendons vers la rivière. Une cascade écumait non loin, que sur d'énormes blocs glissants nous gagnâmes; plus aérée, l'eau paraissait moins froide; chacun de nous tour à tour s'offrit à la douche profonde; c'était dans un épais remous de ramures, où le soleil plongeait ses derniers feux.

Rosada, je redirai le repas sur ta terrasse couverte. Le gave semblait renforcer sa voix dans le soir. A l'heure où j'écris ceci, une chandelle vacillante éclaire la table où nous achevons de dîner. La lune pleine apparaît au-dessus de la montagne, précisément à cet endroit du col où nous avons passé. Me souviendrai-je des œufs frits, du jambon par trop sapide, des noisettes grillées que nous croquâmes avec du sel, du robuste vin au parfum enveloppé de goudron; et surtout, au sortir du bain, des verres d'eau glacée amusée d'un peu d'anisette?... N'ayant plus devant nous que du repos, nous nous abandonnions à notre soif; je me sentais de sable.

L'excès de fatigue enfièvre ma nuit. Le lit est bon pourtant, vide de puces et de punaises. Iehl occupe, dans la même chambre, un lit contre la fenêtre grande ouverte, par où la lune regardera toute la nuit.

Réveillés à quatre heures et demie, nous partirons dès cinq heures; émus par la cordialité de nos hôtes. Je retrouve auprès d'un grand feu, dans la cuisine, blottis, les trois petits enfants qui, hier soir, se poursuivaient pieds nus à travers les chambres.

Nous avons pu louer un cheval, que j'enfourche au départ, car je me sens rien moins qu'ingambe. Au loin, dans la vallée, que le sentier domine, on distingue les troupeaux de moutons encore parqués.

A ***, au premier étage d'une petite posada, nous nous faisons servir du pain, un saucisson plat où le poivre surabonde, du fromage de brebis, et des œufs frits dans une huile un peu nauséuse; vin noirâtre et râpeux.

Las Escaldas; station thermale; nous rêvions piscines comme celle d'Alet, eaux à notre souhait chaudes ou froides... Nous ne trouvons qu'un médiocre hôtel posé en traquenard sur la route; peu alléchantes, les baignoires que l'on nous propose... Aussitôt après avoir commandé le déjeuner, nous repartons, remontant la rivière torrentueuse que nous venons de descendre, cherchant un endroit protégé.

L'abominable auberge ! tandis que j'écris ceci, un photographe aboie dans la salle, où nous allons manger tout à l'heure. Six prêtres arrivent et sont tout aussitôt chez eux. Nous voulions déjeuner à onze heures, puis repartir de manière à coucher à la Seo d'Urgel. On nous force d'attendre le repas général.

— Vous n'êtes pas pressés, affirme l'aubergiste.

— Qu'en savez-vous ?

— Eh ! vous n'êtes pas les premiers voyageurs que je retiens.

Quel repas ! Notre appétit pourtant robuste saute à pieds joints par-dessus d'inavouables plats; mais, tout le long du repas, l'aubergiste prend soin d'éventer ses hôtes avec un énorme plumeau-chasse-mouches en banderolles multicolores.

A Andorra la Vieja l'on peut voir : une oie à l'aile re-

tournée qui revient à hauteur de bec; un canard sans bec; une poule à la patte rafistolée; au sortir du village, un mulet qui, de côté, lance une jambe brisée, à la manière des ataxiques. C'est tout.

Les parois de roche réverbèrent la chaleur. Route bordée de buis; ellébores. Arrivés à Saint-Julia de Loria vers quatre heures, notre premier désir était de pousser jusqu'à la Seo, mais je me sens fourbu, et du reste, ce soir, l'on ne peut plus trouver de mulet pour porter jusqu'en Espagne notre bagage. On décharge celui que nous avons pris à l'Hospitalet et qui n'a pas droit de passer la frontière. Des cordes ont maintenu, sanglés sur son dos, la montagne de manteaux, de couvertures, et le grand sac de toile brune où pêle-mêle roulent effets et provisions. Après quelques jours de cohabitation dans ce sac, les objets les plus disparates entrent dans un commerce intime; les boîtes crèvent et s'épanchent; tout s'agglutine et s'unifie en un conglomérat sans nom. Le plus accommodant c'est mon parapluie — un parapluie dont je n'ai que faire, mais que je n'ai pu ni mettre dans une valise ni laisser nulle part en consigne — et que le muletier me rendit, le premier soir, arqué, ayant pris, selon le dos de l'âne, forme d'une impropriété surprenante; je parvins à en redresser la tige métallique, mais dès que je prétendis l'ouvrir, usé par le frottement des cordes, de toutes parts éclata l'alpaga.

Fin du jour au bord de la rivière; des enfants posent des filets qu'ils iront relever à l'aube le lendemain.

Chaleur sur la terrasse où nous dînons, éclairés à l'acétylène. Chaleur dans les chambres; punaises. Iehl se persuade et m'explique qu'elles descendent de saint Joseph. Saint benévole, qui suspends ton sourire au-dessus de son lit (au-dessus du mien : saint Ignace), est-il vrai que ton image à demi décollée les abrite ? Entre le fer du lit, qui forme médaillon décoratif, et la chromo, Iehl dressé projette la poudre insecticide; ce qui le fait beaucoup éternuer, sans effrayer beaucoup les punaises...

Dimanche.

Quatre heures; premiers bruits sur la place; un chat miaule la faim dans le couloir; j'entends s'apprêter et

descendre l'ainé des pêcheurs de la veille, fils du patron de l'auberge; déjà l'attendent sur la place les deux autres enfants; je me lève et me penche au balcon; la place est gris de cendre. Les enfants me reconnaissent et m'appellent. Ils ont remis leurs vêtements trempés de la veille. Le sommet des monts tremble et blêmit, mais toutes les couleurs dorment encore; une vieille femme conduit de maigres chevaux... À peine ai-je fermé les yeux cette nuit. L'air est plein d'une odeur vineuse. Je me recouche encore quelques instants.

Cinq heures; je pars de l'avant, retrouver un instant les pêcheurs qui me font signe de l'autre rive; ils se plaignent qu'on ait relevé leurs filets; ils n'ont pris qu'un poisson, un seul ! Les voici tout trempés encore, toujours riant.

Extraordinaire étroitesse de cette vallée; nous voici, sans nous en apercevoir, en Espagne; en Andorre déjà nous avons croisé de ces mules frangées de rouge. La rivière se fait plus profonde; un canal s'en distrait, que nous suivons, quittant la route où nous voyons de loin nos chevaux lever la poussière.

Sitôt passé la douane, posada, où l'on nous sert saucisson noir et miteux fromage de chèvre. Au fond de la salle que la clarté du dehors fait obscure, un escalier aux marches d'ardoises; sur la dernière marche s'assied une fillette nue. Elle regarde étripier un agneau, dont l'aubergiste suspend au plafond bas les viscères; tout à l'heure, me levant distraitemment, j'y donnerai du front. Notre guide, assis auprès de nous, saupoudre de sel gris une tomate. Sur la table, échappé du fromage, un maigre asticot caracole. La vieille aubergiste pèse le saucisson pour savoir ce que nous en avons consommé.

Prés humides; rocs lumineux. Sur la Cerdagne heurieuse, le val s'ouvre; la lumière ruisselle du sommet des monts comme un lait.

En Espagne de nouveau ! J'avais pourtant juré de n'y remettre pas les pieds de si tôt.

Seo d'Urgel.

Les pampres, emprisonnés dans la muraille jusqu'au premier étage, se répandent sur le balcon. Rues étroites,

toits débordants canalisant étroitement le ciel. Cathédrale obscure; beau cloître roman (v. Bædeker), arcades profondes où s'achalandent les boutiques; marché frugal.

Entre la Seo et Saint-Vincent, de trois à cinq; il fait très chaud; mes compagnons ne disent plus que des niaiseries; si je ne me taisais davantage j'en dirais sans doute autant qu'eux.

Dimanche à lundi : nuit aux bains de Saint-Vincent.

La lune, je ne sais par quel mystère admirable, est pleine depuis quatre à cinq jours. Ma chambre, à l'extrémité de l'hôtel, domine de très haut la rivière, dont un peu en amont je distingue à travers les branches l'eau scintiller; pas d'autre bruit que celui de cette eau fuyante. Que la nuit coule lentement ! L'objet qu'on ferait tomber du balcon, à peine entendrait-on sa chute. Ah ! rester là, ivre et dévêtu sous la lune, à cuver la chaleur du jour. Il fait si beau qu'on ne comprend pas pourquoi tous les oiseaux de nuit sont muets; on s'étonne; tout semble attendre...

Départ à cinq heures; une heure de patache. A***, la route cesse. On passe sur un pont de bois tremblant et déjeté. Les mules chargées de nos sacs et de nos couvertures passent à gué. Le sentier s'enfonce sitôt après dans la montagne.

A six heures nous faisons la rencontre du Jabiru qui, parti ce matin à trois heures de la Seo d'Urgel, descend en même temps que nous d'une autre patache. Le Jabiru voyage avec son fils. Tandis que notre ami Eugène Rouart se découvre avec le Jabiru d'intéressantes relations communes, nous convenons, Iehl et moi, qu'il sied de voir en lui le représentant bien caractérisé d'une espèce; espèce que depuis peu de temps des psychologues de nos amis se travaillent à définir; baptisée récemment par le charmant dessinateur Charles Delaw, elle appartient à la famille des échassiers. Le Jabiru porte le plus souvent le bec pointu; pourtant la variété qui s'offre à nous présente le bec en spatule, ce qui nous porte à chercher ailleurs les signes distinctifs du Jabiru. Il appartient à notre époque de les fixer, car jusqu'aujourd'hui l'espèce est demeurée indécise et flottante entre

deux ou trois types convenus dont à présent elle se différencie. J'encourage Iehl à écrire l'histoire de la formation du Jabiru; déjà nous précisons ses traits essentiels.

La conversation du Jabiru est assez difficile à rapporter, car chacune de ses phrases porte la marque de l'impersonnalité.

Le Jabiru ne se sert jamais que du mot propre.

Le Jabiru répugne au banal, mais il se dérobe au tragique.

Nous constatons que la complaisance de la variété à spatule est sans borne; grâce aux relations de notre ami, cette complaisance va jusqu'à nous offrir une place dans l'auto qui doit attendre le Jabiru à Bourg-Madame.

Toute table d'hôte qui se respecte a son Jabiru; on rencontre rarement plus d'un Jabiru par table d'hôte. Le Jabiru ne se rend jamais compte de la mauvaise impression qu'il produit.

Le Jabiru a fait son droit; est avocat; mais ne plaide pas, par insuffisance d'organe.

Le Jabiru ne voyage jamais sans son kodak.

Le Jabiru préfère aux sandales basques que je renouvelle à Belver, le soulier ferré des montagnes.

Le petit Jabiru fait la route à mulet; il s'arrête en route, et s'attarde, car la cuisine à l'huile a quelque peu relâché ses intestins.

Arrivée à Belver où nous déjeunerons. Iehl et moi nous laissons la caravane continuer; le Jabiru apprend avec réprobation notre intention de nous plonger d'abord dans le canal, au pied de la colline que coiffe la ville. Loin des regards du Jabiru, nous nous dévêtons, dans une prairie, sous des saules, entre la rivière et un canal peu profond mais assez rapide, où chaque brasse dans le sens du courant nous entraîne comme la marche sur un tapis roulant.

Auberge de Belver. Olives fondantes qu'on suce en attendant le repas. Grangé énorme aménagée comme un palais; corridors aux voûtes de foin doré; dans une cour au plein soleil, des chevaux en manège foulent les gerbes de blé. Le Jabiru qui ne se baigne jamais qu'en baignoire, et ne fait jamais dans la campagne, se montre consterné par l'état des « lieux ».

La tartane du Jabiru prend les devants; notre cheval est fourbu. On aperçoit sur la hauteur Puigcerda trop longtemps avant d'y atteindre; mais Bourg-Madame est tout auprès. A Bourg-Madame, l'auto venu à sa rencontre avec sa femme et son jeune fils, nous enlève le Jabiru.

Bourg-Madame, porte de l'Espagne, ne doit qu'à la proximité de Puigcerda sa faveur. Bædeker nous apprend que Puigcerda est fréquenté par la haute société espagnole. A l'heure où nous y arrivons, c'est-à-dire à la tombée du jour, la haute société déserte éperdument la ville; de fastueux autos descendent en trombe la pente que nous gravissons. Où vont-ils ? — Nous aurons la réponse dans une heure, quand, redescendant à Bourg-Madame, nous les retrouverons, rangés tout au long de l'unique tronçon de rue. De cinq à sept, les autos de Puigcerda descendent s'approvisionner d'essence, qui coûte en France meilleur marché. Qu'ils sont riches ! Certains, en guise de trompe, exhibent un dragon de cuivre doré qui semble envolé du Brésil. Rien à faire, rien à voir, rien à boire à Bourg-Madame. Sur une longueur de vingt mètres, des bancs de bois sont rangés contre les murs des maisons; là s'assoient senoras et senoritas de la haute société dont chaque auto espagnol verse sur le pavé de Bourg-Madame de huit à douze représentants. D'autres senoras et la plupart des hommes se tiennent debout sans rien dire, et sans paraître penser à rien. Toutes et tous très laids, très vulgaires, insolemment riches et immensément sots. Que font-ils, le reste du jour ? A présent que les autos ont bu, qu'attendent-ils ?... De l'autre côté de la rue, les chauffeurs prennent des airs de grands d'Espagne.

A sept heures nous nous mettons à table; tous les autos sont encore là. A sept heures et quart, me levant de table pour voir ce qu'ils deviennent, tous les autos ont disparu.

Diligence de Bourg-Madame à Montlouis.

A Montlouis nous nous faisons servir une bouteille d'un rancio pimpant, qui eût fait Keats revoir les rondes et les chants du soleil.

Visite de la caserne; j'eusse voulu voir la bibliothèque

des soldats si longtemps bloqués sous la neige; mais en réparation; tous les livres sont enfermés dans les armoires.

Quillan. 6 heures du matin.

J'ai reconduit mes trois compagnons à la gare; le ciel est plus pur et soyeux que jamais. Un mystère riant flotte sous les avenues de platanes, poussière légère qui simule une brume. Alibert ne vient me retrouver qu'à huit heures. Il m'a laissé hier son manuscrit que je vais lire en l'attendant. Ces vers occupent et soutiennent ma joie. Est-il déjà fini, notre voyage? Que je marcherais vite! Que je monterais haut, ce matin!

* * *

— Mais si, mais si! je sais apprécier aussi la délicatesse, protestait Georges, lorsque je lui reprochais de n'avoir de nez que pour les mauvaises odeurs. — Ainsi, tenez : la tante Desmarest, je reconnais qu'elle avait parfois des mots charmants. Un jour, par exemple, toute la famille, à l'exception de moi et d'elle, était allée se balader à Étretat; en partant on nous avait bien recommandé de ne pas laisser sortir Mirza parce qu'elle était alors en chaleur. Sitôt que la voiture a été hors de vue, la tante s'est tournée vers moi : « Oh! m'a-t-elle dit, on peut bien la laisser sortir tout de même. »

— C'est ça, ai-je repris, que tu appelles un « mot charmant »?...

— Mais pourquoi le disait-elle? demanda Em..

Et Georges, comme se fâchant :

— Est-ce que je sais, moi? Et il ajoute : par sénilité!

17 Octobre.

Certains jours mon esprit, comme mon corps, prend en souffrance chaque pli. Un sourire ou un mot me blesse. Tout ce que je fais ou dis me déplaît. Dans la lettre de Rivière, ce matin, cette phrase : « On ne vous aime pas à *Paris-Journal* » a suffi pour empoisonner ma matinée.

Je crains d'avoir à lutter bientôt contre une fausse image de moi qu'on est en train de tracer, un monstre

auquel on donne mon nom, et qu'à ma place on dresse et qui est laid et bête à faire peur.

Déloyauté foncière de certains critiques.

20 Octobre.

Hier, rouvert au hasard *l'Appel au Soldat* — avec une admiration très vive, mais un peu de ce sentiment qu'enfant j'avais devant les livres que je sentais écrits « pour les grandes personnes ».

Ce matin un tonifiant article de Tancrède de Visan sur *A. Gide et le Lyrisme contemporain*.

Encore à présent, quand, avant de m'endormir ou réveillé au milieu de la nuit, j'ai le malheur de penser à Jammes, c'en est fait de mon sommeil.

Lu hier soir à Em. ce que j'ai fait de mon roman — c'est-à-dire jusqu'au premier départ de la Quartfourche. Cela est trop *nuancé* ; de tons trop rompus. Quand j'écrirai *les Caves*, à côté d'un ton plat, je poserai tout net un autre ton plat.

« Oh ! et puis, Henri Ghéon, c'est un sourd. Avec lui on peut très bien causer », me dit Péguy qui vient me relancer à la Villa pour voir qui je pourrais atteindre de ceux qui voteront pour le prix Goncourt ou de la *Vie heureuse*. Funeste invention que ces prix ! Voici ce pauvre Péguy qui depuis quinze jours ne fait plus que monter des étages, sonner aux portes, etc...

Été voir (pour Marguerite Audoux qui brigue aussi) Élémir Bourges. Le plus grand charmeur depuis Mallarmé.

Vu Suarès aussi ; mais il soigne trop son personnage ; il veut qu'on le prévienne la veille ; il craint, dit-il, de ne pas entendre sonner ; la vérité c'est qu'il n'aime pas être pris au dépourvu ; il faut que la lampe soit posée à la bonne place, l'éclaire très peu, de très loin et très de côté. Il est un peu court ; un peu bouffi ; les mains sont gras-souillettes. Je le souhaiterais plus émacié.

VIII^e Chambre. — Lundi, 14 Novembre.

Il avait tenu bon jusqu'à ce moment ; je le vis entrer ~~fran~~ et rose, les traits à peine un peu tirés ; mais sitôt

sur le banc des prévenus il chercha des yeux son père, parmi la foule qui se pressait au fond de la salle, et dès qu'il eut distingué le pauvre homme voûté, qui l'assom-mait naguère de réprimandes et d'objurgations, alors une contraction s'empara de tous les muscles de son petit visage pâlisant. Ceux qui entrent par cette porte sont ceux qui viennent de la prison préventive; je pus bien l'observer; j'étais assis au banc des avocats, tout contre lui; sans avoir besoin de me lever, en me penchant par-dessus la séparation, je pouvais voir jusqu'à ses maigres mollets nus; il était couvert tout entier d'un capuchon bleu-noir, râpé, frangé, que maintenait fermé sur le col une agrafe. On appelle le vieux père à la barre. J'appris par l'interrogatoire que le petit n'avait que douze ans; trois « camarades » plus âgés comparaissaient avec lui; le petit s'était laissé entraîner par eux dans un facile cambriolage; par un carreau brisé ils avaient pu, sans même entrer dans un kiosque de jardin, enlever divers instruments de menuiserie.

« Il n'y en avait pas pour quinze francs », dit l'ainé.

Le vieux père voudrait reprendre son enfant; il était content de lui jusqu'à ce jour, dit-il... Quand le président lit enfin : « Confié à... (?) jusqu'à majorité », le petit, que les sergots emmènent, sanglote.

Fini mon roman avant-hier au soir — avec trop de facilité, ce qui me fait craindre de n'avoir pas mis dans les dernières pages tout ce que j'étais *chargé* d'y mettre.

Il serait temps à présent de rompre avec certaines habitudes, certaines complaisances de plume. J'y veux tâcher tout aussitôt. Et puisque précisément ce cahier est rempli, en commencer un autre où je m'entraînerai, où je cultiverai de *nouvelles relations*. Ne pas vivre sur son erre.

Edmond Jaloux est venu dîner hier soir. J'ai souffert de me sentir si distant de lui, car j'ai pour lui une vieille sympathie (un peu indurée toutefois). Il prend, au contact du monde, toujours plus de vernis, cause avec beaucoup de tact et de douceur. Il venait en habit, appelé, au sortir de la Villa, par un souper où se désennuyer de moi; car je n'ai rien trouvé que de morne à lui dire; la vue de son habit me glaçait; et de sentir que c'est

là son vrai costume et qu'il y est plus à son aise qu'en veston.

Ils n'ont pas été nombreux, pour s'apercevoir⁷ que je n'avais rien écrit de plus parfait qu'*Amyntas*. On y chercha des descriptions, du pittoresque, des renseignements sur les pays et sur les mœurs. On n'y trouve à peu près rien que je n'eusse aussi bien pu écrire ailleurs, en France, n'importe où. A qui pouvait parler la valeur secrète du livre ? à quelques rares ; les autres furent déçus.

Paul A. Laurens, qui s'amusait alors autour de M^{me} Dickemare, passait au Casino de Biskra toutes ses soirées. Je passais toutes les miennes dans une échoppe basse et peu claire qui, le jour, servait à un maigre commerce de henné, et où se⁸ rassemblaient le soir Bachir, Mohammed, Larbi, le frère de Bachir et quelques autres de leurs amis. On jouait au bonneteau ou aux dames. Bachir préparait le café. La pipette de kief, de bouche en bouche, circulait. J'amusais Athman en appelant « petit casino » ce lieu morne. Oui, vraiment, j'y passais tous mes soirs. Qu'y faisais-je ? Je me le demande aujourd'hui. Je ne fumais ni ne jouais avec les autres et n'étais précisément amoureux d'aucun d'eux, — non, mais de cette atmosphère même, de cette ombre, de ce silence, de leur société dont je ne pouvais plus me passer. Chacun d'eux était, sinon très beau, du moins plein de sveltesse et de grâce ; ailleurs j'ai parlé d'eux. Je sais bien qu'aujourd'hui plus inquiet, hélas ! plus avancé dans la débauche, je ne pourrais rester contemplatif comme je fus. Pas un seul soir des deux mois que j'y fréquentai je ne précisai sur l'un d'eux mes désirs. C'est aussi ce qui me permit de prolonger interminablement mon plaisir. Le temps passait ; jamais, depuis, je n'ai si complètement perdu la notion du temps, de l'âge et de l'heure. Le kief n'y eût rien ajouté.

1^{er} Décembre.

Été entendre hier soir avec Ghéon la *Jephthé* de Carissimi (salle Gaveau). M^{me} Raunay chante avec beaucoup d'art deux cantates de Schutz. L'ouverture des *Noce de Figaro* ; l'orchestre Chevillard donne trop de son à cette musique aérienne et passionnée. Mozart est

le musicien dont l'époque nous a le plus éloigné : il ne parle qu'à demi-mot et le public n'entend plus que les cris.

Le plaisir que je goûte et l'instruction que je rapporte de ces sorties du soir ne récompensent jamais ma fatigue. Je n'ai pu m'endormir ensuite qu'à l'aide de chloral.

En sortant de chez le dentiste, suis entré dans la boutique d'un petit naturaliste que je ne connaissais pas encore (presque en face de Saint-Germain-des-Prés). Acheté (irrésistiblement) quelques admirables coquillages.

2 Décembre.

Mauvaise nuit; je me réveille avec la grippe. Joie à la pensée de devoir demeurer une quinzaine de jours enfermé.

J'achève le livre de Photiadès (sur Meredith). Ses considérations sur l'art de Meredith fatiguent un peu mon attention; j'eusse préféré qu'il se bornât à parler de la vie de l'homme et de sa carrière.

Ce soir, arrivée des coquillages achetés hier. Je reste à les contempler longuement et apprend à les *comprendre* profondément. Certainement j'aurais plus facilement fait de moi un naturaliste, un médecin ou un pianiste (exécutant) que je ne fais un écrivain — mais précisément je puis apporter à cette carrière des qualités plus diverses; les autres eussent dû être plus exclusives; mais c'est à celle-ci que je dois apporter le plus de volonté — parce que je n'y suis pas doué aussi naturellement que pour les autres (et la preuve, c'est que ceci est très mal dit).

5 Décembre.

Une grippe féroce m'a retenu au lit ces deux jours derniers. Je n'ai pu décommander cependant le rendez-vous à la Villa de ceux de la N. R. F., qui, tour à tour, sont venus causer quelques instants dans ma chambre. Grâce à Paul Desjardins, je crois que ces lectures commentées que je projetais vont pouvoir s'organiser assez heureusement.

Dominique Drouin m'apporte un petit carnet rédigé par des camarades de sa classe — qui m'intéresse extrêmement.

L'un de ces bambins de douze ans a imaginé de dresser

un questionnaire (ou plus exactement : il a chipé à une cousine un peu plus âgée ce questionnaire qu'à plusieurs ils se sont amusés à remplir).

Voici les questions, certaines ineptes, d'autres assez significatives. Je transcris fidèlement :

- 1^o Quelle est votre devise ?
- 2^o Quel est votre ami préféré ?
- 3^o Quel est le trait principal de votre caractère ?
- 4^o Quelle vocation voudriez-vous avoir ?
- 5^o De quelle mort préféreriez-vous mourir ?
- 6^o Quel est votre livre favori ?
- 7^o Quel est le héros de la vie réelle que vous préférez ?
- 8^o Où aimez-vous mieux être ?
- 9^o Quelle est votre idée du bonheur ?
- 10^o Quelle est votre idée du malheur ?
- 11^o Quelle est la qualité que vous préférez ?

Etc...

Je constate sans grand étonnement que les romans de détective et les héros de l'aviation font prime.

Mais ceci est plus curieux : sur quatorze interviewés, quatre répondent « mariage » à la question n^o 10 : « Quelle est votre idée du malheur ? » — Deux seulement attachent le mariage à l'idée de bonheur : un étranger (Russe) et un Juif (J. Sachs).

De ceux qui lient à l'idée de bonheur celle de célibat, l'un (E. Weiss), protestant (passablement plus âgé, paraît-il), répond : *sensibilité*, à la question : « Quel est le trait principal de votre caractère ? » Il voudrait être *chirurgien*; son livre préféré c'est *Manon*; la qualité qu'il préfère c'est *l'énergie*.

Un autre (bonheur=célibat) répond que le trait principal de son caractère c'est *l'amitié*. La qualité qu'il préfère : *l'amour pour ses amis*. A. Weiss (frère, je crois, du précédent), se montre violemment patriote (devise : *tout est possible à qui est Français*). Mourir de préférence ? *sous le drapeau français*.

De deux Juifs, l'un (J. Sachs) voudrait être : *négociant*; l'autre (Lacloche) : *rentier*.

Mauclair. Il a la plume un peu trop près du bonnet.

J'avance dans *Robinson Crusôé*, pas à pas, avec l'admiration la plus vive.

Très belle et digne lettre de G. G. dans le dernier *Cabier de la Quinzaine* (fin décembre 1910) qui montre à quel point Péguy avait injustement parlé.

Péguy est une manière de Bernard Palissy qui jette au feu ses amitiés pour alimenter son four.

1911

6 Janvier.

CHACQUE soir je lis, pour Dominique Drouin, de huit heures et demie à neuf heures. Lu, le premier soir, *le Col d'Anterne* de Töpffer, puis *Kanut* et *Aymerillot* qui m'ont paru de qualité détestable; puis *Oceano Nox*, et la fin des *Malheureux*, d'autres passages encore des *Contemplations* qui m'ont plongé dans un gouffre d'admiration. Hier les *Djinn*s; ce soir *le Chien*, de Tourgueneff.

Puis, retiré dans le petit renfoncement du couloir, je lis une heure d'anglais avant de me coucher (*Robinson* et l'étude sur la *Vie de Byron* de Macaulay).

En sortant du Palais de Justice, où j'étais allé pour que Fargue ne pût douter de mon zèle. (Il était venu la veille au soir, affolé, me prier d'intercéder pour un ami dont des chenapans avaient malmené la signature — et le plus fort, c'est que lui, Fargue, ne s'y trouvait pas, au Palais... Il voulait que j'intercède auprès de Flory, juge; heureusement Marcel Drouin, que j'allai consulter, le matin même, sur l'opportunité d'une telle démarche, m'en fit sentir l'incorrection — et je la sentais bien de moi-même; mais rien ne m'est plus difficile qu'un geste qui peut paraître une dérobaie; c'est pourquoi je me crus tenu d'aller au Palais!) A la VIII^e chambre je n'avais vu comparaitre que quelques vagues malandrins. J'avais quitté Auteuil très tôt, espérant m'arrêter au Louvre en passant; mais la crainte de manquer Fargue m'a fait arriver une demi-heure trop tôt. (Je ne le lui ai pas dit dans ma lettre de ce soir, pour n'avoir pas l'air de me plaindre; j'ai écrit que je l'avais attendu de midi à une heure; en réalité j'étais là dès onze heures et demie.)

Mais, en sortant, j'ai gagné le Louvre et, montant par l'escalier des Assyriens, ai retraversé toutes les salles des

dessins. J'étais sec et la lumière était des plus ternes. Vu sans aucun plaisir la collection Tony Thierry; admiré longuement les émaux persans et hispano-moresques — en particulier une coupe blanche du xiii^e siècle (?). N'ai eu de véritable émotion que devant les dessins de Rembrandt. Corps nu de jeune homme couché; seigneur offrant une fleur (tout ce qui est ligne fuyante est supprimé — indication *absente* de l'épaule qui se présente de face, — admirable; prescience ou préconscience de l'effet qui donne à chaque indication son éloquence). Après, je ne pouvais plus rien regarder; traversé pas accéléré les salles et la grande galerie pour gagner la collection Chaudard. Dans la grande salle des Rubens, rencontré Freegrove-Wenzer, à qui je pensais précisément. Il m'entraîne jusque chez lui et me montre des cartons et des projets de peinture — qui me plaisent moins que ses premiers dessins; mais voici dans sa bibliothèque un album de son jeune ami de Brunswick, illustrations pour *les Liaisons dangereuses*, qui sont des plus savoureuses; il me propose d'emporter cet album pour le montrer, comme j'ai fait leurs dessins à tous deux. L'atelier de l'ami est rue des Beaux-Arts; il en a la clef; il veut m'y emmener, bien que l'ami ne soit pas encore de retour. Nous nous y rendons, mais impossible d'ouvrir la porte. Sur la route (rue de Seine), la devanture d'une petite boutique nous attire; on y voit exposés un Guérin, un Naudin. Nous entrons; une petite personne en toilette sombre, très jeune et d'aspect sympathique, me demande au bout d'un instant si je ne suis pas M. Gide et me dit que j'ai dû recevoir, la veille, une lettre de son mari. Je comprends que je suis chez Vildrac. A partir de ce moment, je commence à *trop* m'amuser; c'est-à-dire que la curiosité de l'amusement neuf l'emporte sur toute autre considération et je commence à agir comme un fou. Ayant appris que Vildrac est chez Rouveyre, qui doit donner mon portrait ou ma caricature au *Mercury*, je saute dans une voiture avec mon Anglais et donne l'adresse de Rouveyre au cocher. Chez Rouveyre je trouve, avec Vildrac, son associé que je commence par prendre pour Rouveyre; puis, mon infirmité s'aggravant, lorsque vient Rouveyre lui-même, je le confonds si bien avec l'autre que je crois lui avoir déjà serré la main. (Impossible d'expliquer cela; il m'arrive à présent de *cesser* de reconnaître la personne à qui

je parle; cela dure quelques instants — assez pour me causer une sorte d'angoisse.)

A tous trois je dus paraître fou; j'avais souci de paraître à mon aise, de sorte que je parlais trop et trop haut. Rouveyre cependant se tenait tout ployé de côté comme s'il avait une colique; Vildrac disparaissait dans sa barbe; seul l'associé, que je ne connaissais pas, me souriait avec une affabilité excessive; l'Anglais s'effaçait, ou du moins restait hors du cercle que nous formions; il s'accoudait à une cheminée et je ne comprenais plus du tout moi-même pourquoi je l'avais amené. Et personne ne comprenait, ne s'expliquait ma visite subite, flanqué de cet inconnu. Je feignis un instant d'être venu montrer à Rouveyre les dessins pour *les Liaisons dangereuses* que je portais sous mon bras; et tous ensemble nous les regardâmes. Puis je pris congé d'eux et partis, les laissant ahuris.

Quand verrai-je devant moi des journées à ne remplir que de lecture, de méditation, de travail !

En rentrant écrit à Ruyters; bonne étude de piano. Première et troisième *Ballades* de Chopin que je commence à jouer *comme je veux*; comme je crois qu'elles doivent être jouées.

Février.

Une lettre de Jammes plus distante encore que ne l'était son silence et malheureusement plus manifestement inspirée par le plaisir qu'a pu lui faire mon éloge de ses derniers vers que par un sursaut d'amitié. Cette lettre ne me fait que trop sentir qu'il y a décidément entre nous plus qu'un simple malentendu; c'est-à-dire, comme je le craignais, beaucoup de littérature, et de littérature froissée.

27 Mars.

Vu Viélé-Griffin hier; d'une cordialité charmante. Il reproche à je ne sais quels auteurs de ne plus savoir le français et d'écrire par exemple « friche » où il faudrait « guéret »; — mais lui écrit « opprobe » et « frustre » (*passim*).

Il ne pardonne rien à Régnier; comme s'il souffrait de l'aimer encore; il ne peut s'empêcher de parler de lui chaque fois que je vais le voir ou que je le rencontre.

Déjeuné avec Barrès (chez Blanche). Grand souci de

son personnage; il sait garder le silence pour ne rien dire que d'important. Il a beaucoup changé, depuis bientôt dix ans que je ne l'ai vu; mais il reste toujours de séduction très pressante, quoique très en retrait et sachant garder réserve et distance. Quelle prudence ! quelle économie ! Ce n'est pas une grande intelligence, pas un « grand homme », mais *habile*, industrieux de soi jusqu'à l'apparence même du génie. Industriel surtout des circonstances, et sachant tirer parti de ce qu'il a, au point de cacher ce qui lui manque.

8 Mai.

Chez R. B., peintre-graveur, Juif peut-être, Russe à coup sûr — qui veut faire mon portrait. C'est une manière de flatterie à quoi je me laisserai toujours prendre. Ce portrait (pointe sèche) doit figurer dans un album à côté de quelques rares autres : Rodin, Bartholomé, deux sculpteurs; deux peintres, Besnard et Renoir; deux musiciens, Debussy et Bruneau; deux philosophes, Bergson et Poincaré, etc... Verhaeren enfin, qui lui a fait connaître ma *Porte Étroite* et me l'envoie.

C'est à Montmartre, rue V... On sonne à l'appartement du troisième, mais il faut redescendre un escalier intérieur pour atteindre l'atelier, au niveau du deuxième étage, ou même du premier et demi; car j'imagine qu'il y a dans cette maison deux ateliers pour trois étages. Homme universel, B. entreprend, avec un égal génie et sans plus de vergogne, sculpture, gravure, peinture à l'huile. Il voudrait à présent faire des décors pour R... Comme beaucoup aujourd'hui, il se prouve qu'il est coloriste en n'employant que des couleurs vives; il a l'œil cruel. Il prétend arriver au mystère par négligence du dessin. On reconnaît dans une grande femme en terre glaise, deminue, le modèle d'un grand portrait aux harmonies de perroquet féroce (fond bouton d'or, robe vert-aspidistra, livre tomate à la main) : sa femme.

Un long temps se passe à chercher la pose que je dois prendre. Sitôt campé, j'aime le long silence de cette étude; pour moi que distrait si aisément quelque impatience des muscles, cette immobilité obligée invite au mouvement ma pensée; mais B. prétend parler. Je pressens pire : à deux reprises, en souriant à la plaque qu'il entame, il a dit : « Il y a là-haut quelqu'un qui brûle de faire

vosre connaissance. » Brusquement, sursautant à un petit bruit de l'étage supérieur — et qui semble un signal :

« Véra ! Véra ! Tu sais que Monsieur Gide est là. On t'attend ! »

La femme du portrait descend les degrés en souriant à mon reflet dans un grand miroir devant lequel je pose.

M^{me} B. est née à la Réunion, d'où l'éclat de ses lèvres et la langueur de ses yeux. Sans corset, la pointe de ses seins bien formés paraît sous le tussor de son léger corsage; visage et corps voluptueux; cheveux châtain roux ramenés en turban autour de la tête. Un peu plus d'usage du beau sexe m'eût averti que la belle Véra écrivait et qu'elle comptait profiter de ma pose pour m'infliger une lecture. La conversation (que, du reste, pour ne point déranger ma pose, j'entreprenais le moins possible) n'avait pas d'autre but que d'amener cette lecture. Il fallait s'y prendre de loin. B. me dit son désir de joindre deux femmes à son album. « Sans doute M^{me} Curie d'une part... et M^{me} de Noailles »; mais cette première tentative n'ayant rien amorcé, la conversation retombait, lorsque, je ne sais plus à quel détour, après qu'on eut parlé de l'universalité de dons du mari, tout innocemment je demandai :

— Et vous, Madame, vous ne faites rien ?

— Moi ! oh ! rien, répondit-elle en hâte.

Un silence pendant lequel B., penché sur sa plaque, sourit d'un air entendu, puis, faisant un cornet de sa main, comme pour que sa voix n'arrive qu'à moi :

— Elle écrit.

Véra aussitôt :

— Mais veux-tu te taire ! Qu'il est ridicule ! Monsieur Gide, ne l'écoutez pas... Peut-on appeler « écrire » jeter sur le papier quelques poèmes qu'on ne peut retenir en soi ?... Quand je les ai lus à Verhaeren, il ne voulait pas croire que je n'aie pas l'habitude d'écrire... Mais écrire ! pourquoi ? C'est ce que je me demande chaque jour devant ma feuille de papier : — Qui cela intéressera-t-il ? (Et reprenant en accentuant chaque syllabe) : Qui ce-la in-té-res-se-ra-t-il ? — Qui cela peut-il intéresser... ? (Évidemment elle attend que je réponde : « Mais... moi peut-être », et comme je reste muet, elle précise) : Voyons, Monsieur Gide, je vous le demande.

Alors B., venant à son secours :

— Quand l'émotion est sincère...

Elle aussitôt :

— Oh ! pour être sincère !... C'est même curieux : je commence sans trop savoir ce que j'écrirai ; quand je relis, ce sont des vers ; je rythme malgré moi ; oui, c'est plus fort que moi, tout ce que j'écris est rythmé. Monsieur Gide, je voudrais que vous me le disiez : est-ce que vous croyez que l'on arrive à rien par le travail et en ciselant ?...

Ici, un peu sottement, je tente d'établir une nuance entre ces mots et j'insinue que « qui dit *travail* ne dit pas forcément *ciselure* ». Mais je ne suis pas compris ; et mieux vaut laisser courir. La conversation s'élance à neuf sur une nouvelle piste.

— Vous connaissez beaucoup Verhaeren ? Quel charmant causeur ! L'avez-vous entendu raconter ? Ah ! l'autre jour, à Saint-Cloud, nous avons passé toute la journée à nous raconter des histoires... C'est même ce qui m'a beaucoup encouragée à écrire. « Si vous n'écrivez pas ces souvenirs, vous êtes une criminelle ! » m'a-t-il dit. C'était après que je venais de lui raconter la mort de mon grand-père... Figurez-vous qu'on avait commandé deux cercueils ! oui, deux cercueils ; la bonne s'était trompée... Le matin, deux fournisseurs sont arrivés, chacun avec une bière ; alors il y a eu un dialogue mouvementé ; vous comprenez que, malgré la circonstance, chacun avait du mal à se retenir de rire. L'un faisait valoir la qualité du bois, l'autre le confort des coussins. Enfin je me souviens que mon oncle put se débarrasser de l'un d'eux, qui lui dit en sortant : « Je remporte la bière mais je vois que vous en aurez besoin bientôt. » Vous trouvez, vous aussi, que je devrais écrire ça... ? Verhaeren prétend, lui, qu'il a vu, en Bretagne, cette pancarte à la devanture d'un magasin : « Cercueils hygiéniques... ». Mais X. (je ne sais plus quel nom très important), qui était avec nous, s'est écrié : « Avec les poètes on ne sait jamais où finit la réalité... » C'est comme cet autre souvenir qui lui avait tant plu... Figurez-vous que j'avais pris l'habitude d'acheter chaque matin un bouquet de fleurs, en passant, à un petit gamin de Paris de quatorze ans environ, qui se tenait toujours à la même place. C'était, suivant la saison, des violettes, du mimosa... Cela a duré deux ans. Enfin un jour je n'avais pas pu sortir, mais j'avais une amie qui

connaissait le gamin et qui lui a donné mon adresse pour qu'il me porte chez moi le bouquet que je n'avais pas pu prendre. Je vois arriver le gamin, qui, sitôt que la porte est ouverte, me lance le bouquet, de loin, à travers la chambre, en criant : « Ah ! vous croyez que les gamins ça ne sent rien ! Oui, tous les jours, depuis deux ans, quand vous passez, vous me regardez et vous ne voyez pas que je vous regarde... Ah ! vous croyez que ça ne sent rien, les gamins de Paris, parce que ça n'a le droit de rien dire... ? » Et le voilà qui s'enfuit en claquant la porte. Depuis, je ne l'ai plus revu...

MOR. — Il s'est tué.

ELLE, *songeuse*. — Peut-être... Oh ! j'en ai beaucoup comme ça, des souvenirs !

MOR. — Et c'est ça que vous écrivez ?

ELLE. — Non. Mais ça revient au même ; ce que j'écris c'est tout de même comme des souvenirs. Ainsi, tenez, j'ai lu à Verhaeren, une pièce de vers qu'il a beaucoup aimée... c'est-à-dire qu'il a trouvé que la forme n'était pas parfaite, mais que le sentiment y était.

LUI. — C'est l'important !

Etc..., etc...

— Mes cheveux se défont, dit-elle en passant devant la glace ; il faut que je monte les arranger.

Elle disparaît ; reparait un instant après :

— Voyons, Monsieur Gide, si vous savez faire le Sherlock Holmes. Devinez ce que j'ai dans la main droite ? (Elle tient ses mains derrière son dos.)

Ce sont les vers, inimaginablement mornes, dont décidément il faut que je subisse la lecture.

Puis, dans l'énorme silence qui s'établit ensuite, elle jette son dernier atout, désespérément :

— Et si je vous disais que maintenant j'écris une pièce !

MOR. — Humm !!! (Je tire ma montre.) Oh ! mais il est beaucoup plus tard que je ne croyais. En avez-vous encore pour longtemps ?

LUI. — Vingt minutes.

MOR, *résigné*. — Allons ! Et qu'est-ce qu'elle raconte, votre pièce ?

ELLE. — Non ! je ne veux pas en parler. Je ne l'ai racontée encore à personne, etc...

¶ Pourtant, comme je ne pose aucune question, elle se décide :

ELLE. — Eh bien, voilà ! Je pars de ce point que, dans la littérature contemporaine, on ne peint plus que des caractères de femmes médiocres, des caractères honteux. Je veux montrer une femme qui sente en elle peu à peu l'amour maternel remplacer l'amour conjugal. Vous comprenez ?

Moi. — Pas du tout.

ELLE. — Oui; elle a épousé quelqu'un d'assez ordinaire, et peu à peu sent se développer pour lui un amour... maternel. Elle l'élève d'abord à sa hauteur; elle lui donne des ailes, et, à son tour, lui s'élève au-dessus d'elle... Dites-moi ce que vous en pensez ? Etc...

Neuf jours à Bruges.

A l'imprimerie de Verbeke pour corriger les épreuves de *l'Otage*, de *la Mère et l'Enfant*, de *Isabelle*, de *Corydon* et du numéro de juin de la revue.

Le numéro paraît avec les *Éloges* de Saint-Léger, noirs de fautes. L'aventure me rend malade et j'imagine, pour en divertir ma pensée, ce qui put se passer lors d'une première exécution de Debussy :

Le chef d'orchestre attachait une grande importance à cette musique; il avait contre lui malheureusement le directeur du théâtre et l'organisateur des concerts; du moins ceux-ci ne l'approuvaient-ils pas, de sorte qu'il eut à lutter dès l'abord pour faire admettre le nouveau morceau à son programme.

Il savait de reste qu'il allait mécontenter son public, mais il se faisait fier de préférer plaire à l'artiste et à lui-même; au demeurant il sentait qu'il ne s'était fait chef d'orchestre que pour cela — c'est-à-dire pour inviter à se produire, à côté des harmonies les plus classiques, les harmonies les plus nouvelles.

Debussy, lui, qui craignait une exécution imparfaite, eût préféré ne pas se laisser entendre; il fallut pour le décider l'insistance du chef d'orchestre et la pression de quelques rares amis.

Une fâcheuse précaution qu'avait cru bon de prendre Debussy, fit que l'on attendit longtemps les parties, et que l'on ne put répéter avec les autres ce morceau, difficile entre tous à cause de sa nouveauté. Les exécutants arrivèrent tout neufs devant leurs feuilles le jour du concert,

et jouèrent en dépit du bon sens. Le chef d'orchestre se sentait le plus beau courage pour lutter contre l'animosité du public, mais non point pour trahir un musicien qu'il aimait, qui sifflait avec le public et avait raison de siffler. Il eût voulu siffler lui-même, puis expliquer... Quelqu'un lui dit à la sortie, alors qu'il essayait une explication, une excuse : « Avec une musique comme celle-là, qu'importe une note au lieu d'une autre ? Cela prouve simplement que vous avez eu tort de la mettre à votre programme ; elle méritait une pareille exécution — que pour ma part j'avoue n'avoir pas trouvée si mauvaise. » Voici qui mit le comble au désespoir du chef d'orchestre ; il tomba malade le soir même ; le lendemain avala son bâton de chef et mourut.

Mettre entre soi et le monde une barrière de simplicité. Rien ne les dérouté plus que le naturel.

Je préfère l'amitié, l'estime et l'admiration d'un honnête homme, à celle de cent journalistes. Mais comme chaque journaliste, à lui seul, fait plus de bruit que cent honnêtes gens, vous ne devez pas vous étonner qu'il se fasse autour de mes livres un peu de silence, ou beaucoup de bruit désobligeant.

ROMAN.

Son honnêteté — et un certain sentiment de scrupule pour la qualité des armes qu'il consentait à employer contre ses adversaires (sentiment dont il ne se pouvait départir) permettaient à ses adversaires une terrible avance contre lui. Handicap.

ROMAN.

Celui qui se met à boire. Ménage très uni ; huit enfants. La femme meurt. Le père incapable de surveiller les enfants. Débâcle et laisser-aller. Le vieux pensionnaire (à lunettes) viole une des filles, que le père est obligé de laisser à la maison pendant qu'il va à son travail. Il le soupçonnait bien, pourtant ; mais n'osait l'accuser auparavant. Des rages soudaines. Il se débat. Il finit par boire avec le vieux. Déchéance.

ROMAN.

X. est de caractère généreux, chevaleresque même; quelque peu utopique. Il rivalise avec les sentiments chrétiens (il est Juif); générosité sans moralité. Il offre sa femme à Y., l'ami malheureux qui se ronge depuis cinq ans. Y. et la femme ne consomment pas l'adultère; mais, dans une salle de spectacle, au cours d'une répétition, alors que, dans une loge, ils se croient protégés par l'obscurité, la clique des acteurs les aperçoivent enlacés. L'histoire est aussitôt colportée, commentée... Commence, de la part du mari, une lutte contre le fantôme; il ne peut préserver la noblesse de son attitude; la pourriture du milieu le ramène au niveau des cocus vulgaires.

Cuerville.

Le mauvais temps, le travail m'empêchent cette année d'observer, comme je fis trois ans durant, les pinsons qui peuplent mon jardin. A présent qu'ils sont plus nombreux l'observation du reste est moins facile. Un seul couple d'abord nichait dans le buisson près du banc où j'avais accoutumé de m'asseoir. Couple ? Non; c'était un ménage à trois. Longtemps je refusai de m'en convaincre, tenant pour admise, pour certaine, la haine des mâles rivaux; mais je fus pourtant bien forcé d'en convenir : les deux mâles que je voyais soigner la même femelle, approvisionner le même nid, s'entendaient parfaitement entre eux.

Et si ce n'est pas le même trio que je retrouvai l'année suivante, alors c'est que ces mœurs sont d'usage courant chez les pinsons.

Ce qui me porterait à le croire, c'est que je les retrouvai à Arco, dans le bas Tyrol. A la fin de la saison d'hiver, c'est-à-dire au moment des nids, de la terrasse de l'hôtel à peu près désert à cette époque de l'année, durant une quinzaine de jours nous pûmes observer des pinsons très peu sauvages et que le patron de l'hôtel protégeait. Ils étaient trois, une femelle et deux mâles, très aisément reconnaissables l'un de l'autre, mais également empressés auprès de la femelle, et pour le nid également bons pourvoyeurs.

Ne me piquant point d'être seul à avoir observé ces étranges mœurs chez les pinsons ou chez d'autres oiseaux, je projetai longtemps d'écrire à Henry de Varigny qui

tenait alors dans *le Temps* une intéressante chronique de la vie rurale, répondait volontiers aux correspondants inconnus et au besoin ouvrait de petites enquêtes. Mais un tel sujet n'allait-il pas lui paraître ressortir au roman plutôt qu'à l'histoire naturelle ?

Cuverville. 3 Juillet.

X. (moi plus tard) avait accoutumé de dire que l'âge ne l'avait forcé de renoncer à aucun plaisir dont précisément il ne fût sur le point de se lasser.

Après *Robinson*, j'ai lu *Tom Jones*, et, entre temps *Olalla* et *The Bottle Imp* de Stevenson, de nombreux *Essais* de Lamb, puis, à voix haute avec M^{lle} Siller : *The Major of Casterbridge* et *The End of the Tether* de Conrad ; du Milton (*Samson Agonistes*), Thomson (*Evolution of Sex* — les quatre ou cinq premiers chapitres) ; Stevenson, *Weir of Hermiston*.

Les Sources. 15 Octobre.

Un vendredi, un 13, il ne fallait pas manquer cela.

Voyagé à côté d'une petite grue à binocle, qui a tenu tout le compartiment éveillé jusqu'à une heure et demie du matin, pour lire *Baiser de Femme*, qu'elle a commencé encore en gare de Paris et dévoré tout d'une haleine. Trop exaspéré contre elle pour pouvoir ensuite m'endormir ; et surtout de n'avoir rien osé lui dire de cinglant, à cause du corpulent protecteur qui roupillait en face d'elle.

Travaillé aux *Caves*. Sans doute Lafcadio avait-il rencontré Protos avant son aventure du wagon.

Pluie au dehors. Mais au changement de train, à Avignon, l'exquise qualité de l'air m'a rafraîchi.

Je n'étais pas plus tôt installé dans mon nouveau compartiment, lorsque y est entré, mal soutenu par sa femme, un cadavre. Elle est en grand deuil — on dirait que c'est déjà de lui — le visage un peu bouffi, un peu jaune, un peu luisant ; assez insignifiante, s'effaçant devant lui. Très grand ; on dirait plutôt : très long ; un visage qui dut être assez beau (il ne doit guère avoir plus de 45 ans), mais qui s'est dépouillé de toute autre expression que celle de la souffrance et de l'angoisse ; non pas la couleur de cire des morts, mais un ton cendreau, plombé... Il a de

grands gestes incoordonnés et, tandis que sa femme lui dit : « N'aie pas peur : le chef de train m'a promis de ne faire le tamponnement qu'une fois que tu serais installé » (elle le répète plusieurs fois), il s'écroule dans le fauteuil du coin (nous sommes en première classe) et lance beaucoup plus haut qu'il ne faut, pour les croiser, une jambe par-dessus l'autre. Par moments il geint faiblement. Sa femme dit, comme à la cantonade ou par manière de sympathie :

— De Nancy à Dijon ça a été très bien; mais c'est à partir de Dijon que j'ai commencé d'être tellement fatiguée. On nous avait promis que nous n'aurions à changer qu'une fois...

Alors lui, très vite comme craignant de manquer de souffle et d'une voix irritée :

— Je t'ai dit que nous n'avions pas pris le train qu'il fallait. C'est l'employé de Dijon qui nous a trompés... euh ! euh !

A ce moment un employé repasse dans le couloir (le train n'est pas encore reparti). La femme s'informe encore si l'on est bien dans la direction d'*Amélie-les-Bains*. Quelles sont les maladies qu'on soigne dans ce patelin ? Je n'ai pu parvenir à comprendre ce qu'il avait.

Je consulte mon indicateur. Il est huit heures à peine. Le train n'atteint *Amélie-les-Bains* qu'à quatre heures; il n'ira jamais jusque-là !

Son nez coulé continuellement, et comme, encore une fois, il l'essuie :

— Sors donc ton autre mouchoir, dit sa femme; tu vois bien que celui-ci a déjà servi au chocolat.

Et le fait est qu'il est répugnant, le mouchoir; mais lui s'en fout. Sa casquette glisse de côté; sa femme la remet droit; elle étale sur ses genoux pointus un petit tartan écossais; puis l'aide à enfiler des gants de fil noir; très pénible; sa main extraordinairement maigre et longue est disloquée; les doigts du milieu se rejettent en arrière comme des doigts de poupée. Quelle est sa maladie ?... Si j'allais l'attraper ! Mais je ne puis le quitter des yeux. (Le seul covoyageur, dans le coin en face de moi, s'abrite résolument derrière les *Pirates de l'Opéra* — et ne lèvera pas les yeux durant tout le voyage.) Le malade dit :

— Ce sont les secousses qui m'ont agité les boyaux comme ça.

Il veut tousser, s'étrangle, tandis que sa femme le rassure :

— Ça te fait toujours du bien d'éternuer, tu sais bien.

Elle appelle ça « éternuer » ! Ma parole, il commence à râler; il ne peut plus reprendre souffle; elle-même s'inquiète un peu, et, à voix assez haute, aussi bien, je pense, pour nous que pour lui :

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter; on sait bien que c'est nerveux.

Il dit enfin, ayant repris haleine :

— Ah ! je suis bien mal...

Et elle alors commence à déplorer de ne pas lui avoir fait de piqûre à Avignon, profitant de l'arrêt. (Elle lui en fait une à Tarascon, peu après.)

— C'est vrai ! je n'y ai pas du tout pensé. Tu veux un petit sucre ? Dis ?... Qu'est-ce que tu sens ?

Il ne dit rien. Je vois couler sur son gilet un filet liquide; je crois qu'il pleure; mais non : ça sort du coin de sa bouche.

On arrive à Nîmes. Elle lui dit :

— Nîmes : la tour Magne !

Ah ! je t'en fiche !... Mais c'est là que je descends.

21 Décembre.

Les Caves. Nécessité de dessiner le nu sous le vêtement à la manière de David, et de connaître de mes personnages même ce dont je ne dois pas me servir — du moins ce qui ne doit pas paraître au dehors.

M^{lle} Emma Siller a des ennuis avec son propriétaire. Elle écrit à Em. : « Il y a de quoi vous dégoûter de la vie; ce qui est bien triste à mon âge. » (Elle a soixante ans.)

Achévé *Rhoda Fleming*.

FEUILLETS

JE trouve un grand danger dans une sympathie trop disponible. Elle propose tour à tour des sentiers divers et menant à des paysages également ravissants. Tour à tour l'âme s'éprend de cette contrée molle et mouillée qui n'abrite rien que de tendre, de flexible et de voluptueux et le produit en abondance; puis s'exalte à l'éclat d'une dune aréneuse où tout luit.

*

POUR MARCEL D.

Il me reproche d'avoir mal économisé le pathétique, l'épuisant au début du livre ¹, de sorte que je cesse d'émouvoir dès que je prétends persuader. C'est que je m'adresse et me veux adresser à la tête et non point au cœur; c'est que je ne cherche point à remporter la sympathie qui risquerait d'avoisiner trop l'indulgence; et c'est précisément, je le sais bien, parce que certains mots venus du cœur toucheraient le lecteur davantage que tous ces raisonnements plus ou moins captieux, c'est précisément pour cela que, ces mots, je ne les ai point employés. — Voir le procédé de l'avocat, qui tâche à faire passer pour *passionnel* le crime de son client. Je ne veux point de cela. Je prétends que ce livre soit écrit froidement, délibérément; qu'il y paraisse. La passion doit l'avoir précédé; tout au plus doit-on pouvoir l'y sous-entendre; surtout elle ne doit point le faire excuser. Je ne veux pas apitoyer, avec ce livre; je veux GÈNER.

Il n'y a pas pour moi d'entraînement (vers ce livre). Il est certain que je l'écris hors de saison et quand je n'ai plus besoin de l'écrire. C'est ce que j'expliquais hier à Marcel, craignant qu'il n'y vît quelque obsession quasi malade, une impossibilité de distraire mon esprit de ce sujet. Mais non : la difficulté vient précisément de ceci que je dois artificiellement réactualiser un problème auquel j'ai donné (pour ma part) une solution pratique, de sorte que, à vrai dire, il ne me tourmente plus.

1. *Corydon*.

*

Les formes animales, en se compliquant, chose admirable, deviennent de moins en moins nombreuses. La réussite humaine est unique.

Mais aussitôt se retrouve *en lui*, je veux dire au cœur de l'espèce même, toutes les différences qu'il avait laissées en arrière.

L'individu s'oppose à la race. Effort vers l'individualisation.

Sous une autre forme c'est reprendre la phrase de Darwin et de beaucoup d'autres : « Les êtres placés aux degrés inférieurs de l'échelle de l'organisation sont plus variables que ceux qui en occupent le sommet. » (*Origine des Espèces*, p. 161.)

Mais une fois le sommet atteint, c'est dans l'individu que cette variabilité se retrouve.

*

POUR PAUL LAURENS.

« Ne penses-tu pas que le mot que nous cherchions l'autre jour, et qui nous eût permis de mieux comprendre, en la précisant mieux, notre pensée, c'est celui de *sagacité* — oui : sagacité artistique. Et ce qui me fait trouver ce mot, c'est un passage de Buffon que je lisais hier et où semble dormir en germe notre conversation d'Yport : « Par la *sagacité* que donne la grande habitude d'écrire, on *sentira d'avance* quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. »

*

DES JUGEMENTS.

...et qui rappelle celui des notes de musique entre elles :

Quand le mi bémol fit son entrée dans le salon, le do et le sol le considérèrent comme une tierce personne.

« C'est une dominante », pensait le la bémol, tandis que le mi naturel s'écriait :

« Je la reconnais : c'est ma sensible. »

*

ENFANT PRODIGE.

Quand il rentre dans la maison qu'il se reproche d'avoir quittée...

Et quand il revoit ce petit jardin dont il se promettait tant de joie, il s'étonne de ne pas trouver les fleurs plus grandes, les fruits plus savoureux et l'affection des siens plus riante.

*

Qu'il ait nom saint Paul, Luther, Calvin, je sens à travers lui toute la vérité de Dieu se ternir.

*

Il est digne de considération que les deux drames les plus *solemnels* que nous ait légués l'Antiquité, *Œdipe* et *Prométhée*, nous présentent, l'un la notion du bien et du mal, ou pour mieux dire du permis et du défendu, dans ce qu'elle a de plus arbitraire, l'autre la sanction, etc...

*

Elle est soigneuse;

Elle collectionne le bonheur;

Son amour va tout en profondeur;

Elle dépense une grande ferveur à de très petites choses. Elle s'exagère infiniment le prix de tout ce qu'elle possède. (La robe d'or de la poupée; les jardins; la plante d'Amérique, qu'elle entoure de petites plantes qu'elle a récoltées sur la falaise.) Quand il ne vient pas, elle soigne son jardin, à lui.

Un peu minutieuse.

Faculté d'admiration illimitée.

Grossissement charmant des moindres données — par ces enfants.

Leur imagination : ils font avec trois arbres une forêt.

*

CARACTÈRE DE X..

Entêtement peut-être, plutôt encore que fidélité. A la fois curiosité, et besoin de revenir aux choses. Obstination.

Absurdité de dire toujours : « Il sera comme les autres. »

Précisément, il ne veut pas être comme les autres. L'orgueil de son humilité. Une certaine minutie dans le devoir.

Il relit toujours les mêmes livres, revoit les mêmes lieux; se sent fidèle, ne s'estime que fidèle. N'éprouve aucune joie d'être libre. Se consacre toujours tout entier.

Menus soins de jardinage; il enlève le gui, les gourmands, les pucerons.

Sa fidélité le tient.

Enfance méditative et repliée.

Il lit l'Évangile dans la cour de récréation.

« Tiens ferme ce que tu as. »

Ses camarades se gaussent de lui. Rendez-vous Place Vendôme. Il attend sous la pluie. Chaudement à l'abri, ses camarades le regardent et s'amusent.

*

CONSEILS AU JEUNE LITTÉRATEUR.

Je ne puis te conseiller à l'égard de l'éloge ou du blâme une indifférence que je n'ai jamais connue moi-même, et du reste peu enviable. Il est bon d'être ému, de frémir sous la caresse et davantage encore sous la morsure. Et sans doute est-il de certain profit de ne point protester aussitôt contre elle, mais...

(Éducation par les ennemis.)

L'important c'est de ne pas se laisser empoisonner. Or la haine empoisonne. Etc...

*

PETIT ROMAN.

Mon esprit profondément créateur se nourrissait surtout de la beauté encore informe des choses. L'œuvre d'art, épurée (*épuisée* de laideurs), ne m'intéressait que par ce que l'on sent de durable dans la fixation d'une plus parfaite harmonie. La vie m'intéressait davantage; plus dramatique et talonnante à cause même de sa fugacité. L'harmonie parfaite toujours imaginable me plaisait moins que la déformation hargneuse de cette harmonie selon une personnalité. La volonté artistique ne m'apparaissait point tant un choix de lignes, de tons, ou de sonorités, en vue d'une œuvre harmonieuse, qu'un travail en pleine harmonie pour dévier (déformer) cette harmonie

selon soi. La trace de l'homme était ce que je cherchais dans toute œuvre.

Devant l'attendante beauté de la brute nature, mon cerveau libéré s'échauffait plus que devant l'œuvre d'art. L'admiration me semblait moins compromettante, plus proche de l'adoration. L'erreur m'exaspérait toujours plus, de ceux qui croient devoir fiancer art et nature. Certainement l'art hait la nature; s'il la recherche toujours, c'est comme un chasseur en embuscade et comme son rival qui ne l'embrasse que pour l'étrangler.

Je me plais à présent dans un pays où aucune œuvre d'art ne me rappelle ce souci désolant de l'homme d'ériger hors du temps une émotion passagère. Je me plais à provoquer Dieu partout dans la persistante Nature; je l'appelle sur tous les terrains; c'est pour me permettre sans cesse une complète, une totale admiration.

*

Ce n'est que par la contrainte que l'homme arrive à ne pas se supprimer lui-même.

Toutes les causes de ruine sont en nous; mais dominées artificiellement : culture.

*

PETIT ROMAN.

Avignon.

L'odeur des pins, la senteur des lavandes.

Derrière les arches des ponts, ces grands remous que l'eau promène lentement.

*

Je me désole à penser que, plus tard, ma mémoire affaiblie ne saura plus me présenter ma sensation d'aujourd'hui, pourtant si vive, et que celle-ci, perdant toute netteté de contour, tout accent, ne m'apparaîtra plus que pareille à ces médailles dont s'est effacée l'effigie, hélas, frustes à présent, pareilles à toute autre médaille dont seul l'éclat du métal aminci indique encore qu'elle était précieuse.

Plus tard, prenant ce souvenir parfumé dans ma main, le pressant tendrement sur mes lèvres, je penserai :

Qu'était-ce ? je ne revois plus bien. Le nom de cet enfant ? Le confondrai-je, hélas, avec tant d'autres ? L'éclat du jour était délicieux ; l'eau des séghias, je m'en souviens, charmante. Je voudrais préciser la ligne de son corps, et la retrouver adorable.

*

Je crois que jamais les « règles » ne gênèrent aucun génie, non plus celle des *unités* en France, que celle des trois acteurs en Grèce, et que ceux-ci l'ont bien prouvé, autant Racine et Corneille qu'Eschyle. (Que d'ailleurs elles n'ont aucune valeur absolue et que tout grand génie s'en rend maître, soit qu'il y trouve appui, soit qu'il les nie — et que venir prétendre que tel grand homme en fut gêné c'est aussi absurde que si un peintre venait dire qu'en peignant il est gêné par son cadre et s'écriait : « Ah ! si je pouvais m'étendre plus loin ! », et que ceux qui protestent contre elles sont comme la colombe de Kant qui croit qu'elle volera mieux dans le vide.)

En général, l'insubordination contre les règles vient d'une subordination inintelligente au réalisme, d'une incompréhension des fins de l'art, de cette spacieuse insinuation de l'empirisme qui veut, par une scandaleuse généralisation, fronder l'art en ne l'attaquant que là où il est devenu artifice, et appeler factice toute surnaturelle beauté.

*

Vous avez trouvé le bonheur, dites-vous. Prenez garde ! Car c'est l'oasis, et Pégase ne va pas plus loin vous porter.

*

Il en est du roman et du théâtre contemporains comme de l'architecture actuelle. L'utilité du monument fait l'excuse de sa laideur ; et lorsque ce sont de simples maisons d'habitation que l'on bâtit, il y paraît surtout ceci : qu'en général on y est assez bien, mais qu'en particulier assez mal ; car il faut que n'importe qui les habite. Quant au journal, c'est la chambre d'hôtel.

*

— Vous ne semblez pas comprendre, Monsieur, me disait souvent le brave Lyon, mon professeur, que certains mots sont faits pour aller avec d'autres; ils ont entre eux des relations qu'il ne s'agit pas de changer.

— Que voulez-vous, cher Maître, pour les mots, eux aussi, je crois fort à la vertu des mauvaises fréquentations.

*

Définions-nous des « premiers plans »; tout ce qui nous y paraît grand change vite.

*

Certaines mauvaises qualités que nous trouvions aux autres, il nous arrive parfois de reconnaître qu'elles nous manquent pour réussir comme eux dans la vie. Ces jours-là ne nous apparaissent plus si bonnes, certaines qualités que nous nous reconnaissons. Nous nous décidons alors à penser qu'elles nous gênent et que c'est à notre détriment qu'elles s'exercent, pour le grand avantage d'autrui; tandis que les mauvaises qualités, ce n'est le plus souvent qu'à autrui qu'elles sont préjudiciables.

*

Mais il en est du nietzschéisme comme d'une route qui nous paraît d'autant plus belle que nous ne savons pas bien où elle va.

Ce besoin de noblesse qui, passé vingt-six ans, fait encore Nietzsche préférer Schiller à Goethe. — Préférer ? peut-être est-ce s'avancer un peu trop que de le dire — mais du moins cite-t-il Schiller et point Goethe.

« Kämpfen wir, und wenn es geht, nicht für Windmühlen. Denken wir an den Kampf und die Askese wahrhaft grosser Männer, an Schopenhauer, Schiller, Wagner ! » (*Corresp.*, t. I, p. 150.)

C'est précisément parce qu'il est très difficile (sinon impossible) de réduire le nietzschéisme en système — qu'on ne s'en débarrassera pas facilement.

*

Créüse ou la femme de Loth; l'une s'attarde, l'autre regarde en arrière, ce qui est la pire façon de s'attarder.

C'est aussi Ariane qui fait, après qu'il a tué le Minotaure, Thésée revenir au point d'où il était parti.

Il n'y a pas de plus grand cri de passion que celui-ci :

Et Phèdre au Labyrinthe avec vous descendue
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

Mais la passion l'aveugle; au bout de quelques pas, en vérité, elle se serait assise, ou bien aurait voulu revenir en arrière — ou enfin se serait fait porter.

Dans le *Thésée* il faudra marquer cela — le fil à la patte, soit dit vulgairement. Il voudrait, après avoir dompté le Minotaure, continuer. — Il est tenu — contraint de revenir.

*

CONTE.

de l'île dont les habitants ont inventé de ne pas mourir. (C'est là qu'habite Tithon, le fiancé d'Aurore.)

C'est à condition de ne plus faire d'enfants. A la fin, un couple se lasse et préfère céder la vie à du neuf.

L'enfant qu'ils élèvent les pousse lentement hors de la vie — et ils ne connaîtront jamais la nouveauté qu'il apporte, et pour laquelle cependant ils consentent à mourir.

*

Non que je ne susse prendre jamais plaisir aux métaphores, et fût-ce à la plus romantique; mais, répugnant à l'artifice, pour moi je me les interdisais. Dès mes *Cabiers d'André Walter* je m'essayai à un style qui prétendit à une plus secrète et plus essentielle beauté. « Langue un peu pauvre », disait cet excellent Heredia à qui je présentai mon premier livre, et qui s'étonnait de n'y trouver pas plus d'images. Cette langue, je la voulus plus pauvre encore, plus stricte, plus épurée, estimant que l'ornement n'a raison d'être que pour cacher quelque défaut et que seule la pensée non suffisamment belle doit craindre la parfaite nudité.

*

Vannicola; sa face de tendre pulcinello; sa manie, quand il paie, de garder pour lui le cuivre et de laisser en pourboire l'argent. Noué comme un cep; amoureux comme un pampre.

*

Marinetti jouit d'une absence de talent qui lui permet toutes les audaces. Il fait, à la manière de Scapin, à lui seul tout le bruit d'une émeute après qu'il a mis quelques benêts lecteurs dans le sac : Par l'Enfer ! Par le ventre !

(Et voici le *Roi Bombance* !)

Il tape du pied; il fait voler la poussière; il jure, sacre et massacre; il organise des contradictions, des oppositions, des cabales pour ressortir de là triomphant.

Au demeurant, c'est l'homme le plus charmant du monde si j'en excepte d'Annunzio; verveux à la manière italienne qui prend souvent la verbosité pour l'éloquence, le faste pour la richesse, l'agitation pour le mouvement, la fébrilité pour le transport divin. Il vint me voir il y a quelque dix ans et déploya des amabilités si incroyables qu'elles me forcèrent de partir sitôt après pour la campagne; si je l'avais revu, c'en était fait de moi; j'allais lui trouver du génie.

ROMAN.

L'hôtelier de Santa Margarita (un avocat, paraît-il), Milanais, petit, la barbe noire portée en avant, sémillant et d'amabilité excessive, sert lui-même à table; et comme il n'est secondé que par une servante (Autrichienne, mais irrédentiste) et que nous sommes vingt clients, il s'empresse, bondit d'un bout à l'autre de la salle, m'engage à reprendre d'un plat (médiocre et dont il y a *trop*) : « Reprenez-en donc : c'est très léger ! » ; me dit en passant : « Ce qui manque, ce n'est pas la quantité... » ; s'échappe pour donner du pain au voisin, puis, en repassant, achève la phrase : « ...c'est le service ». Le vin ordinaire étant à peu près imbuvable, je demande une bouteille de Barbera; pas bien fameux, mais qu'il sert *entouré d'une serviette*. Là est la clef du caractère (à étudier ce que ça peut donner, dans les circonstances graves de la vie).

Le 15 août, jour de fête, où nous fûmes trop nombreux

dans la petite salle, où le déjeuner ne commença qu'à une heure, et où le « service » perdait la tête, il y eut, comme plat de résistance, un étrange ragoût d'or, qu'il me présentait, tout penché vers moi, galamment, et murmurant, très vite, comme un secret : « Du jarret à la milanaise ! ce qu'en italien on appelle *ossa bucca*. »

Ce matin, pendant que j'écris ceci — « Un petit plat assez fin : des rougets tomate. Vous aimez ça ? Ça c'est de la cuisine française, rien à voir avec l'Italie. » Tout ceci est dit très vite et *confidentiellement*.

Un peu plus tard :

— Ce n'est pas à moi de vous offrir des douceurs... mais enfin si vous les aimez... Vous aimez ça ?

— Je n'en sais rien ; qu'est-ce que c'est ?

— Tout ce qu'il y a de plus original et de plus commun à la fois : crème renversée.

Et il verse dans mon assiette une sorte de colle immangeable.

Il baptise « roastbeef de veau » cette hideuse viande blanche à lisérés rouges.

Directeur de l'hôtel-pension de l'Hermitage, il se prétend (devant moi) ardent francophile et parle de se suicider parce que je lui fais remarquer qu'il eût été plus français d'écrire Ermitage, sans *h*.

A la devanture de la grande pâtisserie-confiserie de Santa-Margarita, en caractères d'or protégés par une plaque de verre :

« Ici l'on parle les principaux des langues. »

*

PETIT ROMAN.

Les végétaux, lui disais-je, ne sont pas plus faits pour l'homme que l'homme fait pour eux ou pour quoi que ce soit d'autre.

Appropriation parfaite de chaque chose à elle-même, en son lieu, sans nul souci que l'homme en puisse profiter ou souffrir.

Ramures trop légères des pins. Frondaisons étroites des palmes.

Eucalyptus aux feuilles verticales qui, sur le sol, laissent tomber à peine des stries légères d'ombre lorsque le soleil est d'aplomb.

MORÉAS.

Exotisme grec (de Moréas) insensible à beaucoup parce qu'ils s'y sont accoutumés dès leurs classes; habitude de l'esprit à ne considérer dans l'apparence de la vie que son côté plastique (j'allais dire sculptural) et de ne reconnaître qu'au geste, le plus authentique mouvement du cœur.

Le point de vue, pour Moréas, reste toujours le même, quel que soit l'objet qu'il considère; il ne se déplace jamais.

Il n'est point sot, ainsi que l'ont pu croire certains dont le point de vue était différent; au contraire, le moindre de ses jugements fait preuve d'une netteté d'esprit singulière; et le rapport qu'il établit entre l'objet et lui est toujours juste; d'autant plus juste même qu'il reste lui-même plus immobile.

En tant que Grec il n'admettait guère qu'une œuvre d'art pût naître d'un autre besoin que plastique; plus Français, il aurait mieux compris la valeur esthétique de la pensée, dont au demeurant il était assez pauvre. Il ne pouvait croire que je fusse amoureux de ses vers.

SUARÈS.

Sans doute tout n'est pas égal dans ce petit livre, encore que je n'en voulusse rien retrancher; mais les plus belles pages s'élèvent à une beauté si surprenante que l'on oublie le mal qu'on eut parfois à les atteindre. Il faut en prendre son parti avec ce prodigieux écrivain : il enthousiasme aussi naturellement qu'il rebute; il ne fait point effort pour se grandir, ni pour enfler sa voix, mais pas non plus pour se réduire et se ramasser; la moindre pensée s'amplifie de tous les échos qu'elle éveille en sa grande âme caverneuse et parfois, longtemps après qu'elle a jeté son cri, Suarès continue encore de parler. Il n'est jamais à court.

Il est extrêmement rare que la montagne soit abrupte de tous côtés.

*

Aux fameuses « trois unités », volontiers j'ajouterais une quatrième : *l'unité du spectateur*. Elle impliquerait qu'il importe que, pièce ou livre, la création poétique s'adresse, d'un bout à l'autre de sa durée, au *même* lecteur ou auditeur. Ces réflexions montent en moi au cours du dernier livre de Wells, que son fidèle traducteur Davray vient de donner au *Mercury*. Wells a l'esprit le plus ingénieux; il est habile à nous intéresser en ouvrant devant nous des perspectives imprévues; son éloge n'est plus à faire. Si c'est à nous aujourd'hui qu'il s'adresse, que ne s'adresse-t-il à nous constamment ? Écouté par un public trop nombreux, qu'il a su recruter dans tous les pays et parmi toutes les classes sociales, le voici qui s'adresse alternativement à des personnes trop différentes. Il y a dans ce livre des pages qui ne peuvent amuser que des enfants, des gens neufs; d'autres pages pour plaire aux vieux avertis que nous sommes, mais qui rebuteront les premiers; d'autres enfin où il ne semble amuser que je ne sais quel autre lui-même; enfants ni moi n'écoutons plus. Il me prend envie parfois de le tirer par la manche : M. Wells ! vous nous oubliez ! c'est pour nous cependant que vous aviez commencé votre histoire; n'en doutez point, nous étions votre meilleur public.

*

« Tout le génie de Milton sort de là : il a porté l'éclat de la Renaissance dans le sérieux de la Réforme, les magnificences de Spenser parmi les sévérités de Calvin. » (Taine, *Litt. angl.* II, p. 415.)

Il est abusif, il est presque paradoxal, d'avancer que nous sommes redevables au puritanisme calviniste de l'admirable école anglaise (j'entends celle des romanciers), car nous ne pouvons pas aisément reconnaître chez eux ce qui appartient à l'éducation, ce qui appartient à la race, ni non plus dans quelle mesure celle-ci convient à celle-là. De plus, il faut considérer que, à part quelques très rares exceptions (Thackeray, par exemple), c'est en s'échappant du calvinisme et seulement en s'en échappant

et souvent en se retournant contre lui, que ces romanciers ont pu réussir. De sorte que l'on peut dire que si le calvinisme les a servis, c'est à la manière d'une contrainte qui bride et bande les forces et fait dire à Joseph de Maistre ce mot dont on a quelque peu abusé : « Ce qui gêne l'homme le fortifie. » C'est aussi parce que l'habitude d'une certaine morosité, le désir ou même le besoin de se trouver en faute, et le refus de soi aux sollicitations les plus aimables de la vie, l'invitent à rechercher la source de l'action et son retentissement le plus secret plutôt que simplement sa suite immédiate, comme il advient chez nombre de nos romanciers.

C'est ainsi que le calvinisme peut bien être une excellente école de psychologie, mais, encore une fois, c'est à condition d'en sortir, et si... (Citer Taine, II, p. 415.)

J. A. avait les moustaches glacées comme si l'on avait inventé pour lui le cosmétique; les cheveux d'exacte longueur; une raie qu'on sentait qu'il devait garder pour dormir. Ses mains étaient complètement inexpressives, aussi les rentrait-il dans ses poches dès qu'il parlait. Il se rejetait alors en arrière, parlait haut, parlait seul.

Le ton de sa voix semblait dire : c'est inutile qu'on m'interrompe; je n'écoute jamais que moi. L'admirable, c'est qu'autour de lui l'on faisait cercle. On ne l'admirait pas précisément; mais tout de même il épatait. Sa voix sifflait un peu car il ne quittait pas du bout des dents un gros cigare, ou le bout d'ambre qui le tenait; ce petit sifflement lui permettait d'être affecté sans le paraître, et de paraître spirituel. Il n'arrêtait guère de parler que pour tirer une bouffée de son cigare.

— Vous n'avez pas quitté Paris cet été ? se hasarda pourtant à lui demander M. P. durant une bouffée de silence.

— Je n'aime pas changer de lit, déclara net J. A., comme on promulgue un apophtegme. Encore quand on a son yacht, je ne dis pas... (J. A. roule sur l'or — mais il aime donner à entendre qu'il saurait supporter d'être riche encore bien plus.) Mais la campagne ! ça vous amuse, vous, la campagne ?

*

Sur le banc des jurés de nouveau je contemple mes collègues. J'imagine ces mêmes figures sur le banc d'en face; mal nippés, mal rasés, mal lavés, les cheveux défaits, avec du linge sale ou sans linge et ce regard peureux, traqué que donnent l'inquiétude et la fatigue combinées. Quelle tête feraient-ils ? Quelle tête ferais-je moi-même ? Le juge même alors reconnaîtrait-il sous ce déguisement affreux « l'honnête homme » ? Bien malin celui qui distinguerait alors le criminel du juré !

*

Le toast de Jules Lemaître au duc d'Orléans m'a ému, je l'avoue; il évoquait en quelques phrases l'image du maître que quelque pays que ce soit peut souhaiter, dès le moment qu'il souhaite un maître.

Je me suis d'abord attristé de ne retrouver point la même dignité mâle, la même concision émue dans les phrases de la lettre que le duc d'Orléans lui envoie. Mais les réserves que je pus faire ne tiennent pas, à la réflexion. L'important n'est pas qu'un prince parle bien; l'important, c'est qu'il sache s'entourer d'hommes qui posséderont les qualités qu'il reconnaîtra qui lui manquent. Et du reste, à notre époque, qui dira combien l'autorité d'un roi serait réduite, jusqu'où le rôle des Chambres limiterait son initiative ? Et même n'est-on pas en droit d'exiger plus de valeur propre des représentants d'une république que de celui d'une monarchie ? Le mot de Renan à propos de Louis-Philippe : « Il faut pardonner aux rois leur médiocrité; ils ne se sont pas choisis », n'est pas nécessairement irrespectueux.

Mais hélas ! c'est cette rassurante limitation du pouvoir royal qui précisément m'inquiète, tout dépend dès lors de la valeur de l'aréopage qui le limite et, tant que le suffrage universel en décidera, hélas ! nous n'aurons pas changé de maître. Le roi ne sera roi que lorsqu'il nous aura libérés de cela. Un roi le pourra-t-il, et pour nous délivrer de cela un roi est-il bien nécessaire ?

*

On a surfait même Montaigne; il n'est pas toujours

savoureux. Je remarque qu'il ne l'est jamais plus que lorsqu'il se lâche la bride, jamais moins que lorsqu'il se concerte et conduit. *L'Apologie* si fameuse de Raymond de Sebonde est presque vide de traits plaisants. Ce n'est pas sans obstination que je vins à bout de la lire ; dans ma petite édition en six volumes elle en occupe un presque entier, et, pour moi qui lis toujours Montaigne le crayon à la main prêt à marquer en marge mon étonnement ou ma joie, j'avais ici de page en page sans trouver aucun mot vivant, aucune de ces phrases nonchalantes et frémissantes qui abondent au cours de ses pages abandonnées. Le souci de composer ce chapitre l'a gêné.

*

Je déplore parfois de vivre dans une époque où le respect soit si mal porté, si difficile. Il n'est pas donné à chacun de pouvoir impunément s'en passer. « J'avais l'esprit naturellement porté à la vénération », dit quelque par Goethe (ou du moins son traducteur). Si les déviations de l'esprit étaient aussi apparentes que celles de la colonne, j'en connais plus d'un qui n'oserait pas se produire en conversation, etc...

— Qu'entendez-vous donc par des mœurs ?

— J'entends une soumission générale et une conduite conséquente à des lois bonnes ou mauvaises. Si les lois sont bonnes, les mœurs sont bonnes, etc... (Diderot. *Supplément au Voyage de Bougainville*. Part. IV, p. 205. Édition du Centenaire.)

« Les mœurs sont l'hypocrisie d'une nation. » (Balzac.)

« Si, comme l'a dit Buffon, l'amour est dans le toucher, la douceur de cette peau devait être active et pénétrante comme la senteur des daturas. » (Balzac. *Les Paysans*.)

*

« Il est certain que les peuples mahométans l'auraient précédé dans cette voie si, dès le début, le Coran n'avait fait de l'interdiction du jeu la sauvegarde de l'islamisme,

et s'il n'avait poussé l'imagination des musulmans vers la *découverte de trésors cachés*. » (Burckhardt. *Renaissance*, II, pp. 193-194.)

Très important de constater en effet l'absence de *jeu* dans les *Mille et Une Nuits*.

*

Phrase *exemplaire*, des Goncourt :

« Penché sur la transparence de cette eau, où le glaiseux de la herge, où le roux des racines s'effaçait bien vite dans le bleuâtre d'un lit profond... etc... » (Frères Zemmanno, p. 7.)

« Les deux frères menaient une existence tranquille, rangée, unie, sobre, presque chaste. Ils vivaient sans maîtresse, et ne buvaient guère que de l'eau rougie. *Leur plus grande distraction : c'était, tous les soirs, une petite promenade sur le Boulevard, pendant laquelle ils allaient auprès de toutes les colonnes, l'une après l'autre, lire sur chacune des affiches, leurs noms imprimés — après quoi ils revenaient se coucher.* » (Frères Zemmanno, p. 243.)

Étrange que, dans un livre aussi spécial et documenté que les Frères Zemmanno, Goncourt écrive *hâtière* sans *h* (p. 275).

*

« Le nivellement n'est pas de Dieu et tout homme de bien doit connaître des moments où il est tenté de pleurer sur cette œuvre de désolation. » (Kierkegaard.)

« Cette femme ambitieuse (*Cornélie*) avait de bonne heure préparé à ses fils tous les instruments de la tyrannie : l'éloquence, dans laquelle ils passaient tous les hommes de leur temps; la valeur, Tibérius monta le premier sur les murailles de Carthage; la probité même; ce n'étaient point de telles ambitions qui pouvaient s'arrêter à l'avarice. Les stoïciens qui élevèrent les deux enfants, comme ils avaient élevé Cléomène, le réformateur de Sparte, leur inculquaient cette politique de nivellement qui sert si bien la tyrannie, et les fables classiques de l'égalité des biens sous Romulus et sous Lycurgue. » (Michelet, *Hist. Rom.*, II, p. 162.)

1912

JE m'étais promis de reprendre ce journal et de le tenir régulièrement à partir du 1^{er} janvier. Mais je me suis traîné si misérablement ces derniers jours que, même à contre-cœur, je ne fusse parvenu à rien écrire. Au vrai je n'ai même pas essayé.

Dimanche, 8 Janvier.

14 Janvier.

... Mais il en est ici comme en musique où cet accord de sol dièze n'a pas même signification suivant que tu y es parvenu par le chemin des dièzes ou celui des bémols, et ne sonne pas de même que celui de la bémol, pour l'oreille sensible, bien que composé des mêmes notes.

Avant-hier soir excellente conversation avec Paul Albert Laurens, qui me fait entrevoir la possibilité d'écrire dans un mode tout différent *Corydon*. Il voudrait que je fasse de cela une œuvre grave autant que mon *Enfant Prodigue* ; ce qui me donne à réfléchir longuement.

Fin de jour hier chez M^{me} R. où ma pensée subit, une heure durant, le supplice du brodequin. Elle, charmante au demeurant, et d'une gentillesse, d'une bonne volonté désarmante ; mais qu'étais-je venu faire ici ? Parlant de T. : « C'est un rentier, lui-ai je dit, et, en littérature, je n'aime que ceux qui dévorent leur capital. » « Comme vous le dites si bien, reprend-elle aussitôt, ce charmant garçon manque de fonds. » Ce n'est pas du tout qu'elle soit incapable de comprendre mais elle veut trop vite avoir compris.

Puis est venu Péladan ; singulier manque d'accent de ce visage ; aspect gras et mou de tout le personnage. Il tient quelques propos à la d'Aureville : « Le café et le tabac sont la cravache et l'éperon de l'esprit », etc... Il reproche à Gautier de « manquer d'idées générales » et ajoute : « Pour moi je trouve tout naturel que M. de X. rencontrant pour la première fois Y. (il fait allusion à un fait réel, pour autant que je l'ai pu comprendre, et cite les noms), lui demande d'abord : « Que pensez-

vous de l'infini ? » Et celui qui s'étonne de cela est un imbécile. »

C'est une grande sagesse que d'oser paraître imbécile mais il y faut un certain courage que je n'ai pas toujours eu.

15 Janvier.

Hier déjeuner, avec les Espinas, les Drouin et l'oncle Charles. Ghéon se joint à nous; puis, après déjeuner, vient Ruyters. Long débat sur la politique. Vers cinq heures vient Jean Schlumberger avec qui nous sortons, après avoir expédié le travail pour la *N. R. F.*, et qui, dehors, nous fait part de ses inquiétudes. Inextricable situation de la Revue. Impossibilité tout à la fois de la continuer et d'en sortir.

Et voilà une journée de moins à vivre. Mais tout travail me devient impossible dès que la table sur laquelle j'écris n'est plus d'aplomb. Je me répète la phrase de Renan que je citais naguère : « Pour pouvoir penser librement, il faut être assuré que ce que l'on écrit ne tirera pas à conséquence. »

Ce matin, je vais retrouver Jacques Rivière aux bureaux de la Revue; où Jean Schlumberger nous rejoint que j'emmène bientôt chez Eugène Rouart — où je dois retrouver Copeau.

Déjeuner tous trois chez Vian; long examen de la situation. Elle nous paraît sans issue. Quelle étrange chose de penser que nécessairement le temps en apportera une.

Écrit en wagon (vers Vichy). 19 Janvier.

J'ai retrouvé Copeau à huit heures à la petite taverne anglaise de la rue d'Amsterdam (celle, je crois, du voyage à Londres de *A. Rebours*), où nous avons dîné. Excellent conseil de Copeau : Jean Schlumberger se retirant simplement de la direction de la *N. R. F.* qui continuerait avec ses deux autres directeurs, et même au besoin avec le seul Copeau si Ruyters était rappelé en Abyssinie.

Hôtel Bellevue. Neuchâtel.

Dans cet hôtel dont j'avais gardé si excellent souvenir, je n'obtiens qu'une vilaine petite chambre qu'emplit un goût de fiche-ton-camp. Je ne dînerai pas, j'irai simplement prendre, à neuf heures, dans une brasserie voisine,

un café au lait qui me tiendra éveillé jusqu'à quatre heures et le vacarme que de minuit à deux heures font mes voisins. Dans la brasserie, j'avais écrit à Miomandre, pour le féliciter d'un article sur M^{me} de Ségur que je venais de lire dans la *Gazette de Lausanne*. Avant de regagner ma médiocre chambre, je m'attarde au cinématographe; le bambin en costume de velours café clair à la manche déchirée (il avait une « mütze » de laine blanche), si peuple, si bien portant, si rieur, qui vient s'asseoir près moi, cause avec moi, cherche à me retenir quand je veux me lever, en m'affirmant que j'ai droit à plus de spectacle...

Ai-je atteint l'extrémité de l'expérience ? Et vais-je savoir me ressaisir à neuf maintenant ? Il y faut un emploi savant de ce qui me reste d'énergie. Comme il serait simple à présent de me jeter dans la guérite d'un confesseur ! Comme il est difficile d'être à la fois, pour soi-même, et celui qui commande et celui qui obéit ! Mais quel directeur de conscience comprendrait assez subtilement ce flottement, cette indécision passionnée de tout mon être, cette égale aptitude aux contraires ? Dépersonnalisation si volontairement, si difficilement obtenue, que seule expliquerait, excuserait, la production des œuvres qu'elle autorise et en vue desquelles j'ai travaillé à supprimer mes préférences. Absurdité de la méthode objective (Flaubert). Ne plus être soi : être tous. Danger de vouloir illimiter son empire. En conquérant la Russie, Napoléon dut risquer la France. Nécessité de relier la frontière au centre. Il est temps de rentrer.

(Ce sera le sujet d'*Alexandre aux Indes*.)

Constante *vagabondance* du désir — une des principales causes du détériorement de la personnalité.

Nécessité urgente de se ressaisir.

Mais est-ce à 40 ans passés qu'on peut encore prendre des résolutions ? On vit selon les habitudes vieilles de vingt ans. Savais-je ce que je faisais à vingt ans ? quand je prenais la résolution de regarder tout, de ne me préférer à rien et de donner toujours la préférence au plus différent de moi-même...

Même mon insomnie m'apparaissait, cette nuit, comme une forme de perplexité, une difficulté de me décider à dormir.

Ne plus jamais sortir sans but précis; s'y tenir.

Marcher sans détourner son regard.

Dans le chemin de fer, choisir n'importe quel compartiment; et dans le métro entrer par la première porte qui se présente, sans chercher mieux. Ne pas dédaigner les petites victoires; dès qu'il s'agit de la volonté, le *beaucoup* n'est que la patiente addition du *peu*.

S'interdire toute espèce de flottement.

Zurich. Mardi soir.

Tout ce que j'écrivais ce matin me paraîtra absurde dans peu de temps. Déjà je vais mieux; cet air vif me remet d'aplomb; je reprends conscience de ma force. Cet état est celui même que j'ai voulu; mais sitôt que je faiblis je ne suis plus personne pour avoir voulu être tous (état du parfait romancier) par crainte de n'être que *quelqu'un*.

C'est en conquérant, non en voyageur, qu'Alexandre avance sur les terres nouvelles; il cherche les *limites* du monde, etc...

Zurich. Mercredi.

Je voudrais n'avoir jamais connu Claudel. Son amitié pèse sur ma pensée, et l'oblige, et la gêne... Je n'obtiens pas encore de moi de le peiner, mais ma pensée s'affirme en offense à la sienne. Comment m'en expliquer avec lui? Volontiers je lui laisserais toute la place, j'abandonnerais tout... Mais je ne puis pas dire autre chose que ce que j'ai à dire, ce qui ne peut être dit par personne d'autre.

Combien la sensualité invite plus à l'art que la sentimentalité, c'est ce que je me redis en me promenant dans Zurich. A vrai dire, je n'y comprends rien; je me sens plus étranger à ces gens-là, et eux à moi, que je ne serais parmi des Zoulous ou des Caraïbes.

Jendi.

Quand je m'entends causer, j'ai envie de me faire trappiste. Et tout le dégoût, l'exaspération que j'en ai ne me corrige de rien. L'indulgence qu'il doit falloir aux autres, parfois, pour me supporter!... Il y a certains

défauts de mon esprit, que je connais et que j'exècre, dont je ne puis triompher. Si du moins je pouvais ne pas en avoir conscience !

Brouillard intense sur la ville et sur mes pensées. Déjeuner avec ce M. Simon que Bernard Spicket m'avait présenté, il y a deux ans, à l'Opéra, et qui m'avait, à son tour, présenté Dehmel, son ami.

Après déjeuner, Simon me montre les livres de sa bibliothèque, avec un très apparent souci de ne point me les laisser toucher. Assurance de cet esprit, qui possède fermement ce qu'il a et ne regarde pas à côté.

Il me parle longuement (tandis que nous gagnons ensemble le Musée Fédéral) de l'état de barbarie sans nom où s'enfonce l'Allemagne.

« L'idéal de leur sensualité, dit-il, c'est la bouteille de champagne. L'empereur les maintient encore; mais, à la mort de Guillaume, ils joueront des coudes. Leur force et leur santé s'accroissent avec leur bêtise. Je vous certifie que je ne grossis pas mes phrases; j'ai l'occasion de les observer de très près : on n'imagine pas la *bêtise* de ces gens-là. Mais quelle force c'est de ne s'intéresser à rien qu'à son travail ! On parle beaucoup de l'admirable méthode allemande; cette méthode n'a rien de particulièrement admirable en soi; elle est d'une simplicité enfantine; l'admirable, ce n'est pas la méthode, c'est de la suivre... Un Allemand qui se soûle à mort le dimanche soir (et pour lui c'est la suprême débauche), se retrouve le lundi matin devant son bureau, abruti, mais pas beaucoup plus qu'à l'ordinaire, aussi exact et diligent que s'il avait bu, la veille, de l'eau claire. Leur grande vertu, c'est la patience; leur grande force, c'est de ne se laisser distraire par rien. »

Au demeurant la conversation avec Simon me fatigue assez vite, comme avec tous ceux qui gardent souci de leur contour et de ne le dépasser point. Je lui parle de Chopin, il me répond qu'il se limite à Beethoven; de Dostoïevsky, il m'avoue être trop goéthéen pour le suivre, non plus qu'Ibsen.

Visite au Musée Fédéral. Merveilleuses salles; poêle en faïence qui se prolonge de droite et de gauche en fauteuil; entente du confort et de l'intimité, plus savamment ouvragée que je ne l'avais vue nulle part encore (je parle en particulier d'une somptueuse salle de la

Renaissance et de sa voisine, si simple, au lambrissage en marqueterie, qui eût ravi Théo).

Andermatt. 27 Janvier.

Me voici de nouveau dans ce pays « que Dieu a fait pour être horrible » (Montesquieu). L'admiration de la montagne est une invention du protestantisme. Étrange confusion des cerveaux incapables d'art, entre l'altier et le beau. La Suisse : admirable réservoir d'énergie; il faut descendre de combien ? pour retrouver l'abandon et la grâce, la paresse et la volupté, sans lesquels l'art non plus que le vin n'est possible. Si de l'arbre la montagne fait un sapin, on juge ce qu'elle peut faire de l'homme. Esthétique et moralité de conifères.

Le sapin et le palmier : ces deux extrêmes.

29 Janvier.

E. P. est venu nous rejoindre; accompagné d'un camarade du Poly... Alsacien à binocle et à nez pointu. Pauvreté et incuriosité de cette cervelle, qu'il dissimule sous un air de dédain; médiocrité de ses réactions; au demeurant, grande complaisance et gentillesse; mais dès qu'on lui parle d'autre chose que de questions pratiques, questions d'argent en particulier, il ne résonne pas plus qu'une cloche de bois. Dès que le quitte le sourire, sa figure se renfroge et n'exprime plus que l'ennui.

J'ai passé là-haut deux jours de brume et de neige, plus seyantes au pays que le ciel bleu que nous espérons y trouver après plusieurs semaines de pluie. Et, paradoxalement, voici depuis Olten un azur sans nuages. J'écris ceci dans le train qui me ramène à Paris, près de Em. que je sais souffrante et suis pressé de revoir. Admirable descente d'Andermatt à Göschenen, ce matin; j'enfonçais dans un bolge de l'enfer du Dante. Le brouillard, que le vent glaçait, couvrait de givre mon manteau, mes gants, les cils blonds du cocher et la queue du cheval qui semblait une plume d'autruche énorme, comme dans un des *Proverbes* de Goya. Le peu qu'on entrevoyait de la montagne, d'une hideur romantique admirable, se perdait, s'évanouissait aussitôt dans une irréalité fantastique. Volupté dans l'étrange, aussi extrême que celle dans le désert, lorsque, au retour de Tolga (?) (avec

P. A. Laurens, maman et Marie), la roue de la voiture soulevait une chevelure de sable; et le crissement du traîneau dans la neige y faisait penser.

L'air plus transparent, ce matin, laissait voir les cimes lointaines qui barrent la vallée du côté de la Furka, roses et mauves, sans plus rien de cruel au regard, ni de hideux.

Mardi.

Rentré hier soir à minuit. Ce matin j'écris quelques lettres (réponses à des invitations) que j'envoie à ma tante Charles Gide pour qu'elle les fasse partir d'Andermatt. Courte étude de piano. Ce soir, j'achève ma relecture des *Possédés*. Accablante admiration. Je pénètre, cette fois, plus avant encore dans la raison secrète de cette œuvre, l'éclairant mieux encore au souvenir des autres. J'en tiens le détail et la touffe; mais reste confondu de la manière dont le dialogue et le récit viennent à la rencontre de l'idée, si sûrement, bien que de manière en apparence si empirique.

Rien pu écrire de tout le jour, par totale *absence de pente*.

Après dîner, après lecture des dernières pages des *Possédés*, je m'en vais fumer une cigarette chez Ruyters.

A cet âge (12 ou 13 ans) j'étais grand démonteur de pendules, et, quand j'arrivais à Uzès chez ma grand-mère, n'avais de cesse que je n'eusse nettoyé tous les rouages et remis en branle tous les balanciers de la maison.

Mercredi.

Pour en être plus économe, je noterai minutieusement l'emploi de mon temps.

Sept heures et demie : bain, lecture de l'article de Souday sur A. S..

Huit heures et demie à neuf : déjeuner.

Neuf heures à piano (Premier Prélude pour orgue Bach-Liszt). Étude coupée par l'arrivée du D^r D. pour panser le bras de Em..

Dix heures à onze : lettres à Rilke et à Eugène Rouart.

Onze heures à midi : promenade, puis mise au net de mes notes sur les *Possédés*.

Déjeuner.

Une heure à deux : étude de piano.

Deux heures à trois : lecture de *Claybanger* ; puis fatigue intense et laisser-aller atroce. Je vais dormir de trois à quatre.

Par désir et besoin de me raccrocher à quelque chose de solide, je m'attelle à la traduction des lettres de Hebbel (celles datées de France). J'y prends à la fois peine et intérêt, de sorte que je poursuis ce travail jusqu'à l'heure du dîner.

De tout mon cœur et de toute mon âme j'écoute cette réclamation de la vertu.

Jendredi.

Trouvé moyen de m'enrhumer, ce qui complique encore mon inquiétude ; mais déjà ce court travail d'hier m'a raffermi. Personne encore n'est averti de mon retour. Je voudrais régler ma journée et décider de l'emploi de mes heures comme je savais faire, rue de Commaillès ; j'avais un « emploi du temps » épinglé au mur et mettais de la fierté à n'échapper de nulle part. Quelle n'eût pas été ma force, si bientôt je ne m'étais donné congé...

Seule, une visite de Marcel Drouin (très cordiale conversation) m'a distrait de la traduction de Hebbel.

Vendredi.

Journée à peine un peu meilleure, que je passe toute entière dans la petite chambre à côté de la bibliothèque, entre un feu de pavés de bois et le petit radiateur électrique. Traduit du Hebbel toute la matinée et une partie de l'après-midi ; je m'arrête enfin, non point découragé, mais de plus en plus persuadé que ces lettres n'intéresseront pas dix lecteurs et que la N. R. F. ne peut souhaiter de les publier.

J'écris quelques lignes du *Traité des Dioscures*, que depuis tant d'années je porte en tête ; mais ceci non plus ne va pas. Je pense à présent qu'il vaut mieux réserver ces idées sur la mythologie grecque pour le roman que j'écirai après *les Caves*. Je les ferais exposer par quelqu'un, avec toute la lenteur et la complexité qu'il faudrait. De sorte que, ce travail aussi, je l'arrête.

Lu le premier chapitre de *Claybanger*, que je lâche pour reprendre *Captain Singleton*.

Samedi.

Pensée incertaine et douloureuse. Rien à noter ici,

malgré mon application à tenir compte même de l'insignifiant. Seules l'étude du piano et la lecture (*Claybanger* et *Singleton*) sauvent cette journée du néant.

Dimanche.

Ma vieille chatte a de nouveau mis bas, avant-hier soir. Quatre petits d'un blanc de lait, à la queue en cornet à piston. Sur les instances de Em. je me résous à en précipiter deux dans les oubliettes. La vieille Moune s'est à peu près désintéressée des deux autres, que nous retrouvons ce matin, l'un mort de froid, sur la natte de la salle à manger, l'autre, dans son panier encore, mais ne respirant plus qu'à peine, glacé. Je le réchauffe et le ranime un peu; mais, lorsque je cherche à le faire téter après un lambeau d'éponge, il s'engoue; des petites bulles se forment aux narines; les côtes se soulèvent encore quatre ou cinq fois avec un effort énorme; puis je n'ai plus entre les mains qu'un chiffon de chair. La Moune considère cela sans s'émouvoir; le lait n'est pas monté : c'est le secret de son indifférence. A la montée du lait commence l'amour maternel.

Rien encore. Je vis dans l'attente de moi.

Les Drouin sont venus déjeuner, *as usual*. Remonté dans ma chambre sitôt après le repas. Je laisse pousser ma barbe; c'est-à-dire que, depuis cinq jours, je ne me suis pas rasé; par besoin de me sentir laid. Ruyters est venu vers la fin du jour; à peine ai-je pris plaisir à sa visite; pourtant il se montre assez bon médecin.

Je continue *Claybanger* avec un intérêt grandissant. Écrit à mon *teacher* de revenir; tout ce que je pourrai *placer* de mes heures...

Le bien, l'encouragement, que j'éprouve à lire l'histoire de la condamnation par le pape de l'*Histoire de l'Église* de Mgr Duchêne, m'éclaire un peu sur la secrète cause de mon mal. Variations sur la peur de l'*Index*.

Lundi.

Cet état d'équilibre n'est beau que sur la corde raide; assis par terre, il n'a plus rien de glorieux.

Ceci pourtant retient un peu mon inquiétude : le sou-

venir d'avoir déjà traversé de semblables périodes de *désintéressement*. Sans doute cela est-il lié à un état physiologique; mais je cherche quelle relation établir... Etre égal à soi-même, dans la médiocrité ou le génie !... De moi à moi, quelle distance ! Voilà pourquoi je n'ose rien projeter ni promettre et que je ne parviens à rien qu'en biaisant et rasant avec moi-même, le long de quels attermoissements...

Mardi.

Hier soir, lu *Clayhanger* jusqu'à minuit. Je suis extrêmement déçu par ce livre et ne parviens pas encore à comprendre quel est son mérite. Ce n'est pas une très longue rivière; mais un ruisseau au cours très lent. Il n'est pas malaisé de remplir ainsi huit cents pages. Bennett aborde à tout bout de champ, sans autre souci apparent que d'allonger sa promenade. J'en suis encore à chercher la raison qui lui fit écrire ce livre. Je continue pourtant.

Recommencé mes leçons d'anglais.

Ce matin, j'étais sorti une demi-heure. Je me sens un peu moins nié par moi-même. Et même il m'est arrivé de repenser aux *Caves* sans dégoût ni horripilation. Étude de piano et lecture de *Clayhanger*.

Em. a été voir l'oncle Charles; ne l'a pas trouvé mais est restée assez longtemps à causer avec la vieille bonne, qui lui dit que d'abord elle supportait assez mal d'être sans cesse tarabustée par ma tante; puis qu'elle s'y est faite, ayant enfin découvert que « au fond, Madame est très bonne »; puis elle ajoute : « Si seulement je reste encore deux ans, pour sûr que je ne chercherai pas à changer. »

Mercredi, 7 Février.

Si je disparaissais à présent, personne ne se pourrait douter, d'après ce que j'ai écrit, du meilleur qui me reste à dire. Par quelle témérité, par quelle présomption de longue vie, ai-je gardé toujours le plus important pour la fin ? Ou par quelle timidité, tout au contraire, par quel respect de mon sujet et crainte de n'en pas encore être digne !... C'est ainsi que d'année en année j'ai reporté *la Porte Étroite*. Qui donc persuaderai-je que ce livre est jumeau de l'*Immoraliste* et que les deux sujets ont grandi

concurrentement dans mon esprit, l'excès de l'un trouvant dans l'excès de l'autre une permission secrète et tous deux se maintenant en équilibre.

Jedi.

J'ai abandonné *Clayhanger* (à la page cent vingt-cinq), le livre devenant de moins en moins bon à mesure qu'on y avance. Repris le *Captain Singleton* que je lis à présent avec facilité.

Ghéon est venu déjeuner, hier; sa conversation m'a revivifié. Après une leçon d'anglais, nous sommes sortis ensemble.

Lu du *Singleton* et tâché de réamorcer la visite de Julius à Lafcadio. Ce soir je me sens de nouveau si fatigué, que j'ai peine à écrire ces quelques lignes et ne le fais que par devoir.

Nouvelles attaques dans l'*Indépendance*; nouvelles attaques dans les *Marges* (à trois endroits). Quelle persévérance dans la haine!

Sur la demande d'Eugène Rouart, j'étais allé rue de Lisbonne prendre des nouvelles d'Y. et de S.. Effrayé par le bruit des voix et averti par le concierge de la présence des E. et de quelques corps étrangers, je ne suis pas monté.

Fini la journée chez Paul Desjardins, où ma fatigue s'est brusquement beaucoup accrue. D'où vient cette insurmontable gêne que j'éprouve infailliblement auprès de lui? Et pourquoi se montre-t-il toujours si gêné devant moi? C'est une figure toute construite et qui (car jamais il ne s'abandonne), dans toute circonstance, parvient à s'obtenir tel qu'il croit devoir être; je me sens toujours mesquin et personnel, auprès de lui.

Rien ne peut exprimer la lassitude de ma pensée.

Vendredi.

Il s'ajoute à présent à mon atonie un mal de tête constant et une grande fatigue de pensée. Je me sens désespérément loin de moi-même. J'avais eu du mal à m'endormir et, vers la fin de la nuit, cette haine de Montfort et ce travestissement de ma pensée ont commencé de me faire tellement souffrir, que je me suis levé pour écrire une préface à *la Porte Étroite*. Il n'était pas encore cinq heures. Je me suis débattu quelque temps

(mais que faire comprendre à ceux qui ne veulent pas comprendre ?); puis, exténué, me suis recouché tout habillé et j'ai sombré dans le sommeil.

J'ai cependant été voir Jacques Rivière ce matin. Combien j'aime et j'admire la ressource de son intelligence et la grâce de sa sympathie ! Puis Alain Fournier est entré, devant qui j'ai tâché de ne point faire trop piètre figure.

Cet après-midi, après ma leçon d'anglais, je vais porter à Paule Gobillard l'adresse du pharmacien où trouver les boues de pechblende, que m'a donnée hier Desjardins. Par lassitude, je note ces menus faits, sans essayer de commentaires.

Le camarade qui accompagnait E. P. à Andermatt, avait le nez pointu comme celui d'Alain Fournier. Nez pointus : sensuels médiocres.

Samedi. Minuit.

Je m'y prends trop tard, ce premier jour où précisément j'aurais à écrire autre chose enfin que des plaintes.

Le catholicisme est inadmissible. Le protestantisme est intolérable. Et je me sens profondément chrétien.

Notre grand-père Rondeaux, de famille très catholique, mais lui-même encyclopédiste et voltairien, avait exigé de M^{lle} Pouchet, sa femme, très zélée protestante, que leurs enfants mâles fussent déclarés catholiques. Puis, à la suite de je ne sais quel acte qu'il considéra comme un abus de l'Église...

Dimanche.

Le temps est à la pluie de nouveau; mon mal de tête, ce matin, n'a sans doute pas d'autre cause. Hier matin, après des semaines de pluie, il a fait beau; aussitôt je me suis senti mieux. J'ai été chez Jean Schlumberger, lui dire combien je croyais souhaitable pour la N. R. F. la collaboration des frères Tharaud. J'étais fort convaincu et lui ai parlé très chaleureusement dans ce sens. Jean, comme toujours, m'a d'abord laissé pousser jusqu'au bout ma pointe; et, comme il advient presque toujours, je me suis laissé convaincre aussitôt ensuite par l'argu-

ment restrictif. Convaincu par Jean, l'étais-je vraiment ? Non; mais proprement *résigné*. De sorte que, lorsque par le courrier du soir est arrivée une lettre de Copeau surabondant dans mon sens, j'ai couru de nouveau chez Jean pour l'engager à ressaisir l'affaire s'il en était temps encore. Heureusement Jean n'avait trouvé les Tharaud ni le matin, ni dans l'après-midi, et avait manqué la visite que de leur côté ils étaient venus lui faire vers sept heures. Rien n'était donc perdu. Tant mieux !

Été voir également Gallimard le matin.

Déjà je commençais à rougir de la détresse où je m'étais abandonné ces derniers jours, et d'avoir, avec si peu de fierté, « donné cours à ma plainte ». Mais, vers la fin du jour, après une leçon d'anglais, sous prétexte d'hygiène et par désœuvrement (inquiétude aussi), je suis ressorti; j'ai traîné dans le Bois de Boulogne, très longtemps, très loin, lamentable. Le ciel était de nouveau tout couvert. La lettre de Copeau m'a restauré (et aussi une des meilleures conversations que j'aie jamais eues avec Em.. Mais de tout ce qui touche à Em., je me défends de parler ici.)

Hier soir, rouvrant au hasard le petit Saint-Évremond de la vente Heredia, je tombe sur ces phrases :

« Il n'appartient qu'aux grands hommes de ne rien précipiter et de ne s'impatienter de rien... Il faut un certain terme pour porter les grands desseins à leur maturité. Ceux qui savent l'attendre, sont ordinairement payés avec usure de leur patience; car, en beaucoup de choses, le retardement fait plus que la force... etc...

« La précipitation gâte les entreprises les mieux concertées. Au lieu que la patience mûrit les desseins les plus difficiles, et en rend l'exécution aisée. » (IV, pp. 156 et 157.)

Sorti un instant hier, je me suis laissé entraîner par la curiosité, suivant la foule jusqu'au vélodrome du Parc des Princes où je n'étais jamais entré. J'ai assisté, près d'une heure durant, à un match de football, où je n'ai quasiment rien compris. Esthétique du groupement, de la masse, tendant à remplacer l'esthétique individuelle. Hideuse foule des spectateurs.

En rentrant, je trouve Ruyters et Pierre de Lanux;

Ghëon est bientôt venu nous rejoindre. Il sort enthousiasmé d'une représentation d'*Electre* « dansée » par Isadora Duncan.

Le soir, je lis à Em. le récit de Iehl, que je veux mettre au net pour la N. R. F.

Mercredi.

Copeau est venu hier; nous avons passé ensemble la journée, depuis le déjeuner; il a couché à la Villa et n'est reparti que ce matin à 11 heures. Quel bien me fait le sentiment de sa valeur ! Il m'a lu sa chronique sur Louis Bertrand; nous avons été le soir chez M^{me} Théo qui arrivait de Bruxelles, après avoir passé huit jours à Londres. Après dîner, à la Gaîté Montparnasse, nous écoutons deux actes de *la Tour de Nesle*.

L'espoir de pouvoir bientôt aller rejoindre André Benjamin-Constant à Alger, électrise toutes mes pensées.

Samedi, 17 Février.

Je ne puis que noter^{en} en courant la vie un peu tourbillonnaire de ces derniers jours. J'écris, assis sur un banc du Bois; le temps était radieux ce matin; c'est le secret de mon bonheur. Mais déjà le ciel se recouvre; j'ai besoin d'Apollon; je dois partir.

Que j'ai de mal à me souvenir de ce que j'ai fait depuis mercredi !

Essayons : mercredi après-midi, j'ai été voir ces dames Valéry; je n'avais pas eu le cœur de leur écrire les mauvais renseignements reçus de Suisse au sujet des boues de Bataglia sur quoi comptait Paule G. : ces boues ne s'exportent pas. Puis suis allé rejoindre Eugène Rouart, qui vient de rentrer à Paris. Ensemble nous avons poussé une pointe à l'exposition des futuristes italiens; puis été apprendre à la banque de M. que Ruyters, que nous allions y voir, n'y avait point paru de la journée. Sitôt après dîner, je cours prendre de ses nouvelles; trop tard; toute la maisonnée, grippée, est couchée.

Jeudi matin, chez Valentine Gilbert avec Em. pour liquider les affaires d'Edouard.

Après déjeuner, visite de Verhaeren, puis d'Élisabeth R. flanquée de ses deux filles et d'un jeune poète nationaliste, qui « souhaitait faire ma connaissance ». Impossible de retrouver l'emploi de la fin de ce jour...

Si pourtant : j'avais promis mon concours à la petite conférence que donne hebdomadairement Jacques Rivière chez les Gallimard sur la littérature française. Il devait parler, ce soir-là, sur Rabelais et m'avait demandé de lire quelques textes à sa place. A vrai dire, je souhaitais faire cette lecture et avais fait en sorte de pousser Jacques à me la demander; mesquine simagrée à laquelle je ne pense pas que personne se soit laissé prendre; tout s'est du reste bien passé; mais j'ai gardé la gêne de penser que Rivière aurait mieux lu que moi; de sentir que les autres le pensaient également et trouvaient mon intrusion dans leur groupe assez indiscrete; ce qu'elle était indiscutablement; je m'en suis nettement rendu compte aussitôt entré dans le salon et la conscience de mon indiscretion m'a enlevé toute assurance : j'ai lu misérablement, comme plaintivement, modestement, avec des airs de m'excuser, un texte qui comportait tout au contraire du cynisme et de la bravoure. Tant pis pour moi !

Ces petites mortifications et renforcements pour l'amour-propre sont d'excellentes leçons.

Emmené Ghéon à dîner. Il m'entraîne passer la soirée au Théâtre des Arts où l'on donne la première de la *Profession de Madame Warren*. J'arrivais tout hérissé, indisposé d'avance par l'insupportable immodestie de l'auteur. Et les premières scènes ont dépassé mon attente; on n'imagine rien de plus revêche, de plus sec, de plus abstrait. Mais, au second acte, je me suis laissé séduire sans plus songer à la résistance (il est vrai de dire que l'actrice était excellente, qui jouait Mme Warren). Je me suis ressaisi vers la fin du troisième acte. Il est fâcheux que le quatrième soit si mauvais. Quel art grimaçant et quelles grinçantes pensées !

Pas pu m'endormir avant l'aube.

Vendredi matin j'ai cru devoir courir chez Jean Schlumberger pour lui remettre un manuscrit d'Alibert, espérant sur la demande de celui-ci pouvoir le faire encore passer dans le prochain numéro. N'ayant point trouvé Jean, j'ai couru après Copeau que j'avais en vain attendu à l'*Occident* mardi dernier. Puis, n'ayant pu saisir Copeau, j'ai été sonner à l'atelier de Paul Laurens; il avait modèle et n'a pu me recevoir qu'un instant. Rentré à Auteuil ayant perdu toute ma matinée.

Le soir, j'ai emmené Em. à la première séance d'élèves de Jean d'Udine. C'eût été bien si ce n'avait été si mortellement long. Arrivés des premiers, nous étions tout en haut de l'estrade; bloqués par douze rangs de foule et maintenus en place jusqu'à la fin; croyant à tout instant que Em. allait se trouver mal; quels reproches je me suis faits de l'avoir amenée là !

(Très ingénieuse méthode de solfège; faisant partir de *do* toutes les gammes.)

Ce matin article de Sauvebois (?) dans la *Critique indépendante* (sur le livre de Ghéon) à quoi je réponds assez longuement, lui expliquant l'attitude de la N. R. F.

Dimanche.

Le temps est beau. Si je pouvais me ressaisir ! L'inquiétude et non le travail occupe encore mes journées.

Hier matin Iehl est venu me parler de sa douteuse situation...

« Je suis venu à Paris pour me décider », d't-il.

Par crainte de faire souffrir, et par défaut de volonté, de quelles cruautés l'on devient capable !

Pris le thé avec Em. et travaillé jusqu'au soir à relever les adresses de nos abonnés.

J'attendais Rivière après dîner. Nous devions aller ensemble au Wonderland. Ne le voyant pas venir, je n'ai pas su me retenir à la maison; j'avais peur de mon inquiétude; je n'ai pu la calmer ni la satisfaire en sortant.

Été user une heure au nouveau cinéma du pont Mirabeau; puis ai marché longuement; puis ai pris une impériale de tram et ne suis rentré qu'en ayant fait le tour du Trocadéro. Absurde. Et, de retour, je me suis senti moins calme encore qu'auparavant.

Lundi.

Nous avons eu Valéry, Ruyters et Ghéon à déjeuner; j'étais si fatigué que je leur ai faussé compagnie après déjeuner pour aller me reposer. Valéry et Ruyters fatigués eux-mêmes, Ghéon trop bruyant; la conversation n'a rien donné. Quelle patience il doit falloir à mes amis pour me supporter, certains jours ! Les jours où je suis le plus terne, mes emportements sont les plus subits et les plus violents; avec Valéry spécialement, dès qu'il aborde une question de littérature ou d'art, mon seul désir c'est d'y couper court aussitôt.

Vers 3 heures les Piot sont arrivés, puis Paul Dukas, avec qui la conversation a été plus aisée qu'à l'ordinaire, les premiers amis étant partis.

A 5 heures, j'ai été rejoindre A. B. rue de T.; A. B. travaille autour de lui, à faire l'opinion. Il arrive à se convaincre lui-même et son opportunisme entraîne une espèce de sincérité. Quand il s'apprête à lâcher quelqu'un, il dit volontiers : « Le pauvre garçon... Enfin ! ce qui me console c'est que j'ai la conscience d'avoir fait pour lui tout ce que j'ai pu », et : « Du moins je peux me dire que... ». Hier, les déclarations politiques (j'entends par là cette déclamation de parade derrière laquelle s'abrite l'intrigue et la malignité), les grandes phrases nobles et creuses, revêtaient si étroitement ses sentiments naturels que je ne pouvais plus rien distinguer de sincère, de foncier dans ses propos. A chacune de ses décisions, il prétend fournir une origine noble; il arrive à se persuader lui-même que c'est cette noble pensée, dont il fait montre, qui fut la cause première de son action — celle-ci lui rapportât-elle du cinquante pour cent.

— Il est la première dupe de ce qu'il raconte, me dit Em.; à quoi j'ajoute :

— Je préfère ne pas être la seconde.

Et c'est par ses faiblesses, ses inconséquences, ses manques, qu'il se fait aimer malgré tout; ses amis les meilleurs sont ceux précisément qui le prennent le moins au sérieux.

Il m'accompagne jusqu'au boulevard Saint-Germain, où nous prenons une voiture pour aller rue d'Assas, chez Jean Schlumberger, où se tient la réunion de la *N. R. F.* Griffin venait d'en partir. J'y trouve encore Ruyters, Ghéon, Lanux, Gallimard, Bertaux, Alain Fournier, Duhamel, Vildrac, Pilon, Fargue, etc; conversation par petits groupes.

Après dîner, je m'occupe à reporter sur un carnet les listes des abonnés de la *N. R. F.*

Matinée passée au bureau de la revue, avec Rivière et Ghéon. Après-midi employée presque toute à de la menue correspondance. Ce soir, je vais chercher Copeau à la gare du P.-L.-M.. (Retour d'Annecy-Talloires, où il a été expertiser les toiles que Besnard rapporte des Indes.)

Jedi.

L'assurance et l'exaltation calmes de Copeau m'ont tonifié.

Il m'a quitté mardi matin pour rejoindre Miomandre qui le devait présenter à Suarès. J'ai été déjeuner chez les Théo, avec Verhaeren et Marianne Delacre, qui, après déjeuner, a chanté diverses mélodies de Bach, Beethoven, Schumann, Mozart, que j'ai accompagnées. Bonne conversation autour de Dickens. A 3 heures Copeau vient m'enlever. Il s'agit de prendre une prompte décision au sujet de Suarès. Nous convenons de faire tout pour qu'il soit des nôtres; et ce tout nous paraît encore bien peu de chose. Copeau retourne chez Suarès le soir de ce même jour, pour lui transmettre les propositions de la N. R. F. — que notre *Condottière* accepte avec une joie et une reconnaissance très émouvantes, me redit Copeau.

Copeau qui a dîné chez sa mère, vient me retrouver de nouveau dans la soirée, et nous prolongeons notre veillée, corrigeant les épreuves de sa chronique et lisant les fragments d'*Ajax* et de *Proserpine* que je me proposais de donner à *Vers et Prose*.

Mercredi matin, Copeau s'en retourne au Limon; la voiture qui l'emmène chez sa mère, puis à la gare, me dépose chez A. B..

Un A. B. des meilleurs jours, souple et comme désespéré, pour qui mon amitié reverdit aussitôt; il reparle de voyage et m'invite à le rejoindre au Maroc en juin...

Après-midi très calme, où, sans précisément déjà travailler, je me rapproche un peu du travail.

Valentine dîne avec nous et nous allons ensemble (avec Jeanne, que nous passons prendre) au Théâtre des Arts. J'ai la bêtise de demander une loge; ces loges du Théâtre des Arts sont si bêtement aménagées qu'on ne peut voir qu'un tiers de la scène. Le sans-gêne d'un voisin qui s'étale, s'élargit contre la balustrade de la loge voisine, m'indigne; Ém. a pour tout horizon ses épaules et naturellement se replie, se résigne; si naturellement qu'il ne lui paraît même plus qu'elle se résigne; si peu qu'on lui laisse, c'est toujours tout son suffisant. Le pis, c'est qu'elle était bien mieux assise auparavant, alors qu'elle était en arrière et pouvait se lever; c'est moi qui l'ai fait s'asseoir sur le devant pour le deuxième acte; si encore

elle se penchait un peu !... mais pour ne point gêner ses deux sœurs, elle se recule au contraire, se restreint au fond de sa chaise... Je touche le coude du gêneur; il se retourne un instant, et comme je lui fais signe de se tenir un peu plus en arrière :

« Ah ! ben non ! par exemple », dit-il, croyant du reste que je ne proteste que pour mon compte (comme cet olibrius qui, dans le train de Suisse, s'étonnait de me voir fumer et disait : « Je croyais que la fumée vous gênait », l'imbécile, parce que je l'avais, une heure auparavant, prié de ne fumer point son cigare nauséeux dans le compartiment où s'étaient installées Em. et Jeanne, mais de gagner le compartiment voisin, celui des fumeurs où j'étais moi-même entré pour allumer ma cigarette).

Em. commence à s'inquiéter; je sens que je ne me possède plus; j'ai envie de cogner, de crier, de pleurer, je quitte la loge tout tremblant et rentre seul à Auteuil.

Vendredi.

Hier matin, reçu Einstein, un Allemand rondouillard qui veut fonder une nouvelle revue pour lutter en faveur des tendances modernes à quoi il reproche je ne sais plus quoi. Sympathique, mais encore à l'état pâteux; comme tous les Allemands.

Iehl arrive, que je retiens à déjeuner. Je lui lis le *Récit de Michel*, et profite de ses remarques.

Après déjeuner, vaine attente de Chapon. Thé chez les Lerolle; effarante insignifiance de la conversation.

A peine si je m'attriste de ces pertes de temps; je ne me sens bon à rien et ne reprendrai vie que loin d'ici.

(Ma volonté est devenue si débile que le moindre souffle l'incline ou la contrarie; ce matin, une charmante lettre de Papini, me peignant Vannicola pauvre et malade, et déjà je cinglais vers Florence.)

Samedi, 24 Février.

Hier, après dîner, j'ai été chez Drouin; puis chez Ruyters, que je n'ai pas trouvé (resté à causer un quart d'heure avec M^{me} Ruyters); puis chez Élie Allégret. Longue conversation sur la révolution chinoise que Élie Allégret considère comme « un grand pas en avant, de l'humanité ».

Il m'apprend que François de Witt-Guizot m'a pris

comme tête de Turc dans sa conférence à *Foi et Vie*.
Venant de ce côté-là, toute attaque me fortifie.

Cuerville. Mercredi.

Temps radieux, enfin. Je me laisse reconquérir par la sérénité de cette belle lumière, et me repose sur la certitude du prochain départ.

Copernic : L'admirable révolution du christianisme est d'avoir dit : le royaume de Dieu est au-dedans de vous. Le paganisme heureux ne considérerait point d'ennemi qui ne fût extérieur à l'homme.

C'est *en nous* que sont les écuries d'Augias, les hydres, les marais à nettoyer. C'est en nous que doit œuvrer Hercule. Le christianisme = l'opération intérieure.

Radieuse matinée du monde; forces de l'homme non divisées.

C'est tout d'une pièce qu'Ajax, brusquement, se tourne contre lui-même; il ne trouve plus en lui quoi que ce soit qui se défende.

Thésée s'aventurant, se risquant *parmi* le labyrinthe, assuré par le fil secret d'une fidélité intérieure... etc...

Écrit dans le train. Jeudi.

Toute ma journée d'hier a été employée à relever les abonnements et les services de la N. R. F. dont j'avais emporté la collection de fiches.

À cette date, nous avons cinq cent vingt-huit abonnés et nous faisons deux cent quarante-quatre services. Je relève dans notre liste un assez grand nombre d'erreurs.

Pluie battante ce matin; réinvasion des idées grises.

Le notaire vient à 10 heures et avec lui nous allons, Em. et moi, chez M^{me} Freger qui doit signer je ne sais quel acte par quoi elle cède la suite de son fermage à son fils Louis.

Admirable dignité de la vieille femme; (elle relève de pleurésie et a voulu mettre ses affaires en ordre, bien qu'elle ait encore pour un an et demi de bail). Près de la porte, un peu à l'écart, son fils Louis; il a 28 ans maintenant. Les frères et beaux-frères doivent prochainement se réunir et signer un acte témoignant qu'ils consentent à ce que la mère cède à Louis pour quatre mille francs de mobilier, équivalant à la somme que Eugène, le fils aîné, a reçue au moment de son mariage, en plus de

deux mille francs qui reviennent à chacun d'eux de la fortune du père.

Le notaire a préparé une lettre; mais au lieu de demander à M^{me} Freger sa simple signature, il l'invite à écrire au-dessus de son nom : bon pour cautionnement. La pauvre vieille, un peu éperdue, appelle son fils à la rescousse; mais Louis ne peut écrire pour elle. Le notaire lui propose un modèle. Em. a la meilleure idée de lui tracer au crayon les caractères qu'elle n'aura qu'à recouvrir. La main fait ombre; elle n'y voit plus bien et essuie à deux reprises ses lunettes. Nous l'invitons à changer de place et à s'asseoir face à la fenêtre; puis le notaire lui dicte les lettres une à une; ou lui dit : *o*, un rond; *n*, deux jambages; encore deux jambages... Et pendant qu'elle écrit je regarde la vieille table de bois, sur laquelle le notaire a posé l'acte, dans laquelle les récurages successifs ont creusé des petites vallées là où le bois est tendre entre les lignes plus dures où se marquent les années. Tant de souvenirs *inscrits* sur cette table; l'histoire de chacune de ces taches, de ces éraflures... Ce que serait l'histoire de la famille Freger ! Caractère du père : l'éducation âpre qu'il donnait à ses fils, les envoyant récolter le crottin sur les routes sous les quolibets des passants; mettant un point d'honneur à avoir toujours les champs les mieux tenus du pays; beauté, *noblesse*, de cette forme d'avarice; les enfants habitués à nous livrer toujours les moins beaux œufs, gardant les plus lourds pour le marché, etc... Féroce sentiment de la propriété : le coup de fusil tiré sur notre chien après qu'il avait étranglé un de leurs canards (malgré que Em. ait été le leur rembourser aussitôt) et ne s'en cachant pas; les ronces métalliques de l'enclos, coupées à l'endroit où les vaches pouvaient profiter de l'herbe de l'avenue en passant le mufle au travers de la clôture. Rappeler l'enfance du père, simple garçon de ferme au début et *s'élevant* à force de sévérité. La beauté de ses enfants — la fille en particulier, qui maintenant (comme toujours) arrive au mariage déjà toute déformée. Le travail de nuit dans la belle saison; la rentrée des récoltes; le plein seau de cidre que Louis, le second des fils, buvait alors quotidiennement, d'où diarrhée; sa honte à s'avouer malade. Les mariages d'Eugène, le fils aîné, projetés et ratant chacun après l'autre, ainsi que le racontait M^{me} Freger à mon beau-frère :

« J'savons pas nous y prendre. M'sieur Georges voudrait-il pas des fois faire la demande à not' place ? »

Samedi, 2 Mars.

Je pars ce soir pour Marseille — et lundi m'embarque pour Tunis.

* * *

7 Mai.

Rentré depuis dix jours (dimanche avant-dernier, au soir); j'aurais dû reprendre mon journal aussitôt. Dès le lendemain de mon retour, je me suis remis au travail; c'est-à-dire que j'ai commencé de remettre au net les pages des *Caves* qui me restaient à revoir. Impatient de les soumettre à Copeau. Il est venu vendredi dernier s'installer à la Villa pour trois jours. Excellente lecture, mais qui me laisse entrevoir combien je suis encore loin de ce que je me dois. Mes personnages, que je ne voyais d'abord que fantoches, s'emplissent peu à peu de sang réel et je ne m'acquitte plus envers eux aussi facilement que j'espérais. Ils exigent de plus en plus, me forcent de les prendre de plus en plus au sérieux et ma fable première se montre de moins en moins suffisante. Nécessité d'un énorme travail.

Visite de Jean-Marc Bernard avant-hier matin; sympathique, mais plus passionné qu'intelligent; prodigieusement peu cultivé, comme tous ces nationalistes qui, sous prétexte de cultiver uniquement leur terre et leurs morts, ignorent à peu près tout le reste du monde. Avoue du reste, et gentiment, ses ignorances et les lacunes monstrueuses de son parti.

Combien à nouveau il me fait regretter que Lasserre n'ait pas écrit sur Claudel l'article qu'il projetait d'abord. J'espère qu'on saura plus tard qu'il s'est laissé intimider par les lettres des jeunes gens qui, terrifiés de la « gaffe » qu'il allait faire, l'ont averti et supplié de ne point s'emporter dans le sens qu'il laissait prévoir à la fin d'un article précédent — où il annonçait que, dans son prochain feuilleton, il dirait son fait à l'auteur de *l'Arbre*.

Il m'apprend que Henri Clouard ne dirige plus la *Revue critique* (ce que la couverture aurait dû m'apprendre) mais bien Pierre Gilbert qui les irrite pour ce qu'il n'a d'autre critère que l'opinion de Maurras, etc...

Assez embarrassé par la citation que fait Péguy d'une phrase d'*Isabelle*, dans le *Mystère des Saints Innocents*. Il prend la phrase, la met en italiques; mais rien n'indique que ce soit une citation. Il compte néanmoins sur ma reconnaissance. Mais je ne sais quoi lui dire; et, dans l'incertitude, me tais.

Tout ce qui tourne (ou même *peut tourner*) au procédé me devient odieux. Dès que l'émotion décroît la plume devrait stopper; quand elle continue quand même de courir (et elle n'en court que mieux), l'écriture devient haïssable. Des pages entières de ce dernier Péguy, des suites de pages, il aurait pu les faire écrire par un secrétaire; elles ne sont plus *réellement animées*; elles singent les bonnes, celles où l'émotion *exigeait* ce bégaiement de la pensée.

Le métier que je veux, soit d'une originalité si discrète, si mystérieuse, si cachée, qu'il ne se puisse jamais saisir en lui-même. Je voudrais que l'on ne s'aperçût de moi qu'à la perfection de ma phrase et que, à cause de cela seulement, personne ne la puisse imiter.

Je prétends empêcher que l'on dise jamais de personne qu'il m'imité ou qu'il me ressemble (ou que ce soit alors pour une très profonde raison), comme l'on peut dire aujourd'hui couramment de tel ou tel : il fait du Francis Jammes, ou du Henri de Régnier, et comme l'on dira demain : du Péguy. Je veux n'avoir pas de *manière* — que celle qu'exige mon sujet. (Il faudrait ici le « but » anglais.) Amen.

Écrit le 8 Mai.

Je n'ai pas été à Tunis. Rencontré Mme Mayrisch à Marseille. Laisse partir le bateau du lundi; couché à Toulon; puis à Cannes où j'ai retrouvé Valéry Larbaud et Arnold Bennett (celui-ci installé au California, gagne dans les mille francs par jour; on le paie à raison d'un shilling le mot; il écrit sans s'arrêter chaque jour de six heures du matin à neuf heures, puis passe dans le cabinet de toilette, s'ablutionne et ne pense plus à son travail jusqu'au lendemain matin). Par crainte du mauvais temps et par impatience, je lâche la Tunisie et file sur Florence où le jour même de mon arrivée, je trouve à m'installer 20 Lungarno Acciaiuoli, dans une chambre-salon très agréable (*primo piano*, sur le quai) à trois lires par jour.

J'étais encore si fatigué, et réduit à si peu de chose que Vannicola et Papini, que j'ai vus dès les premiers jours, se demandaient de quoi j'avais été victime (ils me l'ont avoué depuis). Je n'ai pu me reprendre un peu au travail et à moi-même qu'après huit jours d'efforts constants. N'importe, le travail peu à peu m'a reconquis et j'ai pu mener mon livre jusqu'au point que j'espérais atteindre en Italie. Ni églises, ni musées (à part Santa Croce et le Musée étrusque), mais je sentais que tout était là, bien à portée, de bon conseil; lettre à peu près quotidienne à Em.; importante correspondance avec Claudel; tout mon temps occupé à ma table et à mon piano, ne sortant guère que pour les repas, et, le soir, un peu de vadrouille. Quelle ville que Florence!!! Déchéance du pauvre Vannicola. Larbaud vient me rejoindre et dérange passablement mon travail; mais si gentil! Et sa conversation, de quel intérêt!

Enfin, le 16, mettant tous mes papiers dans le tiroir, je vais rejoindre Ghéon à Pise, le ramène à Florence le soir même (un lit est dressé pour lui dans mon salon) et nous menons, dix jours durant, une prodigieuse vie irracontable, d'inappréciable profit — interrompue, au moment où nous allions partir pour Sienne-Assise, etc., par les mauvaises nouvelles de la petite nièce de Ghéon qui rappellent brusquement celui-ci à Orsay. Je n'ai pas le cœur de prolonger derrière lui mon voyage et rentre à la fin d'avril.

4 Juin.

Du 13 mai au 25, session aux Assises de Rouen.

Profit très espéré, mais dépassant toute espérance. J'ai noté cela par ailleurs¹.

Dans les huit jours de Paris qui suivirent, j'ai malheureusement perdu l'élan que je rapportais de là-bas. A Cuverville depuis quatre jours, l'esprit flasque et la phrase complètement retombée.

Cuverville. 7 Juin.

« Des choux pommés, remuant leurs feuilles velues telles que les oreilles des grands bœufs. »

C'est ce que je lis dans *Trois Villes saintes* que je reçus hier.

1. V. *Souvenirs de la Cour d'Assises*.

Les « feuilles *velues* » des choux !!! Ah ! cher Monsieur Baumann, la Vierge n'a pu dû avoir grand mal à vous apparaître.

ÉVANGILE.

Je tiens pour détestables tous les préceptes de morale qui ne sont pas dictés par l'amour des hommes — mais je vous dis que ces conseils-ci sont dictés par l'amour des hommes et que je sens frémir, à travers l'apparente et résolue sévérité de cette voix, un grand amour souffrant, que seule la sécheresse de vos cœurs, ô sceptiques et esprits forts, vous empêche de reconnaître.

30 Juin.

L'ample phrase de Beethoven. Absurde habitude que j'avais prise de laisser retomber le souffle au milieu. Elle doit s'enfler d'une même *inspiration* d'un bout à l'autre. Voici seulement quinze jours que je m'en persuade (je devrais même dire : que je m'en aperçois) et travaille à me corriger de nuancer l'intérieur de la phrase. Important progrès.

29 Juillet.

J'arrête aux deux tiers la lecture de *Marius the Epicurian* ; le profit que j'y trouve n'est pas celui que je cherche dans l'anglais. Hier soir, je lis tour à tour un chapitre de *Vanity Fair*, un de *Oliver Twist* ; ce matin j'achève le chapitre commencé de *Captain Singleton*. Je vais sans doute me décider pour *Vanity Fair*.

Cuverville. 9 Octobre.

J'avais quitté Cuverville avec le projet de n'y rentrer qu'en novembre — ou de n'y rentrer point du tout, et de gagner Paris directement. Ruyters, que je souhaitais entraîner avec moi dans le Midi, m'a ramené ici, où nous avons traîné douze jours sous la pluie et la mauvaise humeur de Marcel. Son hostilité contre moi, ou tout au moins l'irritation que je lui cause, se déclare de plus en plus ; et je crois qu'il n'est aucunement sensible au chagrin que j'en puis éprouver. Chaque jour je me suis redit : j'aurais mieux fait de ne pas revenir ; à l'avenir je lui céderai la place aussitôt.

La fin du mois à Pontigny ; décade un peu hybride. Sitôt après, je pars pour l'Italie.

Huit jours à Florence.

Huit sur l'Adriatique (enrhumé), à Grottamare, où j'ai achevé *Oliver Twist*, et San-Benedetto.

Quinze, admirables, à Acquasanta (où j'ai lu le *Paradise lost* et les *Critical Kit-Kats* de Gosse).

Retour par Florence.

10 Novembre.

Rentré hier matin d'une visite aux Sources, tandis qu'Em. achève d'endormir Cuverville, que j'ai quitté dans le dernier jour du mois dernier.

Je me sens en excellente humeur de travail; mais disposé plutôt à lire qu'à écrire, avide extraordinairement et comme aux meilleurs jours. Trouvé par miracle, à la foire aux ferrailles, à Toulouse, un petit volume de Spenser, dans une excellente édition, avec notes abondantes et glossaire, point défraîchi. On en demande quatre sous. Rouart tient à m'offrir le livre qu'il sait me devoir faire un énorme plaisir. Je m'y suis aussitôt plongé; c'était précisément là le livre entre tous qu'à présent je désirais lire; mais il me tardait de retrouver à Paris le gros dictionnaire étymologique de Skeat qui rend à présent cette lecture plus attrayante encore. Concurrément, je poursuis la lecture du *Mirror of the Sea*.

The Faerie Queene me donne grand désir d'aborder l'Arioste. Malheureusement, aujourd'hui je n'ai pu trouver une heure de repos. Ce matin, j'ai dû aller voir le père Espinas au sujet des propositions que Eugène Rouart fait à son fils; déjeuné fort agréablement chez les Ruyters. Quelle bonne après-midi j'eusse passée avec mes livres! Mais Ghéon et Drouin m'attendaient à la Villa, puis Maurice Desmarest et sa femme sont venus. Au demeurant, je me suis montré très aimable; mais me suis promis, dimanche prochain, de m'enfermer dans ma chambre et de laisser mes amis se débrouiller sans moi.

Sorti avec Drouin et Ghéon, à qui je voulais raconter ma nuit à Narbonne, avec Alibert et les deux frères C.. Nuit admirable qui m'a remis d'aplomb le corps et l'esprit. Le surmenage extraordinaire de cette nuit m'a laissé dans un état de radieux équilibre.

J'admirais avec quelle facilité je parviens au bonheur, et combien la félicité m'est naturelle, — en lisant je ne sais plus quel article où X. et Y. avouaient n'avoir connu

que deux ou trois instants de bonheur parfait dans la vie. L'autre nuit, auprès de L. C., ce matin avec Spenser, mon corps tantôt, puis tantôt mon esprit, étaient heureux autant que l'un et l'autre peuvent être. Et que m'importe s'ils ne l'étaient pas « à la fois », puisque l'un ne parvient à la félicité que pendant le sommeil de l'autre.

11 Novembre.

De jour en jour je diffère et reporte un peu plus loin ma prière : vienne le temps où mon âme enfin délivrée ne s'occupera plus que de Dieu !

Ce matin, au travail dès 6 heures. Spenser et Skeat, puis Conrad. J'écris à mon *teacher* pour reprendre des leçons.

12 Novembre.

Stupide emploi de matinée (hier). J'ai pris une auto pour gagner du temps; été retenir la petite salle du restaurant Vian où nous puissions déjeuner à l'aise Em. et moi avec le jeune ménage Iehl; puis au *Mercury*, où je n'ai pas trouvé Vallette (je rapportais le volume des *Prétextes* corrigé pour un nouveau tirage); puis à la N. R. F., où je n'ai pas trouvé Rivière; puis rue d'Assas, où je n'ai pas trouvé Schlumberger; de retour à la N. R. F., j'ai appris par Tronche que Rivière y venait, non plus le matin, mais l'après-midi. J'ai été le relancer rue Froidevaux; il travaillait à la suite de son article sur la Foi, dont nous avons assez longuement parlé. Je lui redisais la parole du Christ qui s'opposait à son article et, à mesure que je le lisais, j'entendais retentir en moi : « Nul ne vient au Père que par moi. » Et je veux prendre au pied de la lettre ces paroles, que méconnaît Rivière.

Je pensais aller également trouver Bourdelle qui voulait me montrer son œuvre nouvelle; mais le temps m'a manqué.

Charmant déjeuner avec les Iehl. Je rentre et m'enferme à travailler jusqu'au soir dans un état si voisin de la béatitude que je ne souhaite pas mieux ici-bas.

J'ai lu beaucoup de l'*Histoire de la Littérature anglaise* de Jusserand et dressé des tableaux synoptiques. Travaillé le Skeat éperdument. Lu avant de me coucher les notes de Keats sur le *Paradise lost* et les citations qu'il en fait.

Aujourd'hui je n'ai pas quitté la maison; distrait du

travail seulement par les soins de correspondance et divers rangements.

Recommencé mes leçons d'anglais. Mais le brave W. W., mon *teacher* de l'an passé, me paraît à présent sinistrement insuffisant. Il ne parvenait pas à croire que j'aie lu complètement le *Paradise lost*.

13 Novembre.

Je découvre *Hero and Leander*, et pénètre étourdi d'ivresse dans cette ardente et magnifique poésie.

Keats, que je veux reprendre ensuite (*Endymion*) me paraît auprès, j'ai honte à l'écrire, presque froid et décoloré, et surtout de rythme si subtil qu'il échappe parfois à force de délicatesse.

Été prendre un bain ce matin. Travaillé le reste du jour.

Jendi, 14.

Très mauvaise journée dissolue. Reçois une lettre de Copeau qui me presse de venir aussitôt au Limon.

Vendredi

Je passe tout le jour au Limon avec Jacques Copeau — qui me lit le premier acte de la *Maison natale*. J'en reviens un peu tonifié.

Lundi, 18.

Ce soir grand effort pour me remettre aux *Caves*, mais trop d'occupations ont désordonné ma pensée. N'importe; je m'obstine, connaissant bien que le profit de l'effort ne se récolte pas au moment même.

Mon jour est tout hypothéqué déjà : dès 10 heures du matin je dois retrouver Eugène Rouart et jusqu'à 4 heures nous causons affaires (organisation de la société pour l'exploitation des mines de Seintein; formation de la société de l'Électrolyse, etc...). Je rentre fourbu.

Quel intérêt peut-il y avoir à noter tout cela ? Je m'y force pourtant, espérant trouver dans l'ennui même que j'éprouve à repasser ces mornes journées quelque arme contre moi-même. Entre temps, j'ai cependant avancé quelque peu mon travail; mais pour mener à bien les *Caves*, l'étude de l'anglais doit momentanément relâcher. J'ai néanmoins achevé le prestigieux *Hero and Leander* — et continué le *Faerie Queen*.

19 Novembre.

Été voir Paul Claudel hier, chez sa sœur. Grande cordialité de son accueil. J'entre aussitôt dans la petite chambre qu'il occupe et que, du fond de l'alcôve, domine un crucifix.

Paul Claudel est plus massif, plus large que jamais; on le croirait vu dans un miroir déformant; pas de cou, pas de front; il a l'air d'un marteau-pilon. La conversation s'engage aussitôt sur Rimbaud, dont le volume d'œuvres complètes préfacé par lui, qui vient de paraître au *Mercure*, est sur la table. Il a récemment eu l'occasion de parler avec je ne sais quel employé ou représentant de commerce qui, assez longtemps, avait pu fréquenter Rimbaud à Dakar ou à Aden; qui le peignait comme un être absolument insignifiant, occupant toutes ses journées à fumer, accroupi à l'orientale, racontant lorsqu'on venait le voir de sottes histoires de concierge et, par instants, portant sa main devant sa bouche en riant d'une sorte de rire intérieur d'idiot. A Aden il sortait en plein soleil tête nue, à des heures où le soleil sur la nuque fait l'effet d'un coup de matraque. A Dakar il vivait avec une femme du pays, dont il avait eu un enfant ou du moins une fausse couche, « ce qui suffit à ruiner (dit Claudel) les imputations de mauvaises mœurs qu'on attache encore parfois à son nom; car, s'il avait eu ces mœurs (dont, paraît-il, il est on ne peut plus malaisé de se guérir), il va sans dire qu'il les eût conservées dans ce pays où elles sont à ce point admises et facilitées, que tous les officiers, sans exception, y vivent ouvertement avec leur boy ».

Comme je lui reproche d'avoir, dans son étude, escamoté le côté féroce du caractère de Rimbaud, il dit n'avoir voulu peindre que le Rimbaud de la *Saison en Enfer*; où devait aboutir l'auteur des *Illuminations*. Entraînés un instant à parler de ses rapports avec Verlaine, Claudel, le regard absent, touche un chapelet sur la cheminée, dans une coupe.

Il parle de peinture avec outrance et bêtise. Sa parole est un flux continu qu'aucune objection qu'aucune interrogation même, n'arrête. Toute autre opinion que la sienne n'a pas de raison d'être et presque pas d'excuse à ses yeux.

La conversation, par une pente naturelle, en vient aux choses de la religion; il s'élève violemment contre le

groupe des catholiques politiciens de *l'Action Française*, puis contre Sorel et Péguy, dont il « commence à mieux pénétrer les motifs ».

Trop pressé de reprendre mon livre, je ne puis noter ici tous les détours de notre conversation.

22 Novembre.

Quelques lettres ce matin, me rappellent péniblement que j'entre aujourd'hui dans ma quarante-quatrième année.

Hier, vers la fin du jour, après un travail assez bon, j'avais été chez Paul Desjardins; Thierry se trouvait là et bientôt est arrivé Pierre Hamp. Thierry n'a rien dit de toute la visite. Paul Desjardins nous a lu l'admirable sonnet de Milton sur sa cécité. Pierre Hamp a commencé d'attaquer les « tendances » de la N. R. F. que j'ai défendue assez âprement et beaucoup trop longuement, perdant pied (ou tête) à plusieurs reprises, surtout après que Pierre Hamp a fait allusion à une nouvelle attaque de Variot dans *l'Indépendance*, à propos de l'article de Ghéon sur Francis Jammes. Je ne connaissais rien de cette attaque et, pendant quelques instants, ai cessé de pouvoir prêter attention à Pierre Hamp. Tout ceci m'entraînant, j'ai prolongé ma visite au delà des limites décentes, n'ayant pas aussitôt compris que Hamp et Thierry restaient à dîner. Enfin Paul Desjardins s'est levé et discrètement m'a laissé avec les deux autres (peut-être pour demander qu'on mette mon couvert, ou pour m'avertir indirectement, ou simplement pour aller se laver les mains). Aussitôt j'ai tiré ma montre, et me suis dépêché vers l'antichambre où Paul Desjardins m'a rejoint, me comblant de remerciements suivant sa coutume.

En rentrant je trouve un mot de Vannicola qui m'annonce son arrivée. Que vient-il faire à Paris, ce malheureux ? Je lui écris aussitôt que j'irai déjeuner avec lui demain matin; désolé cependant d'écorner une journée que j'espérais pouvoir donner toute au travail. Après les lettres d'affaires, que j'ai dû écrire le soir, j'admire si je parviens à dormir.

23 Novembre.

Bien dormi; grâce peut-être à une abondante libation d'eau de fleurs d'oranger. Travail toute la matinée. A

une heure Iehl arrive, qui dans deux jours retourne à Fronton. Je sors avec lui pour aller retrouver Vannicola à son hôtel, déjeuner avec lui, puis, le plus tôt possible, rentrer à Auteuil travailler. J'écris le plus gros de la conversation entre Julius et Lafcadio après le crime, sans trop d'énervement, mais incapable de me rendre compte aussitôt de la qualité de ce que j'écris. Peut-être à la relire le lendemain vais-je trouver cela exécration; n'importe, je crois du moins que le dessin général de la scène est bon.

Em. a été voir Allain à la maison d'éducation où l'on le retient encore. Elle rentre vers l'heure du thé, avec un numéro de *l'Opinion* qu'elle a acheté pour la route, pensant y trouver l'article annoncé, de Pierre de Lanux sur la Serbie. Elle tombe sur l'article de Pierrefeu contre Iehl et contre moi, qui l'indigne; mais cet article est fait de telle sorte qu'au contraire il m'encourage beaucoup. De tels dénigrement, au lieu de m'accabler, m'exaltent et même plus profondément que des louanges¹. Après dîner, je me remets au travail après avoir achevé le deuxième chant du *Faerie Queene*, dont je lis quelques strophes à Em..

Stupidement, après un bon travail, ne prenant pas mon parti de me coucher déjà, je me remets à lire du Conrad, puis de nouveau du Spenser — ce qui gâte considérablement ma nuit. Beaucoup de mal à m'endormir ensuite et pour un sommeil tout ajouré .

Assez bon travail tous ces derniers jours; j'interromps ce journal où ne subsistait plus que la morne notation des faits. Bon uniquement comme entraînement.

1. J'écris à Pierrefeu : « Monsieur, une seule chose me déplaît dans votre article : le reproche que vous me faites de chercher à dissimuler ce que je dois à Dostoïevsky. J'ai pour Dostoïevsky la plus vive reconnaissance, et ne peux pourtant pas la proclamer plus haut que je n'ai fait, n'ayant pas, comme vous l'avez dit, la voix forte. Recevez, etc... » (Et j'ai joint à ma lettre ma brochure sur Dostoïevsky.)

1913

Mars.

RELU hier soir cinquante pages de *la Porte Étroite*; chaque fois que je reprends ce livre, c'est avec une émotion indicible; mais, si les dialogues, les lettres et le journal d'Alissa m'en paraissent excellents — aussi réussis que possible — par contre les morceaux de rejointoiment ne sont pas exempts de préciosité. Dirait-on que le sujet le voulait: alors il fallait prendre un autre sujet. Je ne veux plus accueillir de sujet qui ne permette, qui n'exige, la langue la plus franche, la plus aisée et la plus belle.

Lundi, 19 Mai.

Retour d'Italie depuis mercredi dernier.

Tout ce que j'écris ce matin j'aurais dû le noter aussitôt; le temps m'a manqué. Ce travail de simplification, d'ordonnance, auquel se livre malgré moi mon esprit sur tout ce dont il s'empare, travail excellent s'il aboutit à l'œuvre d'art, est déplorable ici où le particulier importe plus que l'essentiel.

Interrompu encore, dès les premières lignes (été voir avec Em. l'exposition David et l'exposition Bonnard). Ce soir mon encre est bourbeuse et ma plume émoussée. Avant d'écrire le premier mot de ma phrase, j'attends qu'elle soit toute formée dans ma tête; déplorable; plutôt l'incorrection. Besoin de relire du Stendhal. Oser écrire sans ordre.

21 Mai.

D'abord achever mon livre. Repousser tout ce qui m'en distrait.

Cuverville. 24 Juin.

Achévé hier *les Caves*. Sans doute, il me restera beaucoup à reprendre encore après que je l'aurai donné à lire à Copeau et sur les épreuves. Curieux livre; mais je commence à en avoir plein le dos et par-dessus la tête. Je ne me persuade pas encore qu'il est fini, et j'ai du mal à m'arrêter d'y songer. Plus d'un passage du premier et du second livre me paraissent veules ou forcés... Mais

je crois que les parties les plus difficiles sont aussi les mieux réussies.

Je n'ai pu travailler ces derniers temps que d'une manière très coupée, quittant constamment ma plume pour un livre anglais ou pour mon piano.

J'ai repris la *Barcarolle* de Chopin et les *Inventions à deux voix* de Bach.

Depuis *the Way of all Flesh*, j'ai lu beaucoup de Keats, repris *Marius the Epicurian* au point où je l'avais laissé l'an passé. A haute voix, nous venons d'achever le très médiocre *Amos Barton* de George Eliot. A présent nous lisons *The Merry Men*, avec délices.

26 Juin.

Il me semble parfois que je n'ai rien écrit de sérieux jusqu'ici; que je n'ai présenté qu'ironiquement ma pensée, et que, si je disparaissais aujourd'hui, je ne laisserais de moi qu'une image d'après laquelle mon ange même ne pourrait me reconnaître.

(La croyance aux anges m'est si désagréable que je me hâte d'ajouter que ce n'est là qu'une image — mais telle qu'elle exprime assez bien ma pensée.)

Peut-être, après tout, cette croyance en l'œuvre d'art et ce culte que je lui voue, empêchent-ils cette parfaite sincérité que je voudrais désormais obtenir de moi-même. Qu'ai-je affaire de la limpidité qui n'est qu'une qualité de style ?

29 Juin.

Chaque jour, je lis un chapitre de *Marius the Epicurian* (avec la plus grande joie); à voix haute; une heure durant, *The Merry Men*; j'étudie de 3 à 5 heures (et plus souvent 5 que 3) mon piano (exclusivement Bach et Chopin). En ajoutant encore le livre de Ransome sur Wilde, du Milton, du Keats, du Byron, etc., plus la correspondance qui quotidiennement me prend encore une ou deux heures, il ne reste à peu près plus de temps pour le travail personnel. Je le remets au moment du voyage, où je n'aurai ni piano, ni lecture à achever.

Le livre de Ransome me paraît bon — et même très bon par endroits. Peut-être admire-t-il un peu trop les parures dont Wilde aimait à recouvrir sa pensée, et qui continuent à m'apparaître assez factices — et par contre

ne montre-t-il pas à quel point les pièce *Un Mari idéal* et *La Femme de peu d'importance* sont révélatrices — et j'allais dire : confidentielles, — malgré leur apparente objectivité.

Certainement, dans mon petit livre sur Wilde, je me suis montré peu juste pour son œuvre et j'en ai fait fi trop à la légère, je veux dire : avant de l'avoir connue suffisamment. J'admire, en y repensant, la bonne grâce avec laquelle Wilde m'écoutait lorsque, à Alger, je faisais le procès de ses pièces (fort impertinemment, à ce qu'il me paraît aujourd'hui). Aucune impatience dans le ton de sa réponse, et même pas une protestation; c'est alors qu'il fut amené à me dire, et presque en manière d'excuse, cette extraordinaire phrase, que j'ai citée et que depuis on a citée partout : « J'ai mis tout mon génie dans ma vie; je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres. » Je serais curieux de savoir s'il a jamais dit cette phrase à quelqu'autre que moi.

Plus tard j'espère bien pouvoir revenir là-dessus et raconter alors tout ce que je n'ai pas osé dire d'abord. Je voudrais aussi *expliquer* à ma façon l'œuvre de Wilde, et en particulier son théâtre — dont le plus grand intérêt gît entre les lignes.

2 Juillet.

Je me suis occupé ces jours derniers à mettre au net mes *Souvenirs de la Cour d'Assises*. C'est je crois un très bon exercice et j'y prends un grand intérêt. L'approche de mon départ me rend positivement malade; je souhaite par moments que la situation dans les Balkans s'aggrave, et qu'il me soit impossible d'aller là-bas.

J'ai cherché à reprendre *Trois Hommes* de Suarès, mais sa grandiloquence m'excède. Je sais trop et sens trop qu'il ne connaissait Dostoïevsky que depuis fort peu de temps, qu'il ne l'a découvert qu'à la suite d'une conversation que nous avons eue ensemble, où je me suis plaint à lui qu'il ne semblât *considérer* que Tolstoï. Tout le pathos du début de son portrait n'est là que pour couverture; il ne veut pas laisser paraître qu'il ne l'a pas toujours admiré. Peut-être, quand il y viendra, en ira-t-il de même pour Goethe.

Il dit à propos de Dostoïevsky des choses extraor-

dinairement perspicaces et telles que lui seul aujourd'hui sait en dire; mais il est monstrueux d'écarter Dostoïevsky de Nietzsche pour le rapprocher de... Wagner!

3 *Juillet.*

Hier soir, après dîner, les yeux fatigués, je restais assis sur le banc devant la maison à regarder jouer les chats, quand retentit la voix de Mius :

— Ah ! ça c'est farce ! Ah ! ce qu'on va rigoler !

Si morose et si vieux d'aspect, Mius, par instants, recouvre toute sa jeunesse; frémissant de joie, il apporte sur le perron son piège à rats où se sont pris à la fois une grosse rate et sept petits. On imagine ce que dut être cette promenade de famille, à la vesprée, avec pour conclusion cette catastrophe. Les petits sont charmants et ne paraissent pas très effrayés, mais la mère, qui connaît la vie, est furieuse; elle fait de grands bonds contre le gril où vient s'endolorir son museau; elle bondit, non point pour fuir, mais, agressive, pour se jeter sur nous. A chaque bond, elle pousse un étrange petit cri de guerre. Em., dont le cœur se serre en songeant au carnage qui va terminer tout cela, se sauve selon son habitude. Les chiens sont affolés; il font un tel train qu'enfin on les enferme. Jeanne et les deux bonnes sont accourues; Mius, elles et moi nous formons cercle et restons autour de la cage, comme des dieux penchés au-dessus de la misère humaine.

— Eh bien ! comment qu'on va les tuer ? dit enfin Mius.

Marthe propose de les arroser d'eau bouillante.

— Non, reprend Mius, je m'en vais chercher mon couteau.

— Mais, Mius, vous allez les charcuter !

— Faudrait essayer de ne pas trop les faire souffrir, dit P., si niaise d'ordinaire, mais qui semble ici mieux éclairée.

— Tant pis pour eux ! c'est bien fait, s'écrie Juliette, la femme du jardinier, à qui les rats ont mangé deux petits lapins : ils n'avaient qu'à ne pas faire du mal.

— Mais ils ne savent pas que c'est mal, ce qu'ils font, reprend P..

Je me retiens pour ne pas, comme par mégarde, faire

basculer la trappe qui les maintient prisonniers; et, choisissant le moindre mal, je propose de plonger la cage dans un baquet.

Les petits ne résistèrent pas bien longtemps. Mais l'angoisse de la mère se prolongea plus que je n'aurais pu croire. Elle faisait des bonds affreux; par instants on voyait monter à la surface de l'eau une nouvelle bulle d'air. Enfin les poumons furent emplis; cela avait bien duré trois minutes.

10 Juillet.

J'ai dû interrompre mon travail et quitter Cuverville pour aller chercher le petit D.. Ces quatre jours de Paris m'ont fourbu. Je ne parviens pas à ressaisir mes idées, ni surtout ma confiance. L'article que j'ai à peu près promis à Rivière, je ne me sens pas capable de l'écrire; je voudrais, je *devrais* voyager. Mes heures les meilleures je les emploie à mettre au point les passages des *Caves* dont Copeau ne s'est pas montré satisfait; j'y ai beaucoup de mal et n'y parviens qu'avec un énervement sans nom. L'article de Rivière sur le « *roman d'aventures* », que je lis cet après-midi, ajoute à mon désarroi; il dit à peu près ce que j'aurais souhaité dire dans mon article, et beaucoup mieux que je n'y saurais parvenir. Dans deux jours, l'arrivée des jeunes A. et de D. va achever de me désespérer.

* * *

Voyage en Italie. Séjour à Tivoli, à Vallombrosa, à Sainte-Marguerite.

Je me reproche amèrement de n'avoir pas été revoir le pauvre vieux père La Pérouse en retraversant Paris au retour. Sans doute il n'a personne pour lui tenir la main, et s'agite dans les ténèbres.

2 Septembre.

Il se redisait alors, non sans angoisse, que le dernier acte ne serait peut-être pas de comédie et que la vie lui manquerait, non même tout à coup dans les cris et les larmes qui comportent encore une sorte de gloire et de solennité, mais lentement dans le silence.

Il sentait toutes ses facultés s'affaiblir et regrettait éper-

dument toutes les joies et toute la beauté de la vie qu'il n'avait pas pressées contre sa chair et sur son cœur.

4 *Septembre.*

Les visions les plus extraordinaires, il les aura lorsqu'il ne sera plus en état de les décrire...

La cécité de Milton est affreuse; mais combien l'aphasie de Baudelaire ne la dépasse-t-elle pas en horreur !

8 *Septembre.*

J'ai depuis longtemps accepté de n'avoir rien de glorieux dans l'allure. Si seulement l'œuvre naît, fût-ce au prix d'un immense effort !...

25 *Septembre.*

Excellente visite de Paul A. Laurens et de sa femme (ils s'attardent quatre jours près de nous); je cause avec lui comme par le passé. Je lui lis *les Caves*. Il se souvient que déjà je lui en parlais à Biskra; c'est plus loin qu'il ne m'en souvenait.

Il me semble que, dans tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent, j'ai fait la parade, avant que le *vrai* spectacle ne commence, et que c'est maintenant seulement qu'on va entrer dans la boutique.

3 *Octobre.*

Hélas ! Il y a déjà assez de glace entre nous pour supporter qu'y passe un escadron de malentendus.

15 *Octobre.*

Beaucoup de simagrées dans tout cela. Mon contentement de les revoir est vif; mais je le joue, et mon rire est de complaisance.

Paris. 2 *Novembre.*

Dix jours d'otite et de demi-surdité. Excellente disposition pour le travail. Demain entre en fonction ma secrétaire et commence un nouveau régime de travail.

Ce matin visite au pauvre père La Pérouse. Je note cette conversation par ailleurs.

17 *Novembre.*

Depuis le 3 novembre, une secrétaire vient tous les matins, avec qui je travaille de 9 heures à 11 et demie, et qui dactylographie de 2 à 5 ce quelle a sténographié

sous ma dictée dans la matinée. (*Souvenirs de la Cour d'Assises* et traduction du *Gitanjali*.) Je ne puis trouver un instant pour le piano, hélas ! Vais presque chaque jour nager, une heure durant, rue de Chazelles — ce dont je me trouve fort bien. Là lecture d'anglais est à peu près abandonnée pour un temps ; j'ai grand'peine à achever *The Master of Ballantrée*. Curieux livre, où tout est excellent, mais hétérogène, au point qu'il semble la carte d'échantillons de tout ce où peut exceller Stevenson.

Si l'animosité de Montfort à mon égard mérite d'intéresser plus tard les chercheurs, je voudrais qu'on ne nous jugeât point avant d'avoir pris connaissance du texte intégral des lettres de Charles-Louis Philippe à Vandeputte. L'on verra si les passages que j'en ai supprimés sont de nature à gêner Montfort, ou moi.

FEUILLETS

C'EST des règles que je veux parler.

S'il est vrai que le génie échappe aux règles, voici qui me met bien à l'aise.

Je cherchai tantôt de quelle manière il s'échappe, ce génie que je vois si souvent soucieux d'astreindre aux formes les plus strictes l'impulsion la moins subordonnée ; et chercherai pourquoi.

L'art est aussi distant du tumulte que de l'apathie.

Neuchâtel.

Combien j'aime ce lac tranquille aux rives basses, peuplé de mouettes, où mon regard ni ma pensée ne se heurte à rien d'accidentel ou d'étranger.

Comment, moi si frileux, n'éprouvai-je ce matin que bien-être, assis sur ce banc par cinq degrés à peine au-dessus du gel, n'ayant devant moi que de l'eau et de la brume ? J'habiterais ici volontiers.

Cet effort abominable pour emporter au paradis ses péchés.

Défie-toi des protestations artistiques ; le véritable

artiste n'arbore pas de gilet rouge, et ne parle pas volontiers de son art. De ceux qui crient si haut, dis-toi bien qu'il n'en est pas beaucoup qui, au succès immédiat de Pradon, préféreraient l'attentive perfection de l'autre *Phèdre*.

Certes il ne peut douter de notre affection; mais il ne sait peut-être pas encore bien tout ce qu'elle comporte de fierté, d'ambition, d'exigence.

L'odeur des foin près de Pavie.
Les lauriers-roses près de Gênes.

La vérité, c'est que, dès que le besoin d'y subvenir ne nous oblige plus, nous ne savons que faire de notre vie, et que nous la gâchons au hasard.

ROMAN.

Presqu'au début du livre, dînant ensemble à une table de restaurant, ils examinent les rides qu'ils *auront*.

N'y a-t-il eu dans leur vie aucune banqueroute, aucun abandon — aucun renoncement ?

Celui qui proteste fera plus tard, du savoir-renoncer, la sagesse de sa vie.

(Cela aussi peut être une morale de complaisance.)

Le renard à la queue coupée : celui qui feint d'avoir voulu et de préférer tout ce qui lui arrive; on lui fait, de cela, une réputation de sagesse.

L'ami à qui il avait confié ses rêves de jeunesse sait bien que c'est là une forme de banqueroute.

Établir la banqueroute lamentable du christianisme — ceux qui ont voulu le pratiquer ont dû se retirer du *monde*, — le christianisme n'a pas su former un monde à l'image du Christ comme ont fait le Bouddha ou Mohammed, — montrer que là est la *supériorité* du Christ. Mais le catholicisme a prétendu faire une société, et n'y arrive qu'en débarquant le Christ.

(Tout ceci demande à être dit très doucement; horreur du ton justicier, révolutionnaire.)

Que le premier devoir du chrétien est d'être heureux; et tant qu'il n'y atteint pas (au bonheur), il n'a pas réalisé en lui l'enseignement du Christ. — L'admirable parole du Christ : « Pourquoi pleures-tu ? » (A commenter.)

Richard Feverel, *se réveillant* après l'accident (il faut que cet accident ait été causé par amour), a complètement oublié qu'il était parvenu au bonheur (l'étrange sentiment, qu'il en garde pourtant : l'appréhension).

Sujet : les deux amants qui se réveillent après avoir bu du Léthé (mais l'un après l'autre).

Ils ne recommenceront pas leur amour — au contraire... S'ils se déplaisaient. (Elle, sûre de l'amour passé, que lui ne connaît plus, lui paraît *hardie*.)

CAVES.

Enterrement de Fleurissoire.

Il faut mettre :

Dans la première voiture : Blaphafas et la veuve.
(Conversation.)

Dans la seconde voiture : M^{me} Armand-Dubois, et la comtesse de Baraglioul.

Dans la troisième : Anthime Armand-Dubois, Baraglioul.

CHOPIN.

Pour Beethoven, assurément la *quantité* de son importance; pour Chopin seulement la *qualité* (pianissimo dans la *Barcarolle*).

Pas de diamant plus limpide.

Pas de perle de plus belle eau.

(A dire après la nuit d'Alger, dans les *Mémoires*.)

Que de fois l'amoureuse joie, précisément la plus charmante, ne me laissa-t-elle pas dans un délire de tous les sens, si exaspéré, si atroce, que, de longtemps encore, je ne relâchais point et surmenais ma frénésie, ne consentant point d'être quitte, de prendre congé de l'instant, mais insatiablement avide, et comme poursuivant à travers le plaisir quelque chose au delà du plaisir.

HIER, j'avais quitté Auteuil de bon matin pour passer au *Mercury*, au Théâtre et à la Revue. Je pensais déjeuner avec Paul A. Laurens, et, ne l'ayant point trouvé à son atelier, faisais les cent pas devant le 126 du boulevard Montparnasse à l'attendre. Au lieu de Paul, c'est Léon Blum qui s'est amené; pour esquiver une invitation à déjeuner avec M. j'ai cru expédient de l'inviter tout aussitôt. Je n'étais pas rasé; après une nuit d'insomnie, ou plutôt constamment réveillé par la chatte malade, je m'étais levé plein de migraine. Je me sentais laid, terne et bête; et comme Blum est de cette sorte d'esprits précis qui congèlent le mien à distance et dont l'éclat lucide le maintient en état de constriction et le réduit à l'impuissance — je n'ai rien dit, durant tout le repas, que de niais.

Repensant cette nuit à la figure de Blum — à laquelle je ne puis dénier ni noblesse, ni générosité, ni chevalerie, encore que ces mots, pour s'appliquer à lui, doivent être déviés sensiblement de leur vrai sens — il me paraît que cette sorte de résolution de mettre continûment en avant le Juif de préférence et de s'intéresser de préférence à lui, cette prédisposition à lui reconnaître du talent, voire du génie, vient d'abord de ce qu'un Juif est particulièrement sensible aux qualités juives; vient surtout de ce que Blum considère la race juive comme supérieure, comme appelée à dominer après avoir été longtemps dominée, et croit qu'il est de son devoir de travailler à son triomphe, d'y aider de toutes ses forces.

Sans doute entrevoit-il le possible avènement de cette race. Sans doute entrevoit-il dans l'avènement de cette race la solution de maints problèmes sociaux et politiques. Un temps viendra, pense-t-il, qui sera le temps du Juif; et, dès à présent, il importe de reconnaître et d'établir sa supériorité dans tous les ordres, dans tous les domaines, dans toutes les branches de l'art, du savoir et de l'industrie. C'est une intelligence merveilleusement organisée, organisante, nette, classificatrice et qui pourrait, dix ans après, retrouver chaque idée exactement à la place où le

raisonnement l'avait posée, comme on retrouve un objet dans une armoire. Encore qu'il soit sensible à la poésie, c'est le cerveau le plus anti-poétique que je connaisse; je crois aussi que, malgré sa valeur, il se surfait un peu. Sa faiblesse est de le laisser voir. Il aime à se donner de l'importance; il veut être le premier à avoir reconnu la valeur d'un tel; il dit, parlant du petit Franck : « J'ai dû te l'envoyer dans le temps »; et, en parlant de Claudel : « C'était le temps où nous n'étions, avec Schwob, que quelques-uns à l'admirer. » Il dit encore : « Que T. aille donc trouver de ma part le maître d'armes X. qui lui donnera de bons conseils. » Il ne vous parle qu'en protecteur. A une répétition générale, dans les couloirs d'un théâtre où il vous rencontre par hasard, il vous prend par la taille, par le cou, par les épaules et, ne l'eût-on pas revu de douze mois, donne à croire à chacun qu'il vous a quitté la veille et qu'on n'a pas de plus intime ami.

Pourquoi parler ici de défauts ? Il me suffit que les qualités de la race juive ne soient pas des qualités françaises; et lorsque ceux-ci (les Français) seraient moins intelligents, moins endurants, moins valeureux de tous points que les Juifs, encore est-il que ce qu'ils ont à dire ne peut être dit que par eux, et que l'apport des qualités juives dans la littérature, où rien ne vaut que ce qui est personnel, apporte moins d'éléments nouveaux, c'est-à-dire un enrichissement, qu'elle ne coupe la parole à la lente explication d'une race et n'en fausse gravement, intolérablement, la signification.

Il est absurde, il est dangereux même de nier les qualités de la littérature juive; mais il importe de reconnaître que, de nos jours, il y a en France une littérature juive, qui n'est pas la littérature française, qui a ses qualités, ses significations, ses directions particulières. Quel admirable ouvrage ne ferait-il pas et quel service ne rendrait-il pas aux Juifs et aux Français, celui qui écrirait l'histoire de la littérature juive — une histoire qu'il n'importerait pas de faire remonter loin en arrière, du reste, et à laquelle je ne verrais aucun inconvénient de réunir et de mêler l'histoire de la littérature juive des autres pays, car c'est la même. Cela mettrait un peu de clarté dans nos idées et retiendrait, sans doute, certaines haines, résultat de fausses classifications.

Il y aurait encore beaucoup à dire là-dessus. Il faudrait

expliquer pourquoi, comment, par suite de quelles raisons économiques et sociales, les Juifs, jusqu'à présent, se sont tus. Pourquoi la littérature juive ne remonte guère à plus de vingt ans, mettons cinquante peut-être. Pourquoi, depuis ces cinquante ans, son développement a suivi une marche si triomphante. Est-ce qu'ils sont devenus plus intelligents tout à coup ? Non. Mais auparavant, ils n'avaient pas le droit de parler; peut-être n'en avaient-ils même pas le désir, car il est à remarquer que de tous ceux qui parlent aujourd'hui, il n'en est pas un qui parle par besoin impérieux de parler, — je veux dire pour lequel le but dernier soit la parole et l'œuvre, et non point *l'effet* de cette parole, le résultat matériel ou moral. Ils parlent parce qu'on les invite à parler. Ils parlent plus facilement que nous parce qu'ils ont moins de scrupules. Ils parlent plus haut que nous parce qu'ils n'ont pas les raisons que nous avons de parler parfois à demi-voix, de respecter certaines choses.

Je ne nie point, certes, le grand mérite de quelques œuvres juives, mettons les pièces de Porto-Riche par exemple. Mais combien les admirerais-je de cœur plus léger si elles ne venaient à nous que traduites ! Car que m'importe que la littérature de mon pays s'enrichisse si c'est au détriment de sa signification. Mieux vaudrait, le jour où le Français n'aurait plus force suffisante, disparaître, plutôt que de laisser un malappris jouer son rôle à sa place, en son nom.

28 Mars.

J'arrache de ce carnet page après page, mal venue. Je n'ai plus aucun plaisir à y écrire, non plus qu'à me regarder vivre, et je n'ai pas la plume assez alerte, ou pas assez de temps pour parler d'autrui.

Je note ici tout simplement et comme points de repère : un court séjour à Florence (du 3 mars au 17) — occupé à revoir avec Fabulet sa traduction de Whitman. Le jeune couple Raverat est venu m'y rejoindre; tous quatre nous avions pu trouver à nous loger 22 Long Arno Acciaioli — chez l'excellente M^{me} P.. J'occupais, comme précédemment, le grand salon du milieu, où elle avait dressé un lit de fortune, si étroit que j'y dormais fort mal. Je n'ai revu (avec le jeune couple Raverat) que *la Cène* de Castagno et *la Crucifixion* de l'Angelico.

C'est à Florence que j'ai reçu la lettre comminatoire de Claudel que la page 478 des *Caves* a déclenchée. Puissé-je n'être pas devancé par les événements ! Est-il bien sage de s'en aller en voyage comme je projette de faire avec Mme Mayrisch et Ghéon, tandis que rien n'est prêt encore ni de *Corydon*, ni du reste ?...

Mais, toute ma vie et sans cesse, j'ai eu et retrouvé partout cette crainte de ne pas avoir le temps, et que le terrain ne manque soudain sous mes pas.

LA MARCHÉ TURQUE

*A Em..**Avril (1914).*

Pour vous j'arrache à mon carnet de route et je copie, en post-scriptum aux insuffisantes lettres que je vous adressais de là-bas, ces feuilles plus insuffisantes encore. Je me proposais de les compléter, de les parachever ; je ne puis. On note au jour le jour, en voyage, avec l'espoir, une fois de retour, de recomposer à loisir les récits, de retracer soigneusement les paysages ; puis on s'aperçoit que tout l'art qu'on y met ne parvient qu'à diluer l'émotion première, dont l'expression la plus naïve restera toujours la meilleure. Je transcris donc ces notes telles quelles et sans en adoucir la verdeur. Hélas ! les jours les mieux remplis et par les émotions les plus vives sont aussi ceux dont rien ne reste sur ce carnet, ceux où je n'eus le temps que de vivre.

Avril.

A contempler l'aridité du sol, l'immense terrain vague entre Andrinople et Tchataldja, on s'étonne moins que les Turcs ne l'aient pas plus âprement défendu. Des lieues et des lieues se déroulent sans une habitation, sans une âme. Le train accepte tous les détours que lui proposent les méandres d'un petit cours d'eau, et ces courbes continuelles l'obligent à une extrême lenteur. Pas un tunnel, pas un pont, pas même un remblai. M. Loucheur, qui voyage avec nous, m'explique que le baron Hirsch, chargé de l'entreprise, était payé à tant du kilomètre. Une fortune !

Des chiens errants accourent de loin vers le train ; on leur jette, du wagon-restaurant, les restes du repas dans des sacs de papier qu'ils déchirent.

Entre les touffes d'iris sans fleurs et de roseaux, sur les bords d'un fossé à demi plein d'une eau grise, collées contre la vase, des tortues, des familles de tortues, des hordes de tortues, plates, couleur de boue; on dirait des punaises d'eau.

Joie de revoir enfin des cigognes. Voici même quelques chameaux. De-ci, de-là, de flamboyantes touffes de pivovins sauvages — que notre voisine, une riche Arménienne de Brousse, s'obstine à prendre pour des coquelicots.

Mon compagnon entre en conversation avec un jeune Turc, fils de pacha, qui revient de Lausanne où il « apprend la peinture »; voici sept mois qu'il a quitté pour la première fois sa famille; il y rentre avec un volume de Zola sous le bras : *Nana*, qu'il dit « beaucoup aimer », ainsi que « les livres de Madame Gyp ». Il se déclare « jeune Turc » de tout son cœur, et croit à l'avenir de la Turquie; mais cela me retient d'y croire.

1^{er} Mai.

Constantinople justifie toutes mes préventions et rejoint dans l'enfer de mon cœur Venise. Admire-t-on quelque architecture, quelque revêtement de mosquée, on apprend (et l'on s'en doutait) qu'elle est albanaise ou persane. Tout est venu ici, comme à Venise, plus qu'à Venise, à coups de force, à coups d'argent. Rien n'est jailli du sol; rien d'autochtone ne se retrouve au-dessous de cette écume épaisse que fait le frottement et le heurt de tant de races, d'histoires, de croyances et de civilisations.

Le costume turc est ce qu'on peut imaginer de plus laid; et la race, vraiment, le mérite.

O Corne d'Or, Bosphore, rive de Scutari, cyprès d'Eyoub ! au plus beau paysage du monde je ne saurais prêter mon cœur, si je n'y puis aimer le peuple qui l'habite.

2 Mai.

Joie de quitter Constantinople, qu'il appartient à d'autres de louer. Riante mer où les dauphins exultent. Aménité des rives de l'Asie; grands arbres proches, où viennent s'ombrager les troupeaux.

Brousse. Samedi.

Jardin de la Mosquée de Mourad 1^{er} où je me suis

assis, non au bord de cette vasque ruisselante, centre de la terrasse en balcon, mais tout à gauche de la terrasse, sur la margelle de marbre d'une autre vasque plus petite qu'abrite un kiosque de bois peint. Une simple ouverture ronde, du cœur profond et frais du bassin, pousse un gonflement d'eau qui palpite, silencieuse éclosion de la source au-dessus de laquelle longuement je reste penché. Au fond du bassin également, mais sur le côté, une autre bouche exacte boit. Dans ce plateau de marbre, où l'eau s'attarde un instant, de minuscules sangsues se promènent.

Sur le mur blanc de la mosquée s'agite l'ombre d'un platane. A la manière de Sienne, mais selon un tout autre esprit, un arceau simple et presque sans relief surmonte et fiance deux plus jeunes arceaux. Dans le retrait du relief, les nids d'un peuple d'hirondelles. A mes pieds le vert Sahel de Brousse, où s'étend la paix lumineuse. Il fait tranquille. L'air est ineffablement limpide; le ciel, clair comme ma pensée.

Ah ! ah ! recommencer à neuf, et sur de nouveaux frais ! Éprouver avec ravissement cette tendresse exquise des cellules où filtre l'émotion comme un lait... Brousse aux épais jardins, rose de pureté, rose indolente à l'ombre des platanes, se peut-il que ne t'ait point connue ma jeunesse ? Déjà ? Est-ce un souvenir que j'habite ? Est-ce bien moi qui suis assis dans cette petite cour de mosquée, moi qui respire, et moi qui t'aime ? ou rêvé-je seulement de t'aimer ?... Si bien réellement j'étais, aurait-elle volé si près de moi, cette hirondelle ?

Brousse. Dimanche.

Dès que j'aime un pays, c'est pour souhaiter d'y vivre. Mais ici je ne ferais point d'amis. Ma solitude ne s'apparente qu'aux arbres, qu'au bruit des eaux courantes, qu'aux ombres que tressent les treilles au-dessus des rues du marché. Le peuple est laid; c'est l'écume que les civilisations ont laissée.

Cinq petits Juifs nous accompagnent aujourd'hui de la Mosquée Verte jusqu'au bazar et à l'hôtel. Chacun d'eux semble de race différente, et de deux seulement on devinerait qu'ils sont Juifs. Ce sont des Juifs d'Espagne, ainsi que tous les Juifs de Brousse. Ils fréquentent l'école française et parlent notre langue avec une décon-

certante abondance. Ils demandent à notre compagne : « C'est vrai, Madame, que dans la France chaque chien possède un maître ? » Et encore : « Dans la France, n'est-ce pas, l'eau n'est pas bonne, et on ne peut boire que du vin ? »

Chacun d'eux se propose de gagner Paris dans deux ans, après un premier examen, puis, là-bas, de pousser plus loin ses études, à l'école juive orientale d'Auteuil, pour enfin devenir un *Monsieur*.

Mardi.

Le premier jour je n'achetai qu'une petite coupe de porcelaine, vieille et qu'on eût cru venir d'un Orient plus lointain. Elle n'est pas plus grande que le creux de la main. Des dessins bleuâtres couvrent un fond de jaunâtre blanc craquelé.

Rien de plus décevant d'abord que ce bazar où nous fîmes ce premier jour une promenade désenchantée. Au-dessus des boutiques banalisées, les écharpes de soie uniformément bariolées nous faisaient fuir. Mais le second jour nous entrâmes dans les boutiques...

Ce second jour j'achetai trois robes; l'une verte et l'autre amarante; chacune striée de fils d'or. La verte a des reflets violets; elle convient aux jours de méditation et d'étude. L'amarante a des reflets d'argent; j'en ai besoin pour écrire un drame. La troisième est couleur de feu; je la revêtirai les jours de doute, et pour aider l'inspiration.

Ces robes obligèrent l'achat de chemises orientales, aux larges manches non boutonnées; puis de souliers turcs à semelle concave, où le pied se sent étranger.

Comme je m'en revenais du bazar, je vis, ce matin-là, dans l'étroite rue qui fuit au loin vers la montagne, deux mulets chargés de neige; elle avait été recueillie sur l'Olympe; une étoffe de laine l'enveloppait à demi, la soutenait et la préservait du contact pénétrant des cordages; de chaque côté du mulet on aurait dit un bloc de marbre.

J'ai découvert, un peu au-dessus de la ville, un lieu de repos délectable; l'herbe où s'étendre est fraîche; un rideau de hauts peupliers y répand une ombre légère. Devant moi se déploie la ville; à mes pieds le torrent qui

la traverse et que tantôt je remontai, loin, m'enfonçant dans ce ravinement dernier de l'Olympe, aride et laid, mais qui me promettait un peu plus haut, aperçu de très loin, un troupeau de chèvres que paissait sans doute un berger. Ah ! que d'heures ainsi je perdis, sur les pentes de l'Apennin ou de l'Aurès, à suivre les brebis ou les chèvres, auprès des pâtres, pâtre moi-même, écoutant le chant de leur rustique flûte murmurer à mon cœur :

Utinam ex vobis unus...

Brousse. La Mosquée Verte.

Lieu de repos, de clarté, d'équilibre. Azur sacré; azur sans rides; santé parfaite de l'esprit...

Un dieu exquis t'habite, ô mosquée. C'est lui qui conseille et permet la suspension spirituelle, au milieu de l'ogive et la rompant, de cette pierre plate, là, précisément où devraient se rencontrer les deux courbes, à cet endroit secret, actif, qui prennent aise, à ce lieu de coïncidence et d'amour, qui font trêve et s'offrent à se reposer. O sourire subtil ! Jeu dans la liberté précise ! Que tu en prends donc à ton aise, délicatesse de mon esprit !

Longtemps j'ai médité dans ce saint lieu, et j'ai compris enfin que c'est ici le dieu de la critique qui attend nos dévotions, et que c'est à l'épuration qu'il invite.

Brousse. Mercredi.

Cette nuit, une étrange, incompréhensible rumeur nous a réveillés; sorti du plus profond sommeil j'ai d'abord cru aux préparatifs de mes voisins qui devaient partir vers 6 heures; mais, regardant ma montre, j'ai constaté qu'il n'était que 3 heures du matin. Non; le bruit venait du dehors; des gens couraient, poussaient des cris, et à travers ces cris distincts on percevait une grande clameur continue faite d'une masse d'appels et de lamentations; puis des détonations sourdes, d'autres plus claires, coups de feu d'autant plus inquiétants qu'ils paraissent à la fois de différents quartiers de la ville. Un instant j'ai pu croire à une émeute, un massacre (à quoi l'on peut toujours s'attendre dans ce pays), une Saint-Barthélemy d'Arméniens, de Grecs, de Juifs... ou d'étrangers. J'ai couru à ma fenêtre : une grande leur inégale et rouge éclairait tragiquement les hauts arbres; ces coups de feu étaient un tocsin d'incendie.

Le foyer semblait tout proche; je me suis habillé en hâte. A quelque cent mètres de l'hôtel, c'était une distillerie et un débit de boissons qui brûlaient. Le feu, quand je suis arrivé, battait son plein; la foule s'empressait dans un désordre indicible, avec des vociférations, des hurlements que je ne sais s'ils devaient exprimer la terreur ou exciter à l'ouvrage ceux qui couraient portant de l'eau dans de misérables bidons de zinc à demi crevés. D'autres maisons étaient proches, en bois pour la plupart, et le souvenir des derniers incendies de Stamboul hante encore les esprits... J'eus, une demi-heure durant, un spectacle rare; puis les pompes sont arrivées; non point une ou deux, mais, presque à la fois, huit ou dix, répondant à l'appel des coups de feu, de tous les postes de la ville. Et, comme ici l'eau surabonde, l'incendie a vite été circonscrit, puis maté. L'aurore paraissait quand je suis retourné dormir.

En route pour Nicée. 9 Mai.

J'aurais quitté Brousse avec moins de regrets il y a quelques jours; cette petite ville est d'un charme, d'une beauté très mystérieusement captivante. Tout d'abord j'y recherchais trop mes souvenirs d'Algérie et je me désolais de n'y trouver ni musiques, ni vêtements blancs, et rien que de hideux visages. Mais comment oublier désormais cette promenade du soir, hier, à l'heure des muezzins, et prolongée jusque dans la nuit, par ces ruelles silencieuses, coupées de cimetières en jardin; et cette vue enfin sur la ville entière, baignant, flottant dans une fumée bleue que perçaient les hauts minarets...

Nous avons quitté Brousse dès cinq heures. Le temps était couvert; une brume assez épaisse voilait les derniers plans, comme ce rideau de tulle gris qu'on fait tomber dans les féeries pour changer la toile de fond. Les arbres au bord de la route en paraissent plus énormes encore. Au-dessous de ces grands arbres qui surgissent du brouillard par instants, une culture continue de petits mûriers nains occupe en rangs serrés les environs immédiats de Brousse. Plus loin ce sont des champs, puis d'assez vastes espaces vides. La route enfin s'élève lentement et les espaces labourés se font plus rares. Les Grecs, les Arméniens cultivent ces champs; presque jamais les Turcs; de sorte que, sans l'immigration, resterait à peu près à

l'abandon la terre. C'est du moins ce que nous affirme notre drogman, Juif de Buenos-Ayres, qui parle toutes les langues excepté l'hébreu, sujet du sultan, Italien d'origine malgré son nom allemand, si difficile à prononcer qu'il a dû prendre un nom de guerre : Nicolas.

Nicolas porte un costume de globe-trotter : knickerbockers, guêtres de cuir verni. Son fez est doublé d'une coiffe; il le soulève souvent pour s'éponger, car il a la sueur facile, et découvre un chef rond et ras. C'est sur les conseils d'un médecin de ses amis qu'il se rase : au Caire il avait mal aux yeux, à cause des mouches et du sable; alors ce médecin lui a dit : rasez-vous et, tous les matins, trempez-vous les yeux dans du jus de citron. Depuis ce jour il est toujours rasé et n'a plus jamais mal aux yeux.

Il porte beau, se rengorge, est familier avec les autorités du pays, obséquieux avec les étrangers, hautain avec les inférieurs, fort de tout l'argent des touristes qu'il accompagne. Sur quoi que ce soit qu'on l'interroge, il a réponse prête et continue de répondre longtemps après qu'on ne le questionne plus.

Comme la montée se fait plus rude, nous descendons de voiture. Nicolas accoste les gens sur la route. Ici c'est un berger; plus loin un bûcheron qui plie sous un fagot et sourit en nous voyant passer. Nicolas pointant du doigt vers son visage :

« Regardez ses dents ! Et jamais il ne les lave. Charmant jeune homme ! Extra-extra ! Sont tous comme ça dans ce pays. J'en ai jamais vu un pareil. Regardez ce qu'ils sont contents de voir des étrangers. Ça est intéressant. Rien que ça vaut le voyage, etc... »

A propos de tout et de n'importe quoi il répétera ces formules.

Émotion de découvrir dans la montagne le *daphné* buissonneux de Cuverville, tout en fleurs. La flore n'est pas très dépaysante : je retrouve les cistes de l'Esterel, mêlés aux églantiers de Normandie. Mais chaque plante ici paraît plus robuste et plus pleine, étalant un feuillage intact. Sans doute ces plantes doivent leur parfaite santé à la grande abondance d'oiseaux qui les débarrassent des insectes.

Que d'oiseaux ! chaque arbre en est peuplé; le brouil-

lard pénétré de leurs chants mélancoliques. Les Turcs religieusement les protègent. A Brousse, sur la place du marché, circulent tranquillement deux vieux vautours pelés et quatre cigognes blessées. On en voit partout, des cigognes; elles m'amuseaient comme au premier jour et me consolent un peu de l'absence des chameaux.

Vers neuf heures le brouillard s'est levé, puis entr'ouvert après que nous eûmes doublé la montagne, et nous avons pu voir derrière nous tout le massif neigeux de l'Olympe.

D'abondantes pluies ont défoncé la route. Certes elle est pavée par endroits, à la manière des routes du Roi; mais les pavés, alors si inégaux, si énormes, si mal enfoncés, que le mieux est de quitter la route et de faire sa piste à côté. On a confié la réfection d'une partie de cette route à un Français, que nous avons rencontré tout à l'heure. Il était à cheval et nous a escortés quelque temps; puis il nous a laissés à l'extrémité de sa concession, nous prévenant que la route allait « devenir mauvaise ».

Elle côtoyait d'abord une immense étendue marécageuse, naguère cultivée, paraît-il, mais au milieu de laquelle, il y a quatre ans, des sources inopinément ont jailli couvrant les cultures d'une eau sans écoulement, d'une eau morte, où les roseaux ont remplacé les céréales et les grenouilles les moineaux. Elles font d'un bord à l'autre de l'horizon un extraordinaire vacarme; et nous nous demandons si les faucons qui planent au-dessus des bords du marais s'en nourrissent, car il ne semble pas qu'il y ait là pour eux rien d'autre à chasser. Parfois pourtant s'envole une poule d'eau ou une sarcelle. Sans doute dans le milieu du marais hante un plus étrange gibier; des pélicans, dit-on; et mes regards obstinément fouillent l'épaisseur des joncs, des roseaux dont les hampes sèches et les aigrettes fanées de l'an passé suspendent une sorte de nuage roux au-dessus des fraîches lances vertes.

A Yeni Cheïr cependant nous retrouvons une route meilleure; mais nous avons perdu tant de temps que nous n'arriverons à Nicée qu'à la nuit.

Oh ! que la lumière était belle ! quand, ayant franchi le col, je découvris l'autre versant... J'avais laissé mes

compagnons regagner les voitures et continué seul à pied la montée, biaisant, pressant le pas, désireux d'arriver avant eux au col et de m'y attarder un instant; mais il se reculait sans cesse, comme il advient dans les montagnes où la hauteur qui paraît la dernière en cache une autre plus lointaine, d'où se découvre encore une nouvelle élévation. C'était l'heure où les troupeaux qui rentrent animent les pentes du mont, et je marchais depuis longtemps dans l'ombre où chantaient avant de s'endormir les oiseaux.

Sur l'autre flanc tout était d'or. Le soleil se couchait par delà le lac de Nicée vers lequel nous allions descendre, qu'éblouissait l'horizontal rayon. On distinguait, à demi caché par la verdure, le petit village d'Isnic, trop au large dans les murs de l'antique cité. Pressées par l'heure, nos voitures sans frein dévalèrent d'un train de chute, dédaignant les lacets, coupant court au gré de périlleux raccourcis. Je ne comprends plus bien ce qui fait verser les voitures, puisque les nôtres n'ont pas versé... Au pied du mont, les chevaux se sont arrêtés pour souffler; une source était là, et je crois qu'on les a fait boire. Nous étions repartis de l'avant. L'air était étrangement, tiède; des nuées d'éphémères dansaient dans la dorure du couchant. A notre droite, bien que le ciel fût déjà sombre, on ne voyait pas une étoile; et nous nous étonnions que pût briller déjà si fort Vénus, unique, au-dessus de l'embrasement du ciel. Comme nous allions franchir la porte d'Hadrien, la lune a commencé de paraître par-dessus l'épaule du mont, la pleine lune, énorme, subite et surprenante comme un dieu. Et depuis ma première arrivée à Touggourt, je ne crois pas avoir goûté d'émotion plus étrange que cette entrée de nuit dans le petit village d'Isnic, honteux, moisi, décomposé de misère et de fièvre, blotti dans ses décombres solennels et dans son trop énorme passé.

Après un bref repas fait des provisions que nous avions emportées de Brousse, nous sommes ressortis dans la nuit. Le clair de lune était doux et splendide. Fondrières au sortir de l'auberge; le sol semble pourri. Devant la porte un enfant immobile, appuyé contre le mur : son visage est rongé d'un chancre. Nous nous aventurons au hasard. A l'extrémité d'une rue défoncée l'espace s'ouvre;

devant nous de larges fleurs pâles, dont on n'aperçoit pas la tige, de-ci de-là faiblement se balancent et semblent flotter; c'est un champ de pavots. Non loin une chouette pleure sur la ruine d'une mosquée; l'oiseau s'envole à notre approche... Nous retournons vers le mystérieux village assoupi. Pas un feu; pas un bruit; tout semble mort.

10 *Mai.*

En voiture jusqu'à Makedje; puis en wagon jusqu'à Eski-Cheir. Plaine immense et sans agréments, où règne en toute sûreté la lumière. Parfois un grand troupeau de ces buffles noirs que déjà nous admirions à Constantinople; des cigognes. Mon œil goûte inlassablement l'inépuisable attrait de l'espace.

12 *Mai.*

A 5 heures du matin départ d'Eski-Cheir où nous avons passé la journée d'hier. Le train s'engage dans la passe mystérieuse que l'on distinguait au sud-ouest de la ville. Vallée étroite entre des monts de terre rouge effritée; monts point très hauts, et de hauteur partout égale, comme passés à la toise, qui s'achèvent en table; sans végétation aucune. Noblesse étrange de cette vallée sous ce ciel admirablement pur.

Bientôt les collines, aux deux côtés de la rivière, s'abaissent encore; le sommet des collines s'argente; quelques pins font une moucheture à leurs flancs. On entre enfin dans une sorte de plaine semée de singulières efflorescences rocheuses. De loin en loin quelque village, chacun doublé d'un cimetière planté de menhirs.

Puis de nouveau le pays change. Le sol perd sa rougueur. Une mince rivière, que bordent de petites berges abruptes, hésite en maint détour entre les larges plis du terrain. De grands labours s'étendent, jusqu'au pied de ces étranges sursauts rocheux, qui, de loin en loin, crèvent la terre par surprise, sorte de citadelles grises, baroques, que verdit un peu de lichen et que tapisse aux endroits plats un gazon ras. La terre est cultivée, mais où sont les cultivateurs? Aussi loin qu'on peut voir, et depuis assez longtemps, plus un être, plus un village, plus même une tente isolée.

Afioun Kara-Hissar.

« Le château noir de l'Opium ». Empire du morne

et de la férocité. Alentour de la ville, de grands champs de céréales, mais pas trace des champs de pavots dont parle Joanne et qui sont, prétend-il, si beaux au mois de mai.

Notre train rapatrie grande quantité de soldats. Ceux que nous avons trouvés dans le train en montant à Eski Cheïr viennent de Constantinople; ils ont fait la guerre des Balkans, et sortent enfin à présent des hôpitaux ou des prisons. Ceux qui montent à Afoun Kara Kïssar reviennent par Smyrne du Yemen, après avoir réduit une insurrection des Arabes. Terriblement réduits eux-mêmes. La plupart sont loqueteux, sordides; quelques-uns semblent moribonds. Nicolas nous appelle pour nous en montrer un qui n'a plus qu'une guêtre et, à l'autre jambe, qu'un soulier, qui n'est plus vêtu que de hardes. Son pantalon de toile, déchiré, retombe sur la jambe sans guêtre. Sa maigreur est hideuse et sa faiblesse telle qu'on a dû le hisser dans le train. Sur le quai de la station d'Afoun, d'abord, il restait assis sur un sac; un camarade était penché vers lui, et sans doute lui répondait en balançant la tête; son regard me rappelait celui d'un chameau abandonné le long de la piste entre M'reyer et Touggourt qui, un instant, souleva la tête pour regarder passer notre voiture, puis qui la laissa définitivement retomber; à la fin il accepte un peu d'eau, ou je ne sais quoi, que l'autre soldat lui fait boire, et pour remercier il essaie un sourire, grimace affreuse qui découvre toutes ses dents.

« Madame a vu comme il est vêtu, dit Nicolas. Sont tous comme ça dans l'armée turque. J'en ai jamais vu un pareil ! »

A une petite station après Ak-Cheïr, nous le vîmes descendre. Il semblait n'être pas sûr de devoir descendre là. Était-ce bien là son pays ? On eût dit qu'il ne le reconnaissait pas. Il n'était reconnu par personne. Il fit le salut militaire en passant près d'un chef, qui ne lui rendit pas son salut. Une grande quantité de gens étaient venus du village, distant de plusieurs kilomètres. Le train s'arrêta quelque temps et nous vîmes tout ce monde repartir joyeusement dans des voitures, emmenant les nouveaux arrivés. Nous nous attendions à le voir monter dans l'une d'elles; mais non, et quand, aux abords de la

station, ne resta plus personne, de notre train qui s'éloignait nous le vîmes faire quelques pas en avant sur la route, puis demeurer là, tout droit, tout seul sous le soleil.

La voie s'élève assez rapidement jusqu'aux hauteurs d'où l'on domine la plaine immense qui s'étend vers le nord jusqu'à Angora. Le soleil se couche tandis que nous franchissons la passe qui mène dans l'autre plaine, celle de Koniah, qui s'étendra jusqu'au Taurus. L'ombre l'emplit déjà. Quand on arrive à Koniah il est nuit close.

Koniah.

Madame M. de S. est ici la seule femme, comme nous sommes les seuls touristes. Les gens qui prennent leur repas près de nous sont ici *pour affaires* ; de toutes les nationalités ; mais rien qu'à les voir on comprend qu'ils ne viennent pas à Koniah pour des prunes.

L'hôtel est à côté de la gare et la gare est loin de la ville ; un petit tram y mène à travers la plus morne banlieue... Mais avant de parler de Koniah, je dois dire à quel point je m'étais monté l'imagination sur cette ville. C'est aussi que je croyais encore (et j'ai du mal à ne pas croire) que plus on va loin plus le pays devient étrange. Il n'y a pas très longtemps que le chemin de fer permet d'aller presque aisément à Koniah. Avant de partir, j'avais vu la photographie d'admirables restes de monuments seldjoucides que je devais trouver ici. D'après eux je construisais toute la ville, somptueuse et orientale à souhait. Je savais enfin que c'était la ville des derviches, quelque chose comme un Kairouan turc...

Et sitôt après le dîner, l'esprit affamé de merveilles et prêts à toutes les stupéfactions, Ghéon et moi nous étions sortis dans la nuit ; nous ne savions pas que la ville était si distante et la solitude autour de l'hôtel nous surprit. Quelques lumières aux côtés d'une large avenue étaient celles de médiocres cafés et de quelques échoppes sans caractère ; puis un espace béant plein de nuit. A quelques centaines de mètres pourtant une clarté beaucoup plus vive nous attira ; quelque casino, pensions-nous ; non : c'étaient les lanternes-phares d'une auto — celle d'Enver Bey, apprîmes-nous le lendemain, qui va de ville en ville s'assurer des forces dont dispose encore

la Turquie. Malgré toutes les promesses qu'il put faire de ne reprendre point la guerre avant cinq ans, ce voyage ne nous dit rien qui vaille et nous entendons circuler, depuis que nous sommes en Anatolie, les bruits les plus inquiétants.

Nous rentrâmes ce premier soir fort déçus par notre exploration nocturne. Le lendemain, levé dès avant cinq heures, je pris le premier tram pour la ville.

Il faut bien finir par avouer que Koniah est de beaucoup ce que j'ai vu de plus hybride, de plus vulgaire et de plus laid, depuis que je suis en Turquie, comme il faut avouer enfin que le pays, le peuple tout entier dépasse en infirmité, en infortune, l'appréhension ou l'espérance. Fallait-il venir ici pour savoir combien tout ce que je vis en Afrique était pur et particulier ? Ici tout est sali, gauchi, terni, adultéré. Certes Koniah se banalise un peu plus chaque année, surtout depuis que l'atteint le Baghdad Bahn; surtout depuis qu'un décret de police vient d'ordonner, pour des raisons de salubrité, la démolition de toutes les maisons à toit plat et leur reconstruction selon un modèle à toit de tuiles; mais il faudrait, je suppose, remonter, non pas de vingt ou de cinquante ans en arrière, mais bien de quelques siècles pour retrouver à Koniah quelque authentique et particulièrement saveur. Pour ajouter à sa disgrâce (je devrais dire plutôt : à sa défaveur dans mon esprit), Koniah, par sa position par rapport à la montagne voisine et à la plaine, rappelle irrésistiblement Biskra. Mais combien ces montagnes sont moins belles, et de couleur et de formes, que les monts de l'Hamar Khadou; combien moins belle que le désert, cette plaine; moins beaux ces arbres que les palmiers, et que les Arabes ces Turcs.

Dans tout le vaste pays parcouru, à peine avons-nous rencontré de-ci, de-là, quelque costume ou quelque figure sur qui le regard eût plaisir à poser, de quelque Tzigane, ou Kurde, ou Albanais amené jusqu'ici on ne sait par quelle aventure. Pour les autres, tant Turcs que Juifs, tant Arméniens que Grecs ou que Bulgares, tous ces porteurs de fez me paraissaient également laids; et chacune de ces races aux vocations si diverses que conglomère en une tourbe épaisse chaque province de la Turquie, si parfois l'une d'elles peut éveiller ma sympathie, c'est lorsque j'apprends qu'on l'opprime.

L'aspect général de la ville m'indispose même contre les quelques fragments de la Koniah du XIII^e siècle qui subsistent intacts. Non pour me les faire trouver moins admirables, peut-être, mais pour me persuader encore mieux que ce ne sont pas là des fleurs du pays. L'art exquis de ces faïences et de ces sculptures, comme tout ce que l'on trouve en Turquie de propre, de solide et de beau, vient d'ailleurs.

J'ai grand amusement à retrouver sur une place notre drogman qui prétend connaître si bien Koniah. Il n'est pas encore 6 heures. Je le soupçonne fort de venir ici pour la première fois : vite il apprend son rôle avant que nous soyons levés.

Enver Bey quitte Koniah ce matin à 11 heures. Un train spécial l'emmène. Nous assistons à son départ. On nous laisse pénétrer sans difficultés sur le quai de la gare, où déjà sont rassemblés maints représentants du pays, des affaires et de la Compagnie. L'un d'eux est en chapeau haut de forme; les autres portent le fez; tous ont l'air de croupiers. Enver Bey, dans une petite salle qui donne sur le quai, attend l'heure du départ; il est entouré de son état-major tudesco-turc; par la porte ouverte on les voit assis devant une table; d'autres, officiers de moindre importance et reporters de journaux, se tiennent debout et respectueusement écartés; on distingue à la droite d'Enver Bey le général allemand Liman von Sanders.

Devant nous défilent successivement des boys-scouts, ou je ne sais quoi d'analogue, en jerseys bleu tendre, jaune serin et vert chou; les plus petits sont en tête; les derniers portent des instruments de musique occidentaux; ils marchent au pas de parade, tous déjà laids comme des Turcs; puis des sociétés de gymnastique ou de tir, future vigueur du pays, grotesque et hideux, mais qu'on sent déjà prêts à se faire tuer pour « la cause ». Enver Bey repartira content.

Il reçoit maintenant la députation des derviches. Ceux-ci, que deux landaus ont amenés, sont reconnaissables à la bombe au café qui les coiffe; certains sont assez dignes, d'aspect noble, et ne dépareraient point la cérémonie du *Bourgeois*; avouons même que quelques-uns d'entre eux ont un admirable visage. Ils viennent s'in-

cliner devant ce nouveau ministre et protester sans doute de leur dévouement et de leur fidélité; leur grand chef escortera Enver Bey jusqu'à Afion, avec les généraux et les journalistes.

Les diverses députations se rangent tout le long du quai de la gare. L'heure a sonné. Enver monte en wagon; il est de taille bien prise et de démarche très assurée; on sent qu'il ne regarde jamais de côté. Liman suit, très grand, un peu trop rose, un peu trop gras, les cheveux grisonnants, mais bel homme; puis derrière eux la foule des notables se presse... Je crois assister à une scène de cinématographe.

Le wagon s'est empli. Enver Bey reparait à la fenêtre et commence une série de petits saluts de la main tandis que le train s'ébranle lentement aux sons de la *polka des roses* exécutée par des instruments de cuivre avec une bouffonne profusion de couacs.

Cet après-midi nous allons à la Mosquée des Derviches. Un jardin clos l'entoure; faisant face à l'entrée de la mosquée, une suite de petites salles, qui sont je crois les chambres des derviches, ouvrent sur le jardin, qu'elles enclosent. D'autres salles plus grandes et de plus bel aspect sont réservées aux dignitaires. Avec une courtoisie exquise l'un de ceux-ci, au nom du chef des derviches, nous invite à nous asseoir un instant. Nous entrons dans une sorte de kiosque, largement ouvert de deux côtés sur le jardin, à l'extrémité du bâtiment où sont les logements des derviches.

Aucun meuble; point d'autres sièges que ces bancs latéraux où nous nous asseyons. Ah ! combien volontiers, déchaussé, je m'accroupirais sur ces nattes, à la manière orientale, ainsi que je faisais dans la Mosquée Verte !... On nous offre le café. A travers le drogman j'exprime nos regrets de n'être point à Koniah le jour qu'il eût fallu pour assister à une de leurs cérémonies bimensuelles. C'est, plus encore que leur danse au tournolement monotone et que nous avions pu voir à Brousse, leur musique que je regrette. Je voudrais connaître l'âge de cette musique, et si dans tous les couvents de derviches elle est la même ! Quels sont leurs instruments ?... Pour répondre à mon insistance, l'un des derviches va chercher deux longues flûtes de bambou, à embouchure terminale,

et un carnet assez volumineux qu'ils me tendent, où, récemment, ils ont transcrit selon la notation occidentale le répertoire complet de leurs airs. Je doute si le dessin de leurs subtiles arabesques mélodiques n'a pas beaucoup souffert de cette notation et s'ils n'ont pas dû, pour la clouer sur notre gamme, souvent détériorer la mélodie. Est-ce d'après cette transcription qu'ils vont jouer de leurs instruments ou chanter désormais ?...

Sur ma prière, aimablement ils commencent à souffler dans leurs roseaux; mais l'une des flûtes est trop sèche et s'anime mal; l'autre, qu'elle suivait à l'unisson, s'essouffle; et bientôt prend fin ce concert de complaisance, au demeurant fort ordinaire.

Nous ressortons dans le jardin. Il est plein du parfum des fleurs et des rires discrets d'un jet d'eau. En regagnant la mosquée nous passons non loin des autres salons des derviches; ils forment baie sur le jardin; ce n'est qu'un large alvéole, recueil d'ombre et de méditation. Dans plusieurs de ces alcôves nous voyons assemblés des derviches, assis à la mode persane, comme dans une miniature.

Ce sont sûrement de très saintes gens, ces derviches, mais au grand calme de ce lieu si peu d'austérité est mêlée, ce jet d'eau conseille si peu la prière, qu'on ne s'étonnerait pas beaucoup si le miniaturiste avait pris fantaisie ça et là d'ajouter quelques bayadères.

Dans la mosquée, une salle vaste et claire est consacrée aux tournoyantes pratiques de ces Messieurs. Tout à côté s'ouvre une salle non moins vaste, mais plus obscure, que les tombeaux de marabouts illustres sanctifient. D'ignobles tapis modernes couvrent le sol. Du plafond pend un nombre incroyable de lanternes et lustres de toutes sortes; tous outrageusement neufs et du plus abominable goût. Si peut-être pourtant je m'approche d'une suspension de cuivre qui me paraît d'art byzantin, je m'aperçois presque aussitôt qu'elle est moderne, de vulgaire travail et d'indiscret éclat. Le derviche qui nous accompagne m'explique alors que la vraie lampe est partie en Amérique et que ceci n'est qu'une copie que le collège des derviches a acceptée à la place. Il dit cela comme une chose toute naturelle, sans gêne aucune, et prêt je pense à accepter quelque nouveau troc de ce genre — si seulement restait encore dans ce lieu vénérable quoi que ce soit qui valût d'être convoité.

De Koniab à Ouchak.

A la station de S. on entasse dans les wagons de troisième de notre train quantité de recrues, insoumis ou déserteurs. Des mères sanglotent sur le quai. Eux affectent une grande insouciance, et le wagon s'emplit de rires et de chants joyeux. Ils ont gardé pour la plupart leur costume de la campagne, divers, mais de couleurs chaudes et vives et faisant à travers le bariolage, d'un bout à l'autre du wagon, une plaisante et riche harmonie.

A la station qui précède Ak-Cheir montent deux moujiks russes, dont la mise, dont tout l'aspect surprend étrangement ici. Le bas de leur visage est noyé dans une barbe épaisse; un chapeau de feutre mou est abattu sur leurs yeux; de grandes vareuses les couvrent, qui tombent sur leurs culottes brunes, presque jusqu'à leurs bottes couvertes de boue. Ils sont beaucoup plus grands et plus forts que tous ces Turcs, mais l'expression de leur regard est timide, enfantine presque, et d'une douceur telle que, lorsqu'il se pose sur vous, on voudrait leur ouvrir son cœur. Ce sont, nous dit le drogman, des pêcheurs du poissonneux Akchéhr-Gheul, l'étang que nous venons de longer. La voiture qui les amenait au train a été attaquée, et le cocher, qu'on hisse à présent dans le wagon, a reçu une charge de pistolet ou de fusil dans la figure. Il semble moribond. Nous nous approchons de lui, Ghéon et moi, traversant la pouilleuse foule qui encombre le couloir. Il est tout affalé par terre, la tête appuyée à la hauteur de la banquette, penché en avant comme pour vomir; il rend le sang assez abondamment par la bouche ou le nez, on ne sait trop, car son mouchoir attaché en bandeau, lui cache le bas du visage. A peine si les Turcs du wagon l'ont regardé, bien qu'il soit Turc lui-même.

A la station d'Ak-Cheir, on le descend, inerte, sans connaissance, mort peut-être, couvrant de sang l'épaule du débardeur qui l'emporte.

A partir d'Afioun Kara Hissar nous quittons la ligne par où nous étions venus, et nous nous dirigeons vers la côte occidentale. Le pays bientôt semble s'humaniser; c'est-à-dire que les plis du terrain sont moins vastes et les terres plus cultivées.

.....

Je ne prends plus plaisir à ces notes et délaisse bientôt complètement mon carnet. Je ne l'ai repris ni à Éphèse, ni à Smyrne où nous nous attardâmes encore quelques jours; après quoi je fus précipité vers la Grèce, de toute la force même de mon aversion pour la Turquie. Si là-bas je recommence à écrire, ce sera sur un autre carnet.

C'est de Turquie qu'il est bon de venir, et non de France ou d'Italie, pour admirer autant qu'il sied le miracle que fut la Grèce — avoir été « sur ces terres désespérées longtemps coutumier d'errer, le défait et le las voyageur » des *Stances à Hélène* qui se sent ramené « comme chez lui, vers la gloire que fut la Grèce ».

L'instruction même que je tire de ce voyage est en proportion de mon dégoût pour ce pays. Je suis heureux de ne point l'aimer davantage. Lorsque j'aurai besoin d'air du désert, de parfums violents et sauvages, c'est au Sahara de nouveau que je m'en irai les chercher. Dans cette malheureuse Anatolie l'humanité est non point fruste, mais abîmée.

Fallait-il aller plus loin ? Jusqu'à l'Euphrate ? Jusqu'à Bagdad ? — Non; je n'en ai plus le désir. L'obsession de ces pays, qui me tourmentait depuis si longtemps, est vaincue; cette atroce curiosité. Quel repos d'avoir élargi sur la carte les espaces où l'on n'a plus souci d'aller voir ! Trop longtemps j'ai pensé, par amour de l'exotisme, par méfiance de l'infatuation chauvine et peut-être par modestie, trop longtemps j'ai cru qu'il y avait plus d'une civilisation, plus d'une culture qui pût prétendre à notre amour et méritât qu'on s'en éprit... A présent je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle; je crois, je sais qu'elle est la *seule* — oui, celle même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers.

« M'ont ramené comme chez moi vers la gloire que fut la Grèce ». — Sur le bateau qui nous mène au Pirée, déjà je me redis ces vers des *Stances à Hélène*. Mon cœur s'emplit de paix, de rire et de sérénité. Craignant l'admiration bruyante de mon compagnon, je sors de ma valise un petit livre anglais et j'abrite mon émotion derrière une demi-lecture. Pourquoi me mettre en frais ? Ma joie n'a rien d'aigu. Je suis si peu surpris d'être ici.

Tout m'y paraît si familier. Je m'y parais si naturel. J'habite éperdument ce paysage non étrange; je reconnais tout; je suis « comme chez moi » : c'est la Grèce

En mer Adriatique. 29 Mai.

Calme voluptueux de la chair, tranquille autant que cette mer sans rides. Équilibre parfait de l'esprit. Souple, égal, hardi, voluptueux, tel le vol à travers l'azur brillant de ces mouettes, l'essor libre de mes pensées.

Entre Vérone et Milan. 30 Mai.

A quel point peut influer, sur le plaisir que nous y prenons, la position géographique des pays — pour nous faire trouver, suivant la disposition de notre esprit, plus beau le plus lointain, ou au contraire le plus proche... Pour être de si facile accès vais-je aimer moins ces souriants abords du lac Majeur? où l'eau surabondante semble céder à la terre à regret. Débordée, elle suintait et scintillait à travers l'herbe; le ciel était chargé d'humeur, et, comme nous traversons l'averse, au-dessus de ce printemps éploré, au-dessus de l'ivresse des feuilles, d'un bout à l'autre de mon ciel, la belle écharpe d'Iris s'est posée.

* * *

11 Juin.

Me répéter chaque matin que le plus important reste à dire, et qu'il est grand temps.

Les gaines synoviales de mon poignet droit s'enflamment à nouveau; sans doute le froid et l'humidité dont nous souffrons depuis mon retour en sont cause; mais plus encore l'étude du piano dont j'ai abusé ces derniers jours, et qui m'a passablement distrait du travail. J'avais été si longtemps privé de musique! Et je sens, je sais à présent si bien comment il faut étudier. J'ai repris les *Études* (deuxième cahier) de Chopin et ses *Scherzos*, l'*Allegro* de Schumann, les *Variations* en mi b et en ut majeur de Beethoven — et le premier cahier d'*Iberia* d'Albeniz.

Sans doute est-il heureux que ces douleurs et cette ankylose du poignet m'arrêtent. Il faut obtenir de soi de donner le meilleur moment de la journée à ce qui le mérite davantage. Le piano ne devrait venir que pour

me reposer du travail. La meilleure heure c'est la première; le difficile c'est de la protéger.

Comme j'achève d'écrire ces lignes, on m'apporte de la gare un gros colis expédié par la N. R. F.. Ce sont les autres cahiers d'Albeniz, les *Symphonies* de Beethoven (Liszt), les *Impromptus* de Fauré, les *Transcriptions* de Bach (J. Herscher), et l'œuvre complet de Chopin dans la grande édition Ricordi.

Je me cramponne à ma table.

12 Juin.

Il fait très beau. Je serais parfaitement heureux, si je n'avais le cœur plein de la tristesse de Ghéon. J'ai écrit à Jean Schlumberger d'y pallier s'il se peut dans une note.

Écrit à M^{me} Mayrisch et à Elie Allégret au sujet de M^{me} d'Etchevère, et à Gallimard au sujet de M^{me} Mayrisch; et toute ma matinée ainsi a été dévorée par la correspondance, comme il advient souvent. Je m'étais pourtant levé tôt, espérant en avoir fini avant le petit déjeuner; mais le courrier m'a apporté de la tablature nouvelle.

L'*Insel Verlag* m'envoie un « probekapitel » de M. Bassermann, le nouveau traducteur, qu'il faut revoir.

Je parviens à jouer passablement les deux premiers morceaux d'*Iberia*, qui sont bougrement difficiles; mais je ne puis étudier sérieusement, tant que mon poignet reste si douloureux et si raide.

Lu deux chapitres de *Wuthering Heights* avec un plaisir continu.

13 Juin.

Le courrier de ce matin m'apporte, renvoyé par Ruyters, un gros amas de découpages des journaux. Quelle sagesse il y aurait à n'en lire aucune ! Parfois pourtant certains méjugements sont instructifs; en général, je remarque qu'ils ne sont point tant dus à des imperfections de mon œuvre qu'à des singularités de ma façon de vivre.

L'important c'est de persévérer; l'inanité de certaines critiques apparaîtra d'elle-même. Il faut du reste avouer que presque rien jusqu'à présent dans mes écrits ne laisse clairement entendre où je veux en venir. J'estime qu'il vaut mieux qu'on ne le découvre que plus tard.

Le temps est de nouveau complètement couvert. C'est aussi pourquoi sans doute j'ai mal dormi.

14 Juin.

Hier, vers la fin du jour, ne parvenant plus à fixer mon esprit sur ces notes de voyage que je ne trouve aucun plaisir à remâcher, j'étais de nouveau descendu dans la vallée. Assis sur un talus, lisant *Wuthering Heights* à voix haute. Les petits Dumont m'ont vu de loin et ont accouru se blottir, comme ils font toujours, tout contre moi. Je ne trouve rien à leur dire et tâche pourtant de me figurer que, s'ils viennent ainsi, ce n'est pas uniquement pour le sou que je donne à chacun d'eux en m'en allant. Leurs visages seraient jolis s'ils étaient moins fatigués par la misère; ils ont des petites mains de vieillard; même la peau de leur cou est plissée comme la peau du cou des vautours; dans les cheveux de la fille et du plus jeune des garçons, quantité de lentes. Ils sont vêtus de loques ridicules que des ficelles maintiennent tant bien que mal. Et pourtant ils sont toujours souriants, mais d'un sourire qui me semble d'année en année plus triste — ou bien est-ce moi qui d'année en année m'affecte de leur misère un peu plus ?

Tandis qu'ils sont ainsi près de moi, leur père est passé en bicyclette et quand il m'a vu s'est arrêté. Il m'a demandé « si Madame Gille aimait le miel », et m'a annoncé que sa femme viendrait nous en porter un pot lundi.

Le ciel s'est obscurci; je les ai quittés, mais, tandis que se formait l'orage, j'ai continué encore quelque temps dans la vallée lisant à haute voix la dernière entrevue de Catherine et de Heathcliff et ne retenant plus mes sanglots. Le ciel est devenu si menaçant que j'ai dû presque courir pour rentrer avant la pluie; mais arrivé à la hauteur de l'avenue je me suis arrêté pour regarder monter la tourmente. Malgré les menaces du ciel les gens de la ferme descendirent vers les fonds pour traire les vaches. Et du reste la tempête s'est bientôt éloignée, s'est évanouie comme par enchantement, après une petite ondée.

J'étudie à la fois trois ou quatre morceaux d'Albeniz et n'étudie plus que cela; les difficultés y sont de nature si particulière qu'il y faut d'abord une sorte d'acclimatation générale avant de se prendre à chacune d'elles en détail. Je n'ai du reste rien maîtrisé qu'en l'apprenant du même

coup par cœur, et l'étrangeté de ces harmonies semble un défi à la mémoire. J'ai pourtant déjà réussi à m'en mettre quelques pages dans la tête. Puissent-elles y demeurer.

Ce matin, au travail dès 6 heures et demie, j'ai passablement avancé mes notes; mais le courrier m'a apporté d'absurdes ragots de journaux auxquels il a fallu que je réponde, car ils mettent en doute mon amitié pour Claudel. C'est au sujet de l'épigraphe du troisième livre des *Caves*, que j'avais mise avec son autorisation, et que j'ai supprimée sur sa demande. Dû écrire également à Fontainas et à Rivière, etc..

Dans la matinée, un exprès a apporté les deux volumes de la grande édition des *Caves* qui aurait dû paraître depuis plus d'un mois. Les portraits de Paul Laurens qui figurent en tête du premier tome avaient été retenus en douane, etc.. Le livre a bon aspect; mais je ne l'ai pas plus tôt ouvert que j'y découvre encore des fautes.

15 Juin.

Hier détestablement achevé ma matinée, avec le souvenir de M. E., que j'ai repris ou qui m'a repris encore plusieurs fois dans le courant du jour. Cette nuit j'avais les nerfs à vif et j'ai à peine pu dormir quelques heures.

Aujourd'hui, le temps est clair, l'air est léger; je vais de nouveau bien.

Il est bientôt 7 heures. J'attends les Copeau d'un instant à l'autre; je pense être moins distrait que stimulé par leur présence. La rédaction de mes notes turques n'avance qu'avec une ridicule lenteur; pourtant je m'obstine et les pousserai jusqu'à la Grèce; mais je ne les puis considérer que comme un entraînement et une préparation à un travail plus important et plus sérieux. Par moments, lorsque je songe à l'importance de ce que j'ai à dire, à mon *Christianisme contre le Christ*, à *Corydon* et même à mon livre sur Chopin, à mon roman, ou simplement à mon petit *Traité des Dioscures*, — je me dis que je suis fou de tarder et de temporiser ainsi. Je mourrais à présent que je ne laisserais de moi qu'une figure borgne, ou sans yeux.

16 Juin.

Copeau est affecté autant que moi par la retraite de

Ghéon; la lettre de Schlumberger, que je reçois ce matin, m'irrite un peu en traitant ça par-dessous la jambe. Si peu justifiée que soit l'irritation de Ghéon, elle n'en est pas moins réelle, et je sens son chagrin plus vif encore que son irritation.

Nous avons fait ce matin une assez longue promenade. Copeau me parle de Rivière et de la crise sentimentale qu'il traverse : « Naturellement, j'en suis sorti vainqueur — lui disait-il. Je sors toujours vainqueur de mes crises... » Le malheureux !

17 *Juin.*

J'ai tâché ce matin d'étudier mon piano, mais le sentiment de la présence de nos hôtes m'empêche; en vain je lutte contre cette absurde gêne que rien ne justifie et que j'ai connue de tout temps; rien à faire; ce n'est pas seulement une paralysie musculaire, c'est une inhibition de toutes mes facultés. Je ne la connais du reste qu'auprès de certaines personnes; mais il ne me souvient pas d'en avoir jamais pu triompher.

Je m'exaspère sur ces notes de Turquie; elles ne méritaient pas que j'y passe plus de quatre jours et voici bientôt dix jours que j'y suis. Au demeurant je ne puis consentir à écrire moins bien une petite chose qu'une importante; il y a quelque infirmité là-dedans.

Ce soir, après dîner, Copeau nous a lu le premier acte de *la Maison natale*.

18 *Juin.*

Enfin ! un jour splendide. Je vais bien, malgré mes défaillances d'hier et la mauvaise nuit qui suivit. Copeau est parti pour Étretat à bicyclette; étudié une heure l'*Étude en la b*, pour voir si je ne triompherai pourtant pas de cette gêne dont je parlais hier; mes doigts restent tremblants et paralysés jusqu'à la fin. M'obstinerai-je davantage ? J'y perds de la force et du temps.

Mathilde Roberty nous renvoie un article du *Journal de Genève*, qui déclare qu'il n'y a plus que deux théâtres à Paris qui comptent : le Vieux-Colombier et le Théâtre Français, puis éreinte la représentation de *Macbeth* à celui-ci, exalte *la Nuit des Rois* à celui-là. Ce succès triomphal me gêne presque, tant je m'étais accoutumé à prédire le non-succès au mérite, à reculer jusqu'à par delà le trépas la reconnaissance de *nos* vertus.

Copeau me déclare à nouveau son intention, dans l'article qu'il prépare, de bien établir la parenté de la Revue et du Théâtre et de revendiquer pour celle-ci les mêmes éloges.

Copeau se décide à me lire la longue lettre de Rivière qu'il vient de recevoir, lettre qui justifie mes appréhensions et montre combien fondées étaient mes craintes. Copeau à qui la tristesse de Ghéon tient autant à cœur qu'à moi-même, et qui n'admet pas que Jean Schlumberger ou Rivière la traitent négligemment, me lit du même coup la lettre sévère et indignée qu'il écrit en réponse à Rivière. Cette lettre bouleversera celui-ci sans doute, mais je ne puis que l'approuver. Et rien de toute cette confusion n'aurait eu lieu si Rivière avait été parler de cette affaire à Copeau, ainsi que je l'en priais instamment.

La tristesse que j'ai de cela (car j'aime aussi beaucoup Rivière) me retient éveillé une partie de la nuit. J'avais, avant de me coucher, lu le manuscrit (envoyé à Copeau) d'une fort bonne pièce de Villeroy que je l'encourage vivement à recevoir, et qui pourra être très amusante à jouer.

Copeau me pousse à traduire *As you like it*. Ça me sourit beaucoup.

Ce matin le courrier m'apporte un nouveau numéro des *Marges*, où la goutte de poison à notre adresse, comme dans chacun des numéros des *Marges*, sans aucune exception. Je serais curieux qu'un jour on s'amusât à les recueillir.

19 Juin.

Cuverville, hier, s'est endormi dans un nuage, qui transit encore ce matin la contrée. Peut-être ce climat engourdissant est-il un peu responsable du rétrécissement, de l'étranglement de presque tous mes livres, dont avec Copeau nous parlions hier soir. C'est à Cuverville que j'ai dû achever presque chacun d'eux, contracté et faisant effort pour retrouver ou maintenir une ferveur que, dans un climat sec (à Florence, par exemple), j'avais facile et naturelle. Je crois volontiers que, mieux favorisé par le climat, ma production aurait pu être plus aisée et, partant, plus abondante.

Sans parler de l'équilibre physiologique que je puis si difficilement et si dangereusement trouver ici.

20 *Juin.*

Tandis que je lisais sur le banc, un de nos chats à commencé, non loin de moi, à jouer avec une musaraigne. Je me suis approché doucement et, longuement, j'ai observé ce jeu. Une fois de plus j'ai pu admirer les extraordinaires *précautions* du chat pour *ne pas faire de mal* à sa capture. Comme il rentrait soigneusement ses griffes ! avec quelle délicatesse, parfois, il la saisissait dans sa gueule ! Jusqu'au dernier moment, la musaraigne a continué à avoir beaucoup plus peur de moi que du chat ; et même, à plusieurs reprises, c'est entre les pattes du chat couché, que la musaraigne allait chercher refuge lorsque je faisais un mouvement vers elle. Après dix minutes de jeu, le chat s'est un peu lassé, a donné plus de champ à sa proie, puis, enfin, comme il fait souvent, l'a laissée fuir. La musaraigne s'en est allée parfaitement saine et sans la moindre égratignure.

21 *Juin.*

Ayant parfaitement dormi cette nuit, je me suis mis ce matin au travail dès 5 heures ; mais mal entraîné et grelottant de froid et d'humidité, je n'ai guère rien fait qui vaille.

Lu la première scène de *Peines d'Amour perdues* (en anglais) ; j'aurais continué, mais mon édition de Shakespeare est en trop petits caractères et me fatiguait les yeux. Je me suis alors occupé à mes notes turques qui sont maintenant presque achevées. Il me tarde de passer à plus important.

Le désir d'écrire une comédie me tourmente chaque jour et presque à chaque heure du jour. Je voudrais que Copeau me donnât un sujet, comme Pouchkine donnait à Gogol celui du *Revisor*. Je crois qu'un bon sujet foisonnerait en ma tête à merveille, mais je ne puis trouver ce sujet *en moi* comme je fais celui de mes autres livres. Celui d'un drame doit, sinon être donné par autrui, du moins venir de l'extérieur, être *proposé*.

L'art dramatique ne doit pas plus chercher à donner l'illusion de la réalité que ne doit faire la peinture ; il doit faire œuvre avec ses moyens particuliers et tendre à des effets qui ne ressortissent qu'à lui.

Comme un tableau est un espace à émouvoir, une pièce de théâtre, c'est une durée à animer.

22 *Juin.*

J'ai trouvé dans l'avenue, hier matin, un petit étourneau tombé du nid, mais bien près de pouvoir voler. Tandis que j'écris à présent, il est là, tout près de moi, sur la table; ou plus exactement entre les doigts de ma main gauche, qui maintiennent ce carnet; c'est la place qu'il affectionne. Il rentre ses pattes, se gonfle, fait la boule; on sent qu'il est bien. J'avais tenté de le mettre dans une cage, mais il s'y meurtrissait; force est de le laisser en liberté dans la pièce, où il salit tout; toutes les dix minutes, il laisse tomber n'importe où une petite crotte liquide et corrosive. Je lui donne à manger du pain trempé dans du lait, mêlé à du jaune d'œuf dur; ou des petits vers de terre, dont il se montre friand. Il vient de voler de la table sur mon épaule, aussitôt qu'il m'a vu rentrer. Quand il est resté quelque temps contre ma main, je sens sur le dos de la main courir de petites démangeaisons bizarres; ce sont de minuscules parasites, dont il est couvert, qui déménagent. Encore une crotte...

23 *Juin.*

Achévé enfin ces malheureuses notes turques. J'ai honte de fournir si médiocre travail. Mes idées s'engourdissent et se rapetissent ici au point que, certains jours, rien plus de ce que j'ai dans la tête ne me paraît valoir la peine...

Je me suis ressaisi, pour le piano, et j'ai joué hier, — Agnès Copeau écoutant — à peu près aussi bien que je peux jouer lorsque je n'étudie pas davantage.

Mon étourneau m'amuse autant qu'il me dérange; outre que je ne me lasse pas de l'observer, lui n'a de cesse qu'il ne soit perché sur mon épaule — où je le laisserais volontiers s'il ne devait pas me salir. Une vingtaine de fois je l'ai repris pour le reposer sur la table, et enfin c'est moi qui me suis lassé; j'ai été chercher un torchon dont je me suis enveloppé le haut du corps; mais alors ça ne lui a plus rien dit d'y jucher.

Il se jette si goulûment sur les vers de terre, que je ne trouve pas le temps de les morceler; il happe tout d'un coup, puis un instant après s'étrangle et glousse, à croire qu'il va étouffer tout de bon. Il me suit quand je marche de long en large dans la galerie, trotte après moi, et, si je m'arrête, grimpe le long de ma jambe en voletant.

Pour aérer la lingerie je laisse deux fenêtres ouvertes,

mais dont je ferme les volets, ce qui assombrit un peu lugubrement la pièce. Pour égayer mon étourneau je me suis risqué à le descendre sur la pelouse, à l'heure du thé, tandis que n'étaient avec nous que la Moune, Miquette et Toby. Ce dernier était si excité qu'il tremblait de tous ses membres; Em. terrifiée a couru chercher la laisse pour l'attacher. Quant à la Moune et à Miquette, ils m'obéissent si bien que je n'ai avec eux aucune crainte; même l'oiseau s'est approché, a sautillé autour de Miquette, qui, trouvant sans doute sa position humiliante, détournait la tête et faisait semblant de ne pas le voir. J'ai laissé l'étourneau au vert une dizaine de minutes; puis je l'ai remonté dans la lingerie, sans le maintenir, librement perché sur mon doigt.

24 Juin.

J'ai dû désertier la lingerie, que mon oiseau rend inhabitable; toutes les heures je monte lui donner à manger. Il s'était trempé dans l'assiette de lait que j'avais laissée; j'ai voulu le laver; l'eau que j'apportais dans une soucoupe a semblé tant le réjouir que j'ai aussitôt couru chercher un récipient plus profond, où il puisse s'ébrouer; ce qu'il a fait presque aussitôt. Ensuite il semblait un peu transi, et comme avec le brouillard de ce matin, je craignais qu'il n'eût du mal à se réchauffer, je l'ai gardé longtemps dans la paume de ma main.

Vers le milieu du jour, tandis que les chats étaient devant la maison, je l'ai amené sous le hêtre pourpre; mais sans doute grisé par le peu de vent qui soufflait, il a brusquement quitté mon doigt et volé tout droit dans le massif de lauriers du Portugal qui borde l'allée aux fleurs. J'ai eu grand'peur de ne plus pouvoir le ressaisir; heureusement j'avais pris avec moi la boîte de vers; je lui en ai tendu un et, tandis qu'il essayait de le happer, il s'est laissé reprendre.

Sitôt dans l'herbe il a détalé devant moi, et comme il n'avait plus faim, j'avais beau lui tendre mon ver... J'ai bien cru qu'il était perdu. J'en avais un chagrin atroce.

J'espère tant que, dans quelques jours, lorsqu'il pourra voler et s'enfuir par la fenêtre de la lingerie que je laisserai ouverte, j'espère tant qu'il prendra l'habitude de revenir piquer sur ma table les vers que j'aurai pour lui en réserve.

J'ai achevé mes notes turques hier soir; les ai lues à

Copeau, assis tous les deux sur le talus de la route auprès de la maison de Dumont.

Je revois à présent mes traductions de Whitman.

25 *juin.*

La baignoire que j'ai donnée à mon oiseau est beaucoup trop étroite; il y peut tout juste entrer, mais une fois qu'il est là-dedans, il ne peut plus s'ébrouer et battre des ailes; alors, après qu'il y a trempé les pattes, le bec et le bout de la queue, il sort et, parallèlement au bassin, tout à côté, tout contre, il se baisse, s'accroupit, se tremousse exactement comme s'il était dans l'eau. Mais tout de même il n'est pas dupe; alors il se fâche, donne du bec contre les parois du bassin, rentre et ressort et finit par s'asperger tant bien que mal.

Mais je crains de ne pouvoir le conserver; il a une sorte de diarrhée, que je ne sais comment combattre; c'est mousseux et jaunâtre et terriblement fréquent; de plus, cela sent horriblement mauvais; j'ai du mal à rester dans la pièce. Avec ça très guilleret; mais à présent il refuse les vers de terre...

27.

Je me croyais seulement au 26 juin. Je n'ai pas conscience d'avoir laissé passer de jour sans écrire dans ce carnet; et sans doute n'y écrirais-je plus, si je n'y écrivais pas tous les jours.

Il a fait très beau tout aujourd'hui. Je me suis levé d'assez bonne heure, et j'ai été promener mon oiseau dans le potager avant que les chats ne soient sortis du grenier. Le petit a sans doute reconnu dans l'air un cri d'étourneau, car, tout à coup, lui complètement muet d'ordinaire, s'est mis à crier, à appeler précipitamment. Un instant j'ai espéré que l'autre allait répondre. J'avais descendu une chaise et j'ai longtemps attendu. Vers 8 heures j'ai remonté l'oiseau dans la lingerie. Je suis retourné près de lui après le thé; il semblait si triste et la pièce me paraissait si sombre auprès de la resplendissante lumière du dehors, que j'ai pris le parti de le remettre dans la volière où je l'avais d'abord mis le premier jour. Il s'est blotti au soleil et n'a guère bougé de toute la matinée. Je me suis occupé de lui chercher des vers et des graines, puis à lui aménager une baignoire où tout

aussitôt il s'est précipité; puis il est retourné à sa première place. Il ne fuit pas quand je m'approche et semble aimer que je lui caresse le dessus de la tête, comme on fait aux chats; alors il allonge le cou et se fait le plus haut possible.

J'ai perdu à ses soins toute ma matinée, moins une heure (étude de piano).

Hier soir j'avais lu le *Post-Office*, dont Macmillan me communiqué les épreuves. Ce matin je lui écris mon intention de le traduire. Copeau, qui vient de le lire également, est très disposé à le monter au Vieux-Colombier.

Renvoyé à Kippenberg le « probekapitel » des *Caves* traduit par Bassermann, en y reportant les corrections proposées par M^{me} Mayrisch.

Revu ma traduction de Walt Whitman. Je travaille ridiculement peu, honteusement peu.

Dans deux jours j'accompagnerai Copeau à Paris et j'assisterai à la réunion de la Revue. A mon retour, plus distrait par rien, j'espère, j'aurai un mois qu'il s'agit d'exploiter àprement.

28 Juin.

Ce soir, avant dîner, j'ai donné la liberté à mon sanzonnet. Au matin je l'avais sorti dans le jardin de la serre, mais il était resté perché sur une branche de prunier; j'ai pensé qu'il serait une proie trop facile pour mon chat, et je l'ai rentré encore dans sa cage; mais vers la fin du jour il s'est mis à si bien voler, que j'ai cru pouvoir le laisser partir.

Je l'ai porté derrière la porte qui mène au tennis; et, cette fois, sitôt que j'ai ouvert la main, il a volé, presque au-dessus de ma tête, jusqu'à une branche de pommier, où il est resté. J'ai dû le quitter pour aller dîner; après le dîner, il y était encore, et c'est, je pense, à cet endroit qu'il aura dormi.

Mis au net mes traductions de Whitman; dont je suis satisfait.

Dans mes rapports avec Copeau je souffre; et presque constamment, de ceci — qu'il me semble qu'il connaît trop bien mes limites, et constamment je le sens les

sentir. Je me souviens, lorsque j'étais enfant, de ma tristesse, lorsque j'atteignis pour la première fois l'extrémité du bois de la Roque, et que je compris que je ne m'y perdrais plus.

Il est étrange, du reste, il est déconcertant combien mon être entier se dispose suivant l'opinion qu'on en a.

29 *Juin.*

Cet après-midi, Copeau m'a demandé de l'aider pour sa traduction de Whitman, c'est-à-dire de lui servir de secrétaire.

Nous nous étions assis sur le banc, derrière la maison qu'ombrage un coudrier; puis bientôt, quittant le banc tous deux, nous nous sommes étendus sur la pelouse au bord de l'allée. Nous allions quitter notre travail pour aller goûter, lorsqu'est venu à nous, sautillant à travers l'herbe, et tout empressé, mon petit sansonnet. Il est venu de lui-même tout contre ma main, et n'a fait aucun mouvement de fuite quand j'ai voulu le prendre. Dans ma main il ne s'est absolument pas débattu; il avait l'air heureux d'y être. J'ai couru à la cuisine demander qu'on me prépare du lait et du pain trempé et, de peur des chats, j'ai reporté l'oiseau dans la volière. Il a mangé très volontiers, mais pourtant ne s'est pas jeté sur la nourriture avec une telle avidité qu'il parût que la faim seule le ramenât. J'en aurais crié de plaisir. Je lui ai préparé sa pâtée avec un œuf dur; ai changé l'eau de sa baignoire, et suis resté longtemps près de lui. Désolé de devoir partir demain. Dès mon retour de Paris je lui rendrai la liberté.

30 *Juin.*

Je trouve à Paris à la fois l'article de Souday et l'article de Lucien Maury sur *les Caves*. Ce dernier article m'intéresse en ceci qu'il n'aurait pu être écrit — ou pas tout pareil — si j'avais maintenu la préface que j'avais à peu près écrite; j'y disais entre autres choses, et terminais cette préface ainsi :

« Récits et Soties, je n'écrivis jusqu'à présent que des livres ironiques — ou critiques si l'on préfère, dont sans doute voici le dernier. »

Il y a amusement, et même quelque avantage à laisser errer d'abord les critiques. Mais comment m'étonnerais-je qu'ils n'aient pas compris aussitôt que ma *Porte*

Étroite était un livre critique ? A présent, dans *les Caves*, Lucien Maury croit voir une affirmation de nihilisme.

Que les grands champs de céréales étaient beaux sous l'écrasant soleil d'aujourd'hui ! Que les hommes dans le train étaient laids !

1^{er} Juillet.

J'ai traîné tout le long de ce jour orageux un mal de tête humiliant.

Ce matin cependant j'ai été à Orsay, pensant que ma visite inattendue réjouirait Ghéon plus que notre rencontre demain à la réunion de la revue, où nous ne pourrions rien nous dire. Dans le train régnait une terrible chaleur; franchissant une zone ardente, nous avons été nous assoir Ghéon et moi dans le grand parc d'Orsay, qu'on est sur le point de lotir. Nous nous sommes assis sur un banc de bois, près d'un petit lac où naviguaient des cygnes; l'un de ceux-ci, un cygne énorme, de plumage abondant, floconneux, le plus beau cygne sans doute que j'aie vu, est sorti de l'eau pour faire sa toilette, tout près de nous, sur l'allée. Le souvenir des récits de Ghéon sera joint à celui de ce cygne; Ghéon m'a raconté la fin de son voyage en Grèce et sa traversée d'Italie. J'accepte volontiers que souvent Ghéon vive à ma place.

Déjeuné à Orsay avec Ghéon et son oncle, que j'ai accompagné jusqu'à Paris. Dans notre wagon était Croué qui allait comme moi au Vieux-Colombier. Dormi une demi-heure dans la loge de Copeau (grâce au Vouvray de Ruyters j'avais à peine fermé l'œil cette nuit). Ai traîné ma migraine chez les Van Rysselberghe (que je n'ai pas trouvés), puis sur les boulevards où je dîne.

Pourquoi je note tout cela ? Uniquement par peur d'interrompre.

Après dîner, mon mal de tête s'est dissipé. J'ai été voir le pauvre père La Pérouse. A 8 heures il n'était pas encore rentré. Il se trouvait que c'était précisément l'anniversaire de sa femme, qui m'a reçu au milieu de ses bouquets de fleurs. J'avais déjà fait une visite assez longue quand est arrivé le pauvre vieux, qui s'est plaint interminablement, ressassant ses craintes chimériques. La fenêtre était ouverte sur la rue et la pièce n'était éclairée

que par le bec de gaz de la rue; le père La Pérouse faisait face à la fenêtre et l'ombre compliquée de l'appui de la fenêtre dessinait des ornements sur ses joues. À cause de cela je ne pouvais trop me rendre compte de l'état de ce pauvre visage, que j'ai tant aimé, tant vénéré. Il m'a retenu encore longuement, ensuite, sur le pas de la porte, dans le noir, puis enfin m'a pris dans ses bras et embrassé encore une fois, comme s'il ne devait plus me revoir.

Il est extrêmement affecté du départ de sa petite-fille pour l'Amérique. Elle doit aller passer deux mois à Chicago, chez d'anciens élèves du grand-père, dévoués et « de toute confiance », affirme M^{me} La Pérouse. Mais « une jeune fille ne doit pas quitter sa mère », répète inlassablement le pauvre vieux; et il n'y a pas moyen de déloger cet axiome.

Je pensais ensuite aller chez Marcel Drouin; mais, en passant place de l'Étoile, les feux de la foire de Neuilly m'ont attiré; j'ai gagné en métro la Porte Maillot puis suis remonté assez loin, sans rien rencontrer que de morne et d'insipide... Non, cela ne tenait pas à moi, car le mal de tête m'avait complètement quitté et j'aurais fait plaisir de peu de chose.

3 *Juillet.*

Retour à Cuyerville.

Rien pu noter hier; n'ai pas été un instant seul. Le matin j'ai vu Marcel; puis les Théo chez qui j'ai déjeuné.

Ensuite j'ai regagné en auto les bureaux de la Revue, où étaient assemblés Copeau, Schlumberger, Gallimard, Tronche, Rivière, Drouin et Ghéon. Nous avons tenu séance jusqu'à près de six heures.

Parti avec le petit Jean T. par le train de 1 heure 9; j'arrive ici pour dîner, fourbu et exaspéré par la longueur du voyage. J'écris comme dans un rêve.

Je rapporte à mon sansonnet une belle grande cage à barreaux de bois. Certainement il m'a reconnu, car il s'est empressé vers moi venant se faire *gratter* la tête, — tandis que Em. me dit qu'il est comme éperdu chaque fois qu'elle entrait dans la cage.

4 *Juillet.*

Ce matin, départ de M^{me} Copeau et des trois enfants qui rentrent au Limon.

Certainement l'étourneau me reconnaît. Je l'ai sorti dans le jardin; il ne cherche pas à fuir, bien qu'il puisse parfaitement voler; et même il est trop peu farouche; quand il est sur le sol et que je le repousse du pied, il s'en prend à ma chaussure, comme faisaient les pingouins de l'expédition Scott. Par crainte des chats, je le remets en cage au bout d'un instant. Mius affirme qu'il serait bon de lui percer avec une épingle certaine petite capsule blanche, au-dessus de la queue, chargée de pus et qui le gêne; il dit avoir fait la même opération à sa tourterelle, et que les parents la font aux petits, tant que ceux-ci ne sont pas d'âge à se la faire eux-mêmes; car, à l'entendre, il faudrait recommencer tous les quatre jours.

J'ai relu ce matin mes notes turques que j'ai promis à la Revue. J'envie J. E. Blanche qui couvre une douzaine de pages par soirée. Je n'aime plus les choses lentement écrites. Ce carnet, comme tous les autres « journaux » que j'ai tenus, a pour but de m'apprendre à écrire rapidement. Je me redis la phrase d'*Armance* : « Je parlais beaucoup mieux depuis que je commençais mes phrases sans savoir comment je les finirais. » Il faudrait même consentir à quelque impropriété dans le choix des mots et quelques incorrections de syntaxe. Il faudrait surtout ne pas céder à ce *nombre* qui mesure mes phrases et souvent décide du choix des mots. Et d'abord il faudrait n'avoir point l'esprit engourdi comme je l'ai presque sans cesse à Cuverville.

Dimanche.

Nous ne sommes plus ici que nous trois; je veux dire : Em., Jean T. et moi. Rien de plus différent des enfants Copeau que Jean T. Je le crois intelligent; très intelligent même; mais il ne dit que des sottises, parlant à tue-tête, à tort et à travers, tout le long du jour, non point tant par expansion naturelle et besoin de se dépenser, que par désir d'attirer l'attention, d'occuper autrui de sa personne; il ne fait pas un geste qu'il ne l'annonce, et il ne fait ce geste que pour qu'on l'admire le faire. A chaque instant il change de jeu; il semble qu'il ne s'amuse à aucun, mais cherche à être vu s'amusant. Au demeurant tous les défauts de cet enfant, on les dirait acquis et je crois qu'ils sont de surface. S. T. croit élever bien ses

enfants parce qu'elle s'occupe d'eux sans cesse; abandonné à soi, ce petit serait tout autre et laisserait paraître son naturel, qu'il a bon; mais, à présent, même sa joie et son rire sont faussés. Em., elle aussi, prête à tous ses propos une oreille trop complaisante. Le pire c'est que cette habitude de dire tout ce qui lui passe par la tête, et sans être jamais moqué, le rend comme incapable de réflexion. Je m'étonne si cela ne lui laisse de fâcheuses dispositions dans l'esprit. En attendant, plus aucun de ces mots charmants dont, il n'y a pas longtemps encore, il était coutumier. — Au demeurant, cet enfant si désobéissant, si insupportable avec ses parents, est ici la sagesse même.

6 Juillet.

Je reçois le dernier volume de Griffin : *Voix d'Ionie*. En vain j'y prête la plus affectueuse attention : cela me met l'esprit et les nerfs à la torture, si parfois cela contente un peu mon cœur. Extraordinaire méconnaissance de la qualité des mots et des exigences de la syntaxe. « ... devant le soc dont j'éventrais le sable aride. » — « Mentor déposa ta grâce vagissante et exigüe. » Etc..

Travail insuffisant; je donne trop à l'étude du piano; et, sous prétexte de me libérer, je remets toujours le plus important par delà les menues besognes insignifiantes. Je lis un manuscrit de Combette : *L'Isolement* (qui du reste me plaît beaucoup) — je commence à traduire le *Post-Office*; j'écris des lettres; le temps fuit — et tout ce que j'ai à dire d'important reste à dire. Tout ce que j'ai écrit jusqu'à ce jour n'a été que pour le préparer. Je n'ai fait que creuser la place. Toute mon œuvre jusqu'à présent n'a été que négative; je n'ai montré de mon cœur et de mon esprit que l'envers.

7 Juillet.

La difficulté c'est de consentir à laisser prendre le pas à tel sujet sur tous les autres; comme toujours le moins lourd est le plus agile et passe le premier. C'est du *Traité des Dioscures* que je m'occupe ce matin. Mais, encore ici, l'enchevêtrement de mes idées est extrême et chacune d'elles à son tour me paraît pouvoir servir d'exorde, de clef de voûte ou de conclusion. Sans doute me contenterai-je de les noter sur feuilles éparses, et sans chercher

à les ordonner. Aussi bien ai-je retrouvé dans les papiers emportés de Paris, un certain nombre de matériaux qui devaient entrer dans la composition de l'édifice; je laisserai tout cela à l'état fragmentaire.

Ma chatte attend ses petits d'heure en heure; elle rôde inquiètement de chambre en chambre à travers toute la maison. Son panier est installé dans le grenier; mais cela ne lui suffit pas; ce qu'elle veut c'est que toute sa famille soit autour d'elle, et constamment elle redescend pour rassembler ses autres enfants. L'un d'eux la tette avec frénésie. Comment peut-elle avoir déjà du lait?

8 Juillet.

Depuis trois jours je tâche de faire un peu travailler Jean T., ou du moins d'occuper son esprit et de le forcer à réfléchir. Ce petit, qui pourtant ne paraissait point bête, a l'esprit d'une consternante versatilité. (Je cherche en vain un mot mieux approprié à cette inattention et à ce défaut de logique.) Je voudrais lui apprendre à différencier masculin et féminin; mais il brouille cela avec la notion des « contraires » et, après trois demi-heures d'efforts (une demi-heure chaque matin), il me dit que le contraire de blanc, c'est blanche, ou que le féminin de grand, c'est petit. Je m'y prends de toutes les manières et j'y apporte autant de patience que pour un chien ou mon oiseau, et même beaucoup plus, mais je ne parviens pas à réveiller la jugeotte de ce jeune cerveau.

Ce soir il vient de me donner une véritable représentation d'illogisme et d'incoordination d'idées. J'étais entré dans la cage de mon sansonnet à qui je rends la liberté chaque soir après que les chats sont enfermés, et qui chaque matin y revient de lui-même; des enfants s'étaient amusés de derrière la volière à lui faire peur, de sorte que j'avais quelque peine à le réapprivoiser. Jean T. était venu à la porte, était resté un instant à me regarder, puis, comme je craignais qu'il n'effarouchât à son tour l'oiseau, je lui avais dit de repartir. Quand ensuite, l'oiseau étant calmé, je veux sortir avec lui, je découvre que Jean, en repartant, avait fermé la porte de la volière par dehors. J'eus tout le mal du monde à faire manœuvrer le loquet; comme il avait plu, le bois était gonflé et se

prêtait mal à mes efforts; je dus inventer un système de crochet avec un fil de fer de la volière, etc.. Ce n'est pas pour cela que je raconte ce petit fait, mais bien pour l'interrogatoire de Jean qui suivit.

- Tu sais que tu avais fermé la volière en t'en allant ?
- Oui ! Comment que tu as fait pour sortir ?
- Alors tu voulais m'enfermer ?
- Non. Quand j'étais là, tu as fait un geste; j'ai cru que tu voulais sortir.
- Mais tu as vu que je n'étais pas sorti.
- Bien sûr ! que j'ai vu que tu n'étais pas sorti.
- Alors tu savais que tu m'enfermais.
- Mais non je ne savais pas que je t'enfermais.
- Tu savais pourtant qu'on ne pouvait pas ouvrir de l'intérieur.

— Bien sûr. Comment que tu as fait pour sortir ? Etc..

Em., pendant le dîner, l'interrogea à nouveau, avec le même résultat. Et certainement cet enfant n'a pas voulu me faire une farce; simplement il n'a pu lier dans son esprit que de fermer ce loquet empêchât ma sortie de la cage. Et il n'y avait là qu'étourderie; mais l'étonnant c'est que cette étourderie se prolonge, et qu'il ne paraît pas pouvoir le remarquer.

De même lorsque Em. lui lit une histoire, il rit à tort et à travers, et interrompt pour demander si c'est le seau qui est dans la lune ou la lune qui est dans le seau, ou le renard. Tout est discontinu en lui.

* * *

Cuerville. 8 Juillet.

J'ai beau me prendre par les épaules; je n'obtiens rien de moi — ou que si peu !

Ce matin une heure de piano.

Une demi-heure à faire travailler Jean T..

Une heure de traduction de Tagore.

Une demi-heure de correspondance.

Après-midi — deux heures au piano.

Lu du Combette.

Écrit divers souvenirs.

J'ai la tête lourde et me sens sans valeur, sans vigueur, sans vertu.

9 *Juillet.*

Ce carnet m'inspire beaucoup moins que l'autre; c'est absurde et j'ai honte à l'avouer, mais le format du papier, sa qualité, sa couleur empêchent ou favorisent extraordinairement ma pensée; j'aurais voulu continuer ce journal sur des cahiers de même format que le premier.

Je me cramponne au travail tant que je peux, mais ne vauds rien et suis abominablement tourmenté.

Un pigeon-voyageur est venu se poser, tantôt, sur une des fenêtres du couloir. On voyait à sa patte le petit anneau que formait la correspondance.

Les bonnes m'ont dit que je n'avais qu'à tâcher de m'en saisir, puis d'annoncer dans un journal de Rouen ou du Havre que je le tenais à la disposition de qui viendrait le réclamer. Mais le pigeon s'est envolé quand j'ai voulu ouvrir la fenêtre; s'est d'abord perché en haut du toit, puis a disparu. Je me suis vivement reproché de n'avoir pas attendu la nuit pour l'approcher; je l'aurais alors facilement saisi. D'où venait-il? Porteur de quel message? — Sans doute en langage chiffré... Longtemps je n'ai pu penser à rien d'autre.

Vers le soir je suis descendu vers les fonds, profitant du temps splendide. Été jusque près des Dumont. Trois enfants seulement sont venus près de moi; celui à qui je m'étais le plus attaché a pris, depuis hier, du service sur une ferme, et je ne sais quand je pourrai le revoir. L'autre frère, qui s'est assis tout près de moi sur le talus, a les cheveux pleins de lentes.

J'écris ceci sans presque plus y voir, après dîner, sur le banc devant la maison. Une telle inquiétude de toute la chair que je ne pourrai ni lire, ni travailler, ni dormir.

10 *Juillet.*

J'ai pourtant pris sur moi d'étudier mon piano hier soir, et ce matin, après une nuit moitié blanche, je ne vais pas trop mal. Temps splendide. Ce matin : piano; fait travailler Jean T., puis sorti dans l'avenue écrire quelques lignes sur la mythologie grecque.

Le petit Jean T. a sensiblement mieux répondu et je crois que tout le mauvais chez lui se ramène à un extraordinaire défaut d'attention.

Chaque matin j'admire à neuf la gentillesse de mon sansonnet qui, lâché de la veille au soir et après avoir

passé la nuit je ne sais où, vient m'attendre sur la pelouse et vole quand je parais avec sa pâtée d'œuf et de pain dans une soucoupe. Il se perche d'abord sur mon bras, puis, après une première becquée, se renvole; je remets ensuite la soucoupe dans la cage, où il rentre de lui-même peu d'instant après. Je le reporte alors dans la volière.

Meilleure hygiène, meilleure santé, meilleur travail.

11 *Juillet.*

Nuit à peu près blanche.

Il a fait une rare chaleur. Je n'ai presque rien pu faire que lire *Wuthering Heights*, que j'ai à peu près achevé ce soir.

12 *Juillet.*

Je reçois ce matin, renvoyé par Tronche, le numéro de *l'Éclair* (22 juin) où Henri Massis croit devoir sonner le tocsin au sujet des *Caves*.

J'y ai trouvé grand profit; car, si les accusations qu'il dirige contre moi sont fausses, du moins me faut-il reconnaître que j'ai fait en sorte de les provoquer.

Somme toute, ce que Massis et les autres me reprochent c'est de s'être mépris, dans leurs premiers jugements sur moi.

Dans celui qu'ils portent aujourd'hui ils se méprennent bien davantage et me le pardonneront encore moins. Je crois que mes livres auraient été jugés tout différemment si j'avais pu les publier d'un seul coup, ensemble, à la fois, comme ils ont grandi dans mon esprit.

« Publier d'un coup ses œuvres complètes » — je me souviens combien m'avait ébloui cette phrase lorsque je la lus dans la *Correspondance* de Flaubert. Mais cela n'eût pas été *naturel*.

Et comment eussé-je consenti à repousser l'enseignement que m'apporte la réaction de mes livres sur le public?

J'écris à Beaunier :

« Donc je m'arme de patience (une lettre de lui, avant-hier, m'annonce que l'article de lui sur les *Caves*, qui devait paraître dans la *Revue des Deux Mondes* de juin, ne pourra passer qu'en septembre); vous avez bien fait de m'écrire, car déjà j'allais penser : il y renonce.

» Mais je vais, si vous le permettez, profiter de ce délai pour vous donner connaissance de la préface que j'avais écrite pour les *Caves*, et que j'ai déléaturée sur épreuves.

» J'y apprenais au lecteur que *les Caves du Vatican* habitaient depuis plus de quinze ans dans ma tête, comme aussi j'y avais porté plus de quinze ans *la Porte Étroite* et à peine un peu moins *l'Immoraliste*, premier sorti.

» Tous ces sujets se sont développés parallèlement, concurremment — et si j'ai écrit tel livre avant tel autre c'est que le sujet m'en paraissait plus « at hand » comme dit l'Anglais. Si j'avais pu, c'est *ensemble* que je les aurais écrits. Je n'aurais pu écrire *l'Immoraliste*, si je n'avais su que j'écrirais aussi *la Porte Étroite*, et j'avais besoin d'avoir écrit l'un et l'autre pour pouvoir me permettre les *Caves*.

» Comme aussi j'ai besoin d'avoir écrit les *Caves* pour écrire... le reste.

» Pourquoi j'appelle ce livre *Soie* ? Pourquoi *récite* les trois précédents ? Pour bien marquer que ce ne sont point là des *romans*. Et j'achevais ainsi ma préface : *Soies, récite*, je n'ai jusqu'à présent écrit que des livres *ironiques* — ou : critiques, si vous préférez — dont sans doute voici le dernier.

» Puis j'ai supprimé cette préface, estimant que le lecteur n'avait que faire de ces confidences. Mais le critique, peut-être... et c'est pourquoi je vous récris cela — dont, après tout, vous êtes bien libre de ne pas tenir compte, et que vous resterez censé ignorer, si cela dérange votre article.

» Veuillez croire, mon cher Beaunier, à mes sentiments les meilleurs. »

Braffy. 13 Juillet.

Ce matin, dès six heures, j'ai pu remettre en cage mon sonnet qui a volé vers moi aussitôt qu'il m'a vu venir.

Il faisait froid et tout le pays était sous le brouillard. Ce soir le ciel est ineffablement splendide. J'ai fait avec Jean Schlumberger une assez longue promenade dans les bois.

Longuement parlé avec lui, après dîner, remontant et descendant la route entre la barrière de l'entrée et la maison. Trop fatigué ce soir pour noter quoi que ce soit.

14 *Juillet.*

Le secret de presque toutes mes faiblesses, c'est cette affreuse modestie dont je ne parviens pas à me guérir. Je ne me persuade pas que j'aie droit à rien.

Ils m'ont cru révolté (Claudel et Jammes) parce que je n'ai pu obtenir — ou voulu exiger — de moi cette lâche soumission qui m'eût assuré le confort. C'est peut-être ce que j'ai de plus protestant en moi : l'horreur du confort

Le Havre. 15 Juillet.

J'ai conduit Jean Schlumberger au bateau de 9 h. 30 qui devait le ramener à Trouville. Je rentre à Cuverville par le train de 11 heures. Nous avons interminablement rôdé hier soir, et, à minuit et demie, comme nous rentrions enfin, j'ai laissé Jean courir encore, et j'ai couru encore de mon côté. Lui n'est rentré qu'à 2 heures et demie. J'étais couché depuis plus d'une heure.

Il y avait, en travers de certaines petites rues sordides, de modestes orchestres composés d'un ophicléide et d'un cornet à pistons, juchés sur une estrade sommaire, qui faisaient tourner quelques couples sur le pavé. Des tas de tout petits enfants circulaient parmi les filles. Sur la place et tout le long du quai du bassin, une foire, boultiques de tir, carrousels, etc... Dans une guérite, close par devant par un vitrage, on voit le haut du corps d'un « astrologue » qui dit la bonne aventure. Il est assis de profil devant un énorme livre latin dressé devant lui (je n'ai pu voir au juste quel était ce livre — mais seulement qu'il était en latin); il porte des lunettes et ressemble, à s'y méprendre, à Léautaud. Quand on vient le consulter (je n'ai vu le consulter que des jeunes filles), il porte à sa bouche l'extrémité d'un porte-voix, je veux dire : d'un tube acoustique, qui traverse le vitrage, et dont la consultante met l'autre extrémité à son oreille. Elle sourit comme malgré elle, et rougit beaucoup; puis, pendue au bras d'une compagne, s'enfuit rapidement et se perd dans la foule.

Devant une sorte de grand cirque carré où s'exhibent des « hercules », une pauvre nabote au visage huileux, se lamente. Son enfant de huit ans n'est pas rentré depuis deux jours à la maison. Elle décrit sa mise : « Il avait un petit maillot rouge et vert... » « Avec du jaune et du bleu »,

crie un loustic dans le groupe qui l'entoure. Elle proteste en trépignant : « Non, Messieurs, il n'avait pas de jaune ! C'est des menteries; il n'avait pas de jaune. » Certainement cette femme est ivre; mais ce qu'elle dit n'en est peut-être pas moins vrai. Je m'approche d'elle : « Et vous ne savez pas du tout où il est parti, votre enfant ? — Mais si, mon bon Monsieur : il est là-dedans (elle désigne la baraque de toile). Il a dit qu'il se f'rait saltimbanque. C'est-il pas malheureux?... » Les quolibets de la foule l'empêchent d'achever. Avec Jean nous rentrons dans la baraque, mais nous cherchons en vain des yeux un enfant qui réponde au signallement donné par la mère.

Devant la terrasse du grand café *Tortoni*, comme nous rentrions, un malheureux bateleur amusait les buveurs attablés en s'enfonçant dans la bouche des objets de plus en plus gros; c'était d'abord un verre qu'encerclaient ses lèvres; il l'entraît par le côté des bords, de sorte que cela faisait un bruit de soupape lorsqu'il l'enlevait; puis enfin c'était un cul de bouteille qui lui distendait hideusement le bas du visage; la lèvre, autour, ne faisait plus qu'un mince fil rose qu'on eût dit prêt à se rompre; c'était si laid, si douloureux, qu'on pensait que cela méritait récompense, et la recette fut abondante.

16 Juillet.

Corrigé mes épreuves pour la revue; somme toute, pas trop mécontent de cette *Marche turque*. J'espère en tout cas qu'elle est assez insignifiante pour ne pas me faire trop crier après : j'ai besoin de respirer.

Beau sujet de roman : la jeune fille qui va se marier contre le gré de ses parents avec quelqu'un dont le passé a prêté à redire. Peu à peu elle parvient à faire accepter son mari; mais c'est elle qui, tandis que la famille découvre à ce mari de plus en plus de qualités; comprend qu'elle s'illusionnait sur son compte. Par fierté elle dévore toutes ses tristesses, ses déconvenues et se trouve d'autant plus seule, qu'à présent la famille prend le parti du mari, contre elle, et à cause de l'habileté qu'elle a eue d'abord à faire valoir son mari.

K. est arrivé à la tombée du jour.

17 Juillet.

Parlé un peu à K.; lui ai demandé s'il était bien sûr

de ne pas viser plus bas que la cible, en préparant l'École de Commerce.

Écrit à Copeau qui s'étonne qu'on ne parle pas plus des *Caves* : « Comment m'étonnerais-je que ça ne sonne pas ? Je n'ai pressé aucun bouton. »

18.

Ce matin me parvient le nouveau numéro des *Marges*, qui, non contentes de m'étrangler dans un copieux article signé Le Cardonnel, citent encore, dans la partie des notes, les passages les plus désobligeants de l'article de Massis, et tournent en ridicule les maigres éloges de Souday.

Les deux citations des *Caves* que fait Le Cardonnel sont émaillées de fautes grossières qui font de mon texte une chose informe; « le vague ruisseau de la ville » — pour « la vague rumeur », etc..

Je tâche à ne pas me laisser trop empoisonner par le spectacle de ces vilénies. Je n'attends une aide, un appui que de *l'inconnu*.

Ce soir, du reste, je vais bien et me sens assez fort — malgré une nuit complètement blanche à la suite d'une trop longue partie de tennis que je n'ai pas su refuser à K. (ce pauvre petit n'a ici aucune distraction) et je me persuade que la situation que me font ces haines combinées, est unique, et bien celle que je devais souhaiter d'avoir.

Mais pas de grimaces !

J'ai laissé mon oiseau dehors presque tout le jour. Il vient à mon appel; il surgit d'un buisson, vole d'abord autour de moi, s'en va au loin, puis revient se poser sur mon épaule, ou sur mon bras; il ne s'envole pas quand je marche, et je me promène avec lui dans le jardin. Vers l'heure du goûter, les chats l'ont aperçu sur l'herbe et, si je n'étais accouru, c'en eût été fait de lui. Il s'est laissé ramener jusque dans sa volière sans quitter mon épaule où il s'était de nouveau perché.

19 *Juillet*.

Ce matin mon pauvre sansonnet s'est laissé déchirer par les chats. Ils se sont jetés sur cette petite chose sans peur et sans défense; j'étais au piano, mais tout à coup

j'ai reconnu son appel. Au même instant Em. qui, du perron, voyait la scène, accourut avec un peu de poisson dans l'espoir de leur faire lâcher prise. L'oiseau avait fini par échapper, mais pour tomber un peu plus loin, sans forces. Il remuait encore; je l'ai pris dans ma main; je n'ai pas perdu tout aussitôt l'espoir de le ranimer, car on ne voyait sur lui qu'une insignifiante blessure; du moins il me semblait ainsi; j'ai voulu lui faire boire un peu d'eau, mais il n'a pu l'avaler et s'est abandonné bientôt à la mort ¹.

20 *Juillet.*

Avant-hier soir j'ai pris sur moi de parler à K.; c'était après dîner; nous marchions côte à côte dans l'allée aux fleurs. « Si je crois volontiers, lui ai-je dit, que F. suit sa voie en entrant à l'École de Commerce, je n'en suis pas également assuré pour toi. Je voudrais être plus assuré (je répétais mes mots, cherchais péniblement à terminer mes phrases), plus assuré que, dans quelques années, tu n'aies pas à te rendre compte que tu as laissé inemployées les meilleures parties de toi-même. » Alors il a fait un mouvement; j'ai cru qu'il allait protester, mais, comme il ne disait rien, je lui ai pris le bras et j'ai continué : « J'aime beaucoup F., et ce que je vais dire ne contient aucun mépris pour lui; mais j'ai toujours considéré que tu avais en toi plus de dons qu'il n'en a, et que tu es appelé à quelque chose de... (je n'ai pas osé dire : de meilleur — et au contraire, j'ai ajouté : Oh ! je ne fais pas ici de hiérarchie, mais je sais combien tu es aisément... Et de nouveau j'ai été pris de timidité; je n'ai pas osé dire : influençable)... Je veux dire : combien tu te mets volontiers au diapason du milieu dans lequel tu te trouves. Et précisément je voudrais être plus assuré que ce ne soit pas l'influence de ce milieu, de ces camaraderies qui te fait aujourd'hui te diriger toi aussi vers... »

Il ne m'a pas laissé achever; a protesté qu'après examen des programmes il a compris nettement que cette École de Commerce était ce qui lui convenait le mieux et que d'ailleurs je m'en faisais une idée fausse si je me

1. Cette patience et cette « patte de velours » dont use le chat avec les animaux qui trottent, et que j'ai souvent observée, il ne l'a jamais pour ceux qui volent et pourraient ainsi lui échapper.

figurais que son niveau intellectuel ou social était inférieur.

Il y avait une grande assurance dans le ton de sa voix, dans son attitude; et quand il m'entendit parler de lui comme d'une nature aisément influençable j'ai senti dans tout son corps un sursaut de protestation, mais qu'il maîtrisa tout aussitôt, comme s'il se disait : « A quoi bon chercher à modifier son opinion sur moi ? Qu'ai-je besoin qu'il me comprenne ?... » Et tout à coup j'ai compris, j'ai senti nettement tout au contraire sa force de résistance, d'écart, et que tout ce que j'en disais était d'après le souvenir que j'avais gardé de son affectueuse enfance et que, depuis la puberté, il était devenu un être différent.

(Avec Gérard j'avais assisté déjà à une transmutation analogue.)

Il avait l'air de dire : « Je puis me passer de votre sympathie, de votre approbation; je ferai mon chemin de mon côté. »

Je note tout cela par ailleurs, car il m'a semblé que nous jouions là un des chapitres de mon roman.

Son père a imaginé de le fourrer dans les classes de Sciences, parce que le goût naturel de l'enfant l'eût porté plutôt vers les lettres, semblait-il — de sorte que T. craignait qu'il n'y réussit trop facilement et ne s'habitât à un médiocre effort. Mais, comme son père le reconnaît à présent : ça ne lui a pas donné le goût des Sciences, mais ça lui a enlevé celui des Lettres.

Je ne pensais pas qu'il fût possible de tant regretter un oiseau. Quand je sortais, je le cherchais des yeux; même sans le voir, je le sentais vivant, dans le feuillage. J'aimais sentir cette petite chose ailée, sur mon épaule, ou la voir voleter autour de moi; puis repartir soudain vers une très haute branche; puis revenir.

Certainement il me reconnaissait, car il ne marquait pas aux autres autant de confiance; et précisément, ce dernier matin, j'avais en vain cherché à le persuader de se poser sur le bras d'Em.; il la laissait bien approcher, mais s'enfuyait au dernier moment, pris de crainte.

On a fait mon lit dans une chambre du haut (celle qu'occupait Copeau, auprès de la lingerie) où j'ai beau-

coup mieux dormi. J'en avais grand besoin, après ces dernières nuits presque blanches.

21 *Juillet.*

Cette singulière manie, que je me suis toujours connue, de faire travailler, de préférence et d'abord, les plus paresseuses parties de moi-même.

J'ai dû aller, ce matin, rechercher Toby, qui, hier, s'était enfui chez les Dumont, attiré par leur chienne. Il s'est d'ailleurs laissé ramener sans résistance; je n'ai même pas eu besoin de lui mettre la laisse. Miquette m'accompagnait, comme une légitime qui va chercher son mari chez une fille. Je serais curieux de savoir si les chiennes sont capables de jalousie. J'en doute. Je pense que, même chez les oiseaux, la jalousie n'appartient qu'au mâle.

Jean Schlumberger me racontait, à ce sujet, l'extraordinaire scène à laquelle les Martin du Gard avaient assisté. Ils sont très fiers des pigeons qu'ils élèvent, et les surveillent de très près. Cette année-ci, les couvées réussirent à merveille; mais les pigeons mâles ne tardèrent pas à se montrer jaloux des petits; ils poursuivaient les pigeonnes et tâchaient de les empêcher d'approcher des nids. Puis, un matin, changeant de tactique, tous, à la fois, se sont précipités sur les mioches, tant mâles que femelles, et les ont violés, d'une manière si brutale que tous les petits, défoncés, en sont morts. Pas un n'a réchappé.

Ceci, si invraisemblable qu'il paraisse, m'est certifié exact, et Martin du Gard n'est pas homme à rien inventer.

22 *Juillet.*

Bassermann, mon traducteur, est arrivé par le train de 6 heures. Été à sa rencontre à Criquetot; temps affreux; ciel si bas, si sombre qu'on doit allumer la lampe pour dîner.

Bassermann est un énorme garçon de 24 ou 25 ans, tout rasé, aux traits accentués, mais pas dans le sens du profil. On dirait un portrait de Lhote. Il parle parfaitement le français.

Trop fatigué pour rien écrire ce soir.

23.

Course un peu éreintante, de Bénouville à Étretat par le bord de la mer, avec Bassermann, Marcel et K... Je crains de ne pouvoir fermer l'œil de la nuit, — surtout après la conversation assez brillante de ce soir.

Offranville. 25 Juillet.

J'ai stupidement laissé à Cuverville, dans la précipitation du départ, le petit carnet, frère de celui-ci, vieux seulement de quatre jours, mais sur lequel j'avais écrit hier soir, ou ce matin même, quelques réflexions assez sombres au sujet de X... La fatalité romancière voudra-t-elle qu'il les lise ? Pour un peu, j'en viendrais à le souhaiter; si peut-être elles amenaient chez lui quelque protestation, quelque réaction salutaire.

Mais comme pourtant je ne veux point y montrer de la complaisance, j'écris aussitôt à Em., la priant de mettre la main si possible sur ce carnet et de me le renvoyer chez J. E. Blanche.

J'écris ces lignes dans le train qui m'emporte à Offranville, d'où je pense m'embarquer demain pour Londres.

26.

J'étais à peine arrivé chez les Blanche qu'un incendie éclatait dans le bâtiment de ferme le plus voisin; ce n'était qu'un grand vieux hangar, heureusement vide de récoltes; il flamba tout entier, toit de chaume, poutres et colombage. Un grand entassement de fagots reliait ce bâtiment à un autre, qui sert de garage à l'auto et de logement au chauffeur. On commença par tout déménager en grande hâte; car le vent rabattait les flammes de ce côté et les fagots étaient une proie si facile qu'on doutait si l'on pourrait les écarter assez vite. Heureusement le vent changea de direction, secondant ainsi l'ouvrage insuffisant des pompes.

Depuis l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, que publiaient les journaux d'hier matin, les esprits sont si alarmés qu'en entendant le tocsin d'incendie, nombre de gens crurent à l'appel aux armes.

Ce matin le refus du délai que demandait la Russie met le comble à l'inquiétude; on ne parle plus d'autre chose et J. E. Blanche s'abandonne aux pressentiments

les plus noirs. Nous lisons à voix haute l'article de tête de l'*Écho de Paris* ; puis celui de l'*Homme libre* de Clemenceau, dans le salon où ce soir sont réunies M^{me} Blanche et ses deux sœurs. Je me suis mis au piano pour changer le cours des idées, ai joué quelques pièces ou fragments de pièces d'Albeniz, d'après la musique — puis, par cœur, le premier morceau de la *Sonate en si mineur* de Chopin, la première *Ballade*, le *Scherzo en si mineur*, le premier *Prélude* et celui en *mi b. maj.*. Le tout horriblement mal, à la seule exception du premier prélude.

Il me semblait que j'avais au bout des bras les mains d'une autre personne; je me suis contraint néanmoins à jouer quand même; j'admire d'avoir pu mener jusqu'au bout la *Ballade*. J'aurais voulu que J. E. Blanche pût l'entendre à Cuverville, certains jours, quand je la joue *comme il faut*. Rien n'est plus différent de ce que j'obtenais ce soir. J'en suis sûr.

Ces dames ont eu néanmoins la gentillesse de se montrer « charmées ».

27 Juillet.

Une certaine détente ce matin. On est à la fois soulagé et comme déçu d'apprendre que la Serbie baisse pavillon. Le vent lui aussi est tombé; une épaisse pluie fine a suivi la bourrasque; je partirais; mais J. E. Blanche me propose d'aller cet après-midi voir Walter Sickert, et J. T. R. dont il me faisait hier un assez curieux portrait. Nous avons passé hier de longues heures à lire et à rapetasser son manuscrit. Dont ce matin j'ai récrit complètement trois pages — sans presque rien changer, du reste, que l'ordre des mots et des phrases, qui s'éparpillaient au hasard. Les extraordinaires défaillances de son style m'éclairaient sur celles de sa peinture. Il n'étreint jamais son objet; ses qualités sont toutes d'*impatience* : il se contente facilement. Dès qu'en la recopiant il a porté quatre retouches sur une page, il croit qu'il l'a « beaucoup travaillée » et comme il peint encore plus facilement qu'il n'écrit, il s'étonne de ne pas avancer plus vite. Il me demande : « Quand vous écriviez la *Porte Étroite*, est-ce que vous corrigiez beaucoup ? »

Trois dames titrées et riches sont venues cet après-midi; l'une (Comtesse de C. ?) m'a plu; grande voyageuse d'allures assez libres... mais c'est l'autre surtout qui m'a

parlé, m'entreprenant sur *la Porte Étroite*, qu'elle a « lue voici près de dix ans, mais qui a fait événement dans sa vie ». Elle me prend à part dans un coin, et, à chaque compliment qu'elle me fait, j'ai envie de lui tirer la langue, ou de lui crier : Merde ! « Vous avez si bien su peindre la solitude des âmes. C'est tout autre chose que *Mensonges* ou que *la Dame devant le Miroir* ; il y a là une loi humaine qu'on n'avait pas encore énoncée. Le mur ! Monsieur ! l'affreux mur ! c'est nous-mêmes qui l'élevons...

MOR. — Et sans lucarnes ! Madame, sans lucarnes !

ELLE. — Impossible de communiquer. Quand on le sent entre les autres, on voudrait l'abattre.

MOR. — Mais les autres vous en voudraient, etc... »

Et cela continue... Il était temps d'écrire *les Caves*.

28 Juillet.

L'auto m'a conduit à Dieppe où je pensais m'embarquer à midi. Déjà j'avais envoyé une dépêche à Valéry Larbaud lui annonçant mon arrivée à Newhaven, pensant que, de Hastings, il pourrait venir à ma rencontre. Une demi-heure après je lui envoyais une seconde dépêche disant que je différerais mon départ. Entre temps nous étions passés aux bureaux des journaux où les dépêches sont affichées (M^{me} Blanche et sa sœur sont venues à Dieppe avec moi) et rencontré Xavier Léon qui achève de nous alarmer. Impossible de s'éloigner en portant avec soi cette inquiétude atroce. Sans doute rentrerai-je à Cuverville demain. Déjà mes valises étaient sur le quai du bateau ; on les fait recharger sur l'auto qui nous ramène. M^{me} Blanche a été prendre un peu d'argent au Crédit Lyonnais de Dieppe. Xavier Léon pense regagner Paris dès demain. Les omnibus des hôtels sont chargés des malles de gens qui partent. On s'attend au pire.

29.

Hier, du lever au coucher, nous n'avons parlé de rien d'autre. On ne peut distraire de *cela* sa pensée. En plus des journaux, les coups de téléphone de M^{me} Mühlfeld nous tiennent au courant matin et soir. « La situation est on ne peut plus grave », disait-elle vers 8 heures (par amabilité pour les Blanche, la buraliste avait maintenu les communications). Bien qu'elle n'ait voulu nommer

personne, il semblait qu'elle dût tenir ses renseignements directement de Philippe Berthelot, dont le rôle, au ministère des Affaires étrangères, en l'absence des gouvernants, est des plus importants. Du reste Poincaré et Viviani rentrent aujourd'hui. Je lis avec le contentement le plus vif la lettre de Barrès, invitant au ralliement. Il y a malgré tout quelque réconfort à voir, devant cette menace affreuse, les intérêts particuliers s'effacer, et les dissensions, les discordes; en France l'émulation devient vite une sorte de furie qui pousse chaque citoyen à l'abnégation héroïque.

J'ai quelque peu souffert de n'avoir pu hier causer qu'avec des Juifs : les Xavier Léon, M^{me} Langweil, Stern. Ils croient devoir (j'excepte Stern) faire une sorte de surenchère chauvine, qui ne me paraît pas toujours de très bon aloi : « Bernstein a-t-il été assez admirable ! s'écriait M^{me} Xavier Léon; nous avons lu sa déposition trois fois de suite à voix haute. » Quant à M^{me} Langweil, elle annonce que son gendre, « si l'orage éclate, reviendra de Florence à Paris tout aussitôt pour s'engager » — ce qui nous paraît assez difficile, puisqu'il est sujet italien... J'ai du reste été heureux de la conversation que j'ai pu avoir avec Xavier Léon, dont j'avais fait connaissance la veille et qui m'a beaucoup plu. Tout surpris d'apprendre qu'il n'a qu'un an de plus que moi; il a déjà l'aspect d'un vieillard. Il m'a dit son désir, en cas de guerre, d'organiser, pour employer la bonne volonté des réformés, un service de renseignements qui correspondrait avec les familles et les tiendrait au courant de l'état des blessés. Je lui ai donné mon adresse, le priant de m'appeler à la première alerte.

Et, toute la matinée, je me suis imaginé devant annoncer à Juliette la mort de son fils. Dans quelles horreurs allons-nous devoir plonger !

Au demeurant, l'approche du tragique, de quelque ordre qu'il soit, me galvanise. Le pauvre Blanche, par contre, m'avoue que ces nouvelles le démolisent et que, dans la matinée, il a dû aller par cinq fois « au bout du couloir ». Il a ce qu'on appelle « la frousse ». Il prétend que, pour ne l'avoir point, il faut n'y point voir clair; puis inlassablement il exagère les calamités sans nombre et sans nom, qu'il voit se dresser devant lui.

Depuis déjà plus de deux ans, du reste, il sent grossir

et s'approcher l'orage et se refuse à placer quoi que ce soit de ce que lui rapportent ses portraits. Lazare Weiler lui a dit : « M. Blanche, voulez-vous un conseil : n'achetez rien. Gardez votre argent. Actions, parts de fondateurs, obligations même... dans quelque temps, ça ne sera plus que du papier; croyez-moi. » (Ce qui fait que, tant à Paris qu'à Londres et Bruxelles, il dispose à présent, en argent liquide, de sommes assez considérables qu'il va chercher à faire revenir en partie.)

Il s'inquiète beaucoup de savoir, en cas de guerre, où il devra habiter. A Offranville il redoute l'isolement; mais à Paris il craint l'émeute; Lépine le lui a dit un jour : « Si les bourgeois savaient combien, en cas d'insurrection, nous sommes mal outillés pour les défendre, ils ne dormiraient plus une seule nuit tranquilles ! » Etc..

30 *Juillet.*

Que valent les notes que j'ai prises ces jours derniers ? Je ne sais. Si je commence à me relire, je suis perdu. Je voudrai corriger, et pour peu qu'il y ait trop à reprendre j'arrêterai là ce carnet. Continuons.

A Cuverville depuis hier. Arrivé par le même train que Valentine et les deux petites. Vers le soir une dépêche de K. nous apprend qu'il s'est fait recaler à l'oral; ce qui veut dire aussi que son écrit était tout juste suffisant. T. ne cherche pas à dissimuler son dépit. (Mais de tous ceux qui entourent un enfant, les parents sont les plus aveugles.)

Devant la difficulté d'y apporter remède à présent, tandis qu'un peu plus tôt cela eût été beaucoup plus facile, l'irritation de T. s'exaspère. Il est bien forcé également de reconnaître qu'il n'a pas été bien inspiré en mettant K. dans la classe des Sciences; mais de ceci on ne parle pas.

La longue conversation que je parviens à avoir avec lui après dîner porte sur les dispositions à prendre pour l'an prochain. Je sais qu'il n'approuve pas mon idée d'envoyer K., l'an prochain, en Angleterre, et je lui concède que j'approuverais également tout autre projet qui enlèverait K. à ce déplorable milieu. Il croit qu'il suffirait de le mettre à un autre lycée. Je n'en suis pas convaincu.

Les journaux n'apprennent rien de bien sensationnel ce matin; Georges, qui revient du Havre, nous parle de l'interminable queue et des services d'ordre devant les sociétés de crédit où tout le monde vient prendre de l'argent. Au restaurant, avant de servir le client, les garçons l'avertissent qu'on n'acceptera pas les billets.

31 *Juillet.*

L'on s'apprête à entrer dans un long tunnel plein de sang et d'ombre...

En réponse à une lettre de Copeau je télégraphie au Limon que nous attendons sa femme et ses enfants à Cuverville. Georges a reçu des ordres pour la réquisition des voitures et des chevaux. Il n'y en a que trois d'inscrits sur la commune; dont deux se sont couronnés depuis la dernière déclaration; le troisième appartient à X. — dont quatre fils vont être pris, et qui proteste. « Et avec quoi j'ferai mon travail, moi dont les fils sont déjà partis?... Écoutez, M'sieur Gille (*sic*), j'veux bien qu'on prenne mon cheval, mais alors il faut me l'payer. » Par contre Georges, dans l'après-midi, reçoit la visite de Y., qui, tout rouge et bégayant, vient lui avouer qu'il est en faute; son cheval aurait dû être déclaré; mais, au dernier recensement, « il n'avait pas tout à fait l'âge ». Georges lui fait lire le règlement, mentionnant la peine de 250 à 1.000 francs qu'il encourt, ce qui achève de décomposer le pauvre homme. On tiendra compte, je pense, de ce qu'il a deux fils sous les drapeaux; sans doute prendra-t-on pourtant son cheval, mais sans lui infliger d'amende.

Les caisses d'épargne refusent de donner plus de cinquante francs à la fois, et les banques ne répondent plus que proportionnellement aux demandes.

Nous attendons ce soir J. et K..

Il fait très orageux; un voile gris flotte entre le ciel et la terre. Avant-hier il faisait édeniquement beau; un de ces ciels au-dessous desquels on ne peut imaginer que du bonheur.

Bonnes conversations avec T.; je reste encore, auprès de lui, plein de gêne et de crainte; mais il m'a paru que je l'agaçais peut-être un peu moins.

T., dans la conversation qu'il a avec K. ce soir, est

beaucoup trop préoccupé de conserver son amitié; il lui parle non point en père, mais en camarade; et peut-être entre-t-il là-dedans un peu du besoin de se prouver qu'il est encore jeune, plus jeune qu'il ne paraît...

J'ai répondu un peu brutalement hier, à Em. qui me dérangeait de ma lecture; j'en suis resté attristé tout le soir.

J'ai le cœur fatigué depuis quelques jours, et particulièrement ce soir.

1^{er} Août.

J. est rentrée hier soir avec K., plus hurluberlue, plus passionnée, plus inconsciente que jamais. Je l'aime ainsi, et ses illogismes apportent à chaque repas un excès d'animation et de joie. Alors que chacun rassemble le plus d'argent qu'il peut, elle achète un assez coûteux « service » dont personne n'a nul besoin pour le moment.

Si L. ne nous envoie pas l'argent que je lui demande, je vais devoir laisser Cuverville avec, dans nos tiroirs, une somme dérisoirement insuffisante. Cuverville est la seule maison où viendront, de plusieurs lieues à la ronde, se nourrir les pauvres du pays : huit femmes, huit enfants au moins vont s'y trouver réunis, et, comme hommes, rien que Mius et K., le jour où T. et moi seront partis.

Journée d'attente angoissée. Pourquoi ne mobilise-t-on pas ? Tout le temps qu'on diffère est autant de gagné pour l'Allemagne. Sans doute est-ce un égard dû au parti socialiste que de se laisser attaquer. Le journal de ce matin nous apprend l'absurde assassinat de Jaurès.

Sous prétexte de cueillir des abricots j'ai été causer avec Mius. J'ai parlé de mon départ et de l'inquiétude où j'étais de laisser ici tant de femmes et d'enfants à peu près sans soutien. Il m'a dit alors son intention de ne pas quitter la maison en septembre.

« Non ! non, je ne partirai pas comme ça ; Monsieur peut être tranquille. Je paierai les trois cents francs de dédit s'il le faut. Mais je ne partirai pas. » Il dit ça du même ton grognon et buté qu'il prenait pour dire qu'il ne voulait plus faire les commissions au marché. Mais tous deux nous avions les larmes aux yeux en nous serrant la main.

Vers 3 heures, le tocsin a commencé à retentir. J. cependant affirmait d'abord, pour ne pas manquer une occasion de contredire, que c'était la cloche d'enterrement qui déjà avait sonné toute la matinée. J'ai couru chercher Mius dans le jardin, pour l'avertir; et comme je revenais, n'ayant pu rencontrer qu'Edmond, j'ai vu Em. dans l'allée aux fleurs, les traits décomposés, qui nous a dit en retenant mal ses sanglots : « Oui, c'est bien le tocsin; Hérouard vient de Criquetot; l'ordre de mobilisation est donné. »

Les enfants étaient partis pour Étretat à bicyclette. Par besoin de m'occuper, j'ai voulu aller à Criquetot porter deux lettres et prendre possession de l'enveloppe chargée que je savais être arrivée. Le tocsin s'était tu; après l'immense alarme promenée sur tout le pays, il n'y avait plus qu'un oppressant silence. Une pluie fine tombait par instants.

Dans les champs quelques gars prêts à partir continuaient leur labour; j'ai croisé sur la route Louis Freger, notre fermier, appelé le troisième jour, et sa mère qui va voir s'en aller ses deux enfants. Je n'ai su que leur serrer la main sans rien dire.

A Criquetot des gens sont arrêtés devant l'affiche qu'on vient de poser. On entend :

— Il paraît que, cette fois, c'est trente millions qu'ils nous demanderont.

— Nous entrons dans la saison des fausses nouvelles, ai-je crié.

— J'ai lu ça dans *le Matin*, a rispoté l'homme.

A la poste j'entre pour causer avec la receveuse qui vient de perdre son père. L'enveloppe qu'elle me remet ne contient qu'une partie de la somme que j'avais demandée; L. (du moins un de ses commis) y a joint une lettre, s'excusant de ne pouvoir envoyer davantage.

Au retour je ne rencontre personne. Devançant la mobilisation, on a déjà fait partir aujourd'hui à cinq heures les garçons boulangers, cordonniers, bourreliers, etc... — Au lieu de cœur je ne sens qu'un chiffon mouillé dans ma poitrine; l'idée fixe de la guerre est entre mes deux yeux comme une barre affreuse à quoi toutes mes pensées viennent buter.

Le soir, après dîner, où naturellement nous n'avons pu parler de rien d'autre, K. vient fumer une cigarette avec T. et moi dans le bureau. Je lui dis que, dans quelques jours, nous allons devoir partir, son père et moi, le laissant seul homme dans la maison avec sa mère, ses tantes et des enfants plus jeunes que lui; et je lui parle de son rôle dans cette maison, en cas d'attaque peut-être, — non tant de l'ennemi, que des mandrins venus des villes et mettant à sac la contrée...

Cet enfant que nous avions pu craindre tantôt un peu indifférent aux événements, m'écoute gravement. Son joli visage est dans l'ombre; il tient dissimulé dans sa main gauche son mouchoir en tampon qu'il porte par instants à ses joues.

2 Août.

J'écris dans le train qui m'emmène à Paris; le dernier, dit-on, qui sera laissé à la disposition des voyageurs. Je m'angoissais à la pensée d'être bloqué à Cuverville... T. part avec moi.

À Paris, nous verrons à nous débrouiller et cherchons ce que nous pouvons faire. Avant de quitter Em. ce matin, je me suis agenouillé près d'elle (ce que je n'avais plus fait depuis...) et lui ai demandé de réciter « Notre Père ». J'ai fait cela pour elle, et mon orgueil a cédé sans peine à l'amour; du reste, tout mon cœur s'associait à sa prière.

K. était certainement très ému de nous voir partir. Mius nous a accompagnés; son désir était d'aller prendre des nouvelles de sa fille à Yvetot. J'avais son billet que, stupidement, je me suis laissé prendre au contrôle; ils n'acceptent les voyageurs de troisième que pour « les au delà de... ».

Foule sur le quai du départ, à la fois grave et vibrante. Un ouvrier passe en criant : « En route pour Berlin ! Et là-bas on rigolera ! » On sourit, mais on n'applaudit pas.

Arrivés à Paris avec à peine une heure de retard. Notre train était bondé. Nous avons perdu du temps à laisser d'abord passer tous les autres, de sorte qu'il nous a été impossible ensuite de trouver une auto, ou même une simple voiture. Par le chemin de ceinture nous avons

gagné Passy; une auto nous a, de là, menés rue Decamps. J'ai laissé ma valise chez l'oncle Charles et suis reparti presque aussitôt. L'oncle m'a paru extrêmement vieilli; il était vêtu de vêtements frangés; ses bottines à élastiques pâmées; on dirait Marmeladov. Combien je l'aime ainsi !

En quittant l'oncle, j'ai couru rue du Dragon. Ce malheureux Copeau s'y sera pris trop tard, et maintenant il s'affole, avec sa mère, sa belle-mère, sa femme et ses enfants dont il a la responsabilité. Quelle angoisse de ne savoir où le retrouver pour l'aider ! Il n'a laissé aucune indication au concierge... Je cours aux bureaux de la Revue; heureusement j'y trouve encore Tronche, qui n'est mobilisé que demain. Il est avec M^{me} Suarès et un jeune homme que j'ai déjà dû rencontrer je ne sais où. Tous partent, ou sont déjà partis... L'air est plein d'une angoisse abominable. Fantastique aspect de Paris, les rues, vides de voitures, pleines d'un peuple bizarre, à la fois surtendu et calme; des gens attendent sur la chaussée avec des malles; quelques braillards, aux portes des cabarets, gueulent *la Marseillaise*. Par instants une auto chargée de colis passe à toute vitesse.

Agnès Copeau, les trois enfants, la belle-mère et l'institutrice doivent être partis pour Cuverville. Je m'angoisse à penser à eux.

3 Août.

J'ai dû rentrer à pied rue Decamps hier soir; passés chez Arthur Fontaine, mais qui n'y était pas. Le métro marche encore, mais avertit les voyageurs qu'il ne garantit aucune correspondance; de sorte que je descends gare Montparnasse. L'aspect de Paris est si étrange que je ne m'y reconnais plus et m'égare derrière l'École Militaire. Je rentre fourbu. Ne puis fermer l'œil de la nuit; je *sens* que tout le monde veille; toutes les dix minutes une auto parcourt à toute vitesse la rue Decamps, et beugle au tournant.

Vu Gérard ce matin, qui part demain pour Évreux, puis Châlons. Pierre Espinas va tenter de gagner les Sources dans l'auto qu'il voudrait laisser à la disposition de ma tante. Ils m'emmènent tous deux jusqu'à la rue du Dragon où je trouve Copeau encore couché. Il a conduit hier toute sa famille à la gare Saint-Lazare. Il me tarde de savoir s'ils ont pu arriver jusqu'à Cuverville. Pour-

quoi s'y est-il pris si tard ? Encore un qui pense que « les choses vont s'arranger » !...

Copeau et moi nous allons aux bureaux de la Revue. En route nous croisons Jouvett que nous emmenons. Conversation avec Tronche que nous devons retrouver rue Madame à 5 heures, pour partager ce qui reste en caisse, selon les besoins de chacun.

Puis Copeau et moi nous partons à la recherche d'Arthur Fontaine, introuvable avenue de Saxe, introuvable au ministère du Travail, introuvable rue de Varenne. Nous nous perdons et faisons beaucoup trop de chemin. Enfin je quitte Copeau pour tâcher d'aller retrouver Jean Schlumberger à la Croix-Rouge où l'on me dit qu'il a pris la direction d'un bureau. La direction centrale est au 21, rue François 1^{er}. Une animation extraordinaire; des dames de toutes les classes de la société, mais principalement de la haute, inscrivent sur des registres les offres des bonnes volontés qui se proposent. Je ne trouve pas Jean Schlumberger, mais suis happé par Sert et M^{me} Edwards qui, ici comme partout, prend aussitôt un rôle de premier plan. De son autorité privée, munie des insignes de la Croix-Rouge, elle a été dans son auto d'hôtel en hôtel, réquisitionner une grande quantité de draps de lits et de serviettes, quelle apporte à la société. Elle apporte mieux encore : tout un hôtel, l'*Hôtel du Rhin* qui, cédant encore plus à la crainte d'être mis à sac en raison de son nom, qu'à un élan de générosité, met à la disposition de la Croix-Rouge la totalité de ses chambres, de sa literie, lingerie, etc.. On dit qu'un autre hôtel, plus important encore (*Ritz*, je crois), fera de même. Il s'agit seulement de faire accepter ça par le ministère de la Guerre.

Si je ne trouve pas d'engagement possible du côté d'Arthur Fontaine, je m'enrôlerai à la Croix-Rouge, où déjà Ghéon s'est proposé comme médecin.

En attendant je me laisse emmener par M^{me} Edwards au dispensaire, où nous déchargeons, Sert et moi, les quatre pesants ballots de draps. Puis aux Affaires étrangères où nous parlons d'abord à Philippe Berthelot, puis à je ne sais qui, plus spécialement occupé de ces choses. Sans doute le drapeau de la Croix-Rouge flottera ce soir sur l'*Hôtel du Rhin*.

Je déjeune chez M^{me} Edwards, d'œufs à la coque et

d'une tranche de *pressed beef*. Puis vais dormir un instant chez Copeau, pour tâcher de ne pas flancher trop vite.

En regagnant la rue du Dragon, j'assiste au sac d'une laiterie Maggi. J'arrive un peu tard; le magasin est déjà vide; deux grands gaillards, avec la demi-approbation des agents, achèvent de briser les glaces de la devanture à coups d'une sorte de râteau de bois. L'un d'eux est monté sur le manteau de l'étalage; il tient une grosse cafetière de terre brune, qu'il montre à la foule, puis jette sur la chaussée où elle se brise avec fracas. On applaudit beaucoup.

Ce matin, des voyous profitaient du défaut de police pour démantibuler un petit appareil de pesage automatique et le dépouiller de sa recette de gros sous.

On reste à peu près sans nouvelles. Ceci pourtant qui paraît monstrueux, stupéfiant, incroyable : M. de Schœn est encore à Paris !

4 Août.

M. de Schœn est parti. C'est hier qu'il a fait connaître cette décision.

— C'est bien, Monsieur, lui a dit Viviani (Marcel qui le rapportait hier, le tient de Dumas le professeur, qui le tenait lui-même de haut lieu). — C'est bien, Monsieur. On mettra un wagon spécial à votre disposition.

— C'est que... je dois vous dire..., à répondu de Schœn, nous sommes quatre-vingt-dix.

Copeau rencontre Werth sur le trottoir...

« J'arrive par hasard. Mais qu'est-ce que j'apprends ! C'est la barbarie ! Le moyen âge. A quoi sert ce que nous avons fait ! »

Péguy disait à Paul Laurens : « Il y a des gens qui sont extraordinaires. Ils s'étonnent de ne plus trouver les gens et les choses aux places accoutumées. Ils s'imaginent qu'ils vont pouvoir superposer l'état de guerre à l'état de paix; et puis ils s'étonnent que ça ne coïncide pas, que ça ne rentre pas dans les petits trous. »

Gérard, tandis que j'écris ceci (rue Decamps où j'ai couché) fait ses derniers préparatifs; il part dans une heure (il est 7 heures du matin). Hier nous avons vu partir Tronche extraordinairement vibrant et martial. De quel cœur nous l'avons embrassé ! — à la Revue

d'abord, où nous étions Copeau, Ghéon, Mme Lemarié, Mme Gallimard, et moi. Est venu aussi André Salmon, qui va s'engager dans je ne sais quel corps; exquis, mais qui paraît si frêle ! et l'ami de Tronche qui déjà l'accompagnait hier. Nous avons été voir Laurens, Copeau, Ghéon et moi; puis retrouvé Tronche en face de la gare Montparnasse où nous l'avons laissé.

Été dîner ensuite au café de Flore où sont venus nous retrouver Suzanne Bing, Marcel et Jean Schlumberger.

Après dîner, Ghéon rentre chez Copeau et comme Marcel a sa bicyclette, je rentre seul à pied, sous la pluie, ruminant à loisir tous les événements de ce jour.

Le peuple est admirable d'enthousiasme, de calme et de résolution. Si l'Angleterre marche, les chances sont nettement de notre côté, mais l'Angleterre marchera-t-elle ? Le parlement propose un vote de plus d'un milliard de subventions militaires.

5 Août.

Hier, envahissement de la Belgique. Schœn est parti.

Passé la matinée à Auteuil. Rencontré Pierre de Lanux en sortant de chez mon oncle. Il m'apprend ses fiançailles. Il m'accompagne rue du Ranelagh où je m'annonce à déjeuner. Chez les Allégret où ils sont quatorze, les provisions manquent; je vais avec André Allégret à la villa où nous faisons sauter la porte de l'armoire aux provisions, et mettons dans une serviette et dans un filet tout ce que nous pouvons porter de macaroni, riz, nouilles, sucre, vermicelle, etc.. Plus une bouteille de punch que je vais porter chez André Ruyters. Tout le reste nous l'apportons aux Allégret.

La pauvre vieille Catherine est là, par miracle; elle s'émeut à me revoir et me raconte que son fils aîné est parti sur la frontière belge. Je lui donne du sucre et des pâtes, mais j'oublie au dernier moment de lui laisser de l'argent. Il faudra que je retourne réparer cela aujourd'hui.

Déjeuner avec Marcel et Ghéon chez Ruyters.

Nous repassons chez l'oncle prendre ma valise; nous sommes Ghéon et moi avec un inconnu qui accepte que nous montions avec lui dans l'auto qu'il vient d'arrêter. Nous posons en consigne ma valise au dispensaire

de la Croix-Rouge, où nous retrouvons Mme Edwards. Je laisse Ghéon filer sur les boulevards et je vais poser ma valise chez Jean Schlumberger.

Dîner avec Copeau au *Café de Flore*.

Il est un peu exaspéré de sa journée. Entré aux Invalides à 9 heures du matin, il n'a pu recevoir d'instructions que vers la fin de la matinée. Et quelles instructions ! On lui a remis deux francs cinquante pour sa journée, puis dit qu'il pouvait aller déjeuner. L'après-midi il s'est retrouvé dans une salle avec quelques déchets d'humanité et rien à faire...

Mais ça pourra venir. Tout l'effort, pour le moment, est porté vers l'Est, et ce qui souffre un peu c'est l'approvisionnement de Paris. Les marchandises sont bien arrivées en gare, mais on ne sait comment les transporter aux Halles, car tous les camions ont été réquisitionnés.

L'entente, l'ordre, le calme et la résolution de tous les esprits est admirable.

Après dîner visite à Blum.

J'ai honte à noter ici sèchement l'emploi de ces heures si palpitantes et gonflées de vie, mais une mauvaise nuit m'a laissé l'esprit lourd; ces notes m'intéresseront plus tard, et me serviront de points de repère.

Passé la matinée à rechercher la femme de ménage, rue du Cherche-Midi; puis passé un quart-d'heure au *Mercury*, où l'on galvanise dans la mesure du possible; mais combien tout y paraît vieux, fané, sceptique et veule, quand on vient de la N. R. F. !

5 Août.

L'Allemagne déclare la guerre à la Belgique. L'Angleterre à l'Allemagne.

6 Août.

L'idée d'un écrasement possible de l'Allemagne s'enhardit peu à peu; on s'en défend; on ne se persuade pas que ce n'est pas possible. L'admirable tenue du gouvernement, de chacun et de toute la France, aussi bien que de tous les peuples voisins, permet de tout espérer.

On entrevoit le commencement d'une ère nouvelle : les États-Unis d'Europe liés par un traité limitant leurs armements; l'Allemagne réduite ou dissoute; Trieste rendu aux Italiens, le Schleswig au Danemark; et sur-

tout l'Alsace à la France. Chacun parle de ce remaniement de la carte, comme du numéro suivant d'un feuillet.

7 Août.

Été hier matin chez les Théo; déjeuné chez un bistro près de la rue François 1^{er} où j'ai travaillé toute l'après-midi à relever des listes de brancardiers.

Dîner chez Arthur Fontaine, avec Copeau.

Ce matin à la Croix-Rouge. J'ai mal à la gorge, mal à la tête.

Été au Laugier où j'espérais me reposer. Personne. Reparti par la pluie battante.

Rentré prendre un cachet d'antigrippine, complètement fourbu et prêt à me laisser balayer. Mieux vaut ne rien écrire.

Aucune nouvelle de Cuverville.

Je me suis fait du thé et j'ai pioncé une heure. Tout ressuscité je regagne lentement, par le Luxembourg, le carrefour où j'espère trouver Copeau.

Plusieurs portes du jardin sont fermées. Des enfants jouent. Un groupe de petites filles suivent et conspuent un pauvre être aux traits fripés comme s'il avait trempé dans l'eau bouillante ou le vitriol. Il est en culottes courtes; de dos on dirait un collégien de douze ans; quand on le voit de face, il a quarante ans. Les petites viennent le toucher, rient et crient : « Quel âge que t'as ? » Il sourit sans répondre.

Devant ma semonce indignée, le groupe se disperse.

Hier, en allant chez Fontaine, j'ai vu passer à tabac deux mioches dont l'aîné n'avait pas 12 ans. « Arrêtez-les ! Arrêtez-les ! » criait un ouvrier. Un passant abattit l'aîné d'une énorme gifle. Le petit, terrifié, continuait de courir; il courait de toutes ses forces... On le ramena près de l'autre, dont la joue était rouge et déjà tuméfiée.

Il protestait éperdument et lâchement :

— Moi j'ai rien fait. C'est l'autre.

— Voilà un quart d'heure que je les observe, reprenait l'ouvrier.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Ils ont brisé la vitre d'un avertisseur d'incendie et cherché à voler « la lance ».

Autour d'eux, un attroupement compact. Les deux

petits n'ont nullement l'air d'apaches; sans doute des enfants de boutiquiers; ils sont malingres. Je regarde le petit trembler. Il n'y a dans la foule personne qui ne se déclare *contre eux*. Au demeurant je suis bien d'avis, moi aussi, qu'il faut les mener devant le commissaire et les terroriser un peu.

Copeau vient à moi, comme je traverse le boulevard Saint-Germain. Il me tend une excellente lettre de sa femme qu'il vient de recevoir. Enfin !

Je l'accompagne jusqu'à l'Opéra. Presque à voix basse il me dit ce qu'il croit tenir de source assez certaine :
« Les Français seraient entrés dans Mulhouse... »

Pendant Liège résiste toujours.

Tour de boulevard après dîner. Rencontre de Valéry Larbaud sur les boulevards. Sur chaque refuge, un petit bouquet de sergots, qui surveillent les trottoirs épurés.

8 Août.

Ghéon part demain pour Nouvion-en-Thiérache.

Journée passée à la Croix-Rouge, comme la veille, à inscrire ceux qui s'offrent, et à classer des fiches.

Déjeuner chez les Théo, avec Marcel Drouin et les Schlumberger.

9 Août.

Combat d'Altkirch.

Les Français à Mulhouse.

Résistance obstinée de Liège.

Les Allemands se retirent.

Lundi, 10 Août.

Ce matin, enfin, une longue, exquise et réconfortante lettre de Em.. Tout semble aller très bien à Cuverville.

Édouard y a fait une apparition dimanche (avant-dernier) avant de s'engager.

« Voilà quarante-quatre ans que nous leur montrons le derrière. Nous allons maintenant leur montrer la figure; et ils s'en souviendront ! »

Le 8 au soir, dîner avec Valéry Larbaud; puis soirée chez Suarès où nous retrouvons Copeau et Pierre de Lanux.

Comme Larbaud et moi nous remontions la rue de Rennes, nous fûmes abordés dans l'ombre par une grande femme vêtue d'un vieux manteau de voyage brunâtre, qui portait sous le bras un paquet enveloppé de journal. Son visage était couvert d'une voilette. Sa voix, comme tout son être, tremblait. Elle nous dit : « Sprechen sie deutsch ? », et comme je répondais : « Ein wenig », elle nous raconta, sans larmes, mais sur un ton désespéré, qu'elle n'avait pas mangé de deux jours; qu'on ne voulait plus la laisser entrer à son hôtel où elle n'avait pu payer sa chambre, et qu'elle errait dans les rues depuis ce matin, morte de fatigue.

Nous lui dîmes d'abord qu'elle n'avait qu'à se rendre au commissariat.

— J'y ai déjà été ce matin, répondit-elle en allemand; je n'ai pu me faire inscrire.

— Retournez-y avec nous.

Elle protesta qu'elle était trop lasse; nous vîmes que ce qu'elle souhaitait c'était un peu d'argent qui lui permît d'occuper sa chambre encore cette nuit. Elle demeurait rue du Dragon, à peu près en face de l'appartement de Copeau. Nous l'accompagnâmes jusque là et entrâmes parlementer avec le patron de l'hôtel. Elle ne devait que cinq francs, que nous versâmes; et comme elle payait à la semaine elle eût pu demeurer là lundi; mais nous l'engageâmes à aller se livrer dès le lendemain. C'était une couturière, installée depuis trois mois dans la maison, et qui semblait parfaitement honnête...

Nous nous amusons beaucoup, chez Suarès, des bluffs allemands : arrêtés par un des forts de Liège et désespérant d'en venir à bout, ils ont écrit une lettre au gouverneur de la place, conçue à peu près dans ces termes : « Si vous refusez de vous rendre, nous nous verrons forcés à notre grand regret d'envoyer contre vous un de nos zeppelins, qui vous lancera de la picrite. » Il faut dire cela sur le ton du père Ubu.

Hier soir je regagnais Auteuil après mon service à la Croix-Rouge; j'allais m'arrêter chez l'oncle Charles Gide. Une auto devant la porte : c'était Jeanne Espinas qui venait d'arriver avec ses trois petits et la bonne. Partie de Boulogne à 6 heures du matin, elle avait voyagé sans

encombre; simplement elle avait dû mettre pied à terre au passage d'un pont.

J'avais déjeuné avec Ghéon et Copeau; Ghéon partait peu après pour Nouvion. Dullin vint un instant au *Café de Flore* où nous étions. Il arrive d'Espagne où couraient, nous dit-il, les plus extravagantes nouvelles répandues par les dépêches de Berlin : « Assassinat de Poincaré. Commune à Paris. La France envahie par l'armée allemande. » Ce n'est qu'à la frontière qu'il a pu comprendre ce qu'il en était.

Jeanne Espinas durant tout le parcours de l'auto était frappée par l'aspect « en fête » du pays.

Visite chez les Allégret — et chez Gilbert le pharmacien (je m'inquiétais s'il avait assez d'argent).

Dîner chez les Ruyters avec les Schlumberger. André Ruyters, féroce, se déclare résolu à tuer tout ce qu'il rencontrera devant lui d'allemand, aussi bien femmes et enfants que soldats. Avant le dîner il me confiait que mes propos du premier jour l'avaient beaucoup choqué, car il n'admet pas qu'on puisse parler d'autre chose que de la guerre. Cela m'a mis dans un grand malaise et du coup j'ai cessé d'être naturel devant lui. Je sentais qu'il jugeait mes paroles, de sorte que je n'ai plus rien pu dire de sensé.

On nous apprend ce soir à la Croix-Rouge (où j'ai travaillé tout le jour) que l'on est décidé à ne prendre aucun infirmier ni aucun brancardier homme — de sorte que tout ce qu'on a fait depuis huit jours est vain.

II Août.

Les journaux annoncent en termes couverts le recul des troupes à Mulhouse. Avant-hier, il semblait que Mulhouse fût repris; ce n'était qu'une pointe hardie, qui sans doute va coûter la vie à mainte famille de la ville.

Ce soir les journaux expliquent ce recul; il semble n'avoir rien d'alarmant. Mais on fait prévoir pour un jour très prochain une bataille qui s'annonce formidable.

Passé tout le jour à la Croix-Rouge, excepté l'heure passée chez Ruyters qui part à midi pour Évreux.

Déjeuné chez les Théo.

Trop fatigué ce soir pour rien noter d'intéressant.
On vit dans l'attente.

12, 13, 14.

Rien vu, rien fait, rien entendu. On achète huit journaux par jour. D'abord *le Matin* et *l'Écho* — puis *le Figaro* pour Ghéon qui a télégraphié qu'on le lui envoie à Nouvion; puis *le Daily Mail*; puis *Paris-Midi*, puis *l'Information*, *le Matin* du soir, *la Liberté* et *le Temps* — et malgré que chaque feuille répète l'autre dans les mêmes termes, on relit les moindres nouvelles, espérant sans cesse en savoir un peu plus.

Passé la soirée d'avant-hier avec Elie Allégret, après avoir dîné avec Marcel. Ce brave Elie, à qui j'ai dit mon désir de m'employer, m'a trouvé un poste : je vais être chargé par la mairie du XVI^e d'inscrire tous les garçons de 12 à 18 ans qui se présenteront et de m'ingénier à les occuper !... Je lui ai dit que je ne pensais pas être l'homme qu'il fallait pour cela.

En attendant je continue mon service à la Croix-Rouge — mais il y a si peu à faire que, depuis hier, je n'y vais plus que le matin.

Jean Schlumberger et moi avons quitté la rue d'Assas pour la rue Laugier où les Théo nous hébergent avec une cordialité exquise. Je suis arrivé harassé comme si j'avais fait la campagne; c'est aussi pourquoi, depuis quelques jours, je n'écrivais plus rien sur ce carnet.

14 Août.

Douzième jour de la mobilisation.

La formidable bataille qu'on annonce, qu'on attend depuis huit jours, n'a pas encore eu lieu.

« Je crois que mon cœur n'aura pas assez de force pour la grande joie ou pour la grande peine », m'écrit Em..

Je me reproche toutes les pensées qui ne sont pas en fonction de cette attente angoissée; mais rien ne m'est moins naturel que tout ce qui dérange l'équilibre de l'esprit. N'était *l'opinion*, je sens que, sous le feu de l'ennemi, encore je jouirais d'une ode d'Horace. Ruyters se méprend à ceci et s'est scandalisé parce que, l'autre soir au premier revoir, j'avais pu parler d'autre chose, et emporter en m'en allant un paquet de découpures que j'avais aperçues sur la table. N'était-il pas bien plus

significatif que, ce paquet, je l'eusse pris si distraitemment que j'emportais avec une liasse de lettres adressées à Ruyters, ce dont je ne me suis aperçu que beaucoup plus tard. C'est tout de même ainsi que je scandalisai Ghéon en lisant *Wuthering Heights*, tandis que notre bateau approchait du Pirée.

Je n'ai pas été cet après-midi, non plus que l'après-midi d'hier, à la Croix-Rouge, où je fais semblant d'être utile, bien plutôt que je ne suis utile réellement. Il n'est aucun cas où le privilège prenne un goût plus odieux. Mais l'hypocrisie est plus odieuse encore, et absurde cette comédie qu'on est tenté de se jouer à soi-même par crainte d'être en retard sur les autres.

Le temps est admirable; le ciel est plein d'un excès de chaleur et de beauté. Les nuits sont tranquilles, on voudrait dire : pacifiques. On songe aux camps, aux sommeils en plein air, à tous ceux dont cette belle nuit est la dernière.

15 Août.

Voici que s'établit un poncif nouveau, une psychologie conventionnelle du patriote, hors quoi il ne sera plus possible d'être « honnête homme ». Le ton qu'ont pris les journalistes pour parler de l'Allemagne est à soulever le cœur. Tous emboîtent le pas et donnent leur mesure. Chacun a peur de rester en retard, d'avoir l'air moins « bon Français » que les autres.

Théo a été voir ce matin M^{me} Griffith que les événements ont surprise à Weimar où elle était allée voir ses enfants; elle rentre à Paris après un voyage de douze jours des plus mouvementés. Théo la trouve encore couchée et obtient d'elle un récit stupéfiant. Personne, autour d'elle, en Allemagne, ne voulait croire à la guerre, et, comme les lignes de chemin de fer étaient encombrées de soldats, on parlait de « grandes manœuvres ». Tandis qu'elle approchait de la frontière alsacienne, elle vit des régiments de Bosniaques. En général — affirme-t-elle — les soldats, presque tous les soldats, pleuraient; les officiers et sous-officiers plastronnaient.

Elle allait à Cologne, mais, arrivée à Francfort, voyant que ça se gâtait, elle obliqua sur Metz avec l'idée de regagner Paris.

A Metz on lui dit qu'elle ne pouvait aller plus loin

et on la dirigea sur Bâle, puis sur Genève — après plusieurs faux mouvements. A Bâle, elle alla aussitôt trouver le consul anglais, qui la reçut fort mal et refusa sommairement de recevoir d'autres Anglaises qui voyageaient avec elle. Il lui apparut nettement que ce consul, représentant de l'Angleterre, devait être un Allemand. « Inutile de chercher à atteindre Paris, lui dit-on. Vous n'y parviendrez pas. Paris est en pleine révolution (est « en feu », disaient d'autres). Retournez donc en Allemagne, c'est là que vous serez le mieux. » Elle n'a rencontré personne en Suisse qui ne crût à ces faux rapports. Les journaux de là-bas, dit-elle, pour faire acte d'impartialité, se contentent de publier, en regard des dépêches de l'agence Wolf, celles de l'agence Havas, laissant le public libre de faire son choix et d'accepter pour vrai ce qui lui paraît le plus vraisemblable : la Commune de Paris, ou la France entière marchant comme un seul homme. Vous pensez bien que ce n'est pas cette dernière nouvelle qu'on va croire — non plus que la résistance de Liège et le desarroi de cette armée que, depuis des années, on s'est habitué à considérer comme formidable, invincible, etc...

Ce n'est qu'en rentrant en France qu'elle a pu se rendre compte de la réalité. A Dijon, elle vit en gare, des wagons immobiles, clos; des soldats sans armes étaient assis sur les marchepieds. Elle s'étonnait déjà que ces soldats n'eussent pas l'uniforme allemand, tant elle s'était faite à l'idée d'une France conquise. « Les soldats allemands sont dans l'intérieur », lui expliqua-t-on. C'étaient des wagons emplis de prisonniers.

Sitôt de retour à Paris, elle a été se plaindre à l'Ambassade d'Angleterre de l'attitude des consuls anglais en Suisse : tout semble indiquer qu'ils n'ont souci que de faire le jeu de l'Allemagne. Ce qu'elle rapportait a paru si grave et si important que le secrétaire qui la recevait lui a demandé de bien vouloir rédiger un rapport; ce qu'elle fit aussitôt rentrée chez elle.

Dullin qui revient d'Espagne raconte exactement la même chose. Ce n'est qu'après avoir passé la frontière qu'il s'est laissé convaincre que Poincaré n'était peut-être pas assassiné, le Louvre peut-être pas en flammes...

Nous avons été, Théo et moi, chercher des journaux étrangers sur les boulevards : Les journaux belges arrivent de nouveau depuis deux jours. Mais pas un seul journal

suisse n'a passé la frontière depuis la déclaration de guerre; ce qui explique que, réciproquement, la Suisse soit sans autres nouvelles que celles que lui verse l'Allemagne.

Passé de nouveau ma matinée à la Croix-Rouge; à ne rien faire qu'à décourager ceux qui se présentent. C'est sans doute ma dernière séance là-bas. Rien d'absurde comme ce travail qu'on sent à présent ne pouvoir aboutir à rien. Les hôpitaux sont tout organisés et refusent les équipes que nous leur proposons. Ces équipes inemployées se disloquent. Beaucoup se présentaient dans l'espoir d'être nourris. Que vont devenir tous ces gens sans argent, sans travail?...

Hier j'ai vu, près du parc Monceau, deux petits garçons de 6 et 11 ans à peu près. Tous deux étaient en loques, sans linge, sans chaussettes, le visage hâve et non lavé, souriant quand même. L'aîné portait au bras un grand panier carré où, sur un lit de branches de pin, s'étaient quelques fleurs fanées; il tenait à la main une sorte de bouquet, je devrais dire : de balai, dont il mâchurait puis crachait les pétales; les fleurs étaient si sales, si fétides que je n'ai pu les reconnaître.

— Il n'est pas bien joli, ton bouquet, mon pauvre garçon, lui ai-je dit; qu'est-ce qui va bien pouvoir t'acheter ça?

Alors d'un coup de main il a rassemblé dans son panier une poignée d'œillets point trop fanés :

— Tenez, M'sieur; ça c'est du frais. Prenez-les pour cinquante centimes.

Il cherchait moins à m'apitoyer qu'à m'amuser, prêt à rire lui-même, à blaguer; et tandis qu'il s'éloignait avec son frère, je les ai vus chacun allumer une cigarette.

Jean Schlumberger a déjeuné avec sa mère, aujourd'hui 15. Elle rentre du Val-Richer. Elle confirme de source certaine que les Français sont à Colmar depuis quatre ou cinq jours. Certainement le gouvernement réserve cette nouvelle; il est bon d'avoir un peu de joie sur la planche.

Le ciel s'est couvert dans la nuit et, au petit matin, a éclaté à l'est de Paris un gros orage.

Les premiers roulements de tonnerre vers 4 heures

du matin semblaient des explosions de bombes, à croire qu'un vol de zeppelins s'était rué sur Paris. Et, dans le demi-sommeil, j'ai longtemps imaginé que Paris était bombardé, et même que c'était la fin du monde. A mon peu d'émotion je comprenais que j'avais pris mon parti de tout; mais c'était en rêve. Au demeurant, puis-je savoir comment je réagirais, en face du danger réel? De quelle simple étoffe sont faits ceux qui, à toute heure de jour et de nuit, peuvent répondre d'eux! Combien de soldats attendent anxieusement que l'événement leur révèle s'ils sont courageux? Et celui qui ne réagit pas comme *il voudrait* — dont la volonté seule est courageuse!...

Le désespoir de celui qui se croit lâche, parce qu'il a cédé à une défaillance momentanée — alors qu'il s'espérait valeureux. (*Lord Jim.*)

Copeau est venu dîner au Laugier; je l'ai raccompagné un peu, et lui ai raconté ma visite au pauvre vieux La Pérouse. Oui, hier après midi, j'ai pensé que je ne pouvais rien faire de mieux que d'aller le voir. Mme de La Pérouse m'a ouvert et tout aussitôt m'a entrepris, et s'est répandue en récriminations contre son mari qui, dit-elle, ne sait que faire pour lui être désagréable et a inventé maintenant de se laisser mourir de faim. Depuis quelques jours, depuis même, je crois, la déclaration de la guerre, il refuse à peu près toute nourriture. Après quelques simagrées, elle s'est levée pour « m'annoncer ». Et comme elle m'avertissait que « Monsieur de La Pérouse » était couché, j'ai parlé d'aller dans sa chambre.

« Oh! Monsieur, c'est à peine si vous pourriez entrer; Monsieur de La Pérouse est si maniaque que jamais il n'est permis, chez lui, de rien ranger... »

Mais quand elle revient c'est pour m'annoncer que Monsieur de La Pérouse m'attend.

La chambre où je pénètre pour la première fois est assez sombre, à cause des volets qui ne sont qu'entr'ouverts. La fenêtre ouverte et sans rideaux donne sur la cour et l'entre-bâillement des volets ne permet pas aux regards des voisins de pénétrer dans la pièce.

Le père La Pérouse n'est pas couché. Tout contre le lit, il gît, affaissé dans un fauteuil d'acajou dont le velours grenat montre la corde et la bourre. Dans un autre fau-

teuil exactement semblable, je m'assieds. A peine s'il fait un geste quand j'entre; il se laisse prendre la main gauche inerte; il est appuyé du côté droit contre une table carrée où son coude pose sur deux petits oreillers qui ont la forme de « cosy » pour le thé; sur un plan inférieur de la même table reposent l'une dans l'autre deux cuvettes de métal. Je garde sa main dans la mienne et passe mon bras derrière lui, sans rien dire. Lui non plus ne parle pas. J'observe son visage marbré de rouge et de jaune, livide par endroits et qui semble de si étrange matière, que si on écorchait la peau, il sortirait tout autre chose que du sang par l'écorchure. Je regarde l'étrange désordre de la chambre : à droite, un amoncellement de cartons à chapeaux qui rejoint presque le plafond; puis une commode sur une moitié de laquelle sont entassés des livres brochés; sur l'autre moitié, une bouteille de cidre dans une casserole, un verre sale, un petit réchaud et quelques lampes à essence dont l'une brûle imperceptiblement. A gauche, devant la cheminée, une table basse présente une collection de pots mystérieux, tous de même calibre et portant couvercle. Au milieu de la pièce, une autre table avec des objets de toilette et, sous cette table, une poubelle emplies de vieilles chaussures.

A la fin le pauvre vieux soulève un peu la tête et murmure :

« Je suis bien faible. »

Je tâche, alors, de le décider à accepter un peu de nourriture; il finit par m'avouer que, à côté du manque d'appétit, il y a chez lui une volonté de ne plus manger, d'en finir. Puis, se tournant vers moi :

« Soyez bon : donnez-moi à boire. Un peu de cidre. Et il désigne d'une main molle la bouteille. »

Je refuse de lui en verser plus d'un quart de verre.

« Ah ! je boirais la mer ! » dit-il.

Cependant, tout en causant, je l'amène peu à peu à l'idée d'accepter un potage de lait et de gruau que Mme de La Pérouse va lui préparer. Et, tandis que le potage chauffe, il revient sur d'anciens griefs : en particulier la jalousie de sa femme pour tous ceux qui lui témoignent de l'estime et de la sympathie :

« Elle a tous les défauts », dit-il; puis, se reprenant, il ajoute : *tous les petits*.

Pour la première fois, je m'informe des motifs qui

l'ont amené à épouser M^{me} de La Pérouse. Comme il était aisé de le supposer, ces motifs sont uniquement sentimentaux : il l'aimait. Et, revenant sur le passé, il me parle de son frère, ce frère qu'il aimait d'un amour tendre et passionné et qui mourut à l'âge de 17 ans. La Pérouse avait alors à peine un peu plus de 21 ans. Peu de mois après, il se mariait. Dans une petite malle dont il gardait la clef, il avait enfermé les lettres de son frère, qu'il resta plusieurs années sans oser relire. Puis, un jour (et sans doute après ses premiers déboires conjugaux), il s'enferma dans une chambre où il savait qu'il ne serait point dérangé, ouvrit la petite malle et relut cette correspondance. À partir de ce jour, il prit l'habitude de chercher dans cette lecture une consolation et un appui : c'étaient des heures où il pouvait être à peu près sûr de n'être point surveillé par sa femme. Mais il acquit bientôt la certitude qu'elle l'épiait et suspectait ce petit coffret; elle fouillait depuis longtemps dans ses tiroirs, dans ses autres papiers. Le jour vint où, ouvrant le coffret, La Pérouse y trouva les lettres de son frère en désordre. « C'était, me dit-il, comme si quelqu'un les avait vite remises là-dedans au hasard, quelqu'un qui eût été surpris dans leur lecture et n'aurait pas eu le temps de les ranger. » Il n'eut avec M^{me} de La Pérouse aucune explication, mais il brûla aussitôt ces papiers.

Il me parle ensuite de son excessive timidité, qui si souvent le fit mal juger. C'est ainsi qu'il ne put jamais exprimer sa reconnaissance à M^{me} de Rothschild qui, à diverses reprises, l'avait obligé de manière exquise. Désireux de lui parler, il se rendit à une invitation, un bal, arriva l'un des premiers, ne put prendre sur lui de l'approcher aux rares instants qu'il la voyait seule, resta l'un des derniers, et, comme la seule personne qu'il connaissait à ce bal constamment l'entraînait vers le buffet, il dut passer pour un boustifailleur. C'est resté comme un cuisant remords.

Il parle avec une extrême lenteur, sans se tourner vers moi, les regards dans le vide; par instants j'entends un singulier bruit dans sa bouche; on dirait qu'il croque ses dents. Puis cependant il s'anime; encore une fois je parviens à le rassurer, à le consoler; sans doute aussi le potage qu'il a pris (« avec plaisir », a-t-il avoué), le remonte; à présent, tout étonné de lui-même, il demande

que je l'aide à se lever; il cherche son chapeau; il veut sortir. Nous descendons ensemble, et quand, dans la rue, je le quitte, je sens son regard, longtemps, qui me suit et, quand je me retourne encore, il me fait signe...

17 Août.

Déclaration de guerre du Japon à l'Allemagne.

Hier, très mauvaise matinée — peut-être due simplement à ceci que je m'étais couché trop tard la veille, honteux que j'étais d'avoir si mal employé ma journée et désireux, avant de me coucher, de lire encore (le livre de Chuquet sur 1870).

Après déjeuner est venue une dame amie des Théo, qui revenait de Bayreuth, par Bruxelles; son récit était on ne peut plus émouvant. Elle assista à la dernière représentation; tout se passa dans un grand calme; la mobilisation (ou la déclaration de guerre ?) venait d'être affichée. Au sortir du théâtre, en robe de soirée, elle alla à la gare demander à quelle heure elle aurait un train qui la put emmener vers le Luxembourg. Sur les indications qu'elle reçut, elle rentra en hâte faire ses malles et partit à 5 heures du matin.

Après des difficultés inouïes, elle parvint en Belgique. Elle nous parla du calme admirable de Bruxelles, mais aussi de la haine qu'ont excitée les Allemands. On n'a pas eu là-bas la sage précaution qui fit, à Paris, fermer les boutiques des armuriers; celles-ci furent pillées aussitôt, de sorte que nombre de civils sont prêts à toutes les imprudences. On a mis à sac tous les hôtels, toutes les boutiques allemandes, dont il ne reste plus que les murs. La région à l'entour de Liège est complètement dévastée.

A 4 heures j'ai été sonner à la porte de Paul Desjardins. Il écoute tout ce qu'on lui dit avec un « Ah ! vraiment ! ! ! » courtois et souriant, qui sous-entend toutes les réserves. Il va de soi qu'il connaissait déjà tout ce qu'il feignait d'apprendre par ma bouche, et l'avait fait passer au filtre de sa critique. Il prépare, avec l'assentiment de Viviani, un bulletin qu'on se propose de tirer à plus de cent mille exemplaires (il m'a dit le chiffre exact) qui contiendra maints récits, reportages, lettres de soldats, de gens ayant vu, etc... et suivis de commentaires et de la « leçon à dégager » de ces faits.

A 5 heures, je vais chez Belot, le professeur de philosophie, que je ne connais pas encore; j'ai été convoqué par Elie Allégret à retrouver, rue du Ranelagh où il habite, divers professeurs et philosophes, etc., qui s'inquiètent de la situation où l'état de guerre laisse les jeunes gens de 12 à 18 ans, désœuvrés. Tristan Bernard est là, Elie Allégret, mon oncle Charles, Marcel Drouin, Buisson (?)... Nous sommes en tout quatorze... Tristan Bernard parle d'une voix douce et basse, qu'on écoute d'autant plus qu'on l'entend à peine; je suis assis à côté de lui et parfois il met sa main sur mon bras ou sur mon épaule; il dit « mon ami Gide » en parlant de moi; cela me déplaît d'un autre, mais il y a dans son geste et dans le ton de sa voix plus de bonhomie que d'indiscrète familiarité, quelque chose d'ironique et de bon dans son sourire. Il propose d'occuper ces jeunes garçons à des exercices physiques qui les fatiguent, des entraînements militaires, du football, de la marche dans le vélodrome que le directeur de l'*Auto* met volontiers à leur disposition... On convient qu'il serait bon de compléter ces exercices par une sorte d'allocution, commentaire des événements, exhortation, etc...

On m'a chargé d'aller trouver Arthur Fontaine (ce que j'ai fait ce matin) et de lui demander si l'on n'obtiendrait pas la réouverture de quelque usine et l'embauchage de jeunes garçons. Ne pourrait-on pas, a proposé quelqu'un d'autre, décider quelques petits fabricants, menuisiers, cordonniers, serruriers, etc... à se charger de la formation de deux, trois ou quatre gars de bon vouloir ? (Fontaine a pris note de cette proposition qu'il signalera dans le rapport qu'il prépare.)

Puis, quand nous sortons, Tristan Bernard m'accompagne et me parle de la situation des jeunes mecs des boulevards, appelés à *remplacer* leurs aînés et grisés par leur subite importance.

A 5 heures, à la mairie du VII^e, trente-cinq personnes assemblées autour du maire, offrent leur bonne volonté pour donner aux familles des nouvelles des soldats. Il s'agit de se tenir une ou deux fois par semaine au bureau des informations où, à des heures fixes, viendront les parents inquiets; les listes qu'on aura devant soi ne porteront que des indications sommaires : blessé, blessé grièvement, prisonnier, sans nouvelles. Il s'agit aussi

d'aller directement dans les familles, leur « faire part » en cas de deuil.

18 Août.

Toujours rien. Les journaux exagèrent à qui mieux mieux l'importance de petits faits : capture du premier drapeau. Hier nous l'avons vu, exposé qu'il était dans la cour intérieure du ministère; une grande foule se pressait à le contempler; on ne manifestait point, car on n'eût su dans quel sens, et s'il fallait applaudir ou conspuer; le drapeau bavarois était extrêmement beau, d'un rouge violacé, écartelé de blanc, sur quoi se détachait, au milieu, l'aigle noir. Il était de soie; il semblait palpitant, frissonnant, vivant.

Capture d'un navire de guerre autrichien. Échec des Allemands sur divers points de la frontière; à voir les lieux où on les dit repoussés, on en déduit qu'ils s'étaient avancés un peu plus avant qu'on n'avait d'abord osé le dire. On apprend qu'Altkirch a été *repris*, ce qui laisse entendre qu'on avait dû un moment céder la place. J'apprenais hier par Fontaine que les Français étaient entrés à Colmar le même jour qu'à Mulhouse, descendant par un des cols, mais qu'ils en étaient repartis presque aussitôt.

Une carte-lettre de Ghéon, tout déçu : le petit hôpital dont il aurait la direction n'est qu'un lieu de plaisance; on n'y envoie aucun blessé.

Ce même événement qui, pour tant d'autres, doit leur révéler leur courage, sera-t-il donc pour nous une école de fainéantise et de veulerie ? Nous voici donc contraints à l'égoïsme. C'est contre quoi nous nous démenons en vain.

19.

J'ai gagné par le bois, hier, la Villa où je devais prendre un vêtement, puis la demeure de Belot où nous avions pris rendez-vous avant-hier. J'ai pu constater en effet, à divers endroits des fortifications, du côté du Bois, dans les fossés, des assemblées de jeunes gens. Ils avaient trimbalé là des chaises de métal prises je ne sais où, et assis en cercle, jouaient aux cartes.

Il n'eût sans doute pas été prudent d'approcher, et du reste je n'en avais aucune envie; je suis donc resté sur le petit chemin qui longe le haut du fossé, et bientôt j'ai repris l'allée principale.

Les abords du bois m'ont paru beaucoup moins abîmés

que de coutume, sans doute par suite de l'interruption des courses.

La réunion chez Belot n'a pas été oiseuse et je pense qu'il parviendra à organiser le travail, ou tout au moins la distraction, de ces jeunes gens désœuvrés. Mais je n'avais que faire dans ce conciliabule et je n'irai pas au prochain.

Recommencé à étudier mon piano — sans aucun plaisir du reste.

Les blessés qu'on a transportés à Vichy redisent couramment que les Allemands tirent sur les blessés et les brancardiers. Les journaux sont pleins de récits abominables.

20.

Il faut se laisser convaincre pourtant et admettre que l'utilité n'est pas toute sur la ligne de feu; l'important c'est que chacun soit à son poste.

Chaque soir, sous le bec de gaz de la petite salle à manger des Théo, tous quatre rassemblés autour de la table de chêne, les Théo, Jean Schlumberger et moi, nous nous plongeons dans les journaux du soir. Pour la quatrième ou cinquième fois nous resuçons les mêmes récits, les mêmes nouvelles, que nous avons, depuis la veille, lues dans *le Matin*, dans *l'Information*, dans *le Figaro*, dans *l'Écho*, dans *le Matin* du soir — et en anglais dans le *Daily Mail*, où un instant elles ont pris une sorte de vigueur nouvelle. Et si les journaux sont épuisés avant l'heure du couvre-feu, j'ai là le Chuquet (1870), *le Désastre* de Margueritte et *la Débâcle* de Zola. Hier soir, excédé, exaspéré contre cette militarisation de l'esprit, avant de m'endormir, j'ai sorti de la bibliothèque d'Élisabeth *Sesame and Lilies* dont j'ai lu presque toute la préface (nouvelle édition); il me semblait me plonger dans un flot d'eau claire et que toute la poussière et le hâle d'une trop longue course sur une route aride s'y lavât.

Sans doute, pour ceux qui sont mobilisés, le port du costume militaire autorise-t-il une plus grande liberté de pensée. Pour nous qui ne pouvons revêtir l'uniforme, c'est l'esprit que nous mobilisons.

J'ai été rue du Louvre m'enquérir de ce qu'était la « Ligne de la Pensée nouvelle »; une affiche collée aux

murs nous fit espérer pouvoir déverser ici le surnombre des infirmiers inscrits à la Croix-Rouge. Il s'agit ici de visites domiciliaires que font ceux qui adhèrent à cette ligue, dans le but de rechercher les familles malades, que des médecins attachés à la ligue s'engagent à soigner gratuitement. Au troisième étage sur la cour d'un énorme immeuble de la rue du Louvre, celui qui m'a reçu parlait le français avec un pur accent germanique, qui pouvait se dire Alsacien; qui pouvait même l'être... mais tout dans l'aspect du lieu m'emplissait de défiance. Il a pris mon nom, m'a donné une carte, et je crois que là se borneront nos relations.

Jean Cocteau m'avait donné rendez-vous à un « thé anglais » au coin de la rue de Ponthieu et de l'avenue d'Antin. Je n'ai pas eu de plaisir à le revoir, malgré son extrême gentillesse; mais il est incapable de gravité et toutes ses pensées, ses mots d'esprit, ses sensations, tout cet extraordinaire brio de son parler habituel me choquait comme un article de luxe étalé en temps de famine et de deuil. Il s'est vêtu presque en soldat, et le coup de fouet des événements lui donne bien meilleure mine; il ne résigne rien, et simplement tourne au martial sa pétulance. Il trouve pour parler des boucheries de Mulhouse des épithètes amusantes, des mimiques; il imite le son du clairon, le sifflement des shrapnells. Puis, changeant de sujet, car il voit qu'il n'amuse pas, il se dit triste; il veut être triste du même genre de tristesse que vous, et soudain épouse votre pensée, vous l'explique puis parle de Blanche, puis singe M^{me} R., puis parle de cette dame, à la Croix-Rouge, qui criait dans l'escalier : « On m'a promis cinquante blessés pour ce matin; je veux mes cinquante blessés. » Cependant il écrase un morceau de cake dans son assiette et le déguste à petites bouchées; sa voix a des éclats, des retours; il rit, il se penche et se ploie vers vous et vous touche. L'étrange, c'est que je crois qu'il ferait un bon soldat. Lui l'affirme, et qu'il serait courageux. Il y a chez lui l'insouciance du gavroche; c'est près de lui que je me sens le plus maladroit, le plus lourd, le plus morose.

21.

Hier, chez Elie Allégret puis chez M. P., au sujet des soupes populaires. M. P. est tout bouffi de vertus civiques.

Il dirige une soupe populaire au XVI^e qui lui fait voir d'un mauvais œil l'œuvre parallèle de la Mairie. Si sa vertu rentre dans le rang, elle va tourner à l'aigre et l'empoisonner; déjà l'on sent que ça commence.

Vers la fin du jour, je retourne chez Elie Allégret lui communiquer les résultats de ma visite.

Copeau arrive du Laugier, comme précisément nous allions monter nous coucher, et retarde d'une heure l'instant du couvre-feu. Il paraît rajeuni, plus Diderot que jamais, embrassant chaque projet neuf à pleine bouche et de plein cœur. Il parle de rouvrir le Vieux-Colombier, pour des représentations et récitations de circonstance, qu'il voudrait organiser aussitôt. Il parle aussi de partir pour l'étranger, puisqu'il ne fait rien à Paris; il voudrait en voir un peu plus; il voudrait écrire des articles dans les journaux — les articles qu'il lit, fussent-ils de Barrès, lui paraissent insuffisants, médiocres; il estime qu'il pourrait faire mieux; et je le crois sans peine, tout au moins pour les premiers qu'il écrirait...

On commence à voir circuler dans les rues, rasant les murs, des êtres bizarres, lucifuges, semblables à ceux que les grandes marées découvrent, à mesure que se retirent les flots.

Hier une sorte de colonel Chabert, perclus, presque aphone et qui pourtant faisait de son mieux pour chanter afin d'attirer la charité des passants. On ne l'entendait point, on ne s'arrêtait point. Il tenait un petit garçon par la main, un autre plus petit suivait. Tous deux laids, hâves et qui semblaient avoir désappris pour jamais de sourire. J'ai demandé leur nom, leur adresse et, ce matin, j'ai été rue Bolivar, tout près des Buttes-Chaumont, voir de plus près leur misère. Les deux petits garçons n'étaient plus là; j'ai trouvé au premier étage d'une maison basse le vieux de l'autre jour, près d'une énorme femme geignante et essouffée qui m'a raconté son histoire. Deux fois mariée, elle a donné le jour à dix-sept enfants, dont dix vivent encore — tous poitrinaires. Les deux fils aînés sont sous les drapeaux. La municipalité les soutient de manière à peu près suffisante, somme toute; — je m'attendais à trouver pire misère dans ces tristes quartiers; c'est aussi qu'il faisait très beau temps.

Lu la préface de Yeats à W. Blake tout en marchant.

23.

Les éditions spéciales des journaux paraissent à toute heure du jour, entretiennent la fièvre du public. Les plus pauvres gens en achètent; des crieurs parcourent les rues en courant et l'épais paquet de papier qu'ils ont sous le bras s'épuise vite. On espère sans cesse et veut encore en apprendre un peu plus; mais rien ne parvient du théâtre de la guerre que ce que le ministère consent à laisser passer; et, comme les communiqués officiels seuls sont autorisés, tous les journaux disent exactement la même chose. Nous nous promettons de résister à leur sollicitation et de boycotter les feuilles du milieu du jour.

Avant-hier, à 7 heures du matin, j'ai conduit à la gare Saint-Lazare Jean Schlumberger qui menait à Braffy la femme de Jouvett pour ses couches.

L'après-midi, été revoir aux Invalides le drapeau bavarois que nous avons pris. Une grande foule se pressait dans le passage en contre-bas qui mène de l'une à l'autre chapelle. Le drapeau était exposé au-dessus de la porte qui ouvre sur la grande cour intérieure; il m'a paru beaucoup moins beau que l'autre jour, et déjà tout raidi par la mort; cela tient aussi à ce que la hampe en était cette fois presque horizontale, de sorte que l'étoffe retombait sans aucun pli; aucun souffle non plus ne l'agitait; même sa couleur me paraissait moins surprenante.

25.

J'ai de nouveau laissé s'échapper un jour. Hier lundi, j'ai été relancer Copeau aux Invalides et lui ai demandé de venir déjeuner au Laugier, où j'ai rapporté un melon. Il se raidit et son énergie (je devrais dire plutôt : son excès de vie) galvanise ceux qui l'entourent.

Avant-hier soir, Pierre de Lanux était venu dîner. Il part comme correspondant du *Figaro*, pour Venise et les points qu'il pourra atteindre de la côte autrichienne. Tout ce soir Jean Schlumberger et moi nous gonflons le projet de nous faire envoyer également comme correspondants de guerre, en Italie. Mais, la nuit ayant passé par là-dessus, nous nous accordons à reconnaître que les services que nous pourrions rendre là-bas resteraient

vagues et que notre agrément y trouverait par trop son compte.

Je continue la lecture de Blake avec étonnement. Commencé *Tess of the d'Urbervilles*, que j'ai déjà lu (mais pas bien) en français.

Mon vaccin prend féroceement et m'enfièvre. Cette nuit, j'ai beaucoup pensé au récit militaire que je projetais et qui sans doute prendra place et peut-être servira de conclusion à mon roman. Il me faut le noter. Je me suis toujours repenti de n'avoir pas consigné chaque projet, au moment même qu'il prenait forme et éclosait dans mon esprit.

La journée du 25 fut lugubre. Du haut de quel fol espoir on retombait. Les journaux avaient si bien fait que le peuple commençait à s'imaginer que notre armée n'aurait qu'à paraître pour mettre l'armée allemande en déroute. Et pour s'être repliée sur ces positions qui huit jours plus tôt paraissaient si bonnes, déjà l'on prédisait l'investissement prochain de Paris. Chacun quêtait un mot d'encouragement, d'espoir, car on n'était pas profondément démonté — plus exactement chacun se réveillait d'un rêve — et l'on regardait presque avec stupeur les images idiotes des cartes postales représentant la « famine à Berlin » : un gros Prusco, assis en face d'une tinette, repêchant, à l'aide d'une longue fourchette plongée dans la lunette, des saucisses douteuses qu'il enfournait aussitôt, ou tel autre Allemand chiant de peur à la vue d'une baïonnette; d'autres fichant le camp, — où jamais sans doute la niaiserie, la malpropreté, la laideur de la bêtise populacière ne s'était révélée d'une manière plus compromettante et plus honteuse.

26 Août.

Les Français qui jouaient franc jeu, s'indignaient de ce que les Allemands, à la guerre, n'observassent pas les règles du jeu.

Pour ces autres, il semblait qu'ils travaillassent à discrediter à tout jamais la guerre; et, comme pour prouver que la guerre était chose mauvaise, s'il est vrai qu'en guerre le but est de vaincre, c'est avec le pire qu'ils triomphaient.

Le 25 et le 26 commencèrent d'affluer à Paris ceux

qui fuyaient les villages incendiés. Un vieillard arrivait presque fou (l'oncle de M^{me} Ruyters) qui répandait autour de lui l'épouvante. « Nous ne sommes pas de force ! répétait-il. Nous ne sommes pas de force ! Ces gens-là ne respectent rien. » Il avait fait à pied une route énorme, rampant, se cachant, traversant les lignes de feu, voyant partout autour de lui fumer les bourgs et les fermes. Surpris à quelques kilomètres du village dont il était bourgmestre, il n'avait pu regagner son poste, séparé de sa famille, de son devoir, par une subite barrière de feu.

C'est au Cirque d'Été qu'on campait ceux de Valenciennes; des enfants étaient reçus rue Vaneau. M^{me} Edwards affirmait que nombre de ces petits avaient les mains tranchées, qu'elle les avait vus. D'autres avaient les yeux crevés et d'autres des blessures abominables.

La chose n'a jamais pu être vérifiée.

M^{me} Théo rencontrait hier, devant une charcuterie, une pauvre femme si défaits que d'abord elle pensa lui donner quelques sous; puis, se reprenant, elle pensa que le mieux était de la mettre en rapports avec cette société où elle venait de s'inscrire et dont elle avait pu constater déjà le bon fonctionnement. Elle lui demanda donc d'abord si elle était de l'arrondissement.

« Eh ! Madame, répondit l'autre, avec l'accent traînant que M^{me} Théo reconnut aussitôt; je suis de... » (ici nom de village que je ne connaissais pas).

Elle était venue avec deux petits enfants, dont une dame compatissante proposa tout aussitôt de se charger; hébergée au Cirque d'Été, avec tant d'autres.

« Je pense que vous êtes contents de nous », ajoutait-elle (et c'est bien en effet dans le spectacle du noble courage des Belges qu'aujourd'hui nous puisons notre réconfort). M^{me} Théo lui dit alors qu'elle était Belge également, et précisément, originaire du même village.

« Ah ! les Russes ! si vous croyez qu'on peut compter dessus ! Leurs officiers sont aussi pourris que leurs bureaucrates ! Croiriez-vous qu'ils vendaient aux officiers autrichiens le foin de leurs propres chevaux ! »

Cependant le petit Joseph Retinger avait pu revenir de

Pologne, après mille aventures, dont une des plus sinistres fut son incarcération à son arrivée à Paris.

M^{me} Edwards parlait alors avec la passion la plus vive de la cause des Polonais. Quelles garanties leur offre la déclaration russe ? Elle n'est pas même signée du tsar, mais bien seulement du grand-duc Nicolas (?). Des trois Polognes, la russe fut toujours la plus malheureuse, et la Pologne autrichienne la moins. (Joseph Retinger est Polonais autrichien.) « Et c'est le pays qui a enlevé aux nôtres toutes libertés de culte et de pensée, qui a voulu supprimer jusqu'à notre langue, qui vient à présent nous promettre une liberté que rien ne garantit ! » On a mené Retinger devant Philippe Berthelot ; mais qu'est-ce que celui-ci pouvait dire ? M^{me} Edwards s'indigne qu'il ne se soit pas engagé. On eût voulu que la France ratifiât le geste des Russes, mais la France craignait les futures difficultés diplomatiques, et refusait de se prononcer.

On affirma, par la suite, que Joffre aurait voulu l'offensive immédiate, à quoi Messimy se serait obstinément refusé.

Cependant Messimy, surmené et presque épouvanté de ses responsabilités imprévues, ne pouvait plus suffire. Une crise gouvernementale en un pareil moment eût sans doute été périlleuse et, de quelque parti qu'il fût, pas un Français soucieux d'abord des intérêts du pays ne l'eût pu souhaiter ; mais sans doute n'était-il pas impossible de dédoubler ou détrippler ce ministère ; une sorte de conseil supérieur tenu par Delcassé, Millerand et Briand prendrait la place de Messimy ; cela se ferait tout simplement et sans secouer les autres ministères. C'est à quoi Clemenceau préparait l'opinion dans son habile article du 26 — qui indignait si fort Marcel. « C'est la dernière fois que j'achète l'*Homme libre* », s'écriait-il avec un ton si furieux que, devant, on ne pouvait que se replier et se taire.

Voir, le lendemain, la reformation du ministère.

(Pourquoi pas Clemenceau ? — Il avait été pressenti, disait-on, mais avait décliné l'offre.)

L'article en question signalait ce qu'on appela ensuite

l'« Incident du *Times* » et que le *Temps* signala le soir même. Marcel cependant haussait les épaules et, s'emportant de plus belle, déclarait que cela n'avait aucune importance, et qu'il était perfide d'en tirer argument contre le gouvernement.

Absurdes et criminelles manchettes du *Matin* : « Les Russes à cinq étapes de Berlin ». « L'état des alliés se resserre », etc...

Puis le lendemain matin (27) on apprit que le ministère était reconstitué ! Cela s'appelait le *Ministère de la Défense nationale*.

Le 28, déjeuner chez Arthur Fontaine avec Copeau et Tannery. J'amène Joseph Retinger. La manière dont le domestique, en le servant, l'observe. Fontaine, anormalement doux, souriant, boit, pendant le repas, une tisane et prend des petits cachets. Par instants, il appuie sa main gauche sur son estomac. Je n'ose lui demander des nouvelles de ses fils. Il dit, en parlant de Charleroi : « C'eût été une victoire, et l'Italie marchait. »

Tannery est auprès de Delcassé, chargé d'intercepter les Marconi d'Allemagne aux peuples neutres, qui passent par la France; il dit :

« J'ai pu ainsi former des dossiers très importants. Il semble que jusqu'à présent l'Allemagne ne se soit pas méfiée; elle a continué à correspondre; ou du moins, à croire qu'elle correspondait. J'ai une chemise pour l'Espagne, une pour le Portugal... j'en ai même une pour la France. Et c'est ce qui a permis de pincer un certain nombre d'espions, à coup sûr. »

Il est certain que les Allemands ne voient pas la même face de la guerre que nous. Nous en voyons la face horrible.

La conversation dans le wagon, dès avant la déclaration de guerre, des uhlans « égarés » passant continuellement la frontière, qui demandent qu'on les remette dans le bon chemin. Le pays pourri d'espions est averti que la frontière est dégarnie sur ce point. Les Allemands entrent comme chez eux et, trois semaines, s'établissent

dans le village — qui successivement est repris par les Français, puis par les Allemands; puis enfin repris une dernière fois par les Français en attendant que les Allemands s'en ressaisissent encore. Quand la première fois ils le laissèrent, ils dirent aux habitants : « Nous reviendrons ! » et quand ils revinrent ils mirent tout à feu et à sang. Ils boutèrent le feu aux quatre coins des immeubles (ils avaient un corps spécial pour cela) puis, postés devant les portes, canardaient qui voulait sortir. Suivant son tempérament on choisissait entre la grillade ou la balle.

Au moment de s'enfuir, les paquets faits, la mère ne parvient pas à retrouver son fils, l'aîné; ce petit gars (13 ans) trop curieux, était retourné *voir*.

« A cet âge on n'a pas ses yeux dans sa poche. Rien ne lui échappait, Monsieur. Avec ça, pas assez poltron; lui et ses camarades ils allaient près des soldats allemands et leur criaient : « Vous n'aurez pas Verdun, vous êtes trop bêtes ! »

« On a violé la petite de notre voisine. La mère ne voulait pas le dire, par fierté, mais le médecin l'a bien constaté. Il y en a un qui voulait plaisanter; il venait à moi en riant; il me proposait de l'argent. Enfin je m'en suis plainte à son chef. Il a ri à son tour et m'a dit : « Les soldats allemands ne sont pas capables de ça. » Mais l'autre insistait encore; alors un de ses camarades m'a défendue et l'a sorti; tous ne sont pas méchants. Tenez : ceux de la Silésie ont du cœur. Mais les cuirassiers (?) ce sont des brutes.

« Ils voient prendre la tête du bataillon qui entre dans le village par le directeur de la minoterie. — Ah ! Monsieur, que des Allemands viennent nous livrer, cela se comprend encore. Mais la plupart des espions, Monsieur, étaient Français. Le pays était pourri d'espions. »

Elle fit avec ses deux petits, trente kilomètres à pied pour fuir l'incendie du village.

Sa voisine, enceinte, malmenée, accoucha dans un fossé.

T. sentait l'estomac, le cœur, le jarret lui manquer; c'était un extraordinaire relâchement de tout son être; il n'avait plus de pensée, plus de chaleur, plus de souffle; par instants un vertige affreux le prenait, comme si le

sang se retirait à la fois de son cerveau et de son cœur. Il suait.

Retour au pays. Il s'étonnait presque de retrouver encore tout en place. Son imagination faisait de tels bonds, qu'il eût trouvé presque naturel que l'avenue qui environnait la maison fût déjà rasée, pour je ne sais quel « besoin de la défense ».

Il s'étonnait du calme de certains; il admirait d'abord, jusqu'à l'instant qu'il comprit que ce calme était dû au parfait manque d'imagination.

Le chien qui *serait* gênant :

La cible qu'on abat; qu'on ne sait où cacher; qu'on noie dans la fosse à purin.

Personnages :

Celui qui se paie de phrases, qui sent qu'on ne le croit pas, s'en irrite, mais peu à peu se rend compte qu'on avait raison de ne pas le croire.

Au moment du danger, il n'est pas là; ce n'est pas précisément qu'il ait voulu n'être pas là; il n'y a eu là qu'une inconsciente complaisance aux petites circonstances qui pouvaient le dégager. Il ne s'est pas cramponné à son poste.

Par contre, ceux sur qui l'on ne comptait pas et qui font leur devoir admirablement. On souffre d'avoir mal parlé, mal pensé d'eux.

A de certaines heures tout ce dont il paraissait qu'on pouvait tirer avantage se retournait contre nous. Le « mordant » de nos troupes — qui sans cesse débordent la ligne de protection de notre artillerie, de sorte que nos propres soldats se font tuer par nos projectiles¹. La furie des troupes noires, et cet acharnement excessif qui entraîne à la mort tous leurs officiers à leur suite, parce qu'il n'y a plus moyen de leur faire lâcher prise et de les rassembler.

Il se réjouit d'abord d'apprendre que tous les blessés arrivent avec des blessures plutôt légères; puis il ap-

1. Le 4 septembre Joffre donna des instructions spéciales à ce sujet.

prend que cela vient simplement de ce que l'on manque de brancardiers, de sorte que restent sur le champ de bataille tous ceux que leur blessure empêche de s'en échapper.

29 Août.

Au Havre, on afficha une bien singulière dépêche; communiqué officiel sans doute; on lisait, écrit au pinceau sur des feuilles collées à la vitre, et tout un peuple s'attroupait pour lire :

NOTRE POSITION RESTE LA MÊME SUR TOUT LE FRONT,
DE LA SOMME AUX VOSGES.

X. eut connaissance de cette dépêche dans le grand hall de la Bourse où il était entré pour chercher son courrier. Je le reconnus parmi ceux qui examinaient une carte affichée au mur et semée de petits drapeaux. J'entendis quelqu'un : « J'ai l'explication : c'est une coquille, une erreur de lecture; la dépêche portait : « du sommet des Vosges ». C'est du reste le texte qu'on lit aux fenêtres du *Havre-Éclair* (l'autre lieu d'information). » Nous y courûmes. Sur ces dépêches on ne lisait point autre chose que : « de la Somme aux Vosges », tout comme à la devanture du *Petit Havrais*.

T. prédit que dans trois mois d'ici, tant à l'est qu'à l'ouest de l'Allemagne, chacun se retrouvera sur ses frontières respectives, épuisé.

31 Août.

Le pauvre oncle Yung, lisant les journaux un crayon à la main, suivant son habitude, donne de grands coups de crayon au récit des atrocités allemandes. Il voudrait que cela n'eût pas eu lieu.

Les deux vieilles tantes de V., à Étretat :

— Clémence, depuis un mois que nous sommes ici, tu me terrifies, tu m'affoles.

— C'est parce que tu reconnais que tout ce que je prédis se réalise.

L'autre voudrait partir, mais ne peut se résigner à quitter son amie, qui ne peut se résigner à quitter ses onze malles.

Difficulté de décider Jeanne à partir. « Ils ne viendront pas par ici. S'ils y viennent, ce ne sera pas avant long-

temps. S'ils y viennent, ils ne feront pas de mal. » Etc.. Terrible esprit de contradiction, d'opposition; joint à l'incapacité, tant ce qu'on raconte est horrible, d'admettre que cet horrible puisse être *présent*.

2 *Septembre*.

Les Copeau et les Gilbert se décident à quitter Cuverville.

Le train de la veille occupé complètement par les blessés, n'a pas pris de voyageurs.

Chacun n'a droit qu'à trente kilos d'excédent.

Les hauts et les bas.

Conversation avec l'instituteur. Il explique à neuf la stratégie : impossibilité de prendre le pays autrement qu'en allant dans le sens des rivières. (Subitement réconforté.)

Étrange bruit qu'on entend le soir. Extraordinaire sérénité de la nuit. On entend le léger frémissement des branches. Ils vont jusqu'à la barrière du jardin et, là, restent longtemps, sans pensées, comme accablés par la beauté du clair de lune; non loin d'eux, dans l'herbe, un groupe de petites génisses, couchées, à l'exception d'une seule qui semble surveiller le troupeau; on entend le bruit de leur rumination tranquille. Mais à travers ces grandes voix pacifiques, malgré eux, leur oreille épie d'autres bruits.

A Étretat, X. (c'est moi) accepte l'invitation à déjeuner chez la directrice de l'*Hôtel Hawville*, dont il avait rencontré la sœur dans le train du Havre à Criquetot. Ils partent le jour même pour Nice, d'étape en étape, en auto. Ils auraient voulu fuir, la veille; mais le chauffeur était saoul. La sœur déconseille la résistance : les châteaux sont les premiers visés, etc... Elle vient de là-bas et en sait quelque chose. Il sent l'abandonner son courage.

Puis il voit arriver de Paris un troupeau de pauvres enfants; cent cinquante petits orphelins de mères, dont les pères sont sous les drapeaux. Ces mioches sont harassés, car ils ont mis dix-huit heures pour venir, à cause des arrêts innombrables du train. Mais il se dit que, pourtant, on ne laisserait pas venir ces innocents, si l'on

prévoyait une tuerie. Passe encore les deux ou trois cents qui y sont depuis un mois, mais en faire venir de nouveaux !... et ces considérations le rassurent.

Mais voici que le courrier du lendemain apporte à son frère, le maire, une feuille à remplir, liste de tous les réquisitionnés pouvant fournir logement à de la troupe... Serait-ce donc qu'on les attend ?

Il ne peut plus voir le pays qu'en fonction de cela.

Il lui prenait des attendrissements niais devant les êtres innocents et faibles ; une ronde de petites filles lui tirait les larmes des yeux.

Courage actif et courage passif. Différents jusqu'à s'opposer.

Et sitôt que son esprit n'était pas surtendu, il retombait dans un engourdissement torpide et dont il lui semblait alors que même le bruit du canon proche ne le sortirait pas.

Il réfléchissait qu'après tout ces hommes dont il admirait le courage, déployaient en ces heures la totalité de leur valeur. C'était leur occasion unique de se montrer et rien ne les attendait au delà de la grande ombre d'où venait de les arracher cet appel. Chacun d'eux n'était qu'un entre autres. S'il se sentait ici leur inférieur, c'était d'être *particulier*.

Auparavant, on avait trouvé : « Durer c'est vaincre. » Puis, ensuite : « l'Armée allemande aspirée par la France. »

3 Septembre.

Les bombes que jetèrent les *Taubes* sur Paris ce jour-là ne firent de mal à personne ; mais les balles perdues qu'on lança contre elles tuèrent et blessèrent plusieurs personnes, en retombant.

4 Septembre.

Dès qu'on eut trouvé la formule « l'invasion *canalisée* », les événements semblèrent prendre meilleur aspect.

Aucune défaite, aucune victoire ne changera les qualités et les défauts de ces deux peuples. Quand bien même le commerce allemand serait étranglé, le commerce fran-

çais ne saurait prendre sa place; il n'avait pas besoin d'un rival pour céder partout le terrain.

La dame belge s'indignait de ces cinq mille francs promis au soldat qui emporterait le premier drapeau. « Pour remporter un drapeau ils consentiraient à perdre une bataille. Ah ! les autres le savent bien ! C'est comme l'affaire de Mulhouse. Tout autre peuple aurait évité cela. Les trois quarts des erreurs commises, en France, sont dues à l'amour du mot, du geste, du sentiment. Ah ! si vous croyez que ces ressorts-là existent pour eux ! Ils sont pratiques; vous, romantiques. Ah ! vous méritez bien Rostand ! Du panache, du champagne, tout ce qui convient à cette incurable légèreté d'esprit qui vous fait plaisanter sous la mitraille et ne jamais admettre que les autres sont prêts. Et puis vous comptez trop sur la chance. La confiance en soi est une belle chose; mais surtout quand elle est motivée. »

La bonne Élise, de Georges, vient m'ouvrir et m'apprend que Georges est sorti. Mais elle me retient; elle a besoin qu'on lui parle; elle le dit :

« Monsieur connaît Monsieur Georges. Il ne parle pas souvent. Il faut toujours qu'on l'interroge; et encore quelquefois il ne répond pas. Il me donne le journal. Je ne sais pas lire l'écriture; mais je lis tout de même l'imprimé. On a beau vouloir me rassurer, je comprends tout de même que ça ne va pas bien. M^{me} Gilbert et M^{me} Drouin, quand elles passaient, nous parlaient un peu. J'ai besoin de voir quelqu'un du château. Qu'est-ce que j'vas d'venir, à présent qu'elles sont parties ! Et puis on ne me fera point croire que si elles sont parties c'est pas qu'il y a pas du danger; j'suis tout de même pas si bête. »

Dans un ordre du jour intitulé « Note pour toutes les armées » et qui, sur les instructions du général Galliéri, a été lu trois fois trois jours de suite à tous les officiers et soldats du camp retranché de Paris, le généralissime indique d'abord les raisons des pertes éprouvées par certains corps d'armées. « Toutes les fois que l'on a voulu lancer l'infanterie à l'attaque de trop loin, avant que l'artillerie ait fait sentir son action, l'infanterie est tombée sous le feu des mitrailleuses et a subi des pertes qu'elle aurait pu éviter. »

Dimanche, 6 Septembre.

C'est par le *Petit Havrais* de ce matin que l'on apprend, incidemment, que les Allemands occupent Amiens depuis mardi dernier.

Jes journaux parlent depuis deux jours d'après le *Daily News* (?) d'un « formidable facteur » qui, lorsqu'il sera connu, « étonnera l'Europe ». J'imagine les gens du peuple lisant cela et se demandant comment un « facteur » peut devenir « formidable. »

7 Septembre.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu dans ce pays une si longue suite de jours uniformément splendides. Le cœur est accablé par la sérénité du ciel.

8 Septembre.

Tout ce qu'on obtenait de lui c'était un aphorisme dans ce genre : « Il est dans l'ordre naturel que le commun triomphe de l'exquis. »

Son *désespoir* venait surtout de ceci qu'il savait bien que les armements allemands, que tout cet appareil de guerre n'était en rien factice ou postiche, mais aussi naturel à ce peuple et à ce pays qu'au crustacé la cuirasse et les pincés. Il y avait entre ceci et cela de profondes et nécessaires relations. Chez nous, l'armée restait un instrument; chez eux c'est un organe; de sorte que, sans pousser beaucoup, l'on pouvait dire que la guerre est, pour cet organe, le besoin d'entrer en fonction.

L'attitude des Allemands envers leurs propres blessés. Il semble acquis qu'ils les achèvent sur le champ de bataille.

On se redit l'histoire de cette infirmerie où, dans une même salle, blessés français et allemands étaient rassemblés. Le village tomba entre les mains des Allemands, puis fut repris; au moment d'évacuer ils tuèrent les blessés allemands, au nombre de six, et laissèrent la vie aux quatre blessés français. Explique qui pourra.

De même, dans le combat naval près d'Héligoland, on les vit tirer sur les marins allemands que la baleinière anglaise était sur le point de recueillir.

Enfin on raconte que, devant franchir une rivière dont les ponts avaient été coupés, ils n'hésitèrent pas à culbuter

dans la rivière trois de leurs voitures d'ambulance pleines encore de blessés qu'ils ne prirent pas le temps de sortir des voitures. Et ils passèrent là-dessus.

12 Septembre.

X. traverse la Seine pour aller rassembler et ramener ceux que la panique du début du mois avait fait fuir.

Le Havre paraît morne, qui douze jours plus tôt était grouillant d'Anglais. Le temps, splendide depuis deux semaines, commence à se gâter.

Entre Criquebot et Le Havre, plus qu'un seul train, qui part à 11 heures moins dix de Criquebot, et les met à même, tout juste, de prendre le bateau de 1 heure pour Honfleur. Vers 3 heures un train sur Pont-l'Évêque — où il commande une voiture pour Braffy. Il arrive là-bas pour la nuit.

Le matin suivant, X. écoute les récits de soldats qu'on envoie de Lisieux achever leur convalescence. Ils vivent auprès de la ferme de Braffy dans un bâtiment où trois grandes salles sont mises à leur disposition. L'une servant de réfectoire, de dortoirs les deux autres. Ils sont là quinze. Aucun n'est grièvement atteint. Leurs récits semblent empruntés aux journaux.

Racontant les effets foudroyants des nouveaux explosifs et la surprise de voir ces soldats morts, tout debout, sans blessures, un Turco concluait : « C'est triste parce qu'ils sont debout; mais c'est rigolo, parce qu'ils sont morts. »

X. s'étonne de n'entendre point de note plus personnelle. (Il eût fallu rester plus longtemps près d'eux.) La plupart reviennent de Charleroi ou des environs. Il semble acquis que l'artillerie a manqué à sa tâche de protéger l'infanterie. L'un estime qu'il doit la vie à ceci, qu'il a été soulevé de terre et projeté lui-même avec l'obus dont un éclat l'a frappé, l'obus ayant éclaté en terre. Un autre, coiffeur de Beauvais, trop beau parleur, a poursuivi longtemps un Allemand dans un chemin creux; l'Allemand courait aussi vite, mais buta contre un caillou et tomba; c'est alors qu'il lui enfonça dans le dos sa baïonnette. Elle était si bien entrée qu'il dut, pour la dégager, repousser du pied le cadavre.

Un autre enfin avait sur la conscience, à l'en croire, l'égorgement de quinze Allemands surpris ivres morts ou endormis dans une grange.

Chacun répète que les obus ennemis n'éclatent pas tous; un sur deux seulement, affirment-ils; et encore sans avoir grande puissance vulnérante. « De la camelote », disent-ils.

Ils disent que les cas d'insolation, durant ces marches au plein soleil, furent très nombreux. « Chacun cherchait vite un petit coin d'ombre où tomber. » Quelques-uns tombaient tout à coup, au milieu du rang; on en laissait dans les fossés une quantité incroyable.

Édouard tout *retombé* après qu'on n'eut pas accepté son dévouement. Il eût fallu le prendre au mot.

Tout l'équilibre radieux du ciel cède à la pression formidable des nuées. La nuit du 12 au 13 fut emplie des horribles voix de la tempête. X. se demandait avec angoisse *contre* qui cette tempête soufflait.

16 *Septembre.*

L'impossibilité de maintenir en soi l'état de tension (somme toute artificiel), du moment que rien plus ne le motive dans le *voisinage* extérieur. X. se reprend à lire, à jouer du Bach et même, de préférence, il jouerait celles des fugues du *Clavecin bien tempéré* dont le rythme invite à l'allégresse, et qu'il ne s'interdit encore qu'à contre-cœur.

Cependant, dans la vieille maison où il était resté seul avec sa femme, le rassemblement se fait, Jeanne s'attachait encore à Étretat qu'elle n'avait gagné qu'à son corps défendant, toute sa manie de contradiction occupée à faire de l'optimisme en dépit des événements et du bon sens, à déclarer : « Ils ne viendront jamais par ici », du même ton qu'elle assurait que les Russes allaient couper les Autrichiens dirigés sur la Belgique.

Mais comme, somme toute, les Prussiens n'étaient pas venus, la discussion devenait rétrospective et X. était réduit à affirmer qu'ils auraient pu venir. De quoi se disputer sans fin.

Forcé de s'asseoir de nouveau au culte de famille. Sa gêne. L'horreur du geste qui puisse dépasser son sentiment.

Chargé de choisir les versets à lire, son embarras; il comprend pourquoi si souvent les pasteurs vont aux textes de saint Paul, plus « passe-partout » ou « en-tout-cas » que ceux de l'Évangile. Il cherche également un psaume et un chapitre des prophètes, mais tout lui semble également trop « de circonstance ».

Ça le pousse dans ce sens plus loin qu'il ne voudrait.

Mon cher André (Ruyters). — De tous les compagnons d'hier auxquels on pense avec obstination chaque jour, il semble que tu sois un des moins bien lotis. Partir pour la guerre et échouer à un arrière-poste devant une marmite ou un baquet de lessive n'a rien d'exaltant. Je sais de plus que tu t'es trouvé fort dérangé les premiers jours par suite du changement de régime; je sais aussi que ton malaise n'a pas duré.

J'aurais dû t'écrire plus tôt, sans doute, mais j'ai peu de goût pour les considérations générales au sujet des événements, et je ne trouve rien de neuf ou de particulier à t'apprendre. Tu auras su sans doute que j'avais regagné Cuverville, lorsque les événements ne paraissaient point trop favorables et qu'un terrible nuage obscurcissait pour un temps notre fortune. Copeau s'alarma quelque peu de savoir sa femme et ses enfants demeurer en un point qu'on pouvait croire menacé; j'eus mission de les expédier à l'autre côté de l'eau. Du même coup je vidai Cuverville de mes neveux, nièces et belles-sœurs qui l'encombraient agréablement mais imprudemment — et je restai seul avec ma femme et K. (qui lui-même devait regagner Le Havre à bicyclette, à la première sérieuse alerte), Em. et moi décidés à rester et à tenir jusqu'au bout, ainsi que mon beau-frère Georges, maire de Cuverville comme tu le sais. C'est le jour de mon retour ici que le « communiqué officiel » dénonça tout à coup la ruée des Allemands sur « la Somme » — l'imprécision de ce renseignement eut pour plus sûr effet d'affoler tout le pays de Caux. Étretat, Fécamp, Criquetot même, se vidèrent littéralement de tout ce qui pouvait se payer la fuite. Le spectacle était un peu dégoûtant, et on ne peut plus pénible son retentissement sur les miséreux

ou ceux que retenait leur emploi. Par contre, je pus me rendre compte du réconfort qu'ils puisaient à voir le calme et la fermeté de ma femme. Mon retour contribuait également à les rassurer, car ils pensaient : « Du moment que Monsieur Gille revient c'est qu'il n'y a pas de danger ! » Heureusement qu'ils ne pouvaient pas lire en mon cœur ! J'ai vécu dix jours d'angoisse abominable, attendant d'heure en heure le pire — et peut-être pas tout à fait sans raison... Et lorsque les « communiqués » nous permirent de croire que le flot ne menaçait plus la Normandie, ce fut pour le révéler si près de Paris que l'angoisse ne fit que changer de nature...

Combien facilement la vie se reforme, se referme. Cicatrisations trop faciles. Laisser-aller à ce bonheur médiocre qui est le plus grand ennemi du vrai bonheur.

La situation de X., qui reste, tandis que ceux qui lui disaient « il faut rester », s'en vont.

La situation (réciproque) des L. à Yport — que F. engage à partir, et à qui il donne rendez-vous à telle gare — puis qu'il lâche, se décidant à rester au dernier moment et, si l'on peut dire, n'ayant pas le courage de sa lâcheté.

18 *Septembre.*

Ce matin, dès avant 8 heures, une dépêche que porte le petit-neveu de la directrice des postes : « Charles Péguy mort devant ennemi Argonne ». C'est Théo qui me l'envoie.

23 *Septembre.*

A partir du 26 août j'ai cessé de tenir le journal que j'avais repris le..., et que j'avais tenu régulièrement depuis ce jour. Il m'a paru mal séant de laisser à mes notes, en face d'événements si graves, leur allure subjective; j'ai ouvert un nouveau carnet (de format plus grand, jaune, à dos rouge) où j'ai noté, tout indépendamment de moi-même, ce qui, pensais-je, pourrait fournir matière à mon roman; et cela m'a servi d'abord, car j'ai noté là ce que je n'aurais pu sous forme de journal. Mais cette nouvelle méthode ne vaut plus rien aussitôt que les événements extérieurs cessent de l'emporter sur la vie intime. Depuis huit ou dix jours j'ai cessé d'écrire,

et ce silence correspond à un nouvel affaissement de la volonté, de la vertu, dont il faut que de nouveau ce journal m'aide à triompher.

Une dépêche de Jacques Raverat m'a appelé au Havre d'où je l'ai ramené à Cuverville. Depuis quelques jours le temps était affreux. J'avais ramené de Trouville Valentine Gilbert et mes deux nièces. Jeanne Drouin revint d'Étretat. M^{me} Copeau demanda à rester à Braffy jusqu'après les couches de M^{me} Jouvet; Jean Schlumberger estimait du reste peu prudent de la laisser rentrer ici trop vite avec des communications si mal assurées.

K. ramena du Havre, où il était parti depuis quatre jours, trois jeunes Lafaurie (deux jumeaux et leur cousin Maurice), ce dernier fort plaisant, un peu clown sans trop le vouloir, mais toutefois conscient de son comique; les yeux rieurs et un peu sournois, la bouche gourmande, le nez en pied de marmite; des mains extraordinairement grosses, courtes et inexpressives. Il m'amuse beaucoup et même fait plus que m'amuser.

24 Septembre.

Les trois jeunes Lafaurie sont repartis hier. Avant-hier soir je leur ai lu le *Chien* de Tourgueniev avec succès; encore que les deux jumeaux restassent sur la défensive. Jacques Raverat prolonge d'un jour sa visite; nous avons fait hier avec K. une longue promenade dans le vallon boisé de Fongueusemare. Je ne prends pas mon parti de voir ce petit ignorer tant de provinces du plaisir; poésie, pensée, musique, peinture semblent rester pour lui choses fermées, comme elles l'étaient pour Gérard et pour tant d'autres de cette génération.

L'invasion du barbare.

Lu hier soir du Courteline et du Duvernois aux enfants.

25.

Hier, départ de Jacques Raverat. Nous avons lu ensemble l'admirable *Ode de la Nativité* de Milton, et quelques *Sonnets* de Shakespeare. Causé interminablement de morale et de religion. Il croit au diable; il m'a même dit qu'il avait cru au diable avant de croire à Dieu. Je lui ai dit que ce qui me retenait de croire au diable, c'est que je n'étais pas bien sûr de le détester. Certaine-

ment dans mon roman, il y aura quelqu'un qui croit au diable. — Ces conversations auront été d'assez grand profit pour nous deux. Il m'affirme qu'il repart plein d'une vigueur nouvelle pour le travail.

Course à Étretat dans l'après-midi, en voiture. Je regrette de n'avoir appris que trop tard que l'on pouvait visiter les blessés (de 1 à 3 les jeudis et les dimanches).

Ce matin arrivée inopinée de Marcel, tandis que précisément j'étais en train de lui écrire.

26.

Été porter une bouteille de vin et une boîte de biscuits à la pauvre vieille M^{me} Freger (née Urémie Débris !). Je l'avais laissée, voici une quinzaine, au fond de son lit, sans grand espoir de s'en pouvoir relever. Elle ne garde plus de sa maladie que de grandes douleurs de tête et une assez violente inflammation de l'œil gauche, qu'elle abrite sous un bandeau noir. — Elle achève de « remuer ses vagues », puis me conduit chez elle et là, comme je l'allais quitter, laisse éclater, pour la première fois, ses sentiments de reconnaissance, d'affection, qui m'emplissent les yeux de larmes. Elle m'a pris le bras familièrement; elle pleure elle-même en me parlant de Em., et cette subite effusion est d'autant plus émouvante qu'elle ne trouve pour s'exprimer que des mots épais, bruts et lourds comme des quartiers de roc. Elle s'étonne que Mius ait pu nous quitter, et s'étonnera davantage s'il ne nous revient pas bientôt.

Au retour je descends par la route des Groseilliers jusqu'à la maison de Dumont où je voudrais prendre des nouvelles du petit qu'avait été soigner Valentine avant-hier. Je trouve porte close.

Causerie assez longue avec la femme D. qui s'arrangea de manière que je la rattrape sur la route des fonds, et qui règle son pas sur le mien. Elle m'interroge presque aussitôt sur la guerre et le temps qu'elle va durer. Non plus qu'aucun autre de ce pays à qui j'ai pu parler, elle ne dit, à proprement parler, de bêtises. Tous ont sans doute la même opinion apprise, mais sont, somme toute, remarquablement renseignés, et non seulement sur ce qui se passe, hélas, dans notre pays, mais même parlent des Russes, des Japonais, des Serbes même, sans trop d'incompétence. J'étais surpris déjà avant-hier, à

Étretat, du ton dont les enfants des marins parlaient du bombardement de la cathédrale de Reims; certainement leur indignation reflétait celle de leurs aînés, et celle-ci celle des journaux; mais on la sentait néanmoins profondément sincère et de la qualité que l'on souhaitait. Certainement la femme D. elle aussi sentait qu'il y avait là quelque chose d'irréparable et que toutes les indemnités de guerre ne sauraient jamais compenser.

Je prends chaque jour un peu plus de plaisir à faire travailler Françoise; presque autant qu'à étudier moi-même — ce qui n'est pas peu dire.

27.

Sans doute, à l'arrivée de S., j'ai senti dans mon cœur un vif élan de joie, car malgré tout ma vieille amitié pour lui n'est point morte et ne demanderait qu'à refleurir. Mais au bout de bien peu d'instant, tout, dans ses propos, son attitude, ses gestes, me persuade à nouveau de son indifférence et de sa froideur à mon égard. Le mieux qu'il peut être avec moi, c'est « attentionné ». La politesse a depuis longtemps remplacé chez lui l'amitié.

Ah ! combien volontiers j'oublierais toutes les blessures du passé et même celles qui, malgré ma mauvaise mémoire, me restent les plus douloureuses, si seulement chaque jour nouveau, chaque heure, près de lui ne m'apportait de nouveaux témoignages de sa froideur. Il n'en sort que pour s'irriter contre moi.

Il m'écrivait : « Les malentendus sont dus bien plus souvent aux choses qu'on a tues qu'aux choses qu'on a dites. » Mais comment lui parlerais-je, alors qu'il s'insurge contre tout ce que je dis, ou l'accueille d'un acquiescement courtois, indulgent et qui laisse tout son être en arrière.

Aucune des phrases de S. qui m'ont blessé n'est volontaire, ni dite avec l'intention de me blesser; et c'est par là qu'elle m'est la plus cruelle; c'est que je la sens absolument spontanée, échappée du profond de son être. Sans doute il ne s'en souviendrait pas; à peine s'aperçoit-il qu'il l'a dite; elle est sincère à son insu.

28.

Au lieu de céder sans cesse à S., j'ai pris parti de lui tenir tête, et m'en suis assez bien trouvé. Encore un peu et rien n'eût plus été possible entre nous que les

calembours. Je ne pouvais plus dire rien qu'il ne mît en doute ou n'accueillît d'un « ah ! oui » indulgent et distant, comme celui qu'on aurait pour un enfant ou pour un fou. Mais vraiment j'étais à bout de patience et si j'ai regimbé ç'a d'abord été malgré moi. Aussi bien j'ai le plus grand soin de ne rien avancer sans preuves et témoignages sur lesquels pouvoir m'appuyer. C'est mettre mon esprit, trop volontiers flottant, à bon régime.

Il semble du reste que S. me sache plutôt gré de me fâcher, et que cela le rebute moins que de ne pas sentir devant lui de résistance.

Nuit exécrable. Nerfs surtendus; corps aussi sursautant qu'aux pires jours. Je n'ai pu obtenir un peu de sommeil, que vers trois heures du matin.

Au demeurant je ne me sens point trop fatigué, ce matin; mais *susceptible* et l'amour-propre à découvert.

Néanmoins assez bon travail (ou du moins lecture d'anglais et étude du piano de Française. Je réapprends par cœur les *variations* de Dukas); mais une angoisse affreuse pèse continuellement sur la pensée : pas un instant on ne parvient à oublier que là-bas, depuis quinze jours, se prolonge une affreuse lutte indécise...

Vendredi, 2 Octobre.

Soixantième jour depuis la mobilisation.

Les jours s'écoulent dans une attente monotone. Par instants je souhaite d'être à Paris. Mais là-bas ne regretterai-je point d'avoir quitté Cuverville ?

Mercredi, toute la maisonnée étant partie en promenade, je suis resté seul près de Em. à éplucher des haricots, sur le banc devant la maison. Le ciel était d'une pureté merveilleuse. A peine échangeions-nous de temps à autre quelques paroles, car nous ne pouvions parler que de *cela* ; et pourtant ce grand silence autour de nous, en nous, s'emplissait malgré nous de bonheur... Puis j'ai rejoint Valentine et les enfants dans les bois au-dessus des fonds et nous ne sommes rentrés qu'à la nuit close.

Jeudi le break nous a menés à Étretat. Il m'en coûtait un peu de quitter Em. qui restait seule à la maison avec Odile. Le ciel était aussi radieux que la veille, mais l'air était déjà froid. J'étais avec le petit Jacques sur le siège.

A Étretat j'ai quitté les autres et gagné le dessous de

la Grande Porte par les rochers que la mer laissait à sec. Comme je m'en revenais, j'ai croisé Valentine qui emmenait Françoise et Jacques patauger dans les flaques. Les deux enfants étaient pieds nus. Jacques déclarait qu'il ne s'amusait pas du tout et qu'il aurait préféré rester avec sa mère. En vain Valentine tâchait de le persuader qu'il est très réjouissant de marcher pieds nus sur les algues. Évidemment les rochers le meurtrissaient un peu; mais surtout il avait grand-peur de tous les animaux mystérieux qu'il imaginait dans les flaques et rien ne put le décider à y plonger le bout du pied. Rechaussé il fut un peu plus brave et bientôt j'obtins qu'il se risquât à de petites escalades. Rien de plus attachant qu'un enfant qui s'ignore encore et qui se croit poltron parce que sa mère l'a sans cesse mis en garde contre tout ce qui peut lui arriver de fâcheux. Je me suis un peu moqué de ses craintes et, partout où il n'y avait pas de danger, l'ai laissé se débrouiller tout seul. La crainte des vilaines bêtes le retenait d'abord de poser les mains sur le rocher; mais ma moquerie le piquait au vif et il mit vite un point d'honneur à s'enhardir.

Aujourd'hui vendredi, le temps s'est couvert. L'air est doux. Les journaux n'annoncent encore rien de nouveau.

Jacques qui, malgré ce qu'il entendait dire hier soir à sa mère, sentait très bien qu'il avait été dans son tort, est venu ce matin, de lui-même, demander pardon à Valentine d'avoir été si sot avec elle; puis, désireux de me prouver qu'il n'est pas si poltron que ça, il s'est mis à grimper devant moi presque au haut d'un petit arbre, et, ma foi ! assez agilement; ce que jamais il n'aurait fait, si hier je l'avais encouragé dans ses craintes.

Continué le soir la lecture de *Gordon Pym* aux enfants.

3 Octobre.

On apprend nos succès dans la vallée de la Marne. Puis il y eut une sorte d'accalmie apparente; et quinze jours durant on n'obtint à peu près aucune autre nouvelle que celle-ci : le combat continue; sur tout le front la lutte est acharnée; la ligne de front n'a subi à peu près aucun changement.

4 Octobre.

Toujours rien. La lutte atroce continue. En ne cessant point d'y penser, on voudrait aider au succès.

Commencé une lettre à Ruyters; mais à la troisième page le souvenir de sa dernière conversation arrête ma plume. Son injuste accusation, si légère soit-elle, et sans diminuer en rien mon amitié, retient mon abandon, et je ne suis plus rien dès que je ne suis plus naturel.

Lettre de Jeanny Valéry; j'écris longuement à Paul (douze pages).

Mené Miquette à Fellow, le chien de Valentine, en pension chez Georges. Plus d'une demi-heure la pauvre bête s'est épuisée en vains efforts; il ne réussit pas mieux que Toby.

Achévé *Tess of the d'Urbervilles* que j'avais commencé à Paris; j'ai donc mis un peu plus d'un mois à le lire. J'admire ce livre plus que je ne l'aime, et ne comprends pas comment on peut le préférer à *Jude l'Obscur*.

Été chez Dumont, dont le petit enfant est mort avant-hier. N'ai pu voir que la belle-sœur et les trois derniers petits, qui sont venus s'asseoir auprès de moi sur le talus du bord du bois.

5 Octobre.

Chaque jour je fais travailler Françoise deux heures; j'aimerais lui apprendre à étudier seule. Les principales difficultés (j'allais dire : les seules) que je rencontre avec elle, sont dues à de mauvaises habitudes prises précédemment; celle, en particulier, de ne jamais donner à chaque note la plénitude de sa valeur, de sorte qu'elle ne cède qu'à la suivante. Elle joue en mesure, mais ne *garde* pas les notes frappées. Je lui fais étudier, en raison de cela, la première des *fuguettes* de Haendel, exigeant la liaison parfaite de chaque note à la suivante et le maintien des blanches et des rondes à travers les noires.

⁸¹ Ramené Miquette à Fellow; la chienne apporte toute la complaisance désirable et favorise même de son mieux; mais l'autre s'obstine à côté, malgré ce que je fais pour l'aider. Comme, enfin, je l'abandonnais à lui-même et qu'il ne réussissait à rien, il est venu me chercher et me tirer et me pousser vers la chienne, implorant à nouveau mon concours.

Je voudrais qu'il ne fût permis de se prononcer sur les questions sexuelles, qu'à ceux qui ont eu l'occasion

d'élever et de surveiller des animaux. Peut-être enfin consentiraient-ils à comprendre que ne sont pas moins *naturelles* que d'autres, bien des difficultés, des déviations, des irrégularités qu'ils s'obstinent à considérer comme « contre-nature » et anormales.

7 Octobre.

Nuits détestables. Maux de tête aussi fréquents qu'au temps de mon enfance; et, autant qu'il m'en souvient, de même nature, exactement. Depuis l'âge de 18 ans à peu près, je ne les avais plus vu reparaître.

Deux lettres, l'une de Jacques Copeau, l'autre de Mme Copeau, nous disant à la fois qu'on est sans nouvelles de Rivière depuis le 24 août.

8 Octobre.

J'ai traîné tout le jour d'hier une migraine qui ne s'est calmée que vers le soir. Pu lire néanmoins quelques pages de Browning (de *Pauline* et de *Pippa passes*) y prenant plus d'intérêt et de plaisir qu'à tout autre poète anglais. Si seulement cette sympathie et cette admiration étaient un peu plus vieilles, c'est à Browning que je donnerais la première place dans mon cœur et dans mon esprit.

Hier discussion épique à propos des automobiles qui circulent sur les routes, et de la manière de les arrêter pour s'assurer que les papiers des gens qu'elles trimbalent sont en règle. Marcel et Jeanne prétendant que les gendarmes emploient le sifflet et évitent autant que possible de se montrer, etc., discussion des plus vaines puisqu'elle porte sur un fait précis, qui se renouvelle et qu'il serait par conséquent aisé de vérifier. Mais de part et d'autre on se chauffe, Marcel soutenant Jeanne, et moi soutenant Valentine, tandis que Em., épouvantée du tumulte, se retire comme elle fait toujours en pareil cas. Avec Marcel et Jeanne les conversations prennent toujours la forme d'un combat où chacun met un point d'honneur à ne pas lâcher ses positions; je dis « chacun », car au bout de peu de temps et si médiocre que soit le désir de triompher contre quelqu'un qu'on ne peut considérer en adversaire, on est contraint à cette forme de dialogue, et l'on finit par se piquer au jeu.

Temps splendide. Ce matin je vais bien, malgré une nuit accidentée (ou peut-être : à cause de). Marcel est redevenu de contact presque agréable, évidemment un peu confus de s'être emporté la veille. Nous sommes revenus sur les sujets de discussion, mais sans irritation aucune et tout au contraire avec le souci de bonne entente qui me met à mon aise aussitôt — convenant que, sans ces deux dames, jamais la conversation n'aurait dégénéré.

J'écris ces lignes dans la petite chambre du second que j'occupe depuis mon retour ici; la grande cour verte d'Hérouard est pleine de joyeuse lumière. Des enfants gaulent les pommiers, et j'écoute avec ravissement la pluie des fruits, que les femmes ramassent dans l'herbe courte.

Françoise, Nicole et Jacques sont partis à la rencontre des Copeau qu'amène le train de 3 heures. C'est l'avant-dernier jour que je passe ici, dans la paix; tandis que, là-bas, le pays plonge dans le deuil, la dévastation, l'horreur. Une lettre d'Édouard, que Georges nous apporte ce matin, raconte son absurde et lamentable odyssée, de Pont-l'Évêque à Tarbes puis à Versailles, puis à Pont-l'Évêque de nouveau, ne rencontrant partout que désordre et incurie.

Il y a d'affreux défauts dont ne nous avait pas corrigés la défaite et dont ne nous corrigera pas la victoire, et qu'ont payé de leur vie ceux que nous pleurons aujourd'hui.

10 Octobre.

Le mot de la dame à qui l'on fait des difficultés, en gare :

« Et puis, vous savez, je commence à en avoir assez de votre guerre ! »

Départ de Cuverville le 10 octobre. Arrivée vers 9 heures du soir rue Laugier, où je trouve chez les Théo, Copeau et Ghéon, qui y sont installés depuis un mois, et Jean Schlumberger qui vient y passer deux jours et arrive en même temps que moi.

Mes lettres à Em. ont pris la place de ce journal.

En gare de Criqueot, comme je prends mon billet pour

Paris, le chef de gare, goguenard : « Tiens ! il paraît qu'il n'y a plus de danger dans la capitale ! » Du coup la moutarde me monte au nez : « Ah ça ! vous croyez donc qu'il n'y a que la frousse qui nous fasse agir ? C'est parce qu'il y avait du danger par ici que je suis venu ; et c'est parce qu'il n'y a plus de danger par ici que je quitte le pays. » Puis, comme Marcel passe non loin de nous, je l'appelle à la rescousse, heureux qu'il puisse se rendre compte de l'opinion : « Viens, mon vieux, écouter Monsieur le chef de gare : je ne le lui fais pas dire : c'est pour fuir le danger que je me suis réfugié ici... » Mais déjà le gros chef, tout congestionné, bat en retraite.

Luce Ruyters écrit à sa mère : « Je m'ennuie tellement que je travaille pour les pauvres. » Un mot qui plairait, je pense, à son père.

Insomnie à peu près complète de presque chaque nuit.

16 Octobre.

Il me semble, aussi, que le massacre n'a pas même signification pour un peuple qui se raréfie que pour un peuple très prolifique. L'Allemand qui saigne un village sait qu'il peut le repeupler ; l'excès de population invite au massacre ; il faut faire devant soi « de la place ».

La volonté de ne pas être triste. Copeau : « Je cognerais sur ceux qui pleurent. » Par contre ceux qui veulent assumer toute la tristesse : P. A. Laurens qui s'enferme dans son atelier entre le portrait de Péguy par son frère et l'angoisse au sujet de ce frère dont on reste sans nouvelles.

Ghéon et lui plaisaient *comme s'ils étaient sur la ligne de feu*. X. pensait que, du moment qu'on est à l'abri soi-même et qu'on sent à l'abri tous les siens, il est un peu trop facile de rire, et presque malséant.

23 Octobre.

A Évreux.

Depuis ce matin on fait de nouveau viser les dépêches ; mais, au commissariat où on les vise, on ne demande pas les papiers.

Nuit du 29 Octobre.

Sursauts derniers affreux. Il ne me reste plus que juste assez d'intelligence pour constater que je deviens idiot.

10 *Novembre.*

A Cuverville pour deux jours. Repos. Du reste depuis huit jours j'ai repris un peu d'assurance. Ma fatigue affreuse venait, je crois, de rester exposé à la sympathie tout le long du jour. Au « Foyer Franco-Belge », pas un instant de solitude où reprendre sa forme personnelle et se détendre. Je me sentais *bu* par autrui. Occupé matin et soir à cette œuvre de réfugiés que nous logeons, vêtons et nourrissons, et pour qui nous cherchons du travail, je retrouvais au déjeuner et le soir la gaité trépidante de Ghéon, l'excès de vie de mes compagnons et mes hôtes.

15 *Novembre.*

Un Américain est venu ces jours derniers au Foyer franco-belge nous aviser qu'il mettrait à la disposition de notre œuvre une somme importante si nous parvenions à le mettre en rapport direct avec un enfant mutilé par les Allemands.

Richepin, dans un article indigné, parlait de *quatre mille* enfants auxquels on aurait coupé la main droite. Cette affirmation sans preuves avait indigné Romain Rolland (voir sa lettre) et sans doute nombre de Suisses avec lui.

Mme Edwards cependant, à la fin du mois d'août (vérifier la date) m'avait parlé de l'arrivée, rue Vaneau, d'une procession d'enfants, tous garçons du même village, tous pareillement amputés.

Avant-hier je vais la trouver lui disant de quelle importance serait pour nous une preuve certaine de ces monstruosité. Elle me dit alors qu'elle n'a pas vu ces enfants elle-même, qu'elle sait d'ailleurs qu'ils venaient du *Cirque de Paris* où on les avait préalablement envoyés. Elle m'invite à revenir déjeuner avec elle le lendemain (hier), me promettant, en attendant mieux, des photographies de ces mutilations.

Hier elle n'avait pu se procurer les photos, mais elle attendait, sitôt après le déjeuner, Cocteau, qui devait les apporter. Cocteau est venu après déjeuner sans les

photos, qu'il m'a promises pour demain soir; en attendant il m'a mené à la maison de santé de la rue de la Chaise où nous pourrions parler à une dame de la Croix-Rouge qui avait soigné ces enfants. La dame de la Croix-Rouge n'était pas arrivée et, attendu au Foyer, j'ai dû quitter Cocteau avant d'avoir réussi à rien savoir de plus.

D'autre part, Ghéon me dit que deux jeunes amputés, l'un de 15, l'autre de 17 ans, sont soignés en ce moment à Orsay. Il doit m'apporter des informations complémentaires.

Aucune de ces affirmations n'a pu être prouvée.

Celui qui sent qu'il ne sera pas à la hauteur. Voudrait disparaître. Qu'on ne tienne plus compte de lui.

A telle date, le soldat qui donne un effort énorme (longuement raconté) de sorte que l'événement, autour de lui, grossit et se magnifie — qui lit ensuite, dans le « Communiqué » de ce jour : « de X. à Y., rien à signaler ».

M^{me} Théo rencontre en métro un jeune officier anglais. Il est assis en face d'elle, si exquis, si rayonnant... Pas un mot échangé durant tout le trajet, mais, à l'instant de descendre, tout à coup, il se penche vers elle et, très vite, à demi-voix.

— Je veux être blessé très vite pour être soigné de vous.

— Oh ! I hope you will not, s'écrie aussitôt M^{me} Théo très émue.

Cette flamme intérieure qui l'habite n'a pas encore sublimé complètement tous ses traits.

Le soldat qui prend à son compte les aventures des camarades — et à qui, somme toute, il n'est rien arrivé. Il en raconte plus que quiconque.

(A Cuverville). On découvrit alors que la fille E. était enceinte. Elle avoua qu'elle avait laissé faire le garçon boucher, la veille de son départ pour l'armée.

Le chapitre des réfugiés. Leur entrée dans la petite maison. Leur espoir d'autre chose, de davantage. Leur

ennui. Ils méritaient mieux. Le premier soir ils sortent les papiers, les cartons où sont les adresses des personnes qui les ont reçus. Tous deux autour de la lampe de garde. Volonté de ne pas se laisser aller à la détresse qui grandit.

« C'étaient des chevaux de réquisition, nous dit Housonloge, le Liégeois blessé que nous hébergeons. Le mien, à peine que nous étions partis, le voilà qui s'emballe et... Mais il faut vous raconter d'abord qu'à ce moment-là nous n'étions pas très loin de mon village, et que mes parents le savaient. Quand les Allemands ont commencé de tirer, juste je vois venir à nous deux femmes; elles couraient. Comme ordonnance de mon lieutenant j'avais sur moi sa lorgnette; je regarde les deux femmes : je reconnais ma femme et ma mère. Elles couraient vers nous, sous les balles; elles m'apportaient de la nourriture. Elles étaient déjà tout près de nous, quand j'entends le commandement : « Demi-tour à gauche. Au galop. » C'est alors que mon cheval s'emballe et me mène sous les balles, droit jusqu'aux lignes ennemies. Je me dis : toi, mon vieux, si tu n'es pas tué maintenant c'est que tu ne dois jamais mourir... Parce que, des prisonniers isolés, chez nous comme chez eux, ça ne se garde pas : ça se fusille tout de suite.

» Ils me mettent pour commencer dans un grand fourgon de bétail, avec trente autres, et une sentinelle pour nous garder. Faut vous dire que ça se passait tout près de la frontière de Hollande; je me dis : mon vieux, t'es pas si bête de ne pas savoir t'en tirer... Parce que, de l'autre côté du wagon, à l'opposé de la sentinelle, il y avait une lucarne grillée par où, sans les barreaux, on aurait bien pu passer; et comme je regardais qu'on pouvait dévisser la grille, je vois une bourgeoise qui passe; elle m'apporte des habits civils qu'on passe par la fenêtre où, en attendant, j'avais déjà enlevé les barreaux. Il y en avait pour plusieurs; mais je dis aux autres : c'est moi qui ai eu l'idée, c'est juste que je commence par moi. Mais naturellement j'en prends pour moi le moins possible et je laisse aux autres tout ce que je peux. Je passe la tête par le guichet; quand les épaules ont pu passer, le corps il a bien fallu qu'il suive. Je suis tombé sur la tête, de l'autre côté du wagon. Et puis là, par terre, j'ai attendu, parce que j'avais un camarade qui m'avait dit

qu'il me suivrait. J'ai attendu juste deux minutes, et puis j'ai dit : s'il préfère rester, moi je n'ai pas à l'attendre plus longtemps. Alors je me suis trotté et plus vite que ça, jusqu'à la frontière. « Vous êtes soldat ? » qu'ils m'ont demandé. Parbleu non, que je leur ai dit; je suis réfugié civil... parce que j'avais peur qu'ils m'auraient retenu. Mais tout de même j'ai changé de bottes le plus tôt que j'ai pu, parce qu'à cela on aurait pu me reconnaître. On m'a laissé m'embarquer à Flessingue, et j'ai pu de là regagner mon corps.

» La seconde fois que j'ai été pris, c'est avec quatre civils et un aumônier. Nous entrions dans les rues de X... Aux femmes qui étaient aux fenêtres, nous demandions : « Y a-t-il des Allemands par ici ? »; et elles nous répondaient : « Il n'y en a pas »... parce qu'elles avaient l'ordre de répondre ça et que les Allemands qui étaient cachés dans la maison auraient fait leur affaire si elles avaient répondu autre chose. Quand nous avons été pris, on nous a menés dans un champ avec une sentinelle pour nous garder. Naturellement on m'avait désarmé; mais on n'avait pas fouillé la poche de derrière de ma culotte, là où les lancers mettent leur revolver. Et moi je gardais ma main dans cette poche, sans bouger, couché tout près de la sentinelle, à toucher la pointe de la baïonnette de son fusil. Lui non plus il ne bougeait pas. Il était couché lui aussi, et nous nous regardions. Jusqu'au moment où, à la fin, le voilà qui tire de quoi fumer et qui commence à rouler une cigarette. Ça n'a pas été long. Je lui ai mis la balle juste entre les deux yeux. Il a si peu remué que les autres ne comprenaient pas qu'il était mort.

» La troisième fois, c'est un de la cavalerie qui m'a pris. C'est-à-dire qu'ils étaient deux. Mais l'un avait laissé son fusil à terre. Il était remonté à cheval... »

X. apprend par la suite la réputation des Liégeois : tous des hâbleurs. Il n'y a peut-être pas un mot de vrai dans les récits de Houssonloge.

Visite au Louvre — désolation.

La fin d'une civilisation ?

Les blessés, sous l'action du chloroforme, revivent les angoisses des jours précédents. Celui de Ghéon mur-

murmurant : « Oh ! ce froid ! Tout ce que vous voudrez, mais pas ce froid ! »

Le récit de Jean Cocteau où, comme dans tous ses récits, l'on entrevoit malaisément le point de départ réel sous l'énorme exagération poétique. A l'hôpital, il était près d'un soldat qui, lui tenant la main, murmurait : « Toi, vise celui de droite ; je me charge de celui de gauche. Hardi ! nous tenons. À présent, mon vieux, crie : « Victoire ! Victoire ! » et plus fort que ça pour que le capitaine entende. » Alors Jean Cocteau murmure à son oreille, de manière à ne pas attirer l'attention des autres lits : « Victoire ! Victoire ! »

« Il ne t'entend pas. Tu sais bien qu'il est sourd. »

Alors Cocteau, après deux timides essais, se risque à crier à voix haute : « Victoire ! »

La dame poétique de la Croix-Rouge ouvre aussitôt la porte et répète avec une voix de théâtre : « Victoire ! Victoire ! Victoire ! » en s'avançant comme devant le trou du souffleur.

A réétudier : la famille Abed, une des plus tard venues — qui ne demande rien qu'un matelas et des couvertures (neuf personnes).

Famille Kl., envoyée à Magny — (les deux fils, dont Ambiorix), le gendre et la fille qu'on cache... Déplorable découverte de la malle de vêtements qu'ils trimbalent avec eux.

L'œuvre du Foyer franco-belge.

Il y donna, comme il disait dans les quelques rares lettres qu'il écrivait encore, « tout son cœur et tout son temps » ; cette mince formule lui servait à abrégé sa correspondance.

Comment et pourquoi cette œuvre, au début toute charitable, tourna lentement à l'administration.

Les autres œuvres, limitées — fonctionnement facile. Il est nombre de réfugiés à qui nourriture ou logement (ou même les deux à la fois) ne convient pas. Tel demande un lit seulement ; telle famille serait heureuse si seulement on lui procurait la petite batterie de cuisine dont elle ne peut assumer les frais. Pour celui-ci, qui touche l'allocation, il ne convient pas d'être nourri *et*

logé par une œuvre; il y a là du gaspillage. Les œuvres n'en ont cure; comme ils disent élégamment : « Cela ne les intéresse pas. » Mme X. vient à nous, après s'être adressée au *Cirque de Paris*, sordide, au *Séminaire Saint-Sulpice* lamentable, à la *Salle Wagram* comble; on lui offre le logement, dont elle n'a que faire, car elle est installée à sa convenance et peut cuisiner à sa façon, pour ses six enfants; elle paye quarante-cinq francs par mois; parfois moins encore. Si on lui offre les repas, qu'en ferait-elle ? Il lui faut simplement un petit acompte hebdomadaire qui la mette à même de faire face à la situation; par exemple le paiement du loyer assuré. L'allocation suffira pour le reste. Les repas qu'on lui proposait coûteraient bien davantage à l'Œuvre, et la forceraient de sortir, elle et ses enfants, par tous les temps. Enfin, ces repas au dehors l'empêchent d'avoir « un intérieur ».

* * *

Alors, puisque nous avons cette chance immense
Que l'ancien instrument qui vibrait encore soit brisé,
Saisissons-nous intrépidement de cet avantage
Et n'allons pas nous courber pour rien ramasser.

Puisque aussi bien nos bibliothèques étaient pleines
Et nos cerveaux, à ne pouvoir plus rien y loger;
Puisque tout était dit, du moins selon l'ancien mode,
Tout connu, tout vécu, du moins à l'ancienne façon;

Puisque notre manteau de morale était usé jusqu'à la
[corde]
Et que pourtant il n'est pas encore permis d'aller nu;
Puisque tout ce qui étouffait en nous criait miséricorde
Sans avoir, jamais encore, rien obtenu;

Puisque, dans le secret de nos cœurs, nous souhaitions le
[cataclysme],
Le grand coup de vent qui balayât l'impureté,
Vive Dieu ! s'il ne vient pas du dehors, mais s'élève
Du profond de l'humanité !

Cette guerre n'est pas pareille à une autre guerre;
Il n'est pas seulement question d'un territoire à protéger,

D'un patrimoine, d'une tradition... Non ! c'est un avenir
[qui veut naître
Énorme et se dégage en s'ensanglantant les pieds.

Oh ! quel coup de talon du donnes.
Pour bondir en avant, nouveauté !
Dans l'amour et dans l'espérance
D'une plus vivace beauté,
Que le sol écrasé te pardonne !

Pauvre âme incertaine, tu ne peux t'éprendre
A la fois de l'avenir et du passé.
Il s'agit de voir si tu veux rester pleurant sur des cendres,
Si vers la tombe enfin il ne te reste plus qu'à descendre
Ou si, dans l'inconnu, tu te sens assez jeune encore pour
[t'élancer.

1915

JE vous dis que c'est une nouvelle civilisation qui commence. Celle d'hier s'était trop appuyée sur la latine; c'est-à-dire sur ce que la culture avait produit de plus artificiel et de plus vain. Autant la grecque était naturelle... Mais il faut reconnaître que c'est par ses défauts mêmes que la latine trouvait le mieux accès près de nous.

24 *Septembre.*

J'ai jusqu'alors écrit dans l'excès de ma joie. Par défaut d'expression, aujourd'hui s'aggrave ma peine. Je suis maladroit au chagrin. Et même je considère volontiers comme dû à quelque secrète fatigue tout fléchissement de ma félicité. Que je suis fatigué !...

25 *Septembre.*

Je ne me suis un peu ressaisi qu'au piano, où je poursuis l'étude des pièces d'Albeniz. J'en sais trois complètement par cœur, et plus de la moitié d'une quatrième.

Repris également *Prélude, Choral et Fugue* et quelq
Études de Chopin.

Paul A. Laurens profite des abondants loisirs que laisse sa cantine, pour se « remettre à l'école », dit-il « réapprendre à dessiner ». D'entente avec deux camarades, il réquisitionne un modèle et s'installe devant lui pendant des heures. Je ne puis l'en féliciter. Fâcheuse question. Puis est-ce par défaut de métier qu'il pèche ? Je crois, bien au contraire, que son originalité eût mieux servie par un métier moins prompt, et même un peu de maladresse. La virtuosité n'a jamais rien produit de banal. Le seul métier qui vaille c'est celui qui crée l'émotion même a créé, et qu'elle invente à neuf fois le besoin. Je veux n'écrire rien, que d'urgence.

Dimanche, 26 Septembre

Tenir au jour le jour ce carnet : bonne discipline, car je me suis toujours bien trouvé.

J'achève enfin le *Gulliver*. Je n'y ai pas pris grand plaisir et suis heureux d'en sortir. Cela reste court, rauque et acrimonieux. Sans cesse on s'attend à mieux, à autre chose, et l'idée de ce que cela aurait pu être, me gêne un peu que c'est.

Commencé hier, avec un vif plaisir, l'*Autobiographie of Mark Rutherford*, que m'avait indiquée Bennett.

Le communiqué de ce soir m'emplit d'angoisse. Serait-ce enfin l'aube qui point ?... J'entends les cloches là-bas ; je vois cette ruée, l'essor de ce mortel espoir. Je pense au petit Jean-Paul Allégret, à E. D.. Il a attendu presque toute la nuit.

27 Septembre

Suffocant communiqué, ce matin. Va-t-on enfin lever le couvercle ? Il me semble qu'à la première bouffée d'air libre, j'étoufferais. Je voudrais être auprès de E.

Carte de Copeau hier soir, étrangement *out of place*. Il parle de Florence, de l'Angelico... Tout cela est donc encore ?

28 Septembre

L'espoir hésite encore et n'ose ouvrir tout grand.

ailes, pour s'envoler vers quels nouveaux cieux... Quelle patience il faut donc dans l'attente ! Jusqu'à quand devrai-je encore me taire ? Et me restera-t-il ensuite assez de forces et de temps pour parler ?

Je suis distrait du Foyer ; n'y retourne qu'après-midi et pour n'y trouver plus qu'une occupation insuffisante. Je suis las et m'échappe sans cesse. Je n'en puis plus... Avant ce dernier court voyage à Cuverville, j'avais été de nouveau complètement requis par un nouveau service (celui du vestiaire) qu'il s'agissait de réformer complètement. A présent, le service de notre table de subventions, parfaitement organisé, n'exige plus d'initiative. Pour un peu la besogne qui s'y fait deviendrait toute administrative. Peut-être m'installerai-je quelque temps rue Taitbout, pour surveiller le fonctionnement du restaurant. Sans doute y aurait-il là beaucoup à revoir ; mais je crains que Charlie Du Bos n'en prenne ombrage. Je ne puis me donner à moitié, me prêter. Durant onze mois, au Foyer, j'ai pu me laisser absorber complètement par ma tâche, et m'y intéresser éperdument. A présent que la machine est bien en marche, est-il permis que je m'en dégage, comme d'un livre achevé ?...

Mais non. Rien, dans le monde matériel, ne s'achève. Tout continue. Et ce que l'on a commencé d'assumer vous requiert.

Darius Milhaud est venu hier, vers la fin du jour, jouer le poème symphonique qu'il vient de composer sur un des poèmes de Tagore que j'ai traduits. Où je n'ai entendu que du bruit. Ensuite il nous a joué d'une manière exquise d'assez médiocres mélodies de Mendelssohn. La veille j'avais accompagné Marianne Delacre. Elle a chanté du Chausson et du Duparc. L'intention, la signification psychologique, me gênent toujours, en musique. Elle perd, pour moi, sa véritable signification, à vouloir en prendre une trop précise.

29 Septembre.

« On ne sait si l'on voudrait vieillir bien vite ; ou arrêter le temps au contraire », me dit ce matin, au Foyer, Mme Lacroix dont le fils unique est au front. La lettre qu'elle a reçue de lui hier est du 22. Sortira-t-il de cette traversée de l'enfer ?

Journée à Magny, où m'emmène l'auto des Chausson. Froid, brume et pluie; aussi longtemps qu'il me reste encore une peu de chaleur animale, je reste à côté du chauffeur, délicieusement transi par la douche d'air automnal. A Satory je rejoins dans l'intérieur de la voiture M^{me} Chausson, ses deux filles et Marianne Delacre.

Agréables heures près de Raymond Bonheur; mais visite un peu trop prolongée. On ne rentre à Paris qu'à la nuit. Bien que devant dîner, ainsi que Marianne Delacre, chez les Théo, rue Laugier où l'auto nous ramène, je quitte les autres pour courir au *Foyer* rechercher le livre de Rutherford que j'y ai oublié le matin; l'appétit que j'en ai ne peut attendre.

Rentré à 10 heures et demie, je n'accepte pas de prendre congé de ce jour trop vide avant d'y avoir versé trois-quarts d'heure d'étude de piano (Albeniz) — en sourdine, par égard pour les voisins.

1^{er} Octobre.

J'ai failli partir pour l'Angleterre. Déjà j'emportais de chez les Théo valise et châle; rendez-vous était pris avec Mrs Wharton, que je devais retrouver demain matin à la gare du Nord. Henry James et Arnold Bennett m'attendaient. Hier j'avais écrit à Raverat pour m'annoncer, et j'avais pris congé du Foyer. Heureusement, à la préfecture, je me heurte à d'insurmontables difficultés; avant d'obtenir mon passeport, il me faut passer aux Invalides pour régulariser ma situation militaire, ou du moins faire constater qu'elle est en règle; puis au bureau de police de mon quartier, avec deux témoins et ma photographie; puis à la légation d'Angleterre; puis au ministère des Affaires étrangères... Et, comme le temps manquait pour toutes ces démarches, je me suis trouvé soudain extraordinairement soulagé d'y renoncer d'un coup aussitôt. Si j'avais eu quelque joie à l'idée de partir, ma joie à l'idée de rester fut certainement beaucoup plus vive, et je jouis de cette fin de jour, ici, comme quelqu'un qui vient de l'échapper belle.

J'ai couru chez Mrs Wharton qui devait prendre mon billet; pourtant cela m'aurait amusé de voyager avec elle. Mais cela n'était pas le moment.

2 Octobre.

Hier soir, en rentrant à Auteuil, j'allai à tout hasard

frapper à la porte de Labasque. Je le trouvai, assis sur son lit, occupé à lire, dans la *N.R.F.* que Charlie Du Bos l'a autorisé à emporter de la rue Taibout, les propos de Whitman, traduits si platement par Bazalgette. Désireux de lui montrer les dessins de Goya dont j'ai la collection, je l'entraînai à la Villa.

Je ne sais trop ce que cet étrange garçon cherche dans la peinture; tout le déçoit. A peine a-t-il prêté quelque attention aux estampes que je lui montrais et dont il se disait auparavant si curieux. Redon, qui semblait près de l'enthousiasmer la veille, il en a déjà fait le tour. Du reste il exprime ses plus injustifiables dénis avec une telle modestie, une telle conviction, qu'il les rend presque supportables et obtient crédit.

Dîné, comme la veille, avec des œufs et un peu de charcuterie rapportée de chez Godefrais.

Grande fatigue de tête encore; une espèce d'écrasement gris de ma pensée. Et pourtant...

Cuerville. 7 Octobre.

Arrivé ici mardi soir. Au Foyer, je ne faisais plus rien qui vaille. Lourdeur de tête et vertiges.

Je me proposais de rédiger ici bien des choses; mais ma pensée s'épaissit et se fige. Même pas pu encore achever le livre de Rutherford.

Et néanmoins s'instruit et se forme le livre que je voudrais écrire, si... Mais l'énormité de la matière informe m'opprime; je ne sais par où m'en saisir et doute comment en venir à bout; ni si j'aurai encore la force.

8 Octobre.

J'achève ce soir l'*Autobiography of Mark Rutherford*. Admirable honnêteté de ce livre. Je ne connais aucune œuvre littéraire plus spécifiquement protestante. Comment ce livre n'est-il pas plus connu? Combien je sais gré à Bennett de me l'avoir indiqué! Les qualités exquises du style de Hale White (c'est le vrai nom de l'auteur) sont celles mêmes que je voudrais miennes.

9 Octobre.

Lu avec intérêt, dans la *Revue de Paris* du 15 mai, prêtée par Ducoté, les pages d'E. G. sur les réfugiés. Raisonnables, cordiales et très justes de ton. Mais com-

bien, présentée ainsi par un représentant de l'autorité et de l'administration, la question s'apaise ! Il est évident que, au Foyer, nous les voyons sous un angle très différent : tous les cas qui se présentent à nous, ou du moins ceux qui retiennent notre examen, sont précisément ceux auxquels l'administration n'a pas pu, su, ou voulu apporter de solution.

Il n'est, hélas ! que trop naturel, avec notre régime électoral, que les économies qu'on prêche à l'administration, soient essayées principalement aux dépens des réfugiés, de ceux qui ne sont pas de l'arrondissement, de la commune, que protègent et soutiennent fort imparfaitement les Comités régionaux. E. G., nécessairement, ne voit que les satisfaits ; nous, nous ne voyons que les autres. C'est moins gai !

Je ne parviens à cesser de penser à eux qu'en faisant vertu d'égoïsme. Il me souvient de cet été, où m'obsédait la pensée des souffrances de Jules Iehl ; où, de l'imaginer s'étiolant dans son morne bureau, me rendait tout travail impossible ; je ne pouvais détourner de lui ma pensée et prenais honte de mes aises. Onze mois durant, au Foyer, j'ai vécu tout dévoré de sympathie. Ce que ce temps fut pour moi, je ne puis encore le dire ni le savoir. Certains jours j'ai pu croire que je ne m'en relèverais pas.

10 Octobre.

Hier, temps splendide. Mais, tout le jour, je traîne une lourdeur de tête insupportable. Rien pu écrire ; mais poursuivi l'étude du *Lavapiés* d'Albeniz. Lu *La Princesse Georges*, qui m'a assez heureusement surpris. L'habileté, souvent, y atteint l'élégance. Mais bien inutile d'en parler.

Lu trente pages des *Caprices* de Théophile Gautier. Je ne sais rien de plus niais. Un conte de Kipling (deuxième *Livre de la Jungle*) en anglais. Et continué *The Lesson of the Master* de James.

11 Octobre.

Engourdissement abominable. Je songe avec une sorte de détresse à la vie que peut me promettre Cuverville et à laquelle je ne vois pas comment pouvoir échapper, sinon en rompant les liens et me dégageant des obligations les plus vénérées et les plus chères. Ce n'est pas la liberté que je cherche ; c'est à pouvoir travailler dans

de bonnes conditions hygiéniques; que jamais encore je n'ai pu réaliser. Il me paraît souvent que, dans des conditions plus favorables, j'aurais pu produire bien davantage; et cette pensée me torture comme un remords. Mais toujours je reste timide devant les décisions à prendre. Ce n'est pas vers la plus attrayante que me pousse mon tempérament, mais vers la moins dispendieuse. Je suis tout étonné d'avoir su parfois voyager. Loin de céder à un entraînement, chaque fois j'ai dû faire effort pour partir.

12 Octobre.

Retour à Paris.

16 Octobre.

Ayant repris ma vie de philanthrope et de pique-assiette, je n'ai plus un instant pour écrire dans ce carnet. Au Foyer matin et soir; je suis repris par l'intérêt extrême de certains cas; par l'atmosphère de tendresse et d'également de ce lieu, et le dangereux enivrement qu'apporte l'abandon de soi. Em. doit rentrer lundi.

21 Octobre.

Suroccupé du matin au soir. Nous avons eu, ces derniers jours, une avalanche de cas pathétiques. Rien pu noter.

22 Octobre.

Hier, dans *le Temps*, article de Souday en réponse à l'article imbécile de F. M. sur Gobineau. J'étais entré avant-hier chez Galignani, possédé par le désir d'acheter le nouveau livre de Conrad; que je lis avec l'admiration la plus vive.

Il ne se passe peut-être pas un jour où l'on ne lise dans les journaux, malgré la censure, de quoi faire douter si nous méritons vraiment de triompher. A dire vrai, aucun des deux pays ne mérite d'écraser l'autre, et l'Allemagne, en nous mettant dans la nécessité de nous opposer à elle, a commis une erreur abominable.

24 Octobre.

Je n'ai jamais rien produit de bon que par une longue succession de menus efforts. Nul n'a plus médité, ni mieux compris que moi le mot de Buffon sur la « longue

patience ». Je l'apporte, non point seulement dans le travail, mais tout aussi bien dans la silencieuse attente qui précède le bon travail.

Tout de même, à force d'attendre, je doute si j'ai donné tout ce que j'aurais pu. Par moments il me paraît que tout ce que j'ai produit jusqu'à ce jour n'a été que pour préparer le reste, n'a été que pour me-faire la main, et que tout l'important reste à dire. (J'ai déjà exprimé cela par ailleurs; mais j'éprouve le besoin de le répéter, ainsi que je fais si souvent à moi-même.) Par moments il me paraît affreusement que j'ai trop tardé, et que nombre des livres qui me restent à écrire auraient déjà dû être écrits.

26 Octobre.

Hier manquaient au Foyer à la fois A. C. et Mlle Langweil. J'ai dû m'installer à la table des renseignements, dont je bondissais pour faire également le service du vestiaire. Excédante journée, qu'achève une séance du Comité. Séance orageuse; car il se découvre que, tandis que notre table de subventions parvient à réaliser en quinze jours une économie de plus de deux cents francs, malgré les nouveaux venus que nous admettons chaque jour, les deux autres tables, de L. et de C. Du B., sont en augmentation, chacune, de cent francs. Ceci explique que le résultat total soit si peu satisfaisant.

On ne peut demander à un peuple très prolifique d'avoir les mêmes égards pour la vie humaine et le même respect de l'individu qu'une race sur le déclin. Il faut, à cette considération, ajouter l'idée fixe, qui domine le peuple allemand, de la supériorité de sa race. Il travaille comme enseigne de faire l'horticulteur, qui soutient qu'une sérieuse sélection ne consiste point seulement dans la préférence et le choix, mais aussi bien dans la suppression systématique de tout ce qui n'est pas élu.

Avouez que, si vous étiez habité par l'idée fixe d'une amélioration possible de la race humaine, une amélioration pratique et presque immédiate, vous ne cherchiez pas si éperdument à prolonger la vie des malformés, des tarés, des indésirables, etc., et à encourager, ou même simplement, à permettre leur reproduction ! Pour permettre ceci, sacrifier cela. Rien de plus logique. Encore une fois, il s'agit de savoir ce qui mérite de triompher.

Que de fois, au Foyer, soignant, consolant, soutenant ces pauvres loques humaines, capables seulement de gémir, infirmes, sans sourires; sans idéal, sans beauté, j'ai senti se dresser en moi la question affreuse : Méritent-ils d'être sauvés ? L'idée de les remplacer par d'autres, mieux venus, fait certainement partie de la *philanthropie* germane. C'est logique et, partant, monstrueux.

27 Octobre.

On a l'air de croire la partie gagnée lorsqu'on peut se reposer sur une belle formule, comme : « La France a le génie de l'improvisation »; par où l'on excuse et encourage l'imprévoyance.

Lauris très affecté hier par la mort de Hervieu, nous rapportait le sinistre propos que l'on prête au comte G. : « En 70 on était plus gai. »

30 Octobre.

Travail intense au Foyer. Grande fatigue de tête, ou du moins : mal de tête presque constant; préférable toutefois à la désagrégation et l'effacement de la pensée, dont j'ai si souvent souffert.

Dimanche.

Donné hier une leçon de piano à Françoise; très satisfait des progrès qu'elle a faits. Marcel est en permission pour quelques jours. Passé hier soir, après dîner, deux heures avec lui. Le souvenir de ses indifférences et de ses duretés fait que toujours j'appréhende un peu le revoir; puis toute crainte est bientôt submergée par le flot de joie amicale; mais, au bout de peu d'instants, une sorte de vertige me prend, qui me pousse à lui dire ce qui peut me nuire le plus à ses yeux. L'oncle Charles et Édouard Widmer me font également dérailler : je sais, je sens nettement, que chacun d'eux s'irrite de l'imprécision de mes renseignements; ce qui m'amène irrésistiblement à vouloir leur citer des chiffres. Pourquoi ?... De même, pourquoi ai-je été dire à Marcel, hier, que Ghéon « avait pris part à l'avance en Champagne », alors qu'à tous les autres qui m'ont demandé de ses nouvelles, j'ai dit qu'il était « dans le bassin minier » ? C'est ainsi que trébuche, en traversant un salon, celui qui sent qu'on croit qu'il va trébucher.

Mardi.

Hier, Marcel est venu déjeuner, ainsi que Jeanne et les enfants. Marcel était en tenue militaire. Son visage m'a paru plus creusé que l'autre soir; il a beaucoup vieilli. Après quelques phrases échangées, son regard se perd, son front se plisse; à peine si l'on ose lui adresser la parole, tant on le sent distant. Em. fait de vertueux efforts pour le ramener près de nous, et n'obtient que des lueurs trop brèves. Pour moi, j'y renonce; depuis trop longtemps déjà, tout ce que je peux lui dire l'irrite sans l'intéresser. Rien ne m'est plus pénible que ces repas, hebdomadaires l'an passé, et que, le plus souvent que je pouvais, j'esquivais. . .

Dimanche, 7 Novembre.

Peut-être mon esclavage au *Foyer* va-t-il se relâcher un peu avec le retour de M^{me} Théo. A partir de ce soir, elle vient habiter la Villa, et sans doute reprendre dès demain son service à notre table de subventions.

Il y a beaucoup de choses que j'aurais voulu noter sur ce carnet; le temps me manque; puis il arrive aussi que, à les raconter d'abord à Em., mon besoin de les relater ici s'éténue.

La mort subite de Hérouard, le fermier de Georges, est venue consterner Em. et la persuader à nouveau qu'elle devrait être là-bas. Hérouard a quatre fils sous les drapeaux, pour lesquels, chaque jour, la mère tremble, car ils sont également exposés. Jusqu'aujourd'hui, rien ne leur arrive; mais une belle-sœur vient à mourir, et, tandis que M. et M^{me} Hérouard s'en retournent de l'enterrement tous deux ensemble, dans les rues de Montivilliers, Hérouard s'affaisse soudain sur le trottoir. Rupture d'anévrisme, croit-on.

M^{me} Hérouard n'avait, jusqu'à présent, connu que le bonheur; rien n'était plus florissant que sa ferme, que sa famille. Mère de onze enfants, tous sains, beaux, courageux. Et, de même que nos réfugiés qui nous disent : « Nous n'étions pas habitués », il semble que M^{me} Hérouard, aujourd'hui, soit d'autant plus à plaindre et que le malheur l'abatte bien davantage, pour la surprendre moins aguerrie.

Il y a certainement une accoutumance au malheur, un endurcissement, ou mieux : l'habitude du retrait,

certaine faculté de repliement, par quoi les natures non épanouies n'offrent aux coups du sort presque plus de surface sensible.

Je voudrais dire à chacun de ces ci-devant heureux : « C'est votre tour ». Mais non; il n'y a là ni compensation, ni profit. Ceux qui s'étaient engourdis dans un confort égoïste sont incapables de trouver enseignement dans les revers; et, pour les autres, comment leur reprocher d'avoir cédé à l'invitation du bonheur?

Jedi, 11.

Engourdissement détestable. Par moments il me semble que j'ai déjà fini de vivre et que je m'agite dans une sorte de rêve posthume, une sorte de supplément à la vie, sans importance ni signification. Cet état d'apathie est sans doute la suite naturelle du surmenage sentimental au Foyer.

M^{me} Théo se donne de nouveau à notre œuvre, ce qui me permet un peu de loisir; mais j'en profite mal et ni ne travaille, ni ne me repose vraiment.

Hier, à l'Œuvre des Prisonniers de guerre où j'étais monté pour prendre une information, M. C. de W., qui en est je crois le directeur, m'a demandé si j'avais pu reprendre mes « petits divertissements littéraires ».

Vendredi, 12.

J'avais eu l'absurde faiblesse d'accepter une invitation à dîner chez M^{me} Edwards, avec les Philippe Berthelot; j'en reviens tout décomposé. Je ne comprends pas bien pourquoi l'on m'invite : pas assez illustre pour qu'il soit flatteur de m'avoir; ma conversation reste désespérément terne, et l'on ne peut obtenir de moi nul avantage.

Je me suis fait assez mal voir en prenant brusquement la défense de Souday, avec éclats de voix et intempérance d'éloges; par simple exaspération devant le jugement expéditif de Philippe Berthelot et des autres : « Dire que la guerre ne nous débarrassera pas de ces types-là ! »

Philippe Berthelot profère des sentences d'allure paradoxale, de forme impeccable, où respire le sentiment de sa supériorité, de celle de sa famille, de ses amis, de ses goûts, etc.. Il affecte un grand calme renanien, dût, je crois, à une parfaite insensibilité. Il a, dans le regard, la voix, le geste, je ne sais quoi d'inhumain qui me paralyse. Je suis gêné aussi par l'étroitesse de son front;

comme malgré cela il a une mémoire prodigieuse, il semble que les idées aient dû perdre toute épaisseur pour pouvoir tenir dans le magasin de son cerveau.

M^{me} Philippe Berthelot est arrivée dans une robe fourreau, sans taille aucune, une sorte de chemise de soie vert pomme, tout unie; s'est excusée, comme à chaque autre fois que je l'ai vue, d'être « en robe d'intérieur »; et, comme les autres fois, M^{me} Edwards s'est écriée : « Mais moi aussi, ma chère, je suis en robe de chambre. » Elle avait un corsage extrêmement bas que prolonge une transparente dentelle d'or, une jupe de soie crème, très courte, liserée de fourrure, et, par-dessus le tout, une sorte de manteau à larges manches, également liseré de fourrure, sensiblement plus court que la jupe. Ces deux femmes se pressent l'une contre l'autre sur un divan bas, avec des manières d'odalisques. M^{me} Edwards rit et glousse et roucoule, gonflant le cou et laissant rouler sa tête sur ses épaules nues. Sert est là; plus dodu, plus sentencieux que jamais. Je fais de vains efforts pour l'écouter. Il m'expose inlassablement la supériorité de l'art « baroque » et distille l'ennui autant que moi-même. Il me semble que, depuis le temps qu'il vit en France, il aurait pu consentir à perdre un peu de son accent. F. fait le sixième; maigre, courtois, insignifiant.

A table, on parle de la famille Heredia : milieu charmant, un peu bruyant, mais si amusant, si fantasque !... Et Philippe Berthelot de raconter ses premiers souvenirs. La fille aînée avait alors seize ans à peine; la cadette n'était encore qu'une enfant. Était-ce la première fois que Philippe Berthelot entra dans ce salon ? Je ne sais plus... La bonne avait eu, l'avant-veille, un « accident » qui faisait le sujet de la conversation de ces demoiselles. L'une d'elles tout à coup annonça qu'elle allait chercher le fœtus, partit et revint de la chambre du sixième avec un bocal. Et comme, au récit qu'il en fait, M^{me} Edwards se récrie, Philippe Berthelot insiste, affirme que ce n'avait pas été un simulacre, que le fœtus était bien authentiquement dans le bocal, où ces demoiselles, à l'aide d'un long tire-boutons, s'amusèrent à le faire valser.

Les G. et J. R. vinrent après le repas. On dit, sur les livres, les choses et les gens, bien des inepties; et si j'en ai dit peut-être un peu moins que les autres, c'est que je me taisais un peu plus.

On m'a demandé de me mettre au piano, avec une insistance qui rendait mon refus très difficile. M^{me} Edwards, pour m'encourager, s'est assise devant un cahier de Chopin et a joué quelques mazurkas, avec fluidité, charme, mais à la manière artiste, avec ce *tempo rubato* qui me déplaît si fort, ou, pour parler plus exactement : sans plus tenir aucun compte de la mesure, et avec des accents subits, des sursauts, des effets, beaucoup plus propres à faire valoir le tempérament de l'exécutant que l'excellence du morceau. Ceci se passait entre deux salons, dans une minuscule salle tendue d'or, sur un piano complètement désaccordé. Les Philippe Berthelot partis, je voulus m'éclipser à leur suite, mais, comme il pleuvait à torrents, M^{me} Edwards voulut me faire chercher une voiture et m'entraîna en attendant vers le piano de l'autre pièce, du grand salon aux charmantes décorations de Bonnard. Je commençai le *Prélude* en mi bémol majeur; mais, de même qu'il m'advient, causant avec un Anglais, de prendre l'accent anglais, j'adoptai, par politesse, ce même *tempo rubato*, que M^{me} Edwards avait pris tout à l'heure, et m'arrêtai après douze mesures d'agonie.

L'auto qui m'emmena vers Auteuil n'avait plus d'essence et fit panne à deux kilomètres de la Villa, que je dus faire en pleine nuit et par pluie battante. Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit et vais traîner tout aujourd'hui une migraine et la rancune contre mes hôtes d'hier et contre moi.

Samedi, 13.

Hier, vers la fin de la matinée, j'avais été revoir J. E. Blanche, que je trouve fort vieilli et réduit. Il m'entraîne dans le petit salon et, là, reste debout, se balançant d'une jambe sur l'autre comme un ours, ou faisant péniblement quelques pas d'un fauteuil à un autre, au dos desquels il s'appuie, incommodé à l'excès par la ceinture herniaire qu'il porte depuis douze jours.

Leurs parents du midi sont venus loger chez eux; il ne sait pas où se tenir; et, tandis que l'enfant, chaque soir, travaille auprès de M^{me} Blanche dans le petit salon bien chauffé, lui, réfugié dans le grand salon trop vaste, grelotte, en proie aux courants d'air : la guerre l'éprouve rudement.

Dimanche, 14.

Jours lugubres; bourrasque incessante. J'ai reçu, avant-hier soir, au Foyer, cette lettre du petit Teugels :

« Je vous écris ces quelques mots pour vous faire savoir que je n'oserai pas revenir chez vous, à cause que je regrette beaucoup d'avoir quitté mon régiment. Monsieur Gide, je ne vous demanderai qu'une seule chose, c'est de me laisser faire par moi-même; mais, je vous en prie, ne faites plus rien pour moi, car je ne veux pas que vous rentriez dans mes conversations, ni vous ni ces dames; car je vous dirai que je n'habite nulle part, car mon camarade est parti à Rouen pour travailler. Car, tandis que moi, Monsieur Gide, il ne me reste qu'une chose à faire, c'est que à cette date, le 12, je vais me noyer à la Seine et je vous dis au revoir et adieu. Je n'ai plus rien à vous dire que ces derniers mots. Adieu, Monsieur Gide, et tandis que les Dames du Foyer...

» JEAN L'INSENSÉ,

» mort le 12 novembre à 5 h. du soir. »

Je verse cette étrange lettre au dossier Teugels et relate d'autre part la dernière entrevue que j'avais eue précédemment avec lui, sa visite au Foyer, le matin du jour où cette lettre nous fut remise par un camarade de rencontre, puis ma longue attente, avec ce camarade, au soir, place de la Concorde où Teugels avait dit qu'il repasserait. Toute la nuit, j'imaginai ce pauvre être, sans plus de place dans notre société, condamné partout et se réfugiant dans la mort.

Dans le jardin volette un moineau familier, que j'avais déjà remarqué l'an passé. Il a quatre ou cinq penne blanches à chaque aile.

Mardi, 16 Novembre.

Cette insouciance, cette confiance vague, faite de bêtise et de présomption, (pour ne parler point de celle qui s'autorise de la foi dans la Providence) — les pires événements ne l'auront en rien amendée. On incrimine tel petit fait, telle décision maladroite... « Le mal vient de plus loin », hélas ! On s'aperçoit, à l'heure du danger,

que l'édifice entier, du haut en bas, est vermoulu, que la société tout entière... Mais où donc avaient-ils leurs yeux, pour ne pas l'avoir vu d'abord ? Il n'est pas un étage de l'édifice social où ne se constate la désoumission de chacun.

18.

Honteux article de Beaunier, dans *le Figaro*, contre Renan; que relève fort proprement Souday, dans *le Temps*.

Hier j'ai visité avec Em., la petite classe que dirige, à notre œuvre, M^{me} Bouni-Reclus. Elle enseignait, lorsque nous sommes entrés, la géographie, à dix enfants de 8 à 10 ans, garçons et filles; tous studieux, de bonne humeur et bien portants. Dans la salle voisine, la classe des petits, où nous nous sommes attardés. Deux institutrices soumettent ces mioches à la méthode Montessori, qui du moins a cet avantage de les faire tenir tranquilles. Avant de commencer le cours, on les a fait mettre en cercle, puis s'agenouiller devant un petit bahut de bois blanc que surmontait une photographie de la Vierge et du Bambino, d'après Botticelli. En chœur, sous la dictée des institutrices, ils ont psalmodié une espèce de prière et envoyé force baisers vers l'image. Tout cela bien fort afin que cette mécréante de M^{me} Bouni-Reclus n'en perde rien.

Du 22 novembre au 26, voyage en auto avec Mrs Wharton.

Hyères. 26 Novembre.

J'ai fait la connaissance de Paul Bourget. Il m'a reçu avec la plus grande amabilité à Costebelle, dans sa propriété du P., où m'introduit Mrs Wharton. Grand besoin de séduire celui qu'il sait d'une autre génération, d'un autre camp, d'un autre bord. C'est dans le jardin qu'eut lieu la présentation.

— Pour entrer ici, Monsieur Gide, m'a-t-il dit d'abord, vous n'aurez pas besoin de passer par *la porte étroite*.

Cela ne voulait proprement rien dire, mais marquait de la cordialité. Et, peu de temps après, il a trouvé moyen de faire allusion à mon *Immoraliste*; puis, y revenant, après que Mrs Wharton nous eut laissés quelques

instants pour aller voir M^{me} Bourget qu'une indisposition retenait dans sa chambre :

— Maintenant que nous voici seuls, apprenez-moi, Monsieur Gide, si votre Immoraliste est ou n'est pas un pédéraste ?

Et, comme je reste un peu interloqué, il insiste :

— Je veux dire : un pédéraste pratiquant ?

— C'est sans doute plutôt un homosexuel qui s'ignore, répondis-je, comme si je n'en savais guère trop rien moi-même; et j'ajoutai : je crois qu'ils sont nombreux.

Je pensais d'abord qu'il voulait ainsi me montrer qu'il avait lu mon livre; mais il tenait surtout à m'exposer ses théories :

— Il y a, commença-t-il, deux catégories de perversions : celles qui ressortissent au sadisme, et celles qui se rattachent au masochisme. Le sadique et le masochiste, pour atteindre la volupté, ont recours l'un et l'autre à la cruauté; mais l'un, etc... tandis que l'autre, etc...

— Rangez vous les homosexuels parmi les dépravés de l'un des deux genres ? demandai-je pour dire quelque chose.

— Nécessairement, reprit-il; car, ainsi que le fait observer Régis...

Mais, à ce moment, Mrs Wharton rentra et je ne pus connaître si, selon lui, l'homosexuel se rattachait au masochisme ou au sadisme. Je regrettai qu'il détournât alors la conversation; il m'eût amusé de connaître l'avis de Mrs Wharton, si tant est qu'elle en eût un.

Paul Bourget paraît encore extrêmement robuste pour son âge; comme nouveau et taillé dans du châtaignier. Ses moindres propos respirent la littérature; il vous en éclabousse comme le barbet qui secouait des pierreries. « Soyez le bienvenu dans... ce qui n'est pas Elsenieur », m'a-t-il dit, lorsque nous avons quitté le jardin pour entrer dans la maison. En moins d'une demi-heure, il a trouvé moyen de parler de Régnier (Mathurin), Shakespeare, Molière, Racine (qu'il avoue ne pas aimer beaucoup), Baudelaire, Boileau, Zola, Balzac, Charles-Louis Philippe, etc., le tout avec une extraordinaire absence de vrai goût littéraire, je veux dire une singulière incompréhension pour la poésie, l'art, le style; ce qui lui permet d'admirer d'aussi piètres productions que celles de Psichari, par exemple, pour qui il vient d'écrire une

préface. Il nous lit quelques pages du *Voyage du Centurion*, sur épreuves; sa voix s'étrangle; on croit qu'il va pleurer. Du coin de l'œil, Mrs Wharton et moi nous nous regardons, ne sachant ce qu'il faut le plus admirer : l'émotion de Paul Bourget ou la médiocrité de ces pages. Il insiste pour que nous lisions tout le livre, dont il nous confie les épreuves; et, un peu plus tard, comme je le raccompagne dans le couloir de l'hôtel de Costebelle où il nous a reconduits, après le thé et une courte promenade, puis une nouvelle conversation dans la chambre de Mrs Wharton où nous avons parlé de Pascal et du *Mystère de Jésus*... il me prend familièrement par le bras et, penché vers moi :

« Alors vous me promettez de lire le *Voyage du Centurion* ? » Et, sur un ton bas de confiance solennelle, il ajoute : « Croyez-moi : cela vaut le *Mystère de Jésus*. »

C'est sur cette singulière déclaration que nous nous quittâmes.

Bourget m'a dit encore :

« Moi, je suis panpsychiste ! Je ne crois plus à la matière. »

7 Décembre.

Sitôt achevé le *Almayer's Folly* de Conrad, je me plonge dans le *Bible in Spain* de Borrow. Rien ne peut exprimer l'amusement et la curiosité avec lesquels je me précipite dans un nouveau livre anglais d'un bon auteur que je ne connaisse pas encore; amusement que, depuis longtemps, la littérature française ne pouvait plus me donner, ne me réservant plus, à proprement parler, de surprises. Comme lorsque je lus pour la première fois un Balzac (c'était *Eugénie Grandet*).

8 Décembre.

Mon émerveillement d'enfant au premier eucalyptus en fleurs. Nous venions d'arriver à Hyères. Je cours vite jusqu'à l'hôtel et n'eus de cesse que je n'eusse emmené ma mère contempler avec moi ces fleurs merveilleuses. Il me faudra redire aussi les promenades que je fis en ce temps-là aux îles; le souvenir le plus enchanté de mon enfance est peut-être celui des instants, des heures, que je passai, dans l'île Sainte-Marguerite (ou Saint-Honorat), penché sur les rochers au bord de l'eau,

à contempler cette féerie que présentaient, en ce temps, les aquariums naturels entre les roches. Anémones, étoiles, oursins diapraient les parois jusqu'à des profondeurs où ne les distinguait plus distinctement le regard; tout palpitait selon le rythme des vagues, mais il y avait des abris où ne parvenait plus même la plus molle ondulation de la mer; là, la bête et la fleur respiraient avec indolence; sortant d'autres obscurs, on voyait, en demeurant longtemps silencieux et immobile, se hasarder des animaux bizarres, presque un peu effrayants. Je restais ainsi, sans bouger, perdu dans une contemplation — je devrais dire : une adoration — dont ne me tirait, vers le soir, que l'appel de Marie pour le bateau du retour.

Je crains bien que ces bords des îles, si ravissantes au temps de ma jeunesse, n'aient été aussi tristement abîmés que les environs immédiats de Cannes même; comme le furent aussi les côtes d'Angleterre dont parle si bien Edmund Gosse dans *Father and Son*; et comme tous les lieux les plus souriants de cette terre aussitôt que l'homme a commencé de s'y vautrer.

13 Décembre.

Il me tarde que ce cahier soit achevé; je n'y écris rien qui vaille; mais je ne le quitterai qu'achevé...

20 Décembre.

(Pour le roman).

X. allait jusqu'à dire que le meilleur moyen de triompher du militarisme prussien n'était pas de chercher à vaincre l'Allemagne, mais au contraire... On ne le laissait jamais achever. Il reprenait, un peu plus tard et sur un ton un peu plus bas :

« Le meilleur moyen d'en venir à bout serait de rendre toute son attaque inutile. Son offensive grandit en raison de notre résistance. Devant un peuple qui ne se serait pas défendu, tous les canons de Krupp n'auraient plus été d'aucun usage... »

Les autres ravaient leur indignation et renoncèrent à faire comprendre à X. par quoi le renoncement chrétien (et cette non-résistance, que l'Évangile nous enseigne), est d'une interprétation on ne peut plus scabreuse dès qu'il s'agit, non plus d'individus, mais d'une collectivité; et *a fortiori* de peuples qui ont la garde d'un passé. Au

peu qu'ils en dirent pourtant, X. ne se tint pas pour convaincu; il citait les chrétiens des premiers temps de l'Église, affirmait que c'était précisément par leur non-résistance qu'ils avaient triomphé de toutes les oppressions. Il soutenait qu'un peuple qui ne se défend pas est essentiellement invincible. « Un peuple de lâches ! » s'écriaient les autres. Il ripostait : « Un peuple de martyrs. » Il prétendait que telle eût été la vraie façon de triompher de l'Allemagne, et qu'ainsi la France l'aurait immanquablement vaincue, à la manière dont le christianisme avait vaincu la Rome antique, et que c'était folie de prétendre que notre nation désorganisée pût triompher différemment de l'organisation de l'Allemagne. Le seul triomphe auquel nous puissions et devons prétendre aujourd'hui, concluait-il, c'est un triomphe mystique; et c'est le seul vrai.

En vain essayait-on de lui dire que, pour ce triomphe, encore eût-il fallu, dans la France entière, une entente et une organisation dont le défaut faisait notre plus grande faiblesse.

— Que si quelque parti avait été assez fou pour proposer cela, disait alors Marcel, la révolte indignée des autres eût entraîné une révolution, plus néfaste encore que la guerre.

— Néfaste ! ripostait X.; en êtes-vous bien sûr ? Vous savez cependant fort bien que toutes les demi-victoires que les surhumaines prouesses de notre armée nous laissent espérer ne diminueront que bien peu le danger permanent qui nous menace, et que la France s'y exténue.

— Dans ce cas, j'en tiens pour le « Qu'il mourût » de Corneille, reprit Marcel, et j'aime certes mieux couper court que de finir en queue de poisson. Mes deux fils sont au front où déjà j'ai perdu trois de mes frères, et je ne sais plus combien de cousins et de neveux. Nous y crèverons s'il le faut, mais du moins ce qu'on verra mourir ainsi ce sera tout à fait la France et nous la sauverons d'une survie due à quelque honteuse compromission.

Aussitôt les autres commencèrent à conspuer X. et à lever leurs verres (ceci se passe au *Café Vachette*) en l'honneur de la France et de Marcel qui venait de si bien parler.

27 *Décembre.*

Fatigue de tête, apathie; je ne parviens plus à rien...

Ghéon, en permission pour huit jours, nous lit les poèmes qu'il vient d'écrire; certains me paraissent excellents. Je déplore que sa longue pièce sur Romain Rolland use d'arguments souvent douteux. Il revient encore sur les mains coupées des petits enfants, alors qu'en vain nous avons cherché de toutes parts à remonter jusqu'à un fait prouvé, alors que toutes les enquêtes que nous avons menées au Foyer, en vue d'obtenir l'énorme prime promise par l'Amérique à qui apporterait confirmation de ces atrocités, n'ont abouti qu'à des démentis.

C'est ici et à ce propos qu'il sied de consigner la curieuse et pathétique histoire que M^{me} Théo rapporte du Foyer; elle la tient elle-même de M^{me} Théâtre, une brave, excellente femme du peuple, dont nous divertissait le nom bizarre, mais qu'une réserve excessive maintenait un peu distante de nous. Elle venait de huit en huit jours à notre table pour toucher sa subvention. Un petit garçon de trois ou quatre ans l'accompagnait d'ordinaire. Je me souviens du défaillance que j'eus le premier jour, quand, désireux de donner à ce petit un des sucres d'orge que nous gardions en réserve, je m'aperçus qu'il n'avait pas de main droite; la manche de sa blouse dissimulait tant bien que mal un hideux moignon, qui du reste ne portait aucune trace de couture ou de cicatrice; simplement le membre, à hauteur de poignet, s'arrêtait net... La mère, qui suivait mon regard, m'apprit alors que cet enfant était « né comme ça ». Je m'étonnai, car je ne croyais pas cela possible; mais il n'y avait qu'à accepter ce que disait la mère. Et maintenant voici l'histoire :

Durant l'incursion que les Allemands firent à Reims, il y eut un grand désarroi dans la population civile, à laquelle se mêlaient soldats et officiers ennemis. Le hasard poussa M^{me} Théâtre dans une charcuterie où elle dut faire la queue, auprès d'un lieutenant allemand; elle tenait son fils dans ses bras. Le lieutenant devait être servi avant elle. Sur la pièce d'argent qu'il donna pour payer, on lui rendit deux sous. Désireux de se faire bien voir, et peut-être par bonté naturelle, il se retourna et tendit les deux sous à l'enfant. (Il faut dire ici que la mère, qui maintenant dissimule le moignon sous une

manche volontairement trop longue, l'enveloppait alors assez maladroitement de linges qui le signalaient aux regards). Le petit, comme pour répondre à cette offre, fit un geste qui rendit apparente sa difformité.

« Alors, dit M^{me} Théâtre, j'ai vu l'officier changer de visage, ses traits se contracter, ses lèvres trembler; il a tourné vers moi ses regards; je sentais qu'il voulait parler mais ne pouvait rien dire; mais je n'avais pas besoin de phrases pour comprendre sa question. Certainement il pensait : Alors, c'est donc vrai, ce dont on nous accuse ? voilà ce qu'ont fait les nôtres ?... Et moi non plus, je ne trouvais pas de paroles pour lui dire : Non, ce n'est pas ce que vous croyez. Simplement je remuais la tête de droite à gauche, comme on fait pour dire : non; je pensais qu'il comprendrait... Mais il faut vous dire que depuis quelques jours j'étais sans nouvelles de mon mari et que je le croyais mort, de sorte que mon visage gardait une expression si triste qu'il a dû se méprendre. Il est sorti brusquement de la boutique, la main devant les yeux et tout secoué par les sanglots. »

1916

16 *Janvier.*

BONNE nuit; levé à 6 heures et demie; si je pouvais dormir régulièrement bien, je voudrais prendre cette habitude de me lever tôt (ainsi que fait toujours Em.) et de me mettre en règle avec moi-même avant de partir au Foyer. Il n'y a pas de raison de renoncer à tout; de 7 à 8, je pourrais étudier mon piano, par exemple; ou m'occuper à une traduction, si je crains de réveiller M. qui est notre pensionnaire pour trois semaines. Dans quelque temps je serai peut-être même capable de recommencer à écrire.

Ce matin je revois le texte du livre de J. E. Blanche avant de le confier à l'impression.

Ma conversation avec Copeau m'a fait beaucoup de bien, avant-hier. Le regard sans cesse reporté sur des ruines, dans ma vie au Foyer, j'imaginais mal qu'on pût encore chercher à édifier quelque chose. Je me

rends compte que l'atmosphère dans laquelle j'ai vécu depuis plus d'un an est la plus déprimante qui soit. Devant ce défilé continu de misères qui sans cesse me tiraient le cœur, je prenais honte de toute supériorité et me redisais avec l'Eucrate de Montesquieu : « Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres. »

Hier, j'espérais pouvoir occuper librement mon dimanche. Un pneumatique de del Marmol m'appelle d'urgence au Foyer, où je retrouve C., Lauris, Boccon-Gibault et lui-même assemblés. C'est l'affaire de la restitution à la caisse commune de la caisse particulière de secours (fonds Langweil) qui rebondit. M^{lle} Langweil menace de quitter le Foyer; nous n'en sommes plus à nous étonner de ses inconséquences, sautes d'humeur, etc..., mais celle-ci peut nous porter un grave préjudice; il s'agit d'y parer. On me demande de prier M^{me} Théo d'écrire à del Marmol une lettre explicative, que nous passons le meilleur de l'après-midi à composer, et que je vais porter rue Taitbout à del Marmol. M^{me} Théo, qui est venue de son côté à cette petite réunion secrète, a apporté son livre de comptes, en a expliqué tous les chiffres; je crois que nos collègues ont été satisfaits.

Nous n'avons pu rentrer qu'à huit heures et demie.

D. était venu dîner, pensant revoir ensuite, avec moi, la traduction de d'Humières que m'avait confiée Mrs Wharton; mais j'étais trop fatigué et ai craint que cela ne m'empêchât de dormir.

Pendant le séjour d'Élisabeth Van Rysselberghe, lu avec elle et sans elle nombre de poèmes de Browning.

Continué la deuxième partie de Rutherford et le *Frédéric II* de Macaulay.

17 Janvier.

Ghéon m'écrit qu'il a « sauté le pas ». On dirait d'un écolier qui vient de tâter du bordel... Mais il s'agit ici de la table sainte.

Noterai-je ici l'étrange rêve que je fis l'hiver dernier ?

Ghéon, jusqu'alors pensionnaire avec moi des Van Rysselberghe, rue Laugier, venait de partir pour le front. Je rêvai donc cet : je marchais, ou plutôt *flottais* aux côtés de quelqu'un, d'un compagnon que je reconnus

bientôt être Ghéon. Tous deux nous avançons dans un paysage inconnu, une sorte de vallée bocagère; nous avançons avec ravissement. La vallée devenait toujours plus étroite et plus belle et mon ravissement atteignait son comble lorsque mon compagnon s'arrêta tout à coup et, me touchant l'avant-bras, s'écria : « Pas plus loin ! Désormais entre nous il y a *cela*. » Il ne me désignait rien, mais moi, baissant les yeux, je distinguai, pendant à son poignet, un chapelet, et m'éveillai soudain dans une angoisse intolérable.

18 *Janvier*.

Tout en écrivant à Ghéon, je relis le début du XV^e chapitre de l'Évangile de Jean et ces paroles s'éclairent soudain pour moi d'une lumière affreuse :

« Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment, et il sèche; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent. »

Vraiment n'étais-je pas « jeté au feu », et déjà en proie à la flamme des plus abominables désirs ?...

19 *Janvier*.

Il y a tout à revoir, tout à reprendre, tout à rééduquer en moi. Ce contre quoi j'ai le plus de mal à lutter c'est la curiosité sensuelle. Le verre d'absinthe de l'ivrogne n'est pas plus attrayant que, pour moi, certains visages de rencontre — et j'abandonnerais tout pour les suivre... Que dis-je ? Il y a là une propulsion si impérieuse, un conseil si insidieux, si secret, une habitude si invétérée, que souvent je doute si j'en puis échapper sans un secours venu d'ailleurs.

« Je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée. » (JEAN, v, 7.)

20 *Janvier*.

Journée pleine d'embûches — traversée... providentiellement, dirais-je, où ma décision n'a joué que le plus faible rôle...

Retrouvé Copeau à la rythmique, après-midi (Foyer, le matin); assisté à son cours enfantin; été chez les fabricants d'instruments orthopédiques m'occuper du lit à envoyer aux F.. Visite à Van Bever. Mené le soir D., Jean Schlumberger, Copeau et M^{me} Théo, à une innocente pièce anglaise : *Kit*, histoire d'espionnage et de

détectives, etc... Journée comble — journée vide. Tout ce que je puis dire c'est que je m'y suis maintenu.

21 Janvier.

Matinée à la N. R. F. avec Copeau; pas de visites. Tous les pourparlers sont suspendus dans l'attente de G. qu'une dépêche annonce pour lundi. Nous causons longuement de la possibilité de former une petite troupe d'acteurs, suffisamment intelligents, habiles, et bien dressés — pour improviser sur tel scénario proposé, et capables de raviver la *commedia del arte*, à la manière italienne, mais avec des types nouveaux : le bourgeois, le noble, le marchand de vin, la suffragette, remplaceraient Arlequin, Pierrot et Colombine. Chacun de ces types auraient son costume, son parler, son allure, sa psychologie. Et chacun des acteurs n'incarnerait qu'un type, s'y tiendrait, et ne s'en départirait point, mais l'enrichirait et l'amplifierait sans cesse.

Si ce projet aboutit, je pressens et souhaite une salle complice, excitant, exaltant les acteurs. Bien vite ces représentations (que je ne vois pas remplir tout le programme, mais précéder, suivre ou couper le principal spectacle) assureraient le succès du théâtre et prendraient une importance hardie; elles feraient la *satire des partis* — une satire excellente, saine, au nom du bon sens.

L'après-midi perdue toute entière à cette réunion où nous conviait M^{me} B. — où deux députés et douze représentants des comités régionaux firent assaut de soporifique éloquence et prirent un temps infini à exposer ce dont chacun de nous était d'avance convaincu. J'en sors exaspéré, exténué; mais, couché de bonne heure, je puis me lever tôt et fournir un assez bon travail ce samedi matin.

22 Janvier.

René Widmer, sous-lieutenant, nous racontait l'unique préoccupation, au moment de l'attaque, de reformer les rangs de ses troupes et de leur faire garder l'alignement.

C'est à demi étouffé par un obus asphyxiant qu'il reçoit la balle qui lui traverse le visage.

Il doit encore faire plusieurs kilomètres à pied, au bras de X., pour gagner l'ambulance, où il passe la nuit. A ses

côtés, un pauvre soldat d'une autre compagnie geint, le ventre ouvert, agonisant. Il dit à René : « Mon lieutenant, voulez-vous me donner la main ? Je souffre tant ! » Et toute la nuit il garde la main de René dans la sienne et par moments la serre convulsivement.

Dimanche, 23.

Hier soir j'ai cédé; comme on cède à l'enfant obstiné — « pour avoir la paix ». Paix lugubre; assombrissement de tout le ciel...

En rentrant au Foyer j'ai dû présider un comité où rien ne marchait à mon gré. Mon irritation était si vive que j'ai craint de lui donner cours et me suis imposé silence.

Je n'ai plus de raisons d'être au Foyer et m'y déplaïs. Durant plus d'un an la charité l'a fait palpiter et vivre; à présent il devient une entreprise de philanthropie, dont se détournent mon esprit et mon cœur.

24.

Hier soir un coucher de soleil ineffablement étrange et beau : ciel encombré de brumes roses, orangées; je l'admirai surtout, au passage du Pont de Grenelle, reflété par la Seine chargée de chalands; tout fondait dans une harmonie chaude et tendre. Dans le tramway de Saint-Sulpice d'où je contemplais avec émerveillement ce spectacle, je constatai que personne, absolument personne, ne le remarquait. Il n'était pas un des visages qui n'eût l'air absorbé, soucieux... Pourtant, pensais-je, certains voyagent au loin pour ne rien rencontrer de plus beau. Mais l'homme, le plus souvent, ne reconnaît point la beauté qu'il ne l'achète, et c'est pourquoi l'offre de Dieu reste si souvent dédaignée.

Ce matin, à l'enterrement de Druet, mort avant-hier d'une congestion subite; serré une vingtaine de mains. Ramené à déjeuner Marcel Drouin.

— A quoi ça te sert-il de faire le malin ?

J'imagine un roman dont le sujet serait l'éclairement de cette phrase : « *Le poids de mes péchés m'entraîne* ».

25.

Nuit exécrable. Je retombe aussi bas que jamais.

Ce matin, levé avant 7 heures, je sors un instant, et j'entends un chant de merle, étrange, si précocement printanier, si pathétique et si pur, qu'il me fait sentir plus amèrement la flétrissure de mon cœur.

Je lis dans Rutherford (t. II, p. 113) un passage sur le diable et l'enfer qui vient admirablement en aide à ma pensée. Je traduis à peu près : « Le démon, en tant qu'être personnel, aujourd'hui le mortel le moins instruit et le moins intelligent sait en rire. Sans doute, rien de pareil n'existe. Mais cette horreur du mal qui ne parvient à s'exprimer que par la figuration du Malin, voilà qui n'est pas matière à rire, et si *cela*, sous une forme ou sous une autre, ne survit point, non plus ne survivra la race humaine. Aucune religion, que je sache, n'a insisté autant que le christianisme, ni avec une si belle gravité, sur la dualité de l'homme, sur cette division en lui-même, vitale au suprême degré, entre *the higher and the lower*, entre le ciel et l'enfer. Quelle folie absurde n'y aurait-il pas, par haine de la défroque, à rejeter ce que cette défroque revêt. Cette doctrine et cette histoire sacrée ne sont que l'information concrète de précieux pensers, conquis au prix de beaucoup de sang et de larmes. »

Depuis quelques jours, je fais effort pour me dégager, me désintéresser du Foyer. J'y ai beaucoup de mal et le temps où je tâche de me reprendre à autre chose (pour ne pas dire : à moi-même) est mal employé, presque perdu. Et, depuis samedi, m'assaillent à nouveau d'abominables imaginations, contre lesquelles je reste sans armes; je ne trouve refuge nulle part. Certains moments, certaines heures, je doute si je ne deviens pas fou; tout en moi cède à la manie. Pourtant, je cherche à organiser la lutte... Quelle patience et quelle ruse il y faudrait.

Et ce soir, pourtant, une lettre excellente de Ghéon m'apporte un peu de réconfort.

27.

Allons ! encore une fois j'ai pu me ressaisir. Cette lettre de Ghéon m'a aidé. Hier soir une calme méditation m'a préparé une nuit tranquille. J'ai pu me lever tôt. Au tra-

vail dès 6 heures et demie, tout rempli d'une étrange paix intérieure. Je n'ai pas cherché à prier mais mon âme s'offrait tout entière au divin conseil, comme un corps se chauffe au soleil. Chaque heure de ce jour a suivi l'impulsion de cette première heure. Du reste je ne pense pas, s'il se fût présenté une tentation, que j'y eusse résisté; mais il ne s'en est pas présenté, et j'ai paisiblement atteint le soir.

Lu pour la Revue le manuscrit de W., celui de J. E. Blanche, un peu de Rutherford; étudié plus d'une heure mon piano. Au Foyer cet après-midi.

28.

Je me lève avec un horrible dégoût de tout et de moi-même. J'allais si bien hier! Néanmoins la journée n'a pas été trop mauvaise. A la Revue le matin; causerie avec G., etc... Rien d'important à noter.

Je n'ai pas moins de mal à restaurer en moi l'idée de péché, que je n'en avais eu à l'exténuer naguère.

Samedi, 29.

Journée assez bonne. Matinée occupée à la relation de l'histoire du séquestre de Rilke, qu'il importe de ne pas laisser s'effriter dans son souvenir.

Ma petite nièce est venue à 11 heures pour sa leçon de piano; joué pour la première fois à quatre mains avec elle (*Symphonies* de Haydn).

Le soir au Foyer. Comité.

Retour avec Charlie Du Bos, conversation assez pathétique; je le raccompagne jusqu'à l'Opéra. Je tâcherai de noter par ailleurs la curieuse évolution du Foyer et par quelle raison fatale j'en arrive à me désintéresser de cette œuvre qui me tenait tant à cœur il y a quelques mois encore.

Retour à Auteuil à 8 heures. Drouin vient après dîner. Je lis un conte de Maupassant (*Le Parapluie*), lecture coupée par le bruit des (ou du) zeppelin(s). Sitôt après le départ de Drouin, sonnerie de clairons; Drouin rentre nous avertir. Assez tard nous restons aux aguets. Nuit à peu près blanche; Miquette très malade.

Lu hier soir (et depuis quelques jours déjà) les admirables pages de Bossuet sur l'*Oraison*, extraites de je ne

sais où et que je trouve en tête de ma petite édition des *Élévations sur les Mystères*. Mais, lorsqu'ensuite j'aborde les deux premières élévations, je m'empêtré dans une suite de pseudo-raisonnements qui, loin de me persuader, m'indisposent et m'écœurent à neuf. Non, ce n'est pas par cette porte-là que je puis entrer; il n'y a pas de porte pour moi de ce côté-là. Je puis faire la bête; j'y ai tâché; mais pas longtemps, et bientôt je sursaute tout entier contre cette comédie impie que s'efforce à jouer mon être. Si l'Église exige cela de moi, c'est que Dieu reste au-dessus d'elle. Je puis croire en Dieu, croire à Dieu, aimer Dieu, et tout mon cœur m'y porte. Je puis soumettre à mon cœur mon cerveau. Mais, par pitié, ne cherchez pas de preuves, de raisons. Là commence l'imparfait de l'homme; et je me sentais parfait dans l'amour.

Dimanche, 30.

Si j'avais à formuler un credo, je dirais : Dieu n'est pas en arrière de nous. Il est à venir. C'est non pas au début, c'est à la fin de l'évolution des êtres qu'il le faut chercher. Il est terminal et non initial. C'est le point suprême et dernier à quoi tend toute la nature dans le temps. Et comme le temps n'existe point pour Lui, il est indifférent pour lui que cette évolution qu'il couronne suive ou précède, ni qu'il la détermine par appel ou par propulsion.

C'est par l'homme que Dieu s'informe, voilà ce que je sens et crois, et ce que je comprends dans la parole : « Créons l'homme à Notre image ». Que peuvent contre cette pensée toutes les doctrines de l'évolution ?

Voilà la porte par où j'entre dans le lieu saint, voilà la suite de pensées qui me ramène à Dieu, à l'Évangile, etc...

Arriverai-je un jour à exposer cela clairement ?

Depuis déjà longtemps je crois cela sans le savoir — qui peu à peu s'éclaire en moi, par une série d'illuminations successives. Le raisonnement suit.

Lundi, 31.

Je continue la lecture des *Élévations* de Bossuet. Il prouve l'existence de Dieu par le sentiment de perfection que porte chaque homme en son cœur : « Comment entendre l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité...

et comment enfin l'ignorance, sinon comme privation du pouvoir parfait?... » Puis, passant à la prescience de Dieu, il la prouve par la prophétie.

Tout cela est lamentable et déshonnête. Je puis renoncer ma raison, je ne la puis contourner. Lu hier soir dans la *Revue hebdomadaire*, la troisième ou quatrième partie du *Rosaire* de Francis Jammes. C'est à la vraie piété ce que la polissonnerie est à l'amour.

Déjeuner chez les Ducoté. Déception de ne pas y trouver Édouard, qui soigne à l'hôpital de la rue Lhomond une crise aiguë de furonculose, résultat du surmenage et de l'intempérance sur le front.

Passé deux heures avec J. E. Blanche à rapetasser son manuscrit terriblement défaillant par endroits.

(M^{me} Blanche et lui déjeunaient à la Villa. C'est, je crois bien, la première fois que nous les invitons.)

Comité au Foyer (nous étions dix-sept) et petit surcomité, après que les autres membres sont partis et qu'il ne reste plus que Lauris, Du Bos, del Marmol, M^{me} Théo et moi.

Obtiendrai-je de moi de noter la nouvelle phase où entre notre œuvre ? Il faudrait. L'histoire en est instructive.

1^{er} Février.

J'abandonne la lecture des *Élévations* de Bossuet avant que mon dégoût ne déborde et n'entraîne à son tour ce que je voudrais préserver. J'ai poursuivi le plus loin que j'ai pu, mais aucune lecture n'est plus propre à me précipiter dans l'opposition, et c'est par précaution que je l'arrête.

Je tâche à réserver, chaque soir et chaque matin, une demi-heure de méditation, de dépouillement, d'apaisement et d'attente... « Demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention ou *exposition*... en tranquillité aux rayons du divin soleil de justice. »

J'aspire ardemment à écrire ce livre de méditations, ou d'élévations, qui fasse pendant aux *Nourritures*, et qui se confond par endroits avec les *Conseils à un Jeune Écrivain*, que je prépare. Puissé-je...

Où Francis Jammes m'irrite le plus c'est quand il croit, ou feint de croire, que c'est par raisonnement et besoin maniaque de dialectique que je m'écarte et m'oppose, lorsque tout au contraire... Mais à quoi sert d'engager la discussion sur ce point ? Ce n'est point l'ignorance, ni l'humilité, ni le renoncement — c'est le mensonge, que j'abomine. Et cette simagrée par laquelle l'âme se dupe et s'offre en dupe à Dieu.

2 *Février.*

Tâché d'écrire à Gosse, en réponse à son article sur la France. J'y ai passé le plus clair de ma matinée et n'ai réussi rien qui vaille. Étudié Albeniz.

Nos chats brisent le plus beau vase du salon; le seul beau; un grand vase persan gris et bleu que j'avais pris à une vente publique. Sa base rétrécie prêtait à craindre et j'avais eu soin de le lester abondamment avec de la grenaille de plomb. Pour y mettre des fleurs de Saint-Clair, récemment Em. a enlevé la grenaille (c'eût été sinon, dit-elle, trop lourd à soulever) mais, quand elle a enlevé les fleurs, elle n'a pas remis la grenaille. Sitôt après la guerre il se passera des choses comme ça dans le pays.

3 *Février.*

J'ai renoncé à lire la Bible dans le texte anglais; mon attente ne doit pas être accrochée par les mots, fût-ce pour y prendre plaisir. Néanmoins je rouvre parfois le livre pour y rechercher le texte que je viens de lire en français. Et parfois ce texte s'éclaire d'une lueur subite :

« Except a man be born again ». Tout ce matin je me suis redit cette parole et je me la répète ce soir, après que j'ai pu mesurer tout le long du jour l'ombre affreuse que mon passé projetait sur mon avenir.

4 *Février.*

Hier soir crevaison du calorifère; l'eau de la chaudière se répand sur le foyer; je fais tout éteindre; et ce matin dès avant 7 heures je cours chez G., l'entrepreneur — si inconsidérément que je le cherche d'abord rue du Chemin vert, à Ménilmontant, avant de le trouver rue du Moulin vert. Consultation : il faudrait remplacer le tuyau central; c'est une affaire de sept à huit cents francs (tarif de guerre) et ça prendrait une quinzaine de jours.

Nous renonçons et prenons la résolution économique de nous tenir dans la seule salle à manger, avec la ressource d'une salamandre à installer dans le salon, près du piano. Em. se montre très abattue par l'événement et je la pressens sans volonté de résistance au rhume.

A déjeuner, comme je dis à Em. combien je me sens galvanisé toujours par tout ce qui bouscule mes habitudes : « C'est que toi tu es fort », me répond-elle — et je réentends aussitôt ce glas dont s'est gonflé *l'Immoraliste*. Mais non; cela n'est pas exact : certaines natures, la contrariété les fait rebondir; d'autres elle les assied. Je me souviens de l'accident de bicyclette à Cuverville qui amusa tant Gérard et qui assombrissait tant Marcel.

5 Février.

Écrit à Gosse, en réponse à son article sur la France, paru dans *Edinburgh Review* :

« ...Du moins je veux vous dire avec quelle reconnaissance je vous félicitais (dans l'article que je me proposais d'écrire à ce sujet) de savoir retrouver sous la France nouvelle, si admirable, celle qui n'a jamais cessé d'exister : « Not a new France miraculously created, but the » old France, *welded together*, and passed through the » fire of affliction. » Cela est excellent.

» Et je vous sais également gré d'être, pour nos vieux défauts français, plus indulgent que je ne peux l'être. Vous les couvrez généreusement, ces vieux défauts, parce que vous connaissez bien les Français et que vous savez quelle générosité nous emporte, jusque dans nos pires erreurs. Nul plus que le Français, en général, ne vit pour les autres, ou en fonction des autres, ou par rapport aux autres; de là tout aussi bien sa vanité, sa politesse, son amour de la politique, la prise qu'il offre à l'émulation, la peur du ridicule, le souci de la mode, etc...

» En première page du *Petit Journal Illustré*, j'admirais l'autre jour une image (et qui m'exaspérait aussi), représentant la « prise d'armes » d'un soldat grièvement blessé; étendu sur un lit d'hôpital, il se redressait à demi, à l'approche du général qui venait pour le décorer, s'écriait (ainsi que le rapportait la légende) : « La croix de guerre, mon général, ça se reçoit debout », puis retombait mort, exténué par cet effet de parade.

» C'est admirable, et c'est absurde, bien dans la tra-

dition qui faisait déjà dire à Bossuet : « Les maximes de » faux honneur, qui ont fait périr tant de monde parmi » nous... »

« Cher ami, combien j'aime vous entendre dire : « If » France has of late laughed less, her smile has on » occasion been more beautiful than ever. »

6 Février.

Hier, à la suite de ma visite à W. M., au sujet de Rilke, ayant du temps avant le comité du Foyer, je suis entré à Saint-Séverin, et suis resté à méditer et à lire la fin du Rutherford, une demi-heure environ. J'étais assis sur le côté droit de l'église; il n'y avait que quelques dévotes silencieuses; la lumière du dehors ne me parvenait que tamisée et colorée par les vitraux, et les bruits du dehors qu'amortis. La paix où je baignais n'avait du reste rien de particulièrement religieux, ou tout au moins n'inclinait point mes sentiments vers une dévotion particulière. Simplement je goûtais à quel point la contemplation m'est utile.

7 Février.

Je n'ai jamais été plus modeste, qu'en me contraignant à écrire quotidiennement dans ce carnet des pages que je sais et sens si pertinemment médiocres, des redites, des balbutiements si peu propres à me faire valoir, admirer ou aimer.

Toujours m'a poursuivi le désir de secouer les affections sinon celles de qualité toute exquise et supérieure. Si ces carnets viennent au jour, plus tard, combien n'en rebuteront-ils pas, encore... Mais combien j'aime celui qui, malgré eux, à travers eux, voudra demeurer mon ami.

Je m'attache à ce carnet désespérément; il fait partie de ma patience; il m'aide à ne pas enfoncer.

8 Février.

Hier, deux comités très importants; à la suite du second, au Foyer, longue explication devant del Marmol, Lauris, Mme Théo, etc.. Je raconterai cela par ailleurs.

Diné chez Darius Milhaud qui me consulte au sujet de la *Cantate* qu'il veut faire avec mon *Retour de l'Enfant Prodigue*.

Ce matin à la N. R. F.. Je trouve sur la cheminée du

bureau un petit volume (collection Romanica) du *Journal* de Maurice de Guérin — que j'ouvre au hasard et où je lis cette page excellente que je me plais à copier ici :

« 7 septembre. Je me perds dans les conversations. Je n'en retire le plus souvent que de l'abattement et de l'amertume. J'y compromets ma vie intérieure, ce qu'il y a de meilleur en moi. *Pour nourrir le discours, j'y jette mes pensées favorites, celles que j'aime le plus secrètement et avec le plus de sollicitude. Ma parole timide et embarrassée les défigure, les mutile, les jette au grand jour, désordonnées, confuses, demi-nues. Quand je m'en vais, je recueille et je serre mon trésor répandu, mais je ne remets en moi que des rêves meurtris comme des fruits tombés de l'arbre sur des pierres.* »

Je n'ai jamais beaucoup aimé, ni même bien lu Maurice de Guérin, agacé d'entendre dire que je lui ressemblais. Mais il est vrai que je *sens* cette page, jusque dans le moindre détail de son rythme et de sa force, comme si je l'avais écrite moi-même — et que j'aurais voulu l'écrire.

Géné aussi par la calligraphie du *Centaure* et de la *Bacchante* (qui me sont à peu près insupportables), par le *geignement* latent de sa pensée (« Les plus belles journées, dit-il, les plus douces études ne peuvent assoupir en moi cette pensée inquiète et *geigneuse* qui fait le fond de l'humanité »), par sa sœur, par son amitié pour d'Aureville, etc...

9 Février.

Voir dans le carnet de toile verte, *Numquid et tu...* ? à cette date.

J'ai repris la lecture de Pascal, d'un beaucoup plus grand profit pour moi que Bossuet. La quotidienne méditation que je m'impose chaque soir et chaque matin, je commence à en ressentir le bienfait. Je suis sans grande force encore, mais tranquille; je ne prie pas, mais j'écoute et j'attends et, pour le moment du moins, je ne souhaite pas d'autre forme de prière.

Mes journées continuent à être misérablement morcelées. Forcé de me tenir le soir avec les autres, je ne peux m'isoler qu'après que tous sont montés; le temps me manque sans cesse.

Vendredi, 11.

Rien noté hier. Le matin, travail — ou du moins essai de travail. Mais depuis le début de la semaine je n'ai pu avoir encore une matinée tranquille. De menues occupations surgissent au dernier moment, et mon équilibre n'est pas encore à ce point assuré que je puisse reprendre ma méditation aussitôt passée la cause du désarroi. Pourtant je vais mieux et me maintiens en état de vigilance. Le meilleur moyen de lutter contre la tentation est encore de ne pas s'y exposer. On ne peut espérer atteindre le paradis d'un seul bond. Il y faut de la résolution, mais plus encore de la patience. Rien de moins romantique, rien de plus rebutant parfois, que la minutie de cette hygiène morale; pas de grandes victoires; c'est une lutte sans gloire, à la manière de celle des tranchées.

Chaque défaite au contraire est subite, totale, et semble vous replonger au plus bas. Elle est souvent délicieuse. Du moins elle peut l'être, et je me le redis. Et le Malin est toujours prêt à me chuchoter à l'oreille : « Tout cela est une comédie que tu te joues à toi-même. Viennent les souffles du printemps, tu passeras à l'ennemi tout entier. L'ennemi ? Que parles-tu d'ennemi ? Tu n'as pas d'autre ennemi que ta fatigue. S'il était plus ouvert, ton péché serait glorieux. Sois donc franc, et conviens que si tu parles ici de péché, c'est que cette dramaturgie t'est commode et t'aide à ressaisir une agilité compromise, la libre disposition de ta chair et de ton esprit. Aujourd'hui tu prends pour déchéance ta lassitude; bientôt, guéri, tu rougiras d'avoir cru devoir recourir à de tels moyens pour te guérir. » En attendant, je suis encore malade — et resterai malade aussi longtemps que j'écouterai cette voix.

Lundi, 14 Février.

Le calorifère détraqué, la maison glaciale, sauf la seule salle à manger où je ne puis trouver la solitude que lorsque M^{me} Théo est au Foyer. J'ai donc dû interrompre ces méditations matinales où se lavait mon âme, et où elle puisait tant de force et d'aménité pour le restant du jour. C'est l'heure où l'on « fait la pièce ». Puis ensuite, sitôt après le petit déjeuner, c'est l'attente du départ de M^{me} Théo pour le Foyer — attente égoïste, exaspérée, d'où je sors les nerfs tendus, tout déséquilibré, tout

méchant... bon état pour me mettre au travail ! Tout le profit du conseil de la nuit est perdu.

C'est aussi pourquoi je n'ai rien écrit ici depuis trois jours.

Hier, quelques visites pour le Foyer (au 87 de la rue Boileau) dans l'énorme immeuble des « habitations bon marché ». Mais cela ne me vaut rien. Dans ma charité, constamment, trop de sensualité s'insinue. Mon cœur, mon être entier s'éprennent sans réserve, et je sors de ces visites complètement désespéré. Ou bien alors je reste affreusement sec et volontiers proposerais de mettre fin à la misère en supprimant l'individu dolent.

Qui comprendra que le dénuement puisse être attrayant comme un luxe ? et le blottissement dans la détresse autant que l'exaltation de l'amour.

C'est le point où le plus haut ciel touche à l'enfer.

Et ce matin je lis dans Pascal : « Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors. »

« ... Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. »

Vraiment, as-tu connu, Pascal, tels tourments et troubles que les miens ? Mais non ! Je fais servir à mes fins tes paroles, leur prête un sens précis qu'elles n'ont pas. Tu parles de cela d'une manière abstraite et générale. Ou si tu penses au temps de ta jeunesse ? Il y a beau temps que la Sainte Épine a purifié, sublimé tout cela !

Et tu continues :

« Ainsi les philosophes ont beau dire : « Retirez-vous en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien » ; on ne les croit pas, et *ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots.* » C'est aussi ce que me dit le Malin.

16 Février.

Avant-hier, rechute.

On croit retomber aussi bas que jamais et que tout l'effort de ces jours derniers soit perdu.

Mais l'équilibre se rétablit un peu plus vite ; l'abandon n'est plus si complet.

L'enfer serait de continuer à pécher, malgré soi, sans plaisir. Il est naturel que l'âme dévouée au Malin de-

viennne, et sans plaisir pour elle, un docile instrument de damnation pour autrui.

Je me sers consciemment ici, comme précédemment, d'un vocabulaire et d'images qui impliquent une mythologie à laquelle il n'importe pas absolument que je croie. Il me suffit qu'elle soit la plus éloquente à m'expliquer un drame intime. Et la psychologie le peut expliquer à son tour comme la météorologie fait certains mythes grecs... que m'importe ! L'explication profonde ne peut être que finalité.

J'ai réalisé la profonde vérité de la parole : « Qui veut gagner sa vie la perdra ». Certainement, c'est dans la parfaite abnégation que l'individualisme triomphe, et le renoncement à soi est le sommet de l'affirmation.

C'est par la préférence de soi, tout au contraire, que le Malin nous embauche et nous asservit. Qui oserait parler ici de libération ? De quelles lois ? Comme si le vice n'était pas plus impérieux que tout le devoir !

17 Février.

« Il n'y a qu'à ne chercher point ce rapport, qu'à ne juger de rien et qu'à demeurer simplement *dans les ténèbres de la foi* », écrit Fénelon (*Lettres spirituelles*, 2 octobre 1710) et il continue : « Je voudrais, selon la règle du bienheureux Jean de la Croix, « outrepasser » tout sans en juger, et demeurer dans l'*obscurité* de la pure foi... L'obscurité de la foi et l'obéissance à l'Évangile ne nous égareront jamais. »

Samedi.

Étude du piano. Il est inutile, fâcheux même, de s'obstiner trop longtemps de suite sur un même passage. Mieux vaut y revenir et souvent ; c'est à cela que se reconnaît la vraie patience. Rien n'est moins romantique. A la prise d'assaut véhémence, elle préfère un lent et méthodique investissement.

De même pour les difficultés profondes, dans la création poétique. De même dans la piété et la connaissance de Dieu : la révélation en apparence la plus subite est précédée d'une inconsciente, lente préparation. L'œuvre d'art est toujours le résultat d'une persévérance inquiète.

Lundi.

Dans les récits (signés P. du B.) que publie le *Journal de Genève* sur l'affreuse retraite serbe, dont l'horreur ne peut être dépassée, on lit :

« Des blessés, ne sachant où aller, s'affaissaient n'importe où, sur les places publiques, dans les fossés ou les jardins. Il y eut des paniques alternant avec de brusques retours d'espoir. *Il y eut aussi des heures d'une douceur étrange. Passé, avenir, rien ne comptait plus, et chaque minute on la vivait de tous ses nerfs. On la savourait comme la chose incomparable et unique.*

» D'abord il plut. Puis le beau temps revint, le beau temps de l'arrière-automne avec ses grands ciels voilés, son soleil pâle, ses crépuscules trop courts. *Et le paysage fut comme transfiguré.* Tout le long de la route, soldats et fugitifs s'arrêtaient en silence pour contempler une dernière fois la plaine profonde, son horizon de collines bleues, ses fins rideaux d'arbres, sa rivière large et tranquille. »

Mardi.

Est-ce en vérité le conseil, ou l'autorisation, que tu cherches ? Relis ces lignes de Fénelon :

« On ne doit jamais supposer la permission divine que dans les fautes déjà commises ; cette permission ne doit diminuer en rien alors notre haine du péché, ni la condamnation de nous-mêmes. » (*Lettres spirit.*, 16 mars 1696.)

Toi qui te faisais fort, par la suppression du remords, d'avoir supprimé le péché !

J'ai si bien décontenancé ce mot, qu'à présent j'hésite à l'employer ; il me fait honte.

Jeudi.

Nous devons partir demain matin pour Cuverville ; une dépêche de L. nous avertit que la neige et le verglas l'empêchent d'envoyer une voiture à Beuzeville. La crainte des difficultés au sujet du passeport de notre cuisinière alsacienne, si nous passions par Le Havre, nous pousse à retarder d'un jour.

Hier, M^{me} Théo est retournée occuper l'appartement des Maus, rue des Belles-Feuilles. Elle y attendra le retour de Théo Van Rysselberghe qui s'attarde encore à Saint-

Clair. Je craignais pour elle la tristesse de cette première soirée solitaire et m'en fus dîner avec elle.

Vendredi.

Achévé la soirée chez Marcel Proust (que je n'avais pas revu depuis 92). Je me promettais de raconter longuement cette visite; mais je n'y ai plus cœur ce matin.

Il a beaucoup neigé cette nuit; notre départ est remis à je ne sais quand.

Vendredi soir.

Joie du travail, de la tranquillité, de l'équilibre. Sereine gravité de la pensée. Commencé à traduire les poèmes de Kabir.

Samedi.

Trop courtes journées; cours lent des heures. Neige au dehors; rien à faire et pas même de lettres à écrire, que je n'oserais faire partir de Paris; aucune visite à redouter, puisqu'on me croit à Cuverville où nous attend notre courrier. Journée tout entière occupée par le travail, la méditation, la lecture. Loin en arrière dans le passé je n'en retrouverais pas d'aussi pures.

Je reprends par le commencement *Jean Christophe* et fais de grands efforts de sympathie sans que ma considération pour Romain Rolland, pour son livre du moins, soit accrue.

On y respire une sorte de cordialité fruste, de vulgarité, de bonhomie — dont lui saura gré le lecteur pour qui l'artiste n'est qu'un faiseur d'embarras. Passons.

Ce qui me confond, c'est l'aisance, l'inconscience, avec laquelle il fait de son héros un Allemand — ou, si l'on veut, il fait d'un Allemand son héros. Cela est, que je sache, sans exemple; car même Stendhal a soin d'indiquer que son Fabrice était né de père français. Que faut-il donc y voir davantage? Le germanisme de ses goûts, de ses tendances, de ses réactions, de ses volontés, qui permet à Romain Rolland de peindre Jean Christophe sinon précisément à son image, tout au moins de l'animer par sympathie? — ou bien l'illusion d'un cerveau, généreux mais incapable de critique, qui crée en Jean Christophe, abstraitement, un être non plus allemand que français, un musicien, un être vague, à qui il prête toutes les sensations, les émotions qu'il veut?

Ah ! que cette insuffisance psychologique est donc germane encore ! Que cela est peu signifiant ¹ !

2 Mars.

Arrivé à Cuverville avant-hier soir vers minuit; passablement abruti par un voyage de dix-huit heures, agré-menté d'une collision à Serquigny; quatre ou cinq morts et une vingtaine de blessés. (Voir les journaux.)

Tant secourus que secourus m'ont paru décents, certainement éduqués déjà par la guerre; eu plaisir à causer avec des gens de toutes classes de la société. Pour moi, constaté à neuf la grande difficulté où je suis de prendre au tragique, au sérieux même, l'accident fortuit. Je reste amusé, comme au spectacle, exalté plutôt et prêt à dépenser une ressource d'activité subite. Un peu empêché toutefois d'aider à dégager les blessés et à leur assurer les premiers soins, par le souci que j'avais d'Em. flanquée de deux bonnes, sans compter les deux chiens et les cinq chats. Une brave femme de capitaine au long cours s'accrochait à nous, qui portait dans ses bras un ravissant garçonnet de deux ans. Il a fallu trimbaler les papiers, les valises; aider tout ce monde à gravir le talus, etc..

Nous étions du reste assez loin des wagons écrasés et la secousse que nous avons ressentie n'a pas été très vive; je n'imaginais pas, d'après elle, la gravité de l'accident et n'ai approché du sinistre qu'après que les victimes en avaient été déjà dégagées. J'aurais voulu pouvoir m'employer davantage.

Le calme extrême de Cuverville, après la fatigue et la veille, a agi, hier, comme un bromure sur ma pensée. Lu en voyage et à l'arrivée le second volume de *Jean Christophe*; des *Considérations inactuelles* de Nietzsche (admirable début de l'étude sur Strauss); le Lasserre sur l'influence allemande; d'excellents articles de Souday que j'avais été chercher la veille aux bureaux de *Paris-Midi*.

3 Mars.

Déplorable inquiétude d'esprit qui, traversant chaque occupation, me fait douter, quoi que ce soit que j'entre-

1. Ce que j'en disais ne me paraît plus très juste aujourd'hui (21 Mai). Ce que Romain Rolland cherchait surtout en faisant de son héros un Allemand, c'est un recul suffisant, qui lui permit de juger la chose française.

prenne, si je ne ferais pas mieux de commencer autre chose. Cet état d'inquiétude précède d'ordinaire chez moi la création; je me redis cela pour ne point trop m'irriter contre moi-même.

Écrit à Mrs Wharton, à Gosse et à un journaliste, qui voudrait de moi comme membre d'honneur d'un comité de propagande ayant pour but d'exciter les jeunes écrivains à produire ! Il joint à sa lettre une sorte de prospectus indiquant les raisons de cette œuvre; difficile d'imaginer plus sot. Perdu une heure à lui répondre, et à me dégager.

Edmond m'apporte une paire de sabots neufs. Travaillé avec lui à la taille des pruniers.

Avancé *Catbarine Furze*.

Je devrais, durant ces périodes d'inquiétude, renoncer délibérément à toute lecture, ne mettre plus devant moi que du papier blanc. Mais je me dérobe au travail, commence à la fois six livres, ne sachant derrière quoi me cacher, pour ne répondre pas encore à l'existence...

Il n'y a plus de temps à perdre; je dois me persuader de cela et dès demain me mettre en demeure. Il n'y a pas à regretter le temps où je savais prendre des résolutions; il faut en reprendre, comme au temps de ma jeunesse — et consentir plutôt à ne rien faire, qu'à faire autre chose que *cela*.

Remettre à plus tard toute autre lecture, travail de traduction, lettres à écrire — et *d'abord* réamorcer mon travail.

Samedi.

Très assombri par la médiocrité de mes notes rangées ce matin : je m'illusionnais grandement sur leur qualité. Presque rien qui valût d'être conservé. Je me sentais non seulement déçu mais mortifié, et doutais si je ne m'étais pas surfait de même l'importance de ma pensée...

Lu l'appendice que je trouve à mon édition de la *Vulgate*, sur l'authenticité des Évangiles. Elle est suivie d'une « Concordance » qu'il va être intéressant de comparer avec celle de Westphal, dont je lis quelques pages chaque jour.

Travaillé deux heures et demie dans le jardin avec Edmond.

Dimanche, 5 Mars.

Écrit ce matin une demi-page de mon *Chopin*. Après-midi, achevé de ranger mes papiers, c'est-à-dire de classer par séries les pages d'anciens carnets qui me paraissent valoir d'être conservées, et déchirer tout le reste. J'ai déchiré, déchiré, déchiré, comme la veille je coupais et arrachais le bois mort des espaliers. Comme il y en avait ! Et que ce peu que j'épargnais me paraissait encore médiocre ! Sous certaines couvertures je découvrais des amoncellements très anciens. Je reconnaissais des phrases que j'avais cru, dans le temps, pleines de vertu, de vigueur, dont la sève aujourd'hui s'était complètement retirée. J'en prenais honte et souffrais de l'aspect même de l'écriture si peu simple, si peu naturelle... Plus rien de moi ne me plaît que ce que j'obtiens au prix du plus modeste, du plus patient effort.

Même les feuillets conservés ne vaudront que complètement refondus, complètement *disparus* dans l'ensemble.

Ma vue, depuis quelques jours, baisse beaucoup.

6 Mars.

Jusqu'où peut reculer l'humilité de ma pensée... Je prends toute rhétorique et tout romantisme en horreur, et cet effort verbal de la pensée pour tâcher d'« ajouter un pouce à sa taille ».

Mardi gras.

Abondante chute de neige cette nuit. Le bruit des petites avalanches sur le toit nous maintient assez longtemps éveillés. Au réveil la campagne est blanche; le grand cèdre ressemble à l'Himalaya. Sous leur poids de blancheur les buissons sont tout effondrés. La moindre brindille fait support à un faix énorme. Le treillage métallique du tennis n'est plus qu'un mur étincelant. Par-dessus la plaine immaculée luit un azur sans nuages. Pas un chant d'oiseau; pas un bruit. Nous songeons que, sur le champ de bataille, un pareil linceul doit s'étendre, cachant les morts, étouffant les mourants, masquant l'horreur.

Les enfants sont venus, suivant l'usage du pays, nous réciter ce qu'ils appellent « la farce ». Ils s'amènent par petits groupes de deux ou trois, chacun portant un grand panier; ils vont de porte en porte et, en réponse à leur

petite chanson, chacun leur donne un œuf — ou, à défaut d'œuf, une pomme, un sou, un morceau de chocolat. J'ai noté plusieurs de ces chansons, presque informes, mais qui viennent du fond du passé.

Travail insuffisant. Mes yeux sont trop fatigués pour me permettre de lire.

Mauvaise fin de jour.

Mercrèdi.

Écrit hier soir quelques pages de Mémoires. Ce matin commentaires sur le discours à la Samaritaine. Le piano est arrivé, un piano droit, par économie, et nous n'aurions pas ici les hommes qu'il faudrait pour porter l'autre.

Je m'exerce à jouer les yeux fermés, car les yeux me font mal; je doute que j'y parvienne, et crois que j'abandonnerais, si je devais ne plus y voir.

Jendi, 9 Mars.

Dégel tout hier. La couche de neige, d'abord de vingt-cinq centimètres à peu près, n'a plus que l'épaisseur d'une couverture de laine. Mais elle couvre encore partout le sol; de sorte que Em. et Georges disaient : « Cela n'a presque pas fondu. » J'ai fait souvenir à Em. que, le premier jour, Miquette enfonceait jusqu'au ventre et qu'elle peinait tellement que j'avais dû courir à sa rencontre pour la porter.

Réétudié les quelques préludes et fugues du *Clavecin bien tempéré* que je sais par cœur — et le prélude en la mineur des *Suites pour orgue*.

Samedi.

C'est le jour où l'on « fait la chambre ». (Il s'agit de celle où je travaille et que j'ai obtenu qu'on ne fasse qu'une fois par semaine.) J'ai donc passé au piano toute ma matinée. (Granados.)

Après-midi, arrivée de Valentine et des deux petites.

Comme on a enlevé toute la cendre de mon foyer, en « faisant la chambre », le feu refuse de prendre et je passe à m'énerver près de la cheminée le peu de temps qui me reste et que j'espérais donner au travail.

Continué la rédaction de mes souvenirs d'enfance. Mais, à propos des promenades au Luxembourg avec mon père, je retombe dans ces hésitations de plume, ces ratures, ces reprises où ma vivacité s'épuise et dont il

importe surtout de me guérir. J'ai repris plus de six fois le même passage et j'ai dû me coucher avant de l'avoir mené à bien.

Il faudrait oser passer outre, quitte à mettre en marge : « à récrire ».

Ce matin, aussitôt levé, j'ai récrit le tout assez aisément, bénéficiant sans doute du labeur de la veille.

Mardi.

Passé la journée d'hier au Havre; consultation pour mes yeux — plutôt rassurante; mais je dois prendre des verres plus forts. Ayant beaucoup de temps à user, je me suis promené sur les quais, derrière la Bourse. La petite place et les quais tout entiers sont couverts de balles de coton, sur lesquelles courent, sautent et se bousculent les gamins du port; beaucoup sont mal enveloppées, à demi-défaites; le coton se répand au dehors et se mêle à la boue, dans la rue et sur la chaussée; on marche sur une épaisse boue ouatée. L'aspect est des plus bizarres; on dirait que les ballots dégèlent; c'est la fonte du coton. Le cœur se serre et s'indigne. M'approchant du quai, j'ai vu quelques chalands, l'un complètement rempli de balles, les autres à demi-pleins; je pensais qu'on les déchargeait et j'admiraï où l'on allait pouvoir entasser ce surcroît de marchandise; mais je comprends, en y repensant, que ce doit être tout au contraire un effort de déblaiement. Ces chalands n'ont pu traverser l'Océan et apporter ces balles; ils sont là pour les remporter et s'apprêtent à remonter la Seine, sitôt que le déclin de l'inondation le permettra.

Acheté trois grands carnets longs, de format bizarre, pour y coucher mes souvenirs.

Valentine, au retour, m'avertit que je vais trouver deux hôtes dans ma chambre; ce sont deux petits lièvres, pris l'après-midi, dans la cour des Hérouard. Je leur ai fait boire, avec beaucoup de mal, un peu de lait tiède avec un compte-gouttes ou une cuiller; je crois bien que j'arriverai à les élever; mais outre qu'ils saccageraient le jardin si plus tard on devait les y lâcher, il serait trop malaisé d'ici là de les maintenir à l'abri des chiens et des chats. De sorte que, toutes réflexions faites, nous allons les reporter, à la nuit, sous la branche abattue de pom-

mier où on les avait découverts et où la mère saura certainement les retrouver.

Lettre de Claudel, à qui j'avais demandé s'il n'écrirait pas une préface pour le livre de Unamuno dont nous allons publier une traduction. Il y flaire l'hérésie : modernisme, protestantisme... Comment ai-je pu m'y méprendre ?... Décidément tous les chemins ne mènent pas à Rome et celui-là seul qui se tait peut-être bien sûr de rester dans l'orthodoxie. Mieux vaut n'y pas entrer ; c'est encore le meilleur moyen de n'en pas sortir.

Journée presque toute employée aux soins du jardinage : taille des pruniers, chaulage des arbres, semaille des pois de senteur — et leçon de piano à Françoise.

Jendi.

Écrit à Mrs Wharton, à Ghéon et à Edmund Gosse.

Longuement écrit dans le *Carnet vert*¹ à propos d'une lecture de saint Luc.

Assez patiemment travaillé à mes souvenirs d'enfance.

Vendredi.

Été à Criquetot voir la bibliothèque du feu juge de paix. Stupéfait par le nombre et le choix des volumes : littérature ancienne et moderne, philosophie et surtout controverse religieuse, critique, art, histoire naturelle et histoire, voyages, philologie — il y a dans tous les ordres le meilleur. J'y trouve même un assez grand nombre de traductions de romans anglais et russes que je vais tâcher de racheter.

Sur le chemin, suis entré serrer la main de la vieille Mme Freger. Son visage sur l'oreiller blanc paraît plus rouge encore ; elle tousse, crache, étouffe, mais ne se plaint plus de son œil mort, qui maintenant est tout blanc, tout terne, affreux à voir. La vieille Mère Michel qui la soigne n'a qu'un œil également. Quand on l'a proposée d'abord à Mme Freger, elle refusait : « La Mère Michel ! celle qui garde les morts !... J'en veux point. » Et puis il lui a bien fallu se soumettre, car on ne trouvait personne d'autre à qui la confier.

1. *Numquid et tu...* ? (Note de l'éditeur.)

Dimanche.

Insomnies ces dernières nuits; assez pénibles à cause des troubles nerveux qui reparaissent — comme ils font toujours, hélas ! aussitôt que je recommence à travailler sérieusement. Pourtant je mène la vie la plus sage; d'une continence qu'il me semble bien que je n'ai plus connue depuis mon enfance, ou qu'à de trop rares périodes. J'ai jeté au feu avant-hier deux paquets de cigarettes que j'avais rapportés du Havre. Fumer m'étourdit presque aussitôt; j'allume la cigarette par manie plutôt que par plaisir.

La taille de nos arbres fruitiers est terriblement en retard; la sève presse. Je m'y suis mis activement et chaque jour y ai passé près de quatre heures. Il me prend contre Mius de grandes rages à découvrir l'absurde disposition de ses espaliers. Comme il sacrifie tout à l'aspect et que le moindre vide le désoblige, il s'arrange de manière à ramener de n'importe où un rameau, pour suppléer à celui qui manque, et qu'il aurait dû savoir obtenir. Rien ne dira à quelles contorsions acrobatiques, à quelles saugrenues dispositions mes arbres se voyaient obligés par ce pauvre cerveau. Son rêve aurait été d'écrire son nom partout avec des branches; je retrouve sur les espaliers les formes de toutes les lettres de l'alphabet. Et, pour réobtenir aujourd'hui des dispositions un peu rationnelles, il faut oser de vrais saccages, dont les arbres ne se remettront pas de longtemps.

22 Mars.

On lutte bien, tant que l'on croit devoir lutter; mais dès l'instant que cette lutte paraît vaine et que l'on ne hait plus l'ennemi... Pourtant encore je tiens bon; mais moins par conviction que par défi.

Ressaissi tout aussitôt.

Dimanche, 26 Mars.

Il recommence à neiger. Continué néanmoins la taille des arbres, avec Edmond. Je prends à ce travail un intérêt toujours plus vif, à mesure que je sens que je le fais mieux. Je reviens même à certains arbres dont la taille me semblait, à la revoir, insuffisante. Avec quelle attention je vais suivre la pousse du printemps.

Mais la plupart de nos arbres sont atrophiés par une

sorte de gourme noirâtre, dont je ne trouve la description dans aucun livre, et que je crois due aux coups de vent froid et à l'excès d'humidité. Quelle désolation d'avoir contre soi le climat et l'exposition — l'extrémité du plateau, où se trouve le jardin, étant tout inclinée du côté du nord.

Été vendredi à la vente des meubles du juge de paix. La bibliothèque dans son ensemble aurait été acquise en bloc par un bouquiniste de Rouen, pour une somme dérisoire (environ deux mille francs); mais il restait, échappés à cette première vente, un lot de romans à un franc, traduits du russe et de l'anglais, que je savais assez difficiles à trouver aujourd'hui (Dickens, Thackeray, etc...). J'avais mis dans le nombre une traduction de *Krotkaïa* qui a disparu de ma bibliothèque; mais le libraire de Rouen a remis la main dessus — de sorte que je m'en suis revenu avec un butin très maigre.

28 Mars.

Jours indiciblement mornes; pluie incessante et vent glacé. Repris la rédaction de mes Mémoires; traduit quelques pièces de Kâbir et poursuivi la lecture de *Jean Christophe*. Je commence le quatrième cahier. J'avoue que, par instants, les premiers avaient triomphé de mes préventions; une certaine grâce un peu fruste, une justesse de ton, suppléaient au défaut de style; mais la troisième partie de *l'Adolescence* (Ada) est déplaisante à l'excès dans la gaucherie de sa franchise, et d'une pénible insuffisance dans les moyens d'expression. Ces longueurs, ou plutôt ces traînasseries, ce lyrisme épais et rudimentaire, germanique on dirait — me sont intolérables. Et jusqu'à la constante évidence de l'*intention*, qui me choque comme une impudeur artistique, une indélicatesse.

Mais je comprends qu'un tel livre se fasse des amis, et de nombreux.

31 Mars.

J'ai délaissé ce carnet ces derniers jours. A présent que mon travail est réamorcé, il me devient moins utile d'y écrire, et, partant, plus fastidieux. Je pousse toujours plus avant la rédaction de mes souvenirs, avec parfois beaucoup d'hésitation, de retours, de reprises; mais je me refuse à me relire, et même à mettre au net, de peur

d'être dégoûté de ce que j'écris et de n'avoir plus de courage pour continuer.

Ce n'est pas tant le doute et l'inconfiance en moi qui m'arrêtent, qu'une sorte de dégoût, de haine et de mépris sans nom pour tout ce que j'écris, pour tout ce que j'étais, tout ce que je suis. Vraiment, en poursuivant la rédaction de ces Mémoires, je fais œuvre de macération.

Il fait encore très froid, mais le temps s'est remis au beau. En dépit de la détresse de l'heure, tout se gonfle d'une exaltation prodigieuse, qui déborde dans les chants d'oiseaux; jamais ils ne m'avaient paru si abondants, si pressants, ni si pathétiques. Je ne pense pas qu'il y ait là seulement une invitation de la guerre à nous laisser plus particulièrement émouvoir par tout ce qu'il reste encore sur notre terre, de pur et de joyeux; non : les bonnes même, les paysans le remarquent : « Est-ce que Madame a entendu hier chanter les oiseaux ? », disent-ils. Les oiseaux sont particulièrement nombreux ici, à cause des fruits, et parce que Em. ne cesse pas de les nourrir. Je pense aussi que la zone de combat a rabattu sur notre contrée beaucoup d'espèces qu'on n'avait point accoutumé d'y voir; ou que rarement. Mais, parmi ceux-ci, une troupe de geais; Valentine annonce qu'ils vont dévaster tous les nids. Et le fait est qu'hier les enfants ont trouvé, au pied de l'if, un petit nid chu à terre, plein de mignons œufs bleuâtres (œufs de merle, je crois) troués et secs, qui semblent prouver que les geais ont commencé leurs rapines.

2 Avril.

Depuis hier, temps splendide. Ciel admirablement limpide. Pour la première fois je suis sorti du jardin (car je ne compte pas deux ou trois courses à Criquetot), j'ai gagné les fonds; j'espérais revoir les enfants Déhais, mais ils étaient sans doute à l'école. On coupe les taillis sur la colline; le paysage en est tout agrandi; les arbres de haut jet qu'on a réservés paraissent plus élancés, plus nobles. Une buée légère distançait les plans, au point que tout ce vallon je le reconnaissais à peine et que de la surprise se mêlait à mon ravissement. L'air était encore glacé, dès qu'il n'était plus très tranquille ou que l'on s'écartait du soleil.

Je n'ai presque rien fait de tout le jour, tout occupé par l'admiration; elle entraînait en moi par tous les sens.

J'ai longtemps travaillé aux arbres; ayant invité Valentine à badigeonner de chaux le tronc de ceux du jardin de la serre, je me suis avisé qu'il serait bon, préalablement, de brosser le tronc. Je découvris, dans la remise aux outils, une brosse à poils métalliques et me mis à ce travail avec zèle. Je fis tomber une incroyable quantité de mousse, de lichen et de poussière, et le tronc des jeunes arbres sortit de là-dessous, lisse, éclatant, de couleur tendre, agréable au toucher, à la vue. On eût dit de beaux athlètes nus, frottés d'huile, vigoureux, aux muscles tendus.

J'admire, comme je faisais avec Ghéon à la Roque, la belle chose que c'est que l'écorce; et quelle différence d'un arbre à l'autre, de grain, de ton, de qualité. Celle des pruniers, dont je m'occupai d'abord, est d'un gris rosâtre, et coupée transversalement de très fines gerçures orange vif, d'un merveilleux effet.

Après ce travail et celui de la veille (enlèvement du bois mort), le grand prunier derrière le tennis est méconnaissable, transfiguré.

4 Avril.

Je demande humblement à Dieu ce matin :

Mon Dieu, soutenez-moi, guidez-moi, protégez-moi durant ce jour.

13 Avril.

Départ pour Paris. Arrivée à 9 heures et demie du soir; trouvé Copeau et Ghéon à m'attendre.

(Extrême fatigue pendant deux jours.)

Été rue des Belles-Feuilles, chez les Maus où déjà Mme Théo était installée et où Théo vient nous rejoindre. Vendredi matin : N. R. F.; déjeuner avec Copeau et Ghéon.

Été au Cirque Médrano où l'on retrouve Copeau. Conversation avec le clown Fratellini (ainé).

Lundi matin, retour à Cuverville.

Mardi, 18 Avril.

Je passe à un autre carnet.

Rentré hier de Paris où j'avais été passer trois jours,

appelé par Ghéon en permission. Revu Copeau également.

Cela m'a fait du bien de reprendre contact avec mes vaillants compagnons. Les derniers jours de Cuverville avaient été horribles. A quel degré d'hostilité envers moi-même je puis arriver, je ne pense pas que beaucoup le puissent comprendre. J'en suis à n'oser plus parler et les paroles qui m'échappent sont celles dont je ne suis plus maître et que je voudrais ressaisir aussitôt; plus je suis près de les désavouer, plus cassant, net et péremptoire est le ton de ma voix pour les dire, et plus insupportable me devient la moindre contradiction.

D'où viennent ces étranges *retraits de sève*, à quoi mon esprit est sujet si souvent, et qui le laissent encombré de broussaille morte. Et l'on pense : un peu de sève et de nouveau cet affreux bois sec se couvrirait de feuilles et de fleurs... Mais, sec, il est affreux. On le voue à la flamme, et l'on voudrait s'en ébrancher.

L'être toujours constant et égal à soi-même ne connaît rien de tout cela; et c'est aussi pourquoi les gens trop bien portants sont le plus souvent d'assez médiocres psychologues.

19 *Avril*.

Je vois ce que pourrait être une sorte de traité mystique, en pendant à mon *Enfant Prodigue*, que j'intitulerais : « L'Entretien avec Nicodème. »

Je relis tout ce qui a trait à celui dont ne parle que saint Jean. Toute la matinée s'y passe, tant m'arrête à chaque pas un nouveau jaillissement de lumière.

Je me mets à genoux et dis à haute voix : « Mon Dieu ! Mon Dieu, donnez-moi de pouvoir de nouveau vous prier ! Donnez-moi la simplicité de cœur. »

20 *Avril*.

J'ai rapporté de Paris tous les papiers, lettres et documents que j'ai pu trouver qui ravivent mes souvenirs et me permettent d'y mettre un peu d'ordre. Mais ils m'encombrent et gênent mon élan.

Isabelle Rivière est arrivée hier et nous avons commencé de revoir ensemble sa traduction du *Victory* de Conrad.

Lundi de Pâques, 22 ou 23.

J'en arrive à ne plus comprendre même, parfois, d'où

peut me venir l'amitié que certains me portent. Je la révoque... tant me déplaisent et m'exaspèrent les propos que j'entends de moi. Certainement, je les entendrais d'un autre, ils suffiraient à me le faire haïr. Quelle indigence ! quelle suffisance ! quel besoin de monter sur autrui, de le réduire !...

Le mal est si profond, vient de si loin, d'un tel élan, qu'il bouscule toute l'observation que j'y apporte et qui ne suffit qu'à communiquer à mes phrases une apparence plus concertée. Je ne retrouve un peu de détente que devant le piano, qu'au travail, ou que dans le jardin.

26.

Une nouvelle lettre de Lebrun, la victime de l'erreur judiciaire, ou du moins du trop sommaire jugement dont je parlais dans mes *Souvenirs de la Cour d'Assises*, et en faveur de qui j'étais intervenu pour obtenir une réduction de sa peine. A Paris je l'avais revu, sortant d'hôpital : il avait eu la poitrine traversée par une balle ; il retournait à son dépôt, et ne faisait que traverser Paris. Dans son costume militaire, je ne le reconnaissais pas ; et même en civil je n'aurais pas reconnu dans ce grand gaillard inélégant la pauvre figure effondrée sur les bancs de la salle de justice. Il dut se nommer. « Ah ! Lebrun ! » et tout à coup j'avais retrouvé son regard affectueux et comme tiède.

Une lettre de lui, il a y quatre jours, me redonnait de ses nouvelles. Il avait été blessé de nouveau, puis renvoyé dans le Sud tunisien où il avait attrapé les fièvres, puis au Kef, puis réexpédié sur le front. Le jour même, j'avais envoyé, à l'adresse qu'il me donnait, une lettre et un mandat. Les recevra-t-il jamais ? Sa lettre d'hier est une lettre d'adieu. Il est désigné pour faire partie d'une attaque partielle — de ces attaques dont on sait qu'on ne doit pas revenir. Rien de plus simple que ces lignes ; rien de plus émouvant.

3 Mai.

Avant-hier, je m'étais levé dès 6 heures, bien que m'étant couché tard, en excellente disposition pour le travail ; mais bientôt une petite crise néphrétique a fauché mon élan. C'était comme un coup de serpe dans le côté droit ; la douleur a été s'avivant durant trois heures et a

amené des vomissements, puis s'est maintenue à peu près égale jusqu'à quatre heures après midi; à ce moment j'ai pu dormir un peu; à mon réveil tout était fini. Il ne restait qu'une fatigue générale, et qu'un endolorissement léger du côté souffrant. La fatigue subsiste encore deux jours après... Honteux d'être si peu résistant à la douleur. Certainement cette crise était des plus bénignes; et je ne sais pourtant pas comment j'aurais pu supporter davantage.

Je lis dans une lettre de ma mère à mon père : « André serait très gentil s'il n'avait pas la manie de faire des stations, complètement immobile, au pied d'un arbre, à observer des colimaçons. »

La lettre doit être de 73 (année du mariage d'Isabelle Widmer, dont il est question un peu avant). J'avais donc quatre ans.

Mardi soir.

« Que vous serez heureux si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour ! » (FÉNELON, *Lettres spirit.*, p. III.)

15 Juin.

J'ai déchiré une vingtaine de pages de ce carnet; ça a coupé le fil et je n'ai plus rien pu y écrire depuis plus d'un mois. J'ai donné tout mon temps aux Mémoires. Si l'on s'étonne que je puisse trouver du goût à ce travail, tandis que l'écho du canon fait encore trembler le sol, je dirai que précisément tout travail d'imagination m'est impossible, et tout travail de pensée. Je sens au dehors et en moi un immense désarroi, et si j'écris aujourd'hui ces souvenirs, c'est aussi que je m'y raccroche.

Les pages que j'ai déchirées, on eût dit les pages d'un fou.

16.

Hier, sur l'invite du Gouvernement, on a avancé toutes les pendules d'une heure. On n'imaginait pas le nombre d'inepties que cette décision a fait dire. On trouvait à parler là-dessus des heures durant.

* * *

Cuerville. 15 Septembre.

Je reprends sur un nouveau carnet ce journal, aban-

donné en juin dernier. J'en avais déchiré les derniers feuillets; ils reflétaient une crise terrible où Em. s'était trouvée mêlée; ou, plus exactement : dont Em. était la cause. Je les avais écrits dans une sorte de désespoir, et comme, à vrai dire, ces pages lui étaient adressées, je les ai déchirées sur sa demande après qu'elle les eut lues. Ou si, par discrétion, elle ne me le demanda pas, du moins sentis-je trop le soulagement qu'elle en aurait pour ne pas le lui proposer aussitôt. Et sans doute m'en a-t-elle su gré; mais pourtant je regrette ces pages; non point tant parce que je ne crois pas en avoir écrit jamais de pareilles, ni parce qu'elles eussent pu m'aider à sortir d'un état maladif dont elles étaient le sincère reflet et dans lequel je n'ai que trop de tendance à retomber; mais parce que cette suppression a du coup arrêté mon journal et que, privé de ce soutien, j'ai roulé depuis dans un désordre d'esprit épouvantable. J'ai fait de vains efforts dans l'autre carnet. Je l'abandonne à moitié plein. Dans celui-ci au moins, je ne sentirai plus la déchirure.

J'avais quitté Cuverville dans la première semaine de juillet; passé chez les Théo un mois; parti pour Toulouse dans les premiers jours d'août. Après une semaine à Bagnols, été avec Eugène Rouart au Mas, à Amélie-les-Bains, Perpignan et Banyuls (où l'on nous arrêta parce que nos papiers n'étaient pas en règle). — Retour à Paris; une semaine chez les Théo; puis à Cuverville de nouveau. M'y voici depuis dix jours; tout désespéré, sans espoir, sans joie, sans vertu. J'attendais l'arrivée d'un stylo promis, pour commencer ce cahier où je vais tâcher de reprendre valeur.

16 *Septembre.*

Je n'y parviendrai que par un effort constant, un effort de chaque heure, et constamment renouvelé. Je n'y parviendrai pas sans ruse et pas sans minutie.

Rien d'obtenu si je prétends ne noter ici que l'important. Dans ce carnet je dois prendre le parti de tout écrire. Je dois me forcer à écrire n'importe quoi.

Cette nuit a été un peu meilleure (angoisses atroces, la précédente). J'avais, la veille au soir, lu quelques pages de Bossuet (premier sermon sur la Providence); si amples et d'une vérité si ravissante que je m'étais endormi tout calmé.

Vers la fin du jour, le mal de tête me reprend; une telle torpeur de pensée qu'il me faut un grand courage pour ne pas désespérer. A grand'peine j'ai pu écrire quelques lettres — (dont une au singulier garçon qu'est Labasque); je suis sorti; j'espérais que la marche me remettrait; mais elle n'a fait qu'augmenter mon malaise, jusqu'au vertige.

Dans *le Temps* de ce matin a paru un article de Souday (*Le pauvre subjonctif*), contenant des fragments de la lettre que je lui avais écrite. Je regrette un peu de lui avoir demandé de ne pas me nommer, car tout ce qu'il cite de ma lettre me paraît bon. J'ai toujours une tendance à outrechrâner...

Ce matin Jean est venu me chercher de la part de sa mère, pour que je lui enseigne ses gammes. Déjà la veille j'avais donné une première leçon, malgré la scène effroyable que m'avait faite sa mère, à qui j'avais imprudemment demandé de ne pas intervenir. Elle est aussitôt partie contre moi comme une furie : « Il n'y en a jamais que pour moi. Je veux recueillir toute la gloire de la leçon. Avec ça qu'elle ne comprend pas son enfant mieux que moi ! Et puis d'ailleurs il est beaucoup moins avancé que je ne le crois. Du reste je ne sais jamais me mettre à la place des autres » etc.. Ahurissant. L'excellente T., au demeurant, est complètement incapable d'enseigner ce qu'elle a été tout juste capable d'apprendre. Elle perd pied et patience à chaque hésitation de l'enfant; mais son amour-propre et son amour maternel sont en jeu : elle s'obstine. Elle s'obstine, dût l'enfant en pâtir, et s'enferme, après déjeuner, avec le petit pour d'orageuses « leçons de solfège », d'où tous deux sortent congestionnés et furibards. Elle ne quitte pas l'enfant durant la leçon que je donne, s'assied tout auprès de lui et se lance à esprit raccourci à travers les interrogations et les réponses. Il y faut une patience archangélique.

Abominable torpeur. J'ai bien du mal à me persuader, si cet état d'imbécillité se prolonge, que mon rôle soit de me maintenir à l'abri, en réserve. Dès que ma valeur retombe, dès qu'elle ne m'apparaît plus nettement, je voudrais m'employer d'une manière directe, m'offrir à je ne sais quel service immédiat. Et je sais que j'y serais

bon. Que je sois *meilleur* en demeurant ici, comment parvenir à le croire ? Au dépôt !

Dimanche.

On consent à nous laisser connaître aujourd'hui, après quatre ou cinq jours de retard, le communiqué bulgare accusant le nombre des prisonniers roumains faits à Tur-tukaya. Encore n'est-ce que le *Journal de Genève* qui le donne. Cette atmosphère de mensonge est étouffante, empoisonnante, mortelle. Notre pays méritait mieux.

Hier, émouvante lettre de M^{me} Mayrisch, où ce passage :

« Ce mot est surtout pour vous dire combien profondément je sens avec vous le bonheur de voir renaître la France. Vous ne m'avez jamais parlé de ces choses qu'à contre-cœur, mais j'étais extrêmement consciente de votre angoisse et du terrible sentiment d'impuissance qui vous étreignait chaque fois que vous constatiez que, sur quelque nouveau point, le pays se laissait aller. A vrai dire je ne vous ai jamais senti absolument dérouteré et *sans remède* qu'à ces minutes-là. Le cercle de votre bonheur à présent refermé au seul endroit par où toute joie aurait pu fuir, cher ami, combien vous devez être heureux ! Je crois que je n'exagère pas l'importance de ceci, n'est-ce pas ? et j'ose me flatter de l'avoir compris aussi bien que personne... Vous savez combien j'étais avec vous dans l'intolérable angoisse d'il y a deux ans ; sachez tout entière la part que je prends à l'espoir infini d'aujourd'hui. »

Oui, je me souviens de ces conversations, avec elle et Ghéon, en Asie Mineure (une à Smyrne, particulièrement), sur la lente décomposition de la France, sur ses vertus inemployées ou dilapidées, sur l'imminence de la guerre — à quoi M^{me} Mayrisch se refusait de croire, et que, quelques mois avant la déclaration, Ghéon et moi prévoyions, prédisions, souhaitions presque, tant il nous paraissait que la guerre même était un moindre mal que l'abominable déchéance où reculait peu à peu notre pays — et d'où la guerre seule pouvait peut-être encore nous sauver...

T. lorsqu'elle est d'humeur conciliante, fait suivre ses phrases les plus affirmatives d'un « tu comprends ? » — que je retrouve exactement chez ma tante Charles,

également butée et complètement imperméable aux sentiments, pensées ou intentions d'autrui. Comme la contradiction, entre la tante et moi, n'a jamais été vive, et comme elle souhaite de nous convaincre, le « tu comprends » ou « comprenez-vous ? » se nuance, devient : « tu n'as pas l'air de comprendre ». Pour elles deux, si l'on n'est pas de leur avis, c'est qu'on ne les « comprend » pas bien; le défaut de compréhension, d'intelligence, elles le placent toujours du côté d'autrui; et elles agissent !

« C'est ainsi que, pour punir les plus grands pécheurs, nous apprenons du divin apôtre, qu'il les livre à leur propres désirs; comme s'il disait : Il les livre entre les mains des bourreaux... »

« Quand nous possédons les biens temporels, il se fait certains nœuds secrets qui engagent le cœur insensiblement dans l'amour des choses présentes, et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. » (BOSSUET, *Providence*, 1^{er}.)

19 Septembre.

Hier, rechute abominable. La tempête a fait rage toute la nuit. Ce matin, il grêle abondamment. Je me lève, la tête et le cœur lourds et vides : pleins de tout le poids de l'enfer... Je suis le noyé qui perd courage et ne se défend plus que faiblement. Les trois appels ont le même son : « Il est temps. Il est grand temps. Il n'est plus temps. » De sorte qu'on ne les distingue pas l'un de l'autre, et que sonne déjà le troisième tandis qu'on se croit encore au premier.

Si du moins je pouvais raconter ce drame; peindre Satan, après qu'il a pris possession d'un être, se servant de lui, agissant par lui sur autrui. Cela semble une vaine image. Moi même je ne comprends cela que depuis peu : on n'est pas seulement prisonnier; le mal actif exige de vous une activité retournée; il faut combattre à contre-sens...

Ce soir je vais à Paris; le prétexte : retrouver Gosse, que Briand invite. Aussi bien serai-je extrêmement heureux de le revoir; et je ne fais ici rien qui vaille; car je ne compte pas mes leçons de piano aux enfants et ma

traduction de *Typhon*, que j'ai beaucoup avancée ces derniers temps.

La grande erreur c'est de se faire du diable une image romantique. C'est ce qui fait que j'ai mis tant de temps à la reconnaître. Il n'est pas plus romantique ou classique que celui avec qui il cause. Il est divers autant que l'homme même; plus même, car il ajoute à sa diversité. Il s'est fait classique avec moi, quand il l'a fallu pour me prendre, et parce qu'il savait qu'un certain équilibre heureux, je ne l'assimilerais pas volontiers au mal. Je ne comprenais pas qu'un certain équilibre pouvait être maintenu, quelque temps du moins, dans le pire. Je prenais pour bon tout ce qui était réglé. Par la mesure, je croyais maîtriser le mal; et c'est par cette mesure au contraire qu'il prenait possession de moi.

20.

Arrivé hier soir à Paris. Lu sans arrêter, durant le trajet, les soixante premières pages du *Return of the Native*. Ce matin, écrit à Em.. Été à l'*Hôtel Crillon* pour voir Gosse; mais il n'arrive que ce soir. Été à la propagande parler de Lauris à Bréal. Déjeuné avec M^{me} Théo au petit bar de la rue Bassano. Rentré dormir et écrire à Em..

Un dégoût, une haine atroce de moi-même surit toutes mes pensées dès le réveil. L'hostilité minutieuse avec laquelle j'épie chaque mouvement de mon être, le contorsionne. Défauts ou qualités, je n'ai plus rien de naturel. Tout ce dont il me souvient de moi me fait horreur.

Vendredi.

Écrit à Em. hier et avant-hier.

Ce matin, déjeuner avec Gosse au *Crillon*. Plus de fatigue que de plaisir. La conversation m'exténue. Gosse est d'une cordialité exquise; j'ai senti néanmoins à deux ou trois reprises que, peut-être, je m'approchais un peu trop¹.

Ah! je voudrais plonger dans un bain profond de silence.

Samedi.

Laissé entraîner à Versailles par M^{me} Théo et Elisa-

1. Voir plus loin.

beth. Temps glorieux; exigence de joie. Plus rien en moi ne sait y répondre.

Dimanche.

Journée vide; perdue. Je me traîne tout le long des heures et n'aspire à rien, qu'au sommeil.

Lundi.

Vous ne voyez donc pas que vous parlez à un mort ?

Mercredi.

Prise de Thiepval et de Combles.

Je devais partir ce matin pour Offranville. On a renvoyé l'auto qui venait me prendre à 8 heures. Je me suis senti si fatigué, à la suite d'une nuit de toux et d'inquiétude, que j'ai reculé ce voyage.

Offranville. Vendredi.

Fatigue et mal de tête constants. Ce matin, dès l'éveil, pluie fine. Le ciel est uniformément gris, sans plus d'azur ni de rayons qu'il n'y en a dans ma pensée. L'espèce d'amusement jaillissant que J. E. Blanche prend à la conversation, même quand il est seul à parler et que je réduis ma partie à quelques interjections clairsemées, ce plaisir me ressaisit d'abord par une sorte de contagion.

Hier, en sortant du métro, à la station du Louvre, je vis dans le couloir une jeune fille arrêtée; ou du moins marchait-elle à pas si lents que, pour ceux qui se hâtaient autour d'elle, elle pouvait paraître immobile. Elle lisait un livre broché d'assez grand format, et qui ne paraissait pas une publication populaire. Sa mise était décente et toute son attitude respirait une réserve exquise. Elle semblait absorbée dans sa lecture, au point d'oublier les gens, le lieu; et, curieusement, j'allais m'approcher pour tâcher de surprendre le titre du livre qui l'absorbait à ce point, lorsqu'un grand ouvrier; d'une quarantaine d'années, à la démarche dégingandée, qui passait près d'elle, d'un grand coup de sa main, à plat, abattit le livre qui s'éparpilla sur le sol boueux. Il eût fallu, d'un coup de poing, envoyer cet homme rejoindre le livre à terre. Il eût fallu être de force. Mais c'était un gaillard, et qui semblait de la pire espèce; il avait la tête de plus que moi; et de plus il n'était pas seul; un autre ouvrier beaucoup plus jeune l'accompagnait, robuste lui aussi, goguenard

et qui s'amusait beaucoup de la scène. Tous deux avaient l'aspect de gens prêts à jouer du couteau; l'aîné certainement ne se possédait plus qu'à peine... Bref je jugeai plus prudent de me servir de ma langue que de mon bras. Mais je ne trouvais que des mots terriblement peu de circonstance: « Ah ! c'est spirituel, ce que vous venez de faire là ! »

J'aurais dit: « C'est malin ! », passe encore; mais « spirituel » sentait son aristo d'une manière déplorable, et qui m'exaspéra tout aussitôt contre moi. « Spirituel » fut accueilli par un gros rire narquois, répété sur un ton qui prétendait contrefaire ma voix; puis l'homme au coup de main: « Moi ça m'amuse autant que de lire. »

À quoi il n'y avait rien à répliquer. J'aurais mieux fait d'aider la jeune femme à ramasser les feuillets de son livre. Mais c'est ce qu'elle avait fait tandis que je suivais les ouvriers des yeux.

J'écris ceci avec ennui et grand effort. Il y paraît.

3 Octobre.

Retour à Cuverville. J'avais quitté Paris vendredi; couché une nuit à Offranville, chez J. E. Blanche; une nuit à Varangeville, chez les Godebski; la nuit dernière à Offranville. (Visite à Calmont.)

J'avais rejoint Gosse à l'*Hôtel Crillon*, où un appartement de trois pièces, très agréable, avait été mis à sa disposition par la Propagande. Il m'attendait. On me fit monter; c'était au troisième. Je retrouvai le vieux Gosse à peine un peu vieilli; un peu racorni, aminci par endroits. Comme naguère, ses mouvements me semblent dictés un peu plus peut-être par son intelligence que par son cœur; ou du moins par une sorte de *self-respect*. L'intelligence, qui chez lui toujours surveille, intervient et retient l'être sur la pente de l'abandon. Il commence à se retenir au moment où il commencerait à me plaire. Au demeurant, s'il se défie un peu, ce n'est peut-être pas tant de moi que de lui-même.

Dès que je suis entré, effusion; nos quatre mains se serrent longuement; puis je m'assieds. Et lui, après un très court silence, qui plutôt semblait une reprise d'haleine, comme cédant à une impulsion irrésistible (mais elle était un petit peu jouée):

« Ah ! cher ami, embrassons-nous encore une fois ! »

Dans ces mots, voyant une invite, je me lève de ma chaise et, me précipitant contre lui, applique sur l'une et l'autre de ses joues molles, deux bons gros baisers bien français. Il eut un petit sursaut, un presque imperceptible recul, une légère grimace aussitôt dissimulée, mais à quoi je reconnus nettement qu'il prétendait rester maître d'indiquer jusqu'où aller et pas plus loin; qu'en prenant au pied de la lettre son « embrassons-nous », j'oubliais qu'il ne parlait qu'à moitié bien le français, et, qu'enfin pour les Anglais, si sobres de démonstrations, un *shake hand* prolongé valait tous les embrassements. J'imagine Gosse demandant par la suite à Millet, son barnum, ou à quelque autre : « Mais enfin, cher Monsieur, lorsqu'on veut serrer la main de quelqu'un, au milieu d'une conversation, comment en bon français doit-on dire ? Figurez-vous que l'autre jour, ayant eu l'imprudence de dire à Gide : « Embrassons-nous », le voici qui tout aussitôt s'est mis à m'embrasser pour de bon ! C'est ridicule. »

Nous avons déjeuné tous deux ensemble au *Crillon* ; j'étais fatigué par avance, et aussi par cette nécessité, que je viens d'indiquer, de régler savamment le dosage de la cordialité la plus extrême et d'une imperceptible retenue. Il y paraîtrait moins de son côté, si nous parlions anglais; il ne tiendrait qu'à lui, car il le parle de la manière la plus claire et je le comprendrais fort bien; mais il s'entraîne car il doit déjeuner demain chez Briand. Il me demande quel vin je préfère; propose du Sauternes, et je n'ai pas plus tôt accepté, qu'il en commande un moins cher qu'il vient de découvrir sur la carte. Ensuite il marque un léger dépit que je n'en aie presque pas bu.

Au dessert il propose : « Un cigare » ?

Je refuse.

— Quoi ! vous ne fumez pas ?

Alors, comme malgré moi, nerveusement :

— Volontiers une cigarette.

C'est juste ce que je sais que je ne dois pas dire, car Gosse, qui n'en fume pas, n'en ayant pas sur lui, va devoir en demander à l'hôtel. Le garçon, comme il fallait s'y attendre, apporte sur un plateau les paquets les plus coûteux. Gosse n'est point rat à la manière de X.; mais il est *regardant* ; et d'autant plus qu'il est l'hôte de la France et qu'une discrétion qui n'est que de la décence le retient.

L'amusant c'est le besoin qu'il a de me faire sentir, du bout de la langue, ce que je ne sens déjà que trop et qui me comble de malaise :

« Prenez, m'a-t-il dit, ce petit paquet en souvenir de notre déjeuner. »

Il ne me restait plus qu'à glisser le paquet dans ma poche avec quelques mots qui eussent montré que je n'étais dupe de rien. J'aurais dit, par exemple : « Si j'en offre une, ce sera de votre part » ; ou même simplement : « Je penserai à vous en les fumant » ; mais je ne trouvai rien ; mais je ne cherchai même rien, envahi jusqu'au cœur par une immense mélancolie... qui ressemblait à du sommeil. Et le plus fort, c'est que, quand nous nous sommes levés, j'ai laissé le paquet de cigarettes sur la table.

J'ai rapporté d'autres morceaux de notre conversation dans une lettre à Em. .

Au moindre obstacle matériel, ma pensée se crispe, s'arrête — qu'il vienne de l'encre ou du papier. L'engourdissement de mes doigts entraîne l'engourdissement de ma cervelle. Une plume qui gratte, et mon style est embarrassé. Aujourd'hui, je me suis interdit le piano. Je me force à écrire, malgré mon mal de tête et cette espèce de stupeur qui, si souvent me paralyse, ici. Du moins mon stylo va-t-il bien. J'écris sur un banc de l'avenue. Je suis perdu si je ne parviens pas à me ressaisir avant l'hiver. Ces mois d'été furent abominables, de travail nul et de profonde dissolution. Je ne pense pas avoir été jamais plus loin du bonheur. Avec toujours le vague espoir que, du fond du gouffre, s'élèvera ce cri de détresse que, non, je ne sais plus pousser... L'on peut, tout en étant très bas, regarder du moins vers l'azur ; mais non : si bas que je fusse, je regardais plus bas encore. Je renonçais au ciel. Je ne me défendais plus de l'enfer. Idées fixes et tous les prodromes de la folie. Vrai ! je me faisais peur ; et incapable pour soi-même du conseil que j'eusse si bien su donner à autrui.

Pour en parler déjà, suis-je déjà sûr d'être guéri ?

Il y a chez J. E. Blanche quelque chose de content, de facile, de léger, qui me cause un inexprimable malaise. Blanche a par trop d'atouts dans son jeu, et le plus singulier besoin de son esprit est de prouver à tous et à

chacun qu'avec un seul atout de moins ce n'est plus la peine de vivre. Ses plus sincères phrases commencent par : « Je ne sais pas comment vous pouvez... » Sa maison est entourée d'un beau jardin : « Je ne sais pas comment vous pouvez habiter dans une rue. » Il passe en Normandie la belle saison : « Je ne sais pas comment vous pouvez passer l'été à Paris. »

Parfois cette commisération se dissimule. Il me demande où habitent à présent les Théo. Je réponds : « Rue Claude-Lorrain. » Et déjà dans sa façon de répéter : rue Claude-Lorrain ? dans son ton, dans l'interrogation ironique et douloureuse de ses sourcils — qui se relèvent inégalement, de sorte que celui de gauche trouve moyen de rester froncé tandis que celui de droite monte au ciel — on comprend qu'il pressent que la rue Claude-Lorrain doit être une rue inavouable, impossible, dans un tout à fait inhabitable quartier. Il ajoute : « Je ne connais pas. » (Or il connaît tout ce qu'il sied de connaître.) « Où est-ce ? »

— Elle donne dans la rue Michel-Ange, lui dis-je, sitôt après le viaduc d'Auteuil.

— Enfin : Billancourt.

Cet « enfin », d'après le ton, signifie : « osez le dire », « avouez-le » et « c'est bien ce que j'attendais »... « Comment peut-on habiter Billancourt ? »

Si je devais écrire de nombreux romans, j'en occuperais un avec Blanche.

4 Octobre.

Ce matin il pleut à verse. Bon temps pour le travail ; ma nuit n'a pas été trop mauvaise. Ma tête est comme dégagee.

Hier soir, S. est intervenue de nouveau au cours de la leçon qu'elle m'avait demandé de donner à Jean. J'ai toute la patience qu'il faut pour l'enfant ; mais, pour la mère, il en faut plus que pour une classe de vingt mioches en révolte.

S. reconnaît qu'elle n'arrive à rien avec son fils ; il ne l'écoute pas ; tous deux s'irritent et se lassent. S. procède par affirmations ; elle ne laisse rien à découvrir à l'élève ; elle ôte à son instruction toute saveur, tout suc. Constatant la faillite de sa méthode, ou de son absence de méthode, elle m'appelle à la rescousse ; mais, dès les premiers mots, trouve que je ne m'y prends pas comme il faut,

ressaisit la férule, et brouille tout. — Comme le jour où, attendant le résultat d'un concours de la « Bonne Ménagère », pour connaître enfin la meilleure recette de la gelée de groseilles, dès la première ligne elle s'écriait : « Mais ce n'est pas ça du tout ! »

Vers la fin du jour, j'avais été causer avec M. Lechevalier, l'instituteur, dont je venais de lire un remarquable travail sur la *non-dépopulation* de ce pays. Peut-être y avait-il été encouragé par les questions que je lui posais l'an dernier; sur ma demande, il avait dressé un tableau statistique des familles de Cuverville, que je pusse montrer à mon oncle Charles, pour le bien persuader que la natalité n'est pas en régression égale dans toutes les parties de la Normandie; que, même, il y avait certaines régions, en Normandie, dont la nôtre, qui... etc.. Mais les renseignements que je venais lui demander hier étaient d'un tout autre ordre; il s'agissait de pouvoir présenter à Eugène Rouart un tableau des prix atteints par les denrées agricoles avant la guerre (céréales, fourrages, etc.) en regard de ceux payés aux cultivateurs depuis la guerre par voie de réquisition. Eugène Rouart prétend que le cultivateur est étranglé par la guerre; et j'entends dire ici que le cultivateur, par le fait de la guerre, connaît une prospérité sans précédent.

Pour expliquer ce désaccord, je crois que l'on peut dire :

1^o Que les tarifs de réquisition varient de département à département;

2^o Que l'élevage, qui constitue l'appoint le plus rémunérateur en Normandie, est à peu près nul dans la vallée de la Garonne;

3^o Que la vallée de la Garonne tient le record de la dépopulation et que, partant, elle est obligée de payer une main-d'œuvre, fournie gratuitement au fermier du Pays de Caux par ses propres enfants;

4^o Que les engrais, si dispendieux dans le Midi, ne sont employés qu'en petites doses dans nos contrées, où l'on y supplée par les fumures naturelles résultant de l'abondant élevage. Etc, etc..

Les statistiques citées par M. Lechevalier tendent à prouver que la consommation d'alcool, dans nos régions (Pays de Caux) serait sensiblement moindre que dans

telles autres. Je l'engage à considérer, comme un important facteur du problème de l'alcoolisme, l'insuffisance d'alimentation en regard de la consommation d'alcool, facteur dont jusqu'à présent je n'ai jamais vu tenir compte et que je crois très important. Bien que consommant proportionnellement moins d'alcool, nos paysans du Pays de Caux, très insuffisamment nourris d'autre part, résistent beaucoup moins à l'alcoolisme que les fermiers gavés du Calvados — de même qu'une plante, en terrain pauvre et déjà par elle-même « étigre » comme ils disent ici, devient plus aisément la proie des maladies, des parasites, etc, etc. .

Jeudi, 5 Octobre.

Jour de pluie. Après déjeuner, Jeanne, Valentine, et les enfants sont partis en voiture pour Étretat. Après-midi délicieusement tranquille près d'Em. . . Je lui ai lu les trente premières lettres de Dupouey, dont le matin même je venais de recevoir la copie. Le silence, le calme de la maison vide ont ramené le calme en mon cœur. Ce matin, j'ai rouvert le cahier vert (*Numquid et tu... ?*) et y ai écrit quelques lignes, mais chargées encore d'inquiétude, de doute, de mélancolie. J'ai les nerfs si débiles, si vibrants, que je crois qu'ils ne se détendent un peu que dans le silence; oui, j'ai déjà remarqué combien me dérange le moindre bruit. Je vais aussitôt mieux dans le silence.

Le secret d'un meilleur travail est peut-être simplement de me mettre à ma table aussitôt, au lieu de commencer ma journée par une heure de piano, ainsi que je faisais auparavant. Je travaille ainsi jusqu'à 11 heures, sans m'inquiéter du courrier; puis descends donner ma leçon de piano à Françoise, pendant qu'on fait ma chambre.

J. E. Blanche possède à peu près tout ce qui peut être possédé sur la terre, mais les jardins du ciel lui restent à tout jamais fermés. Ce qui le retient d'y entrer, ce n'est pas de ne pas y croire, car il se doute bien tout de même qu'il est forçclos; ce qui le retient d'y entrer, c'est qu'il est riche. Mais j'ai découvert une autre raison, qui peut-être est la principale : c'est qu'il manque d'imagination.

Il se croit bon cœur, parce qu'il prend en pitié bien

des pauvres; et il envie tout ce qu'il ne prend pas en pitié. Il a beaucoup d'égoïsme et très peu d'amour-propre; j'entends par là qu'il se gêne extraordinairement peu pour autrui.

6 Octobre.

Je n'aurai sans doute ni la force ni la constance d'écrire l'admirable roman que j'entrevois, autour de ce thème :

Un homme capable également de passions, de dissipation même, et de vertu, épouse, jeune encore, une femme dont l'amour n'exalte en lui que la noblesse, le désintéressement, etc.; pour elle il sacrifie, sans même s'en douter exactement, tout ce qu'il a d'ardent, d'aventureux, de luxueux; ou du moins, il met tout cela en réserve.

Une nostalgie abominable s'empare de lui, peu de temps après la mort de cette femme. Il se sent jeune encore. Il veut recommencer une vie, une vie différente, et qui lui apporterait tout ce dont l'a privé la vertu, la réserve, la volontaire pauvreté de la première. Il se lance dans une vie de luxe. Dégoût, mépris de soi qu'il y acquiert...

« Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer », dit La Rochefoucauld. Et cela est vrai même lorsque celui qu'on a cessé d'aimer, c'est soi-même.

Les sujets de mes livres, de chacun, eussent paru idiots, les eussé-je ainsi racontés. Je me persuade que celui-ci, si ridicule qu'il puisse paraître ainsi dépouillé, serait de la plus pathétique beauté. C'est l'histoire de celui qui voudrait renier sa vertu.

7 Octobre.

Quelques mots de Em. me replongent dans une sorte de désespoir. Comme enfin je me décide à lui parler de ce projet d'hivernage à St. Clair :

— *Je te dois bien cela*, me dit-elle, avec un effort de tout son être et qui rend aussitôt son visage si triste, si grave, qu'aussitôt je ne songe plus qu'à renoncer à ce projet comme à tant d'autres, puisqu'il lui coûte à ce point et qu'il me faudrait acheter aux dépens du sien mon bonheur — ce qui dès lors ne peut plus être mon bonheur.

Il y eut un temps où j'abominais toute littérature,

tout art, qui ne découlât pas de la joie, de l'excès de la joie de vivre. Et c'est ma tristesse innommable d'aujourd'hui qui me pousserait encore à parler ?

9 Octobre.

Je lis, dans la *Revue des Deux Mondes* que les Yung nous envoient ce matin, l'article de Gosse sur les rapports intellectuels anglo-français.

Gosse joue sur les mots. Il ne s'est jamais agi de « littérature européenne », ainsi qu'il le prétend; mais de « culture européenne », qui comporte une participation des diverses littératures de notre vieux monde, chacune puissamment individualisée. Et seule la particularisation de chaque littérature, seule sa nationalisation, permettrait l'eupéanisation de la culture. De sorte que... et ainsi de suite.

Reçu une lettre de Souday, qui se plaint âprement qu'on ne lui fasse pas le service des œuvres de Péguy. J'écris à Souday; j'écris à Gallimard. J'y passe le meilleur du jour. J'ai pris copie de mes deux lettres.

Je n'ai pas désir de régenter et ne veux point donner prétexte à Gallimard de prendre ombrage. Je n'ai point d'importance et je n'en veux pas avoir. Mais, pour éviter qu'on ne me fasse responsable d'attitudes et d'actes que l'amitié seule me retient de désavouer, mieux vaudra bientôt changer la firme de la maison et renoncer à une solidarité compromettante et mensongère. Je crois avec Copeau qu'il est bon que Gallimard décide, et décide seul; mais alors il devient nécessaire qu'il signe, et seul, ses décisions; que la librairie de la N. R. F. devienne librairie Gallimard.

10 Octobre.

Dans les rares instants qu'elle parvient à me donner, je continue avec Em. la lecture des admirables lettres de Dupouey. Je voudrais, si je parviens à une assez pure ferveur, écrire une préface pour la publication de ces lettres, dont la beauté parfois flamboie devant mes yeux comme un glaive de glace.

11 Octobre.

Mon regret se ravive sans cesse, que Georges Rondeaux n'ait pas su se décider à tenir le journal des divers menus incidents de la commune de Cuverville dont il

est maire. Georges était parfaitement qualifié pour ce travail : les affaires de la commune l'intéressent et font son occupation presque unique; la commune est précisément de telle importance qu'il puisse et doive connaître et surveiller particulièrement chaque famille; il n'est pas neuf dans le pays, dont il comprend les mœurs, les us, le langage, et d'autre part certain recul lui permet d'en goûter toutes les particularités pittoresques. Il est attentif à l'excès pour les défauts, les accrocs, les tares; mais cette sorte de prédilection qu'il y apporte donne à son récit une saveur singulière. J'admire sa mémoire, et la qualité de cette mémoire qui retient le particulier de préférence, et jusqu'à la minutie. Enfin, il sait écrire. A quoi va-t-il passer ses longues soirées d'hiver ? A paresser.

Ajoutons que la commune (indépendamment de la guerre) se trouve à un chapitre particulièrement vivant de son histoire; un chapitre tragique et fait pour flatter la morosité d'un chroniqueur; et que, de l'intérêt épisodique de cette simple relation, se dégagerait un pressant enseignement général.

Maintes fois, par dépit de laisser perdre une si riche matière, j'ai pris la plume à sa place; mais, outre que la préoccupation de mon esprit me précipite ailleurs, je sens trop constamment que Georges est mieux qualifié que moi pour ce travail, que je ne m'y emploie que par suppléance, en pis aller. Enfin ce que j'en sais n'est pas direct; je le tiens de lui; c'est lui qui voit les gens, qui leur parle; mon récit n'est jamais qu'un écho.

Georges devrait raconter l'histoire du déménagement de la famille Déhais; son hospitalisation dans une nouvelle maison, à vingt mètres de la première, mais de l'autre côté de la route, et, partant, sur une autre commune. La nouvelle maison est plus propre, plus saine, plus gaie que la première; mais au premier jour de pluie, Déhais, qui vient de nettoyer à fond la citerne, s'aperçoit que les gouttières, que la propriétaire vient de réparer, sont dirigées à contre-sens; je veux dire que leur pente chasse l'eau à l'extrémité opposée à celle du tuyau de descente; pourtant le travail a été payé comme bien fait.

Négligence, incompétence ou sottise ? Les meilleurs plans des plus habiles généraux se déchirent à ces ronces misérables dont sont semés les champs de France. — Plus dangereux pour nous que les fils barbelés de l'ennemi.

12 Octobre (?).

Pas bien sûr de la date ni, partant, d'avoir obéi hier à la contrainte que je m'impose d'écrire chaque jour quelques lignes dans ce cahier.

On annonce dans le pays de nouveaux deuils; j'ai dit à Em., hier, combien je trouvais indécent que les enfants, chaque fois que le temps le permet, battent la campagne avec Valentine, en costumes si voyants et bariolés qu'ils ont l'air d'une troupe de mascarade, exagérant aux yeux de ces pauvres paysans en deuil, qui travaillent et peinent penchés sur les sillons, leur aisance et leur désœuvrement.

13 Octobre.

Je lutte désespérément, mais parfois la tristesse prend le dessus, me submerge. Je viens de relire le dernier chapitre écrit de mes Mémoires, que je me promettais d'écrire au courant de la plume, et sur quoi j'ai déjà tant peiné. Rien de ce que j'aurais voulu y mettre ne s'y trouve; tout m'y semble concerté, subtil, sec, élégant, fané. Et je n'y ai même pas abordé mon sujet, et l'on ne peut même encore entrevoir l'annonce, ni pressentir l'approche, de ce qui devait occuper tout le livre, de ce pourquoi je l'écris. J'en suis à ne plus savoir si je dois continuer.

15 Octobre.

Lente diminution de la ferveur. Hier, rechute abominable, qui me laisse le corps et l'esprit dans un état voisin du désespoir, du suicide, de la folie... C'est la roche de Sisyphe qui retombe tout au bas du mont dont il tentait de gravir la pente, qui retombe avec lui, roulant sur lui, l'entraînant sous son poids mortel et le replongeant dans la vase. Quoi? Va-t-il falloir encore et jusqu'à la fin recommencer cet effort lamentable? Je songe au temps où, dans la plaine, sans aucun souci d'ascension, je souriais à chaque heure nouvelle, indolemment assis sur cette roche qu'il n'était plus question de soulever. Hélas! vous avez pris pitié de moi malgré moi-même, Seigneur... Mais alors tendez-moi la main. Conduisez-moi vous-même jusqu'à ce lieu, près de vous, que je ne puis atteindre.

— Pauvre âme, qui prétends élever ton péché jusqu'à moi...

— Seigneur ! vous le savez, je renonce à avoir raison contre personne. Qu'importe que ce soit pour échapper à la soumission au péché que je me soumette à l'Église ! Je me sou mets. Ah ! détachez les liens qui me retiennent. Délivrez-moi du poids épouvantable de ce corps. Ah ! que je vive un peu ! que je respire ! Arrachez-moi du mal. Ne me laissez pas étouffer.

17 Octobre.

L'âge vient sans que j'espère mieux connaître rien à mon corps. Un heureux équilibre a suivi presque aussitôt ma défaillance et ma détresse. Je voudrais y voir une réponse à mon appel; mais à l'instant que je poussais ce cri, déjà, je le sais bien, le meilleur de ma détresse était passé. J'étais comme celui qui sent sa fièvre tomber à l'instant d'avalier la quinine; mais qui l'avale tout de même, parce que, tout le temps que durait l'accès, il songeait : Ah ! si j'en avais pris !

J'écris cela sans irrévérence, mais parce que je crois tout à la fois que l'acte de piété n'est pas nécessairement le résultat (la réussite) de la détresse, et qu'il est malséant de chercher à intéresser Dieu à des défaillances physiques dont une meilleure hygiène peut aussi bien venir à bout.

Reçu hier une lettre circulaire signée de Copeau : « Je suis pour le moment en rapport avec Ducros, directeur des *Marches de l'Est*, réformé de guerre et actuellement chargé par le gouvernement français des informations de presse en Suisse. Il réside à Berne et s'occupe très activement et très intelligemment, à ce qu'il m'a paru, de contrebalancer l'effort allemand dans la presse allemande. Il me demande de lui désigner des écrivains susceptibles de lui donner de bons articles, pouvant se recommander à des neutres par la pondération du raisonnement et l'autorité de la pensée.

» Pouvez-vous, soit sur des questions de littérature et d'art, soit sur les questions de la guerre, fournir à Ducros de la copie, qui serait traduite en allemand et publiée dans les journaux les plus importants de la Suisse ? Je crois qu'il y a là quelque chose de très important à faire. »

J'ai répondu à Copeau tout aussitôt, lui apportant mon

approbation et mon adhésion complète. Mais, à y réfléchir, j'entrevois ce que le projet présente de scabreux. Je tiens tout effort prématuré vers la conciliation, pour pire que vain, pour nuisible, et crois que celui qui parle présentement dans ce sens perd sa voix; qui pis est : il la discrédite.

Et je me serais tu jusqu'à présent pour reprendre la parole en allemand !...

18 Octobre.

Travail un peu meilleur. Pourtant je n'ai pas encore pu achever de remettre au net la partie précédemment écrite de mes Mémoires. Fini la première moitié de la traduction de *Typhon*. Avancé *The Return of the Native*.

20 Octobre.

Travail un peu meilleur, résultat d'un énorme effort. Je ne puis croire que, dans des conditions hygiéniques un peu meilleures, je n'arriverais pas à donner une plus grande somme de travail avec une moindre usure.

Un brouillon de lettre de Dupouey, retrouvé dans ses papiers, va me donner enfin l'occasion d'écrire à Maurras :

« Vous ne laisserez pas d'être touché par le témoignage posthume d'une des plus belles âmes que j'ai connues. Je transcris ces lignes avec une émotion bien vive, mais d'autant plus volontiers que je m'y associe de tout mon cœur.

» P. S. — Merci pour l'envoi de *l'Étang de Berre*. Je regrette un peu que vous ayez maintenu ce titre : « les deux patries », qui risque de donner le change et de tromper le lecteur, bien désobligeamment pour ma pensée... Mais peut-être, après tout, n'est-ce pas le titre seul qu'il eût fallu changer. A moins de rajouter, comme dans votre dernier livre, un « douze ans après » de ce goût :

» Je reconnais que je m'étais mépris sur la pensée d'A. G., et c'est sans doute un peu sa faute, car il prend soin, souvent, de cacher sa pensée, semble-t-il, plutôt que de la dire; mais à le relire (et non plus « de mémoire » comme je faisais, et comme je reconnais qu'il n'est pas toujours prudent de faire), il m'apparaît qu'il n'a jamais rien cherché, dans ses articles, que l'unité française, ni rien montré, sinon que cette unité se trouvait naturellement composée de l'harmonieuse diversité de nos provinces;

et que la réalisait en soi, plus spécialement qu'aucun autre, celui dont l'hérédité croisée mêlait le sang languedocien, par exemple, au sang normand comme il advint pour lui, ou au breton, comme il advint pour Léon Daudet. »

Projet d'une seconde lettre :

« Non, mon cher Maurras; il n'y a là rien de nouveau; et si vous aviez daigné prêter à mes livres la même attention que vous accordiez un jour à mon *Roi Candau*, je me doute que vous eussiez trouvé dans chacun d'eux au moins autant de ces « vérités profondes et subtiles » (je crois que ce sont là vos propres paroles) que dans le moins important de mes écrits. Au lieu de quoi, vous m'avez toujours laissé conspuer par vos sous-aboyeurs. Que voulez-vous ? Je n'écris pas pour les sots; mais je ne puis exiger que les gens intelligents m'entendent sans m'avoir lu. C'est pourquoi je n'ai jamais protesté, mais suis toujours resté, malgré vous et malgré les vôtres, très près de votre pensée et, je vous le certifie, bien cordialement votre... »

21 Octobre.

Ce matin-là, plus spécialement, il l'avait attendue, on peut dire « désespérément », dans sa chambre, où il était descendu au plus tôt qu'il avait pu, précipitant sa toilette et différant travail et prière. Il faut dire que, la veille, elle lui avait promis d'être là, et c'était comme un rendez-vous auquel il accourait, d'âme toute neuve et joyeuse; il y prendrait élan pour sa journée.

Quand il était entré, la chambre était vide; il avait trouvé, posée sur la table, la lettre de D. que, la veille, elle avait promis de lui lire. Elle l'avait posée là toute ouverte, comme pour lui dire : lis-la sans moi; ce qu'il ne fit pas, car il n'y trouvait aucun plaisir. Il s'assit dans l'embrasure de la fenêtre, ouvrit un livre qu'il avait pris avec lui; mais son attention ne s'y prêtait pas; il pensait : où est-elle ? que fait-elle ? que lui dirai-je lorsqu'enfin elle viendra ? Évidemment elle ne reste pas inactive; j'admets même que quelques soins urgents l'aient requise, comme il advient sans cesse, tout le long du jour, tous les jours. Il fit effort pour ne pas s'irriter et projeta de lui dire simplement, doucement : je commen-

çais à croire que tu m'oubliais; ou : tu oubliais un peu que je t'attendais...

A ce moment il entendit son pas dans le vestibule; mais elle ne montait toujours pas; elle allait; elle venait; elle s'affairait il ne savait à quoi; il ne restait déjà plus que bien peu de minutes avant la cloche qui devait réunir la maisonnée pour le petit déjeuner... C'est alors qu'il l'entendit qui commençait à remonter la pendule. C'était la grande pendule à poids, au pied de l'escalier; évidemment, en passant, elle avait vu la pendule arrêtée, et, sur le point de le rejoindre, s'occupait encore à la remettre à l'heure. Il entendit sonner deux coups; puis une demie; puis trois coups... Le pire c'est que la pendule, à l'ancienne façon, sonnait double. Il était 8 heures passées; il calcula qu'il lui restait encore cinquante-quatre coups à entendre; et chacun de ces coups intolérablement espacés... Il n'y tint plus et sortit sur le corridor.

— J'avais laissé la lettre sur la table pour que tu puisses la lire, dit-elle comme la chose la plus simple. Tu vois que j'avais à faire. Quand cette pendule n'est pas à l'heure, toute la maison est en retard.

— Je m'en aperçois de reste : voici vingt minutes que je t'attends.

Mais elle ne s'excusait pas; elle restait si calme, lui si déssemparé, qu'il pensait déjà qu'il avait eu tort de l'attendre, elle raison de n'être pas venue. Il se tut, mais pensa :

» Ma pauvre amie, tu trouveras toujours, sur ta route, des pendules à remonter, chaque fois qu'il s'agira de me rejoindre. »

Temps splendide depuis hier; froid vif. Insomnie jusqu'au petit matin par impossibilité de me réchauffer dans mon lit. Triste récompense de la promenade que j'avais faite, par hygiène, jusqu'à la ferme La Motte, de l'autre côté des fonds; retour par chez Déhais, et par le village; où j'entre un instant prendre des nouvelles du fils Bertin.

Le soir, je ressors encore avec Em. porter de l'iode à l'un des prisonniers qui travaillent sur les champs de M^{me} Hérouard, et dont elle se dit extrêmement satisfaite; je les avais vus en passant, au début de ma promenade, et l'un deux, à qui j'avais déjà parlé précédemment, se plaignait d'un fort mal de gorge. Je redoutais les effusions, mais heureusement c'est à peine s'il m'a remercié.

Aujourd'hui je vais porter au fils Bertin un gros paquet de haricots à écosser; c'est l'excellente idée d'Em. après que je lui ai dit mes craintes. Je craignais que ce grand garçon, qui s'ennuie à périr dans la petite pièce où sa convalescence le confine, et qui se désole de ne plus rien gagner, ne cherchât à reprendre trop vite son travail; ce qui l'achèverait. Je me demandais quelle distraction, quelle occupation lui apporter... Il accepte avec la plus charmante joie, et je lui promets de lui rapporter un nouveau paquet à écosser lundi.

Travail un peu meilleur. Prière.

22.

Ma chambre d'en haut est devenue trop froide; je m'installe dans le bureau. Chaque soir nous jouons avec les enfants à de petits problèmes chiffrés (que nous fournissent les couvertures du *Journal de la Jeunesse*, dont nous avons d'anciennes collections) où nous sommes devenus assez forts. De qui est cette phrase, que nous propose l'un de ces problèmes : « Il faut beaucoup de philosophie pour observer une fois ce qu'on voit tous les jours » ?

J'enrage de voir des expériences mal faites, d'incomplètes observations, servir à accréditer des erreurs; celle-ci par exemple : que deux chiens laissés ensemble, on peut être sûr qu'ils se battent. Alors, pour l'éviter, on met entre eux une barrière, ou bien l'on tient l'un des deux en laisse, ce qui a pour résultat, précisément, de le rendre furieux. Cette fureur naît de l'obstacle et non du fait qu'ils sont deux chiens. Qu'il y ait auprès d'eux, entre eux, une chienne en chaleur, la question change; et encore, même alors ils ne se battent pas toujours. Mais s'il n'y a entre eux ni barrière, ni os, ni chienne, ou si celle-ci est en repos, ces chiens ne se querellent pas; bien au contraire. Et de voir Toby pisser à trois reprises contre la barrière qui le sépare du chien du boulanger, m'éclaire suffisamment sur les sentiments qui l'animent.

23 Octobre.

Sur quinze servants d'une pièce d'artillerie, dix tombent, parce que l'on a estimé inutile de faire un abri pour eux. Cela se passe dans les premiers jours de l'offensive de juillet sur la Somme; on considérerait la position comme « provisoire » et ne comportant pas d'installation.

Mais la préparation d'artillerie dure un peu plus longtemps qu'on ne supposait; la pièce est repérée et les hommes sont à la merci de l'arrosage.

C'est ce qui ressort du récit d'un poilu qui vient nous voir; de la classe 15 ou 16; blessé après un mois de front. Moral excellent; volonté de présenter tout en beau. Ce garçon que je ne connaissais pas encore est un fils naturel ou adultérin (je ne sais plus trop). Mis à l'index jusqu'à ce jour. Excellent élève de M. Lechevalier, qui l'a protégé, aidé, etc... (A présent il est employé de commerce au Havre.)

L'accident lamentable, dans lequel le neveu du curé a trouvé la mort, est dû à la seule négligence, semble-t-il. Une sentinelle n'a pas été posée, ou ne s'est pas trouvée à son poste pour empêcher d'entrer un mulet chargé de grenades. Le mulet butte et tombe; les grenades partent, entraînant l'explosion d'un dépôt de munitions installé en cet endroit. Cet endroit était, paraît-il, un tunnel... L'accident, dont on s'est gardé de parler, aurait causé la mort de neuf cents hommes et de quelques officiers, y compris un général de division. Le tunnel s'étant effondré, on n'a pu secourir aussitôt les hommes; les débris qu'on a retrouvés quatre jours plus tard étaient complètement carbonisés.

Négligence; insouciance; confiance vague en je ne sais quel *good luck*; nous corrigerons-nous jamais de ces défauts? qui nous coûtent autant d'hommes que les savantes « préparations » allemandes.

24 Octobre.

Écrit à M^{me} Dupouey. — Mal de tête constant. Presque rien pu faire de tout le jour. Jeanne et les enfants sont partis. Une lettre de M^{me} Théo me donne des nouvelles de Charlie Du Bos, à qui, finalement, l'on a enlevé la disposition des subventions. Il y avait longtemps qu'on aurait dû le faire. J'envoie une dépêche à M^{me} Théo, m'offrant à reprendre du service au Foyer pendant trois semaines, car je crains qu'ils ne soient surmenés.

Été porter au fils Bertin de nouveaux haricots à écosser. J'étais allé le voir et le payer; il s'approprie peu à peu, semble-t-il, et prend confiance. Sur sa demande, je lui apporte deux livres : *L'Île au Trésor* et *L'Intelligence des*

Animaux, de Toussenel (?) — volume que je feuillette en route et qui me paraît idiot, farci de termes incompréhensibles pour les enfants auxquels il est censé s'adresser... J'aurais mieux fait d'apporter un Jules Verne.

25 Octobre.

Cette guerre entière paraît une mise en exemple de ceci : qu'avec les plus belles vertus du monde, on ne réussit rien sans méthode. C'est ce qu'enseigne Maurras ; mais c'est ce que l'Allemagne met en pratique.

Tout me persuade de plus en plus que ces questions de stratégie dont on fait un si grand mystère et pour la solution desquelles on prétend que des connaissances extrêmement spéciales sont indispensables, sont des questions de gros bon sens — qu'un simple esprit, droit, lucide et prompt, est souvent plus habile à résoudre que nombre de vieux généraux. Il est beaucoup plus difficile pour ceux-ci de se dégager des routines où les a maintenus toute leur carrière, qu'à un esprit neuf de ne s'y engager pas du tout. On se moque des stratèges en chambre... Ceux-là du moins ne sont pas dangereux. Je tiens pour assuré que, dans le nombre, il s'en trouverait plus d'un fort habile, à qui ne manquent que les données, pour raisonner parfaitement. Mais quand on lit le général L. ou M., par exemple, dans *le Temps* d'hier, on frémit de songer qu'avant d'être mis à la retraite, cette pauvre cervelle jouait les destinées du pays.

Fallait-il être bien sorcier pour comprendre que la Roumanie, si vraiment elle ne pouvait disposer que d'un stock de munitions très limité, ne devait pas le risquer par delà ses frontières naturelles, qu'elle avait excellentes ; du moins pas avant de s'être assurée d'un renfort ?

« Il y a beau mérite, dira-t-on, à prédire les choses après qu'elles ont eu lieu ! »

Il n'est pas question ici de mérite. Mais pense-t-on que certains attendaient la prise de Constanza pour penser ce que j'écris plus haut ?

Du train dont nous allons, il se formera d'ici peu un parti germanophile en France, et qui se recrutera non point parmi les anarchistes et les internationalistes, mais parmi ceux qui se trouveront contraints de reconnaître la constante supériorité de l'Allemagne. Ils estimeront

avec raison qu'il est bon, qu'il est naturel, que ce soit la supériorité qui gouverne. Et peut-être songeront-ils que quelque chose, en France, reste supérieur à cette supériorité même; mais, hélas ! ce quelque chose de divin reste impuissant et muet. L'Allemagne saurait-elle le reconnaître, ce quelque chose ? Chercherait-elle à l'étouffer ? Ou ne consentirait-elle pas au contraire à le mettre en valeur ?... Mettre en valeur la précellence de l'ennemi ! Quelle chimère. Et même ce quelque chose souffrirait-il d'être mis en valeur par l'ennemi ?

26 Octobre.

Défaillance avant-hier et hier. Le mieux est de ne s'en désoler pas trop. Il n'est pas bon de rester le nez sur sa faute.

28 Octobre.

Il n'y avait pas moins de onze Allemands à travailler hier sur le champ de bettes des Hérouard; plus deux territoriaux pour les garder (?), qui travaillaient également. Je n'ai pu parler à aucun d'eux; ou plus exactement n'en ai pas eu le désir. Celui à qui j'avais remis un flacon d'iode n'était plus là. On me dit qu'il serait assez gravement malade.

La pluie tombe avec abondance et les gouttières sont encombrées de feuilles mortes. Mais, pour dresser la grande échelle, Edmond avait besoin d'un coup de main. On se décide à appeler à la rescousse le prisonnier unique qui travaille à côté, dans la cour des Freger. Je n'avais fait que l'entrevoir, perché sur un pommier dont il gaulait les pommes. Son aspect et l'expression de son visage m'avaient retenu de lui parler. C'est un Saxon, court et râblé, de 32 ans. Nous apprenons par Valentine, qui a engagé conversation, qu'il est cultivateur et père de trois jeunes garçons.

« Des futurs soldats », m'a-t-il dit tout de suite », ajoutait-elle avec indignation en rapportant ce mot qui semblait sorti de l'histoire romaine. Elle ajoutait ! « Jamais un Français n'aurait dit ça. » — Tant pis !

Valentine cherche toujours beaucoup plus à se passionner qu'à s'instruire. Quand on lui demande de quels termes le soldat s'est servi, elle hésite; elle ne sait plus; on en vient à se demander si elle a bien compris.

Donc nous avons été chercher cet homme; qui, dans

cette manœuvre difficile et même un peu périlleuse, car l'échelle n'en finit plus, se montre remarquablement adroit et fort. Edmond ne cache pas son épatement. Edmond a cinq fils sous les drapeaux, mais on voit bien tout de même que cet «ennemi» ne lui est nullement antipathique; il me l'exprime dans son langage hésitant, maladroit, confus; on voit qu'il a peur de dire des bêtises, peur de s'exprimer mal; mais pourtant, mis en confiance :

« Il est tellement *rapide* ! Il allait trop vite, même... C'est un cultivateur, à ce qu'on dit... (Un long silence.) Oui; enfin, un homme comme nous. (Nouveau silence; puis, doucement, en souriant, mais tristement et comme tendrement :) Ces gens-là, ils ne demandent pas non plus à mourir... »

Dans la crainte alors qu'Edmond ne s'attendrisse à l'excès, je lui rapporte le mot du Saxon à Valentine; que d'abord il ne comprend pas. J'explique :

« Oui, de futurs soldats. Il veut dire : moi, je suis prisonnier; mais j'ai fait de la graine; j'en ai laissé trois là-bas, qui plus tard pourront me remplacer, me venger. »

Mais, tout en expliquant, je songe au sourire qu'avait cet Allemand tout à l'heure, en nous rendant service, à son regard — un sourire si enfantin, un regard si limpide — que je doute décidément si Valentine l'a bien compris.

29 Octobre.

Les journaux m'exaspèrent, dont l'optimisme pleutre et suranné semble toujours croire que le triomphe consiste à ne pas consentir à s'apercevoir des coups que l'on reçoit. Il me paraît qu'ils flattent et encouragent un des travers de l'esprit français les plus dangereux en temps de guerre, car inmanquablement l'impréparation l'accompagne. Ce sont les mêmes qui niaient le péril allemand avant la guerre; ils semblent aujourd'hui nous servir en détail, au jour le jour, la menue monnaie de cette confiance inepte et ruineuse. Aucune défaite ne les corrigera. — C'est pourquoi la lecture de la *Dépêche de Rouen* me reconforte, bien que je ne sois pas de leur bord. Mieux vaut un adversaire intelligent qu'un ami niais. — Mais c'est tirer contre Briand que de constater les erreurs. Voici qui sans doute explique et excuse l'apparente niaiserie des grands journaux gouvernementaux.

Pourtant il me semble qu'il y aurait un autre parti à prendre, et un autre ton. N'est-il pas toujours imprudent de tenir le masque trop loin du visage ? Les journaux gouvernementaux pourraient, sans dissimuler les erreurs, reconnaître qu'après tout, Briand reste le mieux à même de les réparer, puisqu'aussi bien c'est lui qui les a comises...

Bref, on est dans le pétrin.

30 Octobre.

Arrivé à Offranville hier soir à 7 heures et demie. Voyage de cinq heures, qui ne m'a pas paru trop long, grâce au *Return of the Native*.

C'est ce que je lui dis, bien plus que ce qu'il dit lui-même, que je tiens à grief contre J. E. Blanche. J'ai déjà dû écrire cela quelque part et sans doute dans les mêmes termes : tandis que nous aimons certaines personnes parce que, par une sorte de contagion, nous exagérons auprès d'elles ce que nous avons en nous de meilleur, certaines autres (et J. E. Blanche en particulier) n'attendent et n'obtiennent de nous que les moins belles résonances. Je m'étonne toujours à neuf que J. E. Blanche puisse trouver quelque plaisir que ce soit à me voir ; il me semble que je détesterais celui que je me montre à lui, si je le rencontrais quelque part.

31 Octobre.

Dîné hier au petit hôpital auxiliaire de Veules, que dirige, avec deux amies, l'une anglaise, l'autre américaine, Miss Trevelyan. Soirée passée avec les blessés ; charades, etc..

2 Novembre.

Projet d'une lettre à Copeau. (Copiée et versée au dossier.)

4 Novembre.

Rentré à Cuverville à 11 heures du soir.

5 Novembre.

J. E. Blanche vous dit couramment : « Je ne comprends pas quelles autres raisons on pourrait avoir de se refuser quelque chose sur terre, que des raisons mystiques. Or, je ne crois à rien. »... L'amour, les sentiments d'humanité, de justice, le défi, le dépit, l'orgueil même, tout ce par

quoi s'obtient le renoncement, lui font également défaut. Et il ne sait pas que cela lui fait défaut. Il sait qu'il n'a pas cela; il ne sait pas que cela lui manque.

Ou, comme on dit vulgairement : cela ne lui manque pas. J. E. Blanche est un être à qui *rien ne manque*. Il n'a pas d'imagination.

Quelqu'un, hier, a ouvert la barrière de l'enclos de M^{me} Fréger. Malveillance, incurie... on ne sait. Toujours est-il que les sept génissons qui paissaient dans l'enclos, sont sortis. M^{me} Sandré les a vus passer sur la route, à 8 heures du matin; puis Loisel à 10 heures; ils sont entrés dans l'herbage de X. qui s'est contenté de les repousser. Ce n'est qu'à 4 heures du soir que M^{me} Fréger a été avisée. La pauvre femme a dû courir la campagne, par une pluie battante. Les bétons sont enfin retrouvés; mais un d'eux a « perdu une corne », on ne s'explique pas comment, et une petite vache, qui attendait un veau, a mis bas sur la route. Le veau est mort. Or M^{me} Sandré connaissait ces bêtes pour être celles de M^{me} Fréger qui habite à cent mètres de chez elle. Ni elle, ni aucun de ceux qui ont vu passer ce troupeau, n'a eu l'esprit ni le cœur d'aller prévenir la propriétaire, une toute jeune femme dont le mari est sur le front et qui se tue de travail. Cela est proprement monstrueux; mais dans ce pays le monstrueux est quotidien.

6 Novembre.

Les soldats contaminés étaient en si grand nombre qu'on crut enfin devoir prendre des mesures. J'ai copié la lettre confidentielle du sous-secrétaire d'État au général commandant la troisième région à Rouen — datée du 11 octobre. Les cas de syphilis, y est-il spécifié, qui étaient de quinze cent quarante en mai et juin, ont passé à dix-sept cent soixante-huit dans les deux mois suivants. D'où invitation aux maires de faire acte d'initiative et d'ouvrir au besoin des maisons de tolérance, où du moins les prostituées seraient sous la surveillance des médecins. Raconter l'histoire de la ferme de Saint-Aubin-sur-Scie.

Samedi, 16 Décembre.

Rentré en possession de mon stylo ce matin; ce qui me permet de travailler en péripatéticien de nouveau, et de reprendre ce carnet.

De retour à Cuverville depuis neuf jours, après une absence qui n'eût dû être que d'une semaine et qui a duré exactement un mois. Prolongé mon séjour à Paris d'abord pour revoir Jean Schlumberger. Brusquement la mort de Verhaeren m'a appelé à Rouen, puis entraîné jusqu'à La Panne. Prodigeux voyage, mais que je ne me sens pas d'humeur à raconter.

Achévé *The Return of the Native*. Commencé (ici) l'étude des *Symphonies* de Beethoven, arrangées par Liszt; une vraie découverte; et plus particulièrement le début et le menuet de celle en *fa majeur* (la VIII^e), qui me paraissent d'un intérêt, d'une nouveauté de difficulté et d'une beauté extrêmes.

Je me suis remis pendant deux jours à la traduction du *Typhon*; mais que j'ai bientôt lâchée pour me donner plus entièrement à cette préface pour une réédition des *Fleurs du Mal*, que m'a demandée Helleu (Pelletan). J'ai peiné terriblement les premiers jours, dans un état de fatigue, de stupidité et d'exaspération indicible; mais ce soir, où je viens de mettre le point final, je ne suis pas trop mécontent du résultat — et surtout de pouvoir passer à autre chose.

Écrit quantité de lettres.

Dimanche.

Je relis ce matin le début du second cahier de mes Mémoires, pour tâcher de me remettre en train. Quelques passages anecdotiques me paraissent assez réussis; mais le plus souvent le ton languissant et berceur du récit m'est insupportable. Je n'admire rien tant que cette pétulance de Stendhal dans les lettres de lui que je reprends sitôt après, pour achever de me dégoûter de moi-même.

.

(Je suis perdu si je commence à biffer.)

Je retrouve sur un bout de papier cette phrase de Grimm, que j'ai bien fait de noter, et que je veux épingle en face de moi quand j'écris; c'est M^{me} d'Épinay qui la cite dans ses *Mémoires* :

« Mais n'y travaillez, lui dit-il, que lorsque vous en aurez vraiment le désir, et, sur toutes choses, oubliez toujours que vous faites un livre; il sera aisé d'y mettre

des liaisons; c'est l'air de vérité qui ne se donne pas quand il n'y est pas du premier jet, et l'imagination la plus heureuse ne le remplace pas. » (Tome II; p. 312.)

Mardi matin.

De nouveau torpeur noire au milieu du jour; et la nuit insomnie décourageante. Je prends le parti de me lever très tôt et de me coucher de même.

Avant hier cela m'a assez bien réussi; non que ma nuit ait été beaucoup meilleure; mais, au travail dès 5 heures et demie, j'ai pu me maintenir tout le long du jour dans un état de tension et d'allégresse que d'ordinaire je ne connais qu'en voyage.

La difficulté de mon récit (j'en étais à recopier la scène du retour inopiné rue de Lecat, qui m'a servi pour *la Porte Étroite*), difficulté qui m'avait d'abord arrêté, il y a deux mois, et devant laquelle je m'étais achoppé, semblait fondre devant moi. Je trouvais sans aucun effort le meilleur parti, le plus simple... Je n'ai du reste que très peu écrit; occupé plutôt à mettre au net.

Répondu à quelques lettres et avancé la traduction de *Typhon*.

Le soir, avant dîner, encouragé par cet heureux vent, je m'enhardis jusqu'à commencer la lecture de mes Mémoires à Em. — avec de telles palpitations de cœur que, par moments, je suis forcé de m'interrompre.

Mercredi, 20 Décembre.

Ce matin, je n'ai su me lever qu'à six heures et demie. Nuit fort mauvaise; mais sans troubles nerveux.

Astreint à sortir une heure (pour la première fois depuis mon retour ici; et pour la première fois le temps est splendide).

Fatigue de tête assez forte, qui me force de renoncer à mon nouveau régime. Mes yeux me font mal et je n'ose ni beaucoup lire, ni beaucoup travailler.

Samedi.

Avec une émotion très vive, achevé de lire à Em. les quatre premiers chapitres de mes Mémoires; lui ai donné à lire le début du cinquième. Mon travail est précisément arrêté au récit de ma visite furtive rue de Lecat... A vrai dire, l'impression de cette lecture n'est pas mauvaise, et

même de nature à beaucoup m'encourager. Mais, à mon goût, tout cela est trop écrit, d'un style trop précieux, trop conscient... J'écris toujours mieux et plus aisément ce que je n'ai pas porté trop longtemps en tête; dès que ma pensée précède ma plume, c'est pour arrêter celle-ci.

Hier, vers la fin du jour, grande fatigue et dépression, à croire que je vais devoir tout interrompre. Mais ce matin, après une nuit presque blanche, je me lève à peu près dispos.

Samedi, 31 Décembre.

Été passer deux jours au Havre, pour répondre à l'invitation d'Émile Vandervelde. Visité avec lui les usines de Sainte-Adresse, Gunéville et Harfleur. Lu hier avec un vif intérêt la nouvelle brochure de Pierre Hamp. J'ai le plus grand mal à me remettre à mon travail qui, par instants, me paraît complètement vidé de signification, de raison d'être. Aucun désir non plus de continuer ce carnet-ci. Oh ! ne pouvoir liquider tout ce passé, ce dernier jour de l'an de disgrâce 1916...

NUMQUID ET TU...?

A Charles Du Bos.

Permettez-moi, cher Ami — dont l'affection m'a soutenu dans des heures difficiles, — d'inscrire votre nom en tête de ces quelques pages. Aussi bien seraient-elles restées dans un tiroir, sans l'attention qu'un jour vous avez bien voulu y prêter.

(1916-1919)

« Numquid et vos seducti estis ? »

(JEAN, VII, 47.)

« Numquid et tu Galilæus... ? »

(JEAN, VII, 52.)

QUE m'importent les controverses, et les arguties des docteurs ? Au nom de la science ils peuvent nier les miracles ; au nom de la philosophie, la doctrine et au nom de l'histoire les faits. Ils peuvent mettre en doute l'existence même de Celui-ci, et par la critique philologique suspecter l'authenticité des textes. Même il me plaît qu'ils y parviennent, car ma foi ne dépend en rien de cela.

Je tiens ce petit livre dans ma main et aucun plaider ne le supprime ni ne me l'enlève ; je le tiens ferme et peux y lire quand je veux. Où que je l'ouvre, il luit d'une manière toute divine ; et tout ce qu'on y peut opposer ne fera rien contre cela. C'est par là que le Christ échappe à ceux-là mêmes qui s'en viennent pour le saisir, et non point par la ruse, ni par la force ; et que ceux-là, de retour auprès des Pontifes, lorsque les Pontifes et les Pharisiens leur demandent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? — Quare non adduxistis illum ? — répondent : Nunquam sic locutus est homo. — Jamais homme n'a parlé ainsi — sicut hic homo — n'a parlé comme parle cet homme. (Jean, VII, 46.)

Je lis, dans la préface aux Évangiles de ma Vulgate, que si « au lieu de faire des apôtres des témoins qui rapportent ce

qu'ils ont vu et entendu, on voulait en faire, comme le supposent les rationalistes, des écrivains qui inventent ce qu'ils disent, ce serait le cas de dire avec Rousseau que l'inventeur serait bien plus surprenant que le héros ». Je ne savais pas que Rousseau eût dit cela, mais je le pense aussi, et qu'il ne s'agit pas tant de croire aux paroles du Christ parce que le Christ est Fils de Dieu — que de comprendre qu'il est Fils de Dieu parce que sa parole est divine et infiniment élevée au-dessus de tout ce que nous proposons l'art et la sagesse des hommes.

Cette divinité me suffit. Mon esprit et mon cœur se satisfont à cette preuve. Ce que vous apportez en plus, l'obscurcit.

C'est parce que le Christ est Fils de Dieu, ont-ils dit, qu'il nous faut croire à ses paroles. Et d'autres sont venus qui n'ont plus tenu compte de ses paroles parce qu'ils n'ont pas admis que Jésus fût le Fils de Dieu.

Seigneur, ce n'est pas parce que l'on m'a dit que vous étiez le Fils de Dieu que j'écoute votre parole ; mais votre parole est belle au-dessus de toute parole humaine, et c'est à cela que je reconnais que vous êtes le Fils de Dieu.

Par quelle absurde modestie, par quelle humilité, quelle bonte, ai-je jusqu'aujourd'hui différé d'écrire ce qui depuis tant d'années s'impatiente en moi ?...

J'attendais toujours plus de sagesse, de lecture, de connaissance, comme si la sagesse des hommes n'était pas folie devant Dieu.

Seigneur, je viens à vous comme un enfant ; comme l'enfant que vous voulez que je devienne, comme l'enfant que devient celui qui s'abandonne à vous. Je résigne tout ce qui faisait mon orgueil et qui, près de vous, ferait ma bonte. J'écoute et vous soumettez mon cœur.

L'Évangile est un petit livre tout simple, qu'il faut lire tout simplement. Il ne s'agit pas de l'expliquer, mais de l'admettre. Il se passe de commentaires et tout effort humain pour l'éclairer, l'obscurcit. Ce n'est pas aux savants qu'il s'adresse ; la science empêche d'y rien comprendre. On y accède avec la pauvreté d'esprit.

IL est vrai, ce début de l'épître aux Romains est confus, plein de redites, fastidieux pour celui qui n'est pas sensible au pathétique effort de l'apôtre pour dégager une vérité si nouvelle, qu'il sent de toute son âme, et non confusément, mais qui se dérobe à la prise et qui lutte avec lui comme un ange, et qui se débat.

Non pas la loi : la grâce. C'est l'émancipation dans l'amour, — et l'acheminement par l'amour vers une obéissance exquise et parfaite.

Il faut y sentir l'effort de la tendre doctrine chrétienne pour faire éclater les étroits langes du sémitisme qui l'enserrent. On ne peut bien comprendre cela avant d'avoir d'abord bien compris l'esprit juif.

Pour moi, étant autrefois sans loi, je vivais ; mais quand le commandement vint, le péché reprit vie, et moi je mourus.

Certainement il n'est que trop aisé de détourner de son sens cette parole extraordinaire et de prêter ici à saint Paul une intention qui n'a jamais été la sienne. Pourtant, si l'on accorde que la loi précède la grâce, ne peut-on admettre un état d'innocence précédant la loi ? *Étant autrefois sans loi, je vivais.* Cette phrase s'illumine et se gonfle malgré saint Paul d'une signification redoutable.

Except a man be born again.

Voir tout avec nouveauté ; n'est-ce pas que le Royaume de Dieu n'est pas autre chose ? L'innocence du petit enfant : *Si vous ne devenez semblables à ceux-ci* — à ces petits enfants qui sont nus et qui n'en éprouvent point de honte.

Étant autrefois sans loi, je vivais. Oh ! parvenir à cet état de seconde innocence, à ce ravissement pur et riant.

L'artiste chrétien n'est pas celui qui peint des saints et des anges, non plus que des sujets édifiants ; mais qui met en pratique les paroles du Christ — et je m'étonne qu'on n'ait jamais cherché à dégager la vérité *esthétique* de l'Évangile.

Oh ! naître de nouveau. Oublier ce que les autres hommes ont écrit, ont peint, ont pensé, et ce que l'on a pensé soi-même. Naître à neuf.

9 Février (1916).

Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais

maintenant vous dites : Nous voyons. C'est pour cela que votre péché subsiste. (Jean, IX, 41.)

Comment ne serais-tu pas vaincue d'avance, pauvre âme, si d'avance tu doutes de la légitimité de la victoire ? Comment ne résisterais-tu pas mollement, quand tu doutes si tu dois vraiment résister ?

Il y a du reste dans ton cas beaucoup plus de manie que de désir véritable — manie du collectionneur qui *se doit* de ne pas laisser échapper cette pièce — comme si sa collection de péchés pouvait jamais être complète ! comme s'il en fallait encore un de plus pour compléter sa perdition !

Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps à vous est toujours prêt. Le monde ne sauraît vous haïr. (Jean, VII, 6.)

Journalistes *toujours prêts* et prêts à tout n'importe quand. *Le monde ne peut vous haïr.*

15 Février.

Que le Christ se soit écrié : *Maintenant mon âme est troublée*, c'est là ce qui fait sa grandeur. C'est le point de débat entre l'homme et le Dieu.

Et lorsqu'il continue : *Père ! délivrez-moi de cette heure*, c'est encore l'humain qui parle. S'il achève : *Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure*, c'est que le Dieu l'emporte.

Les paroles qui précèdent éclairent celle-ci : *Si le grain de blé ne meurt...* et encore : *Celui qui aime sa vie la perdra.* Ici le Christ renonce à l'homme ; ici vraiment il devient Dieu.

18 Février.

La prédominance du médiocre et l'avantage subit des moins bons est exprimée et expliquée dans le livre de la Genèse (VII et VIII) avec une extraordinaire éloquence. Par quantités égales, par sept couples, tous les animaux « purs » sont conservés dans l'Arche ; sortent de l'Arche, et tout aussitôt c'est sur les meilleurs que Noé prélève ; les meilleurs sont sacrifiés, offerts en sacrifice à l'Éternel. Quelle foi, quelle croyance au progrès, ce sacrifice implique ! Au moment même qu'il échappe au désastre avec ce qu'il a pu sauver, au moment qu'il reprend pied sur le sol ferme et dans la vie terrestre, de ce peu qui lui reste, de ces quelques uniques représentants de chaque espèce

(et de quel prix chacun n'était-il pas pour lui !), de ces irremplaçables individus il offre aussitôt *les meilleurs*... Non ! le sacrifice même d'Isaac, pour plus atroce, n'est pas plus éloquent à mes yeux. Je retrouve ici cette confiance que tout s'achemine vers le meilleur et malgré tout, et à cause même du sacrifice perpétuel de ce meilleur, où atteint l'échelle des êtres. C'est au renoncement qu'elle aboutit, joyeux et volontaire. C'est dans la négation de soi que bondit et se réfugie l'affirmation de soi la plus haute.

(A relire mieux le chapitre VIII de la Genèse, je constate que cette sélection n'est point spécifiée. Il y est dit que Noé prit, pour offrir en holocauste, *de toutes les bêtes pures et de tous les oiseaux purs* — or il était dit au chapitre VII que Dieu avait enjoint de prendre avec lui, dans l'Arche, *sept couples de chacun de ceux-ci*, et seulement *un couple des autres* — des animaux non purs — que n'atteint pas, que ne recherche pas le sacrifice. Mais ce sont les plus prolifiques.)

Et nunc...

C'est *dans l'éternité* que dès à présent il faut vivre. Et c'est *dès à présent* qu'il faut vivre dans l'éternité.

Que m'importe la vie éternelle, sans la conscience à chaque instant de cette durée ?

De même que Jésus disait : JE SUIS *le chemin*, JE *suis la vérité*, Il dit : JE *suis la résurrection et la vie*.

La vie éternelle n'est pas seulement à venir. Elle est dès à présent toute présente en nous ; nous la vivons dès l'instant que nous consentons à mourir à nous-mêmes, à obtenir de nous ce renoncement qui permette la résurrection dans l'éternité. *Celui qui hait sa vie dans ce monde la conservera pour la vie éternelle.* (Jean, XII, 25.)

Encore un coup, il n'y a ici prescription, ni ordre. Simplement c'est le secret de la félicité supérieure que le Christ, comme partout ailleurs dans l'Évangile, nous révèle.

Si vous savez ces choses vous êtes heureux, dit le Christ, plus tard. (Jean, XIII, 17.) Non pas : *vous serez heureux* — mais : *vous ÊTES heureux*. C'est dès à présent et tout aussitôt que nous pouvons participer à la félicité.

Quelle tranquillité ! Ici vraiment le temps s'arrête. Ici respire l'Éternel. Nous entrons dans le Royaume de Dieu.

20 Février.

Vous savez en quel temps nous sommes : c'est l'heure de vous réveiller enfin du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru. (Romains, XIII, II.)

Étrange parole, on voudrait connaître à propos de quoi prononcée, qui forcément garde, et prend toujours plus, de l'actualité, qui chaque jour reporte à un peu plus loin la promesse.

L'important c'est que pour mainte âme, à mainte époque, elle ait pu revêtir un caractère particulier d'urgence. Mais combien cela est loin du caractère permanent et éternel des paroles du Christ ! Nous voici replongés dans le temps. *La nuit est avancée ; le jour approche.*

21 Février.

... Ne discutez pas les opinions.

Tel croit pouvoir manger de tout ; tel autre, qui est faible, ne mange que des légumes. Que celui qui mange ne méprise point celui qui ne mange pas, ET QUE CELUI QUI NE MANGE PAS NE JUGE POINT CELUI QUI MANGE ; CAR DIEU L'A ACCUEILLI. (Romains, XIV, 1, 2, 3,)

Et pourquoi ne pousser point la citation plus loin : *Qui es-tu, toi qui juges un serviteur d'autrui ? S'il se tient debout ou s'il tombe, cela regarde son maître. Mais il se tiendra debout, car le Seigneur a le pouvoir de l'affermir.*

Ce chapitre XIV de l'épître aux Romains est du reste péremptoire tout entier. On lit un peu plus loin ceci :

Je sais et je suis persuadé par le Seigneur Jésus que rien n'est impur en soi, et qu'une chose n'est impure que pour celui qui la croit impure.

Évidemment il s'agit ici d'aliments ; mais à combien d'autres passages de la Bible a-t-on prêté un double, un triple sens ? (*Si ton œil*, etc... Multiplication des pains.) Il ne s'agit pas ici d'ergoter ; la signification de cette parole est large et profonde : la restriction ne doit pas être dictée par la loi, mais par l'amour ; et saint Paul la formule aussitôt après : *Mais si, pour un aliment, ton frère est attristé, tu ne marches plus selon l'amour.*

Mon Dieu, préservez-moi de tout ce qui peut flétrir et détourner mon cœur.

Et Paul continue, et ceci entre en moi comme un

glaiive : *Ne cause pas, par ton aliment, la perte de celui pour lequel le Christ est mort.*

Quoi ! pour un peu de plaisir, vais-je nier la mort et la miséricorde du Christ ! *Pour un aliment, ne détruis pas l'œuvre de Dieu.*

Le royaume de Dieu, ce n'est pas le manger et le boire, mais la justice, la paix et la joie, par le Saint-Esprit.

Et ceci est le dernier mot, la borne où se heurte toute protestation de ma pensée :

Heureux celui qui ne se condamne pas lui-même dans ce qu'il approuve.

Il faut y revenir.

25 Février.

Je dis ces choses étant encore dans ce monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. (Jean, XVII, 13.)

Qu'ils aient en eux ma joie parfaite, dit la traduction Segond.

Non pas les retirer du monde, mais les préserver du Malin.

Segond dit : *du mal*, ce qui est bien moins éloquent. Et il ne s'agit pas ici d'un simple effet littéraire. Tandis que le mal n'exprime que l'absence du bien, ou qu'un état de péché personnel, le Malin est une puissance active, indépendante de nous.

Si quis vult me sequi deneget semetipsum (dans Matthieu : abneget semetipsum) et tollat crucem quotidie, et sequatur me.

Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet illam ; nam qui perdiderit animam suam propter me et Evangelium, salvam faciet eam. (Matt., XVI, 24, Marc, VIII, 34, Luc, IX, 23.)

4 Mars.

Texte qui s'éclaire brusquement à la faveur d'une autre version. (Jean, x, 17.)

La version Segond porte : *Je donne ma vie, afin de la reprendre.*

Voici le texte de la Vulgate :

Pono animam meam ut iterum sumam eam.

Admirable parole — à rapprocher de : *Qui veut gagner sa vie la perdra*, etc. .

Il faudrait voir le texte grec.

Tandis que les deux versions françaises que j'ai sous la main (Segond et A. Westphal) et l'anglaise, parlent de

vie, la Vulgate dit *âme*, plus expressément. La signification devient à peu près celle-ci : Je fais abandon de ce qui fait ma vie, de mon âme, de ma personnalité, pour l'assumer à neuf, pour m'en rendre de nouveau maître — et c'est pour cela que le Père me chérit : *Propterea me diligit Pater*.

Cette vie, cette âme, personne ne me la prend de force. C'est de moi-même, de plein gré, que je la donne. Car il est en mon pouvoir d'en faire abandon; il est en mon pouvoir ainsi de m'en ressaisir à nouveau. Telle est l'instruction que j'ai reçue de mon père :

Nemo tollit eam a me; sed ego pono eam a me ipso, et potestatem habeo ponendi eam, et potestatem habeo iterum sumendi eam: hoc mandatum accepi a Patre meo.

C'est ici le centre mystérieux de la morale chrétienne, le secret divin du bonheur : l'individu triomphe dans le renoncement à l'individuel.

Quicumque quæsierit animam suam salvam facere, perdet illam: et quicumque perdidit illam, vivificabit eam. (Luc, XVII, 33.)

(À remarquer que le texte de la Vulgate donne toujours *anima* et non *vita*.)

Et ceci enfin, où la pensée du Christ s'éclaire et s'affirme : *Qui amat animam suam, perdet eam: et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* (Jean, XII, 25.)

Celui qui aime sa vie, son âme, — qui protège sa personnalité, qui soigne sa figure dans ce monde — la perdra; mais celui-là qui en fera l'abandon, la rendra vraiment vivante, lui assurera la vie éternelle; non point la vie futurement éternelle, mais la fera déjà, dès à présent, vivre à même l'éternité.

Amen, amen, dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet: si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. (Jean, XII, 24.) Résurrection dans la vie totale. Oubli de tout bonheur particulier. O réintégration parfaite !

C'est aussi l'enseignement à Nicodème : *Amen, amen, dico tibi, nisi quis renatus fuerit denuo, non potest videre regnum Dei.* (Jean, III, 3.)

6 Mars.

Unumquemque sicut vocabit Deus, ita ambulet. (I Corinth., VII, 17.)

Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat.
(*Ibid.*, 20.)

Unusquisque in quo vocatus est, fratres, in hoc permaneat apud Deum. (*Ibid.*, 24.)

... ut sim fidelis. (*Ibid.*, 25.)

12 Mars.

O paroles du Christ, si profondément méconnues. Dix-huit siècles ont passé et c'est là que nous en sommes à ton égard ! Et certains vont disant : « L'Évangile a cessé de vivre ; il n'a plus pour nous désormais ni signification ni valeur. » — *Ils blasphèment ce qu'ils ignorent*, et je veux leur crier : l'Évangile nous attend encore. Sa vertu, loin d'être épuisée, reste à découvrir, à découvrir sans cesse.

La parole du Christ est toujours nouvelle d'une promesse infinie.

La croix apparaît dans l'Évangile bien avant que ne l'y apportent les bourreaux. (Luc, xvi, 27. Matthieu, x, 38.)

3 Avril.

Il y a toujours danger à préciser la signification des paroles de l'Évangile, car ce faisant on en limite la portée.

C'est ainsi que je lis dans Westphal, à propos de la parole du Christ : *Signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ propheta*, — cette note : « ... Jésus renvoie les pharisiens de sa génération, orgueilleux et méprisants, au « signe de Jonas », c'est-à-dire à la leçon que nous donne à tous l'histoire de ce serviteur infidèle, ramené au devoir par le châtiement, et témoin confondu de la rentrée en grâce d'une cité condamnée. » Cela est proprement bouffon.

Le miracle de Jonas, il n'y a pas à barguigner, c'est Jonas sortant vivant de la baleine après y être demeuré trois jours. Ce que l'on a pu mystiquement rapprocher de la disparition du Christ dans le tombeau durant trois jours, mais ce qui reste aussi bien le plus énorme, le plus incroyable, le plus monstrueux des miracles.

La divine vertu des paroles du Christ se reconnaît à ceci qu'elles s'adressent, à travers la foule des pharisiens et des sadducéens devant lesquels elles étaient prononcées, directement à chacun de nous : Tu demandes un miracle pour te convaincre. Si seulement un signe venait du ciel, si quelque chose d'extraordinaire, alors tu crois que

tu croiras. Je t'offre, pour reposer ta raison, un miracle inouï, auquel ta raison refuse de croire, que tu ne peux contrôler ni par les sens ni par l'esprit, quelque chose d'absurde et rien d'autre. *Il ne te sera pas accordé d'autre signe que celui du prophète Jonas.*

Ce n'est pas à cause de cela que tu peux croire, que tu dois croire, pauvre âme ! C'est *malgré cela*.

— Non, je ne vous aiderai pas à croire. Vous savez bien qu'au contraire... afin qu'il n'y ait rien que d'absurde et d'amoureux dans votre foi; et qu'elle soit retirée aux savants, permise aux humbles.

La foi est faite de confiance en Dieu et d'abandon de soi.

7 Avril.

Je reproche également à Westphal de diminuer la solennité du texte, au profit d'une certaine familiarité qu'il juge propre à ne pas effrayer les lecteurs. Il tâche d'établir un texte de plain-pied, où l'on entre sans effort, et qui ne tranche point sur la vie courante. C'est ainsi qu'il traduit : *Le moment opportun n'est pas venu pour moi. Pour vous que le monde ne peut haïr, en tout temps l'occasion est bonne ; mais le monde me hait, moi, parce que, etc...* ne permettant plus que la plus accidentelle interprétation de cette parole éblouissante : *TEMPUS MEUM nondum advenit, tempus autem VESTRUM SEMPER EST PARATUM.* (Jean, VII, 6.)

Eh quoi ! je te retrouve ici, Nicodème ! toi qui d'abord vins à Jésus de nuit, *nocte primum*, — et qui plus tard apporteras pour l'embaumer des aromates, car tu es riche et tu crois que sans tes richesses Christ pourtrait...

Phariseus, princeps Judæorum : tel tu m'apparaissais d'abord; tu l'es resté, bien que tu mérites déjà que l'on te dise : *Numquid et tu Galilæus es !* — *Serais-tu, toi aussi, Galiléen ?* Mais avec toi du moins il y a moyen de causer. Si tu prends la défense du Christ, c'est au nom même de la loi que tu représentes. Tu dis : *notre loi*, et tu demandes à ceux qui veulent s'emparer de Lui : *Notre Loi condamne-t-elle un homme sans qu'on l'ait d'abord entendu ?* Tu aimes écouter et tu aimes que l'on t'écoute. Tu sais parler; tu as l'esprit ouvert; tu écoutes le Christ; que dis-je ? même tu l'interroges. Mais tu n'es pas de ceux du moins qui se laissent séduire. *Numquid et vos seducti estis ?* (Jean, VII, 47.)

Lorsque le Christ t'a dit : *Nul homme qui ne naisse de nouveau...*, tu t'es écrié : *Comment rentrerais-je dans le sein de ma mère ?* Après avoir causé tu te retrouves tel qu'avant, de sorte que, même devant toi, pharisien et prince au milieu d'eux, l'on pourra dire : *Y a-t-il quelqu'un parmi les princes du peuple qui ait cru en lui ? Y a-t-il quelqu'un parmi les pharisiens ?* (Jean, VII, 48.)

J'ai trop longtemps aimé tes hésitations, tes probités, tes scrupules, — l'appareil de ta lâcheté.

Sed turba hæc, quæ non novit legem, maledicti sunt.

De mot en mot de ce texte sacré je vois des jaillissements de lumière...

Mais cette tourbe, et qui ne connaît pas la loi.

Parmi ceux-là, Seigneur, donnez-moi d'être, et maudit par les orthodoxes, par ceux « qui connaissent la loi ».

Fouille les Écritures, disent-ils à Nicodème, et constate que de Galilée il ne vient pas de prophète.

A Galilæa propheta non surgit. (Jean, VII, 52.)

C'est ce qu'ils disent encore, ceux qui croient aux peuples, aux races, aux familles, et ne comprennent pas que l'individu constamment se dresse contre elles en démenti.

Puis chacun rentre dans sa maison. Et reversi sunt unusquisque in domum suam. (Ibid., 53.)

Seigneur ! celui qui vient à Vous n'a plus de maison.

20 Avril.

Amen, amen dico vobis : quia omnis qui facit peccatum, servus est peccati. (Jean, VIII, 34.)

Le péché c'est ce qu'on ne fait pas librement.

Délivrez-moi de cette captivité, Seigneur !

Si ergo vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.

Si donc vous délivre le Fils, alors vous serez vraiment libres.

Et le Malin murmure à mon cœur :

Que t'importe cette liberté, si tu ne peux pas t'en servir ?

C'est avec ces mots dans son cœur que s'évadait l'Enfant prodigue.

23 Avril.

Unus autem ex illis, ut vidit quia mundatus est, regressus est, cum magna voce magnificans Deum. (Luc, XVII, 15.)

Les traducteurs mettent : « voyant qu'il était guéri » — qui rend mal le *mundatus*.

Osterwald ose : *nettoyé*. Je ne viens pas ergoter; mais ce matin ces mots : *ut vidit quia mundatus*, agissent en moi avec une vertu singulière.

Souillure affreuse, ô salissure du péché ! Cendre que laisse après soi cette flamme impure, scories... Peux-tu me nettoyer de tout cela, Seigneur ? que je chante ta louange à voix haute.

« Que vous serez heureux si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour. » (FÉNELON, *Lettres Spirituelles*.)

28 Avril.

La Bible de Crampon donne en note le mot grec du texte de Luc (xvii, 33), qu'il m'importait tant de connaître. Et tout le texte en est illuminé.

Quiconque cherchera à sauver sa vie la perdra, et quiconque l'aura perdue la retrouvera, donnait la version d'Osterwald, vidant ainsi cette parole, où bientôt on ne voyait plus qu'un balancement de pensée, un paradoxe à cabriolet comme : « les premiers seront les derniers », ou : « heureux les malheureux », c'est donner à l'ennemi trop beau jeu. Le mot grec est : ζωογονήσε:, pour quoi Crampon propose *régénérera*, ou littéralement : *l'engendrera à la vie*. Voilà bien le *be born again*.

C'est également dans ce chapitre XVII de Luc qu'est spécifié : *regnum Dei intra vos est*. Et Crampon qui traduit, comme Osterwald et Westphal, par : *Le royaume de Dieu est au milieu de vous*, sent du moins le besoin d'ajouter en note :

« Au milieu de vous, dans le sens : Le royaume de Dieu est donc venu à vous, dans la personne du Christ et de ses disciples. D'autres traduisent : *il est au dedans de vous*, dans votre cœur, indiquant par là la nature intérieure et spirituelle de ce royaume. »

12 Mai.

Plus rien écrit dans ce carnet depuis quinze jours. Abandonné mes lectures et ces pieux exercices que mon cœur, complètement sec et distrait, n'approuvait plus. N'y plus voir aussitôt que comédie, et comédie malhonnête, où je me persuadais de reconnaître le jeu du démon. Voilà ce que me souffle au cœur le démon.

Seigneur ! ah ! ne lui laissez pas le dernier mot. Je ne veux plus aujourd'hui d'autre prière.

2 Juin.

Période d'indifférence, de sécheresse et d'indignité ; l'esprit tout occupé de dérisoires inquiétudes qui le fatiguent et l'obscurcissent.

Ce matin je lis dans saint Paul (je n'ai rouvert ma Bible que depuis hier) : *Si quelqu'un présume de sa science, il n'a encore rien connu comme on doit le connaître.*

Mais si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de Lui. (I Corinth., VIII, 3, 4.)

16 Juin.

Je ne sais plus ni prier ni même écouter Dieu. S'il me parle peut-être, je n'entends pas. Me voici redevenu complètement indifférent à sa voix. Et pourtant j'ai le mépris de ma sagesse, et, à défaut de la joie qu'il me donne, toute autre joie m'est ôtée.

Seigneur ! si vous devez m'aider, qu'attendez-vous ? Je ne puis pas, tout seul. Je ne peux pas.

Tous les reflets de Vous que je sentais en moi, se ternissent. Il est temps que Vous veniez.

Ah ! ne laissez pas le Malin dans mon cœur prendre votre place ! Ne vous laissez pas déposséder, Seigneur ! Si vous vous retirez complètement, il s'installe. Ah ! ne me confondez pas tout à fait avec lui ! Je ne l'aime pas tant que ça, je vous assure. Souvenez-vous que j'ai pu Vous aimer.

Quoi ! Suis-je donc aujourd'hui comme si je ne L'avais jamais aimé.

17 Juin.

Ce n'est jamais au Christ, c'est à saint Paul que je me heurte, — et c'est en lui, jamais dans l'Évangile, que je retrouve tout ce qui m'avait écarté... Je crois au miracle plus facilement que je ne suis ce raisonnement : *Si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité*¹. Ici c'est lui qui nie le miracle, tout comme s'il disait : « Si l'eau ne devient pas du vin naturellement, le Christ n'a pas fait le miracle des noces à Cana. » Je con-

1. Digne pendant de cet autre : *La nature elle-même ne nous enseigne-t-elle pas que c'est une bonte pour un homme de porter de longs cheveux.* (I Corinth., XI, 14.)

sens de ne pas raisonner; mais ici c'est lui qui raisonne; et c'est précisément ce raisonnement boiteux qui l'amène à cette conclusion où se heurtent mon cœur et mon esprit :

Si nous n'avons d'espérance dans le Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. (I Corinth., xv, 19.)

Parole atroce et que saint Paul arrive à rendre vraie — à quoi s'oppose heureusement tout l'Évangile.

Rien n'est plus étranger à l'Évangile que le : *Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons, car demain nous mourrons*¹.

22 Juin.

Gratuité du don. Don sans conteste.

Abandon du souci mortel.

O fruition paradisiaque de tout instant !

A participer à cette immensité de bonheur, oui, je sens que Vous m'invitez, Seigneur ! Et parfois je demeure aux écoutes, tremblant à la promesse immédiate de tant de joie.

Si donc je ne réponds pas mieux à votre voix, faites-moi violence. Emparez-vous d'un cœur que je ne sais pas vous donner.

Votre amour foudroyant, qu'il consume ou qu'il vitrifie toute l'opacité de ma chair, tout ce que je traîne après moi de mortel !

Je m'ennuie de tout, où je ne sente pas votre présence et ne reconnais plus de vie que ne l'inspire votre amour.

23 Juin.

— Ne t'étonne pas d'être triste; et triste à cause de Moi. La félicité que je te propose exclut à jamais ce que tu prenais pour du bonheur.

Joie. Joie... Je sais que le secret de votre Évangile, Seigneur, tient tout dans ce mot divin : Joie. Et n'est-ce pas là ce que, sur toutes les humaines doctrines, votre parole a de triomphant ? qu'elle permette autant de joie que la vertu de chaque cœur en propose.

1. Ma remarque ne me paraît plus très juste. Saint Paul ne veut-il pas simplement nous inviter à voir dans la résurrection du Christ une garantie de notre propre résurrection et de notre vie éternelle ? C'est sur cette croyance qu'il prétend faire reposer toute possibilité de vraie joie (Janvier 1934; écrit en corrigeant les épreuves de ce texte.)

Tout chrétien qui ne parvient pas à la joie rend la passion du Christ inutile, et par cela même l'aggrave. Vouloir porter la croix du Christ, souhaiter d'épouser ses souffrances, n'est-ce pas méconnaître son don ? Du moins, Seigneur, au souvenir de votre peine adorable, laissez mon cœur pleurer de reconnaissance et d'amour. Agneau de Dieu, qui levez les péchés du monde, qui d'autre que Dieu même en eût eu le pouvoir et le droit ? Nos péchés t'ont cloué sur la croix, Seigneur, mais ta crucifixion nous en rachète. Que Dieu s'offre lui-même, fils de l'homme, pour le rachat de nos péchés ; qu'il précipitât par là-même jusque dans l'agonie son amour... Mon âme, penche-toi sur ce mystère ineffable.

« Va, *et ne pêche plus* », dit le Christ à la femme adultère. L'âme vraiment chrétienne prend en horreur le péché, qui valut au Christ sa souffrance.

26 Juin.

J'étais heureux ; Vous avez abîmé mon bonheur. Dieu jaloux, Vous avez empoisonné d'amertume toutes les sources où je me désaltérais, de sorte que je n'aie plus soif que de l'eau que Vous proposiez à la Samaritaine.

« Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise », lis-je dans Pascal ce matin.

« ... La cupidité use de Dieu et jouit du monde ; et la charité au contraire. »

— Est-ce donc que vous ne croyez pas à ses miracles ?

— N'acculez donc pas ma raison. Vous savez bien que je ne la mets pas en avant. Il me serait aujourd'hui prouvé que le Christ n'a pas accompli ses miracles, ma confiance en sa voix n'en serait pas ébranlée ; son enseignement j'y croirais tout de même.

— Bref, vous ne croyez pas à ses miracles.

— Quoi ! ce sont Ses miracles qui vous Le font tenir pour divin ? Quoi ! vous aussi, pour croire en Lui vous avez besoin d'un miracle ? comme la « foule méchante et adultère » qui disait : « Maître, nous voudrions voir un signe de Vous. »

— Bref, vous ne croyez pas...

— Je vous laisse le dernier mot.

3 Octobre.

... Sa main toujours tendue, que l'orgueil se refuse à saisir.

— Préfères-tu donc enfoncer toujours, lentement, toujours plus profondément dans l'abîme ?

Penses-tu que cette chair pourrie, d'elle-même va se détacher de toi ? Non ; si toi tu ne te détaches point d'elle.

— Seigneur ! sans votre opération elle me pourrira d'abord tout entier. Non, ce n'est pas l'orgueil ; vous le savez ! Mais votre main, pour la saisir, je voudrais être moins indigne. Ma fange ainsi la tachera plutôt que ne me blanchira Sa lumière...

— Tu sais bien...

— Pardon, Seigneur ! oui, je sais que je mens. Le vrai c'est que, cette chair que je hais, je l'aime encore plus que Vous-même. Je meurs de n'épuiser pas son attrait. Je vous demande de m'aider, mais c'est sans renoncement véritable...

— Malheureux qui prétends marier en toi le ciel et l'enfer. On ne se donne à Dieu que tout entier.

T'étonnes-tu vraiment si, après avoir quitté Dieu si longtemps, tu ne parviens pas, aussitôt que tu te retournes vers Lui, à la félicité, à la communion, à l'extase ? On n'y parvient que par l'intimité.

20 Octobre, au soir.

Mon Dieu, faites que demain matin je m'éveille dispos pour vous servir et le cœur plein de ce zèle sans lequel je sais bien que je ne connaîtrai plus le bonheur.

21 Octobre, au soir.

Seigneur, donnez-moi d'avoir besoin de Vous demain matin¹.

22 Octobre.

Seigneur, enlevez de mon cœur tout ce qui n'appartient pas à l'amour.

C'est l'image de Dieu qu'il faut nettoyer en nous-mêmes.

Seigneur, puisse ma prière, comme celle des âmes très pures, n'être plus que le reflet de Vous qui Vous revienne, lorsque Vous Vous penchez sur moi.

Seigneur, ne m'interrompez pas votre grâce, de sorte que je ne cesse pas de Vous prier.

1. Voir p. 957, 30 Novembre.

26 Octobre.

Redressez-moi, Seigneur, car je m'humilie devant Vous.
C'est au défaut de l'amour que nous attaque le Malin.

29 Octobre.

(Après lecture d'une *Lettre spirituelle* de Fénelon.)

Mon Dieu je viens à Vous avec toutes mes plaies qui sont devenues des blessures; avec tout mes péchés sous le poids desquels mon âme est écrasée...

7 Novembre.

Mon Dieu, donnez-moi de ne pas être de ceux qui font figure dans le monde.

Donnez-moi de ne pas être de ceux qui réussissent.

Donnez-moi de ne pas compter parmi les heureux, les satisfaits, les repus; parmi ceux qu'on applaudit, qu'on félicite et qu'on jalouse.

20 Juin (1917).

Après sept mois de négligence, je reprends ce carnet, que me rend hier S. A. à qui je l'avais prêté. Les quelques mots qu'elle me dit à la suite de sa lecture, m'éclairent à la fois sur la signification de ces pages et l'enhardissement que certains y pourraient trouver, — mais aussi, mais surtout, sur leur insuffisance. On attend pour pousser plus loin l'affirmation de sa pensée, pour l'inscrire dans une expression satisfaisante — on attend l'âge, et la maturité de l'esprit; on espère cette maturité toujours plus grande; mais ce qui vient, c'est la fatigue, et cette sorte de soumission à la règle et aux conventions établies, faite moins de modestie, peut-être, que de peur, de faiblesse et de lâcheté.

Je retrouve à présent les traces d'anciens sentiers que je frayais, que j'ai laissés recouvrir par mille branches, et que je n'ai même pas jalonnés.

Ma pensée, c'est quand elle était la plus hardie qu'elle était la plus véritable. Je me suis effrayé non point d'elle, mais de la peur que certains amis en avaient. O mon cœur ! durcis-toi contre cette sympathie ruineuse, conseillère de tous les accommodements. Que ne suis-je demeuré entier et toujours obstiné dans ma ligne !

15 Juin (1919).

La version anglaise m'ouvre brusquement les yeux

sur un verset de Matthieu qui (comme il advient alors) prend à mes yeux une importance extrême :

And he that taketh not his cross, and followeth after me, is not worthy of me.

Les trois versions françaises que j'ai sous la main traduisent : *Celui qui ne prend pas sa croix* ET NE ME SUIV PAS *n'est pas digne de moi*. Et pourtant est-ce bien cela que le Christ veut dire ? N'est-ce pas plutôt : *Celui qui ne prend pas sa croix* ET QUI ME SUIV, — c'est-à-dire, celui qui prétend me suivre sans avoir d'abord pris sa croix ?

— Je recours à la Vulgate. Oui, c'est cela : *Et qui non accepit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus.*

Seigneur, ce n'est que chargé de sa croix qu'on peut Vous suivre.

Mais n'avez-vous pas dit aussi bien : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés — et je vous soulagerai ; — car mon joug est aisé, et mon fardeau léger.*

C'est le plaisir qui courbe l'âme et tout ce qu'on est seul à porter; le fardeau de la croix la redresse, et tout ce que l'on porte avec Vous.

Une des plus graves mépréhensions de l'esprit du Christ provient de la confusion qui fréquemment s'établit dans l'esprit du chrétien entre la vie future et la vie éternelle.

La vie éternelle que propose le Christ, et à la participation de laquelle tout son enseignement nous convie, cette vie éternelle n'a rien de futur; ce n'est point par delà la mort qu'elle nous attend; et même il n'y a aucun espoir, si nous n'y parvenons pas aussitôt, que nous puissions jamais y atteindre (retrouver le très beau passage de Mark Rutherford à ce sujet, 1^{er} vol., pp. 108 à 110). Les paroles du Christ sont divinement lumineuses et il n'a pas fallu moins de toute l'ingéniosité des hommes pour en ternir ou pour en modifier la signification évidente. Mais elles rayonnent à nouveau pour celui qui les relit avec un cœur neuf, avec un esprit enfantin.

C'est à la vie éternelle, c'est à participer aussitôt à l'éternité de la vie, c'est à entrer dans le royaume de Dieu, que le Christ invite Nicodème, lorsqu'il lui dit : *Nul, qui ne naisse de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu — car celui qui cherche à sauver sa vie la perdra, mais celui qui naît de nouveau, qui fait abandon de sa vie pour renaître, qui renonce à soi pour Le suivre, celui-là*

fait son âme vraiment vivante, il renaît à la Vie éternelle, il entre dans le Royaume de Dieu.

Et n'est-ce pas également ce que le Christ enseigne, au bord du puits, à la Samaritaine ? *Celui qui boira de cette eau n'aura plus jamais soif.*

Encore une fois, la signification de cet enseignement, pour un esprit non prévenu, est si évidente que, relisant ce récit ce matin, dans la traduction Crampon, je fus frappé par ces mots : *l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant* JUSQU'À LA VIE ÉTERNELLE. — Quoi donc ? me serais-je mépris ? Le Christ parle-t-il de la vie éternelle, ainsi que d'ordinaire on l'enseigne, comme d'un état à venir ? Ce *jusqu'à* l'implicite ; mais n'est-ce pas un contresens ? J'ouvre la Vulgate et je lis : *Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquae SALIENTIS IN VITAM AETERNAM* ¹.

(La traduction Segond et la traduction Osterwald disent également : *une source d'eau qui jaillira* JUSQUE DANS la vie éternelle. La signification de ces paroles est ainsi faussée.)

Il vient une heure, ET ELLE EST DÉJÀ VENUE, dit le Christ aussitôt après. *Venit hora*, ET NUNC EST. Celui qui attend cette heure par delà la mort l'attend en vain. Dès l'heure où tu nais de nouveau, dès l'instant où tu bois de cette eau, tu entres dans le Royaume de Dieu, tu prends part à la vie éternelle. *En vérité, en vérité, je vous le dis*, répète partout le Christ, *celui qui écoute ma parole* A (non pas : *aura* mais : *a déjà*) LA VIE ÉTERNELLE... *il passe de la mort à la vie. Transiit a morte in vitam.* (Jean, v, 24.)

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITION DE 1926

Une collection d'écrits intimes, à tirage limité, m'avez-vous dit. Dans ces conditions, j'accepte qu'on réimprime ce petit livre.

Les paroles dites à voix basse, viennent-elles à être criées, leur intonation est faussée.

J'estime qu'il n'y a rien de secret qui ne mérite d'être connu ; mais l'intimité ne supporte pas le plein jour. J'estime aussi que les retraits de l'âme sont et doivent demeurer plus secrets que les secrets du cœur et du corps. S'il m'arrivait de me « convertir », je ne souffrirais pas que cette conversion fût publique. Peut-être

1. C'est ainsi que traduit, fort heureusement, A. Westphal. — Mais le *in* latin pourrait à la rigueur se reconnaître dans *jusqu'à*. Il faut recourir au texte grec.

en apparaîtrait-il quelque chose dans ma conduite; mais seuls quelques intimes et un prêtre la connaîtraient. Et viendrait-elle à s'ébruiter, ce serait contre mon gré, froissant et meurtrissant ma pudeur. J'estime qu'il n'y a pas là matière à s'étonner ou s'ébaudir. C'est affaire entre Dieu et moi. Tel est du moins mon sentiment personnel; et je ne prétends point, par ces mots, jeter un blâme sur quelques conversions retentissantes.

Converti, je ne parlerais sans doute pas ainsi. Converti, je chercherais à convertir, par mes écrits et mon exemple, tout comme nos convertis célèbres. Mais je ne suis pas converti. Je ne suis ni protestant, ni catholique; je suis chrétien, tout simplement. Et précisément je ne veux pas que l'on se trompe sur la valeur du témoignage que ces pages apporteront. Sans doute les signerais-je encore aujourd'hui de tout mon cœur. Mais, écrites durant la guerre, elles gardent un reflet certain de l'angoisse et du désarroi de ce temps; et si, sans doute, je les signerais encore, je ne les écrirais peut-être plus.

Je ne prétends point que l'état qui suivit celui-ci soit supérieur; il me suffit qu'il ne soit point tout à fait le même. C'est par honnêteté que j'en avertis le lecteur.

Encore un mot :

J'avais eu soin, relisant le cahier d'où les pages de *Numquid et tu... ?* furent extraites, de n'en laisser paraître aucune que le catholique le plus orthodoxe ne pût, il me semble, approuver. Mon désir était de conciliation, non de discorde; bonne foi et bonne volonté me guidaient. Je remercie Monsieur Massis de m'avoir montré que sa religion ne pouvait être la mienne. Il n'y a plus de doute là-dessus, Dieu merci.

FEUILLETS

« Il ne croit ni à Dieu, ni au diable. »

(*Dicton pop.*)

JE ne m'étais jusqu'alors pas bien avisé qu'il n'était pas absolument nécessaire de croire à Dieu pour croire au diable; à dire vrai, le diable n'avait jamais encore comparu devant mon imagination; ma conception du diable restait toute négative; je le condamnais par défaut; je limitais à Dieu son contour; et comme je faisais continuer Dieu partout, je ne laissais commencer l'*Autre* nulle part. En tout cas je ne l'admettais que comme une entité

métaphysique et n'eus qu'un sourire d'abord, ce soir d'automne où tout à coup Jacques Raverat me le présentait.

*

Mais j'étais scrupuleux et, devant que je m'abandonne, le démon qui m'entreprenait avait à me persuader que ce qui me sollicitait m'était permis, que ce permis m'était nécessaire. Parfois le Malin retournait les propositions, commençait par le nécessaire; il raisonnait ainsi — car le Malin c'est le Raisonneur : « Comment ce qui t'est nécessaire ne te serait-il pas permis ? Consens à appeler nécessaire ce dont tu ne peux pas te passer. Tu ne peux te passer de ce dont tu as le plus soif. Consens à ne plus appeler péché ce dont tu ne peux te passer. Une grande force te viendrait, ajoutait-il, si plutôt que de t'user à lutter ainsi contre toi-même, tu ne luttais plus que contre l'empêchement du dehors. Pour celui qui apprend à lutter, il n'est empêchement qui tienne. Va, sache triompher enfin de toi-même et de ta propre honnêteté. Ne t'ai-je pas appris à reconnaître une habitude héréditaire dans ta droiture et la simple prolongation d'un élan; de la timidité, de la gêne, dans ta pudeur; moins de décision que de laisser-aller, dans ta vertu... ? »

Bref, il tirait argument et avantage de ce qu'il m'en coûtait de céder à mon désir plutôt que de le brider encore. Certes, les premiers pas que je fis sur la route en pente, il me fallut, pour les risquer, quelque courage, et même de la résolution.

Il va sans dire que je ne compris que beaucoup plus tard ce qu'il y avait, dans cette exhortation, de diabolique. Je croyais alors que j'étais le seul à parler et que ce dialogue spécieux je l'engageais avec moi-même.

J'avais entendu parler du Malin; mais je n'avais pas fait sa connaissance. Il m'habitait déjà, que je ne le distinguais encore pas. Il avait fait de moi sa conquête; je me croyais victorieux, oui : victorieux de moi-même parce que je me livrais à lui. Parce qu'il m'avait vaincu, je ne me sentais pas vaincu. Je l'avais invité à élire en moi domicile, par défi et parce que je ne croyais pas en lui, comme celui de la légende qui lui vend son âme contre quelque avantage exquis — et qui s'obstine à ne pas croire à *lui* malgré qu'il ait reçu de lui l'avantage !

Je ne comprenais pas encore que le mal est un principe positif, actif, entreprenant; je croyais alors que le mal était fait du défaut du bien, comme l'ombre du défaut de la lumière, et volontiers rattaché-je à la lumière toute espèce d'activité. Quand, en 1910, mon ami Raverat me parla de lui pour la première fois, je n'eus qu'un sourire. Mais ses paroles n'entrèrent pas moins profondément dans mon cœur : « J'ai commencé, m'expliquait-il, par croire au diable... » (Nous étions dans le bureau de Cuyerville et une lecture de Milton que nous avions faite ensemble l'après-midi avait amené notre conversation sur Satan.) « Et c'est de croire à lui, *que je sentais*, qui m'a amené à croire à Dieu, que je ne sentais pas encore. » Et comme à mon étonnement se mêlait beaucoup d'ironie, et que je craignais que lui-même ne fût pas alors bien sérieux : « La grande force de Satan, a-t-il repris gravement, vient de ce qu'il n'est jamais comme on croit. On a déjà beaucoup fait contre lui quand on s'est persuadé qu'il est là. Pour le bien reconnaître, mieux vaut ne le perdre jamais de vue. »

Il fallait toute la profonde amitié que je porte à Jacques Raverat pour que je prisse en considération ses paroles. Je les portai en moi désormais, mais pareilles à ces graines qui ne germent qu'après une stratification prolongée; à vrai dire, elles ne levèrent que cette année de la guerre où, m'étant donné tout entier à une œuvre d'assistance, sur ce fond de philanthropie la figure du Malin pouvait m'apparaître plus nettement.

La grande méprise, et qui lui permet de se glisser incognito dans notre vie, c'est que, d'ordinaire, on ne veut reconnaître sa voix qu'à l'instant de la tentation même; mais il hasarde rarement une offensive avant de l'avoir préparée. Il est bien plus intelligent que nous, et c'est surtout dans le raisonnement qu'il se cache; si nous étions plus humbles, c'est lui que nous reconnaitrions dans le *Cogito ergo sum*. Cet *ergo*, c'est l'ergot du diable. Il sait qu'il est certaines âmes qu'il n'emportera pas de vive lutte et qu'il importe de persuader.

Je sais qu'à maints esprits il pourra sembler absurde, comme il eût semblé encore avant-hier au mien propre, d'aller postuler cette existence, cette présence du démon pour expliquer par surgissement ce qu'on renonce à expliquer par la logique; une psychologie moins pares-

seuse ou plus fine réussirait à décontenancer de nouveau ce fantôme, disent-ils. Ce sont les mêmes qui pensent que l'explication évolutionniste réussit à supplanter Dieu. Que répondrais-je sinon que je n'eus pas plus tôt *supposé* le démon, que toute l'histoire de ma vie me fut du même coup éclaircie; que je compris soudain ce qui m'était le plus obscur, au point que cette supposition prenait la forme exacte de toute mon interrogation et de mon admiration précédente.

Quoi de plus glorieux qu'une âme quand elle se délivre ? Quoi de plus tragique qu'une âme qui se captive alors qu'elle croit se délivrer ?

Il m'est complètement indifférent ensuite, que ce nom de démon, soit ou non, le vrai nom de ce que je veux dire, et j'accorde que je le nomme ainsi par commodité; si tel vient ensuite me montrer qu'il n'habite point les enfers, mais mon sang, mais mes reins ou mon insomnie, croit-il ainsi le supprimer ? Quand je dis : le Malin, je sais ce que ce mot-là désigne, tout aussi nettement que je sais ce que désigne le mot : Dieu. Je dessine sa forme au défaut de chaque vertu.

Et comme il est plus intelligent que moi, tout ce qu'il inventait pour me précipiter vers le mal était infiniment plus précieux, plus spécieux, plus probant, plus beau, plus habile, que tout ce que j'eusse pu arguer pour persévérer dans l'honneur. Je n'aurais jamais trouvé cela tout seul. *Cogito ergo Satanas.*

Or voici comment il procède, Lui :

— D'abord merci de m'avoir donné l'être ! Oui; tu sais bien que c'est ta complaisance qui me crée. Tu sais bien que je n'existais pas, mais sans doute avais-tu besoin de prendre élan sur moi, pour croire en Dieu; un Dieu qui pût t'aider à me combattre.

— Mon Dieu ! que tout cela est donc compliqué ! Je crois à Dieu. L'existence de Dieu seule m'importe, et non la tienne; mais la preuve que tu existes, c'est que tu veux m'en faire douter.

— Laisse donc ! Tu n'es pas si bête ! Tu m'as créé pour mettre sur mon dos tes doutes, tes écœurements, tes ennuis. Tout ce qui te gêne, c'est moi; tout ce qui te retient. Si ta fierté proteste contre la flexion de ton esprit, c'est moi. C'est moi si ton sang bout, si ton humeur est vagabonde. C'est moi le regimbement de ta raison. C'est

moi le soulèvement de ta chair. C'est moi ta faim, ta soif, ta fatigue. C'est moi ta pente. Bref, tu me fais la part si belle que j'admire si parfois même tu ne me confonds pas avec Dieu. L'amusant, je te le dis, c'est que désormais tu ne peux plus croire à l'Un sans l'Autre. Écoute un peu l'apologue du jardinier...

— Parbleu ! je sais bien : toi aussi tu sais parler en paraboles.

— Je n'ai pas rien qu'une façon de m'exprimer.

— C'est que tu parles tout à tour à l'esprit, au cœur, aux sens ; et comme, en me gardant d'un côté, toujours je me découvre de l'autre, toi qui tournes autour de moi, c'est toujours au côté nu que tu t'adresses.

— Comme nous nous connaissons bien ! Si tu voulais, pourtant...

— Quoi ?

— Comme nous serions bons amis !...

1917

1^{er} Janvier.

TEMPS on ne peut plus brumeux et triste. Il faut essuyer ce matin les compliments de tous les braves gens du pays.

Hier soir j'étais consterné par l'énormité du travail qu'exigerait la révision de la traduction de *Victory*. Je pestais contre Isabelle Rivière et ses enfantines théories sur la *fidélité* que doit respirer une traduction — et qui font que la sienne se présente hérissée d'impropriétés, de gaucheries, de cacophonies, de hideurs. J'espérais pourtant en avoir fini avec ce travail, et qu'il n'y aurait plus qu'à relire... Voici qui me vieillit de quinze jours.

5 Janvier.

Fatigue de tête assez inquiétante ; vertiges, etc.. Néanmoins, assez bon travail. J'envie beaucoup Em. qui, près de moi, lit le *Grüne Heinrich* ; mais je repousse ce qui pourrait trop me distraire de Conrad. La lecture des journaux prend déjà un temps considérable, et que souvent il me semble que je pourrais mieux employer. Je ne

trouve quelque satisfaction d'esprit qu'avec Maurras et la *Dépêche de Rouen* (articles de Destain). Les clabauderies des autres journaux sont honteuses (j'excepte naturellement le *Journal de Genève*).

Les derniers numéros du *Mercur* sont d'un assez vif intérêt. C'est curieux combien cette revue a pris du poids depuis que Gourmont n'y est plus !

Appris par cœur, ces derniers jours, les *Préludes* en mi mineur (dont je savais déjà la fin), en la bémol majeur du premier cahier; en ut mineur du second; la *Fugue* en mi majeur du premier (du *Clavecin bien tempéré*). Étudié en octaves la *Fugue* en mi mineur du premier cahier (Busoni). Revu le *Lavapies* d'Albeniz.

6 Janvier.

Traduction. Si éreintant qu'il soit, ce travail m'amuse. Mais que de temps il y faut ! Je compte, en moyenne, et quand tout va bien, une heure par demi-page (de l'édition Heinemann — c'est du *Typhon* qu'il s'agit). Je crois que le résultat sera très bon; mais qui s'en apercevra ?... Peu importe.

Lu avant-hier de longs morceaux du *Crime de Sylvestre Bonnard*. Ce genre demi-coupoie m'exaspère. Que de finesse ! que d'afféterie !... Entre Sterne et Xavier de Maistre... Si j'avais à refaire de la critique, j'y crèverais.

7 Janvier.

Retenu une lettre que j'allais écrire à Maurras; que déjà j'avais écrite hier soir, dans l'indignation causée par un entrefilet de l'*Action française* contre Souday, en réponse à un article de celui-ci paru dans le *Temps* post-daté du même jour. J'ai découpé et épinglé tout cela avec le brouillon de ma lettre. Mais quoi ! se faire le chevalier de Souday ! pour m'entendre dire que c'est en reconnaissance de son article et dans l'espoir des suivants ? Puis, suis-je assuré que Souday, pour avoir défendu quelques idées que je crois justes, mérite lui-même que je le défende ? A supposer le mieux, que fera Maurras ? Il m'écrira : « Mon cher Gide, votre générosité vous honore, mais nous n'avons pas besoin de vos avertissements; nous agissons en toute connaissance de cause; ce qui vous choque, vous, ondoyant, c'est la droiture de notre ligne de conduite : il y a des terrains que nous avons

besoin d'exproprier, par droiture, et des êtres que nous avons besoin d'écraser. Vous, vous regardez surtout l'être que l'on écrase; nous, nous regardons à marcher droit. Etc... » Je connais la théorie; et parfois j'en viens à penser qu'il la faut pour sauver la France. Mais que sert de lui sauver la vie, si l'on perd son âme? Et parfois m'envahit une tristesse sans nom, à contempler ce clair miroir de vérité qu'était la France, se ternir.

En attendant, et nonobstant, les articles de Maurras, chaque jour, son excellents.

11 Janvier.

Je cherche depuis quelques jours le titre que je devrai donner à ces Mémoires; car je ne voudrais précisément ni de *Mémoires*, ni de *Souvenirs*, ni de *Confessions*. Et l'inconvénient de tout autre titre, c'est qu'il comporte une signification. J'hésite entre : *Et Ego...*, mais qui rétrécit le sens; et *Si le grain ne meurt...*, mais qui l'incline, en l'élargissant.

Je crois pourtant que je m'arrêterai à ce dernier.

18 Janvier.

Assez bon travail; d'où le silence de ce carnet.

Lu avant-hier à Em. le cinquième chapitre des Mémoires, que je venais de mettre au net. (Il y reste encore de menues retouches à faire.)

Ah ! que cette traduction d'Isabelle Rivière est donc médiocre et que de temps je suis forcé d'y donner ! Je compte en moyenne une heure par page dactylographiée. Comme néanmoins, par égard pour son amour-propre qui est immense, j'y laisse le plus possible de son texte, je doute que jamais le résultat puisse être heureux; je ne pense pas que j'y laisserai mettre mon nom. Jamais Conrad lui-même ne connaîtra sans doute, ni jamais n'ira soupçonner, le mal que je me donne ici par unique amour de lui, de son livre, et de la « besogne bien faite ».

La peine et le temps que je donne à *Typhon* sont plus grands encore; mais là du moins c'est œuvre mienne, à mon gré, et que je signerai joyeusement.

19 Janvier.

Toby est mort hier soir. Je me reproche de n'avoir pas noté au jour le jour les phases de sa maladie. Je viens d'écrire au charcutier de Criquetot, qui, depuis la mobili-

sation, fait office de vétérinaire, de venir avec les instruments qu'il faut pour l'ouvrir. Je ne comprends pas de quoi il est mort ?... Tumeur, dit Mathilde Roberty. La maladie, quelle qu'elle fût, était bizarrement compliquée par son état nerveux. C'était bien le chien le plus neurasthénique qu'il fût possible d'imaginer. Il avait toutes les phobies; rasait les haies, les murs; ne venait à vous que par le plus long; était pris de vertiges en montant l'escalier; n'osait manger qu'à l'abri des regards. Il adorait le sucre; mais, lui en offrait-on un morceau, il le laissait tomber à terre et s'en allait dans un coin jouer au martyr. D'où impossibilité de le récompenser jamais; inéducable, on ne l'eût tenu que par la faim, et encore... Je crois qu'il ne m'a jamais pardonné la cuillerée de café sucré que je lui avais fait prendre de force, dans les premiers jours, alors que je ne le connaissais pas encore et que je croyais pouvoir le mater. Mais le moindre semblant de coups le rendait hargneux; ou bien il s'enfuyait au diable sitôt que je levais ma badine; ou bien pissait sous lui. On ne pouvait le soigner pas davantage; voulait-on lui enlever une tique, il fallait y mettre des gants, ou, à lui, une muselière; encore ai-je dû y renoncer plus d'une fois; et, avec sa manie de se frotter aux vieux murs, aux buissons du bord de la route, il raffait tout le pire après lui; même pour le peigner, on devait prendre maintes précautions et renoncer à s'occuper des poils du ventre. Que de fois ne m'a-t-il pas mordu comme un fou ?

Près des autres chiens, il faisait le fringant, se proposait à leurs caresses. Bien qu'excité jusqu'à la frénésie par l'odeur de notre chienne en chaleur, il n'a jamais rien pu réussir avec elle, non plus du reste qu'avec quelque autre chienne que ce soit; et non plus, il va sans dire, qu'avec notre vieille chatte, qui pourtant l'excitait autant qu'une chienne, et qui, de son côté, le provoquait et poursuivait tout comme s'il eût été chat. On n' imagine pas plus absurde et plus ahurissant manège; Toby s'exténuaient auprès d'elle, après elle, durant des heures et des journées.

Il passait le plus long du jour assis, à la manière d'un macaque, sur les vertèbres lombaires, les jambes et tout le train de derrière paradoxalement ramené entre les jambes de devant, et arborant le vit à hauteur de rosette et comme une Légion d'honneur.

C'est Porto-Riche qui me l'avait donné, après avoir

appris, par Copeau qui le fréquentait, que nous avions une chienne de même race. A coup sûr, il voulait s'en débarrasser. Pour l'avoir vu à l'œuvre sans doute, il l'avait nommé « Joseph ».

Et depuis six semaines, Toby refusait de manger. Em. le soutenait avec des morceaux de sucre, qui, je crois, arrêtaient la diarrhée qu'il avait eue d'abord très abondante. Nous pensions qu'il allait mourir de faiblesse, lorsque soudain... Mais je raconterai cela après qu'on aura fait son autopsie.

On n'écrit bien, on ne pense bien, que ce que l'on n'a aucun intérêt personnel à penser ou à écrire. Je n'écris pas ces Mémoires pour me défendre. Je n'ai point à me défendre, puisque je ne suis pas accusé. Je les écris avant d'être accusé. Je les écris pour qu'on m'accuse.

20 Janvier.

Nous lisons à haute voix, avec Mathilde, le *Retour d'Alsace* de Giraudoux, dont les premières pages nous ravissent. Pourtant on ne laisse pas d'être gêné, à la longue, de voir ces pathétiques événements peints avec le pinceau d'un miniaturiste. Mais, dira-t-il, tant que nous restions dans l'ignorance des événements, en Alsace, ce que nous vivions n'avait en soi rien de pathétique et restait tel que je l'ai peint. — Sans doute, et c'est bien là le plus pathétique de l'affaire; mais c'est malgré Giraudoux qu'on le sent. J'espérais jusqu'à la fin, je l'avoue, quelques pages plus viriles, et qui eussent remis toute cette joliesse à sa place.

Le charcutier n'est pas venu; de sorte qu'on a dû enterrer Toby, sans avoir su de quoi il est mort.

Le *Journal de Genève* relève le lugubre silence que la réponse des Alliés à l'Amérique garde au sujet des Arméniens. C'était bien la peine d'écrire vos ronflants articles, ô Barrès, au retour d'Asie mineure. Je me souviens de l'exaspération que m'avaient causée ces articles, à moi qui revenais aussi de là-bas. Il me paraissait que bien peu de bon sens suffisait pour comprendre combien notre œuvre et notre influence là-bas restaient précaires et incertaines, pour ne pas dire : désespérées.

Tout effort suffit lorsque le flot vous porte; mais quand la marée se retire, mais quand il faut lutter contre le flot... tout effort qui n'est pas suffisant devient ruineux.

21 *Janvier.*

Mathilde Roberty part ce soir. J'ai interrompu pendant qu'elle était là la rédaction de mes Mémoires. Il me tarde de m'y replonger. Je n'ai encore rien abordé, rien effleuré, de ce qui me les fait écrire. Peut-être m'attardai-je à l'excès à ces bagatelles du vestibule. Avec cela l'idée de la mort ne me quitte pas, et il n'est pas de jour où je ne me pose cette question : si brusquement, aujourd'hui même, dans une heure, tout de suite, il me fallait tout interrompre, qu'est-ce qui resterait, qu'est-ce qui paraîtrait, de tout ce que j'avais à dire ? A force de précautions, d'atermoiements, et avec cette manie de réserver toujours pour de plus dignes temps le meilleur, il me semble que *tout* encore reste à dire et que je n'ai fait jusqu'à présent que préparer. Et pourtant je n'ai aucune confiance dans la vie, dans ma vie; cette appréhension ne me quitte pas, de la voir finir brusquement... au moment où enfin je commencerais à oser parler franc et dire des choses essentielles et véritables. Rien ne doit plus m'en détourner.

22 *Janvier.*

Marie Macquin écrit à Em., en parlant de Ghéon son frère :

« Son zèle est admirable. Il m'a dépassée. Je m'essouffle à le suivre. »

L'*Action française* a naturellement escamoté, dans son récit de la dernière séance à la Chambre, l'intervention de M. Albani. Elle ne dit pas (ce que le *Temps* du même jour nous apprend) que « ce jeune député est parti au début de la guerre comme simple troupier, qu'il a fait un an et demi de front, a eu cinq citations à l'ordre du jour, notamment devant Verdun, a obtenu la croix de guerre; et de plus qu'il connaît à fond la Grèce, où il a résidé sept ans ». (C'est sur l'attitude du Gouvernement vis-à-vis de la Grèce qu'il interpelle.) Son discours, mesuré, clair et sans inutile éloquence, est de ceux qui peuvent le mieux éclairer l'opinion; un de ceux, par conséquent, qu'il importe d'escamoter si l'on veut conserver la direction de

celle-ci. L'interpellation de Pressemann, par contre, parfaitement ridicule et maladroite, est rapportée tout au long. Elle n'est d'aucune importance en elle-même, et la réponse de Briand a amené le vote à l'écartier tout aussitôt; mais elle est de nature à indisposer contre le Parlement : c'est toujours bon !

Si Valentine ou Ghéon, par exemple, avaient lu le discours d'Albani, nul doute qu'ils n'eussent été remués et que leur confiance en Briand n'en eût été quelque peu ébranlée. Mais c'est précisément pourquoi *l'Action* ne leur permet pas de le lire. Elle a raison s'il est bon que Briand reste au pouvoir; elle a tort s'il est à souhaiter qu'il cède la place. Mais c'est précisément là qu'est la question. Et jamais ces journaux ne cherchent à éclairer l'opinion; ils cherchent à la faire. Un lecteur comme Valentine est à leur merci. Il est évident que, si je ne connaissais cette séance à la Chambre que par *l'Action française*, je serais exactement du même avis que Valentine.

23 Janvier.

Devant Mathilde, de nouveau, cette même paralysie m'a pris, qui me fige, au piano, chaque fois que je me sens écouté. Ma mémoire même trébuche dès les premières mesures du morceau que je sais le mieux. En vain essayai-je les plus faciles préludes (en fa dièze mineur du premier cahier, et en ut mineur du second) que je jouais ces jours derniers de manière impeccable; rien ne sort de moi que d'hésitant, de saccadé, de confus; le piano même, sous mon jeu sans douceur, avait des sonorités exécrables; c'était le jeu d'un enfant de douze ans mal doué.

L'autre jour, devant Darius Milhaud, pareille inhibition lorsque je voulus lui indiquer le passage du *Scherzo* de Chopin auquel mes notes faisaient allusion.

25.

Travail, coupé de maux de tête, non très douloureux, mais gênants, et qui mettent ma patience à l'épreuve. Je sais à présent qu'il n'est pas prudent de vouloir travailler quand même, et qu'une fatigue profonde en pourrait résulter. Je temporise, je louvoie; je tâche de me persuader que le lendemain sera meilleur si je prends mon parti de lui sacrifier l'aujourd'hui. L'important est de ne pas perdre courage ni de se laisser assombrir.

Le temps où mon esprit, *lauter et munter*, naviguait sur un océan de gaieté...

30 Janvier.

Je reprends *Jean Christophe*; le *Buisson ardent*, où j'en suis arrivé et dont le début est certainement remarquable. Il m'apparaît parfois que ce livre barbare, mal équilibré, sans art, sans grâce et de qualités en apparence si peu françaises, reste ce qui a été produit en France de plus important, ou du moins de plus typique, par notre génération. Si je n'avais si mal à la tête, j'en écrirais davantage sur ce sujet.

1^{er} Février.

Je supprime de mes Mémoires, de cette première partie tout au moins, toutes les réflexions et considérations, grâce à quoi l'on acquiert la réputation de « penseur ». Elles ne me paraissent pas à leur place; et tout, pour moi, cède à la raison d'art.

C'est aussi là ce qui me fait supprimer, dans ma préface aux *Fleurs du Mal*, les quelques paragraphes que, d'abord, cédant aux invitations de Helleu, j'avais fini par y ajouter.

8 Février.

Nous sommes sous la neige depuis une dizaine de jours. Il ne dégele même pas dans le milieu de l'après-midi, et le vent a ramené la neige en si grande abondance au revers des talus que, dans le chemin qui les borde, on a dû creuser des tranchées. Toutes les routes en contre-bas sont comblées jusqu'au ras des champs à l'entour. Quand on suit la routine, on enfonce jusqu'au haut des cuisses; on disparaît; force est de marcher en plein champ, heureux encore si l'on distingue ses limites; passé quoi, l'on roule dans la fondrière. J'ai longuement contemplé hier soir, et j'ai emmené Em. voir le presque imperceptible mais continuel travail du vent sur la neige; toute la plaine est comme estompée par le mince voile de poussière de neige en mouvement; elle court au ras du sol comme fait le sable des dunes; le soleil couchant l'irisait.

Hier, été porter chez les Aubin deux gros fagots trop pesants pour les deux fillettes qui étaient venues les chercher. J'avais pris la brouette, mais la roue enfonçait dans la neige et j'ai eu quelque mal à arriver. Les trois autres

enfants, plus jeunes, étaient dans la pièce où la mère m'a reçu. Elle a fait beaucoup de manières parce qu'elle n'était pas coiffée, m'expliquant avec volubilité que la « rougeole » la forçait de porter ses cheveux défaits. Ils s'élargissaient autour d'elle comme une perruque de clown. Rien de plus sordide que cette demeure. Les enfants ont brisé six carreaux sur dix; on a tendu de la cretonne sur les vides.

Les trois petits sont accroupis, pieds nus, dans l'âtre où vivote un tout petit feu; ils sont teigneux, scrofuleux, rachitiques, mais trouvent tout de même moyen de sourire, d'un sourire moqueur; et tous trois, blottis l'un contre l'autre, comme une nichée de levrauts, on les sent presque douillettement enveloppés par la misère. Mme Hérouard prépare pour eux et leur porte un « pot-au-feu », que la pauvre idiote de mère ne saurait préparer elle-même avec la viande que Em. leur donne.

Cuerville. 27 Février.

Hier, retour de Paris, où j'avais été passer huit jours. Une dépêche de Jeanne m'avait appelé d'urgence, le gel ayant fait éclater une conduite d'eau dans la villa, inondé la cave, l'escalier de service, etc. . . Grande fatigue de tête au départ d'ici, vertiges, etc. . . La distraction de Paris m'a plutôt reposé. Certainement il était bon d'interrompre un peu mon travail et cette surtension d'esprit qu'il entraînait. J'ai poussé mes Mémoires jusqu'à la fin du chapitre quatre, c'est-à-dire à peu près cent quatre-vingts pages manuscrites de grand format oblong. Achevé la traduction du *Typhon* (il n'y manque plus que quelques pages) et appris par cœur quantité de fugues et de préludes. (*Clavecin bien tempéré; Inventions; Suites.*)

Mon principe était que rien ne repose mieux d'une fatigue qu'une fatigue différente; mais ici peut-être l'effort que j'exigeais de ma mémoire était-il trop voisin de celui de la traduction (qui fait appel également à la mémoire).

Quelques heures avant mon arrivée, on avait apporté à Em. un petit lièvre de trois semaines, qu'on avait trouvé dans la cour de ferme, blotti derrière un fagot. Em. pensait que je pourrais l'élever; mais j'ai gardé triste souvenir de mes expériences d'il y a quatre ans. J'ai pourtant essayé, avec une cuillère d'abord, puis avec un pèse-gouttes, de lui faire prendre un peu de lait tiède. Le levraut ne se

débattait pas, mais contractait sa gorge de sorte qu'on ne pouvait lui faire avaler presque rien. Je l'avais mis dans un panier à demi plein de paille de bois, près de ma chambre. Cette nuit, l'entendant bouger, je me suis levé pour essayer encore de le nourrir; et, tandis que je faisais tiédir mon lait au-dessus d'une bougie, j'entendis au dehors de singuliers cris d'animal, que je me suis persuadé devoir être des cris de hase. Il me vint à l'esprit que le petit levraut les entendait également et que c'était là ce qui le faisait ainsi s'agiter. Désespérant d'autre part de le nourrir, je suis sorti, l'emportant dans ma poche, et ayant escaladé la barrière close, l'ai remis à peu près à l'endroit où on l'avait découvert dans la journée. (Il était 2 heures du matin.) Que je voudrais savoir ce qu'il a pu faire ! La nuit était malheureusement très froide; ce matin le givre argenteait l'herbe; je crains qu'il n'ait pu échapper...

1^{er} Mars.

Extrême difficulté de me remettre au travail. Tout ce que j'ai écrit de mes souvenirs me semble, à y repenser, déplorablement *profane* et léger. Ce mouvement de pendule à quoi cède, malgré toute résolution, mon esprit, me replongerait dans l'extrême licence, si seulement les circonstances extérieures et mon état physique me permettaient plus d'exaltation. Il me paraît que j'étais niais et coupable d'incliner artificiellement mon esprit pour le disposer à comprendre mieux l'enseignement catholique. C'est là qu'est la véritable impiété. J'y reconnais cette *tendance à la vénération*, qui sans doute était une heureuse disposition de ma jeunesse, mais qui n'est plus de mise aujourd'hui; où je ne consens plus à voir que faiblesse, déplorable modestie, confiance inepte en la supériorité d'autrui, doute de soi, renoncement à ma propre pensée simplement parce que c'est la mienne, désaveu.

Il ne s'agit pas d'humilité devant Dieu, mais de cette humilité devant les hommes, qui a toujours été ma maladie secrète; que du reste je retrouve également chez Dostoïevsky et Baudelaire. Quelque chose que jamais ne pourra parvenir à comprendre un Francis Jammes par exemple, qui ne voit du danger que du côté de l'orgueil et ne connaît de la modestie que la grimace. (Cela vient de ce qu'il ignore et nie tout ce où il ne se montre pas supérieur.)

7 Mars.

Traversée d'une nouvelle région désertique. Jours atroces, désœuvrés, occupés uniquement à vieillir. Au dehors, vent glacé, pluie. La guerre.

Dans un énorme effort, j'extrais de moi, en quelques heures, une nouvelle page des Mémoires, pour laquelle en temps de joie, quelques instants eussent suffi. Et, comme un peintre qui craint de salir sa toile, je crois plus prudent de renoncer, pour un temps, et d'attendre une disposition meilleure.

Lecture du *Feu* de Barbusse; excellent tant qu'il consent à ne pas être intelligent; exécration dans les derniers chapitres, où il se pique de penser et incline les dialogues vers des fins qui sont comme ses conclusions sur la guerre. Il y a là des propos quasi mystiques d'un certain aviateur, qui sont à mourir. Évidemment c'est à cela que Barbusse tient le plus. Admirables, par contre, certains chapitres : « La Permission », « Volpatte et Feuillade ».

Lettres de M^{me} de Sévigné, qu'il m'a pris une irrépressible envie de relire, et que je viens d'acheter pour vingt-sept francs, dans l'agréable édition de Tschener, en onze volumes, à mon passage à Paris.

8 Mars. Soir.

Le pensée de la mort ne m'a pas quitté de tout le jour. Il me semble qu'elle est là, tout près, contre moi.

10 Mars.

Hier, après une journée un peu meilleure, où tout de même je parvins à travailler un peu, un bizarre vertige m'a pris vers le soir, à l'heure où j'allais monter me coucher — du reste sans nausées, et, si je puis dire, sans malaise, mais si violent que je doutais si je pourrais quitter le fauteuil où j'étais assis.

Ce matin me voici bien incapable de me tenir debout sur mes jambes; à l'essai que j'en ai fait, comme tout, autour de moi, chavirait, j'ai d'abord pensé rouler à terre et n'ai eu que le temps de me replonger dans mon lit — où j'écris ceci, plus pour occuper le temps que par besoin d'écrire. Je suis comme quelqu'un qu'on aurait saigné à blanc.

Paul A. Laurens, du temps que nous étions ensemble à

Biskra, me reprochait déjà de donner trop de sens à certaines paroles de l'Évangile, ou du moins d'adresser à chacun ce qui manifestement, disait-il, ne pouvait trouver à s'appliquer qu'aux prêtres; ce en quoi je ne sais s'il eût eu l'approbation de l'Eglise; pourtant je doute qu'il parlât de son chef. — Mais bien au contraire je n'ouvre jamais l'Évangile sans m'y sentir directement et individuellement interpellé, et j'estime qu'on n'entend rien à l'enseignement du Christ du moment qu'on en détourne ou diffère l'urgence.

C'est ainsi que, reprenant hier ma Bible depuis si longtemps délaissée, je tombe par hasard sur la rencontre du Christ et de la femme « possédée d'un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans ». Comment ne pas me reconnaître dans celle-ci « courbée et qui ne pouvait aucunement se redresser » ?

C'est dans mon carnet vert que je devrais écrire ceci; mais j'ai paresse de l'aller chercher; puis il y a trop longtemps que je n'y ai plus rien écrit.

Lundi.

Nuit hantée, désolée, ravagée par le fantôme de X. palpable presque, avec qui pendant deux heures je me promène ou dans les bras de qui je roule aux marches mêmes de l'Enfer. Et ce matin je me lève la tête creuse, l'esprit épars, les nerfs souffrants, et de facile accès pour le mal. Pourtant cette nuit je ne m'abandonnai pas complètement au plaisir; mais, ne bénéficiant même pas ce matin de cette répulsion qui le suit, je doute si ce semblant de résistance n'était pas pire. Avec le diable on a toujours grand tort d'engager la conversation, car, de quelque manière que l'on s'y prenne, il veut toujours avoir le dernier mot.

Mardi.

Équilibre à peu près reconquis. Assez bon travail. — Hier soir, grand dépit de comprendre, à travers un article de Sainte-Beuve, que je ne lis pas les lettres de M^{me} de Sévigné dans une bonne édition. Pourtant j'ai peine à la quitter et à attendre la grande édition de Paris pour la retrouver. Est-il rien de meilleur que ses réflexions sur la mort dans la lettre du 16 mars 1672 ? Cela est d'un tour inégalable.

Nous lisons le *Mr Britling sees it through* de Wells à haute voix.

22 Mars.

Jusqu'à la semaine avant-dernière, j'ai poussé aussi loin que j'ai pu la rédaction de mes Mémoires (conversation pathétique avec Albert Jalaguier — j'ai changé le nom — et les réflexions qui l'ont suivie). Mais il est un certain point de contention que je sais imprudent de dépasser. Je souhaite une diversion qui m'arrache à moi-même pour un temps, à ma table de travail, à mon piano où ma mémoire est également excédée par l'effort que je lui demande. J'avais décidé de partir pour Paris, mais diverses raisons m'ont retenu de jour en jour — dont l'ennui de laisser Em. seule ici. Alors, depuis une semaine, jour après jour, je patiente et m'impatiente, ni n'osant travailler sérieusement, ni ne pouvant suffisamment me distraire. Le temps est affreux; l'air glacé; depuis deux jours, il neige.

Je lis avidement du Sainte-Beuve avec un ravissement inégal — découvrir sa profession de foi, si importante (ou plus exactement son programme), dans la seconde partie de son article sur Chateaubriand (*Nouveaux Lundis*)

23 Mars.

Abondante chute de neige cette nuit. Angoisses à songer à nos soldats sans abri par suite de ce recul allemand, qui, plus on le considère, paraît toujours plus... Mais je m'étais promis de ne plus parler ici de la guerre. Ce matin, le ciel est radieux. Je quitte Cuverville à 4 heures; sans trop savoir où je vais — et laisse ici ce carnet.

Lettre de Ghéon des plus touchantes. Mais, malgré quelques rares et timides velléités, mon âme reste inattentive et fermée — trop amoureuse de son péché pour consentir à s'acheminer sur la route qui l'en éloigne.

Voyage à Toulouse (Bagnols-de-Grenade).

Carcassonne.

Les Sources.

19 Avril.

Retour à Cuverville, par le courrier de la poste, hier soir vers 4 heures. Écrit aussitôt à Van Bever (gardé copie), lui demandant de remplacer l'article sur Th. Gau-

tier et Baudelaire, péniblement extrait de ma conférence pour les besoins de sa revue, par la *Préface aux « Fleurs du Mal »* (réédition de Pelletan) dont je suis assez satisfait.

Ce matin temps splendide — enfin.

Le petit André Allégret. L'enfant le plus *born in exile* que je connaisse. Contraint à l'hypocrisie. L'École du Mensonge. Que de traits, en lui, me demeurent mystérieux ! Je lui demandais ce qu'il souhaitait d'être plus tard. Avec une conviction profonde, il m'a répondu : « Ambassadeur. »

Je crains que mon étonnement, mal dissimulé, ne l'ait froissé.

Revu et réétudié la *Sonate pathétique* — dont certain passage m'obséda durant presque tout mon voyage. Sur un bon piano, je la jouerais à présent de manière à me satisfaire ; mais le pathos de Beethoven me touche aujourd'hui beaucoup moins que la contemplative adoration de Bach.

Dans quel traquenard ai-je été donner hier soir ! J.-E. Blanche, chez qui je déjeunais avec la charmante princesse Murat (une des seules *dames* que j'aurais, je crois, plaisir à fréquenter) me dit :

— Venez donc ce soir chez Boylesve ; il sait que vous êtes à Paris et ça lui fera plaisir de vous voir.

Vers 5 heures, je sonne à sa porte. Dans l'antichambre déjà un amas de manteaux soyeux m'avertit ; je demande au vieux domestique s'il y a du monde.

— Pas beaucoup.

— Des dames ?

— Quelques dames. — Et comme je fais mine de repartir : « Bah ! Monsieur en a vu bien d'autres ! » puis, sans s'arrêter à mon hésitation, il m'introduit — je devrais dire : me pousse — dans le salon. Me voici tombant en pleine réunion de caillettes ; elles étaient dix, et Boylesve seul homme, au milieu.

« Vous connaissez, me dit-il, toutes ces dames » ; et vaguement il me nomme, auprès de M^{me} Boylesve qui s'empresse vers moi : M^{me} Mühlfeld, M^{me} Paul Adam, M^{me} Capiello, M^{me} Blanche, M^{me} Chaumeix, M^{me} Edmond Jaloux, etc.. J'ai mon costume de voyage, de gros

souliers jaunes, un col de la veille, pas de manchettes... M^{me} Mühlfeld néanmoins s'empare aussitôt de moi et me contraint d'être *trop* aimable, par crainte d'être impertinent. On prend le thé; on parle à demi-voix par petits groupes; par instants on surprend sur un ton un peu plus élevé quelque niaiserie débitée d'une voix très douce. Jaloux entre, déjà plein d'assurance et solidement enraciné dans Paris. Quelques dames s'en vont et la conversation devient générale; c'est-à-dire qu'on se met à parler de religion. On demande, comme aux petits-jeux :

« Et vous, Madame, est-ce que vous croyez en Dieu ? »

Jaloux déclare que, lui, il ne croit pas à Dieu, mais au pape; et plusieurs fois de suite il répète : « Oui ! Moi je ne crois pas à Dieu, mais au pape. Je vous ai dit, Madame, que ce n'est pas à Dieu que je croyais, mais au pape. »

Il faut avoir échappé quelque temps aux salons de Paris, pour, y replongeant brusquement, en sentir bien l'inanité.

A l'entrée de Jaloux, un mouvement s'était produit parmi ces dames; toutes changèrent de place comme au jeu de la « mer agitée », de sorte qu'au moment de prendre congé je ne fus plus capable de les reconnaître et serrant ou baisant des mains au hasard, ou négligeant d'en serrer d'autres, sans doute fis-je nombre d'impairs. Mais quoi ! rien de plus uniforme et de plus convenu que le ton des voix, les mises, les attitudes, l'arrangement de ces robes, de ces chapeaux, de ces sourires.

21 Avril.

Je plonge dans la traduction d'*Antoine et Cléopâtre* avec ravissement. Apporté les dernières retouches à la dactylographie du *Typhon* (première partie).

25 Avril.

Bon travail (exclusivement traduction d'*Antoine et Cléopâtre*), et piano. Je commence à revoir les pièces d'Albeniz que j'avais apprises par cœur l'an passé.

Revu tout le premier cahier des *Sonates* de Beethoven. Je ne sais pourquoi aujourd'hui on fait mine de dédaigner les premières; certaines sont d'un jaillissement irrésistible, d'une nouveauté et d'une vérité d'accent qui culbute les objections. Mais je prends le pathos et les redites en horreur.

29 *Avril*.

Travail régulièrement bon ces derniers jours. Traduit trois grandes scènes d'*Antoine et Cléopâtre* en y prenant l'intérêt le plus vif. Revu et perfectionné les pièces d'Albeniz. — Puis brusquement, hier après-midi, reprise des vertiges et du mal de tête. Va-t-il falloir de nouveau me raccrocher à ce carnet ?

30 *Avril* ou 1^{er} *Mai*.

Écrit hier à Copeau; aujourd'hui, à Conrad. L'air tiédit et le ciel est splendide. Comme je me sentirais jeune encore, si je ne savais pas que j'aurai bientôt cinquante ans ! — Mais l'angoisse des événements nous tient à la gorge; je m'interdis d'en parler, mais je ne puis penser à rien d'autre.

Nous continuons à lire *Britling* à haute voix.

Dans les dernières semaines de 1914, déjà j'écrivais sur un de mes carnets : Il y a de grandes chances si la guerre se prolonge, comme certains prétendent, plusieurs années, qu'en fin de compte chaque pays se retrouve sur ses frontières respectives, exténué.

Il faut tout de même une certaine dose de mysticisme — ou de je ne sais quoi — pour continuer à parler, à écrire, quand on sait qu'on n'est absolument pas écouté.

Du haut en bas, et à partir du sol, je ne vois que négligence, inconscience et improbité. Parmi quoi le simple honnête homme fait figure de héros — ou de jobard.

Le sentiment du devoir, ou pour parler plus laïquement : de la loi, s'est à ce point relâché, qu'une seule application de celle-ci un peu stricte ferait crier à la tyrannie. Quoi de plus dérisoire que ces mots : « la mise en vigueur » d'une loi.

Le plaisir de corrompre est un de ceux qu'on a le moins étudié; il en va de même de tout ce qu'on prend d'abord soin de flétrir.

3 *Mai*.

Tout le rayonnement de l'azur ne désassombrit pas ces journées, La déconvenue de la dernière offensive, en

vain dissimulée par la presse, pèse d'un poids affreux sur le pays...

Je crois de moins en moins que la décision puisse être obtenue par les armes. Depuis la révolution russe il me paraît nettement que cette énorme guerre va être elle-même avalée par les questions sociales. Je ne désespère plus de voir l'Allemagne en république.

— Mais alors, l'Angleterre aussi ?

— En république tous les États d'Europe ; et la guerre ne finira pas autrement. Car ni l'Allemagne ne triomphera de nous, ni nous ne triompherons de l'Allemagne ; et même, triomphant d'elle, nous ne ferons jamais que nous ne soyons plus éprouvés encore par notre triomphe qu'elle par sa défaite. La question est aujourd'hui : jusqu'à quand mourra-t-on pour ne vouloir point admettre cela ?

Il entre, dans la résistance des peuples, beaucoup de vertu et certes de la plus admirable, mais aussi de l'entêtement et même un peu de sottise. Il est beau de vouloir périr, et de préférer de périr pour ne point résigner sa vertu. Mais il est absurde de ne pas comprendre qu'on meurt. C'est aussi bien pourquoi se précipitent aujourd'hui dans le mysticisme tant d'âmes que la raison accule et qui ne sauraient différemment lui échapper.

Arrivée à Paris. 5 Mai. Samedi soir.

... Un pareil calme, je ne l'avais plus connu depuis des mois, des années. Il faut un véritable raisonnement pour ne pas appeler cela du bonheur. Si seulement je n'avais pas été réveillé plusieurs fois dans la nuit par les désordres de la villa (fuites d'eau, portes battantes, etc.), si seulement j'avais pu dormir tout mon saoul — il me semble que je me serais réveillé rajeuni de dix ans. Même après cette nuit médiocre je ne ressentais aucune fatigue particulière ni surtout ce désarroi profond de l'esprit et de la chair qui suit presque toujours les satisfactions imparfaites.

Merveilleuse plénitude de joie.

19.

Je me retiens de parler de l'unique préoccupation de mon esprit et de ma chair...

Sensible diminution de vertu ces jours derniers, résultant d'une assez forte grippe, qui comme toujours traîne, traîne et dont à peine enfin je viens à bout.

Je songeais à Ghéon avant-hier, quand il est venu me voir. Sans l'attendre précisément, je savais qu'il espérait une permission prochaine. Il me parle longuement de cette dernière offensive, et prolonge sa visite jusqu'au retour de Em.. Puis viennent Jeanne (et les enfants), et devant elles, parmi l'affairement du thé qu'on prépare et qu'on sert, Ghéon recommence, beaucoup moins bien, son récit.

Ghéon a pris un air de ressemblance avec le brave curé de Cuverville. Cette ressemblance nous frappe à la fois Em. et moi. Mêmes intonations; même attention un peu distraite et bienveillante; mêmes approbations provisoires; mêmes retraits; même indéfinissable absence.

Nous n'avons abordé ce jour-là aucun des problèmes qui se sont dressés entre nous.

Mais bien hier — où, plus d'une heure durant, j'ai opéré sur notre amitié toutes ces respirations artificielles et tractions de la langue, qu'on a coutume de pratiquer sur les noyés qu'on tente de ramener à la vie. Et tout à la fois je m'efforçais de lui persuader et me persuader à moi-même que nous pensions encore de même, et pourtant de ne concéder rien que je dusse ensuite rétracter.

Après cette conversation, j'y vois un peu plus clair, il me semble : c'est que les Saints sont toujours d'abord contre l'Eglise. Mais contre l'Eglise il n'y a moyen que d'avoir tort; il faut en prendre son parti d'avance et accepter d'être vaincu. L'Eglise ne connaît pour saint que le soumis. Il va sans dire.

Cela est monstrueux comme la Germanie, et organisé d'une manière semblablement inexpugnable. Tout cela par précaution et besoin de sauvegarder les intérêts matériels. Le catholicisme tout à la fois condamne la société, mais compose avec elle...

J'arrête... *ab irato*.

Je me raidis contre le chagrin, mais il m'apparaît par instants que Ghéon est pour moi plus perdu que s'il était mort. Il n'est ni changé, ni absent; il est confisqué.

6 Août.

Assez d'attaque (je me sens) pour prendre le train de 6 heures 50 du matin. De Berne j'enverrai une dépêche à Rivière m'annonçant à 5 heures du soir, soit en avance de trois heures sur le train qui devait d'abord m'amener.

C'est que le *camping* Chanivaz prend fin cinq jours plus tôt qu'on ne m'avait annoncé, et je compte jalousement les heures qui me séparent de M... J'aurais quitté Paris trois jours plus tôt, si j'avais su.

Ciel bas, gris; pluie. Il fait presque froid.

* * *

De Genève à Engelberg.

Encore qu'il soit trop silencieux, j'aime de voyager avec Fabrice. Il dit, et je l'en crois, qu'il se sent à 48 ans infiniment plus jeune qu'il n'était à 20. Il jouit de cette rare faculté de repartir à neuf à chaque tournant de sa vie et de rester fidèle à soi en ne ressemblant jamais à rien moins qu'à soi-même.

Aujourd'hui qu'il voyage en première (ce qui ne lui est plus arrivé depuis longtemps), dans de nouveaux habits d'une coupe insolite et sous un chapeau qui lui va prodigieusement bien, il s'aborde avec étonnement dans la glace, et se séduit. Il se dit : « Nouvel être, aujourd'hui je ne veux rien te refuser ! » Pour s'être offert une boîte de fines cigarettes orientales, le voici qui se sent aussitôt plus milliardaire que Barnabooth. Cieux ! qu'il fait beau. De s'être comprimé ce matin pour la pluie, il éclate. Unique dans cette vide région des « premières » suisses, il arpente le couloir avec des airs dominateurs, — favorisés par l'écriture allemande qui sévit depuis qu'il est sorti du Valais.

Engelberg. 7 Août.

Il m'avoua qu'il avait éprouvé d'abord, à revoir Michel à Chanivaz, une déception singulière. Il ne le reconnaissait presque plus. Après à peine un mois d'absence, se pouvait-il ? La crainte de voir l'adolescent grandir trop vite tourmentait incessamment Fabrice et précipitait ses amours. Il n'aimait rien tant en Michel que ce que celui-ci gardait encore d'enfantin, dans l'intonation de sa voix, dans sa fougue, dans sa câlinerie, et qu'il retrouva peu de temps après, tout éperdu de joie, lorsque tous deux, au bord du lac, l'un près de l'autre s'étendirent. Michel, qui vivait le plus souvent le col largement ouvert, s'était engoncé ce jour-là dans je ne sais quel col-carcan qui modifiait jusqu'à son attitude;

et c'est pourquoi Fabrice ne le reconnaissait pas d'abord. Puis il faut avouer que Michel déjà s'était laissé profondément marquer par la Suisse. Et Fabrice se prenait à détester ce je ne sais quoi de rauque et d'empesé qu'apporte l'Helvétie à tous les gestes, à toutes les pensées. Faute de quoi l'on aurait pu se croire à Oxford ou en Arcadie.

9 Août.

Michel était à l'âge où l'on ignore encore presque tout de soi-même. Son appétit s'ouvrait à peine et ne s'était pas encore mesuré à la réalité. Sa curiosité ne semblait tournée que du côté des barrières; c'est l'inconvénient d'une éducation puritaine, dès qu'elle s'applique à qui supporte mal d'être borné.

L'âme de Michel offrait à Fabrice des perspectives ravissantes mais encore encombrées, lui semblait-il, par les brumes du matin. Il fallait pour les dissiper les rayons d'un premier amour. C'est de cela, non de l'amour même, que Fabrice sentait qu'il pourrait être jaloux. Il eût voulu suffire, tentait de se persuader qu'il aurait pu suffire; il se désolait à penser qu'il ne suffirait pas.

Lucerne. 10 Août.

Quelle propreté, partout! On n'ose pas jeter sa cigarette dans le lac. Pas de graffitti dans les urinoirs. La Suisse s'en enorgueillit; mais je crois que c'est de cela précisément qu'elle manque : de fumier.

Au matin. Genève, sur un banc des Bastions.

Une des particularités de l'esprit de Fabrice les plus déconcertantes pour le voisin (je veux dire : le compagnon, quel qu'il fût, de l'heure présente) était de s'échapper sans cesse à lui-même. — A soi-même? Non; je dis mal : Mais d'échapper aux circonstances. Sans résolution ni défi, son âme entière glissait outre, et l'événement ne parvenait à le saisir non plus que Jason à captiver Protée. L'adversité l'exaltait plutôt; il ne cédait qu'à la fatigue; mais il était souvent fatigué.

Saas Fée. 19 Août.

Je m'efforce de lire le *Journal intime* de Tolstoï, que j'ai fait venir ici sur les conseils de Igor Stravinsky — mais je n'y prends aucun plaisir, n'en tire aucun profit.

21 Août.

Mon esprit amoureux de tout, même de la laideur...
Ils vont toujours au plus facile, et même le désir
ne les pousse pas loin en avant.

Je crois que l'apparence tendre de Michel couvre une
nature insoumise, répondeuse, et toujours prompte à
se rebeller. On obtient de lui difficilement ce qu'il
n'accorde point par amour.

Certains jours cet enfant prenait une beauté surprenante; il semblait revêtu de grâce et, comme eût dit alors Signoret, « du pollen des dieux ». De son visage et de toute sa peau émanait une sorte de rayonnement blond. La peau de son cou, de sa poitrine, de son visage et de ses mains, de tout son corps, était également chaude et dorée. Il ne portait sur lui ce jour-là, avec sa culotte de bure, très courte et béante au-dessus des genoux, qu'une chemise de soie rouge aigre, violacée, foisonnant au-dessus de la ceinture de cuir et qu'il laissait ouverte sur son col où pendait un collier d'ambre. Il était pieds nus, jambes nues. Un petit calot de scout maintenait en arrière des cheveux qui sinon fussent retombés mêlés sur son front, et, comme par défi à son air enfantin, il tenait au bec la pipe de bruyère à bout d'ambre que venait de lui donner Fabrice et qu'il n'avait encore jamais fumée. Rien ne dira la langueur, la grâce, la volupté de son regard. Fabrice, durant de longs instants, perdait, à le contempler, conscience de l'heure, des lieux, du bien, du mal, des convenances et de lui-même. Il doutait si jamais œuvre d'art avait représenté rien de si beau. Il doutait si la vocation mystique de celui qui naguère l'accompagnait et le précédait au plaisir, eût tenu ferme, et sa résolution vertueuse, devant une invitation si flagrante, ou si, pour adorer pareille idole, l'autre ne se fût pas refait païen.

* * *

Le terrain que nous avons conquis par escalade, ils croient nous imiter en s'y avançant de plain-pied, mais il me semble que par là-même quelque chose de notre

joie leur est refusé. Ah ! qu'il me tarde de reparler d'eux avec vous ! Comme pour me défendre de les trop aimer, c'est leur procès que je veux faire. Mais qu'il est difficile de s'en prendre à l'indécis, l'inéclos.

J'en viens à douter parfois si ce que j'aime ici ce n'est point tant la musique que l'étude du piano, et si ne m'y pousse pas surtout le besoin de mener à perfection quelque chose.

19 *Septembre.*

Rentré à Cuverville hier dans la nuit. Retour de Beuzeville en voiture; contemplé durant tout le trajet le ciel admirablement étoilé dont jamais peut-être l'immensité ne m'avait paru si sensible.

Journée mal employée; n'ai rien écrit que quelques lettres; rien lu que quelques spécieuses strophes de la *Délie* qui vient de paraître dans la collection des *Textes français*, et quelques pages de la *Tentation* dans l'édition que j'ai achetée pour Éric Allégret.

Les phrases de la *Tentation* me paraissent aussi belles qu'au premier jour, mais la plus belle forme du style me touche aujourd'hui moins que sa limpidité et que le mouvement de l'âme qui paraissent à travers les mots. La préface de Faguet n'est pas mauvaise; si j'avais à en écrire une, je m'appliquerais à y faire ressortir la parenté d'*Antoine* et de *Bowvard et Pécuchet*, qui me paraît tout de même plus importante que celle d'*Antoine* et du *second Faust*.

20 *Septembre.*

Que me sert de reprendre ce journal, si je n'ose y être sincère et si j'y dissimule la secrète occupation de mon cœur ?

21 *Septembre.*

Vertige presque incessant tout ce jour. Mais assez bon travail — si l'on peut appeler travail le déblayage d'un amoncellement de correspondance. Lettres à Albert, à Lady Rothermere qui traduit mon *Prométhée*, à Ida Rubinstein au sujet du traité à conclure pour la traduction d'*Antoine*, etc., etc.. Je lis le premier des *Portraits* de W. Pater (Watteau) avec le plaisir le plus vif, qui s'accompagne inmanquablement d'un désir de traduire.

Qu'il fait beau ! Le ciel est pur. Mon esprit prend essor et plane dans l'air tranquille. Tout à la fois je pense à la mort et je ne puis me persuader qu'il ne me reste plus qu'un nombre limité d'étés à vivre. Ah ! combien mes désirs ont peu diminué, et que j'aurai de mal à les réduire. Je ne puis consentir à mettre au passé mon bonheur. Et pourquoi ? Jamais je ne me suis senti plus jeune et plus heureux que le mois dernier — au point que même je ne savais rien en écrire. Je n'eusse pu que balbutier...

23.

L'état de joie dans lequel j'ai vécu plus d'un mois m'a fortifié sans doute et m'a redonné confiance. J'aurais voulu pouvoir me replonger sitôt après dans le travail. Depuis mon retour je n'ai guère pu que écrire des lettres, des lettres, des lettres. Chaque courrier m'hypothèque à neuf. Traduction en anglais du *Prométhée* (à revoir), en espagnol de *la Porte Étroite*. Droits pour ma traduction d'*Antoine* à débattre ; à étudier la proposition d'une traduction de Locke et des traducteurs nouveaux qui se proposent pour Conrad. — Cette année aura vu paraître mon édition des *Fleurs du Mal*, ma réimpression de *l'Immoraliste* et celle des *Nourritures*. Le peu de succès que voici vaut-il le dérangement qu'il me coûte ?

J'ai recommencé de beaucoup souffrir des nerfs tout aujourd'hui. Ce soir je me suis décidé à lire à Em. les pages de Mémoires écrites à Paris au commencement de l'été. — Assez satisfait par certains passages ; mais le mot vient souvent trop en avant, et marque trop mon souci de bien écrire.

Je voudrais à présent une façon de parler plus abrupte, moins complaisante. Je ne puis songer à m'y remettre tant que Cuverville ne se sera pas vidé de ses hôtes ; j'aspire à m'y retrouver seul avec Em., comme l'hiver passé.

24 Septembre.

Temps splendide ; mais les maux de tête reprennent. Écrit ce matin une page de Mémoires (la mort d'Anna), mais je ne parviens pas à me remettre sérieusement au travail. Mieux vaut reporter à plus tard, résolument. Je pars demain pour Offranville.

25 Septembre.

Blanche m'emmène dans sa chambre, pour le distraire tandis qu'il se rase et achève sa toilette. Il s'éponge le visage avec des tampons de coton hydrophile qu'il sort d'un grand fourreau de métal. Il me prie de lui frotter le dos avec une serviette mouillée et savonneuse : « Tenez, là, entre les épaules; je ne peux pas y atteindre. C'est ma femme qui me frotte tous les matins. Mais puisque vous êtes là... » Et tandis que je l'étrille, il me rédit l'indignation de Barrès devant ma *Préface aux « Fleurs du Mal »*.

26.

A Dieppe en auto. Remonté la vallée du Polet jusqu'à un campement de Cafres (?). Il est 6 heures; la journée de travail achevée, c'est l'instant des jeux. Prodigieuse animation dans la prairie que borde la route. À côté d'une partie de football, une ronde bizarre s'organise au son d'instruments de fortune. Et, tout autour, le paysage normand recule et s'efface devant cette évocation torride du désert... Quel doux sourire ont ces noirs féroces ! Une sympathie presque animale entraîne vers eux les profondeurs les plus secrètes de mon être, tandis que leur musique élémentaire anéantit voluptueusement ma pensée.

28 Septembre.

La *Revue de Paris* du 15 septembre annonce les romans qu'elle se propose de faire paraître. Escamotage du *Typhon*. Mon geste le plus naturel serait de le retirer, comme j'avais fait pour *la Porte Étroite*; mais je suis le conseil de mes hôtes et de M^{me} Mühlfeld, et j'écris à Marcel Prévost, le priant de me dire ses intentions.

Paris. 1^{er} Octobre.

Retour de Dieppe hier avec M^{me} Mühlfeld. Dans le train, lui ai donné à lire, pour occuper la longueur du trajet, le *Prométhée* qu'elle ne connaissait pas encore et dont je trimbalais un exemplaire pour corriger la traduction de Lady Rothermere. A chaque page, pâmoison de M^{me} Mühlfeld qui naturellement déclare qu'elle n'a jamais rien lu de plus beau.

Été à la gare de l'Est à la rencontre des Elie Allégret. Passé la nuit dans l'hôtel en face de la gare Saint-Lazare,

où j'avais dû prendre une chambre; par grande impossibilité de me faire conduire aussitôt à Auteuil. Le lendemain matin (hier) à la gare de l'Est pour ressaisir les quatre cents kilos de bagages qu'on y avait laissés la veille. Couché à la villa.

Aujourd'hui temps glorieux. Mon ciel intérieur est plus splendide encore; une immense joie m'attendrit et m'exalte.

- 22 Octobre.

Rentré hier à Cuverville.

J'ai vécu tous ces temps derniers (et, somme toute, depuis le 5 mai) dans un étourdissement de bonheur; de là ce long espace vide dans ce carnet. Il ne reflète que mes nuages.

25 Octobre.

Je ne m'y méprends pas : Michel m'aime non tant pour ce que je suis que pour ce que je lui permets d'être. Pourquoi demander mieux ? Jamais je n'ai pris plus de plaisir à vivre; ni le goût de la vie ne m'a paru plus délicieux.

Je n'ai pas encore poussé plus avant mes Mémoires, mais je reporte sur le cahier oblong la partie (chapitre VII) que je n'avais pas encore mise au net. Je me suis remis à la traduction d'*Antoine* — et surtout j'ai écrit des lettres, un tas de lettres en retard qui me bouchaient l'horizon. Je lis *Phèdre* aux petites. Le soir je prolonge ma veillée dans mon lit, jusqu'à minuit (depuis trois nuits et ne m'en suis pas trouvé mal), lisant, déchiffrant avec peine le livre envoyé par W., *Sons o' Men* de G. B. Lancaster — livre assez remarquable, mais écrit dans un jargon néo-zélandais quasi incompréhensible pour moi.

28 Octobre.

Excellent travail. Joie; équilibre et lucidité. Je lis entre temps l'*Histoire de la Littérature française classique* de Brunetière (relecture) avec un vif intérêt; et le soir, aux petites, les *Fourberies de Scapin*.

Il me tarde d'avoir achevé de recopier le chapitre VII de mes Mémoires, pour pouvoir pousser de l'avant.

29 Octobre.

Lettre à Guillaume Lerolle en réponse à sa traduction de Santayana :

« ... Jusqu'à présent je ne voyais guère que deux attitudes possibles en face des grands philosophes germains : ou les prétendre responsables de cette guerre (comme Louis Bertrand, et de nombreux imbéciles), ou les y opposer (et j'avoue que c'est assez ma façon de voir). La position que prend Santayana est ingénieuse; il fait preuve d'une largeur et d'une souplesse d'esprit singulières; et, s'il n'arrive pas à me persuader tout à fait que Nietzsche se soit fourré le doigt dans l'œil, c'est après tout qu'il n'en est pas si convaincu que ça lui-même.

» ... Il n'est, hélas, pas encore prouvé que ces grands auteurs qu'il *discrédite*, conduisent l'Allemagne à la ruine (en admettant qu'elle s'inspire d'eux aujourd'hui). Je tiens pour assuré qu'après la guerre nous précipiterons sur ce qui est allemand — surtout si nous sommes vainqueurs — et comprendrons que rien ne magnifiera plus notre victoire que de magnifier notre ennemi. Nous nous pencherons sur lui avec la plus grande curiosité — et c'est alors seulement que commencera en France l'influence de Nietzsche — comme celle de Goethe n'a commencé qu'après 70 et malgré tout ce que Barbey d'Aureville a pu écrire contre lui. Je crains que, dans dix ans d'ici, certains sourires de Santayana ne prêtent un peu à sourire. »

30 Octobre.

Je me repose avec Keats, reprenant ses lettres avec infiniment de joie : « Better be imprudent moveables than prudent fixtures. » (*Lettres*, II, p. 80.)

Jamais je n'ai moins aspiré au repos. Jamais je ne me suis senti plus soulevé par cet excès des passions dont Bossuet fait l'apanage de la jeunesse, dans cet admirable *Panegyrique de saint Bernard* que je relisais ce matin. L'âge ne parvient pas à vider ni la volupté de son attrait, ni le monde entier, de son charme. Au contraire, j'avais le dégoût plus facile, à vingt ans, et j'étais moins content de la vie. J'embrassais d'une étreinte plus timide; je respirais moins fort, et je me sentais moins aimé. Peut-être aussi que je me souhaitais mélancolique; je n'avais pas encore compris la supérieure beauté du bonheur.

31 Octobre.

Personnage de drame; le bâtard méprisé, qui découvre qu'il est fils de roi. Son rétablissement au-dessus de ses frères, fils légitimes.

Personnage de roman : celui à qui les médecins ne donnent plus qu'un an à vivre. Et au bout de cette année il se trouve ruiné, mais mieux portant que jamais — et résolu, ayant pris *l'habitude du bonheur* (non-préoccupation du lendemain).

1^{er} Novembre.

Par instants il m'apparaît, et comme dans un éclaircissement soudain, que je n'ai plus que peu de temps à vivre; et que c'est pour cela que je prends à tout ce que je lis un tel intérêt, que toute chose que je vois me paraît si belle et que je goûte à vivre tant de joie.

J'ai reçu de Michel, hier, une lettre d'une fantaisie et d'une grâce exquises dont toutes mes pensées restent ensoleillées. La moitié de la journée à été donnée, hélas ! à la correspondance. Lu beaucoup d'anglais (Santayana, chapitre sur Browning, sur le platonisme des poètes italiens, et sur l'irréligion de Shakespeare, dans *Poetry and Religion*, que m'a prêté Guillaume Lerolle; et le *Simon the Jester* de Locke); avancé la mise au net des Mémoires; revu un chapitre de la traduction de *End of the Tether*.

Lu ce soir aux petites quelques pages du *Panegyrique de saint Bernard*.

Éducation, c'est délivrance. C'est là ce que je voudrais apprendre à M..

3 Novembre.

Moins peintre que musicien, il est certain que c'est le mouvement, de préférence à la couleur, que je souhaitais à ma phrase. Je voulais qu'elle suivît fidèlement les palpitations de mon cœur.

6 Novembre.

Lu l'admirable portrait de La Harpe dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Nombreux chapitres de Santayana (*Poetry and Religion*). J'abandonne *Simon the Jester* qui d'abord m'avait ravi, mais dont la compagnie lasse vite. Reçu les *Écrits nouveaux* (premier numéro) où paraît un

fragment de ma conférence sur Gautier et Baudelaire. Tout ce qui n'a pas resservi dans ma *Préface aux « Fleurs du Mal »* m'apparaît assez médiocre. Médiocre la revue tout entière et exécration le venimeux dialogue d'André Germain contre J. E. Blanche. Je prie le directeur (dont le nom m'échappe à présent) de supprimer mon nom de la liste des collaborateurs.

Beaucoup poussé la traduction de Shakespeare. Écrit des tas de lettres.

8 Novembre.

Valentine et les deux petites (et une douzaine de malles) nous ont laissés hier. Immense joie de me retrouver enfin seul avec Em..

Semblable aux « esprits boiteux » de Pascal, Val. irrite parce qu'elle croit que c'est vous qui boitez. Elle me tient pour ergoteur parce que je ne supporte pas l'illogisme; mais, comme bien des femmes, elle ne supporte pas d'être redressée. La conversation avec elle n'est plus qu'une défense de positions; il suffit que l'on touche aux siennes, fût-ce en ami, pour qu'elle attaque les vôtres, ou ce qu'elle croit les vôtres. Au bout de quelques jours de ce régime, j'ai la tête aux champs, la cervelle aux abois, et durant les repas n'aspire qu'à me retirer dans ma chambre — ou à fuir Cuverville, n'étaient les leçons de piano de la petite.

On sent qu'elle ne saisit jamais une idée d'une étreinte plus sûre qu'elle ne fait cette quantité de noms propres que jamais elle ne parvient à prononcer convenablement.

12 Novembre.

Travail continu; mais j'ai lâché la rédaction et la mise au net des Mémoires pour me donner tout à la traduction. J'épouse avec ravissement le texte de Shakespeare, et suis extrêmement satisfait de certaines pages.

Sorti hier et aujourd'hui pour la première fois depuis mon retour.

Relu les dernières épîtres de Boileau —

On voit sous les lauriers haleter les Orphées

— et, chaque soir, quelques pages des *Oraisons funèbres* de Bossuet. Je doute s'il a jamais rien écrit de plus

beau que les phrases sur la Réforme, au début de l'*Oraison funèbre de Henriette de France* :

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme, etc..

Revu ma traduction de Whitman, et écrit un tas de lettres.

J'apprends l'assommante petite sonate en fa (en forme de menuet) de Beethoven — par mortification, et son finale en forme de toccata. Beaucoup d'exercices de trilles avec, tout de même, quelques progrès sur l'an passé.

J'ai contemplé longuement ce matin la lutte d'un bourdon contre une fleur de mufler qui ne voulait pas livrer son miel. L'insecte assaillait tout le pourtour de la corolle, le lardait, le mordait, le lacérait enfin avec une rage impuissante d'abord, puis triomphante enfin...

Depuis plus de huit jours j'attends une lettre de M., avec une impatience angoissée.

16 Novembre.

La pensée de la mort me poursuit avec une obstination singulière. A chaque geste que je fais, je calcule : combien de fois déjà ? Je suppose : combien de fois encore ? et je sens, plein de désespoir, se précipiter la révolution de l'année. C'est aussi qu'à mesurer qu'autour de moi l'eau se retire, ma soif augmente et que je me sens d'autant plus jeune qu'il me restera moins de temps pour le sentir.

18 Novembre.

Les lignes ci-dessus pourront paraître prophétiques si je dois mourir avant peu ; mais j'en serai bien honteux s'il m'est donné de les relire dans quinze ans. Si je pouvais ignorer, oublier mon âge, combien je m'en apercevrais peu ! Je devrais ne me le redire que pour me pousser au travail.

Un peu fatigué ces derniers jours, dormant moins bien. Un peu excédé aussi par ce travail de traduction et de revision de traductions d'autrui, qui prend à peu près tout mon temps. J'espère m'être débarrassé de cela avant la fin de l'année (avant même mon prochain départ

pour Paris, peut-être) et pouvoir m'occuper uniquement des Mémoires.

Un des fils Hérouard, le plus jeune de ceux qui sont sous les drapeaux, vient de se faire tuer. Em. a été ce matin à Cuverville assister au service funèbre du vieil adjoint de Georges, le père Crochemore. Comme on s'apprêtait à quitter l'église, une vieille femme a commencé de crier sur un ton de voix suraigu :

« V'la l'bon Dieu ! V'la l'bon Dieu ! »

Em., qui a horreur des fous, s'est enfuie terrifiée, cependant que sa voisine la rassurait :

« N'ayez crainte, Mame Gille ! ça la prend comme ça chaque fois. »

Et longtemps nous nous amusons à imaginer la panique provoquée par l'arrivée de Dieu dans l'église.

20 *Novembre.*

Je n'en puis plus; suis à bout de patience, et de force, et d'attente. Je travaille encore, de mon mieux, c'est-à-dire presque beaucoup ¹. Mais j'ai perdu le sommeil et je ne sais quelle fébrilité agite mon corps et ma pensée.

23 *Novembre.*

En wagon — *going to Paris.*

Que faire ? Je puis me tuer, plus facilement qu'arrêter ma vie — je veux dire : que la limiter, la réduire.

A tout instant il me semble que je commence de vivre, et que mon appétit s'ouvre enfin.

Je mourrai par éclatement, comme disait M^{me} Théo.

Cuverville. 30 Novembre.

A peine de retour, me voici rappelé par une dépêche d'Eric Allégret.

La veille de mon départ, le 22, j'avais achevé ma traduction de *Cléopâtre* — dont j'ai fait lecture à Ida Rubinstein chez Bakst.

Immense étourdissement du bonheur.

Ma joie a quelque chose d'indompté, de farouche, en rupture avec toute décence, toute convenance, toute loi.

1. J'ai presque achevé ma traduction d'*Antoine*.

Par elle je retourne au balbutiement de l'enfance, car elle ne présente à mon esprit que nouveauté. J'ai besoin de tout inventer, mots et gestes; rien du passé ne satisfait plus mon amour. Tout en moi s'épanouit, s'étonne; mon cœur bat; une surabondance de vie monte à ma gorge comme un sanglot. Je ne sais plus rien; c'est une véhémence sans souvenirs et sans rides...

Longue contemplation devant le foyer. Par instants, du milieu des *living embers*, un minuscule tison jette une lueur plus blanche et plus forte, qui se maintient, s'intensifie encore, jusqu'à l'instant de tourner en cendres. Ainsi que le charbon s'avive et blanchit s'il reçoit son plein appétit d'oxygène...

Cuerville. 8 Décembre.

Hier soir retour de Paris pour où j'étais parti le 1^{er} décembre. Une immense et chantante joie n'a pas cessé de m'habiter; pourtant, avant-hier, et pour la première fois de ma vie, j'ai connu le tourment de la jalousie. En vain cherchais-je à m'en défendre. M. n'est rentré qu'à 10 heures du soir. Je le savais chez C.. Je ne vivais plus. Je me sentais capable des pires folies, et mesurais à mon angoisse la profondeur de mon amour. Elle n'a du reste point duré...

Le lendemain matin, C. que j'allais revoir acheva de me rassurer, me racontant, selon son habitude, les moindres paroles et les moindres gestes de leur soirée.

Dimanche, 9 Décembre.

Lu hier soir dans mon lit jusqu'à minuit, suivant ma nouvelle méthode qui me vaut un assez bon sommeil. Et c'est dans mon lit que j'écris ceci. J'ai repris le travail avec la satisfaction la plus vive. Écrit à Maurras à propos d'une remarquable lettre sur le livre de Barbusse, parue dans *l'Action française*. Commencé la préface aux lettres de Dupouey. Lu avec Em. le premier chapitre (admirable) de *Under Western Eyes*, en revoyant la traduction manuscrite qui m'est proposée. Étudié avec ravissement les *Goyescas*.

10 Décembre.

Quel roman, quel drame n'écrit-on pas sous ce titre : « PROPTER VITAM », où la vie ne serait achetée

qu'aux dépens de l'honneur, l'honneur qu'aux dépens de la vie.

Em. qui achève de lire les *Mémoires d'Outre-Tombe*, me montre l'extraordinaire paragraphe sur la guerre civile :

« Quoi qu'on en dise, les guerres civiles sont moins injustes, moins révoltantes et plus naturelles que les guerres étrangères ¹... Les guerres civiles sont fondées au moins sur des outrages individuels, sur des aversions avouées et reconnues; ce sont des duels avec des seconds, où les adversaires savent pourquoi ils ont l'épée à la main. » Etc.. (P. 369, tome V.)

13 Décembre.

Lentement je confectionne cette préface pour les lettres de Dupouey. Bonne étude de Granados.

Nous lisons à voix haute *Under Western Eyes*, où nous admirons, sur l'âme russe, des réflexions si prophétiques.

Pourquoi noter tout cela?... Mais que noterais-je d'autre sur ce carnet ? si je m'interdis tout à la fois d'y parler des événements politiques ou de la guerre — et de ce qui fait l'aliment de ma ferveur.

15 Décembre.

Course à Criquetot. Le ciel était bas, très sombre, chargé d'averses; un grand vent de mer échevelait les nuages. La pensée de M. me maintient dans un état constant de lyrisme que je ne connaissais plus depuis mes *Nourritures*. Je ne sens plus ni mon âge, ni l'horreur des temps, ni la saison, ou c'est pour y puiser une exaltation nouvelle; soldat, avec un pareil cœur, je me ferais tuer joyeusement.

Je crois que je ne préfère plus « le beau temps » à ces ciels d'arrière-saison, si pathétiques, aux tons graves, aux tragiques sonorités. D'immenses vols de corbeaux s'éployaient éperdument sur la plaine.

Sitôt rentré j'ai écrit tout d'une haleine les pages de préambule à *Corydon*, en réaction à la *Préface aux Lettres de Dupouey* que j'achevais le matin même. Puis j'ai étudié l'irritante toccata (finale) de la petite *Sonate*

1. *Quand celles-ci ne sont pas entreprises pour sauver l'indépendance nationale, a-t-il du reste soin d'ajouter.*

en fa majeur de Beethoven, qui, à peu près mise au point, devient charmante.

Lu avec Em. *Under Western Eyes* et corrigé la suite de *End of the Tether* (bientôt achevé).

16 Décembre.

Peiné sur *Corydon* tout le jour d'hier et d'hui. Je me perds dans l'amoncellement des notes, des esquisses et des ratés, que j'avais laissés à peu près pêle-mêle — et j'en veux à Marcel Drouin de m'avoir arrêté dans mon travail au moment que la pâte était chaude. Il me paraît pourtant que ce que j'avais à dire est important. Je me redis le mot d'Ibsen : « Les amis sont à craindre, non point tant par ce qu'ils vous font faire, que par ce qu'ils vous empêchent de faire. » Tant pis ! J'y arriverai.

Dehors il neige; tous les rayons sont morts sur la plaine désespérée...

18 Décembre.

... Il est vrai que depuis longtemps, et bien avant la guerre, j'étais obsédé par l'idée abominable que notre pays se mourait. Tout me montrait son épuisement, sa décadence; je les voyais partout; il me semblait qu'il fallait être aveugle pour ne pas les voir. Si quelque chose peut nous sauver, pensais-je, ce ne peut être qu'une crise immense, comme en a déjà traversé notre histoire, un grand danger, la guerre... Et, dans le début de celle-ci, je me suis laissé joyeusement envahir par l'espoir. La Patrie sembla se ressaisir. Nous eussions tous donné notre sang pour la sauver. Puis cette guerre nous fit toucher du doigt toutes nos insuffisances, tous nos désordres, que payait une immense débauche de vertus...

Aujourd'hui l'on accuse la guerre; mais le mal venait de plus loin.

Les Allemands ont tout à prendre de nous. Nous avons tout à apprendre d'eux. — Cette formule, n'est-ce pas, résume assez bien...

22 Décembre.

Avant-hier, service funèbre pour le petit André Hérouard, qui vient de tomber « glorieusement ». Toute la famille est en larmes. La petite église de Cuverville

est toute pleine du côté des femmes; à demi vide du côté masculin. Je m'assieds sous une fenêtre qui me souffle le rhume par un carreau cassé. Il fait un froid sévère et les bouches des officiants fument comme des encensoirs. Devant moi, les fils aînés des Hérouard; je reste plongé dans la contemplation de leurs oreilles; je doute si cet organe n'est point particulièrement révélateur; par lui les fils Hérouard sont encore tout près de l'animal (au demeurant d'excellents garçons tant l'un que l'autre); l'oreille chez eux se détache tout net du crâne, se dresse quasi verticale et en cornet, comme celle des animaux de ferme; on la croirait mobile; et le peu de dessin d'une circonvolution, c'est à l'extérieur du lobe qu'ils le portent...

Puis je contemplai l'admirable tête du curé; mais il a tort de garder son pince-nez pour servir la messe; cela est presque choquant. Et je songeais à Flaubert et à toute l'injustice de son art — fruit d'une déplorable théorie et d'un urgent besoin de macération (qui reste, avec son enthousiasme, le meilleur de lui, peut-être).

Nous avons achevé hier la révision de *End of the Tether* (ou du moins il n'en reste plus que trois pages). Je suis excédé par ce travail de pion. Il exaspère en moi ce besoin de logique verbale à quoi mon esprit n'est déjà que trop enclin. Mais tout de même cela ne va pas sans profit.

Passablement avancé dans *Corydon*.

Et me voici de nouveau rappelé à Paris — pour la troisième fois déjà depuis cet automne. J'y pars ce soir.

1918

Lundi, 7 Janvier.

RENTRÉ à Cuverville depuis le 1^{er} janvier. Travaillé à *Corydon*.

Lu hier et avant-hier divers passages de mes Souvenirs, devant Mathilde Roberty qui est venue passer près de nous une semaine. Grand mécontentement de presque tout ce que j'en ai écrit. Cela manque de frémissement, de ressort, d'abondance. Les expressions parfois heu-

reuses ont l'air cherchées. Il me semble que je vois mieux, à présent, comment il sied d'écrire la suite.

A Paris j'ai relu à Jean-Paul Allégret quelques pages de Proust — émerveillé.

J'écris à Lady Rothermere, en lui envoyant un exemplaire de *Prétextes* dont elle veut traduire quelques passages :

« La principale difficulté vient de ce que ma phrase sans cesse suggère plutôt qu'elle n'affirme, et procède par insinuations — à quoi répugne un peu la langue anglaise, plus directe que la française. Il m'a toujours paru que la pensée, dans mes écrits, importait moins que le mouvement de ma pensée : *the gait*. »

Lundi, 14.

Délaissé huit jours ce carnet. Je ne prends plus plaisir à y écrire, ni profit; si je le rouvre aujourd'hui, c'est que mon travail fléchit. J'ai à peu près achevé *Corydon*; du moins, pour le mener plus loin, aurais-je besoin d'un peu de recul; mais le plus important est fait.

J'ai voulu me réatteler aux Mémoires, mais je n'y ai plus de goût; les quelques passages que j'en ai lus à haute voix devant Mathilde Roberty m'ont déçu; et la comparaison que j'en faisais avec les pages du merveilleux livre de Proust, que je relisais d'autre part, achevait de m'accabler.

Les réserves de santé et de joie qu'accumulait en moi cet été seraient-elles épuisées? Un retournement secret me le fait craindre. J'ai soif déjà de me replonger à neuf dans la vie.

Étude de Beethoven et de Granados.

17.

Je ne sais absolument pas ce que vaut ce que j'écris à présent. C'est, sous une forme un peu différente de celle que je pensais lui donner d'abord, ce *Castor et Pollux* ou le *Traité des Dioscures*, que je porte en moi depuis près de vingt ans. Si j'en suis assez satisfait, je le dédierai à Pierre Louÿs sans doute, en souvenir de sa *Léda* qu'il me dédiait jadis.

Écrit quantité de lettres ces jours derniers. Très bonne étude de piano.

Lu les *Réminiscences* de Tagore. Mais cet Orient des

Indes n'est pas fait pour me convenir. Avec ravissement j'ai repris *the Shaving of Shagpat* de Meredith.

20 Janvier.

Été à Étretat avant-hier; mal entraîné, cette course m'a fourbu; j'ai pensé tomber de fatigue en route, et ne suis rentré qu'à la nuit. Le ciel était bas, d'un gris violâtre; aucun plaisir à revoir la mer; d'une falaise à l'autre et jusqu'à l'horizon elle était terne et monochrome comme aurait pu la peindre un enfant.

Mais, si fatigué que je fusse hier soir en rentrant, et malgré ma mauvaise nuit, ce matin j'aurais voulu repartir. Le vent déjà tiède, qui se lamente dans les arbres de l'avenue, soulève tous mes désirs. Je suis excédé de tranquillité, de confort...

Oh ! je te comprendrai toujours, mon ami — et quand bien même tu tuerais. Mais il est pour le crime également une sorte de virginité qui ne se peut plus jamais ressaisir, et dont la perte vous invite à considérer le crime avec toujours plus de facilité. On sait à présent, *une fois pour toutes*, qu'on est capable de le commettre.

24 Janvier.

Je repars demain pour Paris; plein d'angoisse après la lettre de Jean Paul d'hier, où il me fait part de ses soupçons sur son frère. Je pense le trouver encore; ainsi qu'André qui s'engage et part samedi.

12 Février.

Mon séjour à Paris s'est prolongé jusqu'à hier. Signé avant-hier le contrat avec Ida Rubinstein.

13 Février.

L'hiver est-il déjà fini ? L'air est tiède. Les bourgeons sont gonflés d'espoir. Les oiseaux exultent, et le rouge-gorge qui vient prendre de petits morceaux de viande au bord de ma fenêtre, ne s'effarouche plus quand j'approche.

Je viens de voir Em. servir aux enfants pauvres de la commune cette soupe qu'ils viennent prendre à midi dans la maison déserte de Mius, depuis que les rationne à l'excès la carte de pain. Sans quoi je ne sais trop comment ils y pourraient suffire; mais grâce à quoi

les voilà tous heureux et avec bonne mine. Ils sont dix-sept ce matin; la table est à peine assez grande; et demain ils seront dix-neuf. Em. a fait du feu dans la salle et mis des fleurs sur la table.

Hier l'un d'eux s'arrêtait de manger parce qu'il avait cru voir une « carpeleuse » (chenille) dans son assiette. Je ne connaissais pas ce mot; à rapprocher probablement du « caterpillar » des Anglais. Em. pour le rassurer a jeté l'assiette de soupe — que, si j'eusse été là, j'eusse certainement mangée devant eux.

15 Février.

Je commence à croire que notre commune est la seule de France où les règlements soient observés. Georges, en tant que maire, n'a pas cru devoir s'accorder à lui-même plus de deux cents grammes de pain par jour. Et c'est à ce même tarif minimum qu'il nous a soumis, Em. et moi. Autour de nous on se gausse. Les maires des communes voisines ont commencé par s'octroyer la forte part. Nous prêtons à rire... Mais il ne me déplaît pas d'être moqué.

A chaque règlement nouveau qu'on impose à la France, chaque citoyen français s'inquiète de savoir non point comment le suivre, mais comment l'éluder. J'en reviens toujours à ceci : on parle de défaut d'organisation; c'est défaut de conscience qu'il faut dire.

20 Février.

Depuis quatre jours je suis plongé dans ce récit de *l'Aveugle*¹, qui m'habite depuis tant d'années et que je désespérais d'écrire. Je m'efforce de le mener à bien sans brouillon et j'en ai tout aussitôt écrit une vingtaine de pages. Je voudrais ne le relire et ne le polir que sur la dactylographie.

Je lis avec ravissement l'histoire de *Bhanavar* dans le *Shagpat*; et la *Mariamne* de Tristan.

22 Février.

Il t'est difficile, dis-tu, d'affirmer que Dieu est. Mais dis s'il ne t'est pas plus difficile encore d'affirmer que Dieu n'est pas ?

Je lis les carnets de Ghéon avec un chagrin et même

1. Devenu *la Symphonie Pastorale*. (Note de l'éditeur.)

un écœurement indicibles. Il m'apparaît seulement à présent combien son esprit subissait, hélas, mon influence, durant tout le temps que je le fréquentais. J'avais si grande joie à le sentir brûler à mes côtés que je regimbais contre cette évidence, qui crevait les yeux de plusieurs.

Et je protestais avant-hier lorsque Eugène Rouart s'écriait : « Tu verras ! Tu verras combien rares seront ceux qui, avec l'âge, ne seront pas reconquis par les influences de leur première enfance, malgré tout l'effort qu'ils auront pu faire d'abord pour s'en dégager. » C'est précisément à Ghéon qu'il pensait.

23.

J'écris pour Ghéon :

« Il m'est nettement apparu, cette nuit, ce que ton livre aurait dû être : non rétrospectif — mais une sorte de relevé au jour le jour de tes états successifs. Cela eût été poignant d'un bout à l'autre, comme cela devient poignant chaque fois que tu peins l'état où tu es — et cela cesse de l'être chaque fois que tu rapportes l'état où tu étais.

» Oui, ces pièces rapportées me choquent et m'irritent; non que je te reproche d'y faire trop petite ce que nous appellerons si tu veux : la part du diable; mais, en décontençant de toute valeur réelle ta pensée précédente, tu déprécies d'autant la signification de ta victoire sur elle et forces de penser : Parbleu ! les poids creux qu'étaient pour lui précédemment Vie, Art, Beauté, Plaisir même, il n'est pas malaisé de les jeter par-dessus bord. Mais, pour certains esprits, tu sais bien qu'ils sont autre chose que cela. Ta façon, par exemple, de parler du *refus de conclure* de l'œuvre d'art, est nettement impertinente. Quel assentiment espères-tu remporter ici, que de ceux contre qui précisément tu combattais hier ? Mais est-ce vraiment pour eux seuls que ton livre est écrit ? Tu sais bien que, pour Shakespeare, Eliot, Ibsen, Dostoïevsky, le refus de conclure n'est nullement de l'artistisme, comme tu sembles inviter à penser; mais un besoin de loyauté de leur esprit.

» C'est du mot « impartialité » qu'il te fallait te saisir, et c'est là ce que tu devais chercher à réduire; ce que tu n'eusses pu faire précisément qu'avec une pathétique *partialité*. Cette impartialité, qui n'est que l'honnêteté de

l'esprit, c'est elle qui permettait à George Eliot, par exemple, de peindre une figure comme celle d'Hetty Sorel, dont se pût éprendre l'âme chrétienne de ta sœur. »

« Il ne s'agit plus pour moi, aurais-tu dit, d'être impartial » — non plus qu'il ne s'agit pour aucun de nous, dans cette guerre, de rester neutres..., etc...

C'est toujours la même histoire, dans la vie : il y a des gens sur qui l'on compte, et dont on a besoin, qui ne font pas leur devoir; de sorte que ceux qui continuent de faire le leur font figure de poires et paraissent être joués.

Il faut placer son enjeu plus haut.

1^{er} Mars.

Très mauvaises nuits depuis quatre jours. Il m'est bien difficile de prolonger plus d'une quinzaine le bénéfice de la diversion de Paris.

J'ai lu à Em. hier soir les quarante-cinq premières pages de *l'Aveugle*. Ah ! je voudrais en être déjà sorti...

La *Mariamne* de Tristan, malgré quelques vers admirables, m'a beaucoup déçu. On sent, comme souvent, que Tristan (ainsi que beaucoup d'autres) aurait pu faire beaucoup mieux; mais que l'application leur manque. Oui, je crois que l'application manque beaucoup plus souvent que le don. L'insuffisance d'application provient souvent d'un doute sur sa propre importance; mais est due plus fréquemment encore à une suffisance excessive.

3 Mars.

Lucien Maury, avec qui je déjeunais l'autre jour à Paris, s'inquiète beaucoup de cette vague de socialisme qu'il sent monter et qu'il pressent devoir submerger notre vieux monde après qu'on croira la guerre finie. Il croit inévitable la révolution et ne sait comment on pourra s'y opposer. Quand je lui parle de l'organisation de résistance que travaille à former *l'Action française*, il s'indigne. Maurras l'exaspère et Léon Daudet l'indigne.

« Je comprends, lui dis-je, qu'ils ne vous satisfassent point. Mais vous serez bien forcé de vous mettre avec eux si vous avez souci de résister. Il n'y aura pas de troisième parti. Ce sera comme au moment de l'Affaire

Dreyfus; on devra être *pour* ou *contre*, malgré qu'on en ait. Le groupement de l'*Action française* ne vous plaît pas ? Ce n'est pas que moi-même je l'estime le meilleur — *mais c'est le seul.* »

Après une bonne nuit (ou du moins un peu meilleure) je me sens aujourd'hui tout réconforté. Je l'écris pour le relire aux heures de détresse et d'angoisse : jamais je ne me suis senti d'esprit plus actif, plus lucide, de corps plus souple, de cœur plus chaud. Jamais je ne me suis senti plus heureux. Jamais l'air n'a gonflé plus voluptueusement ma poitrine. Jamais la souffrance ou la joie d'un ami — que dis-je ! du premier venu que je rencontre — n'a trouvé en moi plus d'accueil — ni l'angoisse du pays plus d'écho. Jamais je ne me suis senti plus de force ni plus de désir pour étreindre, plus de souffle pour inspirer.

4 Mars.

Insomnie de nouveau; angoisse, exaspération et finalement abandon... non tant par excès de désir, que pour en finir et pouvoir m'endormir ensuite... Mais le sommeil se moque de cet assouvissement médiocre, et qu'aucune détente ne suit. Je me réveille tout hébété (car tout de même, vers le matin, j'avais fini par m'endormir). Ah ! je brame après cette santé, cet équilibre heureux que je goûte auprès de M. et qui fait que, près de lui, même la chasteté m'est facile, et le repos souriant de la chair.

Je parviens néanmoins à me maintenir en état de joie; malgré le *headache* que je traîne tout le long du jour.

Assisté au repas des dix-sept enfants et aidé Em. à les servir.

Été à la gare de Criquetot à la rencontre de D. (qui n'y était point); vent froid, ciel bas et noir. Je marchais à grands pas, tout ailé par l'espoir de ma prochaine délivrance, et imaginant M. à mon côté.

Au retour, et dès la sortie de Criquetot, j'ai rejoint la petite Aubin toute ployée sous un sac de pain plus lourd qu'elle et que j'ai porté jusqu'à la porte de l'avenue.

Écrit à Ruyters une lettre assez importante sur Dostoïevsky et l'Évangile (dont je regrette de n'avoir pas pris copie).

6 Mars.

Lu à Em. les pages récemment écrites sur la mythologie grecque; tout étonné de trouver si mauvais les passages que je croyais les meilleurs et si bons les passages dont j'étais le moins satisfait. — En général, au point où j'en suis, je devrais consentir beaucoup plus à me laisser aller. Ce que j'écris de mieux aujourd'hui, c'est ce que j'écris avec le moins d'effort. Oui : consentir à mon naturel. Il suffit de la contention d'hier.

Dressé la table des morceaux choisis pour la traduction suédoise.

Examiné avec Em. les comptes dont elle a achevé le relevé. L'article *Dons* absorbe à peu près le quart de la dépense annuelle (qui du reste dépasse sensiblement les « revenus »). Heureux de voir Em. approuver autant que moi cette dépense. Je sais que si elle se laissait aller, elle donnerait encore plus et jusqu'à se dépouiller elle-même entièrement. — Ah ! je voudrais arriver à donner plus encore. Je voudrais arriver à tout donner; à ne plus jouir que de ce que je donnerais ou de ce que je recevrais des autres.

8 Mars.

Rappelé à Paris de nouveau...

Em. ne peut savoir combien mon cœur se déchire à la pensée de la quitter, et pour trouver loin d'elle du bonheur.

Domi m'emmène. Il est venu à Cuverville pour dire adieu à Em. avant de partir pour le front. Ce matin il aidait à servir la soupe aux enfants pauvres de la commune; il leur a dit ensuite quelques paroles, sur un ton à la fois enjoué et grave, qui nous ont fait venir, à tous, les larmes aux yeux. Cette petite cérémonie d'adieu, si brève et si simple, était, pour Em. et moi du moins, bouleversante.

18 Avril.

Rentré hier à Cuverville — après deux séjours à Paris — coupés par une semaine à Carantec, avec M. — auprès de Godebski.

« Oui, j'aime beaucoup M^{me} E., disait Cocteau, et

je l'admire. Elle est tellement sincère. Ainsi, tenez, elle a été pour voir Debussy sur son lit de mort; mais quand, après, on lui a demandé : « Eh bien ! comment était-il ? — Mais je ne sais pas, a-t-elle dit : je ne l'ai pas vu. Moi je ne peux voir que les couleurs. » Et c'est vrai. N'est-ce pas que c'est admirable : elle ne voit que la couleur ! »

Rien ne m'est plus étranger que ce souci de modernisme qu'on sent incliner toutes les pensées et toutes les résolutions de Cocteau. Je ne prétends point qu'il ait tort de croire que l'art ne respire qu'en sa plus nouvelle apparence. Mais, tout de même, cela seul m'importe que n'emportera pas avec elle une génération. Je ne cherche pas à être de mon époque; je cherche à déborder mon époque.

Proposer cette définition du *péché* : tout ce qui comporte nuisance.

C'est déplacer la question, non la résoudre. Souvent un bien supérieur n'est obtenu qu'au prix d'une nuisance particulière.

20 *Avril.*

Temps glacial. Complètement exténué par le rhume.

Je me demande parfois si je n'ai pas grand tort de vouloir corriger M.; si je n'ai pas, moi, plus à apprendre de ses défauts qu'il n'aurait profit, lui, à acquérir les qualités que je voudrais lui enseigner. Je tiens de ma mère cette manie de toujours vouloir retoucher à ceux que j'aime. Et pourtant ce qui m'attire en M. c'est aussi bien ce que j'appelle ses défauts — qui ne sont peut-être que des qualités poétiques : insouciance, turbulence, oubli de l'heure, abandon total à l'instant... Et comment cette audacieuse affirmation de soi qui me plaît tant en lui, irait-elle sans quelque égoïsme ?

23.

Écrit quantité de lettres ces jours derniers; c'est seulement ce soir que je me sens assez libéré pour reporter les yeux sur mon travail; j'ai le plus grand mal à m'y remettre et à chauffer suffisamment pour opérer une par-faite soudure.

25.

Achevé hier *The Shaving of Shagpat* ; un des livres que je jalouse le plus, que je voudrais avoir écrits !

Je relis ce matin l'étude de Ruyters sur moi (manuscrite encore) reprise de sa conférence. Elle ne me satisfait pas plus que celle de Rivière. Le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de mon œuvre sainement.

26 Avril.

Excellente disposition d'esprit — si seulement je savais prendre sur moi de ne plus fumer. Lu hier le stupéfiant *Vautrin* de Balzac. L'avais-je lu déjà ? Mais alors, de quel œil distraît, pour ne point encore m'être rendu compte que c'est là, bien plus encore que dans *le Père Goriot* ou dans les *Illusions*, qu'il le faut surprendre et qu'il s'y confesse bien plus significativement. J'ai souligné tous les passages (en particulier le dialogue avec Raoul de Frescas) propres à être cités.

28.

Période de dissolution; hantée par le souvenir et le besoin de M. . Besoin d'au-delà, de pousser à bout mon démon et d'exténuer mon désir. Je devrais être anéanti et je me sens au contraire, ce soir, l'esprit clair, frais, dispos — au point que je remonte après dîner (ce que je n'ai plus fait depuis longtemps) afin de me remettre au travail.

30.

Amorcé par *Vautrin*, je lis les *Ressources de Quinola*, qui sont vraiment d'une rare bêtise.

4 Mai.

De scier du bois, puis de me tuber, m'a mis le corps en état d'heureux équilibre. Mais le silence prolongé de S. A. m'inquiète jusqu'à l'angoisse. Me passer de M. ne me paraît déjà plus possible. Toute ma jeunesse, c'est lui.

9 Mai.

L'admirable sujet de roman que voici :

X. fait un immense effort d'ingéniosité, de combinaison, de duplicité, pour réussir une entreprise qu'il sait irréalisable. Il y est poussé par son tempérament, qui a des exigences, puis par la morale qu'il s'est faite

à cette fin de les satisfaire. C'est une contention extrême et de toutes les heures; il y dépense plus de résolution, d'énergie, de patience qu'il ne faudrait pour réussir le meilleur. Et, quand enfin l'événement est à ce point préparé qu'il n'y ait plus qu'à laisser venir, la détente qu'il éprouve alors lui permet de réfléchir; il reconnaît alors qu'il n'a plus grand désir pour cette félicité trop escomptée. Mais il est trop tard à présent pour s'en dédire; il est pris lui-même dans la machine qu'il a construite et mise en branle et, malgré qu'il en ait, il faut maintenant qu'il poursuive son élan jusqu'au bout. L'événement qu'il ne maîtrise plus l'emporte et c'est presque passivement qu'il assiste à sa perte. A moins que brusquement il ne s'y dérobe par une sorte de lâcheté; car il en est qui n'ont point le courage de pousser jusqu'au bout leurs gestes, sans du reste en être plus vertueux pour cela. Au contraire ils sortent de là diminués et avec moindre estime d'eux-mêmes. C'est pourquoi, tout bien considéré, X. persévéra, mais sans plus de désir, sans joie et plutôt par *fidélité*. C'est la raison pourquoi il y a souvent si peu de bonheur dans le crime — et ce qu'on appelle « repentance » n'est parfois que l'exploitation de cela.

Un peu languissant, l'intérêt de l'*Amelia* de Fielding, que je lis à haute voix à Em... Désireux de chercher le rapport possible (ou mieux : la similitude de ton) avec *Gil Blas*, je reprends dans celui-ci l'*Histoire de Scipion*, et suis surtout étonné de trouver ce dernier meilleur.

10 Mai.

Les journaux, suivant leur criminelle habitude, n'ont cherché qu'à chloroformer le pays. De longs articles ont été semés partout moquant l'énormité mastodontesque des tanks allemands, baptisés, disaient-ils, d'un nom de six syllabes aussi incommode que l'instrument lui-même; instrument de bluff, concluaient-ils, inutilisable en pratique. L'article de Henri Bidou d'hier laisse entrevoir qu'à côté de ces tanks épais, ils usèrent, contre les forces anglaises, de tanks d'un autre modèle, extrêmement rapides et légers tout au contraire, et qui firent à nos alliés le plus grand mal. Ces derniers furent

surpris également par une nouvelle sorte de lance-bombes, aisément transportables et admirablement propres à soutenir l'assaut des troupes. Les Anglais non prémunis contre ces inventions nouvelles, durent céder... Tout me persuade que la victoire, si tant est qu'il puisse y en avoir une, sera due non à ceci ou à cela dont on aura fait un emploi plus judicieux, ni à l'aviation, ni à la supérieure vaillance des troupes — mais bien à quoi que ce soit que nous ne connaissons pas encore, et qui défoncera l'adversaire par surprise. C'est toujours à une surprise que les successives avances allemandes furent dues. On fut d'abord surpris par leurs mitrailleuses, puis par leurs nuages asphyxiants, etc., etc.. Les Anglais auraient pu obtenir un résultat extraordinaire s'ils avaient aussitôt mieux su employer leurs tanks au lieu d'y habituer l'ennemi peu à peu. Car il n'y a pas d'engin si subtil ou si fort contre lequel on ne parvienne de part ou d'autre à se mettre en garde. La victoire sera due à une invention, à je ne sais quoi de surprenant; et non tant à l'armée qu'au savant et qu'à l'ingénieur.

L'enragant c'est de penser que la France est le pays des inventeurs ! On en revient toujours à ceci : nous ne savons pas tirer parti de nos ressources.

Mais que sert d'écrire tout cela ?

11 *Mai.*

Le plus grand bonheur, après que d'aimer, c'est de confesser son amour.

14.

Si je pouvais être assuré de vivre encore vingt-cinq ans, il me semble qu'alors j'aurais mon suffisant; mais que je ne me contenterai pas à moins.

17 *Mai.*

Ah ! c'est déjà le plein été. Mon cœur n'est plus qu'un immense hymne de joie...

J'ai beaucoup travaillé ces jours derniers et achevé à peu près la première partie de *l'Aveugle*.

19 *Mai.*

Pentecôte. Je pars demain pour Paris. La campagne est d'une accablante splendeur.

Revu M. deux jours à Limoges, d'où je reviens tout gonflé de bonheur. Je l'attends.

31 *Mai.*

Retour à Cuverville par le premier train des Ifs, où j'ai couché.

1^{er} *Juin.*

Je pense parfois, avec horreur, que la victoire que nos cœurs souhaitent à la France, c'est celle du passé sur l'avenir.

A Paris j'ai lu (en partie) l'abominable livre de Douglas : *Oscar Wilde et moi*. L'hypocrisie ne saurait être poussée plus loin, ni le mensonge avec plus d'impudence. C'est un monstrueux travestissement de la vérité, qui m'a rempli le cœur de dégoût. Rien qu'au ton de ses phrases, il me semble que je sentirais qu'il ment, alors même que je n'aurais pas été le témoin direct des actes de sa vie contre lesquels il proteste et dont il prétend se blanchir. Mais encore cela ne lui suffit pas. Il prétend qu'il ignorait les mœurs de Wilde ! et qu'il ne le soutenait d'abord que parce qu'il le croyait innocent. Qui convaincra-t-il ? Je ne sais ; mais j'espère ne pas mourir avant de l'avoir démasqué. Ce livre est une vilénie.

2 *Juin.*

Les Allemands sont à Château-Thierry. Jours d'attente abominablement angoissée. Le beau temps n'a pas cessé de les favoriser, le vent de souffler contre nous. Il semble parfois qu'il y ait quelque chose d'impie et de désespéré dans notre résistance, et cela surtout m'étreint le cœur. Oh ! je parle sans mysticisme. Je veux dire que cette *Liberté* que nous prétendons représenter et défendre, n'est le plus souvent que le droit d'en faire à notre tête, à notre guise, et serait mieux nommée : insubordination. Autour de nous je ne vois que désordre, désorganisation, négligence et gaspillage des vertus les plus radieuses — que mensonge, que politique, qu'absurdité. Rien n'est mis à sa place, rien n'est mis en valeur et les éléments les plus rares et les plus dignes de triompher deviennent par leur méemploi, suspects, nocifs et ruineux.

8 *Juin.*

Occupé ces derniers jours à parachever *Corydon*. Sans doute aurai-je encore maintes menues retouches à

apporter aux épreuves et de multiples additions à l'appendice — mais tel qu'il est je pourrais le confier à l'impression. J'en eusse voulu faire tirer treize exemplaires — par un de plus — et me serais occupé de cela tout aussitôt, si Gouchtenaere (Méral) était encore à Paris et si son imprimeur n'était pas dérangé par le bombardement.

Je voudrais également donner, avant la fin de cette année :

Une édition nouvelle des *Nourritures* ;

La grande édition du *Typhon* ;

Les lettres de Dupouey ;

Un troisième volume de *Prétexes* ;

Et une édition à trois cents du *Prométhée*.

Peut-être aussi ma traduction d'*Antoine et Cléopâtre*. Enfin j'espère bien avoir achevé ma *Symphonie pastorale*.

18 Juin.

Je quitte la France dans un état d'angoisse inexprimable. Il me semble que je dis adieu à tout mon passé...

* * *

Grantchester. 3 Juillet.

J'ai tiré deux bouffées de trop de la cigarette qui maintenant achève de se consumer dans ce cendrier près de moi ; mais le vertige n'est point pénible où tournoie vaporeusement ma pensée avec les bleuâtres volutes de fumée qui montent vers le plafond blanc. J'ai fait décrocher les photographies et les estampes hideuses qui couvraient les murs de cette pièce petite où rien ne m'appartient et où j'habite d'autant mieux que mon passé plus complètement s'annihile. Mon hôtesse a mis des lys orangés dans la coupe où hier des fleurs dont je ne sais pas le nom se fanaient. Sur la cheminée, cette pendule qu'en vain j'essayai d'arrêter, fait un vacarme affreux. L'air est chaud, le ciel pur ; le temps fuit. Je rallume une cigarette.

Combien me plaît ce mot de Hobbes, que rapporte Aubrey :

« Si j'avais lu autant que les autres, je n'en aurais pas su plus que les autres. »

15 *Juillet.*

Rentré avant-hier à Grantchester, que j'avais quitté le 9 pour retrouver Raverat. Beaucoup causé avec lui; lu quantité de vers — ceux de Marlowe et de Herrick m'ont plu entre tous.

Cambridge. 2 Septembre.

Je vis à Merton House depuis une quinzaine. De ma vie je n'ai été mieux installé, sinon sans doute à Cuverville ou à la Villa. Norton, qui m'offre l'hospitalité, est absent.

* * *

Cuverville. 10 Octobre.

Au port depuis quelques jours. Je ne sais si je retrouverai la constance de tenir d'une manière suivie ce journal — ainsi que je faisais avant mon voyage en Angleterre?...

Quelque mal à me remettre au travail; les livres que j'ai rapportés de Londres m'intéressent plus que ceux que je pourrais écrire. Déplorable; mais état passager. Browning surtout, dont j'achève la biographie (étude par Chesterton¹) et que j'entame par tous les bouts. Prodigeux *Mr Sludge*, « *the Medium* »; — la courte pièce *Prospice* me touche particulièrement, et l'admirable début de *The Worst of it*. Lu également quelques poèmes de la fin.

Paresse à préciser ma pensée; tendance à la préférer maintenue à l'état poétique — je veux dire : nébuleux. Lutter contre cela.

Crainte obsédante de la mort, et que le terrain ne cède brusquement sous mes pas. J'aime passionnément la vie; mais je n'ai pas confiance en elle. Il faudrait.

11 *Octobre.*

Longuement occupé hier soir avec la ruche, que les

1. Quelques remarques très perspicaces, noyées dans un flot de dialectique; exaspérant besoin de convaincre d'absurdité un adversaire imaginaire. Un grand nombre de ses paragraphes commencent sur ce ton : « This is a truth little understood in our time, etc... », ou « none of the students of Browning seems to have noticed... », phrases par quoi il semble vouloir donner de la rareté à, parfois, la plus banale des remarques. Je ne puis supporter ce bluff.

abeilles ont abandonnée, mais qui contient néanmoins quelques rayons lourd de miel.

Continué *Sludge* et lu à Em. le glorieux *Prospice*. Relu les cent premières pages du troisième volume de la *Littérature anglaise*. Je frémis à songer que, plus tard, quelque Taine jugera notre société d'après les pièces de Bernstein et de Bataille, d'après les procès Malvy, Steinheil, etc... Écrit d'autre part quelques réflexions à ce sujet.

12 Octobre.

Revu et corrigé, ces derniers jours, tout ce que j'avais écrit de la *Symphonie pastorale*. J'en ai bonne impression; mais j'ai d'autant plus de mal à m'y réatteler que la sorte de perfection subtile et nuancée que le sujet exige est plus éloignée de ce que je rêve et souhaite de réaliser aujourd'hui. Je m'impatiente un peu contre ce travail qu'il me faut achever tout d'abord.

Lu avec satisfaction la préface au *Whitman* de Valéry Larbaud.

13 Octobre.

C'est du point de vue de l'art qu'il sied de juger ce que j'écris, point de vue où ne se place jamais, ou presque jamais, le critique — et que celui qui, par miracle, s'y place, éprouve le plus grand mal à faire admettre par ses lecteurs. C'est du reste le seul point de vue qui ne soit exclusif d'aucun des autres.

16 Octobre.

Éric Allégret et Domi, en congé de convalescence l'un et l'autre, sont venus nous surprendre avant-hier matin. Donné à lire à Domi le *How they brought the good news from Ghent to Aix*.

Hier, traîné un assez fort mal de tête tout le jour. Pourtant je me suis réattelé à mon travail. Peut-être ne l'aurais-je pas lâché si volontiers, au moins de juin dernier, si j'avais pressenti qu'il me serait si malaisé de le reprendre. Mais, en ce temps, étais-je capable de raisonner, de peser, de calculer ?... Une fatalité irrésistible me précipitait en avant, et j'aurais tout sacrifié pour retrouver M. — sans même me douter que je lui sacrifiais quelque chose.

Aujourd'hui j'ai le plus grand mal à m'intéresser de

nouveau à l'état d'esprit de mon pasteur, et je crains que la fin de ce livre n'ait à en souffrir. Pour tâcher de ranimer ses pensées (du pasteur), j'ai repris l'*Évangile* et Pascal. Mais tout à la fois je souhaite de retrouver un état de ferveur, et je ne veux point m'y laisser prendre; je tire sur les rênes et je fouette à la fois; ce qui ne donne rien qui vaille.

Rouvert le piano et joué quelques fugues du *Clavecin* avec le contentement le plus vif.

19 Octobre.

Lecture et travail. Je suis quelque peu inquiet de me voir si vite à l'extrémité de ma *Symphonie pastorale*; je veux dire que je vais avoir épuisé mon sujet, tandis que les proportions et l'équilibre du livre comporteraient un développement plus étendu... Mais peut-être que je m'abuse; et, du reste, la périπέtie est susceptible encore de quelque foisonnement.

Lu beaucoup de Browning. Peut-être mettrai-je en épigraphe à la seconde partie de mes Mémoires cette strophe du *By the Fire side* :

My own, confirm me ! If I tread
This path back, is it not in pride
To think how little I dreamed it led
To an age so blest that, by its side,
Youth seems the waste instead ?

20.

Je lis la vie du cardinal Manning dans *Eminent Victorians* de Lytton Strachey, et les *Souvenirs* de Renan. Je ne supporte ni la flaccidité de sa pensée ni l'aménité de son style. Mais ce livre me paraît néanmoins d'une grande importance.

23.

Lu le *Ivan Ivanovitch* de Browning, et *Bishop Blougram's Apology*.

26.

Et tout en lisant Browning (*Saül*, *Fra Lippo Lippi*, *Andrea del Sarto*, etc.), je pensais : mais nous avons Victor Hugo. Alors, ce matin, je reprends la *Légende des Siècles* (volume II de la petite édition définitive) et j'ai fait un grand effort pour lire *Ewiradnus*. Consterné par la niaiserie gigantesque de ces vers sublimes. Ima-

giner un étranger noyé là-dedans ! En plus de l'intérêt du métier, que reste-t-il ? n'en déplaît à Souday. De beaux vers, d'admirables vers (l'enveloppe de la chanson d'*Eviradnus* est d'une extrême beauté — et même de qualité particulièrement rare) mais d'une beauté presque uniquement verbale et sonore. On n'imagine rien de plus creux, de plus absurde... ni de plus splendide.

.

FEUILLETS

I

TOUTES les grandes œuvres d'art sont d'assez difficile accès. Le lecteur qui les croit aisées, c'est qu'il n'a pas su pénétrer au cœur de l'œuvre. Ce cœur mystérieux, nul besoin d'obscurité pour le défendre contre une approche trop effrontée; la clarté y suffit aussi bien. La très grande clarté, comme il advient souvent pour nos plus belles œuvres françaises, de Rameau, de Molière ou de Poussin, est, pour défendre une œuvre, la plus précieuse ceinture; on en vient à douter qu'il y ait là quelque secret; il semble qu'on en touche le fond d'abord. Mais on revient dix ans après et l'on entre plus avant encore.

C'est pour les mêmes raisons que la langue française paraît d'abord enfantinement facile à apprendre, puis difficile de plus en plus, à mesure qu'on l'entend mieux.

*

Évidemment ce qui me choque dans le cas de Romain Rolland, c'est qu'il n'a rien à perdre par le fait de la guerre : son livre (*Jean Christophe*) ne paraît jamais meilleur que traduit. Je vais plus loin : il ne peut que gagner au désastre de la France, que gagner à ce que la langue française n'existe plus, ni l'art français, ni le goût français, ni aucun de ces dons qu'il nie et qui lui sont déniés.

Il est de si parfaite bonne foi que parfois presque il vous désarme. C'est un ingénu, mais un ingénu passionné. Il a tôt fait de prendre pour vertu sa franchise,

et, comme elle est quelque peu sommaire, il a pris pour hypocrisie ce que d'autres avaient de moins rudimentaire que lui. Je m'assure que trop souvent ce qui permet son attitude, c'est le peu de sentiment et de goût, de compréhension même qu'apporte son esprit à l'art, au style, et à cette sorte d'atticisme qui n'a plus d'autre patrie que la France. Rien n'est plus informe que son livre; c'est un Kugelhof où parfois croque un bon raisin. Aucun apprêt, aucun artifice; j'entends bien que c'est par là qu'il plaît à certains.

*

Le jour où La Rochefoucauld s'avisa de ramener et réduire aux incitations de l'amour-propre les mouvements de notre cœur, je doute s'il fit tant preuve d'une perspicacité singulière, ou plutôt s'il n'arrêta pas l'effort d'une plus indiscrète investigation. Une fois la formule trouvée, l'on s'y tint et, durant deux siècles et plus, on vécut avec cette explication. Le psychologue parut le plus averti, qui se montrait le plus sceptique et qui, devant les gestes les plus nobles, les plus exténuants, savait le mieux dénoncer le ressort secret de l'égoïsme. Grâce à quoi tout ce qu'il y a de contradictoire dans l'âme humaine lui échappe. Et je ne lui reproche pas de dénoncer « l'amour-propre »; je lui reproche parfois de s'en tenir là; je lui reproche de croire qu'il a tout fait, quand il a dénoncé l'amour-propre. Je reproche surtout à ceux qui l'ont suivi, de s'en être tenus là.

On trouvera plus de profit à méditer ces phrases de Saint-Evremond (que je déplore de ne point rencontrer dans le choix qu'en a donné le *Mercur* non plus qu'en aucune anthologie) :

Plutarque a jugé l'homme trop en gros et ne l'a pas cru si différent qu'il est de lui-même : méchant, vertueux, équitable, injuste, humain et cruel; ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangères, etc. .

Elles sont d'un enseignement admirable.

Toute théorie n'est bonne que si elle permet non le repos mais le plus grand travail. Toute théorie n'est bonne qu'à condition de s'en servir pour passer outre. La théorie de Darwin, celle de Taine, celle de Quinton, celle de Barrès... La grandeur de Dostoïevsky vient de

ce qu'il n'a jamais réduit le monde à une théorie, de ce qu'il ne s'est jamais laissé réduire par une théorie. Balzac a toujours cherché une théorie des passions; c'est une grande chance pour lui qu'il ne l'ait jamais trouvée.

Les plus importantes découvertes ne sont dues le plus souvent qu'à la *prise en considération* de tout petits phénomènes, dont on ne s'apercevait jusqu'alors que parce qu'ils faussaient légèrement les calculs, estropiaient insensiblement les prévisions, inclinaient imperceptiblement de-ci de-là le fléau de la balance.

Je songe à la découverte de ces nouveaux « corps simples » en chimie, d'isolation si difficile. Je songe surtout à la décomposition des corps simples, des « corps » que la chimie considérait comme « simples » jusqu'aujourd'hui. Je songe qu'en psychologie il n'y a pas de sentiments simples et que bien des découvertes dans le cœur de l'homme restent à faire.

Combien me plaît ce que Saint-Évremond dit de Plutarque : « ... Je pense qu'il pouvait aller plus avant et pénétrer davantage dans le fonds du naturel. Il y a des replis et des détours en notre âme qui lui sont échappés... S'il eût défini Catilina, il nous l'eût donné avare ou prodigue : cet *alieni appetens, sui profusus*, était au-dessus de sa connaissance, et il n'eût jamais démêlé ces contrariétés que Salluste a si bien séparées et que Montaigne lui-même a beaucoup mieux entendues. »

*

DIALOGUE ENTRE RACINE ET LE P. BOUHOURS ¹ :

BOUHOURS. — Il est assurément fâcheux que vous n'ayez pu remédier à cette répétition de sonorités que déjà je vous signalais lors de votre première lecture :

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

Se peut-il que vous n'en soyez point gêné, vous dont on a loué parfois la...

1. « Corneille et Racine ont subi la règle; ce ne sont pas eux qui l'ont faite. Si, plus tard, par l'ascendant de leur génie, ils sont devenus des autorités de langue, de leur vivant ils se corrigeaient humblement, l'un pour satisfaire Vaugelas, l'autre par respect pour le P. Bouhours, correcteur attitré du beau langage. » BRUNOT, Préface à *l'Histoire de Langue française* (p. XV).

RACINE. — Mon ami, la grammaire avant l'harmonie.

BOUHOURS. — Est-ce à moi que vous l'enseignerez ? Mais pourtant ne pensez-vous point que vous pourriez ici les mettre d'accord ?

RACINE. — Vous savez que je m'y suis vainement efforcé. Je parle du vers qui précisément vous chagrine et qui, je vous l'avoue, m'a d'abord beaucoup tourmenté.

BOUHOURS. — Je vous ai proposé : « Vous trouvâtes la mort » au lieu de « vous mourûtes » — ou de modifier au contraire l'hémistiche suivant. Certainement vous y fussiez arrivé si seulement vous ne vous étiez pas d'abord dit que cela n'était pas possible.

RACINE. — Je ne me suis point persuadé que cela n'était pas possible ; mais, à mesure que je cherchais une modification du vers, qui épargnât aux oreilles délicates cette répétition de sonorités dont vous vous plaignez, j'en venais à me demander s'il était bien nécessaire de tant peiner pour chercher à éviter une répétition que proposait la façon de s'exprimer la plus prompte et la plus naturelle. Bien plus, je me persuadai bientôt que certains pourraient trouver dans cette répétition quelque charme ; et je vous avoue que moi-même, à force de me redire ce vers, je finis par y en trouver.

BOUHOURS. — On se persuade de tout ce que l'on veut.

RACINE. — Ne me poussez point trop, ou je vous dirais bientôt, et je me persuaderais en effet que, ce vers, je l'écrivis précisément pour cette répétition, au contraire, et que c'est cette répétition qui m'y plaît.

BOUHOURS. — Si vous en êtes là, vous n'avez plus que faire de mes conseils.

*

Je pense qu'il y a dans la formation d'un « grand homme » quelque chose de particulièrement *well timed* et que son œuvre souvent doit à son opportunité une part de sa grandeur. Molière, de notre temps, c'est peut-être de Verlaine qu'il se fût moqué, et cela eût été fâcheux ; tandis qu'il était bon qu'il se moquât de Vadius. Ses qualités admirables étaient particulièrement appréciables en un temps où c'était d'elles surtout que l'on avait besoin (mais n'a-t-on pas toujours besoin de

bon sens ?). Et cette sorte de joie, pleine de sagesse un peu triviale, d'art un peu fruste, d'esprit un peu épais (que j'aime tant, en lui), je ne dis pas qu'ils seraient moins de mise aujourd'hui, mais je doute qu'ils pussent produire, aujourd'hui, des œuvres d'art aussi accomplies qu'ils le pouvaient faire de son temps, et susceptibles de rallier les esprits les meilleurs et les plus divers.

Je dis tout cela, mais, à mesure que je l'écris, j'en suis moins convaincu; car enfin si Mirbeau n'est pas Molière, il ne tenait qu'à lui de ne pas tant nous le montrer. — Tout ce que l'on peut dire, sans doute, c'est que le grand homme est celui dont les qualités sont le mieux favorisées par son époque, et qu'il existe entre elle et lui, comme une sorte de complicité.

*

Dans ces vers de Baudelaire :

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

où le lecteur inattentif ne reconnaît qu'une cascade de mots, je vois la parfaite définition de l'œuvre d'art. Je saisis à part chacun de ces mots, j'admire ensuite la guirlande qu'ils forment et l'effet de leur conjuration; car aucun d'eux n'est inutile et chacun d'eux est exactement à sa place. Volontiers je les prendrais pour titres des successifs chapitres d'un traité d'esthétique :

- 1^o *Ordre* (Logique, disposition raisonnable des parties);
- 2^o *Beauté* (Ligne, élan, profil de l'œuvre);
- 3^o *Luxe* (Abondance disciplinée);
- 4^o *Calme* (Tranquillisation du tumulte);
- 5^o *Volupté* (Sensualité, charme adorable de la matière, attrait).

*

Le souhait du romancier n'est pas de voir le lion manger de l'herbe. Il reconnaît qu'un même Dieu a créé le loup et l'agneau, puis a souri « voyant que son œuvre était bonne ».

*

Je n'ai pas lu le livre de M. V. de Pallarès contre Nietzsche; mais, dans la *Coopération des Idées*, à propos

de ce livre, quelques pages de M. G. Deherme, qui l'approuve tout en se demandant d'abord si Nietzsche a suffisamment d'importance pour que cela vaille encore la peine d'en parler.

« Pour bien apprécier l'œuvre de Nietzsche, il faut savoir ce que fut l'homme. M. de Pallarès nous montre donc Nietzsche enfant prodigue (ou prodige ?), disciple de Schopenhauer et de Wagner, critique se tournant avec fureur contre son maître, contre son ami d'hier, souffrant de tous ses nerfs, mégalomane, évangéliste, Zarathustra, puis sombrant dans la démence complète douze ans avant de mourir. Impulsif, instable, obsédé, neurasthénique, pharmacomane, ce fut un faible et un aboulique. C'est pourquoi il ne parle que de ce qui lui manque surtout : la force et la volonté. »

C'est l'accusation qu'on jetait au crucifié : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même ! » Je la reconnais. Je ne rapproche point ici le Christ de Nietzsche, — encore que M. Binet-Sanglé nous ait démontré naguère que le Nazaréen n'était lui aussi qu'un malade et qu'un fou ! — je rapproche seulement cette absurde accusation qu'on leur lance et qui procède exactement de la même incompréhension. Il est d'usage à notre époque de chercher aux mouvements de la pensée une cause physiologique; et je ne dis pas qu'on ait tort; mais je dis qu'on a tort de chercher à invalider par là la valeur propre de la pensée.

Il est *naturel* que toute grande réforme morale, ce que Nietzsche appellerait toute transmutation de valeurs, soit due à un *déséquilibre* physiologique. Dans le bien-être la pensée se repose, et, tant que l'état de choses la satisfait, la pensée ne peut se proposer de le changer. (J'entends : l'état *intérieur*, car pour l'état extérieur, ou social, le mobile du réformateur est tout autre; les premiers sont des chimistes, les seconds des mécaniciens.) A l'origine d'une réforme il y a toujours un malaise; le malaise dont souffre le réformateur est celui d'un déséquilibre intérieur. Les densités, les positions, les valeurs morales lui sont proposées différentes, et le réformateur travaille à les réaccorder; il aspire à un nouvel équilibre; son œuvre n'est qu'un essai de réorganisation selon sa raison, sa logique, du désordre qu'il sent en lui; car l'état d'inordination lui est intolérable. Et je ne dis pas,

naturellement, qu'il suffise d'être déséquilibré pour devenir réformateur — mais bien que tout réformateur est d'abord un déséquilibré.

Je ne sache pas qu'on puisse en trouver un seul, de ceux qui proposèrent à l'humanité de nouvelles évaluations, en qui ces MM. Binets-Sanglés ne puissent découvrir, et avec raison, ce qu'ils appelleront peut-être une tare — que je veux simplement appeler : une provocation. Socrate, Mahomet, saint Paul, Rousseau, Dostoïevsky, Luther, — que M. Binet-Sanglé les énumère, qu'il m'en propose d'autres encore : il n'en est pas un que je ne reconnaitrai pour anormal.

Et naturellement on peut penser *ensuite* comme ceux-ci sans être déséquilibré soi-même; mais c'est un état de déséquilibre qui d'abord appela ces pensées à la rescousse, dont le réformateur avait besoin pour rétablir en lui l'équilibre rompu. Il fallait précisément qu'un premier fût malade pour permettre ensuite la santé de beaucoup. Rousseau sans sa folie n'aurait été qu'un indigeste Cicéron; et c'est précisément dans la folie de Nietzsche que je vois le brevet de son authentique grandeur.

A PROPOS DE MAURICE BARRÈS.

Ce qu'il appelle « esprit protestant », c'est ce « dangereux » esprit d'équité qui faisait les jansénistes écrire :

De quelqu'ordre ou de quelque pays que vous soyez, vous ne devez croire que ce qui est vrai, et que ce que vous seriez disposé à croire, si vous estiez d'un autre pays, d'un autre ordre, d'une autre profession...

Et encore :

Nous jugeons des choses, non par ce qu'elles sont en elles-mêmes; mais par ce qu'elles sont à notre égard : et la vérité et l'utilité ne sont pour nous qu'une même chose. (*Logique de Port-Royal*, III^e partie, chapitre xix, § 1.)

Ce que le grand Arnauld constate en le déplorant, Barrès en fait la base de son éthique.

Pour plus d'*utilité* il a peint comme kantienne et allemande, ou protestante et antifrançaise — et par conséquent haïssable, cette forme de pensée qui est proprement janséniste et plus profondément française au contraire, que la forme de pensée jésuite à laquelle elle s'est toujours opposée.

II

SUR UN ALBUM...

*A la mémoire d'Émile Verhaeren.**Février (1918).*

UN petit pays dont l'immense horizon recule jusqu'au ciel sa frontière et d'où l'âme aisément bondit; un ciel, et parfois un brouillard qui contraint à rechercher au dedans de soi le soleil, où le vent passionné règne en maître; un sol noir, riche d'ardeur latente, de ferveur secrète et d'énergie concentrée; un labeur excessif qui tend les muscles et fait l'homme trouver sa plus grande beauté dans l'effort; puis pourtant du confort mais sans mollesse, du luxe mais sans complaisance, de la volupté sans langueur.

Et vous, grandes cités surpopuleuses, ports débordants, vous surtout petites villes aisées, propres, bien peintes et bien dessinées, hier encore quietes, en règle avec les hommes et faisant crédit au bon Dieu, — aujourd'hui broyées, douloureuses, ayant eu à payer pour des dettes imaginaires, ayant une immense injustice et une mauvaise querelle à régler...

Je revois tout cela dans ton vivant regard, Verhaeren, grand ami disparu, plus vivant aujourd'hui, plus existant par ton absence, que lorsque nous te savions parmi nous — j'entends un grand amour chanter, et une grande indignation, dans ta voix plus active et qui ne connaît pas la mort.

*

Vous voudriez savoir à quoi vous en tenir au sujet de mes opinions politiques. Il vous a paru que trop souvent, de droite ou de gauche, je n'avais d'un pas que pour en faire aussitôt deux en arrière, de sorte que rien n'était moins fiable que les déclarations que j'aurais pu faire. C'est aussi bien pourquoi je n'en faisais aucune, connaissant de reste l'indécision de mon esprit, mais croyant pourtant cette indécision préférable à de l'inconstance.

A dire vrai, les questions politiques ne m'intéressent

pas beaucoup; j'ai du mal à me persuader que tel régime soit par lui-même préférable; et si j'en viens à souhaiter pour la France un roi, fût-ce un despote, c'est bien que tout me prouve, hélas, que le Français est de tous les peuples que je connais celui chez qui fasse le plus défaut le sentiment de la chose publique et de cette solidarité sans laquelle une république tourne au plus grand dam de chacun.

Oui, les questions politiques m'intéressent moins, et je les crois moins importantes que les questions sociales; les questions sociales moins importantes que les questions morales. Car enfin je tiens en fait que la « mauvaise organisation » dont on se plaint ici sans cesse, n'est imputable le plus souvent qu'à la négligence ou qu'au défaut de conscience des employés, des plus modestes aux supérieurs, dans l'exercice de leurs fonctions. Ce n'est point tant le système que l'homme même qu'il s'agit de réformer, et Paul Valéry me paraît dans le vrai quand il protestait, l'autre jour, que le plus important des ministères était celui de l'Instruction publique.

Je sais bien que, si l'étoffe même de l'esprit est mauvaise, on n'y peut broder dessus rien de bon; mais il n'est point prouvé, précisément, que l'étoffe soit mauvaise; il me semble qu'ici, comme souvent en France, il faille déplorer moins la disette que le mauvais faire-valoir de ce qu'on a.

*

Le nationaliste français se reconnaît à son amour pour ce qui est espagnol. Il se reconnaît heureusement à quelques autres signes encore.

Le nationaliste a la haine large et l'amour étroit. Il ne peut se défendre d'une prédilection pour les villes mortes. Le plus fort de sa haine porte contre les provinces littéraires françaises qui ne sont pas de la France — j'entends la Belgique et la Suisse en particulier. Il regrette que tous les protestants français ne soient pas des Suisses, parce qu'il a l'esprit simplificateur, et qu'il hait les protestants autant que les Suisses.

Le nationaliste croit volontiers que le Christ était catholique.

Pour peu qu'on ait l'amour de sa patrie, l'on se sent

avec eux plus d'une idée commune; mais le nationaliste ne supporte d'avoir aucune idée commune avec nous.

*

MORÉAS.

Il n'est peut-être pas dans toute l'histoire de notre littérature exemple d'une poésie plus secrètement musicale et dont la ressource personnelle semble dépendre plus intimement de la langue française même. Si Moréas eût été méconnu j'eusse pris plaisir à écrire sur les *Stances* d'abondantes louanges où mon cœur eût parlé autant que mon cerveau.

Aujourd'hui que notre pays dépondéré se laisse mener par ses provinces méridionales et croit trouver son salut dans cette dépoliarisation, il est malaisé sans doute de faire reconnaître tout ce que cette poésie comporte d'étrange pour un cerveau parfaitement français. D'autant plus malaisé que le nationalisme professionnel exagérant son hostilité contre les influences du Nord, honnissant de ce fait un Verhaeren, un Vielé-Griffin, teste sans résistance pour ce qui lui vient du Midi. Et je sais bien qu'il ne nous vint jamais, de Grèce, que du pur et de l'harmonieux (comme, depuis quelque temps, il ne nous vient de l'Italie que du clinquant), mais cette harmonie même, si suave, n'est permise que par le sacrifice, ou le dédain, ou l'ignorance, de quelques autres qualités françaises, indispensables à l'équilibre de la France : celles mêmes que représentaient nos provinces perdues.

Et c'est bien là le plus triste effet de ce deuil; non seulement ces qualités ou vertus ne sont plus suffisamment représentées en France, mais encore la France ne s'aperçoit plus qu'elles lui manquent, apprend à s'en passer, les renie. Le génie même de la France était cet équilibre qui fit notre grandeur, notre beauté; équilibre si uniquement réalisé et que rompaît tout aussi bien l'énorme victoire de l'Empire et ses périlleuses adjonctions que, depuis 70, la perte d'une province indispensable — d'une province de notre esprit.

*

Je tiens la liberté pour chose redoutable et désastreuse

qu'il faut tâcher de réduire ou de supprimer chez soi d'abord — et même, si l'on peut, chez les autres. L'effrayant, c'est l'esclavage non consenti, imposé; l'excellent, c'est celui qu'on s'impose; faute de mieux : celui auquel on se soumet. O servitude volontaire !

Quand un Francis Jammes s'en remet au catholicisme, c'est qu'il ne trouve pas en lui-même de quoi soumettre sa licence, je veux dire l'exubérance de ses dons.

Il me plaît de servir; il ne me plaît point d'être esclave; esclave de mon passé, esclave de mes projets d'avenir, esclave de ma foi, de mon doute, de ma haine ou de mon amour.

S'il me plaît de servir, être ou pensée, et de me renoncer par amour, je veux que, librement consenti, le bail soit renouvelable à toute heure, et que la raison ou l'amour m'en dicte sans cesse les clauses à neuf.

*

CORYDON.

Il n'y a pas pour moi d'entraînement (vers ce livre), il est certain que je l'écris hors de saison et quand je n'ai plus besoin de l'écrire. C'est ce que j'expliquais hier à Marcel Drouin, craignant qu'il n'y vît quelque obsession quasi malade, une impossibilité de distraire mon esprit de ce sujet. Mais non : la difficulté vient précisément de ceci que je dois artificiellement réactualiser un problème auquel j'ai donné (pour ma part) une solution pratique, de sorte que, à vrai dire, il ne me tourmente plus.

Toute ma volonté n'est pas de trop, qui m'acharne à ce travail où je ne cherche plus avantage. (Tout de même pour *la Porte Étroite*. Seul ce qui a cessé de servir est apte à devenir matière d'art.)

Ce qui me le fit entreprendre, d'abord, ou m'en donna quelque première idée : le désaveu de cette fausse sainteté dont mon dédain de la tentation ordinaire me revêtait (aux yeux de J., par exemple, et dont elle s'aidait pour accabler M., par comparaison).

On médite pendant des mois; une idée, en vous, se fait chair; elle palpète; elle vit; on la caresse; on l'épouse; on connaît ses contours, ses limites, ses déficiences, ses reliefs, ses retraits; à la fois sa généalogie

et sa descendance (?). Que l'on vienne à présenter en public quelque exposé de cette méditation prolongée, aussitôt se lève un critique pour déclarer péremptoirement que vous n'y entendez rien, et cela au nom du bon sens, c'est-à-dire de l'opinion la plus générale, c'est-à-dire la plus conventionnelle, dont précisément tout votre effort était de vous dégager.

Socrate et Platon n'eussent pas aimé les jeunes gens, quel dommage pour la Grèce, quel dommage pour le monde entier !

Socrate et Platon n'eussent pas aimé les jeunes gens et n'eussent pas cherché de leur plaire, chacun de nous en serait un petit peu moins sensé.

Si seulement, au lieu de s'indigner, on cherchait à savoir de quoi l'on parle. Avant de discuter, l'on devrait toujours définir. La plupart des querelles développent un malentendu.

J'appelle *pédéraste* celui qui, comme le mot l'indique, s'prend des jeunes garçons. J'appelle *sodomite* (« On dit *sodomite*, Monsieur », répondait Verlaine au juge qui lui demandait s'il était vrai qu'il fût *sodomiste*) celui dont le désir s'adresse aux hommes faits.

J'appelle *inverti* celui qui, dans la comédie de l'amour, assume le rôle d'une femme et désire être possédé.

Ces trois sortes d'*homosexuels* ne sont point toujours nettement tranchées; il y a des glissements possibles de l'une à l'autre; mais le plus souvent, la différence entre eux est telle qu'ils éprouvent un profond dégoût les uns pour les autres; dégoût accompagné d'une réprobation qui ne le cède parfois en rien à celle que vous (hétérosexuels) manifestez âprement pour les trois.

Les pédérastes, dont je suis (pourquoi ne puis-je dire cela tout simplement, sans qu'aussitôt vous prétendiez voir, dans mon aveu, forfanterie ?), sont beaucoup plus rares, les sodomites beaucoup plus nombreux, que je ne pouvais croire d'abord. J'en parle d'après les confidences que j'ai reçues, et veux bien croire qu'en un autre temps et dans un autre pays il n'en eût pas été de même. Quand aux invertis, que j'ai fort peu fréquentés, il m'a toujours paru qu'eux seuls méritaient ce reproche de déformation morale ou intellectuelle et

tombaient sous le coup de certaines des accusations que l'on adresse communément à tous les homosexuels.

J'ajoute ceci, qui pourra paraître spécieux, mais que je crois parfaitement exact : c'est que nombre d'hétérosexuels, soit par timidité, soit par demi-impuissance, se comportent en face de l'autre sexe comme des femmes et, dans une conjugaison en apparence « normale », jouent le rôle de véritables invertis. L'on serait tenté de les appeler des *Lesbiens*. Oserai-je dire que je les crois très nombreux ?

Il en va comme pour la religion. Ceux qui en ont, tout ce qu'ils peuvent faire de plus aimable pour ceux qui n'en ont pas, c'est de les plaindre.

— Mais nous ne sommes pas à plaindre. Nous ne sommes pas malheureux.

— Malheureux d'autant plus, vous qui ne savez plus que vous l'êtes. Nous cesserons donc de vous plaindre. Ce sera pour vous détester.

On nous admet plaintifs; mais si nous cessons d'être piteux on nous taxe aussitôt d'arrogance. Mais non; mais non, je vous assure. Nous sommes simplement ce que nous sommes; nous nous donnons pour tels, sans nous targuer, mais sans nous désoler non plus.

Que de telles amours puissent naître, de telles associations se former, il ne me suffit point de dire que cela est naturel; je maintiens que cela est bon; chacun des deux y trouve exaltation, protection, défi; et je doute si c'est pour le plus jeune ou pour l'ainé qu'elles sont le plus profitables.

M. me reproche d'avoir mal économisé le pathétique, l'épuisant au début du livre, de sorte que je cesse d'émouvoir dès que je prétends persuader. C'est que je m'adresse et me veux adresser à la tête et non point au cœur; c'est que je ne cherche point à remporter la sympathie, qui risquerait d'avoisiner trop l'indulgence; et c'est précisément, je le sais bien, parce que certains mots venus du cœur toucheraient le lecteur davantage que tous ces raisonnements plus ou moins captieux, c'est précisément pour cela que, ces mots, je ne les ai point prononcés. (Voir le procédé de l'avocat qui tâche

à faire passer pour *passionnel* le crime de son client. Je ne veux point cela.) Je prétends que ce livre soit écrit froidement, délibérément; qu'il y paraisse. La passion doit l'avoir précédé; tout au plus doit-on pouvoir l'y sous-entendre; surtout elle ne doit point le faire excuser. Je ne veux pas apitoyer, avec ce livre, je veux GÈNER.

*

FRANCE ET ALLEMAGNE.

Les partis nationalistes, de l'un et de l'autre côté des frontières, exagèrent à l'envi les différences de tempérament et d'esprit qui, selon eux, rendraient impossible toute entente entre Français et Allemands. Des différences, il est certain qu'il en existe; on les connaît de reste; quelques-uns les ont magistralement exposées et je n'ai pas à en parler ici. Je crois pourtant qu'elles sont moins foncières et natives que jalousement exaltées par l'éducation familiale, par l'instruction des écoles, puis par la presse. J'ai vu, durant la guerre, les gens de nos campagnes s'entendre fort bien avec les prisonniers allemands employés pour l'agriculture. D'autre part, il est rare qu'un Français, voyageant en Allemagne, ne soit surpris et séduit par l'aménité des gens à son égard, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent. Sur le terrain de la culture, aussi bien dans les sciences que dans les lettres et les arts, les défauts et qualités de part et d'autre sont à ce point complémentaires qu'il ne peut y avoir que profit dans une entente, que préjudice dans un conflit.

Je ne puis, hélas ! oublier que le problème présent ne concerne pas simplement les relations directes entre individus. Un écrivain n'a certes pas compétence pour fixer les conditions précises d'un accord politique entre États, mais il a le droit et le devoir d'affirmer combien cette entente lui paraît souhaitable; disons plus : *indispensable* dans la situation actuelle de l'Europe.

Il n'est pas aujourd'hui de plus funeste erreur, pour les peuples et pour les individus, que de croire que l'on puisse se passer les uns des autres. Tout ce qui oppose les intérêts de la France et de l'Allemagne est néfaste à la fois pour les deux pays; bienfaisant, tout ce qui tend à rendre ces intérêts plus solidaires.

C'est proprement la dispute entre le colossal et l'individuel, on l'a dit. Tout ce qui est Français tend à s'individualiser; tout ce qui est Allemand à dominer ou à se soumettre.

On a écrit et dit bien des sottises contre l'individualisme — pour n'avoir pas compris ou voulu reconnaître que le triomphe de l'individu est dans le mot divin de l'Évangile : Qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui la donnera la rendra vraiment vivante.

Dès qu'on eut trouvé la formule : « l'invasion canalisée », les événements semblèrent prendre meilleur aspect. Auparavant, on avait trouvé : « durer c'est vaincre », puis ensuite : « l'armée allemande absorbée par la France ».

J'entendais près de moi une dame belge s'indigner de ces cinq mille francs promis au soldat qui emporterait le premier drapeau.

« Pour emporter un drapeau ils consentiraient à perdre une bataille. Ah ! les autres le savent bien; c'est comme l'affaire de Mulhouse, tout autre peuple aurait évité cela; les trois quarts des erreurs commises en France sont dues à l'amour du mot, du geste. Ah ! si vous croyez que ce ressort existe pour eux ! Ils sont pratiques, eux; vous, romantiques. Ah, vous méritez bien Rostand ! du panache, du champagne, tout ce qui flatte cette incurable légèreté d'esprit qui vous fait plaisanter sous la mitraille et ne jamais admettre que les autres sont prêts...; et puis, vous comptez trop sur la chance. La confiance en soi est une belle chose, mais surtout lorsqu'elle est motivée. »

A dire vrai, les devoirs envers l'État sont ceux que j'ai mis le plus de temps et eu le plus de mal à apprendre. Je suis resté longtemps à leur égard dans cette confiance naïve de l'enfant qui s'imagine que son chocolat du matin arrive tout chaud, quotidiennement sur sa table, en vertu de quelque nécessité cosmique. Il est bon, pour l'éducation de l'enfant, que, par quelque perturbation familiale, son chocolat, de temps à autre, soit renversé. La peur de ne plus avoir de chocolat du tout est salutaire.

La France a pourtant eu de grands navigateurs. Les

Bougainville, les La Pérouse ne lui font pas défaut. Mais il semble que nos écoliers les ignorent et la vertu des aventuriers n'avait pas trouvé jusqu'à ces temps derniers, dans notre littérature, grand écho. Le vent du large que je respire à pleins poumons dans tant de livres de langue anglaise (et je ne dis pas seulement anglais, pour n'exclure point le plus glorieux de tous, sans doute, *Moby-Dick*), cet air chargé de parfums étranges, d'orages et de détresses et d'embruns...

Mots spécifiquement français :

« Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir demeurer en repos, dans une chambre. »

« Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux. »

« Que diable allait-il faire dans cette galère ? »

« Cultivons notre jardin. »

« Comment peut-on être Persan ? »

« L'homme, ... porte toujours le châtiment d'avoir voulu changer de place. » (Ironique chez Baudelaire.)

« La terre et les morts. »

« Fallait pas qu'il y aille. »

Etc...

RELIGION.

Le catholicisme a lié à la figure du Christ et à son enseignement tout un cortège d'idées et tout un jeu d'attitudes, si étroitement, qu'il soit aujourd'hui très difficile de repousser les unes sans repousser l'autre à la fois, et cela si exclusivement que toute autre pensée qui ne fait point partie du cortège, que toute autre attitude qui n'entre point dans l'ordre de la cérémonie, paraissent aussitôt injurieuses au Christ même; de sorte que sans être catholique on ne puisse pas être chrétien. Pourtant ces attaques contre le christianisme, le Christ ne les a pas méritées; mais l'Église; et tout ce que je pense aujourd'hui contre elle, c'est avec Lui.

Je l'ai souvent dit à Claudel :

— Ce qui me retient, ce n'est pas la libre pensée, c'est l'Évangile.

— Vous retient de quoi ?

— Eh ! d'entrer dans l'Église, parbleu ! Les catholiques ne connaissent pas l'Évangile. Et non seulement

ils ne le connaissent pas, mais ils ne savent pas qu'ils ne le connaissent pas; ils croient de bonne foi le connaître; ce qui fait qu'ils continuent de l'ignorer.

« C'est, me disait Ghéon, dans un zèle de néophyte, la grande erreur du protestantisme, de prétendre limiter aux seuls Évangiles la révélation, de ne pas comprendre que Dieu continue d'être en relation directe avec l'humanité qui l'écoute. La parole de Dieu n'est point cantonnée dans l'Évangile et Dieu continue de s'expliquer, et s'exprime autant dans la dernière encyclique du pape que par les paroles mêmes du Christ; et l'Église ne cesse pas d'être divinement inspirée. Voir une opposition entre ceci et cela, prouve que l'on n'a compris ni l'un ni l'autre », — dit-il.

L'Église détient l'Évangile. Les paroles du Christ, elle seule a qualité pour décider de leur sens. Elle se réserve et s'arroge le droit d'interpréter, et déclare hérétique tout homme qui écoute Dieu directement.

Je ne sais si les paroles que P. S. prête à Maurras sont authentiques (très médiocre article dans le *Journal de Genève* du 19 février 1917) — en tout cas elles sont bien significatives :

Je ne quitterai pas ce cortège savant des Pères, des conciles, des papes et de tous les grands hommes de l'élite moderne, *pour me fier aux évangiles de quatre juifs obscurs.*

Elle éclaire et appuie la conversation que j'eus l'autonne dernier avec Ghéon :

« Ce que tu appelles spécialement « la parole du Christ » je ne puis la considérer comme plus importante, ni plus authentique que toute la tradition qui l'a suivie. La parole du Christ, c'est *tout cela* à la fois, et je ne puis admettre qu'il parle davantage ou mieux dans l'Évangile que dans n'importe quelle encyclique. »

*

Ghéon a repassé par Paris. Il est venu dîner rue Claude-Lorrain hier soir, où je suis en pensionnaire des Théo depuis trois semaines. J'attendais de ce revoir encouragement, appui, réconfort; il ne m'a apporté que tristesse, une tristesse profonde et secrète comme un

deuil qu'on ne pourrait pas avouer. Tout, dans ses paroles et dans ses gestes, pour moi qui le connais, respirait la résolution, la contrainte, le mot d'ordre et l'indication d'un « supérieur ».

*

— Mais ne serez-vous pas entraînés à considérer parallèlement l'enfer comme immanent pour ainsi dire et trouvant dans la vie présente déjà l'immédiate réalisation de son horreur ?

— J'accorde que chaque pécheur clairvoyant peut aussitôt goûter le pressentiment complet de l'enfer. Et n'est-ce pas déjà l'enfer de connaître le lieu du repos, d'en savoir le chemin, la porte, et de rester forclos ? de sentir la clarté de l'amour s'obscurcir, l'écran de la chair s'épaissir, cette chair s'aggraver sans cesse et, soi, s'y attacher toujours plus. On parle toujours, à propos de l'enfer, de stagnation et l'on fait de ce non-progrès le dernier degré de l'horrible...

L'enfer — aussi bien que le paradis — est en nous. Milton l'exprime admirablement en ce vers, lorsqu'il fait dire à Satan même :

Which way I fly is Hell; myself am Hell.
(*Paradise Lost*, IV, 75.)

*

« Une des pires malhonnêtetés intellectuelles est de jouer sur les mots, de présenter le christianisme comme n'imposant presque aucun sacrifice à la raison, et, à l'aide de cet artifice, d'y attirer des gens qui ne savent pas ce à quoi au fond ils s'engagent. C'est là l'illusion des catholiques laïques qui se disent libéraux. Ne sachant ni théologie, ni exégèse, ils font de l'accession au christianisme une simple adhésion à une coterie. Ils en prennent et ils en laissent; ils admettent tel dogme, repoussent tel autre, et s'indignent après cela quand on leur dit qu'ils ne sont pas de vrais catholiques. »

(RENAN, *Souvenirs*, page 300.)

*

Un peu déçu par votre article. Mais non, cher ami, hélas non ! le problème n'est pas aussi simple que vous

le faites. Vous ne dénoncez que la forme la plus élémentaire de la religion. Non; elle n'est pas toujours cela. Les formes nobles et désintéressées sont bien autrement dangereuses et perfides; car elles s'adressent à l'élite. L'idée d'un marchandage n'est jamais entrée dans la religion que j'ai connue; non, même pas l'idée d'une simple récompense. Et je me souviens que c'est précisément là ce dont Claudel me faisait grief après lecture de *la Porte Étroite*. C'est en quoi consistait, selon lui, l'erreur protestante; il ne consentait à voir dans ce désintéressement même que de l'orgueil.

1919

19 Mai.

LONGUE explication-plaidoyer avec André Ruyters que, par extraordinaire, j'eus la chance de trouver seul. Heureux d'avoir enfin pu lui parler; mais ne suis pas tout à fait satisfait de la manière.

Le point de vue de presque chacun de mes amis change extraordinairement avec l'âge; ils ont une tendance, eux tous, à me faire grief de ma constance et de la fidélité de mes pensées. Il leur apparaît, naturellement, que je n'ai pas su tirer instruction de la vie, et, parce qu'ils ont cru prudent de vieillir, ils tiennent pour folie mon *imprudence*.

Une phrase de la lettre d'Eugène Rouart que je viens de recevoir est révélatrice : « Je me suis réjoui, dit-il, que Ghéon, sans charges de famille étroites, ait pu retrouver la tradition des siens, se... (mot illisible) sagement; il était nécessaire qu'il trouvât ses limites, etc.. » Ah ! que tout cela est triste ! quels sophismes pour dissimuler à ses propres yeux sa faillite ! Mon Dieu, préservez-moi des rides de l'esprit ! Et surtout gardez-moi de ne pas les reconnaître pour des rides !

22.

Déjeuner à Armenonville avec M^{me} Mayrisch, M^{me} Théo Van Rysselberghe, Lady Rothermere et Paul

Méral. Celui-ci est sûrement intelligent, mais la matière humaine reste pour lui sans poids et non douloureuse, simple objet de spéculation, comme tout le reste. Il n'éprouve pas assez de peine à pousser à bout sa pensée. — Pour moi j'estime que je n'ai rien fait tant que je n'entraîne pas avec moi mon lecteur avec tout son faix de réticences et d'objections.

Il en va de ceci comme de ces courses de montagne, où le petit Gérard s'étonnait que je souhaitasse que m'y accompagnât Em.. — « Tu irais tellement plus loin, si tu consentais à aller seul », me disait-il, et devant elle. — Parbleu, je le sais bien; mais ce qui m'importe ce n'est pas d'aller loin moi-même, mais bien d'y mener autrui.

23.

Jean Schlumberger est venu hier à la Villa faire lecture de son roman, devant M^{me} Mayrisch et M^{me} Théo.

Jean est certainement plus gêné que secouru par l'abondance de ses souvenirs. Certainement il les dispose et les maquille adroitement; mais il n'a pas redigéré suffisamment tout cela ¹.

26 Juillet. En arrivant à Dudelange.

Il n'est pas un jour où je ne me dise : tout de même, mon vieux, fais attention que demain tu pourrais te réveiller fou, idiot, ou ne pas te réveiller du tout. Cette merveille qu'est ton corps, cette plus étonnante encore : ton esprit, songe quel petit accident suffirait à endommager leur machine ! Déjà j'admire quand, sans te tenir à la rampe, tu descends l'escalier; tu pourrais trébucher, t'abîmer, et après il n'y a plus à revenir... L'idée de la mort suit ma pensée, comme l'ombre mon corps; et plus forte est la joie, la lumière, plus l'ombre est noire.

7 Août.

-J'ai lâché ce carnet pour l'autre, où je note, *inch by inch*, tous les progrès de mon roman².

1. J'ai relu le livre depuis. Il ne me paraît pas que ce que j'écrivais ci-dessus soit très juste. Le livre entier me paraît aujourd'hui bien meilleur que je ne le trouvais d'abord — et même des plus remarquables.

2. V. *Journal des Faux-Monnayeurs*.

Drame chez les A.; orage qui n'attendait que le retour d'E. pour éclater — ou plutôt, car ceci n'est pas juste : il a fallu que je lui ouvrisse les yeux; son aveuglement était tel... A quel point la vision des choses suprasensibles peut vous blouser à l'égard des réalités quotidiennes ! Parlerai-je de l'éblouissement de la foi ? Non; c'est trop dire; il y a plutôt là un engourdissement progressif du sens critique. Il est aussi difficile pour certains esprits, habitués depuis leur enfance à considérer comme établies et indiscutables certaines idées morales et sociales, de les considérer comme arbitraires — que pour le musicien, élevé dès l'enfance dans l'habitude de la gamme diatonique, de se dire que cette succession de sons n'est pas fatale, n'existe pas en dehors de lui, et qu'après tout, ces intervalles d'après lesquels il édifie sa symphonie sont conventionnels, et que le besoin qu'il a d'entendre la sensible aboutir au demi-ton supérieur de la tonique, est acquis.

— Mais, dira-t-il, toute la musique est construite là-dessus.

— Oui, mon ami, celle de votre pays, de votre époque; mais allez donc en Chine ou en Égypte et vous vous persuaderez qu'une musique différente peut être édifiée sur une gamme aux intervalles différents. Il n'y a point là de loi naturelle semblable à celle de la pesanteur, que ne peut éluder l'architecte; il n'y a pas de loi d'harmonie que le musicien ne puisse éluder; il n'y a pas de « loi morale » que le vrai psychologue doive et puisse admettre comme *donnée*.

1920

8 Mai.

DÉPART de Cuverville à l'aube. Voyage assez morne. Lu d'excellentes pages de Walter Pater dans ses *Études sur la Renaissance*.

Descendu chez les Allégret. Reçu les dernières épreuves de *Si le grain ne meurt...*

Dimanche, 9 Mai.

Été porter ma malle à la villa. Après-midi passée

avec les A. M. qui nous entraînent dans un cinéma luxueux et morne, où s'embêter à mort deux heures durant. M. y retrouve Emmanuel Fay, ami digne de M. et dont je voudrais ne pas être jaloux. M'en vais accablé par la bêtise du film et le crispant maniérisme de l'étoile, Mary Pickford, dont M. chantait merveille.

A la villa, où je rentre coucher pour la première nuit, rien ne va. J'ai dû courir ce matin à la recherche d'ouvriers plombiers pour avoir du gaz.

Je note tout cela pour réamorcer ce carnet. Ne sais trop si j'aurai la constance de le mener loin. Il me semble que ce miroir, aujourd'hui, me gêne bien plutôt qu'il ne me sert.

Mardi.

Hier rentré trop fatigué pour pouvoir rien écrire. J'avais déjeuné chez les Drouin, puis assisté à la première répétition en scène d'*Antoine et Cléopâtre*. Le monotone débit des acteurs égalise le texte et le ponce pour ainsi dire. Il ne paraît pas qu'aucun d'eux soit sensible à la beauté des mots en eux-mêmes. C'est comme le rouleau qu'on promène sur les mottes de terre après le labour. J'ai vingt-cinq hommes autour de moi, qui seraient mes ennemis, si c'était *ma* pièce que j'avais à défendre. Au demeurant chacun d'eux est charmant, et manifestement fait de son mieux. Mais je me persuade une fois de plus de l'impossibilité de faire d'une pièce de théâtre une œuvre d'art.

J'assisterai à toutes ces répétitions, pour m'instruire; mais l'écart est trop grand; ils peuvent bien faire de la pièce ce qu'ils veulent; sa représentation m'ennuie et je me désintéresse de cette « réalisation ».

Aujourd'hui été relancer Dréa que je n'avais pas trouvé à son atelier, hier. Il y a mésentente entre Ida Rubinstein et lui au sujet des costumes; des siens du moins, car elle se dit ravie de tous les autres. Il s'agit de laisser Dréa décider des tons de ses robes que doit dessiner et exécuter Worth. Je fais entre eux de diplomatiques efforts, tout en me foutant du résultat.

Ce matin à la N. R. F. où vient me retrouver Trevelyan avec qui je déjeune. Puis répétition. Puis visite, avec Ida, chez l'homme d'affaires qui doit régler le différend. Tout cela prend un temps fou. J'aurais sans doute mieux fait de partir en voyage.

En attendant M., je relis les journaux intimes de Baudelaire. Incomparable détresse de cette âme, dont chaque effort est désespéré. Souday, l'autre jour, dans *le Temps*, s'efforçait de prouver que Baudelaire n'est qu'un « faux penseur ». Pourquoi « faux » ? Baudelaire n'est pas un « penseur » du tout. Évidemment, vu sous cet angle, pas une ligne de ces « journaux » qui ne soit d'une lamentable niaiserie. La valeur de Baudelaire est avant tout d'ordre émotif.

Dimanche.

Lettre de Ghéon en réponse à celle que je lui écrivais de Cuverville. Il argumente en faveur du « sentiment chrétien » qu'il prétend respirer dans le théâtre de Shakespeare. Sa bonne foi est parfaite. (J'ai pu causer avec lui ce même soir.) Une seconde partie de sa lettre déplore affectueusement que je n'aie su donner jusqu'à présent la « grande œuvre » dont il me sait capable. Ses réflexions à ce sujet, sur lesquelles il est revenu dans la conversation que nous avons eue le soir, me remuent assez profondément, mais me laissent perplexe; car enfin je vois bien ce qu'il appelle « une grande œuvre » et que, par exemple, les *Essais* de Montaigne n'ont pas droit à ce titre.

Je lis dans la *Correspondance* de Montesquieu (tome II, p. 592) : « Il y a un vice radical en France dans cette partie (l'éducation), et ce vice est inextirpable parce qu'il vient des femmes. Elles qui se mêlent de tout, elles qui à la longue gâtent tout, détruisent tout. Un enfant se corrompt bientôt entre leurs mains, depuis deux ans jusqu'à six. » Voir la suite.

Paris. 3 Octobre.

Je reprends ce carnet après une interruption très longue. Rentré à Paris depuis trois jours; installé tant bien que mal à la Villa; forcé de sortir pour mes repas, affairé du matin au soir, je parviens trop difficilement à sauver quelques instants de solitude et de loisir. Pourtant jamais je ne me suis senti plus dispos, et, le soir même de mon arrivée, malgré ma fatigue (ou peut-être à cause d'elle), j'aurais écrit toute la nuit si je ne m'étais efforcé de dormir.

Achevé le *Crochet Castel* de Peacock et commencé *Old Wives Tale*.

Décroché la bourse de 6.000 francs pour Rivière.

Je reprends ce carnet sans chercher à revenir sur hier; j'écris aujourd'hui comme si j'y avais écrit la veille.

Mardi, 4 Octobre.

Déjeuné avec Charlie Du Bos. Longuement parlé d'Henry James et de lui-même. Passé la fin du jour à la villa, à revoir avec M. les photos des musées de Vienne et de Berlin. J'aime cette attention toujours plus vive, à mesure qu'elle est plus instruite, avec laquelle M. regarde toute chose, et j'admire déjà la sûreté de son goût et de son jugement. Nous avons été la veille au musée de Cluny le matin; au musée Jacquemard André l'après-midi.

5 Octobre.

Déjeuné chez Martin du Gard avec son ami Marcel de Coppet, de passage à Paris et devant bientôt repartir pour la région du Tchad, où il a déjà passé quatre ans d'affilée. Beau visage d'évêque, à cheveux déjà complètement blancs. Son calme devant notre affairément. Conversation des plus intéressantes (à laquelle se joint Gallimard, après le repas) que j'aurais dû noter le soir même...

Le 6, jour de mon départ pour Cuverville, Roger Martin du Gard vient dès 9 heures et demie à la villa. Il me rapporte *Si le grain ne meurt...*, dont l'avant-veille je lui avais apporté un exemplaire. Il me fait part de sa déception profonde : j'ai escamoté mon sujet; crainte, pudeur, souci du public je n'ai rien osé dire de vraiment intime ni réussi qu'à soulever des interrogations...

Depuis que je suis ici, reçu de lui une longue, excellente lettre où il revient sur tous les points que notre conversation avait touchés. J'ai pourtant conscience d'avoir raconté de mon enfance tout ce dont j'avais gardé souvenir et le plus indiscrètement possible. Il y aurait artifice à y mettre plus d'ombre, plus de secret, plus de détour. Peut-être pourtant Jacques Raverat est-il dans le vrai quand il me dit (il est venu hier de Montivilliers) que mon récit, souvent, pour vouloir être clair, simplifie un peu trop mes gestes, ou du moins

les ressorts de ceux-ci — et qu'il en va comme pour chacun de mes livres qui, chacun pris à part, fausse ma figure. « Il faudrait, me disait-il fort justement, pour avoir de vous une peinture un peu ressemblante, pouvoir les lire tous à la fois. Dès qu'on vous connaît bien, on comprend que tous les états que, par souci d'art, vous peignez comme successifs peuvent être chez vous simultanés; et c'est précisément cela que les récits de vos *Mémoires* ne font pas sentir. »

Cuerville. 11 Octobre.

Les enfants (Odile et Jacques) ont laissé ici deux poissons rouges; Em. les a mis, avec un gros caillou et un peu de mousse, dans une coupe de cristal, dans la chambre que j'occupe et, tout en travaillant, je les regarde du coin de l'œil. Ils ont pris hier un peu de pain que j'avais émietté. Ce matin la vieille Virginie dit à Em. :

« Monsieur a tort de leur donner du pain. Un poisson ça vit de ses excréments; ou de chair humaine. »

28 Octobre.

Enfin tranquille; seul, dans cette grande villa, que je ne serais peut-être pas si fou d'avoir fait construire, si seulement je la pouvais habiter.

Tous ces jours derniers, je les ai laissés dévorer par des courses, des visites, etc... La nécessité d'aller prendre mes repas au dehors, ou tout au moins d'aller courir aux provisions, m'a laissé bien peu de temps pour le travail; pour qu'il soit bon, il importe de ne pas le perdre de vue.

Hier soir j'ai ressorti tous mes « journaux » de jeunesse. Je ne les relis pas sans exaspération — et n'était l'*humiliation* salutaire que je trouve à leur lecture, je déchirerais tout.

Chaque progrès dans l'art d'écrire ne s'achète que par l'abandon d'une complaisance. En ce temps je les avais toutes, et me penchais sur la page blanche comme on fait devant un miroir.

1^{er} Novembre.

Je me cramponne à la villa, mais, sans service, continue à perdre aux soins de ménage un temps considérable.

Ce soir arrive M^{me} Théo, qui va m'aider à « tenir la maison ». Je me débats dans ces chapitres intermédiaires de mes *Mémoires*, qui doivent prendre place entre le livre imprimé et ce que j'écrivais cet été (voyage en Algérie avec Paul A. Laurens). Je voudrais arriver à y satisfaire aux exigences de Martin du Gard. Je voudrais surtout obtenir de moi une façon de m'exprimer plus nerveuse, plus incisive, plus sèche; ne céder plus à ce besoin de rythmer mes phrases, dont je prends en horreur le bercement. En horreur le revêtement poétique mielleux, poisseux...

Chez Ruyters hier soir, avec Marcel Drouin et Ghéon. Jean et Marc Schlumberger sont venus nous rejoindre après dîner. Ghéon nous a lu les deux premiers actes du *Mort à cheval*, une des trois pièces qu'il rapporte de cet été. Il a relativement peu travaillé. S'il eût travaillé plus longtemps, il eût écrit davantage; mais rien n'eût été plus mûri. Ses exigences, sans qu'il s'en doute, ne sont plus, à présent, que d'ordre religieux ou moral. Il se tient pour satisfait si son œuvre est édifiante. Ce qu'il nous a lu hier est consternant. Mais il n'écouterait plus désormais que ceux qui l'approuvent et ses amis d'hier sont contraints, aujourd'hui, ou de se taire ou de l'aider à se tromper.

3 Novembre.

Invité à déjeuner par M^{me} Mühlfeld, avec Paul Valéry et Cocteau; je vais les retrouver. Je n'avais pas échangé trois phrases que déjà j'étais exaspéré. Sur quelque sujet que se portât la conversation, l'esprit de Valéry et de Cocteau ne s'efforçait que de dénigrer; ils faisaient assaut d'incompréhension, de déni. Rapportés, leurs propos paraîtraient absurdes. Je ne supporte plus cette sorte de paradoxe de salon, qui ne brille qu'aux dépens d'autrui. Péguy disait : « Je ne juge pas; je condamne. » Ils exécutèrent ainsi Régnier, M^{me} de Noailles, Ibsen. On parla d'Octave Feuillet à qui l'on s'accorda à trouver beaucoup plus de talent qu'à ce dernier, que Valéry déclarait « assommant ». Me voyant réduit au silence, car qu'eût servi de protester, Cocteau déclara que j'étais d'une « humeur exécrationnelle ». Je n'aurais pu paraître « en train » qu'à condition de faire chœur avec eux et déjà je me reprochais assez d'être venu pour les entendre.

Au demeurant, chacun d'eux, pris à part, est charmant; et pour Valéry spécialement, si je l'estimais moins, je ne souffrirais point tant de ses dénis. Quoi d'étonnant si, après avoir désenchanté le monde autour de lui, après s'être ingénié à se désintéresser de tant de choses, il s'ennuie !

8 *Novembre.*

Dîner hier chez Ruyters, avec Ghéon.

A propos de D., la conversation à table, s'est étendue sur les jeunes gens. M^{me} Ruyters, André R. et Ghéon ont affirmé qu'avant vingt-cinq ans un jeune homme n'était occupé que de lui-même et ne s'intéressait à rien; qu'au surplus l'incuriosité de D., qui m'attriste tant, était toute affectée et que cette affectation même était le propre de son âge. À l'explication sentimentale que je m'efforçai d'en donner, Ghéon s'est écrié :

— Mais, ça n'est pas si simple que ça !

Et c'est bien la première fois qu'il m'arrive d'être accusé de voir les choses avec trop de simplicité. Venant de Ghéon, cette accusation eût pu paraître bouffonne, mais je ne m'en affectai que parce qu'il y paraissait combien Ghéon s'est écarté de moi. Tous trois ensuite, et contre moi, ont commencé de reconstruire abstraitement une psychologie de l'adolescent, sans exemples et toute de convention, contre quoi se heurtait tout ce que j'aurais pu dire, et que, par prudence, j'ai tu. Je me souvenais que M^{me} Ruyters devant les extravagances de L. disait à M^{me} Théo : « Nous savons ce que c'est, n'est-ce pas ? nous avons toutes été comme ça. »

23 *Novembre.*

En sortant du palais de Justice (je trouve fermée la Bibliothèque des Avocats où je me proposais de travailler), je rencontre Duhamel, place Saint-Michel, qui remonte avec moi le boulevard, et, à travers le Luxembourg, m'accompagne jusqu'au Lion de Belfort (j'allais déjeuner chez les Allégret). Excellente conversation sur le roman; lui comme moi se débat contre les critiques de Martin du Gard. Il proteste que je n'ai pas eu tort d'écrire *d'abord* de ces monographies que Martin du Gard déplore de ne pas voir fondues toutes et brouillées dans une touffe épaisse; et que ces petits récits épurés que

Martin du Gard critique, ont plus d'espoir de durer que le complexe roman que je souhaite d'écrire aujourd'hui.

A vouloir rapporter la substance d'une conversation (comme je fais ici), il n'en reste plus rien; il faut le propos même — comme il faut la résurrection de la chair pour permettre celle de l'esprit.

22 *Décembre.*

Passé deux jours à Clermont, chez Roger Martin du Gard, qui m'appelle en consultation pour son roman dont il me lit les six premiers chapitres et m'expose le plan général. Conversation ininterrompue, que je crois avoir été du plus grand profit pour l'un et pour l'autre. Il m'encourage beaucoup à continuer la rédaction de mes Mémoires et à oser écrire de ma vie tout ce que je lui en raconte.

Mais c'est surtout vers le roman que je me tourne à présent. Je rouvre le cahier brun et veux y engranger la récolte de ces derniers jours.

Je n'ai plaisir de tenir au pair ce journal que quand j'ai l'espoir d'y écrire à peu près chaque jour, ne fût-ce que quelques lignes.

Le temps fuit et chaque journée m'échappe sans que je parvienne à rien y étreindre. J'envie Martin du Gard et sa tranquille solitude de Clermont.

Fin Décembre.

Mort de Miquette. Depuis longtemps aveugle, sourde, affreusement gonflée, elle semblait ne rester plus attachée à la vie que par fidélité à sa maîtresse.

1921

Cuerville. 1^{er} Janvier.

ARRIVÉ hier soir à Cuerville. Lu tout le long du trajet *A l'extrême limite* d'Artzibascheff; fort recommandé par Roger M. du G., mais qui ne me plaît guère. La matière première, mieux vaut la chercher dans la vie; dans les livres, c'est le métier surtout qui m'intéresse — et dans celui-ci, non plus l'un que l'autre. Continuerai-je ?

Je me suis joué le mauvais tour de ne pas emporter de

cigarettes (à Paris j'en venais à fumer beaucoup trop), mais ce matin j'enrage.

Dans un immense effort de vertu, je me force de faire ce matin ces exercices gymnastiques préconisés par Roger M. du G.; plus, cet après-midi, une promenade d'une heure — au détriment du piano.

J'ai devant moi la préface d'*Armance*, le chapitre intermédiaire de *Si le grain ne meurt...*, et cet énorme roman qu'il me faudrait commencer d'échafauder.

Avant mon départ, été voir *Parade* — dont on ne sait ce qu'il faut admirer le plus : prétention ou pauvreté. Cocteau se promène dans la coulisse, où je vais le voir; vieilli, contracté, douloureux. Il sait bien que les décors, les costumes sont de Picasso, que la musique est de Satie, mais il doute si Picasso et Satie ne sont pas de lui.

Les *Contes russes* m'ont ravi.

3 Janvier.

Jours atroces. Insomnies; rechutes dans le pire; mauvais travail où, sans ferveur aucune, je tâche à profiter d'un reste d'élan acquis.

.

8 Janvier.

Sommeil meilleur; travail meilleur. Je me décide à extraire de moi une *Lettre à Angèle*, qui va me faire aboyer par certains de mes amis, mais à qui je dois pourtant la franchise.

Je réapprends le *Lavapies* et l'*Éritaña* d'Albeniz, que je jouais par cœur couramment il y a trois ans, et que j'ai quelque mal à me remettre dans la tête; mais beaucoup de plaisir également — et que certainement je joue mieux aujourd'hui.

Lu à voix haute une série de nouvelles de Tchekov, dans la version anglaise; avec un intérêt extrême.

11 Janvier.

J'abandonne la lecture de *A l'extrême limite* à la page 260 (comme déjà j'avais abandonné *Sanine*). J'ai rarement rencontré livre qui me soit plus désagréable. C'est brutal sans être vraiment fort.

Littérature de carabin.

12 *Janvier.*

Quand la voie dans laquelle l'esprit s'engage contriste jusqu'à la mort des êtres qui vous sont infiniment chers, on peut tout à la fois croire que c'est cette voie-là qu'on doit suivre, et pourtant ne s'y avancer qu'en tremblant; rester le cœur partagé; connaître des hésitations, des retours — où Ghéon verra la marque d'un esprit irrésolu, tandis qu'il ne s'agit que de cœur et de sympathie. Ce n'est pas la constance qui me fait défaut; c'est la férocité.

— Je sais très bien qu'il est heureux (Ghéon), qu'il a trouvé le repos, le bonheur.

— Il ne tient qu'à toi d'en goûter un semblable.

— C'est toi-même qui me disait : l'homme n'est pas né pour le bonheur.

De même, Ghéon dit : « Je hais les « arrière-pensées ».

Mais il est certains cas où, tout au contraire, seules les arrière-pensées lui paraîtraient aimables — mais il leur donnerait alors un autre nom. Il appellerait cela « la voix de la conscience ».

14 *Janvier.*

Il se passe en mon être intime ce que pour les « petits pays » : chaque nationalité revendique son droit à l'existence, se révolte contre l'oppression. Le seul classicisme admissible c'est celui qui tienne compte de tout. Celui de Maurras est détestable parce qu'il opprime et supprime, et rien ne me dit que ce qu'il opprime ne vaut pas mieux que l'oppresseur. La parole aujourd'hui est à ce qui n'a pas encore parlé.

J'aime cet éloge, dans l'article sur moi de C. du Bos : « infiniment respectueux de la sensibilité d'autrui ».

16 *Janvier.*

Je lis les articles de Wells sur le bolchévisme (parus dans le *Progrès civique*) avec l'intérêt le plus vif, et cette sorte d'embrasement de l'esprit qu'on éprouve lorsqu'on reconnaît en autrui sa propre pensée encore incertaine, dégagée, affirmée et comme assagée.

La réponse de Merejkowski est des plus médiocres.

26 Janvier.

Je quitte Cuverville demain. Les conditions physiologiques et morales dans lesquelles je me trouve ici sont des plus déprimantes et mon travail s'en est beaucoup ressenti.

.....

Étudié mon piano en moyenne trois heures par jour; perfectionné surtout l'*Eritaña* et le *Lavapies* d'Albeniz, que je joue par cœur et dans le mouvement — à condition que personne ne soit là pour m'entendre.

Mis au net les deux chapitres supplémentaires de la première partie de mes Mémoires.

Note sur Browning, introduction de la traduction de *Sludge*. Relu *Armance* avec ravissement.

Lu à haute voix dix-neuf contes de Tchekov (version anglaise), d'inégale longueur, dont aucun n'est indifférent, et dont certains sont remarquables.

Comment, pourquoi, Andler, dans son livre sur les précurseurs de Nietzsche, ne parle-t-il pas de Dostoïevsky ?

Je note cette phrase du livre d'Andler — que je lis avec la satisfaction la plus vive :

« Il est facile aux médiocres d'appeler faiblesse une inquiétude, où il faut voir surtout le tourment d'une sensibilité plus vibrante et plus étendue. S'ils manquent d'énergie (il s'agit des autres) au premier moment, c'est que leur attention est sollicitée en plus d'un sens; et il leur faut extraire d'une passion multiple un vouloir plus riche, dont la constance a dû être laborieusement construite. » — Cela est très bon; et méritait d'être mieux dit.

Paris. 4 Mai.

L'on pourrait dire qu'il y a deux sortes d'attentions : l'une intense, l'autre à demi distraite et discursive ; c'est cette dernière que l'on prête le plus volontiers; je crois vraiment que la plupart des gens ne sont capables de la première qu'en cas de danger et lorsqu'elle peut avertir. Mais, n'ayant à aucun degré le don du récit, lorsque je commence à raconter de vive voix une histoire, j'ai toujours peur qu'elle ne soit trop longue et qu'on ne l'écoute point jusqu'au bout; même j'ai fait souvent cette mortifiante expérience (si, brusquement, il m'arrivait de devoir

couper mon récit) d'attendre en vain une voix qui dise :
« Et alors ?... »

Et peut-être bien faut-il chercher dans l'inconfiance qui en résulte, dans cette crainte de ne pouvoir disposer de l'attention du lecteur (encore bien plus que dans mon « impatience », ainsi qu'on l'a dit), ce rétrécissement de la fin de mes livres. — Encore un tout petit instant, Messieurs, et j'ai fini.

C'est pour ne compter point sur cette attention prolongée, la seconde, que je fais appel à la première, l'attention intense, infiniment plus rare, plus difficile à obtenir et plus chichement accordée — mais sans laquelle on ne peut pénétrer mes écrits.

Raconté par ailleurs (dans le cahier gris du roman) l'histoire de ce petit écolier de Henri IV — que je surpris hier en train de voler.

7 Mai.

Pris cette nuit de singuliers vertiges ; accompagnés de presque aucun malaise, mais si forts que sûrement j'eusse perdu l'équilibre si j'eusse été debout. Je venais de me coucher ; j'ai redonné de la lumière ; le champ de la vision ne tournait point tant qu'il n'était secoué, et très violemment, de haut en bas. Il me semblait qu'au moindre mouvement que je ferais pour me retourner dans mon lit, je risquais de me trouver mal.

Ce matin le même vertige est là, tout prêt à reparaître et reparaissant par instants, qui me force à m'asseoir bien vite pour ne pas tomber. Je m'efforce de n'y attacher point d'importance, autre que la gêne qui en résulte et m'immobilise ce matin. (Dimanche.)

13 Mai.

Détestable période, dont je crois que je ne pourrai sortir qu'en m'arrachant d'ici. Je travaille (à la préface d'*Armance*) avec une difficulté extrême... Inutile de laisser sur ce carnet le reflet de mes défaillances. Vertiges, pesanteur de toutes mes pensées.

14 Mai.

Passé avec Proust une heure de la soirée d'hier. Depuis quatre jours il envoie chaque soir une auto pour me prendre, mais qui chaque soir m'a manqué... Hier, comme précisément je lui avais dit que je ne pensais pas être libre,

il s'apprêtait à sortir, ayant pris rendez-vous au dehors. Il dit ne s'être pas levé depuis longtemps. Bien que, dans la chambre où il me reçoit, l'on étouffe, il grelotte; il vient de quitter une autre pièce beaucoup plus chaude où il était en nage; il se plaint que sa vie ne soit plus qu'une lente agonie et bien que s'étant mis, dès mon arrivée, à me parler de l'uranisme, il s'interrompt pour me demander si je peux lui donner quelques clartés sur l'enseignement de l'Évangile, dont je ne sais qui lui a redit que je parlais particulièrement bien. Il espère y trouver quelque soutien et soulagement à ses maux, qu'il me peint longuement comme atroces. Il est gras, ou plutôt bouffi; il me rappelle un peu Jean Lorrain. Je lui apporte *Corydon* dont il me promet de ne parler à personne; et comme je lui dis quelques mots de mes Mémoires :

« Vous pouvez tout raconter, s'écrit-il; mais à condition de ne jamais dire : *Je*. » Ce qui ne fait pas mon affaire.

Loin de nier ou de cacher son uranisme, il l'expose, et je pourrais presque dire : s'en targue. Il dit n'avoir jamais aimé les femmes que spirituellement et n'avoir jamais connu l'amour qu'avec des hommes. Sa conversation, sans cesse traversée d'incidentes, court sans suite. Il me dit la conviction où il est que Baudelaire était uraniste : « La manière dont il parle de Lesbos, et déjà le besoin d'en parler, suffiraient seuls à m'en convaincre », et comme je proteste :

— En tout cas, s'il était uraniste, c'était à son insu presque; et vous ne pouvez penser qu'il ait jamais pratiqué...

— Comment donc ! s'écrit-il. Je suis convaincu du contraire; comment pouvez-vous douter qu'il pratiquât ? lui, Baudelaire !

Et, dans le ton de sa voix, il semble qu'en en doutant je fasse injure à Baudelaire. Mais je veux bien croire qu'il a raison; et que les uranistes sont encore un peu plus nombreux que je ne le croyais d'abord. En tout cas je ne supposais pas que Proust le fût aussi exclusivement.

Pour avoir entendu, chez Darius Milhaud, M^{lle} X. enlever avec une extraordinaire assurance, avec charme, à la perfection, nombre de pièces de Chabrier et de Debussy (en particulier les études) et (fort médiocrement

ces dernières) de Chopin — je suis resté, découragé, sans plus oser rouvrir mon piano de douze jours. Qu'on s'étonne après cela si je n'aime pas les pianistes ! Toute la joie qu'ils me donnent n'est rien auprès de celle que je me donne en jouant moi-même; mais en les entendant je prends honte de mon jeu — et certainement bien à tort. Mais il en va de même quand je lis Proust; je hais la virtuosité, mais toujours elle m'en impose et je voudrais pour la bien mépriser en être d'abord capable; je voudrais être sûr de n'être point le renard de la fable : je *sais* et *sens* par exemple, que la *Barcarolle* de Chopin *doit* être jouée beaucoup plus lentement que ne fait M^{lle} X., qu'ils ne font tous; — mais pour oser la jouer devant d'autres aussi *loisiblement* qu'il me plaît, il me faudrait savoir que je pourrais aussi bien la jouer beaucoup plus vite, et surtout sentir que l'auditeur en est convaincu. Jouée de ce train, la musique de Chopin devient *brillante*, perd sa valeur propre, sa vertu...

15 Mai.

Vertiges, peut-être un peu moins précis, mais de plus en plus fréquents; ce matin, ils ne me quittent pas depuis mon réveil. Peut-être l'abus du tabac y est-il aussi pour beaucoup, car hier soir, dînant chez M. du G. et passant avec lui la soirée, je me suis laissé aller de nouveau à trop fumer.

Pourtant le travail, depuis deux jours, est assez bon (préface pour *Armance*).

.....

Mercredi.

Hier soir, j'allais monter me coucher lorsque retentit un coup de sonnette. C'est le chauffeur de Proust, le mari de Céleste, qui me rapporte l'exemplaire de *Corydon* que je prêtai à Proust le 13 mai, et qui propose de m'emmener, car Proust va un peu mieux et me fait dire qu'il peut me recevoir, si toutefois cela ne me dérange pas de venir. Et sa phrase est beaucoup plus longue et plus compliquée que je ne la cite; je pense qu'il l'avait apprise en route, car, comme je l'avais d'abord interrompu, il l'a reprise pour la réciter d'une haleine. Céleste, de même, lorsqu'elle m'avait ouvert la porte l'autre soir, après avoir exprimé les regrets qu'avait Proust de ne pouvoir me

recevoir, ajoutait : « Monsieur prie Monsieur Gide de se convaincre qu'il pense incessamment à lui. » (J'ai noté la phrase aussitôt.)

Longtemps j'ai pu douter si Proust ne jouait pas un peu de sa maladie pour protéger son travail (ce qui me paraissait très légitime); mais hier, et déjà l'autre jour, j'ai pu me convaincre qu'il était réellement très souffrant. Il dit rester des heures durant sans même pouvoir remuer la tête; il reste couché tout le jour, et de longues suites de jours. Par instants il promène le long des ailes du nez le tranchant d'une main qui paraît morte, aux doigts bizarrement raides et écartés et rien n'est plus impressionnant que ce geste maniaque et gauche, qui semble un geste d'animal ou de fou.

Nous n'avons, ce soir encore, guère parlé que d'uranisme; il dit se reprocher cette « indécision » qui l'a fait, pour nourrir la partie hétérosexuelle de son livre, transposer « à l'ombre des jeunes filles » tout ce que ses souvenirs homosexuels lui proposaient de gracieux, de tendre et de charmant, de sorte qu'il ne lui reste plus pour *Sodome* que du grotesque et de l'abject. Mais il se montre très affecté lorsque je lui dis qu'il semble avoir voulu stigmatiser l'uranisme; il proteste; et je comprends enfin que ce que nous trouvons ignoble, objet de rire ou de dégoût, ne lui paraît pas, à lui, si repoussant.

Lorsque je lui demande s'il ne nous présentera jamais cet Éros sous des espèces jeunes et belles, il me répond que, d'abord, ce qui l'attire ce n'est presque jamais la beauté et qu'il estime qu'elle n'a que peu à voir avec le désir — et que, pour ce qui est de la jeunesse, c'était ce qu'il pouvait le plus aisément transposer (ce qui se prêtait le mieux à une transposition).

28 Mai.

Déjeuné le 26, à Versailles, chez la princesse de Bassiano — dont l'auto, déjà chargée de M^{me} Mühlfeld et de Paul Valéry est venue me prendre. Une heure de lecture ou d'étude de piano m'est plus agréable que le plus fastueux dîner du monde; celui-ci était du reste exquis; de la conversation, rien à dire. Hier dîné avec M^{me} Mayrisch, M^{me} Van Rysselberghe, Valéry et Rivière. Valéry, prestigieux comme toujours, mais dans le cosmos de qui je ne puis respirer.

J'ai achevé avant-hier ma préface pour *Armance*, qui m'a donné passablement de mal, car j'étais très fatigué ces derniers temps. Je craignais qu'elle ne fût détestable; mais je l'ai lue avec plaisir à Roger M. du G. ce matin, puis, cet après-midi, à M^{me} Mayrisch et à Jean S... Je n'ai plus à présent rien qui me sépare de mon roman — que la fin du chapitre de mes *Mémoires*, que je voudrais donner à imprimer dans un mois.

Je lis *As you like it* — étonné de le comprendre si bien, mais sans grand plaisir.

2 Juin.

Convité par Piot, j'ai été hier à l'Opéra pour la dernière répétition des *Troyens*. Je me souvenais de mon ravissement d'il y a quinze ans, au théâtre Sarah Bernhardt, quand Delna tenait le rôle de Didon dans *les Troyens à Carthage*, dont le premier acte est devenu le troisième de cette hybride pièce-ci. Rien plus que de conventionnel, de morne et de fastidieux. (Je ne parle pas du texte musical, mais de l'exécution.) Un orchestre beaucoup trop nourri couvre les voix insuffisantes. Impossible d'éprouver la moindre émotion, malgré tous mes efforts de retrouver celle de jadis. Et par moments je reconnaissais mesure après mesure... Je suis parti au troisième acte, écœuré d'ennui.

3 Juin.

Bonne étude de piano ces derniers jours. Ai pu quotidiennement y consacrer trois heures. Repris la *Barcarolle* de Chopin, qu'il n'est pas si malaisé que je croyais de jouer plus vite; et j'y parviens (je me laisse beaucoup trop vite intimider par le brio des autres) — mais elle perd ainsi tout caractère, toute émotion, toute *langueur*; et c'est cela surtout qu'exprime cet admirable morceau : la langueur dans l'excessive joie. Il semble qu'il y ait trop de son, trop de notes aussitôt que l'on ne comprend plus la parfaite signification de chacune. Toute bonne exécution doit être une *explication* du morceau. Mais le pianiste cherche l'*effet*, comme l'acteur; et l'effet n'est obtenu d'ordinaire qu'aux dépens du texte. L'exécutant sait fort bien que je serai d'autant plus étonné que je comprendrai moins. Mais précisément ce que je souhaite, c'est de comprendre. L'étonnement, en art, ne vaut que

s'il cède aussitôt à l'émotion; et le plus souvent il l'empêche.

8 Juin.

Combien me plaît ceci que je lis dans Sainte-Beuve (*les Cahiers*) : « Les Latins, dans leur langue, ne haïssaient pas un certain vague, une certaine indétermination de sens, un peu d'obscurité... Prenez-le comme vous voulez, semblent-ils dire en plus d'un cas, entendez-le dans ce sens-ci, ou dans cet autre sens qui est voisin. — On a une certaine latitude de choix — *Le sens principal n'est pas absolument exclusif d'un autre.* » (C'est moi qui souligne.) Joie de me sentir très latin, sur ce point.

* * *

Cuerville. 10 Juillet.

Arrivé ici le 2. Temps splendide, inaltérablement. La nature entière halète et demande grâce. Travail insuffisant; coupé par la correspondance. Une sorte de résignation engourdit mon vouloir, ma pensée. J'ai recours à ce carnet, une fois de plus, pour apprendre à exiger de moi davantage.

11 Juillet.

Il me semble que je désire tout moins âprement, depuis que s'écarte de moi cette félicité que je me promettais d'une communion parfaite avec elle.

12 Juillet.

Tout ce que j'ai lu des frères Tharaud m'a paru de la qualité la meilleure; le seul reproche que je crois que l'on puisse faire à leurs livres, c'est de n'être dictés jamais par aucune nécessité intérieure; ils n'ont pas avec l'auteur de ces rapports profonds et nécessaires où s'engage une destinée.

14 Juillet.

Achévé le troisième chapitre de la seconde partie de *Si le grain ne meurt...*, c'est-à-dire tout ce que je compte donner à imprimer maintenant. Je doute si je pourrai pousser plus loin la rédaction de ces Mémoires. Et pourtant quel intérêt n'y aurait-il pas !

Achévé le *Green Mansions* de Hudson; d'un exotisme

assez plaisant, mais insuffisant et qui fait place trop souvent à une sentimentalité d'opéra-comique.

Je lis à haute voix, à Em., *Une Ténébreuse Affaire*, avec émerveillement. *Précis de Psychologie* de W. James.

20 Juillet.

Lutter contre cette démangeaison de verser dans le roman les expériences personnelles, et particulièrement celles dont on a pu souffrir, pour l'espoir fallacieux de trouver quelque consolation dans la peinture que l'on en fait.

— Elles ne nous paraissent particulièrement intéressantes que parce que c'est nous qui les éprouvons.

— Non, non; c'est au contraire là qu'est le sophisme : chacun a les aventures qu'il mérite; et, pour les âmes d'élite, il y a des situations privilégiées, des souffrances de choix, dont précisément sont incapables les âmes vulgaires.

21 Juillet.

Il y a longtemps que j'aurais cessé d'écrire si ne m'habitait cette conviction que ceux qui viendront découvriront dans mes écrits ce que ceux d'aujourd'hui se refusent d'y voir, et que pourtant je sais que j'y ai mis.

Les déclarations des nationalistes me font trop souvent penser aux protestations des filles du roi Lear. L'amour le plus profond ne bondit pas si facilement aux lèvres. J'en tiens pour le silence de Cordélia.

28 Juillet.

Ce n'est pas que la sensation précisément s'affaiblisse; non, mais, par une sorte de transposition, il semble qu'elle ne me concerne plus directement. Je suis comme si j'étais déjà mort depuis longtemps; comme si ce n'était déjà plus de moi qu'il s'agit. Et tenez... surtout il me semble que rien plus de ce que je fais et de ce que je ressens n'entraîne ma responsabilité morale. Oui, c'est cela. Je suis déjà mort, et ce que je vis à présent c'est une espèce de supplément sans importance et qui *n'engage à rien*.

X., qui voulait se suicider, en arrive parfois à se demander, si, en réalité, il ne l'a pas déjà fait.

Since now at length my fate I know,
Since nothing all my love avails,
Since all, my life seemed meant for, fails.

Depuis le jour où..., je n'ai pas repris conscience par-faite de ma continuité morale.

Colpach. 28 Août.

Un aveugle imaginerait plus facilement les couleurs, qu'un insensible le mystérieux attrait émanant de l'aspect d'un corps. Comment comprendrait-il ce trouble, ce besoin d'enveloppement, de caresse, cette réquisition de tout notre être, et l'errante imprécision du désir?...

Passé quelques jours charmants sur la plage d'Hyères, où vient inopinément me retrouver Elisabeth Van Rysselberghe. Découvert avec elle, au cours d'une promenade dans la pinède, un extraordinaire petit village, près des anciens salins — Le Pesquier, je crois — qu'on eût dit polynésien; abrité, caché, enfoui sous les arbres et qui respire une si étrange félicité qu'aussitôt on souhaite d'y vivre, d'y finir ses jours. J'y retourne le même soir avec Roger Fry rencontré par hasard; et, trois jours plus tard, avec Copeau.

La Bastide. 12 Septembre.

Relisant une dernière fois les épreuves de mes *Morceaux choisis* qu'attend la N. R. F., j'y suis surtout sensible à l'insistance, à la monotonie, aux redites.

Paris. 29 Septembre.

Je note cette phrase de la lettre de Grimm sur Rousseau (tome IX, p. 141) :

« Cependant, tel fut l'effet de la dispute (au sujet du *Discours* couronné à Dijon), que cette opinion, qui n'était pas la sienne et qu'il n'avait embrassée que pour être extraordinaire, lui devint propre à force de la soutenir. » Phrase que l'on peut si bien appliquer à Barrès au moment de l'Affaire.

30 Septembre.

Je relis le livre des *Maximes* avec une admiration des plus vives. Il me paraît que la position que je tâchais de prendre à l'égard de La Rochefoucauld ne saurait être maintenue sans injustice. Mon premier tort était de tenter d'assimiler ce qu'il appelle l'amour-propre, à l'égoïsme. Malgré tout, les maximes ayant trait à l'amour-propre sont de moindre intérêt que celles qui ne se rattachent à

aucune théorie, à aucune thèse, et dont certaines sont de la pénétration la plus singulière, et d'un *tour* qui peut être imité, mais n'appartient qu'à lui; ou du moins, s'il se retrouve dans les salons du siècle, lui, le porte à la perfection.

3 Octobre.

Retour à Cuverville.

Passé trois à quatre heures à réapprendre les pièces 1 et 4 des *Goyescas* (et il s'en faut de beaucoup encore que je possède parfaitement la première). Je devrais à présent m'attaquer aux *Faux-Monnayeurs*; mais par timidité, par indolence, par lâcheté, je souris à toutes les distractions qui se proposent et ne sais comment étreindre mon sujet. Je me conseille d'arpenter ma chambre de long en large, une heure durant, en m'interdisant toute lecture. Et répéter cela comme on ferait une neuvaine; de préférence avant de se coucher. Sans se laisser décourager si l'on n'entrevoit aucune issue les premiers soirs.

J'écris, sans presque aucune peine, deux pages du dialogue par quoi je pense ouvrir mon roman. Mais je ne serai satisfait que si je parviens à m'écarter du réalisme plus encore. Peu m'importe, du reste, si je dois, par la suite, déchirer tout ce que j'écris aujourd'hui. L'important c'est de m'habituer à vivre avec mes personnages.

4 Octobre.

Le temps est si miraculeusement beau qu'on ne reconnaît plus le pays. J'écris ces lignes sur le banc de l'avenue qui fait face à la hêtraie de Valentine. Le soleil va se coucher. Je cherche en vain une épithète pour peindre l'extraordinaire luminosité du ciel.

6 Octobre.

Troisième jour sans fumer. Trop de temps au piano (trois ou quatre heures chaque jour); travail insuffisant.

7 Octobre.

Bonne étude de piano; mais très médiocre travail. Je tâche de rédiger un article sur la reprise des relations intellectuelles avec l'Allemagne. Chaque incidente se dresse en travers, et le moindre appel du dehors me distrait. Tout bruit, tout chant m'est un appel.

Je lis l'*Oraison funèbre de Le Tellier* et les *Divine Poems* de Donne, où je relève ces vers admirables :

Take mee to You, imprison mee, for I
Except You enthral mee, never shall be free...

*Empare-toi de moi, Seigneur, et m'emprisonne,
Car je ne puis goûter de liberté que dans tes chaînes.*

12 Octobre.

J'ai eu cette lâcheté d'aller, avant-hier dimanche, au village acheter un paquet de tabac. Mais je n'éprouve aucun plaisir à fumer ce gros tabac noir, le seul que j'aie pu trouver; et c'est tant mieux, car cela m'aide à m'abs-tenir.

Après trois jours d'agonie, j'ai fini hier un article sur la reprise des relations intellectuelles avec l'Allemagne; envoyé tout aussitôt à Rivière.

.

Chaque été je relis en partie les *Caractères*; non que j'admire particulièrement La Bruyère; il est dix auteurs de ce temps que je lui préfère et qui m'étonnent davantage; mais précisément il n'en est aucun dont l'étoile soit plus rassurante. Très souvent, et principalement dans le premier livre, on se demande si ce qu'il dit valait vraiment la peine d'être dit, tant cela paraît simple et raisonnable; mais on lui sait gré de le dire pourtant, et si simplement. Il ne cherche ni à étonner ni à plaire; mais à exprimer raisonnablement ce dont il est sûr. (Un bon esprit, dit-il, croit écrire raisonnablement.)

Je suis tourmenté par le désir de refaire les *Caractères*, il n'y aurait sans doute aucune immodestie à le tenter; j'adopterais le plan du livre et chercherais à exprimer avec cette même simplicité les nouveaux aspects de notre époque, et tout ce qu'un « honnête homme » d'aujourd'hui peut penser raisonnablement sur les mœurs, sur la société et les éléments divers qui la composent, sur la littérature, sur la religion et sur les arts. J'y dirais d'aussi simples choses, et aussi simplement que ceci :

Il faut sans doute moins de patience et moins d'effort pour mûrir un art qu'il n'en faut ensuite pour l'empêcher de se corrompre.

15 Octobre.

Em. me parle du jeune facteur auquel je m'intéressais et que j'ai aidé à obtenir un nouveau poste. Sa sœur, avec laquelle il vivait, l'a brusquement plaqué le mois dernier, laissant en panne à Goderville la voiture des postes qu'elle conduisait ce jour-là, pour sauter dans le train de Rouen où elle a rejoint le fils d'un aubergiste de Criquetot... Elle emportait les trois mille francs qu'elle prétendait lui être dus par son frère et que le frère gardait et mêlait à la bourse commune, ne supposant pas que sa sœur pût avoir des secrets pour lui.

— Oh ! non ; elle ne songe pas non plus à se marier, disait-il récemment encore ; nous nous entendons bien comme ça tous les deux ; entre frère et sœur, on fait bon ménage.

De sorte que sa première pensée a dû être, en apprenant la fuite :

— Comment ! elle n'était donc pas heureuse ainsi !

Certainement elle lui cachait tous ses désirs, toutes ses arrière-pensées, comme elle eût fait à un mari.

Tout ce qu'il entraînait d'égoïsme inavoué dans le dévouement fraternel est brusquement venu au jour. Dans son indignation, il a fait poursuivre la jeune fille, que la police a fini par retrouver, à Rouen, dans un misérable garni. Elle et son amant, qu'elle veut épouser, étaient à bout de ressources ; c'est-à-dire qu'on n'a plus retrouvé sur eux que dix francs. Elle a vite fait de prouver qu'elle n'avait rien emporté de la caisse commune que ce qui devait légitimement lui revenir, de sorte que, après deux jours de prison, elle a été remise en liberté.

Le plus curieux de l'histoire, c'est la subite décision que le petit facteur a prise de se marier aussitôt lui aussi, pour faire pièce à sa sœur :

— Puisque c'est comme ça, tu vas voir !...

16 Octobre.

J'ai quitté Cuverville comme on meurt.

17 Octobre.

Je traîne une fatigue, une tristesse abominables. L'humanité entière me paraît désespérément laide et flétrie. Quelle bestialité, quel égoïsme dans l'expression de tous les visages ! Quelle absence de joie, de vraie vie ! Est-ce

pour « racheter » chacun de ceux-là qu'un Christ est mort ?

1^{er} Novembre.

Arrivé hier soir à Roquebrune... A mesure qu'approchait le moment de la quitter, je sentais plus douloureusement tout ce qui m'attachait à elle et j'en venais à douter si la raison me conseillait vraiment ce départ. Quelle difficulté je trouve à ne pas préférer le plus austère, ou du moins ne pas croire à sa précellence ! Défiance instinctive pour tout ce que vient agrémente le plaisir.

26 Novembre.

Rentré à Cuverville le 24, au soir. Il me semble à présent que j'ai rêvé ce voyage... Pise, Sienné, Orvieto, Rome; temps exquis, s'il n'eût été pris sur le travail. Aussitôt je m'y replonge, maudissant cette conférence sur Dostoïevsky dont Copeau, à mon passage à Paris, a extrait de moi la promesse.

Hier soir, relu l'*Ivan Ivanovitch* de Browning et beaucoup de Coleridge. J'attends d'avoir mis ma correspondance à jour pour me remettre au piano.

29 Novembre.

Grand article de Massis, dans la *Revue universelle*, sur (ou plutôt : contre) moi. Massis oppose à mes livres une phrase de Claudel : « Le mal ne compose pas. » Comme si c'était par défaut de composition que péchaient mes livres !

Somme toute, l'article, bien que dénonçant mon influence comme un danger public, est plein de considération inavouée. Ce qui m'irrite un peu, c'est de voir Massis mettre à ma charge tout aussi bien des phrases de moi que des phrases écrites par d'autres à propos de moi. Encore les citations qu'il fait ne sont-elles pas toujours exactes, et jamais le lecteur n'est averti lorsque ce n'est qu'un des personnages de mes romans qui parle : je dois indifféremment tout endosser ; tout ce qui peut me nuire. Il ne cherche pas à tracer un portrait ressemblant, mais bien seulement à prévenir contre moi ses lecteurs.

Cet article, depuis longtemps préparé, paraît le jour même de la mise en vente du volume ; comme déjà précédemment, son abattage des *Caves*. Quand verrai-je

jamais cette précipitation dans l'éloge ? Mais il s'agissait, pour Massis, de donner le *la* à la critique.

Depuis quatre mois que je suis réabonné au *Courrier de la Presse*, je ne reçois que des éreintements. C'est à croire que je les paie. Un critique espagnol, évidemment bien renseigné, va jusqu'à parler de ma sécheresse de cœur et de mon avarice. L'article est, du reste, assez drôle; mais quelle caricature il trace de moi ! Dégagera-t-on jamais, plus tard, mes traits réels sous cet amoncellement de calomnies ? Les trois quarts des critiques, et presque tous ceux des journaux, se font leur opinion, non d'après mes livres eux-mêmes, mais d'après des conversations de café. Je sais de reste que je n'ai pour moi ni les cafés, ni les salons, ni les boulevards; et ce sont eux qui font les succès. Aussi bien n'est-ce pas cette sorte de faveur que je cherche, ni que j'ai désirée jamais. Je laisserai mes livres choisir patiemment leurs lecteurs; le petit nombre d'aujourd'hui fera l'opinion de demain.

Je ne veux pourtant pas me donner pour plus fort ni plus assuré que je ne suis, et certains de ces méjugements me sont atrocement pénibles; mais, de trouver dans mes *Morceaux choisis*, en les relisant, une phrase dont je ne sois pas satisfait, m'affecterait bien davantage. J'ai du mal à ne pas céder à cette disposition de mon esprit de donner assentiment aux critiques; mais ce qui me rassure souvent, c'est que les accusations portées contre moi se contredisent. Enfin je songe à Baudelaire, et que la plupart de ces accusations sont celles mêmes que l'on portait également contre lui.

Je me suis remis au piano seulement aujourd'hui. Je relis *l'Idiot*, et me suis replongé avec enivrement dans *The Ring and the Book*, que je comprends beaucoup plus facilement. Rien de plus capiteux que Browning; non pas même Dostoïevsky. Peut-être pourtant m'exalterait-il moins si je connaissais parfaitement sa langue. Le peu de brouillard qui parfois flotte entre les vers prête à ceux-ci d'imaginaires profondeurs.

1^{er} Décembre.

Écrit en cette semaine une trentaine de pages de mon livre; tout ce que j'en écris, c'est au courant de la plume (et c'est ainsi que ce livre doit être écrit); mais je ne sais pas où je vais et crains de me trouver bientôt arrêté.

Achevé le premier volume de *l'Idiot* ; mon admiration n'est plus tout à fait aussi vive. Les personnages grimaçant à l'excès et *coïncident*, si je puis dire, trop facilement ; ils ont perdu pour moi beaucoup de leur mystère ; pour un peu je dirais que je les comprends trop bien ; c'est à-dire que je comprends trop le parti que Dostoïevsky prétend tirer d'eux. Il y a dans ce livre des passages incomparables et chargés d'un extraordinaire enseignement ; enfin certains personnages sont prodigieusement réussis ; ou, plutôt (car tous les portraits sont admirables), certains propos de ceux-ci — en particulier ceux du général Ivolguine et de la générale Épantchine. — Mais mon impression se confirme : je préfère *les Possédés* et *les Karamazov* ; peut-être même *l'Adolescent* (sans parler de certains récits plus courts). Mais je crois que *l'Idiot* est particulièrement fait pour plaire aux jeunes gens et, de tous les romans de Dostoïevsky, c'est celui-là que je leur conseillerais de lire d'abord.

Je me suis remis au piano ; m'étonne de jouer maintenant si aisément les *Sonates* de Beethoven — du moins celles que, dans le temps, j'avais beaucoup travaillées, puis laissées. Mais leur pathos m'exténue, et ce qui me satisfait le plus aujourd'hui, c'est Bach, et peut-être surtout son *Kunst der Fugue*, dont je ne puis me lasser. Cela n'a presque plus rien d'humain, et ce n'est plus le sentiment ou la passion qu'il éveille, mais l'adoration. Quel calme ! Quelle acceptation de tout ce qui est supérieur à l'homme ! Quel dédain de la chair ! Quelle paix !

2 Décembre.

Je me raidis de mon mieux ; mais la désertion de Ghéon me cause un chagrin presque intolérable et constamment renouvelé. Son article de *l'Action française*, premier d'une série sur la littérature, est intelligent encore, mais déjà tout incliné. Il s'y élève contre le préjugé de la « gratuité » de l'œuvre d'art et soutient qu'aucune œuvre d'art digne de ce nom n'a jamais été créée que dans un but utilitaire et avec l'intention de servir. (Et il ose citer en exemple les *Fables* de La Fontaine !) Je me souviens de nos dernières conversations. Ma douleur de le quitter me faisait lui céder le plus possible ; mais, dans tout cet article, je sens une protestation contre ma pensée, contre moi.

Cependant Massis ne consent à voir dans mon œuvre, de part en part, que désir d'influencer... Qu'ils s'arrangent entre eux; ils finiront bien par s'entendre.

J'ai lu les dernières pages de Proust (numéro de décembre de la *N. R. F.*) avec, d'abord, un sursaut d'indignation. Connaissant ce qu'il pense, ce qu'il est, il m'est difficile de voir là autre chose qu'une feinte, qu'un désir de se protéger, qu'un camouflage, on ne peut plus habile, car il ne peut être de l'avantage de personne de le dénoncer. Bien plus : cette offense à la vérité risque de plaire à tous : aux hétérosexuels dont elle justifie les préventions et flatte les répugnances; aux autres, qui profiteront de l'alibi et de leur peu de ressemblance avec ceux-là qu'il portaiture. Bref, la lâcheté générale aidant, je ne connais aucun écrit qui, plus que la *Sodome* de Proust, soit capable d'enfoncer l'opinion dans l'erreur.

5 Décembre.

Remarquables fragments du *Journal intime* d'Amiel, parus dans la *N. R. F.* de décembre. Mais ce style, à la fois hésitant et tatillon, m'est proprement insupportable.

« En cherchant la nuance juste de ma pensée, dit-il dans un autre fragment, je parcours le clavier des synonymes, et, très souvent, c'est par triades que ma plume procède. » Puis il ajoute : « L'expression unique est une intrépidité qui implique la confiance en soi et la clairvoyance. Pour arriver à la touche unique, il ne faut pas douter, et tu doutes toujours. » Et cela est excellent; mais pas toujours juste, il me semble. La « touche unique » n'est pas forcément preuve d'intrépidité; elle peut résulter aussi bien d'un *consentement au sacrifice*. Tout choix implique un sacrifice; et l'on ne dessine pas bien sans choisir.

Charlie du Bos commente excellemment ce passage. (Cité dans la *N. R. F.* d'octobre.)

7 Décembre.

Chaque soir je me replonge, une demi-heure durant, dans le *Kunst der Fugue*. Rien de ce que j'en ai dit l'autre jour ne me paraît plus bien exact. Non, l'on ne sent plus là, souvent, ni sérénité ni beauté; mais tourment d'esprit et volonté de plier des formes, rigides comme des lois et inhumainement inflexibles. C'est le triomphe de l'esprit

sur le chiffre; et, avant le triomphe, la lutte. Et, tout en se soumettant à la contrainte, tout ce qui se peut encore, à travers elle, en dépit d'elle, ou *grâce à elle*, de jeu, d'émotion, de tendresse, et, somme toute, d'harmonie.

10 Décembre.

Cette stagnation m'empoisonne. J'étouffe en une eau calme. Comme la truite, j'aime à remonter les courants.

11 Décembre.

Quelques articles au sujet de mes *Morceaux choisis*, ou plutôt au sujet de l'article de Massis. On parle beaucoup plus de cet article que de mon livre lui-même. Et le peu qu'on en dit est du reste d'une telle bêtise que cela me rassure de le voir dirigé contre moi.

Dimanche.

Je relis le *Dostoïevsky* de Suarès. C'est, de beaucoup, la moins bonne des trois études de ce livre. (Je viens de relire d'excellentes pages de lui sur Pascal.) Le début, l'introît, m'irrite. Je sais que ce qu'il dit là n'est pas vrai; il n'a pas encore parlé de Dostoïevsky, non pas du tout parce qu'il le « réservait », mais simplement parce qu'il ne le connaissait pas. Le soir où je lui ai parlé de Dostoïevsky, il m'a dit n'avoir lu encore que les *Souvenirs de la Maison des Morts* et *Crime et Châtiment*. Il ne voyait encore, dans la littérature russe, que Tolstoï. Et toute son étude se ressent de ceci : il l'a écrite très vite pour faire pièce à ma conférence et pour qu'il ne pût être dit que quelqu'un lui avait appris quelque chose. La connaissance qu'il a vite prise des autres romans de Dostoïevsky était trop récente (et de quelles malices oratoires il use pour cacher cela !) pour qu'il pût en très bien parler. Ses remarques, si justes soient-elles, sont des remarques de première lecture. Une fréquentation plus prolongée l'eût invité à mettre en lumière des traits bien autrement importants. Les « mots » qu'il cite (en particulier) sont précisément ceux qui frappent d'abord; mais je ne mets pas en doute que ce ne seraient plus ceux-là que Suarès citerait encore aujourd'hui. Sans doute les trouverait-il même (comme je fais à présent) de qualité pas très bonne, un peu « mots de théâtre », mots à effet, de ceux qui emportent l'appro-

bation et l'applaudissement des demi-lettrés, des demi-sots. (Genre : « Pardonnez-nous notre bonheur. »)

Et, vers la fin de cette étude, tout ce qu'il dit de Nietzsche est monstrueux. Je comprends de reste qu'il ait éprouvé, par la suite, le besoin d'écrire une palinodie.

Parlant du temps de baigne de Dostoïevsky, il ne peut se retenir d'ajouter en note : « Et moi aussi j'ai mon enfer ! » Et moi de même, et moi aussi... c'est ce qu'on sent, à chaque trait, qu'il voudrait dire, qu'il voudrait surtout faire penser, car il sent fort bien que le dire est une faiblesse. Ah ! que cela est d'un accent différent du cri *personnel* de Michelet, au deuxième volume de son *Histoire de France* : « Pour moi, ma passion a commencé du jour où mon âme tomba dans ce corps misérable, *que j'achève d'user en écrivant ceci*¹ ». (Je cite de mémoire, comme Proust.)

12 Décembre.

Insomnies. Je lutte de mon mieux; me force à « faire de l'exercice »; à marcher; à prendre un tub froid au retour d'une « course hygiénique »... Rien n'y fait; chaque nuit est un peu plus mauvaise que la précédente et me fait perdre un brin de plus du bel acquis de cet été. Je suis semblable au clown de cirque qui dépouille un à un tous ses gilets; et j'admire du même coup la provision que j'avais faite.

14 Décembre.

Je continue le *Dostoïevsky* de Suarès. Il m'apparaît assez nettement qu'il n'a pas encore lu *les Possédés*. Et, s'il connaît *l'Éternel Mari*, comment peut-il traiter de « livre médiocre » ce livre admirable ?

15 Décembre.

Hier, trouvé Jean S. à l'arrivée de mon train. Je l'avais prévenu par dépêche. Descendu au Lutétia, pour plus de commodité. C'est la première fois que je descends à Paris dans un hôtel, du moins avec l'intention d'y séjourner. Vu ce même soir Copeau, Roger Martin du Gard, M. et Loup, celle-ci durant un entr'acte du Vieux-Colombier.

1. Voici le début exact de cette phrase : « A chacun sa croix et ses stigmates. Les miennes (*sic*) datent du jour où... » etc.. (Tome II, chap. ix.)

Très fatigué, j'ai parlé fébrilement et beaucoup trop, comme il advient presque toujours après une retraite un peu prolongée. Le son même de mes paroles me grise, m'étourdit, et je parle à tort et à travers. (Ceci n'est pas parfaitement juste. C'est plutôt de sympathie que je suis ivre.)

« M. Gide n'incarne pas même une école littéraire, pas même la revue où il écrit. Son œuvre est le scandale intellectuel et moral le plus impuni du siècle », lis-je dans la *Revue française* que l'*Argus* m'envoie ce matin. C'est signé René Johannot.

C'est le n° 208 des découpures (j'ai réglé la note il y a six semaines). En plus des annonces, je ne reçois que des éreintements.

Paris. Lutétia. 16 Décembre.

Hier jeudi, commencé tranquillement ma journée, dans cette chambre du sixième, où je suis vraiment bien. Écrit à Em. et au brave petit René Michelet dont enfin je venais de recevoir une lettre. Puis été à la N. R. F. causer avec Prunières, Allard, Gallimard et Jean Schlumberger. L'atmosphère y est à présent très agréable et le désordre a pris fin, à peu près. Déjeuné chez les Allégret. J'espérais pouvoir emmener M.; mais on n'a déjeuné qu'à 1 heure et de plus c'était la fête anniversaire de la petite. Perte de temps exaspérante. Avant le repas j'avais pu avoir avec André une conversation assez longue au sujet de ses fiançailles; il me paraît qu'il fait un pas de clerc et j'ai tâché de lui ouvrir les yeux. Rien de plus dangereux que le rôle que j'ai joué là... et sans aucun résultat d'ailleurs.

Été payer une note chez Foinet, l'encadreur. Excellente visite à Paul Laurens. Puis rue Vaneau, à la clinique où Nicole vient d'être opérée de l'appendicite. Valentine était auprès d'elle. Nicole resplendissante de grâce et de beauté.

Retour à l'hôtel, où doivent me rejoindre M^{me} Mayrisch et M. . Écrit à Alibert en les attendant. Pris le thé avec eux; puis partis tous les trois pour des courses. Je rentre seul au Lutétia; dîné dans ma chambre de la tranche de pâté et des œufs durs qu'Em. avait mis dans ma valise. Puis à 8 heures chez Roger Martin du Gard, où je m'attarde jusqu'à 1 heure du matin, à lui lire le

début de mon roman, le commenter et critiquer, et à lui parler de Browning.

Pourquoi noter tout cela ?... Comme spécimen de l'emploi d'un jour à Paris ; et pour m'enseigner à perdre moins de temps aujourd'hui.

Dimanche, 18 Décembre.

Je ne réussirai pas bien mon livre tant que je ne parviendrai pas à me dégager de cette conviction que ce livre est le dernier, que je n'en écrirai plus d'autres. Je supprimerai plus aisément les éléments parasites si j'ai la confiance que je les pourrai placer autre part. Dans la matière que je contemple entassée devant moi, il y a de quoi nourrir une demi-douzaine de romans.

Été hier soir voir le *Kid*, avec M. du G... Beaucoup parlé au retour (à pied) ; puis insomnie jusqu'à 4 ou 5 heures du matin.

Mercredi, 21 Décembre.

Beaucoup vu M. du G. ces derniers jours ; avec un plaisir, un intérêt et un profit toujours égaux. (Lui ai lu l'autre soir l'informe début de mon livre.) Lamentable morcellement de mes journées.

26 Décembre.

Insomnies prolongées. Jamais je ne me suis senti de pensée si active. Cette nuit, si j'avais eu près de moi un secrétaire, j'aurais dicté un quart de livre. Ma pensée trouve à se formuler beaucoup plus aisément et nettement que naguère. Je crois que je pourrais parler « d'abondance » devant un public dont je sentirais suffisamment la sympathie. Cette nuit j'imaginai une sorte de cours sur Dostoïevsky ; conférences coupées de lectures, que j'aurais faites moi-même, car les acteurs, que l'on choisit pour présenter au public des textes, ne les lisent jamais de manière satisfaisante (même pas J. Coquau, malgré son intelligence et ses dons) ; ils évoquent la scène et non point la réalité ; l'on sent que pour eux le livre aboutit au théâtre et n'est qu'un pis-aller ; ils sont pareils à ces habiles pianistes, à ces mauvais pianistes, qui, au piano, n'ont souci que d'imiter l'orchestre, et vous le font sans cesse regretter. Ils sont pareils à ces livres illustrés qui vous font voir les personnages d'un livre, mais pas toujours de la manière qu'on eût voulu.

L'art de la scène est une illustration continue; mais, par contre, l'art de la lecture doit laisser l'imagination de l'auditeur, sinon tout à fait libre, du moins pouvant croire à sa liberté. De simples allusions, indications, suffisent parfois, si toutefois elles sont parfaitement justes; il ne sert de rien de se mettre à rire s'il est écrit que celui qui parle, en ce moment-là, rit; non plus que, s'il marche, de se mettre à marcher; non plus encore, à la manière de Mayol, d'évoquer l'image des objets. Lisant *le Puits et le Pendule* de Poe, il ne doit pas imiter avec ses bras le balancement du pendule, mais bien seulement cette angoisse du malheureux patient qui le suit de ses yeux. Il ne s'agit pas tant de faire voir que de faire sentir.

Ce que je dis ici ne tend nullement à diminuer le mérite des acteurs, mais simplement à spécifier que « lecture » et « jeu » ressortissent à deux esthétiques différentes. Je dirai même que, plus excellent est l'acteur, et plus mal il lira, ou que je me méfierais beaucoup d'un acteur qui lirait trop bien. Voici Dullin qui lit un récit extrait des *Souvenirs de la Maison des Morts*; on voit la férocité du mari; on entend les gémissements de la femme battue... mais il oublie, fait oublier, que celui qui fait ce récit n'est qu'une brute parfaitement inconsciente du pathétique de cette scène qu'il raconte, et que le tragique vient de ceci précisément : qu'il ignore, lui, que ce qu'il raconte est tragique; il devrait aller à contre-sens de son récit; et c'est lui d'abord qu'il importe que l'on ne perde pas de vue. L'auditeur sera d'autant plus ému que lui-même le sera moins, etc...

Voici précisément le genre de choses que je dirais « d'abondance » beaucoup mieux que je ne l'écris ici.

L'effort vers un nouvel état de choses paraît toujours d'abord anarchie aux yeux du conservateur. Quoi de plus révolutionnaire que l'Évangile ?

On a dit que je cours après ma jeunesse. Il est vrai. Et pas seulement après la mienne. Plus encore que la beauté, la jeunesse m'attire, et d'un irrésistible attrait. Je crois que la vérité est en elle; je crois qu'elle a toujours raison contre nous. Je crois que, loin de chercher à l'instruire, c'est d'elle que nous, les aînés, devons chercher instruction. Et je sais bien que la jeunesse est capable

d'erreurs; je sais que notre rôle à nous est de la prévenir de notre mieux; mais je crois que souvent, en voulant préserver la jeunesse, on l'empêche. Je crois que chaque génération nouvelle arrive chargée d'un message et qu'elle le doit délivrer; notre rôle est d'aider à cette délivrance. Je crois que ce que l'on appelle « expérience » n'est souvent que de la fatigue inavouée, de la résignation, du déboire. Je crois vraie, tragiquement vraie, cette phrase d'Alfred de Vigny, souvent citée, qui paraît simple seulement lorsqu'on la cite sans la comprendre : « Une belle vie, c'est une pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr. » Peu m'importe du reste que Vigny lui-même n'y ait peut-être point vu toute la signification que j'y mets; cette phrase, je la fais mienne.

Il est bien peu de mes contemporains qui soient restés fidèles à leur jeunesse. Ils ont presque tous transigé. C'est ce qu'ils appellent « se laisser instruire par la vie ». La vérité qui était en eux, ils l'ont reniée. Les vérités d'emprunt sont celles à quoi l'on se cramponne le plus fortement, et d'autant plus qu'elles demeurent étrangères à notre être intime. Il faut beaucoup plus de précaution pour délivrer son propre message, beaucoup plus de hardiesse et de prudence, que pour donner son adhésion et ajouter sa voix à un parti déjà constitué. De là cette accusation d'indécision, d'incertitude, que certains me jettent à la tête, précisément parce que j'ai cru que c'est à soi-même surtout qu'il importe de rester fidèle.

FEUILLETS

CONVERSATION AVEC RATHENAU.

X. prétend que l'absence de tact des Allemands est une invention de la France. Je lui montre alors la lettre que je reçois de Franz Blei avec qui j'avais eu d'assez bonnes relations littéraires avant la guerre (c'est la première lettre qui me soit parvenue d'Outre-Rhin, depuis la guerre) : « Pourquoi ne venez-vous pas à Munich ? me dit-il. Vous y seriez reçu à bras ouverts et éprouveriez sûrement, à quitter un instant la France, ce même soulagement que

nous, Allemands, éprouvons lorsque, en Suisse par exemple, nous échappons à la terrible oppression qui pèse sur notre patrie... » Que répondre à cela ? Rien, n'est-ce pas ? Je n'ai pas répondu.

Par contre, après lecture du livre de M. Raphaël, j'eus le désir de causer avec Rathenau, que je ne connaissais pas encore et, profitant d'un séjour que je fis chez mes amis Mayrisch, en Luxembourg, les laissai lui écrire et lui proposer de me rejoindre chez eux. C'était en 1920, alors que Rathenau n'occupait plus aucune fonction gouvernementale et s'était pour un temps retiré de la politique.

Les deux pleins jours que je passai à Colpach avec Rathenau m'ont laissé un souvenir assez vif pour que je puisse, à un an de distance, noter des fragments de sa conversation, aussi bien que je l'aurais fait à l'instant même.

Je fus quelque peu gêné tout d'abord par l'extrême affabilité de cet homme énorme, qui me prit aussitôt par le bras pour m'entraîner dans les allées du parc. Il manifestait une émotion des plus vives. « C'est, me dit-il, la première fois, depuis la guerre, que je quitte l'Allemagne — du moins, pour mon plaisir, pour autre chose que pour des affaires — la première fois, me semble-t-il, que je peux un peu respirer. » Il s'exprimait en français, avec une correction presque parfaite, et l'on peut dire : sans accent aucun.

« J'attache à notre rencontre, continuait-il, la plus haute importance et la crois aussi significative que tous les arrangements politiques entre nos deux pays. » Je ne trouvais rien à répondre d'abord, rien à dire et tâchais de mettre dans mon silence la distance qu'il ne me permettait pas matériellement de respecter. J'avais pensé que nous converserions gravement, sans cesser de sentir entre nous l'effroyable abîme que venait de creuser la guerre ; il avait dès le premier instant, dis-je, saisi mon bras, ma personne, avec autant de cordialité, de chaleur que l'eût fait un vieil ami que l'on retrouve après un voyage au long cours.

Malgré moi je songeais, devant le mysticisme de certains de ses propos, à ce que nous disait, chez Ch. du Bos, Groethuysen qui, dans le livre qu'il préparait dès avant la guerre, sur le caractère allemand, cherchait à montrer

que l'Allemand, composé de deux extrêmes : une âme et un automate, ne parvient presque jamais à remplir l'espace intermédiaire, communément et simplement *humain*. De « Parsifal » au « pas de l'oie », tel devait être le titre de cet ouvrage. C'était Parsifal qui parlait.

Je me souviens particulièrement de ce qu'il me disait de l'Amérique, qui, prétendait-il, « n'a point d'âme » et n'a point mérité d'en avoir parce qu'elle n'a pas jusqu'à présent « consenti à *plonger dans l'abîme de la souffrance et du péché* ».

Ce même jour il m'exposa longuement l'état financier de l'Allemagne, dont la richesse, disait-il, n'était point monétaire, mais toute dans sa force de production et dans la valeur ouvrière de son peuple, de sorte qu'elle ne commencerait à se relever, il en était bien convaincu, qu'à partir du jour où la valeur du mark serait réduite à zéro, et où elle serait forcée de repartir à neuf, sur des bases non conventionnelles mais réelles.

Certaines de ses théories, et celles mêmes auxquelles je me rattachais le plus volontiers, me paraissaient si contraires à l'esprit de la race juive que je ne pus me retenir de marquer mon étonnement. Il n'y répondit pas directement, mais, prenant la question de revers et par un long détour : « Avez-vous remarqué, me dit-il, que, lorsque certaines qualités sont trop profusément (ce n'est pas le mot dont il se servit) éparses dans un peuple, dans une race, cette race, ce peuple, ne parvient pas à produire un individu en qui ces qualités se trouvent très particulièrement concentrées. En Italie, par exemple, s'il n'y a pas de grand musicien, c'est que tout le monde est musicien. L'Allemagne, par contre, au temps de Bach, n'était sans doute pas très communément musicienne. C'est bien là ce qui permit Bach... » Et brusquement il s'arrêta, me laissant conclure. Certainement il voulait me donner à entendre que certaines qualités n'étaient pas moins spécifiquement juives, pour ne se trouver point éparses dans tous les représentants de sa race; et que ces qualités précisément étaient celles que je m'étonnais à tort de rencontrer en lui.

*

Les *Souvenirs* de Banville furent une de mes plus grandes

déconvenues littéraires. J'aime jusqu'à l'excès cet esprit délicat, perspicace et charmant, plein de poétique malice. Par instants c'est presque Ariel. Je l'aime pour lui-même et je l'aime contre Gautier, un des plus inutiles pérorateurs dont puisse s'encombrer une littérature. Avec quelle émotion, quel tremblement joyeux, j'ouvris ce petit livre des *Souvenirs*; avec quel chagrin, bientôt, je dus le refermer !

Que n'espérais-je pas de ces portraits ?

Qu'y trouvai-je ? De la louange; de la louange encore et telle aménité de critique que... confiture où, sous l'abondance du sucre, la saveur propre à chaque fruit disparaît.

*

C'est de Balzac que descend Boylesve; pas des meilleurs ou des plus importants romans; d'*Ursule Mirouet* ou du *Curé de Tours*, par exemple. Il est intéressant de constater que les grands chefs-d'œuvre de Balzac ont été moins prolifiques que de moindres œuvres de *la Comédie humaine*, où la matière, moins sûrement ou moins minutieusement traitée, laissait précisément plus à parfaire. Il est, d'une manière plus générale, intéressant de constater que la descendance des grands hommes est toujours douteuse et pour ainsi dire *oblique*, que ce n'est jamais le chef-d'œuvre accompli ou pour mieux dire le côté le plus accompli de chaque œuvre qu'imitera ou dont s'inspirera le disciple, mais au contraire le défaut; de même que, dans la nature, la prolifération parasitaire se développe du côté de l'ombre et non du côté du soleil. Dans toute œuvre d'art, le défaut, la faiblesse passe à la faveur du parfait; c'est l'imparfait que reprend le disciple parce que c'est cela seul qu'il peut espérer de pousser plus loin (ceci est fort mal dit — à récrire). Ainsi ce que les disciples de Baudelaire ont pris aux *Fleurs du Mal* : le macabre, l'étrange, etc. (voir Rollinat), jamais cette perfection même qui est du plus haut prix. De même pour Michel-Ange, etc... Beaucoup à dire. — Il est rare qu'un artiste, si grand qu'il soit, pousse à la perfection toutes les parties de lui-même; et lorsque cela arrive (Goethe, Racine, Poussin), on peut dire qu'il n'a plus de suiveurs, car il a bouché toutes les routes.

*

Les raisons qui font ces étoiles pâlir sont peut-être celles mêmes qui les reliaient, selon Bourget, à la génération qui précédait la mienne. Car les dispositions morales d'une génération ne sont point les mêmes que celles de la génération qui la suit. Bourget prônait en eux des apôtres du pessimisme. Et c'est vers la constellation du Lion qu'aujourd'hui nous nous sentons emportés. Rien à faire à cela; et ce que nous cherchons dans nos maîtres ce n'est point le découragement. Si Stendhal et Baudelaire aujourd'hui se maintiennent très haut dans notre ciel, c'est que les rayons émanés de leur œuvre ont encore d'autres vertus que celles que leur reconnaissait Bourget. C'est à vrai dire que, de toute cette pléiade citée dans les *Essais de Psychologie*, seuls ils sont de parfaits artistes, et que seul l'art parfait reste à l'abri du vieillissement.

*

Je relis le tome III de Flaubert (*Correspondance*), et, latent ou gueulé, le blasphème contre la vie, ce blasphème permanent, chez celui-ci que j'aime, me cause une grande douleur. Je sens ce *devoir* d'être heureux, plus haut et plus impérieux que ces factices devoirs d'artiste. Je prie, je crie du fond de la détresse de mon âme : Mon Dieu, donnez-moi d'être heureux — non point de ce tragique et féroce bonheur de Nietzsche, que j'admire pourtant aussi, mais de celui de saint François, de cet adorable bonheur qui rayonne.

*

Gardez-vous de confondre art et manière. La manière des Goncourt, par quoi ils paraissaient si « artistes » de leur temps, est cause aujourd'hui de leur ruine. Ils avaient des sens délicats; mais une intelligence insuffisante les fit s'extasier sur la délicatesse de leurs sensations et mettre en avant ce qui doit être subordonné. On ne lit point une page d'eux où n'éclate entre les lignes cette bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes; ils cèdent infailliblement à cette complaisance qui les fait penser : « Ah ! que nous sommes donc artistes ! Ah ! que les autres écrivains sont épais ! » La manière est toujours l'indice d'une complai-

sance, et vite elle en devient la rançon. L'art le plus subtil, le plus fort et le plus profond, l'art suprême est celui qui ne se laisse pas d'abord reconnaître. Et comme « la vraie éloquence se moque de l'éloquence », l'art véritable se moque de la manière qui n'en est que la singerie.

*

La composition d'un livre, j'estime qu'elle est de première importance et j'estime que c'est par l'absence de composition que pèchent la plupart des œuvres d'art aujourd'hui. Certaines écoles ultra-modernes sont en protestation contre cela, mais l'effort de composition dont elles font preuve ne pouvait souvent masquer une résolution un peu factice. Je vais vous dire le fond de ma pensée là-dessus : le mieux est de laisser l'œuvre se composer et s'ordonner elle-même, et surtout ne pas la *forcer*. Et je prends aussi bien ce mot dans l'acception que lui donnent les horticulteurs : on appelle culture forcée une culture qui amène la plante à une floraison prématurée.

Je crois que le majeur défaut des littérateurs et des artistes d'aujourd'hui est l'impatience : s'ils savaient attendre, leur sujet se composerait lentement de lui-même dans leur esprit; de lui-même il se dépouillerait de l'inutile et de ce qui l'embroussaille, il croîtrait à la manière d'un arbre dont les maîtresses branches se développent aux dépens de...

Il croîtrait *naturellement*.

C'est par la composition qu'un artiste approfondit sa toile. Sans composition, l'œuvre d'art ne saurait présenter qu'une beauté superficielle.

Il faut et il suffit. L'œuvre d'art... où tout ce qui ne sert pas, nuit.

*

J'eus cette excellente fortune d'être appelé, lorsqu'encore j'étais très jeune, à faire la lecture, d'une manière suivie, à un groupe de personnes d'âges divers, de grand bon sens encore que de culture moyenne, et de réactions très diverses. Le don de sympathie qui, toute ma vie, a fait mon heureux tourment et ma plaie, me

permettait de sentir avec une perspicacité singulière et sans qu'il fût exprimé, le degré d'assentiment ou d'ennui de chacun de mes auditeurs. Sans toujours épouser leurs jugements tacites, j'en éprouvais le bien fondé. « Il est vrai : tel passage est trop long. L'auteur se donne bien du mal; cela se sent trop... »

*

Je ne sais encore si j'envie davantage ou méprise ces hommes très directs dont la personnalité sans secret se révèle et s'épuise entièrement dans chaque geste, dont la figure pourrait tenir sur un seul plan.

Pour moi, je sens incessamment que mes richesses s'entrenuisent. Elles sont compliquées. Pourtant je n'en veux apprécier ni le détail ni le nombre; je ne veux goûter que l'harmonie, que...

Je prétends avoir tout sous la main. Une certaine inquiétude accompagne ce désir.

*

Comment ne parlerais-je pas difficilement? J'ai des choses nouvelles à dire.

*

Redouter cette sorte de balancement de la phrase (complaisance à laquelle je ne suis que trop enclin), ce nombre fatal — qui n'a rien à faire avec le rythme et l'expression naturelle du mouvement de la pensée.

J'ai toujours eu plus d'intelligence, plus de mémoire et plus de goût pour l'histoire naturelle que pour l'histoire. Le fortuit m'a toujours moins intéressé que le nécessaire et il m'a toujours paru que l'on pouvait recueillir plus d'instruction de ce qui se répète chaque jour que de ce qui ne recommencera jamais. (Fatalité extérieure — fatalité intime).

*

H. C. m'accusa certain jour de coquetterie dans l'ar-

rangement de mes phrases; rien n'est plus faux. Je n'aime que le strict et le nu. Quand je commençai d'écrire mes *Nourritures*, je compris que le sujet même de mon livre *était* d'en bannir toute métaphore. Il n'est pas un mouvement de ma phrase qui ne répondît à un besoin de mon esprit; le plus souvent ce n'est qu'un besoin d'ordre. L'éloquence de l'écrivain doit être celle de l'âme même, de la pensée; l'élégance postiche m'est à charge; de même toute poésie rapportée.

*

Le sage Sainte-Breuve dénonce, je ne sais plus où, ce fréquent travers de l'esprit de se pousser de préférence et chercher des invitations, du côté où déjà par nature il penche le plus. Et c'est là ce qui me fait si souvent déplore qu'aux parents soit confiée la garde des enfants qui déjà naïvement leur ressemblent et qui trouvent en eux l'exemple et l'encouragement de leurs secrètes dispositions; ce qui fait qu'à vrai dire l'éducation familiale bien rarement les redresse, mais qu'elle aide à les incliner, et que les fils de parents butés sont butés plus avant encore, enfoncés de droite ou de gauche et ne pouvant le plus souvent retrouver la verticale que par un regimement plein de risques. Si je n'aimais le bref, j'écirais tout un livre là-dessus, mais qui ferait crier au scandale; car enfin sur une quarantaine de familles que j'ai pu observer je n'en connais peut-être pas quatre où les parents n'agissent point de telle sorte que rien ne serait plus souhaitable pour l'enfant que d'échapper à leur empire. Certains s'indignent de l'alcoolique enseignant à son fils à boire, qui, selon leur biais, n'agissent pas différemment.

*

X. se prend un jour à relire d'anciennes lettres de lui qu'il retrouve (à sa mère morte), stupéfait de reconnaître que, précédemment, il a traversé déjà une crise exactement semblable à celle qu'il traverse présentement (crise dont il ne se souvenait pas), et qu'il a agi alors exactement de même, aussi stupidement; — c'est-à-dire qu'il se rend compte qu'il ne peut agir autrement — et il se souvient qu'il s'était pourtant promis de ne plus y être pris. (Voir, par exemple, Paul Laurens qui, irrésistiblement, « choi-

sit » le parti « le plus noble »). Il songe que chacun refait toujours le même geste; ou que, plus exactement, il y a, dans le caractère de chacun, une propension à tel geste particulier, qui détermine l'allure de toute la vie.

*

— Non; je dis simplement que la mort est plus facile à affronter que la vie. Figurez-vous Roger, capable d'affronter mille morts pour délivrer son Angélique; le cœur lui manquera s'il voit, en récompense à sa prouesse, un esclavage aux côtés de sa maîtresse, sur le récif battu par les flots.

Dès qu'il s'y mêle du désir l'amour ne peut prétendre à durer.

*

Si les bons sentiments suffisaient à faire un bon livre, *la Pâque des Roses* serait un des meilleurs. Mais hélas ! « les qualités du cœur sont aussi indépendantes de celles de l'esprit que les facultés du génie le sont des noblesses de l'âme », écrivait Balzac. Ah ! de quelle encre pâle et de quelle plume malhabile dispose Touny Leris pour exprimer ses affections — affections si recommandables que la critique désarmée n'ose plus qu'encourager et sourire avec sympathie.

*

L'homme de second mouvement achète un vase, pour le plaisir de l'offrir à un ami qui le désire. Entre l'achat et l'offre il a le temps de réfléchir; de compliqués scrupules lui persuadent qu'il est *indélicat* d'offrir ce vase trop coûteux (ostentation de sa richesse, mettre l'ami dans une fausse position, etc.). Il le rapporte chez lui.

L'ami cependant va chez le marchand pour acheter le vase et, ne le trouvant plus, croit que l'autre l'a pris pour le lui souffler.

Le jugement se fait, se fige dans son esprit. Quand l'homme au vase va pour l'offrir, il est trop tard; il se heurte à la conviction qu'à l'autre que, s'il le donne, c'est que le vase a cessé de lui plaire et qu'il a quelque défaut.

Il ne le cherche pas longtemps, le trouve; c'est une tare qui déprécie complètement le vase à ses yeux. L'homme au vase jure qu'il ne l'avait pas vue. La conversation s'envenime — et le vase se brise ainsi que leur amitié.

Le plus fort, c'est que l'homme au vase devient celui qu'on veut qu'il soit, qu'on le fait être. Inutile d'insister.

*

J'admire, en continuant la lecture des lettres de Flaubert, la force de cramponnement de cet homme.

Les difficultés qu'il se propose de vaincre sont toutes sur le même plan; et il trouve pour les réduire les mêmes communs diviseurs.

*

Il faut pourtant bien reconnaître que les écrivains n'ont jamais été plus soucieux de la perfection que lorsque... subordonnés et modestes.

Certaine décadence de métier suit une infatuation sociale.

Du danger d'occuper les premières places.

*

J'appelle « journalisme » tout ce qui sera moins intéressant demain qu'aujourd'hui. Combien de grands artistes ne gagnent leur procès qu'en appel !

*

NOTES POUR UNE ÉTUDE SUR FRANCIS JAMMES.

Poète — pas artiste.

Et je ne cherche pas ici à établir, en rhéteur désœuvré, quelque vaine distinction subtile. Je considère comme très important que, venant après une école qui poussa l'adoration de l'art jusqu'au mépris de la poésie (j'entends ici tout aussi bien Heredia que Mallarmé), Jammes, pour triompher de cet excès, dut garder à l'égard de l'art une cécité quasi complète; rien ne le dérangerait dans sa croyance en lui-même, car il n'avait d'œil pour rien

autre que cela. Je ne dis pas que Henri de Régnier et Vielé-Griffin soient moins poètes (je le peux cependant), mais ils étaient à coup sûr plus artistes. Francis Jammes était poète et n'était que cela. Musique, peinture, philosophie (j'en parle ici comme d'un art) et j'allais presque dire littérature, sont pour lui des jardins dont il n'a pas la clef; à peine s'il s'aperçoit de son manque; lui dont les sens sont si sauvagement fins, il reste devant un tableau, une symphonie, une idée, comme son chien devant les fleurs; ce n'est point du gibier pour lui.

Je sais qu'il peut s'éprendre d'un Cranach, mais c'est qu'il croit y voir, dans l'apparente maladresse, comme une négation de l'art.

Francis Jammes exprime, moins ironiquement je pense que ne le prétend M. H. C., mais avec cette sorte de volontaire naïveté qu'il cultive soigneusement en lui, le parfait subjectivisme de ses convictions poétiques et de son paysage sentimental. Qu'il soit *dépaysé* sitôt qu'il sort de son enclos, cela s'entend de reste; Barrès écrivait excellentement naguère qu'il est des âmes capables d'un seul paysage. Et je n'en fais pas à Jammes un grief; sa force du moins est d'avoir compris que la culture, le dépaysement (par les pieds ou par la tête) ne donnerait, avec sa nature, rien de bon. Mais ce que les lièvres s'en fichent ! et ce qu'ils s'inquiéteront peu de savoir si leur hase sort d'un gîte des Pyrénées, d'un champ normand, ou d'un guéret de Thuringe ! Et les gouttes d'eau des ruisseaux ! dont, Dieu merci, chacune peut dire, à la manière de Térencia : « Aqua sum », et « lymphæ fugax », et « aucune des propriétés de l'eau ne m'est étrangère ». Et le cœur de l'homme ! et toutes les *choses naturelles* !...

J'aime Francis Jammes; mais je préfère la vérité. (Je ne sais plus comment cela se dit en latin.)

Francis Jammes voit le bon Dieu avec une barbe, comme la sienne; moi, qui le vois glabre, cela me gêne beaucoup pour admirer *Monsieur le Curé d'Ozeron* comme je voudrais; parce que, cette barbe, je crois toujours qu'elle est postiche. Et je la vois partout dans le livre, la barbe.

Une complaisance amusée pour ses particularités les plus extrêmes et l'espoir (qui devint vite une assurance) que ce qui passe pour défaut, timide, sera tenu pour qualité, enhardi. Mais, si par imprudence quelque autre que lui s'aventurait à penser de même, il fallait le voir ! Il n'admettait pour sincère et pour naturel que ce qui ressemblait à lui-même et que dans un domaine où il demeurerait indubitablement supérieur.

Chez Jammes, non, ce n'était pas précisément de la pose; mais un très complaisant abandon à soi-même — qui le faisait, par exemple, au moment que nous devons partir en excursion (organisée par lui, à Hendaye), s'effondrer sur une chaise, parce qu'un courant d'air venait de lui apporter tel parfum de jasmin qui lui remémorait Mamore.

On a souvent rapproché Jammes de La Fontaine, et je les trouve, en effet, semblables en plus d'un point (certaine ingéniosité, malice même, du regard, puis naïveté dans l'expression, — au contraire de ce qui se produit d'ordinaire), semblables jusqu'à ce que l'on puisse penser de Jammes ce que Chamfort écrivait au sujet de La Fontaine :

Quand La Fontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé...

Mais Jammes est porté par une époque qui, en matière d'art, prétend faire de négligence vertu. Et je tenterai d'expliquer... jusqu'où ses dons naturels s'exagèrent. (Les autorisations que cela donne. — Flatterie. — Une dynastie de poètes sans art.)

Créer des « associations ». C'est, suivant Wordsworth, la faculté la plus haute de l'esprit humain. (*Le Prélude*, livre XIV.)

... Je crois tout aussi grande, et tout aussi tremblante, la bonté d'un Gustave Flaubert, mais je comprends par quelle sorte de pudeur il la cache et je sens que le poétique apitoiement de Jammes l'eût irrité.

La seule chose qu'on puisse dire ici, c'est que Jammes a le cri facile et la seule chose qui doive nous importer c'est qu'il l'ait beau. Il s'est parfois contenté d'être facile;

et le déplorable c'est que c'est de cela qu'une quantité de jeunes et de vieilles filles lui ont su le plus de gré.

On appelle *influence* parfois la plus simple autorisation. On a vu l'influence de Nietzsche dans le plus honteux laisser-aller de l'égoïsme; beaucoup s'autorisant de... (citer la phrase de Pascal sur l'exemple d'Alexandre). De même, quantité de poëtereaux, s'imaginant flatteusement que la poésie de Jammes consistait dans sa négligence et dans sa forme abandonnée, ont résolu d'être poètes simplement en ne se contraignant point.

Je dirais volontiers, généralisant un peu ma pensée, que tous les exemples de débridement sont funestes. Il fallait être Jammes, c'est-à-dire *une réussite du Bon Dieu*, pour se permettre cette licence; ceux qui s'en autorisent pour chanter aujourd'hui à la façon des purs oiseaux sont perdus. Et pourtant, je n'oserais dire que l'influence de Jammes soit funeste; du moins elle n'est pas funeste uniquement. (Époque.)

On n'imagine pas poésie plus exquisement aérée.

Il est certains poètes, dont Jammes est peut-être aujourd'hui le seul parmi nous, qui, semble-t-il, eussent écrit tout de même leur œuvre en quelque temps qu'ils fussent nés (et quelle que soit leur ignorance de la littérature d'autrui).

Je sens très bien qu'un Whitman, par exemple, ne pouvait naître qu'Américain, mais je veux dire qu'une fois né, il eût écrit n'importe où et n'importe quand ses *Brins d'Herbe*, quand bien même Homère, Shakespeare ni Longfellow n'eussent existé. De même, avec pourtant quelque peu de littérature en plus, Jammes eût pu se passer de lecture; j'espère pour l'honneur de la France qu'il n'eût pu naître que Français — mais tout de même je le vois aussi bien écrivant ses *Élégies* à Tibur sous Auguste, son *Jean de Noarrien* n'importe où; il est de saveur très locale, il est vrai, mais en Chine il aurait la saveur de la Chine; il parle uniquement bien des campagnes de son pays, mais il n'a rien de très particulièrement pyrénéen. Son esprit est l'esprit de Jammes, non d'Orthez; rien n'est moins motivé chez lui, que lui-même.

Il a la pétulance, l'élan mélodieux, l'imprécation subite, la charmante incompréhension d'un oiseau.

Je l'ai toujours soupçonné de confondre pauvreté et

frugalité et de n'avoir pas eu grand mal à trouver celle-ci poétique. Et puis la vraie misère est celle des villes, parce qu'elle avoisine les excès.

Plus le poète est inégal (ce qui est aussi dire : plus il est spontané), moins il admet qu'on puisse porter préférence à telle ou telle partie de son œuvre; moins il souffre patiemment la critique. C'est qu'il lui semble, toute son œuvre émanant immédiatement de même source, que tout dans son œuvre doive être d'une égale qualité — ce qui précisément ne peut être, tout au contraire, que d'une œuvre extraordinairement châtiée. Cette suffisance facile risquerait d'entraîner chez l'artiste une outrecuidance infinie, mais le catholicisme est là : l'orgueil qui s'offre à Dieu prend un aspect de modestie. Orgueilleux, celui-ci ? Vous voyez bien qu'il s'agenouille.

« J'ai toujours pensé que la faculté critique est plus rare que celle de l'invention. » (BEARDSLEY.)

A citer en épigraphe de l'étude sur Francis Jammes.

Je n'ai point rencontré dans toute la littérature peut-être, et j'imagine malaisément, créature écrivante chez qui le sens critique fasse plus admirablement défaut. Plus délibérément; plus inconsciemment aussi.

— Il y a bien là ces deux vers, me disait-il en me montrant une longue pièce qu'il avait écrite dans la nuit... qui ne me semblent pas très bons.

— Eh bien, corrige-les.

— Je n'ose pas. Je crois que je n'en ai plus le droit.

Et si j'avais eu la naïveté de demander : Pourquoi ?

— Parce qu'hier soir, m'eût-il répondu, s'ils m'ont paru bons alors que j'étais inspiré, à présent je suis par conséquent moins bon juge.

Dans ses premiers écrits, un grand goût pour l'artificiel (cela se confond chez lui avec le goût de l'exotisme) : *Mr. de Voltaire*, *Le Mangeur de Poissons*, *Sindbad*, etc., et s'il a répudié cela plus tard, il est resté dans son esprit cette singulière confusion de l'artificiel et de l'art, qui lui a fait répudier l'un avec l'autre.

Étudier chez Jammes, ce que Lasserre appelle « le fléchissement de la raison sous la spontanéité, la dispersion dans le sentiment par l'abdication des énergies organisatrices et constructives ». (*Romantisme*, pp. 158, 159.)

Encore que maintes pièces de Jammes balancent en perfection même les réussites les plus heureuses de l'art le plus accompli, il est toujours malséant, devant la poésie de Jammes, de parler d'art.

« Les dons purement poétiques s'augmentèrent dès lors en lui d'un sens très aigu, très sûr de l'observation », dit Edmond Pilon en parlant de Jammes.

Jammes a, tout au contraire, un des esprits les moins observateurs que je connaisse; son intuition procède par bonds; il a le génie, le démon de l'analogie. Sa contemplation ou son émotion *profite* simplement de l'objet.

Ne pouvoir prendre faits et gens pour ce qu'ils sont, il n'est pas plus sottie manie. Souhaiter à Ingres plus chaude palette, à Delacroix dessin plus correct, voici qui n'ose plus se faire, pour s'être trop fait durant deux générations. Tout au plus peut-on, comme Montesquieu, dire : « Turenne n'avait point de vices; et peut-être que s'il en avait eu, il aurait porté certaines vertus plus loin. » (VII, p. 165.)

Déplorer les excès de la Renaissance, l'uranisme de la Grèce, l'esclavage sous l'ancienne Rome, voici qui n'irait bien que si l'on faisait bon marché du reste; mais n'est-il pas plus sage de comprendre que tout ici demeure en corrélation très étroite, que la surabondance de vie de la Renaissance ne pouvait déborder dans la littérature sans déborder du même coup dans les mœurs, que sans uranisme la Grèce n'eût pas mérité sa sculpture, que, comme on l'a dit avant moi : l'esclave à Rome permettait l'homme libre — et que l'inintelligence de Jammes favorisait sa poésie.

*

ÉVOLUTION.

« Eh, quoi ! disait-il. Vous soutenez et démontrez que des suites de siècles se sont écoulées avant que n'ait pu se former l'homme; et, pour l'Être Suprême, vous n'admettez point qu'il faille plus de temps encore ? Comprenez que Dieu est l'aboutissement, non le départ, de la création tout entière. Ce qui n'empêcherait point, du reste, la création tout entière d'être son œuvre. Mais il n'est accompli qu'après nous. Toute l'évolution doit aboutir à Dieu. »

1922

1^{er} Janvier.

HIER Roger Martin du Gard est venu me lire la partie des *Thibault* que je ne connaissais pas encore. Martin du Gard incarne à mes yeux une des plus hautes et nobles formes de l'ambition : celle qu'accompagne un constant effort de se perfectionner soi-même et d'obtenir, d'exiger de soi, le plus possible. Je ne sais si je n'admire pas, plus encore que les plus beaux dons, une obstinée patience.

2 Janvier.

Hier, matinée et déjeuner solitaires; un peu triste; disons : grave, plutôt. Lecture et essai de méditation; correction d'épreuves.

Vers 4 heures, été chez les Drouin où je trouve Valentine et ses filles. Puis chez Charlie du Bos, que je trouve seul. La conversation prend aussitôt un tour extraordinairement enveloppant et pénétrant : c'est une oaristys de pensées. Il semble qu'il réfugie là toute la précaution de sa tendresse, le détournement de sa volupté.

Je l'engage instamment à continuer son *Journal intime*, où certainement il livrera le meilleur de lui, qui trop souvent échappe à ses articles.

J'achève ce premier jour de l'an chez Mme Mühlfeld, où, après le départ des autres visiteurs, Fargue et Valéry s'amusent à débiter d'énormes obscénités pas très neuves. Puis je rentre dîner seul à la villa.

Le soir, ouvrant au hasard La Bruyère, je lis ce passage que je ne connaissais pas (ou du moins auquel je n'avais point prêté attention suffisante) :

« Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même; il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur; il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour mériter ses soins et ses désirs; *il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner*. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple; mais les hommes

ne l'accordent guère, et il s'en passe. » (*Mérite personnel*, p. 43.)

3 Janvier.

Je pensais donner ma matinée d'hier et la meilleure partie du jour au travail; un pneumatique de Rathenau, exprimant son désir de ne point quitter Paris sans m'avoir revu, m'a fait accourir au Crillon où il restait encore un jour. Je ne voulais non plus prendre les devants que laisser son appel sans réponse. Il m'a reçu dans son salon particulier, et une heure durant, nous avons causé d'une manière assez grave. J'ai bien du mal à n'être pas gêné par ses manières trop cordiales de s'emparer de votre personne; sa main n'a presque pas quitté mon bras durant toute la conversation, dont « l'Europe entière court à l'abîme » était le refrain. Haguenin est venu nous interrompre, à qui j'ai cédé la place.

Déjeuné chez Martin du Gard, et, sitôt après le repas, me suis lancé dans une critique de son roman, ou, plus généralement : de sa manière — qui nous a entraînés très loin. Il se montre extraordinairement anxieux et désireux d'acquérir certaines qualités qui sont à l'opposé de sa nature : mystère, ombre, étrangeté; toutes choses que valent à l'artiste certaines accointances avec le Diable. Et, plus d'une heure durant, nous avons parlé de la *présentation indirecte* des événements. Je me proposais de noter tout cela ce matin, mais M. est venu sonner à ma porte d'assez bonne heure; et, du reste, je me sens abruti par une nuit détestable. Hier soir, j'avais longuement pensé aux *Faux-Monnayeurs*; effort énorme pour vivifier et *apparenter* mes personnages; à la suite de quoi, impossible de trouver le sommeil.

Em. m'écrit : « Ce qui m'agite beaucoup c'est la mauvaise campagne commencée contre toi. Naturellement c'est la force de ta pensée et son autorité qui la déchaînent. Ah ! si tu étais invulnérable, je ne tremblerais pas. Mais tu es vulnérable, et tu le sais; et je le sais. »

Vulnérable... je ne le suis, je ne l'étais, que par elle. Depuis, tout m'est égal et je ne crains plus rien... Qu'ai-je à perdre à quoi je tiens encore ?

5 Janvier.

Mes bonnes journées de travail sont celles que je com-

mence par la lecture d'un ancien auteur, de ceux que l'on appelle « classiques ». Une page y suffit; une demi-page, si seulement je la lis dans la disposition d'esprit qui convient. Ce n'est point tant un enseignement qu'il y faut chercher, que le *ton*, et cette sorte de dépaysement qui proportionne l'effort présent, sans rien ôter à l'instant de son urgence. Et c'est ainsi que j'aime achever également ma journée.

Je copie ce matin le passage de La Bruyère sur la vraie et la fausse grandeur. (II, 42.)

8 Janvier.

Travaillant ce matin devant la triple fenêtre du salon, j'observe la singulière opération jardinière que les oiseaux, tant fauvettes que moineaux, font subir au buisson d'argousiers de mon petit jardin. Ils picorent et aveuglent les bourgeons naissants de chaque branche; mais chaque rameau, trop flexible, n'offre perchoir qu'à sa base, de sorte que les oiseaux ne peuvent facilement atteindre que les premiers bourgeons, ceux du bas, les plus proches du tronc. Ceux de l'extrémité de chaque tigelle sont par là même préservés; et c'est précisément vers ceux-ci que se précipite la sève; de sorte que l'arbuste se détasse et s'étend et s'élargisse le plus possible. Les bourgeons terminaux se développent toujours aux dépens des autres, jusqu'à les atrophier complètement. Ils sont pourtant, ces bourgeons sacrifiés, ils eussent été, parfaitement capables de développement, eux aussi, mais leurs possibilités restent latentes; sans la taille qui, protestant contre l'extension excessive de l'arbuste, rabat vers eux la vie; mais c'est alors en sacrifiant les bourgeons terminaux.

16 Janvier.

Charlie Du Bos m'envoie *The Marriage of Heaven and Hell* que je lui avais dit que je désirais lire, assuré que j'étais d'y trouver une révélation et une confirmation de certaines pensées qui s'agitent en moi depuis longtemps. La rencontre de Blake est pour moi de la plus grande importance. Déjà je l'avais entrevu, durant la première année de la guerre, dans un livre de *Morceaux choisis* de la bibliothèque de Elisabeth Van Rysselberghe, rue Laugier, où j'habitais alors chez les Théo. Comme un astronome qui suppute l'existence d'un astre dont il ne

perçoit pas encore directement les rayons, je pressentais Blake, mais ne me doutais pas encore qu'il formait constellation avec Nietzsche, Browning et Dostoïevsky. La plus brillante étoile, peut-être, de ce groupe; assurément la plus étrange et la plus reculée.

21 Janvier.

Jules Delacre me demande quelques lignes d'introduction pour son premier programme. Il débute avec *le Chandelier*. C'est avec ravissement que je relis la pièce.

Dimanche, 28 Janvier.

Hier soir, sortant de chez les Godebski où j'avais accompagné M., nous regagnons à pied tous deux le métro de la Madeleine. Il avait beaucoup plu durant le jour; à présent un grand vent soufflait, qui séchait le ciel et les rues. On avait plaisir à marcher et M. était d'excellente humeur. En face de l'Olympia, nous remarquons un vendeur de journaux déjà vieux, à barbe blanchissante, tout cassé, qui parle à demi-voix. Nous l'abordons et lui achetons un journal; et aussitôt la conversation s'engage. Je lui demande combien il gagne et s'il ne fait rien d'autre que vendre des journaux tout le jour; s'il n'a jamais rien fait d'autre dans sa vie. Il nous dit que, quand il était plus jeune, il était employé de commerce; mais n'avait pas la santé qu'il eût fallu; il a dû quitter ce métier.

— Depuis ce temps vous vous êtes plutôt fortifié ?

— Même je puis dire, Monsieur, que mes forces ont plutôt décuplé que centuplé.

Sur cette belle phrase, nous le quittons.

4 Février.

Chaque jour, et tout le long du jour, je me pose la question — ou plutôt : cette question se pose à moi : Est-ce que j'aurais peine à mourir ?

Je ne crois pas que la mort soit particulièrement difficile à ceux-là qui précisément auront le plus aimé la vie. Au contraire.

Freud. Le freudisme... Depuis dix ans, quinze ans, j'en fais sans le savoir. Il est nombre de mes idées qui, l'une ou l'autre, exposée ou développée longuement dans un livre épais, eût fait fortune; si seulement elle était

l'unique enfant de mon cerveau. Je ne puis fournir à l'entretien et à l'établissement de chacune, ni d'aucune en particulier.

« Voici qui va, je le crains, apporter de l'eau à ton moulin », me dit Rivière, l'autre jour, en parlant du petit livre de Freud sur le développement sexuel. Parbleu !

Il est grand temps de publier *Corydon*.

8 Février.

Je prépare les six leçons sur Dostoïevsky que j'ai promises. Très bon travail, depuis qu'Elisabeth m'a quitté. Mais ces trois derniers jours, le froid me recroqueville. J'allais très bien; mieux peut-être que je n'ai jamais été. Et, brusquement, hier, des étourdissements de nouveau. Ils m'ont repris cette nuit. Ce matin je ne parviens à formuler aucune idée.

10 Février.

« Il faut d'abord chercher à se connaître », lis-je dans l'interview de Henri Bordeaux (*Annales*). Curieux conseil ! Se connaître; c'est bien la dernière chose à laquelle l'artiste doit prétendre; et il n'y peut arriver que par ses œuvres, qu'en les produisant. C'est du moins le cas de tous les grands artistes. Et ceci explique la froideur de certaines œuvres : lorsque l'artiste « se connaissait ».

Le meilleur moyen pour apprendre à se connaître, c'est de chercher à comprendre autrui.

18 Février.

Hier, première conférence sur Dostoïevsky. Trop de citations; beaucoup trop. Certaine timidité de pensée, modestie, m'a poussé à céder la parole à Dostoïevsky le plus souvent possible; c'était aussi la crainte de rester court qui m'avait fait préparer ces citations comme autant de refuges — dont il m'a fallu me servir, même après qu'ils furent devenus inutiles. Somme toute assez mécontent de moi; et même très mécontent si je songe à ce que cela aurait pu être. Mais cela m'instruit pour la suivante.

1^{er} Mars.

Chaque fois que je reste quelque temps sans écrire, la peur me prend de ne plus savoir. Jamais écrivain fut-il aussi peu sûr de lui ? Et pourtant la phrase qui me satis-

fait est celle qui me vient comme du dehors et sans que je la cherche, ou qui surgit du fond de moi spontanément. Mais ce jaillissement n'est pas continu, et c'est précisément parce qu'il est spontané que je pense qu'il peut tarir.

17 Mars.

Retombement; fatigue et apathie. Les étourdissements sont devenus si fréquents que je n'ose plus prendre aucun rendez-vous. J'ai prononcé ma quatrième conférence, samedi dernier, dans un état de malaise qui me faisait douter si je la pourrais mener jusqu'au bout; les murs de la salle oscillaient sous mon regard; mais plus encore balançaient mes pensées. Je commençais chaque phrase sans du tout savoir comment je la finirais; sans même savoir de quoi je la pourrais emplir. Il va sans dire que cette conférence a été « la meilleure », s'il faut en croire les complimenteurs à la sortie.

Le soir, j'ai fait un grand effort pour me rendre chez les d'Harcourt, qui reviennent de Lima avec une collection de vieux vases mexicains qu'ils veulent montrer à quelques amis. J'avais promis ma visite et devais retrouver là-bas les Valéry, les Ghéon-Macquin, les Lacoste, etc. . . J'y amenais moi-même Jean Schlumberger, avec qui j'avais dîné. Mais, sitôt dans le salon des d'Harcourt (et du reste particulièrement gêné par le regard réprobateur de Paule Gobillard que j'ai négligé d'aller voir depuis beaucoup trop longtemps), je me suis senti si mal à mon aise que j'ai fichu le camp sans prendre congé de personne.

Été consulter le Dr Chiron; assez flatté de sa stupeur lorsque je lui ai tendu la feuille d'analyse que je venais de faire faire.

— Rien d'étonnant à ce que vous vous sentiez si fatigué.

22 Mars.

Vertiges constants; fatigue. Reprise de l'hiver; on grelotte. Tout prend un goût de cendre affreux.

Je ne comprends pas trop ce qu'ils appellent « mon influence ». Où la voient-ils ? Je ne me reconnais nulle part. C'est ce qui diffère le plus de moi que je préfère et je n'ai jamais cherché qu'à pousser chacun dans sa voie, dans sa joie.

Un bon maître a ce souci constant : enseigner à se passer de lui. Mais parce que je dis à Nathanaël, à la fin de mon livre : « Et maintenant, jette ce livre ; quitte-moi », les voilà qui s'indignent.

La tristesse n'est presque jamais chez moi qu'une forme de la fatigue. Mais force est de me l'avouer, il y a des instants, depuis quelques jours, où je me sens triste à crever.

28 Mars.

Donné, samedi dernier, ma dernière conférence sur Dostoïevsky. Vu ma grande fatigue, et craignant de manquer de présence d'esprit, je l'avais presque toute écrite.

J'ai devant moi, maintenant, un article sur Valéry promis pour le numéro spécial du *Divan* ; une notice sur Vannicola, que me demande le maire de Capri, pour une publication qui permette d'offrir une tombe décente au pauvre Vannicola ; un article important pour la *Revue de Genève* (sur l'état actuel de l'Europe). Enfin, ce soir, Rivière me demande une note sur le charmant livre de Morand. Tout cela me distrait terriblement de mon roman. Je ne pourrai du reste m'y remettre avant les représentations de *Saül*, dont bientôt les répétitions vont commencer ; durant lesquelles je ne pourrai guère, sans doute, que dicter mes conférences à la sténographe que j'ai engagée pour le mois d'avril.

Je vais un peu mieux depuis deux jours. Je voudrais ne travailler que dans l'allégresse ; cette joyeuse activité de l'intelligence que j'ai connue cet automne et qui me tenait lieu de bonheur.

Cet après-midi, entendu la musique d'Honegger pour *Saül*. J'ai peur qu'elle ne vienne trop en avant et que toute la partie démoniaque ne soit démesurément grossie.

Achevé de relire Othello, dans de véritables trances d'admiration.

22 Avril.

Parti avec Copeau pour passer trois jours à Montigny, dans la charmante petite maison des M. A. Laurens que je ne connaissais pas encore. Et sitôt rentrés, nous commençons les répétitions de *Saül*.

J'irais bien, sans ces vertiges qui me reprennent dès

le réveil, chaque jour. Trop travaillé, ces derniers temps, pressé par la présence de la secrétaire que j'ai engagée pour deux mois et à qui je redicte mes conférences sur Dostoïevsky. J'ai pu venir à bout des deux premières, avant mon départ. Elles me donnent beaucoup de mal et je me perds sans cesse dans l'abondance des notes que j'ai prises. Je voudrais achever ce travail avant l'été; il me tarde de me remettre à mon roman. Mais tout ce que je trouve le moyen de dire à travers Dostoïevsky et à l'occasion de lui, me tient à cœur et j'y attache une grande importance. Ce sera, tout autant qu'un livre de critique, un livre de confessions, pour qui sait lire; ou plutôt : une profession de foi.

8 Mai.

On ne triomphe bien que de ce que l'on s'assimile.

C'est pour laisser aux débiles le petit-lait, que l'estomac vaillant prend la crème.

OSSIA : Si le robuste ne prenait pas la crème, le débile n'aurait pas le petit-lait.

5 Juin.

Achévé, très péniblement, la révision de mes conférences. Achévé la traduction de Blake. Les répétitions de *Saül* me retiennent encore à Paris. Grand besoin de repos; vertiges presque incessants; grand désir de fuir.

Assisté l'autre soir à la première de la pièce de Ghéon : *Le Débat de Nicolagie et de Sainte Anne*.

Ghéon joue pour moi le rôle de « l'ilote ivre de Dieu ».

Hyères. Lundi, 11 Juillet.

Quitté hier Porquerolles, où je passai douze jours, près des Martin du Gard.

Nous avons quitté l'île ensemble et ne nous sommes séparés que peu avant Hyères, à la station d'où le train devait les porter à Toulon.

Le vent qui mouvementait beaucoup notre traversée s'est complètement calmé vers le soir... (Dieu ! que cette phrase m'irritera, s'il advient que je la relise plus tard !) Cette traduction de *Hamlet* qui m'obsède à présent, me maintient le nez contre les mots. Comment l'esprit prendrait-il du champ, sans cesse ramené et tiré en arrière ? — Cette traduction suffit; qu'ai-je affaire ici de bien écrire ?

C'est contre cela que j'ai le plus à lutter. Un certain besoin de nombre, une complaisance à l'eurythmie courbe mon style. Je voudrais moins de polissure; plus de casure et d'accent.

Hier, après dîner, la lune s'est levée, exactement en face de l'hôtel (celui-ci est tout au bord de la mer), si pleine, si énorme et si jaune, que l'on doutait d'abord si c'était elle, bien elle... Mais quoi d'autre voulez-vous que ça soit ? Le soleil venait à peine de se coucher; les couleurs n'étaient pas assoupies; la mer, toute lisse à présent, prêtait son azur aux reflets mordorés du ciel pour un vert inqualifiable, qui semblait chimique, ou végétal. On eût dit que la lune elle-même participait à la dorure du couchant; dans l'air trop lumineux encore elle ne jetait pas de rayons; elle semblait un gros objet coloré mais non lumineux et ne jetait sur le jade de la mer que de discrètes paillettes d'or, comme un tapis sur un étroit sentier pour un Sauveur marchant sur les flots. Ce n'est que beaucoup plus tard, qu'elle prit possession de la mer, étalant longuement un reflet scintillant, non plus doré mais argenté, car elle-même, tandis qu'elle devenait plus lumineuse, perdait toute couleur, comme si elle ne devait sa luisance qu'à l'excès de son pâlisement... Suffit !

11 heures.

J'ai déjà pris aujourd'hui deux bains; le second, nu, et suivi d'un long bain de soleil sur le sable.

12 Juillet.

Ce que je voudrais écrire, à présent, c'est *les Nouvelles Nourritures*. Et je ne puis bien les écrire que malgré moi. Rien ne doit être moins concerté.

Ce bois de pins serait charmant, qui s'étend le long de la plage, qu'accidente la dune, et où les cistes, les lentisques, les bruyères et les argousiers font taillis. Je n'y rencontre jamais personne; mais aucun dieu non plus ne l'habite, tant les traces de l'homme l'ont profané, désenchanté, souillé. Partout des vieilles boîtes de fer-blanc, des lambeaux de torchons, des coquilles d'œufs, des débris sans nom, des papiers gras, des étrons, des torches-culs, des tessons. L'image partout de l'égoïsme, du sans-gêne et de la goinfrerie.

12 *Juillet.*

Je m'en vais au Pesquier revoir le pauvre vieux à qui j'avais promis ma visite. Il a 86 ans. Sa sœur en a 75, qui vit avec lui, et que j'avais prise pour sa femme. Voici vingt ans qu'il habite au Pesquier. C'est là qu'il aboutit après avoir vogué partout, fait plusieurs fois le tour du monde. Il dit ce qu'était le Pesquier quand il y vint d'abord : quelques cabanes, d'admirables chênes-liège (il n'y en a plus un seul à présent) et abondance de mesembryanthemums, qu'il appelle des « sorcières ».

En m'en retournant, je trouve, dans le sable, non loin du rivage, un extraordinaire énorme lys, blanc verdâtre, peu haut sur tige, qui est bien une des plus étranges fleurs que j'aie vues dans ce pays ¹. Sur la plage, de petites cicindèles brun doré.

13 *Juillet.*

On demande à l'enfant qui se baigne : « Comment est l'eau, ce matin ? » Il répond : « Pareille que hier. »

Évidemment cela le satisfait plus, lui paraît plus précis, et de meilleur style que de dire : « Comme hier. »

14 *Juillet.*

J'achève de traduire, ce matin, le premier acte de *Hamlet*, et renonce à pousser plus avant. J'ai passé trois semaines sur ces quelques pages, à raison de quatre à six heures par jour. Le résultat ne me satisfait pas. La difficulté n'est jamais tout à fait vaincue, et, pour écrire du bon français, il faut quitter trop Shakespeare. (Il me semble que cela est particulier à *Hamlet*, que le texte d'*Antoine* était beaucoup moins broussailleux et permettait mieux qu'on le suive. Et si le sujet même de *Hamlet* est plus étrange, plus riche, plus subtil et nous touche plus présentement, je n'ai pas éprouvé, pas un instant, ces transes de ravissement qui me secouaient tout le long d'*Othello*.) La traduction de Schwob, pour être exacte, est obscure, presque incompréhensible par endroits, informe, arythmique, et comme irrespirable. Est-ce vraiment ce texte qu'on entendait chez Sarah Bernhardt ? sans modifications, sans coupures ? Comme il

1. Sans doute le lys dont parle Moréas :

Je naquis au bord d'une mer... etc...

a dû gêner les acteurs ! Certaines phrases de Shakespeare sont retorses comme l'enfer ; pleines de redondances... je voudrais qu'un Anglais m'en expliquât la beauté. Devant celles de Schwob, qui s'efforce de n'en sacrifier ni une redite, ni un repli, on pense : ça doit être très beau en anglais. Mais *Hamlet* est un texte désormais sacré, et l'on admire de confiance.

15 Juillet.

Est-ce défaut de mon esprit ? les explications que j'entends donner au sujet d'une difficulté littéraire, me paraissent rarement bonnes — ou du moins il me semble que j'en pourrais proposer une meilleure. C'est ainsi que Thibaudet, dans un article, du reste fort intéressant, sur Jarry, assimilant le personnage de *Ubu* au *Garçon* de Flaubert, veut voir l'origine de celui-ci dans cette façon emphatique et stupide qu'a le bourgeois normand de dire « mon garçon », pour interpeller ceux dont il ne connaît pas le nom : « Cela va bien, mon garçon ? » Et Thibaudet cite, à l'appui, une lettre de je ne sais quel collègue suggérant l'idée que Flaubert dut souffrir d'être interpellé de la sorte par quelques imbéciles, durant son enfance. — Ce qui me paraît à dormir debout.

J'ai toujours cru, et crois encore, que Flaubert prit l'idée de son personnage dans l'expression : « mener la vie de garçon », qui avait cours alors. Le petit Gustave et son ami Ernest Chevalier durent être frappés par cette expression, et par d'autres voisines : « un vieux garçon » — « une garçonnière ». Ils durent se demander ce que cette « vie de garçon » pouvait bien être, intrigués par les sous-entendus qu'elle impliquait, et, inspirés sans doute par quelques « garçons » de leur connaissance (ou du moins de celle de leurs parents) qu'ils savaient mener à Paris cette « vie de garçon » mystérieuse, ils construisirent dans le fantastique, comme en effet les lycéens de Rennes, avec Jarry, firent pour le Père Ubu.

Et voici dans la préface de *Hamlet* (Schwob, p. xix) que je lis ce matin une explication des plaisanteries vulgaires que Hamlet adresse au spectre : « true-penny »... « old mole ». D'après Taine : « Il essaie de plaisanter comme un enfant chante dans l'obscurité, pour ne pas avoir peur. » Et d'abord il est à remarquer que ces plaisanteries, Hamlet ne se les permet pas au début de la

rencontre. L'entretien particulier avec le spectre a déjà eu lieu, et Hamlet, quand il est *seul* avec le spectre, ne se permet rien de pareil. Il est, tout au contraire, solennel à l'excès, comme le spectre lui-même. Ces plaisanteries de mauvais goût, il ne les risque qu'ensuite, en possession déjà du secret, et de retour auprès des autres étudiants. C'est devant ceux-ci, qu'il les ose; il veut crâner devant eux; ces plaisanteries sont à leur adresse et font déjà partie de la comédie qu'il se prépare à jouer; ce sont les premiers essais de cette « antic disposition » qu'il se propose de « put on ».

Je n'ai guère connu, tout le long de ma « carrière », que des fours; et même je peux dire que la noirceur du four a été en proportion de l'importance de l'œuvre et de son originalité, de sorte que c'est à *Paludes*, aux *Nourritures* et aux *Caves* que je dus les pires. Celui de tous mes livres qui, tout au contraire, me valut les éloges les plus nourris, les plus chauds et les plus subits, c'est celui qui (non le moins réussi peut-être) reste le plus en dehors de mon œuvre, qui m'intéresse le moins (je prends ce mot dans son sens le plus subtil) et que, somme toute, je préférerais le plus volontiers disparaître. Comment, après cela, m'étonnerais-je que *Saül* ait été si froidement accueilli par la critique? Elle n'y a vu que de la déclamation, comme elle ne voyait en mes *Nourritures* que des phrases. Ne pouvez-vous donc reconnaître un sanglot que s'il a même son que le vôtre?

La Bastide. Samedi, 22 Juillet.

Il me paraît que chacun de mes livres n'a point tant été le produit d'une disposition intérieure nouvelle, que sa cause tout au contraire, et la provocation première de cette disposition d'âme et d'esprit dans laquelle je devais me maintenir pour en mener à bien l'élaboration. Je voudrais exprimer cela d'une manière plus simple : que le livre, sitôt conçu, dispose de moi tout entier, et que, pour lui, tout en moi, jusqu'au plus profond de moi s'instrumente. Je n'ai plus d'autre personnalité que celle qui convient à cette œuvre — objective? subjective? Ces mots perdent ici tout leur sens; car s'il m'arrive de peindre d'après moi (et parfois il me paraît qu'il ne se peut d'autre exacte peinture), c'est que d'abord j'ai commencé par devenir celui-là même que je voulais peindre.

Je relis à haute voix, avec M^{me} Théo et Élisabeth Van Rysselberghe, le VII^e livre du *Ring and the Book* (Pompilia). L'abnégation ne saurait être poussée plus loin.

26 *Juillet.*

Le chant de Browning achevé, désireux d'une lecture plus courante, nous entamons *A Laodicean* de Hardy. Incapables de le mener plus loin que la centième page. Que faut-il voir, dans un livre aussi désespérément médiocre ?

27 *Juillet.*

Les raisons qui me poussent à écrire sont multiples, et les plus importantes sont, il me semble, les plus secrètes. Celle-ci peut-être surtout : mettre quelque chose à l'abri de la mort — et c'est là ce qui me fait, dans mes écrits, rechercher, entre toutes qualités, celles sur qui le temps ait le moins de prise, et par quoi ils se dérobent à tous les engouements passagers.

Pour paraître affecté, il n'est que de chercher à être sincère.

C'est presque toujours par vanité qu'on montre ses limites — en cherchant à les dépasser...

Carry-le-Rouet. 4 Août.

Retour d'Avignon où j'étais allé retrouver Alibert — et où j'arrivai complètement grisé par la lecture de Walter Pater (études grecques) dont je traduis à Alibert quelques pages.

Au sortir de Dostoïevsky, qu'il fait bon réaborder sur ces pages...

M'ont ramené — comme chez moi...¹

A Brignoles, j'ai vécu chez les Scythes avec Bounine. Son *Village* est admirable. — Lu à voix haute *The Devil's Disciple* de Bernard Shaw, avec ravissement. Quantité d'*english poetry*.

La *Lucienne* de Jules Romains m'est tombée des mains à la cinquantième page. Il n'y a rien d'involontaire dans

1. V. *Stances à Hélène* d'Edgar Poe, traduction Mallarmé.

Je n'ai pas le texte sous la main; il y aurait sans doute lieu de rechercher et de compléter la citation (en note).

ce livre; chaque phrase de son héroïne est dictée par un souci de modernité.

Ce n'est pas peur de me tromper, c'est besoin de sympathie qui me fait rechercher avec une inquiétude passionnée l'appel ou le rappel de ma propre pensée en autrui; qui me fit, dans mon article sur l'Allemagne, étayer mon opinion par des citations de Thibaudet et de Curtius; qui me fit enfin traduire Blake et présenter ma propre éthique à l'abri de celle de Dostoïevsky. Ceux en qui je reconnais ma pensée ne se fussent pas trouvés là, je doute si ma pensée en eût été beaucoup gênée — mais son expression eût peut-être été différente. Ce qui a été bien dit par d'autres, il est inutile d'y revenir. — Rien d'absurde comme cette dénonciation d'*influence* (à quoi excellent certains critiques chaque fois qu'ils peuvent constater une ressemblance). — Que de choses, au contraire, je *n'ai pas dites*, parce que je les découvrais ensuite chez autrui ! L'influence de Nietzsche sur moi ?... J'écrivais l'*Immoraliste* lorsque je l'ai découvert. Qui dira combien il m'a gêné... ? combien mon livre s'est appauvri de tout ce qu'il me déplaisait de *redire*.

J'ai relu à La Bastide quelques pages de *Candide*. La simplicité de la phrase ne m'étonne, et je ne la puis admirer, qu'en raison de la complexité des relations qui s'y jouent. Il n'est pas malaisé de dire simplement des choses simples. Voltaire commence par simplifier sa pensée; il se fait la partie trop belle.

5 Août.

Si rebutant qu'ait été ce travail (la traduction de *Hamlet*) à présent il me manque. Mon esprit désœuvré glisse vers la mélancolie, malgré mon effort pour le retenir sur la pente...

J'ai toujours eu horreur (ou peur) de la liberté et les dieux me l'ayant accordée presque aussi complète que la peut souhaiter être qui vive, j'ai toujours cherché à la limiter, la compromettre et la réduire. Ce que je fais le plus volontiers m'est dicté par la sympathie; seul, j'appartiens à la tristesse, dès que ne m'accapare plus le travail.

Carry-le-Rouet. 7 Août.

Grande disette de lectures; ennui féroce. Je vais ce

matin à Marseille d'où je rapporte un livre de Gebhart, une anthologie de poètes du xvi^e siècle et le *Patrician* de Galsworthy.

13 Août.

Préface de *Corydon* : citer la phrase d'Ibsen (*Correspondance*)¹.

Ce que l'on a pu prendre parfois pour une certaine timidité de ma pensée n'était le plus souvent que la crainte de contrister quelque personne qui me soit chère. Qui dira de combien d'arrêts, de retards, de réticences est responsable la sympathie ? Je ne regrette pas ces lenteurs, estimant que les artistes de notre temps pèchent souvent par grand défaut de patience. Je tiens, à l'encontre d'Alceste, que le temps, en art, « fait beaucoup à l'affaire », et que ce que l'on nous sert aujourd'hui eût souvent gagné à mûrir. Telle pensée, qui d'abord nous occupe, n'attend que demain pour flétrir. C'est pourquoi j'ai longtemps attendu. Je voulais être sûr que ce que j'avais dans *Corydon*, qui me semblait aventureux peut-être, je n'allais pas devoir le renier bientôt. Mais ma pensée n'a fait ici que s'affermir, et ce que je reproche à présent à mon livre, c'est sa prudence et sa timidité. Dix ans ont passé; j'ai pris plus d'assurance. Exemples, arguments nouveaux, témoignages, tout est venu corroborer mes théories. Ce que je pensais hier, je le pense plus fort aujourd'hui, et l'indignation que ce petit livre pourra provoquer (qu'y puis-je ?) ne me retiendra pas de croire que les choses que j'y dis méritent d'être dites. Non pas que j'estime que tout ce que l'on pense doive être dit et publié; mais bien ceci précisément, et qu'il faut l'oser dire aujourd'hui.

Ce n'est point que ce livre me satisfasse. J'aurais à le récrire, ce serait tout différemment. Mais tel il est, et je ne puis pas le récrire. Ce que je lui reproche d'abord, je l'ai dit, c'est sa timidité. La précaution que je crus devoir prendre de prêter à l'opposant adversaire les meilleurs arguments, me paraît aujourd'hui d'un détour un peu lâche; et maladroit, car il ne peut tromper personne, et risque d'inviter à croire que je voulais tromper.

1. « Les amis sont dangereux, non point tant par ce qu'ils vous font faire, que par ce qu'ils vous empêchent de faire. »

Colpach. 3 Septembre.

Décade à Pontigny — du 14 août au 24. La quatrième que je suis — une des plus intéressantes — non tant à cause de ce qui s'y dit, que des divers éléments qui s'y mêlent et des rapports inattendus. J'étais admirablement entouré de M^{me} Théo, M^{me} Mayrisch, M^{me} Bussy, Elisabeth, Martin du Gard, Jean Schlumberger, M., Rivière — et même Jaloux, qui venait en novice... Et Charlie Du Bos, roi de la fête; ineffablement suave, et ductile et disert. Paul Desjardins avait convoqué de son côté le charmant Maurois, l'auteur d'un pimpant petit livre (*les Silences du Colonel Bramble*) que j'avais lu avec grand amusement à Cambridge; c'est un esprit charmant, alerte, courtois — et fort joliment cultivé, ce qui ne gêne rien et permettait entre nous maints terrains d'entente.

De Traz, Prezzolini, Tillroe, et Curtius — représentaient respectivement la Suisse, l'Italie, la Hollande et l'Allemagne. On déplorait l'absence de Bennett, de Bou-nine, de Lytton Strachey — bref trop peu de pays étaient représentés et l'an prochain nous devons prendre mieux nos mesures. Mais je doute que l'on parvienne à jamais réunir des éléments plus représentatifs et mieux choisis. Ajoutons encore l'excellent D^r Chauveau, M. Raverat, trois jeunes gens préparant Normale, Miss Strachey, une exquise Écossaise, trois jeunes institutrices, etc. — en tout trente-cinq.

Bruxelles. 5 Septembre.

Lu à Colpach nombre des courtes études de Lytton Strachey réunies dans son dernier volume. Celle sur Racine, remarquable pour être d'un Anglais, ne me satisfait pourtant pas. Il ne pose pas nettement le point de départ de Racine et, l'admirant beaucoup, ne l'admire peut-être pas tout à fait comme il faut. Racine, à travers lui, paraît, malgré lui, gris, timide, étriqué. Les citations qu'il fait pourraient être mieux choisies, plus topiques. Si l'on ne fait point ressortir la perfection de Racine, la rareté de son orchestre, tout comme celui de Mozart, peut sembler de la pauvreté.

Je préfère Lytton lorsqu'il parle des dernières pièces de Shakespeare. Tout ce qu'il dit ici est pénétrant et persuasif. Il parle aussi excellemment de Beddoes et de Blake...

Relu la *Chambre bleue* et le *Viccolo di Madama Lucrezia* de Mérimée, avec intérêt mais sans admiration. Chaque problème de style et de présentation est résolu de la manière la plus élégante, mais les éléments qu'il se propose de faire entrer dans son récit et dans ses phrases, sont toujours de même nature et cohabitent trop aisément. On épuise aussitôt tout le mystère, et l'étonnement premier n'éveille en nous aucun écho secret.

Mais avec quelle admiration je lis à haute voix avec Élisabeth le *Colonel Jack* de De Foë ! Cela est beau comme la vie elle-même ; l'art qui la présente et la couvre ne peut être plus discret ni plus transparent.

Colpach. 10 Septembre.

Jours détestables, d'oisiveté, de veulerie... Chaque matin je me réveille le cerveau lourd et plus engourdi que la veille. Forcé de jouer devant les autres une comédie de joie, de plaisance — tandis que je sens toute joie réelle se refroidir lentement en mon cœur.

.....

Lu les *Confessions d'un Enfant d'hier* de Hermant. Le livre n'est pas bon, et me paraît d'autant moins bon qu'il devrait être son meilleur. La partie anecdotique, de beaucoup la mieux réussie, reste particulière et n'éveille que peu d'échos ; la partie théorique, par quoi s'ouvre le livre, est pâteuse, pesante, mal dégrossie, sans presque aucun rapport avec le récit qui la suit.

Dans les *Mémoires* de Francis Jammes, apparaît surtout son extraordinaire défaut de sympathie. C'est à cela, plus qu'à son peu d'intelligence, qu'il faut attribuer son incompréhension d'autrui. Les fantoches qu'il nous présente sont toujours vus par l'extérieur ; il ne saisit des gens que les tics. Et qu'il soit sensible à cela d'abord, et à cela surtout, j'y consens — le fâcheux, c'est qu'il s'y tienne. Plus intelligent, ou moins vain, il chercherait à passer outre, mais il se complaît dans cette incompréhension même comme dans une sorte d'ignorance qui, lui ôtant tout point de comparaison, le magnifie. Il est curieux que, chez les trois artistes convertis que j'ai connus le mieux, Ghéon, Claudel et Jammes, le catholicisme n'ait apporté qu'un encouragement à l'orgueil. La communion les infatue.

Je relis en volume *le Secret professionnel* de Cocteau que R. Martin du Gard m'avait fait lire dans les *Écrits nouveaux*. Comment avais-je pu trouver cela bon ? La vanité blessée ne réussit jamais que des grimaces.

Achévé *l'Italie mystique* de Gebhart et commencé le *Botticelli* beaucoup moins bon.

Cuverville. 21 Septembre.

Arrivé hier soir. Maison encore pleine. Très heureux de retrouver Marcel qui, de son côté, semble heureux de me revoir.

Pas fait grand'chose ce premier jour. Mais je sais qu'il me faut à peu près une semaine pour me ressaisir et liquider la correspondance arriérée. — Achévé de corriger les épreuves de ma traduction de Blake.

Ai devant moi la révision de *la Dame de Pique* de Pouchkine. Un article sur Valéry Larbaud et cette étude sur l'état de l'Europe que j'ai promise à de Traz, et dont je ne sais comment sortir.

8 Octobre.

J'ai achevé hier l'article pour la *Revue de Genève*. Je reprends enfin *les Faux-Monnayeurs*.

10 Octobre.

Il est nécessairement plus facile de travailler, ainsi que fait Ghéon, pour un public déjà formé et de lui fournir exactement le produit qu'il demande, que de devancer la demande d'un public non encore formé.

Le roman de Rivière (*Aimée*) que je lis en épreuves, m'exténue, me consterne. Je comprends à présent ce qui lui fait tant aimer Marivaux.

En sortant de cette lecture, peu s'en faut que je ne prenne la résolution de ne plus jamais écrire à l'imparfait.

11 Octobre.

Em. me rappelle ce mot de Rivière (« rappelle » est une façon de parler, car je l'avais complètement oublié), qu'il nous disait à Cuverville : « Je suis né pour écrire des choses très belles, qui embêteront tout le monde, et que personne ne lira. »

Lecture à voix haute de *Madame Firmiani*.

A Paris, du 14 au 23.

Cuerville. 24 Octobre.

André Ruyters entre à la Banque d'Indo-Chine. Désolé de devoir aller en Chine. Il n'aime pas les Chinois, parce qu'ils n'ont pas de religion, et qu'alors « ils ne peuvent pas la dépasser ».

25 Octobre.

Je n'écris pas pour la génération qui vient, mais pour la suivante.

Je lis : « Il vaudrait mieux pour vous que je m'éloignasse tout à fait » (Gissing, traduction). L'action de s'éloigner reste au présent malgré le temps du premier verbe. Il faut : que je m'éloigne. Et seulement si l'on met le tout au passé : « Il aurait mieux valu que je m'éloignasse. »

Je lis : « Le style de X. est plus *nombreux* que celui de Flaubert. » Non; cela ne se peut. Un public est plus ou moins *nombreux*, mais une phrase, un style est *nombreux* ou ne l'est pas. La phrase a du *nombre*. Il ne peut être question ici de plus ou de moins.

27 Octobre.

Je reprends ce matin, coupant la relecture des *Provinciales*, les *Lettres spirituelles* de Fénelon. Comment se retenir de copier :

« Vous avez besoin qu'on retienne les saillies continues de votre imagination trop vive : tout vous amuse, tout vous dissipe, tout vous replonge dans le naturel. » (P. 160.)

Il ne se passe guère de jour que je ne remette tout en question.

28 Octobre.

A la suite du feuilleton du *Temps* (cinquantenaire de la mort de Gautier), j'écris à Paul Souday :

« Je m'étonne et m'attriste un peu, je l'avoue, de retrouver dans vos colonnes cette imputation de « puritanisme » qu'Eugène Montfort inventait naguère dans l'évidente intention de discréditer mon jugement et de me nuire. Pensez-vous vraiment qu'il faille être puritain pour ne goûter point l'art de Gautier; ou pensez-vous qu'il n'y ait dans l'art de Gautier rien de choquant que pour un puritain ? »

Perdu là-dessus deux heures — et, naturellement, je n'envoie pas.

Un chemin droit ne mène jamais qu'au but.

29 Octobre.

Achévé *New Grub Street*. — Plutôt moins bon qu'un bon Rosny, que *Nell Horn* par exemple. Heureux de l'avoir lu, pour n'avoir plus à le lire.

C'est par ses contradictions qu'un être nous intéresse et témoigne de sa sincérité. La sensualité donne à la piété de Francis Jammes sa saveur; son amour de la chasse exaspère en la contredisant sa pitié pour les animaux, et son orgueil gonfle sa modestie.

Je n'ai pas été juste pour ce livre de Gissing, exaspéré peut-être par la mauvaise traduction (car je ne le lisais pas en anglais). C'est tout de même un beau livre.

6 Novembre.

Interview de Philippe Soupault et de Drieu la Rochelle dans la *Revue hebdomadaire*. « Je reviens à André Gide, écrit ce dernier. Je ne pourrai jamais aimer l'homme, mais je respecte l'auteur, sa patience; tant pis si sa prudence tourne au vice. » Voici donc l'idée que l'on se fait de moi... Prudent jusqu'au vice... J'écris à Drieu une assez longue lettre, que je me retiens, heureusement, d'envoyer, selon ma coutume. Je l'aurais envoyée néanmoins si l'article m'eût paru meilleur (ce n'est qu'après avoir écrit que j'en achevais la lecture); mais non; sans doute il se méprend sur moi et méconnaît profondément qui je suis, mais, de moi à lui tout au moins, je sens que la sympathie est si peu possible qu'il a sans doute raison de croire qu'elle n'est pas non plus possible de lui à moi.

Il est vrai qu'il ajoute : « Je lui suis infiniment reconnaissant de l'exemple studieux qu'il me donne... etc... etc... »

Ce n'est pas à moi-même de remettre au point.

8 Novembre.

Tel artiste n'est souvent pas moins bien doué que tel autre qui met toutes voiles dehors et paraît devoir révolutionner l'art. C'est bien souvent par sympathie qu'on ne

pousse pas à bout sa pensée — qu'on la retient précautionneusement à mi-pente où puissent encore la rejoindre ceux sans lesquels on n'a plus le goût d'avancer.

Dimanche, 12 Novembre (?).

Départ pour Paris demain, où je vais passer une semaine. Somme toute, assez bien travaillé ces derniers temps. Écrit les trente premières pages, environ, des *Faux-Monnayeurs*. Revu *Corydon*, et écrit *Préface*. Appris par cœur les trois odes de Keats. (*Rossignol, Psyché, Automne*), relu les *Provinciales*, la *Double Méprise*, et à voix haute la *Maison Nucingen* et les *Secrets de la Princesse de Cadignan*.

Je lis rapidement, mais avec un assez vif intérêt, les *Mystères de Paris*, et avec l'adhésion la plus entière et la plus vive le *Port-Royal* de Sainte-Beuve (mais j'ai pris tout de suite au troisième volume pour accompagner la lecture des *Provinciales*).

Retour à Cuverville le 26 Novembre.

Ne jamais profiter, pour aucune œuvre nouvelle, de l'élan acquis par la précédente.

De même, conquérir pour chaque œuvre nouvelle un nouveau public.

30 Novembre.

Dès cet instant (quand elle eut brûlé les lettres de T.), elle se sentit dégagée, du même coup, de tous ses devoirs envers lui.

3 Décembre.

J. Rivière cherche sans cesse à se caresser dans autrui. Son extraordinaire recherche d'affinités, et sa prédilection pour ce qui lui ressemble. Ses admirations ont toujours eu quelque chose de flatteur et de complaisant.

7 Décembre.

Art c'est Prudence. Quand on n'a rien à dire, ni à cacher, il n'y a pas lieu d'être prudent. Les timorés ne sont pas des prudents : mais des lâches.

15 Décembre.

Trois heures de piano;

Une heure de correction d'épreuves (*Si le grain ne meurt...*);

Une heure de Shakespeare (*Cymbeline*) ;
Une heure du *Port-Royal* de Sainte-Beuve ;
— c'est mon menu de tous les jours.

D'ordinaire la correspondance me prend encore environ deux heures — et je donne souvent six heures au roman. — Une demi-heure ou une heure d'exercice — et, avec le temps perdu, ma journée trop courte est remplie.

Je ne parviens pas, malgré tout mon désir, à donner beaucoup plus au travail.

Du 16 au 17.

Visite de Maurois, qui me lit ce qu'il a fait de Shelley. Il ne me paraît pas qu'il ait suffisamment re-créé son personnage, et d'autre part on ne voit pas quel rapport avec lui, Maurois, lui a fait choisir de préférence ce sujet. Il ne lie point partie avec Shelley et ne semble pas se confesser à travers lui, comme aurait fait aussitôt Pater, par exemple. Mais c'est du très bon travail.

J'ai, depuis trois jours, les nerfs si tendus et vibrants que je ne sais si je pourrai durer longtemps encore — je veux dire : poursuivre beaucoup plus loin mon travail.

« C'est un pays, disait Maurois des environs d'Elbeuf, et citant le mot d'un vieux paysan, c'est un pays où, pour voir du monde aux fenêtres, il vaut mieux crier « au feu » qu'« au secours » !

21 Décembre.

Dans le christianisme, et chaque fois qu'à nouveau j'y replonge, c'est elle encore que je poursuis. Elle le sent peut-être ; mais ce qu'elle sent surtout, c'est que c'est pour l'en arracher.

24 Décembre.

Forcé d'interrompre le travail. Fatigue de tête et sur-tension nerveuse.

Continué le troisième volume de *Port-Royal* où je trouve à chaque détour de sentier des remarques et des aperçus d'une sagacité merveilleuse. Je copie cette note (p. 341) : « ...c'est l'hypocrisie surtout qui s'est logée avant dans l'homme, durant ces siècles couverts (ceux qui ont suivi la ruine du monde antique). Un grand prédicateur jésuite du XVIII^e siècle, le Père de Neuville, voulant dénoncer cette misère d'hypocrisie que recèle le cœur de

chacun, même des meilleurs, a dit : « Il n'est pas d'homme qui n'aimât mieux être parfaitement ignoré qu'être parfaitement connu... » Cette parole si chrétienne du Père de Neuville est la plus contraire qui se puisse imaginer au sentiment antique, quand les généraux luttèrent à cœur ouvert pour la gloire, et quand l'huile brillante de la palestre était le seul vêtement de la nudité. — C'est en songeant à ces derniers effets du christianisme, *à ces effets rentrés* qui se sont comme figés dans l'organisation *et ont affecté tout l'homme*, qu'un autre moraliste d'une très moderne école, et cousin du précédent¹, a pu dire : « Le » christianisme, comme son aîné le bouddhisme, a été » un grand bien relatif, un remède à une décadence, né » de cette décadence même; mais il en faisait partie. Le » mal principal passé, *qui nous guérira désormais du remède*, » — des suites du remède ? »

Ces « effets rentrés » n'annoncent-ils pas déjà Freud ?
Je copie ce passage la veille de Noël. Dimanche.

Lundi de Noël.

Quarante enfants autour d'un arbre; fort joli, l'arbre; et les enfants fort laids. Ce que leur visage sait le moins exprimer, c'est la joie. Du reste, je n'ai pas eu le sentiment qu'ils s'amusassent beaucoup. Contraints, figés et muets, ils restaient tous autour de l'arbre, formant cercle; aucune avance n'a pu mettre un peu d'aise dans leur attitude guindée.

Mercredi.

Je pars pour Paris — d'où j'espère le 4 ou le 5 ramener Martin du Gard. Depuis huit jours, rien ne va plus. Je suis un poisson de cascades et j'étouffe dans ces eaux trop calmes.

Descendu au Terminus. Passé avec M. et sa petite amie B. une soirée des plus mornes, au Casino de Paris où tout m'a paru affreux. Niaiserie, vulgarité, absence de goût, faste imbécile et hideux des costumes.

Hier jeudi, au Vieux Colombier avec les Martin du Gard. On jouait la nouvelle pièce de Vildrac : *Michel Auclair*, dont le premier acte m'a paru assez mauvais; mais le second, presque excellent par endroits. Le troisième reflète à l'excès la philosophie indigente de l'école.

1. Il faut évidemment reconnaître ici Sainte-Beuve lui-même.

30 Décembre.

Journée à peu près vide. A 10 heures, Sichel, dont j'avais fait connaissance l'avant-veille chez Martin du Gard, est venu me lire (dans ma chambre du Lutétia) son article sur *Paludes* qu'il déclare être le livre de moi qu'il préfère. Déjeuné chez les Allégret; Élie, souffrant de paludisme et d'un excès de fatigue, m'a reçu un instant au chevet de son lit. Il profite de ce temps d'arrêt pour lire. Quand j'étais enfant, j'admirais cette faculté qu'il avait de dévorer en deux heures un livre qui m'aurait retenu quinze jours. Je me méfie, aujourd'hui, des gens qui lisent vite... Élie Allégret vient de parcourir ainsi la *Chartreuse* qu'il se souvenait vaguement d'avoir lu déjà dans sa jeunesse. Les jugements qu'il porte sur ce livre sont enfantins. Il m'interroge et me demande de lui expliquer le genre d'influence que Stendhal peut avoir... Etc..

Rien de plus démoralisant que l'effilochage des heures, un jour de vacances, chez les Allégret. Je suis parti assez tôt après le repas.

Rentré à l'hôtel dormir une heure.

Été voir Copeau, que je trouve harassé, et très sombre. Il se plaint de cette solitude à laquelle il a si obstinément travaillé. Il a repoussé tout conseil et tant fait que ses meilleurs amis se sont retirés de lui. « Je tiendrai jusqu'au bout; mais ne me parlez pas. » A présent, il aurait besoin qu'on lui parle... Il se sent tout abandonné. On ne peut pas ne pas abandonner un mystique.

Rencontré Paul Valéry chez Adrienne Monnier. L'ai longuement raccompagné. Il se dit gêné, exaspéré même par la fausse situation où le porte son succès.

« On veut que je représente la poésie française. On me prend pour un poète ! Mais je m'en fous, moi, de la poésie. Elle ne m'intéresse que par raccroc. C'est par accident que j'ai écrit des vers. Je serais exactement le même si je ne les avais pas écrits. C'est-à-dire que j'aurais, à mes propres yeux, la même valeur. Cela n'a pour moi aucune importance. Ce qui m'importe, je voudrais le dire. Je crois que j'aurais pu le dire, que je pourrais le dire encore, si j'avais le loisir et la tranquillité... mais je ne m'appartiens pas. La vie que je mène me supprime. »

Dîné chez les Martin du Gard — exquis tous les trois. Passé la soirée à bavarder avec Roger.

1923

1^{er} Janvier.

LA question des cadeaux... Il n'y a pas de jour où j'aie moins envie d'en faire. Ce n'est pas que je haïsse toujours l'attendu, le prévu — qui souvent, du reste, se confond avec le *was ziemt*. Mais il ne me plaît pas, dans la vie, d'en être l'artisan, ou le procureur. Je ne m'y sens pas dans mon rôle.

Si j'étais Paul Valéry, je dirais : « Curieux comme l'habitude de faire des cadeaux s'est perdue... », du ton qu'il me disait, avant la reprise poétique de *la Jeune Parque* : « Curieux comme on fait moins de vers depuis quinze ans ! »

Déjeuné hier chez Copeau qui, devant Agnès et les enfants, m'expose ses nouveaux projets.

Rentré me reposer (ou : tâcher de) à l'hôtel — pensé que la détente serait meilleure aux bains de la rue P. L. — où j'ai pris une demi-douzaine de douches, et suis resté plus d'une heure.

Sorti de là dans un état de légèreté physique incroyable, rappelant un peu celui que je décris dans *Si le grain ne meurt*. Mais j'ai eu sitôt ensuite le grand tort de fumer, ce qui a aussitôt banalisé et engourdi mon euphorie.

Été voir l'oncle Charles, puis les Drouin. Marcel n'était pas là. Il devait aller le soir aux *Deux Orphelines*. Je parie qu'il aura lanterné, sera arrivé en retard et n'aura plus trouvé de places. C'est ce qu'on appelle « avoir la guigne ».

Diné seul à côté de la gare Montparnasse, puis passé une heure chez les Paul A. Laurens — très « ollé ! ollé ! » avec leurs... amis (?) fort agréables, du reste...

Puis chez les Allégret. Je savais par M. que sa mère venait de lire *Silbermann*, que j'avais envoyé la veille à Élie, et qu'elle s'indignait contre ce livre et contre l'exacte peinture du caractère protestant qui y est faite. J'aurais voulu lui en parler; j'avais préparé ma position. Je m'apprêtais à lui dire qu'elle ne pouvait pas connaître « le milieu protestant » — parce qu'elle ne l'avait jamais quitté — de même qu'on ne peut comprendre le caractère

français (ou du moins ce qui en fait la particularité) si, par quelque pratique de l'étranger, on ne s'est mis à même de percevoir par quoi le Français diffère des autres.

Mais n'ai pu voir Suzanne Allégret en *a parte*.

Élie est éreinté; les creux de ses joues semblent se rejoindre. Il entre dans sa « dévorante activité » un grand besoin de s'étourdir, de ne plus se voir, qui n'est peut-être pas précisément de l'abnégation. Il se donne le change sur ce point, ainsi que sur beaucoup d'autres...

2 Janvier.

Le jeune Sichel vient travailler tous les matins d'après ma tête. Il me prend les deux seules heures du jour où je pourrais espérer travailler. Furieux de cette interruption... peut-être, après tout, salutaire.

Passé la fin du premier jour de l'an chez Charlie Du Bos. J'avais emporté la dactylo de mes *Faux-Monnayeurs* dont j'ai donné lecture. M^{lle} des Garrets est venue se joindre à Z... La grande habitude des lectures à haute voix me permet de sentir très subitement et précisément l'impression de l'auditeur — et ces épreuves me sont très utiles. J'ai pu sentir les trous, les fausses notes, etc... Mais, somme toute, impression excellente.

Dîné chez les Drouin avec M^{me} B., Valentine et mes deux nièces — charmantes.

Dîné chez les Valéry. Paul me raconte (ce dont je me doutais) que *la Pythie* est tout entière sortie d'un vers :

Pâle, profondément mordue.

Il a cherché la rime, les rimes. Elles ont dicté la forme de la strophe et tout le poème s'est développé, sans qu'il ait su d'abord ni comment il serait, ni ce qu'il allait y dire.

Il est de plus en plus incapable d'écouter autrui et de tenir compte de ce qui interromprait sa pensée. — Son parler est de plus en plus vite et indistinct. J'ai parfois grand mal à le comprendre et dois le prier de répéter une phrase sur quatre.

Il reparle de son « *tœdium vitæ* », qui devient par instants une souffrance physique, une angoisse nerveuse et musculaire insupportable. Que dis-je ! par instants... C'est un état où il se trouve, dit-il, neuf jours sur dix. Il

accorde que cette angoisse l'avait complètement quitté en voyage, particulièrement en Angleterre. Il s'écrie :

« Ah ! si seulement j'avais assez d'argent pour ne plus du tout m'occuper d'écrire !... »

3 Janvier.

A Medrano avec Roger Martin du Gard, Bronja et M... Retour à pied.

9 Janvier.

Samedi dernier (nous sommes mercredi) j'ai ramené Martin du Gard à Cuverville, où il a demeuré trois jours. Sa présence m'a distrait de ce carnet où j'aurais pourtant voulu noter encore différents souvenirs de mon passage à Paris. En particulier une conversation avec J.-E. Blanche, que j'avais été voir dans son atelier.

10 Janvier.

Francis Jammes m'envoie son volume : *Choix de Poèmes*. Quelques-uns, du début, restent exquis. Mais ce qui domine, hélas ! c'est la niaiserie, la fausse naïveté, la suffisance. Rien d'orgueilleux comme sa modestie ; de là ce refus de rien apprendre, la croyance en la divinité de son inspiration, la complaisance envers soi-même. L'infatuation est toujours accompagnée de sottise.

« Livresque », c'est un reproche que l'on me fait souvent ; j'y donne prise par cette habitude que j'ai de citer toujours ceux à qui ma pensée s'apparente. On croit que j'ai pris d'eux cette pensée ; c'est faux ; cette pensée est venue à moi d'elle-même ; mais j'ai plaisir, et plus elle est hardie, à penser qu'elle habita déjà d'autres esprits. Quand, les lisant plus tard, je reconnais en eux ma pensée, ainsi qu'il m'arriva pour Blake, je vais criant partout leur nom et divulguant ma découverte. On me dit que j'ai tort. Peu m'importe. J'ai trop grand plaisir à citer, et me persuade, comme Montaigne, que ce n'est qu'au regard des sots que j'en parais moins personnel.

Ceux au contraire qui cueillent les idées d'autrui, ont grand soin de cacher leurs « sources ». — Il y a des exemples de cela parmi nous.

11 Janvier.

Je touche quelques mots à Em., du « drame » qui m'appelle auprès de E..

Je n'ai pas à espérer, ni même à souhaiter, que Em. puisse jamais considérer ce qu'elle entrevoit et imagine de cette histoire, autrement que comme une catastrophe très lamentable — et pourtant j'ai le plus grand mal à me retenir de protester lorsqu'elle conclut, du peu que j'ose lui en dire : « J'ai toujours pensé qu'il était fâcheux que El. fût élevée sans religion. »

(Car il va sans dire qu'El. n'est pas heureuse, ne peut pas être heureuse, n'a pas le droit d'être heureuse — et ici je ne puis rectifier sans imprudence; mais je souffre intolérablement de ces fausses idées que je sens découler de ces fausses prémisses, par quoi le mensonge trouve un appui dans ce qui devrait au contraire triompher de lui.) C'est ainsi que tous les événements de la vie, comme firent également ceux de la guerre, ne servent qu'à enfoncer chacun dans son sens; de sorte que rien n'est plus vain et plus illusoire que ce qu'on appelle communément « l'expérience ». — Une expérience n'instruit que le bon observateur; mais loin d'y chercher un enseignement, c'est un argument que chacun y cherche, et chacun tire la conclusion dans son sens.

Si je n'avais la tête si fatiguée, j'en écrirais beaucoup plus long. Et cela doit être le sujet de quelques pages du *Journal d'Édouard* : « De l'interprétation des événements ». Cette exclamation : « L'éducation religieuse l'eût empêchée de faire cela », peut être dite sur un ton de regret, de blâme, aussi bien que d'approbation, et signifier tantôt : « Quelle chance, quel bonheur que... ! » ou « Quel dommage ! ».

Je lis certains *Propos* d'Alain avec une admiration très vive. Je le préfère, et même de beaucoup, à Maurras et ne vois pas par où Maurras lui pourrait être dit supérieur — si ce n'est par sa surdité. Maurras est un sourd, comme l'Angleterre est une île; de là sa force.

Si le grain ne meurt... Supplément :

Je fournissais mon aquarium de dytiques, de noto-nectes, de larves de libellules, et me passionnais à observer longuement leurs combats. Mais ce qui me ravissait encore plus, c'était le peuple inconnu qui se réveillait et grouillait dans ce paquet de vase enveloppant les racines des plantes d'eau que j'arrachais d'un étang et que je rapportais ruisselant, au fond de ma boîte d'herborisateur.

Dimanche, 14 Janvier.

Départ vers Roquebrune, vers Gênes, vers l'inconnu.
— Je ne quitte jamais Cuverville sans une sorte de déchirement.

Paris. 16 Janvier.

Été hier au Vieux-Colombier où la troupe de Dullin donnait l'*Antigone*, ou « la dame de Sophocle », par Cocteau. Intolérablement souffert de la sauce ultra-moderne à quoi est apprêtée cette pièce admirable, qui reste belle, plutôt malgré Cocteau qu'à cause de lui. On comprend de reste ce qui l'a tenté ici, et il a cuisiné cela avec une habileté consommée; mais ceux qui l'applaudissent étaient ceux qui d'abord considéraient Sophocle comme un maître raseur et que n'a jamais désaltérés « the true, the blushful Hippocrene ».

La pièce de Cocteau n'est pas *blushful* du tout. Elle répond au même sentiment qui faisait dire à Stravinsky qu'il collaborerait volontiers à *Antoine et Cléopâtre* mais seulement si l'on donnait à Antoine l'uniforme d'un « bersagliere » italien.

La patine est la récompense des chefs-d'œuvre.

Roquebrune.

Il faut habituer Nicolas, de bonne heure, à vider ses eaux lui-même, de crainte que plus tard il ne prenne un air de martyr, ou ne fasse à ses propres yeux figure de saint, si par hasard il lui arrive de devoir nettoyer un pot.

23 Janvier.

J'écris à Suzanne Allégret :

« Vous ne doutez pas, lorsque vous me parlez dans votre lettre de l'importance du christianisme, que je ne sois convaincu d'avance. Je ne connais rien, dans l'histoire de l'humanité, de plus important. J'y reviens sans cesse et sais qu'il y a deux enseignements dont jamais l'homme n'épuisera la vertu : celui du Christ, et celui de la « fable grecque ». Et que celui du Christ soit d'un ordre infiniment supérieur, c'est bien ce dont j'espère un jour persuader certains de vos fils... J'espère moins vous voir jamais considérer les dieux de l'Olympe autrement que comme des « faux dieux » — encore qu'ils se vengent

toujours d'être méconnus, ainsi que nous l'enseigne la tragédie grecque, et le spectacle quotidien qui vous fait dire parfois : « Mais, André, comment expliquez-vous que ces enfants... »

Lettre que je juge plus prudent de ne pas envoyer.

23 *Février*.

Départ de Rapallo pour Annecy.

J'ai fait la veille de mon départ une admirable course en montagne.

Huit jours à Annecy avec E. . . Charmant petit hôtel de Savoie, dont, vu la saison, nous sommes les seuls pensionnaires. Lu à voix haute les *Merry Wives* de Shakespeare et le *Vicar of Wakefield* qui nous ravit. J'achève à Annecy l'admirable *Endymion* de Keats, que je ne connaissais pas encore et qui m'a tenu dans l'ivresse des jours durant.

L'exigence de mon oreille, jusqu'à ces dernières années, était telle, que j'aurais plié la signification d'une phrase à son nombre.

10 *Mars*.

Arrivé à Cuverville hier soir, après deux jours et demi de Paris. J'accepte d'accompagner Paul Desjardins au Maroc — invités par Lyautey. Départ fixé au 25 de ce mois.

Mercredi, 28 *Mars*.

Escale à Tanger, où l'on débarque vers 7 h. . . Admirable premier rayon de soleil, qui, sitôt passé la colline, vient animer et dorer la ville blanche. Malgré mon immense joie de me retrouver sur terre arabe, plutôt un peu déçu. Nous gagnons la Kasbah — mais je ne puis modérer assez mon allure pour la mettre au pas de mes deux compagnons. Hamp se montre complètement réfractaire; la nonchalance musulmane l'impatiente. Ces gens qui « ne fichent rien » échappent à *la peine des hommes* et sortent de son rayon visuel. Mais ce qui m'étonne c'est sa crainte des contacts, des contaminations, des poux, son refus net de s'asseoir sur le banc d'un café maure, de goûter aux gâteaux marocains. Je plaque mes compagnons. Sortant de la ville je m'engage dans une allée sablonneuse, bordée de très vieux nopals, et qui traverse une banlieue

plus exotique que tout le reste de la ville; cabanes et cahutes basses — semblables à celles du « terrain de zone » au delà des fortifs. — Heureux de repartir.

Jeudi.

L'air est léger; la chaleur douce; le ciel splendide. Casablanca, où je n'attendais que des entrepôts informes, me ravit. Je ne regrette point qu'elle n'ait pas caractère plus indigène.

Marrakech. Samedi.

Ce qui fait que Hamp ne m'exaspère pas davantage, c'est qu'il exaspère encore bien plus Desjardins. C'est son assurance qui choque; il n'est point sot, mais il ne laisse habiter son esprit par rien que d'indubitable et qu'il ne puisse aussitôt mettre au point. On voudrait lui faire lire Montaigne, et l'on désespère de lui lorsqu'on apprend qu'il a pour livre de chevet les *Essais*. Au demeurant il est charmant; j'aime sa cordialité bougonne; même il n'est pas incapable de bonhomie, et son humour est savoureux. Mais il ne comprend, jusqu'à présent, rien aux Arabes; il s'irrite devant leur lenteur et applique vainement à leur félicité tranquille ses instruments de mensuration. L'*Utinam ex vobis unus* ne murmure jamais en son cœur.

Retour à Paris le 21 avril, à Cuverville le 26 au soir.

Violente attaque (dans les *Nouvelles Littéraires*) de Henri Béraud, auteur du *Triomphe de l'obèse* — qui ne me pardonne pas ma maigreur. Très divertissant. — Tout de même les articles de Massis étaient d'une autre encre; celui-ci me fait tout l'effet d'un idiot.

2 Mai.

Ce matin, dans l'*Action française*, j'ai la grande surprise de voir Léon Daudet prendre ma défense contre Béraud — fort joliment, ma foi — et parler de moi comme d'un écrivain « terrible et pénétrant »...

D'autre part un petit entrefilet de la colonne suivante m'apprend que, depuis une quinzaine, Béraud fulmine contre l'*Action française*.¹

1. En fait N. R. F. vient d'éditer un livre de Ch. Maurras.

Mais déjà j'admire qu'ils ne se réconcilient pas sur mon dos.

C'est sous leurs coups, et c'est à la violence de leurs attaques, que je prends conscience de ma *duress*.

Grand mouvement parmi les abeilles de notre ruche, prêtes à essaimer. J'en ai ce matin sept qui s'épuisent à celle des deux fenêtres de ma chambre que j'ai condamnée; l'autre fenêtre est grande ouverte; il suffirait que l'abeille consentît à un détour pour retrouver la liberté; mais elle se bute contre la vitre et se croirait perdue si elle quittait un instant la lumière; et comme il n'y a pas d'issue de ce côté, elle tombe bientôt, épuisée. C'est l'histoire des poissons dans la nasse. C'est l'histoire des Français dans la Ruhr.

Pour redonner l'essor aux abeilles, je suis forcé de faire enlever la double fenêtre.

Je lis avec moins de difficulté et avec plus de plaisir nombre de poèmes de Donne.

Cuerville.

Courts séjours à Paris. Correction simultanée des épreuves de mon *Dostoïevsky*, de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt...* Surtension et fatigue.

Martin du Gard vient pour quatre jours ici et me lit le troisième volume des *Thibault*. Rien, mieux que cette audition et que les conversations qui s'ensuivent, ne me rediPOSE au travail.

Léon Daudet et Souday prennent inopinément ma défense, et cette maladroite attaque de Henri Béraud tourne à sa déconfiture. Je ne puis le croire de tout à fait mauvaise foi; évidemment il croit que je ressemble un peu à cet absurde personnage auquel il donne mon nom et contre lequel il s'efforce d'ameuter ses lecteurs. Il sait bien qu'il ne fait pas mon portrait; mais il croit du moins faire ma caricature; il ne réussit que la sienne — et la meute qu'il groupe autour de lui, c'est celle des refusés de la N. R. F.. Il dit avoir reçu les félicitations de X., Y. et Z., cite dix noms dont huit sont ceux d'auteurs black-boulés par nous.

17 *Mai*.

J'ai emmené M. passer quatre jours à Annecy-Talloires.

Ce matin, promenade solitaire, grimpant jusqu'à la faille des roches (à droite en tournant le dos au lac) par où tombe une très belle cascade.

Un long et large ruban de fraîcheur azurée, argentée, qui se perd, droit dans un gouffre noir et sans fond.

Eau ? non précisément ; mais écume, ou du moins, eau si divisée, si aérée et devenue si légère qu'elle tombe tout lentement. Le sentier que je suis, assez vertigineux, surplombe le gouffre, est surplombé lui-même par d'immenses rochers qui se referment à demi, formant voûte, mais voûte crevée comme celle du Panthéon d'Agrippa, et qui permet le regard du ciel.

Curieux : je n'aime point l'alpinisme, mais, explique ça comme tu peux, tout sentier qui grimpe m'aspire, et je monte comme l'eau descend.

Dans le wagon, hier, entendu cette phrase charmante : « Au prix où sont les allumettes aujourd'hui, ça devient intéressant qu'elles ne brûlent pas. »

18 *Mai*.

Lu en wagon *le Grand Écart* de Jean Cocteau, avec un grand effort d'approbation et de louange ; durant le premier quart du livre, suis arrivé, par bon vouloir, à me donner le change, amusé d'autre part par l'extrême ingéniosité des images et la brusquerie clownesque de certaines présentations. Mais bientôt l'irritation domine, devant un si constant et si avaricieux souci de ne rien perdre, un si précautionneux faire valoir. Sans cesse, ici, l'art dégénère en artifice. Si Cocteau se laissait aller, il écrirait des vaudevilles.

M^{me} Van Rysselberghe remarquait hier (et fort judicieusement) combien la richesse de vocabulaire des auteurs contemporains décourageait l'effort de la syntaxe. Celle-ci reste banale et sans vie lorsque le soin de peindre et d'animer reste confié uniquement au choix des mots. Mais de ceci l'on ne s'aperçoit point et, lorsqu'un Boulenger s'alarme de la corruption de la langue, ce sont toujours d'inutiles et inoffensifs néologismes qu'il dénonce, des mots empruntés à l'étranger — et bien rarement des incorrections de syntaxe. C'est ainsi que jamais

je n'ai vu relever le « pour ne pas que » qui tend à s'installer et commence à être à ce point admis que je renonce à le trouver déplorable.

24 Mai.

Dans une interview des *Nouvelles Littéraires*, Abel Hermant prend inopinément ma défense, avec une courtoisie, une générosité qui me touchent profondément. Béraud répond aussitôt dans l'*Éclair* ; article très long, ignoble, où la perfidie tient lieu d'esprit.

« Personne ne saura gré à M. Hermant, dit-il, d'être descendu dans la lice — pas même M. Gide; car la reconnaissance, s'il faut en croire ses familiers, n'est pas son fort. »

29 Mai.

Le triomphe de l'objectivité, c'est de permettre au romancier d'emprunter le « je » d'autrui. J'ai donné le change pour avoir trop bien réussi; certains ont pris chacun de mes livres pour des confessions successives. Cette abnégation, cette dépersonnalisation poétique, qui me fait ressentir les joies et les douleurs d'autrui beaucoup plus vivement que les miennes propres, nul n'en parle aussi bien que Keats (*Lettres*).

14 Juin.

Relu les *Épîtres* de La Fontaine avec un ravissement indicible — celles du moins à M^{me} de la Sablière, et à Huet.

17 Juin.

Je vais voir Valéry hier. Trouvé chez lui Marie Laurencin (exquise dans une sorte de sweater très ouvert, gris et vert-artichaut¹) et Sert, venu pour lui annoncer son succès. Le jury des peintres vient de lui décerner son premier prix (quinze mille francs). Très heureux de me trouver là pour la féliciter aussitôt. Ils cèdent la place à une bande de journalistes. J'admire que Valéry ne les flanque pas aussitôt à la porte. Mais il ne sait refuser rien, ou du

1. Je remarque qu'il est une quantité de mots pour désigner les tons de toutes les autres gammes : « prune, tête de nègre, cachou, puce, saumon, cuisse de nymphe, etc. » ; mais que, pour la gamme des verts, il faut répéter ce mot avant celui qui spécifie : « vert-pré, vert-émeraude, vert-épinard, vert-nil », etc.,

moins se refuser à rien, et quand je m'indigne un peu qu'il ait accepté de faire partie du Comité Catulle Mendès (!), il me dit en riant : « Il ne faut jamais rien refuser aux dames », puis ajoute, comme toujours : « Et puis, du reste, tu as raison; mais je m'en fous. »

Le *bien écrire* que j'admire, c'est celui qui, sans se faire trop remarquer, arrête et retient le lecteur et contraint sa pensée à n'avancer qu'avec lenteur. Je veux que son attention enfoncé à chaque pas dans un sol riche et profondément ameubli. Mais ce que cherche, à l'ordinaire, le lecteur, c'est une sorte de tapis roulant qui l'entraîne.

Ce que je voudrais que soit ce roman ? un carrefour — un rendez-vous de problèmes.

... dans ce monde où l'on ne peut plus rien trouver de pur — même pas la bêtise.

Métaphores qui sans cesse soulèvent la phrase vers l'extérieur.

18 *Juin*.

M^{me} D. Simon Bussy m'écrit : « I shall never be a saint, (like you, I mean); I don't even want to like the *Créateur* better than the creature — or rather « à l'instant que je convoite, Dieu *ne* cesse *pas* d'être sensible à mon âme... » In fact those are the only moments in which I enjoy the kingdom of Heaven. »

Que cela est bien !

Ces êtres (tels que moi) sont dangereux, parce que le sens de la propriété, et *partant*, de la responsabilité leur échappe. Je ne m'étais pas avisé de cela tout d'abord — mais...

Comme il veut qu'elle l'accompagne partout, il n'ose plus aller nulle part.

29 *Juin*.

Poésie anglaise, plus riche, plus abondante que la française; mais celle-ci, me semble-t-il, atteint parfois plus haut. Je ne puis aimer toutes les facilités que le poète anglais s'accorde, et cette absence de rigueur; les cordes

de sa lyre, presque toujours, me paraissent insuffisamment tendues.

30 Juin.

Certaines phrases de Saint-Évremond sont si bien formées que je doute si, même dans *les Caractères*, on en trouverait de comparables. Plus acérées que celles de La Bruyère, elles pénètrent plus avant. Mais je parle ici du meilleur et souvent l'on se demande si ce qu'exprime Saint-Évremond valait la peine d'être dit (je me le demande parfois aussi pour La Bruyère); cet auteur si rare, on est prêt à le trouver trop abondant. Il juge de tout avec sagacité, délicatesse, mais il semble manquer de pression intérieure, et le peu qu'il écrit, on ne sent pas qu'il ait eu grand besoin de l'écrire. Ce devait être un causeur charmant.

Ghéon m'envoie la réédition de son livre « augmentée de fragments inédits et d'un carnet spirituel ». Que l'on croie, ou que l'on ne croie pas, l'on ne peut nier que la religion chrétienne (ou disons plus précisément : la catholique) invite à une introspection plus attentive. Mais ce qui m'irrite dans *l'Homme né de la guerre*, c'est l'effort que Ghéon sans cesse fait pour s'y duper. La psychologie en reste tout arbitraire et conventionnelle, et Ghéon ne parle pas de lui plus *vraiment* qu'il ne fait du diable ou de Dieu.

Le dialogue du second chapitre, entre le chrétien et l'artiste, pourrait être beau, s'il était authentique; mais, dès le début, tout est faussé.

« Vous aurez donc vécu dans ce désert vingt ans ? Sans Dieu et sans besoin de Dieu ? » commence le chrétien. L'autre répond :

« Qui plus est, sans inquiétude, dans une sorte de plénitude païenne, tant le Prince de ce Monde excelle à endormir la conscience, à farder et à enguirlander le péché. »

Ce n'est pas l'artiste qui répond ici; il ne pouvait s'exprimer ainsi; c'est encore le chrétien qui parle. Cela n'est pas équitable. Et le reste ne l'est pas davantage.

Il y a quatre jours, aux Baux, en sandales, j'avais vingt ans. Le soir, à Arles, assis sur un banc du cours avec mes deux compagnons de voyage, nous écoutons des propos d'ivrognes :

— J'te répète que je n'ai pas besoin de toi.
— P't'être... Mais t'as besoin... de n' pas en avoir besoin... de moi.

Un instant après ils mettent bas leur veste et menacent de « se tomber ».

31 *Juin.*

Il leur semble que l'on n'avance plus, dès qu'on n'avance plus dans leur sens.

La pensée, faussée, fausse le style : « *Depuis* dix-neuf cents ans que le Christ a prêché et que l'on interprète sa doctrine, *j'arrive* et je déclare que, durant dix-neuf siècles, tout ce monde-là s'est trompé. » (Ce sont des propos que Ghéon me prête.) Tout ce qu'ils ne peuvent pas réduire leur paraît entaché d'orgueil.

Je relis *Shylock* en anglais. C'est une des pièces de Shakespeare que je préfère. Quelque chose d'ailé, de frémissant, d'un bout à l'autre de sa texture, fait passer outre ses défauts flagrants. Aucune relation (ou subtile jusqu'à l'imperceptible) entre l'histoire du « bond » et celle des trois coffrets de Portia; au quatrième acte, la subtilisation des anneaux vient s'enter en surcharge, sans aucun rapport avec le reste. On en vient à presque oublier Shylock; il n'est plus question de lui et l'on accepte ainsi l'affreuse injustice dont, en souriant, on le fait victime. Si Shakespeare était animé de sentiments chrétiens, quelle belle occasion, ici, de les montrer ! Mais non; la clémence de Portia, pas un instant, ne se fait évangélique et ce n'est nullement au nom du Christ que le duc oppose une doctrine de rémission à la légitime et féroce intransigeance du juif. On lui prend sa fille, sa fortune; pas un instant l'on n'admet que le sentiment de son bon droit se confonde avec son désir de vengeance. Il est ruiné, déserté, bafoué; et l'on veut le forcer à se faire chrétien ! à reconnaître la supériorité d'une religion qui le joue ! Mais il n'est nullement question de religion (et fort heureusement) dans cette pièce; simplement d'une morale aisée qui permette le rire, l'amitié, l'amour, et c'est à la seule cupidité que ces beaux sentiments s'opposent. On souhaiterait que la générosité d'Antonio ne s'arrêtât pas à Shylock, et, puisque les désirs de chacun,

en fin de compte, se trouvent récompensés, que le juif retrouvât du moins son argent.

1^{er} Juillet.

Rien n'irrite plus certains catholiques que de nous voir aboutir naturellement à un renoncement qu'eux, avec toute leur religion, ont tant de mal à atteindre. Pour un peu ils vous reprocheraient de tricher; la vertu doit rester leur monopole et tout ce que l'on obtient de soi sans le secours des patenôtres, ne compte pas. De même, ils ne nous pardonnent pas notre bonheur : il est impie; eux seuls ont le droit d'être heureux. C'est du reste un droit dont ils usent peu.

Saint-Martin de Vésubie. 3 Juillet.

Première soirée de travail (suite du *Journal d'Édouard*); très difficilement obtenue, exigée. Mais, ensuite, nuit détestable; suffocations et le corps agité de tremblements nerveux. Je ne pourrai vraiment avancer qu'après m'être reposé davantage. D'incompréhensibles torpeurs, à toute heure du jour, donnent au sommeil plus d'attrait qu'à la lecture, qu'au travail, qu'à la vie. Je sombre dans des gouffres d'indolence, d'inconscience, de néant.

Ce matin, malgré la chaleur, hissé, à travers prés et taillis d'abord, puis de roche en roche, et remontant enfin le lit d'un torrent, jusqu'à une cascade sous laquelle, dévêtu, je me suis précipité. L'eau glacée, tombant de haut, fouettait comme de la grêle.

Mon plus ou moins de bonheur, aujourd'hui, tient presque uniquement au fonctionnement plus ou moins parfait de mon corps. Cette torpeur est parfois insupportable. Mais je crois que rien ne m'a mieux permis de sympathiser avec des êtres d'intelligence inférieure, que ces dépressions, ces diminutions de valeur. Quelque chose manque à Valéry, pour ne pas s'être réveillé quasi idiot certains matins.

5 Juillet.

Perdu ce matin, à flanc de montagne, où j'allais à la recherche de Louis, un petit choix de *Lettres* de Voltaire, que je relisais avec délices.

Le grand nombre des gens, et je parle des cultivés, ne sait voir que ce qui a été déjà peint. C'est surtout en lisant

Voltaire qu'on comprend l'importance de Rousseau. Voltaire exprime avec beaucoup de grâce et de finesse ce qu'on n'avait peut-être pas grand besoin de lui pour sentir. Sa fameuse lettre à Rousseau demeure une merveille d'affectueux enjouement, de bonne grâce et d'aménité dans la critique la plus juste. Il a raison; mais Rousseau a bien autre chose, et de plus important que la raison, et que Voltaire ne saisit pas.

9 *Juillet*.

Retrouvé mes *Lettres* de Voltaire; j'en reprends la lecture; mais du coup elles me paraissent moins excellentes. Sa plume est trop fine; il ne réussit que les « déliés ».

Comme je félicitais Édouard Champion sur l'excellent déjeuner qu'il nous a servi l'autre jour :

« Tout simple ! Tout simple, cher Monsieur Gide. Quand vous reviendrez vous aurez le même. »

Mais comme j'insistais et remémorais en particulier une truite saumonée merveilleuse :

« Il est vrai que notre cuisinière n'est pas mauvaise. Pendant longtemps nous avons eu un chef; mais vraiment il ne cuisinait pas mieux; et, avec cette femme, c'est mille francs d'économie par mois. »

Fâcheusement déçu par le *Terrain Bouchaballe*, que j'aurais tant voulu pouvoir aimer. Aux deux extrémités Suarès et Max Jacob : l'un qui ne s'intéresse qu'à lui et qui n'est intéressant que lorsqu'il parle des autres; l'autre qui ne s'intéresse qu'aux autres et n'est intéressant que lorsqu'il parle de lui.

10 *Juillet*.

Depuis la soirée de travail, suivie d'une nuit infernale, mené une vie misérable; vertiges, tremblements, lourdeur de tête, ennui. Le difficile n'est point d'atteindre la ferveur, c'est de s'y maintenir. Ce matin, après une nuit pas trop mauvaise, je lâche le mauvais travail pour l'aventure; malheureusement ma montre retarde d'une heure et je ne me mets en route qu'à 8 heures et demie. Et ce n'est que vers midi que j'atteins la haute montagne. Perdant et retrouvant les pistes des troupeaux, bondissant de rochers en rochers ou frayant mon chemin à travers des massifs de rhododendrons, pieds nus dans des sandales

et en caleçon court, car mon pantalon de toile gênait par trop mon élan. La flore a changé brusquement; sur des tapis d'herbe rase, gentianes, myosotis d'un bleu céleste, d'une variété que je ne connaissais pas encore, et abondance de petits échevérias de trois sortes, certains d'un rose exquis. Un petit lac, dans lequel je me suis baigné; et plus tard, je me suis replongé sous une cascade; champs de neige; extraordinaire cirque de roches abruptes. Le ciel est menaçant et il est trop tard pour que je puisse encore gagner le col d'où je pense que je pourrais voir les Hautes-Alpes. Par deux fois, un cri d'oiseau, aigu, farouche, d'une force surprenante, me fait tressaillir. Un aigle? Je ne parviens pas à le voir.

A l'aller, près d'atteindre la cascade et l'hôtel du Boréon, j'avais croisé sur la route une équipe de huit moissonneurs. Parmi eux, soudain je reconnais Louis. Un merveilleux sourire a éclaté sur son visage. Un instant j'ai hésité à le suivre; je l'aurais certainement fait s'il eût été seul; mais les autres lui ont aussitôt parlé et j'ai craint de l'importuner. Le retrouverai-je? Je ne me souvenais plus qu'il était aussi beau.

11 Juillet.

Je lis *les Gaietés de l'Escadron* et relis *Boubouroche*. Je ne connais pas la pièce tirée de la nouvelle, mais celle-ci ne me paraît pas des meilleures; il en est, de Courteline, que je préfère de beaucoup. Si elle peut paraître particulièrement bienvenue, n'est-ce pas parce que le sujet en est particulièrement mince? *Une Canaille* ne le cède en rien à *Boubouroche* et l'étoffe en est plus épaisse. *Le Fils* aurait pu être traité par Dostoïevsky.

Courteline se laisse trop facilement aller à une truculence facile qu'il prête indifféremment à tous ses personnages. Mais, sans doute, plus l'humanité qu'il peint est vulgaire, moins il sied que ses représentants soient différenciés.

Dans *les Gaietés de l'Escadron*, une certaine générosité, qui me plaît, perce à travers son cynisme.

18 Juillet.

Hier, parti à 6 heures et demie; remonté la vallée du Boréon; passé le col des Ladres; redescendu sur Saint-Martin par la vallée de la Madonne. Rentré à 3 heures et demie.

Ai retiré mes sandales pour l'amusement de traverser pieds nus une étendue de neige; pensé ne pouvoir endurer la morsure du froid jusqu'au bout. Douché sous une cascade. Déjeuné au refuge de la Madonne. Heureux de me sentir encore vaillant.

Achevé de relire pour la troisième fois d'un bout à l'autre le recueil des *Sonnets* de Shakespeare. Et je lisais chaque sonnet deux fois de suite. Nombre d'entre eux sont exaspérants; mais il en est beaucoup dont la suavité n'apparaît qu'à la relecture. Certes je les admire; mais je m'admire aussi beaucoup d'être arrivé à les admirer. (Il en est de nombreux que j'ai bien relu douze fois.)

21 *Juillet.*

Couché à Nice; arrivé hier à Hyères-Plage. Bain hier; bain aujourd'hui, après lequel un extraordinaire bien-être. Je respire mieux qu'à Saint-Martin; trouve ici l'air plus léger et la température moins accablante. La mer est d'une indicible beauté. Et pas de mouches!

A Nice, passé la matinée à jouer avec un admirable enfant de quatre ans, brun comme un cèpe, rieur, effronté; et à causer avec sa sœur de dix-huit ans, aussi brune que lui, rieuse, et qu'on sent nue sous sa flottante robe noire. Elle me laisse emmener le petit aux Galeries Lafayette, où je lui achète un pistolet avec fléchettes. Pour l'amour d'eux je serais volontiers resté à Nice et j'ai failli rater mon train.

Achevé *The Tempest*.

25 *Juillet.*

Avec le désir s'endort à la fois tout mon être.

Quand la beauté n'excite plus en nous aucun besoin d'approche, de contact et d'embrassement, l'état de calme, qu'on était assez fou pour souhaiter du temps que vous tourmentait un excès de désirs, cet état ne vous paraît plus qu'apathie et ne mériter qu'on le loue que parce que, peut-être, il rend moins atroce l'idée de la mort, en vous apprivoisant avec elle.

(Un Henri Béraud compterait sans doute « apprivoiser avec » pour une faute; je doute que l'expression soit correcte, mais doute qu'aucune autre la vaille.)

26 *Juillet.*

Étrange article de Barrès, dans les *Nouvelles littéraires : Salut à de Jeunes Ecrivains*. On y lit : « Aimez l'or, l'azur et la flamme »...

J'ai en horreur cette façon d'écrire, cette façon de penser. Elle exaspérerait à la fois et Stendhal et Flaubert. Cela sent le ténor et l'odalisque. Il n'y a là ni nerf, ni muscle; c'est flottant, vague et gonflé de vent comme un drapeau.

28 *Juillet.*

Me sentant un peu mieux, je me suis remis au travail et ai triomphé, je crois, d'assez grosses difficultés. Mais, aussitôt, voici les insomnies qui reprennent. Équilibre heureux, crête paradisiaque où je puis atteindre; de quelles merveilles ne serais-je pas capable, si je pouvais m'y maintenir !

28 *Juillet.*

A Saint-Martin et ici, je n'ai pu voir, parmi les pensionnaires de l'hôtel, que des faces suant la sottise, l'égoïsme et la vulgarité. (A part un enfant grec de douze ans, d'admirable visage et de corps merveilleusement svelte; mais conscient à l'excès de sa beauté, et partant, tout abêti de suffisance.) Pourtant, à la table voisine de celle où j'écris et me tournant le dos, une jeune fille, « à peine au sortir de l'enfance », de grande élégance de formes, qui plairait à M.. Je ne me lasse point de la regarder; elle le voit et, je crois, s'en amuse. Mais déjà l'on prévoit par où ses traits vont s'empâter et s'alourdir.

Et les conversations ! Je les écoute malgré moi, fasciné comme saint Antoine devant le catoblépas et disant : « Sa stupidité m'attire. »

A Saint-Martin, il y avait cinq enfants, dont l'aîné était précisément ce petit Grec. Nous nous amusions, avec Mme Théo, à compter celles de leurs phrases qui ne commençaient pas par : « Moi je... ». L'unique souci de ces enfants était de se découvrir, l'un sur l'autre, quelque supériorité.

Mais comment espérer que des parents stupides élèvent intelligemment leurs enfants ? Et déjà ces petits leur ressemblent.

3 *Août.*

Excellent travail ces jours derniers, malgré la présence

d'André Allégret. Mais je doute si ces dialogues, que j'écris au courant de la plume, sont de densité suffisante.

J'emmène Elisabeth Van Rysselberghe et André Allégret en Corse. Nous nous embarquons ce matin pour Ajaccio.

Vizzavone. 5 Août.

Admirable Monte d'Oro; une des plus belles cimes que j'aie vues. Grande course ce matin; atteint la crête qui fait face au mont, puis redescendu par l'étroite vallée peuplée de pins d'une variété inconnue, qui ressemblent à des cèdres et donnent au paysage un aspect chinois. Baignés à deux reprises dans des vasques profondes, en suivant le lit du torrent. Ah! que je me sentais moins jeune à vingt ans!

6 Août.

Ascension du Monte d'Oro. Mais nous le prenons trop à droite et n'atteignons pas le sommet principal. Après une épuisante montée au soleil, nous perdons le sentier, qui s'enfonce sous un champ de neige. Plus d'une heure durant, nous escaladons des roches et parvenons assez péniblement à un col très étroit, de l'autre côté duquel nous avons la surprise de nous retrouver exactement en face de l'hôtel. Il est trop tard pour repartir à neuf, et nous sommes trop fatigués. Descente assez amusante sur les dalles de granit en pente; puis éreintante, après qu'on a rejoint la forêt, à travers les fougères et sur les aiguilles glissantes des pins. Nous rentrons à 7 heures et demie, ayant marché douze heures sans arrêt, fourbus, extrêmement amusés par notre endurance, mais exaspérés par la montagne. Pas un instant le paysage ne nous a payés de nos peines. Baignés trois fois en cours de route.

8 Août.

Corte, Piana. Retour à Ajaccio par l'auto publique. Admirable longée de la mer. Un court arrêt à Sagone; juste le temps de me plonger dans l'eau la plus tiède et la plus transparente. L'auto repart, après laquelle je cours sans avoir pu prendre le temps de me revêtir.

11 Août.

Rentrés le 9, à Nice. Hier voyage de nuit. Arrêt à Carnoules de 3 heures du matin à 6. Nous dormons

sur un banc. Nuit splendide. Derrière la gare, sur la gauche, un énorme incendie de forêt embrase le ciel; sur la droite, haut dans le ciel, un fin croissant de lune.

Je lis avec ravissement l'admirable *Lettre sur Julie* de Benjamin Constant, que je ne connaissais pas encore. Je ne crois pas avoir rien lu de lui que je préfère. La beauté de la langue épouse étroitement celle même de la pensée et l'on ne saurait mieux écrire.

23 Août.

Quelques jours à La Bastide; une rencontre d'Eugène Rouart et un jour avec lui, à Marseille; une longue et excellente visite à F. Paul Alibert, à Carcassonne; puis, le 18, j'ai rallié Pontigny. J'écris ces lignes, à 8 heures du matin, au bord de la rivière de Givry, assis sur une solive qui, bientôt, au soleil, va se couvrir de ces sortes de punaises rouges, dont je ne connais point le nom exact et que je n'avais vues jusqu'à présent qu'en petits groupes; elles formaient ici d'épais paquets; le bois en était, par endroits, complètement recouvert.

Ravissant; c'est un mot que je voudrais réinventer à neuf pour glorifier l'azur de cette matinée splendide. Au bord de la rivière, une roulotte de vanniers forains. Huit enfants. Quatre d'entre eux viennent s'asseoir ou s'étendre près de moi. Exquise petite fille de 14 ans.

Pontigny du 23 août au 2 septembre. M. vient me rejoindre le dernier jour. Nous partons le soir même pour La Bastide, puis, le 4, à Marseille, nous embarquons pour Tunis.

Cuerville. 9 Octobre.

Rentré ici le 7. Retour de Tunisie. Sur les quais de la gare du P. L. M. ainsi que dans la gare de Marseille, groupes d'émigrants couchés, roulés pêle-mêle, dans des couvertures bariolées. Ils portent, épinglée sur le devant de leur veste ou de leur corsage, une sorte d'étiquette, un disque de carton jaune, sur lequel je parviens à lire : *Cherbourg*.

« Ce sont, me dit un employé de la gare, des Syriens, qui, sous la direction de la Cunard Line, vont chercher du travail au Mexique. »

Relu *Adolphe* (retour de Tozeur), avec l'admiration la

plus vive — et avec ravissement le chapitre v du III^e volume des *Essais* de Montaigne.

M'attendait à Tunis une très belle lettre de Paul Claudel, qui m'émeut très particulièrement — et d'autant plus que les journaux annonçaient presque sa mort, ou du moins, après la catastrophe du Japon, laissaient entendre qu'il avait probablement péri dans le tremblement de terre.

10 Octobre.

Nous lisons à voix haute *The Scarlet Letter*.

Je voudrais lire tout, à la fois. Danger de la dispersion.

Browning, Marvell ; continué l'excellente *Histoire de la Langue anglaise* de Logan Pearsall Smith ; repris la psychologie de W. James ; l'*Histoire des Variations* de Bossuet, etc. . .

De plus je ressors l'*Étui de Nacre*, pour me persuader que je ne méjugais point France. *Aziyadé* et le *Maroc* de Loti. Mais le meilleur de mon temps est mangé par la correspondance arriérée.

Certains jours, à de certains instants, je perds complètement notion de la réalité. Il me semble qu'au moindre faux pas je vais passer de l'autre côté du décor.

Ce qu'ils veulent c'est un critère qui leur permette de ne pas avoir besoin de goût pour juger.

Peut-être rajouter à ce passage de *Si le grain ne meurt*... où je raconte mon insatisfaction religieuse et la faim d'autre chose, sur laquelle me laissaient les leçons de M. Couve :

« Si quelqu'un m'avait donné à lire, alors, l'*Histoire des Variations*, je crois bien que mon protestantisme en aurait été fort secoué ; mais je ne connus que beaucoup plus tard ce livre révoltant et admirable ; du reste, en ce temps, eussé-je été capable de le comprendre ? Je ne crois pas ; mais bien seulement de me révolter contre lui. »

Cuerville. 5 Novembre.

Grande offensive de Massis, dans la *Revue universelle* — dont celle du printemps n'était que le prélude. Ce ne

sont pas ceux qui m'attaquent, qui me font peur, tant que ceux qui vont me défendre.

21 Novembre.

Été voir Bernard Faÿ qui me parle longuement de son frère Emmanuel, l'ami de M. . Il vient de mourir à New-York. Il ne s'est pas tué, mais c'est tout comme : il s'est laissé mourir; il s'est fait mourir. Il disait à son frère, un des derniers jours :

« On n'a pas le cœur à jouer, dans un monde où tout le monde triche. »

M^{me} Simon Bussy me reproche de tricher avec le diable.

4 Décembre.

Interview de Rivière.

Points à aborder dans le mien, s'il doit paraître jamais :

Ce que Rivière entend par « globalisme »;

Ne jamais peindre d'après nature;

Faire d'après nature ses préparations; mais ne pas faire part au lecteur de ses préparations;

L'analyse doit toujours précéder la synthèse; mais de l'analyse à l'œuvre d'art il y a toute la différence qui est entre une planche d'anatomie et une statue. Tout le travail préparatoire doit être résorbé; il doit devenir invisible encore que toujours présent.

De même que « l'on n'écrit pas bien sans sauter les idées intermédiaires » ainsi que disait Montesquieu — il n'y a pas d'œuvre d'art sans raccourcis.

14 Décembre.

— Comment Souday est-il avec vous ?

— Il a été successivement froid et bouillant, suivant qu'il m'a cru royaliste ou républicain. Depuis qu'il a compris que je n'étais ni l'un ni l'autre, il est devenu tiède; il m'accorde une certaine valeur, en tant qu'artiste, mais « comme penseur » trouve que je ne vauds rien.

21 Décembre.

Jacques Maritain vint donc vendredi matin 14 décembre à la Villa, sur le coup de 10 heures ainsi qu'il était convenu. J'avais préparé quelques phrases, mais aucune de celles-ci ne servit, car je compris aussitôt que je n'avais pas à jouer de personnage devant lui, mais au

contraire à me livrer, et que c'était ma meilleure défense. L'aspect courbé, ployé, de son port de tête et de toute sa personne me déplaisait, et je ne sais quelle onction clérical de son geste et de sa voix; mais je passai outre et la feinte me parut indigne de nous deux. Il aborda tout aussitôt la question et me déclara sans ambages le but de sa visite, que je connaissais et qui était de me prier de surseoir à la publication de certain livre que François Le Grix lui avait dit devoir être imminente et dont il me priait de reconnaître avec lui le danger.

Je lui dis qu'il n'était pas dans mes intentions de me défendre, mais qu'il devait penser que tout ce qu'il pourrait trouver à me dire au sujet de ce livre, je me l'étais déjà dit à moi-même, et qu'un projet qui résiste à l'épreuve de la guerre, des deuils et de toutes les méditations qui s'ensuivaient, risque d'être trop ancré dans le cœur et l'esprit pour qu'une intervention comme la sienne puisse espérer de le changer. Je protestai que du reste je n'y avais point mis d'entêtement et que même, après une première lecture, faite à un ami (Marcel Drôuin) il y a dix ans, des deux premiers chapitres de ce livre, sur le conseil de cet ami j'avais interrompu mon travail; que j'y avais à peu près renoncé, malgré le profond désarroi que cet abandon me causait; que si pourtant, à la fin de la seconde année de la guerre, je l'avais repris et mené à bien, c'était qu'il m'apparaissait nettement que ce livre devait être écrit, que j'étais uniquement qualifié pour l'écrire et que je ne pouvais sans faillite me dégager de ce que j'estimais mon devoir.

Nous parlions l'un et l'autre avec une extrême lenteur, soucieux de ne rien avancer qui trahît ou débordât notre pensée. Il me transmit la crainte qu'avait Henri Massis d'avoir, par la provocation de ses articles, hâté cette publication. Je le priai de laisser à Massis toutes ses craintes et ses regrets et ses remords, et parlai de l'admirable lettre que m'avait écrite Claudel, au sujet de mon *Dostoïevsky* également, où du moins je sentais l'animation d'une pensée vraiment chrétienne, que je ne reconnaissais nullement dans les articles de Massis. Maritain me dit alors que Massis avait pu se tromper, et comme je lui signalais certains points de ses articles où paraissait manifestement un désir de falsification de ma pensée : « Il a pu ne pas la bien comprendre... » Je protestai qu'il était

trop intelligent sur d'autres points pour ne point me forcer à tenir cette falsification pour consciente et volontaire.

— J'ai, lui dis-je, horreur du mensonge. C'est peut-être là que se réfugie mon protestantisme. Les catholiques ne peuvent comprendre cela. J'en ai connu beaucoup; et même, à la seule exception de Jean Schlumberger, je n'ai que des catholiques pour amis. Les catholiques n'aiment pas la vérité.

— Le catholicisme enseigne l'amour de la vérité, me dit-il.

— Non; ne protestez pas, Maritain. J'ai trop souvent vu, et par trop d'exemples, quels accommodements étaient possibles. Et même (car j'ai ce défaut d'esprit, que me reprochait Ghéon, de prêter trop facilement la parole à l'adversaire et d'inventer pour lui des arguments) je vois ce que vous pourriez me répondre : que le protestant confond souvent la Vérité avec Dieu, qu'il adore la Vérité, ne comprenant pas que la Vérité n'est qu'un des attributs de Dieu...

— Mais ne pensez-vous pas que cette vérité, que prétend manifester votre livre, peut être dangereuse...

— Si je le pensais, je n'aurais pas écrit celui-ci, ou du moins je ne le publierais pas. Pour dangereuse qu'elle puisse être, cette vérité, j'estime que le mensonge qui la couvre est plus dangereux encore.

— Et ne pensez-vous pas qu'il est dangereux pour vous de la dire ?

— C'est une question que je me refuse à me poser.

Il me parla alors du salut de mon âme, et me dit qu'il priait souvent pour elle, ainsi que plusieurs de ses amis convaincus comme lui que j'étais désigné par Dieu pour des fins supérieures, auxquelles, en vain, je cherchais à me dérober.

— Je crois volontiers, lui dis-je en souriant, que vous vous inquiétez du salut de mon âme beaucoup plus que je ne m'en inquiète moi-même.

Nous parlâmes longuement, sur ce sujet et également de l'équilibre grec et du déséquilibre chrétien. Comme l'heure s'avavançait, il fit mine de se lever :

— Je ne voudrais pas vous quitter avant de... Me permettez-vous de vous demander quelque chose ?

— Demandez toujours, dis-je avec un geste indiquant que je ne répondais pas de répondre.

— Je voudrais vous demander une promesse.

— ?...

— Promettez-moi que, lorsque je serai parti, vous vous mettrez en prière et demanderez au Christ de vous faire connaître, directement, si vous avez raison ou tort de publier ce livre. Pouvez-vous me promettre cela ?

Je le regardai longuement et dis :

— Non.

Il y eut un long silence. Je repris :

— Comprenez-moi, Maritain. J'ai vécu trop longtemps, et trop intimement, vous le savez, dans la pensée du Christ, pour consentir à l'appeler aujourd'hui comme on appelle quelqu'un au téléphone. Même il me paraîtrait indigne de l'appeler sans m'être mis préalablement en état, moi-même, de l'entendre. Oh ! je ne doute pas que je n'y puisse parvenir. Je sais de reste, cet état, comment on l'obtient ; j'en tiens la recette. Mais il y entrerait de ma part, aujourd'hui, de la simagrée ; j'y répugne. Et puis, vous l'avouerez-je : jamais, même au temps de ma plus grande ferveur, même au temps où je priais, je ne dis pas seulement : chaque jour, mais à toute heure, à tout instant du jour — jamais ma prière n'a été autre chose qu'un acte d'adoration, qu'une action de grâces, qu'un abandon. Peut-être suis-je en ceci très protestant... Et puis non ; je ne sais pourquoi je vous dis cela. Il est au contraire très protestant de demander conseil à propos de tout. Il y en a certains qui consulteraient le Christ pour savoir comment lacer une paire de bottines : je ne peux pas ; je ne veux pas. Il m'a toujours paru indigne de rien réclamer de Dieu. J'ai toujours tout accepté de lui, avec reconnaissance. Non ; ne me demandez pas cela.

— Je vais donc devoir vous quitter déjà ? m'a-t-il dit tristement en me tendant la main.

— *D'abord*, ai-je répondu, mettant dans ce mot tout ce que je pouvais d'intention, sans du reste trop savoir laquelle. Et là-dessus nous nous quittâmes.

J'écris ceci, sitôt de retour à Cuverville, et tandis que mon souvenir verdoie encore.

FEUILLETS

(PAGES RETROUVÉES)

I

Avez-vous observé, dit Édouard, la sorte d'ankylose morale qu'entraîne chez M. cette prétention de ne jamais être dans son tort ? C'est une prétention qu'ont beaucoup de gens ; je l'avais aussi, dans ma jeunesse et si, maintenant, j'y suis à ce point sensible chez autrui, c'est que moi-même, j'ai eu le plus grand mal à m'en défaire. Mes parents m'avaient habitué à agir non d'après la dictée de mon être, mais d'après une règle morale extérieure à moi et qu'ils estimaient applicable à tous les hommes, de sorte que, dans les mêmes circonstances, n'importe quel autre être, si différent de moi fût-il, aurait vu se dresser devant lui le même postulat moral, auquel il ne pouvait échapper sans défaillance et ni sans encourir le blâme d'autrui, ce qui serait encore supportable, mais bien aussi je ne sais quelle réprobation de soi-même que mon éducation précisément avait travaillé à me rendre intolérable. N'avoir pas agi, en quelque conjoncture que ce fût, précisément comme je devais agir, me paraissait à ce point abominable que toute paix intérieure en devenait aussitôt compromise, cette paix sans laquelle j'estimais que je ne pourrais vivre — tandis qu'au contraire... mais en ce temps pouvais-je admettre, pouvais-je soupçonner que ce que chaque être apporte en soi de plus neuf et de plus particulier, n'est peut-être pas le plus détestable ?

Une grande erreur ici se fait jour : les esprits habitués à vivre selon la règle ne reconnaissent plus, dès que l'on échappe à la règle, d'autre domination que celle du bon plaisir ; un être leur paraît esclave dès qu'il l'est de ses passions, et, comme il échappe aux passions dès qu'il vit selon le devoir, il cesse de leur paraître esclave et il leur semble qu'il se libère dès que l'esclavage auquel il se soumet est un esclavage moral, banal et communément accepté. Ils s'écrient : « Seigneur, délivrez-nous de nous-mêmes », et la façon qu'ils ont de se délivrer c'est de plier

leur pensée, leur volonté, leur être, jusqu'à ne plus rien désirer à quoi leur être moral ne puisse donner assentiment total, de sorte qu'ils aient l'illusion d'agir librement tandis que déjà leur choix n'est plus libre et que cette contrainte où ils se plient et la difficulté même qu'ils éprouvent à s'y plier leur sont un gage tout à la fois de l'erreur où les précipitait leur naturel, et de la vérité de cette règle qui violente et contrefait leurs mouvements les plus sincères.

Mais la forte éducation puritaine par quoi mes parents avaient façonné mon enfance, mais l'habitude et le besoin d'une discipline, me laissaient entrevoir, échappé de la règle commune, tout autre chose qu'un simple abandon; ce qui me permettait de hausser les épaules lorsque je m'entendais accuser de n'écouter plus désormais que l'incitation du plaisir. Redécouvrir, au-dessous de l'être factice, le naïf, n'était point, à ce qu'il m'apparaissait, tâche si facile; et cette règle de vie nouvelle qui devenait la mienne : agir selon la plus grande sincérité, impliquait une résolution, une perspicacité, un effort où toute ma volonté se bandait, de sorte que jamais je ne m'apparus plus moral qu'en ce temps où j'avais décidé de ne plus l'être, je veux dire : de ne l'être plus qu'à ma façon. Et j'en vins à comprendre que la parfaite sincérité, celle qui fait, selon moi, le plus valeureux, le plus digne, la sincérité non point seulement de l'acte même, mais du motif, ne s'obtient qu'avec l'effort le plus constant, mais le moins âpre, qu'avec le regard le plus clair (j'entends par là : le moins suspect de complaisance), et qu'avec le plus d'ironie.

Il m'apparut bientôt que je n'avais à peu près rien gagné; que je n'agissais encore que selon le meilleur motif, tant que je soumettais mes actes à cette approbation qui impliquait, avant d'agir, une sorte de délibération et de contrepesée imaginative, par où l'action était d'autant retardée, entravée. L'action la plus prompte, la plus subite, me parut dès lors la préférable; il m'apparut que mon action était d'autant plus sincère que je balayais devant elle tous ces considérants par quoi je tentais de me la justifier d'abord. Désormais, agissant n'importe comment et sans me donner le temps de réfléchir, mes moindres actes me paraissent plus significatifs depuis qu'ils ne sont plus raisonnés. Je me délivrai du même

coup du souci, de la perplexité, du remords. Et peut-être cette gymnastique intime, à laquelle je m'étais soumis d'abord, n'avait-elle pas été inutile et m'aidait-elle à atteindre cet état de joie qui me faisait connaître mon acte pour bon, au seul plaisir que je prenais à le faire.

Les Grecs qui nous ont laissé de l'humanité, non par le peuple de leurs statues seulement, mais par eux-mêmes, une image si belle, reconnaissaient autant de dieux que d'instincts, et le problème pour eux était de maintenir l'Olympe intime en équilibre, non d'asservir et de réduire aucun des dieux.

Ce n'est point tant par ses actes, qu'un homme amoureux de l'humanité se rend utile, que par son exemple, et je veux dire : par sa figure même, par l'image qu'il propose et qu'il laisse, et par ce qu'il permet qu'y respire de bonheur et de sérénité¹.

II

T. s'explique :

... Il y a quelque complaisance qui fait que chaque sentiment que nous éprouvons s'exagère; et souvent l'on ne souffre point tant que l'on ne s'imagine souffrir.

Je n'ai jamais rien su renoncer; et protégeant en moi à la fois le meilleur et le pire, c'est en écartelé que j'ai vécu. Mais comment expliquer que cette cohabitation en moi des extrêmes n'amenât point tant d'inquiétude et de souffrance, qu'une intensification pathétique du sentiment de l'existence, de la vie ? Les tendances les plus opposées n'ont jamais réussi à faire de moi un être tourmenté; mais perplexe — car le tourment accompagne un état dont on souhaite de sortir, et je ne souhaitais point d'échapper à ce qui mettait en vigueur toutes les virtualités de mon être; cet *état de dialogue* qui, pour tant d'autres, est à peu près intolérable, devenait pour moi nécessaire. C'est aussi bien parce que, pour ces autres, il ne peut que nuire à l'action, tandis que, pour moi, loin d'aboutir à la stérilité, il m'invitait au contraire à l'œuvre

1. « Une expression de physionomie heureuse et intelligente est la fin de la culture, dit Emerson, et c'est là un succès suffisant. Car il montre que le but de la Nature et de la Sagesse est atteint. »

d'art et précédait immédiatement la création, aboutissait à l'équilibre, à l'harmonie.

Il faut pourtant consentir à reconnaître que, pour nombre d'âmes, et que je crois des mieux trempées, le bonheur n'est point dans le confort et dans la quiétude, mais dans l'ardeur. Une sorte de consommation magnifique est d'autant plus souhaitée par elles, qu'elles s'y renouvellent sans cesse et ne souffrent point tant de l'usure qu'elles ne se réjouissent de leur perpétuelle re-création. Pour ma part je puis vous dire que je n'ai jamais senti le vieillissement que dans cette quiétude précisément à quoi votre morale invite, mais que souvent vous atteignez d'autant moins que vous vous efforcez davantage et plus nostalgiquement d'y atteindre. Votre croyance en la survivance des âmes est nourrie du besoin de cette quiétude et de l'*inespoir* de la pouvoir goûter durant la vie.

Vous dirai-je ce qui me retient de croire à la vie éternelle ? C'est cette satisfaction quasi parfaite que je goûte dans l'effort même et dans la réalisation immédiate du bonheur et de l'harmonie.

III

J'étais pareil au fils prodigue, qui va dilapidant de grands biens. Et cet impondérable trésor que la lente vertu de mes pères, de générations en générations avait accumulé patiemment sur ma tête, non, je n'en méconnaissais point la valeur; mais l'inconnu profit que je pouvais espérer en le renonçant, me paraissait infiniment plus précieux encore. Les paroles du Christ se dressaient lumineusement devant moi semblables à la colonne de feu, guide du peuple élu dans la nuit, et, dans ces ténèbres épaisses où je décidais de m'aventurer, je me répétais sans cesse : « Vends tout ton bien et le donne aux pauvres. » Mon cœur était gonflé d'appréhension et de joie, ou plus exactement : de l'appréhension de ma joie. Car il ne s'agit point, pensais-je, d'interpréter les divines paroles, pour atteindre au parfait bonheur; il s'agit de les accepter sans réticences, de les comprendre « en esprit et en vérité »; puis enfin, puis surtout, de les mettre en pratique, car, est-il dit dans l'Évangile, « celui qui entend ces paroles et ne les met pas en pratique... »

Je commençai donc de chercher quelles étaient, parmi les pensées, les opinions, les façons de mon âme et de mon esprit qui m'étaient les plus familières, celles que je tenais le plus certainement de mes pères, de mon éducation et de ma formation puritaine qui d'abord avait fait ma force, de cette sorte d'atmosphère morale où je commençais d'étouffer. Et sans doute, poussant à l'extrême, à l'absurde, ce dépouillement, fusse-je parvenu à l'appauvrissement total — car « qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » — mais aussi bien était-ce le total appauvrissement que je convoitais comme le bien le plus véritable. Résolu à résigner ainsi toute possession personnelle et convaincu que je ne pouvais aspirer à la disposition de tout qu'à condition de ne posséder rien en propre, je répudiai toute opinion personnelle, toute habitude, toute pudeur, ma vertu même, comme on rejette une tunique afin d'offrir un corps sans ombre au contact de l'onde, aux vents passagers, au soleil. Forte de ses abnégations, je ne sentis bientôt plus mon âme que comme une volonté aimante (oui, c'est ainsi que je me la définissais), palpitante, ouverte à tout venant, pareille à tout, impersonnelle, une naïve incohésion d'appétits, de gourmandises, de désirs. Et si peut-être j'eusse été m'effrayer du désordre où m'entraînait leur anarchie, ne savais-je point aussitôt me rassurer en me remémorant ces mots du Christ : « De quoi donc vous inquiétez-vous ? » Je m'abandonnai donc à ce désordre provisoire, confiant en un ordre plus sincère et naturel qui s'organiserait de soi-même, pensais-je, et du reste estimant que le désordre même était moins dangereux pour mon âme qu'un ordre arbitraire, et nécessairement factice puisque je ne l'avais pas inventé. Rayon divin ! m'écriais-je, ce qui s'oppose à toi, n'est-ce point surtout cette fausse sagesse des hommes, faite de peur, d'inconfiance et de présomption ? Je te résigne tout. Je m'abandonne. Chasse de moi toute ombre. Inspire-moi.

Considérant ensuite que rien n'écarte de Dieu plus que l'orgueil et que rien ne me rendait plus orgueilleux que ma vertu, je pris en horreur cette vertu même et tout ce dont je pouvais me targuer, tout ce qui me permettrait de me dire : je ne suis point pareil à toi, commun des hommes ! Et je sais bien que cet excès de renoncement, ce reniement de la vertu par amour de la vertu même, ne paraîtra qu'un sophisme abominable à l'âme pieuse qui

me lira. Paradoxe ou sophisme qui dès lors inclina ma vie, si le diable me le dicta, c'est ce que j'examinerai par la suite. Il me suffit de dire pour l'instant que je m'avantai hardiment sur cette route si nouvelle. Que dis-je : route ? Chaque pas que je faisais en avant m'aventurait dans l'inconnu.

1924

4 Janvier.

JE lis pour la première fois en anglais le *Dr Jekyll* de Stevenson — avec une admiration, hélas, un peu diminuée. Trop ingénieux, trop policé; cela manque de grandeur. Sujet merveilleux; mais je doute si ce n'est pas une erreur d'avoir fait Jekyll « at peace » précisément après avoir *réduit* Hyde — « his face seemed to open and brighten ». — *Ce devrait être tout le contraire.*

C'est grâce à Hyde que Jekyll devrait trouver le calme.

5 Janvier.

Achévé le Stevenson. La confession de Jekyll est admirable et ce que j'écrivais hier est absurde.

Si je ne déchire pas cette page, c'est pour la mortification de la relire un jour.

J'ai repris la *Psychologie* de W. James, mais la laisse après lecture de deux chapitres (dont celui sur l'instinct) et m'être assuré de sa médiocrité.

7 Janvier.

Georges lit Tchekov, et s'écrie :

« Comme ils sont loin de nous, ces Russes ! » Rien ne m'irrite plus que cette conviction, où les nationalistes (et bien d'autres) entretiennent le commun des lecteurs français — qu'ils sont à tout jamais incapables de comprendre les nationalités étrangères. Loin de chercher à reconnaître en elles ce qui, malgré les différences, reste humain et par quoi ils pourraient sympathiser, ils ne font état que de ces différences. Ceci est d'une vérité si évidente que je ne la noterais pas ici; mais il s'y ajoute cette réflexion qui, ce matin, me paraît assez neuve.

Les différences, de peuple à peuple, ne sont-elles pas étrangement accentuées par les habitudes qui les portent, chacun dans sa littérature respective, à faire exposition de telles parties de son personnage que d'autres ont accoutumé de cacher, ou tout au moins de ne pas présenter au naturel — tout comme il en va pour le costume et, par lui, de certains déplacements de la pudeur.

L'habitude et le besoin, chez les anciens Grecs, de se montrer nus, de se montrer « au naturel » — rien ne nous paraît moins naturel aujourd'hui.

Je ne doute pas qu'il n'y ait ici matière à réflexions.

Dans chaque littérature la première question à se poser est : Que cache-t-on de l'homme ?

(La question : Que montre-t-on ? a relativement moins d'importance.)

Paris.

Le besoin d'écrire des romans n'est, il me semble, pas toujours très spontané, chez nombre de jeunes romanciers d'aujourd'hui. L'offre suit ici la demande. Le désir de peindre d'après nature les personnages rencontrés, je le crois assez fréquent. Il fait valoir un certain don de l'œil et de la plume. Mais la création de nouveaux personnages ne devient un besoin naturel que chez ceux qu'une impérieuse complexité intérieure tourmente et que leur propre geste n'épuise pas.

Il est bien téméraire d'affirmer que l'on aurait pensé de même sans avoir lu tels auteurs qui paraîtront avoir été vos initiateurs. Pourtant il me semble que, n'eussé-je connu ni Dostoïevsky, ni Nietzsche, ni Freud, ni X. ou Z., j'aurais pensé tout de même, et que j'ai trouvé chez eux plutôt une autorisation qu'un éveil. Surtout ils m'ont appris à ne plus douter de moi-même, à ne pas avoir peur de ma pensée et à me laisser mener par elle, puisqu'aussi bien *je les y retrouvais.*

26 Janvier.

Écrit hier une assez longue lettre à Massis (dont j'ai gardé copie), mais je l'ai envoyée à une fausse adresse et crains qu'elle ne lui parvienne pas. Et comme elle n'est pas recommandée, elle ne pourra non plus me revenir.

13 *Février.*

Si plus tard on publie mon journal, je crains qu'il ne donne de moi une idée assez fausse. Je ne l'ai point tenu durant les longues périodes d'équilibre, de santé, de bonheur; mais bien durant ces périodes de dépression, où j'avais besoin de lui pour me ressaisir, et où je me montre dolent, geignant, pitoyable.

Dès que reparait le soleil, je me perds de vue et suis tout occupé par le travail et par la vie. Mon journal ne reflète rien de cela, mais seulement mes périodes de désespoir. Je n'en ai plus connu depuis longtemps.

14 *Février.*

Parce que je publie peu, on croit que j'écris lentement. Le vrai c'est que je reste d'assez longues périodes de vie sans écrire. Dès que mon cerveau est dispos, ma plume ou mon crayon ne va pas assez vite. J'ai écrit le dernier acte de *Saül* tout entier en un jour (à Arco). Il m'arrive d'écrire en wagon, en métro, sur les bancs des quais ou des boulevards, au bord des routes, et ce sont mes meilleures pages, les plus réellement inspirées. Une phrase succède à l'autre, naît de l'autre, et j'éprouve à la sentir naître et se gonfler en moi un ravissement presque physique. Je crois que ce jaillissement artésien est le résultat d'une longue préparation inconsciente. Il m'arrive par la suite d'apporter à ce premier jet quelques retouches, mais fort peu.

Seul le travail de jointolement est parfois très pénible et exige une grande contention d'esprit.

Il arrive que mes brouillons soient très surchargés, mais cela vient du foisonnement des pensées et de la difficulté de leur ordonnance et de leur agencement.

Cuverville. 1^{er} *Mars.*

Plongé dans les *Sermons* de Bossuet dont m'attendaient ici les six volumes. Ils dépassent dans l'excellent et dans le pire tout ce que j'espérais.

Thibaudet sur le bergsonisme; après avoir pris grand intérêt à la préface (intérêt d'autant plus vif que je ne connais à peu près rien de Bergson), je perds contact.

Ce qui me déplaît dans la doctrine de Bergson, c'est tout ce que je pense déjà sans qu'il le dise, et tout ce qu'elle a de flatteur, de caressant même, pour l'esprit.

Plus tard, on croira découvrir partout son influence sur notre époque, simplement parce que lui-même est de son époque et qu'il cède sans cesse au mouvement. D'où son importance représentative.

Cuverville. 4 Mars.

Je repars demain; à bout de nerfs. Pas accompli tout ce que je m'étais proposé de faire durant ces dix jours de retraite. Grand besoin de détente et d'aération.

Difficultés sans cesse renaissantes d'un livre, que rien que l'*invention* n'alimente, et qui ne veut profiter d'aucun élan.

Reprise du piano (Bach et Granados). Dactylographie. Lectures de Bossuet (*Histoire des Variations* et *Sermons*).

Brignoles. 19 Mars.

Ce qu'on appelle aujourd'hui « l'objectivité » est aisée aux romanciers sans paysage intérieur. Je puis dire que ce n'est pas à moi-même que je m'intéressai, mais au conflit de certaines idées dont mon âme n'était que le théâtre et où je faisais fonction moins d'acteur que de spectateur, de témoin.

27 Mars.

Pour bien juger de quelque chose il faut s'en éloigner un peu, après l'avoir aimé. Cela est vrai des pays, des êtres *et de soi-même*.

Fatigue abominable. Tous les ressorts de mon être sont détendus.

Relu trois chants du *Ring and the Book*. Admirable.

Vence. 28 Mars.

J'achète en gare de Carnoules *les Bijoux indiscrets* que je lis avec ravissement. Je crois pourtant que mes préférences vont à *Jacques le Fataliste*.

Roquebrune. 7 Avril.

Lu avec un vif plaisir l'*Histoire comique* de France. Encouragé, je reprends *le Jardin d'Épicure*; mais je retrouve mon premier écœurement devant cette boisson *bénévolente* et tiède.

15 *Avril.*

Lu *les Dieux ont soif*. Certaines pages, certains chapitres sont excellents. C'est somme toute, un très bon livre.

On me demande, pour un numéro consacré à la gloire de France, des notes « que certainement je dois trouver dans mon tiroir ».

Mais qu'oser écrire après l'éloge que je lis dans le *Quotidien* ? signé de la comtesse de Noailles. — Ce n'est plus de la critique, même louangeuse, c'est de la pâmouison. Un tel excès, une telle intempérance, une telle inflation des mots, des sentiments et des pensées, dévalorise tout ce que l'on pourrait dire ensuite de raisonnable et de sensé.

15 *Mai.*

J'avais lu négligemment la lettre de Pourtalès, qui me convoque à la première réunion d'un Comité Benjamin Constant. J'arrive une heure trop tôt devant le bar des Champs-Élysées, où je dois retrouver Barthou, Bourget, Du Bos, Boylesve, etc...

J'écris ces lignes, assis sur un banc de l'Avenue, après m'être promené dans les jardins autour du Grand-Palais. Très fatigué ces jours derniers, le beau temps d'aujourd'hui m'a remis. Si seulement je n'avais ce rendez-vous, je serais presque joyeux. Depuis que je me suis détaché de moi-même, joie ou tristesse n'ont plus en moi de cause que physiologique.

30 *Mai.*

Bon travail hier soir, après une après-midi un peu vide, à Longchamp, puis à la foire, sur le quai entre Invalides et jardins de la Tour Eiffel.

Je crois avoir mis sur pied l'importante visite à La Pérouse, après son suicide manqué. Malheureusement j'ai laissé à Cuverville (?) des papiers dont j'aurais besoin pour l'achever.

Je relis les *Élégies* de Goethe, et voici qui m'affecte bien plus que les attaques Béraud : je découvre que j'ai fait jusqu'à présent un gros contre-sens dans le premier vers de l'*Élégie II* :

Nun bin ich endlich geborgen.

J'ai lu jusqu'à présent *geboren* et traduit (dans ma confé-

rence sur l'*Influence*) : enfin je suis *né*, au lieu de : je suis sauf, échappé, à l'abri...

31 Mai.

Ce cahier ne sera pas le confident de mes tristesses. Tout mon être se rassemble et se raidit sous la douleur. J'y puise même une sorte d'exaltation salutaire, et l'horreur des plaisirs frelatés qui m'enlèvent M., me ramène au travail.

3 Juin.

Je prétends donner à ceux qui me liront, force, joie, courage, défiance et perspicacité — mais je me garde surtout de leur donner des directions, estimant qu'ils ne peuvent et ne doivent trouver celles-ci que par eux-mêmes (j'allais dire : « qu'en eux-mêmes »). Développer à la fois l'esprit critique et l'énergie, ces deux contraires. Nous ne rencontrons d'ordinaire, parmi les gens intelligents que des perclus, et parmi les gens d'action que des sots.

17 Juin.

Désireux de me remettre à l'allemand, que j'ai complètement abandonné depuis la guerre — ou plus exactement : depuis que je me suis mis à l'anglais (1909) — je reprends les *Élégies* de Goethe et les *Épigrammes vénitiennes*, et j'ai la surprise et la joie de les comprendre beaucoup mieux que naguère; et non seulement le sens des mots, mais leur rythme et leur qualité poétique.

19 Juin.

Départ pour Cuverville. En wagon je lis divers articles dans le numéro du *Disque vert* consacré à Freud.

Ah ! que Freud est gênant ! et qu'il me semble qu'on fût bien arrivé sans lui à découvrir son Amérique ! Il me semble que ce dont je lui dois être le plus reconnaissant, c'est d'avoir habitué les lecteurs à entendre traiter certains sujets sans avoir à se récrier ni à rougir. Ce qu'il nous apporte surtout c'est de l'audace; ou plus exactement, il écarte de nous certaine fausse et gênante pudeur.

Mais que de choses absurdes chez cet imbécile de génie ! S'il était aussi contrarié que l'appétit sexuel, c'est le simple appétit (la faim) qui serait le grand fournisseur du freudisme (comme l'on voit la soif dicter les rêves

de ceux qui manquent d'eau dans les traversées de désert). Autrement dit : certaines forces doivent au refus d'échappement leur violence. Il est vrai que le désir sexuel est susceptible, non assouvi directement, de multiples hypocrisies — je veux dire : de revêtir les formes les plus diverses — ce que ne peut jamais l'autre faim. Le point sur lequel se porteraient (si j'étais médecin) mes investigations assidues est celui-ci : qu'advient-il lorsque, pour des raisons sociales, morales, etc., la fonction sexuelle se trouve amenée, pour s'exercer, à quitter l'objet de son désir; quand l'assouvissement de la chair n'entraîne aucun assentiment, aucune participation de l'être, et que celui-ci se divise et qu'une partie de soi reste en retard?... Que reste-t-il ensuite de cette division? quelles traces? Quelles vengeances secrètes peut alors se préparer la part de l'être qui n'a pas trouvé place au festin?

21 Juin.

Sur les conseils de Bernard Faÿ, je lis *les Pléiades* de Gobineau. Impossible en effet de ne pas tenir compte des récits des trois Kalenders en jugeant le *Comte d'Orgel*. L'influence de Gobineau sur Radiguet est indéniable (*les Pléiades* étaient son livre de chevet), et même l'on peut dire que le passage d'un livre à l'autre est presque insensible. Mais le battage de l'éditeur fera qu'on lira beaucoup plus Radiguet qu'on n'a jamais lu Gobineau, de sorte que cette imitation restera inaperçue.

23 Juin.

Je copie pour Champion un chapitre de *Si le Grain ne meurt...* Consterné d'y découvrir quantité d'incorrections, d'ambiguïtés, de balourdises. S'il n'était imprimé déjà, j'en ferais sauter les trois quarts.

Ils s'inquiètent beaucoup trop de connaître *ma* pensée; je n'eus souci que de leur révéler la leur.

J'ai le tempérament le moins batailleur, l'esprit le plus conciliant qui soient; mais devant la mauvaise foi j'ai grand mal à garder mon calme, — et peut-être plus encore si l'intérêt d'autrui se trouve lésé; — oui, plus encore que lorsqu'il s'agit du mien propre. Mais il y a certaine injustice à l'égard des idées, à quoi je crains que trop

peu de gens ne soient sensibles, et qui soulève en moi les plus fortes indignations.

Déhaïs, pour désigner la gelée blanche, se sert du mot « blanc rimé » que je cherche en vain dans le lexique normand d'Edelestan. Je ne trouve non plus dans le dictionnaire étymologique de Skeat mention de ce vieux mot normand — qui certainement est le « rime » des Anglais — où Agnès Copeau retrouve le « rim » danois

24 *Juin.*

Il ne leur suffit pas (aux dadas) que j'aie écrit un livre qui leur plaise (*Les Caves*). Il faudrait encore n'écrire et n'avoir rien écrit que cela. Ils ne s'élèvent pas jusqu'à penser qu'à nous aussi il puisse être plaisant de déplaire et de déplaire précisément à eux ! Chacun de mes livres se retourne contre les *amateurs* du précédent. Cela leur apprendra à ne m'applaudir que pour le bon motif, et à ne prendre chacun de mes livres que pour ce qu'il est : une œuvre d'art.

26 *Juillet.*

Ce qui prouve que son appétit n'était pas très vif, c'est qu'il prétendait préférer « rien », dès qu'il ne pouvait obtenir l'exquis. Montaigne blâme le souci du choix chez les jeunes ; il préfère les voir plutôt un peu gloutons, que gourmets.

27 *Juillet.*

Celui qui agit comme tout le monde s'irrite nécessairement contre celui qui n'agit pas comme lui.

Je lis dans l'*Introduction* de *The Scarlet Letter* de Hawthorne ces deux phrases à verser au dossier Barrès. Je traduis : « La nature humaine ne peut se développer heureusement (*will not flourish*) lorsque plantée et replantée de génération en génération sur le même sol épuisé. Mes enfants sont nés sur d'autres terres et, pour autant que je pourrai favoriser leurs fortunes, ils étendront leurs racines dans un nouveau sol (*into unaccustomed earth*). »

Paris. 6 *Août.*

Parti de Cuverville ce matin, ennuyé d'avoir à quitter mon travail. J'espère pouvoir rentrer après-demain. Joie

de retrouver Drouin conciliant et accessible; je ne me méprends pourtant pas à tout ce qu'il y a d'apprêt dans son apparente affabilité, mais ne demande qu'à y céder, car, malgré tout, ma sympathie l'emporte. Elle l'emporte — ou m'emporte — jusqu'à l'imprudence. En vain je me redis que j'ai eu à me repentir de chaque confiance que je me suis laissé entraîner à lui faire. Drouin me demande de lui lire mes *Faux-Monnayeurs*. Vais-je oser affronter le froncement de ses sourcils ? Il me parle de *Corydon* avec une douceur et une bienveillance qui me touchent — car je sais combien il est loin d'approuver ce livre; mais il ne marque pourtant pas de réprobation excessive. Je dois dire, du reste, que je suis devenu beaucoup moins sensible au blâme. Le déchaînement d'attaques de ces derniers mois m'a bronzé.

Dîné hier soir avec Copeau. Il m'emmène, par une pluie battante, à un excellent petit restaurant près de Montparnasse, que lui a indiqué Suarès, où nous nous faisons servir une savoureuse langouste et un bourgogne capiteux. Copeau est en fonds, en veine, en verve et m'entraîne dans sa fantaisie.

10 Août.

Je ne connais pas de pire épreuve que de lire un travail à mon excellent beau-frère. Je l'ai pourtant bien averti des découragements que son apparente inattention ou insensibilité me cause. S'il ne m'en avait prié, je ne lui aurais rien montré des *Faux-Monnayeurs*.

Il arrive à cette audition déjà tout bâillant; a soin de m'avertir qu'il ne sait s'il pourra prêter attention bien longtemps. A chaque fin de phrase j'ai peur de le voir s'endormir, de sorte que je presse de plus en plus mon débit et n'ai qu'un souci : arriver au bout du chapitre avant qu'il ne s'assoupisse. Après quoi c'est le silence le plus morne; un désert aride où la soif cherche en vain un trou d'eau, le moindre petit jaillissement de curiosité, d'intérêt ou de sympathie. J'ai beau me dire que cette absence de manifestation fait partie de son éthique, je reste accablé.

Paris. 17 Août.

Ma fatigue se reconnaît à ces obsessions musicales qui,

certaines jours, ne me quittent pas, durant des heures, et circulent à travers toutes les pensées que je puis avoir.

En dépit de ma résistance, il me faut reconnaître et nommer toutes les notes; malgré moi je poursuis le motif de ton en ton, jusqu'à l'exaspération plus que parfaite.

J'ai quitté Cuverville de bonne heure ce matin. Marcel n'avait pas compris que je partais aujourd'hui. Hier soir, il en a paru très marri et d'avoir remis de jour en jour la conversation qu'il m'avait promise, au sujet de mon livre. « Je t'en parlerai quand je l'aurai relu », m'avait-il dit.

Je *savais* qu'il s'y prendrait trop tard, comme toujours.

Mais je doute si, après relecture, il m'en eût mieux parlé qu'il n'a fait, pris de court, un peu confus de s'être laissé surprendre.

Ses remarques sont des plus intelligentes (comme toujours) et il n'en est pas une dont je n'aie souci de tenir compte. Je les indiquerai sur le cahier que j'ai consacré au roman.

Il garde toujours le même souci de ne me faire aucun compliment; mais maintenant, du moins, je sais ne m'en laisser pas assombrir. Il y eut un temps où ses silences du côté de l'éloge me mettaient à plat. Je le lui ai dit, et je lui sais gré de n'en avoir pas modifié sa manière. Du reste, il ne pourrait.

Plus intelligent que Marcel Drouin, je ne connais que Valéry... et encore.

Ses défaillances sont toutes dues à son tempérament, et d'ordre quasi physiologique. Elles n'en sont que plus insupportables à quiconque le connaît bien.

«Avoir raison»... Qui donc y tient encore?... Quelques sots.

Chartres. 6 Septembre.

Pur émerveillement; et pas seulement devant la cathédrale. Ce matin tiède et d'azur tendre, j'erre dans le vieux quartier de la ville basse, aux bords d'un canal charmant, herbeux, ombrueux, et d'une rivière dont je ne sais pas le nom. Un peu inquiet à l'idée que peut-être Roger Fry, qui m'accompagne, m'attend dans le vestibule de l'hôtel. Mais *there is a spell upon me*, et j'ai besoin de solitude. Je

me persuade que lui de même. Comme je me sentirais jeune encore, si je ne savais pas que je ne le suis plus !

Certains se travaillent pour obtenir l'unité de leur être. Je m'abandonne.

9 *Septembre.*

Retour à Cuverville après deux jours à Elbeuf, chez Maurois avec les Du Bos et Anne Desjardins.

Comme si le monde était une énigme dont il nous fallût trouver la clef !

3 *Octobre.*

Retour à Paris pour préparatifs du voyage. Retravaillé, avant mon départ, le caractère de Vincent, très insuffisamment dessiné. Quand à Lady Griffith, mieux vaut ne pas lui donner trop d'existence.

Les parties qui joignent certains dialogues me paraissent un peu ternes. Mais peut-être vaut-il mieux qu'elles ne viennent pas trop en avant.

Nombre d'idées sont abandonnées presque sitôt lancées, dont il me semble que j'aurais pu tirer meilleur parti. Celles, principalement, exprimées dans le *Journal d'Édouard* ; il serait bon de les faire reparaître dans la seconde partie. Il serait dès lors d'autant plus étonnant de les revoir après les avoir perdues de vue quelque temps — comme un premier motif, dans certaines fugues de Bach.

Ils ont à ce point galvaudé leurs éloges, que l'artiste qui se respecte tient pour encens leurs imprécations.

26 *Octobre.*

A Cuverville depuis trois jours. Départ pour le Congo différé. Motifs : examens de M., achèvement des *Faux-Monnayeurs*. Insuffisante préparation, etc... Partant en novembre je pensais être de retour en avril. C'est trop peu de six mois pour ce voyage. Partant en juillet, ce sera sans doute pour un an plein.

Saurai-je, d'ici juillet, terminer mon livre ? J'en doute.

J'ai passé ces trois derniers jours à reprendre les derniers chapitres — lus à Martin du Gard, à mon passage à Paris. Le dernier particulièrement (soirée du banquet) ; mais à présent je suis en panne.

Replongé dans Bach (*Suites pour orgue et Art de la Fugue*).

Ai commencé en wagon l'*Égoïste*, que je poursuis avec une grandissante irritation.

Une lettre de Gosse m'apprend que j'ai été nommé « à l'unanimité » membre honoraire de la *Royal Academy* en remplacement d'Anatole France.

Certains se dirigent vers un but. D'autres vont devant eux, simplement.

Pour moi, je ne sais où je vais; mais j'avance.

Je ne suis peut-être qu'un aventurier.

Ce n'est que dans l'aventure que certains parviennent à se connaître — à se trouver.

Il en est de mes *Faux-Monnayeurs* comme de l'étude du piano : ce n'est pas toujours en s'obstinant sur une difficulté et en s'y achoppant, qu'on en triomphe; mais bien parfois en travaillant celle d'à côté. Certains êtres et certaines choses demandent à être abordés de biais.

Article de Ghéon dans l'*Action Française*. Un des moins bons que j'aie lus de lui. « Je ne puis oublier que Gide a écrit *Philoctète* », dit-il. Tels autres ne peuvent oublier que j'ai écrit *les Caves*. Et tels autres *les Nourritures*. Mais aucun d'eux ne me pardonne d'avoir écrit à la fois tout cela.

6 Novembre.

Jour où l'on devait partir. Il fait beau.

7 Novembre.

« Tu devrais te marier. Chercher à faire le bonheur d'un autre être... tu verrais comme on s'y rend malheureux... tous les deux; oui, tous les deux. Mais ça instruit. »

8 Novembre.

Assez bon travail; et c'est même pour cela que je n'ai rien écrit dans ce carnet. Je ne le rouve que lorsque le temps se gâte et que mon ciel s'obscurcit.

Depuis deux jours, moins bon sommeil. N'importe; depuis le 26 octobre, j'ai écrit les chapitres X et XI de

ma seconde partie; commencé le XII; et j'y vois un peu plus clair pour la suite.

Bonne étude du piano. Bach, Albeniz et Chopin. Très peu de lecture.

Llona me fait part d'une demande de publication de *Corydon* à New-York. Très amusé de voir que c'est l'Amérique qui se déclare la première.

10 Novembre.

L'important est de trouver une méthode (ou une absence de méthode) de vie qui préserve à la fois la saveur de l'objet de notre propre gourmandise. Désenchantement progressif de tout l'univers d'une part; satiété de l'autre : il semble que ce soit là le but que l'on se propose; il n'en est pas que l'on atteigne plus facilement et plus communément, hélas !

11 Novembre.

Insomnies depuis trois jours; il reste, de la nuit, dans mon cerveau, une sorte de lie, qui l'encrasse. Hier, incapable de travail; même au piano. Je me décide à quitter Paris (ne fût-ce que pour quelques jours), car aucun espoir de remonter la pente en demeurant.

Cuerville.

Le docteur X., ami de Henri Béraud, a, paraît-il, écrit son *Anti-Corydon* en trois jours. Que n'a-t-il employé ce temps à mieux lire mon livre ! Il n'aurait plus songé à écrire le sien.

Il est tout naturel que l'on heurte, dès que l'on ne suit plus le courant.

Chaque idée nouvelle que l'on propose *doit* trouver de l'opposition.

L'opposition ne prouve du reste pas que l'idée soit juste.

« Plus on a eu de difficulté à se procurer quelque chose, plus on y tient; c'est la raison pour laquelle les sots sont si entêtés; ils n'abandonnent volontiers aucune de leurs idées, parce qu'ils ont eu beaucoup de peine à les concevoir. »

J'ai plaisir à lire cette remarque excellente dans le *Manuel du Juge d'Instruction*¹ où je suis plongé.

Les *Nouvelles littéraires* ne sont peut-être pas bien avisées en ouvrant une « grande enquête » sur l'influence des lettres françaises actuelles, à l'étranger. Elles se font répondre par l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie (en attendant les autres nations) que désormais cette influence est nulle. On s'en doutait.

Si grand qu'ait été le renom de France, de Maurras et de Barrès, Outre-Manche et Outre-Rhin, je doute qu'ils aient beaucoup fait pour notre gloire. En les donnant pour les représentants les plus parfaits du génie de la France, on invitait à croire que rien de neuf ne pouvait plus être espéré qui viendrait de notre pays. Le scepticisme a fait son temps; il ne reste plus rien à en attendre. Ceci soit dit pour France; et quant à Maurras ou Barrès, pour des étrangers, quel intérêt pouvaient présenter leurs théories ?

L'anthologie que Duhamel donne à l'Allemagne nous dessert. Elle justifie cette réputation, trop souvent méritée, qu'on nous a faite, de n'être un peuple que de rhéteurs. Il a choisi de préférence, de chaque auteur, les pièces les plus oratoires, etc. (il faudrait revenir là-dessus), de Hugo en particulier.

Les qualités qui me font honnir aujourd'hui en France, sont précisément celles qui me valent à l'étranger ce renom dont Henri Béraud s'indigne. Et l'intérêt que l'on prend là-bas à mes livres tient précisément à ce qui les lui fait paraître ennuyeux. Trop nombreux sont en France, aujourd'hui, ceux qui ne s'intéressent plus qu'aux vieilleries ou qu'aux sornettes.

Si encore cette enquête pouvait ouvrir nos yeux. Mais d'avance j'entends les « bons Français » conclure : décidément, de pays à pays, aucun moyen de se comprendre; et s'enfoncer plus avant dans l'erreur.

C'est la séparation de l'art et de la morale, son détachement, son désintéressement des questions morales, qui permet aujourd'hui à la religion de s'emparer de l'art. (Pourrait être mieux dit.)

1. De Hans Gross — traduit de l'allemand.

Mitis in apricis coquitur vendemia saxis.

(Sur les rochers les plus ardents

Cuit la vendange la plus douce.)

À inscrire au fronton d'une œuvre.

Le chien qui aboie à la lune, prend celle-ci pour le soleil et se lamente; l'univers entier lui paraît devenu glacé, désert, décoloré.

Ainsi fait l'amoureux qui se désole et méjuge l'amour, d'après celui d'une catin.

En écrivant qu'il ne peut s'intéresser à rien de ce que j'écris, H. de Régnier est peut-être sincère (je ne consens à voir la malveillance que lorsque je ne puis faire autrement), mais c'est précisément là le fâcheux.

Retour à Paris.

Pour les *Faux-Monnayeurs* :

Il y a ce que l'on sait et il y a ce que l'on ignore. Entre deux, ce que l'on suppose. J'admire certains romanciers qui jamais ne se reconnaissent à court. Pour moi, plutôt que d'inventer, je préfère avouer : je ne sais pas.

J'écoute mes personnages, j'entends ce qu'ils disent; mais ce qu'ils pensent et ce qu'ils sentent ? Dès que j'induis, je tire à moi. Dès qu'un être se différencie, c'est beaucoup plus qu'on ne suppose. Seule la masse comprend la masse; la communauté de sentiments et de pensées appartient aux gens du commun.

Tant que Bernard monologuait je n'avais qu'à l'écouter; mais, depuis qu'il se tait, il m'échappe; je ne sais à quoi m'en tenir.

Il est certain que si Je, romancier, porte en moi le personnage d'Édouard, je dois porter également le roman qu'il écrit.

(Scène de la fausse pièce interceptée.)

Les « mots sublimes » de P. :

« C'est à force de prier qu'on arrive à croire. »

Faire dire au pasteur, dans sa prière :

« Mon Dieu, mon Dieu... pourquoi te retirer de moi ? Est-ce que je ne t'appelle pas du nom qu'il faudrait, que tu restes sourd à ma prière ? Dois-je

cesser de croire en toi, ou me faudra-t-il croire que c'est contre moi que tu agis ? Rien de ce que je t'ai confié ne prospère. Il m'est abominable de penser que, lorsque je me repose sur ta promesse, j'ai tort. J'ai mis chacun des miens sous ta protection et tu n'en as pas tenu compte. Je t'avais confié mes enfants; ils ont grandi pour te maudire et toute ma fidélité n'a pu retenir leur blasphème. Si je ne me suis pas trompé, Tu m'as trompé. »

19 *Novembre.*

Rentré hier soir à Paris.

J'ai lu à Roger Martin du Gard mes derniers chapitres écrits. Le reflet de mon livre dans un cerveau si différent du mien fait apparaître mieux les défauts du livre, et même ses qualités. Les remarques et critiques de Roger sont excellentes et je ne puis ne pas en tenir compte. Que de travail encore, pour mener à bien ce que j'ai déjà tant travaillé !

J'achève, par larges lampées, *l'Égoïste*. Je doute si jamais roman m'a plus ennuyé. Avant vingt ans nos petits-neveux s'étonneront de l'intérêt que certains d'entre nous ont pu y prendre. Je me refuse à y voir le « chef-d'œuvre » de Meredith.

21 *Novembre.*

Je voudrais mettre en épigraphe des *Faux-Monnayeurs* cette phrase de Vauvenargues que je lis ce soir dans Sainte-Beuve (premier article des *Lundis*) :

« Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce. »

ANDRÉ WALTER.

J'ai commencé d'écrire avant de savoir très bien le français — et surtout : avant de savoir bien m'en servir. Mais j'éclatais. Aujourd'hui j'éprouve à relire ce livre un continuel malaise. Je prétendais, en ce temps, plier la langue. Je n'ai compris que beaucoup plus tard que...

26 *Novembre.*

Insomnies de nouveau; d'où moins bon travail. Après quelques jours de patience, suis pourtant parvenu à sortir de moi la conversation entre Passavant et Strouvilhou, ou plutôt le monologue de celui-ci. L'ai écrit presque

d'affilée et n'en suis peut-être pas mécontent. Il me semble pourtant qu'en meilleur état de santé j'aurais su y donner plus de mordant, une allure plus fantastique et surtout l'incorporer mieux dans la trame du récit.

J'écris ceci dans la salle à manger de l'hôtel des bains, à Étretat que j'ai gagné à bicyclette. Il soufflait un vent très fort et j'ai dû mettre pied à terre plus d'une fois.

Plongé dans les *Ennéades* de Plotin. Tous ceux qui détournent l'homme de la vie me deviennent ennemis personnels.

30 Novembre.

Lu avec un amusement assez vif le livre de Brousson sur France. Il ne me paraît pas trahir son homme et je ne pense pas que France ait été bien différent de ce qu'il le représente, ni qu'il y ait eu en lui des tréfonds secrets. J'ai écrit par ailleurs ce que je pensais de France et ce livre ne fait que confirmer mon opinion. Homme adroit et disert, incapable aussi bien de musique que de silence.

Ce dont on me blâme aujourd'hui, c'est ce dont on me louera plus tard. Les reproches que l'on me fait, l'on pourrait les faire à Montaigne; il se ferait honnir s'il reparaisait parmi nous.

3 Décembre.

Nouvelles attaques du petit Gourmont dans le *Mercur* de ce mois (à propos des *Études* de Rivière — réimpression). Il reproche à mes écrits d'être « pleins de larmes et de clair de lune »; ce à quoi je dois, ajoute-t-il, mes succès auprès des gens du monde. Que faut-il admirer le plus ? Sa niaiserie ou sa mauvaise foi ? S'il est convaincu, qu'il est bête ! S'il est intelligent, qu'il est faux !

J'espère qu'un critique, plus tard, saura remettre au jour ces attaques et quelques-uns de ces traits perfides que me décochent certaines revues au premier de chaque mois. Aucun ami ne protestant, non plus que moi-même, la légende petit à petit s'accrédite. Dans le public, on ne connaît de moi que la caricature et comme elle n'invite guère à me connaître mieux, l'on s'y tient. Que dis-je ? si même certains ont la curiosité de me lire, c'est avec un esprit si prévenu que le sens vrai de mes écrits leur échappe. Ils finiront par y voir ce qu'on leur a dit qui s'y

trouvait; et par n'y voir plus autre chose. On prend ma sincérité pour grimace, et pour affectation tout ce qui contredit au monstre qu'on leur a persuadé que j'étais.

La grande affaire c'est de ne rien écrire qu'on n'eût écrit sans ces attaques, ni de l'écrire différemment; c'est de continuer à être ce que l'on est, aussi simplement que si cela n'était pas mis en doute. Un chanteur qui s'entendrait dire sans cesse qu'il n'a pas la voix forte, c'est miracle s'il n'en vient pas à forcer sa voix. Puis je me dis qu'après tout il y a plus grand danger pour le talent, dans les éloges; ceux-ci, comme eût dit Blake, « relax »; il y a dans les attaques quelque chose de « bracing » qui ne me déplaît pas. Le fâcheux c'est qu'elles soient si maladroites que j'ai du mal à reconnaître que c'est bien moi qui suis visé. Ce n'est pas sur moi que l'on frappe; c'est sur la bosse dont on m'a d'abord affublé.

Être aboyé par un petit niais, qui est à la remorque de feu son frère et que personne n'écoute, cela ne sert à rien. Mais Massis, mais Béraud surtout font un raffut de tous les diables... Leurs attaques m'ont fait plus célèbre en trois mois que mes livres n'avaient fait en trente ans.

3 Décembre.

Signaler à Charles Du Bos, dans le tome IX des *Nouveaux Lundis*, un article de Sainte-Beuve, au sujet des *Réminiscences* de M. Coulmann, où il est question de Benjamin Constant (pp. 154 et 155). Il cite une conversation avec Béranger, sur B. C., assez curieuse et significative.

5 Décembre.

Arrivé à Paris avant-hier soir. Joie de trouver M. à la Villa. Il avait allumé le calo, préparé le thé et, en m'attendant, lisait *les Cinq Sens* de Delteil. Il a raison de se montrer très sévère pour ce livre, que j'ai repris le lendemain matin avec un certain dégoût. Certes tout l'amusement de *Choléra* s'y retrouve, mais dilué. Défions-nous de tout ce qui flatte le goût du jour.

Je me repose de Meredith avec Dickens.

Repris *Our Mutual Friend* dont je ne gardais qu'un trop indistinct souvenir.

Paris. 8 Décembre.

Je lutte contre la grippe. Mal de gorge et frissons.

Dehors, brouillard et glaçons... Je m'enferme avec *les Faux-Monnayeurs*, et passe un temps énorme à limer et nettoyer la visite de Douviers à Édouard. Aucun jaillissement; rien d'artésien. En état de félicité physique j'eusse écrit sans peine et d'un coup ces trois pages sur lesquelles je peine depuis cinq jours.

Je lis dans les lettres de Diderot à Falconet : « ... On doit quelquefois plus à une erreur singulière qu'à une vérité commune » (p. 166).

13 Décembre.

Il (le démon) crée en nous une sorte de repentance à rebours, de repentance abominable, de regret non d'avoir péché, mais de n'avoir point péché davantage, d'avoir laissé passer sans s'y commettre quelque occasion de pécher. Et de même que le regret de ses fautes et que les larmes de repentir lavent de précédentes impuretés, il advient que la présente corruption de l'âme s'étende et se propage ainsi sur des pages sans taches, et que le démon reconquière ce qui lui avait échappé.

Retenu à la Villa par la grippe. Engourdissement physique et moral. Apathie.

Lu *Falk* de Conrad, et abondance de Diderot. Dès qu'il est bon, c'est à ravir.

20 Décembre.

Ai gardé la chambre tous ces jours derniers. Réclusion point trop pénible, grâce à M. qui est venu habiter avec moi la Villa. Mais j'avais l'âme enveloppée d'un brouillard que sa bonne humeur, sa bonne grâce et sa fantaisie parvenaient à peine à percer. Visite de Martin du Gard tous les deux jours. Il me téléphone à l'instant, à seule fin de me demander si j'ai noté notre conversation d'hier. Il n'a lâché l'appareil que sur ma promesse de m'y occuper aussitôt. J'ai voulu le persuader que c'était à lui de le faire, mais il est trop affairé. On note plus volontiers les propos d'autrui que les siens propres. Au demeurant il ne s'agit pas ici de l'expression, mais du fond même de notre entretien.

Je crois que ce qui l'a amené c'est ce que je disais à Martin du Gard de ma difficulté de reconnaître les gens, dont je lui donnais quelques nouveaux exemples... (En

particulier, je lui racontais l'histoire de certaine substitution de personnes, dont je ne me serais pas aperçu, si Ghéon, qui y assistait, ne m'en avait avisé.) *

— Non, continuais-je, cela ne peut être attribué à quelque défaut d'attention, ou d'intérêt. Mon intérêt pour chaque individu reste des plus vifs... Je crois que cela vient plutôt d'un certain *sens de la réalité*, qui me manque. Je puis être extrêmement sensible au monde extérieur, mais je ne parviens jamais parfaitement à y croire. Ce que j'en dis n'a rien de théorique... Je me figure qu'un très savant médecin saurait découvrir qu'une « glande à sécrétion interne », quelque « capsule surrénale » ou autre, est atrophiée chez moi. Et d'ailleurs je pense que cette glande, si elle existe, fonctionne très inégalement selon les individus. Je crois même que ce sens du monde extérieur varie beaucoup selon les espèces animales. Un chat est habitué à un appartement; mais, sortant de cette salle à manger, il trouverait à côté, au lieu de la galerie, une forêt vierge, il n'en serait pas trop étonné. J'ai bien vu mes animaux certains jours après une tombée de neige; le paysage était méconnaissable, le sol même; ils avaient l'air de trouver cela tout naturel et entraient dans ce monde nouveau comme si de rien n'était. Il me semble que moi de même... En ouvrant cette porte, tout à coup je me trouverais en face de..., par exemple : de la mer... Eh bien ! oui, je dirais : c'est bizarre ! parce que je sais qu'elle ne devrait pas être là; mais cela c'est du raisonnement. Je ne me débarrasse pas d'un certain étonnement que les choses soient comme elles sont, et elles seraient tout à coup différentes, il me semble que cela ne m'étonnerait pas beaucoup davantage. Le monde réel me demeure toujours un peu fantastique. J'ai commencé à me rendre compte de cela il y a très longtemps. Ce fut au cours d'un voyage en Bretagne que je fis à 18 ans. J'avais pris, à Douarnenez je crois, une petite voiture à une place, une sorte de petit tape-cul bizarre, conduit par un vieux petit cocher qu'un sursaut projeta de son siège; il commença de glisser, de couler, à côté du siège, sans dire un mot et sans lâcher les rênes; il se maintint quelques instants, suspendu dans le vide je ne sais comment. Je ne m'étais pas aperçu tout aussitôt de l'accident, absorbé que j'étais dans une lecture. Quand je levai les yeux de dessus mon livre, plus de cocher. Je me penchai en avant, il était

sur le point de passer sous les roues. Je m'emparai des rênes, ce qui ne fut pas très facile, tirai dessus et parvins à arrêter le cheval. Il était temps... Mais si je vous raconte cela, c'est que je me souviens de l'état bizarre où je me découvris. Ce fut une sorte de brusque révélation sur moi-même. Je ne ressentais pas la moindre émotion; simplement j'étais extraordinairement intéressé (*amusé* serait plus exact), très apte du reste à parer, capable de réflexes appropriés, etc.. Mais assistant à tout cela comme à un spectacle *en dehors de la réalité*. Et l'accident me serait arrivé à moi-même qu'il en eût été exactement de même; car n'allez pas voir là une marque d'insensibilité. Il m'est arrivé... tenez, dans la gondole à Venise lorsque le gondolier qui m'avait entraîné vers minuit dans un canal désert a éteint sa lanterne et, dressé devant moi, m'a demandé mon portefeuille, il m'est arrivé de sentir nettement ma vie en danger. Eh bien, je ne parvenais pas à prendre cela « au sérieux »; j'agissais tout comme, avec une parfaite présence d'esprit et dans un état de tension nerveuse extrême et d'hypersensibilité... mais j'étais comme au spectacle, amusé, simplement amusé. Car naturellement la peur, la vraie peur, devient dès lors impossible. C'est un fait : je ne parviens plus à avoir peur... Vous vous inquiétiez l'autre jour de me voir habiter tout seul à la Villa.

— Au moins, la nuit, fermez-vous votre porte à clef ?

— Non; même pas quand la porte de la cave reste ouverte. Tenez, l'autre soir, j'ai cherché à me faire peur; j'étais seul dans la Villa; il était très tard; j'étais assis devant ma table, et, en face de moi, derrière la grande porte vitrée qui ne me montrait qu'un gouffre noir, j'ai fait effort pour imaginer une tête de cambrioleur. Je suis parvenu à me faire battre le cœur un peu plus vite; mais c'était de l'amusement, rien de plus. Pourtant j'ai pu savoir ce que c'est que la peur; quand j'étais enfant, j'étais extrêmement froussard; j'avais des cauchemars affreux dont je me réveillais en sueur... Et brusquement la glande a cessé de fonctionner. A présent je puis faire des rêves affreux, me voir poursuivi par des monstres, zigouillé, coupé en morceaux... ça ne devient jamais du cauchemar. Ah ! la philosophie allemande trouvait en moi un terrain bien propice. Quand je lus *le Monde comme Représentation* de Schopenhauer, je pensai aussitôt : c'est donc ça ! Mais

déjà certaine phrase de Flaubert m'avait donné l'éveil. Elle se trouve, je crois, dans la préface aux poésies de Bouilhet. Je me souviens de la révélation que ce fut pour moi lorsque Pierre Louÿs m'en donna lecture (nous étions encore en rhétorique). Ce sont des « conseils » que Flaubert donne à un jeune homme qui se propose d'écrire. Il y dit (je ne répons point de la citer exactement) : « Si le monde extérieur ne vous apparaît plus que comme une illusion pour la décrire... » Et je ne fais pas de métaphysique. Je me défends d'être mystique et mon intelligence ne donne son adhésion ni à Kant, ni à Platon. C'est autre chose. Je ne m'inquiète pas de savoir si je crois, ou non, au monde extérieur; ce n'est pas non plus une question d'intelligence : c'est le *sensiment de la réalité* que je n'ai pas. Il me semble que nous nous agitions tous dans une parade fantastique et que ce que les autres appellent réalité, que leur monde extérieur, n'a pas beaucoup plus d'existence que le monde des *Faux-Monnayeurs* ou des *Thibault*.

Cette dernière phrase est inexacte; elle rétrécit et fausse légèrement le sens de ce qui précède en le ramenant au mot de Balzac à Sandeau : « Revenons à la réalité : parlons d'Eugénie Grandet. » A rapprocher bien plutôt de ce que dit Keats dans une lettre admirable.

1925

Janvier.

CERTAINS de ces jeunes gens font de grands efforts un peu ridicules pour réduire les contradictions qu'ils ont senti se dresser en eux ou devant eux, sans comprendre que l'étincelle de vie ne saurait jaillir qu'entre deux pôles contraires, et d'autant plus belle et grande qu'il est entre eux plus de distance et que chacun de ces pôles reste chargé d'une plus riche opposition.

L'effort de Dieu pour obtenir de Lui le triangle.

Et pas plus que le chrétien ne doit chercher à obtenir

conciliation de deux vérités contradictoires, telles que prescience de Dieu et libre arbitre individuel : de même devons-nous protéger en nous toutes les antinomies naturelles et comprendre que c'est grâce à leur irréductible opposition que nous vivons. Et ces antinomies, je les crois toutes imaginaires (à commencer par celle que je disais, qui vient de ce faux postulat : Dieu est prescient — Dieu est), mais c'est le fait même de vivre qui les soulève, qui les crée.

Tout ce que me fait dire André Breton dans sa fausse interview, ressemble beaucoup plus à lui qu'à moi-même. Le genre d'ambition qu'il me prête m'est complètement étranger; mais c'est ce genre d'ambition que lui-même est le plus disposé à comprendre. Il n'est pas une des phrases qu'il me prête, que je ne désavoue; ceci dit pour plus de simplicité — car la perfidie extrême de cet article vient de ceci, qu'aucune de ces phrases je ne puis jurer que je ne l'ai point dite; mais elle est présentée de manière à en dénaturer intimement la signification. Le son même de ma voix est faussé.

Et je vois dans ce camouflage, hélas, plutôt perfide habileté que maladresse. Je ne puis croire que Breton, très soucieux de l'influence qu'il se propose d'exercer sur de jeunes esprits, n'ait pas cherché à me discréditer, à me perdre. Et il faut reconnaître qu'il réussit de moi un portrait bien consistant et bien hideux.

Voir petit carnet bleu, tenu (fort mal d'ailleurs), à la maison de santé où l'on m'opère d'une appendicite.

Samedi, 10 Janvier.

Voici exactement quatorze jours que j'ai été opéré. Je dois quitter cette après-midi la clinique. Martin du Gard et M. viennent m' chercher en auto et me ramener à la Villa — que j'espère pouvoir quitter bientôt pour Cuverville.

Reçu quantité de lettres et de visites.

Beaucoup médité; beaucoup lu.

Je crois être sincère en disant que j'ai nettement envisagé la mort. C'est-à-dire que je m'étais, avant l'opération, mis en disposition d'y rester; et cela très

naturellement. Je voudrais que fût apocryphe cette « pensée » de Pascal : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » Elle est indigne d'une âme forte et même simplement d'un esprit bien fait ¹.

Lu ces derniers jours :

Deux volumes de Fabre;

Quantité de Brehm (mollusques; vers; insectes);

Quantité des *Praeterita* de Ruskin;

Souvenir d'un Jardin détruit de Boylesve;

L'agent secret de Conrad;

Erewbon revisited (trad. Larbaud);

et enfin les *Mémoires* de Gibbon qui me ravissent autant que les *Praeterita* m'exaspéraient. Mettant à part les gros Brehm qui m'intéressaient pour de tout autres raisons, et m'instruisaient, — je n'ai même pris réel plaisir qu'à ce dernier livre (Gibbon), sensible plutôt aux défauts qu'aux qualités de ceux qui précèdent dans la présente énumération. N'ai pu achever *l'Agent secret*, ni les *Praeterita*.

Retour à Cuverville le 23 janvier 1925, que j'avais quitté le 2 ou 3 décembre.

Sans force, sans appétit, sans joie.

Très loin du ciel; et même, simplement, de la terre.

28 Janvier.

Achévé les *Mémoires* de Gibbon. J'ai lu ce livre avec un ravissement indicible. Je le place, pour le relire, à côté des meilleurs.

Grand désir de me plonger dans *Decline and fall*...

J'ai le plus grand mal à me réatteler aux *Faux-Monnayeurs*. Les derniers chapitres (écrits à Paris durant ma grippe) me paraissent manquer de sève et de saveur. Ils restent en marge de l'action.

Trop d'étude de piano; cela me distrait et m'engourdit l'esprit comme l'opium.

Brusquement rappelé de Roquebrune — où j'étais depuis six jours et commençais à travailler — par la consternante mort de Rivière.

1. Du reste elle est de La Rochefoucauld.

21 Février.

Je repars pour Marseille après être resté juste une semaine à Paris.

Marseille.

Un nombre effroyable d'heures passe sans apporter profit ni plaisir. Elles font « entre deux » et il semble qu'on aurait aussi bien pu ne pas les vivre. Trop fatigué pour travailler je n'ai cherché depuis le matin que le plaisir. Journée vide. Un froid qui congèle tout lyrisme et fait jaillir les larmes des yeux.

Circulé dans le quartier arabe, que je ne connaissais pas encore. Misère sordide et tristesse. Des ouvriers siciliens se battent et se culbutent dans le ruisseau. Enfants en haillons, transis.

« Dans la nature, le noir n'existe pas », disait un peintre, qui, pour preuve, ne se servait jamais que d'encre bleue.

La Bastide. Fin Mars.

Besoin de couper mon travail. Quelques lectures qui m'aident à mieux juger mes *Faux-Monnayeurs*.

Achevé *l'Ami commun* de Dickens (relecture).

Repris *l'Education sentimentale*. Le troisième volume de *Sodome et Gomorrhe*, *Sarrasine* et une douzaine de chapitres du *Rouge et Noir*.

L'Abbesse de Castro; excellent.

Il ne me paraît pas que *l'Ami commun* vaille les *Grandes Espérances*. Certain besoin de se surpasser, de faire du sur-Dickens — corde trop tendue. Recherche des effets : la petite infirme qui traite son père comme son enfant; le préparateur de squelettes et ses rapports avec celui qui lui a vendu sa jambe; une victime qui passe pour son propre assassin; un riche héritier qui, par amour, joue le pauvre, etc. . . Pittoresque excessif, pas toujours de très bon aloi. Nombre de dialogues sentent la fabrication. Malgré tout, prodigieuse ressource. Art de présenter toujours les personnages en mouvement et tendus vers quelque changement. — Hélas ! jamais la psychologie de Dickens n'a été plus conventionnelle, la sensibilité de ses héros et les ressorts qui les font mouvoir plus fatigués.

Le Proust m'a paru des moins bons, et fort médiocrement écrit.

Tout *Bouvard et Pécuchet* se trouve en germe dans l'*Éducation*. Étrange besoin de tout avilir. Épopée du dégoût.

Sarrasine ne vaut que par l'absurde. Cette peinture empâtée cache une grande pauvreté de dessin.

À côté de quoi *le Rouge et le Noir* m'a paru magistral. Chaque phrase est tendue comme une corde d'arc; mais la flèche vole toujours dans le même sens, et vers un but toujours visible — ce qui permet d'autant mieux de voir qu'elle l'atteint.

Hyères-Plage. 3 Avril.

L'*Éducation sentimentale* tient en suspens un passionnant problème : le moins particulier est-il le plus représentatif ? A cause de cela c'est un grand livre. Il me semble qu'il y aurait encore des choses à dire sur Flaubert.

15 Mai.

Hier soir, visite à Claudel. Il m'avait demandé de venir et m'attendait. Au 80 de la rue de Passy, un appartement en retrait et ne donnant pas sur la rue. Je traverse deux pièces, dont la seconde assez vaste, et me trouve dans une troisième, plus vaste encore, qui lui sert de chambre à coucher et de cabinet de travail. Lit de camp ouvert, dans un coin; une bibliothèque basse ceinture deux côtés de la pièce; quantité d'objets, rapportés d'Extrême-Orient, la décorent.

Claudel, à mon coup de sonnette, est venu à ma rencontre, et me tend la main. Il semble avoir rapetissé. Une petite veste de soie molletonnée, café clair, l'épaissit encore. Il est énorme et court; on dirait Ubu. Nous nous asseyons dans deux fauteuils. Il emplit le sien. Le mien, sorte de chaise longue, a le dossier si reculé qu'il faudrait, pour me mettre à l'aise, m'écarter par trop de Claudel. J'y renonce et me penche en avant.

Devant Claudel je n'ai sentiment que de mes manques; il me domine; il me surplombe; il a plus de base et de surface, plus de santé, d'argent, de génie, de puissance, d'enfants, de foi, etc., que moi. Je ne songe qu'à filer doux.

Cuverville. Fin Mai.

Visite de Paul Valéry. Mise au net et dactylographie de

cinq chapitres des *Faux-Monnayeurs*. Morne pensum, mais qui convient à mon apathie. Je ne compte plus que sur le Congo pour m'en sortir. La préparation de ce voyage et l'attente des pays nouveaux a désenchanté le présent; j'éprouve combien il était vrai de dire que le bonheur habite l'instant. Rien ne me paraît plus que provisoire. (L'espérance de la vie éternelle excelle également à cela.)

Ma vue a beaucoup faibli ces derniers temps. Les lunettes subviennent à cette insuffisance. Que le cerveau ne peut-il également en porter ! Difficulté qu'a mon esprit de « mettre au point » l'idée qu'il examine; analogue à celle de mon œil, aujourd'hui. Les contours restent flous.

8 Juin.

Achévé les *Faux-Monnayeurs*.

14 Juillet.

Départ pour le Congo ¹.

FEUILLETS

J NOTES POUR LES LIVRES DE MAETERLINCK.
 E ne dis pas que nos explications soient toujours bonnes; mais, puisque notre logique s'est formée d'après la nature et que nous voyons la nature d'après notre cerveau, il me semble que, si nous vivions en un monde où deux plus deux feraient cinq, nous n'en serions pas plus épatés pour cela, parce que dans notre cerveau aussi deux plus deux feraient cinq. Un *naturaliste* n'est point tant celui qui s'occupe de la nature, c'est celui pour qui les choses sont naturelles, ou si l'on préfère : qui comprend *naturellement* les phénomènes.

Ce n'est pas bien écrire que de laisser sa prose se ver-mouler d'alexandrins. Voici qui crée une langue hybride et de séduction ambiguë. Ce ne sont peut-être pas là de bons vers; mais sûrement c'est de la prose exécration. Et même je dirai que plus le vers est bon, plus la prose est mauvaise; car le rythme du vers n'est pas celui de

1. De juillet 1925 à juin 1926, le *Journal* prend place dans le *Voyage au Congo et le Retour du Tchad*. (Note de l'éd.)

la prose; et par le rythme du vers celui de la prose est rompu.

Mais autre chose est un alexandrin isolé, et telle suite de vers dont toute oreille un peu sensible à la musique sera choquée.

INTELLIGENCE DES FLEURS.

Il est aisé d'imaginer des complications encore plus grandes, des façons de se féconder encore plus tarabiscotées, et que Maeterlinck eût trouvées toujours plus merveilleuses — et qui eussent eu de moins en moins de chances de survie.

Imaginer une espèce disparue, prodige « d'intelligence » ayant eu *besoin* d'un insecte, disparu lui aussi.

Rappeler Goncourt au Jardin des Plantes.

Le *roman* de la nature — insupportable. Ce qui est restant toujours la limite de ce qui aurait pu être. Pourquoi voir de la *vertu* dans ce qui, sans cette vertu, n'existerait pas ?

L'arbre qui se cramponne et se jette vers la lumière, — parbleu ! — il faut le pouvoir, — tout ce qui ne le *pouvait* pas a été emporté par le torrent.

Je vois dans la nature l'école de l'intelligence (de l'adaptation); je me refuse à y voir une école de vertu.

(Affabulation pathétique à l'usage du lecteur qui ne sent Dieu ou la nature qu'à travers l'homme. Le christianisme est là pour cela; il suffit que la Vertu se soit faite chair, que le Dieu se soit fait homme; pourquoi vouloir anthropomorphiser la Nature et faire le Cosmos entier à l'image de notre intelligence ?)

Grandville = les noces de l'hydrogène et de l'oxygène.

Trouver « intelligent » du pissenlit d'avoir des graines si volatiles — c'est comme si l'on trouvait *intelligent* du canard d'avoir des pattes palmées pour nager. Ou qu'on admirât l'oiseau pour entourer d'une coquille son œuf.

Anthropomorphisme. — Pour qui ce livre est écrit :

1^o Ignorants poétiques;

2^o Savants ignorants en littérature.

Comment c'est fait. Reprendre le petit livre de Hubert. Épatement facile sur des choses *naturelles*. Cellules des abeilles, hexagonales. Une abeille ne commence jamais

seule; son *mur* est aussitôt mitoyen. La *nécessité* la presse, et pas le *calcul*.

Vie des plantes. Le moindre traité de botanique. Exemple de la graine de luzerne (forme *inutile*) ; de pavot. (Mais le coquelicot aussi.) Poétisation qui commet ce *crime* d'enlever aux choses leur signification. C'est *inutilement* que le pavot, etc... *inutilement* que la luzerne... Il y a *PRODIGALITÉ de formes* dans la Nature, comme prodigalité de semences. Le *SUPERFLU* c'est là ce qui déconcerne, mais c'est là ce qu'il faut admettre.

Celle-ci qui aurait d'immenses espaces de dunes à couvrir et qui n'a inventé aucun moyen de propulsion pour écarter d'elle ses graines... J'en conclus que cette fleur était stupide; à moins, pensai-je encore, que l'instinct de famille ne dominât chez elle le souci de la santé et du bien-être de ses enfants, ainsi qu'il advient si souvent chez les hommes; et je songeai quelques instants au beau livre que l'on pourrait écrire sur « le cœur des plantes », où l'on montrerait l'exemple touchant de celles chez qui cet organe hypertrophié empêcha sans doute de se développer le cerveau, qui n'inventèrent rien en aérostation, en balistique, mais préférèrent aux joies de l'invention celle très pure de conserver leurs enfants tout près d'*elles*.

Cette plante littéralement sème sous elle. Elle répond au nom vulgaire de *Bon-Henri*. Savamment c'est une chénopodiacée. « Bon-Henri »; même en latin ce nom lui reste; et, méditant sur l'origine de cette curieuse appellation, brusquement m'apparut cette explication ridicule :

— Non, ce n'est point sottise, homme aveugle ! m'écriai-je. Sache voir ici, dans cette plante dédaignée, un véritable amour familial.

J'ai même, quand je vois Maeterlinck se pâmer ainsi, quelque mal à le trouver aussi intelligent que ses fleurs.

L'arbre et la plante ont tout intérêt à ce que leur progéniture ne pousse point trop près d'eux, parce qu'ils seraient étouffés par elle, — ou si vous préférez : la progéniture d'un arbre a tout intérêt à ne point pousser trop

près de l'arbre père, parce qu'elle serait étouffée par lui, car, on peut, pendant qu'on y est, admettre tout aussi bien que l'intelligence est dans la graine.

Ce troisième moyen (les deux premiers sont : 1^o la force de propulsion qui met l'intelligence dans la plante; 2^o la volatilité, motilité, mobilité, etc., des graines, ce qui met en celles-ci l'intellect); un troisième moyen consiste à douer la graine, sinon inerte, d'un attrait tel qu'un animal s'en saisisse et après l'avoir mangée, toute ou partie, la dépose en un lieu suffisamment écarté de son point d'origine; c'est, je crois, le propre de toutes les baies et de tous les fruits pesants *mais* enveloppés de saveur. Je dis *enveloppés de saveur* (poire, fraise, cerise, fruits à pépins ou à noyaux), et non savoureux par eux-mêmes (amandes, châtaigne, etc.), que l'animal détruit en le mangeant. Ces fruits... etc., prévision du goût de l'animal; prévision du goût de l'homme.

Pourquoi ne pas admettre que la plante, elle aussi, connaît la *volupté*? Cela me choque infiniment moins que de croire à son « intelligence ».

... l'intelligence du blé serait encore bien plus remarquable, qui, n'étant doué d'aucune faculté balistique, pressentit que la faim de l'homme allait réclamer sa farine, de sorte que cette plante plutôt inerme et inerte, spéculant sur notre industrie, grâce à notre appétit a conquis d'énormes espaces. Il y aurait du reste beaucoup à dire sur les plantes cultivées; je songe que certaines d'entre elles, débiles et peu prolifiques naturellement, eussent à peu près disparu de la surface de la terre, du moins n'y occuperaient plus que de rares espaces limités, si elles n'avaient eu la touchante idée de se faire serviables pour réclamer notre réciproque assistance. Et que penser de celles dites fourragères? qui, plus astucieuses encore, par un moyen plus détourné, ont su s'adapter, si j'ose dire, à la faim de quelqu'un de ces animaux que nous avons domestiqués. J'admire, parmi les plantes dites potagères, que beaucoup d'espèces (qui pourtant eussent pu servir à notre nourriture) sont négligées parce que d'autres ont remporté le prix dans cette lutte pour la vie qui prend ici la forme d'un effort vers la succulence. Le

procédé du tabac me plaît moins et révèle un moins beau naturel. J'admire entre toutes les plantes dites industrielles qui surent pressentir nos besoins, plantes que parfois nous n'avons su comprendre que fort tard et à un degré de civilisation déjà fort avancé; ce qui prouve combien l'intelligence des hommes était en retard sur la leur; d'autres qui, se fiant aux progrès de l'industrie, comme le chanvre, surent par une prévision qui paraît presque paradoxale, supplanter d'autres à l'imagination plus naïve et, dirais-je, prime-sautière (je songe au calamus et au papyrus désuets).

Enfin je pense que les Grecs en vouant à Minerve l'olivier montrèrent qu'ils avaient entrevu chez cet arbre, ce que cet arbre présentait chez l'homme — un parallèle effort vers la lumière, qu'aujourd'hui nous sentons aussi chez le colza. Je pourrais continuer, car je songe que peut-être cette humble herbe que je foule au pied, attend, possesseuse d'un secret, que l'homme formule enfin la question dont elle serait la réponse. Absurdité !

*

Complètement révolté par notre conversation d'hier soir. Dans ce cas, vive la religion !

Ce qui rend la conversation difficile, c'est que vous cherchez sans cesse à m'y prendre en défaut.

Votre effort tend à quoi ? A me prouver qu'il n'y a rien... ou plutôt que, du moment qu'il n'y a rien, tout est permis, etc., ce qui me paraît monstrueux. Quoi ! Dès lors que *tout dépendrait de l'homme, celui-ci ne serait plus tenu à rien* ? Quoi ! ce n'est que la peur mystique qui vous arrêta ? Quand vous étiez enfant, fallait-il donc la peur de la taloche paternelle pour vous forcer à *bien faire* votre devoir ? Et sitôt que j'emploie cette expression : « *bien faire* » vous vous écriez : « Vous voyez que vous y revenez, à notre notion du *bien* et du *mal* ! » Je suis pourtant forcé de me servir des seuls mots dont notre langue dispose. Tout mon effort, depuis que je me suis échappé de ma première enveloppe chrétienne, a été de me prouver que je pouvais m'en passer. (Vous, tout au contraire.) J'ai cherché à établir un cahier des charges, complètement indépendant de l'idée de sanction et d'impératif absolu.

Dans ce monde : souffrances réelles; souffrances imaginaires. Les premières peuvent être atténuées; les secondes presque supprimées. Elles résultent le plus souvent de la croyance aux *idoles* — ou aux *croque-mitaines*. Les premières sont des constructions qui sont vénérées et ne méritent pas de l'être. Les secondes des fantômes qui sont redoutés et ne méritent pas d'être craints.

*

X. ne serait peut-être pas insensible, mais il ignore; il ignore immensément. Et puis l'imagination lui manque pour se représenter, quand il est dans la salle où l'on soupe, ce qui se passe dans le sous-sol et la cuisine. Il a le cœur tendre, je le sais; il ne peut supporter, où porte son regard, l'injustice; mais son regard ne porte pas loin. Que des milliers d'êtres aient peiné pour lui assurer le bien-être, voici ce qu'il a besoin d'ignorer pour pouvoir continuer d'être heureux.

*

NOTE POUR LES « MILLE ET UNE NUITS ».

« C'est elle (l'imagination) qui le passionne pour les jeux de hasard, en lui montrant la richesse future et les jouissances que celle-ci promet, sous des couleurs tellement vives... etc.. »

» Il est certain que les peuples mahométans l'auraient précédé dans cette voie, si, dès le début, le Coran n'avait fait de l'interdiction du jeu la sauvegarde de l'islamisme, et s'il n'avait poussé l'imagination des musulmans vers la *découverte de trésors cachés*. » (BURCKHARDT, *Renaissance*, II, p. 194.)

Très important de constater en effet l'absence de *jeu* dans les *Mille et une Nuits*.

*

MODULATIONS.

Ne me demandez pas comment nous passâmes, par quel saut brusque ou quelle modulation imprévue, de la contrée du *fa dièze* en celle du *fa naturel*. Il nous sembla tout aussitôt que la nature entière s'humanisait, perdait avec son trop d'éclat cette sorte d'aigreur vibrante des

verdures qui nous ravissait et nous écartait d'elle à la fois. Fa naturel, me répétais-je; et rien saurait-il être plus naturel que ce ton de fa ! Le paysage se tempérait. Il faisait bon y vivre. Déjà j'y acclimatais ma pensée; j'y méditais, j'y aimais à l'aise, lorsque soudain, indéniable, le mi bémol, comme d'un coup de baguette enchantée, comme un rayon brusque tombant par une déchirure du ciel, comme le retour inattendu d'un ami, vint soudain mollement incliner vers plus de tendresse et de pitié notre joie. Nous entrions en si bémol.

*

TAINÉ.

Non seulement certains génies ne sont pas *formés*, portés, soulevés par l'époque qui les produit, mais, pour reprendre l'expression de Dupouey (*Notes sur Rosetti*, p. 39), ils en restent aussi différents que les rochers, de la houle qui les submerge. Ils s'opposent à l'époque et leur force est précisément dans leur inactualité.

Et qu'on n'argue pas que, en regardant mieux, on comprend que cette opposition n'est qu'apparente, — parce qu'à force de « bien regarder », on arrive à comprendre tout ce qu'on veut. Qu'on ne dise pas : à l'accueil qui leur fut fait un peu plus tard on peut estimer combien grande était l'inconsciente attente d'eux, etc... parce que tout est dans l'homme et que l'époque reste flottante comme la foule romaine, dans le *Coriolan* ou le *César* de Shakespeare, à la merci de l'impulsion que l'*opposant* va lui donner.

Le plus fâcheux de cette théorie de Taine — qui peut-être fut un bon moyen d'étude, et, comme on dirait volontiers, sut donner à quelques maladroits un commode instrument de critique — c'est qu'elle put abuser quelques artistes, leur enseigner à se guider sur leur époque, à se laisser instruire par elle, tandis que tout leur effort devait être de s'en *distinguer*.

Sa théorie : que les artistes sont les produits de leur époque l'amène à ne considérer en eux que le reflet de cette époque, l'amène à négliger tous ceux qui ne s'abandonnent pas au courant. Or, précisément ce sont ceux-là qui importent; et parfois il advient que certains lui donnent le change, car l'époque, aussitôt se façonnant sur eux, vit d'après eux, de sorte qu'à peu de distance on

ne distingue plus aisément ce qui précède de ce qui suit. C'est-à-dire que l'époque et les mœurs (dira-t-il) attendaient impatiemment parfois la voix qu'enfin l'artiste leur fournît. Pas toujours. Il en est, parmi les plus grands, qui loin de suivre l'époque, s'y opposent; qui, comme disait Wilde, apportent des réponses à des questions qui ne sont pas encore posées. Leur importance anachronique n'est souvent reconnue que longtemps ensuite. Sans doute ils gênaient Taine; mais plus simplement ils lui échappent. La qualité même de l'artiste, et ce pourquoi son individu se distingue, et ce pourquoi son cœur vaut, il s'efforce de n'en tenir aucun compte et je doute, après tout, qu'il y soit sensible. Certains de ses jugements sont monstrueux. Il confond à plaisir Farquhar, Vanbrugh et Congreve, au point que, lorsqu'il les cite, il néglige même de les nommer, et que, presque tout le long du chapitre, on ne sait plus duquel des trois auteurs il s'agit.

Il me semble qu'il serait plus juste de dire — si l'on voulait théoriser — qu'il naît à chaque époque quantité d'artistes les plus divers; mais que ceux-là seuls réussissent qui nagent dans le sens de l'époque et sont soutenus par le flot. Imagine-t-on Cézanne sous Louis XIV ? Que sert de se demander : qu'eût-il produit alors ? Car il y a lieu de croire qu'il n'aurait rien produit du tout, ou que, s'il eût produit, personne n'en aurait rien su.

Le déterminisme auquel il semble bien que notre esprit, non plus que notre corps, ne puisse échapper est si subtil, répond à des causes si diverses, si multiples et si ténues, qu'il paraît enfantin de chercher à les dénombrer, et plus encore à les réduire. Et je consens que l'homme ne soit jamais libre; mais le plus simple et le plus honnête est de faire comme s'il l'était. On risque moins, ainsi, de se blouser qu'en cherchant sans cesse à reconnaître dans tous ses gestes une grossière motivation et l'influence de sa race, de son hérédité et de l'époque et du climat.

*

Évangile ! Évangile ! que de paix tu promettais au monde...

... ces hommes de bonne volonté, tes disciples, que tu recrutais parmi les plus humbles.

*

Marcel Schwob occupait, quand je fis sa connaissance rue de l'Université, un entre-deux des plus bizarres. Son petit appartement était situé à mi-étage, entre le deux et le trois; ce qui expliquait qu'il fût extrêmement bas de plafond. Je crois bien qu'il n'y avait que deux pièces : celle où il vous recevait était encombrée de livres et de paperasses; je comprends qu'il fût obsédé d'un constant désir de voyage, car on y sentait terriblement le renfermé. Il y avait, autant qu'il m'en souvient, une petite cheminée dans cette pièce; en tout cas il y avait, au-dessus de cette cheminée ou de quelque meuble, une glace, et cette glace était à peu près complètement recouverte d'étoffes ou de papiers. Schwob m'expliqua bientôt qu'il avait horreur des miroirs, ou du moins d'y rencontrer le reflet de son visage; peut-être qu'il souffrait de s'y trouver laid. Il n'était point beau, certes, mais son regard avait une douceur charmante qui faisait une harmonie parfaite avec le ton de sa voix. Il était très court, et non pas précisément obèse mais comme gonflé de son; il était flasque. Vers la fin de sa vie, terriblement éprouvé par la maladie, il ne paraissait point tant amaigri que vidé.

Son amabilité était exquise; il avait grand souci de diriger la curiosité intellectuelle de ses amis vers ce qu'il pensait qui pourrait les satisfaire. Je n'oublierai point que c'est lui qui me fit lire Ibsen; mais il se trompa en me conseillant de commencer par *la Dame de la Mer*.

A l'une des premières visites que je lui fis, je rencontrai chez lui Jules Renard, qu'il me présenta; mais à ce moment je n'avais encore rien lu de Renard et ce nom ne me disait rien. Je me souviens qu'il suppliait Renard de consentir à lire *Anna Karénine* et que Renard refusait d'un ton têtue, affirmant que rien ne saurait l'intéresser qui ne fût d'origine française. Et je crois que Renard ne se peignait pas plus fermé qu'il n'était en réalité.

Je rencontrai Renard une autre fois chez Schwob; c'était longtemps plus tard. Schwob habitait alors, rue de Valois (?), un appartement extrêmement plaisant dont les fenêtres ouvraient sur le jardin du Palais-Royal. Renard était ce jour-là avec sa femme. Il était déjà près de partir quand j'entrai. Et comme sa femme et lui se dirigeaient

vers la porte, Schwob dit : « Cela fait plaisir de voir deux époux si exactement de même taille. » Alors Renard, ne retournant que la tête, jeta par-dessus son épaule : « Oui ! dans le lit nous croisons nos doigts de pieds ! », puis ouvrit la porte et sortit en poussant sa femme devant lui.

1926

Cuverville. 12 Juin.

DE retour enfin d'un long voyage, je prends connaissance de la lettre d'Isabelle Rivière parue dans la *N. R. F.* du mois de mai. J'y lis ceci : *Gide affirme que ce catholique, pratiquant jusqu'à l'âge de seize ans, « n'avait jamais ouvert l'Évangile ».*

Déjà, peu de temps après la publication du numéro spécial de la *N. R. F.* où se lisaient ces lignes incriminées, Isabelle Rivière, lorsque je la revis, protesta contre ce qu'elle considérait dans sa lettre d'hier comme une « grosse inexactitude ».

Il est trop tard pour que Gide puisse corriger, dit un peu plus loin Madame Rivière dans la même lettre. Peut-être pas ; et puisque cette lettre m'y invite, je vais tâcher de préciser.

Quelque temps avant la guerre, j'avais eu avec Jacques de longues conversations sur la religion chrétienne. Nous ne parvenions pas à nous entendre, Jacques opposant une fin de non recevoir très nette aux questions qui me paraissaient de la plus haute importance, je veux dire les questions morales, et déclarant que, s'il se sentait attiré par l'Église, il n'éprouvait, par contre, aucun amour, ni même aucune curiosité pour la personne ou l'enseignement du Christ.

« Je n'éprouve devant cela que de l'ennui », me répétait-il ; affirmation particulièrement douloureuse pour le simple chrétien que j'étais alors — que je suis.

Je finis par demander à mon ami s'il était sûr de Le connaître ? car certains de ses griefs contre le Christ me paraissaient porter à faux.

Sur mon insistance, il me demanda dans quelle traduction je lui conseillais de lire la Bible. Je répondis à cette question par l'envoi de la traduction de l'abbé Crampon, que je tiens pour une des meilleures, et que je lis le plus volontiers. Je savais au surplus que les traductions protestantes sont suspectes aux yeux de nombreux catholiques, et voulais n'encourir point le reproche de tirer à moi.

Je dois reconnaître que ce premier contact direct avec l'Évangile n'eut pas sur Jacques Rivière l'effet quasi foudroyant que j'espérais et que je sais qu'il peut avoir parfois sur certaines âmes, fussent-elles depuis longtemps catéchisées. Je crois que Jacques resta toujours gêné par la parole du Christ que sans cesse je lui opposais : « Nul ne vient au Père que par moi. » Sa réticence, ou résistance, à cet endroit se marque même nettement, me semble-t-il, dans certain passage de ses cahiers de captivité, écrit après lecture de l'Évangile de saint Marc. (Mais ce passage, qu'il m'avait lu, se trouve-t-il reproduit dans le livre ? Je ne sais. J'écris ceci de Cuverville et n'ai pas *A la trace de Dieu* sous la main.)

14 Juin.

J'éprouve à neuf cet engourdissement étrange de la pensée, de la volonté, et de tout l'être que je ne ressens guère qu'à Cuverville. Écrire le moindre billet me prend une heure; la moindre lettre, une matinée.

.

J'étais il y a quelques jours encore plein de ferveur; il me semblait pouvoir soulever des montagnes; aujourd'hui je suis écrasé.

La difficulté vient de ceci, que le christianisme (l'orthodoxie chrétienne) est exclusif et que la croyance à sa vérité exclut la croyance à toute autre vérité. Il n'absorbe pas; il repousse.

Et l'humanisme, au contraire, ou de quelque autre nom qu'on l'appelle, tend à comprendre et à absorber toutes formes de vie, à s'expliquer sinon à s'assimiler toutes croyances, même celles qui le repoussent, même celles qui le nient, même la croyance chrétienne.

La culture doit comprendre qu'en cherchant à absorber le christianisme elle absorbe quelque chose de mortel pour elle-même. Elle cherche à admettre quelque chose qui ne peut pas l'admettre, elle; quelque chose qui la nie.

15 Juin.

A grand'peine je viens à bout de quelques lettres — au *Progrès civique*, à un pasteur qui, dans le *Christianisme Social*, m'avait excessivement malmené, à Claudel, etc..

J'ai mis de l'ordre dans mes papiers et tâché, mais en vain, d'amorcer mon rapport au ministre. Revu une partie de mes notes de voyage. Si je donne sous forme continue mon *Journal*, les parties tragiques, qu'il sied de mettre en valeur, seront noyées dans l'abondance des descriptions, etc.. Je ne sais quel parti prendre.

Curieux état d'esprit. Aucun désir d'ouvrir aucun livre. Serait-ce le résultat du voyage? Ma bibliothèque est désenchantée.

28 Juin.

Retour de Paris. Conversations du matin au soir. Exténuant.

Si fatigué que je me sente, il faut vaincre.

Georges Rondeaux :

Je lui apporte les petits recueils d'*Anas* publiés par la N. R. F. en lui disant :

— Tu vas être déçu.

— Je ne déteste pas ça, répond-il.

1^{er} Juillet.

X. dira :

« Le lent progrès du catholicisme sur son âme; il me semble assister à la marche d'une gangrène.

» A chaque retour, après l'avoir quittée quelque temps, je découvre de nouvelles régions atteintes, plus profondes, plus secrètes, inguérissables à jamais. Et, le pouvant, tenterais-je de la *guérir*? Cette *santé* que je lui proposerais, ne lui serait-elle pas mortelle? Tout effort l'exténue.

» Quelle commodité, quel repos, quelle moindre fatigue lui propose cette piété dosée, ce menu à prix fixe pour les âmes qui ne peuvent pas beaucoup dépenser!

» Qui donc aurait cru cela? — Dieu lui-même pouvait-il s'y attendre? Eh quoi! tout ce qui m'attachait

à elle, cette humeur un peu vagabonde, cette ferveur, cette curiosité, tout cela n'était donc point d'elle-même ? Quoi ! ce n'était que par amour pour moi qu'elle s'en revêtait ? Tout cela se défait, retombe, laisse paraître à nu l'âme méconnaissable, décharnée.

» Et tout ce qui fait ma raison d'être, ma vie, lui devient étranger, hostile. »

11 Juillet.

Je rajoute en tête de la page qui précède :

X. dira :

« Est-ce donc que je désavoue ? »

» Simplement j'ai reconnu que ce que j'écrivais ci-dessus n'est point parfaitement exact. Mais cela pourrait l'être. Et peut-être cela le sera. La réalité m'a donné la direction et l'élan ; mon imagination fait le reste. Elle n'invente rien, mais travaille sans cesse dans le prolongement des *données*. »

Chitré. 14 Juillet.

Bains dans la Vienne, et canotage. Courses en auto. Visite de quelques belles églises.

Ils poussent la piété jusqu'à des excès si absurdes qu'ils contraignent le bon sens à la révolte et nous précipitent vers le blasphème et l'anarchie.

25 Juillet.

Retour à Cuverville, après six jours de Paris — exténuants. Départ d'Élie Allégret pour Taïti. Je ne parviens pas à prendre sur moi de ne plus fumer, et fume d'autant plus que je suis plus fatigué, ce qui me fatigue encore davantage. — Admirable film des îles Samoa : *Moana*. Les scènes de pêche et de bain sont particulièrement réussies ; je n'ai rien vu de plus voluptueux.

29 Juillet.

Fatigue nerveuse très pénible. Une sorte de trépidation continue agite mon être intime. Urgent besoin de repos. Et je ne puis ici, que travailler. Je pars demain.

6 Août.

Paris. Éreintement qui ne cesse que lorsque je n'ai rien à faire. Tout me paraît provisoire et, depuis que je suis de retour ici, je n'ai rien fait que pour être quitte. Oasis : le *Journal* de Jules Renard, que je déguste. A

quel point *toute* cette époque sentira l'artificiel et le renfermé, c'est ce qui commence déjà d'apparaître. Ah ! que j'ai donc bien fait de m'échapper !

Em. m'a fait part des craintes de J. au sujet de Jean T. et de mon emprise sur lui. Elle me supplie de ne rien faire pour attirer Jean. Elle redoute mon « influence ». J'ai dû promettre de lui « battre froid ». C'est absurde. Je reste convaincu que je pourrais faire du bien à cet enfant et lui épargner peut-être de graves erreurs. Il est à l'âge où l'on aurait le plus grand besoin d'un conseil. On croit que le mien ne saurait être que mauvais. Allez donc protester ! Il suffirait pourtant de regarder ce que sont devenus les jeunes dont j'ai vraiment pu m'occuper. Ceux sur lesquels j'ai pu « avoir de l'influence ». Il n'en est pas un que je me sois efforcé de tirer à moi. Au contraire ; et mon souci constant a été de les diriger dans leur sens. Il n'en est pas un dont je n'aie raison d'être fier. Pour Jean T. je souhaiterais seulement l'avertir. Il s'avance dans la vie comme un hurluberlu et risque de ne prendre quelque expérience qu'en s'échaudant cruellement. Mais on ne tient aucun compte de mon désintéressement et du respect d'autrui qui dicte chacun de mes conseils.

La plus grande chance de Goethe, ce fut peut-être bien Eckermann. Mais sans doute ne serait-il pas de cet avis, et ne verrait-il dans ces « conversations » qu'une trahison constante de sa pensée.

Coquille absurde, dans ma traduction d'*Antoine et Cléopâtre* : « vilence » au lieu de « vilenie ». Impossible d'imaginer changement de mot plus complet, d'accent, de nombre de syllabes, etc., causé par cette simple substitution de lettre.

X. qui corrigeait a cherché, sans pouvoir trouver, ce que « vilence » pouvait être ; et, finalement, a maintenu, croyant à un néologisme.

Journal de Renard : ce n'est pas un fleuve ; c'est une distillerie.

9 Août.

« Il ne suffit pas d'être heureux ; il faut encore que les

autres ne le soient pas », écrit Renard. Je crains qu'il n'y ait là plus d'affectation de sincérité que de sincérité véritable.

La petite Catherine :

« Il y a les « groseilles » et les « petites eilles ».

« Une « écruche », et une « autre cruche », dit-elle en sortant deux autruches de son « arche de Noël ».

Elle dit : « Tu sais ce que le coq aime le mieux ? C'est de s'asseoir sur les poules. »

10 Août.

Dans le *Journal* de Renard, quantité de remarques des plus justes :

La grande erreur de la justice c'est de s'imaginer que ses accusés agissent toujours logiquement.

13 Août.

J. Renard : La phrase étrangle la pensée. Il donne la note juste, mais toujours en pizzicato.

15 Août.

La pauvre vieille femme qu'on appelle ici « Grand'mère » a 86 ans. Si voûtée, ou du moins si pliée en deux (car elle a le dos droit) par les constants travaux du jardinage, qu'elle ne peut plus se redresser, et quelle marche le derrière plus haut que la tête, à petits pas, pesant sur sa canne. Elle a toujours travaillé, toujours peiné. D'Hyères elle est allée à Saint-Clair, d'où M^{me} Théo l'a amenée ici, par pitié, et plutôt que de la laisser entrer à l'hospice. Ses mains sont complètement déformées par les rhumatismes; il paraît que ses pieds sont pires. La nuit elle souffre tant qu'elle ne peut dormir. Du matin au soir on la voit travailler dans le jardin, car elle craint toujours d'être à charge, et veut gagner sa vie. Elle enlève les mauvaises herbes — et les bonnes parfois avec, mais avec tant de zèle qu'on ne lui fait pas de reproches. On lui dit : « Grand'mère, reposez-vous. C'est dimanche. » Mais quand elle ne travaille pas, elle s'ennuie. Elle envie ceux qui savent lire. Elle reste, assise sur le parapet du canal, les yeux à demi clos, à ruminer de vieux souvenirs. Je m'approche d'elle, car elle dit qu'elle s'ennuie et cela lui fait plaisir de causer. Mais lorsqu'elle se plaint, dit qu'elle voudrait mourir, que la vie n'est plus pour elle, qu'une longue souffrance, et : « je ne peux pourtant pas

me tuer... » et qu'elle ajoute : « je voudrais bien » — je reste sans savoir quoi dire.

C'est pour de telles créatures, pour leur aider à supporter la souffrance, à supporter la vie, que sont faits les chapelets, les prières, et la croyance en une vie meilleure, en la rémunération des labeurs. Le scepticisme, l'incrédulité, c'est bon pour les riches, les heureux, les comblés, ceux qui n'ont pas besoin d'espérance et à qui le présent suffit. Aussi c'est bien là le plus triste : la pauvre grand-mère ne croit pas à Dieu, ni que rien, au delà de la mort, compensera sa triste vie.

Elle dit : « Voulez-vous que je vous dise ? S'il y a un bon Dieu, eh bien ! c'est un imbécile... ou un méchant... Il enlève Mme Flé, toute jeune, et qui ne demandait qu'à vivre, et que chacun aimait. Et moi, qui ne demande qu'à mourir, il me prolonge... » Tout ceci avec l'accent du Midi.

Certaines nuits le sommeil est comme un animal craintif qui fuit dès qu'on l'approche, et qu'on cherche à apprivoiser.

La vraie bonté présuppose la faculté d'imaginer les souffrances d'autrui comme siennes. Je veux dire que sans imagination il peut y avoir de la faiblesse, mais pas de vraie bonté.

Le jardin de Jules Renard aurait besoin d'être arrosé.

Rien de plus irritant que ces critiques qui prétendent prouver que ce qu'on a écrit n'est pas ce qu'on voulait écrire.

Niska, durant les périodes de rut, fuit les chiens que son odeur attire, et se refuse à eux ; mais court après Bellone et, lorsqu'on les laisse ensemble jouer, se poulécher, s'exciter, la période de rut est indéfiniment prolongée.

20 Août.

Journal de Renard. Étrange cette vie qui va se rétrécissant. Sa cécité à l'égard des étrangers lui permet d'admirer Rostand, G., etc.. Il soigne ses étroitesse, bichonne

son égoïsme, et frise au petit fer sa calvitie. On observe de page en page, et c'est là le grand intérêt de ce journal, le progrès de cette inhibition des sentiments et même de la pensée qu'entraîne l'exigence de la sincérité.

Il écrit, sitôt après avoir exagéré son admiration pour la pièce de Rostand :

Dans la loge de Coquelin, je dis à Rostand :

« J'aurais été bien heureux si nous avions pu être décorés tous les deux le même jour. Puisque ce n'est pas possible, je vous assure que je vous félicite sans envie. »

Et il ajoute :

Ça, ce n'est pas vrai; et voilà qu'en écrivant ces lignes, je me mets à pleurer !

Et plus bas, après avoir insisté sur la basse qualité de son envie, il tire arrière :

Voilà qui est exagéré. Ah ! peut-être que jamais l'homme n'a dit un seul mot *vrai* !

Au lieu de constater ingénument qu'il n'est pas de sentiment si simple que ne complique aussitôt et ne fausse l'introspection.

Il n'y a pas pire ennemi de la pensée que le démon de l'analogie.

Un pré rasé de frais.

Quoi de plus fatigant que cette manie de certains littérateurs, qui ne peuvent voir un objet sans penser aussitôt à un autre.

« Je me limite le plus que je peux », dit Renard.

Croire que l'on peut arriver à la perfection en quoi que ce soit, en n'ayant plus de regards que pour *cela* — c'est le fait d'une petite intelligence.

« Ne m'enlevez pas à ma chère petite grotte » (où elle vivait parmi ses excréments), disait la recluse de Poitiers. — Ses sécrétions empoisonnent son sol.

Sans les poussières qu'il éclaire le rayon se serait pas visible.

22 Août.

Nous avons gagné Auxerre en auto, de Brignoles.

Couché à Grenoble le premier jour. Ville modernisée; plus rien du charme de la place Grenette, en 1890, quand André Walter cherchait une auberge où pouvoir s'installer et écrire ses *Cahiers*. La place était animée, mais non bruyante comme aujourd'hui. Autant qu'il m'en souvient, de vieilles maisons la bordaient. Il y avait des orangers en fleurs dans des caisses. Un parfum capiteux flottait devant la terrasse du café où je dégustais une glace au moka, blanc de lait (comme jamais je n'en ai goûté depuis). Je ne connaissais pas encore Stendhal. Je ne fumais pas encore. Mon regard était chaste et ne troublait pas, ou que rarement, ma pensée. L'hôtel coûtait cher et j'avais peur de manquer d'argent.

Paysage exténuant des environs de Grenoble. Nous nous sommes arrêtés aux Mées pour voir de près les très curieux alignements de rochers, aux érosions inexplicables.

Le second jour, couché à Bourg. Le renard apprivoisé des patrons de l'hôtel. Ses jeux amoureux avec les chiens. Le lendemain, c'était jour de marché (mercredi). Prodigious apport des fermes; chaque fermière, bien vêtue, à l'alignement, la main posée sur le panier devant elle, plein de beurre, d'œufs, de légumes, et parfois un petit bouquet de centaurées ou de fleurs de jardin.

Église de Brou. Surcharge : luxe inutile et cosmopolite. Art acheté, importé, venu de loin. La merveille de Florence, c'est que l'art est né du sol même. Le seul art vraiment chrétien est celui qui, comme saint François, sait épouser la pauvreté. Ceci domine de très haut l'art-parure. Rien de moins chrétien, de moins spirituel que l'ornementation de Brou. Très beau pourtant, mais profane. La préciosité commence avec la dépense inutile.

Tous nos écrivains d'aujourd'hui (je parle des meilleurs) sont *précieux*. J'espère acquérir de plus en plus de pauvreté. (Paradoxe.) Dans le dénûment, le salut.

Cluny. On n'a pas le droit de se consoler de ce crime. L'église vendue; devenant carrière de pierres, déjà toutes taillées, Exploitation du travail d'autrui.

Prodigious haras de Cluny. Encolures admirables des chevaux de trait. Celles des dessins de la Renaissance n'avaient donc rien d'exagéré. L'animal — œuvre d'art. Entre les barreaux de leurs stalles, par deux fois, nous voyons les chevaux étalons frotter l'un contre l'autre leurs

museaux, cogner leurs dents, l'un saisir et têter la langue de l'autre, avec délices et d'indéniables marques de volupté. Je reste assez longtemps à les observer. Le maître d'écurie qui passe dit : « Ils cherchent à se mordre. Quand ils sont trop méchants, on est forcé parfois de les séparer. » Se trompe-t-il ? ou, par décence, cherche-t-il à nous tromper ?

Couché à Beaune, à l'hôtel où il y a deux ans, j'avais dîné avec Copeau. D'assez bonne heure, le lendemain, visite aux Copeau à Pernand. Jacques Copeau en très bonne forme; mais pas le temps de causer. Je m'attriste de voir Copeau prendre plaisir aux défauts d'esprit de son fils et les encourager. Il me montre avec complaisance une liasse de grandes feuilles brunes sur lesquelles Pascal a collé des photographies d'hommes politiques découpées dans des périodiques — et soigneusement, habilement choisies pour éclairer du jour le plus défavorable le « gouvernement ». Par un tel procédé on rendrait ridicule le Christ même.

Comme je demande à Jacques s'il ne lui serait pas pénible que pareil *traitement* nous fût infligé et s'il était bien sûr que nous en sortirions plus avantagés, il me répond : « Nous aurions toujours plus de noblesse. » Mais, ceci même, je ne le crois pas. Je viens de voir dans les photos de M., certains portraits de moi, retour du Tchad, qui raviraient Béraud et Massis; et Copeau lui-même n'a pas toujours l'air d'un « grand homme ».

Couché à Semur.

Auxerre — puis Chablis, où j'écris ceci.

23 Août.

La *Royal Society of Literature* de Londres dont, il y a dix-huit mois, j'ai été nommé membre en remplacement de France (ou de Loti ?), me demande aujourd'hui quels titres et décorations doivent suivre mon nom, dans la liste des *Honorary Fellows* qui est « au point de paraître ».

Je réponds : « Les honneurs ont commencé par me fuir. Ensuite j'ai fui les honneurs. Sur la liste des *Honorary Fellows* de la *Royal Society*, mon nom ne doit être suivi d'aucun titre. Le F. R. S. L. n'en ressortira que mieux. »

Les choses les plus importantes à dire sont celles que souvent je n'ai pas cru devoir dire — parce qu'elles me paraissaient trop évidentes.

Pontigny. 24 Août.

Accablé de fatigue je me couche tôt et m'endors très vite. Mais bientôt ce premier sommeil, grignoté par les mille bruits du coucher des autres, cède et crève de toutes parts. C'en est fait du repos de toute la nuit.

Le fatigant, à Pontigny, c'est de ne pouvoir suivre chaque pensée que fait lever en vous l'entretien; impossible de s'en ressaisir, par la suite. C'est là ce qui m'a toujours fait préférer le livre à la conférence, au discours. L'orateur triomphe des objections parce qu'il ne leur laisse pas le temps de se former; ou alors on ne peut plus le suivre. Force est de lâcher elles ou lui. Le livre est plus *honnête*.

Et de là cette peur que j'ai, parfois, de me laisser convaincre par la parole...

26 Août.

Achévé la correction des épreuves des *Nourritures* (édition Aveline). La crainte de la complaisance m'entraîne à regarder sévèrement ce livre. L'emploi constant des tirets (j'en supprime plus des trois quarts) m'irrite, et plus encore, de certains mots, particulièrement le « après », dont je fais un usage impropre et abusif. Mais, en dépit de moi, je dois reconnaître l'importance de ce livre. Et, somme toute, il est tel qu'il devait être, et réussi. Il est même bien composé, et toute la désagrégation du milieu était inévitable et nécessaire. La dernière partie l'accuse et, dans son insatisfaction même, annonce autre chose, et mène plus loin. J'y lis la permission de devenir — et presque l'annonce de mes livres suivants, de ce que je suis devenu. Il y a, pour qui consent à bien lire et sans parti pris, la critique du livre dans le livre lui-même, ainsi qu'il sied.

Il ne me semble pas possible qu'un critique ne vienne pas, plus tard, et ne s'aperçoive pas par lui-même de tout cela. Et que ç'aurait été folie que d'écrire ce livre avec plus de sagesse.

Je comprends de reste ce qui pouvait, ici, déplaire à Lebey. « C'est à partir de là qu'il faut écrire. » Mais précisément ce livre (le milieu de ce livre du moins) devait être balbutié. Et la moindre épithète précieuse, la moindre recherche d'écriture, tout effort vers la littérature devait

en être banni. Il allait à l'encontre de tout ce qu'aimait le « symbolisme ». C'est par ce livre que je devais commencer à me faire honnir.

29 Août.

Terrible fatigue. Les Entretiens se spécialisent de plus en plus. Seuls les philosophes de métier peuvent y prendre part. J'admire la force de subtilité de ceux qui, sans aucun pouvoir créateur, usent l'inquiétude de leur forte intelligence dans l'examen et l'analyse critique des œuvres d'autrui. Pour avoir, en quelques mots, cherché à ramener Montaigne un peu plus près de la réalité, de sa réalité, pour avoir cherché à descendre un peu de ces régions abstraites où l'air devenait à peu près irrespirable pour nombre d'entre nous, voici que je passe pour ennemi de la philosophie.

Tunis. 15 Septembre.

Embarqué le 13 — arrivé ce matin 6 heures.

Ennui sans nom; tout le monde est laid. Je donnerais tout ce voyage pour quelques heures d'étude devant un bon piano. Réduit à étudier les *Mazurkas* de Chopin en imagination; non sans profit du reste. Perte de temps formidable, à un âge où...

26 Septembre.

Le meilleur souvenir de Tunis : quelques heures passées devant l'excellent petit Pleyel de Tournier, le libraire. Seul, dans l'appartement, je revois les *Nocturnes* et les *Barcarolles* de Fauré, dont je ne me souvenais plus qu'à peine.

Je relis *les Caractères* de La Bruyère. Si claire est l'eau de ces bassins, qu'il faut se pencher longtemps au-dessus pour en comprendre la profondeur.

J'écris ces lignes, assis à la terrasse du petit hôtel de Hammamet, où j'attends René Michelet, Herman de Günsel et sa mère, que doit amener le train de Tunis. M. a été souffrant, toute la nuit. Je ne songe qu'à repartir. Inappétence et incuriosité; torpeur.

Paris. 2 Octobre.

La peste soit de ces gens devant lesquels on ne peut pas renifler sans qu'aussitôt ils vous demandent :

« Vous êtes enrhumé ? »

12 Octobre.

Arrivé à Cuverville le 8. Étude quotidienne de piano jusqu'à n'en plus pouvoir. Six à sept heures chaque jour. Revu la *Sonate* en si b. mineur de Chopin (moins la marche funèbre), nombre d'*Études* et de *Préludes*, les deux *Prestos* de Bach en sol mineur (Brahms) et le *Lavapies* d'Albeniz. Revu également nombre de pièces de Schumann que je sais encore par cœur — et tâché de me remettre avec lui. Mais ses « développements » me sont insupportables, si exquis que soit le motif, et il est peu de ses pièces dont je ne lâcherais volontiers la moitié. Les meilleures sont, le plus souvent, les plus courtes.

Joie de savoir encore complètement par cœur toutes les *Variations Symphoniques* — (du moins je les retrouve complètement après deux heures d'étude) — moins le milieu du finale, que j'abandonne.

16 Octobre.

Paris de nouveau. Tumulte. Je me sens devenir insociable. Plus aucun désir de causer. Et d'une façon plus absolue : pas de désirs. Conversation avec Adrienne Monnier, qui n'aime pas les *Faux-Monnayeurs*. En général il se passe pour ce dernier livre ce qui s'est déjà passé tant de fois avec les précédents. Le plus récent n'est aimé que par ceux qui n'avaient pas encore aimé les autres, et tous les lecteurs que les précédents livres m'avaient acquis déclarent aimer « beaucoup moins celui-là ». J'y suis fait et sais bien qu'il suffit d'attendre.

Adrienne Monnier me parle assez longuement et éloquemment de la froideur et *méchanceté* foncière que ce livre laisse paraître et qui doit être le fond de ma nature. Je ne sais que dire, que penser. Quelque critique que l'on m'adresse, j'acquiesce toujours. Mais je sais qu'à Stendhal également on a longtemps reproché l'insensibilité, la froideur...

IL n'est pas une des déclarations de ce genre (profession de fidélité, dans la préface aux *Nourritures*) qui ne me paraisse sonner un peu faux lorsque je la relis peu de temps ensuite. Que sert de dire qu'on était sincère en l'écrivant ? Il n'est pas de caractère si simple qu'il ne présente de compliqués détours. La particularité qui paraît l'emporter, c'est celle que l'attention fixe ; le seul regard déjà déforme et grossit. L'on perd de vue l'ensemble de la figure, et tel trait qu'on fait dominer n'est peut-être pas le trait dominant.

Parce qu'il m'a toujours été plus facile d'élire et de repousser au nom d'autrui qu'en mon nom propre, et qu'il me semble toujours m'appauvrir en me limitant, j'accepte volontiers de n'avoir pas d'existence bien définie, si les êtres que je crée et extrais de moi en ont une.

Sainte-Maxime. 6 Février.

Par grand besoin de solitude, j'ai quitté Saint-Clair ce matin, pour un jour. Habitué depuis quelques années à confier à M. mon initiative, j'ai le plus grand mal à décider quelque déplacement que ce soit. Besoin d'un entraîneur ; mais la société me distrait ; besoin d'un tremplin d'ennui pour me lancer dans le travail. J'avais quitté Paris avec l'espoir de pousser assez loin ce nouveau roman dont, à Cuverville, j'écrivais si joyeusement et aisément les premières pages, sans brouillon, presque sans ratures. A les relire elles ne me paraissent pas mauvaises. La trop agréable société des Simon Bussy à Roquebrune, et l'impossibilité de m'isoler ont coupé mon élan. Je rentrerai sans avoir écrit une ligne ; ou du moins, rien que des lettres et des retouches et menues additions à ma relation de voyage.

Grande fatigue et ennui sans nom.

Revu Eugène Rouart ; il est venu me prendre à Saint-Clair ; m'emmener à Toulon où j'ai passé la nuit d'avant-hier. Il a su dessiner, composer sa figure ; elle tient du

virtuose, du clown et de l'homme d'État. Quelque chose d'inclassé, d'inclassable, et de, ma foi, très réussi.

Pour dire les choses les plus simples et les plus banalement raisonnables, son sourcil se contracte, tout son être se vrille comme s'il extrayait douloureusement un secret de ses profondeurs. Il a bien employé six fois en une heure l'extraordinaire mot : « insistant » qu'il croit tout gonflé de pensée. Il parle du « caractère insistant de *Si le grain ne meurt...* » et de la « politique insistative de Mussolini ».

Saint-Clair. 8 Février.

Tout ce que j'écrirais pour m'expliquer, me disculper, me défendre, je dois me refuser tout cela. J'imagine souvent telles préfaces à *l'Immoraliste*, aux *Faux-Monnayeurs*, à *La Symphonie*, l'une surtout où exposer ce que j'entends par l'objectivité romancière, où établir deux sortes de romans, ou du moins deux façons de regarder et de peindre la vie qui, dans certains romans (*Wuthering Heights*, ceux de Dostoïevsky) se rejoignent. L'une, extérieure et que l'on nomme communément objective, qui voit d'abord le geste d'autrui, l'événement et qui l'interprète. L'autre qui s'attache d'abord aux émotions, aux pensées, et risque de rester impuissante à peindre quoi que ce soit qui n'ait d'abord été ressenti par l'auteur. La richesse de celui-ci, sa complexité, l'antagonisme de ses possibilités trop diverses, permettront la plus grande diversité de ses créations. Mais c'est de lui que tout émane. Il est le seul garant de la vérité qu'il révèle, le seul juge. Tout l'enfer et le ciel de ses personnages est en lui. Ce n'est pas lui qu'il peint, mais ce qu'il peint, il aurait pu le devenir s'il n'était pas devenu tout lui-même. C'est pour pouvoir écrire *Hamlet* que Shakespeare ne s'est pas laissé devenir Othello.

... Oui, je pourrais exposer tout cela. Mais ne l'ai-je pas dit ou laissé entendre déjà suffisamment en parlant de Dostoïevsky ? A quoi bon reprendre ? Mieux vaut dire au lecteur : lisez-moi mieux, relisez-moi ; et passer à autre chose.

Une des grandes règles de l'art : ne pas s'attarder.

Rien n'est fait si, ce personnage que j'assume, je n'ai

pas su vraiment le devenir, jusqu'à me donner le change, et me dépersonnaliser en lui jusqu'à encourir le reproche de n'avoir jamais su portraiturer que moi-même, si différents que soient entre eux Saül, Candaule, Lafcadio, le pasteur de ma *Symphonie* ou La Pérouse ou Armand. C'est revenir à moi qui m'embarrasse, car, en vérité, je ne sais plus bien qui je suis; ou, si l'on préfère : je ne suis jamais; je deviens.

Paris. 11 Février.

Tout ce que Hirsch trouvait à citer, dans ma relation de voyage au Congo, c'était le paragraphe ayant trait à l'éléphantiasis des parties génitales si fréquent chez les indigènes — du nanan pour les lecteurs du *Mercury*; et dans le commentaire qui précédait et suivait la citation, Hirsch s'ingéniait à me tourner en ridicule, ce qui est toujours facile lorsque l'on parle d'un inconnu. Or je ne suis connu des lecteurs du *Mercury* que par les invectives de Jean de Gourmont et par les silences de Hirsch. J'ai averti Vallette qu'il s'agissait ici d'autre chose que de moi; qu'il était inadmissible que le *Mercury* passât sous silence une revendication si légitime; que Hirsch devrait pour un temps faire trêve, quitte à reprendre sitôt ensuite son silence et son hostilité. Et, ce mois-ci, Hirsch désarme, me cite abondamment et dit même « regretter » son ironie du mois précédent. Il m'est si désagréable d'entendre mon « humanité » louée par lui que j'en viens à « regretter » moi aussi son ironie et son silence. La seule louange me touche de ceux que je peux estimer.

Au demeurant je n'écris tout ceci pour écrire quelque chose et reprendre l'habitude de causer avec ce carnet.

12 Février.

Visite à L. qui me propose 24.000 francs pour rééditer à 1.000 exemplaires *Si le grain ne meurt...* Aucune autre raison de le laisser faire que « l'appât du gain ». Je résiste. Il va se dire qu'il ne m'a pas offert assez. Il ne saura jamais que c'est surtout son fils qui aura fait rater l'affaire, un gros garçon d'une trentaine d'années qui tient des propos cyniques et regrette de n'avoir pas de sœur « qui lui donnerait de l'argent ». Comme M^{me} L. déclare approuver les antimilitaristes déserteurs, il s'écrit qu'il approuve plus encore « les militaristes qui ont déserté tout de même ». Etc..

13 Février.

« L'approbation d'un seul simple *bonnête homme*, me disait-elle, c'est cela seul qui m'importe, et que ton livre n'obtiendra pas. » Mais quiconque approuve mon livre cesse de paraître honnête à ses yeux.

De même, devant certains des actes les plus importants de ma vie, elle m'écrivait : « Il n'en peut résulter rien de bon », et, partant, ne consent à reconnaître pour bon rien de ce qui peut s'ensuivre. — Ce sont des jugements sans appel.

18 Février.

Je n'ai pas su me tenir parole. Distrain de ce carnet — mais c'est par le travail.

26 Février.

Exaspéré par la vie que je mène et par tous ceux qui me font perdre mon temps. Exaspéré contre moi-même qui ne sais pas mieux me défendre. Je ne prends plus aucun plaisir aux conversations, même quand j'y brille. — Paul Valéry m'écrit une lettre navrante. En sera-t-il ainsi jusqu'à la mort, et ne connaissons-nous plus jamais le loisir ? « O féconde paresse ! » — Les gens empiètent terriblement les uns sur les autres.

Hier diné avec Bennett et sa femme, puis soirée chez Godebski, où viennent nous rejoindre les Sert etc., etc. .

Violente sortie de Sert contre Barrès, en qui il veut voir un descendant des Gitanes espagnols, dont, affirme Sert, il a exactement le type. Son *Greco* particulièrement l'irrite, et déjà le fait de voir, dans ce « métèque gréco-vénitien », le père de la peinture espagnole.

1^{er} Mars.

Longue conversation avec Roger Martin du Gard — tapi dans son matérialisme comme un sanglier dans sa bauge. Le Dantec, Taine sont ses évangiles ; à tout ce que je lui objecte, il tient à voir une manifestation de mon hérédité chrétienne. Il apparaît, au bout de quelque temps, qu'un de ses Thibault l'habite, de sorte que c'est moins Roger qui parle, qu'Antoine, ce qui me rassure un peu, mais bien peu, car il ne me paraît pas que l'auteur, ici, domine en rien son personnage, ni qu'il s'en puisse beaucoup échapper. Il veut écrire un monologue d'Antoine dont « Au nom de quoi... ? » serait le leit-motiv,

ou le refrain. Il n'admet pas que rien puisse arrêter l'homme sur la pente de ses instincts, sinon la crainte d'un Dieu-gendarme; auquel il ne croit pas. Le fondement de toute morale ne peut être que religieux, affirme-t-il, et s'étonne et s'irrite des démentis que donnent à sa thèse les simples manifestations de son propre être si naturellement honnête et bon.

En wagon, vers Cuverville. 5 Mars.

Comme j'irais bien, sans tous ces gens qui me crient que je vais mal !

Ils s'obstinent à voir dans *les Faux-Monnayeurs* un livre manqué. On disait la même chose de *l'Éducation sentimentale* de Flaubert, et des *Possédés* de Dostoïevsky. (Je me souviens que ce qui m'a fait lire *les Possédés* et *les Karamazov*, c'est la retraite de ce grand dadaï de Melchior, devant ces livres « apocalyptiques et ténébreux ».) Avant vingt ans l'on reconnaîtra que ce que l'on reproche à mon livre, ce sont précisément ses qualités. J'en ai la certitude.

Cuverville. 6 Mars.

Trop de projets en tête. Et désir de travailler à tous à la fois. Mon cerveau n'a jamais été plus actif. Mais l'idée de la mort ne me quitte pas un instant. J'avais écrit : la crainte; mais ce n'est pas une crainte... ou celle simplement de n'avoir pas le temps de m'acquitter envers moi-même (un autre jour j'écirais : envers Dieu). Cette idée de Dieu sert peut-être à établir l'édifice; mais à la manière du support qui d'abord soutient la voûte; la voûte une fois parfaite, elle se passe du soutien. Du reste l'idée que nous pouvons nous faire de Dieu demeure si vague et si *personnelle*, que peu m'importe de la nier ou d'y croire. Dieu, c'est pour moi le grand Bouche-trou. Et je peux bien crier avec Hugo :

Il est. Il est. Il est. Il est éperdument.

La belle avance ! si je ne sais pas Quel Il est. Notre adoration même reste à l'échelle de l'homme. Pourquoi s'en désoler ?

7 Mars.

Prélude, Choral et Fugue. C'est Overbeck. — Laissons.

Il n'est peut-être pas bien adroit de grossir de la querelle religieuse le *Traité des Dioscures* ? A examiner.

Grande difficulté de prendre mon nouveau roman au sérieux.

« Visite de l'interviewer. »

Et je dois revoir encore la relation de mon voyage — deuxième partie.

Je voudrais écrire également mon *Nouvel Œdipe* et un *Dialogue avec Dieu*.

8 Mars.

Écrit la petite chronique des Faits Divers, pour le numéro d'avril. Je lis avec ravissement le *Journal* de Jules Renard (1903-1905). Moins recroquevillé que le volume précédent. Il y a là, par moments, de l'excellent, du parfait; et parfois même, ô surprise, de l'attendri.

Le Terrire. 25 Mars.

Certains soirs après lesquels on voudrait demander pardon à tous. C'est d'ordinaire devant une nouvelle figure que ce désastre a lieu.

Le frère de Roger ramène Hélène Martin du Gard de Paris. La voiture qu'il conduit les dépose passé huit heures, devant le perron. Nous nous connaissons à peine; c'est-à-dire qu'il n'y a pas de précédent entre nous. On travaille devant une toile encore blanche où porte le moindre coup de pinceau. Que se passe-t-il alors ? C'est comme si s'ouvrait en moi le soubassement de l'abîme, comme si se débordait en moi tout l'enfer. Quelle est cette vapeur qui monte des profondeurs de l'être, qui trouble le regard et vous grise ? Le moi se gonfle, s'intumésce, s'étale, expose toutes ses hideurs. La fatigue aidant, on perd sur soi-même tout contrôle; la voix se hausse, se désaccorde, l'on s'entend proférer avec suffisance des paroles inconsidérées dont on voudrait aussitôt se ressaisir; l'on assiste, impuissant, à cette parodie misérable d'un être odieux qui prend votre place, joue votre personnage, que l'on voudrait (que l'on ne peut) désavouer... car c'est soi-même.

Je n'ai rien dit hier soir de haïssable, d'absurde, et de tel que, si je pouvais rompre avec moi, je romprais.

Ce matin je m'efforce de faire rentrer tout cela dans la cage aux monstres.

... Le passage de : tout ce que l'on pourrait faire, à : tout ce que l'on aurait pu faire.

4 *Avril.*

Été consulter. Tous les ressorts de l'être sont détendus.

.....

14 *Avril.*

Été entendre *le Venin* de Bernstein (à qui j'ai failli, hier, demander d'écrire une défense des *Faux-Monnayeurs*, pour le livre que prépare le *Capitole*).

Personnages effroyablement limités à eux-mêmes.

S. S. a pris l'habitude de ne se lever qu'à 10 heures. Ce n'est point que l'état de sa santé l'exige, mais :

— C'est toujours ça de gagné, dit-elle.

Lausanne. 19 *Avril.*

Métropolis. Film allemand, d'un mauvais goût parfait et colossalement stupide. A dû coûter prodigieusement cher à établir; on n'arrête pas d'y songer.

Hier, à Neuchâtel, revu *la Ruée vers l'Or*.

Suarès boude Charlot par orgueil. Injustifiable résistance. Cas unique où l'on peut épouser l'opinion populaire. Et pas de malentendu. Nous rions et nous amusons, toi et moi, de la même chose. Communion possible et dont il sied de profiter. Cela est si bon de pouvoir ne point mépriser ce que la foule admire !

Revenu de Zurich à Neuchâtel. 1^{er} *Mai.*

Ville engourdie dans un brouillard argenté, que, vers midi, le soleil dissipe. Tout le monde au culte car c'est dimanche. Je m'assieds sur un banc, en face du lac dont, ce matin, le brouillard cachait la rive opposée et qui prenait un aspect... de Mer du Nord. (Longtemps, je cherche en vain l'épithète de quatre syllabes qui conviendrait.) Volontiers j'habiterais à Neuchâtel, où le souvenir de Rousseau rôde encore, et où les enfants sont plus beaux que partout ailleurs (au-dessous de 16 ans, pas admis au cinéma). Le sol de la ville est si propre que je n'ose y jeter ma cigarette.

Toutes les pensées de ces gens qui circulent, un livre de « psaumes et cantiques » sous le bras, sont blanchies et repassées par le sermon qu'ils viennent d'entendre, bien rangées dans leur tête comme dans une armoire à

linge propre. (Je voudrais fouiller dans le tiroir d'en bas; j'ai la clef.) Des cloches sonnent. Est-ce l'heure d'un nouveau culte, ou du déjeuner? Les quais se vident.

Interview de Traz dans les *Nouvelles littéraires*. Il y a plaisir à voir Lefèvre s'y étaler de plus en plus, inventer de nouveaux auteurs. Lançons-nous mutuellement.

« Qu'est-ce que l'*acte gratuit*? » fait-il dire à de Traz. N'y a-t-il pas là une fausse profondeur? — Mais non; mais non, mon cher L.; il n'y a pas là de profondeur du tout. J'ai simplement voulu dire que l'*acte désintéressé* pouvait bien n'être pas toujours charitable; mais, ceci dit, libre à vous, avec La Rochefoucauld, de ne pas croire au désintéressement du tout. Je n'y crois peut-être pas non plus, mais prétends que les forces de l'être et son intime météorologie restent un peu plus compliquées que vous ne les faites d'ordinaire, et que ce que vous appelez les forces mauvaises ne sont pas toutes égocentriques. Voici qui est bien ridiculement dit; mais j'écris au courant de la plume, et me propose d'insister bientôt là-dessus — à propos de la curiosité peut-être; perdition de l'individu, mais sans laquelle aucun progrès ne serait possible.

Zurich. 5 Mai.

Certains pourrissent, et d'autres s'ossifient; tous vieillissent. Seule une grande ferveur intellectuelle triomphe de la fatigue et de la flétrissure du corps. Avec M. toute ma jeunesse est partie; je somnole en attendant son retour et perds mon temps comme s'il m'en restait beaucoup à perdre. Je dors trop, fume trop, digère mal et m'aperçois à peine du printemps. L'être s'abandonne quand il n'a plus à songer qu'à lui-même; je ne m'efforce que par amour, c'est-à-dire que pour autrui.

Ah! que revienne
Le temps où l'on s'éprenne!

6 Mai.

Déjeuné avec Strohl, que j'avais été retrouver à l'Université, où il me montre diverses collections de coquilles, de crustacés, de coraux, d'insectes — du plus grand intérêt; visite un peu gâtée, dans mon souvenir, par le besoin de faire montre de mes connaissances — mais c'est aussi pour encourager Strohl dont la conversation peut

devenir on ne peut plus exaltante. Il dit toujours exactement ce qui peut m'être de plus de profit, et je l'écoute inlassablement. Fâcheux que son étude sur moi soit d'expression si gauche ! — Il m'emmène déjeuner dans une petite salle du vieux Zurich, que parfume le souvenir de Got. Keller. Je tiens à régler ce repas ; mais, par gaucherie, « modestie », ladrerie, je laisse un pourboire insuffisant, dont le souvenir suffit à m'empoisonner tout le reste du jour.

Hier Strohl m'avait offert une admirable excursion en auto, dans une campagne extraordinairement fleurie : conversation ininterrompue, qui m'instruit plus que la lecture d'un tas de livres.

7 Mai.

Ce qui me fâche, c'est de ne parvenir point à comprendre pourquoi j'ai laissé un insuffisant pourboire. — Serait-ce parce que je sentais que Strohl me regardait ?

Oui, peut-être.

(Voir l'admirable mot d'Ubu roi à M^{me} Ubu : « Vous êtes bien laide aujourd'hui. Est-ce parce que nous avons du monde ? »)

Si je crois ou si je ne crois pas ?

Qu'est-ce que cela vous fait ?

Et qu'est-ce que cela me fait à moi-même ?

Il ne m'est pas plus possible de penser sincèrement votre credo, que de croire à la rotation du soleil autour de la terre. Mais j'ai connu, croyants, votre état. *Et ego*. Je sais que cette idée monstrueuse, plantée au cœur de notre esprit, par la gêne même qu'elle impose à chacune de nos pensées, nous amène à cet état pathétique dont peut profiter l'œuvre d'art. Et ce qui peut faire penser que l'art même est d'essence religieuse, ce qui peut faire croire au croyant que l'art et la puissance de création artistique sont une dépendance de la foi, ce n'est pas seulement le surcroît d'éloquence que doit l'artiste à sa croyance, c'est aussi le surcroît d'accueil de l'auditeur, du spectateur croyant, en face d'une œuvre d'art d'inspiration religieuse ; c'est la mystique communion entre l'artiste et le public, que seule cette croyance commune permet. On est de mêche. Les décors sont déjà posés, les instruments tout accordés, les larmes prêtes. Chacun se

sont du troupeau, de la famille; chacun, entre l'acteur et soi (l'auteur modestement s'efface), sent une connivence secrète.

— Ça me connaît.

Pour moi je veux une œuvre d'art où *rien ne soit accordé* par avance, devant laquelle chacun reste libre de protester.

Même les masques de l'Afrique centrale, les sculptures indigènes, sont le produit d'un sentiment religieux. La mentalité primitive est plus religieuse que la nôtre et le nègre, là-dessus, nous rend des points.

« Comment peuvent-ils *croire* à cela ? » vous dites-vous, vous qui croyez. Mon triste étonnement devant votre foi est de même nature que votre étonnement devant la leur.

Le palais de la foi... Vous y trouvez consolation, assurance et confort. Tout y est ménagé pour protéger votre paresse et garantir l'esprit contre l'effort.

« Nourri dans ce palais, j'en connais les détours. » (Même il en est de si charmants que j'en garde la nostalgie.) ... Il faut laisser trop de choses au vestiaire. J'abandonne volontiers ma bourse, mais non pas ma raison — ma raison d'être.

On y entre les yeux fermés; les yeux crevés. C'est bien ainsi qu'y rentre Œdipe.

Œdipe, ou le triomphe de la morale.

J'ai raconté la pièce à Martin du Gard.

J'aurais mieux fait de l'écrire.

Nous pataugeons dans l'à-peu-près.

Depuis longtemps, je n'ai plus rien éprouvé d'intensc. Même pas le dégoût de moi-même ou l'ennui.

8 Mai.

Non, non; ce n'est pas ma doctrine qui a tort. Les principes étaient bons; mais je ne les ai pas suivis.

Je me souviens d'avoir entendu Wilde me dire : « Ce n'est pas par excès d'individualisme que j'ai péché. Ma grande erreur, la faute que je ne puis me pardonner, c'est d'avoir, un jour, cessé de m'obstiner dans mon individualisme, cessé d'y croire pour écouter autrui, cessé de croire que j'avais raison de vivre ainsi, douté de moi. »

Vous incriminez mon éthique; j'accuse mon inconscience. Où j'eus tort, c'est quand j'ai cru que peut-être vous aviez raison.

Les meilleures de mes pensées ce furent celles de ma jeunesse, celles dont j'ai douté, par sympathie, dont je voudrais me ressaisir.

Ce que j'admire le plus, chez Valéry, c'est peut-être bien sa constance. Incapable de vraie sympathie, il n'a jamais laissé briser sa ligne, ne s'est jamais laissé distraire de soi par autrui.

Zurich. 9 Mai.

Ma logeuse — femme de 36 ans environ — travaille de 8 heures du matin à minuit. (Elle doit même arriver dès 7 h. 1/2 si elle veut bénéficier du breakfast des domestiques.) Un jour de repos par semaine (la loi l'exige, paraît-il) mais, par contre, un autre jour elle travaille de 4 heures du matin à minuit. (Dans quelques jours, pour une semaine, ses heures seront de 4 1/2 à 9.) Deux heures de repos par jour, qu'elle occupe à faire les chambres (son logis est à 10 minutes de la station). Et une demi-heure dans le courant de la journée pour souffler, s'asseoir, se laver.

Elle fait ce métier depuis cinq ans, mais déclare qu'elle n'en peut plus. Pourtant, elle compte continuer encore jusqu'au printemps prochain — si elle ne tombe pas malade.

Les employés de restaurant ne sont pas payés, mais avec les « bonnes-mains » se font d'assez jolies journées.

Ajoutons à ce travail de cette pauvre excellente femme, le blanchissage du linge — du sien et de celui de son fils de 19 ans, apprenti pâtissier à Genève, qui ne gagne encore que 100 francs par mois.

Je n'ai inscrit ici aucun chiffre dont elle ne m'ait certifié l'exactitude — et que je n'aie pu contrôler, car chaque nuit je l'entends rentrer à minuit et quart — et partir vers 7 h. 1/4 du matin. J'ai proposé de faire mon lit, mais j'ai vu que cela la désobligeait, et qu'elle trouve certain contentement à nettoyer et ranger elle-même les quatre pièces dont elle dispose.

J'apprends par le Dr Fischer, qui occupait avant moi ces deux chambres et avec qui j'ai dîné à Lucerne hier

soir — qu'elle avait épousé, par pitié, un aveugle. Cet homme, peu honnête, lui avait caché qu'il était criblé de dettes, et les huissiers, par saisies successives, lui avaient pris tous les meubles de sa première installation. A la suite de quoi elle avait divorcé.

On n'imagine pas créature plus douce, plus obligeante, plus patiente, plus sereinement résignée. « Il le faut bien. » C'est tout ce qu'elle trouve à dire quand elle parle de sa servitude.

Rentrés seulement à minuit d'une admirable course en auto; nous avons gagné Engelberg, par Lucerne, et poussé dans la vallée aussi loin que l'auto put aller (en contravention).

J'ai pris à cette longue course de treize heures, le plaisir le plus vif; mais un peu éreintant. Dîné aux environs de Lucerne, au bord du lac, avec le Dr Fischer et mes compagnons d'auto.

10 Mai.

Dernier jour à Zurich. Hier, j'avais été rejoindre Strohl à l'Université. Seconde visite, avec lui, aux galeries de zoologie. On n'imagine pas meilleur cicerone; ni plus intéressé lui-même, plus exalté par l'intérêt qu'il voit que je prends à tout ce qu'il me montre. La visite dure près de deux heures; mais les galeries sont fraîches; je suis légèrement vêtu, sans manteau...

— Voulez-vous que je coure vous le chercher?...

— Vous plaisantez! Non certes; mais je crains de prendre froid en m'attardant ici, comme je le souhaiterais.

Bref, nous sortons et je me mets à courir sitôt après l'avoir quitté. Il est 7 heures.

A 9 h. 1/2, voici Strohl qui revient de Zollikon tout exprès pour savoir si je ne me suis pas enrhumé. Il apporte de quoi faire un grog: rhum, sucre, presse-citron — et antipyrine.

Je le soupçonne d'avoir, l'autre jour (6 mai), fait exprès de laisser son parapluie dans cette petite taverne où nous avions déjeuné. Il avait sans doute remarqué l'insuffisance du pourboire que je laissais et voulait se réserver un prétexte pour retourner là-bas sitôt après et donner, en arrière de moi, une « bonne-main » supplémentaire. Extraordinaire raffinement de délicatesse, de discrétion et de bonté.

Non pas : *le Nouvel Œdipe* — mais bien : *la Conversion d'Œdipe*.

Le titre me paraît excellent.

Nombre de fumeurs d'opium et de cocaïnomanes, à Zurich. Certains, m'affirme Rychner, commencent à se piquer dans les dernières classes du Gymnasium, c'est-à-dire dès la seizième ou dix-septième année. Il en connaît personnellement un que les professeurs surprisent en train de jouer de la seringue au cours d'un examen de fin d'année (analogue à notre bachot). Mis au pied du mur, il confessa qu'il avait pris cette habitude en classe.

« Vous ne pensez pourtant pas qu'on puisse supporter l'ennui des cours de X. sans piqûres », ajoutait-il en riant.

Bâle. 11 Mai.

Exposition rétrospective de Böcklin. A faire croire qu'il n'y a de véritable école et tradition de peinture (de nos jours, et depuis longtemps) qu'en France. C'est à Paris que viennent aujourd'hui se *renseigner* les seuls peintres étrangers de valeur. Böcklin ne vaut guère que par ses intentions. L'enfer de l'art en est pavé. Rien ne distingue certaines de ses toiles des plus vulgaires croûtes, que certaine assurance qui en impose, et qui joue la *maestria*. Quelle vulgarité ! Quelle présomption ! Pauvreté du dessin. Outrecuidance de la couleur.

Heidelberg. 12 Mai.

La partie est perdue, que je ne pouvais gagner qu'avec elle. Inconfiance de sa part, et présomption de la mienne. Rien ne sert de récriminer, ni de regretter même. Ce qui n'est pas, c'est ce qui ne pouvait pas être. Qui se dirige vers l'inconnu, doit consentir à s'aventurer seul. Créuse, Eurydice, Ariane, toujours une femme s'attarde, s'inquiète, craint de lâcher prise et de voir se rompre le fil qui la rattache à son passé. Elle tire en arrière Thésée, et fait se retourner Orphée. Elle a peur.

Une à une je ressaisis chaque pensée de ma jeunesse.

L'illogisme irrite. Trop de logique ennuie. La vie échappe à la logique, et tout ce que la seule logique construit reste artificiel et contraint. *Donc* est un mot que doit ignorer le poète, et qui n'existe que dans l'esprit.

Conversations « infinies », avec Ernst Robert Curtius. Je me sens souvent plus près de lui que peut-être d'aucun autre; et non seulement je ne suis pas gêné par notre diversité d'origine, mais ma pensée trouve un encouragement dans cette diversité même. Elle me semble plus authentique, plus valable, lorsqu'au contact de la sienne je me persuade qu'il n'était pas besoin de telle culture particulière pour la produire et que, partis tous deux de lieux si différents, nous nous retrouvons sur tant de points. Enfin je trouve en lui, dans son regard, dans le ton de sa voix, dans ses gestes, une douceur, une aménité, une bonté comme évangéliques à quoi répond de plus en plus ma confiance.

J'acquiesce toujours aux critiques sans haine; et, dans la défense personnelle, toujours quelque chose d'intéressé me déplaît. Mais je ne peux souscrire à ce que dit Charles Du Bos que je cède, dans *Numquid et tu...*?, à la tentation de tirer à moi l'Évangile. Sans cesse, au contraire, j'y fournis des armes contre moi-même, et c'est souvent ce qui me condamne que je considère, et avec le plus d'insistance. Pourquoi, sinon, eussé-je été rechercher le sens secret de la parole : « Quiconque ne se charge pas de sa croix ...*et me suit*. » — sinon précisément *contre* moi.

Conquérir sa joie vaut mieux que de s'abandonner à la tristesse.

Besoin d'affirmer ceci, après lecture des « Notes en marge des *Voyageurs traqués* », de Montherlant — qui précisément m'avise de son retour et dit souhaiter de me revoir :

L'orgueil et l'ennui sont les deux plus authentiques produits de l'enfer. J'ai tout fait pour me défendre d'eux et n'ai pas toujours réussi à les maintenir à distance. Ce sont les deux grands ressorts du romantisme. Il est toujours plus facile d'y céder que de triompher d'eux, et l'on n'y parvient pas sans quelque ruse. Il importe de savoir préférer parfois être dupe, de se prêter à l'illusion, et le plus habile, ici, n'est sans doute pas celui « à qui on ne la fait pas », mais qui tout au contraire se prête au jeu, soucieux avant tout de préserver sa joie.

Mais non; je ne veux point d'une félicité que peut

flétrir la clairvoyance. Il faut savoir retrouver le bonheur *par delà*. Acceptation; confiance; sérénité : vertus de vieillard. L'âge de la lutte avec l'ange est passé.

Cuerville. Juin.

Ils parlent d'édifier un système. Construction artificielle d'où la vie aussitôt se retire. *Mon* système, je le laisse lentement et naturellement se former. Ce qui échappe à la logique est le plus précieux de nous-même, et l'on ne peut extraire d'un syllogisme rien que l'esprit d'avance n'y ait mis. Je laisse sans violence les propositions les plus antagonistes de ma nature peu à peu s'accorder. Supprimer en soi le dialogue, c'est proprement arrêter le développement de la vie. Tout aboutit à l'harmonie. Plus sauvage et plus persistante avait été la discordance, plus large est l'épanouissement de l'accord.

Il est aussi naturel à celui qui emprunte à autrui sa pensée d'en cacher la source, qu'à celui qui retrouve en autrui sa pensée, de proclamer cette rencontre.

Les artistes les plus originaux ne sont pas nécessairement les plus incultes.

Si rare et si hardie que soit une pensée, il ne se peut qu'elle ne s'apparente à quelque autre; et plus grande est la solitude d'un artiste dans son époque, plus vive et plus féconde est sa joie à se retrouver dans le passé des parents.

La jeunesse m'attire, et plus encore que la beauté. Une certaine fraîcheur, une innocence, dont on voudrait se ressaisir...

3 *Juillet.*

Ce matin, depuis le réveil (beaucoup trop tôt), mon cerveau, malgré moi, fabrique des phrases. Certaines sont pimpantes, mais ne signifient rien. Il en est que je ne voudrais point laisser perdre, que je tâche d'apprendre par cœur, de retenir; et c'en est fait du sommeil.

Dieu de Dieu ! comme tout se complique. Lignes dans tous les sens; et pas de direction. Plus moyen de savoir que croire, que penser !...

Cuerville.

Torpeur malative. Les contractions et douleurs de

l'œsophage (?) deviennent presque continues et insupportables. Je me réfugie dans le sommeil comme un enfant boudeur qui se retire du jeu.

Relu *la Jeune Parque*. Malgré quelques mouvements adorables que le seul artifice ne saurait inventer et où Valéry se révèle vraiment musicien, je ne puis préférer ce long poème à certains autres, plus récents et plus courts, de *Charmes*. Pas encore assez détaché de Mallarmé; piétinement sur place; abus du retour sur soi, du repli...

Un travail de Claparède sur Bonnet, que m'a envoyé Jean Strohl. J'y retrouve nombre de pensées que, parallèlement à celles de *Corydon*, la simple observation des animaux avait fait naître (sur l'amour maternel en particulier). Les mieux portantes de ces pensées ne sont jamais celles que l'on trouve, à la manière de Gourmont, dans les livres et qui toujours se ressentent un peu de leur origine verbale. — Le récit d'une observation, si fidèle et impartial et détaillé qu'il puisse être, ne vaut jamais le fait lui-même que peut-être j'eusse observé différemment et pour une instruction différente. Au vrai naturaliste, la connaissance livresque ne peut suffire; il n'a que faire des interprètes; il comprend à demi-mot le langage de la nature, et l'interroge directement.

Cuverville. 18 Juillet.

Exaspéré par cette relation de voyage (deuxième partie) dont je ne veux, ni ne peux me distraire, qui m'accapare et retient toutes mes pensées. Je tâche de pousser jusqu'au bout la lecture des *Données immédiates*; j'ai bien du mal...

Peira-Cava. Août.

« Je suis bien loin d'abonder dans mon sens. »

(M^{me} DE SÉVIGNÉ, 15 janvier 1690.)

Je lis dans Proust (*N. R. F.*, août, p. 225) :

« ... ce n'était qu'hors de sa présence » — que je considère comme une faute déplorable; mais je ne puis tenir pour faute l'emploi de « réaliser » dans cette phrase (p. 227) :

« Et d'ailleurs n'était-ce pas pour m'occuper d'eux que

je vivais loin de ceux qui se plaindraient de ne pas me voir, pour m'occuper d'eux plus à fond que je n'aurais pu le faire avec eux, pour chercher à les révéler à eux-mêmes, à les *réaliser*. » Il semble que Proust, en dessinant ainsi les contours du mot, ait eu souci de préparer un exemple pour un Littré futur.

Réaliser — rendre réel. En dépit de tous les Souday j'oserais écrire : « Oui, j'ai pris le deuil, il est vrai; mais, ce deuil, je ne le réalise pas en mon cœur. »

Le mot vivra; il exprime, et fort bien, une idée dont il semble aussitôt qu'on ne puisse pas plus se passer que de ce mot qui la crée.

10 Août.

... Capable de toutes les perfidies et de toutes les gentilleses, celles-ci ne venant que pour préparer ou pour faire excuser celles-là, M. ne se reproche pas d'avoir mal agi, mais de « n'avoir pas su s'y prendre ».

11 Août.

C'est une erreur de prétendre n'écrire que du très important, dans un *Journal*. Là n'est pas sa raison d'être. Je veux y écrire ce soir ce que j'y écrirais si je l'avais tenu au pair ces jours derniers

Grande fatigue de cœur, hier et surtout aujourd'hui. Rien fait qui vaille.

Le matin écrit quelques lettres; lu avec Élisabeth Van Rysselberghe le début du XII^e chant du *Purgatoire*, que j'achève seul un peu plus tard. Comment ai-je pu délaissier Dante si longtemps? — (J'aime l'application d'Élisabeth, et sa patience, et son horreur de l'à-peu-près.) Le soir un chapitre du *Grüne Heinrich*. Mais je me sens sans vigueur, sans vertu.

13 Août.

Je me traîne tout le long du jour. — Que de fois n'ai-je pas écrit déjà cette phrase! Pourtant, ce matin, assez bon travail. M. m'aide beaucoup; et je me laisse aider lâchement, prêt à accueillir toutes les idées, toutes les phrases qu'on me propose. Je m'étonne de pouvoir différer à ce point de moi-même.

Je ne puis cesser de penser à ce travail sur les Grandes Compagnies, et, tant que je ne l'aurai pas achevé, je ne me sentirai pas m'appartenir. Que tout me paraît difficile!

J'avance pas à pas, peinant, à court de souffle, de joie, de ferveur. Se peut-il que rien de bon naisse d'une pareille contention de tout l'être ? Mais je ne veux, je ne peux, lâcher prise. Il me semble que je n'en verrai jamais la fin. Et tout le long du jour je me répète : *Il faut que cela soit fait*, et cela ne sera pas fait par un autre.

Tbéoule. 18 Août.

Ennui sans nom; dégoût de tout et de tous. Le travail seul peut me tirer de ce marais où je m'enlise... J'ai achevé avant-hier, avec l'aide de M., l'article sur les Grandes Compagnies. Ce soir j'en relis les premières pages avec dégoût. Je n'ai jamais rien écrit de plus informe. Tout sera à reprendre; mais plus tard, quand je serai moins fatigué et après que j'aurai perdu cela de vue quelque temps.

Tout ce que j'ai écrit de mieux a été bien écrit tout de suite, sans peine, fatigue ni ennui.

Mon *écœurement* d'aujourd'hui est peut-être d'origine sentimentale et me vient de l'inquiétude que me donne M..

19 Août.

Je regrette de n'avoir pas apporté plus de réserves à l'étude de Thibaudet sur moi, dans la *Revue de Paris*. Il m'est toujours si désagréable de protester, de regimber et de paraître me défendre, que, dans la lettre que je lui écrivais, je ne relevais guère que cette effarante imputation de « haine » à l'égard de mon pauvre oncle Charles — qui risquait de blesser celui-ci cruellement — et qui, de toute manière, était assimilable à une émission de billets faux, tant elle trouvait peu de crédit et d'assentiment dans mon cœur.

Les pages que Thibaudet, en réponse à mes objections, a réécrites, c'est-à-dire celles du début, sont sensiblement meilleures que les suivantes, trop précipitamment écrites en même temps que pensées, et où il fait preuve de plus d'ingéniosité que d'intelligence et de compréhension véritable. Non certes que cette intelligence lui manque; mais tout le long de cette longue étude il l'occupe bien plus à s'opposer à moi pour défendre Barrès, qu'à me comprendre. C'est toujours en fonction de Barrès qu'il me juge, et que, partant, il me condamne, ou du moins qu'il me désapprouve.

Personnages vus de l'extérieur; c'est ce qu'ils appellent la peinture objective.

Il dit : « *En cherchant*, j'ai trouvé. »

Excellent; on n'inventerait pas cela.

Mais d'un comique trop subtil, extrêmement difficile à faire valoir. Jamais un « savant » n'aurait dit cela — qui, pour lui, va sans dire. Mais pour Eugène Rouart il ne va pas sans dire du tout; le « en cherchant » revient à dire : « en cherchant chez les autres », et la phrase naturelle serait : « J'ai trouvé chez X., la dernière fois que j'ai été le voir, un curieux système d'arrosage que... »

Il dit, avec un grand élan : « Mais, mon cher, le mensonge est une chose absolument sacrée... »

J. — Ton mari est rentré ?

V. — Jean, je ne supporte pas que tu parles comme ça de ton père...

Excellent début de scène, difficile à continuer.

Je ne supporte plus la société que de ceux près de qui je puis me taire et qui, si je me tais, ne se croient pas tenus de parler. Il est bien rare que ce qu'ils me disent me paraisse valoir cette pensée que j'avais, que leur voix met en fuite, et que je ne puis plus, ensuite, rattraper. L'épingle que Stendhal piquait à son veston pour obtenir de ses compagnons le silence, je l'enlèverais rarement. C'était le charme de ces longues journées de cheminement à travers la brousse, au Congo; je pouvais cultiver durant des heures une même et tranquille pensée, la laisser développer en moi toutes ses branches; je doute si même le poêle de Descartes eût été plus propice que le tipoye et que la marche. La culture en poêle tient toujours un peu du forçage; je ne perdais jamais le sentiment du monde extérieur, du réel, que je veux prendre mon parti d'habiter.

Rencontré sur le boulevard Drieu la Rochelle. Comme il m'annonce qu'il va se marier dans cinq jours, je crois décent de l'emmener prendre un verre de porto dans un bar.

« Oui, me dit-il; c'est une expérience que je veux faire. Je veux savoir si je pourrai tenir. Jusqu'à présent je n'ai jamais pu pousser une amitié ou un amour plus de six mois. »

Tous ces jeunes gens sont effroyablement occupés d'eux-mêmes. Ils ne savent jamais se quitter. Barrès fut leur très mauvais maître; son enseignement aboutit au désespoir, à l'ennui. C'est pour y échapper que nombre d'entre eux, ensuite, se précipitent, tête baissée, dans le catholicisme, comme il s'est jeté, lui, dans la politique. On jugera tout cela bien sévèrement dans vingt ans.

1^{er} Octobre.

Maurois parle de Wilde avec élégance; les mots de lui qu'il cite sont bien choisis; mais cette petite étude, très « conférence pour dames », me laisse insatisfait. On sent qu'il ne possède pas son sujet. La « figure in the carpet » lui échappe; ou feint-il de ne pas la voir? Je crois parfaitement faux ce qu'il répète après tant d'autres, ou ce qu'il laisse entendre : que les mœurs de Wilde sont une dépendance de son esthétisme, et qu'il ne fit que pousser jusque dans ses mœurs son amour de l'artificiel. Je crois tout au contraire que cet esthétisme d'emprunt n'était pour lui qu'un revêtement ingénieux pour cacher en révélant à demi ce qu'il ne pouvait laisser voir au grand jour; pour excuser, prétexter, et même motiver en apparence; mais que cette motivation même n'est qu'une feinte. Ici, comme presque toujours, et parfois à l'insu même de l'artiste, c'est le secret du profond de sa chair qui dicte, inspire et décide.

Éclairées sous ce jour et, pour ainsi dire, par en dessous, les pièces de Wilde laissent apparaître, à côté des mots de parade scintillants comme des bijoux faux, quantité de phrases bizarrement révélatrices et d'un intérêt psychologique puissant. C'est pour ces dernières que Wilde écrivit toute la pièce, n'en doutez point.

Chercher à faire entendre de quelques-uns ce que l'on a intérêt à cacher à tous. Pour moi j'ai toujours préféré la franchise. Mais Wilde prit le parti de faire du mensonge une œuvre d'art. Rien n'est plus spécieux, plus tentant, plus flatteur, que de voir dans l'œuvre d'art un mensonge et, réciproquement, de considérer le mensonge comme une œuvre d'art. C'est là ce qui lui faisait dire : « N'employez jamais *je*. » Le *je* du visage même de l'art de Wilde tenait du masque, tenait au masque. Mais jamais il n'a voulu dire par là : soyez « objectif ». Toujours il s'arrangeait de manière que le lecteur averti pût soulever

le masque et entrevoir, sous le masque, le vrai visage (que Wilde avait de si bonnes raisons de cacher). Cette hypocrisie artiste lui a été comme imposée par le sentiment, qu'il avait très vif, des convenances; et par celui de la protection personnelle. De même, du reste, pour Proust, ce grand maître en dissimulation.

Combien n'est-il pas plus flatteur de voir un critique, par rancune ou dépit, se forcer au dénigrement, que, par camaraderie, à l'indulgence.

2 Octobre.

Prendre l'habitude de cueillir, aussitôt qu'elle se forme, l'idée; et de ne plus la laisser mûrir trop longtemps sur la branche. Certaines, à ce régime, sont devenues blettes. Quand le cerveau qui les porte est mûr lui-même, tous ses fruits sont bons à cueillir.

Hier, burlesque effort d'allumage du calorifère. Pas de montre. Seul à la Villa. Je me suis levé beaucoup trop tôt (comme toujours). On y voit à peine. Je descends à la cave avec une bougie et perds un temps énorme à chercher du petit bois, des bûches et les instruments que les fumistes, qui sont venus après mon dernier départ, ont déplacés. Le feu prend, mais sans flamme et répand une telle fumée que, le visage ruisselant de larmes, aveuglé, asphyxié, j'ai peine à atteindre une petite fenêtre, puis une autre, organisant un courant d'air. J'allume force journaux pour amorcer la flamme. Mais sans doute la trappe est fermée. A tâtons et m'emplissant de suie, je fais jouer la chaîne, basculer la trappe et ne m'aperçois qu'alors de l'absence du tuyau de tirage. Les fumistes l'ont enlevé pour le réparer. M. me l'avait écrit; je l'avais oublié.

Je n'éprouve aucun plaisir à écrire ces choses et ne le fais qu'en me forçant, pour m'exercer.

M. est arrivé, hier, retour de Londres, vers 11 heures, plus vivant, plus confiant, plus exquis que jamais. Dîné avec lui, Yves, et Rosenberg que j'avais été retrouver chez les Marcel. P. vient nous rejoindre en auto et nous emmène au cinéma des Ursulines, où l'on présente un nouveau film assez réussi, de Cavalcanti, et un préten-

tieux drame allemand, plein d'intentions poétiques, psychologiques, philosophiques, exténuant.

Ce matin, parti d'assez bonne heure après quelques exercices au piano. Une auto m'a mené au Ministère des Colonies, où j'ai eu la chance de trouver le sympathique Besson, ami de Coppet. Il me dit qu'à la Conférence internationale de Genève où l'on discutait les clauses possibles d'un règlement pour le travail indigène, mon livre, seul document pour la question de la main-d'œuvre au Congo, a servi de point d'appui pour la discussion, ainsi qu'en témoigne le rapport au Ministre qu'il m'a lu. Passé à la N. R. F. prendre mon courrier; à la Société Générale pour prendre de l'argent et en faire envoyer à É.; puis chez Crès pour lui apporter une feuille manuscrite à reproduire en tête de sa réimpression de mon *Dostoïevsky*; puis à la Maison Crès, rue Hautefeuille, pour une réimpression illustrée d'*Amyntas*; puis au *Mercur*, où j'ai plaisir à rencontrer Duhamel que je n'avais pas revu depuis mon retour du Congo. Conversation très cordiale. Je retourne à la N. R. F. soumettre divers projets à Gallimard; puis, à la Librairie, prendre de Roland Saucier divers renseignements. J'étais, entre temps, passé sous l'Odéon, où j'espérais trouver les *Goyescas* ou l'*Iberia* d'Albeniz que je voulais offrir à Rosenberg; mais n'ai pu trouver l'un ni l'autre.

Amusement de voir la devanture de Rasmussen, boulevard Saint-Germain, uniquement emplie de mes livres et des photographies de M.. Au centre de l'étalage, une grande carte du Congo avec le tracé de notre itinéraire. Déjeuné chez P.. Reparti presque sitôt après.

Été rue Drouot, bureau Flammarion, m'informer de la date de sortie de l'*Immoraliste*. A la banque M., m'informer auprès d'E. G. de ma « situation » chez les L.. Même chose chez V.. Puis chez les L., pour prendre mes clefs, ma montre et le courrier que V. a rapportés de Cuverville. Puis chez Perret m'informer de l'état des travaux de la rue Vaneau (où j'étais également passé ce matin). Rentré pour téléphoner à Thiébaud que je comptais sur de nouvelles épreuves de la *Revue de Paris*. Enfin pu étudier mon piano une pleine heure. Revu les *Préludes* en ré dièze mineur du premier cahier, en si majeur du second, la fin de la *Fugue* (partie en doubles croches) en si mineur du second, et poussé le *Prélude* en fa dièze

majeur que je ne sais pas encore tout entier par cœur.

J'écris ceci tout en dinant et vais passer chez les D. avant de rentrer. Tout en marchant, tantôt, je lisais l'étude de Lalou qui doit servir de préface à mon *Dostoïevsky* et que Em. vient de me renvoyer de Cuverville.

J'écris ceci tout en détail : Spécimen d'une « journée à Paris ». D'où mon désir de repartir.

Le meilleur moyen pour amener autrui à « partager » votre conviction, n'est pas toujours de proclamer celle-ci.

5 Octobre.

Comment faire passer dans un roman cette impression ressentie en entrant chez les D. l'autre soir ? Il y faudrait d'abord la lente peinture d'un être jeune, bon, intelligent, capable souvent du meilleur, mais malhabile à se faire aimer, ou plutôt ne le cherchant guère, par misanthropie, dédain, fierté; courageux, mais craintif devant la vie; plein de retraits, et paraissant, même en plein jour, couvert d'ombre; capable de résolution, mais sans élan suffisant pour se produire; accablé déjà par les soucis mesquins.

Quand j'entre, après-dîner, dans leur petit salon, il fume sa pipe auprès d'un gramophone qu'il fait marcher sans doute non tant pour lui que pour divertir sa jeune femme et sa belle-sœur; celle-ci vit avec eux pour aider aux soins du ménage; tous trois sont dans cette pièce où il rentre, après le travail du jour. C'est le seul temps qu'il ait à lui. Et ce temps même, où il pourrait se ressaisir, le voici tout accaparé par la famille. Pour vivre de plain-pied avec les « siens », il descend de lui-même, se met à cette médiocre hauteur. Pourrait-il, avec plus de ressources d'argent, s'isoler davantage ? Je ne crois pas. Je crois qu'il ne le chercherait pas. Ces heures du soir, il les doit à sa jeune femme, qu'il n'a pas vue de tout le jour. Il sent la médiocrité l'envahir; mais qu'y faire ? Il ne lutte plus; se sacrifie, replie au fond de lui ses ambitions, ses rêves, ses espoirs, tout ce qui compromettrait cette félicité ménagère. — Le chapitre s'intitulerait :

BONHEUR CONJUGAL

Et tibi magna satis...

Et pas d'issue possible; pas d'évasion qui ne paraisse lâche, égoïste, impie... à l'être faible.

9 Octobre.

A Cuverville de nouveau. Arrivé hier par le train du soir, après une très rassurante visite au Dr A. qui me fait part du résultat de l'examen radiographique auquel je me suis soumis il y a quatre jours. Ces spasmes de l'œsophage, dont je souffrais à mon dernier séjour à Cuverville, n'ont pas la terrible cause organique que j'avais pu craindre. Dus sans doute à des réflexes désordonnés qu'occasionne l'hypertrophie du foie. Et sans doute les insomnies de ces derniers temps n'ont pas elles-mêmes d'autre cause.

Une assez bonne nuit, et, ce matin, au réveil, temps splendide. Un ciel comme on n'en avait pas vu de tout l'été.

J'ai eu soin de laisser à Paris tous les dossiers relatifs au Congo, *to get rid of it, at last*. (Mon article sur les Grandes Compagnies doit paraître dans quelques jours à la *Revue de Paris*.) Plus encombré de projets que jamais.

Achévé d'apprendre le *Prélude* en fa dièze majeur du second cahier.

Ces derniers jours, à Paris, j'eusse écrit des pages excellentes, si seulement le temps ne m'eût manqué. A quel point je peux être dérangé par « les autres », c'est ce que ceux-ci ne sauront jamais.

Ne pas poser devant soi-même. *Id est* : ne pas affecter les qualités et les vertus que l'on souhaiterait d'avoir mais que l'on n'a pas.

Mais l'être humain est si extraordinairement perfectible (Amiel eût écrit d'abord : malléable, modifiable, etc.) — que souvent l'on devient ce que l'on souhaite d'être, et l'on finit par éprouver vraiment le sentiment que d'abord l'on feint d'éprouver, si toutefois, l'on ne joue pas cette comédie pour les autres. Et combien de gens, pour s'être crus dévots ou amoureux, sont devenus bientôt des dévots ou des amoureux sincères. Combien, par contre, en doutant de leurs sentiments, ont empêché ceux-ci d'éclore. Il n'est pas mauvais, parfois, de se faire crédit à soi-même. Il est presque toujours bon de faire crédit à autrui, car le crédit qu'il voit que l'on accorde à

telle vertu, l'engage et l'encourage à assumer ce qu'il n'eût pu maintenir en lui, réduit à ses seules forces. Certains êtres ne se maintiennent vertueux que pour ressembler à l'opinion qu'ils savent ou espèrent que l'on a d'eux. Rien ne peut être plus préjudiciable, pour certains, que la recherche de la sincérité, qui les porte à mettre en doute leurs sentiments souvent les meilleurs, à ne se croire assurés que du pire. Je ne suis jamais; je deviens. Je deviens celui que je crois (ou que *vous* croyez) que je suis. Il y a dans chaque être humain un petit peu d'irrésistible et beaucoup de comme il plaira. Et même la part d'irrésistible peut être réduite.

(Il est plus facile de penser ceci à 58 ans, qu'à 20 ans.)

S'il est encore chimérique à 60 ans, de croire que l'on se connaît bien, il est dangereux, à 20 ans, de chercher à bien se connaître.

Mon désir, sans doute, est sincère; mais mon désir de le vaincre ne l'est pas moins. L'important n'est pas là, et peu me chaut de supputer l'authenticité de l'un ou de l'autre. L'important c'est de savoir si j'ai raison de chercher à triompher de ce désir, si c'est par peur ou par vertu que je lutte, par peur des autres ou de moi; etc., etc.. Questions, du reste, que je ne me pose plus jamais. Le romancier qui fait son héros se demander tout cela tour à tour n'est pas dans le vrai; ou bien son héros n'est qu'un pleutre. Toutes ces questions, on commence d'instinct par les résoudre; on ne se les pose qu'ensuite et seulement si l'on est ergoteur. Elles ne précèdent pas si souvent l'action qu'elles ne la remplacent.

La phrase qui commence par : « Je me connais... » finit toujours en négative. « Je me connais : je ne... pas. »

11 Octobre.

Temps splendide, projection de ma sérénité intérieure. Lu le sermon sur le « Mauvais riche » — ou « Impénitence finale ». Du Herrick.

Poussé un peu plus loin mon nouveau roman, pour lequel je n'ai pas encore trouvé de titre.

12 Octobre.

Tout est prêt pour le travail; j'ai fait hier place nette pour m'y mettre dès le lever; mais voici le courrier :

pas moins de quinze lettres; et encore j'en ai laissé quatre sur ma cheminée, qui, depuis mon retour ici, attendent une réponse.

De Paris j'écris que je pars pour Cuverville; de Cuverville, que je rentre prochainement à Paris...

13 Octobre.

Je laisse pour un temps Bach et Chopin, ou du moins leur étude exclusive, et reprends avec le plus grand profit le Menuet de la Symphonie en fa majeur (Beethoven-Liszt). Sérénité souriante et tendre; équilibre dans la puissance; possession de soi; perfection. Et les Concertos de Mozart (Hummel.)

Quel que soit le morceau, mon seul moyen de le travailler, c'est de l'apprendre par cœur.

Perdu un temps énorme auprès de l'appareil de T. S. F. que J. a installé dans la salle à manger. Je songe à la phrase de La Fontaine, que j'ai copiée (dans *Psyché*, je crois) :

Si un luth jouait tout seul, il me ferait fuir, moi qui aime extrêmement la musique.

Relu *le Curé de Tours*.

15 Octobre.

Fort amusé de trouver, en note à la III^e *Lettre de la Montagne* — et de Rousseau lui-même :

Quelqu'un ayant objecté que Jésus-Christ avait assisté aux noces de Cana, et qu'il avait même daigné y faire son premier miracle pour prolonger la gaieté du festin, le curé, un peu embarrassé, répondit en grondant : « Ce n'est pas ce qu'il fit de mieux. »

Mot charmant, mais que l'on m'avait rapporté comme de Barbey d'Aurevilly et dit au sujet du pardon à la femme adultère. Il est bien mieux ainsi.

16 Octobre.

Le « bon sens ». Un de ces mots commodes, qui ne cachent que ce que l'on veut bien y cacher. Et pourtant, je sais fort bien ce que j'entends par ce mot. Le « bon sens » consiste à ne se laisser point éblouir par un sentiment ou une idée, si excellents puissent-ils être, jusqu'à perdre de vue tout le reste. Ne jamais *isoler* arbitrairement ou complaisamment rien, ni soi-même.

Il reste extraordinaire et presque incompréhensible que

Descartes estimât le bon sens « la chose du monde la mieux partagée » et « naturellement égale à tous les hommes ». Je la tiens tout au contraire pour une qualité des plus rares... ou c'est que je comprends mal Descartes.

18 Octobre.

Combien de gens ne nous paraissent attachants que parce qu'ils sont douloureux ! L'amour pour les pauvres vit de cette illusion, et pour les malades ; il me semble que le christianisme (je n'ai pas dit : le Christ) spéculé un peu trop là-dessus.

20 Octobre.

Ma grand'mère Rondeaux, de même, avait réservé pour la fin le meilleur de ce qu'elle avait à dire, les suprêmes instructions et recommandations qu'elle souhaitait faire à ses enfants. Quand elle sentit que l'heure solennelle approchait, elle les rassembla tous autour d'elle, mais à ce moment fut prise d'une paralysie de la langue et ne put, au lieu d'un discours sublime, que proférer un immense cri. Un cri si fort, me disait Albert, en me racontant ce souvenir, qu'on l'entendit jusqu'au fond du jardin. Ceci se passait à la Mivoie.

C'est peut-être là ce qui m'attend si je tarde trop.

Je ne puis me satisfaire du nihilisme absolu de Roger Martin du Gard. Je ne m'en écarte pas, ne le repousse pas, mais prétends passer outre, le traverser. C'est par delà, que je veux reconstruire. Il me paraît monstrueux que l'homme ait besoin de l'idée de Dieu pour se sentir d'aplomb sur terre ; qu'il soit forcé de consentir à des absurdités pour édifier quoi que ce soit de solide ; qu'il se reconnaisse incapable d'exiger de lui-même ce qu'obtenaient artificiellement de lui des convictions religieuses, de sorte qu'il laisse aller tout à néant sitôt qu'on dépeuple son ciel.

Ce que peut faire de mieux Sisyphe, c'est de laisser son rocher tranquille et de grimper dessus pour « dominer la situation ». Mais, pour cela, encore faut-il que le rocher soit de bonne qualité. Combien de ces jeunes écrivains, qui se contorsionnent, ne roulent qu'un rocher de carton, ou n'ont à soulever qu'une bibliothèque.

Cette image de Sisyphe est très bonne, mais je crois

l'avoir déjà employée. Tant pis. Mieux vaut l'employer deux fois que de la laisser perdre.

23 Octobre.

Toutes les pensées qu'alimentait naguère le désir, toutes les inquiétudes qu'il soulevait, ah ! qu'il devient difficile de les comprendre, alors que la source de la convoitise tarit. Et comment s'étonner dès lors de l'intransigeance de ceux qui n'ont jamais été menés par le désir ?... Il semble, l'âge venant, qu'on se soit surfait quelque peu ses exigences et l'on s'étonne de voir de plus jeunes que soi s'en laisser tourmenter encore. Les vagues retombent lorsque le vent ne souffle plus ; tout l'océan s'endort pour pouvoir refléter le ciel. Savoir souhaiter l'inévitable, toute la sagesse est là. Toute la sagesse du vieillard.

Dans les fautes qui émaillent, hélas ! mes ouvrages, il faut distinguer celles du prote dont je ne suis en rien responsable : « préexcellence », pour « précellence », « vilence » pour « vilenie » (dans *Antoine et Cléopâtre*). Etc., etc..

Celles, dont je m'accuse et m'excuse, fautes d'ignorance, de négligence, d'étourderie. Mais il est certaines hardiesses, certains tours que je maintiens, en dépit des puristes ou des cuistres ; certaines « fautes » qui ne sont pas fautes à mes yeux, ou qui sont fautes conscientes et volontaires (il est piquant que H. B. ne trouve à me reprocher précisément que ces dernières) — « distingue s'approcher sa mère », dans *l'Enfant Prodigue* — souvenir de l'admirable vers de Chénier :

Sur l'arène immobile il l'admire couler

— et, après plusieurs noms, sujets d'un verbe, l'accord du verbe seulement avec le dernier de ceux-ci — dont maints exemples chez les classiques.

Etc., etc.. — Pour ce qui est de l'accord du subjonctif, j'estime qu'il est absurde d'employer systématiquement l'imparfait, si *showy*, si gênant, après n'importe quel premier verbe au passé ; que l'oreille et la raison sont ici seuls juges ; qu'il est bon de dire :

« Je voudrais qu'il devienne un honnête homme » — et non : qu'il *devint* et garder ce temps pour indiquer que ce désir ou souhait a pris fin, que l'on a cessé d'espérer.

« J'aurais voulu qu'il devînt un honnête homme — mais (il a mal tourné). » Nuance indispensable.

Une mère dira : « Je souhaitais qu'il fasse ses devoirs avant d'aller se promener », exprimant un souhait encore réalisable — et « qu'il fit ses devoirs avant d'être allé se promener »; mais dans ce cas mieux vaut dire : « J'avais souhaité qu'il fit ses devoirs avant de... »

De sorte que l'on peut dire que l'imparfait du subjonctif reste facultatif et d'appréciation particulière après l'imparfait de l'indicatif et le conditionnel — qu'il n'est *commandé* que par le plus-que-parfait de l'indicatif ou par le conditionnel passé.

- 1° Je veux qu'il fasse;
 2° { Je voulais { qu'il fasse — ou qu'il fît;
 ou
 voudrais {
 3° { J'avais voulu { qu'il fît.
 J'aurais voulu {

25 Octobre.

Je crois qu'en chaque circonstance j'ai pu discerner assez nettement le parti le plus avantageux que je pourrais prendre, et qui est bien rarement celui que j'ai pris.

Nous commençons à entrevoir la fin de l'époque mythologique.

J'ai toujours été on ne peut plus précautionneux d'empêcher que mes livres ne doivent leur succès à quoi que ce soit d'autre qu'à leur valeur.

Paris. 26 Octobre.

Ce qui les intéresse, d'une âme, c'est la position qu'elle a prise, ce n'est pas le son qu'elle rend.

27 Octobre.

Montherlant fait un peu indiscrètement sonner, à mon goût, ses titres de noblesse. Et puis il est porté par le courant. Quand j'écrivais *les Nourritures*, j'étais seul, et revenais, à n'en pas douter, de plus loin.

Ce qui me plaît en lui c'est un accent d'indéniable authenticité (pour laisser le mot *sincérité* tranquille), que je sens également chez Jouhandeau; mais la plupart de ceux qui n'ont pas à se demander : « Qu'écrirai-je ? » sont des suiveurs, sans le savoir.

28 Octobre.

Je ne crois pas que l'avenir nous sache gré de tout le soin que nous apportons à nos livres; bien au contraire, le trop de soin pourrait bien refroidir ceux-ci plus tôt que d'autres.

L'habitude de ne lire, des siècles passés, que les ouvrages qui ont mérité de survivre nous laisse mal connaître, le plus souvent, par quoi les autres ont péri. Sans remonter bien loin, il y a profit par exemple à lire la *Fanny* de Feydeau, que nombre des contemporains de Flaubert tenaient pour un chef-d'œuvre. Je crois que, plus tard, *le Nègre*, de Soupault — que je viens de lire dans le train qui m'emmène à Carcassonne, — ne rencontrera pas plus d'indulgence, et que les qualités mêmes de ce livre paraîtront surtout des complaisances, une sorte d'assentiment à soi-même, à l'époque... Mais rien n'est plus difficile que de s'abstraire de son époque, assez pour percevoir des défauts communs à toute une génération.

J'écris ceci fort mal, fatigué par une nuit blanche. Arrivé à Carcassonne avant six heures, je dormais pourtant depuis Toulouse et suis sorti de mon wagon si précipitamment que j'y ai oublié un chapeau auquel je tenais presque autant que Lafcadio à son castor.

Carcassonne. 30 Octobre.

Qu'Alibert était charmant hier lorsqu'il s'écriait : « Je donnerais toutes les Symphonies de Beethoven, tu m'entends bien : toutes les Symphonies, pour une seule *Ballade* de Chopin. »

Jamais plus jeune, plus intelligent, plus vivant, plus exquis. Un des très rares qui ne se soient pas laissés séduire, ni intimider. Beaucoup plus intelligent que ne le laisse connaître son œuvre; il n'est pas de sujet psychologique, moral, social, littéraire dont on ne puisse causer avec lui, interminablement et de la façon la plus amusante, car il sait rire et faire rire, et sait ne pas rire lorsqu'il sied d'être triste ou soucieux. Je n'ai pas un ami avec qui je me sente plus parfaitement à mon aise, c'est-à-dire avec qui je doive prendre moins de précaution pour parler. La conversation, dès lors, loin d'être une contention et une acrobatie, repose et l'on s'y laisse aller comme à un mouvement naturel.

Il s'étonne de me voir aimer tant Chardin. Il était

naturel que, peu doué pour aimer naturellement la peinture, je me sois attaché tout particulièrement à un peintre que je ne pouvais aimer que très uniquement pour les qualités qui m'étaient le plus refusées. Je pus y apporter d'abord quelque application mais, certain de ne l'aimer que pour le bon motif, il est peu de peintres qui m'aient appris à goûter plus authentiquement la peinture.

4 Novembre.

Ayant à rechercher une date dans la *Bibliographie* de Simonson, j'y vois avec stupeur l'épigraphe exquise : « *Cantaret Amyntas* » ainsi reproduite : « *Cantaret augustas* », — qui, hélas ! a un sens, de sorte que la faute absurde et si profondément, psychologiquement discordante, passe inaperçue.

Mais, cette faute, est-ce Simonson qui l'a faite ? Ne fait-il que la reproduire ? Je cours au volume. Mais je ne possède plus d'exemplaire de la première édition. Dans la réimpression, hélas ! ils ont laissé tomber l'épigraphe.

Je supplie mes futurs éditeurs de la restituer au livre, dont elle explique ou du moins motive le titre.

Montherlant est charmant. Ni Rivière, ni moi ne nous sommes mépris sur ses rares qualités, dès l'envoi à la N. R. F. de son premier manuscrit.

Mais je n'aime pas les *Fontaines du Désir*. Il y a là de la caracole, de la piaffe; cela sent son cheval de race et « l'étalon cabré »; mais également un peu le cirque, les tréteaux, et le regard étonné du public auquel sans cesse il fait appel. Quel désœuvrement profond, quel égoïsme cachent ces parades et ces jeux !

Daniel Simond, de Lausanne, que je rencontre avant-hier sur les boulevards et invite à déjeuner ce matin, me dit que son maître lui propose comme sujet de thèse : l'influence de Nietzsche sur mon œuvre. C'est flatteur; mais à quoi peut inviter ce travail ? A rechercher, dans mon *Immoraliste* par exemple, tout ce qui peut rappeler le Zarathoustra et à ne plus tenir compte de ce que m'enseigna la vie même.

Le livre était tout composé dans ma tête et j'avais commencé de l'écrire lorsque je fis la rencontre de Nietzsche, qui m'a d'abord beaucoup gêné. Je trouvai chez lui, non

point une incitation, mais bien un empêchement tout au contraire. Si Nietzsche ici me servit, ce fut, par la suite, en purgeant mon livre de toute une part de théorie qui n'eût pas manqué de l'alourdir.

J'ai beaucoup réfléchi à cette question des « influences » et crois que l'on commet à ce sujet de bien grossières erreurs. Ne vaut réellement, en littérature, que ce que nous enseigne la vie. Tout ce que l'on n'apprend que par les livres reste abstrait, lettre morte. N'eussé-je rencontré ni Dostoïevsky, ni Nietzsche, ni Blake, ni Browning, je ne puis croire que mon œuvre eût été différente. Tout au plus m'ont-ils aidé à désemprouiller ma pensée. Et encore ? J'eus plaisir à saluer ceux en qui je reconnaissais ma pensée. Mais cette pensée était mienne, et ce n'est pas à eux que je la dois. Elle serait sinon sans valeur. La grande influence que peut-être j'ai vraiment *subie*, c'est celle de Goethe, et même je ne sais si mon admiration pour la littérature grecque et l'hellénisme n'eût pas suffi à balancer ma première formation chrétienne.

Au demeurant, je me sens assez riche pour n'avoir jamais cherché à faire passer pour miennes les pensées qui relevaient de quelque autre.

Alibert me disait qu'il doutait s'il ne fallait pas voir précaution, prudence, de la part de la femme de Racine, bien plutôt qu'indifférence, ainsi que l'on fait communément, dans son refus de prendre connaissance d'aucune pièce de son mari. Ne fallait-il pas voir là respect de l'œuvre et besoin de donner cette assurance de discrétion en face d'un domaine qui devait échapper à son contrôle¹ ?

C'est à peu près ce que me disait Alibert; mais je viens de relire, dans la notice biographique (en tête de l'édition des Grands Écrivains), ce que Paul Mesnard écrit à ce sujet et qui ne prête guère, il faut le reconnaître, à ces suppositions. Peut-être Alibert ne m'exposait-il cette thèse qu'en songeant plus à Cuverville et à moi, qu'à Racine, et cherchait-il, à cette occasion, à me montrer discrètement combien il était capable de comprendre la pudeur et la secrète sagesse d'une telle réserve féminine.

1. Je crois aujourd'hui qu'il faut y voir une horreur toute chrétienne de ce qui appartient au démon, et que Madame Racine a été pour beaucoup dans le silence de son mari. (Ajouté en 1929.)

Dans le ménage de Racine elle accompagnait le renoncement de Racine et presque le désaveu de sa vie passée.

6 Novembre.

Je suis un incroyant. Je ne serai jamais un impie.

Ceux qui prétendent agir d'après des règles de vie, me paraissent, si belles que puissent être celles-ci, des idiots, où tout au moins des maladroits, incapables de profiter de la vie — je veux dire : de se laisser instruire par la vie. Des êtres en tout cas insupportables.

8 Novembre.

Il faut en prendre son parti : plutôt que de demeurer renfrogné, consentir à débiter quelques banalités, quelques bêtises. Et puis cela met l'autre à son aise.

Sous quelque forme qu'il se présente, il n'est pas de pire ennemi que le mysticisme. Je suis payé pour le savoir. Et je voudrais que ma connaissance profonde de la question, par expérience personnelle réitérée et par sympathie (car la connaissance théorique, ou philosophique, ou historique, ou scientifique de l'état mystique ne renseigne guère), pût donner à mon témoignage quelque poids. L'on a trop vite fait de croire avec Souday que toute embardée de ce côté implique un certain défaut de cervelle. La sympathie, précisément, le détachement et la défiance de soi, la modestie, peuvent intervenir. Je prétends être beaucoup mieux qualifié pour dénoncer ou accuser le mysticisme, que celui qui n'a jamais eu affaire avec lui.

— Mais qu'entendez-vous par « mystique » ?

— Ce qui présuppose et exige l'abdication de la raison.

10 Novembre.

Trois heures de travail au piano, régulièrement chaque jour depuis mon retour à Paris — c'est-à-dire depuis le 2 ; continuant du reste l'étude de Cuverville. Je crois que rien ne m'a jamais donné plaisir plus immédiat. Volontiers, et s'il n'y avait pas tout le reste, j'y consacrerai tout le jour. J'ai acheté sous l'Odéon les transcriptions des mélodies de Schubert par Liszt; mais n'ai plaisir à étudier que la *Barcarolle* et le *Roi des Aulnes*. Je travaille parti-

culièrement les *Scherzos* de Chopin (abandonnés depuis longtemps), et surtout le dernier, la *Barcarolle* et les *Ballades*.

Il est un certain point de maturité de la pensée, en deçà ou au delà duquel la phrase qui la revêt se surtend ou se ride. Il importe de la cueillir au bon moment.

Insupportable manie de Jean Prévost de vouloir toujours paraître plus intelligent, et plus instruit, et mieux équilibré, et plus... etc., que celui dont il parle. Que ce soit Pascal, ou Descartes, ou Dostoïevsky.

— 11 Novembre.

Et d'ailleurs c'est absurde cette longue étude qui ne mène à rien et où j'use chaque jour le meilleur de mon temps, de ma ferveur. Et si parfois, après la seconde heure, j'arrive à me satisfaire vraiment, j'éprouve sans doute moins de joie à atteindre la perfection, que de tristesse à ne pouvoir m'y maintenir.

Mais ceci n'est pas seulement vrai pour le piano.

Une pauvre femme vient raconter à Eugène Mac Cown ses misères, la triste vie que lui fait son amant, un jeune littérateur du nom de M. (je crois). Il la bat. C'est qu'il subit mon influence. « Il va voir Gide tous les jours (dit à Eugène cette femme), lui raconte qu'il m'a battue et Gide lui dit : « Bravo; c'est bien fait ! » Du reste, elle ne s'y trompe pas et, dès avant qu'il ne l'avoue, le reconnaît à son air : « Toi, tu viens de voir André Gide. »

Avec quelques ragots de ce genre voilà ma réputation bien assise.

17 Novembre.

Par instants j'ai envie de me plaindre. J'arrive, par orgueil, à réfréner cette envie. Mais mon silence n'est pas naturel. Je me serais souvent mieux trouvé de donner vent à ma protestation qui, ainsi réprimée, m'empoisonne. Ce qui pourtant me retient de parler c'est que, le faisant aujourd'hui, je serais de toutes façons trop loin de compte. Il y a par trop d'arriéré. La petite satisfaction que j'obtiendrais sur un point m'humilierait plutôt, tant elle me paraîtrait dérisoire.

Le jour viendra bientôt où l'on trouvera mon *Corydon* bien timoré. L'on me saura peu gré du désir d'équité qui tempère sans cesse ma pensée. Et je m'en sais peu gré moi-même. Tout me dit et me montre sans cesse que j'avais raison beaucoup plus encore que je ne croyais. Les exemples que j'ai sous les yeux m'apportent sans cesse de nouvelles preuves de ce que j'avançais craintivement.

Ces mots d'Emmanuel Faÿ, que me redisait son frère, ces mots qui furent presque ses *novissima verba*, me hantent, m'obsèdent : « Il n'y a pas de plaisir à jouer dans un monde où tout le monde triche. »

21 Novembre.

Retour de Chartres où M. et moi avions été voir son frère Yves enrégimenté depuis six jours.

Je retrouve la vieille Céline un peu décomposée d'ennui, de fatigue et de peur. Elle n'a pu dormir, toute la nuit s'imaginant entendre la sonnerie du téléphone (à laquelle elle est parfaitement incapable de répondre). Le temps, du reste, a été lugubre : « Il n'a pas *décassé* de pleuvoir », répète-t-elle.

Rien de plus lugubre que ces fins d'existence, que ces prolongements vains. « Je ne sais pas ce que j'ai, dit-elle; mes yeux se ferment... Ah ! je suis bonne à mettre en terre. » Et encore : « C'est peut-être bien ma maladie. Les médecins m'ont dit que j'avais des... comment donc qu'ils appellent ça ? Vous voyez, ça m'échappe... je ne sais plus le nom de rien... Ah, oui : des douleurs... »

Je crains qu'elle n'ait froid dans la cuisine : « Oh ! non, tant que je m'agite. C'est plutôt le soir, si j'essaie de lire un peu le journal. Mais alors je monte me coucher », — et je lui dis de venir le lire dans la salle à manger; mais elle préfère son lit avec une boule d'eau chaude.

— Eh bien, Céline, vous n'avez pas envie de sortir un peu ? C'est dimanche.

— Ah ! qu'est-ce que je ferais dehors ?...

24 Novembre.

B. me communique une série d'articles de journaux et revues américaines sur la traduction des *Faux-Monnayeurs*.

Triste de constater qu'il n'y en a pas un qui ne soit meilleur que le meilleur des articles parus en France.

A deux ou trois exceptions près, un critique d'ici, lorsqu'il veut écrire un article sur moi, cherche non point comment m'expliquer ou me comprendre, mais comment prendre et maintenir position contre moi.

25 Novembre.

Est-ce parce que je suis devenu plus exigeant ? je me sens, pour le piano, plus loin du but qu'il y a quelques années. Je crois que c'est ici que le vieillissement se fait le plus sentir : mon don de sympathie décroît et je fais moins volontiers mienne l'émotion du musicien que j'interprète ; façon très compliquée de dire que je joue moins bien.

Sans doute ce retrait de la sympathie vient aussi de ce que je prends conscience plus nette de moi-même et de ma valeur ; façon compliquée de dire que la vieillesse invite à l'égoïsme.

La constatation de la progressive déchéance de l'âge exige la sincérité la plus difficile, peut-être, à obtenir de soi-même. Un journal qui tiendrait compte de cela serait d'un bien grand intérêt. Du reste je ne crois pas à la fatalité de cette déchéance, et n'était quelque affaiblissement de mes sens (la vue surtout), je ne me sentirais guère atteint par l'âge ; si je ne le voyais dans la glace et si je ne me le redisais sans cesse, rien en moi ne me ferait souvenir que je suis entré depuis trois jours dans ma 59^e année. Mais peut-être est-ce un des privilèges de la vieillesse, de ne pas trop s'apercevoir elle-même de ce qui crève les yeux de tous.

Cuverville. 30 Novembre.

Je passe deux matinées à répondre à l'étude (si l'on peut ainsi dire) sur mon œuvre d'un certain Victor Poucel parue dans « *Etudes* — revue catholique d'intérêt général ». Et finalement je n'envoie pas ma lettre. A quoi bon ? On est trop loin de compte. Il n'est pas un des traits de ma figure qui, volontairement ou non, ne soit faussé. Mais, somme toute, il a raison, ils ont raison de me considérer comme l'ennemi. Le plaisant c'est que je sois considéré également comme *l'ennemi*, par leurs adversaires. Il s'agit de ne pas se laisser abattre, ni attrister, ni exaspérer, ni infatuer, mais de trouver au contraire un certain équilibre du cœur et de l'esprit dans le balancement de ces haines. Et se garder, soi, de haïr.

13 Décembre.

Je reçois une prodigieuse lettre du père jésuite Victor Poucel en réponse à la lettre que je me suis décidé à lui envoyer, à la suite de ses deux longs articles (*Études* — octobre-novembre). Ah ! que je voudrais que tout cela fût publié plus tard, pour la plus grande édification des lecteurs. Il proteste, fort courtoisement du reste, contre ce mot de « mauvaise foi » que j'employais. Mais sa lettre entière m'amène à penser un peu plus : la *bonne foi* est une vertu essentiellement laïque, que remplace la foi tout court.

Cuverville. 23 Décembre.

Ils veulent faire de moi un être affreusement inquiet. Je n'ai pas d'autre inquiétude que celle de voir mésinterpréter ma pensée.

Enfin on a perdu tout espoir de sauver les infortunés prisonniers du sous-marin enlisé. Jusqu'à hier ils ont donné signes de vie, et les scaphandriers qui, périlleusement, à travers la tempête et par un froid paralysant, descendirent jusqu'à eux, communiquaient par des coups frappés contre la coque, qu'ils percevaient de jour en jour plus faibles. D'héroïques, de surhumains efforts ont été tentés pour faire parvenir aux malheureux de l'oxygène, de la lumière; en vain. Tout ce qu'on put, ce fut de leur apprendre que l'on priait pour eux. Puis, hier, le câble qui reliait le sous-marin au monde des vivants, s'est rompu.

On n'imagine pas agonie plus horrible, dans le froid, dans le noir, et parmi des agonisants, des morts... Mais plus horribles encore me paraissent ici les prières. Femmes, enfants, amis, tout un peuple priait pour eux, priait encore, éperdument. Ces prières, que disaient-elles ? « Père, nous t'implorons ; nous te supplions de les sauver — mais... que ta volonté soit faite. » Espérait-on fléchir la colère d'un dieu courroucé, ce qui forçait à prendre pour châtiment ces morts cruelles ?... L'inviter à revenir sur l'arrêt de sa justice, de sa sagesse ?... Et, s'il n'apaisait pas la tempête, était-ce donc qu'Il n'était pas assez puissant ou qu'on ne priait pas assez fort ?... ou les enlisés ne méritaient-ils pas cette grâce ?

Je voudrais que l'on élève l'âme de manière qu'elle

ne se sente pas acculée au désespoir, en apprenant tout à coup que Dieu lui manque. Mieux vaut s'en convaincre d'avance; et le meilleur moyen d'empêcher qu'Il ne nous manque, c'est bien d'apprendre à se passer de Lui.

Il est sans doute bien peu d'amants qui ne se sentent, à de certains moments, terriblement captifs de leur amour.

FEUILLETS

SI le livre¹ n'avait déjà paru, j'aurais soin de joindre à l'appendice quelques considérations que le zèle excessif de certains peut faire naître.

Rien de plus préjudiciable à une cause, si excellente qu'elle puisse être, que certaines exagérations de ses défenseurs. Les adversaires de cette cause s'en font une arme facile qu'ils retournent contre la cause, ne retenant et présentant au public que l'exagération même de certaines revendications, pourtant parfaitement justifiées en elles-mêmes.

Dans l'ignorance presque totale où demeure le public, relativement aux questions coloniales, il n'est que trop facile d'égarer l'opinion dans un sens ou dans un autre. Aucun contrôle possible. En cas de conteste, la victoire le plus souvent demeure à celui qui parle le plus fort ou le plus longtemps, ou le dernier.

Je voudrais simplement indiquer ici les quelques réflexions que j'ai pu faire à la suite des polémiques qui se sont engagées au sujet des abus que dénonçait mon livre.

Il me semble, d'abord, que la fameuse question du portage, que surtout l'on a mise en avant, n'a pas été envisagée avec calme. Dussé-je étonner ou indigner même certains, il me faut bien avouer, pour être franc, que je ne puis me déclarer ennemi du portage. Ses abus sont affreux. En lui-même je ne puis le considérer comme un mal. Du reste, il me paraît inévitable. Certains écrivent, un peu légèrement : le chemin de fer, les camions automobiles et les bateaux doivent remplacer partout le portage. Cela

1. *Voyage au Congo et Retour du Tchad*. (Note de l'éd.)

est vite dit. Mais, pour le chemin de fer, il faut d'immenses travaux; pour les camions, il faut des routes automobilisables; et quant aux bateaux mêmes, étant donné que le Congo ne redevient navigable qu'à une très grande distance de son embouchure, il faut — il a fallu longtemps du moins (voir *Cœur des Ténèbres*) — faire transporter à travers la brousse, à dos d'hommes, les lourdes pièces démontées de n'importe quelle embarcation.

Le portage est donc, pour un long temps du moins, nécessaire. L'indigène africain s'y soumet du reste sans protestation aucune, si la charge qu'on lui impose n'est point trop lourde, et surtout *si on ne l'entraîne point trop loin de son village, — et ceci à une époque de l'année où les cultures vivrières, qui doivent assurer la vie de sa famille, n'ont point besoin de lui.*

Mais l'on ne peut traverser un village de ces contrées équatoriales sans constater l'habitude que les indigènes ont, dès leur plus jeune âge, de se charger de fardeaux... Je n'ose dire : pour leur amusement ou plaisir, mais tout naturellement. Que l'on veuille bien songer qu'ils n'ont ni brouettes, ni charrettes à bras, ni même aucune bête de somme. Je veux bien croire même que c'est à cette habitude de porter des fardeaux assez lourds sur leur tête, que les indigènes — tant hommes que femmes — doivent souvent la noblesse de leur allure et de leur port. Du moins, je me souviens que la remarque en fut faite à propos des canéphores antiques. Mais il va sans dire que ce ne sont point ici des raisons esthétiques que je voudrais laisser prévaloir. Les enfants encore très jeunes (les petites filles surtout), portent sur leur dos, leur flanc, un frère ou une sœur à peine un peu moins âgés. Ceci, par contre, me dira-t-on, risquerait plutôt de les déformer. Il n'en est rien. J'ajoute encore ceci, en réponse aux apitoiements exagérés et intempestifs : la charge que nous imposons à nos soldats en campagne est considérablement supérieure à celle qu'il est d'usage d'imposer aux porteurs. Cette charge ne doit pas normalement excéder vingt kilos. Ce n'est donc point là précisément qu'est l'abus. Et, encore une fois, l'on risque de compromettre la plus juste des causes en protestant à tort et à travers.

Partout où l'administration a pu suffisamment régler le bon fonctionnement des étapes, celles-ci sont convenablement espacées, et les relais sont organisés de ma-

nière à ne pas écarter l'indigène de plus de quatre, cinq ou six jours au maximum, de son point d'attache. L'administration, de plus, vise à ce que ces indigènes soient payés, assez peu il est vrai, mais, somme toute, suffisamment. S'il y a quelque abus, l'administrateur consciencieux peut et doit y mettre bon ordre. Ce n'est donc point là qu'est le mal.

Mais, l'on ne saurait trop le redire, pour persuader ceux que la question de simple humanité ne saurait émouvoir, tous les abus dans nos colonies équatoriales ont ceci de particulièrement déplorable que, pour un plus grand profit, les Compagnies ruinent la colonie. Les indigènes meurent ou désertent en masse, et l'on ne peut plus trouver de main-d'œuvre pour les travaux les plus utiles, les plus urgents. Cette considération devrait toucher les plus obstinés, s'adressant à ce qu'ils ont de plus sensible : la bourse.

On a eu soin de crier bien haut que mes attaques étaient dirigées contre notre administration coloniale; ce qui est parfaitement faux. L'on espérait, par là, ruiner la valeur de mes témoignages. J'ai rencontré là-bas nombre d'administrateurs remarquables, accomplissant une tâche extraordinairement difficile, avec intelligence, patience et courage; et, pour les autres, ce qui m'a paru le plus insuffisant, c'est leur nombre. Quantité d'abus et d'exactions seraient rendus impossibles si seulement la surveillance était mieux faite, si les administrateurs étaient plus nombreux. Débordé souvent par un travail auquel il ne peut suffire, un administrateur subalterne perd courage, isolé dans la brousse et ne se sentant pas assez étroitement encadré.

1928

Cuerville. 2 Janvier.

J'ESPÉRAIS achever ce carnet avec l'année. En retard de deux jours. Le froid me consterne et me recroqueville. Ne suis sorti que deux fois depuis huit jours : visite au malheureux Déhais que les douleurs les plus atroces ne quittent plus guère; puis, le lendemain, lointaine visite

aux Malendin, pour retrouver chez eux les trois petits de l'assistance qui m'avaient salué si affablement sur la route, à mon retour de chez les Déhais; et à qui je voulais porter de quoi fêter un peu plus gaîment le 1^{er} janvier. Immensité de la misère humaine. En regard de quoi l'indifférence de certains riches ou leur égoïsme me devient de plus en plus incompréhensible. La préoccupation de soi-même, de son confort, de ses aises, de son salut, marque une absence de charité qui me devient toujours plus dégoûtante.

Chacun de ces jeunes littérateurs qui s'écoute souffrir du « mal du siècle », ou d'aspiration mystique ou d'inquiétude, ou d'ennui, guérirait instantanément s'il cherchait à guérir ou à soulager autour de lui des souffrances autrement réelles. Nous, fortunés, nous n'avons pas droit à la plainte. Si, avec tout ce que nous avons, nous ne savons pas encore être heureux, c'est que nous nous faisons du bonheur une idée fausse. Quand nous aurons compris que le secret du bonheur n'est pas dans la possession mais dans le don, en faisant des heureux autour de nous nous serons plus heureux nous-mêmes. — Pourquoi, comment, ceux qui se disent chrétiens n'ont-ils pas compris davantage cette vérité initiale de l'Évangile ?

Écrit une réponse au livre de François Porché; où je ne dis pas le dixième de ce que j'aurais à dire. C'est une flèche que je crains d'alourdir. Il est bon de laisser entendre qu'on en a d'autres dans son carquois. Au demeurant ce n'est pas *contre* Porché que je tire, et j'espère qu'on le comprendra.

Lu, avec admiration inégale mais parfois très vive, nombre de poèmes de Hölderlin.

Peu ou point de piano; instrument désaccordé, et quatrième et cinquième doigts de la main droite à demi paralysés par les rhumatismes. N'importe; je commence l'année en pleine possession de moi, et résignation souriante à l'inévitable.

*

Cuverville. 3 Janvier.

Malgré toute résolution d'optimisme, la tristesse, par

instants, l'emporte : l'homme a décidément par trop saboté la planète.

A Beuzeville. J'attends sur le quai, avec d'autres voyageurs de troisième. Un employé retient la foule : « Ne montez pas; le train va avancer. »

Un Monsieur, bien mis, passe outre pour pénétrer avant les autres dans le wagon :

— Laissez, laissez, dit-il à l'employé qui cherche à le retenir : j'ai l'habitude.

— L'habitude de quoi ? fait l'employé, un peu démonté par l'assurance et le sans-gêne. L'autre, tout en montant, crie :

— L'habitude d'être assis.

Et il reparaît un instant après à la portière, souriant, avec l'air très satisfait de lui. Il a trouvé un coin. Il est de ceux qui savent s'y prendre.

Paris. 5 Janvier.

Descendu à l'hôtel Littré en attendant le retour de M.; je vais le matin à la villa chercher quelques affaires indispensables. Au retour, à la Société Générale faire envoyer de l'argent à B.; puis N. R. F.; puis *Mercury*. Plaisir à causer avec Vallette, de grand bon sens et d'agréable bonhomie; je crois même de certain cœur. Après déjeuner, vaine visite à Jean Schlumberger, qui ne rentre que ce soir. Puis Ile-Saint-Louis, chez L. à qui j'ai confié la dactylographie du manuscrit du « poète-berger ». Puis chez Charlie. Confortable conversation (pour moi du moins, car le pauvre rossignol a une laryngite et ne fait entendre que des sons voilés). Retour à l'hôtel pour un bain reposant. Avant dîner j'ai l'idée d'aller chez Adrienne Monnier, qui vient de m'envoyer à Cuverville une belle gravure de sa sœur; je m'avise que c'est son jour. Je pensais, arrivant à 7 heures, n'y rester que quelques minutes; je m'y attarde une heure; et ce n'est qu'une fois sorti que je me dis que sans doute les quelques rares familiers présents n'attendaient que mon départ pour aller dîner ensemble. Beaucoup trop parlé, comme il m'advient après un temps de solitude, perdant contrôle sur moi-même; car je me rendais compte que je parlais trop, mais ne pouvais me retenir. Raconté, assez mal, plusieurs anecdotes de Mardrus, sans la verve qu'il

eût fallu pour les faire valoir, et, de plus, cédant à cet absurde besoin de bisser le mot ou la phrase qui n'avait pas fait, à mon gré, suffisamment rire, encore que sachant parfaitement que ce qui n'a paru d'abord que médiocrement drôle, répété ne paraît plus drôle du tout. Et quel besoin d'ajouter des détails personnels que personne ne souhaite connaître ? Celui de me montrer en confiance et parfaitement à mon aise, lorsque précisément je le suis le moins. Ah ! que tout cela est misérable...

Moins souci de briller soi-même que d'obtenir d'autrui le maximum.

Voyage à Berlin du 17 janvier au 3 février 1928.

Entendu dans la rue :

« Il n'a pas pu s'empêcher *que* de rigoler. »

« Ça n'sera jamais *plus* pire qu'ici. »

« Il en a fait profiter à tout le monde. »

En face de certains riches, comment ne pas se sentir une âme de communiste ?

« On ne peut pas donner plus pour une retraite, que pour la rémunération d'un travail. » C'est le raisonnement dont on se sert pour réduire la pension que les propriétaires de la Villa Montmorency, à l'assemblée (12 février 28) où j'assiste, proposent de verser à la concierge qu'on congédie, après quarante ans de bons services. « Elle ne recevait que cent cinquante francs de traitement par mois (ou cent soixante-quinze). » On proposa cent cinquante francs de retraite. La question fut si mal posée qu'il semblait que de voter contre ce chiffre fût voter : pas de pension du tout.

Je fis observer, dans un brouhaha général, qu'elle avait, en plus, logement et éclairage, et quantité d'aides partielles et de menus pourboires, auxquels elle ne pourrait plus songer. Nous fûmes plusieurs à trouver insuffisante la pension proposée. Je crois qu'avec un peu d'habileté on eût pu obtenir de l'élever à deux cents francs. C'est à quoi je m'efforçai. Mais mon voisin, maladroitement et comme ironiquement, cria pour demander deux cent cinquante, ce qui souleva de telles protestations que le chiffre de cent cinquante fut maintenu. On n'obtient

rien, en prétendant trop obtenir. Décidément, je ne vaux rien dans les assemblées : je perds tout calme; mon cœur bat; un tremblement me saisit et j'obtiendrais de moi plutôt des cris et des sanglots qu'un discours, ou simplement quelques paroles sensées. Pour bien parler j'ai besoin tout d'abord de sentir que l'on m'écoute.

13 Février.

Préface à *Lucien Leuwen*, de Valéry — dans la très belle édition Schiffrin que je reçus hier soir. J'y sens, pour la première fois chez Valéry, certain désir de conciliation, certaine crainte de déplaire. Valéry oserait-il écrire aujourd'hui ses admirables pages sur Pascal de la *Revue Hebdomadaire* ?

Après, par désir de mettre au point (car ces pages m'ont malgré tout paru très belles), je lis quelques pages de *L'Esprit des Lois*... merveilleuses. Comment n'a-t-on jamais rapproché Valéry (je parle de Valéry prosateur) de Montesquieu ?

Je me plonge avec ravissement dans l'*Hyperion* de Hölderlin, heureux de le si bien comprendre.

Mais ces heures tranquilles, qui pour l'un étaient paradis, fatiguaient la patience de l'autre qui ne les tolérait que provisoires. Il y prenait élan, s'y bandait, n'ayant qu'un soin, qu'une contrainte : cacher au compagnon qu'il se préparait à bondir.

24 Février¹.

Il arrive que, dans quelques associations, conjugales ou amicales, entraînant la vie en commun, le bon sens du couple ou de l'attelage se trouve en quelque sorte indivis, et que l'excès d'un des conjoints entraîne, en manière de contrepois, un excès contraire de la part de l'autre conjoint. Ainsi l'excès de piété de la femme peut enfoncer le mari dans l'athéisme; l'un devient d'autant plus négligent que l'autre se montre plus tatillon, qui n'était d'abord qu'ordonné; l'un d'autant plus avare que l'autre plus prodigue. Si celui-ci met tout sous clé, c'est que l'autre, par contre, laisse tout traîner. De même voyons-nous, dans les mâchoires des rongeurs, une dent du

1. Dicté.

maxillaire inférieur s'allonger, si celle qui lui fait face dans le maxillaire supérieur vient à manquer.

Lundi, 27 Février¹.

Hier : *Nosferatu, le Vampire*.

Film allemand, assez médiocre, mais d'une médiocrité qui force à réfléchir, et qui invite à imaginer mieux. La terreur, tout de même que la pitié, n'est obtenue dans l'esprit du spectateur (du moins de ce spectateur que je suis) que s'il ne sent point trop la préoccupation de l'auteur de terrifier ou d'apitoyer; de plus, je doute si le classique précepte :

Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez

est une très bonne recette.

Dans *Nosferatu* la terreur du héros retient, empêche la mienne. Le héros qu'on nous donne pour hardi, entreprenant et même fort agréablement téméraire, se décompose soudain et passe de l'excès de la joie à l'expression d'une terreur excessive. Je serais moi-même plus effrayé si je le sentais moins avoir peur.

Si je devais recomposer le film, je peindrais *Nosferatu* — que dès le début nous savons être *le vampire* — sous des espèces non point terribles et fantastiques, mais au contraire sous les traits d'un jeune homme inoffensif, plein de prévenances et charmant. Je voudrais que ce ne fût que sur de très faibles indices, d'abord, que l'inquiétude pût naître, et dans l'esprit du spectateur avant de naître dans celui du héros. De même, ne serait-il pas bien plus effrayant s'il se présentait à la femme tout d'abord sous cette espèce charmante ? C'est un baiser qui doit se transformer en morsure. S'il montre les dents tout d'abord, ce n'est plus qu'un cauchemar enfantin.

Combien ne serait-il pas plus habile, au lieu de marquer sans cesse cette préoccupation de terreur, de feindre au contraire un désir de rassurer le spectateur : « Mais non, mais non, il n'y a rien de terrible, rien que de très naturel; tout au plus d'un peu *trop* charmant »; quitte à laisser *Nosferatu* jouer plus franc jeu sur le navire avec les matelots de l'équipage.

De même, pour la partie pseudo-scientifique, ici pré-

1. Dicté.

sentée avec une pesanteur vraiment allemande, absurde. Combien il eût été plus habile de fournir à l'esprit du spectateur, à côté de l'explication fantastique, une explication parfaitement rationnelle et plausible, basée sur ce petit fait précis que nous savons : que la peste peut-être transmise par les rats.

Dans un conte fantastique bien construit, l'esprit doit pouvoir se contenter de l'explication naturelle. Celle-ci doit pouvoir *presque* suffire; mais le conteur s'y prendra de telle façon que le sceptique soit celui qui précisément ne s'en contente *pas*. C'est l'esprit matérialiste et positif qui doit faire ici figure de naïf.

L'admirable, dans le *Erlkönig* de Goethe, par exemple, c'est que l'enfant soit moins terrorisé que charmé, c'est qu'il cède aux blandices mystérieuses qui échappent aux regards du père. Tout l'effroi n'est d'abord que pour celui-ci. J'eusse voulu que, de même, la jeune femme de *Nosferatu*, même consciente tout d'abord de son sacrifice, perdît cette conscience, pour ainsi dire, cédant aux charmes du vampire, et que celui-ci ne fût pas horrible à ses yeux. Il pourrait être assez étonnant, de plus, que le vampire, de son côté, cédât au charme de la femme, oubliât l'heure... Je le verrais volontiers, paraissant un monstre hideux à tous; charmant aux seuls yeux de la jeune femme, victime volontaire et séduite; mais que, séduit à son tour, il se fît de moins en moins horrible, jusqu'à *devenir* vraiment l'être exquis dont il n'a d'abord pris que l'apparence. Et c'est cet être exquis que le chant du coq doit tuer, que le spectateur doit voir brusquement disparaître avec soulagement à la fois et *regrets*.

Bref, un film complètement manqué.

Mardi, 28 Février¹.

Il y a tel rapport entre la tierce et la quinte qui se retrouve d'octave en octave, donnant, par retournement, la sixte, et dont l'ensemble forme l'accord parfait. Oui, d'octave en octave le nombre des vibrations (nombre que j'ignore) doit être dans un rapport constant. Et ceci, dans tous les tons.

Et, sans doute, les retrouverais-je, sur des chiffres de vibrations infiniment plus élevés, dans le domaine visuel,

1. Dicté.

dans l'aperception des couleurs. L'oreille et l'œil permettent une intuition immédiate de ces rapports. Et j'admire que l'un et l'autre de nos sens, par une lente accoutumance, une sorte d'apprivoisement, en viennent à goûter d'autres rapports, dont ils considéraient tout d'abord l'effet comme désagréable à l'oreille et à l'œil, comme *dissonant*. (Peut-être ou sans doute ceux qui n'ont pas entre eux d'importants « communs diviseurs ».)

Oui, l'intervalle de la septième mineure, et, partant, celui de la seconde majeure, dont il est le renversement, dut tout d'abord et longtemps paraître pénible à l'oreille, à éviter. Puis, on y prit plaisir, ainsi qu'à la quarte augmentée, l'un et l'autre de ces intervalles permettant le passage d'un ton dans un autre, la modulation, dont bientôt l'oreille fit ses délices.

De nos jours, ces rapports trop simples, trop connus, pour nos sens blasés n'ont plus de charme. L'oreille accepte des intervalles augmentés, diminués, qui l'endorissaient d'abord. La septième majeure, non plus que la seconde mineure, n'est proscrite. Et, que l'oreille prenne goût à ces dissonances de même que, dans un autre domaine, l'œil à des disharmonies picturales plus subtiles, il va sans dire.

Je ne puis penser que nos sens aient acquis une acuité plus grande; mais peut-être sont-ils plus capables de jouir de n'importe quel rapport de nombres.

Ne prétendant plus à la consonance et à l'harmonie, vers quoi s'achemine la musique? Vers une sorte de barbarie. Le son même, si lentement et exquisement dégagé du bruit, y retourne. On ne laisse d'abord paraître sur la scène que les seigneurs, les gens titrés; puis la bourgeoisie, puis la plèbe. La scène envahie, plus rien bientôt ne la distingue de la rue. Mais, qu'y faire? Quelle folie de chercher à s'opposer à cette marche fatale! Dans la musique moderne les intervalles consonants de jadis nous font l'effet de « ci-devant ».

29 Février.

Très fatigué, ces jours derniers, par une absurde grippe que les menues occupations quotidiennes ne m'ont pas laissé soigner comme il eût fallu : par deux jours de lit. Ne parviens pas à prendre sur moi de ne plus fumer. Je m'étais déshabitué durant deux mois, aidé par l'exemple

de Marc. Puis tous deux, à Berlin, nous nous sommes laissés entraîner de nouveau.

Malgré ce rhume abrutissant, je ne me sens pas beaucoup vieillir, et même me suis rarement senti l'esprit plus dispos, tout l'être plus gonflé d'aspirations, de désirs. Mais je suppute sans cesse mon âge et me redis que le terrain tout brusquement peut manquer à mes pieds. J'obtiens de moi de n'en pas éprouver trop de tristesse.

Saint-Clair. 3 Mars.

Départ brusque pour le Midi. Je me suis persuadé que ma grippe attendait un changement d'air pour guérir. Le chauffage central rend la nouvelle habitation de Elisabeth très confortable; mais, ce lendemain de mon arrivée, je reste couché tout le jour. Pluie battante au dehors. Immense appétit de repos. Pourtant cerveau très actif, à la fois absorbant et créateur. Ah ! pouvoir commencer une nouvelle carrière; débiter à neuf et sous un autre nom. Que ceux qui arrivent aujourd'hui se contentent donc de peu de chose ! Lancer un ton de voix, une démarche, une allure, leur suffit. Aucune maturation de la pensée; aucune composition. (Si jamais, plus tard, quelqu'un lit ces lignes, il se demandera à qui j'en ai... Je ne le sais pas trop moi-même.)

Aujourd'hui lu, couché, plusieurs *Contes* de X. — avec juste assez de plaisir pour l'en pouvoir louer sans hypocrisie. Quelques réflexions assez justes, mais de la zone tempérée; à la Boylesve.

Que de précaution ! que de prudence ! Et je ne sais si cette « odor di femina », qu'il a soin de répandre à travers le livre, rassurera plus ses contemporains sur son compte, qu'elle ne m'inquiète rétrospectivement au sujet de quantité d'autres — qui, de leur temps, avaient encore plus de raisons de se protéger que n'en peut avoir X. aujourd'hui.

Achévé la première partie de *Hyperion*.

9 Mars.

X. coupe les cheveux en quatre pour connaître mieux leur nature. Y., pour faire valoir sa subtilité.

Que de fois n'ai-je pas porté mon attention, mon étude sur telle fugue de Bach, par exemple, précisément parce

que d'abord elle me rebutait; par besoin de me faire violence et guidé par cet obscur sentiment que ce qui nous contrarie et exige de nous le plus grand effort est aussi ce qui peut le mieux nous instruire.

Lu avec l'intérêt le plus vif *Une fille d'Ève* et *Une Double Famille*, que je ne connaissais pas encore et qui me paraissent sinon des meilleurs, du moins des plus révélateurs. Complètement ressaisi par Balzac.

10 Mars.

Il n'est plus temps. Je devrais, surtout si je m'embarque pour Bornéo en novembre, ne plus songer qu'à mener à achèvement les livres que je veux encore écrire. Dans cette sorte de convalescence que je suis venu faire ici, je cède à l'enchantement de m'instruire : chaque jour, une heure ou deux d'allemand. J'ai lu coup sur coup *la Paix du Ménage*, *la Fausse Maîtresse*, et relu *Un Prince de la Bohême*. Il me faut l'argument ci-dessus, que je me répète sans cesse, pour m'arracher à l'entraînement et ne pas lire ceux que je ne connais pas encore, relire ceux dont je ne me souviens pas très bien. Peut-être une ressource pour plus tard — (mais mes yeux se fatiguent).

Que Joseph Conrad n'ait pu souffrir Dostoïevsky; que Martin du Gard — Balzac, il est intéressant d'en chercher le pourquoi.

J'attends ce matin la visite de Pierre-Quint qui vient me soumettre son étude. Hier Lalou me montrait la longue préface de lui qui paraît en tête de la réimpression de mon *Dostoïevsky*... D'où vient qu'ils ont tant de mal à me saisir et à faire de moi des portraits ressemblants ?

Je me souviens du mot de Degas qui disait qu'il n'aimait que les poseurs, ajoutant : « Comment voulez-vous que je dessine un homme qui ne sait pas se dessiner lui-même ? » — Presque tous les artistes que je vois (je devrais plutôt dire : que je ne vois pas) se figent dans une attitude, qui souvent leur tient lieu de talent. Je n'ai jamais cherché que le naturel.

Mais non; il n'est nullement nécessaire d'être méchant pour blesser autrui. Et c'est bien là le plus tragique : que des êtres bons et qui s'aiment puissent s'endolorir et se nager avec la meilleure volonté du monde.

17 Mars¹.Hier soir aux Ursulines : *La Tragédie de la Rue*.

Le film de Bruno Kahn est des plus remarquables.

Une certaine gêne pourtant, que j'analyse ensuite, et qui certainement vient de ceci : psychologiquement le caractère du jeune homme est à peu près inadmissible. Je ne connais par le roman de William Braun, mais parierais que, dans ce roman, le jeune héros est de cinq ans plus jeune qu'il ne paraît sur l'écran. Dans le film, on nous présente un jeune homme de 22 ans, ce qui fausse complètement le personnage. Il devient un noceur sans consistance et de caractère aveuli. Il rentre ivre chez ses parents, et nous voyons d'abord la clé qu'il tient en main trouver difficilement le trou de la serrure. Sa mère se désole de le voir dans un état pareil — le texte de l'écran laisse entendre que ce n'est pas la première fois, — le père le renvoie. Il rôde trois jours dans les rues, s'endort au pas d'une porte à moitié mort de faim, est recueilli par une fille, et roule bientôt dans la plus sordide débauche... Évidemment, tout cela est possible; tout est possible, en psychologie; mais ce n'est certainement pas cela que nous proposait William Braun, et, si quelque fait-divers a donné prétexte à son livre, je gage que le personnage en question n'avait peut-être que quinze ans, sûrement pas plus de 17. Voici comme je me l'imagine : Un être tout neuf, nullement pervers. Il quitte la maison de ses parents pour des raisons tout autres; je ne sais lesquelles. Je l'imagine volontiers pareil au Jacques des *Thibault* ou à Daniel de Fontanin. Je le vois accueilli, comme ce dernier, par une fille et celle-ci éprouve pour lui des sentiments de pitié quasi maternels. Dès lors, tout change de caractère; aussi bien ses rapports avec cette femme que l'attitude du souteneur à son égard; celui-ci ne peut voir en lui un rival. C'est un enfant qu'il s'amuse à initier au plaisir; l'autre femme est là pour se prêter au jeu. Le petit cédera par curiosité, non pas par veulerie. Il importe qu'il y ait chez lui encore une grande innocence, — que la première femme cherche maladroitement à protéger.

C'est ainsi que cela *devait* être. Je pense que l'auteur du film a reculé devant la crainte du scandale et que le

1. Dicté.

public, en effet, eût admis malaisément ces données. Mais combien le film eût gagné en intérêt pathétique, en naturel.

29 Mars.

Échoué devant un « cointreau », dans le débit en face de la gare d'Auteuil. Je pensais rentrer étudier mon piano et travailler, sitôt après dîner, mais T. V. arrive ce soir, à 22 h. 15. Il pleut; il fait froid. J'imagine cette arrivée à Paris si lugubre que je ne me retiens pas d'aller l'accueillir au saut du train. J'écris ces lignes pour m'occuper en attendant l'heure. Je pars demain pour Cuverville où j'espère pousser plus avant *l'École des Femmes*. Assez bien travaillé ces jours derniers; après d'énormes efforts à Saint-Clair où j'avais passé dix jours, j'étais parvenu à faire de nouveau démarrer le livre, en panne depuis plus de six mois (je crois). La plume du débit est trop mauvaise... Impossible de continuer...

Cuverville. 30 Mars.

T. V. voudrait de l'amour; je ne puis lui donner que de l'amitié. Si vive que soit-celle-ci, l'attente où je la sens d'un état plus tendre fausse mes gestes et m'entraîne au bord de l'insincérité. Je m'en explique ce soir dans une lettre, qui peut-être la peinera et que j'ai peine à lui écrire; mais la crainte de peiner est une des formes de la lâcheté, à quoi tout mon être répugne.

Grand appétit de méditation et de lecture. Mais je redoute tout ce qui me distrait de *l'École des Femmes*. Marcher de long en large, longtemps, et consentir à ne penser à rien, plutôt que de penser à autre chose qu'à mon livre.

N. R. F. d'avril. Excellentes remarques de Jean Cassou au sujet de Max Jacob. Excellentes pages de Lhote sur Courbet.

Abominable torpeur, telle que je ne l'ai connue qu'ici, je crois bien.

1^{er} Avril.

Arrivée de Marcel Drouin à Cuverville.

Il est curieux que toujours, avec les mêmes personnes, nous retombions dans les mêmes travers. Comment expliquer ce besoin irrésistible, lorsque je suis avec Marcel,

de citer de mes propres paroles ? J'y recède à presque chaque coup, malgré l'irritation secrète que je sens que cela lui cause; et je ne fais cela qu'avec lui.

17 Avril.

Retour du Tertre où je n'ai pu m'attarder que deux jours. Conversations, comme toujours avec Roger, des plus nourries et profitables. Lectures réciproques (j'allais dire : mutuelles) de *l'École des Femmes* et de deux longs chapitres des *Thibault*, ceux qui doivent encadrer la mort du père Thibault, savoir : le dialogue de celui-ci avec le père Vécard, dialogue du père Vécard avec Antoine. Ils me paraissent excellents tous deux. Quelle joie de pouvoir le lui dire en pleine sincérité ! Mais, ce qui nous contrarie un peu l'un et l'autre : dans chacun de ces deux dialogues, l'abbé, somme toute, triomphe; à lui le beau rôle et le dernier mot. Roger a beau se mettre dans Antoine beaucoup plus que je ne me suis jamais mis dans Édouard, il laisse, malgré lui, et par une sorte d'honnêteté professionnelle, l'abbé reprendre barre sur lui et dominer de très haut le débat.

Roger s'affecte beaucoup du rôle « idiot » que je lui fais jouer dans *Si le grain ne meurt...* et dans le *Journal des Faux-Monnayeurs* ; je ne le fais intervenir, dit-il, que pour avoir raison de lui, ne présente de lui que quelques objections absurdes, à seule fin de me défendre et de montrer que j'ai raison de passer outre, etc... Il n'en paraîtra pas moins qu'il fut le seul que je consultai, et dont j'appelai les conseils : je ne notai que ceux contre lesquels je regimbai, mais c'est que je suivis les autres — à commencer par celui de réunir en un seul faisceau les diverses intrigues des *Faux-Monnayeurs* qui, sans lui, eussent peut-être formé autant de « récits » séparés. Et c'est pourquoi je lui dédiai le volume. De même à quoi bon noter ses quelques critiques au sujet de *l'École des Femmes*, puisque je tiens compte de toutes; elles m'amèneront à quelques retouches et surtout à quelques ajouts qui me paraissent, en effet, indispensables.

Et réciproquement, sur mes indications, il consolidera certaines parties du dialogue de l'abbé Vécard et d'Antoine.

Bennett s'étonne que nous cherchions ainsi le conseil l'un de l'autre; rien de plus profitable pourtant.

18 *Avril.*

Mes écrits sont comparables à la lance d'Achille, dont un second contact guérissait ceux qu'elle avait d'abord navrés. Si quelque livre de moi vous déconcerte, relisez-le; sous le venin apparent, j'eus soin de cacher l'antidote; chacun d'eux ne trouble point tant qu'il n'avertit.

19 *Avril.*

Enfin une bonne nuit de sommeil sans soporifique, ce que je n'avais plus connu depuis longtemps. Et tout aussitôt je me sens plein de zèle, de vigueur et de vertu.

Après des jours et des semaines de pluie, le ciel est parfaitement pur ce matin; voilà qui peut-être suffit à expliquer mon état.

21 *Avril.*

J'ai lu le *Racine* de Mauriac, où je relève : « R. note qu'on ne les (les *Lettres Provinciales*) voyait jamais que dans les mains des Huguenots; et cela en dit long sur le rôle que jouait Port-Royal dans l'Eglise, même en son plus beau temps. »

Mais ne peut-on pas dire que la meilleure des causes risque alors d'être discréditée par ceux qui s'en servent et dont, sans le vouloir, elle fait le jeu ? N'avons-nous pas vu cela pour l'affaire Dreyfus; et le *Journal des Débats* n'intitulait-il pas son absurde article de protestation contre ma campagne au sujet des Grandes Compagnies Concessionnaires : « L'Exploitation d'une accusation » ?

Entendu ce matin, en attendant mon tour chez le boucher :

— Et Julie ? On ne la voit jamais.

— Elle a toujours été *casernière*.

9 *Juin.*

Lassitude et supputation de la mort.

Depuis longtemps, plus aucun goût pour écrire dans ce carnet. Beaucoup vieilli. Plutôt besogné que travaillé vraiment.

Après un voyage en Belgique (conférence et projection du film à Bruxelles) et en Hollande (La Haye et Amsterdam) pour préparer notre voyage en Nouvelle-Guinée, nous renonçons à ce projet.

Quand je songe que je commence à peine à me res-

suyer du Congo (j'en suis encore à la correction des épreuves de la grande édition), je m'épouvante un peu des suites possibles de ce nouveau voyage, plus encore que du voyage lui-même. Marc, depuis notre retour, n'a presque rien fait; ou du moins n'a pas réellement travaillé. Je crains que, *pour plus de facilité*, il ne renonce au meilleur de lui-même.

Je crains, en l'emmenant là-bas, de lui rendre un mauvais service et de le déshabituer définitivement du travail. C'est le plaisir, le bonheur d'être avec lui qui m'entraîne là-bas, plus encore que la curiosité des terres lointaines. Cette félicité, à laquelle je cède, fausse gravement ma pensée. C'est pour lui, pour conquérir son attention, son estime, que j'écrivis *les Faux-Monnayeurs*, de même que, tous mes livres précédents, c'était sous l'influence de Em. ou dans le vain espoir de la convaincre. Urgent besoin de solitude et de ressaisissement. Il ne s'agit plus de séduire autrui, ce qui ne va jamais sans concessions et sans une certaine duperie de soi-même. Il faut accepter que ma route m'éloigne de ceux vers qui mon cœur m'incline; et même reconnaître que c'est ma route, à ceci : qu'elle m'isole. Si j'étais capable vraiment de prière, je crierais à Dieu : Donnez-moi de n'avoir besoin que de Vous. Les séductions de la chair sont moins distrayantes que celles du cœur et de l'esprit. (Et peut-être que j'écris ceci parce que je sais qu'à celles-là depuis longtemps j'ai trouvé bon de ne plus résister. Inutile de fermer ma parenthèse...

Mon roman cesse de m'intéresser lorsque je cesse d'y travailler. D'autres choses, aussitôt, occupent ma pensée davantage, étant en relation plus directe avec moi. Cette crainte que j'ai de céder à moi-même, cette résolution de donner le pas à autrui, ce besoin de me perdre de vue, m'a blousé. Un certain égoïsme supérieur est sans doute nécessaire, et si je ne l'obtiens pas de moi, je ne me dépasserai pas.

Dire, dans *Les Nouvelles Nourritures* :

— Nathanaël, mon ami, tu ne t'étonnes pas assez qu'il y ait... quelque chose. Et du moment qu'il y a quelque chose, ce ne peut donc être que Dieu.

L'esprit a besoin du point d'appui de la matière; mais

la matière n'atteint à l'existence sinon pénétrée par l'esprit.

Ressorti la correspondance de Louÿs pour la faire « taper ». Consterné par sa niaiserie, sa puérité, sa scurrilité, son insignifiance. Comment ai-je pu supporter cette amitié tant d'années ? C'est qu'à travers tout cela et malgré l'étoffe assez vulgaire, Louÿs laissait paraître une sorte de ferveur et d'enthousiasme charmants, et certains traits d'excellent poète ; c'est que tous deux nous étions jeunes ; c'est qu'il revenait à moi sitôt après m'avoir repoussé et qu'il faisait de nos relations une sorte de contredanse mouvementée à laquelle bon gré mal gré il me fallait bien me prêter. Au moment d'*André Walter*, excédé déjà, j'avais fait un énorme effort de détachement sans rupture, et lorsque, après des mois de solitude, je l'avais revu, c'était avec la prétention de protéger mes opinions qu'il avait jusqu'alors malmenées, de maintenir mes positions, de m'abriter de lui, de me défendre, d'obtenir entre lui et moi un peu de distance. Hélas ! cela ne put pas durer ; je fus vaincu par sa gentillesse. Mais ces retours, ces reprises m'excédaient. Il ne consentait pas à me laisser tranquille ; je ne ressentais pour lui que cette affection sans estime, qui ne peut donner rien de durable, rien de bon.

« En as-tu mis du temps à comprendre que Louÿs était médiocre ! » me disait beaucoup plus tard Paul Laurens. Sans m'avouer cela bien précisément, je ne me décidais à lui dédier aucun de mes livres, tandis qu'il me dédiait obstinément tous les siens. — Oui, médiocre, hélas ! mais ses livres, certains du moins, ne l'étaient pas, et témoignaient je ne sais quoi d'exquis, de divin, qui me faisait l'aimer quand même. Hélas, de ce je ne sais quoi, l'on trouve bien peu de trace en ses lettres, (je parle de celles qu'il m'adressait). Parmi ce terrible fatras, intéressant tout au plus pour marquer les continues sautes de son humeur, à grand'peine je trouve quelques pages qui me paraissent mériter d'être sauvées. (Je suis convaincu, du reste, que mes lettres à Pierre sont tout aussi décevantes.) Paulhan, à qui je les présente, les ayant jugées trop insignifiantes pour la *N. R. F.*, je vais les proposer au *Mercury* où Louÿs a sans doute plus d'admirateurs.

12 Juin¹.

J'ai eu grand plaisir à dîner l'autre soir avec Julien Green. C'était promis depuis longtemps. Avec une déférence vraiment charmante, et bien rare chez la nouvelle génération, il m'a fait entendre qu'il tenait à ce que je me considère comme son invité. J'ai donc dû me laisser entraîner par lui chez Prunier, avenue Victor-Hugo, moins fastueux du reste dans l'intérieur que la devanture ne me faisait craindre, qui m'avait jusqu'à ce jour effarouché. Je reste, vis-à-vis du luxe, d'une timidité quasi insurmontable, qui s'était peut-être un peu calmée, mais qui semble reprendre et s'accroître encore avec l'âge. Je me souviens du temps où Vielé-Griffin et Jacques Blanche m'ayant donné rendez-vous pour un déjeuner au *Terminus Saint-Lazare*, je ne sus prendre sur moi, si invraisemblable que cela puisse paraître, d'entrer dans la salle du restaurant, mais restai à les attendre dans le hall, où ils finirent par venir me chercher après m'avoir très longtemps attendu.

Green est sans doute extraordinairement semblable à ce que j'étais à son âge. Plus soucieux encore de comprendre et de donner son assentiment, que d'affirmer sa personnalité par la résistance. J'aurais voulu pouvoir causer mieux avec lui. Il tenait à souci de me marquer sa confiance, et la mienne envers lui est très grande; mais j'ai de plus en plus de mal à m'abandonner dans une conversation. Je crains de l'avoir terriblement déçu, car je n'ai presque rien su lui dire que de banal; rien de ce qu'il était en droit d'attendre et d'espérer de moi. De plus, j'étais extrêmement fatigué; soucieux de ne pas trop le montrer.

Après nous être attardés chez Prunier, nous avons gagné l'avenue des Champs-Élysées. La nuit était belle et l'un et l'autre avions plaisir à marcher. Je lui ai proposé de l'emmener au *Lido*, où ni l'un ni l'autre n'avions encore jamais été. Nous n'avions pas besoin d'être en veston, parmi tant de gens en habit, pour nous sentir aussi déplacés l'un que l'autre dans ce lieu de plaisir et de luxe. Une fois attablés près de la piscine, nous avons voulu attendre l'heure du spectacle qui ne commençait que passé minuit. Eussé-je été dans un bon jour, rien

1. Dicté.

n'eût été plus charmant; mais la conversation tirait en longueur. J'entendais pourtant avec grand intérêt ce qu'il me racontait de son prochain livre. Il me plaît qu'il ne sache pas trop d'avance où vont le mener ses personnages, mais je ne suis pas bien sûr qu'il ne m'ait pas dit cela précisément pour me plaire, et se souvenant de ce que je disais des miens dans mon *Journal des Faux-Monnayeurs*. Il a le bonheur de ne connaître point l'insomnie, se réveillant chaque matin, dit-il, exactement dans la position qu'il a prise la veille pour s'endormir. Voilà qui assure sans doute l'égalité du travail; égalité chez lui presque excessive; chaque jour, à la même heure et dans le même nombre d'heures, il écrit le même nombre de pages et de la même qualité. Sa curiosité intellectuelle et son appétit de lecture m'enchantent. Je voudrais qu'il n'eût pas gardé trop mauvais souvenir de cette soirée où il s'est montré si charmant, où je me suis montré si médiocre, où je déplore de n'avoir su mieux lui parler.

Marseille. 1^{er} Juillet.

A Paris, j'ai du moins la ressource d'accuser les autres de me faire perdre mon temps. Ici je ne puis m'en prendre qu'à moi-même. Et je ne sais quand cette poursuite est la plus avilissante et la plus vaine ? quand on rencontre le plaisir, ou qu'on le cherche sans le trouver. J'écris ceci maintenant que je me fais vieux, et ce soir que je me sens fatigué. Et demain je recommencerai.

Hammamet. 6 Juillet.

L'on excusera mal, plus tard, cette modération, cette longanimité, cette tolérance dont nous aurons fait preuve à l'égard du catholicisme; notre sympathie paraîtra faiblesses, et notre indulgence sera jugée sans indulgence. Encore heureux si l'on ne dit pas que nous avons eu peur. Et peut-être, après tout, serait-on en droit de le dire; mais ce qui nous effraie, ce n'est pas l'ennemi, ni les forces dont il dispose, tant que notre propre pensée. J'ai peur de mon intransigeance.

Tunis. 19 Juillet.

Vient-il à l'esprit de personne de se demander : « Qu'eût fait le Christ, que n'eût-il fait, si on l'eût laissé vivre ? » Tant l'habitude est prise de considérer son sup-

plice et sa mort comme faisant partie de sa vie et non point tant comme un terme que comme un accomplissement.

Paris. 22.

Non seulement M. ne sait pas ce que c'est qu'aimer — mais même il ne sait pas qu'il ne le sait pas. Il connaît l'affection et le désir — pas l'amour.

Quelqu'un qui ne peut jamais prendre le « plat du jour »; ou bien il fait changer la « garniture ».

Il n'est pas un de mes amis dont, si j'en traçais le portrait, je ne paraîtrais « dire du mal ». L'amour peut être aveugle; l'amitié point; elle se doit de ne point l'être; et l'on peut aller jusqu'à aimer les défauts d'un ami; mais pour l'aider à les connaître. Qu'ai-je affaire d'une amitié sans clairvoyance? La haine de la complaisance, je la veux porter jusque là.

Cuverville. 30 Juillet.

Il me semble parfois, hélas ! que j'ai passé le bon temps d'écrire. Je me sens péniblement en retard avec moi. Et s'il vous plaît que je dise : en retard avec Dieu, je le fais volontiers, tout de même. Cela veut dire tout simplement que je crains parfois d'avoir trop attendu, que je crains non seulement que le temps me manque, mais bien aussi la ferveur et cette insoumise exigence de la pensée qui la décide à se produire. On prend son parti du silence et rien n'est plus à craindre de la vieillesse qu'une sorte de résignation taciturne. Même de ceux que nous admirons le plus et que nous connaissons le mieux, qui peut prétendre que nous connaissions le meilleur et qu'il leur ait été loisible de dire ce qui leur importait le plus ? Au moment que l'on voudrait parler, la voix manque et, lorsqu'elle revient, on n'exprime que des souvenirs de pensées. La force de Montaigne vient de ce qu'il écrit toujours au moment même, et que la grande défiance qu'il a de sa mémoire, qu'il croit mauvaise, le dissuade de réserver rien de ce qui lui vient à l'esprit, en vue d'une présentation plus savante et mieux ordonnée. J'ai toujours beaucoup trop compté sur l'avenir, et fait appel à trop de rhétorique.

31 Juillet.

Lu du Chateaubriand (*Mémoires* — excellent portrait de M^{me} de Coislin), du Rousseau (*Dialogues*) et, de Bossuet, d'admirables passages du *Sermon sur le mauvais riche* (impénitence finale). — Repris le piano abandonné depuis des mois. — *Grande Fugue* (et *Prélude*) pour orgue, en si mineur, de Bach (Liszt) — 4^e *Ballade* de Chopin, etc..

Toulon. 1^{er} Septembre.

Le mois d'août tout employé au déménagement. Grande fatigue. Angoissant désir de me ressaisir et de travailler. Mon horizon est tout obstrué par ce roman que j'ai promis à l'Amérique et dois finir d'abord, puis par ce portrait de Montaigne pour l'*Histoire de la Littérature* de Malraux. Il me tarde de n'avoir plus devant moi que... moi-même.

Trois jours à Pontigny, fort intéressants du reste, ont achevé de m'éreinter. Cuverville où j'aurais voulu me réfugier est tout encombré. C'est donc à Saint-Clair que je vais. Un déraillement sur la ligne nous vaut cinq heures de retard. Forcé de coucher à Toulon.

« Si l'on ne connaissait pas Gide, on croirait vraiment qu'il s'amuse », dit à Martin du Gard (qui me rapporte ce propos) un jeune étudiant, présent à la seconde décade. C'était pendant les jeux du soir. Martin du Gard lui répond que ces mots montrent au contraire qu'il ne me connaît pas du tout.

Saint-Clair.

Les sommeils de l'après-midi : comme une voluptueuse plongée dans le néant.

2 Septembre.

Je ne suivrai pas Montherlant dans sa grande (et, ma foi, très éloquente) offensive contre les femmes, contre la Femme (*Nouvelles littéraires*. Numéro consacré à Tolstoï.) — Je crois simplement que l'erreur c'est de ne considérer la femme que comme un instrument de plaisir. Pourtant, devant certains exemples, j'en viens à douter s'il n'y a pas plus de danger encore à mettre en enjeu que sa chair, et si celui qui se tire du piège de l'amour à moins de frais n'est pas précisément celui qui n'y

aventure que la moindre et plus médiocre part de lui-même.

Saint-Clair. 14 Septembre.

Je regagne Paris ce soir; arrê à Toulon, puis aux Sources, où revoir ma tante Charles Gide entourée des siens.

J'ai revu la traduction du premier acte de *Hamlet*; du moins apporté quelques retouches aux points signalés par Lalou. Corrigé soigneusement les épreuves de la définitive édition de *Si le grain ne meurt...* appelée à paraître je ne sais trop quand; peut-être pas avant quelques mois. — Achevé la lecture des *Essais* de Montaigne et du livre (un peu piétinant sur place) de Bonnefon (du moins le premier volume) sur *Montaigne et ses Amis*. Ne me suis pas senti le ressort nécessaire pour pousser plus avant *l'École des Femmes*. A dire vrai, ce livre ne m'intéresse guère et ma pensée ne s'y reporte pas spontanément. Il ne se relie pas étroitement à mes préoccupations actuelles, auxquelles je pourrais plus facilement donner vent dans l'étude sur Montaigne que j'ai promise à Malraux, où sans doute je trouverai prétexte légitime à exprimer quelques-unes des considérations qui me tiennent le plus à cœur.

Somme toute très médiocre période, où je perds contact avec moi-même et avec la *réalité*, faisant semblant de vivre et, par instants, en venant à douter si j'existe vraiment. Une fatigue telle que je renonce à rien exiger de moi et ne puis que me laisser aller à vivre, comme je m'abandonnerais à la mort.

Paris. 19 Septembre.

Le mot de Mme Théo sur Charles du Bos est excellent (après lecture de sa longue étude-réquisitoire sur ou contre moi :)

« Il fait son salut sur votre dos. »

Cuerville. 20 Septembre.

Oui, je sais qu'après quelques heures d'étude, j'arrive encore à jouer de manière à me satisfaire, et même à être charmé comme je le suis rarement au concert. Mais si je quitte un peu, ne fût-ce que deux jours, me voici plus empêché qu'un débutant, et d'année en année davantage. Et si encore je prenais ma joie à lire de la musique

nouvelle; mais non : mener à perfection fugitive un morceau (ce que je ne fais jamais sans l'apprendre préalablement par cœur), c'est à cela que j'emploie tout le temps que je passe au piano.

Revu à Saint-Clair les *Goyescas*.

25 Septembre.

De retour à Paris depuis trois jours. Je me suis un peu remis au piano. Ce que j'écrivais ci-dessus est absurde; je n'ai jamais mieux joué.

Je revois les *Novellettes* de Schumann, pour qui j'étais quelque peu injuste. Il est vrai; cette musique est d'une absence d'art presque totale, d'une sorte d'ingéniosité un peu sommaire, mais qui laisse paraître une inspiration vraiment jaillissante et une ferveur très authentique. La qualité de l'âme est un peu vulgaire, mais l'âme est malgré tout charmante, profondément ouverte à la sympathie et d'une sincérité parfaite. Wagner prend air de faiseur, près de lui.

4 Octobre.

Rangeant des papiers, je retrouve, parmi d'anciennes factures, les notes du *Royal Hôtel* de Biskra, du temps de Wilde et de Douglas. Elles attestent que je suis resté à Biskra, en 1895, du 6 février au 20 mars. Je déchire après avoir noté ce repère.

Dicté pas moins de quatorze lettres aujourd'hui; et il n'y avait pas, presque pas, d'arriéré. Je ne puis appeler travail cet affairément, que je compare à l'effort du nageur pour écarter des algues. Reçu ce matin une dépêche de C. de T., mon agent américain, qui m'informe que *le Forum* se refuse à m'accorder le sursis que je lui demandais pour l'*École des Femmes*. Je suis presque amusé par cette obligation. Au fond j'ai toujours aimé le *devoir*, et m'y sens plus valeureux que dans la liberté. C'est peut-être par là que je diffère le plus de Montaigne. Je serais même ravi si je savais où et comment travailler en paix — si seulement les amis, les admirateurs, les quémandeurs voulaient bien me ficher la paix. Je ne vois plus en eux, par instants, que des fâcheux.

5 Octobre.

Il entrait dans ma gourmandise beaucoup de curiosité.

Rien ne me déplaît et ne met plus mal à l'aise ma conscience que le trop de dépense à table. Hier le jeune Gabriel B. que j'héberge m'a mené à un petit restaurant du boulevard Saint-Germain, où nous en avons eu pour seize francs à nous deux. Il était ravi; moi aussi. « Et avouez que nous n'avons plus faim », répétait-il joyeusement. Je me souviens du temps du Foyer, où M^{me} Théo et moi, occupés ensemble du matin au soir à secourir les réfugiés, mettions un point d'honneur, en commandant nos déjeuners, à ne pas dépasser deux francs. (Les dîners, nous les prenions chez elle.) Par ce temps de disette, il me semblait toujours enlever à d'autres plus affamés que moi tout ce qui dépassait mon nécessaire. Ce sentiment ne m'a guère quitté, et je ne goûte pas de plaisir bien certain dès que je sens combien il coûte. Ce n'est pas que je ne sois gourmand et même je me pique d'être connaisseur en cuisine : je sais de quoi sont faits les mets que l'on m'offre et puis dire ce qui leur manque; mais ne puis jamais oublier que, si je prends l'aile, je laisse à mon voisin le pilon. C'est donc, lorsque je me sers le premier, le pilon que je prends; et d'autant plus volontiers qu'en vérité je le préfère. Je voudrais m'installer ici de manière à pouvoir souper chaque soir d'une assiette de porridge et d'un fruit.

— J'écrirais volontiers un *essai* sur la gourmandise.

Il m'est bien difficile de croire que la pensée la plus saine, la plus sage et la plus sensée ne soit pas aussi bien celle qui, projetée dans l'écriture, donne les lignes les plus harmonieuses et les plus belles.

13 Octobre.

Tant bien que mal, j'ai fait entrer, je crois bien, plus de choses dans ma valise que X. n'en a si bien rangé dans la sienne.

17 Octobre.

Je m'enferme avec ce travail qu'il faut que j'achève et durant des heures m'efforce d'y penser, préférant ne penser à rien plutôt que de penser à autre chose. De ce temps, je passe un tiers au piano; je somnole un autre tiers, car j'ai la faiblesse de chercher un peu d'inspiration à fumer des cigarettes qui m'empoisonnent et achèvent

de m'abrutir. Je manque de génie à un point qui n'est pas croyable. Je voudrais m'en aller.

Paris. 20 Octobre.

Je pars ce soir pour Roquebrune, où achever *l'École des Femmes*, et revoir aussitôt avec Dorothy Bussy le texte de sa traduction qui doit paraître dans *le Forum*. Tout doit être achevé avant le départ des Bussy pour la Haute-Égypte, c'est-à-dire avant la fin du mois. — Peut-être l'exigence de l'Amérique était-elle nécessaire pour me faire achever ce livre qui depuis longtemps a cessé de m'intéresser.

Il n'est presque pas un de mes livres que j'aie été à même d'écrire au moment où j'eusse pris le plus de plaisir à l'écrire; pas un qui, à un certain moment, ne m'ait quelque peu tiré en arrière.

Je vieillis, depuis quelque temps, d'une manière effroyable.

Pensez-vous que je serais à même de donner ici la nuance exacte de ce sentiment, si je ne l'avais d'abord éprouvé moi-même ?

Roquebrune. 22 Octobre.

La peur, naguère, de me laisser séduire par la paresse, en croyant écouter ma fatigue... A présent, tout au contraire, je me force à prendre mes aises et me répète sans cesse : Mais non, mon pauvre vieux, ça n'est pas de la paresse; tu es réellement très fatigué.

L'on ne fait rien de bien si cette rupture d'équilibre n'arrive à se produire, entre le monde réel et la création du cerveau, celle-ci paraissant, pour un temps, plus réelle que l'autre. Cette illusion volontaire, l'esprit, avec l'âge, en devient de moins en moins capable — du moins spontanément; mais de plus en plus habile, d'autre part, à tirer le meilleur parti de sa chance, et à tenir toutes les cartes de son jeu, voire les plus médiocres, pour atouts.

Complaisance envers soi-même. Les postures avantageuses.

J'ai écrit (dans *les Nourritures*, ou dans *l'Immoraliste*, je crois) : « Le jour viendra où, même pour porter à mes lèvres même l'eau dont j'aurai le plus soif, je n'aurai

plus assez de force » — ou quelque chose d'approchant... Mais non; ce n'est pas ainsi que cela se passe : avec les forces, les désirs aussi diminuent. Si le verre n'atteint plus les lèvres, c'est aussi que l'eau paraît moins fraîche et c'est que l'on a moins soif.

Type des pensées qu'il est sans doute inopportun d'écrire. Ou bien trouver en soi la force de penser qu'il est bon qu'il en soit ainsi. Ces pensées singent la sincérité plutôt qu'elles ne sont vraiment sincères.

Qui noterait simplement, au jour le jour, les fissures, les effritements de son être, le lent travail de la vieillesse...

Jadis, pour accompagner cette brusque sensation de chute dans le sommeil, je rêvais que je tombais dans un gouffre; à présent, simplement que je manque une marche.

Parbleu ! Dostoïevsky aussi cède à des raisons d'art (tout comme Valéry prétend que faisait Racine qui, disait-il, aurait changé le caractère de Phèdre plutôt que de faire un mauvais vers), mais c'est qu'il a compris, tout de même que Racine, que ce sont ces raisons d'art qui trompent le moins. Ce sont peut-être des nécessités, des exigences, d'ordre tout esthétique, qui l'ont amené à ses notations psychologiques les plus audacieuses et les plus vraies. Et réciproquement. La forme académique, la beauté conventionnelle, etc... sont responsables souvent, en psychologie, des erreurs les plus monstrueuses. Il y a certains contours que seul le mensonge peut remplir.

Une sorte de morosité singulière me porte à renoncer soudain à ce qui me serait le plus agréable et à ce que parfois j'ai le plus longuement souhaité; au profit de je ne sais quelle satisfaction supérieure, faut-il croire, d'ordre quasi mystique... ? Je ne sais trop. — N'est-ce pas là déjà ce qui, dans ce pèlerinage que je fis à la Grande-Chartreuse, à vingt ans, m'en écarta au dernier moment par une dissuasion secrète, de sorte que, sur le point d'atteindre mon but, je tournai bride et repartis soulé d'une satisfaction différente et comme enrichi de cette privation. Cette sorte de macération me plongeait alors dans un état de lyrisme indicible.

N'est pas sans relation, je crois, avec les pratiques solitaires, qui invitent le rêve à prendre le pas sur la réalité;

de sorte que l'on en vient à préférer à la possession effective l'imaginaire.

Cuverville. 4 Novembre.

Arrivé hier soir; après une semaine à Roquebrune où j'avais heureusement pu achever *l'École des Femmes*, et revoir avec Dorothy Bussy son excellente traduction, j'avais passé un jour à Saint-Clair, et un à Carcassonne auprès d'Alibert avec qui je m'accorde mieux qu'avec aucun autre. Je déplore certaine prolixité de son écriture (qu'il n'a nullement dans la conversation) qui noie souvent ce que sa pensée présente de plus neuf, de plus juste et de plus hardi. Je me repose près de lui à pouvoir être parfaitement naturel sans aucune crainte de heurt ou d'incompréhension. J'admire combien peu ses jugements et sa pensée se sont laissés fausser ou entamer par des considérations de prudence ou de sympathie, et puise auprès de lui le plus précieux des réconforts. Je ne vois point un seul sujet que je n'aie plaisir à aborder avec lui et il n'est pas jusqu'à certain sens du comique que je ne partage avec lui, de sorte que mon esprit près de lui prend égal plaisir à se tendre et à se détendre.

5 Novembre.

Si j'écris plus facilement ?... La facilité ne propose que lieux communs et formules toutes faites; précisément ce que j'écarte. De plus en plus difficile envers soi-même, et de plus en plus regardant.

Ne pas se forcer à penser; mais noter aussitôt chaque pensée qui se propose.

T. S. F. de la Tour Eiffel. Une virtuose inconnue (de moi) vient estropier le *XVII^e Prélude* de Chopin. Se peut-il que certains se pâment là-dessus ? Je n'y vois plus que vulgarité presque hideuse, affectation et sentimentalisme niais. Pourquoi presser le mouvement régulièrement au milieu de chaque mesure ? Ne voit-on pas que cette fausse agitation met en fuite tout le mystère charmant du morceau ? Pourquoi ne pas laisser le chant surgir et se dégager doucement de l'accompagnement; pourquoi ces notes, compagnes de la mélodie, les réduire au rang de comparses et faire valoir celle-ci en

éteignant tous feux autour d'elle, comme par crainte que l'auditoire imbécile ne la distingue pas suffisamment ? J'ai cette mélodie-vedette en horreur et la sens des plus contraires à l'esthétique de Chopin. Exception faite de quelques *cantabile* à la Bellini, je tiens que, du haut en bas du clavier, tout doit être d'une homogénéité parfaite, de sorte que la partie mélodique demeure profondément engagée dans l'atmosphère amicale créée par les autres voix, qui suscitent un constamment frémissant paysage immatériel.

Cuerville. 15 Novembre.

Ce que je trouve ici, ce n'est pas le repos, c'est la torpeur.

Je revois les *Inventions* de Bach à deux et trois voix, (dans l'édition Busoni). Quelle force, quelle égalité de maîtrise jusque dans les pages en apparence les plus légères, et combien cette sorte de logique musicale (à laquelle le contraint la méthode du contrepoint) nuit peu à l'affirmation de sa pensée !...

Je trouve, dans le *Port-Royal* (II, 112) de Sainte-Beuve, cette étonnante phrase de saint Augustin qui pourrait bien servir d'épigraphe au livre de Massis :

« Nous qui savons ce que vous pensez, nous ne pouvons ignorer comment et en quel sens vous dites ces choses. » C'est, comme dit Sainte-Beuve, « conclure du sens aux mots, plutôt que des mots au sens » (p. 427). C'est ainsi que longtemps tous les phénomènes naturels servirent à prouver que la Nature avait « horreur du vide ».

Il ne sied pas de dire : l'âge où la turbulence de la chair prend refuge dans la pensée — car cette turbulence existait dans la pensée aussi bien alors, mais on l'y aperçoit plus volontiers à présent que la turbulence de la chair se tempère.

Je vous assure que le sentiment de la *liberté* peut plonger l'âme dans une sorte de détresse (expliquer et développer).

19 Novembre.

Ces « dictées » devraient être tout autre chose. Celles

de ces jours derniers ne me satisfont guère¹. Elles cherchent à rejoindre la phrase écrite. J'entrevois la possibilité d'un genre spécial où la pensée se livrerait plus immédiatement. Il faudrait consentir aux incorrections, aux retours en arrière, abandonner tout amour-propre, tout souci de bien dire. Habitude à prendre, sans doute. Je voudrais ne chercher point même à former mes phrases. Commencer sans plan préconçu. Sans trop savoir d'avance ce que je veux dire. Mais l'habitude de la logique est à ce point impérieuse que l'esprit souffre de ne plus s'y soumettre. Elle précipite souvent la pensée dans un moule qui l'ampute et l'équarrit.

Cuverville. 21 Novembre².

Ce que la notion du temps peut devenir dans le rêve; — rien de plus mystérieux. Le rêve ne représente, d'ordinaire, qu'une succession d'images, mais il advient que l'émotion provoquée par certaines d'entre elles pré-suppose l'existence et la reconnaissance d'un passé...

J'ai rêvé cette nuit que je rencontrais mon beau-frère Marcel à je ne sais quelle exposition de sculpture. Nous admirions ensemble quelques décorations architecturales, copiées d'un Versailles ou d'un Trianon. Je dis à ce moment à mon beau-frère qu'elles étaient la reproduction exacte de celles que j'avais admirées au Musée du Louvre ce même matin, et, tout aussitôt, il me parut avoir rêvé précédemment cette visite au Louvre, dont je parlais. Je dis « rêvé », car cette visite, que je disais sans mentir avoir faite et qui brusquement se représen'tait en mon esprit à l'état de souvenir, restait exactement dans l'atmosphère même où je me trouvais alors, c'est-à-dire dans celle du rêve. Et peut-on se souvenir d'un rêve dans un rêve ? Peut-être la sensation du souvenir n'impliquait-elle aucune image précédente. Mais alors de quoi pouvait être faite cette sensation très précise de *souvenir* ? Comportait-elle à ce moment même une image plus lointaine et estompée comme sont celles du souvenir ? Car, à ce moment même où, dans ce rêve, j'en parlais à mon beau-frère, je revoyais précisément (mais à l'état de souvenir) cette visite faite au Louvre précédemment. Je revoyais

1. Allusion à des pages détruites.

2. Dicté.

ces mêmes ornements, ou, du moins, j'éprouvais cette sensation bizarre de ne faire à présent que les revoir, de les avoir déjà vus peu de temps auparavant; et même, je me souvenais exactement que, dans cette visite au Louvre, une autre personne qui se trouvait avec moi (je ne sais qui) m'avait dit le nom de l'artiste — nom que je recherchais en vain, ne trouvant à sa place que le nom de Pigalle, que je savais ne pas être le vrai. De sorte que, craignant d'être repris par mon beau-frère, je me gardais de le citer.

A mon réveil je me souvins avec une assez grande précision de ce rêve; de la seconde partie du moins, car il m'était impossible de préciser si j'avais réellement rêvé d'abord cette première visite au Louvre, ou seulement rêvé que je m'en souvenais; et, comme je le disais plus haut, là git précisément le mystère.

Je le trouve à peu près le même, ce mystère, — encore que sur des données toutes différentes — dans l'impression de *surprise* que peuvent donner certains rêves, alors que nous sommes nous-mêmes les seuls artisans inconscients de tous les éléments qui s'agencent en vue de provoquer cette émotion de surprise. L'on ne me comprendra pas sans un exemple. Voici : c'est un rêve qui remonte à plus de dix ans; il faut donc qu'il m'ait beaucoup frappé pour que je m'en souviennne. Je voyageais avec X. (personnage féminin; je ne sais plus qui, mais peu importe), et ceci se passait à Rouen ou à Amiens, dont nous venions (sans doute) de visiter la cathédrale. Nous entrons, ou plus exactement : nous nous trouvons dans une pâtisserie où je choisis pour X. gâteaux ou bonbons, que nous nous proposons d'emporter. Une demoiselle de magasin s'en empare, les enveloppe de papier, puis, prenant une paire de ciseaux très fins, commence à se servir de ceux-ci, pour parachever le paquet, d'une manière prestigieuse que je regarde du coin de l'œil, tandis que je m'approche de la caisse pour payer. Bonbons ou gâteaux, je savais que j'en avais à peu près pour cent sous. « C'est vingt francs », dit la caissière; et, comme je m'étonnais : « Oh ! s'écria-t-elle, c'est, Monsieur, à cause du *paquet gothique*. » Ma surprise à ces mots fut si vive, qu'elle m'éveilla (ou, si l'on préfère : un éveil subit accentua brusquement ma surprise), et c'est ce qui me permit de me souvenir si bien de ce rêve. Mon étonne-

ment, à mon réveil, mon émerveillement, fut, en y repensant, d'avoir si bien su favoriser cette surprise. Il me semblait tout à la fois que le tout n'était inventé qu'en vue d'aboutir à ce mot, comme il en eût été dans la vie réelle; mais comment expliquer alors que je m'y attendisse si peu ? C'était moi qui le préparais, et je n'en savais rien.

J'avais raconté ce rêve à madame Théo qui, tout aussitôt, me raconta à son tour un autre rêve où, de nouveau, ce même inexplicable sentiment de surprise intervient : elle avait reçu dans l'après-midi certaine étoffe assez belle, dont elle pensait pouvoir faire un corsage, et, à cet effet, avait été porter l'étoffe à une couturière. La nuit suivante, elle rêva donc qu'elle allait voir cette couturière; je l'accompagnais; et, sitôt entrés dans le salon d'essayage, nous vîmes, tous deux, étalé sur un fauteuil, le corsage en question. Il sautait aux yeux que l'étoffe avait été irréparablement gâchée, que le corsage était hideux, immettable. Elle en eut un grand saisissement. Et, voyant sa déconvenue, je m'approchai d'elle et m'écriai, en lui donnant force petites tapes amicales dans le dos :

— Ne te désole pas, tu trouveras moyen d'arranger cela.

Se retournant vers moi, elle s'écriait alors, stupéfaite :

— Voilà que vous me tutoyez à présent !

Et je répondais aussitôt :

— Ma chère amie, je tutoie toujours dans ces occasions-là.

Évidemment, il y avait dans ce rêve également un inexplicable décalage. Elle s'était offert à elle-même une surprise inconsciemment préparée, et dont, tout aussitôt après, elle se donnait à elle-même une explication qui, pour être saugrenue, n'en était pas moins prévue par elle, à son insu.

Cuerville. 23 Novembre.

Achévé hier *la Carrière de Beauchamp*, dans la traduction, malheureusement assez pâteuse et tristement inélegante, de A. M.. C'est vraiment un des livres les plus extraordinaires que j'aie lus. D'immenses régions insupportables, non point tant arides qu'affreusement embroussaillées où, comme dans la brousse des bords du Logone, on perd le sens de la direction; des piétinements; des longueurs à faire tomber vingt fois le livre de vos

maines; puis, parfois, durant des pages, on plane à des hauteurs où vous entraînent seulement les plus grands.

Ce livre laisse l'esprit courbaturé, surpris, déconcerté, doutant s'il ne faut pas voir là une satire de l'esprit d'utopie, d'humanitarisme, d'égalitarisme, et même, plus profondément, de philanthropie et de sacrifice; une satire même de l'amour. Les dernières pages invitent à le croire. Elles invitent surtout (et le livre entier) à penser.

Je ne parviens pas encore à comprendre pourquoi dans ce livre certaines scènes, certains dialogues, sont *traités*; d'autres passés sous silence, escamotés; en particulier certaines conversations, que, entre toutes, on eût souhaité connaître. « Beauchamp finit par lui faire avouer que son cousin avait donné lecture de la lettre Shrapnel à Mounet-Laurels. » (II, p. 86.)

De même la grande conversation de Beauchamp avec son oncle, tant attendue, est remplacée par cette simple phrase : « B. rentra au salon les joues en feu. Il venait de lutter seul contre trois pendant près d'une heure. » (II, p. 90.) Et, de même, la grande explication entre l'oncle et le neveu, nous ne la connaissons que par ces mots : « En général le maître de la maison se retirait à minuit; ce soir-là sa porte ne s'ouvrit qu'à une heure et demie. Les deux hommes n'échangèrent pas un mot dans le vestibule. Ils avaient coulé (?) la question à fond¹. » (II, p. 114.) De même, encore : « Ce fut en présence de Mme Wardour-Devereux que Nevil attaqua le capitaine Baskett, sans crier gare, lui lançant à la tête les pires accusations qu'on puisse porter à un homme du monde, l'insultant, le harcelant et l'humiliant de telle façon que Baskett fut obligé de quitter la maison afin d'éviter un scandale². » (II, 158-9.)

24 Novembre.

Quelle erreur de croire que c'est en se laissant aller à soi qu'on est ou devient le plus personnel ! Ce qui vous vient d'abord et naturellement à l'esprit, ce sont des lieux

1. « They had fought it out. »

2. Il y aura lieu d'examiner, dans le texte anglais, si ces conversations escamotées, ce n'est pas simplement A. M. qui a omis de les traduire, ou, sur la demande de l'éditeur, soucieux de raccourcir le volume, accepté de les supprimer.

communs, des clichés... De là le danger de ces « dictées » auxquelles je m'essaie.

La *vulgarité* tire à soi l'homme qui « s'abandonne ». L'épaisse loi de gravitation nous tient tous. Je souhaite une longue marche forcée dans la brousse pour dégager un peu ma pensée. Ce que chacun de nous a de plus individuel, de plus particulier, de plus rare, obéit également à des lois, mais exquises. Par le ventre, nous appartenons tous à la masse... etc... Point de départ de ma pensée; trop affairé, trop dérangé sans cesse pour la suivre.

FEUILLETS

QUAND les gens intelligents se piquent de ne pas comprendre, il est tout naturel qu'ils y réussissent mieux que les sots. On a discuté sur le chameau, discuté sur le chas, discuté sur l'aiguille, et discuté surtout pour savoir dans quelle mesure le riche pouvait ou ne pouvait pas aborder au royaume des cieux. Quoi pourtant de plus lumineux que la parole de l'Évangile ? Il saute aux yeux des plus myopes que « faire passer un chameau par le trou d'une aiguille » est l'équivalent oriental de « prendre la lune avec ses dents », ou de quelque image analogue dont l'énorme absurdité tend à exagérer l'impossible.

Cela veut dire simplement : il est *impossible*, à tout jamais impossible, et parmi les choses impossibles il n'en est pas de plus impossible que celle-ci : un riche dans le royaume de Dieu. Le royaume de Dieu est formé de l'abandon des richesses.

Rien de plus lourd, de plus important que ceci : nécessité de l'option entre le temporel et le spirituel. La possession de l'autre monde est faite du renoncement à celui-ci.

Donc, même l'Évangile selon Marc, le plus ancien, aurait déjà subi l'influence de Paul. Cette influence, il importe avant tout de l'expliquer.

Certainement le Christ et les disciples vers Jérusalem marchaient vers le triomphe — le Christ avec la certitude

de sa divine vocation. Il y eut, aux yeux du monde tout au moins, banqueroute. C'est cela qu'il s'agissait d'abord de sauver. C'est à la justification de la croix, du supplice, de l'ignominie où semblait aboutir cette carrière, qu'il fallait travailler. Il fallait montrer que cette fin avait été prévue, montrer que cette fin était nécessaire à l'accomplissement des Écritures et aussi bien au salut de l'humanité. Et que le Christ soit mort *à cause* des pécheurs, ou *pour* les pécheurs, ... la nuance était mystiquement si délicate qu'on passa aisément de l'un à l'autre et qu'une confusion heureuse s'établit à la faveur de la prédication de saint Paul. Ce n'est plus que sur la croix qu'on vit le Christ; la croix devint le symbole indispensable. C'est de la marque d'ignominie qu'il importait de se glorifier davantage. Ainsi seulement pouvait apparaître malgré tout triomphatrice l'œuvre de celui qui s'était dit Fils de Dieu.

Cela était indispensable au début; pour la légitimation et la propagation de la doctrine.

Mais, après tout, cette fin ignominieuse, pour être devenue indispensable au dogme, ne faisait point partie de l'enseignement même du Christ. C'en était au contraire l'arrêt, ou plutôt le suprême obstacle dont l'enseignement de bonheur (v. les paroles sur la croix) devait également triompher.

N'importe : une fois cette doctrine devenue maîtresse des esprits et des cœurs, c'est-à-dire lorsqu'on était en droit de rechercher le Christ en deçà du supplice, et dans la plénitude de sa *joie* — il était trop tard : la croix avait triomphé du Christ même; c'est le Christ crucifié qu'on continuait à voir, à enseigner.

Et c'est ainsi que cette religion parvint à enténébrer le monde.

*

Les feuillets suivants ont été écrits entre 1922 et 28 (?). Je pensais alors, je ne sais trop pourquoi, n'en avoir plus pour longtemps à vivre et considérais volontiers les *Nouvelles Nourritures*, dont ces feuillets devaient faire partie, comme une sorte de testament qui, dans mon projet, devait faire un pendant tardif à mes *Nourritures Terrestres*. Ces feuillets que j'écrivais au jour le jour, je me réservais de les distribuer dans le volume en tel lieu que, par avance, je leur assignais; nombre d'autres feuillets

devaient, intercalés, les soutenir et motiver, que je n'écrirai sans doute jamais. Et je crains bien que ce livre ne demeure à l'état d'ébauche. Ce n'est point que mes pensées aient changé de direction, mais les événements leur ont permis de prendre une orientation plus précise.

Peu de phrases m'auront autant irrité que celle-ci : « Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? » Quelle absurde conception du monde et de la vie parvient à causer les trois quarts de notre misère ! Notre esprit, par attachement au passé, se refuse à comprendre que la joie de demain n'est possible que si celle d'aujourd'hui cède la place; que chaque vague ne doit la beauté de sa courbe qu'au retrait de celle qui la précède; que chaque fleur se doit de faner pour son fruit; que celui-ci, s'il ne tombe et ne meurt, ne saurait assurer des floraisons nouvelles, de sorte que le printemps même prenne appui sur le deuil de l'hiver.

Je ne puis croire au *Retour éternel* de Nietzsche, mais j'aime ce besoin d'optimisme qui le lui fait inventer, pour opposer aux regrets l'*insouciance*.

Longtemps, trop longtemps (oui, jusqu'à ces dernières années) je me suis ingénié à croire que je me trompais, que j'avais tort; à m'accuser, me contredire; à plier ma façon de voir, de sentir et de penser à celle des autres, etc.. Je remarquais que les plus entêtés dans leur sens, sont d'ordinaire les plus sots; et je ne prisais pas beaucoup la sottise. Mais on eût dit que ma propre pensée me faisait peur et de là vint ce besoin que j'eus de la prêter aux héros de mes livres pour la mieux écarter de moi. Certains, qui refusent de voir en moi un romancier, ont peut-être raison, car c'est plutôt là ce qui me conseille le roman, que de raconter des histoires.

*

Paul Laurens me racontait avoir rencontré, par hasard, un vieux camarade d'atelier qu'il n'avait plus revu depuis un quart de siècle. D'abord on feint une grande joie de se revoir, ainsi qu'il sied, puis on s'aperçoit vite qu'on n'a

plus rien de commun que quelques vagues souvenirs; la conversation retombe vite; mais soudain X. :

— Oh ! et puis j'allais oublier... quelque chose de très important... l'année dernière, mon vieux, je me suis converti. Ça y est !

— Alors, demande Paul Laurens, tu es content ?

— Oh ! tu sais, mon vieux, le catholicisme... c'est épatant.

Quelques instants de silence. On se décide à se quitter. Mais au moment de se serrer la main, l'autre répète encore :

— Et puis, tu sais, mon vieux... é-pa-tant !

Paul racontait cela d'une manière charmante, comme je pense qu'eût fait Fromentin.

*

Ils m'ont longtemps reproché ce qu'ils appelaient mon inquiétude; puis, lorsqu'ils ont commencé de comprendre que cette inquiétude n'était point la mienne mais celle des êtres que je peignais et que je ne les pouvais peindre inquiets qu'en cessant d'être inquiet moi-même, ils m'ont reproché d'avoir trouvé le calme et cette sérénité qui précisément me permettait de produire. C'est qu'ils ne supposaient point, n'admettaient point que l'inquiétude pût prendre fin ailleurs que dans le port où ils se sont ancrés eux-mêmes, et que, tant qu'ils me croyaient ballotté, ils pouvaient encore espérer que je vinsse chercher refuge parmi eux.

*

Tant de mots sont-ils nécessaires ? et la contention de l'esprit, l'effort d'affabuler une intrigue, pour tendre devant le lecteur cette broderie bariolée qui, pour un temps, devant lui s'interpose et voile la réalité. C'est à cette réalité que, tout au contraire, je veux le ramener sans cesse, la lui mieux éclairer, la lui présenter plus réelle encore qu'il n'a su jusqu'à présent la voir.

*

La suppression, l'escamotage de tout ce qui, dans l'Évangile, les incommode. Mais toutes ces incommo-

dités, que leurs orthodoxes explications ne parviendront jamais à réduire, prendront une importance d'autant plus grande et plus accusatrice qu'ils se seront plus longtemps efforcés de les tenir sous le boisseau.

*

Non s'efforcer vers le plaisir mais trouver son plaisir dans l'effort même, c'est le secret de mon bonheur.

*

Mais, comme ceux-ci ne peuvent espérer le salut par le moyen qu'il leur propose, il leur enlève ainsi toute espérance.

Je ne voudrais léser l'espoir de quelqu'un, sans remplacer aussitôt cet espoir par un autre, et je m'y efforce toujours. Je voudrais pouvoir croire à la vie éternelle, non pour mon propre bonheur, mais pour les consolations que celle-ci permet de donner.

Mais eux, dès qu'ils possèdent cette assurance, se sentent le besoin d'assombrir cette vie, afin de rendre ce qui nous en consolera nécessaire.

*

Ne te détourne pas, par lâcheté, du désespoir. Traverse-le. C'est par delà qu'il sied de retrouver motif d'espérance. Va droit. Passe outre. De l'autre côté du tunnel tu retrouveras la lumière.

*

L'étrange chose, lorsqu'on parle d'*influence*, que l'on ne considère presque jamais que les influences directes. L'influence par protestation est, chez certaines natures, pour le moins aussi importante; elle l'est parfois bien davantage, encore que très difficile à reconnaître le plus souvent. Ce n'est point toujours par sympathie, faiblesse et besoin d'imitation que nos caractères s'inclinent. Une nature un peu forte cède plus à la réaction qu'à l'action directe. Les opposants m'intéressent plus que les suiveurs; mais m'intéressent davantage encore les très rares qui ne sont

non plus suiveurs qu'opposants, et cependant, non plus sourds que stupides.

*

Cette incuriosité de la chair, qui précède de longtemps l'impuissance et même l'extinction des désirs, qui fait que ceux-ci transigent et relâchent enfin leur empire, non, ce n'est pas de l'apathie; mais, l'esprit reprenant le pas, elle laisse le champ libre à la morale.

*

Trop souvent la prévention d'autrui nous oblige et, pour peu que notre sensibilité l'emporte sur notre force de caractère, nous nous laissons absorber par l'image que nous sentons que l'on se fait de nous. Oui, le regard d'autrui nous déforme et les qualités ou les défauts qu'il nous prête, nous les assumons en dépit de nous pour un temps. Tel geste, qui ne nous serait pas naturel, nous le faisons parce que nous sentons qu'on l'attend de nous; car il est, pour certaines natures, bien difficile de résister à ce que l'imagination nous propose.

L'on est ainsi porté par l'opinion. De même la confiance des spectateurs s'ajoute à l'assurance de l'acrobate pour lui faire réussir un tour que l'inconfiance empêcherait. Je voudrais être de ceux chez qui le plus craintif puisse trouver plus de crédit encore qu'il n'en espère; qu'il se sente auprès de moi tout endetté, tout contraint d'exiger de lui cette valeur que je lui fais sentir que j'escompte.

1929

12 *Janvier.*

ARRIVÉ ce matin à Marseille par temps de pluie. Une sale petite pluie grise et glacée. Pas un rayon dans tout le ciel ni dans mon cœur. Grippé depuis huit jours, ma première sortie a été pour gagner la gare de Lyon où j'ai dîné avec Jean Schlumberger et Marc. Des quintes de toux m'ont empêché de dormir; on crevait de chaleur

après avoir craint de crever de froid; compagnons de voyage *not worth mentioning*. J'écris ces lignes dans la salle à manger du *Gouverneur Général Jonnart*; mon regard cherche de table en table un convive avec qui souhaiter causer. Du reste, nul désir de parler, ni de sourire à personne. Et tandis que le repas de 11 heures s'achève, nous levons l'ancre.

13 Janvier.

Mer calme à laisser douter parfois si l'on avance. Mer déserte; aussi inhabitée ce matin que ma cervelle. On se demande où s'en sont allés poissons volants, marsouins et dauphins. Arion tomberait par-dessus bord, il irait droit au fond. (Façon de parler, car l'on sait que les noyés flottent, quand ils n'ont pas l'âme trop chargée de péchés.)

Quintes de toux très pénibles, cette nuit de nouveau; cela dure une heure environ, puis cède à la double dose de sonéryl.

Ce matin les passagers, l'aspect de la mer et du ciel, tout me paraît si inappétissant que je redescends dans ma cabine, lire un peu d'*Oblomoff* et dormir, car je me sens moi-même aussi inintéressant et peu aimable que les autres, que « le reste », que tout.

Atonie due à la fatigue, sans doute. Étendu sur le pont, assez confortablement enveloppé de mon châle vert, je reste patiemment à l'affût et surveillance (amusé comme lorsque, à quinze ans, tranquillement assis à l'orée du bois de la Roque, je voyais bientôt écureuils et lapins se décider à reparaitre et s'ébrouer, la nature de tous côtés s'animer et se départir de cette immobilité hypocrite et contrainte) — mes pensées, un peu craintivement d'abord, sortir de leurs terriers, scruter le proche horizon, hasarder quelques bonds d'abord, et puis partir inconsidérément à l'aventure.

Tracer l'itinéraire et la topographie.

Influence (à reprendre); les positions déjà prises, les gestes déjà faits; responsabilités déjà assumées — *passer outre*. UC

Et toujours la question de cote de l'humanité (très surfaite) — l'humanité du moins telle qu'elle est, non telle qu'elle pourrait être. De quel côté venir l'espoir?

Athéisme. Il n'est pas une des influences, exaltantes et émancipatrices, qui ne devienne inhibitrice à son tour. Du besoin de changer de guide.

Vers midi, ma pensée enfin dégagée du sonéryl et de la codéine que j'ai dû prendre cette nuit, délivrée aussi d'un tas de préoccupations gênantes, devient d'une activité merveilleuse. Si je n'étais à table d'hôte, un peu comprimé malgré tout par les regards de mes voisins, je noterais aussitôt les grandes lignes que je vois se dessiner, avec plus de netteté et de vigueur que jamais — de l'antagonisme entre le Christ et Dieu. — de l'erreur du Christ (admirable d'expliquer pourquoi cette erreur était volontaire et nécessaire), de prétendre qu'il avait partie liée avec Dieu — aboutissant au cri, enfin révélateur : « Mon Dieu, pourquoi m'avoir abandonné ? »

Dieu = nature; Christ = surnature.

Alger. 13. 6 heures et demie.

Jupiter et Neptune aidant, nous étions à quai dès deux heures. Alger semble avoir si peu changé que ce n'est vraiment pas la peine de se sentir tellement plus vieux que la dernière fois que je la vis.

Le moment où j'ai le plus furieusement envie de quitter une ville, c'est celui même où je viens d'y arriver. Quelle pouillerie ! Quelle misère ! Quels à peu près ! Quelles médiocres « promesses de bonheur » ! ou plutôt : que peu de promesses, et de quel médiocre bonheur !

Il suffirait peut-être de dire que je me sens très fatigué, avec un point un peu douloureux à la base du poumon gauche, qui me fait craindre encore force quintes de toux cette nuit.

L'article de Diderot sur Spinoza m'a consterné. On souhaiterait parfois qu'un auteur, qu'un artiste puisse revenir sur terre, pour reconnaître et tirer profit de ses erreurs. L'aveuglement de Diderot à l'égard de Spinoza, je ne puis dire si c'est pour lui ou pour Spinoza qu'il m'est le plus douloureux. Il lui reproche son « athéisme » ; on est surpris d'abord ; il faut un petit temps de réflexion pour bien comprendre la position moralisante de ces grands théistes du XVIII^e siècle, Rousseau, Voltaire, Diderot, etc. .

Alger, 14.

Je me suis avisé, vers midi, que ma morosité de ce matin, malgré une nuit d'excellent sommeil, et tel que je n'en avais pas connu depuis longtemps, venait aussi, venait surtout de ce que je n'étais pas rasé, que mon col était sale, mon costume défraîchi par ces deux nuits précédentes où j'avais dû coucher tout vêtu, mes souliers non cirés, etc... Mon regard, mon esprit, ne se posaient nulle part, qu'ils ne trouvaient à s'égratigner et s'endolorir... Un coup de téléphone de Montherlant vint fort à propos, comme un chant de coq, mettre en fuite les fantômes crépusculaires. Je suis remonté me laver, me raser, changer de linge, de vêtements, de pensées.

15.

Ces vers du *Prométhée* de Goethe (dans l'étude très intelligente, mais un peu flasque et inefficace de René Berthelot) sont vraiment aussi bien traduits que possible. Je l'écris en connaissance de cause, m'étant moi-même efforcé souvent de les traduire, y ayant renoncé par suite de difficultés excessives. Il me semble qu'aucun coup de ciseau, pour dégager ma figure intérieure, n'a enfoncé plus avant (même ceux de Nietzsche par la suite) que ne firent, lorsque je les lus pour la première fois à vingt ans, ces vers admirables du *Prométhée*. Rien de ce que je lus de Goethe, ensuite, ne put modifier cette première intaille, mais bien seulement la parachever et je dirais plutôt : l'adoucir.

La sagesse commence où finit la crainte de Dieu. Il n'est pas un progrès de la pensée qui n'ait paru d'abord attentatoire, impie.

16.

Dormi, depuis hier, un nombre d'heures incroyable. Est-ce vieillesse, accumulation de fatigue, ou disposition malade ? Véritable orgie de néant à quoi m'invitait la froideur et laideur du temps, mon incuriosité totale à l'égard d'Alger, et une complète absence de tous désirs. (Pas d'autres livres sous la main que le morne et médiocre *Oblomoff* de Gontcharov.) Sorti après une sieste prolongée, la pluie m'a fait rentrer et j'ai dormi encore plus d'une heure.

Ce matin je plie bagages et m'occupe d'emménager

dans le petit appartement que me sous-loue Montherlant. Je découvre, quelques pas plus loin, un libraire fort bien approvisionné où j'achète un Vauvenargues, *Pride and Prejudice* et un dictionnaire anglais (Chambers).

Je ne crois pas être bien exigeant en fait de confort; mais il est un certain nombre de degrés au-dessous duquel ma pensée se fige et je cesse de comprendre même ce que je lis.

Chaque fois que j'ai repris Vauvenargues, ç'a été pour ma déception.

Je cherche dans mes souvenirs si jamais des heures aussi vides, aussi mornes... je cherche en vain.

17.

Encore une promenade, hier au soir, au dessus de la ville; j'y rentre par la Kasbah et retrouve, sinon mon ivresse des premiers temps, du moins les éléments de cette ivresse. Eussé-je vécu moins chaste à vingt ans, je renoncerais avec moins de peine, me semble-t-il.

Ce petit appartement, où j'emménage, est glacé; je ne puis me réchauffer un peu que couché, sous un amoncellement de manteaux et de couvertures. Et ce matin, pas une aspiration, pas un désir. Le ciel est gris comme mon cœur. Je me décide à reprendre une chambre à l'hôtel. J'achète un chapeau qui me fasse moins remarquer que celui que Marc avait raison de me conseiller de ne point emporter. Est-ce le froid seulement qui me réduit ainsi? Je n'aurais pas de quoi me payer un bon repas, que deviendrais-je? J'inscris ici sans honte et tout au long ma plainte, pour en rougir, je pense, un peu plus tard, et dans l'espoir du moins de m'instruire.

Quand je songe à tout ce qui m'est épargné : maux de dents et d'estomac, peines de cœur, embarras d'argent, j'admire qu'il n'y ait pas plus de gens qui se fient à l'eau et estime que l'humanité, à tout prendre, fait preuve d'un cran formidable. C'est peut-être aussi qu'elle manque de ce petit peu de courage qu'il faudrait pour se jeter hors de la vie.

Mais m'étant cette nuit, par extraordinaire, servi d'un

vase, je constate au matin que mes urines sont extraordinairement troubles. Joie de pouvoir imputer au corps la défaillance de l'esprit !

18.

Quel petit nombre d'heures, d'instant, chaque jour, sont vraiment occupés à vivre ! Pour quelques triomphantes oasis, quels immenses déserts à traverser !

Hier soir, à la table de restaurant voisine de la mienne, un gros homme chenu affirme (sur un tel ton qu'aucun de ses trois convives n'a garde de le contredire) : « D'abord, il y a de l'eau partout. » Et par deux fois il répète cette phrase, péremptoirement, en homme qui n'est pas dupe du désert et ne s'arrête pas aux apparences. Ce doit être un sourcier.

J'ai toujours aimé le devoir, et c'est lorsque je suis le plus libre que je me sens le plus loin du bonheur. Oui, d'autant plus loin du bonheur, que plus libre de le chercher.

Marc n'attend pas, pour les remplacer, que soient fanées les fleurs d'un bouquet. Il n'aime pas répéter les mêmes histoires, fût-ce devant ceux qui ne les ont pas encore entendues, ni resservir les mêmes bons mots.

Combien doit l'impatisser, parfois, ce besoin, tout instinctif chez moi, d'économie, de faire durer le plus possible tout ce que lui remplace et renouvelle si aisément. Son besoin, tout instinctif, de renouvellement est aussi ce qui fait sa grâce et j'aurais mauvaise grâce à le lui reprocher ; c'est par quoi peut-être il diffère le plus de moi et c'est ce que j'aime le plus en lui. C'est sans doute par là, par ce contraste, que j'ai le plus appris sur moi-même et pu prendre ma parcimonie en mépris.

Il n'est pas jusqu'au « ne quid nimis » dont on ne puisse faire excès, et c'est mésuser du « rien de trop » que d'en trop prendre.

20 Janvier.

J'écris à Marc : « Par crainte de trop vivre à travers toi, j'ai voulu me passer de toi pour un temps ; je ne vis plus. »

Pourtant je me sens ce matin un peu moins épave ; j'écris sans trop de peine trois lettres. Il fait beau...

Sans doute étais-je extraordinairement fatigué quand

j'ai quitté Paris et me faut-il accepter comme une prise de repos cette torpeur.

21 *Janvier.*

Ce que j'appelle « fatigue », c'est la vieillesse, dont rien ne peut reposer, que la mort.

De tout ce « mauvais parce que contraire à la nature » lequel est le pire ? Jeune, de se refuser aux plaisirs, ou, vieux, de les chercher encore ? Il est certaine félicité de la chair que poursuit, et toujours plus vainement, le corps vieillissant, s'il n'en a pas été soulé dans sa jeunesse. Les adolescences trop chastes font les vieillesse dissolues. Sans doute est il plus facile de renoncer à ce que l'on a connu qu'à ce que l'on imagine. Ce n'est pas ce que l'on a fait, que l'on regrette ici ; mais bien ce que l'on n'a pas fait et que l'on aurait pu faire. Et, même, le regret prend alors la couleur sombre du repentir.

Il me semble qu'ici encore, ce qui m'induit le plus au renoncement, ce sont des raisons d'esthétique. Les vieilles mains flétrissent, semble-t-il, ce qu'elles caressent ; mais elles ont aussi leur beauté lorsque les fait se joindre la prière. Les jeunes mains sont faites pour la caresse et le revêtement de l'amour ; c'est pitié de les faire trop tôt se rejoindre. Oui, ce geste de la prière simule bien la mystique étreinte de l'insaisissable, après que, sur la fuite du réel et l'absence, les bras amoureux se sont refermés.

Sur mer. 22 Janvier.

Souci de la phrase : mauvais signe. Décidément je n'y tiens plus ; je me rembarque. Constante préoccupation du peu de temps qui me reste à vivre ; on ne peut pas plus sottement l'employer. Comme quelqu'un qui sans cesse regarderait à sa montre par peur de manquer son train. « Ne vous tourmentez donc pas tant : il ne partira pas sans vous. »

23.

Lu avec vif plaisir (à Alger) *Amants* de Donnay, que je ne connaissais pas encore. Pas grand'chose à en dire ; mais rien que de louangeur. Incomparablement supérieur à tout ce que Bataille a jamais écrit.

Paris. 24.

Très bonne fin d'après-midi, hier, à Marseille, chez Auguste Bréal. A peu près achevé *Pride and Prejudice*,

commencé à Alger, où Jane Austen atteint la perfection, mais où l'on sent assez vite (comme dans Marivaux) qu'elle ne se risquera pas sur des sommets exposés à des vents trop forts. Une exquise maîtrise de ce qui peut être maîtrisé. Charmante différenciation des personnages moyens. Réussite parfaite et triomphe aisé de la décence. Quelle femme charmante ce dut être ! Incapable de toute ivresse, mais forçant presque de penser : mieux vaut ainsi.

A Paris de nouveau. Je reviens reposé ; me sens revivre. Ai-je bien fait de rentrer ? Pas de question plus vaine, et dont la réponse importe moins. Quoi que ce soit que l'on fasse, ne point se demander si l'on a eu raison ou non de le faire ; mais bien tirer *the best of it*, et de la situation où l'on s'est mis.

25.

Remis au piano que je n'avais pas rouvert depuis... (?) Revu le *Caprice en si mineur* de Paganini-Schumann.

Hier soir obtenu de moi d'entrer dans un bon restaurant et de dîner sans regarder à la dépense, ce qui ne m'était arrivé, autant qu'il m'en souviennne, qu'une fois, il y a fort longtemps (j'entends lorsque je suis seul et n'ai personne à régaler). Été chez Marius, rue de Bourgogne ; commandé des huîtres, une sole, des petits pois et une compote de poires. Le tout excellent, n'a coûté du reste que trois fois plus que mes repas ordinaires. Il me semble toujours que c'est dans la gourmandise que l'égoïsme se manifeste le plus honteusement. L'autre souper fin solitaire, c'était à l'*Hôtel Saint-Georges* de Mustapha, où j'étais descendu après une traversée épouvantable, et que j'ai du reste quitté le lendemain. Une mer démontée nous avait valu huit heures de retard ; j'avais été atrocement malade ; il me semblait que rien ne serait assez bon pour me guérir. J'ai choisi la meilleure chambre dans le meilleur hôtel ; me suis fait monter un repas que j'arrosai de champagne. Tout ceci plus dépaysant pour moi qu'Alger même, où je crois bien que je débarquais pour la première fois...

29 Janvier.

Je saurai me prouver que ce temps d'automne est le plus beau temps de la vie — à le bien prendre.

Pas plus que de considérer la jeunesse seulement comme une promesse, sièd-il de ne voir dans la vieillesse

qu'un déclin. Chaque âge est capable d'une perfection particulière. C'est un art que de s'en persuader, de contempler ce que les ans nous apportent plutôt que ce dont ils nous privent, et de préférer la reconnaissance aux regrets.

Depuis trois jours, je me suis remis au piano. Excellente étude.

Corrigé les épreuves de mon *Montaigne*. A le relire il me paraît que je m'y suis montré soucieux de ne rien forcer, que ma propre position, devant la philosophie que je dégage des *Essais*, va paraître bien incertaine. Pourtant la période des hésitations est passée; mais combien ce que je voudrais à présent me paraît difficile à dire !

30 Janvier.

Vous savez bien que je n'étais pas libre d'écrire d'autres livres, que par lâcheté et en me dérobaient à ce que j'estimais mon devoir.

31.

Une certaine mélancolie devant le *Volpone* que Zweig et Romains viennent de mettre en scène. Il est peu de pièces que j'aurais autant souhaité traduire et que je sentais mieux sous ma main. J'en parlais à Copeau depuis longtemps, l'annonçais presque; et, sans doute, si le *Vieux-Colombier* eût vécu... Mais je crois bien que, par respect du texte, je n'aurais pas osé l'*adapter*, ainsi qu'ont fait Zweig et Romains; fort heureusement, je crois. J'ai du moins cette consolation de savoir parfaitement mise en valeur cette pièce admirable. La vraie tristesse eût été de la voir abîmée. Mais le théâtre m'ennuie tant que je ne me décide pas à aller voir.

6 Février¹.

Ouvres et gens, nous jugeons tout d'après un certain biais, et le jugement d'autrui nous prédispose. Tel livre nous paraît d'autant moins bon que nous l'avons entendu louer à l'excès, ou d'autant meilleur que tel critique l'a dénigré. La Fontaine eût moins goûté Baruch, s'il ne l'avait pas découvert. Et combien mon admiration pour Jane Austen est gênée lorsque je l'entends comparer à Shakespeare ! Un critique œuvre bien rarement un livre

1. Dicté.

sans être par avance bien ou mal disposé à son égard, et ce préjugement, que les Anglais appellent *prejudice*, nous dispose, souvent à notre insu, à être particulièrement sensible aux qualités ou aux défauts de l'auteur. Suivant la nature des esprits, certains loueront avec la foule et feront de la surenchère; d'autres s'opposeront, qui prennent volontiers le contre-pied de l'opinion vulgaire.

L'originalité n'est peut-être jamais si rare que lorsqu'il s'agit de juger; et jamais plus imperceptible, car une opinion, pour être originale, ne diffère pas forcément de l'opinion admise; l'important c'est qu'elle ne cherche pas à s'y conformer. Je puis admirer Bossuet, La Fontaine ou Voltaire pour les mêmes raisons que le plus banal des manuels littéraires, et n'en souffrir aucunement. Mais je puis m'apercevoir sur le tard que certaines de mes admirations n'étaient point parfaitement sincères et que mon jugement sur ce point ne faisait que se mettre au pas.

Une révision des valeurs est utile à un certain âge; mais il faut une singulière liberté d'esprit pour se dégager de l'admis. Je connais des intelligences subtiles, profondément capables d'apprécier pleinement, finement, dans une œuvre, les qualités qu'on leur signale, mais incapables aussi bien d'en découvrir de nouvelles que d'inventer des raisons de moins admirer des œuvres depuis longtemps prônées.

10 Février¹.

Hier soir quelques amis s'étant réunis, une discussion s'éleva entre Berl, Malraux, Schiffrin et Robert de Saint-Jean; assez pressante, mais assez incohérente pourtant, malgré la précision des propos et l'extraordinaire éloquence de Berl et de Malraux; à laquelle j'ai bien tâché de prendre part, mais déjà j'avais le plus grand mal à les suivre et à bien saisir leurs pensées. Plus encore à discerner la mienne propre, et à l'exprimer.

L'on s'accordait à reconnaître que notre littérature contemporaine donne une image peu exacte de l'état des esprits d'aujourd'hui. Berl, soutenant la thèse qu'il exposait déjà dans un remarquable « pamphlet », prétendait que nos littérateurs d'aujourd'hui, singulièrement nos romanciers, peignent des sentiments conventionnels, qui

1. Dicté.

n'ont plus cours, et restent extraordinairement en retard sur leur temps.

J'y consens. Mais la question me paraît mal posée. Et je crois, avec Wilde, que les plus importants artistes ne copient point tant la nature qu'ils ne la précèdent; de sorte que c'est eux au contraire que la nature semble imiter. Je crois, de plus, que les sentiments authentiques sont extrêmement rares et que l'immense majorité des êtres humains se contentent de sentiments de convention, qu'ils s'imaginent réellement éprouver, mais qu'ils adoptent sans songer un instant à mettre en doute leur authenticité. L'on croit éprouver de l'amour, du désir, du dégoût, de la jalousie, et l'on vit à l'instar d'un modèle courant de l'humanité qui nous est proposé depuis notre enfance. Sensations et pensées forment des petits paquets d'associations plus ou moins arbitraires auxquelles les noms que nous leur donnons finissent par prêter une apparence de réalité. L'admirable maxime de La Rochefoucauld : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour », est applicable à beaucoup d'autres sentiments; à tous peut-être. Il faut un esprit extraordinairement averti pour s'en apercevoir. Et ce serait une profonde erreur de croire que les êtres les moins cultivés sont les plus spontanés, les plus sincères. Le plus souvent ce sont, au contraire, les moins capables de critique, les plus à la merci de l'instar, les mieux disposés, par faiblesse ou paresse, à adopter des sentiments de convention et à les exprimer par des phrases toutes faites qui leur épargnent la peine d'en chercher d'autres plus précises, phrases dans lesquelles leurs sentiments se glissent prenant tant bien que mal la forme de cette coquille d'emprunt.

Au commencement de la guerre, alors que je ne m'occupais pas encore du « Foyer », me trouvant avec Jean Schlumberger à Braffy — transformé en infirmerie, ou maison de convalescence — où venaient d'arriver du front les premiers blessés, alors que nous interrogions certains de ceux-ci avec une curiosité pleine d'angoisse, soucieux d'obtenir enfin d'authentiques récits, je me souviens de notre stupeur en entendant ces soldats, — de qui nous attendions enfin un témoignage véridique, — nous réciter naïvement les phrases mêmes que chaque jour l'on pouvait lire dans les journaux; phrases qu'ils

avaient lues évidemment eux-mêmes, et dont ils se servaient à présent. Il ne paraissait point, hélas ! que cet emprunt fût seulement celui de formules faciles et de phrases plus ou moins bien tournées, de mots sonores et qui pussent leur en imposer ; leurs sensations, leurs émotions même avaient accepté cette dictée, s'y soumettaient, et ces formules qu'ils récitaient ne les trahissaient même pas. C'est d'après elles qu'ils avaient vu, senti, éprouvé... Aucun d'entre eux n'avait été capable de fournir la moindre réaction originale.

J'éprouvai la même déception lorsqu'il nous fut permis de lire les mémoires d'une aveugle née, autour desquels les journaux, il y a quelque dix ans, firent grand bruit. Document intéressant entre tous, s'il eût été sincère, — mais n'est pas sincère qui veut. Évidemment, l'aveugle croyait l'être, et je ne prétends nullement qu'elle cherchât à nous en imposer. Mais combien nous exaspéra, Drouin et moi, dans ces mémoires, ce perpétuel appel à des sensations visuelles, que nous savions que l'aveugle n'avait jamais pu éprouver. Oui, certes, je vois bien ce que l'on peut dire, et que l'emploi des mots désignant les couleurs peut indiquer chez l'aveugle une continuelle préoccupation de celles-ci, qu'elle ne pouvait percevoir, qu'elle savait pourtant exister, et auxquelles elle pouvait faire appel dans son langage, pour traduire des sensations équivalentes ou qu'elle s'imaginait telles ; de sorte que cette imagination même pouvait être sincère et révélatrice... Hélas ! nous y sentions surtout certain besoin de ne pas demeurer en reste, en arrière, à l'écart ; de donner à penser : qui se douterait que la personne qui écrit ainsi est aveugle ! Et ceci du reste, le plus simplement du monde, et probablement sans s'en douter.

Le plus grand nombre des phrases dont nous nous servons pour exprimer nos émotions sont comparables à des chèques sans provision. Mais celui-là les accepte volontiers qui n'est pas mieux nanti que l'autre.

12 Février ¹.

Montesquieu, dans ses observations sur l'histoire naturelle, s'inquiétait de la formation des mousses et du gui qu'il recueillait sur le tronc des arbres. Il se refusait à

1. Dicté.

croire, avec les « modernes », que l'une et l'autre de ces végétations pussent être nées de graines, ainsi que le voulaient les nouvelles théories. Et que ces théories aient eu raison contre Montesquieu, ce n'est pas ici ce qui m'inquiète. Mais, reprenant les descriptions de Montesquieu et les observations sur lesquelles il s'appuie, si fausses que puissent être les théories qu'elles lui inspirent, j'admire combien certaines de ses phrases trouvent une application juste, si je m'en sers métaphoriquement pour expliquer la manière dont prennent naissance certaines phrases musicales de Chopin.

Montesquieu parle d'un lent épaissement de la sève, qui progressivement se coagule, devient opaque, et tout naturellement se fait tige, d'où surgit une nouvelle frondaison.

C'est de cette manière exactement que, dans le 17^e *Prélude* de Chopin par exemple, doit se former la mélodie. Aucun ténor ici n'entre en scène. La voix qui chante, au début se distingue à peine; elle reste profondément engagée et comme flottante dans cet écoulement régulier des six croches, où bat un cœur impersonnel. Il advient plus souvent que l'exécutant, pour mieux marquer sa propre émotion, croie devoir donner la fièvre à ce pouls tranquille et que j'aime parfaitement régulier au contraire.

J'aime que le chant s'en essore d'une manière toute naturelle, par une éclosion comme prévue; au début tout au moins du morceau, car, aussitôt épanouie, la mélodie éclate, et prend nettement le dessus, pour ne s'évanouir et se résorber à nouveau que vers la fin. J'aime qu'elle semble se fondre à nouveau dans l'atmosphère

et la voix qui chantait

S'éteint comme un oiseau se pose. Tout se tait.

Vraiment, dans ce prélude, à deux reprises, dans les deux modulations en ton dièse, Chopin atteint au sommet de la joie. Et, parmi tant d'autres, je citerai volontiers ces modulations en exemple de cet état aigu où la joie est toute proche des larmes. « O cœur navré de joie », disait le Lorenzaccio de Musset.

Il est, dans l'œuvre de Chopin, maints passages plus puissants, il n'en est pas où la joie prenne un accent plus tendre, plus confiant et plus pur. Tout est perdu si, dans cette modulation en mi majeur, l'accent devient triom-

phant. J'y veux un ravissement incertain, plein d'étonnement, de surprise. Plus mystérieux encore dans la reprise en fa dièse majeur qui suit immédiatement celle en mi. Le cœur ne peut supporter tant de joie, il cède et, aussitôt obtenue la note suprême, le si, comme inespérément atteint, la joie retombe. Ce si, lui-même, n'a rien de triomphal, et, après le crescendo de la basse, ne doit être donné qu'avec un restant de force.

1^{er} Mars.

Après une suite de jours si bousculés que je ne pus trouver un instant pour me ressaisir, je reste comme éperdu si tout à coup je trouve assez de temps pour écrire.

5 Mars.

Je ne jurerais pas qu'à certaine époque de ma vie je n'aie pas été assez près de me convertir. Dieu merci, quelques convertis de mes amis y ont mis bon ordre. Ni Jammes, ni Claudel, ni Ghéon, ni Charlie Du Bos, ne sauront jamais combien leur exemple m'aura instruit. Je me redis cela en lisant des pages de ce monument d'immodestie et d'inconsciente complaisance qu'est le journal de Charlie. De part en part on y respire un étonnant besoin de s'admirer, doublé d'une naïveté telle que tout à la fois elle provoque et désarme le rire.

27 Mars.

Très bonne période (grâce sans doute à un meilleur régime) et c'est pourquoi j'ai délaissé ce carnet. A Cuverville, où je n'ai pu passer que quatre jours, lu avec l'intérêt le plus vif *les États-Unis* de Siegfried; excellent livre qui témoigne d'une compétence profonde. Il fournit à la pensée des aliments neufs, que je garde en gésier pour les digérer lentement ensuite. Le protestantisme est donc capable de déformer l'esprit aussi dangereusement que le catholicisme; je m'en doutais, par ce que j'avais déjà pu voir. Mais, en France, il garde malgré tout la vertu (et le prestige à mes yeux) du petit nombre. Il faut voir ce qu'il donne là-bas pour se persuader que toute religion, quelle qu'elle soit, dès qu'elle triomphe et s'impose, satisfait l'homme et déconseille tout progrès. Beaucoup médité à ce sujet; mais mes réflexions ne sont pas mûres et mieux vaut n'en rien noter encore.

1^{er} Avril.

L'on s'explique assez mal aujourd'hui la levée d'armes contre l'*Encyclopédie*. Je ne lis pas sans tristesse (je crois l'avoir écrit déjà) l'article de Diderot sur Spinoza, monument d'incompréhension et d'injustice; pas sans stupeur l'article « Christianisme », excellente apologie de ce que je m'attendais à le voir combattre, et que peut-être il écrivit pour déjouer l'opposition. Mais ce qui me consterne bien davantage, c'est l'inintelligence de certaines « pensées philosophiques » (je parle particulièrement de la seconde mouture, celle de 1770). Il en est certaines de si sottes qu'elles font le jeu de l'adversaire et précipitent le lecteur un peu sensible dans le camp des dévots. Ce n'est pas avec de l'esprit, fût-il le plus plaisant du monde, qu'on peut persuader ici, que des sots. La plaisanterie bientôt se retourne contre le moqueur et le chrétien se fait gloire de ces flèches inoffensives qui ne l'atteignent jamais au cœur. Le gouaillieur qui n'hésite pas à recourir à de telles armes se montre incapable de comprendre vraiment l'Évangile. L'on ne peut critiquer sainement que ce que l'on a d'abord bien compris, et l'on ne comprend pas bien l'Évangile sans une adhésion profonde, et du cœur autant que de l'esprit.

Je n'emploie pas volontiers ce mot « cœur ». Il le faut bien pourtant, afin de donner à entendre que le cerveau a partie liée avec le reste de l'organisme, et qu'il peut sans doute raisonner fort bien dans l'abstrait, mais que tout raisonnement abstrait omet le plus vital de notre être.

Nantes. 2 Avril.

Ce que nous appelons mouvements du cœur n'est que le bouclement irraisonnable de nos pensées; c'est encore dans la tête que se joue le drame, et c'est du cerveau que l'homme encore a besoin pour aimer. Le sublime est irraisonnable; mais déclarer que « les grandes pensées viennent du cœur » revient simplement à dire avec Montaigne : « Rien de noble ne se fait sans hasard », et que l'homme n'obtient pas grand'chose de soi par le simple raisonnement.

Je me suis laissé entraîner, par P. et Marc, dans un petit voyage en auto; qui ne serait que charmant si seule-

ment me restait un peu plus de temps pour écrire. Le mouvement de l'auto, le défilement des paysages, activent extraordinairement ma pensée; l'ennui c'est de ne pouvoir noter aussitôt tout ce dont je m'avise, que je tâche de retenir, mais dont m'échappe souvent le meilleur.

Paris. Dimanche, 7 Avril.

Relu en auto une grande partie de *l'Homme de Hello*, où de très belles pages de critique assez pénétrante avoisinent d'effarantes niaiseries. L'absence de composition de ce livre reflète le désordre mystique de cette pauvre cervelle. Il méprise trop facilement *la raison*, n'en ayant guère, et, par l'absurde, il en démontre malgré lui tout le prix. Comment le mysticisme ne se refuserait-il pas à la composition? L'ordre c'est de ne point laisser l'aigle étrangler la colombe. Mais celle-ci bat de l'aile éperdument dès qu'il n'y en a plus que pour elle, comme dans le livre de Hello.

Lu ensuite le pamphlet de Green contre les catholiques de France. Un écrit de même encre, également *avertisseur*. Mais j'en aime l'outrance, la volontaire inadéquation aux contingences, la protestation contre la tiédeur et la médiocrité. Un esprit incapable de révolte et d'indignation est un esprit sans valeur. La sagesse résignée d'un Philinte, si Molière n'avait connu qu'elle, il ne mériterait pas de nous occuper; ou du moins j'aime à sentir que cette résignation même ne va pas sans quelque amertume et sans quelque regimbement. Il faut prendre son parti de bien des choses; mais pas facilement. L'homme n'obtient de lui rien qui vaille, sans se gêner.

Mais qu'est-ce qu'il prouve, ce pamphlet? Que les prêtres sont, malgré leur robe, des hommes, et que le Saint-Sacrement même ne peut rien contre la médiocrité.

Lu enfin *les Confessions d'une belle Ame* (en traduction). Curieux que Goethe, qui s'élève si haut dans le ciel païen, demeure, dès qu'il s'agit de christianisme, dans des régions si tempérées.

Pris quelques notes au crayon; mais le temps m'a manqué pour donner forme satisfaisante à ma pensée.

Rentré à Nantes; été aux Sables-d'Olonne, à Pornic, Vannes, Locmariaquer, Quiberon; forcé de rentrer vendredi après-midi, pour Marc.

L'incompréhension du paganisme à l'égard du christianisme, que dénonce Hello avec une fort belle éloquence, n'a d'égal que l'incompréhension de Hello à l'égard de ce qu'il appelle l'idolâtrie. Il y a des idolâtres parmi les chrétiens et en grand nombre. Le catholicisme les permet et les encourage. Ils sont plus abjects et méprisables que les idolâtres païens, parce que leur religion se déforme et s'avilit en eux davantage et qu'ils la font tomber de plus haut; et aussi parce que la superstition est plus près de la magie que de la foi.

Abject, c'est le seul mot qui me vienne à l'esprit en lisant dans la *Nouvelle Revue des Jeunes*, le fragment du gros roman de Ghéon. Certainement il apprécie, dans le catholicisme, cette permission illusoire de créer sans effort. Je dis illusoire, car il ne crée rien du tout, et, Dieu merci ! il ne s'aperçoit même pas que tout simplement il *discrédite*. La foi comporte un certain aveuglement où se complaît l'âme croyante; quand elle échappe aux entraves de la raison, il lui semble qu'elle bat son plein. Elle n'est que dévergondée.

Dévotion à la sainte Vierge. On la doue de tant de vertus qu'il est aussi monstrueux de ne pas l'aimer — que d'y croire.

10 Avril.

J'apprends par cœur à la fois trois nouvelles fugues du *Clavecin* (premier cahier), ut majeur, mi bémol et la majeur — et perfectionne celles que je sais déjà. Celles en ut majeur et en si bémol ne prennent tout leur lustre que jouées avec la plus exquise délicatesse et une parfaite différenciation et indépendance des parties.

J'ai pu donner deux heures d'étude quotidienne, depuis mon dernier retour de Cuverville, sans que lecture et méditation aient eu trop à en souffrir. Mais la peste soit des fâcheux qui « ne vous demandent que cinq minutes... »

Ce qui me donne le plus de mal, et sur quoi je m'obstine à peu près vainement depuis des mois, ce sont les trilles avec occupation différente des autres doigts de la même main (en particulier dans la petite fugue en fa dièze majeur). Je me dis qu'il est absurde de donner chaque jour une bonne demi-heure à une difficulté dont je ne

trionpherais jamais; dont on ne peut triompher qu'en s'y prenant tout jeune. J'ai même constaté que mon acharnement amenait une sorte de crispation des muscles et qu'après cette étude j'avais quelque mal à jouer avec égalité d'autres fugues ou préludes beaucoup plus simples. Il est certaines perfections qu'il faut prendre son parti sagement de ne jamais atteindre. Mon regret en est beaucoup plus vif que celui des pays où je n'irai jamais. Regrets absurdes et auxquels je me défends de m'abandonner, mais qui pourtant feraient de moi un assez bon éducateur.

Je doute si l'une des plus grandes forces d'un artiste n'est pas, résolument, de passer outre et de n'accorder pas trop d'importance à ce qui ne marquera pas sa supériorité.

J'écris cela, sans trop y croire, étant d'humeur, tout au contraire, à ne « rien négliger » et à apporter le plus de soin précisément à ce qui me rebute : les transitions, les soudures, tout ce à quoi Flaubert reconnaissait le maître écrivain.

Mais c'est la seule excuse que je trouve aux mauvaises parties du dernier roman de Green — et elles sont nombreuses : inadmissibles dialogues (en particulier celui de Grosgeorges et de Guéret), personnages artificiellement construits (M^{me} Londe), situation inadmissible... On dirait que peu lui importe, tant le mène le besoin d'aller de l'avant, de continuer, d'en arriver aux parties où se marque sa puissance et cette sorte de sombre génie qui l'apparente alors aux plus grands. Certaine égalité de flux dans le cours du récit me gêne davantage; je l'aimerais plus torrentueux, avec des arrêts, des détours, des disparitions, des cascades. Sans doute se conforme-t-il un peu trop, pour mon goût du moins, à la tradition du roman bien fait. Mais il lui faudrait alors consentir à mécontenter souvent son public, ce qui demande une sorte de courage dont bien peu se montrent capables.

11 ou 12 *Avril.*

Passé, hier, près de trois heures avec Green. Quel attachement j'aurais eu pour lui, si je l'avais rencontré au temps de ma jeunesse ! Tout en lui me plaît; il est de ceux pour qui l'on exigerait de soi le meilleur. J'ai pu lui dire sans ambages tout ce que j'écrivais ci-dessus au

sujet de *Léviathan* ; mais ajoutant sitôt ensuite que je tenais pour preuve de valeur les défauts mêmes de son livre et de n'avoir dépensé temps ni force à chercher à les corriger.

Il m'a redit qu'il avait commencé ce livre sans plan, sans projet arrêté, sans du tout savoir comment allaient agir ses personnages ; que ceux-ci le surprenaient et que, sitôt vivant en lui, il ne s'en sentait plus du tout maître et ne pouvait prévoir l'issue du drame où leurs passions les jetaient. Par exemple, il ne se doutait pas de l'importance que M^{me} Grosgeorges allait prendre, du rôle qu'elle allait jouer. Il parle de tout cela avec simplicité et on le sent parfaitement sincère. Cette subconscience logique, dont l'automatisme de ses créatures dépend, lui échappe et je crois bien que c'est tant mieux. Mais, au point de vue de Freud, voici qui est du plus grand intérêt. Les personnages de *Léviathan*, l'intrigue du livre, tout est de la même étoffe que nos rêves et la projection sur fond noir de tout ce qui ne trouve pas accès dans la vie.

Ils seront responsables d'une réaction matérialiste plus redoutable encore que la leur. Je ne puis admettre qu'on appelle, comme Gabriel Marcel, « déspiritualisation » tout effort de l'esprit qui n'aboutit pas au mysticisme religieux, et, somme toute, toute aspiration religieuse qui n'aboutit pas au catholicisme. Il paraît que, devant cette affirmation, Brunschvicg s'est fâché ; il a bien fait.

Je ne suis pas indifférent, ni tiède, et toute ma ferveur de jadis se retourne aujourd'hui contre eux. La conviction où je suis, où ils me forcent d'être, que leur doctrine est mensongère et que leur influence est néfaste, ne permet plus à mon esprit cette tolérance accommodante que l'on croit trop facilement compagne de la libre pensée. La tolérance n'est, aujourd'hui, plus de mise, car ils font main basse sur tout ce qui ne peut plus se défendre et protester contre leurs malhonnêtement pieuses annexions.

Cette égalité de flux dont je parlais à Green, s'explique par sa méthode de travail et la crainte où il est, s'il abandonne un instant ses personnages, de ne les plus bien retrouver. Il n'ose et ne peut les quitter. Mais cela est cause que le lecteur ne les peut quitter, lui non plus.

Un artiste vraiment fort est celui qui sait tourner ses

défauts mêmes à avantage et sait faire, de toutes les cartes de son jeu, des atouts. (Je crois bien avoir déjà dit cela quelque part.)

Regardant et parcimonieux... oui, je sais que je le suis; et je reconnais l'être à l'excès. Mais c'est que je préfère de tout mon cœur pouvoir donner ce que ceux-ci, qui m'appellent avare, dépensent si volontiers pour eux-mêmes.

Ce brave homme de garde (à la Sapinière) dont la fille était « stylo-dacténographe », parlait des « chasses au long cours » qu'il avait suivies dans sa jeunesse.

26 *Avril.*

Visite au Louvre (nouvelles salles) et au Luxembourg avec Em., à Paris pour quelques jours. Excellents Utrillo.

Déjà l'on peut s'étonner de l'engouement du public, naguère, pour certaines toiles qu'on traitait alors de chefs-d'œuvre. Lamentable déchet. De celles qui durent et « tiennent le coup », il en est bien peu qui ne parurent point paradoxales et quasi monstrueuses d'abord. Celles qui plurent aussitôt en satisfaisant le goût passager du public n'ont plus d'autre intérêt que de dénoncer ce que ce goût avait de transitoire. Telles nous apparaissent aujourd'hui, en littérature, les pièces de Dumas fils et paraîtront demain celles de Bataille. Il y aurait grande instruction à pouvoir porter sur les livres d'une bibliothèque ce rapide regard qui permet une vue d'ensemble sur les tableaux d'une époque groupés en un panneau.

Hier, après une réunion rue Visconti, où nous n'étions que cinq (Desjardins, Jean Schlumberger, Du Bos, Fernandez et moi) à prendre des décisions au sujet de la *décade* de cet été — Charlie m'accompagne jusqu'à la N. R. F.. Conversation sans abandon, où l'on garde à l'abri des heurts tout ce dont on parlait naguère, tout ce qui vous tient à cœur — et que termine un grand coup de chapeau cérémonieux de Charlie. Je ne sais ce que je dois y voir : dédain ? mépris ? besoin d'accentuer cette distance que la conversion de Charlie met entre nous ? Et Charlie, me voyant rester couvert (car entre nous cet essai de cérémonie me semble absurde), a-t-il pu supposer de ma

part dédain, froideur, besoin d'accentuer un sentiment de supériorité qui m'est complètement étranger?... L'eussé-je à mon tour salué, il me semble pourtant qu'il n'aurait pu voir, dans ce salut, que de l'ironie... Non, je ne vois dans ce geste ridicule qu'un instinctif et irrésistible besoin de se donner le beau rôle, et ce qu'il prend pour le désir de la *perfection*; le besoin de pouvoir se dire : « Avec Gide, ici encore, comme avec tous, comme toujours et comme partout, j'ai été *parfait*. » De sorte que moi, par contre, je prenais des airs de goujat. Et comme, d'autre part, je le sentais douloureux et tourmenté, cette rencontre m'a laissé fort mal à l'aise.

Je fumerais moins, si je cherchais moins à moins fumer.

J'ai dû réapprendre l'égoïsme et me persuader que, sans égoïsme, je ne parviendrais pas à me *réussir*; et, du reste, de l'égoïsme comme je l'entends, l'héroïsme ni l'abnégation ne sont exclus.

Je suis naturellement peu enclin à l'égoïsme; dès le sortir de ma première enfance, mon amour pour ma cousine obtint de me déprendre de moi; mais mes regards, au début de ma vie, ne portaient guère que sur moi, comme faisaient ceux de mes parents dont j'étais l'enfant unique.

Roquebrune. 14 Mai.

J'attendais avec Dorothy Bussy, sur le bord de la route, le train qui devait nous mener à Menton. Non loin, trois étrangers, un homme et deux femmes, attendaient de même. (Des étrangers, sûrement, des touristes.) L'homme à cheveux déjà blancs, les femmes sensiblement plus jeunes; tous trois épais, viandeux, au parler rauque et indiscret. Je n'aurais sans doute pas su reconnaître aussitôt en eux des Hollandais. « Quelle vulgarité ! me dit Madame Bussy. Et dire que vous les preniez pour des Anglais ! Regardez-les manger. » Ils sortent en effet, d'un grand couffin, des provisions dont ils commencent à s'empiffrer goulûment. — « Et d'abord rien ne m'est plus désagréable que de voir d'autres personnes manger quand je ne mange pas moi-même. » Comme nous sortons de table, je lui propose un chewing-gum; qu'elle refuse. Allons ! voici maintenant des effusions; une des deux femmes a pris dans ses bras l'homme qui se pâme et qu'elle couvre de baisers; ses gloussements m'ont fait

me retourner: « Gustave !... Gustave... Oh !... » Mais, à notre stupeur, on voit l'homme diminuer, se fondre, couler lentement d'entre les bras de l'épouse qui balbutie toujours plus éperdument : « Gustave ! Gustave ! »

Et voici l'homme à terre, frappé de congestion sans doute, yeux révulsés, bouche bée. Nous nous empressons pour aider à le relever, le redresser, l'asseoir sur le parapet de la route, ou mieux : sur une chaise, que la femme du cabaretier apporte en courant. Le cabaretier la suit, offrant tour à tour du cognac, du vinaigre et de l'alcool de menthe; ma voisine tend un verre d'eau claire. Et d'abord je m'indigne de voir l'épouse hollandaise, tandis qu'elle soigne son homme, ne lâcher point une demi-barquette aux fraises ou aux cerises que sans doute elle était en train de manger, quand, tout à coup, voyant la chose de plus près, je comprends que c'est le dentier qui a jailli hors de la bouche du mari au moment de sa chute et qu'elle s'efforce à présent de replacer discrètement, en tournant le dos au public, par décence, s'abritant et l'abritant de son mieux. Pauvres excellentes gens, qui me paraissent à présent si pitoyables ! Se peut-il que je me sois à ce point mépris sur eux d'abord ! Gardons-nous de ces jugements sans sympathie : on risque de prendre des rateliers pour des tartes...

Écrit en chemin de fer. Roquebrune-Marseille. 18 Mai.

Je me demande si... Mais non; je ne me demande rien du tout. Le monde entier, à commencer par moi-même, n'est que réponses à des questions que, à tout bien prendre, il n'est pas bien nécessaire, ni même bien expédient, de poser. Puisque la question ne peut jamais venir qu'après coup.

Comprendre c'est se poser telle question à quoi ce que l'on comprend devienne la très exacte réponse.

De combien de dédaliques problèmes la plus modeste fleur n'est-elle point la solution naturelle ? Et les relations mystérieuses de sa forme, de sa couleur, de son parfum ?...

Le besoin d'écrire, ce matin, vient de ce qu'hier j'ai oublié mon stylo chez Hardekopf, et que je ne dispose que d'un petit bout de crayon misérable.

J'ai souvent éprouvé que mon cerveau n'est jamais plus lucide, plus disponible, plus allègre et plus délié, que quand, la veille, j'ai surmené ma chair jusqu'à la crève.

Beaucoup de chemins mènent à Rome. Il n'y en a qu'un qui mène au Christ.

LA VEUVE.

« Ah ! comme le deuil vous va bien ! » — Elle avait cherché jusqu'alors sa position dans la vie, sa raison d'être. Brusque révélation d'elle-même et de sa vocation, à la faveur de *l'épreuve*. Admirable sujet. — A développer dans les *Nouveaux Caractères*.

16 Juin.

Je reçois, enfin, quelques exemplaires de la grande édition de mon *Voyage au Congo*. Satisfaction très vive. Le livre est des plus réussis. La couverture me plaît particulièrement, et le faux-titre. La réussite de ce livre est due surtout au zèle de Malraux et à son bon goût. Les photos me paraissent pour la plupart excellentes. Je ne comprends pas pourquoi l'on n'a pas suivi mes indications pour l'encartage de celles-ci et la pagination de la table ?... Mes yeux tombent par hasard sur une des notes, citation d'une exquise phrase de La Fontaine. Naturellement un prote a fait du zèle et cru devoir remettre au féminin « le couleur de rose » ; que j'avais pourtant indiqué à deux reprises. *Je supplie mes exécuteurs testamentaires de rétablir dans les nouvelles éditions* (et de rétablir également l'épigraphe d'*Amyntas* qu'on a laissé tomber à la réimpression).

Et « souffre » avec deux *f*, que j'avais pourtant corrigé dans l'autre édition.

18 Juin.

Arrivé à Cuverville avant-hier. Printemps tardif, brusquement déchaîné ; plus fleuri, feuillu, touffu que printemps dont je me souviens. Hier, par un ciel d'Éden, sous la caresse des rayons, les gazons non encore fauchés, épaissément pénétrés de tiédeur, tout gonflés par les récentes averses, emplis de fleurs exquis, mais point si belles que ce fouillis léger des graminées, bain vaporeux où leur réalité se subtilise... Et les ombres de l'avenue, la profondeur des feuillages... Obsédé par les admirables

descriptions de forêts équatoriales que précisément je lisais dans Tomlinson, je me demandais si mon admiration et ma dévotion eussent été, là-bas, beaucoup plus vives ? Peut-être éprouvé-je un peu moins que naguère, pour pousser mon émotion à son comble, le besoin de la dépayser.

Je m'étais promis de reprendre ici ce carnet, abandonné depuis deux mois. Depuis mon retour à Paris après l'arrêt aux Saintes-Maries (où Marc a tourné, j'espère, un très bon film) — et visite à Alibert (promenade en auto à la Galaube) — vie très active où beaucoup à noter si j'en avais eu le temps et l'envie. Je pensais y revenir; mais mieux vaut aller de l'avant.

L'enchantement d'hier n'a duré que quelques heures; ce matin, au réveil, brume de mer, et, quand elle s'écarte, lumière brutale et chaleur excessive. Le voile, si discret hier, des graminées, s'est alourdi. Écrit hier, en attendant l'avenue, le premier monologue d'*Œdipe*, que je serai peut-être appelé, par la suite, à modifier complètement.

N'était-ce pas l'archevêque de Rouen qui disait : « Il me manque trois cents curés... Mais j'en ai cinq cents de trop. »

Par grand désir de conciliation, j'ai écrit à M. A. que j'approuvais ses critiques au sujet de *l'École des Femmes*, lesquelles m'apparaissent absurdes, à présent que j'y réfléchis davantage; et marquer surtout un désir de se libérer de moi et d'opposer à ma pensée une pensée qui, du coup, lui paraisse plus personnelle.

Retournant l'aphorisme célèbre, il faut dire : Nous sommes las de vous accorder, au nom de nos principes, une liberté que vous nous refusez au nom des vôtres.

De telles œuvres (citer) puent le confort dans lequel elles furent écrites, la table, le bon fauteuil, le coin du feu. Combien me touchent, par contre, certaines qui se ressentent de la détresse matérielle de leur auteur, de tout ce qui retient de trop bien écrire.

« Il faut que je vous fasse un aveu... j'ose à peine vous

le dire : j'ai dix-sept ans, et je suis encore vierge », disait, en rougissant, une jeune fille de la meilleure société anglaise à une vieille amie de Dorothy Bussy, qui redisait avec terreur à celle-ci ces propos horribles. Et M^{me} Bussy, qui me les rapporte à son tour, ajoute que cette jeune fille, charmante et à laquelle ceux de sa famille s'intéressent très particulièrement, entraînée aux cocktails par les jeunes gens de son entourage, vient d'être reconnue alcoolique au dernier degré, sans plus aucun espoir de guérison.

Je viens de relire en quelques jours les deux *Cédipe*, *Antigone*, *Les Sept devant Thèbes* et *Prométhée*.

Antigone et *Prométhée* avec l'admiration la plus vive. Il me paraît que rien n'a été écrit de plus beau, dans aucune littérature. Je relis aussitôt à En. ces deux derniers drames, comme je faisais quand nous étions enfants.

A Marseille, en attendant le train qui devait m'emmener à Manosque, je cherche par quel tour de passe-passe préserver, dans une transposition française, l'accent et le mouvement d'un vers de Donne qui m'obsède :

Rob me, but bind me not and let me go.

La traduction littérale ne donnant rien que d'assez plat, je trouve d'abord :

*L'important c'est que je m'échappe,
Fût-ce tout nu d'entre tes mains,*

puis préfère encore les vers de sept pieds, plus alertes et fugaces :

*L'important c'est que j'échappe,
Fût-ce nu, d'entre tes mains.*

Où l'abandon des vêtements suffit à indiquer la préférence de la liberté dans la fuite, même à l'étreinte de l'amour. Je crois que rien de ce qui était dans l'anglais n'est perdu. Prends tout ce que tu veux, mais laisse-moi partir. Je songe aux vers exquis de Verlaine :

Il leur disait : O vous, laissez-moi tranquille !
Puis, les ayant baisés tous bien tendrement,
Il s'évada d'avec eux d'un geste agile,
Leur laissant aux mains des pans de vêtement.

où la césure hésitant à chaque vers entre le cinquième et

le sixième pied donne aux seconds hémistiches un élan extraordinaire, mais participant de l'hésitation de la fuite. On ne peut mieux. Du reste la pièce entière : *Crimen amoris*, toute en vers de onze pieds, est des plus particulières et des plus étrangement parfaites.

28 Juillet.

Et sans cesse (rien d'absurde comme) cette pensée : Pas bien la peine de m'installer, pour le peu de temps qu'il me reste à vivre.

Grand article des frères L. sur l'*École des Femmes*. Ces « deux imbéciles », comme les appelait Ch.-L. Philippe, protestent, avec grandiloquence, que je calomnie les gens de lettres, et qu'en France tous ne sont pas aussi vils que j'ai peint mon héros. Je leur écris :

« Mes chers frères,

» Non, non, rassurez-vous : ce n'est pas vous que j'ai portraiturés dans le héros de mon *École des Femmes*. Et, du reste, où diable avez-vous pris que mon Robert fût littérateur ? A part la petite lettre du début où il annonce la mort de sa mère, quand le voyez-vous jamais écrire ? Je spécifie qu'il veut faire de la politique, à ce que croit du moins son amante, et qu'il prend la direction politique d'une revue littéraire... Ajoutons aussitôt, pour achever de vous rassurer, que je ne prétends point que tous les politiciens de France sont pareils à lui...

» J'ai dit quelque part : « C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature » ; de la mauvaise critique aussi. Mais ces sentiments vous honorent et je reste bien cordialement votre... »

Je n'envoie pas la lettre. Ce serait trop honorer ces deux sots.

Article de Crémieux sur *les Thibault*, où il cite cette phrase de *la Mort du Père* (phrase que déjà j'avais remarquée, à laquelle je m'étais heurté) :

... On n'arrive à comprendre un homme qu'après sa mort. Tant qu'un être vit, toutes les choses qu'il pourra encore accomplir, et qu'on ignore, constituent des inconnues qui faussent les calculs. La mort arrête enfin les contours...

Évidemment. Mais, que diable ! ces choses qu'il pour-

rait encore accomplir, peuvent rester inaccomplis; et c'est une cruelle erreur de les croire moins importantes lorsqu'elles deviennent, irrémissiblement de par la mort, celles qu'il ne peut plus accomplir. Parce qu'on est forcé de *ne plus en tenir compte*, on peut s'imaginer connaître mieux le défunt, mais l'âme vraiment aimante ne peut s'y laisser prendre; elle sait que l'inclos, l'irrévélé d'un être peut rester beaucoup plus important que ce qu'il est parvenu (ou que les événements l'ont autorisé) à amener au jour.

Sans la guerre, combien de pauvres bougres n'auraient eux-mêmes jamais connu leur courage, et leurs plus proches même jamais su qu'ils avaient en eux de quoi forcer l'admiration et faire figure de héros.

Tout au plus cette affirmation est-elle vraie pour le roman. (C'est-à-dire que l'art du roman tend à nous faire prendre pour vérité ce mensonge.)

Et pourtant, quel admirable roman serait celui qui nous ferait comprendre qu'elle est fausse !

Cette première éducation chrétienne, irrémédiablement, me *décolla* de ce monde, m'inculquant, non point sans doute un dégoût de cette terre, mais bien une incroyance à sa réalité. J'ai connu par la suite nombre de convertis qui ne parvenaient point, malgré le plus constant effort, à se maintenir dans cette position de l'âme, qui m'était devenue naturelle et dont, par la suite, je fis effort pour me départir. Je ne suis jamais parvenu à prendre cette vie tout à fait au sérieux; non point que j'aie jamais pu croire (autant qu'il m'en souvient) à la vie éternelle (je veux dire à une survie), mais bien plutôt à une autre face de cette vie, laquelle échapperait à nos sens et dont nous ne pourrions prendre qu'une connaissance très imparfaite... Indéfinissable impression d'être « en tournée » et de jouer, dans des décors de fortune, avec des poignards en carton.

Rencontré Valéry la veille de mon départ pour le Tertre, c'est-à-dire samedi, dernier jour de juillet (?). Dans le fond de la boutique de la N. R. F., il écrivait quelques dédicaces pour la nouvelle réimpression de *Teste*. Il m'a pris par le bras et m'a accompagné jusqu'au coin de la rue de Bellechasse et du boulevard Saint-

Germain. Encore avons-nous fait les cent pas devant le Ministère de la Guerre, jusqu'à ce que le coup de midi et demie lui ait fait souvenir qu'on l'attendait à déjeuner. Plus intelligent, plus charmant, plus affectueux que jamais. Je sors pourtant de cet entretien assez déprimé, comme du reste de presque tous les autres avec Valéry. Mais cette fois ce n'est point tant de sentir une intelligence si incomparablement supérieure à la mienne n'attacher aucun prix aux denrées que je peux fournir, n'accepter pour bonne que la monnaie dont je suis le plus dépourvu; non, ce n'était pas cet affreux sentiment de carence (qui me désespérait naguère), mais un sentiment beaucoup plus subtil, proche parent de celui que je tâchais hier de noter. Valéry, lui, colle étroitement à la vie. Il me rapporte ses conversations avec les maréchaux Foch et Pétain; il dit toujours exactement ce qu'il sied de dire, qui est toujours un peu plus et un peu autre que ce que l'on attend. Il raconte les petites intrigues de Barthou pour lui souffler le discours de réception de Pétain, que Valéry doit prononcer, mais que Barthou prononcerait volontiers à sa place « pour peu que cela vous ennuie ou que vous vous sentiez fatigué ». Il joue sa vie, comme une partie d'échecs qu'il s'agit de gagner, et comme il écrit ses poèmes, posant le mot qu'il faut, comme on avance un pion, où il faut. Il l'a si bien menée que la mienne, auprès, ne me paraît plus qu'une triste suite d'impairs. Je me souviens que, tout jeune encore, Valéry me disait : « Si je souhaitais la fortune, ce serait pour pouvoir porter toujours et en quelque société ou circonstance que ce soit, le costume qui convient... »

Je lui montre la lettre que je viens d'écrire à Poincaré, en reconnaissance de celle très aimable où il me remercie de mon *Voyage au Congo*. J'allais précisément porter cette lettre à la maison de santé de la rue de la Chaise, où Poincaré vient d'être opéré; je la sors donc de ma poche pour la soumettre à Valéry. Il n'y trouve presque rien qui ne soit à reprendre, à récrire; presque rien qui soit « comme il faut ». Et il a raison. Ses remarques, ses indications sont excellentes. Sitôt rentré, récrivant ma lettre, j'en tiens compte, tout heureux de l'avoir rencontré, mais consterné jusqu'au fond du cœur par l'*inappropriation* de mon être et de toutes ses manifestations.

Le Tertre. 11 Août.

En littérature, le catholicisme offre encore cet immense avantage d'autoriser un ton d'assurance que, sans lui, le critique n'oserait jamais prendre. Non point seulement une assurance, mais le droit et le devoir à la fois de la manifester violemment; n'est-ce pas à sa foi même qu'il la doit, cette assurance? La foi, pour peu qu'elle soit vive (et la foi se doit d'être vive), exige, pour manifester son ardeur, des jugements pareils à des verdicts; non point sommaires peut-être, mais absolus, indubitables sinon indubitables, assénés du plus haut qu'il se peut et vraisemblablement tombant du ciel. C'est au nom de Dieu que les critiques catholiques condamnent; ils ne peuvent se tromper, car Dieu les inspire; toute hésitation, tout contre-balancement, toute nuance même devient indice de transigeance et, partant, de tiédeur. Pour n'être pas vomis par Dieu, c'est nous qu'ils vomissent. On dit de tels critiques qu'ils ont une grande autorité, ou même, plus absolument: « de l'autorité ». Exécuteurs de hautes œuvres, toutes les armes leur sont bonnes, les plus vulnérantes les meilleures; et le condamné n'est en droit de protester ni de se plaindre, car c'est au nom de la Vérité que parle le juge, truchement de Dieu, qui ne condamne point tant un auteur, que le mal et l'erreur que cet auteur manifeste et propage; que tout ce qui, de Satan, rit dans l'œuvre de son suppôt.

Voyons, Charlie, en toute bonne foi, qu'eussiez-vous pensé de moi et de cette amitié pour vous que je professe, si j'avais usé à votre égard de cette sévérité dont, au nom de Dieu, vous croyez devoir user envers moi?

Cette année-là, les deux frères B. étaient à Pontigny. Une nuit (j'avais causé avec eux deux longuement, dans la soirée), je fis un cauchemar affreux: je rêvai qu'ils étaient *trois*. (Le troisième était une écuyère en tutu.) Je me réveillai en sueur.

Cuerville. 14 Août.

A quel point l'accoutumance émousse la sensation... Il suffit, pour s'en rendre compte, de l'émerveillement que nous cause un paysage familier, inopinément retourné dans un miroir.

Idées mystiques; j'y rentre comme dans de vieilles pantoufles; m'y sens à l'aise; mais préfère aller pieds nus.

Admirable exemple du « que » employé à la manière du « but » anglais :

Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse point aux hommes *qu'*avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter : non point, comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé d'où sortent des éclairs et des foudres, mais armé de ses bienfaits, et assis sur un trône de grâce. (BOSSUET, *Sermon sur l'Ardeur de la Pénitence*.)

Les choses pour lesquelles on mourrait bien. Page des *Nouvelles Nourritures*. Besoin d'accroître la joie.

J'ai peut-être fait quelques gestes avaricieux dans ma vie; l'important, c'est d'en avoir également fait de généreux et de prodigues; et je ne saurais dire, des deux, lesquels étaient les plus spontanés (les seconds, sans doute), les plus naturels.

Le souhait un peu étroit d'une confortable victoire du « bien » sur le « mal » a lamentablement retardé le progrès de l'humanité.

2 Septembre.

Retour à Pontigny. Chaleur tropicale. A la maison de santé où je vais voir Éveline, j'apprends par Domi que, dans la chambre voisine, M^{me} Soupault vient d'accoucher. Il a dîné la veille avec Soupault. Il pense le revoir ce soir même. Tout amusé de la conjoncture, j'invente de laisser à Domi une commission pour Soupault, priant celui-ci d'envoyer à Dorothy Bussy des épreuves du livre de moi qu'il édite et dont elle attend impatiemment le texte pour le traduire. Domi me promet, s'il ne voit pas Soupault ce soir, de lui écrire. Il serait beaucoup plus simple de lui écrire moi-même. Mais ce serait mal répondre à l'appel du destin. L'amusement que je prends à tirer un brusque parti d'un bizarre concours de circonstances m'a fait perdre bien des parties d'échecs. Je ne résiste pas à l'attrait d'un coup hasardeux; séduction de l'inopiné qui, dans certains cas mais

bien rares, peut mener aux plus fécondes découvertes. Annexe à la psychologie du joueur.

Paris. 26 Septembre.

De telles réflexions (comme cette dernière), qui ne sont peut-être même pas très justes, ou, en tout cas, qui demanderaient à être moins abruptement présentées, à être soutenues, expliquées, excusées pour ainsi dire — ne sont nullement à leur place dans ce carnet. Y écrivant très rarement, je crois n'y devoir déposer que de l'important. Si j'y écrivais chaque jour, j'oserais y écrire n'importe quoi, comme il sied. Ce qui doit figurer ici, c'est précisément le trop menu pour avoir été retenu par le crible d'aucune œuvre. J'y dois écrire, et sans apprêt aucun, du détail.

.

En passant devant les *Deux Magots*, je me suis laissé happer par Jean Prévost. Quel plaisir peut-il trouver en ma compagnie ? Uniquement, je crois, celui de se sentir davantage lui-même en s'opposant à moi de toute sa santé, de toute sa mémoire, de ses haines entières et non assouplies, et de son intransigeance enfantine, qui devient de moins en moins plaisante depuis qu'il a cessé d'être enfant.

Je lis quelques pages de l'essai de Pater sur Wordsworth, fort bonnes il est vrai, mais qui me plaisent moins que celles où il parle de la Renaissance ou de la Grèce, et qui m'intéressent surtout par ce que je sens qui doit y plaire à Ch. Du Bos, lequel toujours cherche dans ses lectures ce qui peut le plus le flatter et où il peut trouver le plus d'encouragements à subtiliser, à abonder le plus dans son sens.

26, au soir.

Dicté des réponses arriérées ; mis quelque ordre dans mes papiers. Je suis tout seul dans l'appartement, terriblement empoussiéré ; tous les meubles sont sous les housses, mises par la femme de ménage avant de partir pour deux mois de congé. A dix heures, je reçois M^{me} Peignot qui vient examiner avec moi la chambre du sixième que je mets à sa disposition pour sa jeune protégée inconnue. Celle-ci ne doit venir que le 10 octobre. J'ai le temps d'aménager un peu plus confortablement la

petite chambre et d'y faire installer des prises de courant pour une lampe électrique. A onze heures, je vais à la N. R. F. pour les envois de livres promis, puis au *Bon Marché* où vient me retrouver Le Grix pour déjeuner. Le Grix se départ complètement, lorsqu'il est mis en confiance et s'abandonne, de cet air de sacristie qui le rend antipathique à certains. Nous ne formons, le plus souvent, les uns sur les autres, que des jugements hâtifs et superficiels. On n'apprécie vraiment quelqu'un, qu'on ne l'ait d'abord mis à son aise. Longue conversation très intime. Le Grix rentre avec moi rue Vaneau, où il prend connaissance de la *Suite de l'École des Femmes*, que je lui propose pour sa Revue. A trois heures et demie l'auto de la princesse de Bassiano vient me prendre pour m'emmener, en compagnie d'Alix Guillaïn, de Groethuysen et du prince Mirsky, à Versailles, où je passe la fin du jour. Je parle avec beaucoup plus de facilité que de coutume, sentant que l'on m'écoute avec sympathie.

27 Septembre.

Relu, avant de les donner à dactylographier, quelques cahiers de journal d'avant-guerre. Ce qui m'y intéresse le plus, aujourd'hui, c'est d'y retrouver si longtemps et si tard la contrainte morale et l'effort. Combien longtemps j'eus à me débattre ! Quelles mornes steppes j'ai traversées !

J'ai assez bien (et fort heureusement) noté certaines conversations avec Claudel. J'en envoie un double à Groethuysen avec qui, hier précisément, je parlais longuement de Claudel. Celui-ci va fonder et diriger une revue, paraît-il ; revue thomiste et orthodoxe, où ne collaboreront que les plus purs représentants de la littérature catholique d'aujourd'hui. Il ne restera plus, pour la N. R. F., que des éléments libres penseurs. Après quoi l'on s'étonnera qu'elle paraisse tendancieuse !...

Je me sentais, hier, extraordinairement bien portant, allègre et dispos au travail. Ne me souvenais plus de mon âge. C'est là ce que j'avais été chercher aux bains.

Mais je me laisse aller à fumer beaucoup trop.

La laideur, la vulgarité des gens dans le Métro m'assombrit. Ah ! retourner parmi les nègres...

si Guère rien fait de tout le jour *worth mentioning*. Resté en

contemplation devant la pile des *Un Esprit non prévenu*, que j'ai reçus il y a déjà quatre jours et que je devrais envoyer. Le cœur me manque devant l'ennui des dédicaces à écrire.

28 Septembre.

J'attends P. qui devait venir me prendre en auto dès huit heures; un coup de téléphone de Marc, que nous allons rejoindre à Bruxelles, la charge de commissions qui vont beaucoup nous retarder. Le temps est splendide.

Bruxelles. 8 heures du soir.

Partis seulement à 9 heures et demie. Déjeuné je ne sais plus où, après Compiègne, fort bien et agréablement. Je voudrais, un jour, décrire les « terrains de zone » de Paris, à ma façon, qui ne serait pas du tout celle de Huysmans; plutôt celle de Rilke; et plutôt encore la mienne. Aspect *exotique* de cette misère. Il y a quelques jours, sortant de chez Kra, qui vient d'éditer *Un Esprit non prévenu*, j'avais grimpé jusqu'au Sacré-Cœur, où je n'étais pas retourné depuis plus de vingt ans (?), et m'étais longtemps attardé dans les sordides ruelles avoisinantes; presque trop pittoresques à mon gré.

Traversée des régions meurtries par la guerre. Quelques ruines encore parmi les maisons neuves. A la seule exception du village de Roupi, près de Saint-Quentin, toutes ces nouvelles constructions sont hideuses. Quelle belle occasion pourtant de construire d'un coup toute une ville sur un plan intelligemment conçu ! Ce qu'ils eussent fait en Allemagne...

Nous nous détournons quelque peu pour voir la cité ouvrière de l'usine Sommier. Dommage que ces maisons très avenantes soient dans un paysage si ingrat ! Pris le thé à Mons. Arrivés à Bruxelles, à 6 heures et demie, ainsi que nous l'avions prévu. Descendus à l'*Hôtel Terminus*, où Marc nous a retenu deux chambres. Il travaille depuis quinze jours à un film commandé par la Compagnie des Chemins de Fer belges; en a encore pour dix jours environ. J'écris tout ceci dans ma chambre d'hôtel, en attendant qu'il ait fini ses comptes et payé ses figurants, comme il faisait au Congo nos porteurs — par discipline, car tout ceci n'offre aucun intérêt.

Lu en route *Arsène Guillot*, dont la seconde partie du

moins est excellente, mais ne présente guère d'autre intérêt que celui d'une partie d'échecs très bien menée. Dans toute notre littérature, l'amour joue un rôle un peu conventionnel. Eh bien, oui ! Max aime M^{me} de Piennes ; celle-ci aime Max sans consentir à se l'avouer... Et puis après ? Seule, la manière dont la lente découverte des sentiments est conduite nous intéresse (tout comme dans Marivaux, du reste). Rien n'y concerne l'être même, mais seulement les rapports des êtres entre eux. Ce que je voudrais savoir c'est si, après cela, M^{me} de Piennes est moins croyante, si Max l'est davantage... Mais cela n'intéresse nullement Mérimée. Tant pis ! Les sentiments religieux de M^{me} de Piennes n'ont pas plus d'existence réelle ni de particularité que les confidents de notre théâtre classique dont ils assument un peu le rôle. Ils ne sont là que pour nous permettre de jauger les sentiments amoureux auxquels ils s'opposent, ou restent censés s'opposer. Ils sont peints avec un scepticisme élégant et si discret qu'il se dissimule, mais en souriant. Le sermonnaire, lui du moins, croit aux désirs charnels, à l'amour humain, aux entraînements de toutes les passions qu'il condamne et dont il veut nous apprendre à triompher. Il va sans dire que, dans l'esprit de Mérimée, les sentiments religieux sont voués à la défaite ; sitôt que l'amour humain apparaît, ils se replient ; c'est le triomphe du réel sur le chimérique. Et si, peut-être, dans tel autre récit, les sentiments religieux prenaient le pas sur les sentiments profanes, ce serait avec une contrition retournée qui nous présenterait cette victoire même comme une lamentable défaite. Il ne lui apparaît pas un instant que *ceci* puisse paraître (et soit) plus important encore que *cela*, fût-ce au point de vue artiste où il se place, ni que l'artiste même puisse être religieux lui aussi. Cet art, qui ne prétend à aucune profondeur, que sentimentale, reste déplorablement étriqué. L'insupportable « Madame » à qui il s'adresse, prête à tout ce récit un ton d'afféterie mondaine, dont Mérimée a su parfois, et fort heureusement, se passer. Mais cette afféterie, que je retrouve dans Marivaux, est un travers où versent facilement les « analystes du cœur » impies. Le grand Stendhal a su s'en garer.

29 Septembre.

Lu hier à P. la *Suite de l'École des Femmes*, que je viens

d'achever. Assez bonne impression. Guère rien à reprendre, je crois, que je ne puisse corriger sur épreuves. J'ai écrit ce petit livre en moins de huit jours, au courant de la plume; c'est comme cela qu'il devait être écrit. Je voudrais pouvoir dicter l'histoire de *la Séquestrée de Poitiers* en douze jours, à Cuverville. Martin-Chauffier a dû préparer tous les documents fournis par Chanvin et Jean-Paul Allégret. Je rentre à Paris après-demain pour les prendre.

Bruxelles. 30 Septembre.

Hier, visite au Musée. Un des musées que je connais le mieux. Mais ils ont transporté nombre de toiles dans le Musée Moderne (David, Goya, etc.). Changé certaines attributions : une esquisse du Tintoret est « restituée » au Greco. *La Famille de l'Orfèvre*, attribuée d'abord à Govaert Flinck, puis à Biset, est maintenant simplement « de l'École flamande »; ils l'ont, hélas ! écartée de la cimaise; on ne peut plus bien la voir et, du coup, elle paraît moins bonne; je ne retrouve qu'à l'aide de mon souvenir, tout ce que j'y aimais et dont je crois avoir parlé jadis. Il faut que l'attention soit appelée sur cette toile pour y remarquer tout ce qu'elle a de remarquable. Huysmans était tout qualifié pour faire valoir l'expression maladive des enfants, les yeux sans cils, la pâleur des visages qui semblent avoir été toujours maintenus à l'abri du soleil. Étrange œuvre, qui ne me plaît pas seulement par ses qualités picturales, pourtant bien saisissantes pour qui consent à la regarder attentivement. Certain désaccord de métier entre les visages et les parties de nature morte...

Les Van der Weyden me paraissent plus admirables que jamais.

La grande répugnance de Ch. Du Bos à se servir des mots « romantique » et « classique », je me l'explique soudain en lisant le post-scriptum de son vénéré maître Walter Pater (à *Appreciations*). Celui-ci ne voit-il pas dans Murger un des plus parfaits représentants du romantisme français ?

Si bonne que soit (encore que trop subtile) l'étude sur Wordsworth, celle sur Coleridge me plaît et m'intéresse bien davantage.

Paris. 3 Octobre.

Hier, retour de Bruxelles en auto. Temps affreux. J'ai lu presque sans cesse. *Poussière*, de Rosamond Lehmann me paraît bien meilleur que *Daphne Adeane* ; mais pourtant je ne sais si je poursuivrai jusqu'au bout. Qu'il m'eût été facile de rallier les suffrages du grand nombre en écrivant *les Faux-Monnayeurs* à la manière des romans connus, décrivant les lieux et les êtres, analysant les sentiments, expliquant les situations, étalant en surface tout ce que je cache entre les phrases, et protégeant la paresse du lecteur.

Été retrouver Curtius au Foyot; il est avec une dame inconnue, qu'il ne me présente pas. Je les emmène tous deux au *Grill-Room* de la place Médicis. Foie gras, champignons à la crème, vins capiteux, abondance de cigarettes. Au retour (je n'avais pas encore pris le temps de passer rue Vaneau), je trouve un abondant courrier, dont je n'ai pas la sagesse de réserver au lendemain la lecture. Nuit exécration; bien méritée. Curtius plus exquis que jamais.

Impossible de retrouver, dans ma bibliothèque, les livres dont j'aurais le plus pressant besoin.

Certains jours (aujourd'hui par exemple), la vie a si mauvais goût qu'on voudrait pouvoir la cracher.

6 Octobre.

Vite quelques lignes avant d'aller dormir, et seulement pour ne pas lâcher prise; et parce que demain, partant pour Cuverville, je ne trouverai pas un instant.

Remis au piano, depuis quatre jours. Repris la troisième et la cinquième *Barcarolles* de Fauré. Fugue en la majeur (premier cahier du *Clavecin*).

Longue visite de Green, avant-hier; que je présente à Curtius, venu pour prendre le thé. Green s'attarde après lui, me parle de son prochain livre, qu'il veut tout différent des précédents, et pour lequel il inaugure une méthode de travail toute nouvelle. Je me laisse aller à lui lire presque tout ce que j'ai écrit d'*Œdipe* par désir de lui marquer ma confiance, et par besoin d'éprouver mes phrases sur un esprit si différent du mien. Je ne crois pas qu'il soit très sensible aux qualités du style; mais précisément c'est autre chose que je voudrais.

Je me laisse entraîner à lui lire également quelques pages déjà anciennes sur la mythologie, et m'en veux ensuite, craignant de l'avoir lassé. Ces pages m'ont paru beaucoup trop « écrites », et manquer de spontanéité. Je ne pense pas qu'elles aient pu lui plaire; et, du coup, elles ont cessé de me plaire à moi-même.

7 Octobre.

Éreinté par une nuit très mauvaise. Le sort de X. et de Y., qui se joue, m'angoisse trop pour me laisser dormir plus de quatre heures. J'ai avec l'une, puis avec l'autre, des conversations très graves; ne sais plus que craindre, que souhaiter...

Je ne peux écrire dans ce carnet rien de ce qui me tient le plus à cœur; c'est ainsi qu'on n'y verra pas trace de l'aventure de Constantinople, qui, ces trois derniers mois, a tant occupé ma pensée, et que je ne consens pas encore à croire achevée. J'y pense chaque jour et ne passe pas devant la loge du concierge sans regarder anxieusement si peut-être enfin une lettre... Je ne puis croire qu'Émile D. accepte qu'on lui défende de m'écrire. Mieux vaut n'en rien dire plutôt que d'en parler trop peu.

Cuverville. 8 Octobre.

Il est certain que je change mon fusil d'épaule avec une facilité qui me déconcerte moi-même. P., avec qui je dînais hier, nous disait (à Marc et à moi) quel excellent terrain trouvait en elle l'inquiétude, et sa disposition à sitôt imaginer le pire; dès que, par exemple, Marc la laissait sans nouvelles ou que l'auto qui devait lui ramener le petit Michel tardait trop. Moi aussi, lui disais-je, j' imagine toujours le pire; mais d'un cœur calme. Il n'y a pas de jour où je n' imagine et ma mort, et celle de tous mes amis. Et, tenez : chaque nuit où je rentrais seul à Auteuil, je m'attendais à trouver la Villa brûlée ou pillée, un assassin derrière la porte, que pourtant j'ouvrais sans trembler; rien de tout cela (que certains soirs pourtant je me représentais avec une précision saisissante) ne parvenait à obtenir de moi de l'angoisse. Dans mon enfance j'étais sujet à de fréquents cauchemars, qui me laissaient terrorisé; je me réveillais en criant ou dans les larmes et craignais de me rendormir. A un certain âge,

vers seize ans, je ne sais trop ce qui c'est passé... l'angoisse m'a quitté. Il m'arrivait de rêver les mêmes choses; oui, celles-là mêmes qui, quelque temps auparavant, m'eussent empli de terreur; mais l'intérêt et la curiosité remplaçaient la peur, l'horreur ou la détresse de naguère.

Il en va de même aujourd'hui; les sentiments gris, plombés, couleur d'ombre, sont ceux que j'ai le plus de mal à fournir; je dirais presque qu'ils sont truqués, et que je ne les ai que parce que je me dis que je devrais les avoir. Cela vient aussi, sans doute, de ce que je ne tiens authentiquement plus à grand'chose, plus à rien, depuis que j'ai perdu ce à quoi je tenais le plus. (Mais ceci depuis douze ans seulement.)

Comment expliquer que je ne me sente pas plus assombri par le silence brusque du petit Émile D., encore qu'il n'y ait pas d'heure du jour où je n'y pense ? C'est aussi que je ne consens pas à m'abandonner à la tristesse, voyant dans cet abandon même une sorte de complaisance que je réprouve, contre laquelle je proteste, je regimbe, tout comme, lorsque j'étais très jeune, je faisais contre l'état de péché. Il entre là de la résolution, certes; mais l'état de joie (que je voudrais toujours maintenir en moi) est celui qui m'est le plus naturel et aussi bien celui où je suis le plus tendu, où je me sens le plus de valeur. Si je n'y parviens pas, la faute en est presque toujours à mon corps.

Je voudrais pourtant être sûr que ce petit ne s'est pas tué. Au point d'exaltation où il était, il en était capable, rencontrant tout à coup une opposition aveugle, absurde, des parents qui, s'il venait à se tuer, poussé par eux au désespoir, me feraient certainement responsable de cette mort... tout comme ils me faisaient déjà responsable de tout ce qui les inquiétait, de tout ce qu'ils ne comprenaient pas dans leur enfant, de tout ce qui, de lui, leur échappait et où ils ne se reconnaissaient plus eux-mêmes. Ils s'épouvantaient de voir leur fils « m'aimer trop ». En admettant qu'il fût, comme me l'écrivait la mère, « en perdition », si quelqu'un était capable de le comprendre, de lui tendre la main, de le sauver... c'était moi. Mais Métanire reparait dans presque chaque mère, comme Cérès, ici, revit en moi.

9 Octobre.

— Vous dites que vous *croyez* (disait le comte de X.,

ultra, au brave pasteur protestant). Vous, vous croyez; nous (il voulait dire : les catholiques), nous *savons*.

10 Octobre.

Un article de *magazine* américain (fort mauvais du reste et des plus malveillants, non tant contre moi que contre la France) m'amène à réfléchir à l'amusement qu'il y aurait eu à ne pas éclairer trop vite les côtés douteux ou fâcheux du caractère de Robert, à laisser le lecteur partager quelque temps les sentiments d'Eveline. Mais cela m'eût forcé à allonger beaucoup, à nuancer, subtiliser, etc..

J'ai pensé à tout cela avant de commencer à écrire ce livre (et à bien d'autres possibilités encore), puis m'en suis tenu à ce qui m'a paru le meilleur.

11 Octobre.

Le chauffage central ne fonctionne pas encore; je grelotte et ai dû prendre froid hier; et déjà à Cuverville. J'inaugure la cheminée de la petite chambre, à côté de celle que j'occupe; j'y dicte à M^{lle} Zaglad le premier chapitre de *la Séquestrée de Poitiers*, après m'être débarrassé de quelques lettres importunes. Les demandes des fâcheux deviennent de mois en mois plus nombreuses. Quelles bonnes réponses collectives j'aurais pu donner dans cette petite revue particulière, dont j'aurais été l'unique directeur et rédacteur, que j'ai été bien gourde de ne pas lancer, comme je m'étais promis de faire à mon retour du Congo. Mais, comme toujours, je me suis méfié de mes forces; de même que je refuse les conférences par crainte de manquer de voix; puis j'ai eu peur aussi de m'y sentir terriblement accaparé, et que les regrets de m'être lancé là-dedans ne soient bien pires que ceux que j'aurais de m'être abstenu; mais je ne sais... J'aurais donné là, par tranches, mon journal de voyage, les faits divers, des critiques, et des lettres réelles ou imaginaires, de moi, ou à moi adressées. Enfin, au bout de quelques mois, j'aurais accepté quelques collaborations...

Reçu ce soir le *Journal* de Pepys, en trois volumes de plus de mille pages chacun. Ah ! si seulement les fâcheux me laissaient tranquille !... J'ai pourtant plaisir à revoir Jean Loisy avant le dîner; puis le petit Robert Levesque,

que décidément j'aime bien. Mais quelle joie, après qu'il m'eût quitté, de reprendre l'étude de la Fugue pour orgue (la seconde en ut majeur, arrangement de Liszt) interrompue par l'arrivée inopinée de Loisy.

Que ne puis-je me réentendre à distance ! Mon jeu d'autrefois, à m'en souvenir, et par comparaison, me paraît maigre ; c'est-à-dire qu'aujourd'hui j'ai tout à la fois plus de force et plus de douceur.

Fatigué par ce rhume absurde. Très bonne étude de piano. Dicté *la Séquestrée*, qui me donne beaucoup de mal, malgré le travail préparatoire de Martin-Chauffier (dont somme toute, j'aurais pu me passer), car, par manie de scrupule, je ne puis me retenir de rechercher les textes eux-mêmes et trouve dans la copie qu'il en a faite de menues omissions, volontaires sans doute, mais que je n'approuve pas toujours.

Neuf cents feuilles de l'édition anglaise et américaine de mon *Montaigne* à signer !... Lu *le Livre Blanc* de Cocteau prêté par Roland Saucier, en attendant l'exemplaire promis par Cocteau. Que d'agitation vaine dans les drames qu'il raconte ! que d'apprêt dans son style ! de souci de la galerie dans ses attitudes !... que d'artifice !... Pourtant certaines obscénités sont racontées d'une manière charmante. Ce qui choque, et beaucoup, ce sont les sophismes pseudo-religieux.

12 Octobre.

Que devient-il ? Où est-il ? Pense-t-il à moi ? Se dit-il peut-être que je l'oublie ?... Cette interrogation constante fait une basse sourde à toutes mes pensées.

13 Octobre.

Suant, soufflant, exténué et exaspéré par mon rhume. Incapable d'un effort soutenu. J'attends que ça passe ; mais sais que j'en ai bien pour quinze jours encore.

M^{me} Théo doit rentrer ce soir. Tout me fatigue et m'ennuie. Avec ce petit m'a quitté ce qui me restait de jeunesse.

15 Octobre.

Les sentiments que je notais ces jours derniers me paraissent exagérés jusqu'au bord de l'insincérité. Il est vrai que la pensée de cet enfant m'occupe beaucoup et

qu'à tout moment du jour je la sens affleurer... mais ceci sans grande tristesse. Je ne puis dire non plus que j'aie pris mon parti de ce silence; mais *ce qui est* m'apparaît toujours ce qui devait être; le trait dominant de mon caractère est peut-être une extraordinaire, intraduisible « buoyancy ».

17 Octobre.

Été me faire thermocautériser la gorge par Luc Durtain. Déjeuner chez M^{me} Théo avec Jean Schlumberger, à qui, la soirée de la veille, j'avais lu ma *Suite de l'Ecole des Femmes*; sur laquelle il m'a fait, ainsi que M^{me} Théo, quelques remarques fort sensées, dont il me faudra tenir compte. Journée particulièrement déchiquetée par les importuns. Reçu la visite de Crès, pour la réimpression d'*André Walter*; de J. qui me supplie de venir voir sa nouvelle installation; du jeune C. que j'avais rencontré à Alger (très sympathique et charmant, mais empêtré dans un tas de problèmes insolubles et vitaux...), etc.. Vais à la revue, où je trouve, avec Paulhan, Benda, Malraux et Groethuysen. Ai corrigé d'urgence les épreuves des lettres de Pierre Louÿs, qui doivent paraître dans le numéro de novembre, et celles du supplément à *l'Ecole des Femmes*.

Le concierge, comme je passe devant sa loge, me remet une lettre d'Émile. Enfin! Je ne puis la lire aussitôt; mais ne cesse de la palper dans ma poche, jusqu'au moment où je reçois ce coup de poignard au cœur. Certainement il n'a pas compris combien sa lettre pouvait m'être cruelle. Les abominables calomnies qu'on lui fait entendre sur moi l'ont entamé et, comme il croit, d'après ce qu'on lui dit, que je suis un être fourbe et sans cœur, il n'a pas à craindre de me faire souffrir. Il est à Paris; a passé tout près de la rue Vaneau, il y a quelques jours; a failli monter; se félicite de ne l'avoir point fait; me dit tout à la fois qu'il m'aime encore et a décidé de ne plus m'aimer. Il parle comme s'il n'y avait de sentiment que de son côté. Enfin il me demande de ne rien tenter pour l'atteindre, de l'oublier comme il va m'oublier lui-même; et, pour être plus sûr de mon silence, il refuse de me donner son adresse.

Pour me remettre, je lis les deux articles d'éreintement de Massis, dans la *Revue universelle*; cela s'appelle : *La*

faillite d'André Gide. C'est au sujet du livre de Du Bos, qui a si magistralement et pertinemment su voir et dénoncer dans son ami de la veille, un cas d'« inversion généralisée ». Etc., etc..

Il me semble que, dans toute cette affaire du petit Émile, je me suis laissé prendre au jeu d'une manière bien ridicule. C'est que, précisément, je ne consentais pas à considérer cela comme un jeu (ce qui est précisément la plus sûre façon de s'y laisser prendre) — et c'est bien pourquoi cela m'est aujourd'hui si douloureux. Nous serions à moitié guéris d'un amour lorsque nous parviendrions à nous persuader que l'être dont nous nous sommes épris n'est, après tout, qu'une créature assez ordinaire. La force des liens vient de cette conviction torturante, qu'il y a là de l'exceptionnel, de l'unique, de l'irremplaçable, et que nous ne retrouverons jamais plus.

20 Octobre.

Exaspération de ne rien pouvoir faire *avec suite* ; et je suis de plus en plus conscient et convaincu que l'on n'obtient rien de bien sans une longue persévérance, sans pousser longtemps dans le même sens son effort. Il s'agit ici de sélection patiente, analogue à celle des bons horticulteurs.

Tout, ici, me distrait (très peu du reste), m'arrête et morcelle mon effort, rompt mon élan. Je puis me refuser aux gens du monde, aux interviewers, à cette catégorie de fâcheux qui ne viennent à nous que par vanité ou snobisme ; mais pas à ceux qui viennent réellement me demander service : la femme d'A. et ses trois enfants qui sont « sur le pavé » ; M. T. qui veut que je la recommande à P., chez qui elle espère trouver à s'employer ; Mme L. qui se dit diffamée par le dernier livre de J. et m'apporte tout un dossier de lettres et témoignages dont je dois prendre connaissance pour l'aider à réhabiliter son mari ; B., l'administrateur d'A. O. F., victime, semble-t-il, d'un abominable passe-droit... etc., etc.. Chaque jour quelque nouvelle affaire. Que serait-ce si je ne passais pas pour inserviable, avare, et mauvais-coucheur !

Ces longues heures de marche ou de tipoye, à travers un paysage monotone, où rien ne venait couper ma

pensée, n'est-ce pas là ce que surtout j'aimais dans le voyage au Congo, ce que je regrette ?

L'affaire de *la Séquestrée de Poitiers*, que j'aurais pu mener à bien en huit jours, dans la tranquillité de Cuverville, me donne beaucoup de mal, car je ne puis y travailler de manière assez continue. Et le travail est, ainsi, beaucoup plus fatigant. Ce n'est pas le travail qui fatigue, mais la dislocation de la pensée.

Hier, après une visite de Martin-Chauffier qui prend la direction de cette collection que j'intitule : *Ne jugez pas*, été prendre des nouvelles de J. Valéry, que, mercredi dernier, j'avais vue assez souffrante. Paul était là, très fatigué par un gros rhume, mais aussi charmant que jamais. Été dîner sitôt après chez les Drouin.

Et je songe, avec souci, que je n'ai pas encore été voir mon oncle Charles Gide, ni les Laurens, ni la famille A., etc., etc..

Et je devrais aller, le plus tôt possible, en Allemagne, revoir avec Curtius la traduction des *Nourritures*, que V. et S. me disent détestable.

Et je voudrais tant ne pas lâcher l'étude du piano (fugue en ut majeur — en la majeur, du premier cahier du *Clavecin*, — *Prélude* de Chopin en fa dièze mineur).

Je voudrais tant continuer à tenir à jour ce carnet. Trop affairé ces jours derniers, je n'ai pu noter une importante conversation de Copeau avec qui je dînais avant-hier; de Schlumberger, qui repartait pour Braffy (oh ! que j'envie sa solitude !); du jeune Dombrowski, que je voudrais tant pouvoir aider à obtenir un poste en A. E. F..

Tout s'écoule irrépêchablement dans le passé.

Il est des jours où l'on se sent particulièrement *loin de compte* ; en retard ; en dette ; en déficit.

Aujourd'hui je ne vois partout que des manques ; ce qui me manque ; ce à quoi j'ai manqué...

Se réfugier dans le sommeil.

21 Octobre.

Dans le même numéro que la seconde diatribe de Massis, les *Carnets* de Barrès me déçoivent ; mais j'avais lu avec l'intérêt le plus vif ses *Mémoires* dans la *Revue des Deux Mondes*. On ne peut laisser paraître plus ingénument

ses faiblesses et son appétit de grandeur. Le genre de gloire qu'il souhaite... celle dont j'ai le moins le goût. Il est peu de figures qui me demeurent plus étrangères. Pourtant il est un point où je le rejoins, où il me touche : son désir, son besoin de noblesse. Mais j'ajoute qu'il me paraît s'éprendre surtout de ce qui n'en est, à mes yeux, que la parodie.

Qu'eût-il été s'il n'eût pas connu ses origines ? Beaucoup plus grand, sans doute. Je l'imagine enfant trouvé. Aurait-il découvert et aimé sa Lorraine ?

Comment Massis s'accommode-t-il de cet amour pour l'Asie ?

Hier, mené M^{me} Théo au cinéma. Bancroft dans un film fort médiocre; lui-même assez bon; une actrice très belle; les autres acteurs déplaisants et *jouant* sans cesse. Rien à noter.

Rentré en hâte; écrit une préface à la collection : *Ne jugez pas*.

Le soir, lu quelques pages de La Bruyère, qui m'ont lavé de toutes les agitations, les tourments, les médiocres et vaines contorsions de ce jour.

L'amour de la vérité n'est pas le besoin de certitude et il est bien imprudent de confondre l'un avec l'autre.

L'on peut aimer la vérité d'autant plus que l'on ne croit pas pouvoir atteindre jamais à un absolu vers lequel pourtant cette vérité fragmentaire nous achemine.

J'ai maintes fois été à même d'observer que certains esprits religieux, et singulièrement les catholiques, s'attachent d'autant moins à cette vérité partielle (la seule que nous puissions pourtant saisir) que plus ils se croient en possession d'une Vérité supérieure à laquelle tout le monde tangible et la connaissance que nous en pouvons avoir restent soumis. Et cela est fort aisément compréhensible. Celui n'observe pas la foudre, qui croit l'éclair lancé par un Dieu; ni la germination d'une graine, ni la métamorphose d'un insecte, qui se contente, pour tous ces phénomènes naturels, d'y reconnaître un miracle constant et la simple obéissance à une intervention divine continue. De même celui qui se croit en possession d'une vérité dogmatique croira dans l'erreur tous ceux pour qui le dogme n'apporte pas de réponse suffisante à leurs

interrogations. Toute science a pour point de départ un scepticisme, contre lequel s'élève la foi.

22 Octobre.

Le livre de Ghéon me paraît d'une dévotion bien naïve, et d'un art plus rudimentaire que naïf... mais il vient d'écrire, dans *Latinité*, un article sur Ducôté et le rôle de son *Ermitage*, excellent d'intelligence, de mesure, de tact, et de cœur; et qui me fait tristement songer au geste de reconnaissance et de piété que j'aurais pu faire, que j'aurais dû faire — et que je n'ai point fait.

Mais combien il m'est difficile d'être actuel. Toutes mes pensées, tous mes sentiments, tous mes gestes, viennent en retard, ou en avance, et je me sens toujours et partout *inopportun*.

Je me souviens de ma surprise lorsque Ducôté me demanda d'ouvrir le premier numéro de ce nouvel *Ermitage* dont il prenait la direction. Je ne crois pas que rien, dans ma carrière, m'ait jamais flatté davantage; car Ducôté ne me connaissait pas encore. J'étais en voyage de noces, en Engadine; c'est à Saint-Moritz que je reçus sa lettre. Je travaillais à mes *Nourritures Terrestres*. C'est le récit de *Ménalque* que j'envoyai tout aussitôt. Il m'était difficile aujourd'hui d'écrire un article sur Ducôté sans raconter tout cela et sans parler un peu trop de moi. Je me dis ceci en manière d'excuse; mais cela ne me persuade guère et ne me console pas beaucoup.

23 Octobre.

J'ai connu quelqu'un que suffisait à plonger dans une mélancolie épaisse la seule pensée de devoir remplacer, bientôt et de temps à autre, la paire de souliers qu'il portait aux pieds; et de même ses vêtements, son chapeau, son linge, sa cravate. Il ne fallait point voir là de l'avarice, mais bien une sorte de détresse à ne pouvoir s'appuyer sur rien de durable, de définitif, rien d'*absolu*.

25 Octobre.

Peu de choses me fâchent comme de voir répéter maladroitement des mots célèbres.

Dans les *Nouvelles Littéraires* d'aujourd'hui, je retrouve un mot de Barbey d'Aurevilly, que Jules Lemaître avait cité dans le temps (et le *Temps*), dans un de ses « billets du

matin ». Je m'en souviens assez bien pour pouvoir en garantir l'exactitude :

— Parbleu, Monsieur d'Aurevilly, lui disait Jules Lemaître, en le rencontrant dans l'avenue des Champs-Élysées — vous voilà bien merveilleusement sanglé dans votre redingote !

Alors d'Aurevilly laissait tomber de son haut, cette simple petite phrase merveilleuse :

— Si je communiais, j'éclaterais.

Or voici ce que ce mot charmant devient sous la plume de M. Nicolas Ségur :

— Monsieur, il me suffirait de communier pour éclater tout à fait.

Ces mots, souvent si typiques, que Heredia citait volontiers, je crains qu'ils ne se déforment ou ne se perdent, si chacun est aussi paresseux que je le fus pour les noter. Citons vite encore celui-ci, où tout Aurevilly se retrouve :

Cela se passe rue Royale. Il est très tard. Plus personne dans les rues; Aurevilly qui, ce soir-là, a bu beaucoup de petit vin blanc en compagnie de son ami X., se soulage. Passe un sergent de ville : « Tout de même, Monsieur, vous pourriez au moins vous rapprocher du mur. » Car Barbey garde le sentiment des distances. Alors il se retourne et :

« Voudriez-vous que je m'écorchasse ? »

28 Octobre.

Au lit depuis vendredi soir. Une sorte de diarrhée coloniale, c'est-à-dire sanglante. Diète absolue. Quelques tranchées, somme toute supportables. Impression d'une traversée (avec naufrage possible), toutes attaches rompues avec le monde extérieur; ou du moins avec la société. Une excellente excuse pour refuser les invitations, condamner ma porte, ou du moins ne laisser passer que les intimes. N'être préoccupé de sortir même pas pour prendre ses repas. Une suite d'heures très longue, ininterrompue, d'heures indifférenciées. Je n'ose trop avouer combien je me réjouis; je crains de paraître affecté. Seul le conventionnel n'a jamais l'air de la « pose ». Je vais donc pouvoir finir le *Zauberberg* !

En attendant de m'y remettre, car je suis encore un peu trop fatigué pour cet effort (en deux jours j'ai perdu

près d'un litre de sang, et rien mangé depuis vendredi matin), je lis *Maxime* de Duvernois — beaucoup moins bon que *Edgar* et quelques autres — puis me lance dans *le Soulier de Satin*.

Hier, visite de Valéry. Il me répète que, depuis nombre d'années, il n'a rien écrit que sur commande et que pressé par le besoin d'argent.

— C'est-à-dire que, depuis longtemps, tu n'as rien écrit pour ton plaisir ?

— Pour mon plaisir ? ! reprend-il. Mais mon plaisir est précisément de *ne rien* écrire. J'aurais fait autre chose que d'écrire, pour mon plaisir. Non; non; je n'ai rien écrit, et je n'écris rien, que contraint, forcé, et en pestant.

Il me parle avec admiration (ou en tout cas avec un étonnement plein de considération) du docteur de Martel, qui vient de sauver sa femme; de l'énorme quantité de travail que celui-ci parvient à fournir chaque jour, et de la sorte de plaisir, d'ivresse même que peut lui donner une opération bien faite et même le seul fait d'opérer.

— C'est aussi l'ivresse de l'abnégation, dis-je. A ce mot d'*abnégation*, Valéry dresse l'oreille, bondit très plaisamment de son fauteuil au chevet de mon lit, court à la porte du couloir, et, se penchant au dehors, crie :

— De la glace ! Garçon, de la glace ! Le malade divague... Il « abnègue » !

A maint tournant de la conversation, je sens qu'il me croit tout empêtré de piétisme et de sentimentalité.

29 Octobre.

« Je n'ai jamais rien pu inventer. » C'est par une telle phrase du *Journal d'Edouard* que je pensais le mieux me séparer d'Edouard, le distinguer... Et c'est de cette phrase au contraire que l'on se sert pour prouver que, « incapable d'invention », c'est moi que j'ai peint dans Edouard et que je ne suis pas romancier.

30 Octobre.

Disque de C. : *Préludes* de Chopin.

Sensualité absente; en tiennent lieu grâce et sentimentalité.

Consternation. Qui ne connaîtrait déjà le cœur exquis de ces préludes, je le mets bien au défi d'en découvrir rien dans ce jeu (quelques-uns exceptés).

Je venais de les écouter lorsqu'est arrivé Charlie Du

Bos, averti par l'excellent Curtius qui était venu me voir ce matin. Eu la grande faiblesse de parler de ces disques à Charlie (qui feint de goûter la musique et s'imagine peut-être la *sentir*, mais que la musique ne touche qu'à travers la littérature) — et comme précisément j'étais très faible, n'ayant rien mangé depuis cinq jours, et ne me tenais plus en main, j'ai absurdement, vainement et incroyablement exagéré la prévalence de mon exécution sur celle de C..

Ce n'est du reste pas la vanité qui me poussait à parler ainsi, mais plutôt cette exaspération de penser que l'on puisse estimer connaître, que l'on puisse juger, faire semblant d'aimer Chopin, d'après cela.

Du moins aurais-je pu expliquer doucement, à la manière de Charlie lui-même, par où Chopin me paraissait trahi (ainsi que du moins je voudrais l'écrire); mais je m'emportais; je parlais avec véhémence comme quelqu'un qui répondrait à une attaque, et semblais simplement crever d'orgueil.

La mauvaise image que Charlie se fait de moi désormais, m'aimante, car je la sens en son esprit, en face de moi, qui m'attire et me force à la *vérifier* (oui, c'est vraiment le mot exact, un peu détourné de son sens, mais à peine, et pour rejoindre son vrai sens aussitôt). Je crains bien de ne pouvoir, avec lui, jamais plus être naturel.

Mlle Zaglad est venue m'apporter la dactylographie de la lettre que j'allais lui envoyer; assez importante lettre en réponse à une de lui également importante, dont je garde le double par ailleurs.

Achévé le *Soulier de Satin*. Consternant. On imagine malaisément que, dans une autre religion, les défauts de Claudel eussent pu s'épanouir aussi à l'aise que dans le catholicisme. Quel *a-vertissement* (comme il dirait). Et pourtant :

Je ne me crois nullement meilleur que Claudel et je conserve, pour certains côtés de son caractère, une haute estime; mais je constate avec curiosité que, dans le catholicisme, aucun de mes défauts ne trouverait encouragement; au contraire — mais bien seulement mes qualités, et sans doute surtout les meilleures — (du moins c'est ce qu'il me semble ce soir) de sorte que je ne puis point

déduire de l'effet du catholicisme sur Claudel, celui que le catholicisme aurait sur moi.

31 Octobre.

Une fois encore (et, comme toujours alors en ce cas, j'en dis que c'est peut-être la dernière) — j'ai connu ces derniers jours, et particulièrement hier, des minutes, des heures, de tranquille bonheur.

Et même, dans la nuit d'hier, l'abondance de ma pensée, l'intérêt, l'attente, la joie, m'emplissaient, me gonflaient au point d'empêcher le sommeil. Enfin cédant à l'appel, je me suis remis à lire et à écrire avec délices.

De nouveau j'éprouvai que mon bonheur était d'autant plus grand que ma liberté plus réduite.

2 Novembre.

Oui, mon cerveau, comme désencrassé par ce jeûne, fonctionne avec une alacrité singulière. Mais hier, très fatigante journée occupée toute, avec Groethuysen. Alix Guillaïn et M^{me} Théo, à revoir la traduction des *Nourritures*. Cette traduction que Prinzhorn a voulu faire est moins mauvaise que V., L. et Jean Schlumberger ne me l'avaient laissé croire et nous jugeons que mieux vaut tenter de l'amender, que la refuser comme mes autres amis m'y engageaient.

Groethuysen et Alix Guillaïn, d'une complaisance inlassable, ont accepté d'y consacrer avec moi tout le temps qu'il faudrait. Ils sont donc venus déjeuner vers une heure et ne sont repartis que vers onze heures du soir. Nous avons révisé le second livre. Ils doivent revenir demain déjeuner et dîner également. Rien d'amusant, de charmant et de profitable, comme de travailler avec des esprits aussi ouverts et aussi souples.

Curtius est venu au moment du thé; je doute s'il s'entend très bien avec Groethuysen, mais je me plais presque également près de chacun d'eux. Je sentais Groethuysen trop intelligent pour être jusqu'à présent parfaitement à l'aise avec lui; mais la chaleur de son affection, sa gentillesse, le ramènent à un niveau simplement humain très confortable.

Ce matin pu dicter à M^{lle} Zaglad sur Chopin et sur l'interprétation de C. quelques réflexions que je porte en moi depuis cinq jours.

4 Novembre.

Un long interview de L. dans *l'Opinion*. La quantité d'erreurs de fait qui l'émaillent jettera, je l'espère, quelque discrédit sur l'authenticité des propos qu'il me prête.

Il me fait dire nombre d'absurdités; mais c'est surtout le ton qui n'y est pas. Lorsqu'on est soi-même homme de lettres et journaliste, il est sans doute bien difficile de ne pas prêter une âme d'homme de lettres et de journaliste à tous ceux qui écrivent et que l'on court interviewer.

J'ai « cru devoir » accorder cet interview; mieux eût valu refuser, comme j'avais fait jusqu'alors.

Aujourd'hui première sortie. Je traverse le jardin des Tuileries pour aller acheter chez Galignani un Browning, tourmenté depuis quelques jours par un grand désir (bien intempestif) de traduire le *Childe Roland*.

Occupé la pleine journée d'hier à revoir la traduction de Prinzhorn (*Nourritures Terrestres*) avec Groethuysen, qui, comme avant-hier déjà, se montre d'un dévouement exquis. Il doit revenir demain, avec Alix Guillain.

Sur ses conseils je lis le *Märchen* de Goethe; avec plus d'étonnement que de réel plaisir.

Tous ces jours-ci, étudié mon piano plusieurs heures. Il me semble que les muscles de mes doigts s'affaiblissent et qu'ils n'acquièrent qu'aux dépens de la force leur agilité.

Je reçois un livre : *Our present Philosophy of Life* (according to Bernard Shaw, André Gide, Freud and Bertrand Russell) by MONTGOMERY BELGION. — L'étude sur moi, la plus longue du volume, me paraît si intéressante, par endroits, que j'en viens à souhaiter de la voir traduite. Excellent choix de citations, et excellents rapprochements de citations, qui s'expliquent et se font valoir. Assez absurde, par contre, et inexact le résumé de certains de mes livres — de *l'Immoraliste* et de *l'Enfant Prodigue* en particulier (mais peu importe). Je me heurte à ceci : *Man by nature is, Mr. Gide feels, good*. Je réfléchis, examine en moi. Non; je ne crois pas, comme Rousseau, que l'homme naturel soit toujours bon, ni que tout le mal soit le résultat de déformations et déviations ultérieurement apportées par la civilisation, la société, etc., etc.. Je suis de moins en moins (et jusqu'à « le moins possible ») utopiste, mystique, et crois que cette croyance à un état édénique premier comporte une dose de naïveté offus-

quante; mais je crois maladroit, improfitable, ininstructif, de se mettre (uniquement) sur le plan du *bien* et du *mal* pour juger les actions humaines, ou plus exactement : pour apprécier leur valeur. Cette idée de *progrès* de l'humanité qui maintenant domine ma vie (et dont, je l'exprimais ailleurs, le « progrès » dont riait Flaubert n'est que la caricature) nous amène à comprendre que l'idée du *bien*, confortable, rassurante et telle que la chérit la bourgeoisie, invite à la stagnation, au sommeil. Je crois que, souvent, *le mal* (certain mal qui n'est pas le fait d'une simple *carence*, mais bien une manifestation d'énergie) est d'une plus grande vertu éducative et initiatrice — que ce que vous appelez *le bien*. Oui, je crois cela fermement, et de plus en plus.

Mais ceci demanderait à être développé et ramené (subordonné) à d'autres considérations; — celle-ci en particulier, que déjà j'entrevois (et faisais même plus qu'entrevoir) dans ma jeunesse, avant d'avoir été si longtemps distrait de moi-même par la sympathie : c'est que nous cotons aujourd'hui beaucoup trop haut l'humanité; que l'homme n'est pas intéressant, important, digne d'être adoré, pour lui-même; que ce qui invite l'humanité au progrès est précisément de ne pas se considérer (et son confort et son repos satisfait) comme une *fin*, mais bien comme un moyen par lequel atteindre et réaliser quelque chose. C'est là ce qui me faisait dire, à travers mon Prométhée : « Je n'aime pas l'homme; j'aime ce qui le dévore », et mettre ma sagesse en ceci : savoir préférer à l'homme l'aigle qui se nourrit de lui.

16 Novembre.

Il me semble que j'écirais à présent des chefs-d'œuvre — si seulement le temps ne me manquait. Cette révision de la traduction Prinzhorn des *Nourritures*, si passionnante qu'elle soit, m'exténue. Tous les jours nous nous y mettons et travaillons jusqu'à passé onze heures. Parfois les difficultés sont telles, et notre désir de perfection, que nous passons sur une page plus de deux heures.

Je voudrais, en réponse à toutes les réquisitions des raseurs, envoyer une carte toute imprimée où, sous mon nom, l'on pourrait lire : « travaille et prie instamment qu'on lui fiche la paix pour un temps »; ceci joint à des salutations très distinguées.

J'ai pourtant pu donner au piano deux heures aujourd'hui et ces derniers jours. Je reprends les *Études* de Chopin que j'avais depuis longtemps négligées; en particulier les 3^e, 5^e et 11^e du second cahier. Du reste il en est bien peu que je ne possède par cœur.

18 Novembre.

Excellente étude du piano. Ah ! si seulement j'avais été mieux conseillé, guidé, soutenu, forcé, dans ma jeunesse ! Le plaisir que je prends à cette étude, s'il pouvait être moins égoïste ! Les *Préludes* (en fa dièse mineur et en mi bémol majeur particulièrement), j'ai pu me les jouer parfois de manière à me satisfaire, à surprendre et ravir celui qui m'aurait entendu. Mais s'il eût été là et si j'eusse su qu'il pût m'entendre, mon jeu tout aussitôt se fût glacé.

Il y a certain enveloppement par la phrase musicale, certaine prise de possession de l'auditeur, certain « laisse-toi conduire » que je n'ai vu réaliser, ni chercher même, par aucun pianiste. Ils se contentent de présenter le morceau; leur jeu ne l'explique ni ne le développe, ne le laisse pas découvrir. J'ai dicté hier quelques pages à ce sujet, qui, lorsque je les ai relues, m'ont paru bonnes. Mais je voudrais en dire beaucoup plus — parler en particulier de cette fausse grâce, de cette afféterie (retard de la note supérieure inopinément bémolisée — pour tromper une attente il faut bien d'abord ménager celle-ci, faire attendre — vers la fin du prélude en fa majeur¹⁾ qui inmanquablement montre le bout de son oreille fardée, là où la vraie sensualité, riche, inquiétante, indécente — fait défaut.

Ah ! que la grâce minaudière de ce mi bémol ainsi perlé paraît donc sûre de son affaire, consciente de l'effet qu'elle va produire ! (La comtesse de Noailles entrant dans un salon. Enfin ! C'est Elle !)

Que cette note soit tendre, je le sens de reste; ai-je besoin que vous me le criiez ! Laissez donc son étrangeté me désorienter toute seule; n'y prêtez point la main. Si vous le faites c'est que vous me prenez pour un sot; et si je ne le suis pas c'est vous qui l'êtes. Ces subtils

1. Selon les vers de Valéry :

*Je veux faire attendre
Le mot le plus tendre.*

retards me sont insupportables au théâtre pareillement, lorsque l'acteur fait une courte pause pour permettre à l'admiration du public (et à son applaudissement) de se former. Si j'insiste c'est que je prends ce mi bémol en exemple de ce que je vais retrouver, épars, et de-ci, de-là, constamment.

J'ai repris, avant de me coucher et pour me laver l'esprit de tous les soucis du jour, *les Orientales* de Hugo. Mon ravissement rejoint celui de mon enfance; il me suffit de relire nombre de ces poèmes pour les savoir encore par cœur. Quelle prodigieuse invention rhétorique ! Tout y est : la force, la grâce, le sourire et les plus pathétiques sanglots. Quelle ressource ! quel soulèvement poétique ! Quelle science du vers, et dont il se joue ! Une si magistrale aisance ne se peut qu'avec un parfait abandon aux suggestions des paroles et de leur sonorité. C'est une soumission de la pensée au mot, à la phrase, à l'image, et qui explique que Hugo, pourtant point si bête qu'on le dit, ait préféré toujours les émotions et les pensées les plus banales, de sorte qu'il puisse se donner tout entier à la seule volupté de les dire, de les laisser s'étendre et foisonner.

19 Novembre.

Je reviens sur ce que j'écrivais il y a quelques jours : non il n'est pas exact de dire que mes doigts n'acquièrent plus d'agilité qu'aux dépens de leur force; mais mon exigence est un peu trop impatiente et les muscles, après une étude trop acharnée, faiblissent. Comme ils retrouvent leur vigueur le lendemain, et augmentée, il n'y a pas lieu de s'inquiéter de cette défaillance momentanée. Je perfectionne chaque jour la grande *Étude* en ré mineur, jusqu'à n'y pouvoir souhaiter plus de puissance, plus de fougue, ni une plus exacte précision.

Ce matin, après une nuit assez bonne, je me sens de nouveau pleinement dispos.

Je ne suis parfaitement heureux que devant une journée toute libre et que pouvoir donner toute au travail.

Longue lettre allemande de la *Saturn Verlag*, de Vienne, qui revendique le droit de publier une traduction de mon *Oscar Wilde*. Il faut d'abord tâcher de bien comprendre;

dicter une lettre à la *Saturn Verlag*, une autre à la *Deutsche Verlags Anstalt* à qui d'autre part j'ai cédé les droits, paraît-il; une autre au traducteur dont on me soumet le travail... Puis une à Aelberts, qui veut publier mes *Lettres* en deux volumes; une à un éditeur qui veut me parler d'un projet... etc.. La matinée y passe... Je doute si le jeune auteur encore inconnu, qui ne parvient pas à faire imprimer ses écrits, n'est pas moins tourmenté que celui que trop de gens sollicitent.

Quand je vois combien je me sens dispos de corps et d'esprit après une nuit de bon sommeil, j'admire tout ce dont je serais capable, si seulement je dormais plus régulièrement bien chaque nuit.

Si seulement !... ainsi commencent les récriminations les plus vaines. Il faut prendre son parti de ses maux.

20 Novembre.

Ce matin, visite de Jean Cassou qu'accompagne un *would be* éditeur, qui, je l'apprends, va publier cette revue anglo-française ou franco-anglaise dont le représentant venait dernièrement solliciter l'autorisation de publier ma traduction du premier acte de *Hamlet*. Cassou me demandant ce que je pense de la traduction de Pourtalès, je suis amené à lui parler de ce curieux (à mon avis) contre-sens (?) que font à peu près tous les traducteurs et que je veux noter ici, car il est des plus significatifs.

Le spectre, parlant à Hamlet, scène V du premier acte, s'exprime ainsi.

But virtue, as it never will be moved,
Though lewdness court it in a shape of heaven,
So lust, though to a radiant angel link'd,
Will sate itself in a celestial bed,
And prey on garbage.

Ce que Pourtalès (ainsi que nombre d'autres) traduit :

... ainsi la luxure, bien qu'accouplée à un ange radieux, se dégoûtera d'un lit céleste pour s'aller gorger d'ordure...

laissant, il me semble, tomber le plus beau et le plus important de l'image et de la pensée, qu'il banalise : il ne s'agit pas ici de se détourner de la couche céleste, mais bien d'apporter là-même l'ordure. Je crois que le vrai sens est :

Ainsi la luxure, encore que mariée à un ange, se soulera sur

une couche céleste et s'y repaîtrera d'immondices (y apportera l'immondice).

« Peut-être votre esprit était-il particulièrement incliné vers ce sens, après que vous aviez traduit *le Mariage du Ciel et de l'Enfer* », me disait Cassou.

25 Novembre.

Strohl, toujours de la gentillesse la plus exquise, m'envoie, avec deux morceaux d'ambre contenant de presque invisibles insectes, un petit mémoire de Maurice Trembley lu en 1902 à la Société Helvétique des Sciences naturelles. Cet opuscule relate les observations de son grand-père Abraham Trembley sur les polypes d'eau douce, et cite plusieurs lettres de celui-ci à Réaumur. Dans les conclusions de Maurice Trembley, je cueille cette phrase, qui me ravit :

Il (le bon observateur) connaît la nécessité et le profit qu'il y a à savoir douter à propos et sait mettre en doute ses propres conclusions.

Il s'applique constamment à voir les faits tels qu'ils sont en réalité et non tels qu'il désirerait les voir.

J'aurais préféré : « tels qu'il désirerait qu'ils fussent ». Mais n'importe : cela est parfait.

Et il ajoute :

C'est à ce titre que Réaumur (car c'est de lui qu'il s'agit ici) a mieux servi que Buffon la cause de la science.

30 Novembre.

Lu *les Phoinissiennes* d'Euripide, sans y trouver beaucoup à retenir pour mon *Œdipe*. Puis, avec l'intérêt le plus vif, les chapitres consacrés à Racine dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Étude de piano acharnée, mais un peu impatiente. Écrit plusieurs nouvelles pages sur Chopin.

Je voudrais qu'à une réimpression de *Numquid et tu...* ? quelque charitable ami rajoutât cette note (si je ne suis plus là pour le faire moi-même, ou si je l'oublie) à la phrase que je cite imparfaitement mais qu'on reconnaîtra sans peine : « Mon Dieu, donnez-moi d'avoir besoin de vous demain matin » :

Certains commentateurs, soucieux de me trouver en faute, n'ont consenti à voir là qu'un inconscient aveu d'indifférence, un

désir de faire attendre Dieu, de Le soumettre au lendemain. Je proteste que ma pensée était tout autre, et que cette phrase (il suffit de la remettre à sa place pour s'en convaincre) ne signifie pas autre chose que ceci : Mon Dieu, que ma première pensée du réveil soit pour Vous, comme est pour Vous ma dernière pensée de ce soir; et que d'écrire « avoir besoin de Vous demain matin », ne signifiait nullement que je ne sentisse pas aussitôt et déjà ce *besoin*.

Il m'emplissait alors tout entier. Pour l'âme vraiment croyante, le *reste* peut-il conserver quelque réelle valeur ? Je n'ai jamais eu besoin de Dieu que sans cesse.

Élisabeth V. R., qui s'étonne de voir la petite Catherine regretter si peu la Bastide, tâche de l'interroger à ce sujet. Est-ce absence de mémoire ? Non; elle se souvient de tout.

— Tu n'aimais donc pas la Bastide ?

— Oh ! si; beaucoup.

— Mais enfin... où préfères-tu être ?

La question paraît à l'enfant si étrange qu'elle s'en montre d'abord déconcertée.

Puis, de sa voix la plus naturelle, et comme s'il ne pouvait être autrement :

— Mais... *là où je suis*.

Ce matin Élisabeth et Catherine ont été porter à Bormes, pour le donner à la petite fille du jardinier des Mayrisch, un petit chien, fils de Nyska, dont Catherine raffolait. Elle ne le quittait point; il semblait qu'elle eût dû avoir grand chagrin de s'en séparer.

Hier Élisabeth lui dit son projet :

— Oh ! quelle bonne idée ! s'est écriée tout aussitôt Catherine. Comme elle va être contente !...

Le regret est un sentiment qui ne lui est pas naturel, qu'elle ne peut pas *naturellement* « fournir ».

Plus tard cet optimisme spontané pourra paraître, aux autres et à elle-même, affecté; et pourtant rien n'est plus sincère. Mais l'on en vient à douter de la sincérité d'un sentiment trop rare.

2 Décembre.

Matin splendide. Pu donner au piano quatre à cinq heures tous ces jours derniers; perfectionné (et vraiment pu mener à perfection) plusieurs *Études* et *Préludes*.

Vu sortir de leur chrysalide deux sphinx du laurier-rose. Je lis *l'Abbesse de Jouarre* ; admiration nulle.

J'ai découvert par grand hasard et sans croire beaucoup à l'astrologie, que le 21 novembre précisément, jour de mon anniversaire, notre terre sort de l'influence du Scorpion pour entrer dans celle du Sagittaire.

Est-ce ma faute à moi si votre Dieu prit si grand soin de me faire naître entre deux étoiles, fruit de deux sangs, de deux provinces et de deux confessions ?

3 Décembre.

L'Abbesse de Jouarre me paraît au-dessous du médiocre, enfantin. — Véritable répulsion pour ce style flasque : « Le sort n'accorde pas deux voluptés comme celle dont j'ai joui cette nuit... » Et Renan passe encore pour un maître de la langue française !

4 Décembre.

Glaeser m'écrit : « Mit grossem Entsetzen las ich eine Passage in einem Interview, das ich L. gab, die Ihnen galt. Der Text über *Stirb und Werde* ist von L. absolut erfunden. Ich muss Ihnen das sagen. »

Ce n'est pas la première lettre que je reçois au sujet de ces interviews de L. . Bennett en particulier se plaignait que L. lui fît louer des auteurs dont il ne connaissait pas même le nom et dire un tas de choses qu'il n'avait jamais pensées.

Je note ici cela soigneusement, afin de mettre en garde les historiens et critiques de demain : ceux-là seuls de ces « une heure avec... » sont *valables*, qui furent écrits par les auteurs et que L. dut se contenter de signer.

Si je parvenais seulement à dormir un peu plus, un peu mieux, je crois que je ferais des merveilles. Hier soir, pris du gardénal ; mais même alors le sommeil qui suit n'est pas si profond qu'il ne suffise du susurrement d'un moustique pour le troubler. A mon lever j'en écrase six, contre la muraille ; énormes, gorgés de mon sang — car, cette nuit, pour tâcher de m'agiter moins, je me résignais à les laisser faire. Mais ce matin j'éprouve certain plaisir à me venger.

Lu de bien meilleures pages de Renan. *L'Abbesse de Jouarre* est peut-être ce qu'il a écrit de pire.

8 *Décembre.*

Il reste trop de choses que j'aurais voulu dire, et dû dire, et que je n'ai pas dites, et qui m'encombrent l'esprit.

J'étais semblable à ces créatures qui ne peuvent croître sans successives métamorphoses.

Cette violence, cette impétuosité des désirs, il ne nous semble point tant qu'elle soit en nous, mais plutôt en l'objet même de nos désirs et qu'elle en constitue l'attrait. Un attrait qui dès lors nous apparaît irrésistible; de sorte que nous ne comprenons pas du tout que quelqu'un d'autre puisse douer un autre genre d'objets de ce même attrait irrésistible vers quoi va l'entraîner avec une égale violence une semblable impétuosité. Qui ne se convaincra pas d'abord de cela fera mieux de se tenir coi devant les questions sexuelles. Pour un esprit à qui une question apparaît d'avance sous la forme d'une réponse, on peut dire que la question n'est pas posée. Et ne me sera-t-il pas permis de penser qu'il en va de même pour les motifs d'adoration mystique, et que tous ces attraits de Dieu (qu'ils appellent dès lors : attributs) qui le rendent si essentiellement adorable, ne sont qu'une projection de leur propre intime ferveur.

X. et Y. vont répétant qu'ils en ont assez de la feinte, qu'ils sont résolus désormais à parler franc, à braver l'opinion publique, à brûler leurs vaisseaux, etc.. Mais ils ne brûlent rien du tout; ils s'en gardent. Le courage dont ils se targuent est un courage qui ne leur coûte rien de ce à quoi ils ne cessent pas de tenir. Et, dans le nouveau livre qu'ils nous donnent, ils ont grand soin que leurs « aveux » soient de telle sorte et si spécieusement dissimulés que seuls des lecteurs très avertis puissent les lire entre les lignes; de telle sorte qu'ils n'aient rien à rétracter s'il leur arrive plus tard de se convertir ou de briguer l'Académie; de telle sorte que leurs futurs apologistes n'aient pas de mal à balayer tout cela et puissent traiter de calomniateurs ceux qui, lisant entre les lignes la vérité, tenteraient de la rétablir. C'est ainsi que le faux-semblant s'accrédite.

De nos jours, où pourtant le risque d'un discrédit moral est moins grand qu'il n'était naguère et la sanction

moins rigoureuse, les feintes et les camouflages en littérature sont nombreux, je le sais. Je me dis qu'on a toujours menti, lorsque les mœurs ont contraint de mentir, et, rien ne m'autorisant à croire Sodome plus peuplée aujourd'hui qu'hier, je deviens quelque peu soupçonneux à l'endroit de certains de nos anciens auteurs.

Marseille. 27 Décembre.

Les journaux ont raconté :

qu'un ami me vit donner, par extraordinaire, cinquante centimes à un pauvre, et m'entendit murmurer, en me penchant vers lui : « Oui; mais quand me les rendrez-vous ? »

qu'un confrère (un autre journal qui rapporte la même absurdité disait : un prince italien), prié par moi à dîner, attendit vainement que je réclame l'addition, se vit forcé de régler à ma place, de donner à ma place un pourboire au vestiaire, tandis que, les dents serrées, je lui disais : « Que voulez-vous, je suis avare. »

que, allant toucher un chèque à une banque et voyant du monde avant moi devant le guichet du caissier, j'aurais dit : « Je suis André Gide et n'aime pas attendre », d'un tel ton, qu'on m'aurait fait passer le premier;

que, surpris par la pluie à Luna Park, je me serais écrié : « Ça chelingue ! » affectant un genre peuple qui décidément ne m'allait pas. Etc. .¹

Quand je vais bien, tout ceci ne m'affecte guère; mais dès que je suis fatigué, ces ignominies me remontent au cœur et je souffre de sentir se soulever contre moi tant de sottise et tant de haine. Je crains aussi que ces traits ne s'attachent à ma figure, sachant trop que le mensonge trouve un plus prompt crédit que la vérité.

1. Les deux premiers ragots sont de pure invention. Non les deux autres. Il est vrai que, me présentant à la Société Générale, non avec un chèque à toucher, mais avec une banknote d'Amérique, je m'informai d'abord et l'on me dit que l'opération de change ne s'effectuait pas au même guichet. C'est pourquoi le témoin anonyme me vit servi avant les autres, et, comme je fis verser à mon compte la somme due au lieu de la réclamer aussitôt, je pus quitter la banque sans avoir eu à faire la queue. Si ce malveillant témoin m'avait un peu connu, il aurait su que j'ai l'horreur des passe-droits, des privilèges et mets un point d'honneur à ne jamais passer avant mon tour.

Quand à l'épisode de Luna-Park, absurde; si j'ai dit à M. : « Ça chelingue », c'est que nous traversons une zone de puanteur.

J'erre dans les rues de Marseille, m'efforçant de réchauffer de vieux désirs. Je ne rencontre que pauvreté, laideur, tristesse... rien qui n'invite plutôt à la pitié qu'au plaisir. Se peut-il que, plus jeune et plus désireux, tout cela m'eût paru différent ?

La Souco-Roquebrune. 30 Décembre.

Temps splendide. Ah ! lever l'ancre, et pour n'importe où ! Pourquoi, comment me suis-je laissé retenir si longtemps, durant ma jeunesse ! A présent je sens en moi plus de désirs que n'en peut rassasier ce qu'il me reste de temps à vivre. Que n'ai-je rencontré, vers vingt ans, celui qui m'aurait entraîné ! que j'aurais accompagné jusqu'au bout du monde. Mais en ce temps personne ne parlait de voyages ; et c'est déjà beaucoup d'avoir poussé jusqu'en Algérie. Qu'eussent été mes *Nourritures*, si j'avais su promener ma faim jusqu'aux tropiques ? Mais la force des liens à briser fait la beauté de la délivrance, et mon premier soin fut de tisser d'abord des liens. Je voudrais ne rien regretter et me persuader que, plus extérieurement vagabonde, ma vie eût été moins significative ; et que je n'aurais pas écrit *la Porte Étroite*.

« Laisse-moi d'abord enterrer mon père et ma mère », dit au Christ celui qui se refuse à comprendre qu'il faut Le suivre *tout de suite*. — Ne pas savoir aussitôt tout lâcher.

Les heures du matin sont les meilleures. Si je les laisse prendre par la conversation, la correspondance et l'affairement, toute ma journée s'en ressent, est perdue.

31 *Décembre.*

Je lis *High Wind* de Richard Hughes. Étrange livre ; qui sans doute me ravirait si je pouvais le rattacher davantage à l'auteur, comprendre mieux ce qui lui donna le besoin de l'écrire. Mais peut-être n'est-ce qu'un jeu, extraordinairement réussi, que l'auteur gagne sans gagner pour cela mon cœur. Un livre ne m'intéresse vraiment que si je le sens né d'une exigence profonde et que si cette exigence peut trouver en moi quelque écho. M^{ai}nt^s auteurs écrivent aujourd'hui d'assez bons livres, qui pourraient aussi bien en écrire d'autres tout aussi bons. Je ne sens point entre eux et leur œuvre de

relation secrète, et eux-mêmes ne m'intéressent pas; ils restent des littérateurs et ce n'est point leur démon qu'ils écoutent (ils n'en ont point), mais le goût du public. Ils s'accrochent de ce qui est et, non plus que cela ne les gêne, eux ne se sentent pas *gênants*.

1930

La Souco. 1^{er} Janvier.

NUL bon travail sans une longue suite d'heures, de jours tout vides, devant moi. Mes hôtes acceptent amicalement que je leur fausse compagnie chaque matin. Je me suis retiré de même, hier, toute l'après-midi. J'ai un peu *travaillé*, ce que je n'avais plus pu faire depuis des mois. C'est-à-dire que je me suis contraint à écrire toute une scène d'*Edipe*, qui, ce matin, m'apparaît médiocre et dont je ne pourrai conserver un seul mot. Mais, grâce à ce travail, j'entrevois à présent ce que cette scène devrait être : abrupte, extraordinairement nette et simplifiée. Je goûte toujours grande joie à supprimer tout l'inutile. Mes corbeilles à papier s'emplissent de « repentirs » qui, maintenus, eussent paru du foisonnement; mais qu'ai-je à faire de cette fausse richesse ? Un auteur est dit plantureux, qui, souvent, n'est qu'avare et ne sait, ou n'ose, rien supprimer. (Étrange exemple de Péguy, qui, entre toutes les lignes qui mènent sa pensée d'un point à un autre, ne consentant pas... à choisir, les trace, l'une après l'autre, toutes. Je souhaite toujours tracer la ligne la plus étroite, la plus subite et la moins attendue.)

3 Janvier.

A Hyères, chez les Noailles, où je retrouve Marc, en compagnie de Cocteau et d'Auric. J'arrivais pour déjeuner seulement; je me laisse volontiers retenir à dîner, puis à coucher. Extrême et charmante amabilité de nos hôtes; prodigieuse ingéniosité du confort; fonctionnement si parfait de tout l'outillage des aises que, ce matin, lorsqu'après mon bain le valet de chambre anglais vient m'apporter mon breakfast, je beurre mes toasts avec une

cuillère, dans la crainte que l'oubli d'un couteau, sur le plateau chargé de délicatesses et de fruits, ne prenne l'aspect d'une catastrophe.

Gymnastique, natation dans une assez vaste piscine, jeux nouveaux, dont je ne sais les noms, avec volants, balles, ballons de toutes tailles — un surtout, que nous jouons à quatre (le très agréable professeur de gymnastique, Noailles, Marc et moi) avec un ballon de médiocre grosseur qu'il s'agit de ne point laisser retomber en deçà d'un filet haut tendu qui départage les deux camps. On joue à peu près nu, puis, en moiteur, on court se plonger dans l'eau tiède de la piscine. Ce jeu de ballon m'a plus amusé que je n'eusse cru qu'il était encore possible, amusé comme un enfant et comme un dieu, et d'autant plus que je ne m'y sentais pas malhabile. Que Pascal a donc dit sur *le jeu* des choses absurdes ! et que la gratuité précisément de cette lutte, de cet effort, me paraît belle ! Oui vraiment, je ne me souviens pas avoir pris, même dans ma jeunesse ou mon enfance, plaisir plus ardent, plus pur et plus complet.

Je me souviens que Charlie Du Bos, après lecture de *Si le Grain ne meurt...*, s'excusant du peu d'intérêt qu'il avait pris au récit des jeux de mon enfance, me disait : « Que voulez-vous, cher ami ; *je n'ai jamais joué.* » C'est le secret d'un manque énorme, et que *celui qui n'a jamais joué* ne voit pas. Pour moi toujours, et par contre, je suis enclin à considérer l'art lui-même comme un jeu ; et comme un jeu de Dieu, le Cosmos.

9 Janvier.

Il faut que quelqu'un soit bien désagréable, pour que je ne le trouve pas charmant. Oh ! parbleu, je vois bien les défauts d'un corps, d'un esprit, d'un visage ; mais j'ai les miens, m'en accommode, et mieux encore de ceux d'autrui. J'ai toujours eu plus d'appétit encore, que de gourmandise...

À cette réunion d'hier, chez Blacque-Belair, Roger Martin du Gard, A. Maurois, J. Romains, Schlumberger, Blacque lui-même et Marc, je me sentais pour chacun d'eux tour à tour une sympathie très pressante et qui m'emplissait de joie comme eût fait un vin généreux.

Il faut dire que je n'avais pu trouver le temps de dîner ; le jeûne donne de ces sortes d'ivresses. (La

« chère » également, du reste, mais une ivresse pesante). Marc était à jeun de même; Mimi fit apporter aussitôt des sandwiches et du porto; après quoi, du reste, les autres hôtes ne me parurent pas moins agréables. Oui, chacun d'eux me paraissait charmant, et particulièrement A. Maurois (qui peut être séillant à l'excès, mais se montrait hier réservé, plein de qualités ombreuses, et l'on eût presque dit : timide; ah ! je l'aimais beaucoup). (Et, précisément, le soir même, en rentrant je lis un article américain, que tout le jour j'avais trimbalé dans ma poche — extrêmement élogieux et *sensible* (sens anglais), sur *Un Esprit non prévenu*. C'était de lui.)

Ces derniers temps, les plus étranges coïncidences : à la Société Générale, je vais changer un chèque américain (pour paiement de *Din'diki* dans je ne sais plus quelle revue). L'employé qui me remet 1.264 frs 50 me demande mon numéro de compte — 12.645. Les mêmes chiffres exactement dans le même ordre. Une pareille combinaison ne rencontre son reflet que tous les mille ans, je suppose.

« *Impersonnalité classique* », dit celui qui signe Robert le Diable dans l'*Action Française*, en parlant du dernier livre de Lacretelle, si aisément comparable à mon *Immoraliste*... « Impersonnalité classique que M. Gide peut envier à son élève. » — Mais je ne l'envie pas du tout, cette qualité ! et n'ai jamais considéré l'impersonnalité comme une vertu particulièrement classique. J'ai tout au contraire et toujours travaillé à donner à chacun de mes livres le caractère le moins impersonnel possible, le moins objectif, le plus *entrant*. Mais c'est à ce sujet précisément que la remarque de Chardonne me paraît si juste : (à retrouver).

Rentré du Midi, le 7, avec Lacretelle; places retenues par lui dans le *Pullman*; rendez-vous pris à Toulon, au passage du train, Lacretelle venant du Cap-Ferrat. Je redoutais un peu, je l'avoue, cette longue *confrontation* (car nos deux fauteuils étaient face à face, de part et d'autre de la table, au-dessus de laquelle nous nous penchions pour nous parler) et la fatigue d'une conversation avec quelqu'un un peu dur d'oreille. Mais non, le temps a passé le plus agréablement du monde, et Lacretelle,

comme il advient parfois, entend mieux lorsque la parole flotte sur une rumeur continue.

A la table de l'autre fenêtre, sur la même ligne que nous, un jeune couple assez sympathique. Voyage de noces sans doute, car la table est couverte de fleurs. Le jeune homme lisait *les Caves du Vatican*. C'est la première fois qu'il m'arrive de rencontrer quelqu'un en train de *me* lire. (Épisode : « Ah ! Monsieur Duhamel !!! ») Par instants il se tournait vers moi, et lorsque je ne le regardais point, je le sentais qui me regardait fixement. Sans doute il me reconnaissait. Lacretelle me disait : « Allez-y ! Nommez-vous. Allez-y d'une dédicace... » Pour ce faire, il m'eût fallu être plus assuré qu'il l'aimât, ce livre dans lequel il restait plongé, même pendant le repas. Mais, tout à coup, je le vis sortir de sa poche un petit canif... Lacretelle fut pris d'un fou rire en le voyant taillader *les Caves*. Était-ce par exaspération ? Je le crus un instant. Mais non : précautionneusement il coupa les ficelles du brochage, détacha les premiers cahiers, et tendit toute la partie du livre qu'il avait déjà lue, à sa jeune femme, qui se plongea tout aussitôt dans sa lecture.

Je reçois le premier exemplaire de la réimpression du *Voyage d'Urien*. A la table des matières, l'indication : *Mer des Sargasses*, suit immédiatement : *Prélude*.

Je constate que dans l'édition Stols et dans celle d'Émile-Paul, le sous-titre de la première partie : *Voyage sur l'Océan Pathétique*, a été également omis.

Pour une édition future, j'indique ici ce que doit être la composition du livre :

PRÉLUDE.

I. — VOYAGE SUR L'Océan PATHÉTIQUE.

II. — LA MER DES SARGASSES.

III. — VOYAGE VERS UNE MER GLACIALE.

ENVOI.

De même on a laissé tomber l'épigraphe de Virgile :

Dic quibus in terris...

qui doit faire pendant à celle de *Paludes* :

Dic cur hic...

(L'autre école...)

26 Janvier.

Première sortie après douze jours de limbes. Laryngite; toux éreintante; abrutissement. Presque aucun travail autre que la correction des épreuves des *Lettres*; de la réimpression des *Cahiers d'André Walter*, chez Crès; de la traduction des *Nourritures*... Peu ou point de lecture. Pas même le désir de rouvrir ce carnet. Je voudrais fuir dans le Midi, à l'abri. Ce rhume est tombé sur moi au moment où je devais aller à Cuverville, dont m'épouvantent à présent les intempéries. Je voudrais être loin de tout et de tous, et de moi-même, et de la vie...

27 Janvier.

M^{me} Théo nous parle ce soir de ses grands-parents Maximilien et Persévérance, qui, dans l'intimité, s'appelaient l'un l'autre Maxïm et Persé. On plaisantait souvent la grand'mère :

« Riez ! riez, disait-elle alors. Vous vous souviendrez de moi quand vous aurez oublié les autres. »

Au demeurant fort spirituelle. Un jour, elle accompagnait la petite Maria à un goûter. C'est du café au lait que l'on servait, selon la coutume wallonne, avec des petits pains fendus en deux et beurrés à l'intérieur. La parente qui recevait avait la réputation d'être un peu chiche. Elle fut forcée de sortir un instant, et, pendant son absence, la grand'mère Persé prit un pain, l'ouvrit et, souriant devant l'étroite traînée de beurre :

« Si les bords en veulent, qu'ils s'approchent ! »

Roquebrune. 4 Février.

Je crois leur monde tout imaginaire; mais ne peux l'imaginer moi-même que supérieur.

Autrement dit : leur monde (de la grâce, etc.) serait supérieur, s'il n'était seulement imaginaire.

On se persuade de tout et l'on croit ce que l'on veut croire. Puis on appelle « réalité supérieure » cette construction de l'esprit. Comment ne serait-elle pas supérieure à tout, dès qu'on y croit ? Et comment y pourrait-on croire, sinon en la croyant supérieure à tout... ?

Et si « la perle de grand prix » pour la possession de laquelle un homme laisse tous ses biens, se découvre une perle fausse ?...

— Qu'importe ? Si celui qui la possède ne le sait pas.

Ces « problèmes » qui passionnèrent l'humanité, et sans la solution desquels il paraissait que l'on ne pouvait pas vraiment vivre, cessent l'un après l'autre d'intéresser, non point parce que la solution est trouvée, mais parce que la vie s'en retire. Ils meurent dès qu'ils cessent d'être *urgents*, de sorte qu'on ne s'aperçoit même pas qu'ils meurent, car ils n'ont pas d'agonie, mais bien seulement : qu'ils sont morts.

Il y a de grandes chances pour qu'un « problème » qui n'intéresse qu'un pays, n'occupe également qu'un moment de son histoire.

Cette reprise du thomisme, et les écrits de Maritain, et la querelle de *l'Action Française*, etc. où nous nous écorchons, ne paraîtront bientôt plus que curiosités historiques et je doute si quelque autre qu'un archéologue y pourra prendre quelque intérêt.

Nul doute : ce que Charlie Du Bos aime en Nietzsche, c'est qu'il agonise. Il se détournerait de lui, guéri. Quelles cajoleries n'a-t-il pas eues pour moi tant qu'il m'a cru douloureux, inquiet et qu'il pouvait jouer près de moi le rôle avantageux de consolateur ! Il se caressait à moi comme un chat.

Un soir (chez P.) nous l'entendîmes avec stupeur déclarer qu'il ne se sentait capable d'amitié que pour des femmes. Il aime à se pencher sur... et à plaindre, et à compatir. Et tout irait fort bien si ce qui l'animait ici, c'était le besoin de rendre heureux. Mais que l'on ne s'y trompe pas : ce qu'il aime, c'est la douleur même, la tristesse ; c'est par là qu'il se sent chrétien. Il tient le bonheur pour une *déspiritualisation*, et c'est là ce qui, par une intuition subtile, l'avertit secrètement contre Mozart. La spiritualisation précisément de cet art exquis ne lui échappe point tant qu'elle ne le gêne, cette souveraine pénétration et domination de la douleur et de la joie par l'intelligence, par l'esprit, qui enlève à la douleur même sa nuisance (et ce que Charlie considère comme sa vertu rédemptrice), de sorte qu'elle ne soit plus, pour Mozart, que comme un violet profond de cet arc-en-ciel que son génie déploie avec sérénité.

Arrivé à Vence le 2 février, encore mal remis d'une laryngite qui m'avait retenu à la chambre quinze jours et fort abruti— au surplus très fatigué par l'insomnie, ou du moins la difficulté de bien dormir dans un appartement exposé aux bruits, exaspéré par les dérangements de Paris, etc... J'aspirais à la solitude dont j'avais besoin pour mener à bien mon *Edipe* ; mais j'avais aussi besoin de plus de confort que n'en a pu m'offrir la pension de Vence où Herbart m'avait retenu une chambre; où j'ai pensé crever de froid dans la nuit. Dès le matin suivant je commandai une auto et me précipitai vers Roquebrune où je savais trouver chez mes amis Bussy l'accueil le plus chaud...

J'écris ces lignes sans intérêt, assis sur un talus ensoleillé qui domine la grand'route, en attendant que, son déjeuner pris, repasse le petit Guido dont le sourire, à mon précédent séjour ici, fit ma joie.

13 *Février.*

Assombri, ces jours derniers, par la crainte que le petit Guido ne m'évite. Il n'en est rien. J'ai pu m'en rendre compte hier soir. Il passait sur la route; je l'ai accompagné jusqu'au village, où il allait porter une lettre, où il est resté longtemps à jouer avec quatre autres enfants, dans les rues d'abord, puis sur la terrasse devant l'école. Clair de lune splendide. Je me suis peu prudemment attardé près d'eux et j'ai bien cru que j'avais repris froid; mais l'attrait était si vif qu'il chassait de moi toute prudence. L'espoir aussi de redescendre avec Guido me retenait. Complètement transi, je me suis arraché d'avec eux, rentrant au pas de course; puis, un peu réchauffé, suis remonté au village pour les retrouver encore, ne prenant pas mon parti de quitter Guido. Il était dans une boutique d'épicier, d'où il est ressorti avec un paquet et une bouteille d'eau de javel, et enfin j'ai pu redescendre avec lui jusqu'à la Souco.

Il entre à peine là du désir; ou si mêlé, si noyé dans la sympathie, qu'il en devient indiscernable. Mais la joie que tout mon être en éprouve est si forte qu'elle me fait oublier mon âge, domine toute préoccupation, tout sentiment des convenances.

Roquebrune. 23 Février.

Dix jours sans rien écrire dans ce cahier; tout le temps

qu'il eût fallu, mais aucun désir. Jours affreusement mornes; temps gris, froid, pluvieux. Cette curiosité maniaque, oui : cette manie (car je cède bien plus à un élan acquis qu'à une exigence nouvelle, et je n'inventerais sans doute pas aujourd'hui, sous la dictée d'un désir déçu qui laisse enfin flotter sa bride, les gestes intérieurs ou manifestes auxquels m'incite surtout l'habitude, que je ne risque guère plus que par entraînement ou par consciente imitation d'un passé qu'il me semble qu'ainsi je ravive...), cette manie que j'exagérerais un peu complaisamment ci-dessus, est sans doute cause du refroidissement que j'ai pris et qui m'a rendu, ces dix jours derniers, le mauvais temps aidant, si dolent, si débile, opaque, sans vertu, sans désir de travail, sans goût de vivre, sans joie. Seule l'enveloppante affection de mes amis Bussy me réchauffe un peu et me retient du désespoir (j'emploie ce mot dans un sens, du reste, uniquement privatif, presque équivalent d'apathie). Oui vraiment, depuis longtemps je n'avais traversé suite de jours plus mornes et décolorés, moins profitables.

Pas assez de ferveur pour remettre en fusion mon *Edipe*; dont, au début de mon séjour ici, j'avais ressorti les fragments; tout juste assez d'intelligence pour en percevoir les défauts. Mieux vaut laisser dormir, attendre cette exigence à laquelle répondent les seules œuvres d'art bien venues. Du reste je crois volontiers ce sommeil comparable à celui de la chrysalide; j'aime que la production, l'écriture, soit comme l'éclosion rapide, subite presque, d'une créature adulte, accomplie, que de lentes et secrètes opérations ont invisiblement pris soin de former, et qui jaillit soudain, comme Minerve sort tout armée du cerveau de Jupiter. La venue au jour d'une belle œuvre d'art est toujours accompagnée, pour le créateur, de surprise. Ah ! que je me surprends peu, depuis quelque temps ! D'où mon peu de plaisir à vivre.

Lu, avec l'intérêt le plus vif, *the School for Scandal*, que j'étais honteux et heureux de ne connaître pas encore; puis *Winter's Tale* que je connaissais déjà fort bien, mais craignais de confondre avec *Twelfth Night*; puis, pour la première fois en anglais, l'admirable *Measure for Measure*. Parcouru un livre de Grierson, intéressant sans doute, mais ressassant. Et relu *Under Western Eyes*, dans l'excellente traduction de Neel. Livre magistral mais qui sent

un peu trop le travail et la contention; excès de conscience (si j'ose dire) de Conrad, dans la continuité du dessin. Même l'ironie latente, que l'on sent, qui circule au travers du livre, on l'eût souhaitée plus légère et plus amusée. Conrad ne se détend que pour devenir prolixe et diffus. Le livre est d'une réussite parfaite, mais sans aisance. L'on ne sait ce qu'il sied d'admirer le plus : le prodigieux sujet, l'agencement, la hardiesse d'une si difficile entreprise, la patience dans la conduite du récit, l'intelligence et l'épuisement du sujet; et lorsqu'on ferme le livre, le lecteur voudrait dire à l'auteur : Et maintenant reposons-nous.

Fort intéressé par la parenté que je découvre entre *Sous les Yeux d'Occident* et *Lord Jim*. (Regrets de n'en avoir point parlé à Conrad.) Cette *inconséquence du héros*, pour le rachat de laquelle toute sa vie, ensuite, est comme mise en gage. Car ce qui tire le plus à conséquence, ce sont précisément les *inconséquences* d'une vie. Comment effacer cela ? Il n'y a pas sujet de roman plus pathétique et qu'ait plus empêché, dans notre littérature, la croyance en la règle de Boileau : que le héros doit demeurer, d'un bout à l'autre d'un drame ou d'un roman, « tel qu'on l'a vu d'abord ».

29 Février.

La pernicieuse, la déplorable influence de Barrès. Il n'y a pas eu plus néfaste éducateur et tout ce qui reste marqué par son influence est déjà moribond, déjà mort. On a monstrueusement surfait ses qualités d'artiste ; tout ce qu'il a de meilleur ne se trouve-t-il pas déjà dans Chateaubriand ? Rien ne montre mieux ses limites que ces *Cahiers*, qui, à cet égard, sont d'un puissant intérêt. Son goût de la mort, du néant, son asiatisme; son désir de popularité, d'acclamation, qu'il prend pour amour de la gloire; son incuriosité, son ignorance, ses dédains; le choix de ses dieux; mais ce qui me déplaît par-dessus tout : la mièvrerie, la molle joliesse de certaines phrases, où respire une âme de Mimi Pinson...¹

1. Cette influence se marque dans les pages de Montherlant, fort belles du reste, que je lis dans les dernières *Nouvelles Littéraires*. Elle ne pouvait mener qu'au désespoir, dès qu'on se refusait à prendre au sérieux le rôle et l'attitude que Barrès lui-même n'avait assumés d'abord que pour échapper à l'ennui.

9 Mars.

Retour à Paris, hier midi. Mieux sensible, encore que la gorge reste irritée. Je devrais ne plus fumer. Et, en écrivant ces mots je rallume une cigarette.

Mon esprit se réveille un peu de ce long hivernage. Quelques progrès en anglais. J'arrive à comprendre couramment la conversation de Dorothy Bussy et sa lecture. Lu avec ravissement, enthousiasme, les deux *Henri IV*, et le *Henri V* de Shakespeare.

Cessé, pour un temps, de penser à mon *Œdipe* (qui pourtant s'est beaucoup enrichi des réflexions que m'a fait faire l'article de Mauriac sur Molière, dans ce monument d'ennui qu'est le premier numéro de *Vigile*) — en faveur d'un livre que j'entrevois et qui déjà prend forme : *Geneviève ou la Nouvelle École des Femmes* — où j'aborderais de front toute la question du féminisme. Il me tarde d'être à Cuverville pour y travailler.

13 Mars.

Je trouve sur ma table, arrivé durant mon absence, un épais *Cahier de la Nouvelle Journée* — collection que je ne connaissais pas encore : *De Renan à Jacques Rivière*, et, en sous-titre : *Dilettantisme et amoralisme*.

J'y lis, dans une langue assez ferme et nombreuse, la reprise de tous les arguments de Massis contre mon influence. Ces cahiers sont du même bord que Massis et s'élèvent également contre tout ce qui n'est point catholique. Mais j'y lis :

Ne serait-il pas temps, ouvrant une dernière fois cet admirable poème de *Faust* qu'avait commenté Renan au séminaire d'Issy, de méditer l'enseignement qu'il contient ? (Page 77.)

Massis cependant m'écrivait, dans la lettre de lui que je recevais il y a un mois, à Roquebrune :

« J'ai lu, il y a bien des années, le livre de Barbey d'Aurevilly sur Goethe; et pour satisfaire votre curiosité, je vous avouerai que je trouve son jugement admirable et que j'y souscris complètement. D'ailleurs Benjamin Constant, avec une perspicacité singulière, avait dit déjà la même chose; il appelait Goethe : un Voltaire sans esprit. »

Suivaient deux pages, d'une très belle écriture, et d'un ton très différent de celui dont Massis usait d'ordinaire à mon égard, et dont je ne laissai point d'être assez ému.

Lui répondre ? Lui dire : « Mon cher Massis, vous ne m'écririez pas ainsi si vous ne me saviez très différent de celui que... si vous ne saviez pas que le ton que vous prenez soudain ici est susceptible entre tous de m'émouvoir... »

A quoi bon ? Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas nous entendre. J'eusse pourtant bien voulu copier pour lui ces phrases du cardinal Newman, que cite Grierson :

We may feel great repugnance to Milton and Gibbon as men ; we may most seriously protest against the spirit which ever lives, and the tendency which ever operates, in every page of their writings ; but there they are, an integral portion of English literature ; we cannot extinguish them ; we cannot deny their power ; we cannot write a new Milton or a new Gibbon ; we cannot expurgate what needs to be excoriated. They are great English authors, each breathing hatred to the Catholic Church in his own way, each a proud and rebellious creature of God, each gifted with incomparable gifts. We must take things as they are if we take them at all. (English Catholic Literature.)

Mais la méthode de Massis et de son clan est de dénier toute valeur à ceux qu'ils ne peuvent annexer ; d'annexer tous ceux à qui ils ne peuvent dénier toute valeur, — n'admettant pas que rien de bon ou de beau puisse être, qui ne soit point, par là-même et d'office, *catholique*.

Je reprends la délicieuse habitude de lire en marchant, un peu moins requis par le spectacle de la rue. Pris Pope pour compagnon, ces jours derniers. J'y lis, dans *l'Essay on Criticism* :

*Those rules of old discovered, not devised,
Are Nature still, but Nature methodised ;
Nature, like liberty, is but restrain'd
By the same law which first herself ordained.*

Parfait ; on ne peut mieux dire (une vérité aussi raisonnable et aussi raisonnablement exprimée... rien de plus antipoétique ; mais tant pis).

14 Mars.

J'ai la curiosité de rechercher, dans le *Journal* de Benjamin Constant, les passages relatifs à Gœthe. Certains, ceux ayant trait aux premières rencontres, sont, il est vrai, assez irrévérencieux et semblent donner satisfaction à Massis. Mais, bientôt ensuite, je relève :

C'est un homme plein d'esprit, de saillies, de profondeur, d'idées neuves. (Page 9.)

Je ne connais personne au monde qui ait autant d'esprit, de finesse, de force et d'étendue dans l'esprit que Gœthe. (Page 13.)

Gœthe est un esprit universel et, peut-être, le premier génie poétique qui ait existé dans le genre vague qui esquisse sans achever. (Page 33.)

— et enfin, dans une lettre à la comtesse de Nassau, du 23 janvier 1804 :

Gœthe et Wieland... ce sont des hommes de prodigieusement d'esprit, surtout Gœthe.

La foi tout court remplace la bonne.

Visite de Charlie Du Bos; nous déjeunons tous deux chez M^{me} Théo. J'ai toujours grand plaisir à le revoir; mais ne puis plus avec lui être naturel ni sincère; et je ne sais plus trop de quoi son amitié peut être faite, depuis que je lui enlève toute raison de me plaindre et l'espoir de me convertir.

A quel point le confessionnal incline ses goûts, ses admirations, ses pensées, je l'ai compris hier d'une manière inattendue :

Je ne sais comment, en étant venus à parler de Keats, Charlie me fit lecture d'un long passage du *Fall of Hyperion*, que je lui dis ne pas connaître encore. Un peu complaisamment, je marquai, à sa suite, mon admiration pour ces vers qu'il lisait d'une voix ravissante. Dans la nuit qui suivit notre entretien, ne pouvant dormir, je repris le petit volume et relus depuis le début le *Fall of Hyperion*, qui me parut, je dois bien le dire, du moins bon Keats. J'en vins au long passage lu par Charlie, où je ne vois que trop ce qui peut lui plaire et le flatter... Enfin, poursuivant ma lecture, une suite de vers admirables que, tout à coup, je reconnais. Ce sont les vers que Keats a repris dans l'autre *Hyperion*, ainsi que je le constate le lendemain matin. Je lis attentivement la note du *Fall of Hyperion*... Soit que Keats ait repris cette version première, en laissant tomber le moins bon; soit qu'au contraire ce *Fall of Hyperion* soit postérieur et qu'il y faille voir, avec Charles Brown, un effort de Keats « of remodelling the fragment of H. into the form of a Vision » qui, dit la note : « perhaps afford the most astounding instance on record of the loss of artistic power and perception under

physical decay and mental agony », — que ce soit « a re-cast or a draft » — j'admire que Charlie s'éprenne précisément de ces moins bons passages et les prédilectionne, simplement parce qu'il y retrouve des traces de cette « spiritualité » qui va peut-être lui permettre d'annexer au catholicisme un poète qu'il admire entre tous et qu'il sentait en passe de lui échapper.

« Annexer au catholicisme » est peut-être trop dire, et c'est faire injure sans doute à la parfaite honnêteté de Charlie. N'est-ce point trop, déjà, qu'il admire une défaillance, et que ce soit cette défaillance qui trouve en lui le plus d'écho ?

J'étais encore en rhétorique lorsque je lus *Hyperion* pour la première fois. C'est Louÿs qui me le fit connaître, averti par son frère. Nous ne savions l'anglais ni l'un ni l'autre et devions chercher dans le dictionnaire mot après mot.

19 Mars.

Lu avec l'intérêt le plus vif le livre de Lasserre sur Abélard (*Un conflit religieux au XII^e siècle*) qu'il m'avait envoyé. Lu presque d'un trait. Je reconnais, avec le sujet même du drame, l'émotion, la passion qu'avait allumée en moi, au sortir de la rhétorique, le drame de Rémusat. Je n'ai jamais relu cette pièce et ne sais trop ce que, littérairement, elle vaut; mais elle agit sur moi à peu près comme la prédiction des Sorcières de *Macbeth*.

21 Mars.

Je commence à m'occuper de *Geneviève*. Est-ce paresse, crainte, besoin de différer le vrai travail qui me fait lire avec tant de ferveur ? Achevé l'*Essay on Criticism* de Pope. Relu avec Em. l'*Élégie* de Gray sur le cimetière de campagne. Un roman de Werfel, assez irritant. Puis, hier, *Rodogune*, dont je ne me souvenais pas bien. Par delà des amoncellements de rhétorique presque insupportable, un presque admirable cinquième acte. D'exaltantes hardiesses de grammaire :

La coupable est punie, et vos mains innocentes.

Et, deux vers plus loin :

... Je ne sais...

Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort...

L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple.

Toutes les hardiesses de cette langue ne sont, hélas ! pas aussi heureuses, et même les plus belles suites de vers présentent tout à coup des gouffres affreux.

Commencé le *All for Love* de Dryden.

Je lis, dans le *Journal to Stella* de Swift, en date du 27 mars 1713 :

I went afterward to see a famous moving picture, and I never saw anything so pretty. You see a sea ten inches wide, a town at the other end, ans ships sailing in the sea and discharging their cannon...

Qu'entendait-il alors par « moving picture » ? Lanterne magique, sans doute.

J'avais perdu l'habitude — je la reprends — d'exiger plus de moi-même. C'est presque volontairement que je l'avais perdue, et par méthode presque, estimant qu'il n'est pas bon d'être toujours tendu, que le laisser-aller repose et peut, lui aussi, nous instruire. Le mauvais état de santé, au surplus, amena un grand relâchement de contrainte. Et l'âge venant, cette contrainte, il est toujours plus difficile de la reprendre, après qu'on l'a laissée. Montaigne, sous ce rapport, n'est pas un très bon maître. Enfin, constamment dérangé par les fâcheux et les menus soucis et occupations... Mais, durant ces premiers six jours de quiétude, j'ai pu me réentraîner; et, hier, assez bon travail. Beaucoup de lectures encore, mais qui doivent faire place à la production. Je vais mieux du reste; encore que les nerfs surtendus.

Lu du Swift, la première *Épître* de Pope (dont la première partie me paraît si excellente que je souhaitais la traduire). Relu presque tout *Rodogune*, sitôt après l'avoir achevé — et pour l'admirer bien davantage; continué le *All for Love* de Dryden, avec un intérêt très vif — et lu au hasard quelques exquis lettres de Gray, dans la grande édition du temps que j'ai rapportée de Cambridge. Enfin, écrit une douzaine de pages pour *Geneviève*, au courant de la plume et sans trop désirer les mener à perfection aussitôt. Je quitte ce carnet pour m'y remettre.

Il faut déjà passablement d'intelligence pour souffrir de n'en avoir pas davantage. Rien de plus fat qu'un niais.

Cette inquiétude, cette irritation, cet ennui, cet *absentement* que soudain je surprends dans le regard de Marcel D., au cours des conversations que je peux avoir avec lui... je voudrais en découvrir la cause. Je crois que ce qu'il croit sentir en moi de goût pour le particulier, l'étrange et le disconvenu, lui est insupportable; et lorsque je me trouve avec lui, je ne puis me retenir de m'exposer et de lui donner prise; tout comme, lorsque je me trouvais avec Théo, irrésistiblement j'abordais des questions d'argent, malgré l'exaspération que je savais qu'il en pouvait avoir, et que j'en éprouvais moi-même. Je me sens bien rarement maître de moi en présence d'autrui; et l'opinion que je sens qu'on se fait de moi, si fausse qu'elle puisse être, m'aimante, et obtient de moi tout ce qu'il faut pour se justifier et s'affermir. Toujours été ainsi, et n'ai pu déplaire à personne autant que, souvent, à moi-même.

Je lis dans le *New-York* de Morand : « En 1755, c'est-à-dire douze ans après Londres, on donnait à New-York l'*École de la Médisance*. »

La pièce de Sheridan est de 1777. Si tout le livre est aussi exactement documenté...

Cuerville. 31 Mars.

Je me croyais au 24 mars; voici déjà la fin du mois. Qu'ai-je donc fait tous ces jours-ci ? Écrit une trentaine de pages de cette *Geneviève*, que je ne sais si je pourrai mener à bien. Je me répète que ce livre doit être écrit sans aucun souci de style et que tout effort de perfection formelle que j'y apporterais sentirait trop ma marque; mon héroïne ne les peut avoir et ce serait trahir son personnage que de les lui prêter. Je m'échappe facilement à moi-même et, me laissant supplanter par une personnalité différente de la mienne, ce n'est qu'avec un parfait abandon de moi et sans contenton aucune que je puis la laisser ainsi s'exprimer à travers moi comme il convient. Mais je n'éprouve aucune satisfaction à écrire, fémininement, au courant de la plume, et tout ce que j'écris ainsi me déplaît. Je doute que ce style sans densité puisse avoir quelque valeur et crains parfois de m'aventurer dans une entreprise désespérante, indigne de tous les autres projets, que je me reproche dès lors de délaisser pour elle. Ce livre, il faut que je me l'avoue, ne me tient pas directement à cœur et ne répond à aucune profonde

exigence, comme celle qui me dictait mes *Nouvelles Nouvelles* et mon *Œdipe*. Pourtant je ne l'abandonnerais pas sans lâcheté, et la sympathie qui me pousse à l'écrire est assez vive pour l'alimenter. A chacun de mes livres n'ai-je pas su, dans des jours de retombement, me donner de bonnes raisons de *ne pas* l'écrire ? et tout ce que je pense aujourd'hui de celui-ci, n'est-ce pas la paresse qui me le souffle ?

Je me suis remis au piano, que je n'avais pas rouvert depuis trois mois ; joie de retrouver ma mémoire aussi bonne, meilleure peut-être qu'aux meilleurs jours. Il m'a suffi de retravailler quelques heures pour me remémorer tous les préludes et fugues du *Clavecin* que j'avais appris, et même certains que je n'avais pas revus depuis longtemps et que je joue certainement mieux que jadis.

Lu beaucoup d'anglais avec un extraordinaire plaisir, et de plus en plus facilement. Je ne pense pas que mes facultés baissent ; mais une secrète résignation morose me les fait appliquer avec moins d'espoir et d'ardeur. J'aspire moins à conquérir ce qui me paraît moins inattaquable ou moins indispensable à mon bonheur ; la satisfaction que j'en éprouverais me paraît plus vaine, et le temps trop court, qui me reste pour en jouir. Ce n'est pas sans ironie contre moi-même que je m'instruis encore de toutes mes forces, et sans sourire de ma vaine curiosité. Tout ce que j'apprends aujourd'hui aurait pu m'être de quelque profit vingt ans plus tôt ; c'est ce que je me redis sans cesse, et que plus le bagage est lourd, plus, à l'heure du départ, il est difficile à plier. Puis je me dis, aussitôt ensuite, que de toutes les vaines préoccupations, il n'en est pas de plus vaine que celle-même de la mort (encore qu'elle me poursuive sans cesse) et que le plus sage est de continuer à vivre sans trop songer qu'on doit mourir. Cette idée constante de la mort, du reste, ne m'attriste pas précisément ; au contraire, et je ne veux point admettre qu'elle puisse assombrir mes pensées. Mais, considérant ma vie, ce qui m'attriste plutôt c'est la pensée du peu que j'ai fait, la pensée de tout ce que j'aurais pu et dû faire. Tous les livres que j'aurais dû écrire, tant de pays que j'aurais pu connaître, tant de bonheur que j'aurais pu donner. Une incompréhensible défiance de moi, modestie, pudeur, réticence, paresse, excessive compréhension de l'autre partie, etc.,

m'ont constamment retenu, arrêté sans cesse à mi-route. J'ai toujours été paralysé par les scrupules et par la peur de peiner qui j'aimais; et rien n'est plus ruineux, lorsque c'est ce qui diffère de soi que l'on aime.

Il va sans dire que c'est surtout à Cuverville et près de Em. que je sens tout cela. Celui-là peut aller loin, dont le cœur est libre; je n'ai jamais pu m'empêcher de tenir compte de tout ce qui m'empêchait d'avancer, ne prenant jamais mon parti d'aller seul, et beaucoup plus soucieux d'entraîner autrui que de m'aventurer moi-même. Les vrais pionniers ne s'inquiètent pas d'être suivis; ils vont droit devant eux sans tourner les regards en arrière.

Au Congo, quelle joie pouvais-je prendre à cueillir des fleurs inconnues, si personne à qui les donner ?

Invité par S. Johnson, je lis l'*Épître d'Héloïse à Abélard* de Pope avec l'admiration la plus vive. Ma considération pour Pope n'a fait que croître à mesure que je le connaissais davantage; et pourquoi n'avouerais-je pas que cette poésie chargée de signification me touche aujourd'hui plus que les flottantes éjaculations d'un Shelley par exemple, qui me force, pour planer avec lui, à abandonner insatisfaite une trop importante partie de moi-même.

Achévé *Jane Eyre*.

Lu dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve les chapitres sur Malebranche.

Paris. 5 Avril.

Retour à Paris le 3 au soir. Dans de meilleures conditions matérielles, il me semble à nouveau que je ferais des merveilles. Mon cerveau, après un peu d'entraînement au travail, se sent de nouveau souple et dispos. Et même, hier, l'estomac vide et ayant su ne point trop fumer, j'ai connu quelques instants d'extraordinaire allégresse et de puissance.

La nuit, hélas, chaque nuit, j'entre dans le règne des épouvantements. Renonçant au travail et me couchant de bonne heure pour m'assurer une bonne nuit, je ne parviens pas au sommeil, malgré plusieurs pastilles de sonéryl. D'abominables démangeaisons me tiennent éveillé et lorsqu'enfin une douleur moins provoquante les remplace après que je me suis mis les jambes en sang, la

confuse torpeur où je roule, à demi conscient encore, tient mal lieu de sommeil et je me déssole de l'arrivée du jour, du retour des bruits, de devoir me lever enfin, si peu restauré.

Hier vu Green et Breitbach. Celui-ci m'accompagne à la N. R. F. où j'ai la joie de dire à Benda tout le bien que je pense de sa lettre à Guéhenno, si remarquable, excellente vraiment, et qui m'a gonflé de satisfaction.

9 Avril.

Une conférence de René Lasne sur moi, à Tunis, dont Bertaux, son ancien maître, m'apporte le texte hier soir — où je constate une fois de plus l'amphibologie que peuvent présenter parfois, même aux yeux les mieux disposés, même les phrases les plus simples. Lasne cite, d'*Amyntas* :

J'adresse ma dévotion ce matin à l'Apollon saharien, que je vois, aux cheveux dorés, aux membres noirs, aux yeux de porcelaine.

En écrivant cette phrase, il ne me vint pas à l'esprit qu'on pût se méprendre et imaginer sous des traits vraiment humains, je veux dire sous la figure d'un être présent, cette idole imaginaire. Je n'aurais sans doute pas dû mettre de virgule après « que je vois » ; le verbe aurait aussitôt pris un sens différent, celui de : que j'imagine — que je me représente avec les cheveux dorés — etc.. Cette phrase, que j'aimais, me paraît beaucoup moins belle si elle ne doit peindre qu'une « divinité » de chair et d'os.

Études sur Molière, sur Rousseau, de Mauriac. Plus habiles que justes. Le poids de la « *Vérité* » y fausse le délicat ressort de la balance. Ici et là, c'est toujours ce qu'il cherchait qu'il trouve et rien que ce qu'il voulait trouver. De même Ch. du Bos, dans Walter Pater.

« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » *Id est* : « Tu ne me trouverais pas là si tu ne m'y avait pas mis. »

Cuerville. 8 Avril.

Littérature française, beaucoup plus soucieuse de connaître et de peindre l'homme en général, que les hommes en particulier. Ah ! si Bacon plutôt que Descartes ! Mais le cartésianisme ne s'inquiétait pas de *Every man in his*

humour ; pas grand désir d'expérience et, somme toute : insuffisante curiosité. Les sciences dites pures préférées aux sciences dites *naturelles*. Buffon lui-même n'est pas un bon observateur.

L'idée qu'il faille partir du simple pour arriver au composé, et que l'on peut composer par déduction ; cette croyance trompeuse que le composé créé par l'esprit va rejoindre la complexité de la nature, que le concret peut dériver de l'abstrait...

Lanson, dans sa très bonne étude sur l'influence du cartésianisme (p. 89), cite l'étonnante déclaration de Montesquieu :

J'ai posé les principes et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes... Quand j'ai découvert ces principes, tout ce que je cherchais est venu à moi...

C'est donc qu'il ne cherchait que ce qu'il avait déjà trouvé par avance. Effroyable limitation ! et combien j'admire, en regard, la phrase de Claude Bernard, que j'ai notée je ne sais plus où, que je cite imparfaitement sans doute et que j'amplifie :

Le véritable savant (?) est celui qui, dans l'expérience, sait trouver peut-être réponse à ce qu'il cherchait ; mais écouter aussi réponse à ce qu'il ne demandait point ;

qui accepte de considérer même ce qu'il ne s'attendait pas à voir, dût cela beaucoup le surprendre, le gêner. Le cartésien n'accepte pas de pouvoir jamais être surpris. Somme toute, il n'accepte pas de se laisser instruire.

Paris. 14 Avril.

Je n'ai pu m'attarder à Cuverville que quatre jours ; les trois premiers empoisonnés par un article promis à une revue allemande (*Die Koralle*) pour accompagner des photos de Marc Allégret. Rien à dire sur le Congo que je n'aie déjà ressassé. Horreur du travail sur commande. Je me dis sans cesse : je n'ai pas trop de tout mon temps pour...

D'une lettre de Marcel Drouin :

« Hier soir, je lisais dans *la Montagne* de Michelet : *Ils rient de voir Xerxès, amoureux d'un platane* ; un quart d'heure après, dans Donne :

Xerxes strange Lydian love, the platane tree.

« C'est d'autant plus curieux, ajoute Marcel, que l'idée d'*amour* n'est point dans le texte d'Hérodote. »

Et d'autre part Michelet ne devait point connaître Donne. Quelle peut être la source où tous deux ont puisé ?

Stuttgart. 9 heures du matin. Dimanche, 26 (?) Avril.

Assis à la terrasse de mon hôtel (tout près de la gare). Air tiède; ciel radieux. Jardins; verdure. Ne plus se sentir pressé par l'heure... Les gazons non foulés, où pâquerettes, cardamines, tulipes et promesses de pivoines, éparses et non protégées, n'ont rien à redouter des promeneurs. Les oiseaux se laissent approcher comme des fleurs, ou vous approchent et leur confiance raconte la sentimentalité du peuple allemand.

Bonn. 29 Avril.

Hôtel Rheineck. Charmante salle de restaurant formant grande baie vitrée face au Rhin. J'écris ceci tout en dînant (arrivé peu avant 8 heures, parti de Stuttgart à 1 heure après-midi). J'allais raconter mes deux jours à Stuttgart; mais, l'idée de téléphoner à Curtius aussitôt... Remettons à demain ce récit.

La fatuité s'accompagne toujours d'un peu de sottise. Ce qui permet la suffisance de certains auteurs d'aujourd'hui, c'est leur incapacité de comprendre ce qui les dépasse, de jauger à leur valeur les grands écrivains du passé.

Berlin. Mai.

Cesser de tenir compte de soi-même, durant des jours, des semaines, des mois. Se perdre de vue. C'est la traversée d'un long tunnel par delà lequel on peut espérer trouver un pays neuf... Une conscience trop continue, j'ai craint souvent qu'elle rattachât trop logiquement notre futur au passé, qu'elle empêchât le devenir. Seuls la nuit et le sommeil permettent les métamorphoses; sans l'oubli dans la chrysalide, la chenille ne pourrait devenir papillon. L'espoir de me réveiller quelque'un d'autre m'engage à laisser s'endormir qui je suis.

Ce n'est pas d'aller moi-même en paradis, mais de t'y mener, qui m'importe. L'insupportable bonheur dont on serait seul à jouir...

Et que dire alors d'un bonheur qui ne s'obtient qu'aux dépens d'autrui !

Berlin.

Il est de mode d'admirer, par-dessus tous les autres, Vermeer. Celui du Musée de Berlin ne me paraît pas supérieur au Pieter de Hoogh qui lui fait pendant, et que, pour ma part, je crois bien, même, que je préfère.

De Govaert Flinck, un très savoureux nu de femme. Qualités toutes différentes de celles que j'admirais dans cette extraordinaire *Famille de l'Orfèvre* du Musée de Bruxelles, qui lui a été longtemps attribuée.

Admirable paysage d'étangs, de Ruysdaël. Que les Hobbema paraissent menus et frères, à côté.

Les chemins les mieux battus sont certes les plus sûrs ; mais n'espère pas y lever beaucoup de gibier.

Berlin. 18 Mai.

C'est Barrès qui mit cela à la mode. Ce besoin de chercher partout et sans cesse un enseignement, une « leçon » — m'est insupportable. Vasselage où l'esprit s'avilit. Les grandes œuvres ne nous instruisent point tant, qu'elles ne nous plongent dans une sorte d'hébétéude presque amoureuse. Ceux qui cherchent partout leur profit, je les compare à ces prostituées qui, devant que de se livrer, demandent : « Combien tu donnes ? »
Je n'ai plus aussitôt désir que de m'en aller.

Je voudrais déguster cet été fleur à fleur, comme si ce devait être pour moi le dernier.

Les poissons meurent le ventre en l'air et remontent à la surface ; c'est leur façon de tomber.

Cuerville. Jeudi, 30 Mai.

Lu *la Prisonnière* dans le train. J'écris ce matin à Bourdet, dont j'avais été voir, lundi dernier, le *Sexe faible*, avec beaucoup d'amusement.

Trouvé à la Librairie Gallimard le petit opuscule (*Nouveaux Cahiers de la Quinzaine*) qui m'est consacré et que l'on ne m'avait pas envoyé. Si j'eusse été à cette séance, je ne me fusse pas retenu de répondre à l'attaque de Maxence.

Rien ne m'est plus insupportable que les citations

fausses. Avec elles on peut faire dire à un auteur tout ce qu'on veut. M. Maxence, en me faisant endosser l'anecdote des *Faux-Monnayeurs* (que du reste il dénature complètement. Dire : « c'est un écrivain russe qui me citait l'anecdote », n'est-ce pas avouer qu'il n'a pas lu le livre et que son opinion ne repose que sur des « on dit » ?), me rappelle Lombroso qui, du *Mauvais Vitrier*, le poème en prose de Baudelaire, concluait à la cruauté de celui-ci.

Mais je retiens ceci de sa déclaration : « Nietzsche est un adversaire qui me touche parce que, dans son refus même, il souffre. » Oui; c'est bien cela; et Charles Du Bos de même; ce qu'ils me reprochent c'est de n'être pas douloureux. Le bonheur est à leurs yeux le plus grand crime, ou du moins la plus grande misère d'une âme, dès que ce bonheur n'est pas atteint par leurs voies.

Souvenons-nous du nom de Georges Adamovitch. Nul n'a parlé de mes livres mieux que lui (à la réunion franco-russe du 25 mars 1930 dont compte rendu fut donné par les *Cahiers de la Quinzaine* du 5 avril).

Une grande confusion vint de ce que l'on a voulu voir une profession de foi personnelle dans chaque déclaration de mes héros, si divers et discords fussent-ils. Et cela fut d'autant plus tentant que l'on avait commencé par me dénier tout génie créateur. Je n'étais point capable de me déprendre ou déséprendre de moi, disait-on, et dans chacun de ceux que je faisais parler l'on recherchait ma ressemblance. Cela permit aussi de penser qu'au fond je n'étais jamais très sincère. J'ai dû comprendre qu'on appelle souvent *peinture objective* une représentation superficielle; mais, pour une peinture profonde, c'est en soi que le poète expérimente ce qui fera l'objet de son tableau. Et Browning ne se confesse point précisément dans *Blougram*, dans *Sludge* ou dans *Andrea del Sarto*, certes — mais son âme élastique consent, tour à tour, pour trouver la forme de ceux-ci, à s'identifier à eux quelque temps. Et comme l'on ne saurait comprendre bien un sentiment que si on l'éprouve soi-même, je consens que ce soit lui qu'il peigne, si l'on admet qu'il devient tour à tour chacun de ceux-ci.

Ce n'est point que, sur bien des points, je n'aie pris position, ou mieux, que cette position, on ne m'ait forcé de la prendre. Mais, dès que m'habite un personnage

auquel « ma noble faculté poétique » (comme disait Mallarmé) me contraint à prêter vie, je me dois à lui et ne suis plus d'aucun parti. Je suis avec lui. Je suis lui. Je me laisse entraîner par lui là où je n'aurais pas été de moi-même — que ce personnage soit l'Immoraliste, ou Alissa, ou Candaule, ou Saül, ou le pasteur de ma *Symphonie Pastorale*, ou l'Édouard des *Faux-Monnayeurs*, ou Éveline, ou Lafcadio.

Je lis dans *les Phœmissiennes*, traduites par Leconte de Lisle (p. 195) : Ils ont *très irrité* le malheureux homme », qui me paraît inadmissible. Ou fais-je preuve ici d'un purisme exagéré ?

« Ont irrité » n'est ici qu'un temps de verbe, participe conjugué avec son auxiliaire, et ne supporte pas plus le comparatif ou le superlatif que le pluriel.

Les fautes de logique me paraissent toujours les plus graves. Quand aux : « se rappeler de », « causer à quelqu'un », *volente nolente* l'on sera forcé d'y venir.

2 Juin.

Em. et M^{lle} Zaglad parlent des hôpitaux et des scandaleux abus qui s'y commettent, de la mauvaise nourriture des malades, des passe-droits, des faveurs, et du chantage facile que les gardes et les infirmières exercent sur les malheureux patients. Mais qui dénoncerait ces abus ferait le jeu des partis de gauche et c'est pourquoi si souvent l'on se tait. Cependant cette terreur de l'hôpital, que l'on rencontre si souvent dans le peuple, ne semble, hélas ! que trop justifiée.

Je me souviens qu'un jour, allant voir ma pauvre nièce peu de temps avant sa fin, je pris une auto.

— A la maison de santé de la rue Boileau, dis-je au chauffeur. Celui-ci me demande :

— Quel numéro ?

— Je ne sais pas. Mais vous devez connaître... Voyons !... la maison de santé...

Alors, se retournant vers moi, d'un ton de voix où tout se mêlait : haine, mépris, ironie, rancœur...

— *Nous*, c'est Lariboisière.

Et ces syllabes innocentes, prononcées avec le traîner faubourien, prirent une sonorité de glas funèbre.

— Allez, allez ! lui dis-je. On crève aussi bien à la maison de santé qu'à l'hôpital.

Mais son interjection m'avait fait froid dans le dos.

4 *Juin.*

L'esprit tout occupé par les mauvaises nouvelles de Jean-Paul, qu'il me tarde d'aller revoir à Arcachon... pendant qu'il en est temps encore.

J'attends trop souvent que la phrase ait achevé de se former en moi, pour l'écrire. Le mieux est de la prendre par le bout qui se présente d'abord, tête ou pied, sans connaître aussitôt le reste; puis de tirer; le reste suit.

L'on m'a dit que X. n'était pas pleinement satisfait de son nouvel état de grâce, qu'il restait douloureux, inquiet, que saint Thomas l'avait déçu, qu'il ne trouvait que des catégories, qu'un fichier mystique et des abstractions, là où il espérait trouver contact, et qu'il penchait aujourd'hui plutôt vers Bonaventure. Il faut dire qu'il est venu à la conversion (dit-on) par grand désir et besoin de s'approcher de l'au-delà, du suprasensible, et de communiquer avec le monde des âmes, particulièrement avec ses parents disparus. Longtemps il se serait d'abord adonné au spiritisme, aurait fait tourner des tables, interrogé des esprits. Maritain, au courant de la situation et toujours à l'affût, a voulu l'entreprendre. Bref : X. s'est fait thomiste. Mais je crois qu'il s'est trompé de Thomas. Celui qu'il lui fallait, c'était l'autre, le Thomas qui, pour croire, a besoin d'abord de toucher.

6 *Juin.*

Cela ne durera peut-être plus bien longtemps (et je me le redis sans cesse), mais je me sens en possession de mes facultés mieux, il me semble, que je n'ai jamais encore été. Je crois aussi que ma mémoire (qui n'était pas bien bonne) est meilleure. Mais ce qui faiblit c'est cette sorte de pression intérieure et d'ardeur, ce tourmentant besoin d'êtreindre, qui (parfois j'ai pu le craindre) m'eût conduit au crime, à la folie. Je ne suis pas encore si tempéré pourtant, que, certains jours, je ne me fasse encore peur.

Aldous Huxley est fort intelligent; mais on sent que les problèmes, il les a rencontrés sur sa route. Il ne les a pas lui-même, et douloureusement, enfantés.

9 Juin.

Repris, ces derniers jours, quelques *Études* de Chopin délaissées depuis longtemps (les deux en la bémol en particulier, 10^e du premier cahier, et 1^{er} du 2^e), parce que, et sans doute bien à tort, elles me semblaient de moindre profit, et, de plus, d'un charme assez banal. Fort étonné de ce que Jachimecki dit de la première de celles-ci, et Hans de Bülow qu'il cite : « Quiconque saura exécuter cette étude d'une manière vraiment parfaite pourra se flatter d'avoir atteint la cime la plus élevée du Parnasse de l'art du piano, car c'est peut-être la plus difficile de tout le recueil. » Etc.. — Difficulté sournoise et dont on ne peut triompher qu'après l'avoir d'abord bien saisie. Beaucoup travaillé également, pour la mener à bien, celle en fa majeur (3^e du second cahier) si exquise dans sa mystérieuse simplicité, et si importante pour obtenir cette souplesse particulière et délicatesse du poignet, exigée par la technique de Chopin, insoupçonnée par Bach et même par Beethoven ou Mozart. Cette musique de Chopin fait appel à des qualités si spéciales et si contraires à celles que réclame l'exécution des œuvres de Bach, que, repassant ensuite la Grande Fugue en si mineur pour orgue (de mémoire, car je n'ai pas ici le cahier de Liszt; mais j'ai la joie de m'en souvenir parfaitement encore), j'avais quelque mal à la bien jouer et il me semblait être revenu loin en arrière. Ce qui fait que ce matin je quitte Chopin pour me remettre au *Clavecin bien tempéré*; avec quelque peine et, par conséquent, grand profit.

J'ai grand effort à faire pour me persuader que j'ai l'âge à présent de ceux qui me paraissent si vieux quand j'étais jeune.

21 Juin.

Suis arrivé ici (Challes-les-Eaux) le 17 au matin; ai tout aussitôt été voir le Dr Mathieu et commencé ma cure le soir même. Gargarismes (qui provoquent chez

moi un tremblement spasmodique de la lnette) et inhalations, vaporisations dans les narines et la gorge d'où l'on sort les yeux hors de la tête et exaspéré. Mais ça fait du bien, incontestablement.

Lu avec beaucoup d'intérêt le *Journal* 1929 de Bennett ; et sans plaisir les insignifiants *Mémoires de l'Ogre* de Cassou.

Fourbu par une course en montagne de trois heures en plein soleil. Plus de mon âge, hélas ! — Surtout je n'étais pas entraîné.

J'arrive à supprimer de mon jeu (au piano) les crescendos. Certes il en faut dans Beethoven; il n'y en a pas dans le clavecin de Bach; et Chopin s'en passe, avantagement. Il y a des *forte* et des *piano* ; ce n'est pas la même chose. Antipathétique.

22 Juin.

Du caractère incestueux des théories de Barrès; d'après lui tu ne devrais, tu ne pourrais, aimer vraiment personne qui ne soit de ton propre sang.

Barrès (dont je lis en ce moment *Mes Cahiers*, second volume, avec une exaspération assidue) semble s'être inquiété des origines paternelles nancéennes de Chopin. (J'ai écrit quelques pages là-dessus qu'il faut que je retrouve et développe.) Il signale le fait (p. 182), puis l'abandonne aussitôt. Quel admirable démenti à toutes ses théories ! Et de même Claude Gelée, dit *le Lorrain* !

C'est peut-être ce qu'il y a de plus touchant, de plus émouvant, dans Barrès : cette obstination dans l'absurde.

Mais peut-être sa pensée-liane avait-elle besoin de cet échelas-support pour s'élever :

... lois de la production humaine. Nous *savons* notamment que l'énergie de l'individu est une addition de l'âme de ses morts et que cette addition ne s'accomplit que par la permanence de l'influence terrienne. (Page 93.)

Il a la naïveté d'ajouter :

C'est là une de ces idées maîtresses qui suffisent presque à la fécondité d'un esprit, *tant elles sont riches en applications*.

Et, de fait, tout le travail de sa pensée a été d'appliquer le long de cas particuliers cette théorie.

Cette théorie, on ne peut dire précisément qu'elle soit fausse; mais, comme toutes les théories, au bout d'un certain temps et une fois accompli le petit progrès qu'elles étaient susceptibles de permettre à l'esprit, elles n'invitent plus celui-ci qu'à la paresse et bientôt travaillent à empêcher son développement.

Et, soudain, ce surprenant aveu (p. 192) :

La Lorraine, puis-je dire sincèrement que je l'aime¹ ?...

...Mais ma vie qui ne lui appartient pas, elle la pénètre, peut-être la confisque. Je ne sais si je l'aime, entrée en moi par la souffrance, elle est devenue un des moyens de mon développement.

On ne peut mieux dire et il se montre ici singulièrement perspicace. Et plus loin (p. 215) :

Ce n'est point aisément que j'ai aimé la Lorraine. (Les coutumes en Lorraine sont toujours *mesquines*.) (Page 190.) A 10, à 20, à 30 ans, je m'y tenais pour un exilé... Je n'ai pas cessé de désirer l'Orient. A l'usage, j'ai vu que *je n'aimais dans ces pays-là que la terre des morts*, des cimetières, des rêveries, le lieu des rêves et du mystère, etc...

Et encore :

Au début je ne l'aimais pas. Elle commença de me plaire quand je pensai qu'elle avait ses morts. (p. 237).

Comme si tout pays n'en avait pas !

Et puis c'est une réponse à l'*à quoi bon* (p. 238). -

Le besoin de créer cet intérêt factice et de composer artificiellement son personnage naît chez Barrès du sentiment profond de sa pénurie. Chez lui pas de problème réel, essentiel; pas de « figure in the carpet ». Il lui faut l'inventer; il n'aurait, sinon, rien à dire. D'où ce sens aigu du néant, du vide, de la mort; ce besoin de « se replier sur ses minima » (p. 236).

A Cuverville j'avais passablement lu, et avec grand appétit : le dernier Mauriac (en livraison dans la *Revue de Paris*), *Demian* de Hesse (en traduction), le remarquable *Paricide imaginaire* de Jouhandeau; n'ai pas pu m'intéresser à *Babbitt*; puis tout ce qui a trait à Delphes

1. Ce qu'il aime vraiment, c'est Tolède, c'est Venise, c'est Constantinople, c'est Astiné Aravian, c'est l'Asie.

dans *l'Histoire grecque* de Curtius (vol. II). Relu avec une joie très vive le premier livre de *Arbeit und Dichtung*, en allemand. Pour la septième ou huitième fois (au moins), essayé *Also sprach Zarathustra*. IMPOSSIBLE. Le ton de ce livre m'est insupportable. Et toute mon admiration pour Nietzsche ne parvient pas à me le faire endurer. Enfin il me paraît, dans son œuvre, quelque peu surérogatoire; ne prendrait de l'importance que si les autres livres n'existaient pas. Sans cesse je l'y sens jaloux du Christ; soucieux de donner au monde un livre qu'on puisse lire *comme on lit l'Évangile*. Si ce livre est devenu plus célèbre que tous les autres de Nietzsche, c'est que, au fond, c'est un *roman*. Mais, pour cela précisément, il s'adresse à la plus basse classe de ses lecteurs : ceux qui ont encore besoin d'un mythe. Et ce que j'aime surtout en Nietzsche, c'est sa haine de la fiction.

23 Juin.

Les *Scènes de la Vie future* de l'excellent Duhamel, que j'achève, me laissent bien insatisfait. Quelques lignes de sa préface m'avaient fait espérer davantage. Si l'américanisme triomphe et si, plus tard, après que l'américanisme aura triomphé, on reprend son livre, je crains qu'il ne paraisse puéril. Un individualisme supérieur doit souhaiter la standardisation de la masse. Ce qu'il faut déplorer c'est que l'Amérique s'arrête à un premier palier. Mais s'arrête-t-elle ? Grâce à elle l'humanité commence à entrevoir de nouveaux problèmes, à évoluer sous un nouveau ciel. — Ciel *désastre* ? ... Non ; mais dont nous n'avons pas encore su découvrir les étoiles.

Dans *le Démon de Midi*, remarquable phrase que Bourget met dans la bouche de son Dom Bayle :

Tous les hypocrites ont commencé par avoir les vertus dont ils gardent la marque. (T. II, p. 13.)

Il écrit : « Ils *étaient* convenus que... », je ne sais plus trop où, dans le premier volume. Mais dans le second (p. 217, petite édition à trois francs), emporté par le récit et s'observant moins :

« Ils *avaient* convenu », qui est peut-être fautif, mais sûrement plus naturel.

Ses références constantes à des textes sacrés sont parfois d'une cocasserie réjouissante.

Je suis plein de considération pour ce livre et estime que la grande place qu'occupe Bourget n'est nullement usurpée. Même il n'est pas si pâteusement écrit que je croyais. Il n'y a pas de défaillances dans le travail, d'erreurs psychologiques; les remarques sont toujours justes et parfois subtilement judicieuses. Mais lorsque, quittant un instant *le Démon de Midi*, je reprends Goethe, je sens aussitôt (et je n'avais pas besoin de cette comparaison pour le sentir) à quelle distance du monticule Bourget s'élèvent les cimes du vrai Parnasse. Il ne fait point partie de la grande chaîne dont les sommets, pour la neige éternelle, sont toujours inhumainement dénudés. Sans doute se félicite-t-il de ne présenter, jusqu'à son plus haut, rien que des terres arables, mais je ne pense point que ce que l'on peut récolter sur lui demeure longtemps d'une grande comestibilité. L'appétit pour ses produits passera avec son époque; cet art utilitaire n'a qu'un temps; et, dès qu'il cesse d'être utile, n'éveille plus d'autre intérêt qu'une curiosité historique. Même l'aspect « sérieux » de son œuvre prête à sourire, et cette absence d'ironie envers soi-même invitera bien vite, invite déjà, l'ironie du lecteur. Rien de caduc autant que les œuvres sérieuses. Ni Molière, ni Cervantes, ni Pascal même, ne sont sérieux; ils sont graves. Les *Provinciales* seraient sérieuses, plus personne ne les lirait. Et la partie *sérieuse* de l'œuvre de Bossuet est précisément celle qui n'a plus cours. Oui, je crois que Bourget paraîtra tout désuet dans vingt ans (mettons cinquante).

Mais il me fait sentir quel succès j'aurais pu remporter avec mes *Faux-Monnayeurs*, si j'avais consenti à étaler un peu plus ma peinture. La concision extrême de mes notations ne laisse pas au lecteur superficiel le temps d'entrer dans le jeu. Ce livre exige une lenteur de lecture et une méditation que l'on n'accorde à l'ordinaire pas aussitôt. Une « nouveauté », on ne prend pas le temps de la lire; on la parcourt. Mais, si le livre vaut qu'on y revienne, c'est alors qu'on le découvre vraiment.

J'ai eu soin de n'indiquer que le significatif, le décisif, l'indispensable; d'éluder tout ce qui « allait de soi » et où le lecteur intelligent pouvait suppléer de lui-même (c'est ce que j'appelle la *collaboration du lecteur*). Bourget ne fait grâce de rien. Mais le lecteur lui en sait gré.

— Oui, le lecteur moyen, le lecteur paresseux...

Mais je reconnais que cet étirement du récit permet sur une plus grande surface le contact du lecteur avec les personnages. L'atmosphère, sinon trop abstraite, est meublée. Parfois je me dis qu'un trop constant souci d'art, qu'un assez vain souci (mais spontané, irréprensible) m'a fait rater *les Faux-Monnayeurs* ; que, si j'avais consenti à une façon de peindre un peu conventionnelle et banale mais permettant par là même un assentiment plus immédiat des lecteurs, j'aurais extraordinairement accru le nombre de ceux-ci ; bref, que j'avais « tendu mes filets trop haut », comme disait Stendhal ; beaucoup trop haut. Mais les poissons-volants sont les seuls qui m'intéressent ; et, pour capturer les bancs de sardines, merlans ou maquereaux... j'aime autant en laisser le profit à d'autres. Je n'écris que pour ceux qui comprennent à demi-mot.

La « vraisemblabilité » (je crois que c'est son mot) chez Bourget, est parfaite. Émule de Balzac, il est profondément enfoncé dans la réalité. Il ne s'y empêtre jamais, comme je ferais sûrement si j'essayais d'y réussir.

Ma *réalité* reste toujours quelque peu fantastique. Au fond, je n'arrive jamais à y croire tout à fait (non plus que dans la vie) et n'ai jamais pu souscrire au mot de Gautier : « L'artiste est un homme pour qui le monde extérieur existe. » Combien plus souvent l'artiste, toujours un peu mystique, n'est-il pas celui qui ne croit pas, pas tout à fait, à la réalité (à la *seule* réalité, tout au moins) du monde extérieur.

Jean Prévost ; hargneux. Mauvais, pour un romancier qui se pique de connaître les hommes, de les faire toujours, et dès la première approche, se replier, se fermer.

Pour moi, je sens bien que je risque de passer pour flatteur et obséquieux, tant mon constant souci, devant presque n'importe qui, c'est de dire les mots qui pourront mettre le plus en confiance et inviter l'interlocuteur à déplier l'un après l'autre tous ses pétales.

Souvent bien décevant !

29 *Juin*.

Il est certain que mon amour pour Em. a beaucoup retenu ma pensée ; mais, la forçant de considérer sans cesse ce qu'elle laissait en arrière et qu'elle eût voulu

qui la suivit, je crois que cette pensée a gagné en profondeur et largeur ce qu'elle perdait en pointe et en élan. Enfin, je ne suis même pas assuré que des ouvrages comme *Corydon*, ou la deuxième partie de *Si le Grain ne meurt...*, j'eusse senti suffisant besoin de les écrire, sinon poussé par une si gênante contrariété. Il n'est guère de jour où je ne sente la gêne de mon amour, de sa pensée.

30 Juin.

Vingt minutes d'inhalation; deux fois par jour. Mortel !

— A quoi pensez-vous, pendant que vous êtes sous le jet de vapeur ?

— A toutes sortes de choses; à la mort; à mon frère Joseph...

— Je croyais que vous n'aviez pas de frère.

— Oh ! ça ne m'empêche pas de penser à lui.

S'abstenir par vertu, parfait; mais trop souvent la peur aussi la retenait; dès que l'herbe était un peu haute, elle n'osait plus s'aventurer sur la pelouse. « Latet anguis in herba. »

J'ai sauvé ce matin (ou tâché de sauver, car je crois bien que je suis intervenu trop tard) un malheureux crapaud que des enfants avaient découvert et mis à mal. Il était tombé dans une chausse-trape, devant un soupirail de l'établissement de bains. Il ne bougeait plus guère, tout meurtri par les pierres qu'on lui avait jetées. Un petit garçon de six ou sept ans me mena là; il avait été témoin de l'exécution, et, dès qu'il vit que je prenais le parti du crapaud, témoigna d'un grand zèle pour dénoncer un camarade. Je retrouvai celui-ci plus tard et tâchai de lui faire honte; c'était un petit de dix ans environ, aux blonds cheveux bouclés à la saint Jean, genre chérubin; ni plus bête, ni plus méchant qu'un autre, élevé par des parents ni plus bêtes, ni plus méchants que lui. Je parlai assez longuement, de mon mieux. Ils étaient là cinq ou six mioches qui m'écoutaient, garçons et filles, aux yeux de qui je dus passer pour un doux maniaque, un fou. Seul le petit, en présence de qui j'avais tenté de sauver le crapaud, le sortant de ce cul de basse-fosse et le portant délicatement jusqu'en un lieu ombré où je le sentisse vraiment à l'abri, celui-là seul

semblait assez sensible, presque ému par les soins qu'il me voyait prendre; mais il n'était plus là. Un peu plus tard je l'entendis raconter aux autres, avec force détails, tout ce que j'avais fait, qui dut paraître à ces autres bien ridicule.

J'observe beaucoup et longuement ces très jeunes enfants de gens qui viennent ici pour la cure. Que d'infatuation, que de vantardise, de sottise ! Et l'on sent derrière eux toute la niaiserie des parents, et leur éducation déplorable.

Le Dr Mathieu et sa femme, gens charmants, pour qui je me prends d'une réelle affection, m'emmenaient hier dans leur auto, à la Grande Chartreuse. En 1889, je n'étais allé qu'à Saint-Pierre de Chartreuse par *André Waltérisme*; c'était l'époque où je me retenais de toucher à ce dont j'avais le plus envie. C'était labourer le champ pour le démon; et y semer déjà de fameux regrets pour plus tard ! Certains jours, le souvenir de tout ce que je n'ai point fait, et que j'aurais pu faire, m'obsède.

Le docteur trouvait toute naturelle cette expression aujourd'hui banale : « un paralytique général ». Impossible de trouver aussitôt des exemples pour en souligner la bizarrerie; je lui demande enfin s'il dirait de même : un fiévreux intermittent, un phthisique galopant, un tuberculeux intestinal ?...

Je lis dans le *Journal* du 29 juin, signé Paul Morand : « Cette proposition et ses effets m'ont si frappé ! » Indéfendable et fort choquant, du moins pour mon oreille. Dans ce même article cette remarquable phrase finale : « ... un pendule passe au centre deux fois plus souvent qu'aux extrémités » (il aurait fallu « qu'à chaque extrémité ») qui m'enchanté.

2 Juillet.

Achévé une très intéressante et convainquante étude sur la *Maladie de J.-J. Rousseau*, que j'avais fait venir. L'auteur ramène tout à la rétention d'urine; d'où lent empoisonnement du sang, etc..

Je me souviens qu'après la naissance de R. P. la garde vint annoncer au père que le petit « pissait de travers ».

« Je m'en fous, pourvu qu'il pense droit », s'écria le père, avec peut-être plus d'humour que de sagesse.

3 *Juillet.*

Le seul drame qui vraiment m'intéresse et que je voudrais toujours à nouveau relater, c'est le débat de tout être avec ce qui l'empêche d'être authentique, avec ce qui s'oppose à son intégrité, à son intégration. L'obstacle est le plus souvent en lui-même. Et tout le reste n'est qu'accident.

6 *Juillet.*

Pin, qui n'est suspect envers mes écrits d'aucune incompréhension, mais plutôt de complaisance, me disait sous indignation à lire dans mon *Retour du Tchad* l'irrespectueuse façon dont je parle de *la Mort du Loup*. Il me disait que tous les animaux de ferme beuglent quand on les tue, et que, si j'avais été chasseur, j'aurais été frappé tout au contraire par l'agonie silencieuse des animaux sauvages. Il a tant fait que me faire regretter d'avoir écrit ces lignes¹.

7 *Juillet.*

Projet de sermon :

Mais le plein embrassement de la Vérité, mes frères, nous est refusé; et du reste il donnerait à notre âme une satisfaction moins vive que la recherche; de même que souvent le libre accès d'un corps nu déçoit la main qui prenait tant de joie à s'insinuer entre chair et robe...

8 *Juillet.*

Non, certes, je ne puis admettre ces harmonies pro-

1. Au sujet de ce paragraphe, Marcel de Coppet, alors Gouverneur du Tchad, m'écrivit :

Paris, le 20 Juin 1932.

CHER AMI,

Beaucoup d'animaux sauvages n'ont point l'agonie silencieuse : le lion, le léopard rugissent; beaucoup d'antilopes, et singulièrement les gazelles, bêlent plaintivement; le rhinocéros crie (un tout petit cri de souris, extraordinaire d'une si forte carcasse); nos léporides africains crient aussi; chacals, chiens de brousse glapissent et hurlent. Est-ce de douleur? Est-ce par peur d'une nouvelle blessure ou de la mort? C'est une autre question; mais ils ne demeurent point silencieux dans leur agonie.

Le buffle (que j'oubliais) non plus.

Je n'ai jamais tué de loups.

Vours,

COPPET.

videntielles et préétablies telles que les voyait Bernardin; mais je crois que tout tend à une certaine disposition harmonieuse, pour cette simple raison que ce qui n'est pas quelque peu harmonieux ne peut vivre; de sorte que, partout, des compensations, des suppléances, etc., rétablissent un équilibre en menace d'être rompu.

Nul peuple n'eut plus le sens et l'intelligence de l'harmonie que le peuple grec. Harmonie de l'individu, et des mœurs, et de la cité. Et c'est par besoin d'harmonie (intelligence autant qu'instinct) qu'ils donnèrent droit de cité à l'uranisme. C'est ce que j'ai tâché de faire voir dans *Corydon*. On comprendra ce livre plus tard, lorsqu'on aura compris, d'abord, qu'une grande part du malaise de notre société et du règlement de nos mœurs vient de ceci : qu'on en prétend bannir l'uranisme, indispensable au tempérament d'une société bien réglée.

12 Juillet.

Nach Berlin ; puisque Em. m'écrit qu'elle préfère ne pas me voir arriver à Cuverville avant le 16.

... Doutant quelque peu de sa propre réalité, il reste tourmenté, sans le savoir, du besoin de la mettre à l'épreuve. Se sent vivre au conditionnel.

13 Juillet.

Plus je m'approche de la mort et plus la peur de la mort s'atténue. Cette peur, je la tiens en grand mépris dès que je la sens qui s'étale, dès que l'artiste y cède et s'y complaît. Il m'a toujours paru que la première vertu de l'homme était de savoir affronter la mort; et c'est une chose bien misérable que de la voir moins redoutée par de très jeunes gens que par ceux qui devraient être, sinon las de la vie, du moins, ayant vécu, résignés à mourir.

« Laissez les morts ensevelir les morts. » Il n'est pas de paroles du Christ dont la religion dite chrétienne ait moins tenu compte.

En wagon.

Tandis que je parcours le décevant *Relativisme* de Maurois, une jeune Finlandaise, à côté de moi, lit ses *Aspects de la Biographie*, le crayon à la main. Par instants

le crayon s'abat : la Finlandaise a reconnu sans doute une de ses propres pensées; une de celles à qui j'ai, depuis longtemps, dit adieu.

Non, je n'aime pas le désordre; mais ceux-ci m'exaspèrent qui crient : « Ne bougeons plus », quand personne encore n'est à sa place.

Melville parle (*Moby Dick* : chap. 87 ou 88 suivant les éditions) des « collèges » de jeunes cachalots femelles, présidés par un mâle unique, sultan maître de ce harem, qui en défend l'approche aux autres mâles. Les « collèges » de jeunes mâles sont, dit-il, plus importants (« larger ») que les collèges des femelles. Turbulents et comparables, dit-il, aux bandes indisciplinées des collégiens de Yale ou de Harvard. Ces mâles plus nombreux que les femelles, dont un seul va s'approprier et monopoliser les femmes par troupeaux, ces mâles exclus et qui n'auront pas accès au gynécée, que font-ils ? Que deviendront-ils ?

Cette question si simple, se peut-il que je sois le premier à la poser ? Se peut-il que je sois le seul ? Se peut-il qu'on n'y réponde que par des rires ; ou pas du tout ?

14 *Juillet.*

Jamais je n'ai su m'installer dans la vie. Toujours assis de guingois, comme sur un bras de fauteuil; prêt à me lever, à partir.

21 *Juillet.*

A Cuverville depuis deux jours. Temps affreux.

Piano complètement désaccordé par suite d'un remplacement de cordes.

Dans toute la contrée pas un seul être jeune ou beau à qui sourire, sur qui reposer mon regard. Langueur. Torpeur. Je fume trop. Je lirais tout le long du jour si mes yeux ne se fatiguaient vite et si je ne tâchais de donner à *Edipe* les heures où je me sens le plus lucide; mais sans ferveur.

J'ai plaisir à causer avec Edmond, notre jardinier; mais il vieillit; il se plaint de douleurs, de démangeaisons, d'insomnies.

— L'appétit ?

— Oh ! ça, l'appétit tient toujours. C'est ce que je

répétais au docteur : « Quand je serai mort, je mangerai encore. — Vieux gredin ! » qu'il m'a dit.

Je viens d'achever l'admirable *Moby Dick*.

22 Juillet.

X. me disait avoir rencontré récemment Franz Blei, à Berlin. Ce vieux bohème paraît encore extraordinairement vert; et, comme X. l'en félicitait, Blei, se penchant vers lui, chuchota :

« Je vais vous dire mon secret : *Pas de sports !* »

24 Juillet.

Lecture, un peu cursive (mais il ne vaut pas mieux), du *Lourdes* de Zola. Un livre ainsi maçonné comporte la méthode du « Nulla dies sine linea ».

Je me replonge sitôt après dans les *Greek Studies* de Walter Pater et dans *Dichtung und Wahrheit*, reprenant, invité par Goethe, l'admirable récit de *la Genèse*, dont il donne un si remarquable résumé.

Achevé le dialogue entre Étéocle et Polynice, du deuxième acte de mon *Œdipe*; mais je ne sais encore si j'en puis être très satisfait.

25 Juillet.

Je crois que les maladies sont des clefs qui nous peuvent ouvrir certaines portes. Je crois qu'il est certaines portes que seule la maladie peut ouvrir. Il est un état de santé qui ne nous permet pas de tout comprendre; et peut-être la maladie nous ferme-t-elle à quelques vérités; mais aussi bien la santé nous ferme-t-elle à d'autres, ou nous en détourne-t-elle, de sorte que nous ne nous en inquiétons pas.

Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de ceux qui se vantent de n'avoir jamais été malades, qui ne soit, par quelque côté, un peu sot; comme ceux qui n'ont jamais voyagé; et je me souviens que Charles-Louis Philippe appelait fort joliment les maladies : les voyages du pauvre.

Ceux qui n'ont jamais été malades sont incapables de vraie sympathie pour une quantité de misères.

Un ouvrier dit à un autre : « Fais attention de te

blessé. » C'est une faute; mais je l'ai souvent entendue, et pas seulement en Normandie. — « Fais attention de tomber », dit une mère à son enfant. « Fais attention de manquer le train », etc... Une faute ainsi répétée risque fort de devenir l'usage. Le « faire attention de ne pas » est encombrant — et « prends garde » depuis longtemps se passe de la négative; ainsi en sera-t-il bientôt de « faire attention de ».

Je ne puis rouvrir un de mes livres, sans y trouver des fautes d'impression qui m'exaspèrent. Encore aujourd'hui, dans le *Voyage au Congo*, je découvre « pris à parti » sans *e*. Et c'est précisément dans un passage dirigé contre Clément Vautel, qui, s'il l'a vu, a dû en faire gorge chaude.

28 *Juillet*.

Beaucoup lu, ces jours derniers : du Walter Pater (*Études grecques*) et du Goethe (*Dichtung und Wahrheit*) ; quantité de lettres de Mme de Sévigné, le IV^e livre d'Hérodote; relu la *Genèse*, à partir du chapitre XII.

29 *Juillet*.

L'accordeur est enfin venu hier de Fécamp. C'est un brave pauvre homme, aveugle ainsi qu'il sied, accompagné de celle qui est devenue sa femme. Je sens qu'il a grand plaisir à causer. Il me demande de lui présenter un thème de quelques notes, sur lequel il improvise aussitôt de brillantes fioritures, assez étoffées ma foi; puis reprend en contrepoint le thème d'une manière qui lui vaut maints compliments de moi, qu'il dégoûte. Les aveugles qui ne sont pas musiciens sont bien à plaindre; mais lui vit dans ce monde des sons, qui rejoint le monde éternel, avec cette sorte de sérénité quasi mystique des aveugles — qui laisse penser que Dieu se laisse approcher plus par l'ouïe que par la vue, et que les formes ont moins de transparence que les sons.

A l'abri du spectacle de tant de laideurs et de misères, ils s'évadent plus facilement dans une harmonie imaginaire, plus facilement obtenue. Je n'ai pas assez fait valoir cela, dans ma *Symphonie Pastorale*.

Traubel, dans son *Whitman in Camden*, cite une fort

belle lettre de John Addington Symonds. Whitman (mais qui, peut-être, n'osait point s'ouvrir à Traubel) semble gêné par les interprétations trop précises à quoi peut prêter son *Calamus*. Et je comprends de reste qu'il préfère laisser chaque lecteur libre d'y découvrir ce qu'il lui plaît.

Lu hier l'admirable cinquième chant des *Lusiades*.
Beaucoup avancé dans *Dichtung und Wahrheit*.

Je me raccroche à ce carnet comme s'il devait me consoler des lenteurs de végétation de mon *Cedipe*. Comme il est donc plus facile de travailler selon une esthétique et une morale données ! Les écrivains soumis à une religion reconnue avancent à *coups sûrs*. Je me dois de tout inventer. Parfois c'est un immense tâtonnement vers une presque imperceptible lumière. Et parfois je me dis : à quoi bon ?

Ils doivent de toute nécessité, trouver mauvais mes livres, et mauvais l'enseignement qui s'en dégage, du moment que ces livres ne reflètent pas leurs tendances, que cet enseignement ne va pas dans leur sens. Et d'autant plus mauvais qu'ils sont plus réussis, plus probants et que, par conséquent, il leur paraît, à eux, plus nécessaire de les combattre.

1^{er} Août.

Je vais acheter des cigarettes à Criquetot.

La vue de ce médiocre petit village (du reste si parfaitement semblable à quantité d'autres de la région), chaque fois que j'y retourne, m'assombrit. Quelle insuffisante préoccupation de l'hygiène, du confort, du bien-être, de la gaieté ! (Savante gradation dans le choix des mots.) Une sorte d'économie sordide semble avoir dicté l'emplacement et l'étrécissement des demeures, où seuls puissent réaliser un semblant de bonheur des êtres également sordides ; où toute aspiration vers une situation meilleure soit condamnée à languir misérablement. Là tout est laid, mesquin, figé. Aucun jardin public, aucun lieu, que le cabaret, pour se réunir le dimanche ; aucun chant, aucun jeu, spectacle ou musique ; aucune invite à se distraire un instant de sa peine et de ses plus égoïstes intérêts. Il est peu de pays où l'on se sente moins

heureux de vivre, malgré sa relative prospérité. Et je songe avec mélancolie à ces nouveaux villages, que j'ai pu voir en Allemagne, où tout semble aimable, maisons et gens...

Le petit François D. que j'interroge sur ce qu'il compte faire, à présent qu'il vient d'obtenir son certificat, me dit qu'il souhaitait de continuer à s'instruire pour devenir instituteur (sa mère voulait le placer comme garçon de ferme). Immense désir de l'aider qui tout aussitôt m'emplit le cœur et me fit venir les larmes aux yeux... Comment exprimer cet élan d'une manière qui ne me paraisse pas aussitôt ridicule ? Je pense que ceux qui, dans leurs écrits, donnent vent aisément aux « bons sentiments », n'en sont pas vraiment émus d'une manière bien pathétique et profonde. La charité qu'ils expriment n'est le plus souvent qu'une philanthropie de surface. Ils ne trouveraient plus de mots pour la dire s'ils en étaient bouleversés.

C'est aussi que je presentais les surhumaines difficultés que ce petit rencontrerait en cherchant à s'élever un peu au-dessus de sa condition première...

Sur huit enfants, de cette famille, un seul semble « tourner mal ». Le père, qui longtemps avait été « homme de peine » et avec qui j'allais assez souvent causer depuis que la maladie l'avait rendu incapable de travailler, est mort l'an dernier, emporté par un cancer, après des mois de souffrances abominables. C'était une sorte de moujik, une forte tête insoumise, que tourmentait beaucoup le délire des persécutions et qui s'empoisonnait l'existence dès qu'il estimait n'avoir pas obtenu du voisin ou du gouvernement ce qui lui était dû. Il ruminait jour et nuit les passe-droits dont il se prétendait victime, et toute l'aide qu'on lui apportait lui importait moins que le moindre centime dont il se croyait frustré. La maladie avait beaucoup assombri ses pensées. J'avais pour lui cette sorte d'amitié que je n'ai plus, dans tout le pays, que pour notre seul vieil Edmond qui, du reste, l'aimait beaucoup et supportait d'écouter inlassablement toutes ses plaintes, se rendant fort bien compte que D. n'avait pas toujours son bon sens. Les autres gens d'ici ne l'aimaient guère; il était de caractère ombrageux et ne frayait pas volontiers.

Edmond, notre jardinier, a depuis quelque temps mauvais sommeil. Les rhumatismes le font souffrir et on ne sait quelle inquiétude nerveuse, quasi morale, le tient éveillé. Ses nombreux enfants sont pourtant tous en bonne santé, heureux; leurs nouvelles familles prospèrent; lui-même a toujours fait de son mieux; mais cette âme simple et honnête craint toujours d'être au-dessous de sa tâche, d'avoir oublié quelque chose, d'être en reste. Et lorsqu'il s'endort aussitôt, fatigué par sa journée de travail, il se réveille dès avant l'aube, beaucoup trop tôt, se lève, se recouche et s'agite.

— C'est aussi les oiseaux qui me réveillent quand ils commencent à crier, dit-il à ma femme. Celle-ci proteste :

— Mais, Edmond, les oiseaux ne *crient* pas, les oiseaux chantent. Puis elle ajoute : Et vous ne trouvez pas beau qu'ils soient toujours de bonne humeur? Alors, lui, bougon :

— Eh bien ! on peut dire qu'ils en ont de la chance, ceux-là !

2 Août.

Il est certaines choses que l'on fait *en se forçant*¹. Et je ne parle pas ici de l'effort pour réaliser son être; mais d'un effort qui tend à fausser quelque peu sa ligne. Cet effort pour obtenir de soi quelque geste qui ne nous est pas naturel (dans le bien ou dans le mal) est des plus inquiétants. Je ne l'explique que par certaine haine que l'on peut prendre de ses limites. Ces *inconséquences* sont des plus coûteuses; elles deviennent aussitôt très apparentes, car elles font tache pour ainsi dire, et presque toujours *tirent à conséquence* beaucoup plus que tout ce qui rentre et se fond dans l'ordinaire de la vie. L'être ne s'y engage pas tout entier d'abord, mais cette extrémité de soi, qui d'abord seule s'y aventure, risque d'y entraîner bientôt tout le reste. Ce serait là un bien curieux sujet de roman.

A remarquer que les fatales *inconséquences* des héros de Conrad (je songe en particulier à *Lord Jim* et à *Under Western Eyes*) sont involontaires et gênent aussitôt grandement l'être qui les commet. Toute la vie, par la suite, ne suffit pas à les démentir et à en effacer les traces.

1. Comme, par exemple, d'écrire les pages d'hier soir.

Les pages que j'écrivais hier en me forçant, je ne les déchirerai pourtant pas ; mais elles me déplaisent : 1^o parce que je suis forcé de m'avouer que se mêlait à ma générosité une ardeur de qualité peu sublime ; 2^o la dépréciation des sentiments généreux d'autrui, pour relever d'autant les miens, me paraît au moins inutile.

Revenant sur le premier point, je dois ajouter pourtant que mon sentiment se dépouilla presque aussitôt de ce qu'il avait d'abord pu avoir de charnel, et, de lui-même, s'épura pour ainsi dire, de sorte qu'il ne restait plus en moi, comme il advient souvent dès lors, qu'une charité très ardente. Je crois du reste qu'il n'est de charité véritable qui n'absorbe et ne résorbe en soi les possibilités sensuelles de notre nature. Elle ne reste pas, cette charité, chose abstraite ; la participation des sens, loin de l'avilir, l'étoffe et l'enrichit. De là sa haute température. Et de là vient aussi qu'elle nous dispose à la chasteté beaucoup plus sûrement et bellement que les contraintes. Je n'ai que faire d'une charité glacée, qui glace ceux mêmes qu'elle oblige.

3 Août.

Été hier à Angerville, voir Lechevallier, l'ancien instituteur de Cuverville, pour le consulter au sujet du petit François D.. Le mieux sera sans doute de le faire entrer en octobre à l'école de Montivilliers qui accepte des pensionnaires. Lechevallier doit écrire au directeur. J'ai promis de prendre tous les frais à ma charge si, comme il me le fait craindre, il est déjà trop tard pour obtenir la bourse de cette première année.

M. Lechevallier qui, depuis trois ans, me faisait grise mine, est devenu tout miel aux premiers compliments que je lui ai glissés au sujet de la bibliothèque de Crique-tot qu'il dirige et pour laquelle je lui ai récemment fait envoyer une vingtaine de volumes, dont la collection des *Thibault*, *Un Homme heureux* et *les Frères Bouquiquant*. Son amour-propre, dans le temps, s'était trouvé froissé par une lettre de mon oncle Charles (que j'avais eu la grande imprudence de lui lire) établissant le mal-fondé des conclusions de la statistique sur les familles nombreuses de Cuverville, que je lui avais demandé de dresser. Ne se sentant pas en situation de contredire mon oncle, il est tout naturel qu'il en ait ressenti quelque aigreur : et plus d'aigreur encore si, reprenant ses

chiffres, il était contraint de reconnaître qu'il s'était trompé. Celui qui s'est élevé tout seul, lentement, péniblement, supporte plus impatiemment que tout autre qu'on le conteste et qu'on enlève un pouce à sa taille. Hier, comme je lui apportais un vrai piédestal, il jubilait. J'étais ravi.

Dans le dernier *Candide*, que Jacques nous apporte hier de Paris, un réjouissant article de Montfort (voici longtemps que je n'avais plus rien lu de lui) sur Catulle Mendès. Montfort estime qu'on ne « rend pas justice » à ce triste poète, si heureusement oublié (heureusement pour nous et pour lui). On s'explique mal aujourd'hui l'extraordinaire célébrité que, de son vivant, il avait pu atteindre¹. Il s'étalait alors partout; il régnait; il avilissait tout ce que touchait sa plume, qui prétendait toucher à tout. Je ne l'ai, par bonheur, que fort rarement rencontré; mais la dernière vision que j'eus de lui reste inoubliable. C'était dans le couloir d'un théâtre durant un entr'acte. Il avait à son bras une énorme pouffiasse, outrageusement décolletée (pour l'époque) qui minaudait et jouait de l'éventail; lui-même, en habit noir, plastronnait, bedonnait, rejetait en arrière sa tête de Christ pour bordels, au-dessus d'un col bas, large ouvert, d'où, par devant, cascadaient une cravate flottante de soie blanche; ses longs cheveux blonds lui faisaient une terne auréole; son regard languissant et douxereux glissait entre de lourdes paupières demi-closes. Le couple était si important, si volumineux, qu'il obstruait le couloir. N'étant pas connu de lui, je pus rester à le contempler. Tous deux semblaient désossés, mous et comme enduits de vaseline. Ils dégageaient un extraordinaire parfum d'eau de Cologne ou de Lubin, d'eaux de toilette, de colle à papier, d'alcôve et de bouts de cigarettes. Des jeunes gens s'empressaient, se courbaient devant ce Moloch. L'on ne pouvait rien voir, ni même imaginer, de plus honteux.

Montfort cite une phrase de lui, qui témoigne, dit-il, « d'une extraordinaire humilité » : « Si je n'avais pas été juif, j'aurais eu du génie. » — « Il faudrait bien des pages, ajoute Montfort, pour examiner cette opinion,

1. Ou plutôt on se l'explique fort bien lorsqu'on sait l'importante place qu'il tenait dans le « journalisme ».

et sans doute la réfuter. » Je relis douze fois la phrase de Mendès, puis celle de Montfort, sans parvenir à les comprendre. Évidemment Montfort prétend faire entendre que, tout juif qu'il était, Mendès avait néanmoins du génie. Je crois plutôt que Mendès voulait dire : « Si l'on ne me savait juif, on me reconnaîtrait du génie. »

Not worth mentioning.

Il appartenait à Mendès d'être louangé par Montfort.

4 Août.

Certains de mes jugements, lorsqu'ils s'écartent du convenu, je ne les tiens pas pour si assurés que de temps à autre je ne les examine. Le plus souvent, c'est pour m'enfoncer dans mon sens (comme avec Tolstoï, ou Gautier, que presque chaque année je reprends).

Chaque année je relis le *Kubla Khan* de Coleridge, avec le plus grand effort d'attention poétique (qui n'a presque rien à voir avec la simple attention de l'esprit). Bien désolé d'abord de rester à peu près insensible au charme de ce poème qui passait, auprès des meilleurs juges, pour incantateur. L'incantation n'opérait pas. J'y reviens encore, aiguissant mon goût sur ces vers comme sur une pierre à fusil; le « repassant » vraiment, persuadé qu'il n'est pas meilleur moyen pour lui faire acquérir fil et finesse...

Tout heureux, hier soir, de comprendre enfin *Kubla Khan* beaucoup mieux. Je sais bien que l'on finit toujours par trouver beau ce que l'on a résolu de trouver beau. Mais, ici, je ne crois pas être dupe, si subtil que soit le débat entre ma volonté et ma sincérité. Évidemment rien ne vaut cette émotion immédiate et irrésistible qui vous prosterne tout pantelant devant certaines œuvres dont l'écho sommeillait en nous; mais il est des admirations acquises, parfois lentement et patiemment, qui ont aussi leur prix, et je ne suis pas bien sûr que, même, elles ne soient pas de plus grand profit et de meilleure éducation pour tout notre être, que les premières.

François D., qui vient nous réciter la petite comédie qu'il apprenait pour la distribution des prix, est tout désarmé par l'opposition de son frère Paul. Celui-ci n'admet point que François puisse, en entrant à l'école de

Montivilliers, rester si longtemps sans rien rapporter à leur mère. C'est à son tour de l'aider (il a 12 ans). Bref, il en fait un cas de conscience, et le petit, sans appui, sans exemple, sans conseil, épouvanté de son « égoïsme », renonce, avec le cœur crevé.

J'écris à l'instituteur pour le mettre au courant de la situation. François D. m'a promis qu'il irait le voir dès son retour à Criquetot. Celui-ci pourra lui être de bon conseil. Em. déjà lui a parlé on ne peut mieux. Moi, trop ému pour pouvoir trouver rien à dire, et autant par les paroles de Em. que par la détresse de l'enfant.

Ce que je sens surtout, c'est mes limites. Et cela est naturel; car je n'occupe jamais, ou presque, le milieu de ma cage; mon être afflue vers les barreaux.

Arcachon. 10 Août.

Deux jours à Paris. Départ le 8 pour Chitré. Le 9 en auto avec P.; couché à La Rochelle où nous retrouvons Lacreteille. Puis, ici, Jean-Paul Allégret.

Seuls les chrétiens convaincus sont en mesure d'apporter aux affligés, aux déshérités, aux meurtris, aux moribonds, des consolations valables.

Le grand grief que l'on peut avoir contre la religion chrétienne, c'est de sacrifier les forts aux faibles. Mais que la force cherche à s'employer au secours de la faiblesse, comment ne pas approuver cela ?

Ceci vaut-il d'être sauvé ? Drame auquel je reviens sans cesse; je voudrais qu'il transparût aussi dans le troisième acte de mon *Edipe*. Le sacrifice du meilleur. Mais c'est dans ce don de soi, cet holocauste, que lui-même s'affirme le mieux et se prouve son excellence. Cette abnégation qui accompagne toute noblesse, ce ruineux besoin de se sacrifier à ce qui ne vous vaut pas. (Voir la fin de *Beauchamp's Career*.)

M^{me} D., lorsque le petit François, son fils, lui eut fait confidence de ses ambitions (continuer ses études en vue de devenir instituteur) — s'écria :

« Mais mon petit, est-ce que tu ne regardes pas trop haut ?... »

C'est elle qui me redit ses propres paroles, me les

répétant par trois fois, les faisant suivre d'un « que je lui ai dit... »

Si j'avais à recommencer ma carrière, c'est des histoires comme celle de la famille D. que je voudrais écrire.

Mon brave beau-frère Georges est impardonnable de n'avoir pas noté, au jour le jour, la chronique de sa commune (du temps qu'il était maire surtout), ainsi que je le lui avais si fort conseillé, dès bien avant la guerre.

Narbonne. 18 Août.

Arrivé hier soir à Carcassonne; passé la journée avec Alibert. Depuis hier, après des semaines de pluie, temps splendide; un ciel aussi pur que si j'avais vingt ans. Mais j'ai laissé Jean-Paul si souffrant, avec si peu d'espoir de guérison (bien qu'il se fasse une vertu d'en avoir), que j'ai bien du mal à m'abandonner à la joie. Passé près de lui six jours atroces, à l'encourager, l'aider à souffrir, lui mentir, tâcher de lui cacher la mort. Pourtant nous n'avons pas craint d'en parler; mais plus encore de sa prochaine convalescence, alors qu'il semble que son état, déjà si pitoyable, ne puisse qu'empirer bientôt. Il est déjà si douloureux qu'on en vient à souhaiter que la fin ne se fasse pas trop attendre. Comme je lui disais que le docteur le trouve très courageux, ses yeux s'emplissent de larmes. Il veut se montrer digne de l'amour qu'il sent bien qu'on lui porte. Il craint de se laisser aller et se force, deux fois par jour, à descendre pour les repas. La remontée de l'étage l'exténue. Si lentement et précautionneusement qu'il s'y prenne, s'arrêtant toutes les deux marches, reprenant souffle, attendant que se calment un peu les battements précipités de son cœur, il met ensuite un temps très long à se remettre, secoué par la toux, anhélant, avec le regard angoissé de quelqu'un qui se noie. Il souffre de partout; otite, hydrarthrose du genou, sciatique, coliques hépatiques, étouffements, rien ne lui est épargné et chaque semaine le mal invente quelque perfidie nouvelle. Sa mère cependant lui écrit que Dieu lui envoie ces épreuves parce qu'Il voit que les précédentes n'ont pas encore suffi à le ramener à Lui.

« Des phrases comme ça, ça m'emplit le cœur de blasphème », me dit Jean-Paul.

J'aurais dû noter la charmante rencontre de Marcel Achard, au buffet de la gare, à Bordeaux.

Port-Vendres. 19 Août.

Se peut-il imaginer rien de plus morne que Port-Vendres ? Où du moins le nouvel hôtel de la Compagnie maritime (?) m'offre une très confortable et même agréable chambre pour soixante francs. Obtenu de moi de ne plus regarder à la dépense. Du reste j'ai plus grand besoin de confort qu'au plus beau temps de ma jeunesse où le dénuement d'alentour m'exaltait et enorgueillissait ma ferveur. J'avais couché à Narbonne; excellente chambre. Trop paresseux pour décrire l'extraordinaire aspect de la promenade publique, des quais; à chaque extrémité, un cinéma public, en plein air, chargé d'achalander les cafés, mais profitant en surcroît à tout un peuple oisif; grouillement indistinct d'enfants assis à terre.

A Perpignan, pris une auto pour Collioures. On ne parvient pas à retrouver la clef du seul logement qui restait libre, ou du moins la clef refuse de fonctionner dans la serrure. Ceci décida de mon sort, car je crois bien que je me serais fixé là pour... oh ! le temps d'y crever d'ennui. L'auto m'emmène jusqu'à Port-Vendres; d'où, tout aussitôt, je ne songe qu'à repartir.

20 Août.

Arrivé à Marseille hier soir. Je m'embarque à trois heures pour Bastia; où l'on arrive demain à l'aube; d'où je pense gagner Calvi le même jour.

Calvi. 21 Août.

Ah ! que le petit Henri B. fut sage de ne pas venir, et que j'eusse été fou de l'emmener ! Que je me trouve bien d'être seul ! Depuis si longtemps je ne voyage plus qu'accompagné; si libre que je sois avec Marc, ma pensée pourtant s'incline avec lui et ne peut suivre son libre cours.

Parti à 3 heures p. m. de Marseille; débarqué ce matin dès avant 6 heures à Bastia, où j'ai tout aussitôt pris une auto pour Calvi. Traversée des plus tranquilles; mais nuit blanche. Le ciel, couvert au départ, s'est vite

éclairci. Après quelques hésitations, j'ai pris chambre au meilleur hôtel; le prix de pension m'engage à y rester au moins sept jours.

J'achevais de déjeuner lorsque B., que j'avais rencontré à Berlin, vint me retrouver à ma table. Je l'attends, en écrivant ceci, pour prendre avec lui le café. Un jeune athlète aux bras nus était son compagnon de table, que j'avais beaucoup admiré. B. m'apprend que O. G. est ici. Je prévien le bureau de l'hôtel et prie de ne pas donner mon nom.

22 Août.

La complète franchise avec toi, comment eût-elle été possible, du moment qu'elle impliquait l'aveu de ce que je savais que tu considérais comme abominable, et moi pas ? du moment que tu tenais pour abominable une part de moi que je ne pouvais ni ne voulais aliéner ?

Admirable fuite des palmiers, dans la nuit, sur le quai de Calvi; admirable effusion de leurs palmes. Admirables façades des hautes maisons, derrière eux; balcons, terrasses, par-dessus l'étroite ruelle déjà obscure. Sur les quais, un peuple demi-nu circule, la haute société de quelques yachts de plaisance se mêlant aux pêcheurs du petit port; tout cela respire l'insouciance et la liesse. L'atmosphère invite aux voluptés sommaires, aux jeux, aux stupres, et reste parfaitement impropre à la méditation.

A Calvi, nourriture des plus médiocres. L'étonnant gérant de l'hôtel fait du zèle; d'un air convaincu, confidentiel et douloureux :

« On fait tout ce qu'on peut pour plaire au client; mais, ici, ce n'est pas facile. Quel pays ! Quel mal je me donne ! Ah ! si je vous disais, Monsieur, que certaines nuits je ne parviens pas à dormir, tant cette question d'approvisionnement me tourmente... Mais rien à faire avec les gens d'ici ! »

Avec cela, quelque peu bluffeur. Lorsqu'il sait qu'un plat est raté, il s'empresse, vient le servir lui-même avec délicatesse et force menus soins; puis, penché vers vous, murmure suavement à votre oreille :

— Et, vous savez : si cela vous plaît, n'hésitez pas

à en redemander. Un mot et je vous en rapporte... Oui, c'est un poisson très fin, qu'on a pêché tout spécialement pour l'hôtel.

Après quoi l'on n'ose plus lui dire que son poisson est immangeable. Du moins voit-il qu'on le laisse tout dans l'assiette. Mais son honneur est sauf.

J'achève ce matin les *Woodlanders*. Hardy n'a rien écrit de plus intelligent, de plus ému, de plus parfait. C'est une perle sans défaut, d'un orient incomparable et que je préfère même au *Major*, à *Tess*, au *Return of the Native*¹. Quant à *Jude*, il faudra que je le relise.

J'admire la conscience et la patience de Hardy, la riche étoffe de son lyrisme, son scrupuleux souci d'une parfaite motivation. Dans le récit de ces existences dont le hasard dispose, rien n'est laissé au hasard, et chacun de ses personnages porte en lui sa fatalité.

Ivre d'une journée au grand soleil, au grand air. L'auto de B. nous a menés dans la montagne; puis, quittant la voiture, nous avons, à l'aventure, suivi longtemps un chemin muletier très abrupt, sans autre récompense qu'une glorieuse fatigue.

Au retour, nous nous sommes baignés dans les roches.

Cette complaisance à laquelle l'amour nous invite, obtenant de nous non point le meilleur, mais ce qui peut le mieux plaire à l'autre; on ne l'élève point tant qu'il ne vous abaisse. Le travail de nivellement se fait forcément aux dépens du supérieur.

Quel chef-d'œuvre j'écirais sur ce sujet, si seulement j'avais trente ans, avec l'expérience de mes soixante ! Mais on n'a pas trop de toute sa vie pour, réveillé de cette duperie, comprendre que l'on a été joué. Et, naturellement, les plus nobles font les meilleures dupes².

25 Août.

Je me laisse entraîner par d'inconnus amis qui me proposent une excursion de trois jours à Bonifacio, en auto. Je les retrouverai ce soir à Ajaccio où me mène, par mer, l'*Ile de beauté*. Une brume d'argent s'étend sur la mer lisse, voilant la côte que nous longeons; l'horizon

1. Il me paraît, après relecture, que *The Major of Casterbridge* et *The Return of the Native* lui restent supérieurs (1937).

2. V. 4 Décembre 1938.

indistinct recule au gré de mon désir; de minute en minute un beuglement prolongé du navire s'assure de notre réalité.

26 Août.

Couché à Ajaccio. Partis pour Bonifacio vers 9 heures. Accablante chaleur. Malaise après le déjeuner; B. B. m'évente avec une serviette à la manière des soigneurs de rings. Bain dans la grotte de Bonifacio. La nuit, promenade le long de la rampe qui mène du port à la ville haute; obscurité. Le banc où sont assis trois jeunes pêcheurs du pays. Notre hôtel est assez loin de la ville, dans un repli de la petite vallée qui débouche sur le port. Insomnie; vers 3 heures du matin, passage silencieux des troupes arabes du fort. Nous les voyons repasser en chantant, peu avant notre départ.

27 Août.

Couché à Corte. La route entre Zonra et Ghisoni est très belle. J'aurais vingt ans de moins, je viendrais m'installer à Ospedale, Cozzano, ou à Ghisoni (?) dans la forêt de châtaigniers.

Bain à Porto-Vecchio.

28 Août.

Déjeuné à l'Île Rousse. Retour à Calvi. De ma vie je n'ai vu ciel plus pur, soleil plus splendide.

30 Août.

Je me laisse entraîner encore à une promenade à Saint-Florent, qui nous prend toute la journée, ma dernière en Corse.

Hier j'avais été prendre le thé chez Tristan Tzara, charmant; sa jeune femme plus charmante encore.

Courte nuit, car il faut s'embarquer dès avant 6 heures. Je reviens soulé de soleil, de plaisir, l'esprit tout volatilisé.

Nice. 31 Août.

Demain matin je prends l'auto-car pour Barcelonnette, puis Briançon.

Midi. 1^{er} Septembre.

Col d'Allos.

Je ne crois pas que ma joie ait été jamais plus profonde ou plus vive. L'air n'a jamais été plus suave, que je n'ai

jamais plus amoureusement respiré. Mon esprit subtilement actif, que n'obombre aucune inquiétude, sourit à la plus humble et plus aimable pensée, comme ma chair à l'azur, au soleil, et mon cœur à tout ce qui vit. Je ne me sentais pas plus jeune à vingt ans; et je sais mieux le prix de l'heure. J'étais plus tourmenté de désirs, d'impérieuses réclamations. Je dois aux excès de Calvi un grand calme. Mes regards sont désintéressés et le miroir de mon esprit est comparable à la surface d'un lac tranquille où tous les reflets d'alentour viennent voluptueusement, mais très purement, se poser.

Sans doute quelque catastrophe m'attend-elle à Paris, en rançon de tout ce bonheur.

Ma plus grande émotion de ce jour, et l'une dont je garderai très vif souvenir : au dernier tournant avant de passer le col d'Allos, tout à coup, un immense troupeau de moutons paissant l'herbe rase de ces hauteurs. Le soleil du soir envoyait ses derniers rayons sur ces - pentes, et le gazon vert-roux, le blanc-roux des moutons, rangés en frise, faisaient sous le ciel une puissante et parfaite harmonie. Il me semblait que, depuis longtemps, je n'avais rien vu de si beau.

À l'arrêt du car, presque sitôt après, passé le col, j'ai été causer avec le vieux berger. Ainsi que je le croyais, ces moutons (un millier, m'a-t-il dit, mais répartis en divers lieux de la montagne) viennent des environs d'Arles. Ce sont ceux qui passent par Manosque, et dont me parlait avec tant d'enthousiasme Giono. Ils mettent, à venir jusqu'ici, huit à douze jours. Tout cela semble laisser assez indifférents mes compagnons de route, à qui je souhaitais faire partager quelque peu mon émotion. Mais non; cherchant ensuite, à Barcelonnette, quelques cartes postales où retrouver ces admirables cimes gazonnées que nous venions de quitter, je ne trouvai que de secs enregistrements photographiques, aussi déplaisants que des constats. Et je pensais tristement : mais c'est là ce qu'ils voient; tel est pour eux l'aspect du monde; clair, net, précis, dépouillé, sans plus rien de ce poétique halo qui l'enchantait : un monde sans vibrations et qui n'éveille aucun écho dans leur cœur incapable d'ivresse.

La stupidité des propos de mes voisins, hier soir,

au cinéma de Nice ! Pourtant riches et « distingués ». Mais c'est pour ces gens-là qu'on tourne les films. D'eux dépend le succès. Ils sont le nombre. Ils sont l'humanité... Où Flaubert s'esclaffait, je ne ressens qu'une immense tristesse.

Cuverville. 28 Septembre.

Aucun désir de rien noter depuis près de trois semaines que je suis ici (coupé par un très court voyage à Paris). Lu avec ravissement *Evan Harrington*.

Étude acharnée, forcenée, au piano. Exclusivement, Bach et Chopin.

A peu près achevé mon *Œdipe*; mais je crains d'avoir perdu de vue le vrai sujet de ma pièce, dans tout le troisième acte, qui reste complètement à reprendre, à récrire.

Braffy. 13 Octobre.

Accompagnant Jean Schlumberger à Cambremer, en auto, nous passons devant la Roque que je n'avais pas revue depuis longtemps. Les nouveaux propriétaires, plus soucieux de faste que de poésie, ont complètement changé le caractère du jardin (maintenant « à la française »), des alentours, au point que mes souvenirs ont du mal à y habiter. J'éprouve à neuf, en revoyant ces lieux de mon enfance, combien je reste réfractaire à la mélancolie. Non que je sois incapable d'en éprouver, mais c'est un sentiment qui me gêne et m'encombre, dont je ne sais que faire et auquel tout mon être répugne à s'abandonner; il me rend flasque et je ne me plais que tendu.

20 Octobre.

De retour à Cuverville depuis quelques jours, j'en repartirai demain soir, ayant beaucoup amélioré, mais pas complètement achevé mon *Œdipe*. Longue et patiente étude du piano; fait d'indéniables progrès. J'ai souffert de n'avoir pas mis en train quelque importante lecture, mais qui m'eût peut-être trop distrait d'*Œdipe*. Les *Mémoires d'un Officier d'infanterie*, de Siegfried Sassoon que j'ai pris sur le conseil de Bennett, sont d'un ton exquis et me plairaient beaucoup si je pouvais plus parfaitement les comprendre; mais quantité de termes d'argot et d'expressions populaires m'échappent, que je cherche

en vain dans les dictionnaires. Je voudrais revenir ici avec *Clarissa Harlowe*.

Certainement je ne suis plus tourmenté par un impérieux désir d'écrire. Le sentiment que « le plus important reste à dire » ne m'habite plus comme autrefois, et je me persuade au contraire que je n'ai peut-être plus grand'chose à ajouter à ce qu'un lecteur perspicace peut entrevoir dans mes écrits.

Mais ce sont des raisons de paresse que j'invente après coup et qu'un peu de ferveur ferait fondre. A présent aussi je sens trop que l'on m'observe et il en va de l'écriture comme du piano : je joue mieux lorsque je ne me sais pas écouté. Et puis, pour le moment, je suis tout empêché par *Œdipe*.

Saint-Clair. 2 Novembre.

Auguste Bréal, à mon passage à Marseille, me parle d'extraordinaires lettres de Claudel à Ph. Berthelot, que celui-ci lui communique et dont il a pris copie. Lettres d'imprécations contre Goethe, que Bréal se propose de me lire à mon prochain passage. Philippe, lui, connaît fort mal Goethe; est prêt à le juger d'après Claudel (qui « ne peut se tromper ») dont il n'a du reste rien lu depuis fort longtemps, ce qui lui permet de continuer à voir en lui un esprit supérieur. Claudel a toujours traité Goethe avec un mépris facilement souverain. Ah ! combien ce mépris me met à l'aise ! Tant de volontaire (et instinctive) inintelligence, ce parti pris de nier ce que l'on ne peut annexer, encouragent extraordinairement ma résistance, et je leur sais plus de gré qu'ils ne peuvent croire (à Claudel, Massis, etc.) de leurs dénis.

Copeau vit trop seul, trop en dehors, pour pouvoir se rendre compte de ce qui serait susceptible de l'éclairer. Comme tous les mystiques, il ne regarde plus à ses pieds. Je viens de passer deux jours à Pernand, près de lui. Impossible de résister plus longtemps à son affectueux appel. Mais je m'étais promis de lui parler; et je l'ai fait, le second soir, sans trop d'ambages. « Entre nous, tout irait bien, si je n'étais que sceptique », lui avais-je écrit. « Je n'ai que trop longtemps cherché la conciliation, et à plier à autrui ma pensée. Je prends conscience de ce

qu'elle est, en sentant à quoi elle s'oppose. » Il voudrait me la voir exposer en un argument continu. Mais c'est prêter à la réfutation et je considère toute discussion comme inutile. On peut interminablement discuter. Cela ne sert à rien. Je m'y refuse. Je ne tiens pas à prouver que j'ai raison, ni qu'ils ont tort.

M. Copeau me semble du reste ne pas du tout avoir examiné les exigences de l'orthodoxie; c'est ce qui lui permet de se croire orthodoxe, et s'étonner et se désoler que son ami ne le soit point. Il y a dans son cas plus d'ignorance encore que d'aveuglement. Il se refuse à juger le catholicisme d'après ce qu'il considère comme ses plus mauvais produits, qui, voudrait-il, ne disqualifient qu'eux-mêmes. Ce qu'il n'a pas considéré, c'est combien « la foi » peut, et doit nécessairement, fausser l'intégrité de la pensée, qui dès lors prend facilement son parti du mensonge. Au demeurant rien de plus noble que les vertus par où il se rattache à l'Église.

Mais, dans la longue profession que je lui ai faite, j'ai conscience d'avoir dit bien des bêtises.

Je trouve un bon exemple d'indécision, d'incertitude grammaticale, chez Proust, dont je relis *la Prisonnière*. J'y cueille « ... tant j'avais peur *qu'un* de mes amis s'amourachât d'elle, *ne* l'attendît dehors, ou *que...* dans le couloir de l'antichambre, elle pût faire un signe. »

(p. 75.)

Saint-Clair. 7 Novembre.

Après plusieurs jours de furieux mistral, temps splendide. Lu entre Paris et Marseille *The Virgin and the Gipsy*, que m'avait envoyé Bennett; dernier livre de D. H. Lawrence, dont je n'avais encore rien lu. La découverte de Lawrence a été, me disait Ruyters, le grand événement de sa vie. Je crains qu'il n'entre beaucoup de dépit dans sa prédilection d'aujourd'hui pour la littérature anglaise contemporaine. Je pense, j'espère, que les autres livres de Lawrence sont meilleurs. Celui-ci m'a paru si creux, et d'une brutalité si sommaire, que son cynisme, que je serais prêt à aimer, en devient tout inoffensif. Peu de livres m'ont autant déplu.

9 Novembre.

Temps radieux. Je voudrais être parti. Ah ! je voudrais employer mieux ce qui me reste de temps à vivre.

Je crois bien avoir achevé *Œdipe* ; et je crois l'avoir bien achevé. C'est-à-dire que j'ai fait entrer à peu près tout ce que je m'étais proposé d'y mettre. Mais ce travail d'ajustage ne me plaît guère. Il me tarde de passer à autre chose, où je puisse me laisser aller.

14 Novembre.

Aucun plaisir de me retrouver à Tunis, sinon celui de montrer à Élisabeth un pays neuf pour elle. Pour moi je retourne ici comme dans une ornière, et m'en veux d'y retomber. J'ai du reste la cervelle encore engourdie par tout le mothersill absorbé hier ; grâce à quoi seulement, sans doute, j'ai pu éviter d'être malade. Traversée assez mauvaise ; suis resté presque tout le temps couché. Arrivée à Tunis sous la pluie. (A l'approche des côtes, couleur admirable de la mer, verte d'abord, puis peu à peu jaunissante, sous un ciel violet ; beauté des vagues, etc... Très Delacroix.)

Ce matin temps affreux. Aucun désir, que de lire^{re} et de travailler. Le courrier m'apporte les épreuves d'*Œdipe*.

Tunis. 15 Novembre.

Vu hier soir un film de René Clair : *Sous les Toits de Paris*. Sans doute un des meilleurs films français ; peut-être le meilleur.

Rentré à minuit ; crapette jusqu'à 1 heure ; que je suis furieux d'avoir perdue.

Levé de bonne heure pour prendre Fournier que ses fonctions de juré appellent au tribunal. Nous nous y rendons avec lui. Une petite salle d'où la solennité des grandes Cours d'Assises est exclue. Tout se passe comme en famille. Six jurés flanquent de gauche et de droite les trois juges. Comme l'accusé est un Italien, trois des jurés sont Italiens. L'affaire n'a pas grand intérêt en elle-même : une tentative de vol qui ressortirait à la simple correctionnelle, n'était l'apparente effraction qui l'accompagne. Mais il n'est nullement certain que l'accusé soit vraiment le coupable. Et je rééprouve à neuf l'atroce angoisse

qui m'étreignait à la Cour d'Assises de Rouen. L'implacable réquisitoire de l'accusateur public parlant au nom de la société, faisant appel aux instincts conservateurs des jurés, défense de la propriété... « où irions-nous, si ... », etc. — me rendrait anarchiste. L'avocat défenseur, extrêmement jeune et des plus sympathiques, plaidait pour la première fois. Il était parvenu à me convaincre de l'innocence de son client, de sorte que la condamnation à cinq ans de prison sans sursis m'a proprement bouleversé.

16 *Novembre.*

Toutes informations prises, le condamné est bien certainement le coupable (encore qu'il ne méritât pas une peine aussi forte). Le doute n'eût pas été possible, sans la crainte de compromettre une personnalité importante qui empêcha la pleine lumière de l'instruction.

Gabès. 21 *Novembre.*

L'oasis de Gabès, que je ne connaissais pas encore, me paraît une des plus belles que j'ai connues. L'abondance des eaux (tièdes)... Je ne me croyais plus capable de telle admiration. Si j'eusse rencontré Gabès à vingt ans, il me semble que j'en aurais pu tirer un plus riche parti que de Biskra. Les extraordinaires échancrures des rochers, en amont de l'oasis.

A quelques kilomètres de Sfax, un petit hibou, perché sur la pointe d'une feuille d'aloès, au bord de la route. Nous faisons machine arrière pour mieux le voir, mais il s'envole à notre approche. L'avant-veille, nous en avions déjà vu un, peu après Zaghouan, sur un fil télégraphique, et longtemps sommes restés à nous observer réciproquement. Il faisait des grâces et des moues, se tournant de côté pour nous regarder par-dessus son épaule.

Première nuit à Kairouan. (Le guide, dans le square, après une promenade de nuit à travers la ville arabe.) La seconde, à Sfax. De Sousse à Sfax, suivi la côte, ce que je n'avais jamais fait, Monastir et Malidia, merveilles.

Entre Sfax et Gabès, nous quittons la route directe pour gagner, au bord de la mer, la « Skéra », où nous déjeunons, à l'ombre d'un palmier (foie gras et confiture d'oranges). Extraordinaire paysage, plage déserte :

un âne, un palmier, la falaise d'argile; un ciel d'une tendresse ineffable. Rarement vu paysage plus émouvant.

19 Décembre.

Retour en France.

Les jugements que l'on porte sur les choses varient selon le temps qui nous reste à vivre — que l'on croit qu'il nous reste à vivre.

1931

2 Janvier.

EN panne à Saint-Clair; rhume pris au retour, durant la traversée, puis la course en auto, de Marseille ici. Je voudrais être à Cuverville...

Achévé de revoir (avec Élisabeth) la traduction de *Old Wives Tale*. Renvoyé à Roger Martin du Gard le second volume d'épreuves surchargées de corrections. Travail énorme que nous avons eu la constance de continuer à travers le voyage en Tunisie, à raison de deux heures environ chaque jour.

Entre temps lu l'*Imperial Palace* de Bennett, avec un intérêt très vif, et la *Vie d'Euripide* de Marie Delcourt.

A Saint-Clair relu *Honorine* et *Un Début dans la vie*.

X. me reproche tant d'heures données à l'étude du piano, perdues, dit-il, pour la production littéraire... Mais je ne suis pas bien convaincu que, même avec plus de temps, j'eusse pu produire davantage, ni surtout (car je ne suis pas parfaitement sincère en écrivant les trois lignes ci-dessus : bien souvent j'ai pleuré le nombre d'œuvres projetées, que j'aurais pu, dû, écrire) que mon œuvre eût beaucoup gagné à être plus abondante. Sans doute y eussé-je gagné une notoriété plus grande et ma pensée se fût-elle imposée davantage; mais il me paraît que, le plus souvent, on écrit trop; que la pensée de nombre d'auteurs gagnerait à être moins diluée, et qu'en s'exposant trop prolixement elle donne plus de prise au

temps, à la ruine. Le plus souvent les plus prolixes sont ceux qui ont le moins à dire.

La Rochefoucauld eût sans doute été bien malavisé, en délayant en romans ses *Maximes*. Que de fois me prend le désir d'écrire, puis m'arrête un : cela vaut-il la peine d'être dit ? J'aime à sentir chez un auteur la richesse intérieure et non exploitée, et qui ne fasse qu'affleurer dans les rares propos qu'il nous livre. Mais peut-être en viens-je à penser cela pour excuser à mes propres yeux une continence excessive que, certains jours, je sais aussi me reprocher âprement. Ce que je veux surtout éviter, c'est le remords, le regret, la tristesse ; je ne leur permettrai point d'assombrir la fin de ma vie.

4 Janvier.

A Em.. Oser lui dire :

« N'as-tu donc pas compris que je préfère mourir n'importe où plutôt qu'à Paris, et qu'à défaut de toi près de mon lit, à mes derniers moments, je préfère n'avoir personne. »

Chaque soir, avant de s'endormir, et souvent encore dans le cours de la journée, X. (c'est moi) se posait cette question :

— Suis-je vraiment prêt à mourir ?

Il prenait sur lui de répondre :

— Oui.

Paris. 12 Janvier.

La fuite du temps n'est sensible nulle part autant qu'à Paris ; la fuite vaine des heures ; la fuite des heures vaines. Il me semble que je n'ai rien fait ces derniers jours, qu'un secrétaire n'eût fait tout aussi bien. Rangé des livres, des lettres, réglé des factures, etc. . . Impatiemment je me suis débattu pour me dégager de l'avalanche, pour respirer. Et je n'ai point cessé de penser que tout ce temps j'aurais pu le donner à la méditation, au travail.

Je reçois enfin *la Revue de France* où je veux lire l'article de Bénilon ; écrit pour se faire bien voir de ses collègues et de ses chefs, trop manifestement, me semble-t-il, pour pouvoir beaucoup me nuire.

L'idée que j'aie pu, là-bas, chercher à me faire passer pour Gouverneur afin de recevoir les honneurs des noirs, me paraît plutôt bouffonne.

Dans les *Cahiers du Mois*, une nouvelle *Oraison funèbre pour André Gide*, qui me reconnaît bien quelque talent, mais épuisé, c'est-à-dire : ayant cessé de nuire. Et, sitôt après, je lis une assez longue étude d'une Chinoise sur *l'Attitude d'André Gide* ; comme elle est faite à coups de citations (mais bien choisies), elle me paraît excellente, et parce qu'elle accepte de me prendre simplement pour ce que je suis.

15 Janvier.

Conférence de Copeau au Vieux-Colombier (la seconde, mais j'étais trop grippé pour pouvoir assister à la première).

Que de réflexions ce discours de Copeau fait naître ! Et d'abord, dans sa crise de modestie (fort applaudie, de sorte qu'il n'a jamais tant de succès que lorsqu'il déclare qu'il ne tient pas au succès), il ne veut plus considérer qu'il a profondément inscrit son nom dans l'histoire du théâtre et que la scène française n'est plus la même depuis ses efforts glorieux. Mais certains autour de moi s'affectèrent de le voir peindre comme un abandonnement général, une solitude à laquelle il avait volontairement, patiemment et passionnément travaillé. « Ne parlez pas au timonier », disait-il. Il avait su provoquer, plus qu'aucun que j'aie pu connaître, les dévouements les plus fervents ; nul ne fut plus entouré, plus secondé, plus aimé que lui. La vraie défection, celle dont il eut le plus à souffrir (mais de celle-ci, il lui était malaisé de parler), ce fut celle des auteurs. Il pouvait espérer, et j'espérais avec lui, qu'il ne manquait que l'instrument (qu'il apportait) pour que se produisît une renaissance dramatique ; des œuvres nouvelles, fortes et jeunes, appelées par le besoin qu'il en avait, allaient nécessairement affluer... Je le croyais aussi. Il n'en fut rien. Et son immense effort resta sans relation directe avec l'époque. C'est contre elle qu'il luttait, comme doit faire tout bon artiste. Mais l'art dramatique a ceci d'affreux qu'il doit faire appel au public, compter avec lui et sur lui. C'est bien là ce qui fait que je m'en suis détourné, me persuadant de plus en plus que la vérité n'est pas du côté du plus grand nombre. Copeau, tout en s'en défendant, travaillait pour une élite. Il voulait mener à la perfection, au style, à la pureté, un art essentiellement impur et qui

se passe de tout cela. Il m'épouvante lorsqu'il déclare qu'il n'a jamais été plus près d'atteindre son but que dans le *No japonais* qu'il montait, qu'un accident l'empêcha de présenter au public, dont j'ai vu les répétitions dernières... Une pièce sans aucune relation avec nos traditions, nos coutumes, nos croyances; où, facticement, il obtenait sans trop de peine une « stylisation » arbitraire d'une exactitude incontrôlable, totalement artificielle, faite de lenteurs, d'arrêts, de je ne sais quoi de guindé vers le surnaturel dans le ton des voix, dans les gestes et dans l'expression des acteurs.

Il m'épouvante plus encore lorsque, en manière de conclusion à sa conférence, il déclara, en substance, qu'il avait maintenant cinquante ans, se sentait « dans la force de l'âge », d'attaque malgré tant de déboires, prêt à combattre de nouveau. Je voudrais tant que, cessant de lutter contre la Chimère, désormais retiré en lui-même, il s'occupât seulement de mener à bien cette œuvre littéraire dont il me parlait à Pernand, et qui, elle du moins, survivra. Mais lui non plus ne veut pas s'avouer combien ses nouvelles convictions religieuses le gênent pour la produire, cette œuvre qui se refuse à aller dans le sens de ses prières; de même qu'il se refusait d'avouer, de s'avouer, qu'entre le catholicisme et l'art dramatique il ne pouvait y avoir alliance, sinon au détriment de l'un et de l'autre, et seulement par un gauchissant compromis.

C'est bien parce que l'idéal artistique de Copeau est chimérique que sa figure est pathétique. J'ai toujours pensé qu'il y avait du *Brand* dans son cas. Lui aussi s'est laissé séduire par un mirage de sainteté, lequel ne séduit que les plus nobles; mais je ne sais si le catholique ne devrait point voir là un des plus perfides pièges du démon, car, cette forme de sainteté, c'est aux dépens d'autrui qu'on y parvient et il se cache là-dessous beaucoup d'orgueil.

18 Janvier.

Je pars pour Cuverville.

A la N. R. F., je rencontre Malraux qui me parle de mon *Œdipe*.

« Oui, me dit-il en riant, *Œdipe* échappe au Sphinx; mais c'est pour se laisser bouffer enfin par sa fille... Vous

devriez écrire un *Œdipe à Colone*, où Œdipe, avant de mourir, repousserait même Antigone. »

Et j'imagine, en manière d'épilogue, un dialogue entre Œdipe et Thésée. Je songe à une vie de Thésée (oh ! j'y songe depuis longtemps) où se placerait (ce que j'invente seulement aujourd'hui, dans le train qui m'emmène à Cuverville) une rencontre décisive des deux héros, se mesurant l'un à l'autre et éclairant, l'une à la faveur de l'autre, leurs deux vies.

Je lis avec l'attention la plus soutenue les réflexions de Grasset qui font suite au livre de Sieburg sur la France. Je n'aime point que Grasset écrive : « Il n'est pas un Français qui ne... » car précisément sur ces questions très graves, le Français que je suis ne pense pas du tout comme lui. Je ne crois pas à cette « constance » de l'Homme sur laquelle il argumente et base tout son plaidoyer. La phrase où il affirme qu'« un certain degré de connaissance de l'homme, et de son bien, ne peut être dépassé, et que *ce degré fut atteint, dès les premiers temps où l'homme se mit à penser* » est absurde. Absurde cette idée d'un homme qui, un beau jour, « se met à penser » (ah ! quel beau jour !), etc... du reste d'une absurdité bien française (je le reconnais, hélas !) et catholique. Et dès que l'homme est *devenu*, qu'il n'a pas toujours été ce qu'il est, comment ne pas admettre qu'il ne le demeurera pas toujours, qu'il continue de devenir. De quel droit m'affirmez-vous qu'il ne peut espérer progresser, et que son premier mot doit être aussi bien son dernier ?

21 Janvier.

Cette foi qui paraît d'autant plus robuste qu'elle se fait un peu niaise, et comme qui dirait : bon enfant.

Ainsi Noé, dans la pièce d'Obey, parlant de Dieu, dira : « Il pourrait finir par se fâcher. Ça n'est pas un saint, après tout, cet homme-là ! » Il y a des exemples de cela dans Péguy, mais émouvants car on sent alors des larmes dans sa voix.

22 Janvier.

Trop de projets. Ne sachant auquel donner le pas, je tergiverse et le temps fuit. *Œdipe* achevé, j'ai devant

moi ces *Notes sur Chopin*, ma *Geneviève*, l'histoire de Pautier (Mulot) à la Roque, dont je voudrais faire un nouveau chapitre de *Si le Grain ne meurt...*, qui pourrait, qui devrait être important; enfin et surtout des *Nouvelles Nouvelles*... Et, dans le doute, je retourne à l'étude du piano, comme vers un opium, où se calme la turbulence de ma pensée et s'apaise mon inquiet vouloir. J'y ai passé, chacun de ces jours derniers, quatre à cinq heures. (*Concertos* de Mozart, *Orgelchoralvorspiele* de Bach-Busoni, et *Goyescas* de Granados.)

Je lis concurremment le *Dieu est-il Français ?* de Sieburg, qui m'invite à des réflexions infinies, et le *Frankreich* de Curtius que je me réjouis de si bien comprendre.

24 Janvier.

Achévé le livre de Curtius. La part personnelle est moins importante qu'on ne souhaiterait. Si excellents que soient ses exposés historiques, je reste trop souvent sur ma soif qui se trouve mieux étanchée dans le livre de Sieburg. C'est sûrement par modestie que Curtius s'efface. Mais déjà ces tableaux rétrospectifs si bien éclairés donnent beaucoup à réfléchir. Je voudrais pourtant savoir quelle est, dans le cerveau d'un Français, la part héritée et si ces particularités, que dénonce si bien Curtius, ne sont pas dues surtout à son éducation, au conseil des maîtres, à l'exemple des voisins, etc., bref, s'il ne serait pas tout différent, élevé dans un autre pays et ne sachant pas lui-même qu'il est Français.

Remarquable discours de Valéry. D'une gravité, d'une ampleur, d'une solennité admirables, sans emphase aucune, d'une langue des plus particulières, mais noble et belle au point d'en être comme dépersonnalisée. S'élève loin au-dessus de tout ce qu'on écrit aujourd'hui.

25 Janvier.

Achévé le livre de Sieburg.

Lorsque les graves défauts que nous reproche Sieburg seraient réels (et il s'en faut de peu qu'ils ne le soient; mais ce peu suffit à me permettre tout espoir), l'alternative à laquelle il prétend nous acculer n'en reste pas moins inadmissible et rien dans son livre ne me prouve que l'équilibre européen ne puisse être rétabli sans que la France *démisionne*. Elle se doit de prouver qu'elle est

capable d'évoluer sans pour cela renier son passé. Un renouveau qui s'achèterait à ce prix serait l'équivalent d'une faillite. C'est ce passé même qui doit enfanter son avenir. Mais sa force de cramponnement est effroyable. Elle fait songer au mot de Valéry : « Combien de gens meurent dans les accidents, pour ne pas lâcher leur parapluie ! »

La France n'a pas plus à se mettre au pas des autres, qu'à imposer son pas aux autres nations; mais à changer son pas d'elle-même et se persuader de la vérité de la parole de l'Évangile : « On ne peut mettre le vin neuf dans les vieux vaisseaux. » Ce vin neuf peut être du vin de France, quand il ne devrait pas être reconnu d'abord pour français. Notre pays ménage à Sieburg (et à soi-même) bien des surprises; il est riche de ressources insoupçonnées. Pour inerte que paraisse parfois sa pâte, il suffit de bien peu de levain pour la faire lever.

C'est trop de trois images pour la même pensée. Tant pis. Poursuivons cette dernière : la pâte n'aime pas le levain. Le levain est pour elle de l'*Étranger*. Il a souvent fallu ce levain-là (en littérature s'entend) pour provoquer des manifestations admirables, levain italien pour Ronsard, espagnol pour Corneille, anglais pour le romantisme, allemand aussi; les œuvres ainsi provoquées n'en sont pour cela pas moins françaises, et la querelle qu'on me fait aujourd'hui d'écouter la voix des Russes est mal fondée. Aucune littérature n'a peut-être, plus que la française — malgré le reproche, si justifié souvent, que l'on nous fait de ne point tenir compte de l'étranger — su s'en féconder tout en gardant sa marque propre et ses particularités. L'on pourrait même dire que, étant donné les qualités du Français (de clarté, de mise au point, de mesure, de parachèvement), nul autre peuple n'aurait plus besoin que lui de l'étranger; et que sans un apport de l'extérieur il risquerait d'amenuiser mortellement sa substance, s'il n'avait, d'autre part, également des qualités d'inventeur — qu'il ne parvient le plus souvent à mettre en valeur que beaucoup plus tard, en retard sur d'autres pays.

Grasset, dans sa réponse à Sieburg, a sans doute raison de dire que l'Allemagne en est à un stade de vie depuis longtemps dépassé par la France. Mais il a tort de croire que c'est une supériorité d'être vieux. L'Allemagne

a sur nous précisément l'avantage, inconnu chez nous, de la jeunesse.

La France, depuis peu de temps, commence à prendre en considération la jeunesse. Premier indice d'un rajeunissement.

Je méprise de tout mon cœur cette sorte de sagesse à laquelle on ne parvient que par refroidissement ou lassitude.

Ma mémoire n'est pas moins bonne et il me semble que c'est depuis peu de temps que *je sais apprendre*.

Et je n'ai jamais souffert davantage de mon insuffisante instruction.

Cuverville. 26 Janvier.

Pas de plus assoupissante atmosphère que celle de ce pays. Je me doute qu'elle contribua beaucoup à la lenteur et difficulté de travail de Flaubert. Où il croyait lutter contre les mots, c'était contre le ciel; et peut-être dans un autre climat, la sécheresse de l'air exaltant sa verve, eût-il été moins exigeant, ou eût-il obtenu le même résultat sans tant d'efforts.

Je crois avoir écrit déjà cela quelque part. Si dans les pages de ce journal on trouve parfois des redites, je n'en ai cure. Je préfère répéter que laisser perdre. Il est toujours facile, par la suite, de supprimer le double emploi.

27 Janvier.

Certains jours j'aurais du mal à maintenir en moi l'idée du bonheur; ou je ne le pourrais que d'une manière factice; et même cette résolution d'être heureux me paraît alors presque impie. Trop peu de gens peuvent, aujourd'hui, atteindre au bonheur. Je me souviens de l'assombrissement de M^{me} Mayrisch, au retour de son voyage en Perse, après avoir traversé, disait-elle, de si vastes contrées où le bonheur était inconnu, impossible...

Été voir la pauvre M^{me} D. à Cuverville. Elle souffre un peu moins de ses varices; mais, il y a quelques jours encore, ses douleurs étaient intolérables. Il a fallu qu'elles fussent bien vives pour la décider à envoyer quérir le médecin. Ses plaies avaient si vilain aspect qu'elle a pris peur : « C'est la gangrène ! » Je lui dis qu'elle devrait

garder sa jambe étendue sur une chaise, puisque les soins à donner aux deux nourrissons qui lui sont confiés par l'Assistance, l'empêchent de garder le lit; mais elle objecte que ses pieds se glacent sitôt qu'elle les enlève de dessus sa chaufferette. Tout cela sans plaintes, avec acceptation... Quelle résignation dans sa détresse ! Il ne lui vient même pas à l'idée que, tout comme un autre, elle aurait le droit d'être heureuse. La misère est son lot. Elle y est installée, s'y sent chez elle.

Nous parlons du petit François en apprentissage chez un mécanicien de Montivilliers. Mais il ne lui rapporte pas le peu qu'il ferait s'il était goudailler de ferme; et que de dépenses pour ses chaussures, et son costume ! « Il ne pourra pas rester, me dit-elle. C'est ce que je lui répétais : Tu me coûtes trop cher, mon petit. » Et d'ajouter : « Il comprend bien ! »

Les frères aussi n'admettent guère que le petit choisisse un métier qui ne lui rapporte pas tout de suite, dût-il être mieux payé plus tard. Et cette exigence immédiate va sans doute décider de sa vie, malgré le désir que cet enfant avait d'apprendre, qu'il était venu nous confier l'été dernier, en appelant à nous, dans l'espoir que nous pourrions l'aider. Il voulait être instituteur. Et, dès qu'elle l'apprit, grand *tolle* de toute sa famille. Il s'est alors rabattu sur le métier de mécanicien. Mais même ce peu semble aujourd'hui trop haut pour lui.

30 Janvier.

Reçu enfin le numéro de *Latinité*, annoncé depuis si longtemps et contenant une « impartiale » enquête sur mon « influence » en Europe. Il est encore de nombreux critiques qui s'imaginent que, de tout temps, je me suis beaucoup occupé et préoccupé de mon influence et que j'écrivais dans le but d'incliner et me soumettre l'esprit de mes lecteurs. J'espérais avoir donné les preuves du contraire, mon unique désir ayant été jusqu'à ces derniers temps d'écrire des œuvres d'art, non précisément impersonnelles, mais comme émancipées de moi-même et qui, si elles avaient une action sur le lecteur, ne pouvaient que l'aider à y voir clair, à s'interroger lui-même et le forcer à penser, fût-ce contre moi, à me quitter.

Mais il est certain que, depuis peu, ma position n'est

plus la même. C'est aussi que j'y vois plus clair en moi-même, et veux beaucoup plus précisément et fortement ce qui me paraît beaucoup plus nettement le préférable. De toute manière, et quoi qu'il en soit, ce que l'on me reproche le plus âprement, c'est d'avoir travaillé à l'émancipation de l'esprit. Ceci paraît impardonnable au parti qui n'aspire au contraire qu'à la plus complète soumission à l'autorité, la règle, la tradition, etc.. Ce parti, très puissant, use toujours des mêmes armes, et qu'il a toujours sous la main. La meilleure raison qu'il trouve pour prouver que l'homme ne *doit* pas changer, c'est qu'il ne *peut* pas changer. Car dès que l'on entrevoit la possibilité d'un progrès, comment ne point souhaiter l'obtenir ? C'est cette entrevue d'un progrès possible qui a si profondément labouré mes pensées, et modifié mon allure.

Ce que je remarque surtout, dans les réponses hostiles, c'est que leurs auteurs ne me jugent point d'après mes livres (qu'ils avouent ne pas connaître), mais d'après la réputation que l'on m'a faite et dont peu leur chaut de contrôler l'exactitude. Même ceux de leur bord découvriront peu à peu que je ne suis point tout à fait pareil à celui qu'ils me croyaient d'abord. Du reste rien ne m'a, mieux que ces protestations, donné l'assurance de ma réalité, de ma valeur; ou même, et plus exactement : c'est à leur clarté seulement que j'ai commencé de m'en rendre compte. Je me considérais d'abord comme un simple artiste et ne me préoccupais guère, à la manière de Flaubert, que de la bonne qualité de mon travail. Sa signification profonde, à proprement parler, m'échappait. Mais n'est-il pas naturel que cette signification de l'œuvre, pour tout artiste anxieusement soucieux de son métier et *sincère*, échappe d'abord à son auteur ? Car sa personnalité, malgré qu'il en ait, transparaît dans son œuvre, et ce qui prend signification, ce n'est plus tant l'œuvre, que lui-même.

31 *Janvier.*

Certains auraient encore le cœur suffisamment tendre, mais qui manquent d'imagination au point de ne pouvoir se représenter, fût-ce faiblement, les souffrances de ceux qui ne sont pas tout près d'eux. Ce qui est lointain ne leur paraît plus réel et ils lisent les descriptions de

l'emprisonnement et des sévices que subissent les professeurs « suspects » ou « mal pensants » en Pologne, etc., etc., du même oeil que les récits d'horreurs des temps passés. Cela ne les *touche* pas. Un habile romancier saurait mieux les émouvoir. Il y a dans cette sympathie pour des infortunes imaginaires quelque complaisance flatteuse; la connaissance des douleurs réelles ne fait que gêner. On pense : Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? et, dans la certitude de son impuissance à secourir, chacun trouve une permission de repos.

Quant à se sentir, par leurs opinions mêmes, quelque peu solidaires des oppresseurs et des bourreaux, cela ne leur vient point à l'esprit. Évidemment ils sentent et se disent que, s'ils vivaient dans les pays où ces abominations se produisent, ils seraient, eux, du bon côté. Et n'est-ce pas parce que je me dis que je serais *de l'autre*, que ces récits m'émouvant à ce point ? Se sentir du côté de ceux que l'on opprime, *cela fait partie de mon optimisme*, et je sais que, supportant avec eux leurs souffrances, mon optimisme n'en serait pas abattu. Il n'est pas à la merci des contraintes. L'optimisme profond est toujours du côté des martyrisés.

Ce n'est pas du tout que je me sente plus « humain » aujourd'hui que du temps où l'on ne pouvait trouver trace de ces préoccupations dans mon œuvre. Simple-ment j'avais souci de leur en interdire l'accès, estimant qu'elles n'ont rien à voir avec l'art. Je n'en suis plus si convaincu, ni que rien puisse et doive demeurer étranger à l'art; celui-ci risque de devenir, il devient forcément, artifice si ce qui tient le plus au cœur de l'artiste en est banni.

1^{er} Février.

Confier à ce carnet mes pensées, au jour le jour. Le peu d'extravagance qu'elles peuvent parfois présenter (je songe en particulier à ce que j'écrivais hier) paraît plus excusable ici qu'il ne le serait dans un livre — lequel je ne suis, du reste, nullement certain de pouvoir écrire. Et peut-être ce carnet aidera-t-il à empêcher la mésinterprétation de mes œuvres que, si souvent, je vois mal comprises, même sans intention hostile. Et je me vois aussi trop souvent empêché par la trop grande

affluence de pensées trop ramifiées et qui s'enchevêtrent, lorsque je suis resté trop longtemps sans écrire. De sorte que mon silence vient alors non de l'absence de choses à dire, mais de leur tumultueuse abondance.

J'ai toujours cru qu'il était malséant d'expliquer ses livres (encore qu'une préface eût parfois évité nombre de malentendus). Ils sont bien mal écrits si, pour les mieux comprendre, il ne suffit pas de les mieux lire. Et je continue d'espérer qu'on leur accordera plus tard l'attention qu'on leur refuse ou marchande aujourd'hui.

2 Février.

Écrit ce matin sans trop de difficulté cette lettre, dont je prends copie, car sa formule pourra me resservir

« Chère Mademoiselle,

» Non, ne vous excusez pas du temps que vous m'avez pris en me donnant à lire votre charmante lettre. Mais n'espérez point que je puisse en trouver pour lire vos manuscrits avec l'attention que je ne doute pas qu'ils méritent. Je le prendrais, ce temps, néanmoins et bien volontiers, si je pensais que mes conseils à leur sujet pussent vous être de quelque profit; mais j'ai cessé depuis longtemps de croire à la vertu des conseils autres que ceux que l'on peut se donner soi-même.

» Celui-ci pourtant, que vous saurez faire jaillir de la phrase de M^{me} de Sévigné que je cite volontiers aux trop nombreux jeunes gens, et surtout jeunes filles, qui me demandent mon avis :

Quand je n'écoute que moi, je fais des merveilles.

» Veuillez croire, etc. . . »

Beaucoup travaillé le *Fandango de Caudil* de Granados, ces jours derniers (depuis mon retour ici), que j'ai le plus grand mal à me mettre complètement dans la tête, en raison de ses redites et demi-redites incessantes — et que je suis encore loin de pouvoir jouer de manière qui me satisfasse.

J'avance dans *Clarissa*. J'en suis à la page 220 du deuxième volume; mais il y en a cinq, de cinq cents pages chacun. Rarement lu un livre avec autant d'application.

3 Février.

Longue et très intéressante lettre de Roger au sujet

de mon *Œdipe*. (Lui ai répondu longuement, le jour même.) Il se plaint du peu d'ampleur et de développement de mon drame. Mais ma volontaire exclusion de toute image, de toute amplification oratoire ne devait-elle pas nécessairement aboutir à ce rétrécissement ? Je ne sais si je dois le regretter.

Je relis sa *Confidence Africaine* avec la satisfaction la plus vive. Aucune défaillance, aucun trou. Évidemment celui qui parvient à une telle perfection de métier a tous droits de critiquer et conseiller autrui; ce qu'il exige et obtient de lui, il est tout naturel qu'il le demande aussi des autres, et surtout lorsque ces autres sont ses amis.

5 Février.

Relu hier à haute voix mon *Œdipe* devant Agnès Copeau et Em. qui m'en priaient.

J'en viens à regretter la lettre que j'écrivais à Roger avant-hier, en reconnaissance de ses critiques. Par grande crainte de complaisance envers moi-même, j'accueille très volontiers les critiques; mais, décidément, celles de Roger ne m'apparaissent pas bien fondées. Tel qu'il est, je crois que mon drame est ce qu'il devait être et ce que je voulais qu'il soit (qu'il *soit*, non qu'il *fût*). Il répond à mon exigence; me satisfait. Une fin plus ample l'eût déséquilibré. C'est volontairement que j'en ai supprimé toutes les résonances amplificatrices, qu'il me suffit d'éveiller dans l'esprit du lecteur¹.

Et je reçois un billet de Roger, bien attristant puisqu'il m'annonce une attaque de phlébite (que trop prévue !) mais qui commence ainsi : « Pardonnez-moi ma méchante lettre sur *Œdipe*. Le destin vous a déjà cruellement vengé. » De sorte que je suis malgré tout heureux de lui avoir d'abord exprimé ma très vive reconnaissance pour la franchise de ses critiques.

« Avec du talent on fait ce qu'on veut; quand on a

1. Je crois pourtant que j'aurais pu, dans le III^e acte, me laisser aller davantage. Sans doute ma raison intervient-elle trop. Rien qui n'y soit voulu, motivé, nécessaire. Ce que j'appelais jadis « la part de Dieu », réduite à rien, par inconfiance, incroyance en l'inspiration, qui me fait ne plus oser écrire que la tête froide. Il faudrait accepter d'écrire sans plus trop savoir ce que l'on dit, ni surtout ce que l'on va dire.

du génie, on fait ce qu'on peut. » Je ne sais plus de qui, ce mot admirable (Ingres ?).

La belle-mère de Davidson (qui fait mon buste, et chez qui je déjeune aujourd'hui), exquise vieille dame de 84 ans, comme je lui demande, sur le point d'allumer une cigarette après le repas, si la fumée ne l'incommode pas — nous raconte que pareille question lui fut posée, avant 70, par Bismarck, dans un wagon, entre Paris et Saint-Germain, où elle se trouvait seule avec lui. A quoi elle répondit aussitôt.

« Monsieur, je n'en sais rien. Personne encore n'a jamais fumé devant moi. »

Bismarck aurait aussitôt fait arrêter le train pour changer de compartiment.

Conversation intéressante, hier soir, chez P., avec Fernandez, Madrazzo, deux jeunes gens dont je ne sais le nom, et Ceillier avec qui j'avais dîné et que j'avais amené vers dix heures; intention de ne rester qu'une heure, mais la soirée s'est prolongée jusqu'à plus d'une heure du matin. Je me sens heureusement bien plus à mon aise avec Fernandez; son intelligence est si vive, si prompte que, quoi que ce soit qu'on lui dise, il l'avait toujours pensé avant vous. D'être trop vite et trop complètement compris n'excite pas autant à parler que l'on pourrait croire.

Parcouru le nouveau livre de Douglas. Revenant sur les déclarations de son premier livre (*Oscar Wilde et moi*), il reconnaît à présent que son témoignage était faux; mais ce livre on l'avait plus ou moins forcé de l'écrire, dit-il, et, du reste, les parties mensongères, il ne les a pas écrites lui-même mais seulement signées, de sorte qu'elles ont paru sous son nom sans qu'il en soit précisément l'auteur. Dans ce livre-ci, plus de feintes; ce qu'il va dire, dit-il, c'est la Vérité; ce qu'il appelle: « la Vérité vraie ». Je l'aimais presque mieux quand il disait *l'autre* !

Marseille. 23 Février.

J'emmène B. au café, désireux de l'écouter et de lui parler seul à seul. Les siens sont au courant de tout; mais n'empêche... Et peut-être, loin de sa femme et de

ses enfants, le peu de morale que je pourrai lui faire, aura-t-il plus de chance d'être accepté. (Quelle curieuse locution : « *faire de la morale* à quelqu'un » !) Mais précisément je voulais surtout éviter le ton moralisateur; et même je protestai lorsqu'il me remercia de mes « bons conseils ».

— Non, Monsieur B., non, ne parlez pas de conseils; j'ai douze ans de plus que vous, mais je ne me permets pas de vous donner des conseils. Simplement, je cause avec vous comme un ami, puisque vous le permettez. Quelquefois, de causer comme ça, à cœur ouvert, ça soulage; ça vous aide à y voir clair. (J'avais souci de parler très net, très clair; de ne rien dire qu'il ne pût parfaitement comprendre. Nous étions assis l'un à côté de l'autre, lui à ma droite, sur une banquette devant deux portos.)

Le visage de B., assez beau, de traits réguliers — et qui même, la première fois que je l'avais vu, il y a deux ans, m'avait paru empreint d'une certaine noblesse latine, — est maintenant rougi, bouffi par l'insomnie, tout travaillé par la passion.

Il m'écoute patiemment, soucieux de me marquer sa déférence, et, quand il parle, c'est avec un certain souci d'élégance (il dit : *je suis été* ; « j'ai été » lui paraissant moins distingué, sans doute à cause de l'hiatus), mais sans prétention. Je lui peins l'amour des siens, le bonheur qu'il compromet à jamais, pour une satisfaction forcément passagère. Mais ce bonheur est déjà perdu, me dit-il, et, quitterait-il cette femme, il ne pourrait retrouver la paix auprès des siens. Il n'apporte plus à son foyer que du souci, de l'irritation, de la discorde.

« J'en ai fait l'épreuve : durant les quinze jours que j'ai passés loin de cette femme, je n'ai pas cessé de penser à elle. Elle me tient. » Et naïvement, cyniquement, il met en balance les deux foyers : le sien, où l'attend avec chagrin une femme infirme et vieillie; l'autre, où il trouve joie, jeunesse, caresses, tendresses et tout ce qui s'ensuit. Mais ce qui le tient surtout c'est la jalousie. Cette autre femme ne lui est pas fidèle; il le sait, il a déjà dû « pardonner »; il a exigé d'elle des aveux, des repentirs, des promesses. Il veut en avoir le cœur net. Il retournera la voir jeudi.

— Et vous lui pardonnerez de nouveau, dis-je.

Alors il s'écrie :

— Non, non; après les promesses qu'elle m'a faites (il dit : qu'elle m'a fait), je ne pardonnerai plus : je tuerai.

— Voyons, Monsieur B., vous n'allez tout de même pas faire de bêtises...

— Ça dépend; je ne réponds de rien. Je sais que je n'ai plus la tête à moi. Quand je me retrouve près d'elle, je me sens capable de tout.

— N'y allez pas.

— Je ne peux pas ne pas y aller.

— Elle vous attend ?

— Elle ne m'attend pas. Je veux la suprendre. Jeudi prochain je serai libre. Je rentrerai à la maison; juste le temps de me changer...

— Mme B. voudra vous retenir.

— Rien ne me retiendra. J'irai. Et, si je la trouve avec l'autre...

— C'est vous qui lui demanderez pardon de l'avoir surprise.

— Non; non; je le lui ai dit : je la tuerai.

Cet entretien a duré plus d'une heure; mais avec quantité de redites, et surtout celle-ci :

« Je reviendrais à présent près des miens, ça ne serait plus la même chose. Ma femme me pardonnerait; elle le dit. Mais, entre nous, maintenant, il y a un fossé. Et, l'autre, je ne pourrais pas l'oublier. »

J'ai dû vite me convaincre que toutes les paroles de raison ou d'affection que je pourrais dire, n'étaient d'aucun poids, d'aucune importance pour un homme ainsi possédé.

1^{er} Mars.

Je commence le quatrième volume de *Clarissa*.

8 Mars.

A Vence, après huit jours exquis à Roquebrune; mais à peu près incapable de travail, et obsédé par le sentiment du peu de temps qui me reste à vivre et de tout ce que je voudrais écrire encore...

Il me faut bien m'avouer que Vence ne répond point du tout à mon attente et que je me souhaite éperdument ailleurs. De quel peu de profit sont tous ces raccrochements au passé...

Un arbre qui voudrait retenir ses feuilles mortes.

Cinquième volume de *Clarissa*.

Avant de quitter Paris, j'avais été rue de Villejust. Revu Valéry; pour la première fois, depuis des mois et des années, *non fatigué*, non excédé, en pleine possession de lui, *réalisé* si je puis dire, et remplissant jusqu'aux bords son personnage. Même il n'a dit, au cours d'une conversation assez longue, qu'une seule fois son « Et puis je m'en fous » habituel (à propos de son article sur le suffrage des femmes, qui venait de paraître dans la *Revue de Paris* — article des plus remarquables, dont je ne pus prendre connaissance qu'à Roquebrune).

Je ne puis me retenir de regretter, oh ! tout égoïstement, que Valéry n'ait jamais fait effort pour mieux me comprendre; et que la représentation qu'il se fait de moi reste si sensiblement la même; celle même que pouvait se faire Pierre Louÿs au temps de nos pires désaccords. Je représentais pour lui, pour eux, le protestant, le moraliste, le puritain, le sacrificateur de la forme à l'idée, l'anti-artiste, l'ennemi. Je ne sais trop comment, malgré cela, a pu se maintenir, dans le cœur plutôt que dans l'esprit de Valéry, une amitié pour moi si véritable et dont il m'a donné autant d'occasions de ne pas douter, que de ne pas douter non plus de son incompréhension.

Mais de cela je n'ai pu que souffrir, sans jamais tenir à grief le fait que l'habile construction de son esprit dût exclure tout ce dont je faisais ma raison d'être et ma vie. Pourtant un examen plus pénétrant lui eût, me semble-t-il, vite appris que nos divergences sont, après tout, moins *essentielles* qu'il ne peut croire, qu'il ne s'obstine à croire; de sorte que, par des chemins tout différents il est vrai, je le rejoins sans cesse et adhère à presque tout ce qu'il écrit, et pour quoi je n'éprouve le plus souvent qu'une admiration sans limites.

Vence. 15 Mars.

Je me souviens du désespoir et de la rage de Flaubert à la suite de je ne sais plus quelle requête qu'il s'était laissé persuader d'adresser... à Grévy je crois. Il lui semblait que, par ce geste inconséquent, toute la parfaite honnêteté de sa carrière fût compromise. Quelles désastreuses

conséquences la moindre inconscience peut entraîner. De même je ne puis me pardonner cette unique interview avec Lang, à laquelle j'eus l'imprudente faiblesse de me prêter il y a deux ans. A présent Grasset, pour lancer le dernier livre de Duvernois, en ressort quelques phrases, auxquelles il fait une publicité éhontée. Impossible de protester contre cet abus. Je n'ai que des ennemis dans « la presse », et les journalistes trouveraient le moyen de tourner cette protestation en désaveu de paroles que je ne puis nier d'avoir dites.

Duvernois m'écrit à présent qu'il veut envoyer à *Candida* un article où il exprimera toute la reconnaissance qu'il me doit. A mon tour de devoir être « reconnaissant ». Cette insistance ne peut que me compromettre plus encore. Elle crée entre nous des liens d'une camaraderie contre laquelle je me suis défendu toute ma vie. Tant cette affaire fait de bruit, on retiendra bien plus l'infraction à la résistance que la résistance elle-même. Et je me trouve ainsi, malgré que j'en aie, avoir plus fait pour Duvernois que pour aucun de mes amis, que pour aucun de ceux dont j'aime, et estime, et admire les écrits bien davantage.

Je viens de lire ce livre. Beaucoup de métier; étourdissante habileté de présentation; extraordinaire don d'animation et subtile pénétration de caractères; justesse de ton dans le dialogue... Ai-je assez bien loué pour oser dire combien l'atmosphère même du livre m'est irrespirable? C'est un exemplaire spécimen de cette littérature juive qui mériterait bien que l'on en écrivît l'histoire. Mendès, Tristan Bernard, Sternheim, Bernstein, Coolus, Hirsch, Croisset, etc... tant dramaturges que romanciers, tous ont ceci de commun que, dans leur œuvre, toute idée de noblesse est exclue. C'est de la littérature avilissante. Chacun d'eux ne peint l'homme que tel qu'il devient lorsqu'il s'abandonne; ne peint que des créatures abandonnées, des déchéances.

S'il y a quelque excès dans ce que j'en dis, l'abus qu'on a fait de mon « patronage » en est cause, et l'irritation que j'en ai. Qu'on me laisse donc louer doucement, sans chercher à tirer parti de ma louange, et je ne chercherai plus à me défendre d'avoir loué. Ce que je disais au sujet d'*Edgar*, je le pense encore; mais afficher mon éloge, c'est démesurément le grossir. Et je ne proteste

pas contre l'éloge même, mais contre la disproportion qu'il doit à ce grossissement.

Et du reste *les Sœurs Hortensia* sont fort loin de valoir *Edgar*.

16 Mars.

Mais ce soir, je trouve sur la table du salon de l'hôtel, dans un supplément à *l'Illustration* de 1928, une Nouvelle de Duvernois, précisément : *L'Invité*, que je lis aussitôt.

Décidément je n'ai pas à être confus d'avoir loué un auteur capable de pages aussi exquises. Quelle grâce et quelle netteté dans le dialogue ! quelle fantaisie et quelle justesse de ton ! et quel curieux mélange de cocasserie et de poésie ! On n'imagine rien de plus alerte, ni de plus sensé...

Ici Roger Martin du Gard m'interrompt : « Vous trouverez de tous côtés, dans la littérature de boulevard, maints exemples de ce genre, tout aussi réussis que celui-là. Et s'ils vous étonnent, c'est que vous vivez dans un autre monde et que vous avez un naturel besoin d'admirer ce qui vous ressemble le moins. Mais, croyez-moi, il est, pour cuisiner ces sortes de soufflés, des recettes ; et rien n'est plus facile à réussir, et rien ne retombera plus vite, sinon le léger goût que vous pouvez avoir vous-même de ces plats. »

Mais je ne suis pas bien sûr qu'il ait parfaitement raison sur tous ces points.

Grasse. 16 Mars.

Depuis que j'ai pris mon parti de n'écrire peut-être plus que des posthumes, je n'ai plus envie d'écrire rien du tout.

17 Mars.

Dans l'appendice critique de *Clarissa* (volume V, p. 524), Richardson considère le peu de rôle que joue, dans la poésie dramatique¹, la préoccupation de la vie future. « Chacun des héros de la scène, remarque-t-il, meurt sans espérance ; c'est-à-dire qu'il semble mourir tout entier. La mort, en ce cas, paraît nécessairement terrible et doit être considérée comme le plus grand des maux. »

1. Durant le cours du livre, il cite surtout Shakespeare et Dryden.

L'idéal chrétien... oui; mais l'idéal gréco-latin a joué dans notre formation une part (en prenant ce mot dans le sens anglais) aussi importante. Le plus étonnant, c'est que ces deux *informations* si différentes, on a tâché de les unir jusqu'à les confondre presque dans une même « tradition ». Et pourtant peu s'en faut qu'elles ne s'opposent. Mais sans doute de cette discordance même vient la valeur de notre culture, la largeur de son épanouissement. A présent que, de cette tradition, je m'efforce de me dégager (et nul progrès n'est possible sinon) c'est pour constater que l'idéal grec, en regard de l'idéal chrétien, n'a pas eu sur mon esprit moins d'empire; au point que les meilleures armes, pour me délivrer de celui-ci, c'est dans le paganisme grec que le chrétien que je suis les cherche et trouve. Les arts orientaux pourtant nous apprennent que la splendeur grecque n'est qu'une des formes, entre tant d'autres, de la beauté. Mais la formation de mon esprit (et mon hérité sans doute) fait que je suis beaucoup moins sensible à toute manifestation de la noblesse humaine que ne tempère pas la raison. C'est ce tempérament qui fit, pour nous, la force de persuasion de la beauté grecque. Mais, la Raison, quelle imprudence de la laisser tout régenter ! L'idéal chrétien s'y oppose; et le grec même... Nous sommes à un âge où tout doit être remis en question.

Aucun progrès de l'humanité n'est possible, que celle-ci ne secoue le joug de l'autorité et de la tradition.

18 Mars.

Achévé *Clarissa*.

Pour la troisième fois (je crois même : la quatrième) je prends un grand élan pour me lancer dans le *Contrepoint* de Huxley, car on m'a dit qu'il faut savoir dépasser le début. Mais que penser d'un livre dont je lis attentivement les 70 premières pages sans y pouvoir trouver un trait un peu fermement dessiné, une pensée, une émotion ou une sensation personnelle, le moindre appât pour le cœur ou l'esprit, qui m'invite à continuer ?

Poussé jusqu'à la page 115, à grand effort. Illisible. J'ai pourtant du cran, pour les lectures. J'en suis à ne point comprendre qu'il y ait eu des gens pour continuer.

19 *Mars.*

Les démangeaisons dont je souffre depuis des mois (ou, mais avec interruptions, depuis des ans) deviennent, ces derniers temps, intolérables, et, depuis quelques nuits, m'empêchent à peu près complètement de dormir.

Du reste, rien n'en paraît au dehors; c'est, immédiatement sous la peau, comme un poison qui voudrait sortir; une injection d'extrait de punaises. Cela peut-il être plus fort? Il ne me paraît pas. Mais cela peut s'étendre, se répandre sur tout le corps...

Je songe à Job qui cherchait un tesson pour se gratter; et à Flaubert dont la correspondance, dans les derniers temps de sa vie, parle de démangeaisons semblables. Je me dis : à chacun ses maux, et pense qu'il serait bien imprudent de souhaiter d'en changer; mais je crois qu'une vraie douleur occuperait moins l'attention et serait somme toute plus tolérable. Et une vraie douleur c'est quelque chose, dans l'échelle des maux, de plus relevé, de plus auguste; la démangeaison, c'est un mal mesquin, inavouable, ridicule; on peut plaindre celui qui souffre; quelqu'un qui a envie de se gratter prête à rire.

Au matin, après une nuit à peu près blanche, je me lève sans élan aucun, le cerveau nuageux comme après (je suppose) une fumerie d'opium; sans vertu, sans zèle ni appétit pour le travail; souhaitant d'être à Cuverville pour me mettre au lait quelque temps; m'appêtant à traîner misérablement la journée.

20 *Mars.*

Comme si, passé douleurs ou démangeaisons, rien ne s'offrirait pour embêter un homme ! J'étais intrigué ces dernières nuits par d'étranges gémissements dans la chambre voisine. Maintenu en éveil moi-même par les démangeaisons, j'ai pu constater qu'ils ne cessaient pas de toute la nuit. Ils ne me gênaient pas précisément, grâce aux boules de cire que je me fourre dans les oreilles, mais j'aurais voulu comprendre ce que ce pouvait être.

Et hier soir, revenant de dîner et sur le point d'entrer dans ma chambre, je suis arrêté par mon voisin qui guettait devant sa porte. C'est un petit homme, peut-être pas plus âgé que moi, mais si usé, si élimé, qu'il semble que la mort n'ait presque plus rien à lui prendre.

Il tient à s'excuser du dérangement que ses plaintes

ont pu me causer. Il souffre d'asthme et d'emphysème et ne peut se retenir de gémir. Tout cela dit, en anglais, de la façon la plus courtoise. Je proteste aussitôt qu'il ne me dérange nullement et qu'il peut gémir tout son soûl; le plains de tout mon cœur et le quitte en lui souhaitant une nuit un peu meilleure.

Sans doute, auprès de son angoisse, mes démangeaisons ne sont-elles que bien peu de chose. Vivons avec nos maux sans trop souhaiter d'en changer. Ces sages réflexions m'ont permis de dormir un peu mieux.

Je lâche définitivement le livre de Huxley, auquel je ne parviens pas à m'intéresser. M^{me} Théo le rapprochait fort ingénieusement de *Couronne de Clarté* de Maclair. Il y a, chez Huxley, sans doute plus d'intelligence; mais tout autant de fatras.

J'achète *Mes Routes* de Lasserre, où le meilleur jugement que j'aie jamais lu, sur Rostand; et *les Annales*, pour le début des *Mémoires* de la comtesse de Noailles. Indiscible surenchère sur tout ce que l'infatuation littéraire et féminine a pu produire de plus outré.

21 Mars.

Depuis que je lui ai dit qu'il ne me gênait pas, mon voisin en prend à son aise et gémit deux fois plus. Nuit pourtant assez bonne; mais je me suis fatigué les yeux à lire avec une lumière insuffisante. Démangeaisons presque aussi violentes. Et quelle privation de n'oser plus se plonger dans un bain à son lever! de ne plus même oser se laver qu'avec prudence.

Ciel couvert uniformément. Hier, pluie incessante. Suis sorti néanmoins pour aller acheter *Eugénie Grandet* que j'avais envie de relire; m'y suis plongé en rentrant.

J'ai pourtant achevé d'écrire *l'Histoire de Mulot* que je traîne dans ma tête depuis si longtemps; mais plutôt pour m'en débarrasser et comme on nettoie. Je n'ai jamais rien écrit de moins significatif. C'est peut-être une raison pour que cela plaise!... Mais je ne suis nullement pressé de le donner.

22 Mars.

Mon pauvre voisin n'arrête pas d'agoniser toute la nuit. Dans le salon (où je vais lire après dîner, car l'éclairage y est plus abondant que dans ma chambre, et mes

yeux, dont j'ai passablement abusé ces derniers jours, sont assez fatigués) il fait chaque soir une apparition craintive; tout petit, réduit, rissolé, la tête entre les épaules; jette de droite et de gauche un regard inquiet, comme quêtant une sympathie que personne ne lui accorde; se retire au bout de dix minutes, sans même avoir ouvert un journal. Il m'a dit avoir été correspondant de plusieurs journaux américains. Dès que la saison le permettra, il retournera faire une cure au Mont-Dore.

Ses gémissements continus gênent beaucoup mon sommeil; pourtant ce *Memento mori* ne me déplaît point; et d'imaginer son angoisse m'aide à supporter mieux mes démanégeaisons. Mais les zones irritées s'étendent; et des plaques eczémateuses se montrent, sur le visage, extrêmement désobligeantes. Se dire que, sans doute, il y aurait quelque traitement à suivre, quelque chose à faire... ne savoir quoi. Les médecins consultés n'y connaissent rien.

Relu d'un trait *Eugénie Grandet* que je n'avais pas repris depuis le jour où je le dévorais, à seize ans, dans une grange de la Roque. C'est le premier Balzac que j'aie lu. Il ne me paraît pas des meilleurs, ni mériter du tout la faveur insigne qu'on lui accorde. L'écriture en est des plus médiocres; les caractères on ne peut plus sommairement dessinés; les dialogues conventionnels et souvent inadmissibles¹, ou mécaniquement motivés par les caractères... Seule l'histoire des spéculations du père Grandet me paraît magistrale; mais c'est peut-être aussi parce que je n'y suis pas compétent.

Somme toute, certaine consternation, qui réjouirait Roger Martin du Gard; mais je me répète que, de Balzac, c'est *la Comédie humaine*, qu'il sied d'admirer, plutôt que tel roman en particulier. Pourtant il en est certains qui sont, par eux-mêmes et pris à part, admirables. *Eugénie* n'est pas de ceux-là.

Marseille. 31 Mars.

Grand plaisir à revoir Saint-Exupéry, à Agay, où j'avais été passer deux jours près de P.. En France depuis

1. — Vous devez avoir faim, mon cousin, dit Eugénie...

— Eh ! bien, je mangerais volontiers quelque chose, un rien, une volaille, un perdreau.

— Sainte Vierge ! cria Nanon,...

un mois à peine; il a rapporté de l'Argentine un nouveau livre et une fiancée. Lu l'un, vu l'autre. L'ai beaucoup félicité; mais du livre surtout; je souhaite que la fiancée soit aussi satisfaisante.

Les récits de Tonio sont si étranges et saisissants que je voudrais les noter à l'instant même. Il nous parle longuement de son camarade d'aviation Guillaumet. Guillaumet faisait le service aéro-postal de X. à Y. (?); on était sans nouvelles de lui depuis six jours. On disait son avion pris dans une tourmente durant la traversée de la Cordillère; il avait dû capoter en pleine montagne, dans une région particulièrement inaccessible, inconnue, où n'avait consenti à s'aventurer aucun des habitants du pays que la direction du service avait tenté de lancer à sa recherche...

Tonio de Saint-Exupéry dînait dans un palace de Buenos-Ayres lorsque la nouvelle commença de se répandre : Guillaumet vivait, était retrouvé. L'émotion fut si vive que chacun se leva. Il y eut une embrassade générale. Tonio le revit peu après. Il projette d'écrire la relation que Guillaumet lui fit de sa prodigieuse aventure.

L'avion avait capoté dans les neiges, à plus de trois mille mètres d'altitude. La tempête était si violente qu'il dut d'abord patienter quarante-huit heures, dans l'abri qu'il avait creusé sous l'avion. S'il n'eût été seul, il y serait resté. Un camarade n'aurait pas eu son extraordinaire résistance; et lui n'aurait pas voulu l'abandonner... Il avait heureusement sur lui une petite boussole de poche que, par hasard, son chef lui avait donnée quelques jours auparavant. Ni corde, ni piolet. Aucune pratique de la montagne. Aucun espoir de s'en tirer. Et, ce qui le mit en marche d'abord, ce fut le désir de mettre son corps bien en évidence, car il songeait que sa veuve attendrait quatre ans avant de toucher sa prime, si sa mort pouvait être niée. Mais, tant qu'à marcher, autant se diriger du côté de la délivrance. Et, une fois lancé...

Rien pour se chauffer. Rien à manger... Mais, surtout, la grande préoccupation : ne pas s'endormir. Il choisit, pour se reposer, des rochers en pente telle qu'il ne puisse s'y maintenir qu'éveillé. Terrible tentation de se laisser aller au sommeil. L'invitation des champs de neige; voluptueux engourdissement... Le troisième jour, il dégringole au fond d'un ravin d'où il ressort complète-

ment trempé. Il a la constance de revenir en arrière, gravissant une pente de mille mètres pour se sécher aux premiers rayons du soleil. Et, durant quatre jours, aucune nourriture. Il craint de ne plus être maître de ses pensées et concentre sur le *choix* de celles-ci toute sa volonté !

Le courage n'est plus ici de risquer sa vie ; mais au contraire...

Tout cela c'est ce que Tonio doit raconter. Je demande à revoir son récit, que je ne lui pardonnerais pas de gâcher. Ce qui manque le plus à notre littérature d'aujourd'hui, c'est l'héroïsme.

Mon oreille, ou je ne sais quel trébuchet encore plus subtil, garde son exigence. Un pied de plus ou de moins à ma phrase, elle me choque comme un vers faux. Il m'est insupportable d'être cité de travers (comme si souvent), fût-ce avec la meilleure intention du monde.

Paris. 10 Avril.

Rentré à Paris depuis deux jours. Mauvais travail à Vence, à Grasse, à Saint-Clair... Mon cerveau désœuvré fabrique de la tristesse, du dégoût, de l'ennui, et l'appel du printemps ne trouve aucune réponse en mon cœur. Infidèle à moi-même et à toutes mes règles de vie, je pâtis d'une liberté sans limites, sans emploi. N'importe quelle occupation qui m'astreindrait serait la bienvenue. J'ai souvent éprouvé combien une obligation facilite en moi le bonheur ; une tâche à accomplir. Je ne parviendrai pas à me ressaisir sans discipline. C'est ici que triomphent les pratiques religieuses. L'être pensant qui n'a que soi pour but souffre d'une vacance abominable. Le voyage n'est qu'un étourdissement. Je suis à l'âge où je voudrais de moi le meilleur. Je n'obtiens rien, et j'ai désappris d'exiger.

23 Avril.

Arrivé à Cuverville hier après-midi. Vais beaucoup mieux depuis trois jours. Il semble que le prurit ait cédé devant la seule menace du traitement de Sourdel, comme un mal de dents devant la porte de l'arracheur. Les démangeaisons étaient devenues intolérables ces derniers temps. Mais je n'ose encore me réjouir. N'importe ! deux nuits un peu meilleures et l'azur intérieur reparaît.

25 *Avril.*

Bonne étude de piano. Ai pu mener à perfection sept des *Nocturnes* de Chopin.

Adrienne Monnier a eu la gentillesse de m'envoyer la *Vie de Milarépa*, dont elle et Jean Schlumberger chantaient merveille. « C'est plus beau que l'Évangile, disait-elle, vous verrez... » Mais je reste complètement réfractaire. De même (ou presque autant) aux *Nos* japonais, dont Jean m'envoie également un volume en traduction anglaise (Arthur Waley.)

30 *Avril.*

Grandissante inconfiance en moi-même. Je finirai par ne plus rien du tout oser écrire.

2 *Mai.*

L'extraordinaire difficulté que je trouve à m'exprimer aujourd'hui ne vient-elle pas aussi de ce que plus aucun personnage imaginaire ne m'habite et que c'est en mon nom propre que je cherche à parler ? Je le crois volontiers, et que le meilleur moyen de triompher de cette impuissance (j'allais dire : de cette aphasie) serait d'inventer de nouveau un héros responsable (ayant soin de le douer de certaine faculté d'élocution !). Bien maladroit si je n'y parviens.

La mise en dactylographie de mes anciens journaux, qui m'occupe depuis que je suis à Cuverville, me plonge dans un dégoût de moi-même sans nom.

10 *Mai.*

Les démangeaisons dont je souffrais depuis des mois étant devenues, ces derniers temps, intolérables, surtout la nuit — je me suis décidé à me soumettre à une cure d'autohémothérapie; comble du narcissisme. Chaque jour le Dr Sourdel prélève du sang de mon bras, qu'il injecte dans ma cuisse. Et ceci, qui doit durer trois semaines, me retient à Paris. J'en suis à la troisième piqûre. Est-ce déjà l'effet du traitement ? Je retrouve un peu de sommeil et de goût à vivre. Travail meilleur, espoirs, projets, etc... et désirs de voyage. Temps splendide depuis trois jours, après une longue reprise de l'hiver.

Mais rien encore à dire dans ce carnet; ma vie intime n'a pas repris et je n'existe qu'en surface.

13 *Mai*.

Déjeuné avant-hier à Sèvres, chez les Bertaux, avec J. Schlumberger, les Thomas Mann et les Soupault. Je ne connaissais pas encore Thomas Mann, qui s'était montré si aimable envers moi, à diverses reprises, que je ne pouvais décemment boudier son passage à Paris. Excellente occasion de rencontre, que je suis heureux de devoir à Bertaux. Fort bon déjeuner; atmosphère des plus cordiales; causerie naturelle et enjouée. Ce fut parfait.

Thomas Mann et surtout sa femme parlent parfaitement le français; et du reste leur prononciation, lorsqu'ils s'expriment en allemand, reste si distincte que pas un mot ne m'échappait.

Tous deux m'ont assez plu pour que je désire vivement les revoir. Il me semble que l'on peut parler avec lui, sans effort, de tout et de n'importe quoi.

L'Espagne au Soulier de Satin brûle ses couvents plus féroce ment que n'a jamais fait le pays de Voltaire. On peut bien dire qu'elle n'a pas volé ces excès et que son Inquisition de jadis lui préparait de longue main ces repré sailles. Et même il ne serait pas besoin de remonter si loin. Je doute si cette fureur est signe d'une vraie délivrance, hélas ! Il y a là quelque chose de spasmodique qui pourrait bien ne pas durer.

Que ceux qui s'indignent devant ces violences disent comment un poussin peut sortir de l'œuf sans briser la coque.

Mais surtout j'aimerais vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir, et les États d'Europe contraints de s'incliner devant ce qu'ils s'obstinaient à méconnaître. Comment une réorganisation si nouvelle eût-elle pu être obtenue sans, d'abord, une période de désorganisation profonde ? Jamais je ne me suis penché sur l'avenir avec une curiosité plus passionnée. Tout mon cœur applaudit à cette gigantesque et pourtant toute humaine entreprise.

Ceux qui doutent le plus volontiers de son succès, sont précisément les *cro yants* qui professaient le plus grand mépris pour le doute, dès que celui-ci touchait à leurs

convictions religieuses. Ils n'admettent pas une foi d'un ordre si différent de leur foi mystique. Et devant ce miracle à accomplir, miracle tout naturel et pratique (de sorte que l'on ne peut appeler cela : miracle, que par abus), ce sont eux qui font les sceptiques; mais, ici de même, la première condition pour que ce projet réussisse, c'est de croire obstinément qu'il réussira. Loin de défier l'intelligence, il l'appelle et c'est elle qui doit ici triompher.

Arthur Fontaine, chez qui je déjeunais avant-hier, me racontait que mon oncle Charles G. fut invité (ça devait être avant la guerre) par Souchon, pour rencontrer je ne sais quels éminents étrangers qui souhaitaient le connaître. Le repas ne « donna » rien, mon oncle n'ayant échangé, et seulement avec ses voisins, que quelques paroles insignifiantes. On attendait le moment du café pour l'entendre. Mais, après qu'on fut retourné dans le salon, mon oncle s'approcha d'un guéridon, dans le coin de la pièce, sur lequel un journal, dont il s'empara et qu'il commença de lire, assis à l'écart dans un fauteuil. Les convives attendaient, plus ou moins patiemment, la fin de cette lecture intempestive, et qui dura jusqu'à ce que mon oncle, se décidant enfin à parler :

« Mais... il est fort intéressant, ce journal. Je ne le connaissais pas... Vous n'auriez pas le numéro précédent ? »

Dédain ?... Orgueil ?... Certes, non; mais bien, au contraire, retrait instinctif lorsqu'il y aurait lieu de se mettre en avant, de se produire. Et, sans doute aussi, grande difficulté de se plier aux contingences, aux règles du jeu de la vie, et de répondre à quelque attente, lui qui n'attendait d'autrui jamais rien. Au demeurant rien de moins apprêté, de plus spontané, de plus naïf. Aucun souci, chez lui, de dessiner son propre personnage. Je ne pense pas qu'il se soit jamais lui-même regardé; non plus du reste qu'il ne regardait, ni ne voyait autrui. Capable il est vrai des attachements les plus fidèles, mais toujours quelque peu *in abstracto*; au demeurant aussi impénétrant qu'impénétrable, sinon dans le domaine de l'idée. Et de là vient aussi qu'aucune considération d'intérêt personnel, soit pour autrui, soit pour lui-même, ne put jamais incliner ni sa pensée ni sa conduite. Je n'imagine pas

d'être humain qui commandât mieux l'admiration ni qui rebutât plus la sympathie.

Dans le salon de M^{me} B., où je me fourvoie vers cette fin de jour, grande affluence de gens du monde. Pas moins de trois princesses. C'est plus que je ne puis supporter.

25 Mai¹.

Donné mon stylo à réparer; cela demandera dix jours, m'a-t-on dit. Bon prétexte pour ne pas écrire. Du reste je n'en ai point le désir. Mon traitement (autohémothérapie) me fatigue beaucoup. Le printemps me désole comme une fête à laquelle je ne serais pas convié. Je fais effort pour pousser plus avant ce roman (*Geneviève*), sans goût, sans conviction que pour les idées que j'y voudrais mettre en valeur. Détestable méthode. Je le sais; je le sens; mais qu'y faire? Et tout ce que j'en écris me paraît flasque et sans accent. Retenu à Paris par ma cure, dix jours encore... Qu'irai-je, ensuite, chercher dans le Midi? J'ai perdu toute confiance en moi-même.

Enfin les épreuves du livre de Fernandez. M'y plaît particulièrement ce qu'il dit du besoin scientifique de mon esprit, par quoi je sais bien aujourd'hui que je me distingue surtout de ceux de ma génération et de la plupart de ceux qui me suivent.

Il s'agit bien ici de sciences dites « naturelles » ou expérimentales; non point, ainsi qu'a soin de le noter Fernandez, de sciences dites « pures » et déductives.

L'authenticité de ce tour d'esprit, je le reconnais dans ceci : ma petite Catherine, à l'âge de quatre ans, venait de se heurter violemment la tête en sortant de dessous une table où elle s'était cachée. Au lieu de pleurer et de se plaindre, elle retourne à l'endroit où elle était et recommence son geste, lentement, afin de comprendre comment elle avait pu se faire mal.

1^{er} Juin.

Hier soir, passé une heure à Médrano. Profondément démoralisé par les trépignements de joie du public devant une scène de clowns, fort mal jouée et des plus stupides

1. Écrit au crayon.

qui se puisse imaginer; de plus, platement ordurière. Rien à faire pour... rien à espérer de... pareil public. Et rien de plus attristant pour certains (dont je suis) que de faire — oh ! bien malgré soi — partie d'une élite et de ne pouvoir consentir à communier avec l'immense majorité de l'humanité. Je me souviens de mes sanglots d'enfant lorsque je me suis senti, pour la première fois, « pas comme les autres ».

Marseille. 4 Juin.

Ces pages du *Journal* de Mauriac, dans la N. R. F. de juin, ne trouvent plus aucun écho dans mon cœur. Je ne comprends même plus qu'à peine *de quoi il s'agit*. « Même dans l'état de grâce, écrit-il, mes créatures naissent du plus trouble de moi-même; elles se forment de ce qui subsiste en moi malgré moi. » Quel aveu ! Cela revient à dire que, parfait chrétien, ses romans, il n'aurait plus matière pour les écrire. N'est-ce pas là précisément ce que je lui disais ?

Comme il est angoissé ! et que je l'aime ainsi ! Mais de quel profit ces angoisses ? Puisse un temps venir pour lui où celles-ci lui paraîtront aussi vaines et chimériques, aussi monstrueuses qu'elles me paraissent à moi-même aujourd'hui.

Mais, chez lui, désormais, le pli est si fort qu'il se croira perdu s'il se délivre. L'habitude de vivre la tête en bas force de contempler tout à l'envers. On impute à orgueil tout effort de redressement. Comme si l'on ne pouvait, sans prosternement et tout en se tenant droit, rester modeste ! ou comme si cette modestie naturelle ne valait pas celle obtenue par contorsion !

Et rien de plus sincère, assurément, que ces pages. N'est-ce pas là précisément ce qui les rend effarantes : que ces tourments, ces luttes, ces débats gratuits, chimériques, puissent devenir, pour le croyant, une angoisse réelle, qu'authentiquement il nous plaigne de ne plus connaître cette angoisse, d'en avoir réchappé, d'être heureux !...

Ne figurait pas, dans la publication en revue, une page de ce journal, que Mauriac a, par la suite, rétablie dans le livre *Souffrances et Bonheur du Chrétien*. Elle a trait, cette page, à une lecture de mon *Voyage au Congo*, et témoigne d'une sympathie qui surprendra, indignera même.

nombre de lecteurs de Mauriac. Je ne sais que trop quel courage il faut aujourd'hui, pour parler de moi, dans certains milieux, sans protestations d'horreur. Déjà précédemment Mauriac avait eu ce courage. Combien ces pages de son journal me touchent et quel écho cette sympathie trouve en mon cœur, c'est ce que j'ai besoin d'écrire ici, ne serait-ce que pour moi-même.

« Et soudain je suis pris, non par l'Afrique, mais par ce Gide si différent de ce que les journalistes ont écrit de lui, si humain, si près de la terre... Son émerveillement devant les pierres, les plantes, les insectes, rien que j'admire davantage *et dont je me sente plus éloigné*. » Rien mieux que l'étude des sciences naturelles n'est fait pour nous guérir de cette angoisse où mène nécessairement la recherche d'un Dieu métaphysique, inaccessible. Mais ceux à qui cette contemplation studieuse serait de plus grand profit s'en détournent, et de la *réalité* que leur angoisse même, et la croyance en une autre réalité, les invite à ne considérer que comme un décevant mirage (ils s'arment et se défendent contre sa séduction), un trompe-l'œil. Là pourtant gît la seule vérité que puisse atteindre l'homme, et embrasser avec quelque certitude; dont la patiente étude puisse amener pour l'humanité quelque progrès. Ceux qui cherchent à voir avec « les yeux de l'âme », sont ceux qui n'ont jamais su vraiment regarder.

(Charlie Du Bos, traduisant avec Élisabeth Van Rysselberghe un passage de la correspondance de Keats où il était question de « snails horns », s'étonnait et lui demandait sur quelle partie du corps les « snails » portaient cornes et avouait qu'il ne croyait pas avoir jamais vu d'escargots.)

Il y a là deux besoins de l'esprit, si différents, que celui à qui l'un des deux manque ne peut comprendre la gêne que ce manque peut causer à certains.

Mais nous n'adorons pas le même Dieu. Et celui-là seul auquel je puisse croire, épars dans la nature, je leur accorde qu'il ne mérite plus le nom de Dieu. Ce n'est pas de la foi, pour être vu par nous, c'est de l'attention qu'il demande. Son mystère est d'autant plus grand qu'il n'est en rien surnaturel.

Saint-Clair. 9 Juin.

Quitté Paris le 4, voyageant avec Robert Levesque qui

rentre de permission; compagnon charmant pour qui mon affection devient de mois en mois plus profonde. Rien de plus confiant, de plus naturellement joyeux et *bon*, que son sourire. Il répand indistinctement sur tout l'aimable de cette terre une sympathie pantelante. Je le raccompagne à Toulon le lendemain. Et j'échoue à Saint-Clair, attendant d'heure en heure et de jour en jour l'auto neuve qui doit m'emmener à Roquebrune, en passant par Vence où je dois retrouver Herbart. Impatiente temporisant, qui risque d'étrangler mon séjour à Roquebrune.

Je vais beaucoup mieux depuis que le traitement auto-hémothérapique, que je viens d'achever, m'a débarrassé de mon urticaire. Ces derniers mois, elle était devenue intolérable. J'ai repris quelque plaisir à vivre.

J'ai passé à Robert L. l'*Ecc Homo*, que je viens de relire dans la nouvelle traduction (fort bonne, m'a-t-il paru) avec l'émotion la plus vive. Chaque fois que je reprends Nietzsche, il me semble que plus rien ne reste à dire, et qu'il suffise de le citer.

Je cherche, dans les volumes de Renan sur l'histoire du christianisme, je cherche en vain quelque explication ou commentaire des mentions de la Croix, dans les Évangiles, antérieures à la crucifixion. Ce point me semble pourtant d'une haute importance; encore que je détourne aujourd'hui mon esprit de ces questions et me refuse à leur accorder cette importance qu'elles avaient, naguère encore, à mes yeux. Simplement, si ces passages ont été interpolés, ce ne peut être que pour enlever à la crucifixion toute apparence accidentelle et, l'incorporant à la vie prédestinée du « Sauveur », établir sur elle la signification de l'enseignement du Christ. La croix, dans ce cas, loin d'interrompre cet enseignement, en devient le but même, l'explication et le parachèvement. C'est *pour être crucifié* que le Christ vient sur terre, et nous sauver par ce sacrifice indispensable et vers quoi toute sa vie l'acheminait. Tout effort pour détacher le Christ de cette croix nécessaire, devient dès lors attentatoire, car il réduirait à néant sa mission. Pour ne voir dans la crucifixion qu'un accident, ainsi que je tâchais de le faire, il faut d'abord dédiviniser le Christ.

Les passages interpolés leur sont de particulier secours;

ils sont mis là pour subvenir au besoin que l'on pressentit qu'ils en auraient. Ils sont utiles, à la manière du « faux Henry »; mais contribuent à la ruine de l'édifice aussitôt qu'ils sont reconnus pour faux.

Roquebrune. 12 Juin.

Le roman comporte une certaine lenteur de cheminement qui permette au lecteur de vivre avec les personnages et de s'habituer à eux. Qu'ils fassent des gestes et profèrent des phrases que, les connaissant, nous eussions aussi bien pu inventer pour eux, peu importe; et même nous nous amusons de les y reconnaître et de ne plus être surpris. En souhaitant de ne relater d'eux que le déconcertant, en abandonnant au lecteur le soin d'emplir leur personnage de tout ce qui ne les distinguait plus particulièrement, je ne fus sans doute pas bien avisé. Il peut paraître que je ne savais pas les faire vivre, parce que je les abandonnais volontiers dès que l'indication de leur contour était suffisante et que de les dessiner ou accompagner davantage n'apprenait rien de plus sur eux. C'est que m'a toujours gêné dans l'œuvre d'autrui tout ce qui n'est pas essentiel et à quoi l'imagination du lecteur bien averti peut suppléer d'elle-même. M'a toujours tourmenté le souci du moindre bagage; et je n'aime point laisser faire au temps ce dépouillement que je peux aussi bien obtenir déjà. Ne laisser subsister que l'indispensable, telle était la règle que je m'imposais; nulle part plus difficile et périlleuse à appliquer, que pour le roman. C'est compter à l'excès sur cette collaboration à laquelle le lecteur ne se prête que lorsque l'auteur a déjà su se l'acquérir.

14 Juin.

Ce qu'ils doivent vouloir, on l'a choisi pour eux. Et que cela soit le meilleur, voilà qui ne sera pas mis en doute. Nul temps, nul effort consacrés à la recherche, qu'ils estimeraient temps perdu; à quoi précisément le meilleur de nous s'emploie, se dévoue.

Il ne s'agit plus de restaurer des ruines, mais de construire à neuf sur un sol qu'il s'agit d'abord d'éprouver. Tout doit être remis en question, remis en doute; rien ne doit être accepté que d'authentique et d'où tout

mysticisme soit délogé. J'entends par mysticisme : toute croyance aveugle.

16 Juin.

Nietzsche encore. Son « retour éternel... », mon esprit s'y achoppe et n'en peut tirer rien de bon. Le mystique y montre un bout d'oreille. Incontrôlable hypothèse où le besoin de survie et d'éternité se réfugie.

Cette reprise *ab ovo* du long destin de notre terre rend illusoire tout progrès. Et l'histoire ne peut se recommencer tout de même, sans que le cours des événements soit fatal. Combien plus réconfortante l'idée de possibilités différentes et de songer que peut-être quelque autre habitable planète a pu réaliser plus de bonheur !

Je préfère supposer que, plutôt que retracer cette même histoire, un nombre infini d'autres histoires seront tentées; supposer même quelque progrès de l'une à l'autre, si tant est que tout ou rien puisse ou doive recommencer... Un monde où le nez de Cléopâtre serait plus court, et que la face du monde en soit changée...

Et qui nous dit, alors, que ce recommencement doive avoir lieu seulement dans le futur ? Que tout n'ait pas eu lieu déjà ? Ou que tout n'ait pas eu lieu en même temps plusieurs fois ? Que cette répétition infinie crée une sorte de pérennité à chacun de ces états transitoires ? Mais que nous importe dès lors de figurer à la première ou à la millième de ce spectacle ? Qu'importe, pour nous, la quantité de ces redites si, de leur nombre, nous ne pouvons avoir conscience ? A travers l'infini du temps ces exactes répétitions se juxtaposent et équivalent à l'unité. Et que cet instant même où j'écris ces lignes, je doive un jour le revivre, ou que je le revive déjà, peu me chaut. Rien de plus gratuit, de plus vain qu'une telle hypothèse. Elle n'ajoute rien au système de Nietzsche et je ne puis prendre la sorte d'enthousiasme qu'il en éprouve, que comme un signe de sa naissante folie.

Évolution de ma pensée ? Sans une première formation (ou déformation) chrétienne, il n'y aurait peut-être pas eu évolution du tout. Ce qui l'a rendue si lente et difficile, c'est l'attachement sentimental à ce dont je ne pouvais me délivrer sans regrets. Encore aujourd'hui je garde une sorte de nostalgie de ce climat mystique et

brûlant où mon être s'exaltait alors; la ferveur de mon adolescence, je ne l'ai plus jamais retrouvée; et l'ardeur sensuelle où je me suis complu par la suite n'en est qu'une contrefaçon dérisoire. Du moins m'apparaît-elle ainsi, à présent que mes sens vieillissent. Ah ! qu'il me serait facile, encore aujourd'hui, d'écrire à ce sujet des phrases pathétiques que ma raison, demain, renierait. Rien n'est plus aisé que d'émouvoir dès qu'on ne se défend plus d'extravaguer. Ce qui permet le lyrisme de l'enfance, c'est l'illusion. Tout mon effort a été d'obtenir en moi un bonheur qui se passât d'être illusoire.

Puis certes ma jeunesse y était pour beaucoup; les battements d'un cœur encore neuf; mon amour... Je ne pouvais alimenter cette ferveur religieuse qu'avec ce qui bientôt m'apparut *inadmissible*.

Sans cette formation chrétienne, sans ces liens, sans Em. qui orientait mes pieuses dispositions, je n'eusse écrit ni *André Walter*, ni *l'Immoraliste*, ni *la Porte Étroite*, ni *la Symphonie*, etc... ni même, peut-être, *les Caves* et *les Faux-Monnayeurs* par regimbement et protestation... Mais ce que j'eusse écrit d'autre, à la place, c'est ce qu'il m'est parfaitement impossible d'imaginer. L'absence de drame eût-elle été nécessairement un appauvrissement ? Il est bien vain de me le demander, et la question demeure forcément sans réponse.

Avignon. 19 Juin.

Heureux de retrouver Roger Martin du Gard tout rajeuni par le long repos qu'il a dû prendre à la suite de son accident. Excellente causerie de trois heures. Je le raccompagne à la gare où un petit train le ramène ce soir à Sauveterre, et, seul, dîne fort mal, près de l'autre gare où j'attends le train pour Paris.

Les plus importantes découvertes scientifiques résultent de la patiente observation de petits faits subsidiaires si particuliers, si menus, inclinant si imperceptiblement les balances — que l'on ne consentait pas jusqu'alors à en tenir compte.

20 Juin.

Assurément les sentiments aussi vieillissent; il est des modes jusque dans la façon de souffrir ou d'aimer. C'est

aussi que presque toujours une part d'apprêt et de convention s'ajoute à l'émotion qui nous paraît la plus sincère :

Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs

écrivait délicieusement et fort sagacement La Fontaine. C'est ce faste ajouté qui vieillit et fait paraître désuète l'expression de la douleur. Il n'est pas jusqu'à la sensation la plus directe, je veux dire la moins interprétée, dont il ne soit très imprudent de dire qu'elle est la même. Je songe au « *Et viola nigrae sunt* » que Virgile traduit de Théocrite, qui permet d'inférer que l'œil dans ce temps ne distinguait pas encore les tons ultra-bleus. Un temps viendra peut-être où les ultra-violets nous deviendront perceptibles. Et si cette supposition paraît quelque peu hasardeuse, du moins ne puis-je douter que, dans le domaine des sons, l'oreille humaine ne se soit extraordinairement affinée, faisant friandise aujourd'hui de rapports tenus longtemps pour indiscernablement cacophoniques. Je ne puis me tenir de remarquer combien précieuses et subtiles durent paraître d'abord les notations par où les anciens paraissent le plus proche de nous aujourd'hui. Le « souriant à travers ses larmes » d'Homère (retrouver le texte grec), le « *surgit aliquid amare* », etc... C'est qu'à côté de la préciosité factice et verbale, il est une préciosité sincère due à l'observation plus exacte et comme scientifique de menus faits, qui ne doit son apparence précieuse qu'à ceci : qu'elle s'oppose au conventionnel, au trop facilement admis. Je crois que ce qui vieillit le moins dans un auteur, c'est ce qui paraissait en son temps le plus rare, le plus exceptionnel, le plus hardi, si toutefois cet exceptionnel est le produit d'une observation directe et sincère.

Les *beaux sentiments* sont, les trois quarts du temps, des sentiments « tout faits ». Le véritable artiste, consciencieusement, n'habille jamais que sur mesure.

21 Juin.

J'écrivais la page précédente dans le train qui me ramenait à Paris.

Favorisé par un état social un peu différent, un temps viendra, j'imagine, où les manifestations de l'amour seront profondément modifiées. La chaste réserve des

vierges doit son importance beaucoup au prix que le mâle y attache; la jalousie de celui-ci maintient la cote. Pour un russe soviétisé il peut méplaire (il me déplaît à moi) de voir un homme de valeur risquer sa vie pour un tendron. Combien la notion de l'honneur diffère suivant les pays et les âges ! J'admire M^{me} de Lambert écrivant à son fils : « Ne faites que les bêtises qui vous amusent. » C'est sous-entendre que la plupart des actions des hommes, et même celles que ne dicte pas l'intérêt, se laissent incliner par le regard d'autrui, par la vanité, par la mode... Il est une sincérité profonde bien plus difficile à obtenir de soi et bien plus rare que celle simplement de l'expression. Certains êtres traversent la vie sans éprouver jamais un sentiment vraiment sincère; ils ne savent même pas ce que c'est. Ils s'imaginent aimer, haïr, souffrir; leur mort même est une imitation.

23 Juin.

A Cuverville; mais pour deux jours seulement. La maison n'est point prête à me recevoir et je dois à nouveau changer mes plans. Mais je ne pouvais rester plus longtemps sans revoir Em. que je savais être rentrée extrêmement fatiguée de sa visite à Pernand et de son séjour à Paris. J'ai renoncé depuis longtemps à *m'installer* vraiment où que ce soit; mais à quel point cette dislocation forcée de ma vie nuit au travail, c'est ce dont j'ai bien du mal à ne pas ressentir parfois quelque tristesse. Je ne puis entreprendre rien de suivi.

J'avais peine à quitter le glorieux été du Midi. Ici je retrouve le froid. Em. fait du feu soir et matin. Quel climat ! Les brouillards qui empêchent les arbres du verger de porter fruit, empêchent de « nouer » ma pensée. Mais nulle part chants d'oiseaux plus suaves. Nous entendons l'expression de cette joie; de même qu'à Roquebrune, chaque soir, les lucioles racontaient leur bonheur de vivre, dans un étincellement spasmodique. Sans doute, avec d'autres sens, la jubilation de bien des êtres, pour nous muets, nous deviendrait-elle perceptible.

Je fais effort pour entrer dans ce monument d'ennui qu'est le dernier numéro de *Vigile*. Quelle instruction se dégage de l'ensemble de ces élucubrations et de leur monotonie ! C'est un concert avertisseur. Je lis pourtant avec attention et presque avec plaisir le *Mozart* de

Ghéon. Si Charlie Du Bos prend connaissance de ces pages, lui qui présente à Mozart une fin de non recevoir, il ne pourra se retenir de penser qu'il n'est pas un des arguments de Ghéon qui ne se puisse retourner contre la thèse de celui-ci. Car enfin, ce parfait danseur à la Nietzsche, s'il « joue » toujours, et divinement, artiste parfait, comment ne point penser qu'il a « joué » le sentiment religieux de ses messes, et jusqu'à cette gravité soudaine, point très différente de celle d'autres parties de son œuvre très délibérément olympiennes ? On lui demandait des messes ; il en fournit. Personne ne réclamait de lui *Jupiter*. Charlie se montre ici, me semble-t-il, bien plus perspicace et plus... honnête que Ghéon. Mais Ghéon, ne pouvant renoncer à Mozart, l'annexe, comme Charlie tente d'annexer Keats auquel il ne peut tout de même pas renoncer. Car, ne pouvant se permettre d'aimer rien qui ne soit catholique, etc...

J'ai enfin pu parvenir à me procurer la petite brochure : *Un malfaiteur* : André Gide, qui servit de prétexte au felleux article de Mauclair que je lisais récemment, en tête de la *Petite Gironde* je crois. Amas d'imputations sans fondement, de citations inexactes, d'attaques virulentes (et tout aussi bien contre Barrès, Brunschvicg, et même Claudel — que contre moi ; mais Mauclair ne retient que ces dernières). Une partie de la brochure est signée « Archevêque de Beaumont, heureusement dé-cédé » : ... Bref : une galéjade. Mauclair accueillait de même et se plaisait à ébruiter naguère les plus infâmes calomnies contre la N. R. F. . Rien à faire à cela : si l'*Ennemie des Rêves* eût été meilleur, Mauclair ne m'en voudrait pas tant.

Entre ce monde et moi, ne pas admettre qu'il n'y ait pas appropriation. Il y faut un peu de complaisance, il est vrai. J'y mettrai du mien, c'est entendu ; mais, Nature, n'y avez-vous pas tant mis du vôtre !

Mon optimisme, ce n'est pas dans la douleur, dans l'adversité, qu'il trouve de quoi s'achopper ; mais devant la laideur et la malignité des hommes.

Il y a là de quoi décourager le bon vouloir, tourner en dérision tout dévouement, tout sacrifice.

Je n'avais pas vingt ans que déjà m'apparaissait cette vérité consternante : que l'acte même du sacrifice grandit celui qui se sacrifie au point que son sacrifice est beaucoup plus coûteux à l'humanité que n'eût été la perte de ceux pour lesquels il se sacrifie. Mais c'est dans son abnégation qu'est le secret de sa grandeur. Sur l'holocauste du meilleur est édifié tout le drame antique; Nietzsche l'avait fort bien compris.

30 Juin.

Dans le numéro de juillet de la *N. R. F.*, quelques dialogues entre Godeau et Véronique, de Jouhandeau. Parmi les meilleures pages qu'il ait jamais écrites — d'une tendre beauté, qui tout à la fois console et désespère. Je ne puis aimer Jouhandeau que parfait; mais, dès lors, c'est passionnément.

Nouvel article de Massis, dans la *R. U.*, à propos de Marcel Arland. Curieux, cette impossibilité de Massis de citer exactement un texte ou sans fausser sa signification. Et cela ne le gêne point. Nous en userions de même à son égard, il protesterait. Et je ne puis dire qu'il s'accorde ce qu'il ne saurait nous accorder (car il lutte pour une sainte cause) et que tous les moyens lui sont bons pour triompher de nous (car il ne s'agit pas, pour lui, d'avoir raison contre nous, mais d'avoir raison de nous). Non; je crois que, même, il ne s'aperçoit pas qu'il falsifie; et, tant il est convaincu que le bon droit est de son côté, peu lui chaut quelque erreur de détail... Et je pense que c'est ce médiocre souci d'exactitude, cette déficience de l'esprit critique, qui lui permettent sa conviction. Il n'est pas forcément de mauvaise foi. C'est un croyant, qui ne ressent pas plus le besoin d'examiner les textes dont il fait état, que d'examiner sa croyance. Ainsi fait-il, malgré toutes ses falsifications, figure d'honnête homme aux yeux de nombreux lecteurs, peu scrupuleux eux-mêmes ou d'esprit insuffisamment critique et par avance convaincus; et peut-être à ses propres yeux.

On se demande, en voyant certains livres : Qui peut les lire ? — En voyant certains gens : Que peuvent-ils lire ? — Puis ça finit par s'accrocher.

Ceux qui cherchent toujours leurs aises, à s'installer toujours « le mieux possible » : grand signe de médiocrité.

Munich. 1^{er} Juillet.

Effroyable monotonie de ces *Cahiers* de Barrès (tome III). Esprit à l'attache et qui tourne autour de sa niche. Son collier, il se l'est mis lui-même; mais Taine l'y a beaucoup aidé.

Le docteur (que Em. était venue consulter à Paris) lui a dit tout aussitôt :

« Vous avez dû avoir des mains très fines. »

... Elle avait les mains les plus exquises qui se puissent imaginer. Je les aimais, non point seulement comme parties de sa personne, mais en elles-mêmes et spécialement. Elle se persuade et veut me persuader que ses mains se sont naturellement déformées; mais il y a plus : elle les a déformées en en mésusant, les soumettant à de grossiers travaux pour lesquels elles n'étaient point faites et que Em. assumait par modestie, par abnégation, par macération et pour un tas de raisons vertueuses qui m'eussent fait prendre l'esprit de sacrifice en horreur. Et il en allait de même pour son esprit, doué des qualités les plus exquises et les plus rares, apte aux soins les plus délicats. Son humilité naturelle n'admettait point qu'elle pût être supérieure en rien et c'est ainsi qu'elle se condamnait aux occupations les plus ordinaires, où malgré tout sa supériorité rayonnait. D'assister, impuissant, à ce dépouillement progressif, qu'elle se refusait même à reconnaître, je souffrais indiciblement. M'en fussé-je plaint, elle eût dit que toutes ces supériorités dont je la voyais se départir, n'existaient que dans mon imagination amoureuse. Elle le croyait vraiment et en cela se montrait supérieure à ces supériorités mêmes, dont sa vertu faisait si peu de cas.

« Volonté de détruire toute religion. » Dans une assemblée du Comité National d'Études (16 mars 1931) dont je lis le compte rendu; douloureusement, mais de tout mon cœur avec eux.

En écrivant ces mots, comment ne point penser à Em. ? A cause d'elle, ces mots sonnent faux. Mais ce n'est plus qu'à cause d'elle.

Les persécutions ont été toujours (ou presque), jusqu'à présent, au nom d'une religion. Que la libre pensée à son tour persécute, la religion trouve cela monstrueux. Mais peut-on vraiment dire qu'il y ait persécution ? J'ai toujours quelque peine à accepter pour vrai ce qu'on a tant d'intérêt à nous faire croire. Les derniers témoignages de cette réunion contredisent en plein les premiers ; et les premiers ne sont que des oui-dire. Mais ils appellent « persécution » la défense faite aux prêtres de malaxer les cerveaux des enfants. C'est bien qu'ils savent qu'on ne peut effacer la première empreinte jamais, ou qu'avec le plus grand effort et dont un bien petit nombre est capable.

Ah ! que tout irait bien si l'on avait affaire au Christ ! Mais la religion, ce n'est pas le Christ ; c'est le prêtre.

Quoi de plus creux, de plus bêtement sonore, que la phrase par laquelle le R. P. R. de J. termine sa déclaration : « ... Il existe des principes immuables sur lesquels le doute n'est pas permis. » L'humanité ne progresse et ne peut progresser sans bousculer un peu ces excellentes âmes.

Samedi.

Matinée toute occupée à amadouer une forte migraine, que j'ai traînée tout le jour d'hier et qui ne m'a guère laissé dormir de la nuit. Course en auto au Starnberger See, où m'emmène la famille de Thomas Mann, que j'ai le plus grand plaisir à revoir. Les deux plus jeunes enfants, glorieusement beaux, nous accompagnent, et Klaus que je ne connaissais encore qu'à peine. Tous charmants ; M^{me} Mann en particulier. Mais, la migraine me raidissant l'esprit, j'ai la mauvaise grâce de soutenir contre elle que les papillons ne se transforment pas en chenilles, ce qui serait trop décourageant.

Curieux, cette disposition à l'entêtement que donne le mal de tête. De même, au dîner qui suit la lecture de Thomas Mann à l'Université, assis entre Thomas Mann et Bruno Franck (?) dont la conversation est des plus agréables, je soutiens contre eux deux que, en plus du monologue de *Prométhée*, il existe un petit drame en trois actes, où figure ce monologue, et que ce petit drame n'est pas la *Pandora* ; puis que la traduction de Hafiz par Hammer était celle même dont Goethe avait pu prendre

connaissance, et qui l'avait incité à écrire son *Divan*. A, vérifier¹. Mais, si assuré que l'on soit, il est peu courtois de...

Et est-ce aussi la migraine qui me fit laisser un très insuffisant pourboire en réglant la note de mon dîner²? Atmosphère on ne peut plus cordiale de cette agape; il me semble qu'en France il y eût eu moins d'abandon; dans une réunion littéraire, chez nous, chacun se tient un peu « sur ses gardes ».

Mann venait de lire, dans la grande salle de l'Université, deux chapitres de son *Joseph* (en formation) que j'étais heureux de fort bien comprendre (grâce à la très nette et vibrante diction de Mann) et d'admirer. Il me semble même que Mann n'a rien écrit de meilleur.

On vient d'apprendre que la France accepte la proposition Hoover; elle le fait, hélas ! de si mauvaise grâce qu'on hésite à lui en savoir gré, et qu'elle perd l'avantage moral indéniable qu'elle eût pu remporter de ce désistement.

Du reste, les politiciens peuvent bien parler des « avantages moraux », mais restent gentiment convaincus que tous ceux qui y croient sont des poires.

La crainte d'assombrir la joie d'autrui, dès que je ne suis plus en parfaite humeur, me paralyse. Si j'ai conscience de pouvoir ajouter à la joie, je bats mon plein.

Berlin. 5 Juillet.

Rien pu manger depuis deux jours; assez violents maux de tête; état de demi-vertige, demi-nausée fort désagréable. Je reste couché presque tout le jour, somnolant, hébété, aucunement curieux de vivre.

Sans doute un coup de soleil, durant la course en auto avec les Mann. Pas pu dormir de la nuit.

A Munich, n'ai cherché à rien voir. Je ne quitterais pas ma chambre d'hôtel, n'était l'espoir de quelque ren-

1. En effet, Bruno Franck confondait le traducteur de Hafiz avec un autre Hammer, venu sensiblement plus tard, et après Goethe.

2. On me dit ensuite que je n'avais pas à en laisser du tout. Pourtant je crois qu'à Munich le « service » n'est pas porté sur la note comme il l'est communément à Berlin.

contre agréable... Cette nuit, si j'avais pu, en tournant un commutateur, me retrouver soudain à Paris !...

Avec quelle facilité, chez moi, succède à la curiosité la plus ardente, une quasi complète indifférence...

Lu coup sur coup les deux premiers volumes de *Fantomas*. Qui m'avait dit le second meilleur que le premier ?...

Me décide à demander un verre de lait, à la terrasse du Kempinski. Voudrais savoir avec quoi c'est fait ? N'en puis boire plus d'une gorgée.

J'admire ceux qui toujours sont égaux à eux-mêmes, qui ne se font jamais défaut. Quant à moi, je ne puis compter sur moi-même. D'où ma peur des rendez-vous, des engagements...

Mais du moins ces différences de pression me permettent-elles d'imaginer l'état des êtres dont l'absence de pression, momentanée chez moi, serait constante. Je ne suis jamais que *provisoirement* misérable. Même au plus bas, je sens que je pourrai bientôt remonter. Je me cache alors, comme un chien malade, souhaite ne voir personne; j'attends que ça passe.

Assez beau, exaltant même, ce mot de Verdi que cite Barrès (III, p. 183) :

Nous autres artistes, nous n'arrivons à la célébrité que par la calomnie.

Intéressantes pages sur Hugo. A part quoi, quelle barbe, ces *Cahiers* de Barrès !

Ce qu'il aime, ce qui l'intéresse, ce qu'il admire... rien de plus loin de moi. Et ne jamais penser que « en fonction de... »

Il craint de corrompre son « goût » en allant au café-concert !

Quels cuistres butés vont devenir les jeunes gens qui se laissent former par lui !

Faux goût, fausse dignité, fausse poésie, et véritable amour d'une fausse grandeur...

Mais l'on ne peut ne pas être touché par une probité si constante. Il y a même, dans ce rattachement à la Lorraine, une sorte de « comme cela du moins je suis sûr de ne pas me tromper » pathétique.

On cherche en vain, dans ce troisième volume, de ces aveux navrants et qui le livraient sans défense à la fois à notre critique et à notre sympathie. Il s'est décomposé avec une application constante.

Quand il parle d'un livre, je sens toujours derrière lui l'ami complaisant qui le lui tend. Quand il fait une citation, je doute toujours s'il a lu ce qui précède et ce qui suit. Je sais trop comment il se faisait documenter par les autres. Son incuriosité devant une bibliothèque était presque totale¹. Il ne cherchait dans les écrits d'autrui que de quoi consolider ses positions; ou parfois, dans la poésie, quelque exaltation vague... L'intérêt des sciences naturelles lui échappait, je crois, complètement.

Et soudain, deux pages surprenantes (récit d'une visite à l'hôpital de la Pitié), comparable aux meilleures des *Choses vues* de Hugo, et qui laissent entrevoir ce qu'aurait pu donner Barrès s'il s'était consenti lui-même, au lieu de se vouloir bouffé par « ses » morts. Cela est très beau. Dans une anthologie de Barrès, devraient figurer ces pages qui l'éclairent du meilleur jour.

Un journaliste qui sait son métier n'écrit pas : « Ils étaient prêts à traiter avec les Soviets » ; mais bien : « Ils étaient prêts à ignorer tous les crimes du passé et du présent, à serrer les mains sanglantes des tortionnaires de Moscou dans une étreinte passionnée. » Tout l'article de la *Gazette de Lausanne* (du 6 juillet) est sur ce ton. (Signé Edm. R.). Cela s'intitule : *L'Amérique contre les Soviets*, et témoigne d'une noble frousse.

Installés dans la certitude. Les confortables idées fausses.

10 *Juillet*.

« Et puis, tu sais... il s'agit de trouver ça mauvais », disait, avec (je suppose) encore plus de sincérité que d'humour, Pierre Laurens, en jetant le dernier écrit de Maritain sur la table de P. A. Laurens, qui me rapportait ce propos. (Car il paraît qu'on peut être catholique et même thomiste convaincu, sans Maritain et contre Maritain; c'est ce que P. A. du moins m'affirme, et P. A.

1. Je me souviens que, rue Legendre, sur un rayon, derrière les dos reliés de faux volumes, se dissimulaient des peignes, des brosses et des flacons de parfum.

garde le plus grand souci de la vérité; il est honnête, de part en part. Néanmoins c'est avec une certaine admiration qu'il me rapportait le propos de son frère; et approbation. Lui-même, s'il eût dit cela, ce n'eût pu être que par boutade et avec ironie...)

Ils savent, dès avant d'ouvrir un livre, ce qu'il importe d'en penser et s'il faut y remarquer et cueillir ou la bonne ou la mauvaise herbe, et ne montrer que celle-ci. Comment lutter contre ces gens-là? Comment ne se sentir point vaincu d'avance, lorsque, par grande crainte de prévention, c'est le livre de l'ennemi qu'on considère avec le plus d'indulgence, et avec l'œil le plus sévère ce qui risque de vous flatter?...

Mais tout est sophisme et mauvaise foi chez Massis. Et comment supposer qu'il ignorât les mœurs de Radiguet et de Psichari, dont il gonfle jusqu'à l'absurde l'importance? et le revirement final de ce dernier, dont la figure pourrait bien avoir été aussi outrageusement camouflée que celle de Jacques Rivière? Mais (je l'écrivais déjà) peut-être, après tout, Massis ne se rend-il même pas compte de ses propres tricheries et celles-ci font-elles tout naturellement partie de l'appareil de sa « croyance ». Combien cet usage aisé de l'erreur m'avertit contre une religion qui l'encourage!...

Une petite phrase de *Hamlet*, que je ne sache pas avoir été beaucoup remarquée, me paraît d'une telle importance que, pour un peu, je la voudrais inscrire au fronton du drame dont elle me paraît, en quelque sorte, l'explication (et qu'elle arme eût pu s'en faire Barrès!). Elle est de Rosenkranz ou de Guildenstern (à vérifier; se méfier des citations inexactes!) adressée à Hamlet :

« Qu'alliez-vous faire à Wittenberg¹? »

1. Si l'on n'a pas remarqué cette petite phrase que je croyais citer, c'est que, à vrai dire, elle n'est pas dans le texte de Shakespeare, où je la recherche en vain. Mais Hamlet n'en revient pas moins de Wittenberg, où il voulait retourner.

« For you intent

In going back to school in Wittenberg... »

lui dit le Roi, qui le dissuade de ce projet. Et la Reine :

« I pray thee, stay with us ; go not to Wittenberg ».

De sorte que ma remarque au sujet de la possible influence allemande sur le caractère de Hamlet n'en reste pas moins valable.

A-t-on déjà fait valoir, en explication du caractère de Hamlet, que celui-ci revient d'une université allemande ? Il rapporte dans son pays natal des germes d'une philosophie étrangère; il a plongé dans une métaphysique dont le « to be or not to be » me paraît l'incontestable produit. Tout le subjectivisme allemand, je l'entrevois déjà dans le célèbre monologue. Qu'était la philosophie que l'on pouvait enseigner alors aux étudiants ? Quels étaient leurs maîtres ? Et sans doute son propre caractère le prédisposait-il à cela; mais on peut admettre que, demeuré sur le sol natal et sans ce conseil étranger, il eût moins incliné dans ce sens. Au retour d'Allemagne, il ne peut plus agir; il ratiocine. Je tiens la métaphysique allemande pour responsable de ses irrésolutions. De ses maîtres de là-bas, son esprit a pris la clef des champs de la spéculation abstraite, qui, si spécieusement, au champ de l'action se superpose. Et cette petite question si simple se charge de signification et d'angoisse : « Oh ! prince Hamlet, qu'alliez-vous faire à Wittenberg ? »

Il n'est pas, dans tout le théâtre de Shakespeare (et je devrais dire plus absolument : dans tout le théâtre), de caractère, non tant germanique, mais plus *germanisé* que celui de Hamlet.

12 Juillet.

Je me retiens pour ne pas avaler le journal de Barrès tout d'un trait. Je trouve profit à ne m'en accorder chaque jour que quelques pages. Il y en a parfois de très belles et que je lis avec ravissement (tome III; pp. 246,47). Un peu trop « morceau de concert », *aria* pour premier violon. A ce « purple passage » je préfère encore le paragraphe qui suit, inspiré, semble-t-il, par Mme de N. .

Mais je n'aime pas beaucoup, en général, et particulièrement chez Barrès, le recours à de certains tons poétiques et à des mots prédestinés. « Lac de beauté... », « ciel de beauté », « mélancolie et amour », « astres les plus merveilleux ». Un vraiment grand artiste ne change pas les couleurs de sa palette, pour *faire poétique*. Ceci est d'un art de confiseur. Ce qu'il appellera lui-même un peu plus loin (parlant de l'art de Praxitèle) « si pommade ».

C'est décidément le Barrès de *Leurs Figures* que je préfère, incisif et montrant les dents. Je ne l'aime pas quand il se parfume, asiatique et déhanché. Ces « soulèvements

de vaine poésie », dira-t-il. Et il ajoute : « Il faut couvrir cette malsaine poésie que l'on ne peut ôter. Elle est peut-être la Vérité, mais qui condamne notre vie. Il faut vivre en émoussant cet aiguillon. » — Tu ne souhaiterais pas de l'émousser, si déjà la pointe n'en était si mousse.

Ceci, très rare : il sait rapporter exactement les propos. Dons prodigieux de « reporter ». Admirable quand il relate. (Mariage d'Arthur Meyer.)

Fort intéressant article de Thérive, contre *l'Action française* (à propos du livre posthume de Lasserre, qu'il me tarde de lire).

Toujours les mêmes griefs. Barrès, chaque fois qu'il prend élan ou exemple sur la nature, se trompe. Il ne sait pas l'observer. J'ai déjà signalé ailleurs les ruses, les subterfuges, de la « Nature », pour projeter la graine toujours le plus loin possible de la souche, l'écarter de la plante ou de l'arbre qui l'a portée. Ce qui germe à son ombre s'étiole.

13 Juillet.

Je voudrais bien pourtant n'apporter point à la lecture de ces *Cahiers* de Barrès cette *indisposition* de l'esprit qui ne le laisse plus sensible qu'aux tares. Dans ce XI^e cahier, les beautés abondent. La connaissance et l'acceptation de ses limites, de ses manques, de ses faiblesses (souvent il se les exagère) donnent à ces pages un accent qui saisit le cœur. Et comment ne point admirer l'expression, presque toujours parfaite, d'une volonté si constamment appliquée à obtenir de soi le meilleur ? Quelle sincérité dans ces aveux ! « Je vois ce qu'il y a de chimérique dans mes rêves. A vingt ans, je ne savais pas cela... Mes rapports avec le monde sont beaucoup moins nombreux que je ne l'imaginais quand je rêvais le pouvoir, la gloire, les femmes... » Son ambition... c'est seulement lorsqu'il la résigne, que peut naître ma sympathie.

« Qu'est-ce donc que j'aime dans le passé ? Sa tristesse, son silence et surtout sa fixité. Ce qui bouge me gêne. » Peut-on imaginer avec plus grave ? Et comme si tout le futur ne devait pas devenir, à son tour, du passé ! L'idée d'un progrès possible de l'humanité n'effleure même pas sa pensée. Au contact de ces pages, je comprends mieux

combien cette idée de progrès s'est emparée de moi, me possède.

L'influence (néfaste) à la fois de Taine et de Renan, à quel point sensible !

15 *Juillet.*

Ces derniers jours sont occupés à revoir la traduction que Stoisy Sternheim a faite de mon *Saül*, en vue d'une représentation éventuelle. Groethuysen, d'un dévouement inlassable et d'une indéfectible gentillesse, nous est d'un grand secours. Stoisy nous retient à déjeuner chaque jour.

A relire ma pièce, elle m'apparaît une des meilleures choses que j'aie écrites, et peut-être la plus surprenante. On la découvrira plus tard et l'on s'étonnera sans doute qu'elle ait pu rester si longtemps inaperçue.

Je me suis laissé emmener par Stoisy Sternheim à une représentation de *la Belle Hélène*, montée par Reinhardt. Grand succès; la salle est pleine malgré le prix des places (quatorze marks). Même malaise qu'à la reprise de *la Vie parisienne*, dernièrement, à Paris. La pièce, pompeusement montée, paraît péniblement insignifiante; simple prétexte à des exhibitions de costumes et d'amples morceaux de chair. (Une Vénus, audacieusement dévêtue, extrêmement belle; mais on regrette alors de ne pas *la* voir plus longtemps.) Tout cela serait mieux à sa place au Casino. La musique d'Offenbach souffre, elle aussi, de cette amplification; sa légèreté charmante paraît creuse. Le public est ravi.

17 *Juillet.*

Il y a certains jours où, si seulement je me laissais aller, je roulerais tout droit sous la table sainte. Ils croient que c'est l'orgueil qui me retient. Du tout ! c'est la probité de l'esprit.

Paris. 19 *Juillet.*

Curieux qu'on fasse tant de raffut pour les fautes d'impression dans les livres de Proust, qui écrivait au courant de la plume — et que, lorsqu'il s'agit d'un texte de moi dont chaque mot est pesé, l'on s'inquiète si peu de me citer exactement. Et comme le plus souvent on ne cite que de seconde ou troisième main, c'est cette fausse citation que, par la suite, d'autres recitent... Je doute si

jamais textes ont été plus souvent déformés, et pouvaient plus souffrir de la déformation — que les miens. Ceci ajoute quelque amertume au plaisir que m'apporte le livre de Fernandez. C'est d'après Du Bos qu'il cite : « Sa pensée soigneusement se dévide. » J'ai écrit « soyeusement » (*Faux-Monnayeurs*, p. 390). Ch. Du Bos faisait-il déjà la faute ?

Cuerville. 24 Juillet.

Lu *The Bridge of San Luis Rey*, de Thornton Wilder. C'est de la littérature; mais de la meilleure; et même avec quelque chose de plus. Délicieusement écrit, face au passé.

La révolution espagnole, la lutte du Vatican contre le fascisme, l'angoisse financière allemande et, par-dessus tout, l'extraordinaire effort de la Russie... tout cela me distrairait effroyablement de la littérature. Je viens de dévorer en deux jours le livre de Knickerbocker sur le plan quinquennal, que m'a prêté Marc Chadourne.

Une demi-heure pour descendre en rampant au fond de ces mines de charbon sans ascenseurs; une demi-heure pour en remonter. Cinq heures de travail accroupi dans une atmosphère étouffante. Les recrues paysannes désertent; mais s'entraînent avec enthousiasme les jeunes gens formés par la morale nouvelle, soucieux d'aider au progrès qu'on leur a fait entrevoir. C'est un devoir à accomplir, auquel joyeusement ils se soumettent. Ah ! comme je comprends leur *bonheur* !

27 Juillet.

A Paris de nouveau, mais pour deux jours seulement. Demain, conseil de la N. R. F. le matin, et l'après-midi lecture de Roger Martin du Gard.

Je voudrais crier très haut ma sympathie pour la Russie; et que mon cri soit entendu, ait de l'importance. Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet énorme effort; son succès que je souhaite de toute mon âme, auquel je voudrais travailler. Voir ce que peut donner un état sans religion¹, une société sans famille. La religion et la famille sont les deux pires ennemis du progrès.

1. Sans religion ? Non, peut-être. Mais une religion sans mythologie.

Cuverville. 28 Juillet.

La musique de la phrase... j'y attache aujourd'hui moins de prix qu'à sa netteté, son exactitude et cette force de persuasion compagne de son animation profonde.

Ces lettres de Proust à M^{me} de Noailles discréditent le jugement (ou la sincérité) de Proust bien plus qu'elles ne servent à la gloire de la poétesse. La flagornerie ne peut être poussée plus loin. Mais Proust connaissait assez M^{me} de N., la savait vaine et incapable de critique assez pour espérer que la louange la plus outrée lui paraîtrait la plus méritée, la plus sincère; il jouait d'elle comme il jouait de tous. Et je vois dans ces flatteries éhontées moins d'hypocrisie qu'un besoin maniaque de servir à chacun ce qui peut lui être le plus agréable, sans plus aucun souci de vérité, mais bien seulement d'opportunisme; et surtout un désir d'épanouir et d'amener à se livrer celui sur qui il souffle de son plus chaud.

29 Juillet.

Julien fait appel à sa volonté pour oser auprès de M^{me} de Rênal le premier geste de séduction. Plus tard, ce geste, qu'il aura refait de plus en plus facilement auprès d'autres, lui sera devenu si naturel qu'il lui faudrait, pour *ne pas* le faire, plus grand effort de volonté qu'il ne lui en fallut d'abord pour le risquer une première fois.

Cuverville. 1^{er} Août.

Je lis cette phrase de Darwin, citée par Brunschvicg (*De la Connaissance de soi*, p. 22) :

On peut excuser l'homme d'éprouver quelque fierté de ce qu'il s'est élevé, quoique ce ne soit pas par ses propres efforts, au sommet véritable de l'échelle organique; et le fait qu'il s'y est élevé, au lieu d'y avoir été placé primitivement, peut lui faire espérer une destinée encore plus haute dans un avenir éloigné.

Il n'y a pas tant de fierté à avoir de ce qu'on n'a pas obtenu soi-même, mais qui a été obtenu par d'autres — qu'un espoir en effet de s'élever plus haut encore, d'obtenir, de l'homme et pour l'homme, davantage, toujours davantage, et une ardente volonté d'y aider. La contemplation de son insuffisance et la dévotion en un Dieu

créateur instruisent moins qu'elles n'endorment la volonté et ne la dissuadent de l'effort.

J'ai soigneusement écarté de mes *Faux-Monnayeurs* tout ce qu'un autre aurait aussi bien que moi pu écrire, me contentant d'indications qui permissent d'imaginer tout ce que je n'étais pas. Je reconnais que ces parties neutres sont celles précisément qui reposent, rassurent et apprivoisent le lecteur; je me suis aliéné nombre de ceux dont j'aurais dû flatter la paresse. Mais ce que je n'ai pas voulu faire, si l'on me dit que je n'ai pas pu le faire, je proteste. Quoi de plus facile que d'écrire un roman comme les autres ! J'y répugne, tout simplement, et ne me décide pas plus que Valéry à écrire : « La marquise sortit à cinq heures », ou, ce qui est d'un tout autre ordre, mais me paraît plus compromettant encore : « X. se demanda longtemps si... »

Voici la N. R. F. J'ai laissé Paulhan annoncer *Jennesse* ; mais, par zèle, il a recours à de si importantes majuscules, qu'on va s'attendre à je ne sais quoi et que tout le monde sera déçu.

Ma méthode serait de promettre moins, de donner plus; mais jusqu'à présent, je n'ai jamais vu le public savoir gré de la retenue, de la réserve, de la pudeur. Il ne remarque que ce qu'on le force à voir.

2 Août.

Se débattre contre quoi ? ... Dès que l'on tient l'homme et non Dieu pour responsable, l'on ne peut plus prendre son parti de rien.

La résignation souriante n'est plus du tout mon fait. Si je n'affirme pas davantage, c'est que je crois l'insinuation plus efficace. On résiste à ce qui vous choque; on proteste à son tour. Il s'agit de persuader, et je crois que l'on y arrive en invitant l'autre à réfléchir, bien mieux qu'en le heurtant.

Je me décide à écrire à Copeau. J'ai pris le double de ma lettre.

3 Août.

Le grand danger c'est de se laisser accaparer par une

idée fixe. Goethe a su l'éviter. Ni Tolstoï, ni Barrès. A un certain âge souvent le champ de la vision se rétrécit. Les « convictions » sont mauvaises; j'espère m'en purger dans *Geneviève*.

Je n'espérais plus pouvoir travailler aussi bien que j'ai fait ces jours derniers. Je ne pourrai juger de la qualité de ce que j'écris qu'avec un peu de distance. En attendant, je vais de l'avant, sans trop me relire.

Très bonne étude de piano. ♪ ♪ ♪

5 Août.

« Un homme en qui l'on ne pouvait trouver de fraude. » Cette parole de l'Écriture, je n'en connais pas d'autre qui, plus qu'elle, ait dominé ma vie. Il me paraît prétentieux de le dire. Mais, si jeune que je fusse alors, oui, c'est bien là ce que j'inscrivis sous mon front. Il me semble aujourd'hui que la « sincérité », que l'effort pour l'obtenir *en soi*, s'y réduit.

J'ai remarqué souvent les soins que prend le chat pour ne pas blesser le mulot avec lequel il joue (contrairement à l'opinion courante). Il est moins délicat avec la souris qui, plus agile, risquerait de lui échapper. Moins délicat encore avec l'oiseau; lorsque celui-ci est déjà capable de s'envoler. Mais hier j'ai surpris mon chat qui, dans le jardin, jouait avec un petit roitelet, de plume encore insuffisante. Avec quelles précautions sa patte de velours le poussait, le faisait sauter ! Je l'observais de derrière une vitre et n'ai pu intervenir qu'assez tard. Le petit oiseau n'avait pas la moindre égratignure et ne paraissait pas autrement ému. Je l'ai remis dans le buisson d'où il avait dû tomber, où je l'ai vu sauter de branche en branche et où ses parents, peu après, ont pu venir le nourrir.

Sur des observations mal faites ou insuffisantes, que de belles théories l'on échafaude, qui ne résistent pas à l'examen !

7 Août.

Chacun de ces jours derniers j'ai travaillé à *Geneviève*. J'écris sans trop de difficulté; mais j'ai du mal à me convaincre que ce que j'écris sans plus d'ahan ni de transport puisse valoir quelque chose.

13 Août.

Je me retiens d'envoyer à Charlie Du Bos cette citation de l'*Osservatore* qui m'emplit de rire :

Les récentes commémorations de Shelley à la station thermale de San Giuliano où il composa *Adonais* ont provoqué une protestation de l'*Osservatore romano*. L'organe du Vatican s'élève avec véhémence contre la glorification de la mémoire du poète anglais :

« Il aurait mieux valu, écrit-il, qu'un tel homme ne fût jamais né, car il ressemble trop à celui contre lequel ces terribles paroles tombèrent des lèvres divines. La poésie y eût peu perdu, et de grands scandales eussent été évités.

« La vie de Shelley, rebelle à ses parents, rebelle à ses maîtres, rebelle à la compagnie de son existence, qui dépensa toute sa fortune à former une bibliothèque révolutionnaire, qui fut expulsé de l'Université pour avoir publié son opuscule incendiaire : *De la nécessité de l'athéisme*, est un sujet d'abomination. Nous nous étonnons que cet anarchiste, enthousiaste de l'anarchie, ait pu trouver des laudateurs dans la presse fasciste qui ne cesse d'exalter le respect, l'autorité et la nécessité d'une discipline solide, et déclare que rien ne doit s'évader de la collectivité et que tout doit lui être subordonné : la pensée, l'action, l'enseignement et l'art. L'on voit de nouveau où sont les bases de l'autorité, de l'ordre et de la discipline, bases qui ne s'écroulent pas devant un petit poète qui tournait bien les vers érotiques. »

Et l'*Osservatore* conclut :

« Tant que de tels éloges seront possibles dans la presse fasciste, le rôle de l'Action Catholique, de ses cercles et de ses écoles restera grand. »

22 Août.

A Saint-Clair depuis quelques jours. Hier soir lecture à voix haute du début de *Geneviève*, devant Groet, Alix Guillain, Elisabeth et Pierre Herbart. Aurait besoin d'un énorme travail de mise au point. Déplorable insuffisance de précision, de particularité, dans le dessin des figures.

Marseille. 1^{er} Septembre.

Les surréalistes préparent un numéro antireligieux sensationnel, me dit H.. Il me raconte avec enthousiasme le courage de B. qui, dans le métro, lorsqu'il voit un curé, a soin de se mettre contre lui, puis, après quelques instants, à voix très haute :

« Est-ce que vous avez bientôt fini de me tripoter

comme ça ? Espèce de salaud ! Vieux cochon !... Et dire qu'on confie des enfants à des êtres pareils... »

H. déclare cela « admirable ». Je ne puis voir du courage dans l'écrasement d'un être qui ne peut se défendre et applaudis à la remarque de Robert Levesque :

« Si antimilitariste qu'il soit, B. n'oserait jamais se comporter de même à l'égard d'un officier, sachant trop qu'il risquerait la giffe. »

C'est la perfidie même, la lâcheté de cet acte abominable que H. admire :

« Il ne s'agit pas de raisonner; mais bien de les mettre en telle situation qu'ils ne puissent rien dire. »

Pour moi je crains toujours (un peu mystiquement encore, je l'avoue) de renforcer la position de l'adversaire en mettant l'injustice de mon côté. Et puis de toute manière, et lorsqu'elle amènerait ma victoire, l'iniquité m'est intolérable; j'aime encore mieux en être victime; mais elle m'indigne même si c'est contre moi qu'elle s'exerce; et non point à cause du dommage qu'elle me cause... Non; mais en raison d'un certain équilibre faussé. Mais H. est un passionné; c'est sa passion même que j'aime en lui, qui fait sa valeur et sa force. Le sens de la justice (je le vois parbleu bien par mon exemple) le gênerait.

Avec quelle facilité je me détache de ce qui a cessé de m'instruire !

Marseille. 2 Septembre.

Je vais donc quitter l'été dans une heure. Pourquoi partir si tôt ? Regagner déjà Cuverville où je ne suis attendu que pour le 15. Jamais matin plus radieux; pas un souffle; les fumées montent et s'étalent au-dessus de la ville; la mer est lisse; elle invite au voyage. Je devais m'embarquer pour la Corse; ces jours derniers m'ont à ce point soulé de plaisir que je pensais ne pouvoir plus souhaiter que le travail. Après cinq nuits délicieuses, une nuit de repos et je regarde avec nostalgie ce que je quitte ici. J'ai délaissé ce carnet alors que j'aurais eu le plus à dire. Je n'ai pas souvenir d'abandon plus parfait à la joie. C'est aussi que ma joie était faite de celle que j'apportais à B. et à X.. Celui-ci, que je laissais hier, va donc s'embarquer à ma place. J'ai tout préparé pour lui.

C'est son tour. La plus grande sagesse est de se retirer de bonne grâce.

X. invite Véra à le retrouver à Calvi. Il emmène le petit Jean qui accompagnait B. à Saint-Clair. Je ne pouvais souhaiter pour lui de plus lyrique aspect du plaisir. Mon imagination s'amuse à les suivre... Qu'il fait beau !

N'était-ce pas aussi le besoin de me prouver à moi-même ceci : plutôt encore que le plaisir, c'est le repos qui le suit, que je cherche; le clair regard désintéressé que cette satisfaction de la chair permet de porter sur le monde, et cette tranquillisation de tout l'être.

En suis-je encore à chercher dans de pareils sophismes la justification d'un geste absurde ? N'ai-je pas eu, plutôt, peur de la joie, de trop de joie ? Ce retour brusqué dans le Nord, il me semble, à présent que le train m'emmène, que, de ma vie, je n'ai jamais rien fait de plus bête.

Septembre.

A quel point un même passé peut laisser des traces différentes, — et surtout comporte des interprétations différentes.

Chercher toute sa vie à ne point faire un geste insincère, à ne point écrire une phrase qui déborde en rien la pensée, et l'on peut alors espérer d'être traité, vers 60 ans, de « comédien » par un M. A.. C'est un mot qu'il ne songe nullement à appliquer à tous nos maîtres camoufleurs; c'est à moi seul qu'il le réserve, accompagné de l'épithète « magnifique » qui l'excuse de m'avoir pourtant admiré, mais explique qu'après m'avoir percé à jour, il se détourne. Sans doute, il s'est vexé des quelques mots de mon *Oedipe*, où je fais mon Étéocle auteur, comme lui, d'un *Mal du Siècle*. Quel orgueil ! Quelle mesquinerie ! S'il m'avait moins plagié naguère, il me renierait moins aujourd'hui. Je n'aime pas cette façon, après vous avoir pris votre stylo, de s'écarter de vous pour ne pas être soupçonné.

12 Septembre.

En gare de Lyon. Je quitte Paris de mauvais cœur. La

saison serait moins avancée, je rentrerais aussitôt à Cuverville. Mais j'ai crainte de n'avoir pas eu mon suffisant de soleil... Oh ! non, je ne cède à aucun entraînement, et jamais peut-être ne me suis-je mis en route avec aussi peu d'allégresse. Il pleut. J'ai mal à la tête. Mon cœur bat faiblement. Je me sens vieux. J'ai beau savoir que je puis amplement me permettre cette dépense, je ne me l'accorde qu'à contre gré...

Cette fâcheuse humeur pourra changer en route. J'entame ce nouveau cahier pour y aider...

A Cuverville j'ai pu mener à bien (ou presque) l'article sur Goethe que j'avais promis à la *Neue ou Deutsche Rundschau*. J'aurais voulu les critiques de Marcel; mais, selon son habitude, il a remis cette lecture jusqu'à trop tard. Son exemple, et cette ruineuse confiance qu'il fait au temps, me précipite dans l'autre sens. Avant, j'arrivais en avance d'un quart d'heure sur le départ d'un train; mais maintenant, de plus d'une heure. Ce qui me permet de dîner au buffet de la gare; où j'écris ceci.

J'emporte avec moi peu de livres : *Dichtung und Wahrheit* et les poésies de Goethe (2 vol.), plus un livre de Engels, envoyé par Strohl : *Dübring bouleverse la science*. Et la dernière livraison du roman de Lacretelle.

Dimanche 13.

Arrivé à Marseille à 7 heures. Embarqué à midi pour Bastia. L'étrange et morne aspect de mes compagnons de voyage me fait penser que je me suis trompé de bateau.

Temps splendide; mais j'apprends qu'il a soufflé cette nuit un mistral terrible, que la mer était démontée, que les navires rentrant à Marseille ont eu des retards effroyables...

Conversation des plus intéressantes avec un capitaine de la Légion Étrangère. Fort heureux d'apprendre son grade au cours d'un de ses récits : « En ce temps, je n'étais pas encore capitaine. » (Je n'ai jamais su compter les galons; et, dans une conversation avec un militaire, cela me gêne d'en être réduit à l'appeler « Monsieur ».)

Il raconte, et fort bien ma foi ! le transfert à Sidi-bel-Abbès d'un drapeau de la Légion portant d'un côté de la rosette les initiales L. É. (Légion Étrangère) et de l'autre L. N. (Louis-Napoléon) ayant fait les guerres

de Crimée et du Mexique, conservé jusqu'alors au Musée des Invalides.

Excellente traversée. Mais je ne sais plus m'abandonner à la joie sans me redire : Encore toi !... N'as-tu pas honte ? Cède la place à d'autres. Il est temps...

Calvi. Lundi.

Arrivée à Ajaccio vers 10 heures. Furieuse envie de repartir aussitôt. Absurde désir de vouloir recommencer le passé ! La ville m'a paru charmante. L'été dernier, je ne sais comment, je n'avais pas su la voir. A l'époque des *Nourritures*, j'en aurais pleuré d'allégresse. Les premiers rayons rosissaient les maisons du port. De grands oiseaux de mer planaient au-dessus du navire. J'avais besoin d'un compagnon tout jeune, qu'eût ému, lui du moins, la découverte de ce qui m'a tant ému jadis. Je constatais simplement et sans presque aucune élévation de température que cela était très digne d'émouvoir. Sans doute mon exaltation était-elle encore plus vive que celle des autres passagers ; mais cela pouvait-il me suffire ? J'ai vis-à-vis de moi des exigences... Pourtant j'ai su me maintenir à peu près joyeux durant le trajet en auto. Mais à Calvi je ne retrouve ni Paul V., ni Véra, ni le petit Jean. Ils ont dû déjà repartir... J'ai traîné mon ennui sur les quais du port, parvenant à peine à sourire aux nombreux enfants qui me reconnaissaient. Le vent se lève. La traversée du retour sera dure. Que suis-je venu chercher ici ? Je n'ai presque pas dormi de la nuit. J'ai sommeil.

Mardi, 15 Septembre.

Bu du sommeil jusqu'à plus soif.

Je songe à ce petit soldat que Domi vit mourir près de lui, dans le fossé où ils s'étaient blottis tous les deux. Moins bien abrité que Domi, il recevait toutes les balles. Domi les entendait entrer dans cette chair tendre. Et le petit (presque un enfant, disait Domi) ne se plaignait pas, mais disait seulement, par instants, lors d'une blessure nouvelle : « C'est trop ! ah ! c'est trop !... » d'une voix douce ; comme s'il s'était bien apprêté à souffrir, mais pourtant pas tant que cela.

Je retiens la seule cabine encore libre sur le bateau de demain.

C'est le mazout qui empoisonne les eaux de la mer. D'où l'appauvrissement, la disparition progressive de l'admirable flore-faune marine. La plus impondérable trace d'un élément chimiquement étranger suffit à les flétrir. Ces colonies de madrépores sont comparables à des populations anéanties par les gaz asphyxiants des guerres futures. J'incriminais les usines de la côte; mais ce sont donc les navires eux-mêmes qui vont aujourd'hui semant le long de leur route, au-dessous d'eux, loin autour d'eux, la dévastation.

Durant le déjeuner à l'hôtel. Je regarde autour de moi pour voir si je suis seul à m'apercevoir que la viande qu'on nous sert est faisandée. Mais tous ont l'air de se régaler comme à une pièce de Henry Bataille¹.

C'est bien avant la traversée que déjà le cœur se soulève. Un indicible malaise m'a maintenu couché presque tout le long du jour, avec frissons, sueurs et vertiges. Dus aussi à l' inanition... *Ach ! wär'ich zu Hause !* — Cri d'un lâche.

Je retrouve ici un Tzara charmant; sa femme exquise. Et je m'en veux de ne trouver rien à leur dire. Mais alors pourquoi les ai-je accompagnés si longtemps sur la route, tout comme si je n'avais pas senti que je les gênaï ?... Ah ! combien je suis peu maître de moi !

1. Je lis, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} août, à propos du Concours du Conservatoire, un article de Raymond Escholier, où :

« La chance pour elle (M^{lle} Cunati), ce fut de paraître dans l'admirable *Parisienn*e, tout juste après un morceau, un lambeau d'Henry Bataille, vieilli, ridé, fripé... On ne peut plus supporter ce langage tarabiscoté, délirant. »

Allons, tant mieux ! Mais nous sommes quelques-uns à n'avoir pas à nous dédire, à n'avoir jamais pu supporter ce devant quoi la critique, presque unanimement, s'est si longtemps pâmée. Je ne crois même pas qu'elle ait jamais avili plus bas sa louange. C'est d'ailleurs, à propos de l'art dramatique que la critique, de tout temps, a commis les pires erreurs. Et c'est aussi pourquoi la déchéance de notre théâtre...

Aragon est trop intelligent et a le goût trop fin pour s'y être trompé. En vouant un culte à l'œuvre de Bataille, il savait bien ce qu'il faisait et que, dans toute la littérature récente, l'on ne peut trouver rien de pire.

La pêche était trop mûre, complètement gâtée. Je me plains, et l'on m'en apporte une autre; celle-ci dure comme un caillou.

Weil meine Empfindung wie mein Urteil nicht leicht etwas völlig ausschloss. (GÖTTE, *Dichtung und Wahrheit*, p. 385.)

Cette édition en deux volumes (*Insel Verlag*) des poésies de Goethe, que j'emporte souvent en voyage, n'est point à conseiller pour un novice. Il s'y perdrait. Les poèmes sont tous rangés par ordre chronologique, ce qui est fort instructif; mais ces poèmes sont de qualité fort inégale, et le meilleur est souvent noyé.

Les pièces du *Divan* sont éparées.

Je relis le *Sommernacht*, dont je sais pas cœur plus d'une strophe, qu'il y a deux ans je récitais à Curtius.

Je lui disais ma confusion, devant la dernière strophe, celle qui s'adresse à l'échanson, de découvrir, en lisant une traduction (de Porchat), qu'il fallait comprendre « ta belle » là où, par inconsciente complaisance, j'avais toujours compris « ta propre beauté ».

Voici les vers :

*Geb nur, lieblichster der Söhne,
Tief ins Innre, schliesz die Türen,
Denn sie [die Sonne] möchte deine Schöne
Als den Hesperus entführen.*

« Je crains bien, dit Curtius en souriant, que ce ne soit pas vous qui ayez fait le contresens, mais Porchat : *Schöne* est mis ici pour *Schönheit*. »

Ainsi, par bienséance et respect des « bonnes mœurs », par souci de ne scandaliser point le lecteur et, peut-être, aveuglé lui-même, Porchat accepte cette absurdité : un enfant qui court enfermer sa maîtresse, de crainte que l'Aurore ne la lui enlève, la prenant pour Hesperus !

*Il est vrai que dans ces jardins embaumés
Le rossignol clame le long des nuits ;
Mais en vain tu pourrais attendre
Un complet effacement du jour.*

*Car dans cette saison de Flore,
Si l'on en croit le peuple grec,
Cette fausse veuve, l'Aurore,
Brûle d'amour pour Hesperus.*

*Combien vite elle accourt ! Regarde,
Sur les parterres de fleurs
Devant tant de clarté déjà
La nuit cède.*

.....

*Va maintenant, mon enfant bien-aimé,
T'enfermer dans la chambre la plus secrète,
De crainte que l'Aurore, si elle apercevait ta beauté,
Te prenant pour Hesperus ne t'enlève.*

Ma traduction est un peu libre, par crainte des platitudes d'une juxtaposition de mots trop précise; mais que penser de celle de Porchat :

*Va donc, mon aimable enfant, au fond de ta demeure ; ferme les portes,
car la déesse pourrait bien ravir ta belle, l'ayant prise pour Hesperus.*

Bel exemple de camouflage (peut-être inconscient).

Mercredi.

Le vent, furieux hier, s'est calmé cette nuit. Il semble que Zeus et Neptune et Borée aient voulu montrer ce qu'ils pouvaient être, ce qu'ils ne seraient pas pour moi.

Je voudrais écrire un *Dédale et Icare* ; peut-être serait-ce un chapitre de *Thésée*.

Les démangeaisons redeviennent insupportables. Résultat sans doute de trois bains — oh ! de baignoire simplement, à la Fleurissoire.

Il y a bien longtemps de cela... certain jour que je m'inquiétais de trouver Valéry si soucieux, si fatigué :

« Je me souviens, me dit-il, d'une absurde féerie que j'avais vue dans ma première enfance. Il y avait là un pauvre type qui, après une journée de tribulations, espérait trouver un peu de repos dans une chambre d'auberge. Mais chaque fois qu'il se couchait et s'apprêtait à dormir, les meubles de la pièce commençaient à danser, les pieds du lit se soulevaient, les couvertures fichaient le camp et d'affreux diabolins descendaient de la cheminée ou jaillissaient de la fenêtre ouverte. Le malheureux patient disait alors, sur un ton de voix tout résigné (tout comme je fais à présent) : « Allons ! voilà les bêtises qui recommencent. »

17 *Septembre.*

Sur le point de quitter la Corse, rencontre inopinée de X... Si je n'ai pu le voir à Calvi, c'est qu'il gardait la chambre, fort souffrant d'une insolation prise à Porto. Nous décidons aussitôt de repartir ensemble. La cabine « de luxe » que j'ai dû prendre, car il n'en restait plus d'autres, a un divan qu'on va transformer en couchette. Pont du bateau *overcrowded*; on a peine à se frayer un chemin entre les rangs de chaises de bord. Des matelas sont étendus dans les salons, dans la salle à manger, dans les couloirs. Je songe à ce que serait un naufrage, ou même simplement une mer mauvaise... Mais le vent s'est calmé et rien n'est plus égal que l'avancée de notre navire dans la nuit (partis à 10 heures du soir), de plus glorieux que, ce matin, notre entrée au port de Toulon tout inondé d'azur.

Je dormirais aussitôt sans ces passagers qui causent à voix haute devant le hublot de notre cabine. Et cela jusqu'à passé minuit. Et cela reprend entre une et deux. L'indignation surtout, devant ce peu de souci d'autrui, m'empêche de dormir, et les démangeaisons qui reprennent, aussi féroces que jamais : deux molletières d'orties.

18 *Septembre.*

Dans une réponse de Massis à une enquête de *Candide*, je lis avec amusement :

« Jamais, au plus fort de leur ferveur, les plus gidiens d'entre nous n'avaient parlé de Gide avec l'enthousiasme et l'extase des nouveaux venus. »

Décidément vous m'avez bien mal enterré, mon cher Massis ! Et tous les « ôtons-nous, car il sent » de vos déclarations de ma « faillite » ne m'ont pas fait, somme toute, le grand tort que vous espériez.

Mais vous préférez reconnaître que vous vous trompiez dans vos pronostics sur la génération d'après-guerre et l'enterrer toute à ma suite, plutôt que de convenir que je n'étais peut-être pas le cadavre que vous disiez.

19 *Septembre.*

Cette prodigieuse difficulté, cette quasi impossibilité pour le grand nombre des Français d'imaginer qu'on puisse se vêtir, manger, penser, vivre enfin autrement

qu'on ne fait en France. C'est toujours le « Comment peut-on être Persan ? »

(Siegfried en parle excellemment, et Curtius qui le cite dans un remarquable article de la *Neue Rundschau* qu'il m'envoie : *Abbau der Bildung*.)

Disposition native, mais que l'éducation familiale et l'instruction des écoles encouragent. Ceux qui déjà sont Français, on leur apprend à être Français. Loin de les élargir, on les enferme.

20 Septembre.

A Cuverville de nouveau après une semaine d'absence. Je rentre assagi et dilaté. Soucieux surtout de travail.

Deux intéressantes brochures me sont envoyées d'Amérique : *André Gide and his catholic Critics*, et *Marcel Schwob and André Gide (A literary Affinity)*.

Curieux que vienne de si loin le premier rapprochement, qui s'imposait, entre le *Livre de Monelle* et mes *Nourritures*. Il est vrai que la publication de *Monelle* n'attira guère plus l'attention des critiques et du public, que ne fit, trois ans après, celle des *Nourritures*. En ce temps-là les éditeurs ne recouraient guère à la réclame; et du reste la fierté des auteurs s'y fût refusée.

Sur des plans différents, l'exhortation de ces deux livres était la même; mais restait tout intellectuelle avec Schwob. C'est bien aussi pourquoi son petit livre fut d'abord mieux accueilli que le mien.

Je ne pense pas qu'il y eût de l'un à l'autre la moindre influence. Simplement l'un et l'autre témoignent d'un semblable besoin. De tous mes livres, il n'en est pas de plus spontané, de plus sincère, que mes *Nourritures*. Du reste il est fait en grande partie d'extraits de journaux et cahiers antérieurs à *Monelle*.

Schwob m'en voulut, me fut-il redit. Mon livre brutal écrasait indécemment son livre délicat... Il me tint rigueur quelque temps et j'en fus fort peiné, car son amitié m'était chère. Je cédaï cependant à une nécessité trop impérieuse pour que des considérations, même amicales, pussent me retenir et d'écrire et de publier. J'ajouterai que, pour flagrantes que fussent les ressemblances, ce livre était trop de moi-même pour qu'elles pussent m'apparaître aussitôt, du moins avec une vigueur suffisante. J'étais surtout sensible, dans *Monelle*,

à ce qui l'écartait encore de la vie et la trouvais, encore qu'exquise, un peu falote. Et ce que mes *Nourritures* offraient de plus réel et de contact plus immédiat avec la nature, était aussi ce qui devait le plus écarter d'elles les lecteurs de la première heure, ce qui devait demeurer si longtemps sans assentiment, sans écho. C'était ce par quoi mon livre différait le plus de celui de Schwob à quoi, plus tard, il dut son importance,

26 Septembre.

Je lis, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, l'histoire de Napoléon avec l'admiration la plus vive¹. Plus rien ici, presque plus rien, de cette infatuation qui me rend, en tant d'autres endroits, ce livre insupportable.

Je copie :

Il est évident que ceux qui parlent de l'ouvrage de Walter Scott (*Life of Napoleon*) comme d'un livre écrit sous l'influence des préjugés nationaux anglais et dans un intérêt privé ne l'ont jamais lu : on ne lit plus en France.

29 Septembre.

Dans *le Temps*, article de Henriot sur une réédition du journal de Delacroix. Henriot cite avec admiration ces conseils que Delacroix se donnait à lui-même : « Nourris-toi de grandes et sévères beautés qui nourrissent l'âme », et le loue de n'aimer que « les génies inspirés qui tirent des choses seulement ce qu'il faut en montrer à l'esprit ». Que trouver à admirer dans ces formules creuses ? La « noble » impropriété des termes, ou l'escamotage de la question ?... Du temps que j'admirais encore Delacroix, la lecture de son *journal* a été une grande déconvenue. Pas plus dans son style que dans son art, il ne parvient à être tout à fait près de lui-même, comme font Baudelaire, Stendhal ou Chopin, qu'il savait pourtant admirer.

Paris. 4 Octobre.

Dîné avec Copeau au restaurant du Vieux-Colombier.

1. Cette admiration a bientôt fait place dès le chapitre suivant (Campagne de Russie), à une animadversion encore plus vive; m'a enfoncé plus avant encore dans cette opinion qu'il n'est pas pire école de style que cette grandiloquence; influence bien plus néfaste encore que celle de Rousseau, Barrès ou Loti. Combien s'en sont laissé empoisonner !

Maurras entre, quelque temps après nous. Pas revu depuis... trente ans sans doute. C'est Copeau qui me le nomme. Je ne l'aurais pas reconnu. Lui me reconnaît-il ? Je ne sais. Du reste une colonne du restaurant nous cache l'un à l'autre... A la sortie, Copeau me raconte sa dernière conversation avec Maurras, il y a quelques années. Il imite Maurras à merveille :

— Il est étonnant, Léon Daudet : il aime Claudel !

Alors Copeau, criant :

— Moi aussi.

— Moi je préfère Racine.

— Moi aussi.

Copeau ne m'a jamais paru plus vivant, plus jeune même; ni plus affectueux. Mais la conversation bat les buissons. Sitôt après le dîner il m'accompagne chez Roger avec qui j'avais pris rendez-vous.

Longue conversation sur sa pièce (*Un Taciturne*) qu'on répète depuis huit jours chez Jouvet. Roger se plaint de ne pouvoir trouver un jeune premier de séduction suffisante. X., qui se propose, est intelligent, charmant; mais, dit Roger : « Jamais aucun spectateur n'aura envie de l'embrasser sur la bouche. » Le ressort secret de la pièce, du reste, semble complètement incompréhensible à Jouvet et à Renoir. Pas le moindre frémissement, pas la moindre chaleur. Si la sensualité ne s'y mêle, le coup de pistolet de la fin n'a plus raison d'être...

Roger commence à comprendre qu'il n'avait peut-être pas raison d'affirmer qu'il n'est pas un homme, si peu porté qu'il soit vers Sodome, qui puisse rester insensible à l'attrait d'un Ganymède. Il doit se persuader pourtant que certains restent à cet égard d'une cécité complète, que laissent parfaitement indifférents les *ignudi* de la Sixtine, et qui ne peuvent voir qu'aberration dans le passage de la lettre de Diderot que donnait l'an dernier la *N. R. F.* (citer). Mais même si la majorité des spectateurs est capable de certaine demi-compréhension, encore faudrait-il que la permît une certaine chaleur juvénile, un charme sensuel, un attrait possible, de la part du « jeune premier »¹. Jouvet veut qu'il n'y ait « pas d'ambi-

1. Je parlerais exactement de même s'il s'agissait d'Hippolyte. L'acteur auquel ce rôle est confié ne doit pas être tel qu'il rende Phèdre inexcusable.

guité possible » ; il l'évitera si bien que le désir inavoué du Taciturne paraîtra inadmissible, et son geste final un acte de pure folie. Tout cela risque de fich' la pièce par terre. Et cela apprendra à Roger qu'au théâtre, pour réussir, il ne faut surtout pas chercher à sortir de la convention.

Cunneville. 7 Octobre.

« Toute licence, sauf contre l'amour. »

« Il ne faut contrister personne » (« aucune âme », disait poétiquement Barrès). Ériger en maximes ces formules veules, se peut-il imaginer rien de plus débilitant ? Ce que je peux admirer dans « l'amour », c'est l'abnégation, le sacrifice ; mais ce sacrifice même devient piteux si l'être qui le provoque est indigne, ou si même, tout simplement, il ne vaut point celui qui se sacrifie, comme il advient presque toujours ; car dans l'abnégation l'être s'épure et se grandit. La glorification de « l'amour » aura été une des pires et des plus ridicules erreurs de ce temps. Ce que j'en dis ne peut paraître blasphématoire qu'en raison de la confusion effroyable que ce mot « amour » introduit. Il désigne aussi bien l'ardeur la plus noble et la plus désintéressée, que la plus vile ; à la faveur de cette confusion, de quels passe-droits cette dernière bénéficie ! Presque tout ce qu'on dit sur « l'amour » est entaché de complaisance.

Je ne sais qui signe « Gringoire » dans le journal de ce nom. Il nous donne d'admirables exemples du mal-écrire. Son article commence ainsi : « Quand on aura, si tant est qu'on y parvienne jamais, guéri... » et sitôt ensuite : « Il serait prématuré d'attendre que l'Europe doive, du jour au lendemain, recouvrer... etc.. » Celui qui n'est pas arrêté par ces phrases dès le seuil de l'article est digne de se laisser convaincre par les « raisonnements » de Gringoire.

10 Octobre.

A l'été pluvieux succède un automne splendide. Deux jours de suite, à bicyclette, j'ai été retrouver une troupe de bohémiens campés aux Loges. Certains d'entre eux gardent des chevaux qui pâturent dans un espace non enclos, près du village. Je m'attarde longuement, assis près d'eux ; membres de la même famille, qui ne s'étaient

pas revus depuis trois ans et se sont retrouvés à Bourg-Achard. Ils font partie d'un cirque qui va donner des représentations dimanche et lundi, jour de foire.

Retour dans la fraîcheur du soir, qui m'eût empli naguère d'une immense joie. Mais, sans compagnon, aujourd'hui mon émotion rase le sol et ne sait plus prendre l'essor. Je me dis que je devrais être ému, et cela me retient de l'être. Mes joies les plus vives, ce ne sont plus mes sens émoussés qui me les procurent. Ainsi sied-il. Mes yeux ont beaucoup faibli ces derniers jours.

19 Octobre.

En lisant le livre de Crémieux :

Tendance à croire plus... ce qui a coûté très cher. Ce que la guerre a coûté en vies humaines, en souffrances, etc... nous amène à exagérer son importance. L'expérience russe du plan quinquennal *m'intéresse* davantage. Du reste elle aussi a coûté très cher.

Marius à l'écran. Jeu merveilleux des acteurs. Raimu, magistral. Excellent dialogue, inutilement (donc fâcheusement) coupé de vues destinées à engourdir l'imagination du spectateur. Un art où plus rien n'est suggéré. Plutôt le théâtre...

Mais je m'efforce d'envisager surtout les avantages, quel que soit le changement. C'est un des premiers principes de mon autoéducation.

Massis, après avoir proclamé ma « faillite », me tient pour responsable de la faillite de la génération qui me suit. Il ne voit le salut que dans le raccrochement à de vieux principes. J'estime au contraire que tout doit être remis en question et que, sur ces étais pourris, l'on ne saurait édifier rien de solide. Il me prend pour un destructeur; ou surtout cherche à me faire passer pour tel. Mais ce que je détruis c'est ce qui déjà tombe en ruines. C'est l'immense espoir qui m'habite qui me retient de me cramponner au passé. Car j'aime le passé; mais je préfère l'avenir. Ce qui était *m'intéresse*, et ce qui est; mais plus encore ce qui peut être et ce que je voudrais qui soit.

Cuerville. Fin Octobre.

Salvemini me demande d'intervenir au sujet de Lauro de Bosis. Il m'envoie tous les documents qu'il a pu

recueillir, relatant l'exploit admirable de ce héros. Déjà je connaissais la plupart; ils m'avaient été remis par un ami particulier de Lauro de Bosis, en particulier sa lettre au roi d'Italie, celle au peuple italien et le testament du nouvel Icare. Je ne puis lire ces papiers sans l'émotion la plus vive; mais que faire ?...

Il faut que je m'en explique avec Salvemini : malgré mon admiration pour le geste du jeune héros, quelque chose ici me manque : la croyance à la liberté. Je ne parviens qu'à peine à tirer au clair ma propre pensée. La notion de liberté, telle qu'on nous l'enseigne, me paraît des plus fausses et pernicieuses. Et si j'approuve la contrainte soviétique, je dois approuver également la discipline fasciste. Je crois de plus en plus que l'idée de liberté n'est qu'un leurre. Je voudrais être sûr que je penserais de même si moi-même n'étais point libre, moi qui tiens par-dessus tout à ma propre liberté de pensée; mais je crois également, de plus en plus, que l'homme ne fait rien qui vaille sans contrainte et que bien rares sont ceux capables de trouver cette contrainte en eux-mêmes. Je crois aussi que la couleur authentique d'une pensée particulière ne prend sa pleine valeur que si elle se détache sur un fond qui ne soit pas déjà bigarré. C'est l'uniformité de la masse qui permet à quelques rares individus de s'élever, tranchant sur elle. Le « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » de l'Évangile, me paraît plus que jamais d'un enseignement plein de sagesse. Du côté de Dieu, la liberté, celle de l'esprit; du côté de César, la soumission, celle des actes. Le seul souci du bonheur du plus grand nombre, d'une part; de l'autre, le seul souci de la vérité.

Mais ce que j'en écris ici ne me satisfait guère. Il reste ceci : contrainte pour contrainte, celle du fascisme me paraît un retour au passé, celle des Soviets un immense effort vers l'avenir. Cette coûteuse expérience intéresse l'humanité tout entière et peut la délivrer d'un effroyable poids. L'idée seule qu'on la puisse interrompre et faire avorter, m'est insupportable, et qu'un si gigantesque effort vers le jamais-encore-tenté puisse demeurer vain. Les idoles que là-bas ils brisent m'apparaissent depuis longtemps comme les plus oppressants des faux dieux.

Après la répétition du *Taciturne*, la pièce de Martin du

Gard, G. va répétant qu'il ne saurait s'intéresser à des sentiments qu'il ne peut éprouver lui-même.

Va-t-il me forcer de penser que les homosexuels ont plus d'imagination que les... autres ? Non; mais ils sont invités à l'exercer bien davantage.

30 Octobre.

Levé à cinq heures et demie, après une nuit mieux que passable (malgré le furieux prurit d'hier soir). Ah ! combien volontiers tous les jours, comme au temps de ma jeunesse ! L'irrégularité de mes mœurs est venue bien moins de mon inquiétude que d'une inconstance de tempérament. Je reste à la merci de mon foie, de mon cœur, de mes nerfs; et, sans doute également : de la température, de tous les changements d'humeur et froncements de Jupiter. Chercher à se régler d'après cela, comme les barques selon le vent et la marée ? Absurde; mais les plus belles résolutions et disciplines ne feront pas que je sois le même et capable du même travail, de la même ferveur ou inspiration après une nuit d'insomnie. Ceux qui dorment bien peuvent-ils se rendre compte de l'importance du sommeil ? Je doute si les insomniaux purent fournir un seul grand capitaine, ou homme d'État, ou acteur... enfin aucun de ceux qui doivent rester sans cesse « sur la brèche » ? La plus belle valeur de l'âme a besoin de se retremper périodiquement dans la nuit.

Pour avoir bien dormi je me sens ce matin d'humeur si fraîche que je ne reconnais plus l'homme harassé que j'étais hier. La veille je ne m'étais couché qu'à deux heures, absurdement entraîné à prolonger la veillée avec Groethuysen, Madame Théo et Alix. Celle-ci était elle-même éreintée, et je me suis beaucoup reproché d'avoir ajouté à sa fatigue, lorsque j'ai pris conscience de l'heure. Groethuysen avait demandé à revoir la traduction, que je venais de faire à Cuverville, du dialogue de Faust et de Chiron. Nous avions eu ce tort de ne nous mettre à ce travail qu'assez tard, après avoir interminablement parlé de la pièce de Martin du Gard.

Et toute la journée d'hier, réveillé dès 6 heures et demie par les bruits de la cour, du couloir, etc., j'ai traîné misérablement — fort inquiet pour cette lecture d'*Oedipe* que je devais faire, ce jour précisément, devant Pitoëff et sa troupe.

Somme toute, cela s'est fort bien passé. J'ai lu cela sur

la scène du théâtre Tristan Bernard, d'une voix soutenue et que je n'espérais pas capable de cet effort. Mais j'ai dû partir sitôt après, de sorte que je ne sais trop quelles purent être les réactions.

Groet me conseille, en guise de lever de rideau (car *Edipe* ne suffit pas à remplir la soirée), *Die Geschwister* de Goethe. Et c'est pour lire cette courte pièce, que je ne connais pas encore, que je me suis levé si matin. Je m'y plonge.

« Ma vie a été dominée par trois phrases que répétait à ma première enfance une excellente parente à qui j'avais été confié.

1. On est ce qu'on est.

2. Il faut ce qu'il faut.

3. Ça coûtera ce que ça coûtera. »

C'est Paul Desjardins qui, à Pontigny, nous racontait cela, et beaucoup mieux que je ne fais ici.

Le fils de F., mon tailleur, me donne une merveilleuse indication pour un caractère de théâtre, tandis que j'essaie un costume :

— Il faut qu'ici ce soit ample, lui dis-je.

Et, lui, de reprendre aussitôt.

— Oui; ample... tout en étant légèrement...

Et il n'achève pas.

J'imagine ce tic, bien plus profond et, partant, plus puissamment comique qu'un tic de mots; et plus révélateur d'un caractère : chaque pensée, chez lui, se double d'une ombre; il acquiesce avec restriction, mais une restriction qui reste flottante et seulement à demi formulée. Il dit :

— Évidemment... mais d'autre part...

— Oui... mais par contre...

Un acteur qui donnerait cette note exacte serait, il me semble irrésistible; comme Simon avec le « Et tout... Et tout... » du vieillard, dans *la Mouette* de Tchekoff.

31 Octobre.

A la pièce de Roger, des protestations assez vives se sont élevées avant-hier et hier, au troisième acte; d'abord aux déclarations outrées de Thierry pour détourner Joë du mariage, puis à la révélation finale. Il faut s'attendre

à voir ces protestations s'accroître encore et s'organiser lorsque les gens ne seront plus pris par surprise mais sauront d'avance vers quoi la pièce se dirige. Nombreux sont ceux qui ne consentent à voir là qu'une complaisance au goût du jour, le placement indiscret d'une « spécialité » de la *Nouvelle Revue Française*. Ils ne consentent pas à admettre la réalité, étant de ceux qui prétendent sans doute que les choses ne commencent à exister que lorsqu'on en parle. On agissait de même avec la Russie : et avec tant d'autres choses. Le système qui consiste à ne pas accorder crédit, à ne pas tenir compte de ce qui déplaît et gêne, est trop simple et se retourne nécessairement, tôt ou tard, contre ceux qui le pratiquent. Pour la question sexuelle, j'admire qu'ils crient, comme Souday : « La mesure est comble », alors qu'elle commence seulement à se remplir craintivement. Ceux-ci font indistinctement l'apologie de l'hypocrisie et du rassurant camouflage pratiqué par un si grand nombre de littérateurs, et des plus illustres, à commencer par Proust. La vérité, si longtemps mise sous le boisseau, paraît indiscrètement importune dès qu'elle commence à se montrer. Les quelques timides peintures que certains audacieux en risquent sont encore si timorées, si réticentes, qu'elles choquent sans nullement satisfaire à la vérité ; et, comme on ne supprime point la vérité en ne la disant point, celle-ci, nécessairement, finira bien par se faire jour.

Qu'importe ici l'incompréhension du plus grand nombre ! L'auteur véridique a souci de montrer ce qui est, et non ce que l'on souhaiterait qui fût ; quitte à déplorer que le monde soit tel qu'il est. « Ça arrive, ces choses-là », faisait dire Roger Martin du Gard à Armand, dans sa pièce, « ça arrive, même à des gens très bien. » Juvet, par crainte des protestations, a successivement laissé tomber le : « même à des gens très bien », puis, le jour suivant : « ça arrive ». La belle avance ! Il ne le dit plus ; mais « ça arrive » tout de même, et les indignations des conformistes n'y pourront rien.

Le plus grand nombre des spectateurs admettent volontiers que les deux femmes couchent ensemble (ce qui n'est du reste nullement dans les intentions de Roger) ; mais que Thierry éprouve un entraînement vers Joë, fût-il inconscient, fût-ce en y résistant, voici qui leur paraît monstrueux.

Il n'est sans doute pas exact que ma pensée se soit laissé incliner pour le besoin de ma défense personnelle. Mais bien ma recherche, devant ce problème que la nature me proposait et pour lequel j'avais à trouver une solution.

Une explication n'est pas nécessairement une approbation; mais le plus souvent on estime inutile de chercher à comprendre ce que l'on réprouve.

1^{er} Novembre.

Je viens de relire *la Prisonnière* de Bourdet, dont le premier acte tout au moins présente de si grandes analogies avec la pièce de Martin du Gard. Même informule mystère, même aiguillage sur de fausses pistes par suite d'une incompréhension soigneusement ménagée devant une proposition insoupçonnée, insoupçonnable, inadmissible. Combien Bourdet me paraît ici plus habile ! Ce premier acte est d'une réussite extraordinaire. Quelle aisance ! quelle grâce ! quel enjouement dans le dialogue !... C'est par la suite que Roger Martin du Gard reprend avantage. Si habile que soit la pièce de Bourdet, et peut-être à cause de son habileté même, je suis gêné par une sorte d'indirecte flatterie des instincts les plus vulgaires du public. Il semble ici que la plus haute félicité ne puisse être atteinte que dans le coït. Il ne tient nullement compte de ceci : que, même entre des êtres de goûts « normaux », la concomitance parfaite du spasme amoureux est extrêmement rare (entre homosexuels également, du reste) et que le plus grand nombre des ménages ne peut se flatter de l'avoir jamais connue; baser sur cela même l'union profonde d'un couple à quelque chose de péniblement paradoxal. Je comprends de reste la détresse du héros de Bourdet devant la pénible constatation de son impuissance à donner à sa femme plus de joie, devant l'impuissance de sa femme à éprouver avec lui une joie sincère et parfaite. Mais ce héros, qu'il peint d'abord si noble, se rabaisse jusqu'à l'avilissement en liant à cela son bonheur. Ce drame inavoué est celui de bien des ménages et c'est ce qui faisait dire à Tolstoï que, de toutes les tragédies, celle de l'alcôve était de beaucoup la plus affreuse. Elle n'a rien d'exceptionnel, et point n'est besoin de faire appel ici à l'homosexualité; ou bien il faudrait accorder qu'un très grand nombre d'hommes et de

femmes, parfaitement « normaux » en apparence, sont des homosexuels qui s'ignorent... (ce que je crois du reste volontiers), tout prêts à se brûler la cervelle, comme Thierry, plutôt que de se reconnaître pour tels. Mais est-ce vraiment là ce que l'on cherche, et ne cherche-t-on vraiment que cela, ou même seulement : *surtout* cela — dans le mariage ? Et le mariage ne peut-il pas devenir un enfer lorsqu'il n'apporte que cela ? Je connais telles femmes honnêtes, mères de nombreux enfants, qui n'ont jamais fait que se prêter « grudgingly » à l'étreinte, et ne s'y seraient pas prêtées du tout, si cette étreinte n'avait été la condition *sine qua non* d'une maternité souhaitée. (Lesbiennes inconscientes peut-être.) Et, par contre, certains maris excédés qui ne se prêtent plus au rôle conjugal que par devoir, et pour s'assurer de la fidélité de leur épouse, et pour avoir la paix... Tout cela n'est même pas sous-entendu dans *la Prisonnière* ; il y semble, à entendre Bourdet, que l'hétérosexualité suffise à assurer le bonheur. Le drame, somme toute, pourrait être le même, sans que son héroïne fût « prisonnière » ; je ne suis même pas assuré qu'il n'y eût pas gagné.

5 Novembre.

Non, ne voyez point là de l'opportunisme ; où d'abord il faudrait donner à ce mot un sens psychologiquement neuf. C'est plutôt une forme de l'*amor fati* (fait de soumission au destin et d'irrépressible optimisme) où sans doute se réfugie ce qui peut subsister en moi de mysticisme, de religieuse et adorative reconnaissance, et de ce que l'on appelle communément « confiance en Dieu » — une confiance en Dieu qui n'impliquerait nul appel à la Providence et s'en voudrait d'incliner vers l'homme le moins distant des attributs de Dieu. Il y entre également un peu d'impatience ; de cette impatience goulue qui fait le coureur, automobiliste ou aviateur, aspirer l'horizon lointain avec tout ce qu'il peut de précipitation exigeante. Et la curiosité de n'importe quel avenir... O cœur plein d'amoureuse espérance, ce qui doit être, ce que je crois qui sera, comment ne pas l'attendre, le vouloir, et l'appréhender ?...

Je songe à Kant (c'était bien lui, n'est-ce pas ?) qui se détournait de sa promenade accoutumée sous les *Linden*

de Königsberg pour aller à la rencontre des nouvelles de la Révolution française. Une même anxieuse interrogation penche aujourd'hui toute l'attention de mon être vers la Russie.

Cette amplification de l'émotion, de la pensée, en quoi consiste parfois, dans la littérature française, le *bien écrire*. C'est à l'opposé de cela que tend ma plume de plus en plus.

J'ai voulu faire de ma phrase un instrument si sensible que le simple déplacement d'une virgule suffise à en détériorer l'harmonie.

Cuerville. 8 Novembre.

Je voudrais bien savoir ce que c'est que ce *Saül et David* de Voltaire, à quoi Pawlowsky fait allusion dans son article sur la *Judith* de Giraudoux.

Ah ! que de temps je perds ! tout en me redisant sans cesse que vient le soir et que mes heures sont comptées. Mais je me sens très fatigué ; incapable de vraiment bon travail, auquel je voudrais n'apporter qu'un cerveau frais et bien lavé des scories après un bon bain de sommeil. Si je devais décompter de ma vie les journées qui suivent les nuits d'insomnie...

Autant que jamais, plus que jamais, l'image de la noblesse me bouleverse. Je ne puis lire ces lettres d'étudiants allemands tués par la guerre, que publie dans son dernier numéro la *N. R. F.*, sans que des sanglots me serrent la gorge. Qui donc osera dire que l'homme sans Dieu est capable d'une moindre vertu, d'un moindre effort ! Les lettres de Herbert Weisser sont admirables. J'inscris son nom avec respect. Tout mon désir est de former, par mes écrits, de telles âmes ; ou du moins, car elles n'ont pas besoin de moi pour être, de les aider à se connaître, à s'affirmer.

Ah ! je voudrais savoir ce qu'est devenu ce jeune frère à qui ces lettres sont adressées, s'il a su demeurer digne de l'enseignement et de l'exemple d'un tel aîné ?...

Très belles également les lettres de Franz Blumenfeldt à sa mère.

« Que me sert d'être épargné par les balles et les obus,

si je perds mon âme ? *C'est ainsi qu'on se serait exprimé naguère.* » Ce qui pour lui n'a plus de nom, c'est pourtant ce qu'il lui importe de préserver. Est-il vraiment besoin pour cela de recourir à l'idolâtrie ?

J'ai souvent constaté que le nombre des honnêtes gens (susceptibles d'héroïsme, d'abnégation, etc...) est beaucoup plus grand qu'on ne croit. Et ce sont ceux qui donnent de l'humanité la plus avantageuse et aussi la plus réelle image. Et voilà ce qui me retient d'être révolutionnaire; ou du moins ce qui fait que je ne le suis qu'à mon cœur défendant. Je puis souhaiter le communisme, mais tout en réprouvant les affreux moyens que vous nous proposez pour l'obtenir. Le « qui veut la fin veut les moyens », pour changer de camp, ne cesse pas de me mettre le cœur mal à l'aise. Je n'aime pas sentir à mon côté la haine, l'injustice et l'arbitraire. Vous me dites : vous n'obtiendrez pas ceci, sans cela. Hélas ! je le crains. Mais c'est un trop mauvais moment à passer.

Je suis heureux qu'en Russie du moins cette triste besogne soit faite. Ah ! que du moins *cela* soit acquis et qu'il n'y ait pas lieu d'y revenir ! Qui regarde en arrière, comme la femme de Loth s'apitoyant sur la dévastation de Sodome, risque d'être changé en statue de larmes.

De même Eurydice, Ariane ou Créuse; toujours la femme reste en arrière... Ceci aussi, je l'ai déjà dit.

9 Novembre.

L'automne ici me paraît plus beau que partout ailleurs; et ce pays ne me paraît jamais plus beau qu'en automne. Les pluies de cet été sans chaleur ont assuré la plus longue vie des feuillages. Je ne me souviens pas d'avoir vu jamais des hêtres pourpres plus glorieux. Mais déjà c'est sur la pelouse que gît le plus épais de leur parure, comme le vêtement qu'on aurait laissé choir avant de mourir. Quelle splendeur, quel chant suprême, avant l'assoupissement de l'hiver ! Il m'en coûte de repartir; de n'avoir pu donner que deux jours à la paix tendre et sérieuse qui m'accueille toujours ici. Mais deux nuits d'angoisse nerveuse... Je supporte de plus en plus mal ce climat. Aucun amour ne tient, aucune résolution, devant de trop mauvaises conditions hygiéniques. Je suis ici comme les arbres de notre verger qu'aucun soin ne peut mener à fruit et qui deviennent la proie des chancre.

J'enrage de me sentir vaincu; mais force est de battre en retraite.

Paris. 12 Novembre.

Été hier entendre la *Judith* de Giraudoux. Curieuse pièce. J'étais avec Robert Levesque. La salle n'était qu'à moitié pleine, bien qu'on ne fût qu'à la dixième représentation.

Ce matin j'écris à Giraudoux :

« Mon cher G.,

» Je m'affectais hier soir de trouver si facilement des places pour votre *Judith*. Après avoir entendu la pièce, je m'étonne moins que la salle ne fût pas plus pleine; ce n'est qu'à ses propres dépens que l'on force à penser le paresseux public. Seul le *happy few* vous saura gré d'avoir osé une « pièce d'idées ». Il a fallu votre art prestigieux pour en doubler le débat abstrait et l'étoffer d'un drame passionnel. Pourtant, en écrivant ceci, je doute si, dans votre esprit, le drame passionnel n'a pas précédé le drame d'idées et si celui-ci n'est pas venu par surcroît. Car (le drame d'idées débordant l'autre, et de beaucoup, en signification, ampleur et poids) la pyramide semble poser et prendre appui sur sa pointe. Et c'est du reste ce qui lui permet de ne pas se reposer du tout : elle oscille; elle vibre et tremble, sans toutefois chanceler jamais...

» Faire pivoter un problème de métaphysique religieuse sur une question de psychologie très particulière... je l'accepte, mais demeure malgré tout gêné : si l'on admet fort bien que Judith s'éprenne d'Holopherne, par contre on ne comprend pas bien comment elle en vient à le tuer. « Par amour », affirme-t-elle. Il faut bien qu'elle le dise pour qu'on le sache. Elle le proclame d'autant plus véhémentement qu'elle a plus de mal à nous en convaincre. Cela reste subtil et ne saute pas à l'esprit. Je ne puis, quant à moi, me retenir de regretter que ce « miracle » ne soit point établi sur une évidence qui rendît flagrante sa fausseté. »

Je n'envoie pas ma lettre. Il me faudrait ajouter que cette pièce, encore que plus importante que *Siegfried* et qu'*Amphitryon*, ne me laisse pas la satisfaction de ses aînées. Même le très grave débat qui s'y joue semble un jeu d'esprit, un tournoi. L'émotion de certaines scènes

se dégage mal du papillotement et du chatoïement dont un style trop précieux les revêt.

Se faire soigner — ou se tuer. Pas d'autre solution possible au problème posé par le cas du *Taciturne* de Roger Martin du Gard — déclare péremptoirement son cousin dans un article (du reste à peu près excellent) des *Nouvelles Littéraires*. Comme si tous les « Thierry » que nous connaissons, et tous ceux que nous ne connaissons pas, n'avaient pas trouvé chacun une solution particulière. Comme si, dans la pièce même, Roger Martin du Gard n'avait pas eu soin de faire son Armand (« le seul personnage raisonnable de la pièce ») s'écrier : « Tu ne me feras pas croire que si Joë avait répondu à ton désir... » M^{me} Théo remarquait fort judicieusement que ce n'est point seulement la découverte de son propre amour qui pousse Thierry au suicide, mais peut-être aussi, mais peut-être surtout, de le reconnaître aussitôt sans espoir; et la jalousie. Il faut vraiment que Thierry ait été terriblement accaparé par ses affaires pour ne prendre conscience de ses goûts que si tard. Les personnages de la tragédie sont toujours, plus ou moins, des désœuvrés. On imagine mal un Hamlet talonné par le besoin de gagner sa vie. Le « to be or not to be » est un fruit du loisir.

26 Novembre.

Déjeuner fort agréable, hier, avec Green et Robert de Saint-Jean. Conversation sans contrainte, ni, du reste, application de paraître plus à son aise qu'on ne l'est. Ce qui m'a longtemps retenu de parler librement à Green, c'est l'extraordinaire impression de pureté qui se dégage de sa voix, de son regard, de toute sa personne. Je le lui dis. Il s'en étonne, s'en irrite; et je m'en amuse, car, de même, j'ai pu souffrir et m'irriter jadis de sentir se geler autour de moi les propos. Il n'y a pas beaucoup d'années que M^{me} Bussy me parlait encore de la réserve qu'imposait mon aspect.

Quand j'ai le plus de plaisir à écrire dans ce carnet, c'est lorsque je viens d'y écrire.

... Puis rester des jours et des semaines sans l'ouvrir.

Dans la *N. R. F.* de décembre, la suite d'*Élise*. C'est

d'un art accompli. Il ne me paraît pas que Jouhandeau ait jamais rien écrit de meilleur, ni même d'aussi significatif et d'aussi révélateur. Et pourtant combien me plaisaient déjà ses *Veronicana* !

Je ne pense pas qu'il ait, ici ni là, rien inventé. Mais ce reflet ému d'une réalité particulière lui demeure étrangement personnel, et ce don de sympathie que je ne retrouve que dans les âmes les plus exquises ; révélateur à la fois de l'âme qu'il reflète et de lui-même. Combien je me reproche de n'avoir point su trouver le temps de le fréquenter davantage comme il m'y invitait souvent.

Dans son article d'aujourd'hui sur J. Schlumberger, Maurice M. du Gard cite une phrase de Henri Franck que je crois bien que je ne connaissais pas encore (sinon j'en veux à ma mémoire de l'avoir laissé échapper) : « La vie des hommes « affranchis » du dogme est cent fois plus douloureuse, plus hésitante, plus tourmentée que la vie d'une âme religieuse. » Pourtant, en la copiant ici, non seulement je ne la trouve plus si remarquable, mais de plus il me paraît que l'évidente vérité qu'elle constate arguait en faveur du rattachement au dogme — dans l'esprit de Franck tout au moins. J'en faussais le sens, en y voyant d'abord cette sorte de protestation : je sais parfaitement qu'en m'affranchissant du dogme je vais vers une vie plus hésitante et tourmentée... Et comment en serait-il autrement, ayant à tracer mon chemin moi-même, par lequel d'autres, après, pourront passer. Ne croyez donc pas que, si je m'affranchis, ce soit pour plus de plaisance...

Que le plus de confort puisse militer en faveur de l'acceptation, voici qui me paraît abject. Et ce n'est pas pour plus de confort que j'accepterais volontiers la contrainte soviétique. Il y a là également reconnaissance implicite d'un dogme, mais d'un dogme que puisse approuver ma raison.

ARIANE.

Ainsi tu partiras. Je resterai seule à t'attendre, bien que sachant que tu ne dois jamais revenir...

.30 Novembre.

La grande force de Nietzsche... Combien je me sens

empêché sans cesse par la sympathie. Sentir sans cesse que ma pensée peut et doit meurtrir ceux que j'aime. Ceux qui vont de l'avant sans crainte de blesser autrui, je les admire et les envie. Les œuvres pacifiques ne sont pas mon fait. Je ne me sens moi-même et valeureux qu'en état de lutte.

2 Décembre.

Le *Mercury* daigne soudain m'apercevoir. Après quelques considérations d'ordre général, l'auteur de l'article épilogue sur mon « attitude » qu'il condamne, mais reconnaît toutefois pour « intéressante ». D'autres critiques parlent de mon « influence »; le plus souvent pour la blâmer. Quant à la valeur même de mes écrits, je vous dis qu'ils n'en ont cure. C'est aussi qu'ils n'ont pas qualité pour en juger. Il n'y a pourtant que cela qui importe.

Berlin. 6 Décembre.

Été voir, hier soir, un film; *Pitchler banquier*. Pallenberg s'y montre moins surprenant que dans la pièce où je l'admirais d'abord, à Berlin. Comme je disais à M^{me} Sternheim mon ravissement :

« Oh ! c'est dans Molière surtout que vous devriez l'entendre, me dit-elle. Il est incomparable dans *le Malade imaginaire*. En particulier dans la scène célèbre, vous savez : « ... Des nouilles ! mon frère... »

Puis, devant mon ahurissement :

« Ah ! oui; il faut vous dire qu'une de ses spécialités les plus amusantes, c'est d'ajouter au texte. Il est merveilleux surtout quand il invente. »

Roger Martin du Gard, chez qui je déjeune, se montre fort affecté par une lettre de Claudel que Jovet venait de recevoir et de lui communiquer. La lettre, dont il nous lit la copie, fulmine contre un écrivain « immonde », dont Claudel ne veut « même pas se rappeler le nom », auteur d'une pièce qu'il lui suffit de connaître par un article de Brisson pour juger abominable.

Du coup Claudel retire à Jovet l'autorisation de monter *l'Annonce faite à Marie*¹. Ainsi soit-il !

1. Ou plus exactement il insinue non sans habileté, qu'après la pièce de l'auteur « immonde », Jovet ne sera sans doute plus très désireux de monter *l'Annonce*, le laissant interpréter ses paroles comme il lui plaira.

Il n'y a nullement lieu de chercher à « excuser » Claudel. Je l'aime et le veux ainsi, faisant la leçon aux catholiques transigeants, tièdes, et qui cherchent à pactiser. Nous pouvons l'admettre, l'admirer; il se doit de nous vomir. Quant à moi, je préfère être vomi, que vomir.

Au demeurant, Claudel peut bien s'indigner contre le *Taciturne*, mais, au fond, c'est à *Jean Barois* qu'il en a.

14 Décembre.

Thérive ouvre son article du *Temps* sur Saint-Exupéry par quelques citations de moi; il n'y en a pas une d'exacte. Chacune est pourtant mise entre guillemets.

Mais partout c'est ainsi : sur dix citations qu'on fait de moi, huit sont fausses. Je lis avec stupeur, ce soir, dans un article de Jaloux, cette incompréhensible phrase: « ... puis, comme l'a écrit M. André Gide : « *les professions jalouses du bonheur* » (pour « la possession jalouse »). Quoi d'étonnant, ensuite, si je passe pour un auteur d'interprétation difficile ?

Je ne parviens plus à retrouver certaine page de prose, qui devrait figurer, je crois, dans le deuxième volume de mes *Œuvres complètes*. Car elle doit dater d'avant 1900. J'y tenais assez, l'ayant assez longtemps travaillée pour m'y satisfaire, et, après plus de trente ans, me souviens de la première phrase, au sujet de laquelle j'eus avec Marcel Drouin d'assez vives discussions. La voici :

« Froide à mes mains mais pour elles tiède, je sens, ah ! dans cette eau brunie, ces vivantes racines heureuses. » Je prétendais y avoir obtenu, en dépit de la syntaxe, une construction quasi latinement satisfaisante, parfaitement logique et ne prêtant à aucune ambiguïté; disant tout et de manière subtile, émue, amusante et préservant la surprise; une phrase vivante, respectant l'ordre des sensations, des réflexions etc.. Et le rythme !... Quel rythme ! Je me récitais inlassablement ma belle retorse phrase, le long du jour, m'émerveillant de cette suite de dactyles coupée, à la manière des hexamètres latins, après « je sens », pour s'étaler en terrain plat d'abord « ah ! dans cette eau brunie » — puis la suite des dactyles reprendre : « ces vivantes racines heureuses. »

Et j'avoue que cette phrase me ravit encore aujourd'hui.

18 Décembre.

Je reçois la *Revue musicale* où mes *Notes sur Chopin*. Malgré sa promesse, Prunières n'a pas supprimé, dans une note au sujet de Schumann, la phrase excessive : « ses modulations d'une écœurante vulgarité », qui me paraît aujourd'hui plus injuste encore; ou du moins, ce que l'on doit dire aussitôt, c'est que pour Schumann (de même que pour Beethoven et tant d'autres) *là n'était pas la question*. Il suffisait de louer l'originalité de Chopin; pourquoi le faire aux dépens de Schumann ?

23 Décembre.

L'exquise Marie-Thérèse m'aide à mettre quelque ordre dans ma bibliothèque. Que de livres dont je ne me sers et ne me servirai jamais ! Je bénirais l'incendie qui me délivrerait de leur affreux encombrement.

Il est bien peu de choses, vraiment, à quoi je tiens. Seulement je ne sais comment décemment m'en défaire; et c'est parfois simplement pour les quitter que je pars en voyage.

24 Décembre.

Je lis avec un intérêt très vif le livre de Jean Rostand sur l'*État présent du transformisme*. Si je notais ici mes lectures, je devrais parler aussi du *Joseph Turmel* de Sartiaux, où de bien remarquables pages (94 et sq.) sur le mensonge, qui confirment de tous points ma pensée et ce que j'ai bien souvent pu constater : l'amour de la Vérité (j'entends de la Vérité historique) appartient aux protestants et aux juifs; on ne la rencontre que bien rarement chez les catholiques. L'explication qu'en donne Sartiaux est excellente. Je ne m'étais pas avisé de ceci :

Quand Dieu en personne a solennellement dicté à son peuple, sur le Sinaï, les préceptes de la Loi, qui sont restés les fondements de la théologie morale dans l'Église, il ne lui a pas dit : Tu ne mentiras pas... Le mensonge ne figure que dans le neuvième commandement... et sous une forme très limitée : « tu ne porteras pas de faux témoignages contre ton prochain ». Le mensonge n'est pas compté au nombre des péchés capitaux (c'est-à-dire, au sens étymologique, de ceux qui sont la source de tous les autres); il n'est pas considéré *en lui-même*, comme un péché *grave*, etc., etc..

Il faudrait copier tout le passage.

Ce qui fait pour l'Église la *gravité* du mensonge, ce n'est pas essentiellement le fait de mentir, ce sont ses atteintes à la foi et à la charité.

Avec Roger Martin du Gard je puis me laisser aller au naturel. Il n'est personne aujourd'hui dont la présence me soit de plus grand confort et réconfort. Avec lui je ne me sens jamais perdre mon temps; notre conversation ne me paraît jamais oiseuse.

Je le prends à partie au sujet de certaines affirmations ou insinuations du *Taciturne*. Lorsqu'il fait sa Wanda s'écrier : « quelle horreur ! » à la seule idée de possibles rapports charnels avec Thierry, le public, non content d'en induire que ses goûts la portent peut-être exclusivement vers les femmes, ne verra-t-il pas, dans ce cri, un aveu instinctif, spontané, irrésistible, l'expression d'une vérité, non point seulement particulière à Wanda, mais généralisable ? la révélation de cette répugnance physique que toute femme normale éprouve (éprouverait, d'après Roger) vis-à-vis d'un homosexuel (alors même que celui-ci ne s'est pas reconnu pour tel). C'est cette répugnance que je conteste; ou, du moins, je conteste qu'elle soit fatale et non point seulement particulière à Wanda. Mais Roger s'est persuadé qu'il en doit être ainsi; et le public d'approuver, il va sans dire. Pourtant Roger convient que l'homme normal n'éprouve aucune répulsion devant une lesbienne. La réalité m'a donné maint exemple d'homosexuels désirés par des femmes; mais, à chacun des cas que je lui cite, Roger ne consent à y voir qu'une preuve de l'anormalité de ces femmes.

Mais ici encore, ici surtout, il importe de faire le départ entre pédérastes et invertis.

Cuverville.

Jammes, en quête d'éditeur, me demande d'intervenir pour placer un livre « très gai par endroits » qu'il achève d'écrire « avec beaucoup de verve, au courant de la plume ». Il y « met en scène un personnage du nom d'Élie de Nacre ».

« C'est, me dit-il, un *toi* romancé qui joue des tours désopilants un peu à tout le monde. » Et il ajoute : « Tu en riras le premier. »

Il me demande l'autorisation d'appeler son livre « L'Antigyde ».

Et comme je réponds aussitôt que j'acquiesce (car il ne sera pas dit que j'empêche un enfant de batifoler), je reçois une nouvelle lettre qui m'avertit : « Même si mon miroir s'amuse quelquefois, tu lui pardonneras *ses caprices déformants* en raison de la mort sublime que je t'aide à « faire » en Espagne », etc., etc. . Pour en arriver à ceci : « Je n'ai encore offert ce livre à aucun éditeur. Si tu le faisais miroiter aux yeux de Grasset ou de Flammariion, et si la demande venait de l'un d'eux par ta voie, cela serait plus que parfait diplomatiquement. »

Je conserve précieusement ces deux lettres pour me persuader à moi-même que je ne les ai pas inventées.

1932

2 Janvier.

LE cap est franchi. Ces fêtes me rendent lugubre. Réunions de famille, absence ou indisponibilité des quelques-uns que j'aurais eu plaisir à voir... J'étais allé à Cuverville, le jour de Noël, avec espoir d'y passer la fin de l'année. A demi-grippé, sans travail commencé, incapable d'une ferveur suffisante pour me lancer dans un nouveau travail, le froid, le brouillard, l'inconfort ont eu raison de moi en deux jours. Regagné Paris, où du moins j'ai pu m'occuper avec Malraux des premiers tomes de mes *Œuvres complètes*. Travail compliqué, minutieux, qui demande une attention soutenue. Aide inappréciable de Malraux; sans lui je ne m'en serais jamais tiré. J'aurais voulu noter ici bien des réflexions auxquelles m'invite la révision de mes premiers livres (de *Paludes* en particulier et de mon *Journal*). Je remets à plus tard.

Hier matin, brusque illumination de ce que pourrait et devrait être un prochain livre sur le communisme. Réfutation des arguments habituels. Erreur de vouloir prêter à Geneviève, à un héros imaginaire, des opinions qui sont aujourd'hui miennes. Ma *Nouvelle École des Femmes* doit en être allégée et rester d'intérêt sentimental (si j'ose ainsi dire).

8 Janvier.

Entre Carcassonne et Marseille, j'ai relu *Andromaque*

(dans le charmant petit Racine que Schiffrin m'a donné au départ).

Morne attente au buffet de Tarascon, où j'écris ceci tout en dînant.

Mais je n'ai plus aucun plaisir à causer avec ce carnet. Je suis avec lui comme avec un ami trop longtemps délaissé et à qui l'on ne trouve plus rien à dire, parce qu'il ne vous a pas suivi. A présent que, loin de Paris, je suis plus libre, je veux reprendre l'habitude, pour un temps, d'y converser un peu chaque jour. Ne serait-ce que pour ne point laisser trop s'alourdir ma plume. Rien de plus plat que cette image. Si je m'y arrête, je perds courage. Passons outre. J'étais, ces temps derniers, — je suis encore — si fatigué, que ma pensée se traînait et restait à l'état larvaire. Le temps reviendra-t-il, où elle s'échappait aussitôt de ma cervelle, joyeusement, pour se poser ailée sur le papier ? Parfois et trop souvent, je prends mon parti de ne plus écrire. La publication de mes *Œuvres complètes*, à laquelle j'ai beaucoup travaillé depuis un mois, a ce fâcheux effet de m'inviter au silence, comme si tout ce que j'avais à dire était dit. Je veux ne point me répéter et crains les œuvres de décadence où se mesure le lent affaissement de la vigueur. Sans doute, sitôt reposé, renierai-je ces phrases et cette demi-résignation qui me les dicte aujourd'hui. Mais il est une autre raison de mon silence : le trop vif intérêt que je prends aux événements qui se préparent, et en particulier à la situation de la Russie, me détourne l'esprit des préoccupations littéraires. Certes c'est avec un indicible ravissement que je viens de relire *Andromaque*, mais, dans ce nouvel état qu'habite aujourd'hui ma pensée, ces jeux exquis ne trouveront plus raison d'être. C'est ce que je me répète sans cesse, et que l'âge où purent fleurir la littérature et les arts est passé. Du moins j'entrevois une littérature et une poésie différentes, d'autres permissions, d'autres invites d'enthousiasme et de ferveur, des chemins nouveaux... mais je doute si mon cœur est assez jeune encore pour y bondir.

Ce qui me paraît le plus désuet, ce sont les hésitations amoureuses.

11 Janvier.

Il advient le plus souvent que l'on ne prête à autrui

que les sentiments dont l'on est soi-même capable... mais c'est ainsi que l'on se blouse. Des réfugiés que nous secourions au Foyer Franco-Belge, il n'en est que bien peu qui ne prêtassent pas à notre activité charitable les motifs les plus intéressés; aux yeux de tous, nous étions des salariés qui, de plus, grattions aux dépens d'eux sur les subsides. Qu'eût servi de parler de désintéressement, d'amour du devoir, du besoin de servir à sa façon et de diminuer la misère? Nous nous serions fait rire au nez.

Savoir se mettre « à la place des autres ». X. s'y met bien... Mais c'est toujours *lui* qu'il y met.

Roquebrune. 12 Janvier.

Grande et belle figure de mon oncle Charles, que j'ai été revoir avant de quitter Paris. Il souffre depuis quelque temps d'un cancer de l'œsophage et s'affaiblit de jour en jour.

— Est-ce très douloureux?

— Ce n'est pas douloureux du tout. Mais je commence à entrer dans la courbe déclinante. (Il entre dans sa quatre-vingt-cinquième année!)

Du reste il travaille autant et aussi bien que jamais.

Son regard a pris une douceur, une sorte d'aménité, que je ne lui avais, je crois bien, jamais connue. Je voudrais pouvoir lui parler, lui dire mon admiration, mon affection... Mais qu'il est difficile de se faire entendre de lui! Et je ne parle point tant de sa surdité physique que de cette sorte d'instinctif refus d'audience, de créance, où se heurtent tous les propos qu'on lui adresse, et qui, déjà du temps de sa jeunesse, décourageait les mieux disposés à son égard. Mais tout à coup il se décide à parler un peu, et comme je lui dis qu'il devrait consentir à se laisser radiographier :

« Tu as écrit sur ton grand-père des choses parfaitement inexactes. Qu'il soit mort sans avoir jamais consenti à consulter de médecins, cela est faux. Il en a vu beaucoup, au contraire; des quantités; et même, à la fin de sa vie, sur les conseils du cousin Pascal, il était tombé entre les mains d'un magnétiseur qui venait lui faire des passes. »

Hélas, tout ce que j'en disais, c'est ce qui m'avait été

raconté par ma tante. Mais je me hâte ici de rectifier et tâcherai d'apporter quelques retouches au portrait que je donne de lui dans *Si le Grain ne meurt...* (d'après ouï-dire).

Aucun mot au sujet de ce qui le concerne; mais sans doute en a-t-il gros sur le cœur. Le portrait que j'ai tracé de lui est-il inexact? Je ne crois pas. Thibaudet voit dans ma peinture une « haine » qui n'a jamais été dans mon cœur. Bien au contraire. Ce portrait, si sévère soit-il, ne porte que bien peu de reflets du terrible réquisitoire que ma tante me forçait d'entendre, chaque fois que je la voyais, et presque jusque dans les derniers temps de sa vie. Les accusations qu'elle portait, dont certaines n'étaient, hélas! que trop fondées, mais que sa passion exagérait jusqu'à l'absurde, me devenaient dans les derniers temps si pénibles, surtout depuis la mort de Paul (dont elle faisait mon oncle responsable), que je la fréquentais de moins en moins. Elle méconnaissait effroyablement ce qui faisait l'extraordinaire valeur de mon oncle, ne consentait à voir qu'insensibilité dans sa raideur, dans son désintéressement qu'hypocrisie, et que foutaise dans ses théories. Ces deux êtres également admirables sous plus d'un rapport, également maladroits au bonheur conjugal, également incompréhensifs, aussi peu faits que possible pour s'accorder, sont restés toute leur vie déplorablement aheurtés l'un à l'autre (avec une sorte de réconciliation résignée, pathétique, l'avant-veille de la mort de ma tante).

Ces deux époux, profondément malheureux l'un par l'autre, sont toujours restés parfaitement fidèles l'un à l'autre, et m'ont permis de comprendre que les pires drames conjugaux ne sont peut-être pas ceux de la jalousie.

14 Janvier.

Exaspéré depuis nombre de jours par l'inhabileté de ma mémoire à rétablir intégralement l'*Aria* de Glück : « Laissez-vous toucher par mes pleurs ». De quelque manière que je m'y prenne, je m'égare dans une modulation qui ne me permet plus de retrouver le ton initial et d'achever la mélodie sur la tonique. A vérifier sitôt de retour.

Azur s'éraphique. Pas un souffle. Par une telle mer, on se sent comme coupable de ne pas s'embarquer.

15 *Janvier.*

Retravaillant à loisir cette longue phrase musicale, durant une insomnie heureuse, entre Marseille et Paris, je parviens enfin à la rétablir, sans devoir recourir au texte. Et à présent elle m'apparaît toute simple, innocente et sans autre piège que celui que ma propre complication y glissait.

16 *Janvier.*

Je retourne voir mon oncle, qui a beaucoup baissé depuis ma dernière visite. Je le trouve tout diminué par la fièvre. Mais son esprit reste toujours le même ainsi que son immalléabilité, si je puis dire. Cherchant quoi d'agréable à lui dire, à lui crier plutôt, car il entend de plus en plus mal, et tandis qu'il prend un peu d'orangeade — toute nourriture solide lui étant défendue :

— On en faisait de bien bonne, à Uzès.

— De bien bonne quoi ?

— Limonade.

— Où ?

— A Uzès.

— Qu'est-ce qui t'a dit ça ?

— Mais personne; je me souviens...

— Alors, qu'est-ce que tu en sais ?

— Mais c'est moi-même qui la buvais.

— Tu y es donc retourné ?

— Non; je me souviens de celle que je buvais quand j'étais enfant.

— On ne faisait pas de limonade.

— Mais si; je me souviens fort bien. C'était une limonade au riz.

— Pourquoi au riz ?

— Pour enlever l'âcreté du citron; on faisait bouillir du riz et on jetait l'eau bouillante sur du citron coupé.

— Mais on ne faisait cela que pour les dérangements d'entrailles. Tu n'étais pas malade à Uzès; pourquoi en aurait-on fait pour toi ?

— Ce qui est certain, c'est que j'en ai bu et que je la trouvais très bonne.

Mon oncle finit par accorder que, en effet, ce n'était pas mauvais.

Et que l'on n'aille pas voir dans cette résistance à autrui un effet de l'âge : je l'ai toujours connu comme cela.

Ce petit bout de dialogue n'est qu'un exemple de ce qu'étaient à peu près toutes les conversations avec mon oncle, et de la difficulté extrême qu'on avait à se faire entendre par lui. Qu'il n'eût jamais été malade, je pense que voici qui augmentait beaucoup cette sorte d'impénétrabilité. Toujours égal et conséquent et fidèle à lui-même, il ne pouvait comprendre autrui que par la pensée, et comprendre d'autrui que des pensées. Au demeurant fort capable d'émotion, et des plus sublimes et des plus vives, mais d'ordre général; il restait on ne peut moins soucieux du particulier et de ce qui différencie. Non seulement cela ne l'intéressait pas; je pense même qu'il doutait que cela pût avoir de l'importance, exister même sinon dans la vaine imagination des littérateurs. Il vivait parmi des entités. Même l'amour et l'amitié devaient se dépersonnaliser pour trouver accès dans son cœur, qui ne battait jamais si fort que pour le collectif.

18 *Janvier.*

Les phrases où se heurte l'incompréhension, où s'achoppe la sympathie même la plus éclairée... Il n'en est peut-être pas où l'on ait vu plus de perfidie que celle de mon dialogue avec Félix-Paul Grève :

« J'aime mieux faire agir que d'agir. »

Si je l'explique, je vais avoir l'air de me disculper. Quoi de plus naturel pourtant que de dire à un aventurier que l'on veut tenir à quelque distance : à vous l'action, à moi la pensée ? Celle-ci promeut celle-là. Dès que j'agis je me limite..., etc.. Que pouvais-je lui dire d'autre, qui fût aussitôt compris par lui ? Je ne pouvais pourtant pas lui faire de la morale — qu'il n'aurait sûrement pas écoutée...

Au surplus, n'ai-je pas reproduit sa réponse triomphale ?

Non, cette phrase ne m'a pas « échappé ». Qu'on songe à qui je la disais, à celui que j'étais aux yeux de Grève, aux circonstances, etc.. Ce serait à recommencer, je ne pourrais rien dire d'autre; tout au plus expliquerais-je un peu mieux ? L'étonnant, c'est que Grève, en me répondant, ne faisait que réciter l'enseignement de mes *Nourritures*. En s'emparant de mon rôle, il me précipitait à droite. Somme toute, je me défilais.

« Si tant est que mon enseignement mène au crime, je préfère que le crime, ce soit vous qui le commettiez. »
Voici ce que ma phrase voulait dire. Grève jouait devant

moi le rôle d'ilote. Par amour-propre, je tâchais de sauver la face; mais je sentais son avantage, et qu'il avait raison de moi. J'étais vaincu par mon « disciple », et désavouais mon éthique si c'était là qu'elle devait mener. Le conflit de sentiments était ici trop complexe pour qu'on puisse tirer argument de ma phrase, me semble-t-il. Voir une affirmation, une profession de foi, la déclaration d'une éthique dans cette battue en retraite est pour le moins hasardeux. Mais le critique reste libre de voir dans ma déclaration un « aveu involontaire ».

20 *Janvier.*

La chair moins exigeante, tandis que l'âge vient, laisse, il se peut, l'esprit plus libre. On juge plus sainement de ces choses; mais aussi plus injustement ceux qui sont dominés par les sens. Cette domination, lorsque soi-même on y échappe, on cesse de la comprendre et, partant, de l'admettre chez autrui. Combien d'intransigeances ne sont dues qu'à une froideur de tempérament !

Ce que j'écris ici me paraît bien banal; je ne l'écris que pour écrire, dans ce café où je suis entré en attendant dix heures, les portes du Vieux-Colombier (où je suis invité pour le film de Cocteau) n'ouvrant pas plus tôt. Et puis il n'est pas du tout vrai que je me sente aujourd'hui moins d'indulgence, à présent que je suis moi-même moins tourmenté. Je me souviens trop bien de ce que c'était que de l'être ! Mais du moins puis-je mieux comprendre l'incompréhension de ceux qui ne l'ont jamais été, ou qu'un peu.

Ce que je sais aussi, maintenant que j'ai reçu tant de confidences, c'est combien il suffit peu d'être hétérosexuel pour être... normal; et combien souvent, tout compte fait, les simples et naturelles pratiques de l'amour physique cèdent à des complications.

21 *Janvier.*

Insomnies de nouveau. Système nerveux surtendu, aux abois. Ces dernières nuits, impossible de retrouver le sommeil, que le matin, à l'aube et lorsque la maison s'éveille; et cela malgré toutes précautions et ce que je prends pour tâcher de dormir, qui m'abrutit sans me faire un instant perdre conscience. Le matin pourtant, je ne me

sens pas trop fatigué et je travaillerais, si seulement les fâcheux me fichaient la paix. Je vais tâcher d'arranger ma vie autrement. Cette obligation de sortir pour mes repas (et il n'y a aucun restaurant proche) m'éténue. Mes matinées sont complètement dévorées par la correspondance, les coups de téléphone, etc. . Il faut ne se faire accessible que passé midi et demander au concierge de ne point me monter les courriers du matin. La *curiosité* est mon plus grand ennemi. Il m'arrive de condamner ma porte; mais d'accourir pourtant au premier coup de sonnette... Discipline indispensable. Et cesser de se dire, comme je faisais lâchement ces temps derniers, que désormais je n'écirai plus rien qui vaille et que mon œuvre est bouclée.

22 Janvier.

Article de Haraucourt (fort aimable et très inattendu, que me communique Eugène Rouart, extrait de je ne sais quel journal) sur mon *Edipe*. Il voit dans ma pièce, surtout, l'opposition du libre arbitre et de la prédestination. Beaucoup feront de même et par ma faute; car je sens bien, et sentais surtout aux répétitions et à travers l'interprétation de Pitoëff, que j'ai indiscretement accusé ce conflit évident — lequel me tourmentait beaucoup, au temps de ma jeunesse, mais qui, depuis longtemps, a cessé de m'inquiéter et qui, dans ma pièce même, me paraît moins important, moins tragique, que la lutte (qui du reste en dépend étroitement) entre l'individualisme et la soumission à l'autorité religieuse. Le premier conflit, il est fort curieux que précisément ce soit dans les âmes religieuses (en particulier celles de formation chrétienne) qu'il prenne toute sa force; car les anciens pouvaient croire également à la prédestination, mais sans penser pouvoir — ni chercher à devoir — s'y soustraire. Peut-être, si je ne l'eusse pas du tout soulevée, cette question — la lutte du héros contre Tirésias, de l'individualité contre la morale religieuse, aurait-elle été d'autant plus tragique; plus apparente en tous cas... Mais ces problèmes sont étroitement, inextricablement, liés. N'importe : on peut ne plus s'inquiéter du déterminisme (soit qu'on l'accepte, soit qu'on le nie), le drame reste pourtant le même et l'opposition entre le perspicace antimystique et le croyant; entre l'aveugle par foi et celui qui cherche

à répondre à l'énigme; entre celui qui se soumet à Dieu et celui qui oppose à Dieu l'Homme. L'autre cause « sera bientôt définitivement gagnée », dit fort bien Haraucourt. Elle l'est déjà et, par là, cesse de nous inquiéter. S'il n'y avait que cela de « mis en cause » dans mon drame, il n'aurait pas été d'*actualité*, mais justifierait ceux qui ne consentent à y voir qu'un jeu d'esprit. Du reste, je vois venir un temps où les problèmes *moraux* n'intéresseront plus que quelques timorés.

23 Janvier.

Odieux affairement de ma cervelle. Un essaim de menues occupations, harcelantes autant que des mouches, dont on ne peut se délivrer qu'elles ne vous aient pompé la cervelle. Je n'obtiens pas de moi de me mettre au travail avant d'être quitte envers elles; et, comme sans cesse il en vient de nouvelles, je ne travaille plus du tout.

25 Janvier.

Ces jeunes gens qui vous envoient ou vous apportent un manuscrit et réclament de vous un conseil ne savent pas combien ils vous dérangent. C'est leur excuse. Il me faut des heures pour prendre réellement connaissance d'un livre; dès qu'il n'est pas si mauvais que je le puisse juger tel dès les premières pages et le repousser aussitôt, dès que je m'y prête, c'est tout entier. Et le travail interrompu ne se laisse pas reprendre aussitôt après. Il y a dans ma pensée des remous prolongés... Et puis, ensuite, il faut écrire, ou recevoir et parler. J'ai là, sur un rayon de ma bibliothèque, quatorze manuscrits quémailleurs, qui, si mes regards tombent sur eux, me font souhaiter d'être mort.

— Vous parlez admirablement le français, lui disait M^{me} N. .

Alors il prenait un temps, puis, doucement, avec un air modeste :

— Oh ! Madamé, je ne parle pas... je *balbute*.

26 Janvier.

A 2 heures et demie je me lève en titubant de fatigue et me rhabille. Pas moyen de trouver le sommeil, malgré la double dose de dial. Et depuis une semaine c'est comme

cela, chaque nuit. Que faire ? Que je me couche tard ou tôt, que je mange à diner peu ou prou, boive du vin, de la bière ou de l'eau, c'est tout de même. Et des angoisses, des sursauts, des gênes... Avant de me rhabiller, je me suis relevé dix fois, pour me laver, pour fermer la fenêtre, pour la rouvrir, pour refaire mon lit, pour boire du lait, pour pisser, pour écrire une lettre... C'est excédant, exténuant. Je vais, tout à l'heure, m'étendre sur mon lit tout vêtu... Je renonce à partir demain pour Cuverville où l'insomnie s'accompagne d'angoisses encore plus pénibles. Je me sens les nerfs tendus comme des cordes d'arc. Le sommeil vient au petit matin, et, quand il faut se lever, vers huit heures, c'est avec une lassitude, une vieillesse, inexprimables. Tandis que j'écris ces lignes, simplement par diversion, j'ai du mal à distinguer nettement les caractères que je trace — et j'ai changé de numéro de verres il y a trois mois. Dans ces conditions, que peut devenir le travail ? !

Je commence à fort bien comprendre la méthode de Balzac, de Pierre Louÿs ou de Proust — car, l'après-midi, je suis capable d'un sommeil profond.

27 *Janvier.*

Ce n'est pas seulement le travail de l'homme qu'il importe de réglementer, c'est aussi, c'est surtout son loisir. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Vous vous êtes autorisé de cette parole pour nous inviter à voir dans cette nécessité du travail un effet de la malédiction divine; et même, en faisant peiner l'homme, vous pensiez aller dans le sens des intentions de Dieu.

« Le culte de la machine. » C'est ce mot « culte » qui vous arrête. Vous acceptez pourtant depuis longtemps le simple outil. Ce que la charrue ou la faucille est à l'homme isolé, la machine agricole l'est à la communauté. L'instrument d'un travail collectif importe autant à cette société nouvelle et pour désisoler l'effort, que ce premier instrument forgé pour le travail solitaire. Il n'est pas plus possible d'imaginer cette société nouvelle sans la machine que l'agriculteur isolé sans outils.

Vous trouvez monstrueux l'intérêt que prend l'ouvrier à ces tableaux de statistiques et de le voir chaque soir consulter les listes qui lui diront si son usine a été de meilleur rendement que telle autre. Mais vous trouvez

naturel que le petit bourgeois de chez nous se penche soucieusement chaque soir sur le relevé des cours de bourse, et se demande s'il doit ou vendre ou acheter; que l'employé de bureau attende anxieusement le « Complet résultat des Courses », ou, si nous sommes en Italie, la liste des numéros gagnants. Ils feront l'un et l'autre leur bonheur dépendre d'un chiffre dont le hasard décide. Le chiffre qu'il importe tant à l'ouvrier russe de connaître, c'est celui qu'obtient son travail. Et vous trouvez cela ridicule ?

« Pas de héros. » Tel est, me dit-on, leur mot d'ordre. Et n'acceptant point de devoir me séparer d'eux, je préfère croire à un malentendu. Car, si je comprends le danger de vouloir se distinguer, je ne puis croire avantageuse pour la communauté cette décapitation. N'est-il pas bon d'admettre que, dans une société communiste aussi, il puisse y avoir des entraîneurs ?... Suspendons jusqu'à plus ample informé.

Le discours de Staline (été 1931) répond admirablement à ces objections.

Cuerville. 28 Janvier.

Des bruits alarmants circulent; les gens de la campagne s'inquiètent; les fournisseurs ne parviennent plus à se faire payer...

« C'est-il vrai ce qu'on dit, qu'on va encore avoir la guerre ? »

Par trois fois, depuis quatre jours, cette question a été posée à Em. qui rassure aussitôt de son mieux.

— Aucun pays n'est en état de faire la guerre aujourd'hui, répond-elle.

— Mais alors pourquoi les allumettes ont-elles augmenté de deux sous ?

29 Janvier.

Haine du mysticisme... oui, sans doute. Et pourtant mon angoisse est d'ordre quasi mystique. Que tant de souffrances puissent demeurer vaines, cette idée m'est intolérable; elle me tient éveillé la nuit; me réveille... Je ne puis pas, je ne veux pas l'admettre.

Cuerville. 30 Janvier.

J'ai donc lu le numéro antisoviétique de *Je suis partout*.

Je l'ai lu presque en entier. Si peut-être j'en ai, de-ci, de-là, sauté vingt lignes, c'est tout au plus.

Je veux prendre pour exacts les renseignements de tous ces articles. Ils démontrent par A plus B la faillite du nouveau régime en U. R. S. S.. Mais alors, si le plan quinquennal, à les en croire, aboutit à un fiasco certain, pourquoi ces craintes ?

Vous m'affirmez que les deux tiers des machines agricoles provenant du *Pontilov rouge* ou de l'usine de Stalingrad sont presque aussitôt hors d'usage; que le charbon extrait du bassin du Donetz reste en panne et que le mauvais fonctionnement des transports cause un effroyable engorgement. Alors, pourquoi vous effrayer ?

Vous ne pouvez tout à la fois me faire trembler devant un monstre et me prouver que ce monstre n'existe pas.

Si vous vous alarmez tout de même et cherchez à nous alarmer, c'est que vous savez fort bien que les dirigeants de l'U. R. S. S., premiers avisés de tous ces mécomptes, travaillent aussitôt à y remédier; que ce qui était vrai hier cesse de l'être aujourd'hui, ou cessera de l'être demain; de sorte que vous avez raison de trembler.

Et que voulez-vous que je pense de certains fiascos que vous vous réjouissez de signaler. Le fiasco de la « lutte contre la religion », par exemple. Vous citez triomphalement cet « aveu » d'un journal du parti (*Le Sans-Dieu*) :

Souvent le paysan n'a pas d'argent pour le strict nécessaire, mais il en trouve toujours pour le prêtre... Dans le bourg de Valievka, les paysans ont dépensé dix roubles par feu pour la fête de l'église... Dans le bourg de Kolestovka, ils ont rassemblé 50 roubles pour les besoins de l'église, mais ne donnent pas un kopek pour la réparation du pont...

Pensez-vous vraiment qu'il y ait là de quoi me faire crier : « Vive la religion ! » ? Cela ne sert qu'à me montrer la difficulté, et tout à la fois l'opportunité, de l'œuvre entreprise : une réforme profonde, non seulement des systèmes de production, mais aussi du peuple même et de sa « mentalité ».

Vous accusez de mauvaise foi les interprètes et les guides de l'*Intourist*, parce qu'ils ne montrent que les résultats heureux du plan; mais vous trouviez tout naturel que notre Exposition Coloniale n'étalât que ce dont vous pensiez que pouvait se glorifier la France. C'est qu'ici, passant outre les abus de pouvoir et les détresses

que vous préférez ignorer, qui permettaient et que cachait la devanture, vous approuviez le but atteint, tandis que, le but poursuivi là-bas, vous avez grand'peur que l'U. R. S. S. ne l'atteigne; et c'est avec l'espoir de l'empêcher de l'atteindre que vous criez si fort qu'elle ne l'atteindra point.

Pourtant je ne veux point feindre de ne pas vous comprendre. Ce que vous combattez, en dénonçant l'irréalité présumée de ce mirage, ce sont les espoirs qu'il soulève et qu'il autorise. Mirage, dites-vous... Il me suffit de l'entrevoir pour souhaiter, et de toute ma ferveur, qu'il devienne réalité.

5 Février.

Me suis-je jamais senti plus maître de ma pensée et de ma plume? Avec du sommeil et du temps tranquille, j'aurais du génie. Je devrais, avant le soporifique, me faire une piqûre de scopolamine pour disposer mon organisme au bon accueil. Au lieu de quoi mes nerfs entrent en révolte et protestent contre l'action du médicament. Nuits exécrables.

Bruxelles. Samedi.

Tous les degrés entre la haine et l'amour, entre l'hypo et l'hyper, entre n'importe quel sentiment et son contraire, comme, en physiologie, entre le trop et le pas-assez. Ajoutons, en psychologie, des intermittences, des interférences, et sans cesse des possibilités de doute sur la sincérité non seulement de l'expression des sentiments, mais des sentiments mêmes que l'on éprouve, ou que l'on croit que l'on éprouve, ou que l'on voudrait éprouver, ou ne pas éprouver. Ce qui permet l'art, la poésie, etc., ce qui ne permet guère la précision, la certitude, la science, etc..

Tous les degrés entre le snobisme, désir de fréquenter des gens du haut monde, des gens célèbres, et le désir de les fuir au contraire. Mon oncle Charles a souvent exprimé ce retrait irrésistible devant les glorieux. Il cesse de fréquenter un ami si celui-ci parvient à la célébrité. Il se mêle à cela le sentiment que cet ami, que naguère on aidait, peut à présent se passer de vous. Quant à profiter de lui, de sa situation nouvelle, je ne sais quelle fierté vous détourne de ce qui pourrait vous servir. Tout

cela mêlé, nuancé, explique à peu près cette sorte d'antisnobisme retourné (par où je ressemble beaucoup à mon oncle) et le ralentissement de certaines de mes anciennes relations.

8 *Février.*

Retour de Bruxelles et Anvers.

Nombre de critiques ont buté sur ces mots de ma préface à *Vol de Nuit* : « Je-lui sais gré particulièrement (à Saint-Exupéry) d'éclairer cette vérité paradoxale, pour moi d'une importance psychologique considérable : que le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir. » Aussitôt de s'écrier que cette vérité n'a rien de paradoxal et qu'elle est au contraire depuis longtemps reconnue, admise (par eux du moins) et que ce qui est paradoxal c'est que j'aie mis tant de temps à m'en rendre compte. Ce dont eux ne se rendent pas compte, c'est que le paradoxe est de trouver cette « vérité » à l'extrémité de l'individualisme. Je voudrais même ajouter que, si cette vérité ne leur paraît point paradoxale, c'est qu'ils ne la comprennent pas bien; et qu'elle prend un tout autre aspect suivant qu'on l'accepte d'abord, ou qu'on y parvient. Ce que l'on découvre ou redécouvre soi-même ce sont des vérités vivantes; la tradition nous invite à n'accepter que des cadavres de vérités.

Enfin s'ils ont si bien admis que le bonheur de l'homme est dans la soumission, je ne comprends plus bien ce qui les révolte dans l'éthique du plan de l'U. R. S. S..

9 *Février.*

Immense joie de savoir Roger enfin délivré des *Thibault* — ou du moins résolu de réduire à deux le nombre des volumes qui lui restent à écrire. Une lettre excellente m'annonçait l'heureuse solution qu'il venait d'entrevoir et qu'aussitôt après il accourt me raconter longuement. Cette solution me paraît des plus heureuses, infiniment préférable à cette longue suite de livres qu'il projetait d'abord; non seulement plus significative, mais appelée à éclairer la signification des livres précédents. La matière abondante qu'il abandonne pourra servir à d'autres œuvres, qu'il ne sentira plus l'obligation d'écrire *en continuation* des premières. Ce qu'il conserve de son ancien projet gagnera à être ainsi resserré. Enfin cette condensation l'invitera à *se déclarer* lui-même bien davan-

tage. Il semble déjà rajeuni, exalté par cette perspective de délivrance; au demeurant plus amical, plus souriant, plus charmant que jamais.

Dans le numéro de *l'Émancipation* de janvier, cette phrase de l'oncle Charles, extraite je ne sais d'où et citée à part :

C'est rabaisser le rôle de la coopération que de la faire servir à des fins individualistes. Son véritable rôle est de servir à des fins collectives.

Évidemment. Mais comme il m'apparaît que l'individualisme lui-même, bien compris, doit servir à la communauté, il m'importe de préserver ses droits et je tiens pour erreur de l'opposer au communisme. Cette opposition ne m'apparaît point fatale et je ne consens point à l'admettre. Je dis « l'individualisme... bien compris ». C'est à le mieux comprendre que je m'applique.

La valeur spécifique de l'individu. Du danger pour la société de n'en point tenir compte. Rien à voir ici avec l'individualisme tel qu'on l'entend d'ordinaire et que veulent nous le bailler ses adversaires.

Ceux qui me condamnent, le plus souvent n'ont pas lu mes livres, ne me connaissent que par ce qu'ils ont entendu dire que j'étais. Comment protester, leur faire entendre que je suis et reste très différent de cela et mon influence autre que celle qu'ils s'imaginent ?

Je voudrais aussi que l'on me juge d'après mes textes et non d'après les fausses citations qu'on en fait. Est-ce trop demander ? Ici, comme toujours, le faux trouve plus grand crédit que le vrai, et l'emporte.

Avec les meilleures intentions du monde, l'avant-dernier numéro de *Lu* cite tout au long un article italien sur *Œdipe*, avec nombreuses citations. Celles-ci, traduites elles aussi de l'italien, rendent mon texte méconnaissable et, trahissant ma forme, trahissent du même coup ma pensée.

14 Février.

Questions de style. On pêche par ignorance, par négligence ou par témérité. Certains écrivains n'encourent jamais aucun reproche, qui ne sont point pour cela des meilleurs. Il en est peu dont la syntaxe, tout en restant

correcte, sache se faire particulière. Mais toute recherche est fâcheuse que n'exige point le mouvement même de l'émotion, de la pensée. Il est bien peu de lecteurs pour comprendre aussitôt la légitimité de cette exigence; la plupart n'y voient qu'affectation. Celui dont la pensée est plate n'éprouve aucun besoin de ne pas l'exprimer plate-ment. Mais rien de plus fâcheux qu'un écrivain dont la plume seule est hardie.

Il n'y a pas si longtemps que ces questions de style ont cessé d'être pour moi de primordiale importance. Et si elles cessent de l'être, ce n'est point tant qu'elles me paraissent moins importantes; mais d'autres questions, qui grandissaient en moi, qui maintenant sont parvenues à l'âge adulte, ont pris le pas, entraînant le reste à leur suite. Ainsi soit-il !

Exprimer le plus succinctement sa pensée et non le plus éloquentement. Mais c'est lorsqu'elle est toute vive que ma phrase se plaît à l'étreindre, et qu'elle se débâte et qu'on la sente palpiter encore sous les mots. Cette amplification, que l'on confond si souvent avec le bien écrire, je la supporte de moins en moins... Quelle absurde nécessité de faire un article ou un livre ! Où trois lignes suffisent, je n'en mettrai pas une de plus.

Film documentaire du Dr Muraz, *Nosologie au Congo et au Cameroun* — projeté en petit comité à l'Institut Pasteur. Effroyable image de la misère humaine. Je sors de là dans un état de détresse morale, que vient aggraver la pensée qu'il est bien peu de ces maux qui n'eussent pu être évités, si seulement l'homme y avait employé son intelligence et ses soins. Ce malheureux enfant squelettique, de si peu de poids que sa mère le porte assurément sans peine, aux pieds et aux mains dévorés de chiques... Que de sottise, que d'incurie ! Malheureux êtres qui n'existent que pour souffrir, n'ont même aucune idée d'un état meilleur; qui ne peuvent que se résigner à vivre, comme on se résigne à mourir.

Il y a des nécessités douloureuses, contre lesquelles je tiens pour impie de protester. Il y en a du reste beaucoup moins qu'il ne semblait à l'ignorance; l'industrie de l'homme en a su réduire un grand nombre, en réduira d'autres encore, de ces « fatalités » qui paraissent iné-

luctables d'abord. Quant aux maux que l'industrie de l'homme peut amender, je tiens au contraire pour impie qu'on s'y résigne. Ce film ne m'apprenait, somme toute, rien de nouveau. Je reconnaissais ces populations du bord du fleuve (Congo), parmi lesquelles nous circulions de village en village, aux premières semaines de notre voyage, sans jamais rencontrer un seul être qui ne fût taré, talé, taché, abîmé par quelque point de son corps; de sorte que chacun de ces malheureux pouvait penser — si tant était que ces pauvres créatures fussent capables de quelque pensée — devait penser que toutes ces tares sont inhérentes à la nature humaine, et que, si jamais ne se rencontre d'homme sain, c'est bien qu'il n'y en peut avoir (de même que, chargée déjà des péchés de ses pères, aucune âme, disiez-vous, ne saurait être imaginée sans souillure). Et celui, parmi eux, qui parlerait de guérison possible se ferait traiter d'*utopiste*, verrait se soulever contre lui tous les sorciers et tous les prêtres du pays.

Vouloir édifier l'avenir à l'imitation du passé, quelle coupable folie !...

Mon pauvre oncle Charles sort de la vie à petits pas. A 84 ans, sa première maladie sera aussi sa dernière. Il conserve toute sa mémoire et sa lucidité, toute son intelligence.

17 Février.

Je lis, p. 147 de la *Clio* de Péguy (que la N. R. F. vient de redonner en format courant : « C'est comme une gageure d'*embrocation* l'un dans l'autre ». Déjà j'avais remarqué ce mot dans la grande édition, il m'en souvient. Il est là pour « *imbrication* » sans doute. La faute serait-elle de Péguy lui-même ? C'est la seule que je relève dans tout le livre dont je relis de longs passages; livre qui a dû mettre le prote à une vertigineuse épreuve — et le simple lecteur aussi.

L'esprit se croit sur un carrousel; on tourne, on tourne, on repasse vingt fois au même endroit; à certains tours on décroche un anneau. (Je doute si les chevaux de bois d'aujourd'hui ont encore ces petits distributeurs qui offraient à notre adresse des petits anneaux de métal qu'il s'agissait en passant, d'enfiler avec une lancette de bois ?)

21 *Février.*

Rien d'insupportable comme ces gens qui, vous demandant service, ne vous aident pas à les aider : un appel au secours avec une signature illisible; ou, par exemple, ce traducteur allemand, qui redemande d'urgence son manuscrit, dans une lettre qui ne donne, pour toute adresse, que « Charlottenburg ». Aucune indication sur le manuscrit; et la lettre que je lui envoie à cette adresse insuffisante, en manière d'essai, me revient. Et que de temps perdu à rechercher quelque indication plus précise dans ma correspondance de ces mois derniers !...

Répondant à un appel téléphonique, je vais retrouver Paul Valéry vers quatre heures et reste plus de deux heures à converser avec lui. Ceux qui ne l'auront pas connu ne peuvent s'imaginer l'aménité exquise de son regard, de son sourire, de sa voix, sa bonne grâce, la foisonnante ressource de son intelligence, l'amusement de ses saillies, la netteté de ses vues — à travers une élocution si rapide, si confuse et bredouillée souvent, que je dois lui faire répéter bien des phrases.

Un gros rhume le retient en chambre; il se dit exténué et le paraît; son beau visage est tout creusé de souci; harcelé par les obligations de sa gloire, tourmenté par les questions d'argent, exaspéré par cet emporte-pièce quotidien de la correspondance (il me montre la lettre d'un général qui lui propose un diamant de 250.000 francs, « affaire excellente »), fort angoissé par la situation générale et convaincu que le misérable travail des politiciens nous mène à l'abîme, et toute l'Europe avec nous. Il me lit une déclaration d'Einstein, nettement individualiste, à laquelle il se rattache plus volontiers qu'aux Soviétiques. Impossible de rassembler un front unique pour s'opposer aux ruineuses revendications des nationalistes. Il m'en persuade et je ressors de cet entretien fort assombri, car je ne puis douter qu'il n'ait raison. La catastrophe me paraît à peu près inévitable. J'en suis venu à souhaiter de tout mon cœur la déroute du capitalisme et de tout ce qui se tapit à son ombre, d'abus, d'injustices, de mensonges et de monstruosité. Et je ne parviens pas à me persuader que les Soviétiques doivent fatalement et nécessairement amener l'étranglement de tout ce pour quoi nous vivons. Un communisme bien compris a besoin de favoriser les

individus de valeur, de tirer parti de toutes les valeurs de l'individu, d'obtenir le meilleur rendement de chacun. Et l'individualisme bien compris n'a pas à s'opposer à ce qui mettrait tout à sa place et en valeur.

Cuerville. 25 Février.

Je lis avec le plus vif intérêt le nouveau discours de Staline, qui précisément répond à mes objections, à mes craintes... (discours du 23 juin 1931); je m'y rallie donc de tout cœur.

Tant que je n'entrevois que de misérables palliatifs à un ruineux état de choses, à des *credo* mensongers, à de lâches compromissions de pensée, je pouvais demeurer indécis, encore que tout cela me parût de plus en plus déplorable. Et de plus en plus nettement m'apparaissait ce contre quoi mon cœur et mon esprit s'insurgeaient et voulaient combattre; mais je ne pouvais me satisfaire de la seule protestation... A présent je sais non seulement *contre* quoi, mais aussi *pour* quoi — je me décide. Et j'admire que ceux qui me reprochaient naguère mon « indécision », soient tous de l'autre parti. Ils me jetaient à la tête cette lettre de Ch.-L. Philippe, que j'avais moi-même citée, cette phrase qui conclut la lettre : « Sois un homme : choisis », comme s'ils n'admettaient pas que l'on pût faire un autre « choix » que le leur.

Je connais, dans leur camp, des êtres de si grand cœur et de si bonne volonté que, même convaincu qu'ils se trompent, il m'était indiciblement pénible de devoir me déclarer contre eux. Mais comment ne se déclarer point, plutôt que de voir pris pour acquiescement le silence ? L'indifférence, la tolérance ne sont plus de mise, dès que l'ennemi s'en fait fort et qu'on voit prospérer ce que l'on considère décidément comme mauvais.

26 Février.

Que les idées de Lénine et de Staline puissent triompher des résistances que les États d'Europe cherchent à leur opposer, c'est ce qui commence à leur apparaître; et cela les emplit de terreur. Mais qu'il puisse être souhaitable que ces idées triomphent, voilà ce qu'ils refusent d'envisager. Il y a beaucoup de sottise, beaucoup d'ignorance, beaucoup d'entêtement dans leurs dénis; et aussi quelque défaut d'imagination qui les retient de croire

que l'humanité puisse changer, qu'une société puisse se former sur des bases différentes de celles qu'ils ont toujours connues (alors même qu'ils les déplorent), que l'avenir puisse ne pas être une reprise et une reproduction du passé.

« Tout recommence », et « il ne se peut rien de nouveau », disent-ils. Et Valentine : « Si ce fameux plan devait réussir, cela m'enlèverait le goût de vivre » ; moi, c'est au contraire s'il échoue.

27 Février.

Ne plus aller simplement devant soi, mais se diriger vers quelque chose... Satisfaction indicible ! Mais n'étais-je pas conquis au parti dès avant qu'il ne se formât et ne formulât ses doctrines ? Et si mes souhaits trop souvent demeuraient imprécis, n'étais-ce pas aussi que la réalité m'en paraissait par trop distante ? De cœur, de tempérament, de pensée, j'ai toujours été communiste. Mais j'avais peur de ma propre pensée, et, dans mes écrits, m'efforçais plus de la cacher que de la dire. J'écoutais trop autrui et lui donnais beaucoup plus de crédit qu'à moi-même, autant par sympathie que par défiance de moi, par incurable modestie, par crainte « d'abonder dans mon sens ». Les événements de là-bas s'en chargent, et je leur suis reconnaissant de m'y pousser.

Que la société capitaliste ait pu chercher appui dans le christianisme, c'est une monstruosité dont le Christ n'est pas responsable ; mais le clergé. Celui-ci a si bien annexé le Christ qu'il semble que l'on ne puisse aujourd'hui se débarrasser du clergé qu'en rejetant le Christ avec lui.

La foi de certains reste si vive qu'ils voient distinctement le Christ pleurer de cet abandon. Comment cet abandon ne leur paraîtrait-il pas abominable ?

Le Tertre. 5 Mars.

De ceux qui vous haïssent parce qu'ils vous connaissent, et de ceux qui vous haïssent parce qu'ils ne vous connaissent pas, nous nous demandons, Roger et moi, quels sont les préférables ?

Tâcher, soi, de n'aimer et de ne haïr qu'en pleine connaissance de cause.

Ce dont on souffre le plus, c'est d'être haï par certains que l'on aime, qui devraient vous aimer, vous aimeraient, si seulement ils consentaient à vous connaître.

Certains jeunes se déclarent nos ennemis sans du tout s'inquiéter de savoir si nous n'aimons peut-être pas ce qu'ils aiment et si nous ne le recherchons pas avec eux. Pourquoi n'admettent-ils pas que nous puissions avoir pour nos écrits passés les mêmes regards qu'ils ont eux-mêmes; que, sans renier notre œuvre d'hier, nous puissions la considérer sans indulgence. Ils croient devoir repousser le passé pour s'élancer dans l'avenir. Ils ne semblent pas se douter que c'est pour être plus près d'eux que nous acceptons d'être méconnus et honnis par ceux de notre génération. En nous repoussant, ils s'appauvrissent et se trahissent. Quel renfort ne trouveraient-ils pas au contraire s'ils consentaient à reconnaître pour leurs ceux qui, tout en faisant partie du passé, s'y opposent. Car il est absurde de prétendre condamner, au nom de l'avenir, tout le passé; de ne pas reconnaître, ici comme partout, une filiation, une suite, et que l'esprit qui les anime, plus ou moins opprimé, n'a jamais cessé d'exister. Il y a toujours eu, en regard des satisfaits qui s'installent dans l'époque présente où ils prospèrent et s'engraissent, des esprits inquiets que tourmente une secrète exigence, que ne satisfait point le bien-être égoïste et qui préfèrent la marche au repos. La vue de ces jeunes haïsseurs d'aujourd'hui me paraît bornée. Rien ne vieillira plus vite que leur modernisme; ce n'est qu'en s'appuyant sur le passé que le présent peut prendre élan vers l'avenir.

Dans les *Nouvelles Littéraires* d'hier, éreintement de Chopin par Suarès; aussi absurde et mal fondé que celui de Richardson par Thérive. Ces « jugements » sans connaissance de cause discréditent le juge plus qu'ils ne nuisent à la victime. Du moins Thérive avouait-il qu'il n'avait jamais lu *Clarissa*. Suarès ne laisse que malgré lui paraître son ignorance. Il appert, à la lecture de cet article, qu'il ne connaît de Chopin que ses valses, ses polonaises et ses mazurkas (ajoutons la *Marche funèbre*).

Quel mépris ne professait-il pas pour Goëthe, dans *Voici l'homme* ! Dans l'article sur Goëthe qu'il donne aujourd'hui à la N. R. F., rien plus ne montre qu'il ne

l'ait pas toujours admiré ¹. Souhaitons-lui de vivre assez pour écrire plus tard sur Chopin une semblable palinodie. (Il en doit une autre à Nietzsche.)

Suarès en est réduit à ramasser, pour les diriger à neuf contre Chopin, tous les traits les plus émoussés qu'empenne à neuf sa rhétorique : mélancolie tuberculeuse, virtuosité, mondanité, etc...; certaines flèches de surcroît sont lancées non tant contre Chopin directement que contre mes pages de la *Revue musicale*.

Je sens de reste mon incompetence, et je la sens de plus en plus, tandis que je m'occupe de ces questions politiques, économiques, financières qui sont d'un domaine où je ne m'aventure qu'avec crainte, poussé par une grandissante curiosité. Mais ce que je sens de plus en plus, c'est l'inextricable embrouillement de tous ces problèmes. Ces questions sont si compliquées que plus on s'en occupe et moins on y voit clair; moi du moins. Tel spécialiste du temps de la guerre établissait d'après ses calculs telle prévision, telle construction de l'avenir, qui paraissait fatale, que l'événement venait presque toujours démentir ². L'on parle alors (car pourtant les calculs étaient exacts) de « l'élément psychologique », d'« impondérables », dont le technicien n'avait pas su, pas pu, ou pas cru devoir tenir compte — mais qui sont précisément ma partie, mon domaine. Je ne dois pas chercher d'en sortir.

8 Mars.

Trouver une *fin* à la recherche, à la quête, à l'agitation de l'esprit. *Id est : faire une fin*. « Se dévouer à une noble cause. » Se décider. Opter. Avoir trouvé...

Ne me suis-je pas quelque peu laissé incliner par leurs objurgations, leurs conseils? Et, pour vouloir *servir*, ne risqué-je pas de délaisser mon véritable usage? Je sens, je sais, qu'à vouloir prendre parti j'ai tout à perdre; et les autres mêmes, ceux que je voudrais servir, peu à gagner.

1. J'ai raconté par ailleurs l'histoire du magistral camoufflage de son changement à l'égard de Dostoïevsky.

2. Je tiens à excepter de ceux-ci mon oncle Charles Gide, dont les prédictions se sont au contraire toujours, ou presque, réalisées.

Marcel me dit : « Un peuple qui, malgré des siècles de civilisation et de culture, n'a pas su se prémunir contre les inondations et les famines a fait preuve d'incapacité ou tout au moins d'incurie et mérite, sinon de disparaître, du moins d'être dominé par tel autre peuple actif, travailleur, industriel, etc... » Il s'agit en la circonstance des Chinois et des Japonais. Mais le rôle de ces peuples industriels et positifs ne serait-il pas, tout au contraire, de protéger les précieuses valeurs des peuples mal doués pour la lutte et mal outillés ? Ou devons-nous voir disparaître avec ceux-ci tout ce qu'ils représentaient d'exquis et d'irremplaçable ? C'est le fatal étouffement de tout le rare et le délicat par le commun robuste et brutal. C'est ainsi que nous avons vu disparaître les Incas devant la conquête espagnole, puis les Maoris, et tant d'autres...

Quels mirifiques arguments l'on trouve ou l'on invente pour prouver aux autres et à soi-même, selon l'opportunité du moment, qu'on est en droit, qu'il est sage, qu'il est moral — de restreindre le nombre des naissances, ou de procréer et d'enfanter le plus possible; de s'armer à outrance et, sous prétexte de bien se défendre, d'attaquer; d'approuver le Japon, en la circonstance, et sans doute, demain, de l'aider...

Les journaux de parti sont moins dangereux que ceux, comme *le Temps* ou les *Débats*, à l'allure apparemment impartiale et qui se donnent l'air de n'incliner point l'opinion, de la laisser librement se former; mais systématiquement ne lui fournissent que des arguments en faveur de la thèse qu'il leur importe de faire triompher. Les renseignements qu'ils donnent ne sont sans doute pas inexacts, mais *choisis*. Ils ont soin de ne laisser passer que ceux qui militent dans leur sens — qu'il s'agisse aujourd'hui de la Chine, de l'Allemagne ou de la Russie. Aussi longtemps qu'ils ont pu se taire au sujet de cette dernière, ils l'ont fait. Si maintenant, par peur, ils en parlent, c'est pour semer l'alarme; et celui qui ne connaîtrait l'effort de l'U. R. S. S. que par eux, comment ne s'indignerait-il pas ?

Valmont. 30 Mars.

Depuis longtemps ce carnet a cessé d'être ce qu'il devrait être : un confident intime.

La perspective d'une publication, fût-elle partielle, de mon journal, en appendice aux tomes de mes *Œuvres complètes*, en a faussé le sens; et aussi fatigue ou paresse, et dislocation de ma vie, crainte de laisser perdre ce que j'aurais dû verser dans des livres ou des articles, que je ne sais quelle inconfiance m'a fait quitter l'espoir de pouvoir jamais mener à bien. Même ces lignes je les écris d'une plume mal assurée. Sans doute ai-je déjà connu de longues périodes de retombement de ferveur; et je sais en être sorti; mais, en ce temps-là, j'étais jeune. Devant moi, désormais, pour prendre un élan neuf, ah ! reste-t-il assez d'espace ? Car tout l'acquis d'hier ne me paraît plus d'aucune aide pour ce que je voudrais écrire à présent. Et c'est là surtout la raison de mon silence. Je suis dans cette clinique pour me reposer, me soigner, éprouver ce que je vaudrais encore, et si je peux encore oser.

6 Avril.

Je recouvre un peu d'assurance. C'est par la perte de toute confiance en moi-même que se marque aussitôt ma fatigue; cet air humble, penaud, soumis, traqué, que je peux prendre alors...

7 Avril.

Achévé sans grand intérêt ni plaisir *le Ciment* de Gladkov. Dans cette jeune et neuve littérature, les moindres procédés littéraires sont choquants; ils abondent ici, et de la qualité la plus inférieure. Psychologie conventionnelle, qui paraît neuve et hardie parce que Gladkov prête à son héroïne des sentiments (réactions sexuelles) plutôt masculins.

Important toutefois. L'être humain est à ce point malléable qu'il devient vite ce qu'on le persuade qu'il est déjà. L'on me dit que *le Ciment* a, sur la jeunesse allemande, une influence considérable. Nombre de jeunes femmes se modèlent sur l'héroïne de ce roman, qui déjà croient se reconnaître dans ce portrait.

Lu avec l'admiration la plus vive un volume de Tchekov (dans la fort médiocre traduction de Roche) : *La Salle 6*. La seconde des nouvelles : *Dans le bas-fond*, en

particulier, est excellente, et jusque dans les moindres détails.

Rapace d'Ehrenbourg; livre des plus remarquables, d'une nouveauté réelle et authentique; d'extraordinaire intelligence et sûreté de présentation. C'est jusqu'à présent la production de la jeune Russie la plus importante et significative que j'aie lue. (Je ne suis qu'au milieu de ce long volume.)

Nous connaissons bien tous la devise romantique : ne fais que ce que ne peuvent pas faire les autres¹. Le culte de l'original... Artème, lui, ne faisait que ce que faisaient tous les autres. Une idée personnelle, qui ne fût pas celle des autres, lui paraissait vaine et indigne d'expression...

Pas de malentendu : il peut y avoir immense joie à se sentir en communion parfaite avec *les autres*, communion de pensée, d'émotion, de sensation, d'action; mais à condition que ces « autres » ne soient pas des tricheurs. Aussi longtemps qu'ils mentent à eux-mêmes et fraudent, je ne puis me sentir authentique qu'en me distinguant d'eux, qu'en m'opposant à eux. Il n'y a là nul romantisme (de ma part du moins), mais simple besoin de vérité. Comment ne pas se sentir individualiste parmi les conventions d'une société bourgeoise ? Ici le *Utinam ex vobis unus* devient honteux.

9 Avril.

La partie serait trop belle, et de quel cœur on la jouerait, si l'on n'avait que des coquins pour adversaires ! Dans leurs rangs aussi trouvent place des figures admirables, et que je ne puis ne pas admirer. Et si du moins on pouvait admirer toujours ses partenaires ! Mais les convictions doivent ici prendre le pas sur les sympathies. Et que sert d'ajouter : hélas ! C'est le secret de bien des attermoissements, pris à l'ordinaire pour une indécision de l'esprit, qui ne sont que d'imparfaites résistances aux entraînements de mon cœur.

Paris. 18 Avril.

Les feuilles des marronniers profitent d'un moment où l'on ne faisait pas attention, pour éclore. Chaque année c'est la même surprise, le même ennui de s'être ainsi laissé surprendre. Le printemps vient à pas de

1. Page 193, portrait d'Artème Lykov.

loup, comme le Père Noël des enfants. Je me propose à neuf, chaque fois, de guetter, de surveiller mieux son entrée; mais il y reste quelque chose de mystérieux, de furtif. On cesse un instant d'y penser; les yeux se ferment ou se détournent sur un livre... On relève la tête : il est là.

C'est aussi sans doute que le plus grand effort de la poussée végétative se fait de nuit. Voir les observations et réflexions de Costentin sur la *Nature tropicale*.

Cuerville. 21 Avril.

J'ai pris cette paresseuse habitude de lire en marchant, en mangeant, de ne pouvoir rester sans lire. Tout le temps que je devrais donner à la méditation, à l'imagination, au travail, c'est la lecture qui s'en empare. Ma propre pensée cède la place à celle d'autrui, ou l'accompagne, ou la combat. Il me faut lui réapprendre le monologue, ou tel dialogue dont elle fasse seule tous les frais. Depuis combien de temps n'ai-je plus vraiment travaillé !

« Non, dit É. G., cela ne peut pas réussir (*cela* c'est le plan quinquennal) parce que, si cela réussissait, nous serions fichus. » (« Nous », ce n'est pas la France, c'est simplement la grosse banque.) Il dit cela, en souriant d'une façon charmante et parfaitement conscient du peu de force de l'argument. J'ai réel plaisir à le revoir et suis sensible toujours plus aux qualités de son esprit et de son cœur. Celles-ci me paraissent d'autant plus grandes qu'il cherche moins à les faire paraître, aussi bien par gaucherie que par pudeur. Les vraies vertus répugnent à l'ostentatoire; c'est ce dont je me persuade de plus en plus.

Ceci aussi, ceci surtout, retient ma plume, c'est de penser et de me redire sans cesse que bien des choses dont nous faisons encore nos hochets n'auront plus ni valeur ni signification pour ceux que je pressens venir et que mon cœur appelle. C'est à ceux-ci que je voudrais parler, pour eux que je voudrais écrire; mais ils ne m'écouteront pas. Et du reste ils feront bien, n'ayant, eux, nul besoin d'entendre ce que j'aurais, moi, besoin de leur dire. Ils n'ont que faire de ma sympathie et peu

leur chaut que ce soit vers eux que je me tourne. S'en attrister serait folie.

22 *Avril.*

Pensez-vous que le Christ se reconnaîtrait aujourd'hui dans une Église ? C'est au nom même du Christ que nous devons combattre celle-ci. Ce n'est pas lui, le haïssable, mais la religion que l'on édifie d'après lui. Il n'a point pactisé avec les puissances de ce monde, mais le prêtre; au nom du Christ il est vrai, mais en le trahissant du même coup; et de cette compromission le Christ ne doit point être tenu pour responsable. Le Christ « rend à César ce qui est à César », il est vrai; mais par là même résiste à César et n'abandonne à lui qu'un vêtement. La question sociale, du temps du Christ, n'était pas, ne pouvait pas être posée. L'eût-elle été, je vous laisse à penser de quel côté se serait rangé celui qui toujours tint à vivre parmi les opprimés et les pauvres !

Ce qui dresse l'U. R. S. S. contre Lui, c'est qu'il prêche l'acceptation. Cette doctrine de soumission, ceux qui soumettent s'en emparent par un abominable abus. La religion est mauvaise parce qu'en désarmant l'opprimé elle le livre à l'oppresser. Mais l'oppresser, en prenant livraison de l'opprimé, trahit le Christ et le joue. En reportant par delà la vie l'espérance, la religion endort et décourage la résistance. Qui comprend cela peut s'indigner contre la religion, sans pour cela quitter le Christ. Judas même l'a moins trahi, et moins perfidement, que ceux qui prétendent, par ses paroles, autoriser une société qui d'abord fait, de ceux que ses paroles désarment, des dupes.

23 *Avril.*

Je sais que les naturalistes, d'ordinaire, rejettent les observations faites sur les animaux domestiqués. Pourtant il me paraît que souvent nous pourrions tirer de ces observations quelque enseignement particulièrement profitable, car, pour déformés qu'ils soient, ces animaux sont plus proches de nous que les sauvages et, nous aussi, la domestication nous a formés. Même il pourrait n'être pas sans intérêt d'étudier cette formation et toutes les déviations de l'instinct qu'implique le fait de n'avoir plus à pourvoir à ses besoins. Que l'animal en soit plus heureux, ce serait une erreur de le croire. Car,

dans la nature, et sans l'intervention de l'homme, toute créature inapte à se suffire est éliminée; et déjà la moins résistante. La protection des malingres et souffreteux, l'artificielle prolongation de leur existence est due à l'homme; ce qui permet de dire que l'homme, loin d'avoir su diminuer la souffrance sur cette terre, l'a partout introduite, entretenue, et même à l'aide de la pitié.

Notre bonheur ressortit de cette longue et triste aventure, mais tellement dépenaillé qu'il faisait pitié; on le reconnaissait à peine.

Cet *état de dévotion*, où les sentiments, les pensées, où tout l'être s'oriente et se subordonne, je le connais à nouveau tout comme au temps de ma jeunesse. Ma conviction d'aujourd'hui n'est-elle pas du reste comparable à la *foi*. Je me suis, pour un temps très long, volontairement *déconvaincu* de tout *credo* dont le libre examen causait aussitôt la ruine. Mais c'est de cet examen même qu'est né mon *credo* d'aujourd'hui. Il n'entre là rien de « mystique (au sens où l'on entend ce mot communément), de sorte que cet état ne peut chercher recours, ni cette ferveur échappement, dans la prière. Simplement mon être est tendu vers un souhait, vers un but. Toutes mes pensées, même involontairement s'y ramènent. Dans l'abominable détresse du monde actuel, le plan de la nouvelle Russie me paraît aujourd'hui le salut. Il n'est rien qui ne m'en persuade¹ ! Les arguments misérables de ses ennemis, loin de me convaincre, m'indignent. Et, s'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U. R. S. S., je la donnerais aussitôt... comme ont fait, comme feront tant d'autres, et me confondant avec eux.

J'écris ceci, la tête froide et en toute sincérité, par grand besoin de laisser du moins ce témoignage, si la mort vient avant qu'il ne m'ait été possible de me mieux déclarer.

Ils croient trop volontiers que nous nous sommes

1. « It is the nature of an hypothesis, when once a man has conceived it; that it assimilates everything to itself, as proper nourishment; and, from the first moment of your begetting it, it generally grows the stronger by everything you see, hear, read, or understand. This is of great use. » Sterne (*Tristram Shandy*, p. 1, chapitre XLIV).

laissés séduire. J'ai déjà vu cela, au moment de l'affaire Dreyfus... Parmi les dreyfusards ne pouvaient figurer, selon eux, en plus des coquins avérés, des antimilitaristes antifrancs, que des jobards. Sentant bien que la vérité n'était pas de leur côté, ils allèrent jusqu'à faire une apologie du mensonge. Il y avait des vérités dangereuses, des mensonges utiles. L'amour du vrai n'allait pas sans quelque sottise : il fallait distinguer; tout était relatif; la religion seule pouvait prétendre à l'absolu; mais dès qu'on descendait dans le temps, dans l'histoire, l'événement, sans couleur propre, prenait celle de l'éclairage. On devait tenir pour vrai l'opportun.

Oh ! combien leur empressement à les accueillir, aujourd'hui, me rend suspectes les serviables informations que l'on nous donne concernant l'échec du plan quinquennal, la détresse de l'U. R. S. S., les « massacres du Dniester... » ! Quel refus d'examen ! Quelle absence de contrôle ! Quel soudain crédit accordé aux témoignages les plus contestables, les plus intéressés ! Je me refuse à voir aucun véritable esprit critique dans tout scepticisme qui ne s'exerce que dans un sens. Comment se faire une opinion sur des données aussi suspectes ? Comment ne point soupçonner, derrière ce façonnage de l'opinion, quelque abominable truquage, du moment qu'on ne consent à éclairer qu'un seul côté de la question ?

Il arrive parfois, souvent même j'espère, que la cause secrète de telle action, inexplicable en apparence, inavouable ainsi que les médisants la supposent trop volontiers, est de telle nature que sa révélation... (à compléter), par pudeur; il aurait l'air de se faire valoir. Charmante page de Sterne au chapitre de *Tristram Shandy* sur le cheval du pasteur Yorick :

Préférant le mépris de ses ennemis et la moquerie de ses proches à la gêne qu'il eût ressentie d'un récit explicatif où il eût dû se donner à lui-même le beau rôle (p. 20).

J'ai pu parfois souffrir terriblement de certaines attaques; mais, tout compte fait, mes ennemis m'ont servi, et peut-être plus encore que mes amis.

Bayonne. 5 Mai.

En wagon. Extraordinaire beauté des verts gazons

frais éveillés et des jeunes feuillages; plus aigres et l'on dirait : plus ravissants, que ceux de Normandie. Je m'étonne à neuf, comme lorsque je revenais du Congo; étonnement que je croyais devoir alors à mon accoutumance aux légumes sombres des tropiques; mais je crois à présent la qualité de celles-ci particulière à ce pays. Sur les pentes gazonnées, quantité de hampes d'un blanc gris, sans doute d'asphodèles; mais non point la *racemosa* des garrigues.

Tanger. 8 Mai.

J'ai demandé qu'on m'éveille à sept heures, mais dès 5 heures et demie prends mon parti de ne plus dormir. On partirait aussitôt volontiers, d'avance, quitte à se laisser rejoindre plus tard par le gros de la troupe, ou cueillir par la diligence... Mais il s'agit de prendre un train, qui ne part qu'à 9 heures et demie, et ne charge pas en cours de route. Tout est là. Grâce à quoi l'on peut aller beaucoup plus loin, mais avec le commun, qu'on n'eût fait seul, individualiste, même partant beaucoup plus tôt et marchant d'un pied plus léger.

Vers Fez.

Sala de espera. Quelle belle langue que celle qui confond l'attente et l'espoir !

Ce qui a été, sera. L'humanité ne saurait (sans Dieu) sortir de son état misérable, disent-ils. Cette affirmation fait partie de leur confiance en Dieu.

Tout ce qui n'est pas cathédrale est, prétendent-ils, nécessairement appelé à devenir Tour de Babel. Leurs espoirs désertent cette vie pour habiter la vie future. Domaine de la Foi. Assertions incontrôlables. Invérifiable Vérité...

Cuerville. 6 Juin.

Je fais de grands efforts pour me remettre à mon livre, et tirer de léthargie ma *Geneviève*... N'ai-je en moi plus aucune puissance créatrice ? Ou plutôt ne puis-je plus m'éprendre de ma fiction ? Elle ne m'intéresse plus; mon esprit la quitte sans cesse. Les romans des autres ne me retiennent pas davantage, et même celui de Mauriac je n'ai pu en lire plus de cinquante pages... Comment peut-on encore écrire des romans ? quand se désagrège

autour de nous notre vieux monde, quand je ne sais quoi d'inconnu s'élabore, que j'attends, que j'espère, et que de toute mon attention j'observe lentement se former.

Darmstadt. Juin.

Non, je n'ai pas à regretter les plaisanteries plus ou moins incongrues qui émaillent mon *Œdipe* ; mais bien la préface du programme où je parais y attacher une particulière importance. Cette préface, je l'avais écrite spécialement pour le public d'Anvers et sur la demande expresse de Pitoëff qui craignait (et avait raison de craindre) que ce public un peu lourd n'osât pas rire, alors même qu'il en aurait envie. Cette préface, à laquelle je ne pensais plus, fut reproduite, sans que je m'en avisasse, pour le public parisien auquel elle ne convenait plus du tout. Les plaisanteries d'*Œdipe* déplurent, en général, et rebutèrent même certains des mieux disposés. On n'y vit qu'une remouture de Meilhac ou de Hervé. Je crois que c'est à ces « effets faciles » que je dus en grande partie l'insuccès de la pièce (en dépit de l'enthousiasme de certains).

Je viens d'assister à la dernière représentation de ce même *Œdipe* à Darmstadt. Le directeur, Hartung, eut la très ingénieuse idée de soutenir et motiver tous les anachronismes de la pièce (qui, du coup, ne parurent plus forcés) par un décor mi-antique, mi-moderne, mêlant les colonnes d'un temple grec à une projection, sur la toile de fond, de Notre-Dame de Paris. Les acteurs mêmes portaient leurs oripeaux de tragédie sur un costume outrageusement contemporain. L'illusion scénique, dès lors, était nulle ; mais ma volonté de ne point chercher à l'obtenir devenait du coup évidente, et, lorsqu'on entendit le chœur déclarer : « L'action de ce drame ne saurait s'engager sans que... etc. », le public me sut gré de le mettre de mèche et comprit que l'intérêt de ma pièce était ailleurs : dans le combat des idées, et que le drame se jouait sur un autre plan que celui de la tragédie antique.

8 Juin.

Je ne pense pas m'illusionner — ou plutôt : je pense ne m'illusionner point. Je sais de reste et me représente sans cesse tout ce que ces propositions nouvelles comportent encore d'erreurs, de défaut de mise au point,

et me redis que l'adaptation de la théorie ne saurait, pour tous les peuples et pays, être la même... Peu m'importe. Et je consentirais à entendre dire : « Que l'état soviétique paraît beau, vu de France ! » de même que l'on a dit : « Que la République paraissait belle, sous l'Empire ! » Mais cet état, qu'on nous défend de souhaiter, par quels mensonges ne cherchez-vous pas à le noircir ? Pensez-vous par là rendre à mes yeux moins abominable l'état dans lequel nous vivons ? Du haut en bas de notre société, je ne vois qu'iniquité, abus de pouvoir, exploitation d'autrui, tromperie... Que l'état de choses ne soit en U. R. S. S. pas encore aussi satisfaisant que certains le disent, je peux le croire et qu'il s'en faille encore de beaucoup ; mais ce qu'il se propose et s'efforce d'être, c'est cela que vous ne parviendrez pas à me faire trouver moins souhaitable ; ni moi, moins désireux d'y aider.

Guernville. 11 Juin.

Je ne sais l'effet que je peux faire aux autres ; mais, à moi-même : complètement stupide. Dans la conversation avec X. ou Y. ma seule préoccupation est d'avoir l'air de suivre. (Oh ! je parle d'une conversation *en français* !) Je me souviens de ces conversations que, encore enfant, je m'efforçais de comprendre ; de ces conversations des « grandes personnes ». Rien n'a changé. Mais je n'ai plus l'excuse de la jeunesse. Et s'il faut tenir ma partie, je ne réussis que des couacs.

— Par pitié, ne m'écoutez donc pas ! Je n'ai rien à vous dire. Et ne croyez donc pas devoir, par politesse, feindre d'attacher de l'importance à mes propos. Tout ce que je vous dis et dirai n'est qu'absurde. Continuez donc de causer entre vous, tout comme si je n'étais pas là. Je voudrais tant ne pas y être ! Pourquoi m'avez-vous invité ? J'ai sommeil !

13 Juin.

Certes je ne tiens pas à ce que la tour où je me réfugie soit d'ivoire ! Mais je ne vaudrais rien si j'en sors. Tour de verre ; observatoire où j'accueille tous les rayons, toutes les ondes ; tour fragile où je me sens mal à l'abri ; ne veux point l'être ; vulnérable de toutes parts ; mais confiant en dépit de tout, et les regards fixés vers l'orient.

Mon attente désespérée, malgré tout, prend couleur d'espoir.

La croix du Christ fait partie de leurs armements. Arme offensive, ou défensive seulement ? Celui qui combat se prétend toujours attaqué. Sophisme des « légittimes défenses ».

Cet enrôlement du Christ est, de toutes les supercheries, la plus honteuse; de toutes les hypocrisies, la plus abominable peut-être. « Non la paix, mais l'épée », disait le Christ lui-même. C'est là ce qu'ils retiennent de son évangile de paix. Ils ont si bien lié l'idée de religion à l'idée de patrie, que c'est au nom de Dieu que l'on s'arme et que l'on mobilise, et que toute pacification ne paraît plus possible qu'en rejetant à la fois l'une et l'autre, ainsi que fait présentement l'U. R. S. S..

L'U. R. S. S. toutefois ne prétend pas supprimer les états divers; au contraire elle les soutient, les protège; et, ce faisant, se montre sage; mais d'une part en confondant leurs intérêts, d'autre part en les *désaffectant*, ainsi qu'on désaffecte une chapelle, elle supprime ce qui les peut opposer l'un à l'autre. L'athéisme seul peut pacifier le monde aujourd'hui.

Cette volonté d'athéisme des Soviets, cependant, est ce qui soulève le plus contre eux certains esprits vraiment croyants. Un monde sans Dieu ne peut aller qu'à la ruine, pensent-ils; qu'à la perdition une humanité sans cultes, sans dévotions, sans prières... Que ces esprits pieux ne se persuadent-ils qu'on ne peut jamais supprimer que de faux dieux. Le besoin d'adoration habite au fond du cœur de l'homme.

Mais la religion, notre religion, la seule, est une religion *révélée*, disent-ils, ces esprits pieux. L'homme ne peut connaître la vérité que par la révélation dont nous sommes les dépositaires. Toute félicité, toute harmonie obtenues sans le secours de Dieu leur paraissent attentatoires; ils se refusent à les tenir pour réelles; ils les nient, et de toute leur piété s'y opposent. Ils préfèrent l'humanité malheureuse, à la voir heureuse sans Dieu; sans leur dieu.

Sous cette forme nouvelle ils ne reconnaissent plus la

guerre — et que nous y sommes en plein. Viennent à tonner les canons, à se répandre les gaz, cela ne sera qu'à l'appui. Guerre à l'état larvaire, guerre « perlée »; mais l'affaînement de millions de chômeurs vaut la moisson des mitrailleuses. Le bourgeois se sent à l'abri; jusqu'à quand ?...

« La conversion au communisme est à la mode en Allemagne depuis dix ans », me dit Curtius.

— Chez nous, c'est la conversion au catholicisme. On appelle cela « la conversion » tout court; comme s'il ne pouvait y en avoir d'autre. Mais communiste, de cœur aussi bien que d'esprit, je l'ai toujours été; même en restant chrétien; et c'est bien pourquoi j'eus du mal à séparer l'un de l'autre et plus de mal encore à les opposer. Je n'y serais jamais parvenu tout seul. Il a fallu gens et événements pour m'instruire. Ne parlez pas ici de « conversion »; je n'ai pas changé de direction; j'ai toujours marché de l'avant; je continue; la grande différence c'est que, pendant longtemps, je ne voyais rien devant moi, que de l'espace et que la projection de ma propre ferveur; à présent, j'avance en m'orientant vers quelque chose; je sais que quelque part mes vœux imprécis s'organisent et que mon rêve est en passe de devenir réalité.

Au demeurant parfaitement inapte à la politique. Ne me demandez donc point de faire partie d'un Parti.

14 Juin.

La réalisation peut être imparfaite. Ce qui m'importe c'est la pièce. Quant à la façon dont on la joue... Oh ! cela c'est une autre affaire, qui regarde de plus compétents.

15 Juin.

« Determinatio est negatio. » Cette formule de Spinoza, que me fournit une note du quatrième volume du *Capital* de Karl Marx, p. 49, pourrait être versée en appoint à ma phrase des *Nourritures* :

Choisir ne m'apparaissait point tant élire, que repousser ce que je n'étais pas.

16 Juin.

« Pour comprendre les phénomènes économiques du temps où l'on vit, rien ne vaut d'avoir pénétré, avec la

méthode exigeante de l'histoire et aussi la sérénité que donne le recul des âges, des phénomènes analogues dans le passé », écrit Henri Hauser, en préface au livre de Bonn : *Prosperity* (p. IX). Je lis d'autre part dans un article, du reste assez médiocre, de Sainte-Beuve sur Sieyès (*C. L. V.*) :

... dans cette masse d'études de Sieyès, il est question de tout... oui, de tout, hormis de l'*histoire*. Celle-ci en effet fut toujours en défaveur auprès de cet esprit absolu...

Et il (Sainte-Beuve) cite un assez long passage de Sieyès, où cette phrase :

... la saine politique n'est pas la science de *ce qui est*, mais de *ce qui doit être*.

Sieyès entend : de ce qui devrait être. Il me paraît que souvent l'historien, ou simplement l'esprit formé trop uniquement par la contemplation du passé, soucieux de retrouver sans cesse dans les temps révolus quelque analogie avec l'époque actuelle, peut se refuser à comprendre ce que celle-ci présente d'unique et de non encore éprouvé. La toujours jeune Clio sourit lorsqu'elle les entend déclarer que l'histoire est « un perpétuel recommencement » et qu'il n'y a jamais « rien de nouveau sous le soleil » ; car elle leur garde plus d'un chat en poche ; mais eux n'aiment point les surprises et croient trop volontiers que ne saurait être ce qui ne s'est encore jamais produit.

« L'imprévoyant, dit Valéry, est moins accablé et démonté par l'événement catastrophique, que le prévoyant. »

L'art de dire finement les choses... Qu'ai-je affaire de paraître spirituel ? L'épaisseur des grands comiques, des Cervantes, Molière, Rabelais. Leur rire est générosité. Celui qui sourit seulement, se croit supérieur ; il se prête ; l'autre se donne.

« Je ne peux m'entendre avec les idolâtres », disait X..

« C'est le culte qui fait l'idole. Il n'est culte que de faux dieux. L'idole se reconnaît à ceci, qu'elle demande des sacrifices. Notre monde (notre société) vit dans l'idolâtrie ; notre monde meurt d'idolâtrie. » Et encore :

« Le meilleur moyen de n'être pas idolâtre, c'est de supprimer en soi la *latrerie*. »

N'empêche que le besoin de se dévouer, de se sacrifier, le tourmente, chasse X. hors de soi...

(Certaines phrases hasardeuses, pour les pouvoir désavouer demain, je les prête à X.. Mais, dans l'instant que je les écris, je les pense.)

Saint Clair. 27 Juin.

Mollesse, incertitude de la langue de Renan (*Drames Philosophiques*) :

« Ton esprit paraît comme *altéré de soif*. » (P. 127.)

« Vit-on jamais *de* pareil sapajou ? » Il me semble que le « de » n'est possible qu'avec sapajou(s) au pluriel. (P. 130.)

« Tout fidèle *a droit* que je lui serre la main. » (P. 131.)

« Qui a tiré un billet *comme vous* dans la loterie du monde ? » (P. 154.)

Il y aurait beaucoup à dire de ce style. L'influence de Renan sur Barrès, dont je reprends ce matin le *Jardin de Bérénice* : aussi importante sans doute que celle de Chateaubriand. Flaccidité. Phrase sans muscles, « macérée de douceur ». — « La qualité religieuse de ton cœur est exquise. » « Je te conduirais dans un cloître pour y connaître une exaltation délicieuse. »

Grâce détendue, retombée, qui se trouve chez Loti, et même chez Jules Lemaître. En face de cet asiatisme, combien je me sens dorien !

De tout temps, en ce pays heureusement tempéré qu'est la France, les deux courants sont restés distincts. C'est en sculpture surtout que cela est sensible : Clodion, Carpeaux, etc., en regard de Puget, de Rude, de Barye.

Importance des mots. Ce matin le ravissement de ma petite Catherine en apprenant que la pantoufle de Cendrillon était de *voir*, et non de *verre* — me fait ressouvenir de ce jour de ma première enfance où, ayant appris que certains nœuds s'appelaient « rosettes », j'en semai tout un parterre sur la descente de lit de ma chambre, rue de Tournon, et m'ingéniai longuement à imaginer une plate-bande de fleurs. — Ce qui, par la suite, me parut si stupide que je me gardai de le relater dans mes Mémoires ; mais qui me paraît aujourd'hui moins stupide que révélateur. (V. Rimbaud et l'*Anicet* d'Aragon.)

Marseille.

On tourne les « extérieurs » de la *Fanny* de Pagnol. Les sergots réquisitionnés suffisent mal à maintenir à distance l'affluence des désœuvrés du vieux port; on tend des cordes. Entre deux prises de vues la circulation des trams et des autos se rétablit, et, en dépit des ordres, le champ de travail est envahi par une quantité de badauds qu'on ne refoule à nouveau qu'à grand'peine. Chez tous ces gens, aucun souci d'aider, ne fût-ce qu'en ne gênant point le travail d'autrui. J'imagine une foule éduquée, faisant la police elle-même et prenant plaisir à collaborer à une réussite dont elle doit ensuite profiter. Je reste là, plus de trois heures durant, tantôt auprès des opérateurs, errant de groupe en groupe, tantôt hors de l'enceinte; et mes regards cherchent parmi le public, cherchent en vain, quelque visage sur qui prendre plaisir à se poser. Les plus jeunes, déjà stigmatisés par la misère. Chez les aînés, toutes les formes de l'égoïsme : veulerie, sornioiserie, laderie et même souvent cruauté. Qui dit aimer l'humanité s'éprend surtout, mystiquement, de ce qu'elle pourrait être, de ce que, sans doute, elle serait, sans cette monstrueuse atrophie. Qui dit aimer l'humanité, c'est d'abord aux causes de cette atrophie qu'il doit se prendre. J'ai longtemps professé que la question morale devait prendre le pas sur la question sociale; il ne me paraît plus à présent; et même, comme il advient alors, je ne comprends plus bien ce que je voulais ainsi dire. L'individu, encore aujourd'hui, m'intéresse plus que la masse; mais d'abord importent les favorables conditions de la masse pour permettre à l'individu sain de se produire. Des considérations de cet ordre paraissent à peu près niaises, ainsi sommairement exprimées. Il y faudrait le dialogue, roman ou drame.

Bien meilleure impression de la population de marins et pêcheurs de Cassis, où je vais rejoindre Roger Martin du Gard. A Marseille, vraiment, ce n'est plus le peuple, mais la racaille.

De la puissance du mot. Dès qu'on a trouvé « sex appeal », à l'abri de ce mot toutes les pornographies sont admises.

Cela me fait penser à une saillie de l'abbé Mugnier;

exquise à mon sens, mais qu'il faut une certaine finesse d'esprit, je crois, pour entendre. Cela se passe à je ne sais quel dîner mondain. L'abbé se penche vers son élégante voisine :

— Pouvez-vous me dire, je vous en prie : qu'est-ce qu'on vient de nous servir ?

— Mais c'est un rôti de bœuf, cher abbé.

— Ah ! Dieu soit loué ; je craignais que ce ne fût du Chateaubriand.

Cuerville. 7 Juillet.

René Schwob me parle avec une pieuse admiration de la dernière encyclique, où le pape se montre, dit-il, si sévère pour le régime capitaliste. Cette sévérité, dont lui Schwob se contente, reste si enveloppée qu'il ne me paraît point qu'aucune puissance capitaliste puisse y trouver de quoi craindre et s'émouvoir. Sans doute trop de considérants entrent-ils en jeu, qui paralysent l'élan de son cœur de pape, le forcent de transiger, de composer, de mettre les pouces comme avec le fascisme. Il semble à Schwob que l'Église pourrait et devrait lier partie avec le communisme, ou du moins avec ce que deviendrait ce parti s'il était tempéré et comme attendri par cette adjonction, accordait place à la piété (car S. ne consent à voir en U. R. S. S. qu'un triomphe du matérialisme) et se laissait guider plus encore par l'amour que par le sentiment de la justice... Un beau rôle à jouer sans doute ; mais « les jeux sont faits » ; la place est prise. On peut tout aussi bien regretter que la France n'ait pas compris aussitôt le rôle qu'elle aussi pouvait jouer, qui vraiment eût été *son* rôle ; plutôt que de freiner sans cesse et de tirer arrière.

Torpeur et langueur indicibles ; et cela dure depuis des semaines et des mois. Aucun désir d'écrire. La moindre lettre m'est à charge. Lu, depuis quelques mois, quantité de livres, presque tous ayant trait aux questions économiques et sociales, à la crise actuelle. Pourtant, invité par le *Journal* de Bennett, j'ai fait connaissance de Gaboriau. *Le Crime d'Orival* a des parties remarquables ; quand on songe au temps où ce livre fut écrit, force est de considérer Gaboriau comme un précurseur, le père de toute la littérature détective actuelle. J'admire en parti-

culier les pages où Lecoq expose à Planet sa méthode; depuis on n'a rien fait de mieux.

Lu le *Journal* de Bennett (1^{er} vol.) avec un intérêt très vif. Combien préoccupé déjà de la question sociale ! J'aime sa générosité vigilante, son inlassable curiosité, son amour du travail. Mais cette comptabilité qu'il tient du nombre de mots que chaque jour il écrit, sans jamais parler de ratures, cette méthode américaine de travail, expliquent le principal défaut de ses livres, la monotonie de son style, le non-resserrement des dialogues, la lenteur et le flux déplorablement égal du récit.

17 Juillet.

Je viens de relire *Pot-Bouille* avec admiration. Oh ! parbleu, je reconnais bien les défauts de Zola; mais, tout comme ceux de Balzac ou de tant d'autres, ils sont inséparables de ses qualités; et la brutalité, la force de ses peintures est exclusive des délicatesses et des subtilités. C'est l'outrance même de *Pot-Bouille* qui me plaît, et la persévérance dans l'immonde. Le rendez-vous d'Octave et de Berthe dans la chambre de bonne et la salissure de leur misérable amour sous le flot ordurier des propos de la valetaille; l'accouchement clandestin d'Adèle; les scènes de famille et les explications de Madame Josserand et de ses filles (un peu trop répétées, comme à peu près tous les effets de ce livre) sont tracés de main magistrale et ne se peuvent oublier. Les personnages sont simplifiés à l'excès, mais ce ne sont pas des fantoches, et les pittoresques propos qu'ils tiennent sont d'une justesse de ton que l'on trouve bien rarement chez Balzac. Je tiens le discrédit actuel de Zola pour une monstrueuse injustice, qui ne fait pas grand honneur aux critiques littéraires d'aujourd'hui. Il n'est pas de romancier français plus personnel ni plus représentatif.

18 Juillet.

Ce que l'on aurait pu faire se confond avec ce que l'on aurait dû faire, et l'emporte de beaucoup sur ce que l'on a fait. Appelons cela, pour plus de simplicité : des regrets. Il n'en est pas que j'aie plus de mal à chasser que celui-ci : les circonstances et Em. s'y prêtant un peu, c'est-à-dire : le climat et le sol de Cuverville étant un peu différents, ou Em. y étant moins attachée et consentant à se fixer

ailleurs, j'aurais persévéré dans mes essais de jardinage qu'à travers maints déboires je n'ai pas poussés plus de trois ans. Et ceci m'eût retenu bien davantage à Cuverville. Je n'ai que bien à contre-cœur pris mon parti d'y renoncer et seulement lorsque j'eus bien compris qu'avec la terre et le ciel contre soi, nul ne pouvait y réussir. Et qu'on ne parle pas d'inconstance et d'inquiétude. J'eusse persévéré. Ce que je souhaitais surtout, c'était de pouvoir étudier les plantes; sans rien ou presque rien pour le faste, mon jardin eût été comme un laboratoire, eût rappelé ces jardins botaniques où chaque sorte de plante est parquée. Les hybridations horticoles ne m'eussent point tant occupé que les espèces botaniques. J'eusse voulu « pousser » certaines, par soins et par sélections; exiger d'elles tout ce qu'elles gardent en réserve de perfection, de beauté. Toute matière vivante est plastique.

Et je tiens que la vraie philanthropie, de même, se devrait moins inquiéter de sauver « ce qui était perdu », que de mener à perfection l'espèce humaine qui, elle aussi, peut et doit être améliorée. Ce qu'elle pourrait être, c'est de cela qu'il faut s'éprendre; c'est cela qu'il faut l'aider à devenir, plutôt que de s'apitoyer sur son étiolement misérable, et que prolonger l'existence de ce qui fait honte à la vie. Les mieux portants sont tout contaminés déjà par la sympathie.

19 Juillet.

Une philosophie qui protège mon bien-être et la nacre de ma coquille; une philosophie pour l'élaboration de laquelle cette coquille était nécessaire et qui n'aurait pu, sans cette protection, se former. Est-ce à dire qu'il y en aurait une autre? Non. Sans coquille isolatrice il n'y aurait pas de philosophie du tout. Nizan pourrait s'en prendre de même aux « beaux-arts ». Je lis ses *Chiens de Garde* avec un intérêt très vif. Le livre est mal fait, plein de redites, et l'on a trois fois compris ce qu'il veut dire, qu'il continue encore à parler. Mais, tel qu'il est, ce livre est un signe des temps. Le *jeu* n'est plus permis, fût-il celui de l'intelligence. Que Nizan ne cite-t-il la phrase de Renan, que je citais jadis : « L'on ne peut penser librement que si l'on est bien convaincu que ce que l'on écrit ne tire pas à conséquence. » (Je cite de mémoire et peut-être inexactement.) Or Nizan cherche à nous prouver que

toute philosophie « tire à conséquence »; sous peine de n'être qu'un vain jeu de l'esprit.

Cette déficience de la philosophie, je la dénonçais dans mon *Immoraliste*, et certains chapitres du livre de Nizan pourraient porter en épigraphe les phrases que je prêtai à Ménalque : « Savez-vous ce qui fait de la poésie aujourd'hui, et de la philosophie surtout, lettres mortes ? C'est qu'elles se sont séparées de la vie... Aujourd'hui... la sagesse opère à part. »

Le désistement de Tolstoï en tant qu'artiste s'explique aussi par le déclin de ses facultés créatrices. S'il eût porté en lui encore quelque nouvelle *Anna Karénine*, on peut croire qu'il se fût moins occupé des Doukhobors et qu'il n'eût pas médité de l'art. Mais il sentait sa carrière littéraire achevée; sa pensée n'était plus gonflée du flux poétique. Déjà *Résurrection* marquait un sensible déclin. Qui pourrait regretter qu'il ne nous ait pas donné d'autres œuvres de décadence ?

Si les questions sociales occupent aujourd'hui ma pensée, c'est aussi que le démon créateur s'en retire. Ces questions n'occupent la place que l'autre ne l'ait déjà cédée. Pourquoi chercher à se surfaire ? refuser de constater en moi (ce qui m'apparaît en Tolstoï) : une indéniable diminution ?...

La force poétique aurait-elle décliné en moi avec mes sentiments chrétiens, comme me le dit Em. ce matin ? Je ne crois pas; mais plutôt avec ma perplexité. Chacun de mes livres a été, jusqu'à présent, la mise en valeur d'une incertitude.

Il se peut en effet, que l'art et les plus beaux produits de la pensée soient des fleurs qui ne se puissent obtenir que sous châssis (ou, en Grèce, que grâce à l'esclavage) et qu'avec beaucoup de fumier. Briser les châssis, ce serait pour les anéantir. Il se pourrait pourtant qu'un État soviétique les obtînt, sans qu'il en allât pour cela de l'asservissement d'une classe et de son exclusion à la jouissance de ces biens. C'est ce que je m'efforce de croire et d'espérer, ne pouvant pas plus consentir à la perte irréparable de cette efflorescence qui m'apparaît parfois comme la raison d'être de l'humanité (est-ce encore là du « finalisme » ?) — qu'à l'écrasement d'une

partie de l'humanité douloureuse, fût-ce en vue de cette floraison.

A vrai dire, je ne comprends pas bien Nizan. Spinoza était un « prolétaire »; et je n'en admire que plus sa philosophie de ne s'en être pas laissé incliner. L'art, la science et la philosophie ne valent que désintéressés. La philosophie ne flatte pas l'état bourgeois, encore qu'elle ait eu besoin de cet état bourgeois pour se produire. Nizan se garde d'entraîner l'art dans son réquisitoire, ni la poésie. Il sait bien qu'il serait moins suivi, si contraint de devoir préférer Béranger à Baudelaire ou à Verlaine. Il n'aurait plus pour lui les rieurs, ni ceux qui sont ravis de le voir se gausser de Bergson ou de Brunschvicg parce que la ratiocination les assomme. Est-ce condamner Mallarmé, ou Einstein, de dire qu'ils ne sont accessibles qu'à quelques rares ? Et du reste Mallarmé lui-même n'était rien moins qu'un « rentier ». Et je n'ai pas besoin de ne pas être moi-même un rentier pour juger un système social qui crée et protège les rentiers; pour le juger très déplorable.

Quand j'avais commencé ce nouveau carnet, je m'étais pourtant promis de n'y plus traiter ces questions. Ce qui fit simplement que je restai plusieurs semaines sans y rien écrire. Ces questions m'occupent presque exclusivement; j'y reviens sans cesse et n'en peux détourner ma pensée. Oui, vraiment, je ne pense à peu près à rien d'autre. Tout ce que je vois, tout ce que je lis m'y ramène, ou sinon ne m'intéresse pas. La guerre était moins obsédante : forcé d'accepter tout, passivement, on tâchait d'y penser le moins possible; on réprimait ses indignations, ses révoltes; le devoir était, croyait-on alors, de se taire. Mais a-t-on assez abusé de ceci : qu'on nous savait *gens de devoir*. C'est bien pourquoi nous sentons aujourd'hui que notre devoir, aujourd'hui, c'est au contraire de parler. En nous taisant nous savons bien que vous feriez de nous, par notre silence même, vos complices. Tout comme, au Congo, si je m'étais tu sur les abus que j'ai dénoncés, je me serais, par mon silence, fait complice de ces abus.

Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures, et l'action de ces coquins était si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. (MOLIÈRE, *Don Juan*, acte III, sc. III.)

22 *Juillet.*

J'ai d'abord quelque peu déchanté en entamant *Au Bonheur des Dames*, et me suis dit que je n'allais que le parcourir. Mais même ce roman, sans être un des plus marquants de Zola, me paraît encore remarquable. Surtout je m'étonne de la justesse des propos de chacun de ses personnages. Certains dialogues sont vraiment excellents. (Je songe en particulier à la scène, si difficile à réussir, entre Mouret, Denise et M^{me} Desforges, lorsque celle-ci, afin d'humilier Denise devant son amant, l'a fait venir pour rectifier un manteau à l'essayage.) Je sais bien que chacune de ses créatures n'a rien de très rare; mais c'est ainsi que les veut Zola, et il a parfaitement raison de les vouloir ainsi. Tout concorde ici et s'harmonise à son esthétique un peu sommaire : intrigue, décor, personnages, style, procédés même — et j'en trouve ici beaucoup moins que dans nombre d'autres de ses romans, fût-ce de ses meilleurs.

J'achève *Au Bonheur des Dames*. Le dernier chapitre beaucoup moins bon; infériorité d'autant plus sensible que le précédent était un des meilleurs (banqueroute et enterrement du petit commerce). L'exposition de blanc est d'une apothéose un peu facile, avec de lassantes insistances et redites dans les énumérations.

Par besoin de me ressuyer, je rouvre Whitman avant d'aller dormir. (*By Blue Ontario's Shore*)...

... *O days of the future I believe in you—I isolate myself for your sake*
... *Lead the present with friendly hand toward the future.*

23 *Juillet.*

Achévé le 1^{er} volume de l'autobiographie de Houtin, qui m'instruit beaucoup sans beaucoup me plaire. Quelle naïveté fut la sienne de croire au mariage possible de l'Église et de la libre critique (historique ou autre) ! Son récit même montre suffisamment la pente sur laquelle l'esprit, une fois engagé, ne se peut arrêter, et combien l'Église avait raison de condamner déjà ses premiers écrits. C'est de son côté qu'est ici l'inintelligence ou, si l'on veut, la naïveté.

Quel farouche, inquiet regard il a sur sa photographie; comme l'abbé Turmel, du reste. Ce regard où vous, catholiques, voyez l'enfer, c'est vous qui le leur avez fait;

c'est un regard de gens traqués; la simple recherche de la vérité devient, de la part de celui que l'Eglise a marqué, du *défi*. Le mot même l'indique : on ne se dégage pas sans défi d'une confiance première.

Ils chercheront à supprimer tout ce dont ils ne comprendront pas aussitôt l'usage. En attendant que leur propre loisir enfin obtenu leur permette d'en jouir à leur tour, comment goûteraient-ils ce qu'il a fallu tant de « féconde paresse » et tant de « loisir embaumé » pour obtenir ? *Primum vivere*. Et j'ai grand'crainte, je l'avoue, que le premier souci potager ne supprime d'abord de nos jardins toutes les fleurs. Aussi n'admire-je rien tant, en U. R. S. S., que l'organisation du repos, de l'instruction, de la culture. Sans doute le grand besoin de cadres les y poussait; mais aussi le sentiment que le travail, s'il devient une nécessité pour chaque homme, n'est pourtant pas la fin de l'homme, et que chaque homme doit avoir sa part de ce loisir qui, de nos jours, n'est encore le privilège que de quelques-uns.

Cuerville. 29 Juillet.

Rien à noter. Terrible désarroi après lecture des manifestes trotskistes confiés par Pierre Naville. Mais, si bien fondées que puissent me paraître certaines critiques, il me semble que rien ne peut être plus préjudiciable que les divisions du parti.

7 Août.

Je pars pour Berlin sans désirs et sans joie, souhaitant déjà de revenir, d'être de retour.

Hier, chez Vogel, Ehrenbourg, pour marquer la profonde différence de la nouvelle génération en U. R. S. S. :

« Ceux de ma génération, lorsqu'on leur recommandait de ne pas lire un livre, se précipitaient sur ce livre et le dévoraient aussitôt. Chaque défense de ce genre était pour eux une recommandation. Tout au contraire, les jeunes gens qui ont aujourd'hui de 20 à 25 ans, il suffit qu'on leur dise qu'un livre est mauvais, pour qu'ils ne cherchent pas, ne consentent pas à l'ouvrir. Mais le changement, ici, n'est pas seulement dans les jeunes lecteurs; il est aussi dans ceux qui les conseillent, qui les ont immédiatement précédés, dans ceux qui disent aux

jeunes : lisez ceci; ne lisez pas cela. Les jeunes ne les écouteraient pas, si ceux-ci, changés eux-mêmes, ne méritaient pas d'être écoutés par les jeunes. »

Berlin. 10 Août.

J'achève *l'Argent*. Bien forcé de reconnaître que ce livre prête le flanc à la critique. Il ne vaut, n'existe même, qu'en charpente. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il est habilement agencé. Aucun chapitre ne semble écrit pour lui-même, mais bien seulement pour remplir l'espace proposé par le plan.

Caractères, émotion, dialogues, tout y reste sommaire.

La Bête Humaine me paraît un des meilleurs romans de Zola (bien meilleur que le souvenir que j'en avais gardé). Nombre de scènes excellentes. Sa psychologie n'est en défaut que lorsque les théories de l'hérédité viennent à la rescousse.

Beaucoup moins bon, *la Conquête de Plassans* que je veux également relire; mais le livre bientôt me tombe des mains. Tout y est concerté, prévu, sans surprise; je n'y trouve aucun aliment non plus pour l'esprit que pour le cœur ou les sens.

Mais *Germinal*, que je lis pour la troisième (ou quatrième) fois, me paraît plus admirable que jamais.

28 Août.

Retour à Cuverville après nouveau séjour à Berlin (le troisième de cet été).

Que s'est-il passé ? Le temps est venu où, considérant le peu qui me restait à vivre, je me suis dit : plus un jour à perdre... et, dès lors, je n'ai plus rien fait qui vaille.

Se maintenir du moins... Mais non; dès que l'on n'est plus tendu vers un progrès, l'on retombe...

Septembre.

Plutôt se taire que se plaindre...

Berlin. 17 Octobre.

J'abandonne l'autre carnet, couleur porte-guigne, où je n'ai su écrire que des âneries et des redites de ce que je donnais en octobre à la N. R. F.. (En psychologie, l'âne est un ruminant.) Les derniers mots que j'y écrivais :

« plutôt silence que plainte », datent du mois de... ? — Volontiers je les eusse considérés comme des *novissima verba*. Je n'ai pas souvent souhaité mourir (deux ou trois fois seulement) mais bien déjà être mort — pour plus de simplicité. Je me comparais à Icare, égaré dans le labyrinthe dont tant de mystiques pensent ne pouvoir se dégager que par un bond vers le ciel. Si mon journal n'est pas plus gémissant, c'est que je ne trouve plaisir à écrire qu'en état de félicité; cette résolution, déjà prise au temps de ma jeunesse, de ne laisser mon œuvre refléter que la joie (ou plutôt qu'un encouragement à vivre) peut laisser croire, bien trompeusement, que je ne suis accessible qu'à elle. Tout comme le cadran solaire qui ne marque « que les heures claires ». Mais ma dépression de ces temps derniers était due, comme souvent, principalement à la fatigue. Harcelé de toutes parts, j'ai fui Paris pour me ressaisir.

23 Octobre.

L'on ne peut pourtant pas parvenir à me faire croire à Dieu, en me persuadant qu'il est plus hygiénique d'y croire ! ou plus confortable.

C'est, au contraire, précisément dans le dédain du confort que je m'affermis et je m'affirme. Et c'est là ce qui me fait rejeter de dessous ma tête le mol et doux oreiller de Montaigne. C'est peut-être aussi bien pour ce qu'il m'enlèverait de confort que je souhaite le communisme; comme aussi c'est bien pour cela qu'eux le craignent.

24.

Est-ce en punition de ces dernières lignes que je dus passer la moitié de la nuit dernière sur un inconfortable fauteuil, dans le vestibule de la pension où je suis descendu ? J'étais précisément rentré d'assez bonne heure, comptant sur une longue nuit, réparatrice de ces derniers jours, et en particulier de la dernière... Oubli de clef; impossibilité de rouvrir la porte de ma chambre... Aucun intérêt; et aucun plaisir à raconter cela...

D'après Roger, neuf sur dix des jeunes gens qui se livrent ici à la prostitution, ne sont nullement homosexuels. Ils font cela du reste sans répugnance, mais uniquement pour l'argent, qui leur permet d'autre part

d'entretenir une maîtresse avec laquelle ils s'affichent dans le cours de la journée. Roger affirme avoir obtenu la confiance d'un grand nombre de ceux-ci, dans les divers établissements où on peut les retrouver le soir, et, comme il n'y va pas pour « consommer », il se fait fort d'obtenir des confidences plus sincères que n'en obtiennent ceux que l'on cherche à flatter; des confidences personnelles, et aussi des uns sur les autres. Et comme je conteste un peu l'exactitude de cette statistique, il maintient obstinément ce chiffre : neuf sur dix. « Oui, je suis convaincu qu'un sur dix seulement d'entre eux cède à son penchant naturel. » Ce qui semblerait prouver tout au moins, si l'on tient pour exacts ces renseignements, que même une pratique constante n'arrive pas à triompher du goût spontané (comme on l'a souvent prétendu), ne parvient pas à incliner les vraies tendances. « Chasse le naturel, il revient au galop. »

Mais ce que je crois également, c'est que les goûts impérieux, irrépressibles, tant homo qu'hétérosexuels, sont assez rares et qu'un grand nombre d'êtres restent de goût mobile, *ad libitum*, flottant, sans conviction, sans vocation, prêts à céder à l'occasion, à la mode, au qu'en dira-t-on, et recherchent incertainement la volupté, seule certaine.

Vérifiez si les notes de journal ayant trait au voyage d'Allemagne sont bien à leur place. J'ai dû aller deux fois en Allemagne cette année :

- 1) en hiver avec M. Denis.
- 2) en été (conférence à Weimar).

Cette citation qu'il fit de mon *Isabelle*¹, Péguy était certes trop honnête pour l'incorporer simplement dans son texte; mais aussi trop orgueilleux pour en indiquer la référence ou même pour l'encadrer de guillemets; il se contenta de mettre ces quelques mots en italiques, estimant que c'était ainsi me faire suffisant honneur.

De l'erreur qu'il y aurait à croire qu'entre amants ou amis celui des deux aime le mieux, qui fait à l'autre le plus de concessions.

1. « Et la maison enfin leva l'ancre pour la traversée de la nuit. »

Les natures les plus fortes ne craignent point parfois de se laisser marquer par certaines influences contre lesquelles regimberaient des natures moins bien trempées; celles-ci demeurent sur le qui-vive et, par grande crainte de la perdre, croient devoir protéger sans cesse leur chancelante et indécise personnalité. C'était toujours lui qui cédait (dans le ménage X); tout au plus s'amusait-il parfois à lui dire (à elle) :

« N'abuse pas de ta faiblesse. »

Berlin. 29 Novembre.

Par grand hasard, je retrouve hier soir le très jeune matelot de Hambourg et son compagnon plus jeune encore, que, depuis mon dernier séjour à Berlin, je craignais d'avoir perdus de vue pour jamais. Saül Collin avec qui je me promenais cette nuit où nous les rencontrâmes, frais débarqué dans Berlin, prétendait ne devoir ajouter foi à aucun de leurs récits. Je crois qu'il se trompait en craignant sans cesse de se laisser tromper par eux. Non seulement rien de ce qu'ils disaient ne se trouva démenti par la suite; mais encore j'en pus contrôler la véracité en les interrogeant séparément tour à tour.

Je ne crois pas beaucoup au bien fondé des affirmations de Roger M. du G.. Ses enquêtes sont tendancieuses; il y cherche confirmation de ce dont il est, par avance, « convaincu ». Son intuition psychologique, trop souvent je l'ai vue se trouver en faute. Le véritable esprit scientifique lui manque; il a celui d'un chartiste excellent; mais, d'un naturaliste, non pas. Presque chaque jeune homme qu'il interroge cède au désir de se montrer à lui sous couleur qui le satisfasse; de plus, presque chacun de ceux-ci a grand souci de ne passer point pour impuissant. Il y aurait sur tout ceci beaucoup à dire. Jamais aucune enquête de ce genre n'a encore été sérieusement menée et avec réelle recherche de la vérité. La complaisance ou la crainte inclinent presque toujours les réponses; chacun cherche à se dérober.

13 Décembre.

Sollicité par l'A. E. A. R., qui souhaite de me compter parmi ses recrues, je réponds : Non, chers camarades. Le plus clair résultat d'un pareil engagement serait tout aussitôt de me retenir de plus rien écrire. J'ai déclaré du plus fort et du plus net que j'ai pu ma sympathie (et le

mot est faible) pour l'U. R. S. S. et pour tout ce qu'elle représente à nos yeux, à nos cœurs, malgré toutes les imperfections que l'on nous oppose encore. Je crois que mon concours (et dans mon cas très précisément) peut être de plus réel profit à votre (à notre) cause, si je l'apporte librement et si l'on me sait *non* enrôlé. Écrire désormais d'après les « principes » d'une « charte » (je reprends les expressions de votre circulaire), voici qui ferait perdre toute valeur réelle à ce que je pourrais écrire désormais; ou, plus exactement, ce serait, pour moi, la stérilité. Ne voyez, dans ce que je dis là, aucun désir de protection personnelle et de sauvegarde. Déjà j'ai prouvé plus d'une fois que je ne craignais pas de me « compromettre » lorsque je l'estimais nécessaire. Mais ceux qui me lisent aujourd'hui et sur qui je peux exercer (fût-ce sans le vouloir précisément) quelque influence, ne m'écouteront même plus, du jour où ils pourraient croire que je pense et écris par ordre.

Cuverville. Mardi, 27 Décembre.

Arrivé hier soir. Achevé en wagon *Monsieur Lyonnet* de Léopold Chauveau. Intérêt et plaisir très vifs. On ne peut mieux connaître les enfants; les propos qu'il leur prête sont d'une grande exactitude (et, du reste, tous ses dialogues). Excellente illustration pour la formation des mythes enfantins.

« Alors, veux-tu que nous ayons toujours dit la vérité?... »

Le caractère de la petite fille, Miotte, est remarquablement observé.

Cette présentation morcelée, j'en vois surtout la commodité pour l'auteur; mais il ne me plaît pas que celui-ci escamote ainsi le plus difficile : l'acheminement de l'un à l'autre de tous ces menus paliers.

N'importe ! Un livre remarquable et tourmentant à souhait.

Puis je me plonge dans *le Grand Meaulnes* que je n'avais pas encore lu.

Relu également *l'Épreuve* de Marivaux, dont Malraux m'avait parlé et que j'ai peu à peu reconnue, car on donna cette pièce en matinée enfantine, chez les Join-Lambert — où naturellement Octave s'empara du rôle de Lucidor, me laissant celui de Maître Blaise, le paysan.

29 Décembre.

Lu avec l'intérêt le plus vif le début du *Discours à la Nation Européenne* de Benda, dans les épreuves du prochain numéro de la N. R. F..

Contemporain de Proust et de Valéry, Benda, qui se révèle comme eux sur le tard, je ne m'étonnerais pas qu'il devint l'un de nos principaux conducteurs. A relire sitôt après ces pages à Em., je regrette que l'écriture en soit parfois un peu relâchée.

Le livre de René Schwob sur moi pourrait porter en épigraphe cette phrase que je lis ce soir dans Bossuet : « Il est impossible qu'il enseigne bien, puisqu'il n'enseigne pas dans l'Eglise. » (*Œuvres oratoires*, tome III, P. 211. Éd. Lebarç).

J'ai dit à René Schwob qu'il me rappelait les médecins de Monsieur de Pourceaugnac. Il ne peut m'admettre bien portant et je lui dois d'être malade. Il prend pour noirceur tout ce qui n'est pas imbibé de certains rayons.

« Il nous faudra certainement modifier nos opinions sur l'amour et ses manifestations. »

C'est ce que je lis, p. 96, dans le (souvent excellent) livre de Stekel sur les *États d'Angoisse nerveux*. Parfois certain parti pris et besoin de faire rentrer dans des cadres (parti pris auquel je ne sache pas qu'échappe aucun psychanalyste), ainsi qu'il apparaît dans les commentaires de l'*Histoire de Florrie* que Havelock Ellis nous apporte en appendice à cette histoire, que j'achève de lire hier soir. J'applaudis aux conclusions qu'il en tire et ne me retiens pas de copier ces quelques lignes :

« J'espère avoir bien fait comprendre que « ce brillant résultat thérapeutique » ne doit pas être regardé comme étant le rétablissement de la « normalité » ordinaire. » Et, plus loin : « Le résultat thérapeutique, ici et comme toujours dans ce domaine, ne s'obtient pas en forçant la personnalité à adopter un mode de vie étranger (car c'est cela qui ne serait pas « normal » pour elle, quoique conforme à la moyenne)... Il ne faut pas le modifier artificiellement, mais l'*harmoniser conformément à sa nature*. »

— Mais quel est donc, direz-vous alors, ce « résultat thérapeutique » ; et de quoi vous félicitez-vous ?

— De ceci, qui devrait suffire : « Elle n'est plus obsédée ni torturée. Elle est contente et pacifiée. » Auparavant, incapable de travail et d'emploi, car elle ne pouvait penser à autre chose. Mais ceux qui se refusent à comprendre s'imaginent toujours que ce sont (et uniquement) des satisfactions que l'on cherche. Non; mais bien la libération; la possibilité de passer outre, la permission tout au contraire, de penser à autre chose. Et c'est précisément lorsque l'on se refuse à accorder, à la question sexuelle, de l'importance, qu'elle risque d'en prendre trop. Elle a cessé de m'importuner du jour où j'ai pris le parti de la considérer bien en face, de m'en occuper vraiment. *Corydon*, loin d'être le témoignage d'une obsession (ainsi que le veut Schwob) est le gage d'une délivrance. Et qui dira le nombre de ceux que ce petit livre a, du même coup, *délivrés* ?

Que l'art et la littérature n'aient que faire des questions sociales, et ne puissent, s'ils s'y aventurent, que se fourvoyer, j'en demeure à peu près convaincu. Et c'est bien aussi pourquoi je me tais depuis que ces questions ont pris le pas dans mon esprit.

Nous commençons à peine à nous dégager de la période mystique; mais que les « beaux-arts » en fassent partie, je le crois volontiers et qu'ils aient besoin de ce climat pour prospérer. Je préfère ne plus rien écrire, plutôt que de plier mon art à des fins utilitaires. Me persuader que celles-ci doivent aujourd'hui prendre le pas, c'est du même coup me condamner au silence.

1933

2 Janvier.

APRÈS le *Grand Meaulnes*, lu le *Bal du Comte d'Orgel*, que je ne connaissais pas davantage.

Extraordinaire sûreté de ce livre; presque excessive. Cela tient de la gageure et de l'acrobatie. La réussite est à peu près parfaite (en dépit d'incompréhensibles défaillances stylistiques durant une quinzaine de pages, vers le milieu du livre). Bien supérieur à toutes les autres

productions de Radiguet, et au *Grand Meaulnes*, dont l'intérêt se dilue; qui s'étale sur un trop grand nombre de pages et un trop long espace de temps; de dessin quelque peu incertain et dont le plus exquis s'épuise dans les cent premières pages. Le reste du livre court après cette première émotion virginale, cherche en vain à s'en ressaisir... Je sais bien que c'est le sujet même du livre; mais c'en est aussi le défaut, de sorte qu'il n'était peut-être pas possible de le « réussir » davantage.

Une irressaisissable fraîcheur...

Les petits enfants du fermier ne se sont pas contentés d'attacher une casserole à la queue de ce malheureux chien perdu; par surenchère de cruauté ils lui ont, à la patte, entortillé l'extrémité d'un long fil de fer barbelé dans lequel le chien s'empêtre et se blesse. Em., avertie, a fait, pour le retrouver, le tour de l'avenue; elle a pris soin d'emmener notre chienne, comptant sur le flair de celle-ci pour découvrir le pauvre animal traqué qui s'était allé réfugier au fond d'une remise, entre les carrioles et les instruments agricoles. Elle appelle un domestique de la ferme pour l'aider à débarrasser le chien de ses entraves. Elle veut lui donner à manger un peu de la soupe qu'elle apportait aux chiens de la ferme, ainsi qu'elle fait chaque jour. Mais la misérable victime, pantelante et affolée, a pris la fuite, aussitôt délivrée, pour aller sans doute crever un peu plus loin, n'importe où, mais à l'abri des hommes.

Em. n'a pu dormir cette nuit (moi non plus du reste), trop indignée et assombrie par l'imbécile cruauté de ces enfants. Je ne puis me l'expliquer que par leur désœuvrement (ils ont quelques jours de vacances) et leur absence d'imagination. Seule l'imagination, me semble-t-il, peut inviter à la pitié véritable. Aucun espoir que les parents infligent à ces enfants l'importante fessée qu'ils méritent, et qu'on leur souhaite.

... Et comme un mal se supporte plus aisément lorsque l'on sait qu'il doit bientôt finir...

Un tel *Œdipe*, et sublime, et de grand style, et pur de lignes, et dépouillé de toutes scories, eût pu sans doute prétendre à quelque succès; mais n'eût plus présenté

pour moi aucun intérêt. Il y a, dans les plaisanteries, trivialités et incongruités du mien, comme un besoin constant d'avertir le public : vous avez la pièce de Sophocle et je ne me pose pas en rival; je lui laisse le pathétique; mais voici ce que lui, Sophocle, n'a pas su voir et comprendre et qu'offrait pourtant son sujet; et que je comprends, non parce que je suis plus intelligent, mais parce que je suis d'une autre époque; et je prétends vous laisser voir l'envers du décor, cela dût-il nuire à votre émotion, car ce n'est pas elle qui m'importe et que je cherche à obtenir : c'est à votre intelligence que je m'adresse. Je me propose, non de vous faire frémir ou pleurer, mais de vous faire réfléchir.

3 Janvier.

Levé un peu avant le jour, après une nuit assez bonne; un vent très fort chasse les nuages bas; ciel ardoisé; pas un rayon, pas un sourire du ciel à la terre; arbres dépouillés; d'énormes vols de choucas ou de corneilles tournoient au-dessus de l'avenue et de la cour de la ferme. Admirable *unanimité* de tous les éléments du paysage, j'allais dire : de la symphonie. *Dans son genre*, je n'imagine rien de plus beau. On eût dit ce tableau brossé par un artiste qui eût eu le sens extraordinairement subtil et aigu des *convenances*. Et rien de trop. Un peu plus tard, les tons se ranimèrent; la symphonie se compliqua; le charme fut rompu. Ce n'était plus qu'un banal paysage d'hiver.

4 Janvier.

Accuser de lâcheté un « conscientious objector » est absurde. Il y a toujours moins de courage à emboîter le pas qu'à se détacher d'un ensemble, lorsque ce détachement même, loin de vous mettre à l'abri, vous expose.

Je lis ce matin les déclarations de Bertrand Russell, déjà anciennes, reproduites dans une petite brochure des *Libres Propos*. Cette idée de la non-résistance à une invasion m'avait déjà beaucoup tourmenté pendant la guerre. Si je ne l'ai jamais formulée, c'est que cette pensée se trouvait aussitôt combattue par cette autre : que cette non-résistance ne pourrait être réalisée que par un consentement unanime de tous les citoyens d'un pays; que les gouvernants qui en prendraient l'initiative seraient aussitôt destitués; qu'une révolution s'ensuivrait presque

nécessairement, qui donnerait à l'envahisseur un prétexte plus que suffisant pour faire usage de ses forces, lesquelles paraîtraient dès lors répressives, de sorte que la partie non-résistante du pays devrait faire cause commune avec l'ennemi, ce qui la mettrait en posture inacceptable. Je craindrais que, pratiquement, il n'en pût résulter qu'un gâchis affreux. Cette non-résistance rêvée, malgré tout souhaitable, qui rendît inutile l'emploi des armes et l'usage de la violence, je ne la crois possible qu'après une lente éducation, la dévalorisation progressive de certaines « devises », le dégonflement des faux dieux. Je crois que seul le Communisme y peut prétendre, proposant des intérêts plus généraux que les intérêts nationaux, un « idéal » supérieur à celui de la patrie, enrôlant les courages et les dévouements des divers pays pour une cause commune.

Le cardinal Dubois accepte à dîner chez Rothschild.

On passe du « Mouton-Rothschild » et un laquais emplit à demi le verre du cardinal qui l'arrête, puis achève avec la carafe d'eau.

— Eh ! quoi, Monseigneur, vous baptisez mon vin !

— Rassurez-vous, Monsieur le baron ; je le coupe.

Mot apparemment apocryphe ; plaisant tout de même ; surtout s'il implique la parfaite présence d'esprit de chacun des deux interlocuteurs. Beaucoup moins drôle dès qu'on l'imagine inventé ; découlant tout naturellement de cette constatation : deux manières imagées de dire qu'on allonge le vin, et de cette réflexion que l'une des deux images peut également s'appliquer à la pratique juive, l'autre à la pratique chrétienne. Mis dans la bouche d'interlocuteurs, cela s'anime, devient plaisant ; on entend les voix, on voit les fins sourires... Éclaire le procédé pour fabriquer les mots de théâtre.

Lefebvre des Noëttes fait fort bien valoir l'importance de l'utilisation des forces naturelles (et animales) qui seule mit fin à l'esclavage. L'emploi de la machine doit permettre aujourd'hui une libération analogue et d'un nombre d'hommes beaucoup plus grand. De là, le « culte » que lui rend l'U. R. S. S., qui cesse de paraître ridicule si on enlève à ce mot le sens mystique que d'ordinaire on lui prête.

Montherlant sans doute a raison lorsqu'il dit (et il le dit magnifiquement) que la jeunesse repousse l'idée d'une paix qui n'offrirait plus d'aliment à son appétit de gloire et à son besoin d'enthousiasme. Mais ce que nous propose aujourd'hui le communisme, c'est une façon de lutter contre la guerre, qui exige de nous plus de valeur et qui permette plus d'héroïsme que la guerre elle-même. En vérité celle-ci ne réclamerait de nous plus qu'une aveugle soumission.

Cette guerre future, que l'on nous force d'entrevoir, abjecte, ne permettra plus l'héroïsme; de sorte que ce dernier attrait, ce prestige qu'elle exerce encore sur les plus nobles parmi nos jeunes, lui soit ôté.

De nouveaux titres de noblesse, de nouvelles formes de sainteté, de dévouement, d'héroïsme (et non point du tout comme vous le dites : de nouvelles facilités), voilà ce dont nous avons besoin. On ne le méconnaît que par une absurde méprise, une méconnaissance profonde de la nature humaine et de ses mystérieux appétits. C'est vous au contraire qui lui proposez la stagnation dans le confort de l'héritage que votre effort s'applique uniquement à conserver¹.

Il me paraît fort injuste de reprocher à l'U. R. S. S. de ne s'inquiéter que des intérêts matériels; mais elle a parfaitement raison de s'occuper d'abord de ceux-là. Et en assurant l'instruction à tout son peuple, en favorisant et en occupant ses loisirs, elle montre bien que ses visées ne s'arrêtent pas aussi vite.

Mais, pour tout rebâtir à neuf, c'est du sol même qu'il faut partir.

Nombreux sont encore ceux qui confondent mysticisme et spiritualité, et qui croient que l'homme ne peut que ramper, si la religion ne le soulève; qui croient que seule la religion peut empêcher l'homme de ramper.

Les premiers chrétiens eux aussi ont pu croire que l'avènement du royaume de Dieu serait tout proche, au point que certains d'entre eux pouvaient espérer qu'ils

1. Déjà j'écrivais, en mars 1910 : « Barrès ! Barrès ! Que ne comprenez-vous que ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de confort (et j'entends : du confort de l'esprit), c'est d'héroïsme. »

ne mourraient point avant de l'avoir vu. Puis il fallut remettre à plus loin cet espoir...

Remarquable, l'article de Berdiaeff : *Vérité et Mensonge du Communisme*, que je lis dans le premier numéro d'*Esprit*. Je le lis avec un contentement et un soulagement des plus vifs. Fort bonne également la relation d'un voyage en U. R. S. S. de Jean Sylveire, dont ce numéro ne donne que le début. « À suivre », certainement !

Que l'expérience de toute l'U. R. S. S. soit d'une incalculable portée, c'est ce qui me fait souhaiter de tout mon cœur qu'elle réussisse et que les événements lui permettent d'être menée à bien. C'est seulement ainsi qu'elle pourra être de grande instruction pour les autres peuples. Mais il me faut bien m'avouer à moi-même toute ma pensée : cette expérience, c'est en Russie qu'elle devait être tentée; la Russie a sans doute plus à y gagner (et, en tout cas, moins à y perdre) que nous. Je doute même que l'état social qu'elle tente de réaliser soit souhaitable pour notre peuple; sinon profondément modifié. On parle de cette difficulté de « brûler les étapes ». Il me semble tout au contraire qu'ici notre passé nous empêche et qu'un peuple encore informe est bien plus capable de s'adapter à de nouvelles formes qu'un peuple déjà formé. Mais, que notre système capitaliste soit condamnable, que honteuse soit toute collusion du christianisme avec lui, cela veut-il dire que le communisme, afin d'être applicable à la France, devrait se calquer exactement sur le bolchévisme et n'aurait pas à être mis au point ? Et que font-ils d'autre en Russie même, qu'une mise au point progressive ? Ce qui ne signifie nullement un accommodement et des compromissions avec les forces ennemies.

De tout cela, nombre de catholiques, de chrétiens convaincus (j'en connais, et d'admirables) ne s'aperçoivent pas, ne peuvent s'apercevoir. C'est qu'ils vivent dans le rêve extatique d'un catholicisme tel qu'il devrait être, tel que vous voudriez qu'il fût, tel qu'il n'est pas.

— Et ne fais-tu pas de même à l'égard du communisme ?

— Mais il y a cette grande différence entre nous, que votre religion vous la réalisez toute en vous-même;

tandis que le communisme, je ne puis tout de même pas le réaliser tout seul.

Le catholicisme peut ainsi parvenir à perfection dans certaines âmes. Comment le tiendraient-elles pour responsable de ce qu'il permet, par ailleurs, d'abus ?

Il a donc fallu deux lettres de correspondants (qu'il était malséant de ne point publier) pour décider les *Libres Propos* à mentionner mes *Pages de Journal*. Comme il me semble que le silence prolongé de cette petite revue, estimable entre toutes, est fait beaucoup d'une grande admiration pour mon oncle (de sorte que, pour eux, Gide, c'est Charles Gide, et qu'il ne doive point y avoir d'autre Gide que lui), et comme mon oncle a eu, bien plus encore que moi, à souffrir d'un silence encore bien plus injuste, ce n'est pas de ce silence même que je me plaindrai. Ce contre quoi j'ai quelque mal à me retenir de protester, c'est cette façon péremptoire qu'ils eurent, lors de la publication de mon *Voyage au Congo*, d'établir qu'avant d'avoir donné du nez sur quelques tristes exactions en A. É. F., jamais encore je n'avais su m'intéresser aux hommes, uniquement absorbé que j'étais par la contemplation de moi-même. De sorte qu'il aurait fallu ce contact avec la race noire opprimée pour m'arracher à mon « narcissisme » et que l'on avait moins à me savoir gré de m'occuper enfin des « problèmes sociaux », qu'à me garder rigueur pour ne pas m'y être intéressé plus tôt.

Si j'avais tenu journal, lors de mon premier voyage en Algérie, comme j'ai fait quotidiennement au Congo, sans doute eussé-je parlé de l'affaire des phosphates de Gafsa que je pouvais alors suivre de près, du retrait progressif des Pères Blancs après la mort du Cardinal Lavigerie, et surtout de l'arrivée des tonneaux d'absinthe pour la réduction des indigènes, et de l'expropriation des Arabes par le procédé de la banque Cazenave selon une méthode monstrueuse que j'aurais sans doute exposée...

(Et, par contre, si je n'eusse pas tenu ce journal en A. É. F., sans doute n'aurais-je rapporté de mon voyage au Congo que quelques « paysages » pour un nouvel *Amyntas*.) Le sentiment de mon incompetence m'a longtemps retenu de parler de ce qui n'était pas *ma*

partie. Il a fallu la guerre pour m'amener à douter de la valeur des « compétences », pour me persuader qu'un spécialiste peut se blouser comme un autre homme, et que j'avais autant qu'un autre le droit, et même le devoir, de parler.

Paris. 6 Janvier.

Le vrai, c'est que je ne puis prendre mon parti de m'écarter de Em.; ni dissocier mon cerveau de mon cœur... C'est le secret de toutes mes indécisions; ce sont mes réticences mêmes qui sont les plus passionnées. Mais non; il n'y a rien à faire; rien à tenter; « nul ne peut servir deux maîtres » — et « l'homme dont le cœur est partagé est inconstant en toutes ses voies... »

Chaque fois que je la revois c'est pour sentir à neuf que je n'ai jamais vraiment aimé qu'elle; et même, parfois, il me semble que je l'aime plus que jamais. Et c'est parce qu'il m'éloigne d'elle que m'est si douloureux chaque pas en avant. Je ne peux plus penser sans cruauté. « État d'angoisse » suffisant à expliquer bien des insomnies...

Sans doute c'est parce que je la sens en souffrir, que chaque attaque contre le Christ me blesse si douloureusement encore. Parfois j'en viens à me demander si ce ne serait pas aussi que, sans vouloir me l'avouer, sans même le savoir ou m'en rendre compte précisément, je n'aurais jamais cessé tout à fait d'y croire. Oui, de croire en Lui, à sa toute-présence immanente, à cette aggravation de sa croix par notre faute, etc...

9 Janvier.

Le fil^{de} ma pensée rompu sans cesse par les appels du téléphone, les visites, les menues occupations du jour. Hier je me suis laissé entraîner à Saint-Germain. Très agréable déjeuner chez Vogel. Martin-Chauffier nous accompagne, Marc et moi. Je revois avec lui les notices du tome III des O. C.. Après déjeuner, nous établissons, Vogel, Marc et moi, les conditions matérielles du voyage en Sibérie et celles de la mission cinématographique. Rentré seulement à cinq heures. Achevé de corriger les épreuves que je dois remettre aujourd'hui à Malraux. Je dois ressortir pour dîner. Nuit exécrable. J'ai de nouveau désappris de dormir. Je ne m'endors, ces dernières nuits, guère avant trois heures, et suis réveillé dès

6 h. 1/2, non tant par les bruits que par les tremblements de la maison. Cerveau de nouveau assez actif; j'hésitais à me relever pour noter diverses ratiocinations qui me paraissaient importantes et dont je craignais de ne pouvoir plus tard me ressaisir. Dans l'impossibilité d'un travail continu, je voudrais du moins écrire rapidement ici telles qu'elles se présentent, les pensées qui me tourmentent; sans souci de les ordonner, et sans crainte de me contredire. Mais d'abord ceci, à raccrocher à ce que je commençais d'écrire avant-hier :

Oui, ce sont des raisons sentimentales qui me font m'efforcer de trouver un terrain de conciliation, d'accord possible, entre le Christianisme et le Communisme. Mais je ne vois que trop, hélas ! comment et pourquoi le capitalisme et le catholicisme ont lié partie, et tout l'avantage que le capitalisme peut trouver dans une religion qui enseigne à celui que la société frappe sur la joue droite, à tendre la gauche; qui engourdit l'opprimé et le berce d'espoirs d'outre-tombe, transporte la « récompense » sur un plan mystique et abandonne aux oppresseurs un triomphe qu'elle persuade à l'opprimé n'être qu'illusoire. Comment ne profiterait-il pas du catholicisme, celui qui sait que le Christ dit : « heureux ceux qui pleurent », et comment « ceux qui pleurent » n'accepteraient-ils pas de se soumettre, s'ils se laissent persuader que « les derniers seront les premiers » ? A eux le royaume de Dieu; les possédants le leur laissent, s'il est bien entendu que ceux qui pleurent laissent aux possédants le royaume de cette terre. Tout est donc ainsi pour le mieux et personne n'a plus à se plaindre. Le Christ reste du côté des pauvres, c'est entendu; les riches le leur laissent pour compte. Pour un peu, les pauvres leur diraient merci. Ils savent qu'ils ont « la bonne part ». Et sans doute le Christ n'a pas voulu cela. De son temps la question sociale ne pouvait être posée. Répondant à une question spécieuse, il a dit : « Rendez à César... » On a tant rendu à César qu'il n'y en a plus que pour lui. Mais les pauvres savent que tout ce qu'ils cèdent en ce bas monde leur sera « rendu plus tard au centuple ». On n'imagine pas meilleur placement !

Et les riches trouvent encore le moyen de se concilier le Christ (ou de se réconcilier avec lui) en se piquant d'être « charitables ». Car ils ont tout de même de la bonté,

ce qui leur permettra, espèrent-ils, tout en conservant « ici-bas » tous leurs avantages, de ne se laisser déposséder point de l'espoir de se trouver encore, après la mort, du bon côté.

16 Janvier.

Trop peu de temps, ces derniers jours, pour écrire dans ce carnet; lorsque précisément j'aurais eu le plus à y écrire. Grande joie d'avoir à peu près bien dormi ces deux nuits dernières, où je me suis décidé à coucher au haut de ma bibliothèque. Et aussitôt je reprends goût à vivre et désir de travail. Hélas ! bien dérangé par les importuns. La seule excuse de ces gens qui viennent vous demander conseil c'est de ne pouvoir se douter du dérangement qu'ils nous causent. Rien ne me paraît aujourd'hui plus vain qu'un « conseil ». Je n'ai plus aucune confiance en ceux que je ne donne donc plus aujourd'hui qu'à contre gré.

Je me souviens d'avoir désapprouvé naguère le « lait plat » d'un des plus beaux poèmes de Valéry. L'épithète me paraissait trop volontaire et tirer trop à soi l'attention. Elle me paraît aujourd'hui merveilleuse et je serais bien désolé qu'il l'eût changée. Il fallait tout le génie de Valéry pour l'inventer. Il fallait, pour la mériter, l'aspect si particulier du lait dans la jatte, son opacité, sa matité, sa blancheur, etc...; une épithète qui ne convenait à aucun autre liquide, ne pouvait être qu'excellente. Et pourtant il est arrivé à Valéry de suivre certain de mes « conseils », comme il m'est arrivé d'écouter ceux de Drouin, de Schlumberger, de Martin du Gard; mais jamais sans les avoir longuement médités et seulement lorsque je les sentais aller dans mon sens. Il est bien difficile de conseiller un jeune homme lorsqu'on ne sait encore vers où il veut aller et lorsque, le plus souvent, il ne le sait encore pas bien lui-même.

Je retrouve un vieux article de Souday, paru dans *le Temps*, au sujet de certaine définition du vers (donnée par Valéry, au cours d'une conférence au Vieux-Colombier, et que je m'étais trouvé rapporter dans un des feuillets donnés à la N. R. F.), selon laquelle ce qui caractérise le vers et le différencie de la prose, c'est qu'on n'en peut déplacer ni changer un mot. Je soutiens : qu'il est parfaitement, évidemment vrai que, d'un beau vers, on ne

puisse changer ni déplacer un mot; mais que cela est également vrai de la belle prose. Mes phrases (oh ! parbleu pas celles que voici, ni que bien d'autres de ce journal) répondent à une exigence aussi stricte, encore que souvent plus cachée, aussi impérieuse que celle de la plus rigoureuse prosodie.

« Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir, » Parbleu !... Et c'est bien là le plus abominable. Une des pires souffrances de la misère, pour qui n'est pas incapable d'amour, c'est de devoir toujours recevoir, de ne pouvoir jamais donner.

Même cette parole du Christ (rapportée par Paul, *Actes*, XX, 35), le capitalisme en profite, qui réserve aux seuls riches les belles et nobles joies de la charité. Et qui, de plus, leur vaudront le paradis.

22 Janvier.

Je lis telle mauvaise page d'un auteur, d'autre part fort médiocre. Pourquoi donc écrit-il cela ? La réponse est simple : le besoin d'argent le presse ; il a pris des engagements et doit fournir de la copie.

Nous aussi (Valéry et moi) nous devons vivre de notre plume. Il s'agit de savoir si la qualité peut remplacer la quantité. Il est monstrueusement injuste de reprocher à Valéry de tirer le meilleur et le plus avantageux parti d'un écrit qu'il a mis tout le temps à distiller et qui représente autant d'heures de travail que vingt ou cinquante articles de X. ou Y. qui les dicte en se faisant la barbe le matin.

Encore que la valeur artistique ne se puisse jauger, je ne pense point qu'elle échappe complètement à la théorie marxiste et qu'il soit absurde d'évaluer, dans telle œuvre particulièrement dense, la concentration d'un grand nombre d'heures d'efforts.

8 Février.

Trop affairé ces temps derniers pour tenir à jour ce carnet. Voyage à Wiesbaden, où je retrouve Strawinsky avec qui je dois travailler pour Ida Rubinstein. Entente parfaite.

Quand il n'y aurait qu'une citation inexacte dans tout un livre, l'on peut être certain que c'est celle-là qui fera

prime et sera reproduite partout. J'en avais averti Pierre-Quint, lui signalant un fâcheux lapsus : il me fait dire : « Je ne suis jamais ce que je crois que je suis », tandis que j'avais écrit tout différemment et avec beaucoup plus de sens : « Je ne suis jamais *que* ce que je crois que je suis. »

— Voulez-vous parier, ajoutai-je, que c'est la phrase entre toutes que les critiques retiendront ? Et ce soir, en effet, je vois dans un article de Thérive la reproduction de cette erreur. C'est la seule citation qu'il fasse ; elle est fausse.

Il me semble qu'un critique avisé, perspicace, aurait pu, aurait dû, dépister l'erreur. Il faut me connaître bien peu pour accepter comme mienne une phrase aussi dégonflée. Mais tout le reste de l'article montre combien Thérive me connaît mal.

Le ciel, au-dessus de l'Europe et du monde entier, est si chargé d'orage ; les cœurs sont si pleins de haine, — que parfois on en vient à penser que seul un conflit de classes pourrait aujourd'hui prévenir le conflit mortel des nations.

Je fais grand effort pour assagir ici ma pensée ; mais quelle erreur de croire que la sagesse est toujours du côté de la modération. Et ceux qui disent : « plutôt la guerre que la révolution », comment ne comprennent-ils pas que la révolution suivrait inévitablement la guerre, de sorte que, pour éviter l'une, on aurait les deux ?

Si j'avais pu mener aussitôt à bien cette *Geneviève*, qui devait faire suite à mon *École des Femmes* et où je me proposais de prêter la parole à la génération nouvelle, j'y aurais sans doute épuisé (je me serais expurgé de) quantité de ratiocinations qui m'ont élu pour domicile et que je me suis trouvé comme contraint d'assumer. Je n'ai pu les faire endosser par un « héros », ainsi que précédemment j'avais fait des nietzschéennes avec mon *Immoraliste*, des chrétiennes avec ma *Porte Étroite*, et suis resté pris au jeu (ou au je). Les assumant, je ne pouvais plus les pousser à bout, à l'absurde, ainsi que j'aurais su faire dans un roman qui, tout à la fois les eût exposées, en eût fait le tour et la critique, et qui m'en eût enfin délivré. Le piège, mal tendu (que je n'ai plus eu la force de bien tendre), s'est soudain refermé sur moi.

Marseille. 9 Mars.

C'est par suite d'une défaillance poétique que j'ai été amené à livrer au public ce qui devait faire la matière même du roman que j'avais commencé d'écrire. (Ne me suis-je pas déjà expliqué là-dessus quelque part ?) Cette *Geneviève*, suite de l'*École des Femmes*, des circonstances adverses, un médiocre état de santé, etc... m'ont forcé de la laisser en panne. Dois-je penser « tant pis »... ou « tant mieux » ?

11 Mars.

Considérer les pessimistes comme des ennemis personnels. Et ce sont ceux-là mêmes, les assombrisseurs de la vie, qui se cramponnent le plus à la vie. Car un des plus admirables excès de l'amour de la vie, est d'amener l'amoureux à la risquer, cette vie, à la donner, par exubérance.

Et quelle honteuse préférence du rêve à la réalité, par impuissance et renoncement à rendre la réalité plus belle !

Honnis soient en particulier les *douilletts* !

Lutter contre la contagion de la tristesse.

12 Mars.

La notion de perfection et la notion de durée sont étroitement liées...

Comment ne souhaiterait-il pas la durée celui qui sait que la vérité nouvelle qu'il apporte ne sera pas de sitôt comprise, ni même entendue ? Il sait d'autre part que seule la perfection de sa forme peut permettre et promettre à l'esquif une traversée un peu longue; et qu'il importe de préserver de la pourriture les denrées qui ne sont pas de consommation immédiate.

V. établit fort sagacement les trois paliers de l'évolution de Montaigne. Il est certain qu'une lecture trop curative des *Essais* risque de brouiller les plans; et souvent les repentirs, les retouches et les rajouts sont aussi instructifs que le texte même. Que Montaigne ait modifié son éthique, il va sans dire, et que celle de la fin de sa vie se dresse souvent en opposition à celle du début. Mais si M. V. tient Montaigne pour un si grand sage, comment ose-t-il déclarer qu'à partir d'un certain âge il s'égare ? et que ne me permet-il de penser que l'extrémité de sa carrière en est aussi bien le sommet ?

Ceux qui se refusent à croire au progrès ne reconnaissent non plus volontiers que les idées vieillissent et meurent et que l'adjuvant d'hier devienne l'impédiment de demain. X. raisonne là-dessus comme une grenouille qui ne se souviendrait plus d'avoir d'abord été têtard.

Cette expression populaire admirable, entre tant d'autres, et chargée de sens : « Tu te fais des idées ».

14 Mars.

Ceux qui (René Schwob en particulier) voient mes écrits encombrés par l'obsession sexuelle, me paraissent aussi absurdes que ceux qui, naguère, prétendaient ces écrits glacés. La sensualité reste, en leur esprit comme en leur chair, si bien liée à l'objet qui l'éveille que, cet objet changé, ils ne la peuvent plus reconnaître. Puis, avertis par moi, ils la virent partout, cette sensualité, après ne l'avoir vue nulle part. Elle inclinait ma volonté, disaient-ils, dévoyait ma pensée, pourrissait ma prose; chacun de mes livres en restait imprégné... Que de bêtises ils purent écrire à ce sujet !

5 Avril.

Quelle serait l'attitude de Barrès en face de Hitler ? Il l'approuverait, je pense. Car enfin le hitlérisme, c'est un Boulangisme qui réussit. Qu'est-ce qui le fit avorter en France ? Les circonstances ou les hommes ? Le peuple français se serait-il laissé entraîner à de pareils excès ? Sans doute le hitlérisme a-t-il été favorisé par le chômage, la misère, et cette constante irritation que la France, hélas ! semble avoir pris à tâche d'entretenir.

7 Avril.

Puisque l'Allemagne tient à se décerveler, la France ne pourrait-elle s'offrir à recueillir cette « matière grise » dont nos voisins semblent faire fi ?

Le gouvernement français, en dehors et au-dessus de toute politique, ne pourrait-il offrir à Einstein, que l'Allemagne contraint à l'exil, une chaire au Collège de France, ainsi qu'il faisait naguère pour Mickiewicz ? Un laboratoire et les moyens de continuer ses recherches... Pour créer une sorte d'annexe étrangère de ce Collège, où se perpétuerait une ancienne tradition d'accueil dont la

France aurait raison d'être fière, il ne serait sans doute pas malaisé de recueillir les fonds nécessaires. Ce geste, saurons-nous le faire, avant qu'un autre pays nous devance ? Et cette fois, quelle belle raison on se donnerait d'être heureux de se sentir Français.

J'en parlé à Malraux, qui me promet d'en parler à Monzie.

Marseille.

Retenu à Paris pour y revoir Strawinsky, j'ai pu enfin partir samedi soir. Arrivé le 9 au matin. Roger M. du G. vient me retrouver vers 11 heures. Conversation substantielle, comme toujours. Je lui expose l'idée du Collège de France. Il insiste pour que j'y donne suite, m'engage vivement à écrire et publier dans *Marianne* une lettre ouverte à Daladier ou à Monzie... ?

Mais n'est-il pas impertinent de supposer qu'ils n'aient pas songé à cela d'eux-mêmes ?

Roquebrune. 10 Avril.

Tout reposé déjà par la joie de me retrouver ici ; malgré ces deux dernières nuits blanches. Une lettre de Roger revient encore à la charge. Je ne parviens pas à me gonfler assez pour oser écrire. Que ne puis-je voir Valéry ? Ce serait à lui de le faire. Lui du moins serait écouté.

Durant le trajet Marseille-Menton, j'ai relu *Vieille France* tout d'une haleine. Comment avais-je d'abord pu me méprendre ? Il est vrai que de nombreuses retouches ont mené jusqu'à perfection ce livre ; désormais excellent. Grande joie.

Le moment est sans doute mal choisi pour des manifestations (déclarations) de ce genre. Et, encore que je me place à un point de vue tout différent du sien, Fabre-Luce a raison. Non que je croie du tout qu'une entente avec Hitler soit possible ou souhaitable (il y a trop de sous-entendus, de malentendus, là-dedans) mais que, en regard du hitlérisme, il soit présentement imprudent d'inviter à se relâcher les forces de résistance de la France. Donner vent, par trop tôt, aux revendications d'extrême-gauche, si légitimes qu'elles puissent être, c'est inciter Hitler à venir les écraser chez nous, comme il vient de faire en Allemagne.

Je ne dis pas que tout l'apport du passé ne me serve; mais bien que cet apport aurait pu être différent. Et sans cesse je reconnais tout ce que je dois à ceux de mon pays, de ma race, qui m'ont donné l'être; ce que je dois aussi à cet héritage indivis qui ne tient compte ni des races, ni des patries. Mais je me dis, et je me répète sans cesse, que le legs du passé aurait pu être différent. Je ne puis imaginer différents les instruments de conquête sur la nature : hache, houë, faucille, ou, plus tard, gouvernail; mais bien toutes ces œuvres de l'intelligence d'après lesquelles notre jugement et notre goût se sont formés. Dans la plus compliquée des machines, j'admire le *tiré-parti* des lois que mon intelligence peut comprendre et asservir à de telles fins qu'elle se propose, mais non jamais modifier. De sorte que, dans leur imperfection seule, elles peuvent demeurer différentes.

Œuvre d'art infiniment variée.

Et tout le reste est fantaisie. La future humanité ne croira pas décent d'en tenir compte, et Homère sera comme s'il n'avait jamais chanté. Plaisirs d'enfants que tout cela ! Nous entrons dans une époque sérieuse.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve...

Il ne s'agit déjà plus de rêver.

« Il ferait beau vieillir¹, si nous ne marchions que vers l'amendement : c'est un mouvement d'ivrogne, titubant, vertigineux, informe. » (Montaigne, III, chap. 9.)

Je doute si le « informe » ne signifie pas, ici, dans l'esprit de Montaigne, plutôt « sans beauté » que « sans forme »; mieux justifié ainsi : *in-formosus*, la négation *in* convenant bien davantage du reste à une épithète qu'à un substantif (où je ne parviens pas à trouver d'autre exemple qu'elle y soit jamais accolée). Littre ne donne point d'exemple de cette acception. Mais le mot, dans l'exemple de Boileau, qu'il cite : « La tragédie informe et grossière en naissant... » laisse entrevoir le glissement qui put se produire d'un sens à l'autre. Je sais bien qu'il y a le « informis » latin d'où le français découle directement; mais précisément ce mot, lorsque Virgile ou Horace l'emploie, signifie bien plutôt « sans beauté » que

1. Montaigne a écrit : « Il ferait bel estre vieil. »

« sans contour », et Montaigne, nourri de ces auteurs, s'en souvient.

Lu, à voix haute, à Em. quelques articles de Sainte-Beuve sur Saint-Just; Sieyès; Joseph de Maistre — fort décevants. Et même je ne pousse pas jusqu'au bout la lecture du dernier, interminable (non celui des *Causeries*, mais la longue étude dans les *Portraits*). Du reste, j'avais déjà lu tout cela. D'autre part, j'ai repris Rousseau (les deux discours pour l'Académie de Dijon, la lettre au pasteur Vernes, la lettre à l'Archevêque de Paris, etc...) de quel extraordinaire enseignement ! Tâché d'écrire à ce sujet quelques pages; mais mal venues. Sans cesse m'arrête un « à quoi bon ? » qui me fait, depuis quelque temps, reculer devant l'effort que je crains de ne pouvoir mener à bien. Ce n'est pas une question d'âge (encore que ma fatigue cherche à me le persuader). Je ne suis pas sûr que le régime très sévère auquel le brave Dr Sourdel me soumet n'aide pas beaucoup à me dégonfler, et plus encore que le mal lui-même. En tout cas, durant ce séjour à Cuverville, l'état de tension était fort insuffisant à me permettre de me réatteler au travail. Vains efforts.

Mais je me plonge avec le plus grand profit dans le de Man (*Au delà du Marxisme*) dont je relis sitôt ensuite à haute voix à Em. de longs passages. C'est, depuis *les Frères Ennemis* du Comte Sforza, le livre qui m'a le plus intéressé. J'ai le plus grand mal, aujourd'hui, à m'intéresser à de la fiction. Pourtant, j'ai repris, depuis le début, *la Condition Humaine*. Ce livre qui, en revue, m'apparaissait touffu à l'excès, rebutant à force de richesse et presque incompréhensible à force de complexité... me semble, à le relire d'un trait, parfaitement clair, ordonné dans la confusion, d'une intelligence admirable et, malgré cela (je veux dire : malgré l'intelligence), profondément enfoncé dans la vie, engagé, et pantelant d'une angoisse parfois insoutenable.

Tristes de ne me sentir pas la force d'écrire au sujet de ce livre, et pour aider à son succès, l'article qu'il mérite.

11 Avril.

Ce soir *l'Éclaireur de Nice* nous apprend qu'Einstein accepte la chaire que l'Espagne vient de lui offrir à Madrid. L'événement est annoncé en gros caractères; *l'Éclaireur* en comprend donc toute l'importance.

Je ne puis admettre que, cette offre de l'Espagne, ceux qualifiés pour la faire au nom de la France n'y aient pas songé... Quelles raisons ont-ils eues de ne pas la faire?... Je cherche, et pour moi-même aussi, des excuses...

Il aurait fallu, dès la nouvelle de l'exil d'Einstein, attacher ce grelot dans *Marianne* ou la *N. R. F.* Mieux encore : au lieu d'aboyer avec les autres, au cours de cette réunion publique, faire voter par acclamation, par la très nombreuse assistance, cette invite au gouvernement français. Que de reproches je me fais de n'y avoir pas songé dès lors !

Mais que la France n'ait pas su faire ce beau geste, qui lui eût été naturel et où nous serions reconnus, voici ce dont tout bon Français devrait rester inconsolable.

14 Avril.

Est-ce un résultat de la démarche de Malraux près de Monzie ? *Le Temps* d'hier annonce l'intervention de Monzie à la Chambre au sujet d'une chaire à offrir à Einstein. Bravo ! mais comment concilier cela avec l'offre de Madrid, que l'on disait déjà qu'Einstein acceptait ?

Retour à Paris le 12. Roland Malraux, venu à ma rencontre à la gare, me remet, de la part de M^{me} de Fels, une invitation à déjeuner ce même jour, pour retrouver Valéry Larbaud et Léger, que je n'ai pas revus depuis longtemps. Il est déjà trop tard pour m'y rendre. Du restaurant, auprès de la gare, où je déjeune, je téléphone que je tâcherai de venir pour le café. Fort heureux de revoir Valéry Larbaud ; mais je ne sais lui témoigner ma sympathie (et précisément parce qu'elle est vive) que de la manière la plus gauche. Je me sens de plus en plus gêné et contrefait dans le « monde », où le souci de paraître naturel m'enlève tout naturel et tout esprit. Société néanmoins fort agréable et causerie fort intéressante et substantielle de Léger.

J'ai sur moi un article de P. Herbart sur Freinet, que l'on me demande de placer à *Marianne*, un de Pascal sur Victor Serge, que je vais porter à Vogel, ainsi qu'un autre de Le Boulanger sur la répression du communisme en Indo-Chine.

Le Boulanger était venu me relancer avant mon départ pour Cuverville. Situation atroce. Comment l'aider ?

Quelques billets ne peuvent être que d'un secours déplorablement provisoire. Ce qu'il demande, c'est du travail. Il a le regard des animaux traqués. Extinction de voix par suite d'une laryngite tuberculeuse, particulièrement difficile à soigner car il est, d'autre part, diabétique. Sa femme doit subir une grave opération; sa petite fille s'est cassé la cuisse; etc...

Comment retrouver cette sérénité d'esprit indispensable pour le travail? Je crois bien l'avoir perdue pour toujours.

... Ce malheureux être, dans l'embrasement d'une porte, au coin du boulevard Saint-Germain et du boulevard Raspail. Son veston fermé par une épingle anglaise, pour cacher l'absence de linge. Le regard perdu dans le vide... Je l'ai revu, deux heures plus tard, en sortant de la *Nouvelle Revue Française*; à la même place, exactement dans la même attitude, image du parfait désespoir. J'ai voulu lui parler, mais il ne semblait rien comprendre; il a failli laisser tomber le billet que je lui glissais dans la main. De retour rue Vaneau, je ne pouvais penser à rien d'autre...

Cet état de joie où je prétendais me maintenir, cette joie, n'est plus en moi que comme une faible flamme de veillesse, qui vacille et que je sens près de s'éteindre. Je prends en haine, non point les riches qui vivent dans un état d'inconscience, mais bien tout ce que je suis conscient de posséder en trop. Ce qui me rapproche des communistes, ce ne sont point des théories, que je comprends mal et dont je n'ai que faire, c'est seulement de savoir que, parmi eux, il en est pour qui cet état de choses est *intolérable*. Mais il en est également parmi les chrétiens. Pourquoi, comment, ne sont-ils, parmi les chrétiens, qu'une exception? A cette question, il n'est, hélas! que trop aisé de répondre par une autre question: comment trouver intolérable ce que l'on considère comme voulu par Dieu?

Gallimard me communique le dernier numéro des *Marges* où Suarès crève sa poche à fiel. Se sent-il soulagé du moins après avoir vomé ces injures? Cet article fait allusion à un précédent dont je n'ai pas eu connaissance et que Gallimard doit me procurer. Claudel de même s'était imaginé, il n'y a pas si longtemps, qu'il y avait

une coalition contre lui. Et, naturellement, tout comme Suarès, il m'en faisait responsable. L'un et l'autre aveuglés par l'orgueil et ce que Suarès appelle « le sentiment de la vraie grandeur ». La meilleure et la seule réponse que la N. R. F. puisse faire à leurs insultes, c'est d'accepter, quand même et aussi cordialement que devant, leur copie. C'est ce que fait Paulhan dès avant de m'avoir consulté, connaissant de reste mes sentiments et sachant que je ne pourrai que l'approuver.

L'indignation certes, mais point la haine. Je suis et resterai incapable de haïr. Même au temps le plus affreux de la guerre. Et sans doute c'est une grande faiblesse, ou ça le devient lorsqu'il s'agit d'agir; mais rien à faire. Sans doute, j'écrivais un jour : « Familles, je vous hais »; mais il s'agit ici d'institutions, non de personnes; et ce n'est pas du tout la même chose. C'est ainsi que l'on peut haïr la guerre, un régime oppresseur, etc... Mais dès qu'il s'agit de personnes, il faudrait, pour haïr, plus d'incompréhension que je n'en ai; et ne pas s'intéresser au pourquoi, au comment, où se trouve l'explication, sinon la justification, des pires choses.

Mais est-ce que je ne me méprends pas ? Quelle force peut prendre la haine lorsqu'elle n'est pas née de l'aveuglement, mais bien de la compréhension même ! Lorsqu'on peut dire en vérité : tant que je ne le connaissais pas bien, je ne le savais pas si haïssable. Car n'est-il pas bien chimérique de supposer que l'approfondissement de tout être permet de découvrir en lui quoi que ce soit qui vous permettrait de l'aimer ?

La servante du petit restaurant du quai, où je dînais hier soir, me dit :

— Est-ce que Monsieur ne se trompe pas ?

Et, en effet, sans trop faire attention à la monnaie qu'elle me rendait, c'est une des nouvelles pièces de dix francs que je prenais pour une pièce de deux francs et lui laissais en pourboire. Je ne m'en serais par aperçu si elle ne m'avait pas averti; et rien ne la poussait à le faire — que ce sentiment de l'honnêteté qui me paraît toujours surprenant, admirable.

Grande joie de trouver excellent le poème de Jammes

pour la mort de M^{me} de Noailles. Je voudrais le lui dire... mais une lettre de moi rimerait à quoi ? à une lettre de lui qu'il m'adresserait aussitôt et à laquelle je ne saurais plus comment répondre... J'ai du moins besoin de l'écrire ici.

Ce jeune musulman, élève de Massignon, qui vint un matin me parler et que j'envoyai à Marcel de Coppet : avec des larmes, des sanglots dans la voix, il racontait sa conviction profonde : l'Islam seul était en possession de la vérité qui pouvait apporter la paix au monde, résoudre les problèmes sociaux, concilier les plus irréductibles antagonismes des nations... Berdiaeff réserve ce rôle à l'orthodoxie grecque. De même le catholique ou le juif, chacun à sa religion propre. C'est au nom de Dieu qu'on se battra. Et comment en serait-il autrement, du moment que chaque religion prétend au monopole de la vérité révélée ? Car il ne s'agit plus ici de morale ; mais bien de *révélation*. C'est ainsi que les religions, chacune prétendant unir tous les hommes, les divisent. Chacune prétend être la seule à posséder la *Vérité*. La raison est commune à tous les hommes, et s'oppose à la religion, aux religions.

Cuverville. 20 Mai.

Relu à haute voix *l'Interdiction* de Balzac (dont, du reste, je me souvenais assez bien) avec un intérêt constant et souvent avec admiration. Je voudrais avoir assez de mémoire pour n'oublier point un étonnant éloge des Chinois, peuple « chez lequel les *révélation*s sont impossibles » (page 292) — et un très remarquable passage sur la révocation de l'Édit de Nantes (p. 286), qui serait à citer.

Excellent discours de Hitler au Reichstag. Si le hitlérisme ne s'était jamais fait connaître autrement, il serait mieux que simplement acceptable. Reste à savoir où cesse le vrai visage, où commence la grimace.

25 Mai.

Je reçois la visite d'un jeune communiste de 26 ans, qui n'en paraît que 20 ; il m'apporte un article où, à l'en croire, il aurait à tout jamais cloué le bec à Benda ; lequel,

sentant bien qu'il ne trouverait rien à répondre, se serait opposé à l'insertion de cet article dans la *Nouvelle Revue Française*. Le dit jeune homme compte sur moi pour passer outre. Il y va de l'intérêt du parti que cet article soit pris. Ce n'est pas de lui (dont je n'ai pas retenu le nom) qu'il s'agit, mais de la cause, et je trahis le parti si je ne force pas la main à Paulhan. Comme je lui dis que jamais je n'ai voulu user d'autorité à la N. R. F., que j'ai toujours laissé à Paulhan sa parfaite liberté de choix, que, bref, je me refuse à intervenir, il déclare en haussant le ton, qu'il est « stupéfait », profondément déçu, qu'il était en droit d'attendre de moi, après mes déclarations, que je le soutienne et que, puisqu'il en est ainsi, il s'apprête à raconter le plus haut qu'il pourra mon lâchage, ma défection. Je lui dis que c'est du chantage; aussitôt de s'écrier : « En effet; mais du chantage légitime... » Il parle de plus en plus fort, s'agite, me saisit par le bras; je finis par mettre une chaise entre nous deux... « C'est bien votre dernier mot ? », me demande-t-il de son ton le plus menaçant. Et comme je réponds que je n'ai rien à ajouter : « Tant pis ! j'en suis désolé pour vous; mais c'est vous qui l'aurez voulu. Apprenez qu'il vous en cuira. »

Cet entretien m'amusait trop pour que je ne l'aie pas poursuivi au delà des limites du raisonnable, de sorte qu'il y eut, vers la fin, des redites et du piétinement. Je goûtais surtout la confusion que X. tenait à maintenir entre le sort de son article et le succès de la cause; il semblait du reste assez sincèrement convaincu et, par là, me demeurait malgré tout sympathique. (A plusieurs reprises il protesta « qu'il ne s'agissait pas ici de son article », à quoi je ripostai « qu'il ne s'agissait au contraire que de cela ».) — Un peu ramassé, le dialogue pourrait être excellent. Le jeune X. jouait assez bien ce rôle de zélote, sommé toute assez facile comme tous les rôles de personnages « entiers ».

26 Mai.

Vogel, dans le procès en diffamation qu'il intentait à *Gringoire*, obtient gain de cause. Mais *Gringoire* s'y prend de manière à faire croire à son public tout le contraire. L'accusation d'être un « agent des Soviets » n'ayant pas été retenue comme injurieuse, il la réitère.

Le directeur, n'ayant pas été considéré comme responsable de l'article infamant, se pare de sa non-culpabilité (ayant bien soin de taire que le rédacteur de l'article est condamné); s'étonne que Vogel n'aille pas en appel — « dont acte » — sans dire que Vogel n'a point à le faire puisqu'il a obtenu satisfaction. Et *Gringoire*, tenu de publier le jugement de la XII^{me} Chambre, l'insère en tel endroit et de telle manière que son public ne puisse le lire qu'à grand'peine, et demeure convaincu de la culpabilité de Vogel. On ne peut rêver plus désinvolte escamotage de la justice.

Certains, à qui j'en parle, m'affirment qu'il en va toujours ainsi, et « qu'il n'y a pas lieu de s'indigner ».

Cuerville. 2 Juin.

« They did not return at home till nine o'clock, *when* they had a light supper »¹. — Le « *when* » est, tel quel, intraduisible en français, qui ne peut exprimer cette relation dans le temps que par un détour. L'emploi du « *lorsque* » est impossible dans ce cas; ce serait en forcer le sens. « Ils ne rentrèrent pas avant 9 heures, pour se faire servir un léger souper », est inexact; car ils ne rentrèrent pas *pour* cela. « Et sitôt rentrés prirent un léger souper » escamote la difficulté. C'est exactement : « heure à laquelle ils prirent, etc... »; mais « à neuf heures, *heure* à laquelle » est inélégant, à peine correct. Pas moyen de s'en tirer.

Quantité de petites locutions toutes simples et d'usage courant sont proprement intransmissibles d'une langue à une autre; et pas seulement de l'anglais en français, mais réciproquement. Quand ce ne serait que notre banal « au revoir ».

La veille de mon départ pour Cuerville, essuyé un discours sur Vauban, du père Gillet, à Saint-Louis des Invalides. Qu'est-ce que j'allais faire là ? Oh ! simplement entendre, avec Strawinsky et Ida Rubinstein, une chorale d'enfants que nous songeons à emprunter pour le troisième tableau de *Perséphone*. Le Père Gillet, très digne dans le beau vêtement des Dominicains, a fort noblement magnifié en Vauban le soldat et le chrétien. J'ai cru

1. Wilde : « *The Canterville Ghost*. »

que le discours entier s'achèverait sans même une allusion à la *Dîme Royale* ; il n'en parla que tout à la fin et comme à contre-cœur ; et point du tout, il va sans dire, du *Mémoire pour le rétablissement de l'Édit de Nantes*. « Au nom du Christ, armons la France jusqu'à la rendre inattaquable », tel pourrait être le résumé de ce panégyrique, révélateur de ce noble hitlérisme français qui va nous mener noblement à la guerre.

Cuverville. 6 Juin.

Je lis dans *le Temps* de ce jour :

« Le congrès européen antifasciste s'est réuni hier à la Salle Pleyel avec la participation des délégations étrangères. Les représentants pour la France sont : MM. Marcel Cachin, Careille, Racamond, Cazaubon, le professeur Prenant, André Gide. » Je tiens à signaler ici que mon adhésion à ce congrès a été enlevée par surprise. Mon *refus* catégorique étant « parvenu trop tard », je reçus une lettre d'excuses (à retrouver dans les papiers que j'ai laissés à Paris) à laquelle je répondis à mon tour que, puisque l'erreur était commise, il y aurait plus grand mal encore à tâcher de la réparer, car je paraîtrais ainsi me *retirer* d'un congrès dont simplement je souhaitais ne point faire partie. J'ajoute qu'aucun des noms de ceux qui m'avaient été signalés dans la lettre (sollicitant mon adhésion) comme devant faire partie du comité, ne figure ici.

J'ai reçu, depuis que la crise hitlérienne sévit en Allemagne, une douzaine de sollicitations émanant de divers groupes dont il semblerait, d'après leurs déclarations, que leurs objectifs soient les mêmes, de sorte qu'il y aurait lieu de souhaiter qu'ils s'entendissent et ne laissent point s'éparpiller leurs efforts. Ayant la possibilité de me déclarer quand il me plaît et de la manière qui me paraît convenable, je refuse systématiquement de contre-signer quelque déclaration que ce soit dont je n'ai pas moi-même rédigé le texte. Il n'y a nullement là désir de me distinguer ; et je comprends de reste combien, dans toute occasion de ce genre, il importe de se grouper, de s'unir ; mais je ne crois pas avoir rencontré jusqu'à présent une seule proclamation de ce genre dont j'aie pu entièrement approuver le texte et qui ne faussât pas ma pensée sur quelque point.

J'ai enfin pu prendre connaissance de l'interview de Suarès, parue dans *les Marges* avant l'article explicatif. Il y dit qu'il ne déteste pas Chopin, mais qu'il a été exaspéré de m'entendre comparer Chopin à Goethe ! A quel point la passion peut l'aveugler... Il n'est pas une fois question de Goethe dans mes *Notes sur Chopin*. Mais qu'importe ? Il s'agit de rugir et de jouer au lion blessé. Et Suarès part de ce parallèle absurde entre Goethe et Chopin, pour me traiter de « Goethe des mouches »...

Facit indignatio stultitiam.

* * *

Bernard dira, dans *la Nouvelle École des Femmes* :

« Je remercie Dieu de m'avoir doué d'une grande force de mépris. Ce mépris, c'est contre Lui d'abord que je le tourne. C'est ma façon de l'adorer. Si j'étais dieu (ce qu'à Dieu ne plaise), je me foutrais de leurs génuflexions. Je tiendrais pour la meilleure des louanges et pour l'encens le plus *bénéolent*, l'insubordination, la révolte. Dieu n'a que faire des fronts courbés. Il y a dans la soumission quelque chose de pleutre et d'*ignoble*.

« Comme si, de faire pleuvoir aussi bien sur les justes et sur les injustes, c'était juste ! »

Mais il y a Dieu et dieu, comme il y a amour et amours ; et rien n'est plus crispant que ces mésententes dues tout uniquement à ce que par semblable mot on sous-entende, selon les cas, des espèces trop différentes.

Cet involontaire Dieu, qui fait indifféremment pleuvoir sur tous — seul vrai dieu que nous reconstatons à notre réveil, chaque jour — n'a rien à voir avec le Jehovah féroce que vous dites (Dieu merci !), non plus qu'avec le dieu d'amour qui s'incarnera dans le Christ...

Rien n'est plus capable de fausser l'esprit, que cet accord que l'on tâche ici d'établir entre des éléments inaccordables — le fausser irrémédiablement.

Prodigieuse acrobatie de l'esprit pour (en venir à) croire que seule sa propre faiblesse l'empêche d'accorder la prescience de Dieu avec la liberté de l'homme, le X. avec le M., etc..

Interprétations. — Tout est faussé. On part de la Vérité ; on la quitte. Il s'agit de convaincre d'erreur.

« La preuve que vous vous trompez, c'est que... »
 Il n'est pas de géôle plus affreuse. — La quantité de prêtres emmurés.

Le cycle : centre nerveux
 périphérie
 * organes centraux

(ajoutons encore les glandes endocrines et des tas d'intermédiaires plus ou moins dépistés). Il s'agit de savoir qui a commencé. Cercle vicieux. Suivant les écoles on incrimine ceci ou cela. Mauvais fonctionnement du foie; dû au mauvais fonctionnement des centres nerveux; dû à la nature défectueuse du sang; dû au mauvais fonctionnement de la peau. Et ainsi de suite. De quelque façon qu'on prenne la course-circuit, ce sera toujours « en écharpe ».

Toutes les opinions intéressées me sont suspectes. J'aime pouvoir penser librement et commence à craindre d'être refait dès qu'il me revient quelque avantage de l'opinion que je professe. C'est comme si j'acceptais un pot de vin.

D'humeur et de tempérament, je ne suis rien moins que révolutionnaire. Au surplus je n'ai, personnellement, qu'à me féliciter de l'état de choses. Mais, voyez-vous, ce qui me gêne, c'est précisément d'avoir à m'en féliciter; c'est de me dire que, si vous n'étiez pas né du bon côté, vous ne penseriez peut-être pas de même; de devoir penser, si vous êtes conservateur, que c'est vos avantages que vous souhaitez conserver et transmettre:

Vittel. Juin.

Lamentable hideur de cette foule petit-bourgeoise. Pas un être dont on souhaiterait prolonger l'existence. Ne parviens pas à me persuader que je souffre de rien de ce que l'on vient soigner ici.

Il faut bien se persuader d'abord de ceci : quoi que ce soit que l'on pense et dise, qui n'ira pas dans leur sens, qui ne sera pas en étroite conformité avec ce qu'ils savent d'avance (et par tradition) être la Vérité, sera d'avance tenu pour erreur. C'est ce que Bossuet exprime admirablement ainsi : « Il est impossible qu'il enseigne bien

puisque'il n'enseigne pas dans l'Église. » (*Œuvres oratoires*, III, p. 211.)

Si donc nous ne nous contentons pas de ceci, nous serons traités d'ergoteurs. Il n'y a qu'à passer outre, ainsi qu'ont fait, et depuis longtemps, les sciences. Si condamnée qu'elle fût à l'immobilité par l'Église, la terre n'en a pas moins continué de tourner, ni de s'ingénier à mieux le cerveau des hommes.

Je l'ai déjà dit : je n'entends rien à la politique. Si elle m'intéresse, c'est à la manière d'un roman de Balzac, avec ses passions, ses petitesse, ses mensonges, ses compromissions. Tout s'avilit et même les causes les plus nobles, dès qu'elle s'en mêle et les prend en main. Des gens se font tuer pour que leur sang fasse l'utopie descendre du ciel sur la terre. J'apprends que certains « magnats » sont dans la coulisse, truquent ce drame et considèrent ces martyrs comme des pantins dont eux savent tenir en main les ficelles. Puis l'on me dit que, sans ficelles, le pantin n'aurait pas bougé. Et l'on croit faire ainsi l'apologie des ficelles ! Non ; mais la condamnation du pantin. Il importe aujourd'hui de faire, de ces pantins d'hier, des hommes.

J'ai tendance à sous-estimer mes mérites. C'est, paraît-il, manie si rare qu'elle paraît suspecte. On y voit feinte, hypocrisie, affectation.

Dû peut-être simplement à de l'hypotension artérielle.

... En ce sens l'on a parfaitement raison de parler d'une « conversion ». Car tout comme celle au catholicisme, la conversion au communisme implique une abdication du libre examen, une soumission à un dogme, la reconnaissance d'une orthodoxie. Or toutes les orthodoxies me sont suspectes.

L'important, disent-ils, c'est de croire ; et que tout le reste leur sera donné par-dessus. Après quoi ils s'arrangent, et accommodent à leurs fins les enseignements de l'Évangile, et prétendent se réconcilier avec Dieu en reconnaissant qu'ils pèchent, qu'ils ont péché, qu'ils sont pécheurs. C'est leur façon d'être religieux qui rend la religion haïssable. C'est au nom de la Religion qu'ils com-

battent, et c'est pourquoi c'est la Religion que nous combattons.

Mais, il faut bien que je le dise, ce qui m'amène au communisme, ce n'est pas Marx, c'est l'Évangile. C'est l'Évangile qui m'a formé. Ce sont les préceptes de l'Évangile, selon le pli qu'ils ont fait prendre à ma pensée, au comportement de tout mon être, qui m'ont inculqué le doute de ma valeur propre, le respect d'autrui, de sa pensée, de sa valeur, et qui ont, en moi, fortifié ce dédain, cette répugnance (qui déjà sans doute était native) à toute possession particulière, à tout accaparement.

Il ne me serait pas malaisé de transcrire les quelques paroles du Christ, auxquelles je ne puis même pas dire que je cherche à conformer ma conduite, tant elles se sont faites ma chair et mon sang; au point que, si je m'y soumetts, ce n'est point comme à des commandements extérieurs, mais comme aux lois mêmes de mon instinct, comme à une nécessité interne; de sorte que je ne puisse pas m'y soustraire.

Vittel. 4 Juillet.

Dans un numéro du *Figaro*, déjà vieux, que je retrouve sur une table du salon de l'hôtel, un intéressant article d'Edmond Jaloux, où il parle de Rainer Maria Rilke et de la patience que celui-ci apportait dans la lente composition de ses poèmes.

Ceci est vrai peut-être pour les *Élégies de Duino*; mais je me souviens d'avoir entendu dire à Rilke que la plupart de ses vers étaient écrits au courant de la plume ou, plus exactement, du crayon, sur un petit carnet qu'il portait en promenade; puis recopiés le plus souvent sans aucune retouche. Il me montra le carnet qu'il avait sur lui (il était venu déjeuner villa Montmorency), où de nombreux poèmes étaient griffonnés, « improvisés, me dit-il, sur un banc du Jardin du Luxembourg ». Je n'y vis pas une rature.

Sans doute est-il bien peu de préceptes de sagesse (et je doute si même il y en a quelques-uns) qui, pris sous un certain biais, ne semblent folie.

Tirer le profit le meilleur de ce qui est; s'ingénier à l'améliorer plutôt que chercher à le changer. C'est ce que X. a fait toute sa vie.

Je me dis aujourd'hui que, pour faire œuvre valable, il faudrait d'abord me fixer et je sais de reste combien peut m'être préjudiciable cette vie errante et disloquée que je mène. Mais le seul lieu où il me soit permis de me fixer, c'est Cuverville, où j'ai contre moi le ciel et la terre et les hommes; où ma pensée bientôt s'engourdit; où tous les fruits de mon verger avortent, etc. .

De toutes-puissantes raisons sentimentales me retiennent de me fixer ailleurs. Mais du moins je peux comprendre ce qu'a de ruineux cette théorie, qui d'abord paraît si sage; et c'est par dure expérience que je sais que l'on dépense beaucoup plus à vouloir tirer meilleur parti du médiocre qu'à refaire d'un coup tout à neuf.

Ce n'est qu'un idéal bourgeois que, de nos jours, propose le bourgeois à l'ascension du prolétaire.

Le livre de Porché sur Verlaine; ou plutôt encore : les congratulations qu'il reçoit !...

Et pourtant qui dira combien d'abjection discrète et sournoise se dissimule souvent derrière l'hypocrite couverture du décorum de la décence bourgeoise ? etc. . Mais Verlaine, lui, se passait de couverture. L'opinion se venge de ce qu'il ne tenait aucun compte d'elle et se livrait tel qu'il était.

Sa poésie ne serait pas de spontanéité si parfaite sans cet abandon que vous lui reprochez aujourd'hui.

Proverbe de l'Enfer : Descends au fonds du puits si tu veux voir les étoiles.

L'abominable et ce qui peut emplir le cœur de détresse, non, ce n'est point seulement, ce n'est même point tant, la hideur de ce monde, c'est de penser qu'il pourrait être si beau... de penser qu'il ne tenait qu'à l'homme de... et de changer la broussaille en jardin...

Il ne tenait qu'à *toi*...

(Je connais des jardins si charmants que lorsqu'on y vient avec un livre on ne songe même plus à l'ouvrir.)

Au lieu de quoi...

Et même ainsi je trouverais ce monde admirable, avec ces misères qui permettent ces... avec ces ombres, etc...,

si seulement je n'étais pas gêné par : ... *me sentir du bon côté.*

Il m'est aisé de supporter le mépris des riches; mais le regard d'un déshérité m'entre plus profondément dans le cœur que...

Cet état de choses m'est devenu intolérable; d'autant plus intolérable que j'en profite, que mon frère en souffre et pas moi. Intolérable cette pensée : ce qui est aujourd'hui sera et rien n'y pourra rien changer.

Le chef-d'œuvre de casuistique, d'hypocrisie retorse qu'est, dans le 3^{me} numéro de *la Revue du Siècle*, le commentaire de la protestation que, par huissier, j'ai contraint ces jeunes jésuites d'insérer en réponse à leurs calomnies du 1^{er} n^o. Le sens (l'amour et le besoin) de la vérité et de la justice est chez eux profondément faussé.

Sans doute rien ne le fausse-t-il davantage et plus irrémédiablement, cet exigeant besoin d'exactitude, que la culture mystique à laquelle on a soumis ces esprits à un âge encore trop tendre. (Même résultat, encore qu'un peu différemment obtenu, chez les musulmans.) Insister sur ce point très important.

La seule idée de défendre, de devoir défendre le Christ vis-à-vis des camarades communistes me paraît profondément absurde; c'est contre les papes, les prêtres, etc., que je le veux défendre, et pour vous le restituer. C'est contre la religion que je proteste, contre l'Église, les dogmes, la foi, etc..

Mais précisément parce que vous, communistes, n'admettez pas la divinité du Christ, c'est en homme que vous devez le juger, et, dès lors, vous devez bien constater et admettre qu'il a pleinement mérité d'être accusé et condamné par ceux-là mêmes qui sont vos pires ennemis, par les pouvoirs contre lesquels vous vous dressez, par les représentants de la richesse, des... de l'impérialisme romain. Et que par conséquent Christ est des vôtres.

Cuerville. 12 Août.

Je n'ai plus rien écrit depuis de longs mois. J'ai même interrompu ce journal où je tâchais de tirer au clair mes

pensées et dont les plus récentes pages, à les relire, m'ont paru ternes et ne faire que ressasser ce que j'avais exprimé précédemment avec plus de vigueur. Il m'apparaissait que le climat où se débattait mon esprit était on ne peut moins propice à l'élaboration de l'œuvre d'art. Cette sorte d'engagement que j'avais pris paralysait le libre jeu de mes facultés; dans de meilleures dispositions physiologiques, peut-être eussé-je trouvé la force de passer outre; une constante fatigue me laissait croire surhumain l'effort qu'il eût fallu « pour soulever un poids si lourd » et je restais accablé par l'énormité des problèmes actuels, que compliquent encore quantité de malentendus créés par des notions imparfaites et des jugements conventionnels sur les données mêmes des problèmes. Ceux-ci, me semble-t-il, ne pourraient trouver solution satisfaisante que tout ne soit préalablement remis en question. De chaque phrase que j'eusse tenté d'écrire pour fixer à peu près ma pensée, il n'est pas un des mots dont il n'eût été bon, préalablement, de donner une définition, de sorte qu'il n'exprimât rien que ce que j'eusse prétendu lui faire exprimer. Les mots *patrie* et *nationalité*, par exemple, *individualisme* et *communisme*, signifient pour moi (dans ce lexique que je me suis fait pour mon usage tout personnel et pour m'y reconnaître en moi-même et parce que, tout de même, la pensée ne peut se formuler et prendre conscience d'elle-même sans l'aide des mots), ces mots n'ont que le sens que je leur prête. C'est bien là ce qui me permet d'accorder *individualisme* et *communisme*; et lorsque j'écris que je ne reconnais point pour essentiellement inconciliables un communisme « bien compris » et un individualisme « bien compris », j'entends : tels que je les comprends moi-même. Il faut donc que j'explique comment je les comprends. Il est certain que je ne vois point un communisme égalitaire, ou du moins que je ne vois l'égalité de conditions que pour le départ; qu'il n'impliquerait pour chacun que des chances égales, mais nullement une uniformité des qualités, une uniformisation — que j'estime à la fois impossible et fort peu souhaitable, aussi bien pour l'individu que pour la masse. Et, de même, une internationalisation des intérêts économiques, n'impliquerait nullement la suppression et la méconnaissance des particularités raciales ou géographiques,

les différences heureusement irréductibles des cultures et des traditions. La diversité même des exécutants fait la richesse et la beauté de la symphonie, et souhaiter que tous les instruments, cuivres, violons, hautbois ou clarinettes rendent le même son, serait aussi absurde que de penser que chaque instrument jouerait mieux s'il s'émancipait de l'ensemble de l'orchestre et n'observerait plus la mesure. Ou, si l'on préfère une autre image, je parlerai du navire Argo, sur lequel je veux croire que personne ne possédait rien en propre et qu'une unique volonté, commune à tous, guidait l'ensemble, mais qui eût été vite à sa perte si chacun y eût assumé le même emploi.

Et comme je crois, au surplus que la personnalité ne s'affirme jamais plus qu'en se renonçant, il me paraît que... et que seules peuvent s'inquiéter du communisme les personnalités indécises, ou ceux qui croient ne pouvoir s'affirmer qu'aux dépens d'autrui.

14 Août.

Il me paraît que le Congrès Mondial qui se prépare doit tenir à cœur tout particulièrement d'honorer les jeunes gens qui refusent de se prêter au jeu de la guerre, étudiants d'Angleterre ou d'Amérique, instituteurs français, « objecteurs » de tous pays; de les laver de cette perfide accusation de lâcheté par laquelle on s'efforce de les discréditer et de disqualifier leur conduite. Il importe de leur faire connaître, en réponse à ces calomnies, que nous leur donnons notre estime, souvent même notre admiration, sachant bien qu'il faut plus de réel courage pour s'opposer isolément à un entraînement collectif que pour emboîter le pas, fût-ce pour affronter la mort; sachant tout ce que ce courage singulier comporte encore d'initiative et qu'il entraîne, en plus des sanctions matérielles, celles, pour certains plus redoutables encore, de l'opinion.

Il appartient à ce Congrès de proposer à la jeunesse cette nouvelle forme de l'héroïsme. Des textes y pourraient aider — dont celui-ci, que j'extraits des *Notes* (écrites en marge des *Soirées de Saint-Petersbourg*) publiées en décembre dernier par la revue *Espriit*. L'auteur avait vingt-deux ans lorsqu'il les écrivit, en avril 1924; en dépit de cette déclaration, il se laissa incorporer dans

l'infanterie coloniale et fut tué, l'an suivant, dans la guerre du Rif. Des raisons de famille ont retenu de donner son nom, nous dit H. G., qui nous transmet ce message posthume :

« Tout mettre en jeu, risquer sa vie, la donner exprès pour une Révolution, pour qu'un pas en avant soit accompli, quoi de plus grand ? Mais pour ces guerres démentes où sont sacrifiés les hommes non pas même à des chimères, non pas même, peut-être, expressément aux intérêts de quelques-uns... mais à un système sclérosé, inhumain, sans âme, qui tourne en rond, qui tourne en vrille, conduisant le monde à quelle inimaginable tuerie, à quelle rage hagarde et comme vide — pour ces guerres-là, qui me convaincra d'être un fou ou d'être un lâche, si je dis : non ? »

Je ne me dissimule pas que, devant la menace hitlérienne, de telles déclarations pourrnt paraître à certains particulièrement inopportunes ; je les crois au contraire plus utiles que jamais au moment où la fureur nationaliste de certains pays se fait provocante et risquée, par peur ou par émulation, d'entraîner les pays voisins dans une folie parallèle.

29 Août.

Ces dernières lignes ne me satisfont guère ; et je sens de reste tout ce qu'il y aurait à dire encore. La question est plutôt : tout ce que les conservateurs protègent mérite-t-il d'être sauvé ?

Il me paraît bien vain de répondre : le meilleur survivra toujours au naufrage ; car rien ne me paraît moins certain ; et cette confiance implique un mysticisme contre lequel je me défends d'autre part. Je crains, bien au contraire, que le bon ne soit ici balayé avec le pire, et me refuse à croire à un Dieu qui « reconnaîtra toujours les siens ». Dans toute aventure de ce genre, on se lance dans l'aléatoire, et rien ne sert de dire ensuite : « Je n'avais pas voulu cela » ; car c'est *cela* précisément qu'il importait de prévoir.

Il me semble qu'on n'a pas fait ressortir ce qui, pour le moins, peut paraître étrange : c'est que le « mysticisme », aujourd'hui, est du côté de ceux qui font profession d'athéisme et d'irréligiosité. C'est en tant que religion, que la doctrine communiste exalte et alimente les

ferveurs des jeunes gens d'aujourd'hui. Leur action même implique une croyance; et s'ils transfèrent leur idéal du ciel sur la terre, ainsi que je fais avec eux, ce n'en est pas moins au nom d'un idéal qu'ils luttent et, au besoin, se sacrifient. Et, même, ce qui m'effraie, c'est que cette religion communiste comporte, elle aussi, un dogme, une orthodoxie, des textes auxquels on se réfère, une abdication de la critique... C'est trop. Je comprends de reste le besoin d'en appeler à une autorité et de rallier les masses autour d'elle. Mais ici j'abandonne; ou du moins, si je reste avec eux, c'est que mon cœur et ma raison même me le conseillent et non point parce que : « *il est écrit...* ». Que le texte invoqué soit de Marx ou Lénine, je ne m'y soumettrai que mon cœur et ma raison ne l'approuvent, et si je m'échappe de l'autorité d'Aristote ou de l'apôtre Paul, ce n'est point pour retomber sous la leur. Pourtant je reconnais la nécessité d'un *credo* pour rassembler en faisceau les volontés individuelles; mais mon adhésion à ce *credo* n'a de valeur que tant qu'elle reste librement consentie. J'ajoute que, dans l'immense majorité des cas, la soi-disant liberté de pensée reste parfaitement illusoire. Et je comprends de reste ce désir d'unification de pensée qui tente aujourd'hui Hitler, à l'imitation de Mussolini; mais qui ne se peut obtenir qu'au prix de quel effroyable appauvrissement de la pensée ! La valeur spécifique et individuelle cède à je ne sais quelle valeur collective, qui n'a plus de valeur intellectuelle du tout.

1^{er} Septembre.

Aux questions posées par une circulaire du *Comité d'initiative pour le Congrès mondial de la Jeunesse contre le fascisme et la guerre*, j'ai répondu :

« En cet automne de 1933, devant l'arrogant redressement des nationalismes, devant la glorification des vieilles idoles au nom desquelles on mène les peuples au combat, l'anniversaire de la révolution russe prend une particulière importance. Il nous faut en profiter pour resserrer notre union.

« L'on prétend voir aujourd'hui la propagande de Moscou dans chaque soulèvement populaire, dans quelque pays que ce soit; qu'il y ait propagande, il va sans dire, mais peut-être pas à la façon que l'on croit. L'évé-

nement dont nous célébrons aujourd'hui le seizième anniversaire a, par lui-même et par son seul exemple, une force de persuasion suffisante, bien autrement émouvante que les subsides et les discours; aucune compression ne pourra rien contre cela. La principale force de cette propagande, c'est qu'elle favorise une aspiration légitime. L'exemple des journées d'octobre a réveillé les peuples de l'accablement où l'oppression capitaliste les maintenait. Le grand cri poussé par l'U. R. S. S. a réveillé tous les espoirs; mais n'aurait point trouvé d'écho s'il ne répondait point, pour tant de cœurs, à tant de gémissements étouffés; pour tant d'esprits, à tant d'évidentes faillites.

« Il y eut un temps où c'était vers la France, après 89, que se tournaient tous les regards. Mais la cause qui nous tient à cœur aujourd'hui n'est plus celle d'un seul pays. L'ennemi reste le même, aussi bien en France que partout; c'est contre lui que nous devons nous unir pour lutter. Que l'U. R. S. S. ait encore à triompher de difficultés très grandes et de tous ordres, il se peut; mais ceux qui crient à l'échec se réjouissent un peu trop vite; il importe de le leur prouver. »

Ma réponse aux « objecteurs de conscience » traîne depuis quinze jours sur ma table; je n'ai pu me résoudre à l'envoyer. Non que ma pensée (j'allais dire ma conviction) reste, sur ce point, incertaine; mais me retient la crainte qu'on en puisse tirer parti pour me forcer à jouer un rôle politique pour lequel je me sens on ne peut moins qualifié.

Dans cette déclaration, j'ai sans doute tort de parler d'« admiration ». Elle n'a que faire ici; et, du reste, va forcément en diminuant tandis que cessent d'être isolés ces cas d'insubordination et que, par le fait de leur nombre (comme il advient pour les instituteurs), ils ont chance d'échapper aux sanctions. Ici, comme partout, l'admiration ne peut aller qu'aux leaders; les autres suivent. Les causes, par la suite les plus triomphantes, ont eu d'abord besoin de martyrs. Mais l'admiration (que peuvent susciter les martyrs), mais le martyre lui-même, ne peuvent servir de preuve à l'excellence d'une cause.

Le Temps d'aujourd'hui publie une longue lettre signée C. J. Gabel, en réponse précisément aux « objecteurs de

conscience ». Comment ce correspondant ne se rend-il pas compte qu'en citant les paroles de Paul : « Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures, car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu. C'est pourquoi *celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi*, etc... » (c'est M. C. J. Gabel qui souligne)... comment ne se rend-il pas compte que Hitler ne parlerait pas autrement ? Encore ici ne met-on pas en opposition Paul ou Pierre et le Christ lui-même — qu'ici M. C. J. Gabel se garde bien de citer, et pour cause. Et de là la grande gêne du Vatican qui n'ose plus se prononcer. Car est-il admissible qu'ici l'Église se subordonne, se soumette ?... Quel discrédit entraîne pareille vassalisation ! Comment un vrai chrétien souffrirait-il cela ? Comment le pape ?

2 Septembre.

Oui, depuis quinze jours je retourne en tous sens cette question, dont il n'y a lieu d'attendre la réponse que de l'événement même — qui, comme toujours et quel qu'il soit, enfoncera chacun plus avant dans son sens. Car depuis quand l'expérience historique a-t-elle servi ? et à qui ? Que signifie une « expérience » que l'on ne peut contrôler et refaire, dont les composants échappent à notre connaissance précise et où, lorsque l'omelette est manquée, l'on ne parvient pas à savoir si c'est la faute de la cuisinière, de la poêle, ou du beurre, ou des œufs ?

Combien sage tout ce que Valéry dit de l'histoire ! et combien faibles les arguments que Madelin lui opposait hier dans l'*Écho* ! Négliger l'enseignement de l'histoire, dit-il en substance, c'est refuser le conseil d'un guide qui, connaissant déjà la route, avertirait, etc... Comme si l'on pouvait jamais connaître par avance des dangers nouveaux ! Comme si la route était jamais la même, et le même celui qui s'y engage ! Comme si l'avenir reproduisait jamais le passé ! Comme si la difficulté ne provenait pas précisément de ceci : que l'on joue sans cesse un jeu toujours neuf et avec des cartes dont la valeur n'a pas encore été éprouvée !

Le raisonnement est par trop simple, et le bon sens confine à la bêtise, s'il fait dire que, devant un adversaire qui s'arme et menace, le seul moyen de le maintenir en respect est de s'armer encore davantage. Je voudrais,

encore une fois, ne faire point appel au mysticisme; mais je ne puis pourtant refuser toute valeur à tous facteurs d'ordre intellectuel ou moral. L'on me dit que, pour une déclaration comme celle des étudiants d'Oxford et d'ailleurs, ou celle des instituteurs français, le moment est, pour le moins, mal choisi. Je crois, bien au contraire, que c'est en raison de son inopportunité apparente qu'un tel geste prend sa pleine valeur. Déclarer qu'on ne se battra pas, qu'est-ce que cela signifie, s'il n'est pas question de se battre? Il s'agit de savoir, et c'est là très précisément la question, si le nombre et la force seuls comptent... Certains ne sont-ils pas en droit de douter que l'écrasement de l'esprit soit possible? L'esprit ne peut-il tenir la force brutale en respect? Doit-il pour cela recourir lui aussi aux mêmes armes? Le fait d'y recourir n'est-il pas déjà, par lui-même, une abdication? C'est sous cette forme : refus de soumettre l'esprit à la matière, que m'apparaît cette résistance si fort blâmée, cette *insubordination*.

Cuverville. 5 Septembre.

Repensant aux faibles arguments que Madelin oppose à Valéry, j'en viens à croire que rien n'a enfoncé celui-ci plus avant dans son opinion que l'étude comparative qu'il fut amené à faire, pour son discours de réception du Maréchal Pétain, des méthodes de guerre opposées de Foch et de Pétain; le premier, s'appuyant précisément sur l'enseignement de l'histoire, l'autre se refusant à tenir compte de l'expérience précédente et estimant, avec une supérieure sagesse, qu'elle ne peut être d'aucune instruction en face de conditions forcément nouvelles. C'est à cette considération du passé que nous devons nos plus ruineuses erreurs dans la « dernière guerre »; c'est ce cramponnement aux prétendus enseignements de l'histoire, qui fit mettre les mitrailleuses en arrière, qui sacrifia monstrueusement l'infanterie en la précipitant en avant, dans la conviction, « acquise par l'expérience », qu'à elle seule devait être réservé le mordant de la première offensive; etc. . La meilleure instruction que Madelin eût pu recueillir de l'histoire, c'est bien précisément que le passé ne peut éclairer l'avenir et que, pour faire face à des événements neufs, mieux vaut un esprit insoucieux de la tradition, qu'ébloui par ses fausses lueurs.

Dans *le Temps* du 5 septembre, Lucien Romier, fort judicieusement, oppose le « patriotisme de naguère » au nationalisme présent de certains pays. « Nous ne sommes pas sûrs, dit-il avec raison, que les nations actuelles, toutes bouillonnantes de nationalisme extérieur *résisteraient* aux défaites, *aux changements de régime* et aux privations extrêmes que supportèrent les nations de 1914. » Et voici qui n'est pas sans laisser quelque espoir.

Lier l'idée de patrie à l'idée d'un régime, quoi de plus compromettant pour la patrie ?

Je lis, et non sans émotion, la nouvelle déclaration d'Einstein. Évidemment. Mais il eût parlé de même en 1914. Il parlerait de même lorsqu'une nouvelle guerre serait déclenchée. Encore une fois : il est aisé de déclarer qu'on ne se battra pas, lorsqu'il n'est pas question de se battre. Une déclaration de ce genre ne prend de signification qu'à l'approche du danger, et lorsque, précisément, elle paraît intempestive. Pourtant c'est bien un sentiment tout pareil à celui qui dicte à Einstein sa lettre, qui me fit aussi n'envoyer point à B. les lignes que je transcrivais ci-dessus, et qui me fit refuser d'adhérer à la ligue qu'il dirige. Hitlérisme et même fascisme, restent un effroyable danger; bâillonné, l'Esprit perd son éloquence. L'on voudrait l'imaginer triomphant quand même... Décidément le risque est trop gros.

Combien je me sentais plus hardi, lorsque le geste hasardé n'engageait et ne compromettait que moi-même ! Téméraire, a-t-on le droit de l'être, que pour soi ?

13 Septembre.

Le cas d'Einstein reste pourtant des plus particuliers; c'est en tant qu'Allemand qu'il refusait de prendre les armes. S'il consent à s'armer aujourd'hui, c'est en expatrié qu'il parle et pour lutter contre son propre pays dont il est qualifié pour apprécier suffisamment la menace. Il nous faut l'écouter, et aussi lorsqu'il dit que son sentiment reste le même. Dans l'une comme dans l'autre de ses deux déclarations, encore qu'elles semblent se contredire, c'est à l'idée de Patrie qu'il en a. (J'entends l'idée de Patrie telle que la comprennent les nationalistes : cette forme de l'idolâtrie.)

8 Octobre.

Depuis trop longtemps j'ai désappris l'art d'être heureux. Ma tête est pleine d'un tas de considérants atroces. Le bonheur le plus simple est permis à trop peu de gens. La plainte et la protestation des autres couvrent toutes les harmonies de la terre et du ciel. De me dire que je n'y peux rien ne m'empêche pas de les entendre.

Cuverville. 27 Octobre.

Oserait-il dire qu'il n'y peut rien, celui que l'injuste sort favorise ? Longtemps, sans m'en douter, n'ai-je pas profité de la misère ? N'est-ce pas ce qui manquait à d'autres qui me permettait de ne manquer de rien ? Ces avantages qui m'aveuglaient, qui m'ont permis ma nonchalance, je les vomis. Je ne prends plus mon parti d'être heureux.

* * *

J'ai aimé les vers de Racine par-dessus toutes productions littéraires. J'admire Shakespeare énormément ; mais j'éprouve devant Racine une émotion que ne me donne jamais Shakespeare : celle de la perfection. Jean S., dans une fort intéressante discussion, reproche aux personnages de Racine de ne point continuer à vivre, une fois le rideau baissé, tandis que ceux de Shakespeare, dit-il et fort justement, apparaissent un instant devant la rampe, mais nous sentons qu'ils ne s'achèvent pas là et que nous pourrions les retrouver, passé la scène. Mais précisément me plaît cette limitation exacte, ce non-débordement du cadre, cette précision des contours. Shakespeare, sans doute, est plus humain ; mais il s'agit ici de bien autre chose : c'est le triomphe d'une convenance sublime, c'est une ravissante harmonie où tout entre en jeu et concourt, qui comble de satisfaction à la fois intelligence, cœur et sens. Homme et nature, dans ses pièces ouvertes aux vents, toute la poésie rit, pleure et frémit dans Shakespeare ; Racine est au sommet de l'art.

Assez stupéfiant article de Morand, en tête du 1^{er} numéro de « 1933 » le nouvel hebdomadaire que lance Massis. D'autres souhaitaient « plus de lumière ». Morand, lui, souhaite plus d'air. « De l'air ! De l'air ! », c'est

le titre de l'article, où il explique ce qu'il entend par là. L'article se termine par cette phrase : « Nous voulons des cadavres propres », phrase que je ne parvenais pas à comprendre. J'eus besoin qu'on me l'expliquât. Il y faisait allusion, me dit-on, à l'assassinat récent de Dufresne. Morand souhaite-t-il donc que l'on ne tue plus que des honnêtes gens ?

Lausanne. 30 Novembre.

Installé ici depuis trois semaines, je surveille et fais semblant de diriger les répétitions de la pièce tirée de mes *Caves du Vatican*, que les jeunes Bellettriers lausannois se sont mis en tête de représenter pour leur fête annuelle. Excellente occasion de prendre contact avec la jeunesse de la Suisse romande.

Arnold Naville m'avait, avant mon départ de Paris, remis une brochure sur la fusillade du 9 novembre de l'an dernier à Genève, que j'ai lue avec un très vif intérêt. M'en étant procuré (non sans peine, car on ne la trouve chez aucun libraire, chez aucun marchand de journaux) quelques exemplaires, j'en ai donné un à G. L. chez qui j'avais été déjeuner. Hier je recevais de G. L. une assez longue lettre de protestation : « Et d'abord comment oser comparer cette affaire avec l'affaire Dreyfus ! Aucun rapport », affirme G. L. — Mais si ; mais si ; ici comme là, je retrouve le respect de la chose jugée, le refus de l'examiner à neuf. « J'ai parcouru la brochure », dit G. L. C'est la lire attentivement qu'il aurait fallu. Il proteste de l'excellence des juges, de leur parfaite honorabilité, du mauvais esprit déjà connu de certains des rédacteurs de la brochure, exactement comme faisaient les anti-dreyfusards devant le *J'accuse* de Zola. Son opinion est faite ; il n'en changera pas. Inutile de chercher à discuter. Je me contente donc de le remercier de sa lettre, de la manière la plus courtoise et le plus poliment que j'ai pu.

Certainement G. L. se trouve déjà tout monté, et jusqu'à l'exaspération, par le résultat des dernières élections, qui font le drapeau rouge flotter sur l'hôtel de ville de Lausanne et de Genève... Ce qui indigné le plus G. L., c'est que Genève « n'avait pas mérité cela ». N'a-t-elle pas fait, pour la classe pauvre, plus qu'aucune autre ville de ce monde ? La misère y est, autant dire, supprimée. Alors, de quoi se plaint-elle encore, cette

classe non possédante ? Aussi bien les revendications sont-elles le plus souvent dictées par d'impurs éléments. Oui, mais c'est que précisément il y a l'étranger, et que les peuples, aujourd'hui, se savent et se sentent tous solidaires. Ce bien-être, ce confort isolateur où s'était maintenue jusqu'à présent la société genevoise, n'étaient peut-être dus qu'à d'absentes misères, aussi hors de vue, aussi cachées que le sont, sur les grands paquebots, les chambres de chauffe pour les cabines de luxe... Peu m'importe, et que la flèche qui atteint Genève au cœur soit partie de loin; c'est pour ce qu'elle représente d'inconscient égoïsme protecteur, et pour sa « bonne conscience » même, que Genève méritait d'être visée.

Dans un petit livre remarquable, qui vient de paraître, Ramuz parle précisément de « ces gens, pourvus de rentes ou de revenus, qui vivent dans la sécurité, qui n'ont pas à se demander, par exemple, si la société n'est pas mal faite, puisqu'ils lui doivent leur situation; qui n'ont pas à se demander, par exemple, si l'injustice n'y est pas de règle, puisqu'ils ont de bonnes raisons de ne pas la trouver injuste à leur endroit ». — Oui, c'est bien cela : ils refusent de se poser, et refusent de laisser poser, certaines questions essentielles (parce qu'ils estiment qu'il n'y a pas à remettre en question un état de choses et des problèmes résolus, pensent-ils, une fois pour toutes, et en leur faveur). Et du reste, ces questions, ils ne se les pourraient poser que d'une manière abstraite, artificielle; tandis que ces questions, pour d'autres, demeurent urgentes; pour d'autres qui ne se les *posent* point tant qu'ils ne les *vivent*. Et ces questions, on n'a même pas à les traduire, encore qu'il se découvre aujourd'hui que ces questions se posent dans toutes les langues de la terre; et c'est en elles que tous les peuples se sentent aujourd'hui communier. Oui, c'est à peine jouer sur les mots : dans *communisme*, il y a bien aussi *communion*.

Lausanne. 1^{er} Décembre.

J'appelle « esprit faux » celui qui admet qu'un Dieu puisse venir fourrer son ceil, son doigt ou son nez, dans les besognes de cette terre. Il ne me gêne point d'appeler « divines » les lois naturelles établies; ce mot n'engage pas à grand'chose si l'on admet du même coup qu'un Dieu,

qui les aurait une fois promulguées, ne puisse ensuite lui-même plus s'en dédire. Cela ne fausse point l'esprit de croire que c'est Dieu qui fait graviter les astres; ce qui le fausse c'est d'admettre que ce Dieu puisse, à son gré, les arrêter lorsqu'un Josué le lui demande. Dans toute confiance en Dieu se cache un « porte à faux » redoutable, dès que cette confiance cesse d'être simplement l'assurance qu'une loi physique ne saurait être violée et que l'homme peut tabler sur elle. C'est ainsi qu'il doit comprendre le mot : Dieu, qui est *fidèle* ; et pas autrement. C'est dans ce sens que j'écrivais : « Les (soi-disant) miracles sont des *infidélités* de Dieu. » Toute prière qui demande à Dieu d'intervenir dans le déroulement de ses propres lois est impie. Et ce que j'écris ici me paraît de vérité si évidente que j'ai presque honte à le formuler.

5 Décembre.

« D'ailleurs, c'est bien simple, disait cette excellente dame, à cet excellent déjeuner d'hier... D'ailleurs c'est bien simple : si je n'avais plus de domestiques, je ne pourrais plus tricoter pour les pauvres. »

14 Décembre.

Dans *le Temps* du 13 décembre : « Un jeune Pascal russe. » C'est le titre d'une courte communication au sujet de certain Nicolas Dmitriev, âgé de neuf ans, qui s'annonce doué de facultés mathématiques extraordinaires. Examiné par le professeur Tchistiakov, celui-ci déclare qu'il n'a, en quarante ans de carrière, jamais rencontré facultés pareilles. — Cela se passe à Moscou.

Le communisme va-t-il tâcher de réduire le jeune Dmitriev à quelque mesure commune ?... Les dirigeants de l'U. R. S. S. ne sont pas si bêtes. Dmitriev est l'objet de soins spéciaux, d'un traitement de faveur. Parbleu ! Et le régime n'en sera pas moins communiste pour cela.

A Genève, pour la représentation des Bellettrien. Elle a eu lieu hier soir, dans une salle (de la Comédie) pas trop vide; la scène, sensiblement plus petite que celle de Lausanne, s'est mieux laissée animer par des acteurs qui, au surplus, savaient mieux leurs rôles. La bonne volonté du public égalait, surpassait même celle du public de Montreux. Enfin la pièce, amputée d'un tiers (on commençait

à la scène II et l'on s'arrêtait à la XIII^e suivie aussitôt de la XVII^e et dernière), ne lassait plus aussi fâcheusement le public, et le spectacle s'achevait un peu avant minuit. Il est vrai que le public d'hier en aurait volontiers supporté davantage. Il suivait le dialogue, et chaque drôlerie portait aussitôt que les acteurs inexpérimentés consentaient à la faire valoir. Il n'eût tenu qu'à eux d'intéresser et d'amuser bien davantage.

Si caché que je fusse et manifestement désireux de ne point me montrer, Martinet a su me retrouver qui s'est collé à moi d'une manière assez gênante. Dans un coin d'un bar désert où je m'étais réfugié durant un entr'acte pour échapper aux regards des curieux, j'ai été abordé par le fils du Dr Andréa, que je n'avais plus revu depuis qu'il était tout enfant encore. Je l'aurais reconnu sans qu'il se nommât, tant il ressemble à son père. Martinet, qui ne me lâchait point, s'est présenté à lui.

J'avais critiqué certains passages de son livre où il prête au Dr Andréa (le père) des propos que celui-ci ne put tenir, dans l'ignorance totale où il était alors de mes goûts homosexuels, et, de plus, me sachant fortement épris de ma cousine. Ajoutons que, très soucieux alors de me « normaliser », je n'avais pas craint de lui demander, lorsqu'il m'envoyait hiverner à la Brévins, si je ne risquais pas, dans ce patelin perdu, de « manquer de femmes » ? ce qui, me parut-il, l'avait un peu (mais pas trop) surpris, puisqu'il me savait épris d'autre part et déjà presque fiancé. Et, naturellement, de ces propos apocryphes (mais pas complètement inventés, car une partie de ces propos demeurerait vraie, et je veux croire que Martinet, sans du tout s'en rendre compte lui-même et sans aucune mauvaise intention, leur avait donné ce coup de pouce qui en faussait, à son insu même, la portée) Martinet tirait des conclusions absurdes et nettement contraires à la réalité. Le fils Andréa m'avait écrit alors pour protester contre l'abus qu'avait fait Martinet du témoignage de son père. J'avais fait part à Martinet de cette protestation qui, me répondit-il aussitôt, l'étonna fort. Au surplus, disait Martinet, il avait, avant de le donner à imprimer, soumis son livre au Dr Andréa qui, après lecture, lui avait pleinement donné son *approbatur* et même aurait annoté de sa main le manuscrit. Arnold Naville me dit avoir vu ce manuscrit, constaté que le

D^r A. y avait ajouté des remarques. Je serais bien curieux de voir tout cela à mon tour. Il est fort possible que le D^r Andréa ait approuvé successivement les paroles de lui rapportées dans le livre de Martinet à mon sujet, puis au sujet de l'homosexualité. Ce que je reproche à Martinet, c'est, par le rapprochement qu'il en fait, de donner à entendre au lecteur que le D^r A. connaissait déjà, à cette époque, mes goûts homosexuels et avait souci de me guérir d'eux. (Je viens de relire les pages en question — elles me paraissent aussi fausses que le premier jour — et c'est pour cela que leur indiscretion m'est pénible.)

Que dirait de cela le D^r A., s'il vivait encore ? Que dirait-il surtout du parti que l'on tire de son pseudo-témoignage ? ... Autant qu'il m'en souvient, Martinet fait dire à Andréa qu'il m'envoya à la Brévine pour une cure... psychique (et ceci visant mes goûts sexuels). Or, je le répète, Andréa ne connaissait alors rien de cela. Il me savait alors souffrir de troubles respiratoires, qu'il estimait, et fort justement, dus à des causes nerveuses plutôt qu'à quelque fâcheux état des bronches ou des poumons. C'est pour cela, et non point du tout pour ce qu'insinue Martinet, qu'il m'envoya hiverner à la Brévine. Aussi bien est-ce de ces troubles que me guérit ce séjour austère, et non point du tout de ces autres « troubles » dont il n'était alors nullement question.

Je n'ai pas voulu, hier soir, ressoulever cette déjà vieille querelle, encore que Martinet y ait fait une légère allusion. Du reste, je ne me souvenais plus, avec une précision suffisante, des détails de ce faux témoignage posthume. Mais je tiens à le noter ici (et ne l'ai pu faire que longuement), car il se pourrait que, plus tard, on en tirât quelque argument perfide, ainsi que ne manqua pas de faire Vanderem aussitôt que le livre de Martinet eut paru. C'est même tout ce qu'il retenait de ce livre qui effectivement, n'apportait guère de neuf que ce très suspect témoignage.

Car, tout naturellement aussi, c'est toujours le faux qui fait prime et prend le pas sur la vérité, pour peu qu'on y prête la main, ou seulement qu'on abandonne. Car la vérité gêne et le mensonge profite (et sinon l'on ne mentirait pas). C'est bien pourquoi, de tous les textes, les apocryphes sont les plus souvent cités. (Je voudrais bien savoir si, dans le texte de l'Évangile, le petit rajout final

« et dans la vie éternelle » n'est pas de ceux-là ? faute duquel la parole du Christ : « Celui qui quitte... père, mère, frères et sœurs, et possessions, les retrouve au centuple... » rejoint exactement le communisme.)

L'on t'a dit : la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse ; puis, Dieu absent, la crainte t'est restée pour compte. Comprends aujourd'hui que la sagesse commence où finit la crainte, qu'elle commence avec la révolte de Prométhée.

L'on t'a dit, tu t'es laissé dire, qu'il s'agissait d'abord de croire. Il s'agit d'abord de douter.

Il n'est pas une de ces conversions où je ne découvre quelque inavouable motivation secrète : fatigue, peur, déboire, maladie, impuissance sexuelle ou sentimentale.

On appelle « esprits constructeurs » aujourd'hui les prudents retapeurs de ruines.

Depuis trop longtemps je n'ose plus penser qu'à voix basse ; et c'est une façon de mentir.

1934

Syracuse. 6 Février.

ARRIVÉ le 1^{er}. Venu d'une traite de Marseille. Mais changement à Rome et à Naples, avec arrêt de quelques heures. Il y aurait bien mauvaise grâce à ne point reconnaître que Rome est splendide ; plus glorieuse, sans aucun doute, qu'hier ; on ne peut plus exalter. Mais elle a du même coup perdu beaucoup de cet attrait secret qui me charmait. Hier, il y fallait presque tout découvrir. Les tisons ardaient sous des cendres. A présent tout s'étale et tout se pavane au grand jour. Ce qui se cache, au contraire aujourd'hui, c'est la misère. Tout est propre, net (*id est* : nettoyé), scintillant. Mais rien n'y rappelle Keats, ou Stendhal, ou Goethe.

Visite obligée (pour faire timbrer mon billet) à la Mostra Fascista ; grand bâtiment d'exposition momen-

tanée et qui paraîtrait bien ridicule, affreux, s'il ne devait bientôt céder la place, s'il prétendait à la durée. Journalisme architectural. A l'intérieur, quantité de salles, fort habilement ménagées, n'exposent guère que des statistiques, des listes, des photographies de « héros », des découpures de journaux relatant les hauts faits du fascisme. Atmosphère parfaitement irrespirable pour l'œuvre d'art. Mais il ne peut être ici question d'œuvres. C'est le temps de l'action; libre à chacun de supposer que le reste viendra plus tard.

Par contre, Naples m'a paru sordide, sans attrait; et le peuple grouillant, plus misérable, plus loqueteux que jamais. Les ruelles toutes pavoisées de lessive multicolore, aussi pittoresques qu'autrefois; mais je n'y puis plus prendre plaisir.

J'habite ici (Villa Politi) une immense chambre fort confortable; et l'attrait du dehors n'est pas si vif que je n'y puisse travailler. C'est une habitude à reprendre; et celle de m'entretenir avec ce carnet. J'avais laissé le précédent s'encombrer de préoccupations sociales et politiques que je veux bannir pour un temps de mon esprit. Laisse à Paris ce carnet où, depuis des semaines et des mois, je n'écrivais plus rien qui vaille. Si seulement le souci du peu de temps qu'il me reste à vivre ne venait point sans cesse arrêter, couper tout élan, je me sentirais encore assez jeune, et, somme toute, mieux portant qu'au temps des « longs projets et des vastes pensées ».

Hier je me suis remis à *Geneviève*. A la lecture que j'ai faite à R. M. du G. du second chapitre, il y a dix jours, à Marseille, cela ne m'a point paru (comme je le craignais) si mauvais que je ne puisse et doive continuer.

Plutôt irrité par la lecture du *Manhattan Transfer* de Dos Passos, dont Yves Allégret m'avait dit tant de bien. Succession d'images, exactes sans doute, mais si rapides que la rétine n'en peut rester suffisamment impressionnée. On n'en retient rien. Et que de procédés dans les notations sensorielles ! Aucun retentissement; et cela ne peut mener qu'au désespoir. J'ai du mal à pousser jusqu'au bout. Aucun de ces êtres pulvérulents ne m'intéresse. Qu'ils disparaissent, et le monde n'en sera pas beaucoup appauvri. Avec aucun d'entre eux je ne m'engage et ne lie partie.

J'ai relu, pour la sixième fois, *Othello* avec une admiration toujours plus vive. Et même il me paraît que j'étais quelque peu injuste dans ce que je disais de l'absence de nouveauté psychologique des personnages de Shakespeare. Chacun des « caractères », bien à sa place, laisse soupçonner suffisamment de mystère et d'arrière-fonds ténébreux pour alimenter des ratiocinations infinies. Le drame se construit entre la vraisemblance imaginaire et l'invisible réalité des sentiments. Sujet admirable et que l'action qui se joue est loin d'épuiser. Ainsi sied-il.

7 Février.

Ah ! que peu de souci l'homme prend de ce qui pourrait faire sourire la terre ! Qu'a-t-il fait d'elle et de ses fleurs ? Chacun veut s'emparer de ce qui n'appartient qu'à tous.

8 Février.

Quelque chose d'étrange, de bizarre, et qui vous saisisse. C'est cela que je souhaiterais, sachant bien que seul l'inattendu peut ravir et plonger en état de transe. Mais mon sujet (*Geneviève*) ne le comporte pas. Je dois à mon héroïne de demeurer raisonnable, puisque aussi bien ce n'est qu'à travers elle que je m'exprime.

Un collège de prêtres passe sur la route. Je m'arrête à les contempler, sinon longuement puisqu'ils passent, mais avec toute l'intensité que je peux, l'un après l'autre. Les premiers n'ont pas quatorze ans; ceux du troisième et dernier groupe, un peu velus déjà. Quatre-vingt-dix en tout, que trois maîtres, à peine un peu plus âgés qu'eux, mènent aux champs. Je cherche, parmi ces jeunes visages, je cherche en vain quelque soupçon de curiosité, d'intelligence, de hardiesse. C'est une extraordinaire exposition de toutes les variétés et nuances de la niaiserie, sournoise, béate ou rechignée; dans le regard d'aucun d'entre eux, pas la moindre « spiritualité » (oh ! je t'en fiche !) mais, non plus, pas la moindre flamme. Rien à éteindre en eux; rien non plus qui se puisse attiser; rien d'altier qui se doive abattre. Ils sont venus là, non par secrète vocation mystique, mais par paresse, par ladrerie et parce qu'on ne voit pas bien ce qu'ils auraient pu faire ailleurs. Mais ne me trompais-je point ? N'était-ce point

là une institution charitable pour enfants arriérés ? Non, hélas ! à n'en pouvoir douter : c'était une pépinière de prêtres. Et je les imaginais répandus sur le pays, prenant à leur tour charge d'âmes, instrumentant, instrumentés eux-mêmes ; non point religieux mais dévots. De la graine de cauchemar.

— Et quoi ! vous avez pu discerner tout cela, simplement le temps de les voir passer ?

— Ma foi, oui ! Et vous l'auriez pensé comme moi. Je vous aurais dit : montrez-m'en un, ne fût-ce qu'un seul, de qui pouvoir espérer : celui-là du moins... Et vous le cherchiez encore¹...

Préludes ou Fugues du *Clavecin*... quand je songe à cette bonne vingtaine (au moins) que je savais par cœur, imperturbablement, et pouvais impeccablement jouer « d'enfilée » (comme disait X.) — auxquels j'ai dit adieu pour toujours — il me prend une sorte de rage contre moi-même, de désespoir.

Mais tout ce temps que je passais à les entretenir ! Certes j'en ai tiré beaucoup d'instruction ; je n'en tirais plus qu'un certain équilibre heureux, un consentement quasi séraphique, comparable à cette sérénité que le chrétien cherche, et trouve, dans la prière ; mais je m'y *réfugiais* trop volontiers. Cette perfection qui m'était offerte (où les mathématiques pures se mettent à palpiter, à sourire : incarnation de la nécessité) me *suffisait* trop et me déconseillait l'effort...

Parlons plus simplement : d'autres, et en grand nombre, jouent et joueront Bach aussi bien et même beaucoup mieux que moi. Il n'y faut pas tant de malice. Pour Chopin, c'est une autre affaire — il y fallait une compréhension particulière que je ne vois pas que puisse avoir un musicien qui ne serait pas surtout un artiste. Je sais très bien ce que j'entends par là. Il n'est pas jusqu'à ce certain sens du fantastique, par quoi il ne rejoigne également Baudelaire. Cette sorte de nécessité, de nécessitation logique, qu'il fallait désormais chercher ailleurs que

1. J'ai, depuis, rencontré un collège de jeunes gens vêtus de bure (futurs moines ?) incomparablement plus éveillés, de visage plus ouvert, plus intelligent, certains même avec une très belle expression à la fois souriante et grave ; mais ayant, sitôt après, revu passer les autres, mon impression s'en est trouvée confirmée.

dans le contrepoint, et qui, du coup, devenait psychologique... Aussi inspiré, mais plus méditatif, que Mozart.

Ils ne savent pas le jouer. Ils faussent l'intonation même de sa voix. Ils se lancent dans un poème de Chopin comme des gens qui seraient d'avance parfaitement sûrs de leur affaire. Il y faudrait du doute, de la surprise, du tremblement; surtout pas d'esprit (« l'esprit me fait mal ») mais, non plus, pas de sottise; c'est-à-dire : pas d'infatuation. C'est trop demander au virtuose. N'est-ce pas lui qui fait moisson des lauriers et qui passe devant l'artiste. Le créateur peut bien être orgueilleux (encore que les plus grands soient modestes); le virtuose est fat. Mais pourquoi revenir encore là-dessus ?

11 Février.

Le mystique : « Vous tournez le dos à la lumière. — C'est pour contempler l'arc-en-ciel. »

J'emprunte cette image à Goethe, dont je relis le deuxième *Faust*. Entre temps, je me sature des *Contes* de Voltaire, grands et petits, dans la charmante édition de Schiffrin, et ne parviens, pas plus que précédemment, à situer *Candide* fort au-dessus de tous les autres. Je doute même si ce n'est pas surtout aux menues polissonneries qui s'y trouvent, que *Candide* doit son insigne renommée. La satire y reste souvent un peu courte et le rire de Voltaire m'y paraît plus grimaçant qu'ailleurs. Il écrit *Candide* pour s'amuser; et, en s'amusant, il amuse. Mais l'on sent aussi qu'il veut prouver, et l'on ne sait plus bien quoi, ni non plus à qui il en a. Montrer que l'homme est innombrablement malheureux sur cette terre, point n'est besoin de tant d'esprit pour cela. La religion nous l'enseigne aussi; Voltaire le sait bien, et par moments cela le gêne. S'il revenait aujourd'hui parmi nous, combien ne se dépitait-il pas d'avoir si peu triomphé de bien des choses qu'il attaquait donc mal ou qu'il avait tort d'attaquer; et d'avoir fait le jeu de bien des sots. Goethe, à ressusciter aujourd'hui, trouverait plus de satisfaction, ou Montaigne.

15 Février.

Il fait encore si froid que, ce matin, j'ai pu prendre un instant pour des flocons de neige les pétales d'amaniers que le vent mêlait à la pluie. Ne nous disait-on

pas hier qu'il neigeait à Taormine et à Catane ? Ce mauvais temps me maintient au travail, et j'ai passablement avancé *Geneviève* ces jours derniers.

17 Février.

Très peu travaillé aujourd'hui (j'avais fort bien travaillé hier), mais lu nombre de pages de Hölderlin (*Das Thalía-Fragment d'Hyperion*), relu les premiers chapitres de *Zadig* et le second acte d'*Iphigénie* (à haute voix).

18 Février.

Le besoin d'accorder un verbe avec une énumération de sujets n'est pas plus impérieux pour Racine que je ne le sens en moi-même. Admirables exemples :

... Mais le fer, le bandeau, la flamme EST toute prête.

... Que ma foi, mon amour, mon honneur y CONSENTE.

ou encore, dans *Phèdre* :

... Mon repos, mon bonheur, SEMBLAIT être affermi.

Mais ces exemples sont, peut-on dire, motivés par les nécessités de la versification; les exemples tirés de la prose restent plus probants.

Il me semble que, par la beauté des vers (et des suites de vers), *Iphigénie* ne le cède à *Phèdre* que de bien peu. Je relis avec ravissement ce chef-d'œuvre, pourtant un peu artificiel, un peu construit, un peu extérieur à Racine comme à moi-même, un peu « œuvre d'art¹ ».

21 Février.

A Syracuse encore. Le temps, depuis deux jours, est

1. Et parfois même donnant en plein dans la rhétorique :

CLYTEM. : Hélas ! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ?

Le personnage de Clytemnestre, le moins bon de la tragédie, me semble, du reste, d'un bout à l'autre un peu conventionnel et fabriqué. Celui d'Agamemnon, par contre, merveilleusement nuancé dans les tons bourgeois.

Non ! *Phèdre*, que je relis sitôt après, reste incomparablement plus belle. Auprès de *Phèdre* on sent mieux cette sorte d'application qui, en dépit de sa perfection, donne à *Iphigénie* le caractère un peu d'un devoir admirablement réussi, mais qui reste extérieur à Racine. Dans *Phèdre* soudain je le sens qui se commet lui-même, se livre et m'engage avec lui. Quels vers ! quelles suites de vers ! Y eut-il jamais, dans aucune langue humaine, rien de plus beau ?

splendide; mais l'air encore froid. Je songe à m'embarquer. Mais pour où ? Nulle part je ne retrouverai le confort qui me permet ici de travailler comme je n'avais plus pu faire depuis tant de mois. J'ai achevé hier le troisième chapitre de *Geneviève* et ne débrouille pas encore très bien les éléments des chapitres qui doivent suivre. Par un tel temps, ce n'est pas à Gabès, à Tozeur ou Nefta que je me souhaite, c'est *ailleurs* et partout, errant, flottant, sans attaches... Mieux vaut se cramponner au travail et ne consentir à lever l'ancre que lorsque la suite de mon livre sera mieux précisée. Je me suis toujours mal trouvé de céder à mon impatience. Et la saison est encore si peu avancée...

Un Hollandais, hôte ainsi que moi de la Villa Politi, me parle de l'indignation de sa patrie devant la décision prise par l'Allemagne à l'égard de Van der Lùbbe. Non seulement il n'a pu être condamné à mort que par un effet rétroactif de lois plus récentes que sa mise en jugement; mais à présent le Reich se refuse à livrer son corps. La Hollande pense avec amertume que la demande qu'elle en a faite eût été prise moins dédaigneusement, si elle fût venue d'une puissance que l'Allemagne eût été tenue de considérer davantage. Le Reich aurait tout au moins fourni quelque excuse, au lieu de simplement passer outre et de ne tenir aucun compte d'une très légitime revendication. Évidemment, pense-t-on en Hollande et ailleurs, le gouvernement allemand se soucie fort peu qu'une analyse chimique puisse être faite des organes du condamné; et pour cause.

Ici pas de champs libres. La campagne est emprisonnée. On circule entre de hauts murs; heureusement effondrés par endroits, ils laissent voir des vergers, amandiers en fleurs, orangers, citronniers... Est-ce le besoin de protéger sa propriété, d'affirmer : ce terrain est à moi, point à quelque autre ?...

Ce petit coin de latomies, derrière San Giovanni, qui demeurerait encore sauvage et dans lequel le regard du promeneur pouvait plonger, depuis que je suis ici un troupeau de maçons s'évertue à l'enlaidir, à son tour, sous l'œil d'un patron en chapeau melon, les mains en poches et qui, du matin au soir, les surveille. Et ce mur

reste inutile, puisque, de ce côté, la falaise est abrupte; simplement il empêche de voir.

Par chance s'étend encore, au voisinage immédiat de l'hôtel, un vaste, un immense terrain vague, d'accès libre et dont profitent quelques êtres errants, des enfants qui font partir des cerfs-volants, parfois toute une compagnie de futurs curés, plus rarement des écoliers entre deux classes. Le roc est excavé profondément, par places; il garde les traces des roues des chars grecs, comme dans l'allée des tombeaux; et, de même, sur les parois verticales le creux marquant l'emplacement de plaques funéraires. Partout où le roc n'affleure pas, des fleurs; grands asphodèles qui commencent à s'épanouir; des tapis blancs de cardamines et surtout de minuscules pâquerettes éblouissantes de candeur mais qui, lorsque vient le soir, se recueillent et se livrent à l'introspection.

Un lettre au *Temps* (de je ne sais plus qui; j'aurais dû garder le numéro du journal) revient encore, et très longuement, sur la diction des vers français. Ce correspondant inconnu (de moi) insiste beaucoup sur la question des brèves et des longues, et décompose volontiers les alexandrins en iambes, trochées, dactyles, etc. — ce qui, à mon avis, reste toujours un peu factice lorsqu'il s'agit de poésie française, où l'accent joue un rôle assez faible et dégagé de toutes lois. J'ai remarqué (me trompé-je ?) que ceux qui insistent tant sur la scansion de nos vers ignorent à peu près complètement les langues étrangères. La connaissance de la poésie anglaise et allemande, où les fortes et les faibles ont une telle importance et permettent ou motivent une métrique précise, leur eût montré, par comparaison, l'effacement du rôle qu'elles jouent dans la poésie française¹. Évidemment tout vers français vraiment vivant respire et comporte une possibilité de scansion; mais il reste là de l'arbitraire et le poète reste libre de

1. Je remarque néanmoins que, dans de nombreux cas, le poète allemand quitte la scansion régulière pour ne plus tenir compte que du nombre de syllabes, sans plus s'inquiéter de leur accent. Il reste ici beaucoup de flottement, que jamais on ne trouve dans notre poésie (classique, car je ne parle naturellement pas ici des vers « libres »). Je trouve, dans le *Second Faust* (je prends au hasard), côte à côte, deux vers (scène sur le haut Penée), dont le premier ne tient compte que de l'accentuation; le second, que du nombre des syllabes, donnant une pleine valeur à une voyelle qui, dans le vers

placer les accents où il veut. Évidemment tel alexandrin comme

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur

se décompose aisément en trois iambes et deux anapestes. Mais quel mauvais acteur serait celui qui ferait sentir ces fortes et ces faibles ! et combien ce vers gagne à être dit de telle manière que toutes les syllabes (tout au moins les cinq dernières du premier hémistiche : *jour n'est pas plus pur*) y gardent à peu près la même valeur. J'accorde que le vers que je cite ici reste assez exceptionnel ; mais, songeant à quelques autres vers et les choisissant parmi les plus célèbres, je remarque que, dans leur scansion, trois éléments entrent et gardent une égale importance : force (intensité du son), longueur (arrêt plus ou moins prolongé sur la syllabe), hauteur du son — par où peut-être la langue française se rattrape de son handicap (défaut ou faiblesse de l'accent tonique) et qui permettent de nuancer si merveilleusement les vers de notre langue — plus subtilement, me semble-t-il, que les vers de langue allemande ou anglaise.

Le correspondant du *Temps* souhaite, en fin de lettre, que l'on enregistre sur disques certains poèmes récités par leurs auteurs mêmes. Quel enseignement, quelles délices, de pouvoir entendre les vers du *Cimetière Marin* dits par Valéry ! Quel regret de ne pouvoir entendre ceux de l'*Après-Midi d'un Faune* dits par Mallarmé ! (C'est le correspondant du *Temps* qui parle.) Comme si tout grand compositeur devait être aussi bien le meilleur exécutant de ses œuvres !... En tout cas l'auteur, même piètre exécutant, sait comment ses vers doivent être lus ; et surtout comment *ils ne doivent pas* être lus. Hélas !

précédent, restait presque éludée (l'*i* dans les mots se terminant par *tige*).

Im Wilderwartigen grosse, tüchtige Züge.

Ich ahne schon ein günstiges Geschick.

C'est-à-dire que, dans le premier vers, par deux fois, l'anapeste prend la place de l'iambe. Le second vers reste, me semble-t-il, à peu près inscandable (si j'ose dire), ou, pour maintenir le pentamètre, force de donner valeur de forte à une syllabe manifestement faible (la dernière de *günstiges*). On trouverait de cela maint exemple ; mais sans doute pas dans les pentamètres iambiques des *Tragédies* de Schiller ou de Goethe, ni dans les hexamètres de ses *Élégies*.

je crois bien que c'est précisément de la façon qu'on les dit à la Comédie Française. Le souvenir, déjà lointain, que j'ai gardé de la représentation de je ne sais plus quelle tragédie de Corneille, reste douloureux. Les acteurs semblaient avoir pour principal souci de faire oublier que cette pièce était en vers. Ils rompaient, escamotaient, dénaturaient les alexandrins jusqu'à ne plus permettre qu'à une oreille des plus expertes et des mieux exercées de les reconnaître, ou de connaître qu'ils les estropiaient. Et ceci sous prétexte de *naturel* ! Du coup, perdant leur lustre et toutes leurs qualités poétiques, ces vers paraissaient déplorablement ou ridiculement factices, tous les sentiments exprimés paraissaient faux, toute la pièce artificielle.

Il faut, pour dire nos vers, un grand art, et dont la tradition s'est perdue. Pour les bien dire aujourd'hui, il faudrait d'abord les bien sentir. Rien n'était plus éloigné du réalisme que notre théâtre, et rien n'était à la fois plus vrai. C'était une transposition miraculeuse dans un domaine très abrité. Aujourd'hui la réalité nous presse de toutes parts et c'en est fait de l'œuvre d'art.

Je lis, ce même soir, dans *le Temps* du jour suivant, un article de Jacques Boulenger, sur la diction des vers précisément, abondant en réflexions fort pertinentes, sensibles, compétentes et justes. L'eussé-je lu quelques heures plus tôt, je n'aurais éprouvé le besoin d'écrire rien de ce qui précède. Mais il me paraît que Boulenger s'exagère l'importance de l'accent tonique dans notre langue. A l'hôtel où je suis descendu, où j'entends parler quantité d'étrangers, je constate à nouveau que la langue française est de débit plus égal qu'aucune autre. Et je voudrais demander à Boulenger quelle autre langue accepterait, lorsque les vers sont mis en musique, une concordance du temps fort avec une syllabe faible, et de laisser l'accent musical tomber précisément sur des E muets, comme il advient dans :

« Un^vE^v fièr^vE brûlante... »

de *Richard Cœur de Lion* ; ou :

« Souvent fem^vmE varie... »

là où l'italien donnait :

« La donna è m^vObile ... »

Enfin, s'il est fort bien de parler de l'accentuation indispensable des vers français, il faut pourtant reconnaître que ceux-ci se moquent des dactyles, anapestes, spondées, etc.; qu'on ne peut baser sur leur scansion aucune règle; et qu'il en est de glorieux qui s'élancent en rupture de toute métrique. Quelle autre langue que la française tolérerait telle suite de syllabes faibles, comme par exemple, dans ces admirables vers de Hugo, où, par deux fois et dans une symétrie parfaite, le premier accent de l'alexandrin se trouve reporté à la sixième syllabe (premier et troisième vers cités) :

~~~~~  
 Comme le souvenir est voisin du remord;  
 Comme à pleurer tout nous ramène,  
 ~~~~~  
 Et que je te sens froide à te toucher, ô mort...¹

Avec quelle confusion, revoyant par hasard non plus les épreuves, mais les pages définitives du tome VI de mes Œuvres complètes que l'imprimeur vient de tirer, je m'aperçois, trop tard, hélas ! d'une impardonnable bévue : j'ai mal cité les deux vers de Racine que je prétends particulièrement admirer, remplaçant par un *toi* brutal le *vous* craintif qui, dans le second de ces vers, apporte, avec sa douceur chuchotée, une allitération mystérieuse et troublante :

*Et Phèdre au Labyrinthe avec vous descendue
 Se serait avec vous retrouvée, ou perdue.*

Cette erreur, qui me saute aux yeux, comment ai-je pu la commettre ? Et plus moyen de corriger !...

Cuverville. 10 Mars.

Passé sept jours à Paris; importantes conversations avec ceux qui peuvent m'apporter quelques clartés sur les journées tragiques de février. Incapable, des heures durant, de penser à rien d'autre; mais nulle envie d'en parler dans ce carnet.

Bedel, dans sa *Nouvelle Arcadie*, a tracé un portrait de moi, où ceux qui ne me connaissent pas m'ont reconnu tout de suite.

1. V. note, p. 1206.

Manosque. 30 Mars.

Le mieux serait de se remettre à écrire dans ce carnet aussi naturellement que si l'on y avait écrit la veille. Entre vieux amis, que sert de s'excuser d'être restés longtemps sans se voir ?

Ce soir-là (je crois qu'il ne me serait pas trop malaisé de retrouver la date, si seulement je retrouvais d'abord mon agenda), après une excellente conversation avec Martin-Chauffier, avenue Henri-Martin, j'avais dîné au minuscule restaurant de la place du Trocadéro où j'allais souvent il y a quelques années. Je rentrais sitôt après, un peu mélancolique et sans autre projet que de me coucher au plus vite. Place de l'Alma je m'apprêtais à prendre le 19, lorsque je suis rejoint par Domi, retour du studio de Billancourt. Il n'a pas encore dîné, mais son intention est de se distraire un peu d'abord. Combien joyeusement je me laisse entraîner vers le « Byron » des Champs-Élysées ! Tous deux nous sommes enchantés par le *Roman Scandals* d'Eddie Cantor. Et durant tout le spectacle je ne pense pas trop à cette petite plaie que, de nouveau, je me suis faite à la langue, l'avant-veille, d'un coup de dents maladroit, ainsi qu'il m'advient, de temps à autre. (Je ne parviens pas à comprendre comment je m'y prends pour me mordre ainsi; une fois ce fut si profondément que j'allai trouver un médecin, pensant qu'il faudrait recoudre ou achever de sectionner le petit lambeau de chair que j'avais à moitié détaché.) Et ce soir-là ma langue demeurerait assez douloureuse; je pensais de nouveau, seul dans le taxi qui me ramenait rue Vanneau après le spectacle : tout de même cette petite blessure, si insignifiante soit-elle, mais répétée, toujours au même endroit, pourrait bien finir par donner prétexte à une formation cancéreuse... Il faut oser considérer cela froidement. Ça commencerait par une sorte de durillon presque indolore, au sujet duquel je n'oserais même pas consulter; et quand je m'y déciderais enfin, le docteur pourrait bien me faire entendre : trop tard. Le cancer de la langue, c'est connu; particulièrement difficile à soigner, particulièrement douloureux bientôt, pénible pour les amis. S'il m'était bien prouvé, que ferais-je ?

Non, non ! il n'y aurait pas à se tâter, à s'interroger longuement. Aurais-je le cran nécessaire ? — Oui, certes...

Il m'est arrivé déjà deux ou trois fois dans la vie d'envisager la possibilité du suicide; mais jamais, je crois, avec autant de force et de netteté que ce soir-là, durant le peu de temps entre les Champs-Élysées et la rue Vaneau, dans le taxi qui me déposa devant ma porte.

Que me veut ce Monsieur, qui s'approche de moi tandis que je paie le chauffeur?

— Monsieur Gide?

Je réponds par un grognement. L'autre insiste :

— Vous êtes bien Monsieur André Gide?

A cette heure de nuit, dans la rue à présent déserte, que peut-il me vouloir?

— C'est, me dit-il, que le bruit de votre suicide a couru tout Paris ce soir; je suis rédacteur au *Petit Journal* et, ainsi que nombre de mes collègues, j'étais venu m'informer...

Nice. 10 Avril.

Deux soirées avec Valéry, plus charmant que jamais. Et plus que jamais j'admire les ressources de son extraordinaire intelligence. Et quelle grâce, quelle exquise aménité dans ses propos!

Je lui demande si le musée de Nice vaut une visite. Il m'avoue qu'il ne l'a point vu; par contre, me signale une remarquable exposition d'estampes japonaises. J'avoue à mon tour que cela ne m'intéresse plus guère.

— Oui, dit-il en acquiesçant, à notre âge on a pris son parti des chefs-d'œuvre des autres.

Cabris. 17 Avril.

D'après quoi voulez-vous que l'on écrive l'histoire? sinon d'après des documents qui, s'ils sont faux, fausseront à leur tour toute la machine et les déductions, conclusions, etc., qui dépendront de cela. La vérité (historique) ne s'impose jamais d'elle-même. Elle est au contraire désavantagée par ceci que les âmes « croyantes » s'imaginent qu'elle finira toujours par triompher et parce qu'elles *se reposent* là-dessus; cependant que les faussaires *travaillent* à faire triompher le mensonge. C'est peut-être ce qui explique un peu que le mensonge ait partout la partie si belle et triomphe si communément. C'est aussi parce que le mensonge est avantageux, flatteur, plaisant (tout au moins pour le plus grand nombre), tandis que

la vérité gêne et blesse toujours quelques-uns par quelques côtés. Elle a du mal à se faire entendre parce qu'elle fait mal à entendre. Son bienfait n'est connaissable, ou reconnaissable, qu'après.

Paris. 12 Mai.

Depuis quelque temps je voulais relire (reparcourir tout au moins) les *Paroles d'un Croyant*, un des livres avertisseurs de ma jeunesse. L'appel de Lamennais s'adresserait-il encore à nous aujourd'hui ? Sa pathétique déclamation trouverait-elle encore écho dans mon cœur ?...

Je rouvre le livre au hasard et tombe d'abord sur ces phrases :

« Pourquoi les animaux trouvent-ils leur nourriture, chacun suivant son espèce ? C'est que nul parmi eux ne dérobe celle d'autrui et que chacun se contente de ce qui suffit à ses besoins » — phrases qui me paraissent prêter le flanc à la critique, bien fâcheusement — comme, du reste, tout ce qui les suit.

6 Juin.

On serait en droit, il me semble, d'intenter un procès aux faux citateurs. J'en eus le désir, il me souvient, à propos d'un article d'E. C. dans *la Grande Revue* ; il y a bien longtemps de cela. L'article était des plus élogieux, du reste ; mais il n'importe, et le procès n'en eût été que plus piquant. Ce que E. C. louait surtout, c'était mon style ; il donnait un grand nombre d'exemples, et je ne sais s'il citait « de mémoire » ainsi que font Proust ou Maurras ; mais toujours est-il que sur cette quantité de citations qu'il faisait, la plupart étaient inexactes. Certainement ce défaut d'exactitude, un défaut de sensibilité le précède, ou d'intelligence ; et quel plaisir peut-il y avoir à être loué par des gens qui vous citent de travers¹ ?

Deux critiques (et qui ne se connaissent pas) me féli-

1. Tout ce que j'en disais se retourne contre moi, après que je viens moi-même, à deux reprises, de citer imparfaitement des vers de Racine, puis de Hugo. Pour ceux de Racine, je m'en suis expliqué. Je rectifie en hâte le vers de Hugo :

« Et que je te sens froide *en te touchant*, ô mort. »
qui, par une faute inexcusable, devenait sous ma plume :

Et que je te sens froide *à te toucher*, ô mort. »

citent d'avoir écrit : « Tout être qui n'a que soi pour but souffre d'un *mal* abominable. » Du tout, Messieurs; j'ai dit : « souffre d'une *vacance* abominable » ce qui, tout de même, est un peu moins plat, et signifie un peu davantage.

Jeudi, 12 Juillet.

Savet nous a fait entendre plusieurs *disques*, de Mozart, Beethoven et Bach. Je n'ai vraiment goûté que ceux de Bach (un des *Concertos Brandebourgeois*, le troisième je crois). Beethoven m'a paru lourd de rhétorique et de redondance.

Sans doute fus-je bien avisé de me forcer longtemps à l'admiration de ce que l'on me donnait comme admirable. Mon penchant naturel me portait vers Chateaubriand; je décidai de lui préférer Stendhal, qui m'instruisit bien davantage. Il n'y a pas grand profit à se laisser aller trop vite à ses goûts. La véritable instruction est celle qui vous dépayse. Mais un âge vient où il importe plus de s'affirmer que de s'instruire. Quelle force aurait alors celui qui ne *ferait semblant* de rien ! Il est temps pour moi d'oser dire tout ce qu'il est grand temps d'oser m'avouer à moi-même.

14 Juillet.

Cette dame russe croit m'avoir conquis en me disant l'immense plaisir qu'elle a pris avec ma... *Symphonie inachevée* ! Pourtant le livre de moi qu'elle préfère, ce sont mes *Faux-Monnayeurs*, qu'elle a relu tant de fois qu'elle le sait presque par cœur. Mais de ce qu'elle m'en dit, il apparaît que c'est de mes *Caves du Vatican* qu'il s'agit. Ainsi la gloire offre-t-elle bien rarement sans plus une couche où notre vanité voudrait prendre plaisir à s'étendre.

Karlsbad. 18 Juillet.

Achévé *Une Page d'Amour* ; non indigne de la série, et remarquable malgré des lourdeurs, lenteurs et épaisseurs de style presque constantes. Dessiné avec un crayon mal taillé. Le sujet même du livre est très beau; au demeurant, foncièrement *moral*. Zola devait avoir de grandes prétentions à la moralité; on sent ici, également, un peu trop, des prétentions artistiques et scientifiques.

Stendhal, que je rouvre sitôt après (*Lucien Leuwen* dans

l'édition Schiffrin), paraît fluide, subtil, chargé d'ozone. Je note (dans l'Appendice), page 663 :

« Il manquait non pas d'esprit, mais d'une certaine facilité à retenir les idées des autres et à *les rendre fausses en leur mettant des échasses*. » A citer. C'est le procédé du *Temps* exposant les théories marxistes.

Écrit quelques phrases de dialogue dans un cahier à part — pouvant servir pour la comédie, que je n'écrirai sans doute pas.

22 Juillet.

Article fort intéressant de Crépet sur les rapports entre Baudelaire et Mérimée. Je ne connaissais pas la lettre de ce dernier, que Crépet cite; Mérimée y parle des *Fleurs du Mal* comme d'un « livre très médiocre, nullement dangereux, où il y a quelques étincelles de poésie, comme il peut y en avoir dans un pauvre garçon qui ne connaît pas la vie et qui en est las parce qu'une grisette l'a trompé ». Il ajoute qu'il « ne connaît pas l'auteur, mais parierait qu'il est naïf et honnête ». Crépet explique assez mal, à mon sens, l'attitude presque servilement obséquieuse de Baudelaire à l'égard de Mérimée, tout comme à l'égard de Sainte-Beuve. J'y retrouve plutôt cette *incurable modestie*, que je dénonçais également dans Dostoïevsky, et que je ne comprends que trop bien. Rien de plus sincère, chez l'un comme chez l'autre; par où l'un et l'autre étaient si secrètement accessibles au sentiment chrétien, malgré tous les regimements de leur très légitime orgueil. L'un et l'autre, riches de cet antagonisme, c'est dans l'excès même de leur modestie que se rassasiait leur orgueil; ils ne pensent pas que jamais rien *leur soit dû*; ils quérmandent. L'un comme l'autre se sent dans un effroyable besoin.

Une lettre de Louis Gérin qui me désole, et que je déchire aussitôt. Si, plus tard, on la retrouvait, elle nous couvrirait tous deux de ridicule. Comment lui faire comprendre et sentir que rien ne peut m'être plus désobligeant que cette sorte de culte qu'il me voue? J'en viens à souhaiter que son adoration soit jouée, et je vais, en retour, devoir jouer la froideur. Tant pis pour lui; je l'ai suffisamment averti. C'est lui qui met entre nous de la distance ou plutôt qui me force à en prendre, car je ne puis endurer l'encens.

Peut-être aura-t-il, plus tard, connaissance de ces lignes. Je les écris pour l'éclairer.

Depuis plus d'une semaine je circule nu-tête selon le très agréable usage de Karlovy Vary, que favorisent les constants ombrages d'ici; très exactement depuis le jour où je me suis offert un merveilleux galurin anglo-tyrolien irrésistible, dont je n'avais aucun besoin et qui reste dans mon armoire. Je ne me suis couvert qu'un seul soir, pour pénétrer dans la synagogue où entendre un fort beau concert; j'ai dû emprunter à l'entrée un chapeau, assez crasseux du reste et collant au front. « Vergessen Sie nicht es wiederzubringen », m'a-t-on dit. — Certes !

Entendu l'assez émouvant discours d'un grand rabbin (?) sur ce thème : « Ein Gott, ein Volk, ein Land. » Oui, assez émouvant, ce thème, tant qu'il reste dans la mystique. Mais détestable en raison de l'exclusivisme qu'il comporte. « Kein Gott, kein Volk, kein Land » est le programme encore utopique, qui demain pourra sauver le monde et auquel je me rattache dès aujourd'hui.

23 Juillet.

Ce sont les doctrines mêmes de Barrès qui s'épanouissent aujourd'hui en Allemagne. Ce n'est pas d'hier que j'en dénonçais les dangers. Et rien ne sert de dire que le hitlérisme les pousse à l'absurde ou que ces doctrines, bonnes pour la France, sont mauvaises pour l'étranger. C'est à cela qu'elles doivent nécessairement mener dès qu'elles ne rencontrent plus une opposition suffisante, dès qu'elles triomphent de cette opposition. Les barrésistes d'hier ont mauvaise grâce à ne pas le reconnaître et se sont enlevés tout droit de blâmer ici ce qu'ils souhaitent qu'il arrivât en France. Je ne sais même plus si je fus bien avisé d'écrire que ces doctrines purent, à leur époque, être utiles à notre pays, tant le biais qu'elles donnent aux esprits peut devenir redoutable. Barrès aussi ne s'est-il pas fait l'apologiste de certaine justice opportune que prône Hitler aujourd'hui ? Et n'était-il pas aisé de prévoir que ces belles théories, dès qu'autrui s'en emparerait, risqueraient de se retourner contre nous ?

Hitler a-t-il jamais promulgué rien de plus révoltant

que ce que Barrès enseigne à son fils, en lui parlant de sa gouvernante : que les Allemands n'ont point d'âme ? C'est-à-dire, apparemment, qu'on peut les tuer sans scrupules. Je ne veux pas attacher d'importance à un paradoxe et feindre de ne comprendre point ce que Barrès entendait par là. Mais, à l'âge qu'il avait alors, le petit Philippe, si intelligent qu'il pût être, était-il à même de le comprendre ? De telles paroles ne risquaient-elles pas de précipiter ce jeune esprit dans la révolte ? contre sa gouvernante peut-être ; — ou contre son père, ce qui eût beaucoup mieux valu.

24 *Juillet.*

Le « qu'en dira-t-on » ne m'a jamais beaucoup empêché. Encore qu'il me fût souvent très douloureux de contrister certains pour qui je gardais l'affection la plus vive, je sus toujours passer outre, estimant que les considérations du cœur n'ont pas à fléchir la raison. Mais il s'agit ici de ne point faillir aux espoirs qu'ont reportés sur moi des créatures désespérées. Comment ne point tenir compte des sympathies que mes déclarations m'ont acquises ? Pourtant, ne plus considérer que l'extrémité de mes pensées, n'en plus présenter que la pointe, c'est une façon de trahir celles-ci ; je ne puis. J'estime que l'on trouve toujours avantage secret à demeurer parfaitement sincère, dût cette sincérité, d'abord, prêter au jeu de l'ennemi.

Il y a dans tout aveu profond plus d'éloquence et d'enseignement qu'on ne peut croire tout d'abord. Il est déshonnête de se surfaire. Même les héros et les saints, il est vain, il est déshonnête de ne laisser connaître d'eux que le buste, de donner d'eux une image apprêtée. Même les saints, même les plus hardis héros, ont connu des heures de défaillance, de retournement et de doute. L'important, c'est qu'ils en aient triomphé. Le spectacle de leurs trébuchements mêmes nous instruit. Il y a quelque encouragement, pour de plus faibles, à voir que ces héros n'étaient malgré tout, que des hommes, sujets aux mêmes faiblesses que nous ; et, par contre, qu'en dépit de bien des faiblesses, l'homme peut obtenir de soi le héros.

Enfin ces objections, ces réticences, que des adversaires pourraient m'opposer, n'est-il pas préférable de

montrer que je les ai connues par moi-même et que j'y ai déjà répondu ? que ma conviction d'aujourd'hui n'est pas le fait de l'aveuglement ? et cette conviction ne sort-elle pas d'autant plus forte qu'elle a su traverser tout ce qui pouvait l'affaiblir ?... Mais le point d'arrivée seul leur importe, non le précautionneux et lent acheminement de la pensée, qui pourtant donne à celle-ci, par la suite, son assurance.

25 *Juillet.*

Il est bon d'avoir remis tout en doute et de ne prendre appui que sur un sol bien nettoyé. Mais c'est pour réparer à neuf. Le pourrai-je moi-même ? Ai-je encore assez de force aujourd'hui ? Les jeunes gens qui viennent à moi sentent bien que je voudrais leur déléguer tous mes pouvoirs. — Pour un long temps il ne peut plus être question d'œuvres d'art. Il faudrait, pour prêter l'oreille aux nouveaux indistincts accords, n'être pas assourdi par des plaintes. Il n'est presque plus rien en moi qui ne compatisse. Où que se portent mes regards, je ne vois autour de moi que détresse. Celui qui demeure contemplatif, aujourd'hui, fait preuve d'une philosophie inhumaine, ou d'un aveuglement monstrueux.

Tous ces beaux sentiments, combien habilement les met en avant ma paresse ! Abri flatteur, que bousculerait aussitôt un nouvel élan de santé.

Il ne sied pas de faire endosser à la vertu les lassitudes de la vieillesse. Le tableau des renoncements successifs ne serait pas sans éloquence, si l'on pouvait obtenir de soi sans complaisance ces aveux.

26 *Juillet.*

Que le communisme doive être dépassé, il se peut. Mais tout d'abord il faut l'atteindre. Les « au-delà » viendront après...

27 *Juillet.*

« L'effort peut être mal dirigé, me dit X.. Il importe de mettre le cap aussitôt sur le but, sans cingler préalablement vers de déroutantes escales. »

Que parlent-ils de spiritualité perdue ? Mais une spiritualité qui ne serait pas mensongère et que la raison n'aurait pas aussitôt à désavouer...

28 *Juillet.*

J'ouvre au hasard le volume de Goethe que vient de me prêter le Dr L. et, dans les *Sprüche in Prosa*, je tombe aussitôt sur ces mots (Siebente Abteilung) : « Der lebendige begabte Geist, sich in praktischer Absicht an's Allernächste haltend, ist das Vorzüglichste auf Erden » ; ce qui reste assez difficile à traduire. Je crains de tirer trop à moi, en voyant dans ces mots une approbation de ma récente conduite. Et pourtant n'est-ce pas là ce qu'entendait Goethe ? Encore que les spiritualistes soient tout prêts à soutenir que ce que nous avons de plus proche de nous, c'est notre ange. Laissons-les ergoter et ne cherchons pas à être plus « spirituels » que nous ne sommes naturellement.

Est-ce seulement jouer sur les mots que d'écrire : toute *dominante* peut devenir à son tour *tonique* par une plus simple modulation qu'il ne faudrait pour qu'elle devînt *sensible*.

29 *Juillet.*

Remplacer, chaque fois qu'il se peut, le « pourquoi ? » par le « comment ? » c'est faire un grand pas vers la sagesse. Il subsiste, malgré tout, entre les deux questions, un lien secret. Les mystiques ne s'inquiètent que de la première et la finalité seule leur importe ; les naturalistes ne consentent qu'à la seconde ; elle seule tend à une réponse pertinente, que l'étude de la Nature est toujours à même de fournir ; elle seule permet quelque progrès. La recherche des « causes finales » c'est la prétention de placer la charrue avant les bœufs.

30 *Juillet.*

Traîné tout le long du jour. Malaise général ; désarroi. Excellente conversation (et grand profit pour moi) avec Stoisy Sternheim. Vers le soir le temps se remet ; — moi de même.

31 *Juillet.*

La *préoccupation*. Mot admirable. L'œuvre d'art ne peut germer, croître et s'épanouir que dans un esprit non pré-occupé.

Je me désole de ne pouvoir remettre la main sur une très belle et pathétique lettre du jeune Trystram, à laquelle

précisément je voulais répondre; et je ne sais même pas si je pourrai retrouver son adresse à Paris.

L'idée d'une mort immédiate, toujours possible, me poursuit (oh ! du reste sans angoisse aucune); c'est elle qui me fait écrire les lignes ci-dessus, en manière de message pour le jeune T. que je ne sais plus comment atteindre.

J'ai écrit, dans le temps : « C'est un devoir que d'être heureux. » Je le pense peut-être encore; mais ce devoir me devient plus difficile de jour en jour.

1^{er} Août.

Le jeune communiste tchèque qui vient me voir me félicite de certaines pages de *Prétextes* (*Nationalisme et Littérature*; à propos des théories de Ricardo) qui, dit-il, « sont imprégnées d'un pur esprit marxiste ». — Allons, tant mieux ! Ainsi soit-il ! Mais, je vous en prie, si je suis marxiste, laissez-moi l'être sans le savoir.

POUR UNE PRÉFACE.

Compagnon de ta solitude, jeune homme qui plus tard me liras, c'est à toi que je m'adresse. Je voudrais que tu puisses dans mes écrits force, courage et conscience; et mépris pour les fausses vertus. Ne sacrifie pas aux idoles.

2 Août.

Je lis dans un article de Mauriac (*Temps* du 31 juillet), d'ailleurs fort bon et bien intentionné : « Gide a écrit, je crois, que si on l'avait empêché de faire des livres, il se serait tué. » Je n'ai jamais dit cela, et encore moins écrit. Mauriac l'a lu dans un journal, le répète dans un journal, et cette phrase prétentieusement absurde, va, grâce aux journaux, être plus lue et commentée qu'aucun de mes livres, ainsi qu'il advient presque toujours des fausses citations, qui, comme les mauvaises monnaies, « chassent les bonnes ». Nouvel, excellent (et déplorable) exemple de la funeste prépondérance actuelle du journal.

Je note cela par grande crainte de devoir assumer plus tard la paternité de cette phrase emphatique.

3 Août.

À propos des relations avec sa femme, X. disait :
« A force de silence nous sommes à peu près parvenus
à nous entendre. »

Prague. 5 Août.

Ville très étrange; enlaidie quelque peu par des apports inautochtones, une sorte de modernité américaine ou soviétique : enseignes, annonces. Après l'élégance et le luxe des magasins de Karlsbad, la laideur et la pauvreté des étalages surprend; mais quelle abondance de librairies, et si bien fournies ! Admirable aspect de la ville, le premier jour, sous la pluie. Ville glorieuse, douloureuse et tragique; largement étalée dans le temps et l'espace; une sorte de véhémence mystique la mouve-
mente et la soulève.

Malgré le mauvais temps, l'animation du grand boulevard où est notre hôtel, la nuit. Attroupement muet autour d'un malheureux vendeur de journaux qui pleure, dans un renfoncement de mur, tournant le dos à la vie, le front dans le repli du bras levé, image du plus profond désespoir. — Cet autre qui fait lever une grille de métal pour rattraper un bout de cigarette encore allumé, qu'un passant vient de jeter.

Lu durant le long trajet, l'admirable *Clavigo* de Goethe, que je suis à la fois inexcusable et heureux de ne pas avoir connu plus tôt. Intérêt esthétique, psychologique et moral considérable; de grande instruction.

Il faudrait enseigner à lire. Non pas lire à voix haute; mais bien à voix basse et pour soi. Si l'école du Vieux-Colombier était encore ouverte, combien volontiers j'y ferais un cours de lecture. J' imagine un cycle de six leçons. Je choisirais, par exemple, Baudelaire. J'expliquerais son amour du Sonnet. (Espace limité à remplir, et qui interdit « l'inspiration » successive.)

*Des hommes dont le corps est mince et vigoureux
Et des femmes dont l'ail par sa franchise étonne.*

J'y dirais le rôle de l'étonnement dans un poème de Baudelaire. Beauté de ce mot. L'étonnement (artistique) vient ici de ce que Baudelaire ne considère de l'homme que le corps, et de la femme (ici) que la qualité morale.

11 Août.

Les *Tagebücher* de Platen, d'une qualité de langue assez attachante. Mais qu'ai-je affaire avec les plaintifs ?

Je me lance, avec Stoisy, dans les *Räuber*. L'absurdité dans le pathos et la démesure ne sauraient être poussées plus loin ; et cela sans même l'excuse du vers. Mais, combien représentatif ! Il est sans doute naturel au peuple de Hitler de se sentir à l'aise dans le forcené.

15 Août.

Cette blessure qu'il ne faut pas laisser se cicatriser, mais qui doit demeurer toujours douloureuse et saignante, cette blessure au contact de l'affreuse réalité.

Ascona. 16 Août.

Merveilleux hôtel du Monte Verità. Chambre si tranquille que j'y reprends aussitôt le goût du travail. Je la partage avec Robert Levesque, qui respecte mon goût de silence et de recueillement. Mais ce matin, tout occupé d'abord à mettre au pair ma correspondance.

On est si merveilleusement bien, que je ne me permettrai de demeurer ici que peu de jours ; le temps de me détendre les nerfs et de réapprendre le sommeil. Ah ! si seulement par mon travail j'avais mérité ce bien-être ! C'est ainsi que je souhaite que soient, c'est ainsi que sont peut-être, les lieux de repos et de convalescence au sud de l'U. R. S. S..

Un peu plus de lumière et d'air dans mes pensées. Mais je n'ose plus m'abandonner à la joie — qui, pourtant, ici, me serait si naturelle.

17 Août.

... et déjà mes sens affaiblis portent un peu moins loin des désirs un peu moins agiles.

18 Août.

Suis-je capable encore de mener à bien une œuvre nouvelle ? Cette question, je ne devrais même pas la poser. Mais, autour de moi et en moi, je sens si peu de permissions, je vois s'élever tant d'obstacles ! Ma confiance est si limitée ! La masse à soulever me paraît d'avance si lourde ! Mes forces si disproportionnées à ce que je voudrais entreprendre ! Et, devant moi, le temps si court !

Pourtant je sais par expérience, et je vais me répétant, que le triomphe, en art, ne s'obtient que par une série de menues victoires successives. Le médiocre seul est facile. Je dois lutter surtout contre cet ennemi nouveau : l'impatience.

Tout ici baigne dans un azur splendide, comme au temps de mes *Nourritures*. Si je ne me redisais sans cesse (et pourquoi ?) que je suis vieux, à peine sentirais-je mon âge. Peut-être la curiosité m'entraîne-t-elle un peu moins et les aurores me paraissent-elles moins surprenantes. Je dis : « ah ! laissez-moi dormir », aux plus beaux levers de soleil. Le monde garde son attrait, mais ces droits sur tout que je m'accordais naguère, je me les reconnais moins volontiers, à présent que je sais si peu nombreux ceux avec qui je les partage. Du reste ceci n'est pas question d'âge. Je reste beaucoup plus *moral* que je ne voudrais.

19 Août.

Dans *le Temps* du 18, en appendice au déjà très intéressant article de J. M. Goblet sur « l'Arménie, république soviétique », une lettre signée B. Nikitine insiste encore sur le caractère à la fois national et bolchevisant de l'État arménien. Ceci m'importe beaucoup. Je garde l'espoir que bientôt il apparaîtra que l'opposition que l'on crée entre certaines notions est factice et que l'on peut à la fois être *patriote* et internationaliste, tout comme l'on peut être à la fois individualiste et communiste. Un ouvrier de l'U. R. S. S. peut être fier de son usine, de son équipe, sans nullement pour cela vouloir écraser ceux d'à côté, qui travaillent également à l'œuvre commune. La rivalité se fond en émulation, pour le plus grand avantage de tous.

Quand les nationalistes de chez nous travaillent à rendre la France haïssable, parce que haïssante, aux gens des autres nations, c'est en tant que Français que j'en souffre. Je voudrais une France noble, aimable, généreuse, et me persuade mal qu'une politique que des sentiments élevés inspireraient, serait nécessairement une politique de dupe. Moins âpre, moins vindicatif, le traité de Versailles aurait été plus habile et l'Europe entière en souffrirait moins aujourd'hui. Chaque État se trouve

à présent lié aux intérêts mesquins qui dès lors prévalurent et la conséquence cruelle d'une première faute commise, fut de devoir s'y entêter. C'est au nom de l'honneur (du faux honneur) que l'on s'enferme. Ne s'enferme jamais si bien que qui tient à honneur de s'enfermer.

Arona. 20 Août.

Nous avions pris nos billets, sur le bateau, pour Stresa; puis, rebutés par l'aspect des hôtels-palaces, avons poussé jusqu'au bout du lac, d'où nous gagnerons Nice ce même soir. Ce matin, de bonne heure, nous parcourons le marché qui s'étale le long des quais, dans les rues, sur les places. Étalages admirables des fruits, aubergines, tomates, pêches et surtout poivrons verts, rouges, dorés, énormes, rutilants, d'aspect si étrange que je reste gêné de ne trouver rien de plus à en dire.

Nice. 21 Août.

Ce jeune Autrichien, que R. L. me présente, « arbeitslos » ainsi que tant d'autres et qui, depuis 18 mois, parcourt à pied tous les pays d'Europe, nous parle, contrairement à ce que d'autres m'avaient dit précédemment, de la particulière gentillesse des Français. Ce sont eux, affirme-t-il, qui sont les plus accueillants, lorsque, dans une auto, ils rencontrent un piéton sur la route. Ah ! que je me sens patriote aussitôt, si vraiment les Français méritent un pareil éloge (fait certainement sans aucun souci de s'acquérir mes bonnes grâces). Je reste on ne peut plus soucieux du renom de notre pays, souhaitant qu'il mérite d'être aimé, estimé, admiré de tous, désireux d'y aider de toutes mes forces.

Bormes. 26 Août.

Deux petites filles passent près du banc où je suis assis, lisant les sages réflexions de J.-R. Bloch, dans le dernier numéro d'*Europe*.

L'aînée (11 ans) à sa petite sœur de 6 ans :

« Tu sais que maman n'aime pas que tu me répondes.. idiote. »

« ... un La Fayette, insipide de corps, d'esprit, de figure et d'âme, cité mal à propos pour de prétendus petits combats d'Amérique », dit le prince de Ligne (tome I,

P. 304 — Plon) — avec peut-être un peu d'irritation militaire; mais qu'il est donc réconfortant, pour les artistes, de pouvoir être jugés directement par leurs œuvres et non d'après une réputation si souvent faussée.

3 heures du matin.

Les dalles de la terrasse, de plain-pied avec la chambre où je couche, restaient tièdes de la chaleur du jour. En face de moi, et je la pouvais voir de mon lit, la constellation d'Orion, une des seules que je connaisse, avec son baudrier, extraordinairement distincte, car la pleine lune au zénith noie de sa laiteuse clarté le trop grand nombre des moindres étoiles.

Les gens gagnent à être connus.

Insister et développer cette formule riche en enseignements. — Appliqué au « Connais-toi toi-même ». Le chrétien qui constaterait que, somme toute, et à se bien examiner, il « gagne à être connu » — et le « bon Dieu » qui, seul, y perd.

1^{er} Septembre.

Ce sentiment de la durée, qui me manquait à peu près complètement (sans que je susse qu'il me manquait; et du reste l'influence de Mallarmé et de la philosophie allemande achevait de me précipiter dans ce sens où me portait naturellement déjà ma nature anti-historique; on prétendait œuvrer dans l'absolu; il y avait là également une réaction contre les théories de Taine, etc.). Fernandez acheva de m'ouvrir les yeux là-dessus. De sorte que, depuis deux ans à peu près, en réaction contre moi-même, j'ai souci de situer et d'asseoir dans le temps mes pensées. Révision de toutes les valeurs littéraires.

Le verbe « cheligner » (que j'écrivais : chlinguer) est employé par Zola (*l'Assommoir*, I, p. 182) : « Ce n'est pas pour dire, murmura-t-il (Coupeau), il chelingue rudement, ton linge ! »

Cuverville. 10 Septembre.

« Pour bien philosopher, il faut se résoudre une fois dans sa vie à se défaire de toutes ses opinions, quoiqu'il y en ait parmi elles qui puissent être vraies, afin de les reprendre ensuite une à une, et de n'admettre que celles

qui sont indubitables. » (Descartes, *Sur la 7^e Objection*, Abr. des Obj., § VII.)

13 *Septembre.*

Extrêmement (et peu s'en faut que je ne dise : déplorablement) accessible à la sympathie, j'ai laissé retenir mon esprit, durant la guerre, sur une pente naturelle qui l'eût entraîné fort loin, et ne sus opposer de résistance (je me le reproche suffisamment aujourd'hui) aux enthousiasmes irréflechis des amitiés qui me circonvenaient alors. Chez les Van Rysselberghe, dans la constante société de Verhaeren, de Copeau, de Ghéon, de Schlumberger, de Vincent d'Indy, sans emboîter le pas précisément, je n'eus point la force de protester. Du moins je jugeai prudent de me taire et donnai tout mon temps et presque toutes mes pensées à l'œuvre des réfugiés dont je pouvais m'occuper sans compromissions. Convie à l'un de nos dîners, mon oncle Charles Gide, qui n'avait en rien aliéné sa liberté de pensée, fut stupéfait par l'excès de notre chauvinisme (je dis : *notre*, car je m'y laissais entraîner); à peine put-il risquer quelques réflexions modératrices, aussitôt rabroué de partout. « S'il eût continué, je lui aurais jeté mon assiette à la tête », déclarait Ghéon, sitôt ensuite. Dois-je regretter de n'avoir point su, point osé, dans ce temps, prendre position, m'opposer à l'entraînement ? Non; d'y céder moi-même m'a permis de le mieux connaître et, partant, me permet aujourd'hui de le juger — sévèrement — et me met contre lui mieux en garde.

Cuerville. 19 Septembre.

Nombre de journaux ont reproduit les déclarations de M. Georges Bonnet à son retour d'U. R. S. S.. Une phrase de ces « impressions de voyage » me permet de comprendre mieux la confusion qui s'établit communément à propos de l'individualisme. « La difficulté, dit M. Bonnet, est venue surtout des paysans restés très *individualistes*... » Nul doute : le communisme s'oppose à cet individualisme-là, et doit le combattre. Mais cette âpreté antisolidaire des paysans n'est que la caricature du véritable individualisme, de même que la superstition n'est que la caricature du vrai sentiment religieux. L'on ne peut juger l'un d'après l'autre.

Évidemment je souffre du déni de certains. Oui, cette obstination dans le refus, la volontaire incompréhension, la haine, m'est parfois extrêmement douloureuse. Mais, somme toute, je *reçois* beaucoup plus que je n'avais jamais espéré. Je me persuadais volontiers, quand j'étais jeune, que je ne connaîtrais de mon vivant aucune gloire, que l'on ne me découvrirait que plus tard, que mes vrais lecteurs n'étaient pas encore nés; par contre, je gardais la certitude de la valeur de mes écrits. Je conserve cette confiance, ce peu de désir du succès immédiat; et le bruit que certains font autour de mon nom ne fait guère que me gêner. Je n'ai jamais jaloué le succès d'un Anatole France, d'un Barrès; la gloire posthume de Baudelaire, de Keats, de Nietzsche, de Leopardi, c'est celle-là que je voulais, la seule qui me paraissait vraiment belle et digne d'envie. Il y a du malentendu dans toute acclamation populaire (du moins tant que le peuple continuera d'être ce qu'il est encore), quelque chose de frelaté, de quoi je ne peux point me satisfaire.

Évidemment je souffre de l'injustice de certaines accusations. Mais seraient-elles méritées, j'en souffrirais bien davantage.

Cuverville. 1^{er} Octobre.

J'ai délaissé ce carnet, l'esprit occupé par cette pièce (sans titre encore) dont j'ai achevé de brouillonner le 1^{er} acte.

Lu *la Fortune des Rougon*; relu *l'Assommoir*.

Je voudrais écrire un article sur Zola, où protester (mais doucement) contre la méconnaissance actuelle de sa valeur. J'y voudrais préciser que mon admiration pour Zola ne date pas d'hier et n'est nullement inspirée par mes « opinions » actuelles (simplement ces opinions me permettent de mieux jauger aujourd'hui son importance); préciser que : à peine au sortir de nos classes et en plein cénacle mallarméen, Pierre Louÿs me récitait, pêle-mêle avec des suites de vers du *Satyre* de Hugo, de longs passages de *la Faute de l'Abbé Mouret* (entre autres) et m'entraînait dans son admiration juvénile. Depuis quelques années, je relis chaque été quelques volumes des *Rougon-Macquart*, pour me convaincre à neuf que Zola mérite d'être placé très haut — en tant qu'artiste et sans aucun souci de « tendance ».

Ma prédilection, sitôt après *Germinal*, va vers *Pot-Bouille*.

Relu avec le plus grand profit le *Discours de la Méthode*.

1935

Lundi, 4 Mars.

A ma vieille femme de ménage :

— Eh bien, Eugénie, vous avez eu un bon dimanche ? Vous avez été à la messe ?

— Mais oui.

— Le matin et puis le soir ?

— Oh ! ma foi, le matin seulement. Vous savez, moi je ne suis pas bigote. Mais il faut se mettre en règle. On ne sait pas ce qui peut arriver. Je me souviens, au couvent, quand j'étais jeune... Monsieur sait bien que j'ai été élevée au couvent... Eh bien, un jour, après la messe, je me suis approchée de la supérieure, et je lui ai dit : « Ma mère, tout de même... et si le Bon Dieu n'existait pas... ? » Alors elle m'a pris le bras et : « Ma petite, ça n'est pas nous qui serions le plus attrapées. »

8 Mars.

Je sens aujourd'hui, gravement, péniblement, cette *infériorité*, — de n'avoir jamais eu à gagner mon pain, de n'avoir jamais travaillé dans la gêne. Mais j'ai toujours eu un si grand amour du travail que cela n'eût sans doute pas entamé mon bonheur. Aussi n'est-ce pas là ce que je veux dire. Mais un temps viendra où cela sera considéré comme un manque. Il y a là quelque chose à quoi la plus riche imagination ne peut suppléer, une certaine sorte d'instruction profonde que rien, par la suite, ne pourra jamais remplacer. Un temps vient où le bourgeois se sentira en état d'infériorité devant un simple travailleur. Ce temps est déjà venu pour certains.

Tanger à Fes. 23 Mars.

Si je ne me redisais sans cesse mon âge, certes je ne le sentirais guère. Et même me répétant, comme une leçon qu'on a du mal à apprendre *par cœur* : j'ai soixante-

cinq ans passés, je parviens mal à m'en convaincre et ne me persuade que de ceci : que l'espace est étroit où mes désirs et ma joie, mes vertus et ma volonté, peuvent encore espérer de s'étendre. Ils n'ont jamais été plus exigeants.

Jef Last, qui, près de moi, lit mes *Nourritures*, me fait sentir combien j'eus tort d'écrire qu'en moi j'ai favorisé « tous les vices ». Cela est faux; il entre, dans cette déclaration, du défi, de la forfanterie. Car je ne puis consentir à appeler vice un penchant et des goûts qui m'étaient naturels. Tout ce qui procure une griserie artificielle, tout ce qui frelate, déprave et vicie la nature, je m'en suis toujours farouchement détourné. Et c'est à cela sans doute que je dois de me sentir aujourd'hui plus jeune que je ne me sentais à vingt ans.

24 Mars.

Jef Last estime que le récit de Ménalque fait tache et trou dans mes *Nourritures*. Il a raison. C'est un morceau surajouté; je l'écrivis, il me souvient, à Saint-Moritz, tout d'une haleine, pour répondre à la demande de Ducôté qui souhaitait me voir ouvrir la nouvelle série de *l'Ermitage* dont il venait de prendre la direction. C'est là que parut ce récit, d'une éthique assez différente de celle des pages des *Nourritures* déjà écrites, mais qui me paraissaient de caractère trop fragmentaire pour que je consentisse à les livrer aussitôt. (De même *la Ronde de la Grenade* parut dans le second numéro du *Centaure*; tout le reste restait inédit.)

Jef Last blâme l'éthique de Ménalque. Il a raison. Moi-même je la désapprouve et en ce temps déjà, ne la donnant que sous réserves, j'avais soin de la faire endosser par autrui. Il est vrai; mais ma désapprobation partielle reste presque imperceptible et le peu d'ironie que je crus mettre dans certaines phrases (« les tableaux que ma connaissance de la peinture me permit d'acquérir à très bas prix ») n'est pas assez marqué. La figure de Ménalque est mieux dessinée dans *l'Immoraliste*. Ici, dans les *Nourritures*, se confondant sur certains points avec la mienne, elle risque de fausser ma ligne et contrevient à ce qui reste de plus précieux dans l'ouvrage : l'apologie du ~~dénuement~~. Je le sentis si bien que je tentai de rejoindre

cette ligne dans diverses affirmations de Ménélaque en cours de route : « mon cœur est resté pauvre », etc. — mais qui me paraissent aujourd'hui comparables à ces sophismes par lesquels certains riches, qui se veulent tout de même chrétiens, tentent d'élargir un peu le chas de l'aiguille par où, sans s'appauvrir, entrer tout de même dans « le royaume de Dieu ».

Je n'ai pu retrouver, pour le faire figurer dans mes *Œuvres Complètes*, le petit poème en prose que j'écrivis, il me souvient, à La Flèche, du temps que j'y allai rejoindre mon beau-frère, alors professeur au Prytanée. Ce poème parut, je crois bien, dans une petite revue de l'époque, mais je ne sais plus laquelle. J'y tenais beaucoup, encore que Marcel Drouin en critiquât la première phrase où il voyait un fâcheux hypallage (?) que pourtant je défendais et dont je ne parvenais pas à souffrir; au contraire; et j'allais, répétant à haute voix cette phrase, dont le rythme et la sinuosité me ravissaient :

« Froide à mes mains mais pour elles tiède, je sens, ah ! dans cette eau brunie, ces vivantes racines heureuses. » Je l'aime encore et prends plaisir à la transcrire ici. Peut-être la suite se retrouvera-t-elle un jour.

J'ai beau faire et lutter contre ce qui peut me paraître (et bien à tort, sans doute) une servitude injustifiée : le nombre domine ma phrase, la dicte presque, épouse étroitement ma pensée. Ce besoin d'un rythme précis répond à une secrète exigence. La scansion de la phrase, la disposition des syllabes, la place des fortes et des faibles, tout cela m'importe autant que la pensée même et celle-ci me paraît boîteuse ou faussée si quelque pied lui manque ou la surcharge. C'est ainsi que la pensée ne vaut pour moi que lorsqu'elle participe à la vie, qu'elle respire, s'anime et que l'on sent, à travers les mots et dans leur gonflement, battre un cœur.

Je me dis, ensuite, qu'il n'y a là qu'une illusion un peu complaisante, qu'il n'y a pas à souhaiter que la pensée soit *émue*, que je la compromets en l'invitant à participer aux tremblements et aux faiblesses de la chair. Une illusion ? Mais que m'importe, si je la fais partager aux lecteurs.

La pensée abstraite est glacée; et, de ce qui reste froid, je n'ai jamais rien su faire. Elle se compromet en se

tiédissant et s'humanisant, mais prend vie; c'est seulement alors qu'elle peut devenir active.

28 Mars.

... Mais l'immense majorité des hommes s'accommodent fort bien de leur misère, n'en souffrent et ne s'en aperçoivent même pas. Celui qui tenterait de les secouer et dégoûter de leur apathie sordide risquerait de jouer le vain jeu de l'agitateur agité de *Paludes*. En transférant l'inquiétude de ce livre du plan moral dans le plan social, je crois que je n'aurais fait que le rétrécir. Mais il est aisé d'opérer en imagination ce tranfert. Au fond l'inquiétude resterait la même. Belle fonction à assumer; celle d'*inquisiteur*.

De ce monde si imparfait, et qui pourrait être si beau, honni celui qui se contente ! L'*ainsi soit-il*, dès qu'il favorise une carence, est impie.

Les théories de droite paraissent aisément beaucoup plus raisonnables que les théories adverses; de même que les gens d'un salon sont mieux mis et paraissent plus respectables que ceux de l'antichambre ou du couloir.

Des arguments que l'on échange en faveur de ces théories, les uns (ceux de droite) ont une valeur fiduciaire éprouvée; les autres, qui tentent d'accréditer des vérités nouvelles, n'ont pas de valeur reconnue. Les vérités d'ordre politique et social ne sont communément admises pas avant d'avoir fait leur preuve, de sorte que le crédit qu'on leur accorde reste toujours en retard sur l'événement.

Fez. Avril.

Ah ! combien peu central chacun peut se sentir ici ! Dans chaque instant toute une éternité s'attarde; l'exubérance du printemps ne parvient pas à cacher la mort.

Il ne suffit pas de dire : « Tout ce qui est jeune est tendre. » Ce qu'il importe de remarquer d'abord, c'est que toute graine est dure, d'où sort la jeune pousse attendrie. Toute graine doit être dure.

Balzac était-il conscient de cette cocasserie, digne de nos meilleurs humoristes ?

« — Ah ! voilà, dit Madame du Val Noble, c'est l'histoire du hareng qui est le plus intrigant des poissons.

- Pourquoi ?
- Eh ! bien, on n'a jamais pu le savoir. »

20 *Avril.*

Arrivé à Algésiras, hier vendredi saint; fort fatigué par l'otite que je traîne depuis six jours. Pas du tout certain de faire le nécessaire pour en sortir. Aujourd'hui aggravation sensible. Incapable de lire, d'écrire, de me promener, je passe presque tout le jour étendu sur mon lit, accaparé par la douleur. A quel point la souffrance replie l'être sur lui-même...

Cuverville. 14 Mai.

Achévé hier la relecture de la longue suite qui comprend *les Illusions Perdues*, *Splendeurs et Misères des Courtisanes* et *la Dernière Incarnation de Vautrin*, ce Saint-Gothard de *la Comédie Humaine*, où Balzac donne à la fois son meilleur et son pire; incomparable dans l'excellent, mais fort au-dessous de Zola dans le mauvais et précisément là où Zola eût excellé. Tout comme Hugo, Balzac a trop de confiance en son génie; souvent, pressé par le besoin sans doute, il bâcle. Les excellents interrogatoires de Vautrin et de Lucien de Rubempré, où tout à la fois la conscience professionnelle de Camusot et sa vanité de juge d'instruction prennent le pas sur ses intérêts, avoisinent les traits les plus maladroits, les plus médiocrement conventionnels ou les plus faux, les plus épais; dans la conversation entre la Duchesse de Maufrigneuse et Madame Camusot :

« — Je n'ai, dans toute ma vie, écrit qu'à ce malheureux Lucien... Je conserverai ses lettres jusqu'à ma mort ! Ma chère petite, c'est du feu; on en a besoin quelquefois.

— Si on les trouvait, fit la Camusot avec un petit geste pudique.

— Oh ! je dirais que c'est les lettres d'un roman commencé. Car j'ai tout copié, ma chère, et j'ai brûlé les originaux !

— Oh ! madame, pour ma récompense, laissez-moi les lire...

— Peut-être, dit la duchesse. Vous verrez alors, ma chère, qu'on n'en a pas écrit de pareilles à Léontine ! »

Et, pour plus d'épaisseur, Balzac ne peut se retenir d'ajouter naïvement :

« Ce dernier mot fut toute la femme, la femme de tous les temps et de tous les pays. » Car il n'est jamais naïvement sublime; jamais moins sublime que quand, naïvement, il croit l'être.

« Le Père Goriot était sublime », croit-il devoir ajouter, et de crainte que le lecteur ne le sente point de lui-même, après une des moins bonnes tirades du vieil homme (p. 146, ancienne édition Michel Lévy). Il croit l'être lorsqu'il écrit, comme eût fait Hugo : « Ces deux hommes, (le procureur général Grandville et Vautrin), le CRIME et la JUSTICE, se regardèrent » — et l'exécrable dialogue qui suit.

Mais, malgré tout, et comme Hugo, que de raisons encore il nous donne de l'admirer ! et comment ne point comprendre que ses défauts mêmes font aussi bien partie de sa grandeur ; que, plus parfait, il ne serait pas si gigantesque !

Sans doute Balzac a-t-il raison d'écrire : « Il me *taonne* avec le respect », là où nous aurions écrit : *tanne*. Pourtant je lis dans Littré : « On dit que *tanner*, tourmenter, ennuyer, était pour *taonner*, piquer comme un taon. Mais l'historique écarte complètement cette idée. »

Exclusivité ; ce mot, si courant de nos jours, fut-il créé par le seul Balzac ? Il écrit :

« Elle (Esther) avait aimé Lucien pendant six ans comme aiment les actrices et les courtisanes qui, roulées dans les fanges et les impuretés, ont soif des noblesses, des dévouements du véritable amour, et en pratiquent alors *l'exclusivité* (ne faut-il pas faire un mot pour rendre une idée si peu mise en pratique ?) »...

Trop de temps donné, trop de plaisir pris, à la lecture, comme presque toujours lorsque je suis ici, et par conséquent enlevé au travail. Lentement et studieusement j'avance dans *l'Histoire sincère de la Nation Française*, de Seignobos (presque achevé). J'ai défendu ce titre contre ceux qui l'attaquaient devant moi, car je vois bien ce qu'il signifie ; mais mieux vaut avouer qu'il ne me plaît pas beaucoup. Il me semble contenir à la fois un *satisfecit* pour le tableau que l'auteur trace, et un tacite reproche à l'endroit des autres historiens. Ce qui n'empêche point le livre d'être excellent, et des plus instructifs (pour moi du moins).

A haute voix, et avec une admiration non moins vive, relu (en allemand) le *Clavigo* de Goethe que je lisais l'été dernier à Karlsbad avec Stoisy Sternheim.

Quantité de Hugo (particulièrement de *Dien* et de la

Fin de Satan). Nulle part la prosodie française n'a atteint une telle maîtrise; mais, après cette chevauchée prestigieuse, Pégase reste fourbu pour longtemps, et le lecteur abasourdi, ivre de vertige, a quelque peine à retrouver sa juggle et son équilibre.

Et le chaos se tut dans le gouffre ébloui.

Lu et relu beaucoup de Sainte-Beuve. Je prends plaisir à copier ceci :

« On m'objecte : Mais il y a bien des absurdités, bien des idées inapplicables chez Jean-Jacques et contraires aux dispositions de la nature humaine. Et moi je vous dis : Les paradoxes du XVIII^e siècle ont plus fait pour l'avancement de l'espèce que les magnifiques lieux communs du XVII^e. Il fallait donner un heurt violent à la routine pour en sortir. Vous me parlez de Bourdaloue et de ses habiles descriptions morales. Eh bien, tout compte fait, Rousseau renferme infiniment moins d'absurdités que Bourdaloue avec ses sermons en trois points et les subtilités inimaginables qu'il déduit de textes prétendus sacrés. Il fallait *désengainer* la morale de tout ce revêtement artificiel : de là quelques brisures. » (*De la Connaissance de l'Homme au XVI^e/XVII^e siècle*, N. L. III, note.)

20 Mai.

L'homme ne deviendra point vraiment grand aussi longtemps qu'il se juchera sur des échasses.

Pour Roger M. du G..

Si je m'intéresse aux veaux à deux têtes (comme vous dites), c'est parce qu'ils m'aident à comprendre pourquoi ceux qui n'en ont qu'une s'en servent si mal.

Hossegor. 29 Mai.

Certains s'étonnent (et, s'ils m'aiment un peu, s'attristent) des « aveux » qu'ils lisent dans les pages de Journal que j'ai confiées à la N. R. F. de mai. Thierry Maulnier, dans *l'Action Française*, va jusqu'à déclarer « sans précédent » cette reconnaissance, par un écrivain, d'une diminution de ses facultés créatrices. Il paraîtrait, d'après lui, que la vanité des auteurs est si forte, qu'ils préfèrent laisser aux critiques et aux lecteurs le soin de s'en apercevoir; et, en tout cas, s'il leur arrive de s'en rendre compte, c'est pour prendre grand soin de dissimuler l'horreur de cette constatation. Mais, pour moi,

précisément, cette constatation n'a rien d'horrible : il me paraît tout naturel de vieillir et je ne m'en sens pas plus honteux que je ne le serai de disparaître. Je crois qu'il y a dans la sincérité d'un aveu plus d'éloquence et d'enseignement que dans les plus savantes feintes de l'éloquence. Mon journal est plein de ces aveux. Rien ne me paraît plus vain, plus absurde, que de se surfaire; un portrait me plaît s'il est ressemblant, non s'il me flatte. Au reste je reconnais que ces aveux de défaillances, je ne les ferais peut-être pas si volontiers, si j'étais bien convaincu que ces défaillances dussent être définitives. Mais ce qui me rassure un peu et me les fait considérer comme n'étant pas nécessairement l'effet de la vieillesse, c'est que, de tout temps, j'en ai connu de semblables et parfois de très prolongées. Je crois que le simple aveu que j'en ai fait au moment même où j'en souffrais ne sera pas sans apporter quelque secours à ceux qui se découragent trop vite et ont tendance à croire tout perdu dès qu'il leur faut reporter à plus loin leurs espoirs.

Quelle admirable confirmation de mon « proverbe de l'enfer » (c'est avec les beaux sentiments qu'on fait la mauvaise littérature) je trouve dans *les Deux Amis* de Beaumarchais, et même dans son *Eugénie* (où pourtant quelques scènes charmantes).

Ce n'est pas de la médecine que se moquait Molière; c'est de la tradition. Il ne faudrait pas s'y méprendre.

C'est Lénine lui-même (et je ne le lui fais pas dire) qui parle de « l'esprit démocratique révolutionnaire... du christianisme primitif », alors que celui-ci n'était pas encore devenu une « religion d'État ». A en croire Du-jardin, qui dit avoir étudié durant dix ans « les textes sacrés », quantité d'interpolations, tant dans les Évangiles que dans les Épîtres de saint Paul, auraient été glissées pour favoriser un fléchissement opportuniste.

Hossegor. 31 Mai.

Où que j'aille et quoi que je fasse, c'est toujours à contre-saison. Mais il me plaît ainsi. Seul hôte d'un grand hôtel morne (oh ! simplement parce qu'il est vide) qui ne commencera pas de s'emplir avant juillet. Je l'aurai quitté bien avant. J'aimerais ce pays, si seulement

j'y trouvais de qui m'éprendre; mais je parcours en vain la contrée...

A ce Congrès des Écrivains, tant de délégués de tant de pays encore voudraient parler, devraient parler. Mais que faire, devant l'éloquence de certains orateurs, qui s'étale?... et pour réclamer précisément, revendiquer, le droit de parole à chacun. La surabondance oratoire des uns réduit les autres au silence. Je songe en particulier à cette représentante de la Grèce, qu'on me signale. On me dit qu'elle attend son tour, attend en vain. Elle a fait, me dit-on, le long voyage en quatrième classe, voyage pénible, péniblement payé par un groupe d'ouvriers, ses camarades... C'est elle sans doute que je vois là, sur l'estrade, au second rang, en peplum couleur safran, toute isolée. Aussitôt je m'approche d'elle et, chargeant ma voix de toute la sympathie que je peux :

— Il est heureux, camarade, que la Grèce, ici, soit représentée.

Alors elle, tournant vers moi son beau visage, à demi-voix :

— Moi, c'est l'Inde.

De sorte que l'infortunée représentante de la Grèce n'aura même pas eu ma phrase de consolation.

... Jugée d'après cet angle, la littérature n'a plus qu'un intérêt documentaire.

« Que ceux-là seuls écrivent, écrit Poulaille, qui ont » quelque chose à dire. » *Id est* : quelque chose à raconter. Ceux qui ont vu quelque chose.

Quelle illusion ! et combien ne sent-on pas, en lisant tel reportage par exemple, que, et si important et passionnant que celui-ci puisse être, en dehors de ce qu'il a vu, l'auteur n'a rien à nous dire. La question commence précisément où la laisse Poulaille.

A lire une invective stupide, suscitée par l'amusante boutade de Valéry que j'avais souci de ne point laisser perdre : « A notre âge on a pris son parti des chefs-d'œuvre des autres », je m'avise que cette phrase n'est pas aussi claire qu'il m'avait paru tout d'abord. Il faut, pour bien la comprendre, sans doute avoir, durant sa

jeunesse, éprouvé cette particulière ferveur qui vous plonge, en face d'un chef-d'œuvre reconnu, dans une sorte de fureur jalouse, après un premier temps de vénération — qui vous pousse à penser : Après tout, tu n'es qu'une œuvre d'homme. Tu vas me livrer ton secret.

Cette boutade, au demeurant, porte la marque de Valéry, dont l'esprit a toujours eu, beaucoup plus que le mien, souci d'analyser et de démonter toute œuvre d'art — à la manière dont Poe décompose, après l'avoir composé, son poème, et beaucoup plus subtilement encore que Poe.

Puis vient, avec l'âge, une sorte de résignation. On se dit : Tu ne peux exceller que dans ton sens. Il est maintes possibilités de grandeur. La perfection ne s'obtient pas sans limitation.

La Lenk. 30 Juillet.

Ascension, avant-hier, par besoin de me prouver que je pouvais encore... Mais, par moments, je n'en pouvais plus. Un peu alarmé par les battements précipités de mon cœur. Furieux de ce truc de la montagne, de cacher derrière un premier sommet un autre plus malaisé à atteindre et qui vous aurait découragé si l'on avait pu l'apercevoir d'abord — d'où l'on espère enfin — et en vain — « avoir la vue »; qui me fait penser au truc des diseuses de bonnes aventure, vous engageant toujours plus avant dans la dépense par une habile suspension des promesses et de la révélation. Encore un petit effort, et l'on vous servira le grand jeu !

La Lenk. 2 Août.

Hier, fête nationale. Dans la grande salle à manger (mot hideux) de l'hôtel, avant le dîner, un invisible orchestre joue l'hymne national; chacun se lève, entonne en chœur avec gravité, ferveur; les larmes me viennent aux yeux comme il advient lors de tout accord unanime. Je me trouve un peu ridicule; mais n'y peux rien : c'est plus fort que moi. Et j'accepte volontiers le « plus fort que moi » lorsqu'il émane du plus profond de mon être. Je crois même que, plus particulier l'individu, plus saisissante la volupté qu'il éprouve à se résorber soudain dans la masse et à se désidentifier. Volupté profonde, et qui sans doute n'existe pas, si d'abord rien ne le distingue; car c'est dans le don qu'est la joie. C'est bien aussi

pourquoi l'assentiment au communisme, selon moi, loin de nier l'individualisation, *la réclame*, et que je crois qu'une saine société communiste favorise et exige de fortes personnalités.

Le cramponnement de certains à un système abject et qui leur paraîtrait inadmissible s'ils n'y étaient accoutumés dès leur enfance, de sorte qu'il leur est malaisé de croire qu'une autre forme de société soit possible¹ — et qu'ils ne peuvent penser qu'en capitalistes et croient qu'on ne peut bien penser autrement — leur cramponnement vient de ce que ce système les avantage et qu'ils sont déplorablement attachés à tout ce dont un système social différent les priverait, qui sont des biens acquis, transmis et dont seuls consentent à être dépouillés ceux qui se sentent une suffisante valeur personnelle. C'est par reconnaissance d'une grande pauvreté intérieure qu'eux sont si délibérément conservateurs. Pas tous; certains le sont aussi par rattachement au passé, néophobie, refus d'envisager ce qu'un nouvel état apporterait avec lui de profitable, ou incapacité d'imaginer quoi que ce soit dont le passé ne fournit point d'exemple, grande horreur du dérangement, fût-ce en vue d'un rangement meilleur — oui, grande incapacité de l'imaginer, du moins assez fortement pour y croire. Surtout, inconfiance en l'homme. Et combien, cette inconfiance, la religion est habile à l'entretenir !

3 Août.

Cultiver les différences... Par quel malentendu Guéhénno peut-il me reprocher cela ? Nul besoin de cultiver le reste, et qui se retrouvera bien toujours. Mais le rare, l'exceptionnel, l'unique, quelle perte pour tous si cela vient à disparaître ! Il va sans dire que si les particularités sont feintes et facticement obtenues, rien ne va plus. L'on n'a que faire du simulacre. Mais la figure de l'homme mérite d'être constamment enrichie. Malheur à qui tente de la réduire ! ou même simplement d'en limiter les traits.

1. « ... Je suis tenté de croire que ce que l'on appelle les institutions nécessaires ne sont souvent que les institutions auxquelles on est accoutumé et qu'en matière de constitution sociale, le champ du possible est bien plus vaste que les hommes qui vivent dans chaque société ne se l'imaginent. » (Tocqueville, *Souvenirs*, p. 112.)

Ce qui a eu lieu une fois peut se reproduire et toute anomalie heureuse demandée à être observée, protégée, sous risque d'être ravalée au niveau commun de l'ensemble. Car elle a tout contre elle, et d'abord l'opinion. L'histoire naturelle, ici également, peut nous instruire et le précautionneux travail des obtenteurs. De quels soins n'entourent-ils pas tout « sport » végétal ou animal, toute variété rare, même dus parfois à quelque accident de carence ou de maladie (ô Jean-Jacques ! ô Dostoïevsky !). Sait-on jamais d'avance l'avantage que parfois il en peut sortir ? Quelles suppléances inattendues un défaut partiel fera naître ?

Par souci, Guéhenno, de n'approuver et épouser que les sentiments les plus généraux, les plus communs, de l'humanité, tu l'appauvris. Cette figure idéale de l'homme je la vois, avec une épaisse masse commune, toute nimbée d'individuelles possibilités. Est-il nécessaire de le redire encore ? — Tout effort de désindividualisation au profit de la masse est, en dernier ressort, funeste à la masse elle-même.

Cœurs sensibles, ce qu'ils n'aiment pas, c'est le rouge. Ils ont horreur de l'effusion du sang, des coups de feu. Que quelques hommes trouvent une fin brusquée dans une échauffourée, cela les indigne et quel raffut aussitôt dans les journaux ! Ils supportent plus aisément que des milliers d'affamés périssent, mais peu à peu, sans bruit et pas trop près d'eux. Et, du reste, « les statistiques sans doute exagèrent » ; et *leur* journal n'en parle pas.

On voit descendre de la montagne des êtres sans beauté, sans grâce, comme taillés à coups de serpe dans du sapin ; avec une présumée mentalité de conifères... Ah ! combien je sentais plus de finesse chez certaines tribus du Congo !

« *Repandre du poil de la bête* : chercher son remède dans la chose même qui a causé le mal, recommencer. » (Littré.)

Cette locution dont on abuse aujourd'hui tend à s'écarter de sa signification première. Ceux qui l'emploient croient sans doute avoir affaire à une image empruntée à l'équitation et l'assimilent à « se remettre en selle »,

qui sans doute leur paraît plus banale et, partant, moins expressive. C'est pourtant la traduction presque exacte de la locution anglaise : « take a hair of the dog that bit you » (prendre un poil du chien qui vous a mordu) — laquelle a conservé son sens premier, rétréci même jusqu'à n'être guère employée, je crois bien, qu'à propos de l'ivrogne qui, à son réveil, reprend une gorgée de ce qui l'a soulé la veille.

Il est bon que la voix des indigents, trop longtemps étouffée, parvienne à se faire entendre. Mais je ne puis consentir à n'écouter que cette voix. L'homme ne cesse pas de m'intéresser lorsqu'il cesse d'être misérable; au contraire. Et qu'il importe d'abord de le secourir, il va sans dire, comme une plante qu'il s'agit d'abord d'arroser; mais c'est pour obtenir sa fleur, et c'est de celle-ci que je m'occupe.

Rien n'illustre mieux ma pensée que ce mot, cynique et féroceement admirable, de Valéry, et si éloquent « par l'absurde ». Il y a bien longtemps de cela. Nous étions jeunes ! Nous nous étions mêlés tous deux aux badauds qui faisaient cercle autour d'une troupe de malheureux bateleurs. C'était, il m'en souvient, sur le terre-plein du boulevard Saint-Germain, devant la statue de Broca. On admirait une pauvre femme, hâve et décharnée, en maillet rose malgré le froid. Son compère l'avait ligotée, enveloppée, savamment et de la tête aux pieds, d'un câble qui s'enroulait je ne sais combien de fois autour d'elle et dont, par une sorte de reptation, elle devait parvenir à se dégager. Triste image du sort du peuple; mais l'on ne pensait point au symbole; simplement le public contemplait quasi béatement les efforts de la patiente. Elle se tordait, se contorsionnait, lentement délivrait un bras, puis l'autre, et lorsqu'enfin le dernier lien tombait, Valéry me prenait par le bras :

« Allons-nous-en ! *Elle ne souffre plus.* »

Si l'on ne comprend pas l'ironique, la tragique beauté de ce mot, tant pis.

4 Août.

Ah ! si seulement, cessant de souffrir, ils savaient devenir des hommes ! Hélas ! combien d'entre eux ne doivent leur dignité, leurs droits à notre sympathie, qu'à leur misère !

Et de même que, tant qu'une plante n'a pas fleuri, on peut espérer que sa floraison sera belle... de combien de mirage s'enveloppe tout l'inclos ! Quel déboire, dès qu'on ne peut plus mettre l'abjection sur le compte de la carence !

Pourtant ces réflexions ne me rendent pas pessimiste. Mais elles me persuadent qu'il n'est de bonne émancipation que celle que l'instruction et l'éducation accompagnent.

Certains jours, l'ennui peut fondre soudain sur moi comme un vautour, avec la force d'une passion et ressemblant presque à la haine. Et le monde entier soudain m'apparaît comme la grise paroi d'une lanterne que n'éclaire plus l'intérieur. Et je pense avec horreur à tous ceux pour qui cet état, pour moi si fugitif, est constant. Ceux-là sont les plus insecourables (car il en est) qui ne doivent qu'à eux-mêmes l'atroce impossibilité du bonheur.

La première condition du bonheur est que l'homme puisse trouver joie au travail. Il n'y a vraie joie dans le repos, le loisir, que si le travail joyeux le précède.

Le travail le plus pénible peut être accompagné de joie dès que le travailleur sait pouvoir goûter le fruit de sa peine. La malédiction commence avec l'exploitation de ce travail par un autrui mystérieux qui ne connaît du travailleur que son « rendement ».

N'as-tu pas vu certains prendre plaisir à des sports plus pénibles et plus risqués que les plus durs et dangereux labeurs ? La malédiction n'est pas dans la peine, mais dans l'effacement de cette peine, la résorption au profit de ce qui ne participe pas à l'effort. Dès que le travail devient tâche dont l'ouvrier cherche à se délivrer au plus vite, dont il souhaite être quitte, toute joie l'abandonne. La joie n'habite l'effort que lorsque celui-ci tend à la perfection, même sans que l'émulation l'accompagne. La joie s'en va dès que cette perfection n'est assurée que par contrainte.

7 Août.

A tous les déshérités, les courbés sous un joug et chargés, les assoiffés, les meurtris, les dolents, l'assurance d'une survie compensatoire ! Si chimérique qu'elle

soit, oserez-vous leur enlever cette espérance ? Oui, si c'est pour leur dire : dès « ici-bas ». Laissez-leur la vie éternelle, ou donnez-leur la révolution.

Ou plutôt : enlevez la vie éternelle, vous aurez la révolution.

Je ne dis rien là que de très banal et dont ne soient également convaincus ceux de l'un et de l'autre bord ; les uns pour souhaiter précisément ce que les autres craignent. Mais c'est là ce qui explique aussi bien que le catholicisme ait tant de partisans impies.

15 Août.

Retour à Paris.

La lumière frissante des premiers rayons, sur ce papier de tenture, voudrait en dénoncer les déchirures et les taches. Mais elle n'en trouve pas. La salle du Lutetia vient d'être remise à neuf, où j'entre prendre un café au lait (tous les débits étant encore fermés). Et si je dis cela, c'est qu'à cette heure matinale, mon esprit et mes sens s'éveillent dans une frémissante allégresse, mais vulnérables, écorchables et craignant l'accroc. Le moindre nuage m'assombrirait ; mais l'azur est sans taches ; l'air limpide est frais ; il fait joyeux.

Je n'ai pu rentrer rue Vaneau ; le verrou de sûreté m'empêchait et je n'ai pas voulu déranger de si bonne heure le concierge.

Je suis ressorti dans les rues encore vides, tout gonflé de ce capiteux sentiment de supériorité qu'a celui qui devance l'appel.

Aujourd'hui, c'est jour de fête ; tout le monde se lèvera tard...

Je note tout cela afin de redonner son rôle de *journal* à ce carnet qui depuis longtemps n'était plus qu'un cimetière d'articles mort-nés.

J'ai laissé à Lyon, hier soir, Robert Levesque, à qui je venais de lire *l'Intérêt Général* ; avec, somme toute, une assez heureuse surprise. Nombre de scènes sont bonnes ; certaines m'ont même paru (et à lui) excellentes. J'estime que ma grande erreur, et qui donne à la pièce entière son aspect hybride, et parfois si fâcheusement, vient de cet effort que je fis de rallier le réalisme. Je dois m'en écarter résolument, bien au contraire, ainsi que je faisais autrefois.

Œuvre d'art. Le grand nombre restera toujours plus sensible à la grosseur d'un diamant qu'à la pureté de son eau.

Notre époque tend à la glorification du record bien plus qu'à la standardisation. C'est miser sur l'heure présente et perdre souci de la durée.

27 Août.

Ce qui fait le charme et l'attrait de l'*Ailleurs*, de ce que nous appelons exotisme, ce n'est point tant que la nature y soit plus belle, mais que tout nous y paraît neuf, nous surprend et se présente à notre œil dans une sorte de virginité. Ce ne sont point tant « les fleurs plus larges », que « les parfums non éprouvés »...

Ce matin, je contemple le ciel d'orage, les feuillages que l'averse a lavés, le jeu des rayons et des ombres dans l'échevellement des nuées... Mon admiration serait-elle beaucoup plus vive si elle était plus étonnée ?

Retour à Cuverville après deux jours à Paris. G. partant demain, il s'agit de trouver une lecture qui ne dure qu'un seul soir. Je choisis *Étude de Femme*. J'avais lu *le Réquisitionnaire* et *la Bourse*, aux précédentes soirées, avec le plus grand succès. Devant la perfection du portrait de Mme de Listomère, la justesse de ton des dialogues à travers ce très court récit, devant l'équilibre, la sobriété, la perfection du *Réquisitionnaire*, j'en viens à penser que l'emphase et la cocasserie des métaphores dans *la Bourse* (grand succès de fou rire) ne sont peut-être pas aussi inconscientes que l'on est prêt à croire d'abord. Je crois à présent que Balzac s'en amusait le premier. Il est aussi vain, aussi absurde de lui reprocher le saugrenu de certaines phrases de *la Bourse*, que de blâmer le « gémis-je » de *Paludes* — qu'un critique, assez fin d'ordinaire pour tant, avait la gentillesse de trouver « peu harmonieux ».

Si bizarrement emphatique qu'il puisse paraître d'abord, le style de Balzac, dans *la Bourse*, est d'une prodigieuse réussite et marque un sens très subtil de la convenance et de l'harmonie.

17 Septembre.

Achévé enfin la préface promise pour une réédition de Henry Monnier, promise à un livre dont j'avais eu l'idée.

Très peu satisfait par ces pages fort peu originales,

qui m'ont donné beaucoup de mal et pris un temps considérable.

Monnier est si peu connu de nos jours que j'ai cru opportun, non tant de le commenter, mais de le présenter à neuf aux lecteurs. Je n'ai pas pu trouver place pour cette phrase : « Quand il rit, son rire est sans joie. Il ne rit que quand il se moque. »

Il arrive un moment dans la vie — et je crois que ce moment arrive fatalement, pour peu que l'on vive assez longtemps — où les choses que l'on avait méprisées dans sa jeunesse se vengent, tout de même que l'on voit dans la tragédie grecque Aphrodite ou Dionysos se venger des dédains d'Hippolyte ou de Penthée. Oui, je paye aujourd'hui mes dénis d'antan, de ce long temps où me paraissait indigne de réelle attention tout ce que je savais transitoire et ressortissant à la politique, à l'histoire. L'influence de Mallarmé m'y poussait. Je la subissais sans m'en rendre compte, car elle ne faisait que m'encourager dans mon sens et je ne savais pas encore bien, alors, combien il sied de se défier de ce qui vous flatte et que cela seul vous éduque vraiment, qui vous contrarie.

Cuerville. 6 Octobre.

Mais non; mes sentiments ou opinions sur *les familles* ne sont dictés par aucun ressentiment contre la mienne. Ici encore j'ai été favorisé; je n'ai pas à me plaindre de *ma* famille; tout au contraire.

Mes arguments contre les familles, sont, entre autres, ceux-là mêmes qui faisaient Maurras écrire son petit livre sur *les Monod*. L'esprit de famille s'oppose aussi bien à l'individu qu'à l'État; l'héritage aidant, les intérêts qu'il met en jeu sont presque toujours sordides; ou plus exactement, il fait dominer partout *l'intérêt*. Il invite à une sorte de favoritisme et d'entr'aide, sans souci de la valeur réelle des gens. Il bute chacun et l'enfonce dans un sens où déjà l'hérédité le portait, et dont il ne se peut tirer le plus souvent que par un effort de redressement très pénible, par une révolte qui risque de compromettre dans l'autre sens l'équilibre de la pensée.

Mais « où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » — Parbleu ! Honnis soient ceux qui cherchent avant tout dans la vie le confort.

Maurice Lime est venu me trouver avant-hier; son travail à l'usine ne le laisse libre que le samedi après-midi, ou le dimanche. J'étais heureux de pouvoir lui dire tout le bien que je pensais de son livre, lu très attentivement cet été. C'est un garçon tout jeune encore, solide, au visage ouvert et riant, au regard droit. Je me sens aussitôt parfaitement à l'aise avec lui et lui sais gré de ne me traiter point en bourgeois, mais en camarade. J'éprouvais avec Jef Last déjà cette sorte de sympathie subite et violente qui bondit par-dessus les barrières factices et à laquelle les odieuses différences sociales semblent ne donner que plus d'élan. Il entre, dans les relations entre « bourgeois », un peu de connivence (j'allais dire : de complicité), un peu de ce sentiment abject de ceux qui « ont gardé les cochons ensemble » ; on a les mêmes habitudes et l'on chausse les mêmes souliers. Tandis qu'ici la communion s'établit soudain au plus profond et au plus sincère de l'être.

28 Octobre.

Le « On vient trop tard » et « Tout est dit » de La Bruyère, si souvent et trop complaisamment cité — fait oublier le très important paragraphe 107 des *Jugements* :

Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, et ne fait presque que commencer... quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire ! quelles découvertes ne fera-t-on point ! Quelles différentes révolutions !... Quelle ignorance est la nôtre ! et quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans !

Pourquoi ne cite-t-on jamais ce passage ? — sur lequel je tombe en arrêt, hier soir.

LE RÉFUGIÉ.

Il sonne au moment que j'allais sortir. J'ai rendez-vous avec le dentiste; suis déjà en retard. Personne pour ouvrir et dire que « Monsieur n'est pas là ». J'arrive en lançant mes souliers. Le réfugié commence une histoire interminable pour m'expliquer que son cas devrait m'intéresser particulièrement. Il sort d'une serviette de cuir un album où déjà figurent maintes signatures de célébrités, m'invite à y ajouter la mienne; ce qui m'est odieux.

Quand il entend que je renifle, il croit faire marque de gentillesse en s'écriant : « Vous êtes enrhumé ? » Il voudrait m'apitoyer; mais je n'ai pas le temps d'être ému. « Revenez un autre jour, vous voyez bien qu'aujourd'hui je ne... — J'étais déjà venu hier. » A présent qu'il me tient, il veut profiter; c'est maladroit à lui; il ne parvient qu'à m'irriter; il le sent et perd encore un peu plus de temps à s'excuser. Tout l'espoir qu'il mettait dans mon conseil, mon aide, mon secours, se dégonfle. Sa voix tremble, il cherche ses mots...

Et tout le long du jour, je traîne le remords de cette insuffisante assistance, de ma brusquerie, de mon impatience. Si encore j'avais relevé le nom et l'adresse de ce malheureux, ainsi que je fais d'ordinaire. Mais non; pas moyen de réparer...

Insupportable *sensation morale* de déficience, d'indigence (l'indigent ici, c'est moi).

30 Octobre.

Sitôt dans le train, vers Marseille, ma pensée, libérée enfin de ces tracas constants qui m'obsèdent, redevient agile, active, créatrice. C'est une volupté indicible et comparable à aucune autre.

J'imagine une suite aux deux chapitres de ma *Geneviève*, que j'emporte dans ma valise; après avoir lu le fort bon article de J. de Saint-Chamond dans le *Mercury*, sur les « Conversations à Leningrad ».

Grande tendance, comme souvent, à prendre pour de la paresse le sentiment de ma fatigue.

Par quelle complication ai-je, hier, en descendant du train, refusé mes bagages au porteur, tenant à trimbaler moi-même ma lourde valise et le gros sac jusqu'à la voiture qui doit nous mener, Jef et moi, de Menton à Roquebrune, tout en sachant fort bien que cela me fatiguerait le cœur — avec lequel je suis décidément forcé de compter.

Est-ce à la faiblesse de mon cœur que je dois ces brusques attendrissements devant la beauté de certaines fleurs (dans le charmant jardin des Bussy, quelques plantes inconnues, d'une étrangeté surprenante — et abondance de fleurs très belles, encore, en dépit de la saison). Je pressens une sénilité larmoyante.

Il y a là de quoi m'émerveiller sans cesse; comment, dès que l'homme cesse, sinon de s'en mêler, du moins de contrarier et contrecarrer la nature, le moindre élan de vie, chez la plante et chez l'animal, et dans tout le monde organique, trouve-t-il des expressions si ravissantes (et j'entends ravissantes par rapport à l'homme, c'est-à-dire susceptibles de ravir nos sens) — ou, si l'on retourne les données du problème : comment ce qui est le plus capable d'apporter le ravissement à nos sens, est-il précisément ce qui, d'autre part, satisfait le mieux à la joie (la forme d'un coquillage, d'une nageoire, d'une aile...) et qui dirait si, pour les couleurs, de même que pour les formes, ces harmonies qui nous enchantent ne travaillent pas, d'une manière que nous ne pouvons comprendre, à l'intime satisfaction de la créature qui les revêt ?

Les vers, exquis entre tous, de Baudelaire,

*Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.*

que je préfère encore à ceux de Gray, qu'ils traduisent si miraculeusement :

*Full many a flower is born to blush unseen
And waste its sweetness on the desert air.*

— ces vers trahissent un anthropocentrisme sournois d'une charmante naïveté : il semble, à entendre Gray ou Baudelaire, que le parfum de la fleur et la suavité de ses couleurs n'aient d'autre fin que de caresser l'œil ou les narines de l'homme, et peu importe si les « solitudes profondes » où cette fleur s'épanouit sont peuplées de mille autres fleurs semblables à elle, à l'assentiment desquelles il serait pourtant naturel qu'elle fût plus sensible qu'aux regards et aux reniflements des hommes — si tant est qu'elles soient sensibles à rien. Mais là précisément gît le mystère : pourquoi, comment tout cela devient-il, en passant par les sens de l'homme, harmonie ?

Celui qui, dans *le Temps* du 1^{er} décembre, signe R. K., brouille les cartes pour réduire à l'absurdité ma phrase : « La chenille qui chercherait à bien se connaître ne deviendrait jamais papillon » (à quoi Brunschvicg, fort pertinemment, m'écrit que la chenille ne se connaît bien

que si elle parvient à connaître en elle jusqu'à sa possible métamorphose) — je l'invite à méditer sur ceci : que la locution « je me connais » n'est jamais employée que dans un sens restrictif (« je me connais : je ne... pas ») et que, dans un sens d'élargissement, au contraire « je ne me connaissais plus... », que suit toujours l'affirmation de quoi que ce soit dont on ne se serait point cru capable.

Et ceci me permet de croire que ma paradoxale boutade renferme malgré tout et en dépit de ce que R. K. en peut dire, une importante part de vérité.

Non, il serait faux de dire que mes opinions, mes pensées, n'ont pas changé, et je serais de mauvaise foi de le prétendre. Mais le grand, le très important changement est celui-ci : j'avais cru, jusqu'à ces derniers temps, qu'il importait d'abord de changer l'homme, les hommes, chaque homme; et que c'était par là qu'il fallait commencer. C'est pourquoi j'écrivais que la question morale m'importait plus que la question sociale.

Je me laisse persuader aujourd'hui que l'homme même ne peut changer que d'abord les conditions sociales ne l'y invitent et ne l'y aident — de sorte que ce soit d'elles qu'il faille d'abord s'occuper.

Mais il faut s'occuper des deux.

C'est aussi, c'est beaucoup la bêtise et la malhonnêteté des attaques contre l'U. R. S. S. qui font qu'aujourd'hui nous mettons quelque obstination à la défendre. Eux, les aboyeurs, vont commencer à l'approuver lorsque précisément nous cesserons de le faire; car ce qu'ils approuveront ce seront ses compromissions, ses transigeances et qui feront dire aux autres : « Vous voyez bien ! » mais par où elle s'écartera du but que d'abord elle poursuivait. Puisse notre regard, en restant fixé sur ce but, ne point être amené, par là même, à se détourner de l'U. R. S. S..

1936

Janvier.

QUAND « ça ne vient pas », je marche de long en large dans la chambre, puis, par impatience un peu, je saisis presque au hasard un livre de ma bibliothèque (non point un de ces livres qui gisent sur ma table et que je suis « en train » de lire, mais un de ces vieux compagnons constants, qui sont toujours là, que je retrouve à travers tout) et je l'ouvre vraiment au hasard. Ce « hasard » me ferait croire au diable ou à la providence, car je tombe à pic, presque à coup sûr, sur la page, sur la phrase, ou les mots, dont j'ai précisément besoin pour rebondir. C'est ainsi que, hier, Browning m'a offert un court poème que je n'avais encore jamais lu : *The Lost Leader*, qu'il semblait qu'il eût écrit pour moi spécialement, et précisément pour l'heure présente. (Ce n'est pas la première fois que Browning me soutient et me conseille.) J'ai compris qu'il s'agissait ici de Wordsworth (ne fais donc pas le malin : une petite notice du livre te l'a dit explicitement) — qui, après s'être enthousiasmé pour la révolution française, avait tourné casaque et s'était rangé du côté des défenseurs de « l'ordre ». Tous les vers de ce poème, dit fort justement la notice, ne s'appliquent du reste pas précisément à Wordsworth — qui n'a servi à Browning que de prétexte, sa défection que de point de départ, pour un poème; une occasion de plus pour Browning de se dépersonnaliser pour s'incarner momentanément dans autrui. Cet autrui n'est pas ici Wordsworth, mais celui qui s'indigne de sa défection. En dépit de ses perpétuels alibis, à travers eux, c'est pourtant bien toujours Browning qui nous parle; et, particulièrement ici, c'est sa voix que je reconnais :

Shakespeare était un d'entre nous, Milton était pour nous.

Burns, Shelley avec nous — toujours vigilants dans leurs tombes !

Toi seul tu trahis, désertant l'avant-garde des hommes libres.

Pour tomber à l'arrière parmi les rangs des esclaves.

Nous continuerons d'avancer — mais ce n'est plus toi qui nous guides.

De nouveaux chants nous exalteront — mais ce ne seront plus ceux de ta lyre.

Des prouesses encore s'accompliront — tandis que tu dégusteras ton repos.

.

Donc, effacez son nom — comptez à perte encore une âme.

Un échappement de plus au devoir — une tâche non accomplie.

Une victoire pour le démon — un chagrin de plus pour les anges.

Un nouveau préjudice à l'homme — une insulte de plus à Dieu...

Je m'arrête, car, du frémissement de ce poème, je sens bien qu'il ne subsiste, dans ma traduction, pas grand'chose. Et je n'en parlais que pour ceci :

Quelle étonnante anthologie ne ferait-on pas (où figurerait par exemple la page de La Bruyère que je copiais récemment) qui grouperait et ferait ressortir de tous les grands écrits du passé l'élément révolutionnaire. Il semble que le travail scolaire soit d'approprioiser les classiques; ils paraissent tempérés, assagis, adoucis, inoffensifs; leurs armes les plus acérées, l'accoutumance les émousse. On ne les lit pas *bien* sans leur redonner du tranchant.

En mer. 12 Février.

Fuir ! habiter pour un temps je ne sais quelle région abstraite, creuse et démeublée, où s'abstenir de vivre, de juger, sans trahir ni désertier pourtant aucune cause.

Nous devions quitter Marseille, hier, à quatre heures; mais, par suite des grèves, le chargement n'a pu être achevé avant la nuit. C'est durant le dîner que le *Canada* s'est insensiblement mis en marche.

Marcel de Coppet, à présent Gouverneur Général de l'A. O. F., avec qui je voyage, m'a obtenu une cabine très confortable. Je me sens très réduit, très sage. Hier, je faisais encore 38° de fièvre, et tous ces jours derniers doutais si je pourrais partir. Aucune curiosité; presque aucune; plutôt l'acquiescement d'une sorte de devoir envers moi-même, d'obligation : l'espoir que, là-bas, je me saurai gré d'être parti. Pourtant, jusqu'au dernier moment, j'ai espéré la petite catastrophe qui me retiendrait et me permettrait de penser : « Je l'ai échappé belle ! »

Resté étendu tout ce matin, imbibé de néant : incapable de penser, de lire même. Vers 11 heures, nous entrons dans une région de brumes où le navire n'avance plus que lentement, craintivement et à coups de sirène.

Par moments, l'on en vient à douter si l'on avance encore : puis une sorte de pulsation à peine perceptible témoigne de l'effort du navire.

14 Février.

Levé dès 6 heures. Des bandes de nuages rougeoyants que déchire l'Atlas. Dans le salon, deux prêtres célèbrent la messe. Par la porte ouverte, je regarde longuement deux sœurs agenouillées dont je ne peux voir le visage, reculées de l'autel autant que le permet la largeur de la pièce; attitude très simple, très belle, sans faste aucun. Nul autre public.

A Alger de 8 à midi : visite aux Heurgon que j'ai grand plaisir à revoir; mais très médiocre à revoir Alger, si défraîchi depuis le beau temps de Wilde.

Et tout le reste du jour je reste couché. Engourdissement, torpeur.

J'achève *Journée* de Claire Sainte-Soline qui, dans les bonnes parties, ne le cède en rien aux meilleures de Marguerite Audoux. Certains dialogues avec la vieille tante, lorsque celle-ci cherche une raison d'être, sont excellents. Beaucoup moins réussis les monologues imaginaires qui suivent le crime.

Lu avec l'intérêt le plus vif presque tout le numéro de juillet d'*Esprit*.

19 Février.

Si tout va bien (et le temps est splendide), nous arriverons à Dakar dans trois heures. Il en est huit. J'ai encore à me raser, me changer, boucler mes valises et achever *Much ado about nothing*. Renoncé à noter au jour le jour; il eût fallu m'étonner davantage. Durant toute la traversée, rien vu de vivant, dans la mer, qu'un maigre poisson volant. Un troupeau de mouettes volait encore, hier, une fois le soleil couché et qui, de nouveau, ce matin, nous escorte dès avant l'aube.

J'ai lu *Billy Budd*¹. Achevé le *Faust*. Quantité de poésies

1. De Melville.

de Goëthe, dans l'édition de l'*Insel* en deux volumes que m'avait donnée Ernst Robert Curtius, à Bonn en 1930. Lu le dernier livre de Colette¹ avec un intérêt très vif. Il y a là bien plus que du don : une sorte de génie très particulièrement féminin et une grande intelligence. Quel choix, quelle ordonnance, quelles heureuses proportions, dans un récit en apparence si débridé ! Quel tact parfait, quelle courtoise discrétion dans la confidence (dans les portraits de Polaire, de Jean Lorrain, de Willy surtout, de « Monsieur Willy ») ; pas un trait qui ne porte et qui ne se retienne, tracé comme au hasard, comme en se jouant, mais avec un art subtil, accompli. J'ai côtoyé, frôlé sans cesse cette société que peint Colette et que je reconnais ici, factice, frelatée, hideuse, et contre laquelle, fort heureusement, un reste inconscient de puritanisme me mettait en garde. Il ne me paraît point que Colette, malgré toute sa supériorité, n'en ait pas été quelque peu contaminée.

Saint-Louis. 8 Mars.

Lu *Richard II*, les deux *Henri IV*, et *Henri V*. J'aurais voulu tout aussitôt poursuivre, mais Christiane de Coppet m'a demandé conseil au sujet de *Catherine Furze*, qu'elle avait projeté de traduire et qui m'a distrait de Shakespeare durant quelques jours.

Je ne pense pas que ce livre puisse trouver beaucoup de lecteurs en France ; de moins en moins : les palais gâtés par trop d'épices ne peuvent plus goûter ce qui est pur. Le mensonge triomphe partout, et le plus désolant, c'est que l'homme si souvent s'en contente. Celui qui ment lui-même accepte aisément qu'on lui mente : cela commence dès l'enfance et le goût de la vérité va se perdant.

Je retrouve dans *Catherine Furze* les qualités et les vertus si spécifiquement protestantes de Rutherford, qui réveillaient en moi de si profonds échos lorsque, pour la première fois, je lisais ses deux petits volumes : *Autobiography* et *Deliverance*. L'honnêteté, la probité se font ici vertus poétiques, auprès de quoi tout paraît fardé, inauthentique et surchargé. L'âme humaine est comparable aux palimpsestes : on lit ici la première écriture, si diffi-

1. *Mes Apprentissages.*

cile à déchiffrer à travers l'accumulation des retouches et des apports. L'écriture même de Hale White (Rutherford) est d'une transparence exquise, d'une scintillante pureté. Il mène à perfection des qualités que je voudrais miennes. Son art est fait du dépouillement de toutes les fausses richesses. Il est apolitique, parce qu'il n'y a pas de politique sans fraude.

Ce matin les voiles blanches des pirogues partant pour la pêche ont fleuri la mer. La rosée était si abondante qu'on eût pu croire qu'il avait plu. Sur ma terrasse les bergeronnettes viennent siffler les gouttes d'eau sur les dalles. L'air est frais, ineffablement vif et pur : on croit respirer à même l'azur du ciel, et boire l'ambroisie comme un dieu. Les mouettes tournoient en planant au-dessus du fleuve, dont ce n'est ici que le petit bras, et par delà lequel je vois le marché qui s'anime; sa rumeur de chants et de cris parvient jusqu'à moi. Tout auprès du marché, un groupe de palmiers cocotiers s'agite doucement dans la brise. Au-dessus des toits roses et des huttes en pointe du village de pêcheurs qui s'étale sur l'autre rive, je vois un bandeau de mer.

... Et comme il arrive que, par une modulation, une mélodie déjà connue et de charme comme épuisé, reprenne une fraîcheur nouvelle...

La fête du mouton : d'ancienne tradition, qu'il semble que l'on puisse rattacher à l'histoire du sacrifice d'Abraham, dont cette cérémonie solennelle serait la commémoration. L'on vient me dire alors que l'idée de sacrifice se retrouve dans toutes les religions, et même de sacrifice par substitution; c'est pour sauver l'enfant que l'on tue le bouc ou la chèvre, etc., etc... car il se greffe aussitôt là-dessus l'idée connexe de rétribution, de rachat, d'expiation, de rédemption... Mais on y voit aussi la preuve que l'histoire entière d'Abraham est inventée, née du besoin de spécifier le mythe (et Couchoud n'a-t-il pas été jusqu'à prétendre la figure du Christ également créée pour répondre au dogme). Je veux bien : il me suffit que chaque trait de ce récit soit d'une éloquence admirable, permettre au cœur d'intervenir et gonfle de vie cette concrétisation de l'abstrait.

Cette nuit, j'ai fait un étrange rêve. Je ne m'étais endormi que très tard dans cette chambre improvisée du poste d'Aleg, dont les deux portes, pour obtenir un courant d'air, restaient ouvertes sur la nuit immense, laissant circuler, avec des souffles tièdes, un peuple de chauve-souris qui ne s'accrochent qu'au matin aux solives du plafond de la chambre afin de dormir à leur tour.

Mon rêve m'avait transporté dans un grand salon plein de monde. Je fumais un gros cigare et trouvais cela tout naturel, bien que je n'aie allumé de cigare que trois fois dans toute ma vie. Une dame, que dans mon rêve je connaissais très bien et pourtant ne reconnaissais pas, s'approcha de moi pour me dire que l'odeur du cigare la gênait. J'allai alors vers la fenêtre et, l'ouvrant, jetai mon cigare au dehors. Devant la fenêtre s'étalait une large terrasse bordée d'une balustrade, et, rangés le long de la balustrade, quelques fauteuils. Il se trouva que mon cigare, maladroitement jeté, était tombé sur l'un d'eux, et quelqu'un me fit observer qu'il allait brûler le fauteuil. Aussitôt, sans bouger, par un effort de volonté, je fis se soulever le cigare et le ramenai vers moi à la façon d'un boomerang. Il flotta quelque temps en l'air, comme hésitant, puis vint donner, du bout que d'abord j'avais tenu en bouche et qui restait encore un peu mouillé, non pas précisément entre mes lèvres que déjà j'entr'ouvrais pour l'accueillir, mais à cet endroit de ma joue gauche — là où précisément vint s'écraser une chiure de chauve-souris endormie au-dessus de ma tête; qui me réveilla. C'était l'aube.

4 Avril.

Achévé la lecture des pièces historiques de Shakespeare, avec un intérêt soutenu et une admiration presque constante; *Richard II*, les deux *Henri IV*, *Henri V*, les trois *Henri VI*, *Richard III*, *Henri VIII* — soit 9 pièces.

Je lis dans *la Démocratie en Amérique*, de Tocqueville :

J'ai cherché plus d'une fois, dans le cours de cet ouvrage, à faire comprendre l'influence prodigieuse que me paraissait exercer l'état social sur les lois et les mœurs des hommes. (Tome II, p. 325).

Le dernier jour, j'ai voulu revoir la petite oasis de Chor. Ce n'est vraiment qu'un bouquet d'arbres : à une lieue environ de la ville, séparé d'elle par le fleuve

d'abord, puis par une région désolée coupée de marais saumâtres où fréquentent les oiseaux échassiers. Cette oasis abritait dans le temps une petite mission protestante; la maison reste, mais elle est fermée. Près d'elle une vingtaine de cases indigènes et des jardins entourés de « seccos ». D'incessants arrosements entretiennent ici une demi-fraîcheur humide, exquise après l'ardeur d'alentour. Au centre du groupement des cases, une petite place où s'assemblent les enfants et les femmes; une fontaine où les jardiniers viennent emplir leurs arrosoirs. C'est là que j'étais venu m'asseoir, le premier jour, oubliant l'heure et tous les soucis du monde, souriant aux femmes, aux enfants. Ceux-ci me reconnurent-ils ? Dès que j'approchai, ce dernier jour, deux bambins accoururent, m'immobilisèrent en m'entourant chacun une jambe de leurs petits bras; ils me venaient juste au genou; puis se sauvèrent en riant avec la petite pièce que je leur donnai; puis se mirent à hurler quand leurs mères voulurent leur prendre la piécette; et quand j'intervins pour qu'elle leur fût laissée, les femmes commencèrent à rire. Je m'approchai d'un groupe d'enfants un peu plus âgés. L'un d'eux tenait en laisse un étrange attelage de quatre lézards assez gros, de cette espèce qu'on appelle, je crois, des margouillas.

Ses compagnons s'apprétaient à en capturer d'autres. Ils emploient pour cela de longues tiges de roseau, à l'extrémité desquelles ils assujettissent un crin disposé en nœud coulant. Le lézard, en fuyant, va s'enfoncer dans le nœud qu'on a placé devant son nez, alors qu'il est encore immobile au long d'un tronc de palmier ou sur la pente d'un toit de hutte. Ce jeu amusait beaucoup les enfants et je me mêlai quelque temps à leur joie.

Un peu plus tard et après que j'eus longtemps observé les ébats de ravissants oiseaux tout petits (des bengalis, je crois), je fus attiré à nouveau par les cris des enfants. A présent, ils s'étaient rassemblés hors du village, en un groupe épais, occupés à je ne savais quoi que je ne pus distinguer d'abord. Je m'approchai. Ils avaient avec eux une dizaine de ces lézards qu'ils venaient de capturer. Leur jeu nouveau consistait à leur donner la liberté : ils les lâchaient l'un après l'autre, mais c'était pour les lapider aussitôt. Le lézard, enfin dégagé du nœud coulant, hésitait d'abord quelques instants comme doutant

encore de sa liberté, mal assuré de son bonheur; puis s'élançait, et, sitôt qu'il s'était écarté de quelques mètres, recevait une grêle de projectiles qui l'écrabouillaient contre le sol.

J'étais écœuré par ce spectacle, les trépignements de joie, la cruauté de ces enfants, leurs rires devant les soubresauts d'agonie des lézards. Allais-je m'approcher? les admonester, leur dire que ces lézards ne faisaient aucun mal mais rendaient service au contraire, leur faire honte de leur lâcheté...? Je m'en allai, en me disant : laissons-les faire; tout au plus arrêteraient-ils leurs jeux quelques instants...; mais m'en allai tout assombri, déplorant de ne point rester dans le pays assez longtemps pour pouvoir retourner à Chor, causer avec ces enfants et, non pas les empêcher, mais les convaincre.

Lu avec ravissement *la Double Inconstance*. Je ne crois pas qu'aucune autre pièce de Marivaux m'ait plu davantage; ni même, à beaucoup près, autant.

Lumière d'Août, de Faulkner. J'espérais pouvoir admirer bien davantage. Certaines pages sont d'un grand livre; perdu dans la manière et le procédé. Faulkner reste trop constamment conscient de l'inconscience de ses personnages, qu'il ne se lasse pas d'exposer et de faire valoir. Quelle monotone insistance il y met!

« La médiocrité de l'état fait que les pensées sont médiocres. » (Marivaux : *Le Legs*, sc. xxi.)

« Mon honneur n'est pas fait pour être noble : il est trop raisonnable pour cela. » (*Double Inconstance*, acte III, sc. iv.)

Copier les scènes entre Arlequin et Trivelin, pour l'anthologie.

Sur mer.

Voulu relire *Nathan der Weise*, découvrant un Lessing complet à la bibliothèque du bord. « C'est bien la première fois qu'on demande ce livre ! » me dit le bibliothécaire. Mais je ne dépasse pas le 1^{er} acte. Continuerai à Cuverville.

Relu *Beatrix*. Mon souvenir passait outre les effroyables gaucheries, épaisseurs et invraisemblances des dialogues. Mais le livre brusquement se relève, et la dernière partie (écrite à une autre époque?) tourne au chef-d'œuvre.

Je ne suis pas bien sûr que, dans la vie, les devoirs ne m'intéressent pas plus encore que les plaisirs.

Les phrases que nous formons ne « revêtent » point tant notre pensée qu'elles ne la contournent. Chacun des mots de la guirlande reste en deçà ou s'aventure au delà de ce qu'il prétend exprimer de nous-même, à la manière dont une liane s'enroule autour d'une branche mais ne peut l'épouser étroitement. Toujours, par quelque côté, notre moi reste dévêtu : toujours survêtu par quelque autre.

J'avais dédié plusieurs exemplaires de mes *Nouvelles Nourritures* : « son vieux ami » — qui me paraissait presque une faute; mais suis amusé de trouver dans Bernardin de Saint-Pierre : « Un vieux arbre... » (page 48 de l'Éd. Nelson), que me signale Catherine à qui je donnai hier *Paul et Virginie*.

4 Mai.

Que n'ai-je lu plus tôt ces phrases de Goethe, sur lesquelles je tombe hier soir, ouvrant au hasard les *Gespräche mit Eckermann*, avant de m'endormir. Je les eusse citées à l'appui de mes réflexions au sujet de la correspondance de Réaumur et de Tremblay. Je recherche ce matin la traduction et cite d'après elle.

Il faut, avec la nature, procéder doucement, lentement, si l'on veut gagner quelque chose sur elle. Lorsque, dans mes recherches d'histoire naturelle, il me venait une idée, je n'exigeais pas que la nature me donnât immédiatement raison : non, je continuais à l'observer, j'expérimentais, et j'étais content si elle voulait bien de temps en temps se montrer assez bonne pour confirmer mon idée théorique. Lorsqu'elle la contredisait, elle me conduisait parfois à un autre aperçu dont elle était peut-être plus disposée à prouver la justesse, et que j'étudiais, en marchant toujours derrière elle. (1^{er} octobre 1728.)

La propagande de l'U. R. S. S. n'est pas toujours très adroite. Les résultats ne sont-ils pas déjà suffisamment éloquentes par eux-mêmes ? Pour le public français, toujours gouaillieur, mieux vaudrait ne pas trop faire mousser le succès, ne pas écrire (U. R. S. S. *en construction*, N° 11) : « ... un immense réservoir se constitue... Les rivières de montagnes grandes et petites, les sources, l'eau de la fonte

des neiges, les eaux souterraines et *jusqu'aux pluies elles-mêmes* (comme si cela était particulier en U. R. S. S. !), *tous ces torrents, ces filets, ces gouttes et ces gouttelettes* (!) seront précautionneusement recueillis (allons donc !...) dans un lac de douze kilomètres... » (cela seul est important à dire; tout le reste n'est que bluff et ne peut qu'irriter le lecteur : excusable seulement si l'on songe à la jeunesse du peuple russe, à la nouveauté de son effort : son épâtement est celui d'un enfant).

Cuverville. 16 Mai.

La fâcheuse habitude que j'ai prise ces temps derniers de publier dans la *N. R. F.* quantité de pages de ce journal (par impatience un peu et parce que je n'écrivais plus rien d'autre) m'a lentement détaché de lui comme d'un ami indiscret à qui l'on ne peut rien confier qu'aussi-tôt il ne le redise. Combien plus abondante ma confiance, si elle eût su rester posthume. Et encore, écrivant ceci, je l'imagine imprimé déjà et suppute la désapprobation du lecteur. Parfois j'en viens à penser que l'absence d'écho, durant longtemps, de mes écrits, a permis à ceux-ci tout ce qui faisait leur valeur. Il importait d'assurer à mes phrases une survie qui leur permit d'atteindre des lecteurs futurs. Je suis extraordinairement gêné par ce retentissement immédiat (approbation autant que blâme) qui désormais accueillera tout ce qui peut tomber de ma plume. Ah ! l'heureux temps où je n'étais pas écouté ! Et que l'on parle bien, tant qu'on parle dans le désert ! Certes, c'est bien pour être entendu que je parlais; mais entendu pas tout de suite. Les *Odes* de Keats, les *Fleurs du mal* restent encore comme enveloppées de ce silence des contemporains, où s'amplifie pour nous leur éloquence.

17 Mai.

J'ai donc déchiré tout le travail de Saint-Louis, comme j'avais déjà déchiré le résultat de mon travail à Syracuse. Force était de me rendre à l'évidence : ce troisième chapitre de *Geneviève* ne valait rien. Il était pire que mauvais : médiocre. Inutile de chercher à le reprendre; y passerais-je encore des mois, je ne le rendrais pas meilleur. Mieux vaut couper, laisser le livre inachevé et ne plus y user ce qu'il me reste de ferveur. Le second chapitre, au surplus, se termine de manière à présenter une

sorte de conclusion supportable — esthétiquement du moins —, encore qu'exactement à l'encontre de ce que je m'étais proposé. J'aurais voulu faire Geneviève se ressaisir, après la mort de sa mère; se dire : « Par où je passe n'importe guère, mais seulement vers où je vais. » Ce devait être le début du III^e chapitre, et j'ai cherché en vain à glisser tout à la fin du II^e cette phrase; elle eût tout abîmé. J'ai préféré lâcher prise.

Et maintenant, je reprends *l'Intérêt Général*, que je désespérais de mener à bien. Certaines scènes me plaisent : celles que j'écrivis avec le moins de peine et tout d'un trait. Mais que d'efforts, ensuite, pour les jointoyer ! Si, selon Marx, je prenais le temps de travail comme mesure de la valeur, cette pièce serait assurément mon chef-d'œuvre. C'est jouer sur les mots. Mais je lis précisément (avec grand intérêt et profit) le petit livre de Schaeffle, *Quintessence du Socialisme* (1874), que m'a prêté Marcel Drouin.

Trop constamment vêtus, c'est curieux le nombre de gens chez qui la seule idée du nu éveille aussitôt des échos lubriques.

Je relève, dans la *Visite à Buffon*, de Hérault de Scéhelles, cette très belle phrase de Buffon, un peu différente de celle du *Discours sur le Style* : « Le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la patience. »

* * *

Paris. 3 Septembre¹.

... Un immense, un effroyable désarroi. Dîné avec Schifffrin, qui essaie de se raccrocher à moi et de trouver dans ma conversation quelque secours. Il parle de sa « déception » en U. R. S. S. et de celle de Guilloux; me rapporte la longue conversation qu'ils eurent ensemble sur le chemin du retour. J'ergote : le mot « déception » me paraît inexact; mais je ne sais trop que proposer à la place.

Nous essayons, au phono de Marc, quelques-uns des disques qui m'ont été donnés par l'U. R. S. S.; mais,

1. Retour du voyage en U.R.S.S.

comme bien je le craignais, le seul que je désirais vraiment (l'enregistrement de l'admirable chœur de femmes caucasiennes entendu à Moscou, puis à Tiflis) n'y est pas. Sans doute incriminé de « formalisme ».

Marc nous assombrit un peu plus par le récit de l'exclusion (du syndicat) de cet ouvrier charpentier qui consentit à aider un instant des camarades en dehors des heures réglementaires de travail.

Rentré très fatigué après avoir dîné avec Schiffrin au restaurant corse, à côté de chez Lipp, je ne reprends un peu d'équilibre et de sérénité qu'en lisant, avant de m'endormir (*id est* : de tâcher de), de longues suites de vers admirables dans *Dieu* et dans *la Fin de Satan*.

4 Septembre.

Hier j'ai revu Malraux. Il arrive de Madrid, pour où il repart dans deux jours. Quand j'arrive rue du Bac, Clara me prend à part. Elle est un peu plus calme qu'hier. La petite Flo, comme hier, joue près de nous. (On lui donne le plus gros dahlia d'un bouquet, qu'elle dépêche et dont elle fait « de la salade ».)

Et, tandis qu'André infuse dans un bain :

— Savez-vous ce qu'il m'a dit en arrivant ? Que depuis que je l'avais quitté il avait pu *agir* beaucoup plus.

— Cela veut dire qu'il y a eu une scène ?

— Oh ! non. Mais il a besoin de se détacher de tout... Tenez ! quand il a vu la petite, il s'est écrié : « Ah ! comment ! la petite est là ? »

— Il ne le savait pas ?

— Non ; j'avais eu soin de ne pas le lui dire. Je savais que cela le gênerait de la revoir. Il a besoin de se sentir le cœur libre.

— Il n'est pas ennuyé que je vienne ?

— Oh non ! Je lui avais dit que vous viendriez à 6 h. 1/2. Et tout à l'heure, il m'a dit : « Pourquoi Gide n'arrive-t-il pas ? » Il a besoin de parler. Je vous remercie tant d'être venu ! Il a besoin de se reprendre ; de reprendre contact avec... autre chose.

Elle m'a dit que, depuis longtemps, il ne dort jamais plus de quatre heures par nuit. Pourtant, lorsque je le revois, il ne me paraît pas trop fatigué. Il a même le visage moins couturé de tics qu'à l'ordinaire et ses mains

ne sont pas trop fébriles. Il parle avec cette volubilité extraordinaire qui me le rend souvent si difficile à suivre. Il me peint leur situation, qu'il estimerait désespérée si les forces de l'ennemi n'étaient pas si divisées. Son espoir est de rassembler celles des gouvernementaux; à présent il a pouvoir de le faire. Son intention, sitôt de retour, est d'organiser l'attaque d'Oviedo.

5 Septembre.

Revu Malraux. Clara M. me reçoit d'abord seule. Puis nous allons dîner tous trois (et fort bien !) place des Victoires, à un restaurant où il m'avait déjà mené. Et, deux heures durant, je m'émerveille de son éblouissante et étourdissante faconde. (Oh ! je ne donne aucun sens péjoratif à ce mot — qui, originairement du moins, n'en avait point. J'ajoute pourtant qu'il est naturel qu'il en ait pris un — que les auditeurs-victimes lui en aient donné un, par revanche.) André Malraux, de même que Valéry, sa grande force est de se soucier fort peu s'il essouffle, ou lasse, ou « sème » celui qui l'écoute et qui n'a guère d'autre souci (lorsque celui qui l'écoute, c'est moi) que de paraître suivre, plutôt que de suivre vraiment. C'est pourquoi toute conversation avec ces deux amis reste, pour moi du moins, quelque peu mortifiante, et j'en ressors plutôt accablé qu'exalté.

Été voir, avec Schiffrin, *les Amants terribles* — où je retrouve Robert Levesque. Marc se montre beaucoup trop sévère pour son film, somme toute très réussi. Il n'a certes pas grande signification ni importance; mais le dialogue est souvent excellent; le jeu des acteurs excellent. Les images d'un goût exquis et l'ingéniosité, le mouvement, l'habileté du découpage, le tact de la présentation en font une œuvre des plus plaisantes. Je comprends néanmoins que Marc proteste devant des louanges excessives. Ce film ne le dessert point; mais il n'y livre que ses dons.

Courses au *Bon Marché*, où j'ai déjeuné, tout en lisant le compte rendu du procès de Moscou (que le *Journal de Moscou* du 25 août donne *in extenso*) — avec un indigne malaise. Que penser de ces seize inculpés s'accusant eux-mêmes, et chacun presque dans les mêmes termes,

et célébrant la louange d'un régime et d'un homme pour la suppression desquels ils aventureraient leur vie ?

Lu à la librairie Gallimard la préface de Pierre Naville à une étude de son frère Claude sur moi. Préface évidemment intelligente. Mais que penser de ce reproche qu'il fait à toute mon œuvre (jusqu'à ma « conversion ») de ne s'être point laissé influencer par les grands événements sociaux qui se produisaient à l'époque où je l'ai écrite ? Genre : Archimède à Syracuse. Les grandes œuvres littéraires du temps de Louis XIII et Louis XIV porteraient-elles le reflet de la Fronde, y entendrions-nous l'écho de *la Dîme royale*, peut-être Pierre Naville les considérerait-il davantage ; mais elles y auraient perdu cette sérénité supérieure qui leur a valu leur durée. Pour moi, j'estime, bien au contraire, que, lorsque les préoccupations sociales ont commencé d'encombrer ma tête et mon cœur, je n'ai plus rien écrit qui vaille. Il n'est pas juste de dire que je demeurais insensible à ces questions ; mais ma position à leur égard était la seule que doive raisonnablement prendre un artiste et qu'il doive chercher à garder. Le « ne jugez point » du Christ, c'est en artiste *aussi* que je l'entends.

6 Septembre.

Ce matin j'ai reçu la visite (annoncée) de Bernard Grasset ; été consoler et rassurer Miss Pell à l'hôtel *Lutetia* ; puis déjeuner chez les Vienot. Rentré dormir une heure.

À l'Hôtel du Nord je trouve les parents de Dabit seuls avec leur bru. Très dignes et comme installés dans leur deuil. Je cause longuement avec eux de leur fils, puis accompagne celle qu'il appelait Biche chez Véra, l'autre femme, qu'elle accepte et avec qui, somme toute, elle s'entend fort bien.

Biche me dit encore de Dabit : « C'est curieux : entre nous deux il ne pouvait pas se décider à choisir. Il voulait nous garder toutes les deux. Il voulait toujours tout garder. Je crois qu'il y a beaucoup d'hommes comme ça. »

Nous arrivons chez Véra (qui occupe l'atelier de Biche), rue de la Grande-Chaumière où j'ai passé tant d'heures de mon enfance lorsqu'Albert faisait mon portrait. Véra n'est pas chez elle et je quitte la légitime, lui laissant les

carnets que nous avons été reprendre rue Vaneau et dont elle doit dactylographier des morceaux pour la *N. R. F.*

J'erre un instant sur le boulevard Montparnasse, me fais conduire au cinéma Édouard VII, mais, à l'entrée, les photos du film me déconseillent d'entrer. J'entre un instant rue Caumartin dans un petit cinéma « comique » à deux et trois francs la place et assiste à des sketches d'une loufoquerie pénible et bêtes à pleurer. Puis j'erre interminablement, en proie à un ennui féroce, lugubre et me sentant capable des pires bêtises. Tout paraît affreux. Je sens partout la catastrophe qui se prépare. Soucieux de ne point trop dépenser (car l'état de mon compte à la *N. R. F.*, reçu hier, m'a sérieusement alarmé), j'entre, après de longues hésitations, dans un morne petit restaurant, où j'écris ceci en achevant un dîner à prix fixe fort au-dessous du médiocre et que je vais certainement prendre un temps énorme à digérer.

7 Septembre.

Nous enfonçons dans un tunnel d'angoisse, dont on ne peut encore voir l'issue. Hier soir, avant de dormir, j'ai lu quelques chapitres de *l'Esprit des Lois*. J'aime cette écriture de Montesquieu, qui retient l'esprit du lecteur et le force à lire lentement.

Ce matin j'achève un article sur Dabit et le dicte à Madame Aurousseau. J'avais reçu la visite de Louis Gérin, à qui j'avais « fait de la morale ». Il l'a du reste fort bien pris. Sorti très tard, j'ai déjeuné chez Lipp, puis été prendre Clara Malraux pour la mener au Père-Lachaise. J'avais dit aux parents de Dabit que je n'assisterais pas à l'inhumation; mais j'ai craint que l'on n'interprêtât mal mon absence, qu'on ne la prît pour du dédain... J'ai bien fait d'y aller. L'assistance était nombreuse; gens du peuple surtout, et, en fait de littérateurs, rien que des amis dont le chagrin était réel. Émotion très vive. Le père m'a forcé de marcher à côté de lui, avec la plus proche famille. Les discours de Vaillant-Couturier et d'Aragon ont présenté Dabit comme un partisan actif et convaincu. Aragon en particulier a insisté sur la parfaite satisfaction morale de Dabit en U. R. S. S... Hélas !

Rentré à la *N. R. F.* avec Gaston et Raymond Gallimard, Schifftrin et Clara Malraux; les Paulhan étaient rentrés de leur côté. Je retourne rue Vaneau après une longue conversation dans le bureau de Paulhan.

J'écris ceci par devoir. Mon cœur est comme une éponge à tristesse, et je ne sais vers où regarder.

8 Septembre.

La mère de Dabit avait dit également qu'elle n'assisterait pas à l'inhumation. Elle est venue pourtant, ainsi que j'ai fait en dépit de ma résolution. Au bras d'une parente, la pauvre femme se traîne péniblement jusqu'au caveau de famille, tout en haut de l'énorme cimetière. Devant la fosse elle perd contenance; on entend de loin ses cris affreux. Puis elle s'échappe d'entre les bras qui la soutiennent, comme une folle : « Allez-vous en tous. Laissez-moi. Mais laissez-moi donc. Je veux partir. Je veux partir... »

8 Septembre.

Marc est rentré de Saint-Jean-de-Luz dans la nuit. Long récit de l'incendie d'Irun.

Schiffrin est venu déjeuner, puis nous sommes allés à l'Hôtel du Nord. Si *désemparés* (oui, c'est le mot) l'un et l'autre, que j'accepte d'accompagner Sch. au cinéma, plutôt que de rentrer corriger les épreuves du Tome XII (*Faux-Monnayeurs*). Nous allons voir *le Lys brisé*, nouvelle version parlante; beaucoup moins bonne que celle où l'on admirait Lilian Gish. Film d'une cruauté intolérable. On touche le fond de la détresse. On est soûlé d'horreur. Après quoi, même le ciel gris que nous trouvons à la sortie semble sourire.

Robert Levesque vient me prendre à 8 heures et m'emmène dîner chez le petit Johnny Bühler. J'ai grand plaisir à le revoir. Il revient d'Espagne, s'étant engagé comme milicien à Barcelone, avec sa jeune amie France, qui a, semble-t-il, une excellente influence sur lui.

Lecture de Montesquieu avant de m'endormir, après que Johnny m'a quitté. Vaine recherche d'un Villon et d'un Plutarque. Ma bibliothèque est dans un tel désordre que je n'y retrouve jamais rien de ce que je voudrais.

A partir du 10 ou du 11 Septembre : Cuverville.

17 Septembre.

J'ai fait un rêve étrange, dont je me suis éveillé alors qu'il tournait au cauchemar; et c'est ce qui me permet de m'en souvenir.

J'étais dans une chambre où Paul Valéry, couché, dictait comme dictait Milton. On comprenait qu'il était très malade, trop malade pour écrire lui-même. Dans un coin de la pièce, quelqu'un, qui pouvait bien être Claude Valéry, écrivait sous sa dictée; ou du moins était censé écrire; mais, lorsque je le regardai, il était tout occupé à tailler nonchalamment son crayon, tandis que Valéry continuait de prononcer des phrases dont l'importance venait aussi de ce que ce seraient peut-être ses dernières. Et je sentis tomber sur moi, comme un ordre, la pressante obligation de suppléer à la déficience du secrétaire. Je sortis mon stylo et, sur une feuille de cahier qui se trouva soudain entre mes mains, me mis à écrire. Mais là commence le cauchemar. La prononciation de Valéry était plus indistincte que jamais; il était nombre de mots que j'entendais, ou comprenais, mal; et que je n'osais lui faire répéter, vu sa grande fatigue.

J'avais déjà couvert une demi-page, tant bien que mal; et, si je m'étais réveillé plus tôt, je me serais souvenu d'autres phrases; chacune à son tour me paraissait de grande importance, sublime. Je ne me souviens que de la dernière, que, m'étant réveillé, dis-je, j'éprouvai le besoin de noter aussitôt. La voici : « Encore un AH de temps, nous étions des pendules littéraires. » Je l'avais interrompu, ne comprenant pas bien; et, n'osant lui demander ce que cela signifiait, je trouvai plus expédient de demander comment il fallait écrire : AH. Il répondit aussitôt, avec un peu d'impatience :

« Peu m'importe : A ou AH. »... et je compris alors qu'il s'agissait de l'expression d'une durée. Cela voulait dire : le temps de dire : *a* (ou *ah* !). Quant à la suite, je l'écrivais de confiance, doutant s'il avait dit : pendule, ou pendu, ou perdu. Cela restait, de toute manière, admirable.

Nice. 2 Octobre.

Ai cessé de tenir à jour ce carnet, tout le temps que j'ai passé à Cuverville, accaparé par la rédaction de mes réflexions sur l'U. R. S. S.. Écrites au courant de la plume, j'y trouve beaucoup à redire. Nécessité d'une préface qui, dès le début, avertisse le lecteur.

Ces deux dernières soirées passées avec Roger Martin du Gard. Chaque nouvelle rencontre consolide et appro-

fondit notre amitié. J'aime qu'il ait à ce point adopté Pierre Herbart et Marc, qui tous deux s'entendent avec lui à merveille. Comme il nous interroge hier sur les nouvelles lois de l'U. R. S. S. concernant l'homosexualité, la conversation se prolonge sur ce sujet. Nous discutons le bien-fondé de cette loi. Protège-t-elle vraiment la famille, ainsi qu'elle prétend le faire ? Je soutiens qu'un hétérosexuel coureur et débauché peut amener plus de trouble dans les ménages que ne ferait un pédéraste. Herbart fait judicieusement observer que les époques où la pédérastie a été le plus admise ne semblent nullement avoir été des époques de « dénatalité ».

Je soutiens que celui qui considère la femme exclusivement comme un instrument de plaisir et ne voit en elle que l'amante possible, se soucie fort peu de l'engrosser ; et comme je risque ceci (qui n'est peut-être pas si paradoxal qu'il peut paraître d'abord) : que l'homosexuel marié trouve son compte dans l'occupation de sa femme par la grossesse..., Roger, avec un grand rire, s'écrie que : « il n'y en a certainement pas un sur mille qui pense jamais à cela ».

(Le curieux — mais cette réflexion ne me vient qu'ensuite — c'est que pas un instant nous n'envisageons la question du lesbianisme, qui, pourtant, risque de détourner la femme de la maternité bien autrement que ne le fait l'homosexualité d'un mari.) Mais si je note ici, fort imparfaitement, le gros de notre conversation, qui resta somme toute peu sérieuse et ne fit qu'effleurer un sujet très grave, c'est à cause de cette réflexion de ce matin : Roger, pour n'importe quelle question psychologique (et même, ou surtout, en tant que romancier), élimine volontiers l'exception, et même la minorité. De là certaine banalisation de ses personnages. Il se demande sans cesse : que se passe-t-il, dans ce cas donné, le plus généralement ? Le « un sur mille » ne retient pas son attention ; ou c'est pour ramener ce cas à quelque grande loi générale (ce en quoi, certes, il a raison). Mais c'est pour découvrir cette loi générale que l'exception, tout au contraire, m'occupe, qu'elle requiert mon attention la plus vigilante et que je la crois si instructive.

C'est la prise en considération de l'exception (je l'ai déjà dit) qui conduit aux plus importantes découvertes : celle du radium et de la radioactivité, par exemple —

ou déjà celle de la pesanteur de l'air, lorsqu'on consentit à s'apercevoir que la nature n'avait *pas toujours* « horreur du vide ».

Le tome XII de mes *Œuvres Complètes* vient enfin de paraître. On avait prévu de treize à quinze volumes en tout. Il y en aura vraisemblablement seize ou dix-sept. Et davantage encore, si je continue à vivre et à écrire. Les souscripteurs seront, suivant leur humeur, ravis ou irrités. Ces derniers seraient en droit de protester, il me semble, car leur engagement va les entraîner plus loin qu'on ne les avait laissé prévoir. La dernière fois que j'ai revu Malraux, nous avons longuement débattu le problème et cherché une solution qui puisse satisfaire tous et chacun.

En attendant, la crainte d'encombrer cette publication, qui se prétend complète, d'écrits de nature fort différente et en quelque sorte extra-littéraires, souvent retient ma plume. S'ils méritent d'être réunis à leur tour (et les souscripteurs sont en droit de les réclamer), ils devront former une sorte d'appendice à mon œuvre proprement littéraire; que les souscripteurs seraient en droit de refuser, — volume supplémentaire qui, par contre, pourrait être vendu séparément. Ceci me remettrait à l'aise et rendrait à ma plume sa liberté.

1937

Paris. 7 Mai.

QU'EST-CE qui me prend ce matin ? Cette brusque envie d'écrire quoi que ce soit dans ce carnet... Simple-ment la nuit a été un peu meilleure. Les nuits précédentes, atroces. Je voudrais filer chez les nègres; trouver un lieu où pouvoir sourire en liberté. La saison est trop avancée, je le crains, pour le Maroc, ou Dakar. J'ai cru raisonnable de ne me donner congé qu'après l'achèvement de mon livre. (Tout ce que j'ai fait de plus absurde dans la vie, c'est toujours au nom de la « raison ».) Et puis je n'osais m'éloigner trop de Cuverville. J'ai porté *Retouches* à la N. R. F., mardi dernier. La semaine ne comporte que

trois jours de travail à cause de l'Ascension. Il va falloir maintenant attendre les épreuves...

Hier soir je me suis éperdument baladé de Clichy à Pigalle, puis de Pigalle à Clichy, ne me décidant pas à dîner avant neuf heures; puis repartant, à la poursuite de l'aventure, du plaisir, de la surprise et ne trouvant que du morne, du banal et du laid. Pris le métro pour rentrer; fourbu; mais je comptais sur la fatigue pour m'assurer une nuit passable; et, somme toute, j'ai réussi.

J'avais emporté *Ecuador*, qui, après l'exquis de *la Nuit remue* m'a déçu. Michaux y tâtonnait encore; à présent il écrit à coup sûr; tout mot porte. Mais j'ai bien fait de continuer: à partir de la p. 127, c'est bien meilleur (le voyage en pirogue). De-ci, de-là, de l'excellent.

Qu'est-ce que je voulais dire encore? Tout, à présent, me paraît redites... Et cette préface à la *Lettre* de Thomas Mann, que j'ai promis d'écrire!... Ah! je voudrais crier: «Pouce», sortir du jeu. Ma table de travail (si j'ose dire) n'est pas plus encombrée que ma cervelle. J'aurais dû m'en tenir à mon éthique; elle était bonne; mais l'accueil en faisait partie; et maintenant tout est à ce point chaviré, bousculé, mélangé, que le cœur me manque devant cette tâche de remettre en place, et ça, et ça encore. Nous entrons dans une ère nouvelle; celle de la confusion.

Été attendre Élisabeth Herbart à la gare Saint-Lazare (retour de Londres). Rien ne m'est plus odieux. Avec mon infirmité de ne reconnaître personne, je flotte, donne n'importe sur qui, du cœur et de la tête, hagard, éperdu. Et naturellement je l'ai manquée. Suis rentré exaspéré, malade.

L'*Ecuador* devient brusquement très savoureux à partir de la pirogue. «Quoique je parle plus souvent de malheur, j'ai aussi des tas de petites jouissances.»

8 Mai.

Madame Théo, entraînée par moi, relit *Ecuador*; elle ne croit pas qu'il y ait à préférer la seconde partie. Élisabeth revient ravie de *Pépé le Moko*, que je lui ai dit que je n'aimais guère; et Pierre ne comprend pas ma sévérité à l'égard des *Bas Fonds*, que je trouve indigne de Renoir et qu'il est près de trouver excellent. J'ai horreur de ne pas être de l'avis de celui avec qui je parle (étant donné

que je ne parle qu'à des amis) et me fous de mes propres opinions. Je cède aussitôt; j'acquiesce; j'ai envie de demander pardon. Convaincu tout à la fois que j'ai raison et que... il suffirait de s'entendre. Je remarque qu'on est toujours du même avis quand on a vu la même chose *ensemble*. La moindre divergence de vues me chagrine, et de ne plus me sentir d'accord avec... Les opinions, on dit que ça n'a pas d'importance; mais il s'agit pourtant de savoir « à quoi s'en tenir ». Je hais tout ce qui divise les hommes; et, dès que je diffère, voudrais convaincre et rallier. Je me persuade que la plupart des divergences sont l'effet de malentendus. Ou bien c'est des gens de l'autre camp; et dans ce cas, rien à faire. Il ne reste plus qu'à cogner. C'est atroce.

Je relis *le Nommé Jeudi* (si tant est que je l'aie jamais lu). Bien meilleur que le souvenir que j'en avais gardé, ou que ce que je croyais que c'était. Mais je m'abandonne mal, ne me prête que du bout de l'esprit ou du cœur, tout occupé, hypothéqué par autre chose; encore mal dégagé de mon livre et de toutes les préoccupations qu'il entraîne. Je peste contre les importuns qui m'assaillent, contre les menues obligations de chaque jour; et, dès que je suis quitte et libre, ne sais que faire; et voudrais dormir, dormir encore, à longueur de journée. Je n'ai même pas de regards pour le printemps qui se joue sans moi, avant que je n'aie achevé de corriger mes épreuves. J'ai désappris de vivre... Je savais si bien !

Cuverville. 13 Mai.

Infidèle, je n'ai su m'astreindre à tenir à jour ce carnet. Et pourtant je comptais sur lui pour me *sortir d'indifférence*.

J'ai donné mon livre à imprimer; j'en ai déjà reçu les épreuves. Je devrais me sentir délivré. Je me le répète sans cesse; mais toutes ces préoccupations d'hier m'habitent encore et je ne prends intérêt à rien d'autre. Je ne parviens pas à désengager mon esprit. Dès que je ne suis plus requis par quelque occupation précise, je me sens vague, errant désœuvré. Je voudrais oublier tout; vivre un long temps parmi des nègres nus, des gens dont je ne saurais pas la langue et qui ne sauraient pas qui je suis; et forniquer sauvagement, silencieusement, la nuit, avec n'importe qui, sur le sable...

Je ne vois partout que détresse, désordre et folie; que

justice bafouée, que bon droit trahi, que mensonge. Et je me demande ce que la vie pourrait bien encore m'apporter, qui m'importe. Qu'est-ce que tout cela signifie ? A quoi tout cela va-t-il aboutir, et le reste ? Dans quel gâchis absurde l'humanité s'enfonce ! Comment et par où s'évader ?

Mais que les derniers rayons étaient beaux, ce soir, d'orant la hêtraie !... Hélas ! pour la première fois, je ne m'associe pas au printemps. Et maintenant, ces chants pathétiques d'oiseaux, dans la nuit...

14 Mai.

J'ai bien fait d'écrire ces lignes, hier. Cela m'a purgé. Ce soir, je me sens tout réconcilié avec l'univers et moi-même.

Cuverville. 6 Juin.

Sans doute sied-il de se défier de cette illusion (car je crois bien que c'en est une) que les derniers temps d'une vie puissent être consacrés à une quête de Dieu plus active. Avec le progressif émoussement des sens, une sorte de stupeur engourdit l'être; et, comme le monde extérieur perd son lustre et ses invites, l'élan retombe; je ne sais quelle morne indifférence réduit l'âme, toute ébranchée déjà à la manière de ces arbres que se propose d'abattre le bûcheron.

« Depuis toujours »... Il me semble que c'est Verlaine qui, le premier, a risqué cet abus. Je ne me souviens plus à présent de son vers où cet abus était charmant; séduisant au point que, depuis, on l'a repris sans cesse, et sans aucune justification poétique.

Dans cette phrase de de Man, par exemple : « La différence entre la main ouvrière et la main non ouvrière a depuis toujours été un des symboles les plus usités de la distinction entre les classes », je ne vois point que le « depuis » ajoute rien au « toujours », lequel suffirait. Et je crois qu'il en va de même presque partout ailleurs. Rien ne m'irrite autant que ce galvaudage de l'exquis et du rare. (Ce n'est du reste pas à de Man que j'en ai; il ne fait que suivre la mode, certainement sans le savoir. Mais, précisément, en voyant que se laisse contaminer un esprit aussi honnête que le sien, l'on peut juger de l'éten-due du mal.)

*Call it not love, for Love to heaven is fled,
Since sweating Lust on earth usurp'd his name.*

(Venus and Adonis, 793.)

Cuerville. 26 Juin.

J'aimerais tout de même que Massis m'expliquât, une bonne fois, ce que signifie cette parole de Claudel qu'il admire et cite et récite à propos de moi : « Le mal, ça ne compose pas. » J'ai beau retourner la phrase dans tous les sens, je ne parviens à la faire coller à rien. J'en reste à ne savoir dans quelle acception prendre le mot « composer ». Peut-être bien que cela ne veut rien dire; mais cela joue la profondeur et l'on reste, devant cette profération, tout pantois. Il paraît que je dois y voir la condamnation de mon œuvre. C'est sans doute ce que Massis appelle un « Jugement ».

27 Juin.

Se sentir un être d'exception; je sanglotais d'effarement lorsque je fis d'abord cette découverte, mais il fallut en prendre son parti et déjà j'avais accepté l'exceptionnel assez pour n'être pas très étonné lorsqu'il me fallut le constater de même dans les questions sexuelles. Non; mon étonnement vint plutôt, par la suite, de découvrir que, sur ce terrain du moins, l'exceptionnel (j'entends : ce que l'on me baillait pour tel) était, somme toute, assez fréquent.

Le sentiment de l'exceptionnel, je l'éprouvai, tout jeune encore, en constatant que souvent je ne réagissais pas comme les autres; comme le commun des autres. Et l'on a beau, par la suite, s'humilier, se déprécier, se vouloir peuple, se refuser à toute distinction, chercher à se fondre dans la masse et s'y plaire — on n'en demeure pas moins un être à part. Ce sentiment de différenciation, l'enfant peut l'éprouver très jeune encore et tour à tour avec tristesse, avec angoisse même, et bien rarement avec joie.

28 Juin.

J'y vois moins bien et mes yeux se fatiguent plus vite. J'entends également moins bien. Je me dis qu'il n'est sans doute pas mauvais que s'écarte ainsi de nous, progressivement, une terre qu'on aurait sinon trop de mal à quitter — qu'on aurait trop de mal à quitter tout d'un

coup. L'admirable serait, en même temps, de se rapprocher progressivement... d'autre chose.

30 *Juin.*

Rien de plus vain que cette soif d'instruction qui me tourmente encore. Si je pouvais rompre avec cette habitude de croire que mon temps se perd dès que je reste inoccupé ! Ce recours à la pensée d'autrui, sans trêve, par crainte aussi de me trouver seul avec la mienne, c'est une forme de la paresse. J'en viens à me féliciter de la fatigue de mes yeux qui se refuseront bientôt à de trop constantes lectures.

2 *Juillet.*

La pression de la liqueur accumulée exigeait du cerveau des images licencieuses. J'ai grand mal aujourd'hui à imaginer quoi que ce soit d'exaltant. Il faut que la réalité me provoque ; ma feinte ne prend plus les devants.

3 *Juillet.*

Il arrive un moment où tout devient par trop compliqué. A force de tirer des fils d'un point à un autre, d'établir des rapports, des interdépendances, des relations, le moindre acheminement de l'esprit dans cette toile ébranle tant de considérants qu'il reste en suspens, immobile, et voudrait sortir du jeu, recommencer à neuf, ignorer... Et je me souviens qu'enfant, j'enlevais des verroteries de mon kaléidoscope pour obtenir des arabesques moins compliquées. C'est aussi leur simplicité qui fait la si pure beauté des paroles de l'Évangile : « De quoi vous inquiétez-vous ? »

Cuerville. 4 Juillet.

Il est dix heures du soir. Le jour finit à peine. J'entends les derniers bruits de la ferme. Et maintenant tout s'endort dans un grand silence. L'oiseau, qui chantait si suavement il y a peu d'instant, s'est tu. Je me dis chaque jour, à toute heure, que je n'ai sans doute plus beaucoup de temps à vivre. La pensée de la mort ne me quitte guère ; elle m'habite sans m'assombrir.

5 *Juillet.*

Sans aucun pédantisme, ne pourrait-on exiger des « speakers » de la T. S. F. qu'ils parlent correctement et ne propagent pas des incorrections comme : « en terminer avec... » ?

Relu à haute voix *The Woodlanders* de Hardy et la *Catherine de Médicis* de Balzac; à voix basse, l'admirable *Turn of the Screw* de Henry James, dont j'avais gardé, du reste, mémoire très précise.

Achevé le *Venus and Adonis* de Shakespeare. Quelques passages de très fâcheuse rhétorique, et concession au goût du temps, ne déparent qu'à peine l'admirable foisonnement du poème. Pourtant le *Hero and Leander* de Marlowe me paraît, si mon souvenir est exact, de vertu poétique bien supérieure encore. Il faudra que je le relise.

Comment ne point sentir, dans l'un et l'autre poème, un souffle ardent de sensualité? Mais le *Venus and Adonis* a la réputation d'être « artificiel et glacé », car c'est la beauté d'Adonis surtout que chante et dont semble épris Shakespeare.

Cuverville. 6 Juillet.

Chaque soir, après le « good night », une fois retiré dans la grande chambre, je reste un long temps, assis dans le fauteuil, sans plus rien faire. À l'ordinaire, je lisais jusqu'assez avant dans la nuit; mais mes yeux sont fatigués, et la lumière est insuffisante. Alors je laisse ma pensée flotter au hasard; et j'appelle cela : méditer. Je n'ai plus de projets en tête; plus aucun; et cette désoccupation de la pensée m'est pénible. J'ai toujours aimé le travail et trouvé volupté dans l'effort. Peut-être (mais ce ne peut être ici, où rien ne m'invite à rien vouloir) goûterai-je encore quelque nouvel élan vers quelque but, quelque œuvre à faire... mais je me dis parfois, souvent, que j'ai dit à présent ce que j'avais à dire et que mon cycle est accompli. C'est aussi ce qui fait que je prendrai congé sans trop de peine.

En désaccord avec son temps — c'est là ce qui donne à l'artiste sa raison d'être. Et c'est pourquoi je n'admets guère qu'il n'ait d'autre valeur représentative que de reflet. Il contrecarre; il initie. Et c'est aussi pourquoi il n'est souvent compris d'abord que par quelques-uns.

7 Juillet.

Je regagne Paris demain matin. Je ne quitte plus un lieu, désormais, fût-ce Cuverville, que comme si je ne devais jamais y revenir.

12 *Juillet.*

Invité à la dernière répétition de la pièce de Cocteau. A l'entrée, l'aspect surélegant du public m'a fait fuir; les sourires surtout, les courbettes... Le lendemain je lisais dans les journaux que, arrivé trop tard, j'avais dû m'en retourner, n'ayant trouvé place.

Sorrente. 5 Août.

Noblesse, grâce et volupté. Car aucune mollesse, ici, n'accompagne la joie de vivre. A travers l'exubérance des vignes, partout se voit l'effort de l'homme et le triomphe de l'esprit. Sur aucune autre terre, sans doute, le mariage n'est-il plus heureux, de la végétation et d'une architecture audacieuse, où souvent le seul festonnement des pampres vient tempérer d'un sourire un excès de sévérité. *Noblesse* : ce mot me hante, en Italie — où la plus sensuelle caresse rejoint la spiritualité.

Il n'est pas jusqu'à ce tuf volcanique, à Sorrente, qui ne me plaise; et ces failles profondes, ces crevasses qui doivent porter, en géologie, un nom spécial et que je voudrais connaître. Elles sont dues, me semble-t-il, non tant à l'érosion (encore qu'un peu d'eau coule toujours au fond du gouffre), qu'à quelque écartement subit, sismique. Les parois restent abruptes comme celles des latômes, au pied desquelles c'est la même éclosion luxuriante. Mais il semble, plutôt encore, que le sol s'ouvre, comme une grenade éclate, par l'effet même de la chaleur.

Je n'ai jamais su dire encore, ni tout ce que je dois à l'Italie, ni combien j'étais et reste amoureux d'elle.

Les bâtiments, les murs des routes, sont couverts d'inscriptions en caractères gigantesques; appels au Duce et citations de phrases de lui, slogans parfaits, admirablement choisis et propres à galvaniser la jeunesse, à l'enrôler. Entre tous, ces trois mots : *Croire. Obéir. Combattre*, reviennent le plus fréquemment comme conscients de résumer l'esprit même de la doctrine du fascisme. Ce qui permet quelque clarté dans les idées et m'indique du même coup les « positions » de l'antifascisme. Et rien n'amène une plus grave confusion que l'adoption de ce slogan par le communisme même, qui se prétend anti-fasciste encore, mais ne l'est plus que politiquement et, lui aussi, demande aux inscrits du parti de

croire, d'obéir et de combattre, sans examen, sans critique, avec aveugle soumission. Les trois quarts des inscriptions italiennes pourraient tout aussi bien convenir aux murs de Moscou. L'on me dit qu'on ne peut triompher d'un adversaire que sur même terrain, que par ses armes mêmes, qu'il sied d'opposer l'épée à l'épée (ce dont je ne suis du reste nullement convaincu). Il sied d'abord et surtout d'opposer l'esprit à l'esprit, et c'est ce qui ne se fait plus guère. Les historiens de demain examineront comment et pourquoi, la fin s'effaçant devant les moyens, l'esprit communiste a cessé de s'opposer à l'esprit fasciste, et même de se différencier de lui.

7 Août.

La vie, pour moi, perd tout sens, tout attrait, si je n'y puis plus progresser. Mais je dois accepter de ne plus trop chercher à m'instruire. Le progrès par instruction est le propre de la jeunesse; à celui-là il est sans doute bon de savoir renoncer, pourvu que ce soit en faveur d'un autre progrès, plus profond, plus véritable.

9 Août.

Le besoin qu'a Pascal¹ de désespérer l'homme et de saper ses joies, à seule fin de précipiter sa conversion, cette systématique dépréciation du jeu, de l'art (« quelle vanité que la peinture... »), de tout ce qui distrait l'homme de la nécessité de la mort — me paraît beaucoup plus vain que le plaisir même; et combien me paraît plus sage la boutade de Hebbel : « Que peut faire de mieux le rat pris au piège ? — C'est de manger le lard. »

Aussi vaines me paraissent les considérations de Mauriac au sujet de Lawrence et de ce que peut bien devenir une lady Chatterley vieillie. Si j'ai quelques remords aujourd'hui, c'est bien de ne pas avoir profité mieux de ma jeunesse. Alors que m'invitait le plaisir, je refusais mon corps à l'harmonie; ce n'est que beaucoup plus tard, que trop tard, que je compris quel guide sûr est le désir. Je localisais Dieu dans une certaine région suprasensible, inaccessible ou presque, vers où

1. Dont Robert Levesque, près de moi, relit les *Pensées*, dans la nouvelle édition de la N. R. F..

je tendais avec une ambition d'alpiniste, et la grâce me faisait défaut.

Gœthe me fut de grand secours, et la botanique. Il est curieux que le catholicisme, si prompt à dénoncer l'orgueil dès que l'homme s'écarte des leçons de l'Église, ne consente plus à le voir, cet orgueil, dans la résistance et le regimement aux lois naturelles. Et pourquoi ne pas oser dire, ainsi qu'il faisait pour Descartes : « Je ne puis pardonner à Pascal. » Qu'il gémissé, cela va bien; ses gémissements sont fort beaux; mais qu'il nous veuille forcer à gémir; qu'il aille jusqu'à écrire : « Je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant », n'y a-t-il pas de quoi s'écrier qu'on n'approuve que ceux qui trouvent; qui trouvent avec des cris de joie.

22 Août.

Je lis toujours Abel Hermant avec un intérêt très vif. L'article qu'il donne au *Figaro* de ce matin prête à discussion.

« Si Flaubert avait vécu jusqu'à nos jours, dit-il, il rirait bien de nos « slogans », car il avait pour les phrases toutes faites, que nous appelons aujourd'hui *slogans* à l'américaine, une inimitié particulière. » Le slogan n'est point précisément « une phrase toute faite » ; c'était originairement un « cri de guerre » susceptible de rallier les gens d'un parti. Le mot désigne aujourd'hui n'importe quelle formule concise, facile à retenir en raison de sa brièveté et habile à frapper l'esprit. Telles ces phrases de Mussolini qui couvrent les murs d'Italie. Flaubert eût peut-être admiré ces formules; ce qui l'indignait, c'était de les voir accepter sans contrôle. Mais la formule-slogan n'abrite pas nécessairement un lieu commun. Le mot de saint François de Sales, que nota Massis, fait slogan : « Il n'y a pas de sainteté toute faite », de même que la phrase de Malraux : « La culture ne s'hérite pas; elle se conquiert. » Et Flaubert les eût approuvées, car c'est au « tout fait » qu'il en a, à tout ce qui s'obtient sans combat, ou plus précisément encore : à la paresse et à ce qui la favorise.

Le *slogan* de Flaubert : « J'appelle bourgeois quiconque pense basement », me paraît déborder beaucoup la signification qu'Abel Hermant lui prête. Si j'avais à le commenter, je dirais, au nom de Flaubert : peu m'important

les « classes sociales » ! Il peut y avoir des « bourgeois » tout aussi bien parmi les nobles que parmi les ouvriers et les pauvres. Je reconnais le bourgeois non point à son costume et à son niveau social, mais au niveau de ses pensées, et, pour simplifier, j'appellerai *bourgeois* « quiconque pense basement ». Et si Flaubert, dans un autre *slogan* que cite également Abel Hermant; ajoute : « Le bourgeois a la haine de la littérature », je vois dans cette phrase (beaucoup moins « slogan » que la première), non point ceci qu'y voit Abel Hermant : « Flaubert appelait bourgeois quiconque n'aimait point ce qu'il faisait », mais bien : le *bourgeois* (c'est-à-dire : quiconque pense basement) a la haine du gratuit, du désintéressé, de tout ce dont il ne peut se servir. Il ne saurait admettre l'art ou la littérature qu'utilitaires, et hait tout ce qu'il ne peut s'élever à comprendre.

24 Août.

Lorsqu'on s'est fait de quelqu'un une idée fausse et que ce quelqu'un, par la suite, se comporte et parle et écrive de manière qui contredise cette première idée fausse que l'on s'était faite de lui, on l'accusera d'hypocrisie bien plus volontiers que de reconnaître qu'on s'était trompé sur son compte.

26 Août.

Je rééprouve une joie d'enfant, sans souci de l'heure et tout mon souï — à l'exposition du quai de Tokio. Un triptyque de Louis Bréa; admirable panneau de gauche : Saint-Martin (quel visage !) coupant son manteau pour un pauvre.

Une *Pieta* attribuée à Fouquet (de l'église de Nouans); puis des Poussin — dont en particulier celui de l'*Ermitage*, d'une si parfaite composition. *L'Ivresse d'Anacréon*, réplique de celui que j'avais vu à Dulwich (meilleur encore, pour autant que je m'en souviene) — dont je voudrais avoir la reproduction dans mon cabinet de travail, si je savais (ou pouvais) m'y attarder. Quelle absurdité moderne, cette horreur ou peur du « Sujet », en peinture ! Le sujet, c'est la composition du tableau. Paul Desjardins parlait excellemment de cela.

Je n'ai fait que parcourir rapidement les salles modernes, déjà souï. J'ai pu éprouver avec joie une force

d'attraction, de contemplation, d'absorption, ainsi qu'au meilleur temps de ma jeunesse.

Cuerville. 1^{er} Septembre.

Relu avec ravissement les six derniers chants de l'*Iliade* dans la traduction Giguet (que je ne me souvenais plus avoir ici et qui me paraît à présent préférable à celle de Leconte de Lisle; plus naturelle). Quelle férocité ! Mais la beauté revêt sans cesse et semble sanctifier la cruauté, l'horreur. Le dieu Amour, fils de Vénus, n'apparaît pas dans l'*Iliade*, mais seulement dans l'*Enéide*. Giguet, dans une « encyclopédie humaine » dont il fait suivre sa traduction, au mot *Amour*, dit : « Passion beaucoup moins vive que l'amitié. » Un hétérosexuel intran-sigeant ne saurait être vraiment sensible à la Grèce. Nietzsche a fort bien compris cela, et dit. Et les hellénisants à qui manque ce sens-là sont des cuistres.

3 Septembre.

Le grand secret de Stendhal, sa grande malice, c'est d'écrire *tout de suite*. Sa pensée émue reste aussi vive, et de couleur aussi fraîche que le papillon qui vient d'éclore et que le collectionneur a surpris au sortir de la chrysalide. De là, ce quelque chose d'alerte et de primesautier, de disconvenu, de subit et de nu qui nous ravit toujours à neuf dans son style. On dirait que sa pensée ne prend même pas le temps de se chauffer pour courir. Ce devrait être de bon exemple; ou plutôt : son bon exemple, je devrais le suivre plus souvent. L'on est perdu quand on hésite. Le travail de traduction, pour cela, rend mauvais service. Ayant affaire à une pensée étrangère, il s'agit de la réchauffer, de la vêtir, et l'on va cherchant les meilleurs mots, la meilleure tournure de phrase; l'on se persuade que, pour dire n'importe quoi, il y a vingt façons et qu'il en est une préférable à toutes. On prend cette mauvaise habitude de dissocier la forme et le fond, l'émotion et l'expression de l'émotion, de la pensée, qui devraient demeurer inséparables.

Par exemple, je voudrais dire à présent que : « Si les autres écrivaient moins, j'aurais plus de plaisir à écrire. » ... Eh bien ! voilà qui est fait ! Qu'ai-je à chercher de mieux que cette phrase ? C'est la première venue; elle exprime parfaitement ma pensée. Mais mon esprit

tourne autour, l'examine, la critique, et cherche à opérer sur elle ce petit travail d'effritement, de destruction, qu'il vaut mieux laisser au temps, qui s'en charge. Et en disant tout cela, je tombe moi-même dans ce travers que je reproche aux autres.

Que voudrais-je exprimer de plus ? Que cette surabondance d'écrits, d'imprimés, m'étouffe et qu'à Paris, où tout cela s'amoncele, débordant les bibliothèques insuffisantes, sur les tables, les chaises, à même le sol et partout, ma pensée ne peut plus se mouvoir, ni respirer. Je suis comme Pompéi sous la pluie de cendres; et ne veux plus, en écrivant moi-même, y ajouter. Lorsqu'il m'arrive parfois d'ouvrir un de ces livres nouveaux, il me semble presque toujours que le peu de vrai qu'il apporte et de neuf, gagnerait à être dit plus brièvement — ou pourrait n'être pas dit du tout. De sorte que, lorsque me prend le désir d'écrire, j'hésite et me demande : cela vaut-il vraiment d'être dit ? D'autres ne l'ont-ils pas dit avant moi ? Ne l'ai-je pas déjà dit moi-même ? Êt je me tais.

9 Septembre.

Occupé tous ces derniers jours par la traduction d'*Antoine et Cléopâtre*. Le travail que j'avais fait, sur la demande d'Ida Rubinstein, pour réduire le nombre des décors (et, partant des scènes), il me faut le défaire, ainsi que les coutures pour relier les scènes, combler les lacunes, etc... Affreusement dérangé par la correspondance, comme toujours. Après l'*Iliade*, j'ai repris l'*Énéide*, tout surpris de comprendre aussi bien le latin; du moins toutes les parties que j'avais étudiées dans mon enfance.

Je crois que l'on rendrait les élèves beaucoup plus vite sensibles à la scansion des vers latins, si on les habitait à tenir compte simplement des accents, sans chercher à décomposer facticement le vers en dactyles et en spondées. Il s'agit de trouver et sentir six « temps forts »; tout le reste ensuite, va de soi.

Lu nombre de poèmes de Donne.

Dans la correspondance de Descartes (lettre à Balzac, avril 1631) : « Je dors ici (Amsterdam) dix heures toutes les nuits, et sans que jamais aucun soin me réveille... » (le reste de la longue phrase est merveilleux). Ailleurs, il parle (lettre à Mersenne, 11 octobre 1638) de la « violence du sommeil » — de son sommeil; et je l'envie.

Quand j'ai dormi huit heures, je me sens dispos au travail, prêt à n'importe quoi; j'ai du génie... Mais que ces nuits sont rares ! Nuits de jouvence et où l'on se repose vraiment.

Durant ces derniers jours, grands efforts, grands débats, grands soucis... Je ne me suis rapproché de Dieu pas d'un micron; je ne me suis rapproché que de la mort.

12 Octobre.

Les idées que l'on recueille dans les conversations ou dans les livres (nombre de gens n'en ont pas d'autres) se développent en nous parfois à la manière des greffes. Il advient même qu'elles foisonnent beaucoup plus (v. Aldous Huxley) que celles nées de notre propre sang.

A Rouen, lorsque j'étais enfant, vivait la nièce de Marceline Desbordes-Valmore. Elle s'appelait Madame Richard et végétait misérablement en donnant des leçons. Elle parlait très peu de sa tante; mais souvent d'un frère, que personne ne voyait et pour qui elle professait une admiration singulière. Elle disait :

« Mon frère a calculé : si l'on partageait également entre tous les hommes la totalité de la fortune publique, chacun n'aurait que trente centimes. Vous comprenez que ça ne vaut pas la peine. »

C'est le raisonnement qu'elle opposait au socialisme.

Des horticulteurs anglais nous envoient leurs catalogues. On y lit à l'article des « Sweet peas » (pois de senteur) des descriptions de variétés mirobolantes. L'une est nommée : *Venus*, une autre qui la surpasse encore : *Venus improved*.

23 Octobre.

Je ne consens pas à trouver cette déclinante saison moins belle — en dépit de ce que l'arbre qui perd ses feuilles en pourrait penser; modeste acteur dans un immense ensemble. Écouter cette invitation au recueillement, à la mort. Se fondre dans cette harmonie.

25 Octobre.

Tous ces jeunes gens dont je reçois des lettres, quêtant un encouragement, un conseil, n'imaginent guère (c'est leur excuse) le temps que cela vous prend, de leur

répondre. Ils imaginent moins encore que le livre qu'ils vous empêchent ainsi d'écrire, leur répondrait, et à la fois à beaucoup d'autres. Mais chacun d'eux voudrait une réponse particulière à des questions qui ne sont pas particulières du tout.

Cuerville. 30 Octobre.

Ce qui me retient d'écrire à présent, ce n'est pas la lassitude, c'est le dégoût.

8 Décembre.

Je n'aime pas les enterrements et les fuis d'ordinaire; mais j'ai tenu à assister à la cérémonie funèbre de Harry von Kessler. Elle a eu lieu, hier, à la chapelle protestante de la rue de Passy, où le pasteur Boegner a fait un discours très digne. Je me suis beaucoup étonné de ne voir dans l'église, ni ensuite pour accompagner le corps au cimetière, aucun des peintres et des sculpteurs que Kessler avait si généreusement obligés durant sa vie. Par contre, je n'ai pas retrouvé sans émotion J. E. Blanche. Il a la gentillesse de ne point me garder rancune de mes retraits et se montre avec moi, comme toujours, d'une affabilité charmante. Je songe avec tristesse, à présent que notre vie s'achève, que j'ai bien mal répondu à l'affection qu'il m'a sans cesse témoignée; que je n'ai marqué, dans mon journal, que mes sursauts d'humeur (de mauvaise humeur) devant son existence trop comblée, trop aisée, devant l'excès de son assurance et le souci de ses commodités. Mais qui ne le connaîtrait que par ce que j'en ai dit le jugerait mal; je n'ai retracé de sa figure que les ombres. Je cherche à comprendre ce qui m'a retenu de le fréquenter davantage, ainsi que toujours il m'y invitait : je crois que c'est l'acquiescement que je donnais, par faiblesse, à ses dénis. Ce n'est pas à lui que j'en voulais; c'est à moi-même; je me laissais entraîner, par sympathie, où je ne voulais pas aller. A causer avec lui je ne prenais que trop de plaisir; mais un plaisir trop reprochable, ou que, du moins, je me reprochais trop; un plaisir de riche.

Cuerville. 13 Décembre.

Ce matin, ouvrant mes volets au réveil, c'est l'émerveillement de la neige. Elle a déjà tapissé quelque peu le sol et tombe en assez gros flocons. « Un temps affreux »,

déclare X. qui ne trouve qu'un jour sur dix un temps à peu près à sa convenance; et je lui cite alors le mot du Belge : « Enfin, ça vaut mieux que pas de temps du tout. »

Il me semble qu'il ne tiendrait qu'à l'homme d'avoir à se réjouir plus souvent d'être sur terre. Et ce n'est pas seulement que je me résigne à « prendre le temps comme il vient »; lorsque je suis à la campagne, je ne puis trouver laid un orage, une averse, le vent, la tourmente, et n'attends point que le ciel soit sans nuages, pour l'admirer.

14 Décembre.

On reprend *la Marche Nuptiale* aux Français. Les critiques s'étonnent : « Comme cela a vieilli ! » Henriot écrit dans *le Temps* : « C'est aux reprises que les faux chefs-d'œuvre apparaissent. » Mais permettez : nous sommes quelques-uns à qui la fausseté des pièces de Bataille a sauté aux yeux dès le début et qui ne les avons jamais considérées comme des « chefs-d'œuvre »; quelques-uns qui avons toujours pensé et dit, envers et contre tous, ce dont vous vous apercevez aujourd'hui. Mais plutôt que de reconnaître que vous vous étiez trompé en prenant ces vessies pour des lanternes, vous préférez écrire : « C'est curieux comme ce théâtre a vieilli ! » — Ce n'est pas curieux du tout et ce théâtre de Bataille (ou de Brioux) n'a pas changé; simplement, tout comme pour le théâtre de Dumas fils avant-hier, vous vous êtes laissé duper.

« Chaque âme en vaut une autre », proclamait Guéhenno. À cette ruineuse formule mon cœur et mon esprit s'opposent. J'y vois du reste beaucoup moins de modestie, d'assimilation des plus humbles à soi-même, que d'orgueil, d'assimilation de soi-même aux plus grands, ou de rabaissement jusqu'à soi des plus grands.

15 Décembre.

« L'imagination imite. C'est l'esprit critique qui crée » — disait Wilde (dans *Intentions*); de tous les aphorismes de Wilde, il n'en est pas qui paraisse d'abord plus paradoxal et moins digne d'être pris en considération. À le défendre, on risque de passer soi-même pour sophiste. Quel avait été mon étonnement, ma joie, de retrouver, fort inopinément, cette même profonde et féconde

vérité, en fouillant au hasard dans les *Œuvres Complètes* de Diderot — et énoncée par celui-ci à peu près dans les mêmes termes : « L'imagination ne crée rien, elle *imite*¹. » J'avais plaisir à citer cette phrase en regard du « paradoxe » de Wilde dans un article sur *l'abandon du sujet dans les arts plastiques*. Ce matin ouvrant le premier numéro de la somptueuse revue *Verve* où paraît cet article, mes regards se portent aussitôt sur la phrase : « L'imagination ne crée rien, elle *invente*. » Un prote zélé, trop zélé, a cru bien faire de rétablir un texte, évidemment fautif à ses yeux.

On raconte que Rosny, exaspéré par les erreurs typographiques que les protes faisaient ou laissaient passer, écrivit un article vengeur intitulé « Mes coquilles ». Quand Rosny le lendemain ouvrit le journal, il lut avec stupeur, en gros caractères, cet étrange titre : « MES COUILLLES ». Un prote, négligent ou malicieux, avait laissé tomber le q...

J'écris ceci pour me consoler.

Marcel Drouin me communique un remarquable discours (ou du moins les fragments qu'en donne le *Journal des Débats* du 21 déc.) de Leclainche, à l'Académie des Sciences (18 ou 19 déc.). J'y relève : « Si le racisme ne présente qu'une idéologie passagère, parmi celles qui agitent les hommes, la question permanente de la race demeure posée devant la science et elle contient tout le devenir de l'humanité. Son étude serait grandement facilitée si ethnologues et anthropologues consentaient à reconnaître que la considération des documents extrasomatiques, d'où est né le racisme, n'a servi en rien à la diagnose des races et qu'elle l'a rendue totalement impossible. » C'est ce qu'il advient dans l'étude de n'importe quel problème lorsque viennent fausser les données mêmes du problème n'importe quelles considérations de morale, de religion, de politique ou d'utilité.

1. *Salon de 1767*. (Éd. Assézat, tome XI, p. 131.)

FEUILLETS

I

PAGES RETROUVÉES

DE tous les « grands auteurs » (je ne puis user de ce mot sans sourire), ceux qui m'ont le moins appris, sans doute, ce sont les Français. Et comment en serait-il autrement ? Je les ai dans le sang, dans la cervelle; dès avant de les lire, j'étais fait d'eux. Ils sont de même étoffe que moi. Je puis apprendre à raisonner avec Descartes; si je raisonne différemment, il me semblera que je déraisonne. Mais certains peuples ne raisonnent pas du tout, qui pourtant vivent. Raisonnable, et raisonneur, que je le veuille ou non, je le suis irrémédiablement; j'ai beau faire, mon esprit n'assimile rien qui n'ait d'abord passé par l'octroi de ma raison. Mais ce que j'y veux faire passer, oh ! sans fraude, ce sont matières étrangères et que mon propre pays ne produit pas spontanément.

*

Le « tout a été dit » de La Bruyère a longtemps engourdi la France. Encore aujourd'hui la grande majorité des Français croit qu'il ne reste plus qu'à redire et que « le tout de l'homme » est de *redire* de mieux en mieux, ce dont, il est vrai, les Français s'acquittent plus volontiers que peuple au monde et dont ils tirent grande fierté. Et le pis est que ce mot de La Bruyère va dans le sens de notre race et flatte une disposition d'esprit naturelle jusqu'à ne plus laisser bien distinguer quelle est ici la part native et douter si le Français eût pu donner beaucoup mieux avec une permission différente, écoutant un autre conseil. N'importe ! Je ne puis me retenir de croire que la meilleure éducation n'est point celle qui va dans le sens des penchants et qu'un naturel un peu vigoureux, comme est le nôtre, trouve profit dans la contrariété, dans la contrainte.

Depuis le sortir de l'enfance je me heurte à ce décret

de La Bruyère et n'ai cessé de m'élever contre lui. Mais ma protestation s'alimente aujourd'hui d'autres considérations beaucoup plus graves et que je veux tenter d'exposer, encore que me doutant du peu d'accueil qu'elles peuvent espérer en France. Français de part en part, c'est pourtant en Français que je parle et ne pouvant admettre ce discrédit que la France si souvent semble tenir à cœur de mériter.

Que l'homme se soit fait ce qu'il est, quel orgueil ! Qu'un Dieu ait fait l'homme, quelle dévotion ! Mais qu'importe ? L'important c'est que l'homme n'ait été obtenu (fût-ce par Dieu) que lentement, que progressivement. C'est à quoi répugne toute religion et particulièrement la catholique. Je lus hier encore cette affirmation impertinente, qu'« un certain degré de connaissance fut atteint dès les premiers temps où l'homme se mit à penser » et, comme corollaire immédiat, évidemment, que ce degré « ne peut être dépassé ». Le plus effarant c'est que cette affirmation est présentée comme habitant « la conscience de tout Français » ; le plus attristant c'est qu'en effet il est bien peu de Français qui ne l'admettent. Et Gourmont lui-même, par ailleurs si perspicace et si résolument athée, soutient cette thèse déconcertante : qu'il ne fallait pas moins de génie pour inventer le fil ou l'aiguille, que pour découvrir les lois de la gravitation ou de la transmission des ondes. Ce qui, si je veux bien l'admettre, ne fait que reculer le problème par delà le temps où l'aiguille et le fil, où l'homme même n'étaient pas encore inventés. Mais Gourmont part de là pour tenter d'établir une prétendue loi de *constance* intellectuelle qui défendrait à l'homme d'avoir jamais été moins intelligent (j'allais écrire : moins *homme*) qu'il n'est aujourd'hui ; ne voyant pas que cette prétention demeure inconciliable avec les doctrines d'évolution qu'il professe ; car enfin, si l'homme a toujours été ce qu'il est, force est d'admettre qu'il sortit alors tout craché de la bouche d'un Créateur.

Il n'est pas de vertus humaines que je prise autant où aussi peu, suivant les cas, que le courage.

« Le vrai courage, disait Napoléon, c'est celui de

trois heures du matin. » Il voulait dire par là, sans doute, que le courage auquel il accordait estime était celui d'où toute griserie, toute vanité, toute émulation fussent exclues. Un courage sans témoins, sans complices; un courage à froid et à jeun.

Tout cela entre en ligne de compte et parfois je vois moins de vrai courage que de vanité, de gloriole, dans certaines parades en gants blancs et en panache sous le feu de l'ennemi; j'estime même que celui qui se refuserait à cet entraînement collectif, celui-là se montrerait authentiquement courageux et qui précisément aurait le courage de paraître manquer de courage. Car pour le très grand nombre des faux héros *paraître* suffit; passer pour courageux permet de se passer de l'être.

Je ne puis estimer le courage qui n'est dû, comme il advient souvent, qu'au manque d'imagination, tout comme la peur bien souvent est le produit d'une imagination excessive. De même le courage qui n'est fait que du sentiment de la supériorité de sa force. A beau crâner, qui se sent les muscles d'acier. Le chat qui s'aventure sans trembler sur la branche, voit moins l'abîme au-dessous de lui que la nichée d'oisillons qu'il convoite; surtout il compte sur ses griffes qui le retiendront de tomber. Pour me faire admirer celui-là qui risque sa vie, je voudrais d'abord être convaincu qu'il y tienne. Tant de jeunes gars, durant la guerre, virent dans le fait de la risquer une unique occasion de se donner quelque lustre ! Qu'on imagine soudain, parmi eux, un être qui se sente dépositaire d'un message secret dont bientôt, s'il vit, pourront profiter tous les autres; le plus réel courage, pour lui, ne sera-t-il pas de chercher à le préserver ? L'on me dit que Péguy s'offrit à la mort dans une sorte de désespoir, et « pour simplifier »; car en effet continuer à vivre demande souvent un courage assez compliqué. J'en sais un autre, tout jeune, qui se fit tuer dès les premiers jours, par peur de ne pas se montrer courageux.

*

Je m'étais assez promptement mis en garde contre les notions que je devais aux habitudes inculquées par mes parents, à ma formation protestante, à mon pays même; non point du tout que je les considérasse de parti pris

comme mauvaises, mais du moins prétendais-je ne les réadmettre qu'après avoir éprouvé par moi-même leur excellence, les avoir fait comparaître devant moi, comparées à d'autres, soumises au trébuchet de ma critique et m'être bien assuré qu'elles rendaient un son pur et plein.

Je ne m'avisai que beaucoup plus tard, et même que tout récemment, que nombre de ces notions, j'entends celles qu'après examen j'avais admises, étaient le produit, parfois indirect, de ma condition sociale, des faveurs du sort (qui m'avait fait naître dans une situation aisée, confortable, à l'abri des soucis matériels), de la société dans laquelle j'avais vécu, dont mes parents faisaient partie, et disons plus simplement : de ma *classe*. Ce mot, il y a bien peu de temps encore, ne signifiait pour moi pas grand'chose. Les hommes, je les savais plus ou moins fortunés et, ma sympathie me portant vers les plus désavantagés, je n'avais guère eu que des amis pauvres, c'est-à-dire contraints de gagner, et parfois fort péniblement, leur vie. N'importe ! Les problèmes d'ordre social ne m'intéressaient guère et mon esprit ne consentait à s'éprendre et à s'occuper que des problèmes qui me semblaient communs à tous les hommes. Et sans doute fallut-il d'abord que je reconnusse combien mauvaise était une forme de société qui garantit le bonheur de quelques privilégiés par la misère du plus grand nombre, pour m'aviser que nombre de ces notions que j'avais admises et que je tenais pour acceptables, sur lesquelles œuvrait ma pensée, ne s'étaient formées qu'à la faveur de cette inégalité et faisaient elles-mêmes partie d'un système qui me paraissait condamnable. Je ne condamnai pas du même coup ces notions, car à certaines d'elles je devais mon art et ce qui faisait à mes yeux ma raison d'être ; mais du moins me parurent-elles suspectes et je commençai de les regarder de travers, et singulièrement celles qui flattaient ma classe, celles où la classe bourgeoise pouvait trouver appui, confort et justification.

Mon regard le plus sévère se portait sur toute notion dont je pusse remporter avantage. J'y mettais une sorte de prédilection hargneuse ; oui : de prédilection retournée. Mais même ce travail de critique, je dois le reconnaître, restait bourgeois, et je sais bien que, moins privilégié, je n'aurais pas pu l'entreprendre. C'est bien

aussi, pensais-je, pourquoi ceux de la classe ouvrière acceptent si facilement les idées d'autrui; pourquoi si souvent (certains disent : toujours) les incitations révolutionnaires sont un produit de la classe bourgeoise, encore que s'adressant au peuple et ne pouvant prospérer que par lui.

*

Il y a sans doute dans les théories de Rousseau moins de paradoxe et de folie qu'on ne se plaît à le dire. Le fâcheux c'est que ce fussent des théories et que parfois la passion les lui dictât. Je ne puis croire que l'homme, ainsi qu'il le prétend, soit « naturellement bon ». Le goût, le besoin, le sens même de la vérité n'habitent ni l'enfant ni les peuplades primitives. Cette utopie dans le passé fausse dangereusement tout projet, toute préfiguration de l'avenir. Mais comment ne pas admettre et précisément parce qu'elle façonne l'homme et l'instruit, que la civilisation ne soit responsable de bien des déroutes, la société de bien des atrophies ? L'homme est à faire, à devenir, et cet *homme bon* (non point « naturellement bon », mais produit, mais œuvre de culture et d'art), le grand grief contre la société, c'est d'avoir si peu fait, si mal œuvré, pour l'obtenir.

Ce que je n'aime surtout pas, dans Rousseau, c'est son estime de l'ignorance. Le mésusage que l'homme a fait des découvertes de la science, ne suffit pas à incriminer celle-ci, mais l'homme même qui en mésuse.

Il va de soi; et si le feu nous brûle, nous ne l'éteindrons pas pour cela.

Ce que je reproche à Rousseau, c'est de parler de « lois de nature » quand il s'agit d'affaires humaines. Les lois naturelles sont immodifiables; il n'est rien que l'homme institue, il n'est rien d'humain, qui ne puisse être modifié — à commencer (ou mieux : à finir) par l'homme lui-même.

*

Je ne puis opposer au Christ cette résistance orgueilleuse et jalouse de Nietzsche. Sa perspicacité merveilleuse, lorsqu'il parle du Christ, me semble en défaut; oui vraiment il me semble accepter du Christ une image déjà transmise et déformée, et, pour s'opposer mieux,

tenir le Christ pour responsable de tous les nuages et de toutes les ombres qu'a projetés sur terre la triste mésinterprétation de ses paroles.

Je sens dans l'enseignement du Christ autant de force émancipatrice que dans celui de Nietzsche; autant d'opposition entre la valeur individuelle et l'État, ou la civilisation, ou « César »; autant d'abnégation et de joie. Que dis-je : autant ? J'en découvre davantage encore, et plus profonde, plus secrète; plus assurée et, partant, plus calme; plus totale et, partant, moins tendue, dans l'évangile du Christ que dans celui de Zarathoustra. Nietzsche est beaucoup plus près du Christ que ne l'était Goethe par exemple (ou Hölderlin), chez qui je sens tout naïvement et spontanément les valeurs païennes de la Grèce antique s'opposer aux valeurs vraiment chrétiennes (j'entends : celles du Christ même, et non de l'Église); beaucoup plus près qu'il ne le savait lui-même ou ne consentait à se l'avouer. C'est bien aussi pourquoi, dans la Grèce, ce qu'il plaît à Nietzsche de découvrir, c'est cette insatisfaction même et ce déséquilibre sacré où le Christianisme trouvera son autorisation, sa motivation, sa raison d'être. Ce qu'il voit dans la culture grecque, c'est Dionysos, tandis que Goethe reste du côté d'Apollon. Il ne tenait qu'à Nietzsche de redécouvrir sous les suaires et de ressusciter un Christ véritable; mais, plutôt que de se rallier à Celui dont l'enseignement surpassait le sien, Nietzsche pensa se grandir en l'affrontant. Il méseutend résolument le Christ; mais, de ce malentendu, sur lequel il va prendre élan, l'Église est, plus encore que lui, responsable; en annexant, en cherchant (en vain du reste) à assimiler le Christ, au lieu de s'assimiler à lui, elle l'estropie davantage — et c'est ce Christ estropié que Nietzsche combat.

Il reste, encore et malgré tout, tant de vérité sur-humaine dans l'établissement de l'Église que les simples s'y puissent tromper et s'approcher de Dieu par ce canal jusqu'à ne considérer plus que Dieu même; mais, de même que le Christ nous disait : « Nul ne vient au Père que par moi », l'Église voudrait que nous ne puissions atteindre le Christ que par elle...

Que de questions qui passionnèrent le monde, qui semblaient, en leur temps, vitales, nous semblent aujourd'hui oiseuses, non point parce qu'elles ont été résolues, mais parce qu'elles se sont dégonflées; oui, dégonflées au point de ne nous laisser comprendre plus que très mal comment on put jamais prendre ces vessies pour lanternes.

*

A quelques nouveaux convertis.

« Je parlerai sans ironie. Si je dis : je vous suis reconnaissant, c'est, en vérité, que vous m'avez beaucoup instruit. J'ai compris pourquoi je ne peux, ni ne veux, être des vôtres. Mon cœur m'y portait, et cette sympathie que j'avais pour vous a été une des grandes faiblesses de ma vie. Je craignais, je réprimais tout mouvement de ma pensée qui risquait de vous porter atteinte; j'en venais à ne plus oser respirer. Nous avons interminablement causé; vous connaissiez ma probité; je vous sais gré de ne l'avoir pas mise en doute. Nous avons discuté; je ne suis pas adroit pour me défendre; et du reste, vous ne m'attaquiez même pas : simplement vous cherchiez à m'amener à penser comme vous, depuis que vous vous étiez mis à penser comme les autres, à ne plus penser librement. Vous me demandiez d'admettre ce que vous aviez admis vous-même, qui me paraissait mensonge et qui vous paraissait Vérité. Il m'est assez vite apparu que nous ne pourrions jamais nous entendre. Vous taxiez d'orgueil ma résistance et cela vous permettait de la condamner. Vous vous êtes irrité lorsque je vous ai dit : « Je vous laisse le dernier mot », car il vous paraissait alors que, comme l'on dit en escrime : je rompais. Eh bien ! oui; je veux rompre. Que sert de raisonner avec quelqu'un qui arguë : la preuve que j'ai raison, c'est qu'il est écrit : « ... »... Moi aussi je me suis nourri de l'Écriture; si elle m'a instruit différemment, c'est disiez-vous, que je l'interprétais. La preuve que j'avais tort, c'est que, pensant avec l'Église, vous ne pouviez pas vous tromper. Vous appelez votre façon de penser : orthodoxie; en dehors de quoi l'on ne pouvait raisonner que de travers; et pliant à vous les paroles que Pascal prête au Christ, vous avez fait dire à Dieu : pour me trouver, renonce à me chercher. Et tout à la fois vous avez logé ce Dieu

dans un Temple dont vous avez refusé l'accès à qui-conque ne commençait point par se soumettre et par abdiquer toute liberté de pensée. La pensée, du moment qu'elle n'aboutissait point là, était mauvaise, et qui pensait autrement se trompait... »

*

Non; ce n'est point là précisément une mode, car la mode vient de l'extérieur, encore que répondant à d'inconscientes réclamations intimes; mais je crois que la guerre a laissé tous les esprits dans une disposition semi-pathétique particulièrement propre à subir cette sorte de contagion. Des deuils, des réflexions insolitement graves, et particulièrement toutes celles que l'on peut faire sur le peu de durée et l'insécurité réelle de la vie, certains désespoirs insurmontés et paraissant insurmontables sinon par des moyens surnaturels, un grand besoin de sympathie, l'inemploi, dans le train-train ordinaire, de tous les héroïsmes que la guerre avait chauffés à blanc, un besoin d'abnégation, de se prouver à soi-même sa noblesse, de servir au bien public et de sacrifier à des intérêts supérieurs des particularités gênantes, de s'enrôler, oui, tout cela s'y mêle et bien d'autres choses encore. C'est un état d'esprit ou d'âme que la guerre a créé. Certain ami à moi s'amuse (et je l'en blâme) à considérer nos nouveaux convertis comme des « gazés ». Et ce dont je le blâme, c'est de s'en amuser; mais je crois qu'il a raison de considérer toutes ces conversions comme des arrière-produits de la guerre (y compris mon *Numquid et tu...*). Car il n'est pas un de ces convertis dont l'esprit n'offrirait quelque fissure (qu'un examen psychologique un peu subtil et approfondi permet toujours de découvrir) par où le gaz mystique pût pénétrer. Ajoutez à cela que, dans ce nouvel état, chaque *néo* trouve son compte; et si l'on est tout surpris de reconnaître en chacun d'eux tous les défauts les plus choquants de sa primitive figure, on apprend que ces défauts ont cessé d'être des défauts depuis qu'il les offre au Seigneur; de sorte que chacun d'eux ne s'est jamais senti plus lui-même, et l'orgueilleux plus orgueilleux depuis qu'il l'est au nom de cette Vérité que désormais il possède, le coléreux depuis que sa colère

est sainte, et le niais depuis qu'il a reconnu les pièges de l'intelligence et résigne à ses supérieurs le soin d'avoir pensé pour lui. Ainsi pour chacun d'eux. Il en est parmi eux d'excellents; c'étaient les excellents de naguère; ils ont cette modestie de croire qu'ils ne doivent qu'à leur conversion cette excellence. Trouvent ici leur lieu ces âmes exquises sans s'avouer qu'elles eussent été, sous n'importe quel étendard, exquises; mais je ne puis juger leur religion d'après elles; simplement : cette religion leur convient et sans doute mieux qu'aucune autre. Ce qui m'avertit, me consterne, c'est que l'arbre puisse porter aussi d'affreux fruits. Car, il n'y a pas à dire, c'est bien cet arbre-là qui les porte et, pour que cet arbre puisse porter de tels fruits, c'est donc qu'il y a quelque chose de mauvais dans sa sève; et n'est-ce pas Vous-même, Seigneur, qui m'avez appris à juger l'arbre d'après ses fruits ?

*

Il y a un grand malentendu entre eux et moi, qui vient de ce qu'ils m'ont pris d'abord pour un dilettante, un sceptique; il leur semblait que l'effort de l'âme ne pût aboutir qu'à la foi et que ce qu'ils appellent « spiritualité » ne saurait être que mystique. L'âme qui ne croyait pas, dormait.

Or mon âme (mot que j'emprunte à leur lexique) est restée fervente. Je ne suis pas un tiède; j'ai passionnément aimé la vérité et ce n'est pas faiblement que je hais le mensonge. Eux, je ne les puis haïr; au contraire. Mais ils ne sont pas plus convaincus de mon erreur, que je ne suis convaincu qu'ils se trompent.

Aucune discussion avec eux n'est possible. Nous avons vis-à-vis d'eux, de leurs convictions, de leur foi, des égards qu'ils se doivent, au nom de leur foi, de n'avoir point vis-à-vis de notre pensée. Leur assurance fait leur force; ils ne consentent à voir qu'orgueil dans notre résistance, que faiblesse dans notre circonspection. Ce qui, pour nous, est une indispensable vertu : la probité intellectuelle, n'est à leurs yeux qu'un empêchement de croire, qu'il importe de surmonter.

*

L'Église a toujours accusé ses ennemis de perfidie. C'est donner à entendre qu'elle accepterait des attaques loyales; mais elle ne reconnaîtra pour loyales que celles dont elle sait pouvoir aisément triompher. Elle appelle perfides les coups qui visent au défaut de l'armure, c'est-à-dire les coups pénétrants. Les autres coups ne m'importent guère; nombre des épigrammes de Voltaire, pour plaisantes qu'elles fussent, nous font rire encore, peut-être, mais nous paraissent sans portée. Disons plus : je crois que celui qui n'a jamais compris, aimé, adoré le Christ et le divin enseignement de son Évangile, est mal qualifié pour combattre ce que la prudence humaine en a fait. Et je peux admirer aussi cette prudence, qui fut celle de l'Église, mais n'y sens le plus souvent plus rien, ou que très peu, de l'Esprit du Christ. C'est grand'pitié que souvent cet enseignement divin et cette tout humaine prudence aient été mêlés, confondus, à ce point que l'on ne puisse dégager l'un de l'autre sans apparence d'attentat.

*

Quel extraordinaire reproche me font-ils d'interpréter et de tirer à moi les paroles de l'Évangile ! Ce sont eux, au contraire, qui interprètent et expliquent. Je prends ces paroles telles qu'elles me sont données dans ce petit livre qui confond la sagesse des hommes. Et je ne me vante point, certes, d'avoir toujours mis en pratique les préceptes de vie que j'y lis. Mais je sais bien que quelques-uns de ces préceptes ont à ce point dominé ma pensée qu'aucune philosophie n'a jamais rien pu à l'encontre. J'ai puisé là une instruction secrète qui m'a enrichi, guidé, déterminé; j'y ai puisé surtout ma résistance à leurs doctrines.

*

Le musulman considère l'islamisme comme la seule religion vraiment et purement monothéiste; et non point le catholicisme avec ses saints, sa Vierge-mère, sa Trinité. Nos théologiens, qui travaillent à la mystique unification de tout cela, ne le convainquent guère; il est buté. Mais nos théologiens sont butés également lorsqu'ils se refusent à comprendre que c'est précisément de cette

inavouée concession au polythéisme qu'a pu naître toute l'efflorescence de l'art — refusée au monothéisme absolu des Arabes (et des juifs et des protestants).

Qu'il veuille ou non l'admettre, ce n'est que dans la mesure où le catholicisme se paganise (si j'ose dire), où il consent et cède à la diversité humaine, qu'il favorise l'art — et la civilisation. Gœthe l'a sans doute compris; mais aucun de nos philosophes du XVIII^e, monothéistes à qui mieux mieux; aucun d'eux, que je sache, n'a rien compris au paganisme.

*

Du grand danger (constant) de faire (de s'imaginer) l'adversaire plus bête (et en général : plus faible) qu'il n'est; ou simplement : plus bête que soi. L'Église a, sinon fort bien compris, du moins fort bien pressenti le redoutable ennemi que devait être pour elle (et devenir de plus en plus) la science, et en particulier les doctrines, si tâtonnantes qu'elles soient encore, du transformisme et de l'évolution. Elles ne s'adressent pas seulement à l'avenir, mais également au passé. Ce qui a déjà changé peut changer encore, et, réciproquement : si l'homme est susceptible de changer dans l'avenir, aussi bien s'assure-t-on qu'il n'a pas toujours été ce qu'il est. L'idée d'une modification profonde de l'homme et de la société (l'un ne pouvant aller sans l'autre) voit se dresser contre elle, nécessairement, la religion qui, fort justement, se rend compte que, par là, l'homme lui échappe, malgré le vertueux effort de certains croyants d'aujourd'hui d'englober l'idée d'évolution et, qui mieux est, de révolution, dans la religion même. Ils n'y pourraient arriver qu'en lâchant prise, soit du côté du dogme et de la mystique, soit du côté de la pratique. Et celui qui estime que le monde social doit être changé, qui se propose d'y aider, qui s'y dévoue, s'il voit dans la religion le plus grave empêchement au progrès, ce n'est, hélas ! pas sans raison. Mon cœur me dicte cet : hélas ! car il est toujours prêt à s'opposer à ce que la seule raison lui propose. Mais la raison doit, ici comme partout ailleurs, triompher; non point nécessairement, mais par la volonté de l'homme — de quelques hommes.

Je ne puis supporter d'entendre dire que j'ai découragé qui que ce soit. Mais ceux dont le bon vouloir défaille sitôt qu'il ne prend plus appui sur des mensonges et des chimères, ce n'est pas pour ceux-là que j'écris.

Il est certaine façon d'adorer Dieu qui me fait l'effet d'un blasphème. Il est certaine façon de nier Dieu qui rejoint l'adoration.

II

ÉTÉ 1937

Dans le petit livre inachevé de Lénine : *l'État et la Révolution*, si important, si lourd, il est une phrase où je m'achoppe. « Jusqu'à présent, dit-il, reprenant du reste une idée chère à Marx et à Engels, il n'est pas une révolution qui, en fin de compte, n'ait abouti à un renforcement de la mécanique administrative. » Je cite de mémoire et ne jurerais point que ce sont exactement ses paroles; mais je crois que je ne trahis point sa pensée. C'est du reste celle-même que tout son livre développe. Et dans cette considération il puise un encouragement à saper plus complètement l'appareil compliqué de l'État. Car si les révolutions précédentes n'ont abouti jusqu'à présent qu'à un renforcement de cela même qu'on voulait détruire, c'est que ces révolutions sont demeurées imparfaites, pense-t-il; c'est qu'elle n'ont pas été poussées jusqu'au bout. Cet écrit est de 1917. S'il est inachevé, c'est que Lénine estime plus important d'agir que d'écrire. Cette révolution complète, il la fait. Pour l'accomplir, et jusqu'au bout, tous les sacrifices ont été consentis. La révolution enfin triomphe; a triomphé. Il y a vingt ans de cela. Et à présent, où l'U. R. S. S. en est-elle? La bureaucratie redoutée, la mécanique administrative n'a jamais été plus forte. Il n'y a pas de « jusqu'à présent » qui tienne : la petite phrase reste vraie et ce que Lénine écrivait en 1917, il pourrait le récrire encore.

*

Dans les écrits de Marx, j'étouffe. Il y manque quelque

chose, je ne sais quel ozone, indispensable à la respiration de mon esprit. J'ai pourtant lu quatre volumes du *Capital* patiemment, assidûment, studieusement; plus le volume de morceaux très bien choisis par Paul Nizan, d'un bout à l'autre. D'Engels, l'*Anti-Dühring*. Plus quantité d'écrits autour et au sujet du marxisme. J'ai lu tout cela avec plus de constance et de soin que je n'apportai à aucune autre étude; et plus d'effort aussi; sans autre désir que celui de me laisser convaincre, de me soumettre même, et de m'instruire. Et je sortais de là, chaque fois, courbaturé, l'intelligence meurtrie comme par les brodequins de torture. J'allais me répétant : il le faut; sachant bien que je ne devais point chercher là des agréments dont le marxisme n'a que faire. Mais je pense aujourd'hui que ce qui me gêne ici surtout, c'est la théorie même, par tout ce qu'elle a, sinon précisément d'irrationnel, du moins d'artificiel (j'allais dire : d'artificieux), de fallacieux, et d'inhumain.

Je pense qu'une grande partie du prestige de Marx vient de ceci qu'il est difficilement abordable, de sorte que le marxisme comporte une initiation et n'est d'ordinaire connu qu'à travers des intercesseurs. C'est la messe en latin. Où l'on ne comprend pas, l'on s'incline. A travers tous les écrits de Marx (à la seule exception peut-être du *Manifeste communiste* — et encore...), sa pensée reste éparse, diffuse, à l'état nébuleux; jamais elle ne se rassemble ni ne parvient à la densité. A part les deux célèbres slogans : « Prolétaires, unissez-vous » et : « Il ne s'agit pas de comprendre le monde, mais de le changer » (formule admirable) — on ne parvient pas, allant de page en page et de chapitre en chapitre, à trouver phrase qui fasse flèche et se détache d'un confus magma. Et la fortune du marxisme vient également de ceci que, ne se laissant saisir par aucune pointe, sa masse énorme échappe à la prise, à l'attaque, trop nuageuse pour s'effriter. Les coups s'y enfoncent et ne paraissent jamais porter.

*

Je me soucie fort peu que mes écrits soient conformes ou non au marxisme. Cette « peur de l'index » que j'exprimais naguère, l'absurde peur d'être pris en défaut par des *purs*, m'a longtemps et beaucoup gêné, au point

que je n'osais plus écrire. Ce que j'en dis va paraître bien enfantin. Peu m'importe. Je ne tiens pas à m'avantager, et ce que j'expose le plus volontiers, je crois que ce sont mes faiblesses. Mais, de cette crainte stérilisante, à présent je suis quitte. Et cette crainte m'aura beaucoup instruit; oui, beaucoup plus que le marxisme même. La discipline que je me suis imposée durant trois ans n'aura pas été sans profit; mais je trouve aujourd'hui profit plus grand à m'en dégager qu'à continuer de m'y astreindre. Cette plongée dans le marxisme m'a permis de comprendre l'indispensable qui manquait à celui-ci.

Fallait-il la faillite de l'U. R. S. S. pour m'amener à penser ainsi ? Elle est l'illustration de mon déboire. Et l'on tâche à se dire d'abord : c'est par infidélité qu'elle a failli. Puis l'on entend retentir à nouveau les mots sinistres : « Il n'est pas une révolution qui ne... »

*

Ah ! que vous aviez donc raison de voir dans ma venue au communisme une affaire sentimentale; mais que vous aviez tort de ne point comprendre que j'avais raison ! A vous entendre, le seul communisme qui vaille, on n'y vient que par théorie. Vous parlez en théoriciens. La théorie certes est utile. Mais sans chaleur de cœur et sans amour elle meurtrit ceux-là mêmes qu'elle prétend sauver. Défions-nous de ceux qui veulent appliquer à froid le marxisme; de ceux qui veulent, à tout prix, tracer sur un sol courbe des sillons droits; de ceux qui préfèrent à chaque homme l'idée qu'ils se sont faite de l'humanité.

*

Tout de même l'U. R. S. S. en avait mis un bon coup. En dépit du reflux actuel, il en restera quelque chose. Et si l'on peut penser que le mouvement révolutionnaire de là-bas a provoqué par réaction la résistance fasciste d'autres pays, il n'est point paradoxal de dire que c'est le bolchevisme et la grande peur qu'on en avait qui déterminèrent les gouvernements fascistes à des réformes sociales protectrices, auxquelles ils n'auraient, sinon, jamais consenti; façon de désarmer l'adversaire. Même l'Eglise comprit qu'il était de son intérêt de s'occuper davan-

tage des questions sociales et que la négligence de ses devoirs avait singulièrement renforcé la légitimité des revendications de ses ennemis. Il importait d'enlever au bolchevisme sa raison d'être; le décontenancer, c'était la meilleure façon de s'opposer à lui.

Le matérialisme marxiste s'oppose au christianisme, essentiellement (il est vrai que...). Mais je crois, je sais, que cette opposition n'existe nullement en pratique, et que nombre de jeunes marxistes sont tout près de s'entendre, ou tout prêts à s'entendre, avec de jeunes chrétiens socialisants d'aujourd'hui. Ce sont ceux qui, précisément, ne sont point venus au marxisme par raisonnement, par théorie, mais par un douloureux besoin de justice et par cette chaleur de cœur qui rappelle souvent, à s'y méprendre, ce que le chrétien appelle : la charité; par amour. La charité chrétienne, que toujours accompagne un sentiment d'abnégation, ne s'oppose point tant à l'idée de la justice qu'elle ne la pénètre et féconde. La charité, tout en soulageant temporairement la misère, ne s'attaque point à sa racine et l'on peut même dire que, par là-même, elle l'entretient. L'exercice de la charité devient, pour certains chrétiens, une sorte d'entraînement indispensable; ils s'y perfectionnent eux-mêmes, s'y complaisent; au point que, sans pauvres à secourir, ils se sentiraient tout appauvris. C'est contre quoi proteste à bon droit l'idée juive et marxiste de la justice. Mais celle-ci nous abuse en exaltant cette illusion qu'un état social meilleur puisse jamais venir à bout de la misère. Et même elle favorise, cette idée, chez ceux qu'elle abuse, une certaine misère de cœur, d'assèchement. De sorte que je doute quelle serait la plus préjudiciable à soi-même et aux autres, à l'humanité : une charité qui prendrait son parti de l'injustice, une justice qui se sentirait quitte d'aimer; une équitabilité sans amour ?

De ceux-là seuls je me sens frère, qui sont venus au communisme par amour, par grande exigence d'amour.

Dans certaines pages-sommets de son *Espoir*, Malraux revient à ce qui semble rester son constant souci. Il fait dire à son Guernico :

« Dieu seul connaît les épreuves qu'il imposera au sacerdoce; mais je crois qu'il faut que le sacerdoce rede-vienne *difficile*. »

Et il ajoute aussitôt :

« Comme, peut-être, la vie de chaque chrétien. »

Et, de même, son Alvear dira :

« L'homme n'engage dans une action qu'une part limitée de lui-même; et plus l'action se prétend totale, plus la part engagée est petite. Vous savez que c'est *difficile* d'être un homme, monsieur Scali; plus difficile que ne le croient les politiques. »

Et un peu plus loin :

« Le seul espoir, reprit Alvear... qu'ait la nouvelle Espagne de garder en elle ce pour quoi vous combattez, vous, Jaime (son fils) et beaucoup d'autres (républicains), c'est que soit maintenu ce que j'ai, des années, enseigné de mon mieux... »

— C'est-à-dire ? demanda Scali.

Le vieillard se retourna et dit, du ton dont il eût dit : hélas !

— La qualité de l'homme. »

*

« Je ne suis pas marxiste », s'écriait Marx lui-même dans les derniers temps de sa vie, prétend-on. J'aime cette boutade. Elle veut dire, à son sens : « Je vous apporte une méthode nouvelle, et non point une recette, ni un système clos qui dispense désormais l'homme de tout effort (j'entends : de tout effort de pensée). Ne vous en tenez donc pas à mes paroles, mais passez outre. »

L'on a trop dit que Molière se gaussait de la médecine. Non point : il rit des médecins et de ce qu'ils avaient fait de la médecine. Ce n'est pas à Aristote non plus qu'il en a. Mais à l'aristotélisme. Non pas à la science, mais à ces savants de son temps, procédant par *baralipton*, pour qui la connaissance des formules remplaçait paresseusement l'observation directe de la nature.

Combien de jeunes marxistes d'aujourd'hui, empê-

trés dans la « dialectique », jurent par Marx comme on jurait autrefois par Aristote. Leur « culture » commence et finit au marxisme, qui leur permet, croient-ils, de tout comprendre, de tout juger; et tout ce qui échappe au marxisme ou y contredit, ils le déclarent ou insignifiant ou mauvais.

*

Il est remarquable que certains purs théoriciens du marxisme attendent, espèrent, exigent, de la société, de l'état social, ce qu'ils ne commencent nullement par obtenir en eux-mêmes. Pour le chrétien, c'est en soi-même qu'opère la révolution. Je voudrais pouvoir dire : en soi-même d'abord; mais le plus souvent cette révolution-là lui suffit; tandis que la révolution extérieure suffit aux autres. Ces deux efforts, ces deux effets, je les voudrais complémentaires et crois que, souvent, c'est assez facticement qu'ils s'opposent.

Un besoin constant de conciliation me tourmente; c'est un travers de mon esprit; c'est peut-être une qualité de mon cœur. Je voudrais marier le Ciel et l'Enfer, à la Blake; réduire les antagonismes, et ne consens le plus souvent à voir que des malentendus dans les oppositions les plus ruineuses et meurtrières. « Individualisme et communisme... comment pouvez-vous prétendre réconcilier ces adversaires, fût-ce en vous-même ? me disait en riant mon ami Martin du Gard. C'est l'eau et le feu. » De leurs fiançailles naît la vapeur.

Quel triste besoin de haine je sens partout aujourd'hui ! Besoin d'opposer tout ce qui devrait se comprendre, se compléter, se féconder, s'unir !...

*

Entre matérialisme et spiritualisme, l'opposition serait moins âpre si, au lieu de « matérialisme », on admettait que c'est de « rationalisme » qu'il s'agit. Dès lors l'entente n'est plus impossible. Quant à moi je sens profondément que, de ces deux états d'esprit, l'un a tout ce qui, précisément, manque à l'autre. Je ne puis m'accommoder d'une spiritualité irrationnelle et n'ai que faire d'un matérialisme exclusif de toute spiritualité. Mais l'on s'entête; et le matérialiste ne reconnaît pas qu'il ne peut

nier l'esprit qu'avec l'esprit même; et le spiritualiste n'admet point qu'il a besoin de la matière même pour penser.

Ces conflits je les avais sentis se jouer en moi avant de les rencontrer au dehors. Je les connaissais et c'est par personnelle expérience que je savais combien on s'use, et combien en vain, dans la lutte; une lutte que longtemps j'avais entretenue entre les éléments très opposés de ma nature, jusqu'au jour où je me suis dit : à quoi bon ? où j'ai cherché non plus la lutte et le partiel triomphe, mais l'accord; pour comprendre enfin que, d'autant plus écartées les composantes de cet accord, d'autant plus riche est l'harmonie. Et de même, dans un État, c'est une assombrissante utopie, ce rêve de l'écrasement d'un parti par un autre; ce rêve d'un État totalitaire où les minorités subjuguées ne pourraient plus se faire entendre; où, qui pis est, chacun et tous penseraient de même. Il ne peut plus être question d'harmonie quand le chœur chante à l'unisson.

1938

6 Janvier.

P OURQUOI, lisant *Athalie* à haute voix devant Em., ma voix, lorsque j'en arrivai au dialogue célèbre de la reine avec Eliacin, s'étrangla-t-elle dans les sanglots ? C'est que m'apparut dans sa plénitude la suprême beauté de cette scène; plus émouvant que la lutte de deux passions qui s'affrontent, cet assaut du pouvoir et de l'astuce contre la pureté de l'enfance, avec l'inquiétude un instant soulevée de Josabeth, témoin de la scène... Je ne connais rien dans la poésie dramatique de plus frémissant, de plus noble et de plus parfait.

Montaigne nous parle d'« un honneste homme, mais si aristotélécien que le plus général de ses dogmes est : que la touche et reigle de toutes imaginations solides et de

toute vérité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote; que hors de là ce ne sont que chimères et inanité ».

Ceci soit dit pour nombre de marxistes d'aujourd'hui — ou de catholiques.

Cette inconsciente évaluation de la fuite du temps durant le dormir, qui me permettait, réveillé dans le milieu de mon sommeil, de deviner l'heure non point à peu près, mais avec une précision stupéfiante (j'en parlais avec Pierre Louÿs qui écrivit à ce sujet quelques réflexions dans son journal) — cela aussi s'émousse avec l'âge et je ne peux plus me fier du tout à ce chronométrage intérieur.

Préparant une anthologie de Montaigne, je relis d'admirables passages des *Essais*, analogues à ceux de mon *Journal* que publie le dernier numéro de la *N. R. F.* qui firent certains s'étonner et déplorer que, à 67 ans, je parle déjà de vieillir. Ces passages des *Essais*, c'est à 39 ans que Montaigne les écrivait.

En mer. 18 Janvier.

Dernier jour de traversée. Hier soir, fête à bord; comme de coutume. J'inaugure mon premier smoking, à la table du commandant. Excellent dîner, suivi de bombardements innocents de table à autre, puis de bal. Gaité d'abord un peu factice; qui devient naturelle lorsque mon naturel à moi m'invite plutôt à me retirer. Il n'est pas beaucoup de nos compagnons ou compagnes de traversée avec qui j'aie désir de causer; peut-être avec aucun plus qu'avec le Commandant de l'*Asie*; mais le moment est mal choisi. Je quitte le bal et vais me défriper l'esprit sur le pont et dans ma cabine.

Roulis assez fort durant la nuit. Pas moyen de dormir. Ce matin, il fait presque froid. Contre toute attente, la température a baissé de jour en jour depuis Madère.

J'ai dormi un nombre incroyable d'heures, durant les premiers jours; non pas précisément malade, mais les sens et l'esprit engourdis jusqu'à la bêtise. N'ai pris un peu de plaisir à vivre qu'avec Montaigne, que je relis cursivement, en vue d'une anthologie que me demande un éditeur d'Amérique; mais parfois le ravissement m'arrête et je doute si jamais écriture humaine

m'a donné plus d'amusement, de satisfaction et de joie.

La monotonie du voyage n'est coupée que par l'escale à Madère, plus réussie qu'on n'osait espérer (15 janvier). Une petite ville coquette, vernissée, lustrée, cirée (autant qu'il a pu nous paraître de nuit); dont les trottoirs en mosaïque semblent des parquets de salon, où l'on cherche un endroit où laisser tomber décemment le reste de sa cigarette; propre... oh ! si propre... Mais le diable n'y perdra rien. Le temps de s'en assurer, et déjà la barque en conjonction avec l'*Asie* nous remmène.

Nous retrouvons le pont des premières méconnaissable, pavoisé de nappes, de tapis brodés, de floritures que les marchands sont venus étaler pour la vente. Vers une heure du matin nous levons l'ancre, longtemps poursuivis encore par les cris et appels des vendeurs. Ils ont dû replier leur pacotille, mais, dans les barques qui les remmèneront, étalent encore à bout de bras les toiles blanches. Les passagers se montrent leurs achats.

19 *Janvier*.

Il est des jours où je ne me sens plus dessiné que par mes ombres.

Dakar.

On respire, au premier matin, un air vif, cru, pur, vierge. Un vent balayeur, comme soudain jailli des confins d'une création permanente, nettoie la terre avant l'arrivée du soleil.

Levé trop tôt, je tâche de savourer sans impatience l'irremplaçable instant d'avant départ.

Kaolack.

Agréable maison où nous campons. Tout y est aussi propre qu'il se peut, sans doute; car comment empêcher l'envahissement des blattes — ou cancrelats — ou cafards. Je les confonds, comme les marsouins avec les dauphins.

Nuit d'angoisse. Couché tôt, tombant de sommeil; mais étouffements. Estomac clapotant; ne plus jamais

1. Tout occupé par le rapport que je devais fournir à la Commission d'Enquête qui m'avait envoyé en A. O. F., je n'ai pris, durant ce voyage, que fort peu de notes personnelles. Le reste ne présente aucun intérêt littéraire et n'a pas à prendre place ici.

prendre cette affreuse viande molle et gluante, qu'on appelle « poisson » dans ce pays.

A minuit je me décide à recourir au dial. Défectueuse fermeture des tubes, qui s'ouvrent et répandent les pastilles dans la valise. Dans la salle de bains où je veux prendre de l'eau distillée (mais on s'est trompé; la bouteille contient du sirop), je surprends des partouses de cancrelats. Je les croyais aptères; mais certains (les mâles sans doute), sans pourtant prendre vol, déploient d'énormes ailes frémissantes. J'aperçois, lorsque je veux me recoucher, dépassant la crête de l'armoire en face de mon lit, une tête de python dressée, qui bientôt, n'est plus qu'une tringle de fer.

Lever dès l'aube. La grande route, qui passe devant notre véranda, s'anime; un peuple se rend au marché. *Très route des Indes.*

On perd son temps, à visiter toutes ces écoles. Par acquit de conscience; pour pouvoir dire : j'ai fait ceci. Flanqué de l'administrateur, du chef de l'enseignement (fort bien) et d'un inspecteur de l'instruction (qui nous paraît remarquable). J'aurais voulu causer surtout avec lui; il s'écarte de notre groupe principal pour s'entretenir avec Pierre Herbart dont il a lu les livres et à qui il marque une vive sympathie. — Mais quoi de plus vain que cette visite sommaire, ce salut des élèves, cette poignée de mains aux maîtres. Si c'est là ce qu'on appelle une « inspection », je me récuse.

Avec l'administrateur Rémy, en auto, traversée du fleuve; nous gagnons le village de Thiovandou, où un tam-tam nous accueille. Vieux chef de village, déjà entrevu le matin au siège de la Société de Prévoyance (encore une « inspection » sommaire et vaine), en grand costume; belle tête de vieillard à barbe blanche. Extraordinaires acrobaties de certains noirs du tam-tam; grâce et beauté d'un contorsionniste, qui ramène un pied vers son front, puis prenant en bouche le gros orteil, reste devant nous sur le sable, bras étendu, torse ployé... Cela pourrait être hideux; c'est d'une grâce étrange, admirable.

Après dîner, nous nous laissons guider dans la nuit par les sons d'un autre tam-tam, beaucoup moins particulier, mais encerclé par une foule nombreuse. Un

loustic entretient Pierre longuement, tâchant d'obtenir de lui « zéro cinquante » pour s'acheter une bougie, se plaignant d'avoir laissé « femme et enfants dans les ténèbres »; il est ivre. Nous quittons le cercle après nous être longuement attardés; interminable errance dans la nuit.

27 *Janvier.*

Le ciel est limpide; l'air est frais, salubre. Tout est clair, brillant et joyeux. Comme nous nous apprêtons à partir, un indigène d'une trentaine d'années est venu nous trouver, insistant pour parler au plus tôt. Il tenait à cœur de nous exposer une affaire qui nous paraît assez importante pour mériter notre attention immédiate, et nous renonçons à notre premier projet d'aller ce matin à Guinguineo, où je ne pense pas que rien de bien intéressant nous attendît. L'indigène parle d'une voix émue; il expose décemment, modérément mais pathétiquement, certains sévices qu'auraient subis des gens de son village; il vient de faire 80 kms en camionnette, spécialement pour nous aviser. Des larmes ruissellent bientôt sur son visage. Je me souviens de Semba N'Goto — lequel, sitôt après mon départ, a dû subir un long emprisonnement pour m'avoir parlé.

Renonçant à tout autre projet, nous allons accompagner l'administrateur Rémy, que nous avons alerté et qui va tout aussitôt procéder à une enquête. Déjà, la veille, long interrogatoire à la gendarmerie. Le gendarme X. jure « sur tout ce qu'il a de plus sacré » et avec trémolo quelque peu furieux dans la voix, qu'il n'a levé la main sur aucun indigène. Parbleu ! tous les sévices (nous l'apprenons ensuite) ont été commis par un garde (?) indigène qui l'accompagnait et qui, sous ses ordres, a mis aux fers les délinquants (y compris le vénérable chef de village) et les a roués de coups pour obtenir d'eux des aveux.

Quels aveux ? — Ceux d'avoir traité avec les Syriens pour la vente des arachides. (Étudier à part la question, qui se rattache à celle des Sociétés de Prévoyance — excellentes en principe, mais invitant à certaines fraudes que précisément les gendarmes ont mission de dé-pister.)

Les fers : une lourde tige de métal, longue de quatre

à cinq mètres, où glissent des U de métal juste assez ouverts pour maintenir les chevilles des prisonniers. C'est un vieux appareil dont, en principe, on ne devrait plus se servir, mais qui tient lieu de geôle au besoin, car le village n'a pas de local où coffrer les prévenus, en attendant de les transporter à Kaolak.

Il sera mis bon ordre à tout cela; et promptement, je m'en assure. Mais force est de se rendre compte que le fonctionnement des Sociétés de Prévoyance permet encore certains grincements regrettables. En général, l'administrateur est débordé; de là, pour faciliter son travail, la réduction excessive du nombre des « points de traite ». A signaler.

Large fleurs jaunes, à ras du sol, semblables (aspect, couleur et dimension) aux hypericums de nos jardins.

Sur la route vers Kayes, quantité de perdrix, quelques rares pintades. Parfois de grands singes couleur crottin de cheval.

Bafoulabé.

L'étonnant ce n'est pas que Pabo Sissoko soit fétichiste (ainsi que la totalité des trois tribus de Bafoulabé) — l'étonnant c'est qu'il n'ait pas cessé de l'être, et convaincu, malgré lecture de Descartes, de Spinoza, de Platon, etc.. Il parle de Frazer, de Lévy-Bruhl et les réfute. Il parle avec autorité, véhémence, et trouve que j'ai eu grand tort de rajouter des notes, dans la relation de mon *Voyage au Congo*. Mes observations premières étaient exactes, dit-il : les rectifications d'après Lévy-Bruhl ne le sont pas. Il nie l'état « prélogique », pure invention de théoricien, dit-il.

Son grand maître est Fustel de Coulanges; c'est vers *la Cité antique* qu'il se retourne; c'est là qu'il trouve son point d'appui.

Il sait que lui-même (ainsi que tous ceux de sa famille) est aussi une panthère. Mais rien à voir avec les hommes-panthères criminels.

Kita. 1^{er} et 2 Février.

Se persuader une fois pour toutes que la valeur morale des gens ne dépend pas de leur couleur politique.

Celui qui exige beaucoup de lui-même se sent naturellement porté à beaucoup exiger d'autrui.

X. répond alternativement : « Inutile de faire des routes; il n'y a pas de produits » et : « Inutile de produire; il n'y a pas de routes pour l'écoulement des produits. »

3 Février.

La moralité, de nos jours, est si relâchée qu'il semble que l'on doive complimenter les gens dès que simplement ils font leur devoir. J'ai connu un enfant qui trouvait fort injuste que son maître ne remarquât dans une dictée que les fautes : « Il ne m'a rien dit pour tous les mots que j'écrivais bien. »

Je m'empresse d'ajouter que l'œuvre de certains administrateurs a pu m'apparaître, à plus d'une reprise, admirable; certainement je n'ai pas assez dit, et je le regrette, dans le récit de mon *Voyage au Congo*, tout ce que l'énergie du colon comportait souvent d'endurance, de patience, de courage, d'initiative et de vertu. Il y eut parmi eux des héros; on les souhaiterait moins rares. Ce sont le plus souvent, hélas, des jouets entre les mains de forbans qui couvrent de la vertu de ceux-ci leur négoce infâme.

Bamako. 6 Février.

Tôt en éveil, ô sur la branche ! ô oiseau ravissant qui ne refermes tes ailes et ne te poses que pour chanter !

Tu ne te lèves pas assez tôt. Tu n'auras pas connu ces départs avant l'aube, ni tout ce que le vent matinal verse de martial dans le cœur.

Siguiri. 9 Février.

Entre Bamako et Siguiri, pas un gibier. Paysages de termitières. On se trompe de route. Partis dès 6 heures de Bamako, nous n'arrivons à Siguiri qu'à 13 h. .

Cinquante kilomètres avant d'arriver, un « placer » sur la route. Délirante activité d'un peuple grattant le sol. (Ils sont de cinq à six cents.) Par places, des puits profonds de 8 à 10 mètres. La fièvre ne s'est déclarée que depuis quatre ou cinq jours. Le peuple afflue. Nous pensons d'abord : pas encore avertis, les gros accapareurs n'ont pas eu le temps de venir; mais non : la teneur en or est trop faible et le *placer* est abandonné aux indigènes. Il y a quelques chefs qui font travailler et surveillent;

mais aussi quantité de chercheurs libres : le profit est pour eux. Ils arrivent à se faire 10 à 15 frs. par jour. Ne consomment que pour 1,25. D'où prospérité anormale des villages de la contrée. Grand déballage de marchandises.

Kankan. 10 Février.

Tant que je suis en auto, il me semble que j'aurais un tas de choses à noter. Dès que je suis à l'arrêt : plus rien.

De Siguiri à Bamako région monotone; extrêmement peu habitée. Pas de gibier. On nous dit : les indigènes le chassent; mais il n'y a pas d'indigènes.

11 Février.

Partis de Kankan à 5 h. 40, notre train spécial devant précéder de vingt minutes le train régulier.

Arrivés à 17 h. 30 à Mamou. On me rend les honneurs militaires. Les gens de l'administration en grand uniforme, toutes médailles dehors; avec ma chemise de couleur et mon pantalon kaki, déplorablement débraillé, je me fais l'effet de jouer le *Revisor*. M'efforce de racheter le manque de tenue du costume par une excessive dignité dans l'allure.

Sur la route de Mamou à Dalaba, faite de nuit, nous croisons un assez gros animal que le chauffeur affirme être une panthère; un instant elle s'arrête, éblouie par les lueurs du phare. Quantité d'assez grands oiseaux, au vol souple, se lèvent devant l'auto, l'un, puis l'autre; engoulevants, je crois.

Rencontre également d'un serpent, long d'un mètre environ, sur un côté de la route. Nous avançons à pied, tandis que le chauffeur répare un pneu crevé. Le serpent reste immobile; de loin nous lui jetons des cailloux. De près, ce n'est qu'une lanière d'étoffe.

Admirable végétation, tout près de la *Villa Djanine*, formant galerie le long du lit d'un torrent, à sec en cette saison de l'année. Gros blocs de rochers rougeâtres. Ombre. Étrangeté. On imagine ce que ce pays doit être après les pluies. Quatorze variétés de papillons autour des flaques attardées. Par extraordinaire, et pour la première fois dans ce pays, j'entends un vrai *chant*

d'oiseau. Les nombreux oiseaux que l'on rencontre ici n'ont que des sifflements, roucoulements, cris, garrulements, mais toujours très courts et stéréotypés, analogues à ceux du ramier, du coucou. Je songe aux merles, aux grives, aux rouges-gorges de Normandie ! C'est à se demander si l'évolution de l'homme, si sa culture n'a pas entraîné la faune à sa suite, et si l'art du chant ne s'est pas développé chez les oiseaux de nos pays par une sorte de contagion (j'allais dire : par psittacisme); ce qui ne me paraît pas impossible.

Sans doute nombre de ces indigènes ne parlent-ils que fort mal leur propre langue. Je veux dire : ne tirent qu'un parti très restreint des possibilités de celle-ci, tant au point de vue du lexique que des très souples formes syntaxiques; n'emploient, pour un usage tout pratique, qu'un très petit nombre de mots et laissent à peu près non conjugués les verbes (pourtant très flexueux, nous dit-on) dont ils usent.

Dans cette promenade où Pierre m'accompagne, les enfants qui nous guident nous mènent à une curieuse construction circulaire de branches dans l'entrelacs desquelles sont insinuées de lourdes pierres. C'est trop petit pour une case. Un grenier peut-être ? — Non : c'est un piège à panthères. Dans l'intérieur, un cuissot de chèvre, en train de pourrir, dégage une attirante puanteur. Un dé clic doit se produire si l'animal touche à la proie proposée, et derrière lui s'abattra aussitôt une sorte de couperet de bois pour fermer le pertuis à ras du sol qui donne accès à l'intérieur du piège.

Toutes les femmes de la région sont excisées : « C'est, dit-on, pour calmer leur lubricité et s'assurer de leur fidélité conjugale. »

Sitôt après, on entend dire : « Vous comprenez : comme ces femmes ne sentent plus rien, elles se donnent à tout venant; rien ne les arrête... Ah ! par exemple, elles ne se donnent jamais pour rien. »

Évidemment les deux propositions paraissent contradictoires. Force est de convenir que, si le but à atteindre était la fidélité conjugale... Mais non (semble-t-il); plutôt ceci : empêcher la femme de faire l'amour pour le plaisir.

Pour l'argent, tant qu'on voudra ! Et le mari se félicite d'avoir une (ou des) femme(s) qui lui rapporte(nt).

C'est un des rares points sur lequel tous les Français interrogés tombent d'accord. Certain d'entre eux, qui a grande pratique des « moussos » de la Guinée, affirme qu'il n'a jamais encore rencontré de femme indigène qui cherchât, dans l'accouplement, le plaisir; il allait jusqu'à dire : pas une qui connût la volupté.

S'élever lentement, à la manière des ramoneurs dans les cheminées; prenant appui tantôt à droite, tantôt à gauche. Car il est bon de dire : d'abord la nourriture; ensuite les soins médicaux; l'instruction ne viendra qu'ensuite. Mais il est certain que, sans instruction, le peuple contreviendra sans cesse à l'hygiène et n'étendra ni ne perfectionnera ses cultures.

Il se peut que X. soit bon. Mais il a tout empire sur ses hommes; ils sont à sa merci. En temps prospère, je crois volontiers X. moins âpre que l'exploiteur indigène. Mais en temps de resserrement il peut s'aigrir, se venger sur autrui de ses déboires.

Les indigènes ne sont plus protégés que par ceci : que le planteur a besoin de son cheptel humain et qu'il trouve intérêt à le nourrir assez pour que ce cheptel puisse être de bon rendement. Il le soigne en conséquence. Mais lorsqu'il vient arguer que ses employés, s'ils ne se plaisent pas avec lui, sont toujours libres de le quitter, il plaisante; tout comme fait le chef de village lorsqu'il use du même argument. L'un comme l'autre sait bien qu'il n'est pas loisible à ces tâcherons de rompre l'attache. Où iraient-ils ? Avec quels moyens de subsistance, en attendant de trouver un autre employeur ? Les retient la crainte du pire. Ils ne sont pas plus libres de s'évader que l'ouvrier russe ne l'est de quitter son usine, ou que le travailleur d'un kolkose de chercher mauvaise fortune ailleurs. Ils sont bouclés.

Les nouvelles lois sociales, si elles devaient être scrupuleusement appliquées, sont de nature à exaspérer le planteur. Elles le gênent, le brident; il se peut même qu'elles le ruinent. Si c'est comme ça, va-t-il penser, je n'ai plus qu'à me retirer. Et l'on peut lui rétorquer ce qu'il disait à l'indigène : lui aussi, il est libre; on ne le retient pas.

— Quoi ! tant d'années d'efforts, de patience, d'ingéniosité, de support ! Tant de capitaux engagés !...

Le fait est que nombre d'entreprises, ici, ne peuvent prospérer qu'avec un système assez voisin de l'esclavage.

Dalaba. 18 Février.

Je trouve ici, laissé sans doute par mégarde, un numéro de la *Revue de Paris* assez récent, où je lis les admirables pages de Valéry qui doivent faire suite au livre de Noulet. Valéry n'a peut-être rien écrit qui me ravisse davantage. (J'ai souvent cette impression avec lui.)

*
+ +

Paris. 12 Mars.

Cette méprisable comédie que nous jouons tous plus ou moins ; à laquelle je voudrais me prêter moins que tant d'autres, de sorte que mes écrits trouvent dans ce refus même leur principale valeur.

Le souci que nous avons de notre figure, de notre personnage, réparait sans cesse. Nous sommes en représentation et nous occupons souvent bien plus de parader que de vivre. Qui se sent observé s'observe. Pourtant il en est que le constant souci tourmente, de présenter une image d'eux-mêmes plus authentique, plus conforme à leur intime réalité. Il en est d'autres qui font grand effort et voudraient qu'on les prit pour ce qu'ils se donnent ; mais qui ne se donnent point pour ce qu'ils sont vraiment. Des hypocrites ? ... Pas tout à fait.

J'avais accompagné Elisabeth à la gare de Lyon. Son train partait à 8 heures. La matinée était splendide ; je ne me décidais pas à rentrer. J'allai tout auprès cueillir Robert Levesque, que je n'avais pas revu depuis mon retour d'A. O. F. ; l'invitai à m'accompagner au Jardin des Plantes où je voulais revoir mon caméléon. Ne parvenant pas à nourrir celui-ci, je l'avais confié au Vivarium, où on le gorge de blattes, à défaut de mouches, assez rares dans cette saison. « Timothée », seul de son espèce, fait fort élégante figure, auprès de deux énormes caméléons de Madagascar, couleur de scories. Lui s'est mis aussitôt en vert pré, tacheté de noir ; c'est sa tenue de société.

Je rééprouve à neuf cette extraordinaire sérénité que Butler disait éprouver dans la contemplation des gros pachydermes; que je goûte indistinctement dans ces lieux où toute l'activité humaine se consacre à l'étude des animaux et des plantes. Sans doute la manière de rejoindre Dieu qui me satisfait le plus est-elle celle des naturalistes. (Je ne connais point celle des astronomes.) Il me semble que le divin qu'ils atteignent est le moins sujet à caution.

Causé près d'une heure avec Auguste Chevalier, avec grand profit et plaisir.

Sitôt que je me retrouve dans cette atmosphère des sciences naturelles, je me dis à neuf : J'ai raté ma vocation; c'est naturaliste que j'aurais voulu être, dû être.

Robert Levesque me remet quatre numéros du *Journal*, qu'il avait conservés pour que j'y lise une suite d'articles de Montherlant sur les enfants; articles fort judicieux, alertes et des mieux venus. Il n'y dit rien que je n'aie déjà souvent dit ou pensé; mais j'ai plaisir à le voir présenté avec autant de verve et de mordant.

Article de Claudel sur Wagner — qui sent péniblement son 1914. Allons-nous recommencer à voir le vent de la panique, de la haine, incliner nos pensées ?

Dans toute l'œuvre de Browning, que je reprends à la faveur du précieux livre de Cazamian, éclate un extraordinaire amour de la vie. A me bien interroger, je comprends que c'est à cela, finalement, que se réduit mon optimisme. Il ne diffère pas du sien et n'a, somme toute, que peu à voir avec les événements extérieurs; à quoi l'âme de ses héros échappe sans cesse. Elle se maintient, en dépit des traverses, dans une atmosphère supérieure où les contrariétés, qu'elles viennent des forces élémentaires ou des hommes, ne l'atteignent plus. L'« état d'âme » de Browning est comparable, en ceci, à celui du parfait chrétien. Browning le sait et le sent, sans être croyant lui-même; et cette région, supérieure aux coups du sort, est celle-même de la divinité.

Dans *Instans Tyrannus*, il laisse parler un despote, dépit de voir un pauvre être lui échapper par son insignifiance même, à l'abri dans son dénuement. Le tyran s'irrite, veut sévir; mais l'autre se réfugie dans un ciel

qui devant lui s'ouvre et l'accueille — de sorte que c'est le tyran qui prend peur.

Nul autant que Browning n'a fait jouer devant notre assentiment les multiples possibilités de la noblesse humaine, et, autant dire : de la joie. Son prismatique univers intérieur laisse, à chacun des êtres qu'il crée, sa part de rayons multicolores dont le faisceau formera Dieu. Il accorde à chacun le plus de chances, le plus de raison d'être et de justification, et c'est par et selon le « point de vue » de chacun que son Dieu se diversifie. Il n'est jamais à court d'arguments ; mais ceux-ci ne sont valables que pour celle de ses créatures qui les emploie et n'a, tout compte fait, d'autre signification que psychologique. Et l'on sent que lui s'émerveille d'une pareille diversité. On dirait un naturaliste poète qui prend chaque âme, l'une après l'autre, et cherche à regarder ce qu'à travers elle et pour elle devient la figure de Dieu. L'œuvre entière de Browning : Dieu vu à travers des âmes. Chacune, selon son indice, ne réfracte que quelques couleurs du rayon.

Il est aisé, pour un pédéraste, de passer pour chaste aux yeux d'un hétérosexuel. Par contre, le vrai chaste est aisément soupçonné par l'homosexuel de n'être lui-même qu'un homosexuel qui se défend de l'être et se résiste, ou qui s'ignore. Ces soupçons, il faut bien le dire, sont assez souvent fondés.

La chasteté suit plus rarement la crainte, ou une résolution, ou un vœu, qu'elle n'est le simple effet de l'inappétence et, parfois même, du dégoût.

Cuerville. 5 Avril.

Chaque fois que je reprends Bossuet, c'est avec un ravissement continu qui me fait penser, sur l'instant, qu'il n'est pas un de nos auteurs, fût-ce Pascal, que je préfère, pas un qui ait su mener notre langue à une plus ample plénitude, à une perfection plus harmonieuse, à une force plus assouplie.

Quelle sûreté dans le choix des mots ! Quelle audace !

Mais mon admiration pour Bossuet, il me faut l'ajouter aussitôt, semblable à celle que je porte à Hugo, s'entient à la forme. Je sais bien que ce qui donne à celle-ci la plénitude et la splendeur de ses contours, c'est la

passion qui la gonfle, car cette forme n'est jamais creuse; mais, tout comme chez Hugo, de quels serviables lieux communs je la trouve souvent emplie ! Les citations de la Bible ou des Pères de l'Église, pour admirables qu'ils puissent être, y font souvent l'effet de bourre; tout cela se tient et s'entend comme larrons en foire, pour ligoter notre raison de sorte que nous ne puissions plus échapper.

Dans l'extraordinaire *Panegyrique* (le premier) de saint Joseph, où l'histoire, par son silence, lui laisse vraiment le champ libre, que n'ira-t-il pas inventer ? Pour étayer son apologie hasardeuse, il ne craint point d'attacher foi à la plus incroyable histoire de deux époux qui, n'ayant jamais consommé charnellement le mariage, et ayant été ensevelis chacun dans un lieu séparé, se trouvèrent, par delà la mort, réunis dans la même tombe « sans que personne y eût mis la main ». Ce qui signifie, au dire de Bossuet dans une fort belle phrase, que « ce ne sont pas les plus belles flammes que celles où la convoitise se mêle », etc. . . De sorte que ce serait faire injure à la chasteté, que de ne pas admettre un miracle qui prouve son admirable efficacité¹. « Il est aisé de comprendre, dit-il ailleurs (*Sermon pour la Compassion de la Sainte Vierge*), que la nature ne peut rien en cette rencontre. » Ah ! parbleu non.

J'ai bien du mal parfois, en lisant Bossuet, à retenir un sourire d'irrévérence.

6 Avril.

L'exquise *Barcarolle* de Schubert, où la voix fond et coule et se mêle au bruissement de l'eau qui l'accompagne, mélodie que l'on imagine chantée à demi-voix et presque murmurée (à la manière dont la merveilleuse cantatrice viennoise, dont le nom m'échappe, chantait la *Sérénade* dans le film sur la *Symphonie Inachevée*), cette barcarolle, je l'entendis hier déclamée et j'allais dire : gueulée, par une pathétique inconnue (de moi) qui y trouve prétexte à faire valoir son bel organe; et cela, sous un titre absurde : *Message d'amour*. Cela restait assez beau tout de même, mais banalisé, désenchanté. Le texte

1. « Je ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité; mais je l'établirai par un grand miracle que j'ai lu dans Saint Grégoire de Tours, »

est du comte de Stollberg; je voudrais le relire et le comparer avec la traduction française¹.

10 Avril.

Ce matin-là j'étais en mi majeur. Toutes mes pensées comportaient quatre dièzes; plus tous les accidents à survenir en cours de modulation. Je transposais en mi toutes les rengaines qui me tympanisaient avec une obstination obsédante. Toutes n'étaient du reste pas vulgaires et parfois certaine phrase de la *Symphonie Pastorale* ou d'un *Largo* de Bach l'emportait sur *les Gars de la Marine* ou sur la vieille *Chanson de la Boiteuse* de feu Paulus. Tout ce que je pouvais obtenir, c'était de remplacer l'une par l'autre; jamais d'arrêter le courant, d'imposer silence. Une fois l'air amorcé, il continuait son flux inarrêtable durant des heures, persistant à travers les conversations, les événements, les paysages, et sans doute même à travers mon sommeil, pour autant que j'en pusse juger par la reprise dès mon réveil, de l'obsession sur laquelle, avec laquelle, je m'étais endormi la veille. Parfois, excédé, je tentais de l'interrompre en me récitant mentalement une suite de vers; mais alors, au-dessous de ma récitation, elle se prolongeait en une infiltration souterraine et elle ressurgissait ensuite, comme on voit, après la perte du Rhône, reparaitre plus loin l'eau du fleuve. Certaines de ces obsessions comportaient un assez grand nombre de mesures et invitaient à la modulation qui permit leur reprise dans un autre ton. L'obsession n'avait alors de cesse qu'elle n'eût fait chromatiquement le tour de la gamme et rejoint le ton initial. J'éprouvais, au cours de cette révolution, une sorte de soulagement à quitter la région des dièzes pour entrer dans celle des bémols; et réciproquement, car vous pouvez bien penser que je n'avais pas de préférence; dans quelque tonalité que ce fût, je me sentais captif et déroulais en dépit de moi la mélodie à la manière dont l'écu-reuil fait tourner sa cage.

Je rêve à de silencieux paradis.

1. C'est fait : il n'y est nullement question d'amour.

Paris. 21 Août.

Me trouvant complètement seul et sans presque aucun travail à faire, je me décide à commencer ce carnet que, depuis quelques mois, j'emportais avec moi d'étape en étape, dans le désir d'y écrire tout autre chose que ce que voici; mais depuis qu'Em. m'a quitté j'ai perdu goût à la vie et, partant, cessé de tenir un journal qui n'aurait plus pu refléter que désarroi, détresse et désespoir.

Mes yeux sont tombés, hier soir, presque par hasard, sur un vers de Baudelaire qu'il m'a semblé que je ne connaissais pas encore. Ce vers répondait si étrangement à mon état présent qu'il me sembla que Baudelaire l'avait écrit tout particulièrement pour moi et pour cet instant précis de ma vie. Et pourtant ce vers doit un peu de son extraordinaire puissance incantatrice à ceci : qu'il généralise et nous invite à considérer comme une loi banale et applicable indifféremment à tout être, ce que nous nous flattions peut-être d'être seul à connaître.

*Quand notre cœur a fait une fois sa vendange,
Vivre est un mal. C'est un secret de tous connu.*

Du reste c'est bien là ce que disent ces mots « secret de tous connu ». Baudelaire est habile à confier à quelques paroles qui d'abord n'ont l'air de rien, ses vérités les plus profondément douloureuses.

*Je penche tour à tour mes urnes pour avoir
De chacune une goutte encore.*

Ça, c'est de Victor Hugo, mais le son de la voix est le même : les deux images se rejoignent pour peindre une semblable détresse, qui est la mienne et celle de tout être qui sent le sol, où s'appuyait sa confiante démarche, céder.

Depuis qu'elle n'est plus, je n'ai fait que semblant de vivre, sans plus prendre intérêt à rien ni à moi-même, sans appétit, sans goût, ni curiosité, ni désir, et dans un univers désenchanté; sans plus d'espoir que d'en sortir.

Tout le travail de mon esprit, ces derniers mois, était un travail négateur. Et non seulement je mettais ma valeur au passé, mais cette valeur d'hier me paraissait imaginaire et ne point mériter le moindre effort pour m'en ressaisir. J'étais, je suis encore, comme quelqu'un qui s'enlise dans un marais puant, cherchant autour de lui quoi que ce soit de fixe, de solide, où prendre appui, mais entraînant avec lui et enfonçant dans cet enfer boueux tout ce à quoi il se raccroche. A quoi bon parler de cela ? Sinon, peut-être, afin que plus tard se sente moins seul dans sa détresse tel autre, désespéré comme moi, qui me lirait, à qui je voudrais tendre une main secourable.

Sortirai-je de cette fondrière ? J'ai déjà traversé des époques d'opprobre, où me venait au cœur le cri de l'apôtre : « Seigneur ! sauve-nous, nous périssons ! » (Et même je savais pousser ce cri en grec.) Car il ne me paraissait pas qu'un salut fût possible sans quelque intervention surnaturelle. Et pourtant je m'en étais tiré. Mais j'étais plus jeune. Que me réserve encore la vie ?

Je me raccroche à ce carnet, ainsi que j'ai fait souvent : par méthode. Une méthode qui réussissait autrefois. L'effort ainsi tenté me paraît comparable à celui du baron de Münchhausen qui s'arrache du marécage en se tirant lui-même par les cheveux. (J'ai déjà dû recourir à cette image.) L'admirable c'est qu'il y parvient.

22 Août.

J'étais parti pour en écrire davantage. Est venu couper mon élan un Autrichien qui, partant demain pour la Bolivie, veut auparavant me soumettre un écrit, très important, dit-il, sur la question sexuelle, où il réfute les thèses de mon *Corydon*. « Comme vous y êtes pris à partie, cela ne peut laisser de vous intéresser; il est indispensable que vous en preniez connaissance. » Il est déjà venu trois fois sonner vainement à ma porte, ne prenant pas son parti de quitter la France sans m'avoir parlé. Je me débats trois quarts d'heure durant et finis par le convaincre, mais à grand'peine, que je lis l'alle-

mand trop lentement et suis trop occupé pour pouvoir prêter à son écrit une attention suffisante. Entre temps Malacki s'est amené, que j'ai grand plaisir à revoir, et qui, parlant allemand mieux que moi, sert d'interprète. Comme lui aussi voudrait quitter la France, pour... la Bolivie s'il se peut, il prend rendez-vous avec l'Autrichien, ce qui permet à celui-ci de partir un peu moins déçu.

Il m'est extrêmement pénible de décevoir; mais pour ne pas décevoir, à quels frais énormes je me trouve parfois entraîné ! moins coûteux pourtant que certains gestes qui frisent l'insincérité. Quel soulagement lorsque tout se borne à une dépense matérielle et que je peux en être quitte en lâchant quelques billets ! Mais s'il s'agit de temps, d'attention, d'affection, de sollicitude... je ne puis suffire. Je voudrais me ressaisir et sais et me répète que, dépossédé de moi-même, je deviens une non-valeur. Et le temps qu'il me reste à vivre est compté.

La déception de cet Autrichien n'est rien; il peut passer outre. Mais que penser de celle de ce jeune peintre allemand, dont je reçois depuis deux ans des lettres enflammées, auxquelles je réponds avec une modération calculée.

Ne parlait-il pas, dans chacune de ses lettres, de quitter Riga (où il s'est exilé; où il dit qu'il végète misérablement), de venir à Paris à seule fin de se sentir près de moi, de me voir ! Je l'en ai dissuadé de toutes mes forces, avec tous les plus sérieux arguments : qu'est-ce qu'il peut espérer trouver à Paris, que chômage, misère, désespoir ? Rien n'a su le convaincre. Le peu d'argent qu'il avait pu mettre de côté en deux ans et qui lui eût permis de vivre en Lettonie d'une manière à peu près convenable, est déjà presque tout dépensé¹. À Paris, où il est arrivé sans m'avertir, alors que j'étais encore à Chitré, il a pris chambre à cet hôtel de l'Élysée, rue de Beaune, où a longtemps logé Valéry. Après plusieurs vaines tentatives il tomba sur moi avant-hier matin, convaincu que sa ferveur va triompher de tous les obstacles...

11 heures du matin.

Il vient de tomber sur moi de nouveau. Je lui avais

1. Heureux d'apprendre qu'il a du moins son billet de retour.

pourtant bien dit que je ne pourrais trouver le temps de le revoir... Le plus dérangeant, c'est que, après l'avoir congédié avant-hier, j'ai continué à penser à lui, me reprochant de n'avoir pas su faire pour lui davantage; car il ne connaît personne à Paris. Mais décidément je supporte très mal le pathétique; ce qui répond aussitôt en moi, c'est l'ironie. J'ai trop de mal à me prendre au sérieux. Devant les effusions excessives, je deviens de glace et voudrais tirer un pied de nez à celui qui déclare qu'il « m'adore comme un Dieu ». Kurt Erichson a vingt-six ans. C'est un fort beau gaillard qui rappelle les vainqueurs des courses ou des concours athlétiques que j'admirais hier dans le film sur les Olympiques de Berlin. Ce qu'il me demande, c'est de vivre auprès de lui pendant quinze jours. J'ai tâché, du plus doux que j'ai pu, de le persuader qu'il venait trop tard, que je n'étais plus qu'un vieil homme; que, au surplus, tout mon temps était pris et que je ne m'appartenais plus guère. Tout cela en allemand. Je répétais : *Es ist zu spät* (le pensant également par rapport à lui-même), *jetzt bin ich nur ein alter Mann*, et surtout : *zu beschäftigt*... sur quoi il a commencé de sangloter, ce qui a achevé de me refroidir. J'ai supporté pourtant qu'il achevât de pleurer, le front contre mon épaule, faisant des vœux pour qu'un coup de sonnette ou un appel téléphonique coupât court à ses démonstrations.

Ce matin il s'était fait précéder d'un message que m'a tendu Marie, tandis qu'il patientait dans le vestibule. Mais je l'ai fait entrer aussitôt et ce n'est que maintenant que je prends connaissance de son billet. Ah ! que ne l'ai-je lu plus tôt !

Ich bitte dich : nur 10 minuten, y disait-il... J'ai perdu avec lui plus de deux heures.

Je suis méchant de dire : j'ai perdu, car, sortant avec lui, je l'ai mené à la N. R. F. afin d'examiner avec Hirsch le moyen de lui faire exposer sa peinture, qui ne me paraît pas sans valeur; puis l'ai emmené déjeuner chez Lesur, où, pour la première fois depuis qu'il est à Paris, m'a-t-il dit, il a pu manger de la viande (ai appris la triste mort de Lesur); puis l'ai accompagné chez Maurice Sachs qui m'a paru particulièrement qualifié pour lui donner quelques conseils pratiques — et que malheureusement nous n'avons pas trouvé.

23 Août.

J'ai été interrompu de nouveau. C'était Maurice Saillet qui, comme convenu par téléphone, venait me prendre à 7 h. . J'avais été le relancer, vers le milieu du jour, chez Adrienne Monnier, qui lui a confié sa boutique et prêté son logement. Saillet mérite cette gentillesse. Je l'ai trouvé tout épanoui. Il est de presque trop beau visage et d'une extraordinaire distinction de manières; avec lesquelles s'accorde très mal une voix rauque, comme râpeuse, et qui fait penser aux plus mauvais « doublés » du cinéma. Je reste à causer avec lui fort agréablement durant presque une heure; puis il m'accompagne jusqu'à la porte du *Mercury* où j'ai grand plaisir à revoir Léautaud. Je crois qu'au bout d'un peu de temps je parviendrais à être parfaitement naturel avec lui. Mais j'ai trop grand souci encore d'acquiescer à tout ce qu'il dit, afin de le mieux mettre à l'aise et d'obtenir ces grands éclats de rire très sonores qui, comme il me le laissait entendre, ne partent pas d'un cœur bien joyeux. Lancé sur le chapitre de l'outrecuidance des jeunes d'aujourd'hui, il est intarissable et raconte plaisamment et complaisamment quelques anecdotes assez savoureuses.

Nous convenons que « de notre temps » — c'est-à-dire : quand nous étions jeunes — jamais nous n'aurions eu le « culot » de déranger nos aînés pour leur faire lire de maladroits essais et solliciter d'eux des conseils, que du reste nous n'étions nullement disposés à suivre. Léautaud s'enfonce dans une sorte d'*absolu subjectif* des plus réjouissants. Il se montre particulièrement intraitable au sujet des questions de langage, n'admettant pas les incorrections. Une jeune fille est venue, l'an passé, dans son bureau (c'est lui qui raconte), désireuse de consulter les anciennes collections du *Mercury*. Celles-ci sont rangées sur des rayons. Et quand elle les a vues : « Je ne réalisais pas, s'est-elle écriée, que cela prenait tant de place ! » Alors Léautaud : « Mademoiselle, nous avons l'habitude de ne recevoir ici que des gens qui parlent français. » Et il continue avec un rire énorme et de sa belle voix bien timbrée :

« Non, mais voyez-vous cette péronnelle qui ne *réalise* pas !... Durant quelques mois j'ai accepté d'être « lecteur ». C'est Duhamel qui m'en avait prié. Mais je

n'ai pu supporter cela bien longtemps. Lire de médiocres manuscrits, je ne connais pas de tâche plus assoiffante ! Du reste, cela allait assez vite. A la première faute de français... tenez, par exemple, quand je rencontrais un : *aimer de... j'aimais de regarder... elle aimait de se promener... au panier !* »

Si grande que soit son admiration pour Valéry (nous parlons en particulier de son si remarquable essai, tout récent, sur la notion de *liberté*), la rencontre d'un « aimer de » lui fait arrêter aussitôt sa lecture. Je doute si peut-être il ne s'est pas, dans mes écrits également, heurté à cette expression, que du reste je ne trouve pas si détestable et dont on pourrait trouver quelques exemples même chez les meilleurs auteurs.

25 Août.

A Cuverville depuis hier soir. Je relis, espérant profiter de l'élan, quelques-unes des pages écrites ces derniers jours ; mais elles me paraissent si cotonneuses que je doute si je dois continuer. Le livre de Jean Hytier sur moi, que je découvre à la librairie Gallimard (car, par discrétion sans doute, il ne me l'a pas envoyé et j'ignorais son existence), m'avait un peu regonflé. Je pense qu'on n'a rien écrit de meilleur sur mon œuvre et j'aime que, suivant le conseil d'une phrase de mon *Journal* qu'il met en épigraphe, il se maintienne, pour la juger, à un point de vue esthétique. Oui, ce livre m'a réconforté... m'aurait réconforté : car que me reste-t-il aujourd'hui de ce qui faisait ma valeur ?

26 Août.

Je me persuaderai qu'il entre de la complaisance dans ma plainte : le besoin d'une certaine unité de ton dans ce carnet et comme une convenance artistique, analogue à celle qui me faisait exagérer (dans le sens de : exposer uniquement) ma piété, dans le *Cahier Vert*¹, ou ma joie (trop résolue et, partant, factice) dans mes *Nouvelles Nourritures*. Ce n'est pas en peignant mon désespoir que j'en sortirai ; mais bien un état déjà quelque peu supérieur, qu'aussitôt ensuite je m'appliquerai à rejoindre, à la Robert. Et je me persuaderai d'abord qu'il n'y a là rien que de parfaitement honnête, de légitime, du mo-

1. *Numquid et tu...* ? (Note de l'éd.)

ment que je considère ce carnet comme un moyen d'entraînement. Il faut aussi que j'y réapprenne à écrire.

26 au soir.

Ce qui ne me paraît pas très honnête, par contre, c'est de tenir mon deuil pour responsable de mon état languide; c'est mon deuil qui m'y a mené; ce n'est pas lui surtout qui m'y maintient. Et je ne suis sans doute pas de très bonne foi lorsque je m'en persuade. J'y trouve une trop facile excuse à ma lâcheté, une couverture à ma paresse. Ce deuil, je l'attendais, le prévoyais de longue date et pourtant je n'imaginais que souriante, en dépit du chagrin, ma vieillesse. Si je ne parviens pas à rejoindre la sérénité, ma philosophie fait faillite. Il est vrai, j'ai perdu ce « témoin de ma vie » qui m'engageait à ne point vivre « négligemment », comme disait Pline à Montaigne, et je ne partage pas la croyance de Em. en une survie qui m'amènerait à sentir son regard, au delà de la mort, me suivre; mais, de même que je ne laissais pas son amour, durant sa vie, incliner dans son sens ma pensée, je ne dois pas, à présent qu'elle n'est plus, laisser peser sur ma pensée, plus que son amour même, le souvenir de cet amour. Le dernier acte de la comédie n'est pas moins beau si je dois le jouer solitaire. Il ne faut pas m'y dérober.

Une sorte d'instinct (dont j'ai déjà parlé) m'a fait trouver ce matin la nourriture la meilleure, celle qu'il m'a semblé tout aussitôt que j'attendais, dans *le Purgatoire* de Dante, que j'ai repris avec un frémissement quasi mystique. Les vers du début du chant premier m'ont rempli le cœur, ou l'âme, d'une indicible félicité.

Dolce color d'oriental zaffiro.

Agli occhi miei ricomincio diletto,

Tosto ch'io uscio fuor dell' aura morta

Che m'avea contristat' gli occhi e il petto.

Dante est un de ceux à qui je dois le plus (bien plus qu'à Shakespeare, par exemple) et dont la voix m'a le plus directement appelé. Je l'ai beaucoup lu au meilleur temps de ma jeunesse, lentement, patiemment, diligemment; avec presque autant d'amour et de soin que l'Évangile.

Lo suo parlar si dolcemente suona...

que, si parfois je laissais tomber

Chio che lo mio intelletto non comprende

du moins la suave et incisive mélodie de ses vers (et même de sa prose) pénétrait si avant en moi, que longtemps ensuite mon âme en restait imprégnée. Il me suffit aujourd'hui d'en relire quelques tercets pour retrouver mes ravissements d'autrefois.

... Minuit passé ! Allons dormir.

27 Août.

Bref, je vais mieux; je vais même aussi bien que je peux raisonnablement espérer d'aller à mon âge. Pour travailler vraiment, je veux dire : pour me livrer à un travail producteur, il ne me manque plus que la solitude. Em. savait miraculeusement, tout en vivant à mes côtés, m'entourer d'un harmonieux silence où ma pensée pouvait se dévider sans rupture; je n'ai jamais rien fait qui vaille, sans une longue continuité dans l'effort. Je me laisse donner trop de temps à la conversation, au tennis, au jeu d'échecs. La maison est à peu près pleine et le sera complètement dans quelques jours. Entente parfaite de chacun avec tous. Je me retire de longues heures, dérangé par rien, calme, insoucieux de l'avenir (je parle du mien propre), studieux; et quand vient le soir je m'étonne d'avoir si peu fait.

29 Août.

Hier, tennis le matin; course à Étretat l'après-midi (bain); échecs le soir, puis lettre à la baronne von Kap Herr. Travail : néant; et rien écrit dans ce carnet. Il est vrai que c'était Dimanche; mais je n'ai pas à tenir compte de cela, avec la vie demi-oisive que je mène. Je tâche de compenser en me levant plus tôt ce matin.

Guère rien à noter d'hier. Ceci pourtant : j'ai eu une bouffée de joie ignoble, lorsque Lucien Maury, que j'avais retrouvé à Étretat, m'a dit qu'il était né en 1872, à me sentir plus jeune que lui en dépit de mon plus grand âge. Cela m'a du reste surpris, car d'ordinaire je sais maintenir mon cœur à l'abri (ou au-dessus) des sentiments vils; et si, dans mes confessions, je suis assez

prompt à l'aveu, c'est aussi que je ne sens en moi pas beaucoup d'inavouable, si ce n'est dans le domaine de la chair.

La conversation de Lucien Maury est très substantielle, sinon très savoureuse. Je garde près de lui certaine gêne qui vient de ce que la considération qu'il m'accorde me paraît injustifiée. D'où le grand effort que je fais pour sortir du plus profond de moi quelques pépites; d'où ce ton un peu solennel que je prends alors, qui déplaît tant à Roger M. du G., pour donner du poids à des phrases que je sais creuses. Mais c'est aussi la faute de ceux qui m'écoutent avec un trop attentif respect. Cela me fatigue et me gêne. Et tout ceci explique que cette rencontre avec Maury, dont je me promettais beaucoup de joie (je ne l'avais pas revu de dix ans, peut-être), m'ait, somme toute, repoussé dans la solitude et fait penser à neuf : décidément je ne prends plus plaisir à *causer*. Mais alors, pourquoi lui avoir demandé, avec tant d'insistance, de venir prendre le thé à Cuverville ? Au fond de cela je soupçonne un peu de jalousie pour l'intimité qui s'est établie entre Roger Martin du Gard et Maury. Non que je sois jaloux précisément de l'un ou de l'autre, ne pouvant douter de l'affection de l'un ni de l'autre, mais je me dépite un peu que Roger M. du G. arrive à converser avec Maury plus intimement et aisément qu'il ne m'est possible...

Je ne pense pas qu'il y ait grand profit à tirer de ces examens de conscience, où l'on parvient toujours à découvrir de mesquins ressorts à n'importe quel comportement. On les inventerait même, pour la satisfaction de se paraître à soi-même plus perspicace, et l'on a grande tendance, par contre, à négliger, de peur de se surfaire, tout ce qui peut entrer en jeu de bonté naturelle et de sociabilité; disons mieux : d'amabilité; ou mieux encore : de désir de paraître aimable. Mais, à trop se regarder vivre, on ne vit plus. Le regard, ici, crée ce qu'il cherche et l'on devient ce que l'on se persuade que l'on est.

30 Août.

Journées trop courtes. Vie trop aisée. Je ne fais rien qui vaille.

Schiffrin, qui est venu passer une semaine ici, et Drouin m'aident à revoir la traduction d'*Antoine et*

Cléopâtre, au sujet de laquelle je reçois, hebdomadairement, d'abondants éppluchages du très obligeant et compétent Docteur Geslin. Certains passages nous donnent beaucoup de mal; ce sont d'ordinaire les moins bons de Shakespeare.

Je lis le *Comus* de Milton avec ravissement.

5 Septembre.

Une suite de jours splendides; un ciel pur, radieux; dès son lever, le soleil étale sur les champs une félicité opulente, encore que les moissons soient rentrées; il semble que devrait se sentir heureux tout ce qui respire. Et je reste, devant ce déploiement de beauté, le cœur indifférent, presque hostile. Depuis qu'elle n'est plus là m'importunent les invitations au bonheur. Quelle sérénité dans l'azur! Quelle divine indifférence à la misère infinie des hommes!

Libre enfin et sans plus d'attache, semblable au cerf-volant dont on aurait soudain coupé la corde, je culbutai, piquant de l'âme vers le sol où je m'écrasai.

10 Septembre.

Je lis, dans le dernier numéro de *Temps Présent*, un article de St. Fumet, fort beau ma foi! ému, raisonnable... où pourtant une phrase m'arrête: celle où il parle de la crucifixion du Seigneur comme du « plus grand forfait de l'histoire ». Enlever à la mise en croix de Jésus son caractère de nécessité mystique, en faire un crime qui eût pu être évité, ... je le veux bien; mais dès lors c'est admettre que le Christ ne venait plus sur terre *pour* y être crucifié. C'est l'un ou l'autre. Les criminels ne peuvent être considérés ici que comme des instruments indispensables. Il fallait que « tout fût accompli ». Ou sinon, tâchons d'imaginer un Christ bien accueilli par les hommes, convertis aussitôt à sa parole, un Christ *qui ne parviendrait pas à se faire crucifier* et, du coup, raterait sa mission rédemptrice. Voici qui se rattache à d'anciennes considérations: la croix est-elle inséparable de l'enseignement du Christ? Vient-elle arrêter, ou parachever, sa mission? Si c'est vers la croix que, dès Noël, le Sauveur s'achemine, cessons d'appeler « forfait » le geste de ceux qui permirent la rédemption.

Braffy. 13 Septembre.

Écouté à la T. S. F. le discours de Hitler à Nuremberg. L'appel aux armes permet une facile éloquence et l'on entraîne les hommes au combat et l'on chauffe leurs passions plus aisément qu'on ne les tempère et ne les invite aux travaux patients de la paix. La flatterie vient de ceci : que l'affirmation de la force contient une permission d'être sot.

Si je n'ai plus rien écrit dans ce carnet depuis quelques jours, c'est aussi que je me suis remis au travail. Schiffrin est venu, et, durant la quinzaine qu'il a passée près de nous, j'ai revu avec lui les épreuves de mon *Journal*. Avec Marcel j'ai passé chaque jour de deux à quatre heures, à réviser minutieusement ma traduction d'*Antoine et Cléopâtre*. Les considérables améliorations que nous y avons apportées m'ont fait sentir bien défectueuse ma première version; mais je la crois presque excellente à présent. A dix ans de distance elle m'apparaîtrait peut-être pleine d'imperfections; d'erreurs, non, cela ne me paraît pas possible, car nous avons non seulement scruté très longuement tous les passages douteux du texte, mais encore lu patiemment et médité les nombreuses annotations explicatives des commentateurs, dans l'excellente édition de R. H. Case qui les réunit. Rien ne pouvait, plus que ce travail, me redonner goût à la vie. Marcel de même, et manifestement, y prenait un plaisir très vif. Notre entente était parfaite, comme aux premiers temps. Les pages d'épreuves se couvraient de reprises, et de nombreux passages en étaient surchargés au point de devenir à peu près incompréhensibles pour le prote. Schiffrin alors les transcrivait avec un soin et une patience inlassables. Le travail s'acheva la veille de mon départ pour Braffy.

16 Septembre.

J'avais accompagné Jean Schlumberger à Lisieux, l'attendais dans sa petite auto qui devait nous ramener à Braffy et stationnait sur la place où déjà l'ombre commençait de s'étendre. Le ciel était parfaitement pur; l'air était tiède... Et soudain je me suis demandé ce qui me retenait d'être heureux, de me sentir parfaitement heureux à cette précise minute présente. Seuls des fantômes, me suis-je dit, s'interposent; mon bonheur n'est empêché

que par leurs ombres. Ne m'appartient-il pas de les écarter ? d'oublier pour un temps mon deuil, les massacres d'Espagne, l'angoisse qui pèse sur l'Europe... Je n'ai pas pu. Et je sens bien que jamais plus je ne connaîtrai cette joie pleine, naïve et première qui... mais pour la dire il faudrait encore l'éprouver.

*

17 Septembre.

Jean me fait lire les premières pages du livre de son frère Conrad : *Réflexions sur la Guerre*. J'y recueille ces quelques phrases : « Les Allemands étaient mes ennemis, je les combattais ; tout mon effort était tendu contre eux. Pouvais-je m'étonner de leurs forfaits ? Ils étaient dans l'ordre des choses et j'aurais presque regretté d'avoir d'autres adversaires. Mais pour mes amis la mesure n'était plus la même. Comment supporter qu'ils se laissassent entraîner à leur tour ? Un mensonge de l'Agence Wolf me faisait sourire et je me disais : un de plus ! Une inexactitude du Communiqué français m'atteignait au vif. Que les zeppelins allassent massacrer quelques femmes et enfants à Londres, cela me paraissait une brutalité absurde, suffisamment flétrie tout autour de moi ; mais je frissonnais en entendant taxer de « chiques représailles » un bombardement de Karlsruhe, dans lequel une centaine d'enfants avaient été tués. »

C'est ce même sentiment qui me faisait écrire cette supplique aux dirigeants de Barcelone, de respecter les droits de la défense et les règles de la justice pour leurs prisonniers politiques... Ce qui me fit traiter aussitôt de renégat et de traître, même par Bergamin, hélas !

J'en veux à tout ce qui ternit la cause qu'on voudrait être celle uniquement du bon droit.

19 Septembre.

J'ai lu hier, dans sa totalité ou peu s'en faut, le dernier numéro des *Feuilles Libres* — où, d'abord, une réjouissante diatribe d'Alain contre le féminisme, puis la conclusion d'une fort intéressante conférence de F. Ferré ; mais surtout de remarquables considérations de L. Emery, qui rejoignent les réflexions que je pus faire en 1914 et que, non sans lâcheté peut-être, mais surtout par inconfiance en moi-même, je conservai par devers moi. Elles ne me paraissent plus si folles aujourd'hui et, les eussé-je exprimées, je me rends compte qu'elles

auraient trouvé quelque écho. Voici ce que je me disais, à voix très basse, mais irrésistiblement : Qu'advierait-il, si la France ne résistait pas à l'Allemagne ? — ce qui devint bien vite : Que serait-il advenu, si la France n'avait pas opposé de résistance ? Et je me demandais : les préceptes *triomphants* de l'Évangile ne sont-ils applicables qu'à l'individu ? Cette doctrine de non-résistance perd-elle sa vertu lorsqu'il s'agit d'un peuple, d'une nation ? Et le *vicisti Galileus*, ce cri n'eût-il pas dû être celui de l'Allemagne, si la France, au lieu d'opposer la force à la force, n'avait opposé à l'Allemagne qu'une résistance spirituelle où elle se fût montrée invincible ? La meilleure façon de lutter contre les canons ennemis n'était-elle pas de rendre leur effort inutile ? L'Allemagne pouvait bien avaler la France ; elle n'aurait pas pu la digérer. Elle eût été bientôt tout embarrassée par cette apparente victoire, et le « frappe, mais écoute » eût rendu vains ses coups.

Chimère ?... Peut-être. Car tout cela suppose une entente parfaite, la soumission à un mot d'ordre et que l'avance de l'Allemagne ne fût marquée par le recul d'aucune armée. Hélas ! le recours à la force, ne fût-ce que pour la résistance, implique toujours une abdication de l'esprit. Cette abdication est aujourd'hui le plus grand sujet de tristesse. C'est aussi pourquoi le spectacle de la résistance immatérielle de l'Église est aujourd'hui de si grand réconfort.

De la fenêtre de ma chambre je contemple le proche rideau de grands arbres. Il vient de pleuvoir et, maintenant, le soleil qui se couche derrière le bois, touchant de ses derniers rayons les branches encore ruisselantes, accroche des diamants à l'extrémité des ramures. L'étincellement d'un de ces joyaux était tel que je demeurai quelques instants sans comprendre. La tigelle qui portait la gemme en plein ciel était si fine que mes regards éblouis ne la distinguaient pas elle-même et je me demandais, émerveillé, quelle pouvait-être, d'un éclat à braver les dernières lueurs du jour, cette belle étoile nouvelle ? L'enchantement n'a duré que quelques instants.

22 Septembre.

J'ai achevé, hier soir, de relire les deux cents premières

feuilles d'épreuves de mon *Journal*, pour l'édition de la *Pléiade*. A présent, tout à la préface pour Shakespeare : laquelle m'assomme, et où je ne dirai rien qui vaille ; oui, qui vaille la peine d'être dit. Besognes ; besoins ! mais qui valent mieux que le désœuvrement que je ne sais pas encore tourner en contemplation.

Achévé aussi les *Jeunes Filles en Fleurs* (que je m'aperçois que je n'avais jamais lu complètement) avec un incertain mélange d'admiration et d'irritation. Encore que quelques phrases (et, par endroits, très nombreuses) soient intolérablement mal écrites, Proust dit toujours exactement ce qu'il veut dire. Et c'est parce qu'il y parvient si bien qu'il s'y complaît. Tant de subtilité est, parfois, complètement inutile ; il n'y fait que céder à un maniaque besoin d'analyse. Mais souvent cette analyse l'amène à d'extraordinaires trouvailles. Je le lis alors avec ravissement. Il me plaît même que la pointe de son scalpel s'attaque à tout ce qui se présente à son esprit, à son souvenir ; à tout et à n'importe quoi. S'il y a du déchet, tant pis ! Ce qui importe ici, ce n'est pas tant le résultat de l'analyse, que la méthode. On suit des yeux, souvent, moins la matière sur laquelle il opère, que le travail minutieux de l'instrument, et que la patiente lenteur de son opération. Mais il me paraît sans cesse, si la véritable œuvre d'art ne peut se passer de cette opération préalable, qu'elle ne commence vraiment que par devers elle. L'œuvre d'art la présuppose, il est vrai ; mais ne s'élève qu'après que cette opération première a pris fin. L'architecture, chez Proust, est très belle ; mais il advient souvent, comme il n'enlève rien de l'échafaudage, que celui-ci prenne plus d'importance que le monument même, dont le regard, sans cesse distrait par le détail, ne parvient plus à saisir l'ensemble. Proust le savait, et c'est là ce qui le faisait, dans ses lettres et dans sa conversation, insister tant sur la composition générale de son œuvre : il savait bien qu'elle ne sauterait pas aux yeux.

7 Octobre.

Il me faut toujours faire effort pour reprendre ce carnet, après que je l'ai délaissé quelque temps. Depuis le 22 septembre, nous avons traversé des jours d'angoisse dont « on » pourra s'étonner de ne trouver aucun reflet ici. Mais celui-là se tromperait grandement, qui, de

mon silence, concluerait à certaine indifférence pour la « chose publique ». Simplement les réflexions que je pus faire ne me paraissent guère à leur place dans ce carnet; et si je cessai durant tout ce temps d'y rien écrire, c'est qu'elles occupaient toute ma pensée. Encore que les événements de l'histoire me semblent échapper à la fois à la volonté et à la prévision des hommes, il m'a paru que la raison (sinon la justice et le bon droit) emportait une victoire sur la force; mais je n'en suis pas si convaincu que ne m'ait beaucoup ébranlé dans mon optimisme l'admirable lettre que m'écrivit Jef Last. Il ne consent à voir dans les entretiens de Munich qu'une défaite honteuse, d'où ne peut résulter qu'un nouveau redressement de Hitler, de nouvelles revendications; pour nous, que de nouvelles reculades, et avec le déshonneur. L'Allemagne eût-elle cédé devant une attitude plus ferme, ou du moins devant une fermeté moins tardive? Une guerre eût-elle assuré le triomphe de la justice? ou seulement celui de la force brutale?

8 Octobre.

A quoi bon redire à mon tour ce qu'on lit dans tous les journaux? Ma voix très incertaine ne peut que se perdre en se fondant dans ce concert. S'il me paraît indécent de parler d'autre chose, mieux vaut se taire. Et pourtant le domaine où mon esprit retrouve sa valeur reste inenvahissable; je n'ai même pas à chercher à le mettre à l'abri. Je n'ai pas à m'y réfugier; c'est tout naturellement que j'y vis, que j'y respire. Dans cet autre domaine où les événements m'entraîneraient, je ne puis avancer qu'en tâtonnant, comme un aveugle, cédant aux impulsions de mon cœur bien plutôt qu'à la dictée de ma raison. « L'auteur de ce mémoire (sur la Constitution) ne prend part aux disputes présentes que parce qu'il en gémit », dit Montesquieu. Il ne sert à rien de gémir. Passons outre.

J'ai repris ces « inédits » de Montesquieu avec un intérêt très vif. C'est un maître écrivain; je veux dire qu'il y a profit à se mettre à son école; à condition de ne pas y rester.

Relu aussi, hier soir avant de m'endormir, nombre de *Maximes* de La Rochefoucauld. Comment Schiffrin peut-il déclarer que la plupart d'entre elles sont insignifiantes?

Bien au contraire, je n'en trouve que bien peu qui laissent en repos l'esprit du lecteur. Presque chacune à la fois enfonce sa pointe et fait fronde pour lancer l'esprit beaucoup plus loin qu'il ne vous accompagne. Il n'est que de continuer sans lui; c'est là le charme exquis de ce petit livre; et quand j'y lis par exemple : « Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits », ou « Les personnes faibles ne peuvent être sincères », j'ai de quoi méditer longtemps.

Anniversaire, aujourd'hui, de mon mariage. Jour que je tenais à cœur de passer auprès d'elle, réaccourant parfois de très loin. J'en venais, durant ces derniers jours d'angoisse, à ne plus m'attrister qu'elle ne fût plus là; elle n'aurait pu supporter tout cela...

Je me fais peu à peu à l'idée de devoir vivre sans elle; mais, sans elle, je ne m'intéresse plus à ma vie.

16 Octobre.

J'ai pu enfin m'acquitter de quelques besognes urgentes. Je compte parmi celles-ci la préface pour le Shakespeare de *la Pléiade*, ne pouvant considérer comme un vrai travail ce pensum... dont, somme toute, je suis assez satisfait; mais il a contribué à me distraire de ce à quoi je devrais consacrer à présent tous mes efforts. Il me tarde. J'ai encore devant moi, avant de pouvoir me consacrer au vrai travail, la correction des épreuves d'*Antoine* et de celles du *Journal* pour l'édition de *la Pléiade*. Peut-être aussi vais-je donner une suite à mon *Voyage en Littérature anglaise*, si je me sens en *Verve*, pour la revue de ce nom.

Ce carnet, une fois de plus, m'a aidé à me ressaisir; à présent que je vais décidément beaucoup mieux, je voudrais pourtant continuer à le tenir pour noter certaines réflexions qui ne pourraient trouver place ailleurs et que je ne voudrais point laisser perdre.

18 Octobre.

Je prends décidément mon parti d'aller bien. En plus de l'état où l'on se trouve, il y a quelque assentiment que l'on y donne, qui tout aussitôt assure cet état et l'intensifie. Se croire et se sentir bien portant fait le jeu de la santé. Depuis quelques jours, je jouis de me sentir de nouveau plein de courage.

25 Octobre.

Hier, chez les Valéry; déjeuner exquis et charmant. Je me sens beaucoup plus à mon aise avec Paul, depuis que je sais limiter les dégâts de sa conversation. Son extraordinaire intelligence lui donne plus qu'à quiconque droit de mépris. Je sais, mieux qu'autrefois, tourner sa supériorité écrasante. Ou, plus exactement : je m'affecte moins de certains de ses écrasements, et qu'il ne reconnaisse aucune valeur à ce qui n'a pas cours sur son marché. Du reste, il est nombre de ses mépris que je partage; mais s'il me fallait restreindre aux siennes mes « reprises » je me sentirais trop appauvri.

Je l'accompagne au conseil de la Radio et prends place à côté de lui, autour de la table verte. Le nom de l'*Iliade* venant à être prononcé, Paul se penche vers moi et, à voix basse :

« Connais-tu rien de plus embêtant que l'*Iliade* ? »

Maîtrisant un sursaut de protestation, je trouve plus... amical de répondre :

« Oui : la *Chanson de Roland* » ; ce qui le fait acquiescer aussitôt.

Le système de Valéry comporte une sorte d'austérité (et c'est ce qui le rend à mes yeux si admirable) et de renoncement dont je ne me sens point capable.

Je ne peux entraîner le monde entier dans mon deuil. Tout continue *comme si de rien n'était* — et moi-même, comme si rien, dans ma vie, n'était changé. C'est aussi que tout ce qu'elle représentait pour moi subsiste, et que sa mort n'y peut rien. Elle était une direction de mon cœur; et déjà de son vivant, sa voix, parfois, me paraissait venir de très loin.

21 Novembre.

J'ai pris congé. Si vaillant que je me sente encore, déjà je considère tout à distance; chaque réveil (surtout ceux d'après sieste) me ramène avec plus de peine d'un peu plus loin, et je fais plus d'effort pour me dégager toujours plus mal d'un sommeil où je goûte toujours plus de délices. Je songe au temps où je bondissais du lit, tout armé... Aujourd'hui, dès le lever me ressaisit l'angoisse, à contempler l'épais nuage qui s'étend affreusement sur l'Europe, sur l'univers entier. Une

angoisse dont mon optimisme n'est pas assez égoïste pour triompher. Je ne vois partout que promesse de mort pour tout ce qui m'est encore cher et pour quoi nous vivions. La menace me paraît si pressante qu'il faille être aveugle pour ne la point voir et continuer d'espérer.

3 Décembre.

D'espérer quoi ? Oh ! simplement que l'esprit triomphe. Je sais bien (du moins : je me dis) qu'il finira toujours par triompher. Mais, tandis que la force brutale l'exalte en s'efforçant de le mater, le mensonge et l'accommodement, en l'inclinant, lui font un tort beaucoup plus grave. Le sens de la Vérité va se perdant... ou n'est-ce pas simplement que je deviens toujours plus sensible aux gauchissements que lui font subir les compromissions de l'opportunisme ?

A quel point notre politique extérieure manque de droiture et d'honnêteté ! A quel point toute politique... Je m'en retire éperdument. Parmi toutes ces faillites auxquelles, impuissants, nous avons assisté, ces déconfitures profondes, de la Société des Nations, de la Ligue des Droits de l'Homme, de la révolution russe, du communisme, l'Eglise du moins se montre-t-elle fidèle et solide ? Non point toujours, hélas ! car récemment encore, nous l'avons vu pactiser. L'on pourrait presque dire que c'est grâce à Hitler qu'à présent elle se relève : il semble qu'elle ait enfin pris conscience de son rôle et de sa souveraine mission. Le danger, les attaques du moins, l'on fait se ressaisir et nombre des griefs qui m'indignaient contre elle sont tombés. Hier, déjà, je le sais bien, tenaient bon un petit nombre de chrétiens qui ne méritaient aucun blâme ; mais leur vertu restait isolée et leur voix ne pouvait se faire entendre ; cette voix était étouffée par le gros du clergé, par l'Eglise même, soucieuse de ses intérêts temporels et traitant avec Mammon, comme ignorante de sa force et que celle-ci résidait en sa pureté. Je crois que l'étranglement de *Sept* ne se reproduirait pas aujourd'hui. C'est à l'Eglise même (du moins je le veux espérer) que paraissent aujourd'hui haïssables ceux qui s'installent dans la religion avec une assurance confortable, en se félicitant d'être nantis. Elle nous offrait et nous donnait en exemple des conformistes, alors qu'il nous fallait des saints.

Le flanchage du communisme restitue au christianisme sa portée révolutionnaire. Le catholicisme trahit dès qu'il se fait conservateur. Conservateur de quoi, Seigneur Christ ? de titres, de fortunes, de privilèges. La *tradition* n'a rien à voir avec cela. C'est l'esprit qu'il importe de léguer; non « la lettre qui tue ». Que quelques catholiques le sentissent, je n'en ai jamais douté. Mais il semble, aujourd'hui, que l'Église même le comprenne; qu'elle commence à le comprendre. Certains (dont Péguy d'abord, puis Maritain, Marcel, Mauriac, Berdiaeff, Bergamin) y ont beaucoup aidé.

4 Décembre.

Faute d'un travail de production, que ne me permet pas la vie morcelée de Paris, j'use mon impatience en revoyant les épreuves de mon *Journal* pour la *Bibliothèque de la Pléiade*.

Par endroits, je souhaiterais rajouter des notes. Ainsi je lis en date du 22 août 1930 : « Cette complaisance à laquelle l'amour nous invite, obtenant de nous non point le meilleur, mais ce qui peut le mieux plaire à l'autre; on ne l'élève point tant qu'il ne vous abaisse... »

Je maintiens cette réflexion qui, dans le plus grand nombre de cas, hélas ! me paraît juste. Mais je proteste que je ne songeais pas à moi-même en l'écrivant; ce n'est que le meilleur de moi que je pouvais offrir à Em., et si parfois j'ai pu me sentir tout empêché par mon amour, cette illusion venait de ce que le moins bon tenait en moi beaucoup de place.

23 Décembre.

Non, non... c'est avec elle que j'avais entrepris la partie. Depuis qu'elle s'en est retirée, je ne sais plus; je me désintéresse du grand jeu de la vie et aspire à me retirer à mon tour.

Dans le numéro d'octobre de la *N. R. F.*, au cours d'un des portraits les mieux réussis de Suarès, je me cogne à cette phrase stupéfiante : « Gabriele d'Annunzio est le plus grand écrivain de l'Italie au moins depuis trois cents ans. » Et Leopardi alors ? On a fait part de mon étonnement à Suarès; et, dans le numéro de janvier, dont je reçois les dernières épreuves, il se rattrape

comme il peut; comme il s'était rattrapé, dans le temps, pour Dostoïevski. Il le « réservait », paraît-il. Et, cette fois : « Que faites-vous de Leopardi ? — Je n'en fais rien : je le garde. » Car Suarès ne reconnaît jamais qu'il s'est trompé; c'est complètement incompatible avec l'idée qu'il se fait de la « grandeur »; de sa grandeur.

Plutôt qu'avouer qu'il avait oublié Leopardi, ou qu'il ne le connaissait pas, il préfère expliquer que, pour lui, Leopardi reste en dehors de la littérature italienne, celle-ci n'ayant jamais su prendre la mort ou la douleur au sérieux... de sorte que, pour sauver sa mise, à présent c'est Dante qu'il sacrifie à son amour-propre.

Ce qui me gêne, chez Suarès, ce n'est nullement l'erreur de jugement, la méconnaissance ou l'oubli, à quoi nous sommes tous sujets, entraînant de sa part retour, reprise et palinodie — comme il advint pour lui à l'égard de Goethe, de Nietzsche, de Dostoïevski, de Leopardi, et comme il adviendra, je l'espère, bientôt à l'égard de Chopin. Ce qui me gêne, c'est le besoin de dissimuler ce trébuchement du début et, camouflant avantageusement le passé, de faire passer l'habile redressement d'une souple pensée pour une infailibilité congénitale. Que je vois donc de petitesse dans ce constant souci de sa taille ! dans ces apprêts, cette toilette, cette crainte de se laisser surprendre au saut du lit, au naturel... A quoi bon ? Dans le temps, j'ai fréquenté quelque peu Suarès. Il a le naturel charmant, et je ne l'ai jamais trouvé plus grand que lorsqu'il se préoccupait moins de le paraître.

Mais il prendra ce que j'en dis comme une insulte, comme une noire et sournoise perfidie. Ce n'est point tant qu'il soit susceptible, ombrageux; mais il travaille à un isolement qui l'aide à se croire incomparable. Être grand ne lui suffit pas; il ne se plaît que supérieur.

Et pourtant comme il parlait bien de Stendhal, à Milan, sur le perron de *la Scala*, tiré à quatre épingles, mais toujours en perdant une, et charmant d'autant plus par celle-là qui lui manquait !

25 Décembre.

Je prends d'autant plus de plaisir à causer avec Roger Martin du Gard que de moins en moins avec d'autres. Chaque conversation nouvelle avec lui s'ajoute au grand

ensemble d'une conversation commencée depuis longtemps, interrompue, reprise et, somme toute, toujours la même, ainsi qu'était toujours le même mon muet dialogue perpétuel avec Em... Et, de même qu'avec Em., nous sommes sans cesse, Roger et moi, du même avis. La conversation ne nous oppose pas; elle nous instruit, nous avertit et nous éclaire. Elle est, pour moi du moins, d'un extraordinaire enrichissement et profit : et (peut-être devrais-je dire : surtout) je m'y amuse.

1939

7 Janvier.

SONGES-TU à faire valoir (mais as-tu seulement remarqué ?) les faibles battements répétés de la tierce, au sommet de l'accompagnement du *Nocturne* en ré bémol (op. 27) ? As-tu remarqué qu'ils tombent exactement aux mêmes contretemps que les doubles battements de la dominante dans la partie ralentie (en majeur), si extraordinairement *nocturne* elle aussi, et si extatiquement belle, du *Scherzo* en si mineur. Fais qu'elle soit pareille à cette goutte, de cristal que la rainette (ou le crapaud peut-être) laisse tomber au cœur des plus pures nuits de l'été. Chopin y pensait-il lui-même ?... En tout cas, Paderewsky, lorsqu'il jouait ce morceau. Cette note cristalline à la fois détachée de tout le reste, et s'y fondant, tout le paysage s'y suspendait.

Et, dans l'un et l'autre morceau, pareillement, comme soulevée par l'extase, elle se hausse enfin (dans le *Nocturne* d'un demi-ton, dans le *Scherzo* d'un ton entier), pour retomber bientôt ensuite, défaillante d'excès de joie.

J'étais arrivé à jouer très bien ce *Nocturne* ; un de ceux qui prêtent le plus à la mésinterprétation. Ce n'est du reste pas un de ceux que je préfère... Quand je songe à cet adieu que j'ai dit à la musique,

A peu que le cœur ne me fend

et il ne me paraît pas que la mort puisse m'enlever rien, à présent, à quoi j'aurai tenu davantage.

8 *Janvier.*

La plupart de ces poèmes musicaux de Chopin (je songe, à présent, aux *Nocturnes*) ne présentent point tant des difficultés d'exécution (je veux dire : de celles dont le virtuose triomphe aisément), que d'autres, d'un ordre tout différent, supérieur, et qu'il semble parfois que les virtuoses n'aient même pas entrevues, car ils passent outre et se tiennent pour satisfaits s'ils exécutent le morceau avec cette agilité souveraine, imperturbable, qu'ils ont presque tous et qui nous laisse éberlués et insensibles. Quand au secret de ce poème, quant au mystère, au problème d'art qui préside à la composition et à la genèse même du morceau, il semble qu'ils ne l'aient pas entrevu; en tout cas, ils ne nous le font en rien entrevoir.

Je crois que la première erreur vient de ce qu'ils (les virtuoses) cherchent surtout à faire valoir le romantisme de Chopin, tandis que ce qui me paraît le plus admirable, c'est, chez lui, la réduction au classicisme de l'indéniable apport romantique. Cet apport, puis cet asservissement magistral n'est, je crois, nulle part plus remarquable que dans le grand *Nocturne* en ut mineur (op. 48). Rien de plus simple que la composition, la proposition, de cet admirable morceau; mais encore faut-il que l'exécutant les comprenne lui-même; que son jeu les fasse valoir et, en quelque sorte, les *explique*. Si surprenante que puisse paraître la brusque irruption des coups de vent dans la seconde partie du morceau, en majeur, d'abord si calme, si ample et solennelle, l'étonnement doit vite céder à la compréhension, à l'admission de ce rythme ternaire de la basse, dont les battements précipités, lors de la reprise en mineur, doivent être donnés avec une régularité parfaite¹, *reconquise*, un triomphe de l'élément spirituel sur les éléments d'abord déchaînés. Tout est perdu (c'est-à-dire que l'on n'y comprend plus rien) si c'est le romantisme qui triomphe. Et surtout : pas de brio ! Mais ce que le virtuose nous

1. En dépit des groupes de quatre de la haute, à plusieurs reprises; rythmes qui doivent rester parfaitement indépendants l'un de l'autre et ne se gêner en rien. Il importe que la déclamation du début, reprise dans la partie finale à travers l'orage, ne se laisse aucunement modifier par la scansion contrariainte des triolets de la basse.

offre le plus souvent, c'est : une voix perdue dans la tempête. Chopin n'a pas voulu cela.

Quelle joie, à ce déjeuner si chatmant, chez les Paul Valéry, de savoir Nadia Boulanger parfaitement d'accord avec moi au sujet de l'exécution des *Préludes* et de ce que j'en avais écrit (bien insuffisamment, hélas !) dans mes *Notes sur Chopin*. J'aurais voulu causer davantage avec elle.

Marseille. 26 Janvier.

Avant de quitter Paris, j'ai pu achever de revoir les épreuves de mon *Journal*. A le relire, il me paraît que les suppressions systématiques (du moins jusqu'à mon deuil) de tous les passages relatifs à Em., l'ont pour ainsi dire *aveuglé*. Les quelques allusions au drame secret de ma vie y deviennent incompréhensibles, par l'absence de ce qui les éclairerait; incompréhensible ou inadmissible, l'image de ce moi mutilé que j'y livre, qui n'offre plus, à la place ardente du cœur, qu'un trou.

Obsédé par la pensée de l'atroce agonie de l'Espagne.

Depuis longtemps, je n'ai plus voyagé seul. J'avais besoin d'un compagnon plus jeune, d'un entraîneur; j'épousais sa joie. Cette solitude que je m'impose aujourd'hui va-t-elle me précipiter vers le travail? ou plutôt vers le désespoir?... Je n'ai plus cette intrépide curiosité qui me lançait dans l'aventure, ni ce désir-besoin d'escalader ou de doubler monts et caps pour voir ce qui se cache de l'autre côté. J'ai vu l'envers sinistre de trop de choses...

Je n'emporte avec moi que peu de livres :

Joseph en Égypte de Thomas Mann;

Dichtung und Wahrheit;

Les *Chroniqueurs du Moyen Âge*, dans la Collection de la *Pléiade*;

les *Pages choisies* de Claude Bernard;

un *La Fontaine*, et

la *Naissance de la Philosophie* de Nietzsche, dans la traduction de Geneviève Bianquis, nouvellement parue — que je lisais, hier, dans le train et viens d'achever à Marseille. J'y copie : « La plus grande perte qui puisse affecter l'humanité, c'est l'avortement des types supé-

rieurs. » Façon de parler; car le plus triste, c'est que, précisément, l'humanité ne s'en *affecte* pas.

Sans doute irai-je rejoindre Robert Levesque en Grèce, au moment des vacances de Pâques. Rien ne me rappelle à Paris avant mai. Me voici libre, comme je ne l'ai jamais été; libre effroyablement, vais-je savoir encore « tenter de vivre » ?...

INDEX

INDEX

A

ABÉLARD : 975, 979.
 ACHARD : 1008.
 ADAMOVITCH : 984.
 ALAIN : 1320.
 Propos : 753.
 ALBENIZ : 418, 419, 445, 509,
 535, 624, 625, 792.
 Iberia : 417, 418, 849.
 Eritana : 688, 690.
 Lavapiés : 511, 611, 688,
 690, 827.
 ALBERT (Henri) : 106, 107, 114.
 ALIBERT : 321, 381, 631, 708,
 738, 769, 857, 859, 926,
 1007.
 ALLARD : 708.
 ALLÉGRET (les) : 456, 461, 633,
 680, 686, 708, 750.
 ALLÉGRET (André) : 208, 456,
 623, 645, 708, 768.
 ALLÉGRET (Élie) : 208, 374,
 418, 462, 470, 473, 474,
 479, 818.
 ALLÉGRET (Éric) : 209, 631,
 639, 658.
 ALLÉGRET (Jean-Paul) : 208,
 209, 507, 644, 645, 937, 986,
 1006, 1007.
 ALLÉGRET (Marc) : 875, 881,
 903, 907, 908, 917, 918, 926,
 935, 939, 963, 964, 965, 981,
 1008, 1156, 1252, 1253, 1254,
 1257, 1259.
 Amants terribles (Les) (film) :
 1254.
 Congo (film) : 880.
 ALLÉGRET (Suzanne) : 751, 754.
 ALLÉGRET (Yves) : 848, 862,
 1194.

AMIEL : 851.
 Journal intime : 705.
 AMYOT : 185.
 ANDLER : 264.
 Précurseurs de Nietzsche (Les) :
 690.
 ANDRÉÆ (Docteur) : 222, 225,
 1191, 1192.
 ANDRIAN (Léopold)
 Garten des Erlebnis : 176.
 ANGELICO (Fra) : 60.
 Crucifixion (La) : 398.
 ANNUNZIO (Gabriele d') : 62,
 65, 66, 67, 295, 296, 348,
 1327.
 Forse che si, forse che no : 296.
 APOLLINAIRE : 260.
 ARAGON : 1075, 1256.
 Anicet : 1134.
 ARISTOTE : 263, 1182, 1292,
 1293, 1295.
 ARLAND : 1056.
 ARNAULD
 Logique de Port-Royal : 666.
 ARTZIBASCHEFF
 A l'extrême limite : 687, 688.
 Sanine : 688.
 ATHMAN : 74-78, 80, 85-87,
 182, 324.
 AUDOUX (Marguerite) : 115,
 279, 281, 282, 288, 322, 1244.
 AUREVILLY (Barbey d') : 20,
 224, 226, 298, 356, 538,
 635, 853, 947, 948, 972.
 Chevalier Destouches (Le) : 195,
 Memoranda : 213, 214, 219.
 AURIC : 963.
 AUSTEN (Jane) : 910, 911.
 Pride and Prejudice : 907, 909.
 AVELINE : 825.

B

- BACH (J.-S.) : 20, 48, 200, 373, 623, 713, 783, 790, 792, 853, 875, 987, 1013, 1196.
Clavecin bien tempéré (Le) : 488, 547, 611, 618, 659, 919, 938, 945, 978, 987, 1196.
Fugue en si mineur (2^e cahier) : 849.
Prélude en fa dièze majeur : 849, 851.
Prélude en fa dièze mineur (1^{er} cahier) : 8616.
Prélude en ré dièze mineur (1^{er} cahier) : 849.
Prélude en si majeur (2^e cahier) : 849.
Prélude en ut mineur (2^e cahier) : 616.
Concertos Brandebourgeois : 233, 1207.
Inventions : 388, 618, 893.
Kunst der Fugue (Art de la Fugue) : 704, 705, 791.
Largo : 1308.
Orgelchoralvorspiele : 1023.
Presto en sol mineur : 827.
Suites pour orgue : 547, 618, 791.
Fugue et Prélude en si mineur : 886.
Prélude (le 1^{er}) : 362.
Transcriptions : 418.
BAHR (Hermann)
Vom Tragischen : 146.
BALZAC (Guez de) : 1272.
BALZAC (Honoré de) : 49, 179, 198, 272, 354, 521, 662, 714, 719, 801, 992, 1040, 1108, 1137, 1175, 1224, 1225, 1226.
Comédie humaine (La) : 714, 1040, 1225.
Béatrix : 1249.
Bourse (La) : 1236.
Catherine de Médicis (*sur*) : 298, 1266.
Curé de Tours (Le) : 714, 853.
Début dans la vie (Un) : 1018.
Dernière Incarnation de Vautrin (La) : 1225.
Double Famille (Une) : 876.
Étude de Femme : 1236.
Eugénie Grandet : 522, 1039, 1040.
Fausse Maîtresse (La) : 876.
Fille d'Ève (Une) : 198, 876.
Honorine : 1018.
Illusions Perdues : 652, 1225.
Interdiction (L') : 1169.
Madame Firmiani : 743.
Maison Nucingen (La) : 746.
Mémoires de Deux Jeunes Mariées : 198.
Paix du Ménage (La) : 876.
Paysans (Les) : 354.
Père Goriot (Le) : 652.
Pierre Grassou : 125.
Prince de la Bohême (Un) : 876.
Réquisitionnaire (Le) : 1236.
Sarrasine : 804, 805.
Secrets de la Princesse de Cadignan (Les) : 213, 746.
Splendeurs et Misères des Courtisanes : 1225.
Ténébreuse affaire (Une) : 697.
Ursule Mirouët : 714.
Vieille Fille (La) : 132.
Lettres à sa Sœur : 48.
Ressources de Quinola (Les) (pièce) : 652.
Vautrin (pièce) : 652.
BANVILLE : 30, 714.
Souvenirs : 713, 714.
BARBUSSE 640.

- Feu (Le)* : 620.
 BARING (Maurice)
Daphne Adeane : 938.
 BARNAY (Miss) : 196, 197.
 BARRÈS : 120, 165, 175, 198, 206, 233-235, 302, 329, 447, 474, 614, 633, 661, 666, 698, 721, 787, 793, 831, 845, 847, 971, 983, 988, 989, 1055, 1060-1064, 1069, 1080, 1082, 1134, 1153, 1162, 1209, 1210, 1220.
Appel au Soldat (L') : 322.
Carnets : 945.
Greco (Le) : 831.
Jardin de Bérénice (Le) : 1134.
Leurs Figures : 1063.
Mémoires : 945.
Mes Cahiers : 971, 988, 1057, 1060, 1063, 1064.
Salut à de Jeunes Écrivains : 767.
Taches d'encre : 160.
 BARTET (M^{me}) : 125.
 BARYE : 1134.
 BASSERMANN : 418, 427, 443, 444.
 BASSIANO (Princesse) : 694, 934.
 BATAILLE (Henry) : 658, 909, 922, 1075, 1275.
Marche Nuptiale (La) : 1275.
 BAUDELAIRE : 166, 186, 187, 234, 392, 521, 619, 664, 675, 682, 692, 703, 715, 1080, 1140, 1196, 1208, 1214, 1220, 1240, 1309.
Fleurs du Mal (Les) : 584, 617, 623, 632, 633, 714, 1208, 1251.
Journaux intimes : 682.
Poèmes en prose :
Mauvais Vitrier (Le) : 984.
 BAUER (Henry) : 124.
 BAUMANN : 380.
Trois villes saintes : 379.
 BAZALGETTE : 510.
 BEARDSLEY : 724.
- BEAUMARCHAIS
Deux Amis (Les) : 1228.
Eugénie : 1228.
 BEAUNIER : 115, 116, 436, 437, 520.
 BECQUE (Henri)
Parisienne (La) : 1075.
 BEDEL (Maurice)
Nouvelle Arcadie (La) : 1203.
 BEETHOVEN : 196, 232, 297, 360, 373, 380, 395, 417, 644, 987, 988, 1097, 1207.
Sonates : 170, 624, 704.
En fa majeur : 638, 641.
Pathétique : 623.
Symphonies : 418, 584, 857.
En fa majeur (La VIII^e) : 584, 853.
Pastorale : 1308.
Variations en mi b et en ut majeur : 417.
 BELGION (Montgomery)
Our present Philosophy of Life (according to Bernard Shaw, André Gide, Freud and Bertrand Russell) : 952.
 BELLINI (Vincenzo) : 246, 893.
 BENDA : 297, 943, 1148, 1169.
Discours à la Nation européenne : 1148.
Lettre à Guéhenno : 980.
 BÉNILON : 1019.
 BENJAMIN-CONSTANT (André) : 369.
 BENNETT : 378, 507, 509, 510, 741, 831, 879, 959, 1013, 1015.
Clayhanger : 363, 364, 365, 366.
Imperial Palace : 1018.
Journal 1929 : 988, 1136, 1137.
Old Wives Tale : 683, 1018.
 BÉRANGER : 797, 1140.
 BÉRAUD : 756, 757, 759, 766, 784, 792, 793, 797, 824.
Martyre de l'Obèse (Le) : 756.

- BERDIAEFF : 1169, 1327.
Vérité et mensonge du communisme : 1154.
- BÉRENGER (sénateur) : 297.
- BERGAMIN : 1320, 1327.
- BERGSON : 268, 330, 782, 1140.
Essai sur les Données Immédiates de la Conscience : 843.
Evolution créatrice (L') : 269.
- BERL : 912.
- BERLIOZ (Hector)
Trois (Les) : 695.
- BERNARD (Claude) : 981.
Pages choisies : 1331.
- BERNARD (Jean-Marc) : 377.
- BERNARD (saint) : 635, 636.
- BERNARD (Tristan) : 470, 1035.
Amants et voleurs : 165.
Monsieur Codomat : 250-252.
Triplepatte : 192.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : 190, 996.
Paul et Virginie : 1250.
- BERNHARDT (Sarah) : 735.
- BERNSTEIN : 242, 447, 658, 1035.
Venin (Le) : 834.
- BERTAUX : 372, 980, 1044.
- BERTHELOT (Philippe) : 210, 211, 244, 447, 454, 478, 516, 517, 518, 1014.
- BERTHELOT (René) : 906.
- BERTRAND (Louis) : 369, 635.
- BESNARD : 128, 296, 330, 372.
Ecurie arabe (L') : 128.
- BIANQUIS (Geneviève) : 1331.
- BIDOU : 653.
- BINET-SANGLÉ : 665, 666.
- BLACQUE-BELAIR : 964.
- BLAKE : 475, 476, 728, 729, 733, 739, 741, 743, 752, 797, 859, 1293.
Marriage of Heaven and Hell (The) : 728.
- BLANCHE : 107, 120, 121, 140, 200, 202, 206, 329, 431, 444, 445, 447, 448, 473, 518, 526, 532, 534, 562, 563, 565, 566, 568, 582, 583, 623, 633, 637, 752, 883, 1274.
- BLEI : 176, 238, 711, 998.
- BLOCH (Jean-Richard) : 1217.
- BLOY : 140, 165, 166.
Quatre ans de captivité (Journal) : 165.
- BLUM (Léon) : 15, 106, 132, 187, 209, 228, 274, 396.
Colère (La) : 116.
Du Mariage : 248, 250.
Nouvelles conversations d'Eckermann (Les) : 274.
- BOCCACE
Faucon (Le) : 241.
- BÖCKLIN : 840.
- BOILEAU : 521, 971, 1164.
Épîtres : 637.
- BONHEUR : 185, 186, 192, 207, 273, 509.
- BONN
Prosperité : 1133.
- BONNARD (Abel) : 274.
- BONNARD (Pierre) : 210, 267, 518.
- BONNEFON : 232.
Montaigne et ses amis : 887.
- BORDEAUX : 730.
- BORROW
Bible in Spain : 522.
- BOSIS (Lauro de) : 1083, 1084.
- BOSSUET : 537, 538, 912, 991, 1174.
Elévations sur les Mystères : 533, 534.
Sur l'Oraison : 532.
Histoire des Variations : 770, 783.
Œuvres oratoires : 1148, 1175.
Oraisons funèbres : 637, 638, 700.
Panegyrique de saint Bernard : 635, 636.
Panegyrique de saint Joseph : 1307.
Panegyrique de sainte Thérèse : 91.

- Sermons* : 782, 783.
Pour la compassion de la sainte Vierge : 1307.
Sur la Providence (Premier) : 557, 560.
Sur l'Ardeur de la pénitence : 932.
Sur le mauvais riche : 886.
- BOTTICELLI : 49, 520.
 BOUHOURS (Père) : 240, 662.
 BOULHFT : 267, 801.
 BOULANGER (Nadia) : 1331.
 BOULENGER (Jacques) : 758, 1202.
 BOULOGNE (Jean), dit Valentin : 203.
 BOUNINE : 741.
Village (Le) : 738.
 BOURDALOUE : 1227.
 BOURDELLE : 281, 382.
 BOURDET
Prisonnière (La) : 983, 1088, 1089.
Sexe faible (Le) : 983.
 BOURGES : 322.
 BOURGET : 29, 62, 120, 520-522, 715, 784, 992.
Démon de Midi (Le) : 990, 991.
Essais de Psychologie : 715.
Mensonges : 446.
 BOUTS (Dierick) : 236.
 BOYLESVE : 148, 161, 196, 276, 291, 623, 714, 784, 875.
Enfant à la Balustrade (L') : 146.
Souvenir d'un jardin détruit : 803.
 BRANDON (M^{me}) : 260.
 BRÉA (Louis) : 1270.
 BRÉAL : 210, 561, 909, 1014.
 BREHM
Histoire naturelle : 803.
 BREITBACH : 980.
 BRENN
Pages libres : 159.
 BRETON : 802.
 BRÉVAL (Lucienne) : 251, 257.
- BRIAND : 225, 478, 560, 564, 581, 582, 616.
 BRIEUX : 1275.
 BRION (Marquise de) : 158.
 BRISSON (Adolphe) : 219, 242.
 BRISSON (Pierre) : 1095.
 BROGLIE (Princesse de) : 196.
 BRONTE (Charlotte).
Jane Eyre : 979.
 BRONTE (Emily).
Wuthering Heights : 418, 419, 436, 463, 829.
 BROUSSON
Anatole France en pantoufles : 796.
 BROWNING : 497, 527, 636, 657, 690, 703, 709, 729, 770, 859, 952, 984, 1305, 1306.
Andrea del Sario : 659, 984.
Bishops Blongram's Apology : 659, 984.
By the Fire-Side : 659.
Fra Lippo Lippi : 659.
How they brought the good news from Ghent to Aix : 658.
Instans Tyrannus : 1305.
Ivan Ivanovitch : 659, 702.
Lost Leader (The) : 1242.
Mr. Sludge, "the Medium" : 657, 658, 690, 984.
Pauline : 497.
Pipa passes : 497.
Prospect : 657, 658.
Ring and the Book (The) : 703, 738, 783.
Saul : 659.
Worst of it (The) : 657.
- BRUNETTÈRE : 21, 134, 274.
Histoire de la Littérature française classique : 178, 634.
 BRUNOT
Histoire de la Langue française : 240, 662.
 BRUNSCHVICG : 176, 178, 921, 1055, 1140, 1240.
De la Connaissance de soi : 1067.

BUFFON : 77, 341, 354, 512,
957, 981, 1252.
Discours sur le style : 1252.
BURCKHARDT
 Renaissance : 355, 811.
BURNS : 1242.
BUSONI : 611, 893, 1023.
BUSSY : 828, 969, 970, 1239.
BUSSY (M^{me}) : 741, 760, 771,
890, 892, 923, 927, 932, 969,
970, 972, 1093.
BUTLER : 1305.
 Erewhon Revisited : 803.
 Way of all Flesh (The) : 388.
BYRON : 19, 327, 388.

C

CABANIS : 183.
CALDERON : 39.
CALVIN : 134, 297, 298, 300,
342, 351.
CAMOËNS
 Les Lusiades : 1000.
CANALETTO : 236.
CANTOR (Eddie)
 Roman Scandals : 1204.
CAPUS (Alfred) : 124.
CARISSIMI
 Jephthé : 324.
CARLYLE : 114, 159.
 Héros (Les) : 19.
CARPACCIO : 232, 236.
CARPEAUX : 117, 119, 253, 1134.
 Flore : 188.
CARRIÈRE : 185, 207.
CASANOVA
 Mémoires : 50.
CASSOU : 878, 956, 957.
 Mémoires de l'Ogre : 988.
CASTAGNO (Andrea del)
 Cène (La) : 398.
CASTELLANE (Boni de) : 241.
CAVALCANTI : 848.
CAZAMIAN : 1305.
CENT NOUVELLES NOUVELLES :
 241.

CERVANTES : 991, 1133.
CÉZANNE : 159, 182, 238, 813.
CHABRIER : 692.
CHADOURNE (Marc) : 1066.
CHAMFORT : 722.
CHAMISSO (Adalbert de).
 Peter Schlemihl : 39.
CHAMPION (Édouard) : 764,
786.
CHANSON DE ROLAND (La) :
 1325.
CHANVIN : 106, 114, 125, 253,
280-282, 937.
CHARDIN : 35, 187, 857.
CHARDONNE : 965.
CHARLES (Ernest) : 218, 274,
296.
CHARLOT [Charlie Chaplin] :
 834.
 Kid (Le) : 709.
 Ruée vers l'or : 834.
CHARMOY : 108, 117, 196, 197,
221, 232, 233, 234, 257,
265.
CHATEAUBRIAND : 622, 886,
971, 1134, 1207.
 Mémoires d'Outre-Tombe :
 636, 641, 886, 1080.
CHAUMEIX (André) : 290, 291.
CHAUSSON : 508, 509.
CHAUVEAU (Docteur Léopold) :
 741.
 Monsieur Lyonnet : 1147.
CHÉNIER : 234, 855.
CHESTERTON (G. K.)
 Nommé Jendi (Le) : 1262.
 Robert Browning : 657.
CHEVALIER (Auguste) : 1305.
CHOPIN : 36, 200, 293, 360, 395,
418, 420, 546, 792, 853, 893,
951, 957, 987, 988, 1013,
1023, 1080, 1097, 1119, 1120,
1173, 1196, 1328, 1330.
 Ballades : 293, 857, 861.
 La 1^{re} : 329, 445.
 La 3^e : 329.
 La 4^e : 886.

- Barcarolle* : 297, 388, 395, 693, 695, 861.
Études : 417, 421, 507, 693, 827, 954, 955, 958.
 En la bémol (10^e du 1^{er} cahier) : 987.
 En la bémol (1^{re} du 2^e cahier) : 987.
Mazurkas : 518, 826.
Nocturnes : 266, 1043, 1330.
 En ré bémol (op. 27) : 1329.
 En sol : 297.
 En ut mineur (op. 48) : 1330.
Préludes : 249, 827, 949, 954, 958, 1331.
 En fa dièze mineur : 945, 954.
 En la bémol majeur (XVII^e) : 892, 915.
 En mi bémol majeur : 445, 518, 954.
 En ut majeur (I^{er}) : 445.
Scherzos : 417, 616, 861.
 En si mineur : 445, 1329.
Sonates.
 En si bémol mineur : 266, 827.
 En si mineur : 445.
 CHIRONIQUEURS DU MOYEN AGE
 1331.
 CHTCHÉDRINE
Pochékonie d'autrefois : 196.
 CHUQUET : 469, 472.
 CICÉRON : 98, 666.
 CLAIR (René)
Sous les toits de Paris : 1016.
 CLARETIE : 204, 289.
 CLAUDEL : 179, 185, 185-187, 189-192, 194, 201, 237, 254, 257, 308, 359, 377, 379, 384, 397, 399, 420, 438, 549, 675, 678, 702, 742, 770, 772, 817, 916, 934, 950, 951, 1014, 1055, 1081, 1095, 1096, 1167, 1264, 1305.
Annonce faite à Marie (L') : 1095.
Arbre (L') : 377.
Connaissance de l'Est : 241, 242.
Ode aux Muses : 151, 156, 190.
Otage (L') : 334.
Soulier de Satin (Le) : 949, 950.
Tête d'Or : 156.
Traité de la Co-naissance du monde et de soi-même : 190, 244.
 CLEMENCEAU : 445, 478.
 CLODION : 118, 119, 1134.
 CLOUARD : 377.
 COCTEAU : 473, 500, 501, 504, 650, 651, 685, 688, 963, 1105, 1267.
Antigone : 754.
Grand Écart (Le) : 758.
Livre Blanc (Le) : 942.
Parade : 688.
Secret Professionnel (Le) : 743.
 COLERIDGE : 702, 937.
Kubla Khan : 1005.
 COLETTE
Mes Apprentissages : 1245.
 COLLIGNON
Sculpture grecque : 181, 182.
 COMBETTE
Isolement (L') : 432, 434.
 COMTE (Auguste) : 95, 190.
 CONDILLAC : 21.
 CONRAD (Joseph) : 191, 382, 386, 625, 632, 876.
Agent secret (L') : 803.
Almayer's Folly : 512, 522.
Cœur des Ténèbres : 866.
End of the Tether (The) : 337, 636, 642, 643.
Falk : 798.
Lord Jim : 466, 971, 1002.
Mirror of the Sea : 381.
Typhon : 561, 574, 584, 611, 612, 618, 624, 656.
Under Western Eyes : 640, 641, 642, 970, 971, 1002.
Victory : 554, 610, 612.

CONSTANT (Benjamin) : 784,
 797, 972.
 Adolphe : 30, 769.
 Journal : 973.
 Lettre sur Julie : 769.
 COOLUS : 266, 1035.
 COPEAU : 151, 152, 167, 172,
 173, 183, 192, 193, 195, 199,
 200, 202, 203, 208, 210, 213,
 214, 222, 223, 231, 233, 240,
 241, 244, 250-255, 257, 259,
 260, 276, 288-290, 292, 297,
 299, 306, 357, 368-370, 372,
 373, 377, 387, 391, 420-
 423, 426-430, 440, 442, 449,
 453-461, 466, 474, 475, 479,
 483, 489, 497-499, 507, 526,
 528, 529, 553, 554, 570, 573,
 582, 614, 625, 698, 702, 707,
 709, 732, 749, 750, 788, 824,
 911, 945, 1014, 1015, 1020,
 1021, 1068, 1080, 1081, 1219.
 Maison Natale (La) : 383,
 421.
 COPEAU (M^{me}) : 187, 199,
 424, 430, 453, 491, 497, 787,
 1030.
 COPPÉE : 61, 62.
 COPPET (Marcel de) : 683, 849,
 995, 1169, 1243.
 COPPET (Christiane de) : 1245.
 CORNEILLE : 209, 212, 240, 263,
 345, 524, 662, 1024, 1202.
 Rodogune : 975, 976.
 CORNU : 288.
 COSTENTIN
 Nature Tropicale (La) :
 1124.
 COUCHOUD : 1246.
 COULMANN
 Reminiscences : 797.
 COURBET : 246, 878.
 COURTELIN : 491, 765.
 Bombouroche : 765.
 Canaille (Une) : 765.
 Fils (Le) : 765.
 Gaîtés de l'Escadron (Les) :
 765.

CRANACH : 721.
 CRÉMIEUX : 928, 1083.
 CREMNITZ : 119.
 CRÉPET (Jacques) : 1208.
 CROSS : 242.
 CROUÉ : 429.
 CUREL : 195.
 Danse devant le miroir (La) :
 446.
 Fille sauvage (La) : 132.
 CURIE (M^{me}) : 331.
 CURTIUS : 739, 741, 841, 938,
 945, 950, 982, 1079, 1132,
 1245.
 Frankreich : 1023.
 Histoire grecque : 990.

D

DABIT : 1255-1257.
 DANTE : 49, 296, 361, 1315,
 1328.
 Divine Comédie (La) :
 Purgatoire (Le) : 844, 1315.
 Vita Nuova : 42, 165.
 DARWIN (Charles) : 220, 303,
 304, 305, 661, 1067.
 Journal : 197.
 Origine des Espèces : 341.
 *Souvenirs du développement de
 mon esprit et de mon caractère* :
 304.
 Voyage d'un Naturaliste : 218,
 219, 305.
 DAUDET (Alphonse) : 62, 179.
 DAUDET (Léon) : 575, 648, 756,
 757, 1081.
 DAUPHIN : 131, 251.
 DAVID : 339, 937.
 DAVIDSON : 1031.
 DAVRAY : 108, 125, 262, 351.
 DEARLY : 231.
 DEBUSSY : 233, 262, 330, 334,
 651, 692.
 DEFOË
 Captain Singleton : 363, 364,
 366, 380.

- Colonel Jack* : 742.
Robinson Crusoe : 326, 327.
 DEGAS : 77, 127, 128, 274, 876.
 DÉHAIS : 552, 571, 576, 787, 867, 868, 1001.
 DÉHAIS (François) : 1001, 1003, 1005, 1006, 1026.
 DÉHAIS (M^{me}) : 1025, 1026.
 DEHERME : 665.
 DELACRE (Jules) : 729.
 DELACRE (Marianne) : 373, 508, 509.
 DELACROIX : 38, 725, 1016, 1080.
Journal : 181, 1080.
 DELCOURT (Marie)
Vie d'Euripide : 1018.
 DELNA : 695.
 DELTEIL
Choléra : 797.
Cinq sens (Les) : 797.
 DENIS : 146, 202, 230, 235, 241, 242, 243, 246, 247, 268, 1145.
 DENNERY
Deux Orphelines (Les) : 750.
 DE RENAN à JACQUES RIVIÈRE
 (Dilettantisme et amoralisme) : 972.
 DESBORDES-VALMORE : 1272.
Roses de Saadi (Les) : 205.
 DESCARTES : 846, 854, 861, 980, 1219, 1269, 1272, 1277, 1299.
Abrégé des Objections : 1219.
Correspondance : 1272.
Discours de la Méthode (Le) : 1221.
 DESCHAMPS : 179, 217.
 DESJARDINS : 325, 366, 367, 385, 469, 755, 756, 922, 1086, 1270.
Corneille : 212.
Méthode des Classiques (La) : 202.
Vie de Poussin : 200, 202, 209.
 DESMAREST (Albert) : 17, 208, 211, 212, 219, 220, 223, 271, 854, 1255.
 DESMAREST (Maurice) : 381.
 DESMAREST (M^{me}) [Tante Claire] : 50, 321.
 DESPRÈS (Suzanne) : 125.
 DICKENS : 51, 173, 373, 551.
Ami commun (L') : 797, 804.
Grandes Espérances (Les) : 804.
Oliver Twist : 380, 381.
 DIDEROT
Bijoux indiscrets (Les) : 783.
Encyclopédie : 917.
Spinoza : 905, 917.
Christianisme : 917.
Jacques le Fataliste : 783.
Lettres : 798, 1081.
Salon de 1767 : 1276.
Supplément au voyage de Bougainville : 354.
 DMITRIEV : 1190.
 DOMBROWSKY : 945.
 DONATILLO : 61, 63, 235.
 DONNAY : 258.
Amants : 909.
 DONNE : 757, 927, 981, 982, 1272.
Divine Poems : 700.
 DOS PASSOS
Manhattan Transfer : 1194.
 DOSTOËVSKY : 98, 260, 263, 264, 360, 386, 389, 390, 619, 647, 649, 661, 666, 690, 702-707, 709, 729, 730, 732, 733, 738, 739, 757, 765, 772, 781, 829, 849, 850, 859, 861, 876, 891, 1120, 1208, 1232, 1328.
Adolescent (L') : 135, 704.
Carnei d'un Inconnu : 220, 221.
Correspondance : 258.
Crime et Châtiment : 706.
Éternel Mari (L') : 707.
Idiot (L') : 189, 703, 704.
Karamazov (Les) : 704, 832.
Krotkaia : 115, 551.

- Possédés (Les)* : 362, 704, 707, 832.
Souvenirs de la Maison des Morts, 706.
 DOUGLAS (Lord Alfred) : 888.
Oscar Wilde et moi : 655, 1031.
 DRÈSA : 681.
 DREYFUS [Affaire] : 649, 880, 1127, 1188.
 DRIEU LA ROCHELLE : 745, 846.
 DROUIN (Marcel) : 15, 21, 22, 23, 106, 107, 123, 132, 139, 142, 144, 146, 161, 171, 174, 177, 224, 226, 234, 238, 240, 242, 243, 248, 250, 252, 259, 264, 276, 296, 327, 340, 363, 364, 374, 380, 381, 430, 444, 455, 459, 462, 470, 478, 479, 492, 497-499, 514, 515, 530, 532, 536, 642, 670, 685, 743, 750, 772, 788, 789, 848, 878, 894, 914, 977, 981, 982, 1073, 1096, 1121, 1158, 1223, 1252, 1276, 1317, 1319.
 DROUIN (Dominique) : 145, 208, 325, 327, 650, 658, 932, 1074, 1204.
 DRUET : 243, 246, 266, 272, 273, 530.
 DRYDEN : 1036.
All for love : 976.
 Du Bos : 508, 510, 532, 534, 578, 587, 683, 689, 705, 712, 728, 741, 751, 784, 790, 797, 841, 869, 887, 916, 922, 931, 933, 937, 944, 949, 950, 964, 968, 974, 975, 980, 984, 1048, 1055, 1066, 1070.
Journal intime : 726.
 DUCHÈNE (Mgr.)
Histoire de l'Eglise : 364.
 DUCOTÉ : 113, 114, 152, 161, 214, 510, 534, 947, 1222.
 DUHAMEL : 372, 686, 793, 849, 966, 1313.
Scènes de la vie future : 990.
 DUJARDIN : 139, 1228.
 DUKAS : 233, 372.
Variations : 494.
 DULLIN : 461, 464, 710, 754
 DUMAS fils : 178, 922, 1275.
Princesse Georges (La) : 511
Question d'argent (La) : 103
 DUMONT : 426, 433, 492, 496
 DUMONT (les petits) : 419, 445
 DUMONT-WILDEN : 253.
 DUNCAN (Isadora) : 369.
 DUPOUEY : 233, 237, 568, 570, 574.
Lettres : 640, 641, 656.
Notes sur Rossetti : 812.
 DUPOUEY (Mme) : 578.
 DURTAÏN : 943.
 DUSE (la) : 194.
 DUVERNOIS : 491.
Edgar : 949, 1035.
Invité (L') : 1036.
Maxime : 949.
Sœurs Hortensias (Les) : 1035, 1036.

E

- ECKERMANN
Conversations avec Gœthe : 819, 1250.
 EDWARDS (Mme) : 454, 457, 477, 478, 500, 516-518.
 EHRENBURG : 1142.
Rapace : 1123.
 EINSTEIN : 1116, 1140, 1162, 1165, 1166, 1186.
 ELIOT (George) : 40, 51, 647, 648.
Amos Barton : 388.
 ELLIS (Havelock)
Histoire de Florrie : 1148.
 EMERSON : 45, 777.
 ÉMERY : 1320.
 ENGELS : 1288.
Anti-Dühring (L') : 1289.
Dühring bouleverser la science : 1073.

ENVER BEY : 410, 412, 413.
 ÉPINAY (Mme d')
Mémoires : 188, 195, 584.
 ERICHSON : 1312.
 ESCHOLIER : 1075.
 ESCHYLE : 345.
Prométhée enchaîné : 927.
Sept devant Thèbes (Les) : 927.
 ESPINAS (Mme) [née Jeanne Gide] : 460, 461.
 ESPINAS (Pierre) : 206, 453.
 ESPINAS (V.-A.) : 381.
 EURIPIDE
Électre : 263.
Phoinissiennes (Les) : 957, 985.

F

FABRE (Émile)
*Timon (Le)** (pièce) : 242.
 FABRE (J.-H.) : 302, 303, 305, 803.
Souvenirs entomologiques : 157.
 FABRE-LUCE (Alfred) : 1163.
 FABULET : 398.
 FAGUET : 631.
 FARGUE : 282, 286, 327, 372, 726.
 FAULKNER.
Lumière d'août : 1249.
 FAURE (Dr Elie) : 279, 280, 281.
 FAURÉ
Barcarolles : 826, 938.
Clair de lune : 224.
Impromptus : 418.
Nocturnes : 826.
 FAY (Bernard) : 771, 786.
 FAY (Emmanuel) : 681, 771, 862.
 FELS (M^{me} de) : 1166.
 FÉNELON
Lettres spirituelles : 541, 542, 556, 598, 603, 744.
 FÉNÉON : 266.

FERNANDEZ : 922, 1031, 1066, 1218.
André Gide : 1046.
 FERRERO (G.) : 217.
Antoine et Cléopâtre : 226.
 FEUILLET : 685.
 FEYDEAU (Ernest) : 179.
Fanny : 178, 857.
 FEYDEAU (Georges)
Dame de chez Maxim (La) : 214.
 FICHTE
Doctrine de la Science (La) : 51.
 FIELDING
Amelia : 653.
Tom Jones : 337.
 FILMS :
Amants terribles (Les) : 1254.
Bas-Fonds (Les) : 1261.
Congo : 880.
Fanny : 1135.
Kid (Le) : 709.
Lys brisé (Le) : 1257.
Marius : 1083.
Métropolis : 834.
Moana : 818.
Nosferatu le Vampire : 872.
Nosologie au Congo et au Cameroun : 1114.
Pépé le Moko : 1261.
Pitchler banquier : 1095.
Ruée vers l'or (La) : 834.
Sous les toits de Paris : 1016.
Tragédie de la rue (La) : 877.
 FLAUBERT : 98, 107, 210, 234, 311, 358, 643, 722, 736, 744, 767, 801, 857, 920, 953, 1013, 1025, 1027, 1034, 1038, 1269, 1270.
Bouvard et Pécuchet : 805.
Correspondance : 48, 436, 715, 720.
Éducation sentimentale (L^r) : 804, 805, 832.
Lettres à sa nièce : 206, 209.
Madame Bovary : 208, 209.
Notes : 305.

Préface aux Poésies de Boulbet : 801.
Salammbô : 266.
Tentation de Saint-Antoine (La) : 631.
 FLINCK (Govaert)
Famille de l'Orfèvre (La) : 23, 24, 937, 983.
 FONTAINAS : 117, 244, 420.
 FONTAINE : 147, 185, 186, 194, 225-227, 248, 273, 453, 454, 458, 470, 471, 1045.
 FORD
Cœur brisé (pièce) : 231.
 FORSTER-NIETZSCHE (M^{me}) : 137, 138.
 FORT : 198, 223.
 FOUQUET (Jean)
Pieta : 1270.
 FOURNIER (Alain) : 367, 372.
Grand Meaulnes (Le) : 1147, 1149, 1150.
 FRAGONARD : 187.
Billet doux (Le) : 188.
 FRANCE : 207, 791, 793, 824, 1220.
Anneau d'Améthyste (L') : 241.
Crime de Sylvestre Bonnard (Le) : 611.
Dieux ont soif (Les) : 784.
Étui de nacre (L') : 770.
Histoire comique : 783.
Jardin d'Épicure (Le) : 207, 783.
Putois : 241.
Vie Littéraire (La) : 207.
 FRANCK (César) : 116, 117, 125, 127.
Prélude, Choral et Fugue : 507, 832.
Trois Chorals : 126.
 FRANCK (Henri) : 397, 1094.
 FRANC-NOHAIN : 251.
 FRANÇOIS D'ASSISE (saint) : 192, 715, 823.
 FRANÇOIS DE SALES (saint) : 1269.

FRATELLINI aîné : 553.
 FRAZER : 1299.
 FREEGROVE-WENZER : 328.
 FRÉGER (M^{me}) : 375, 376, 492, 549, 580, 583.
 FREINET : 1166.
 FREUD : 729, 730, 748, 781, 785, 921, 952.
 FRIZEAU : 191, 276.
 FROMENTIN : 38, 901.
 FRY : 698, 789.
 FUMET : 1318.
 FUSTEL DE COULANGES : 128.
Cité antique (La) : 1299.

G

GABORIAU
Crime d'Orcival (Le) : 1136.
 GALLIMARD (Gaston) : 368, 370, 372, 418, 430, 570, 683, 708, 849, 983, 1167, 1256.
 GALLIMARD (Raymond) : 1256.
 GALSWORDY
Patrician (The) : 740.
 GANZ (Hugo)
Débacle russe (La) : 170.
 GATTESCHI : 61, 62.
 GAUTIER : 356, 622, 637, 714, 744, 992, 1005.
Caprices : 511.
 GERHART : 740.
Botticelli : 743.
Italie mystique (L') : 743.
 GÉMIER : 242, 250-252.
 GEORGE (Stefan) : 265.
 GÉRARD : 119, 120, 129, 130, 141, 151-156, 159, 163, 164, 167, 170, 171, 173, 177, 178, 181, 184, 192, 200-204, 206, 212-214, 226, 237, 239, 242, 243, 256, 257, 442, 453, 455, 491, 536, 679.
 GÉRICAUT : 119.
 GÉRIN : 1208, 1256.
 GESLIN (Docteur) : 1318.
 GHÉON : 107, 111, 112, 114.

- 124, 127, 143-145, 155, 156,
179, 195, 198, 203, 206,
231, 233, 245, 254, 260,
262, 291, 292, 297, 322, 324,
357, 366, 369-372, 379, 381,
385, 399, 410, 415, 418, 421,
422, 429, 430, 454, 456, 457,
459, 461-463, 471, 498-501,
503, 514, 525, 527, 528, 531,
549, 553, 554, 559, 615, 616,
622, 627, 676, 678, 682, 686,
689, 704, 731, 742, 743, 773,
791, 799, 916, 1055, 1219.
Adolescent (L') : 255.
*Débat de Nicolagie et de Sainte-
Anne (Le)* : 733.
Du côté (article sur) : 947.
Eau-de-vie (L') : 255.
Homme né de la guerre (L') :
761.
Jeu de l'enfer et du ciel (Les) :
919, 947.
Mort à cheval (Le) : 685.
Mozart : 1054.
Pain (Le) : 255.
Témoignage d'un converti : 646,
647.
GHIRLANDAJO : 61.
GIBBON : 973.
*Decline and Fall of the Roman
Empire (The)* : 803.
Mémoires : 803.
GIDE (André)
*Abandon du sujet dans les arts
plastiques (L')* : 1276.
Ajax : 241, 373.
Alexandre aux Indes : 358.
Amyntas : 199, 200, 222, 230,
324, 849, 858, 925, 980,
1155.
Browning (Note sur) : 690.
Cahiers d'André Walter (Les) :
16, 19, 41, 249, 306, 347,
795, 823, 882, 943, 967,
1052.
Caves du Vatican (Les) : 176,
297, 337, 339, 363, 365, 377,
383, 386, 387, 391, 392, 395,
399, 420, 428, 429, 436, 437,
449, 702, 737, 787, 966,
1052, 1188, 1190.
Chopin (V. Notes sur Chopin).
*Christianisme contre le Christ
(Le)* : 420.
Chronique des Faits-Divers :
833.
Conseils à un jeune écrivain :
534.
*Considérations sur la Mytho-
logie grecque* : 650.
Corydon : 306, 334, 340, 356,
399, 420, 641, 642, 643, 644,
655, 670, 692, 693, 730, 740,
746, 757, 772, 788, 792, 843,
862, 993, 996, 1149, 1310.
Curieux mal avisé (Le) : 176.
Dialogue avec Dieu : 833.
Din'diki : 965.
*Dostoevsky (articles et confé-
rences)* : 258, 263, 264, 702,
730, 731, 732, 733, 757, 772,
849, 850, 876.
Échanson (L') : 126.
École des Femmes (L') : 828,
833, 852, 878, 879, 881, 886,
887, 888, 889, 890, 892, 926,
928, 941.
Esprit non prévenu (Un) :
935, 965.
Faux-Monnayeurs (Les) : 679,
687, 688, 691, 699, 703, 709,
727, 732, 733, 743, 746, 747,
751, 753, 760, 763, 784, 788,
789, 790, 791, 794, 795, 798,
801, 803, 804, 806, 827, 829,
832, 834, 862, 879, 881, 938,
949, 984, 991, 992, 1052,
1066, 1068.
Feuilles de route : 58-87.
*Geneviève (La Nouvelle École
des Femmes)* : 972, 975, 976,
977, 1023, 1046, 1069, 1070,
1099, 1128, 1160, 1161, 1173,
1194, 1195, 1198, 1199,
1239, 1251.
Gæthe (article sur) : 1073.

Grandes Compagnies (article sur *Les*) : 844, 845, 851.
Immoraliste (*L'*) : 111, 132, 134, 144, 178, 183, 276, 365, 437, 520, 536, 632, 739, 829, 849, 858, 952, 965, 1052, 1139, 1160, 1222.
Isabelle (*La Mivoie*) : 297, 322, 323, 334, 378, 1145.
Jeunesse (*l'histoire de Mulot*) : 1023, 1039, 1068.
Journal : 546, 1155, 1322, 1324, 1327.
Journal des l'aux-Monnayeurs : 679, 879, 884.
Lettres : 956, 967.
Lettres à Angèle : 688.
Littérature et Morale : 87-97.
Marche turque (*La*) : 399-416, 424, 439.
Montaigne (*Essai sur*) : 886, 887, 911, 942.
Morceaux choisis : 698, 703, 706.
Notes sur Chopin : 420, 546, 951, 957, 1023, 1097, 1173, 1331.
Nourritures terrestres (*Les*) : 152, 269, 306, 632, 641, 656, 718, 732, 737, 825, 828, 856, 945, 947, 951, 952, 953, 962, 967, 1074, 1079, 1104, 1132, 1216, 1222.
Nouveaux caractères (*Les*) : 925.
Nouvelles nourritures (*Les*) : 534, 734, 881, 899, 932, 978, 1023, 1250, 1314.
Numquid et tu...? : 538, 549, 568, 587-606, 841, 957, 1284, 1314.
Œdipe (*Le Nouvel Œdipe, La Conversion d'Œdipe*) : 833, 837, 840, 926, 938, 957, 963, 969, 970, 972, 978, 997, 998, 1000, 1006, 1013, 1014, 1016, 1021, 1022, 1030, 1072, 1085, 1106, 1113, 1129, 1150.

Œuvres complètes : 1099, 1100, 1122, 1203, 1223, 1257, 1260.
Oscar Wilde : 175, 176, 955.
Paludes : 50, 165, 166, 176, 185, 737, 749, 1099, 1224, 1236.
Perséphone : 1171.
Philoctète : 138.
Poésies d'André Walter (*Les*) : 233.
Porte Étroite (*La*) (*La Mort de Mlle Claire, La Route Étroite*) : 55, 165, 166, 167, 170, 199, 209, 213, 249, 252, 254, 255, 268, 270, 274, 275, 276, 297, 299, 330, 365, 366, 387, 428, 437, 445, 446, 585, 632, 633, 670, 678, 962, 1052, 1160.
Préface à « Armance » : 688, 691, 693, 695.
Préface aux « Fleurs du Mal » : 584, 617, 623, 632, 633, 637.
Préface aux « Lettres » de Duponey : 640, 641, 656.
Préface aux « Morceaux choisis » d'Henry Monnier : 1236.
Préface aux « Poèmes » de Signoret : 259, 262.
Préface au « Théâtre complet » de Shakespeare : 1322, 1324.
Préface à « V'oi de Nuit » : 1112.
Prétexes : 382, 644, 656, 1213.
Prométhée mal enchainé (*Le*) : 229, 231, 631, 632, 633, 656.
Proserpine : 373.
Retouches à mon « Retour de l'U. R. S. S. » : 1260.
Retour de l'Enfant Prodigue (*Le*) : 237, 238, 239, 240, 241, 247, 356, 537, 554, 597, 855, 952.
Robert (*Suite de l'École des Femmes*) : 934, 936, 943.
Robert ou l'Intérêt général :

1208, 1220, 1235, 1252.
Roi Caudaule (Le) : 176, 189, 230, 244, 252, 253, 257, 258, 259, 262, 275.
Saül : 132, 238, 258, 732, 733, 737, 782, 1065.
Séquestrée de Poitiers (La) : 937, 941, 942, 945.
Si le grain ne meurt... (Mémoires) : 395, 547, 549, 551, 552, 572, 584, 585, 612, 614, 615, 617, 618, 619, 620, 622, 632, 634, 636, 637, 639, 643, 644, 659, 683, 684, 685, 687, 688, 690, 695, 696, 746, 750, 753, 757, 770, 786, 829, 830, 879, 887, 964, 993, 1023, 1102, 1134.
Souvenirs de la Cour d'Assises : 379, 389, 393, 555.
Sylla : 172.
Symphonie Pastorale (La) (L'Aveugle) : 300, 646, 648, 654, 656, 658, 659, 829, 999, 1052.
Tentative amoureuse (La) : 34, 40, 41, 76.
Thésée : 347, 1022, 1077.
Traité des Dioscures (Le) : 363, 420, 432, 644, 832.
Traité du Narcisse (Le) : 16, 26, 41.
Valentin Knox : 64.
Voyage au Congo et Retour du Tchad : 806, 817, 830, 865, 925, 930, 995, 999, 1047, 1155, 1299, 1300.
Voyage d'Urien (Le) : 966.
Voyage en Littérature anglaise : 1324.
 Traductions par André Gide :
Amal (Post-Office) : 427, 432.
Antoine et Cléopâtre : 624, 625, 631, 632, 634, 637, 639, 656, 681, 735, 819, 855, 1272, 1317, 1319, 1324.
Dame de Pique (La) : 743.

Hamlet : 733, 735, 739, 887, 956.
Mariage du Ciel et de l'Enfer (Le) : 728, 733, 957.
Œuvres choisies de Whitman : 638.
Offrande Lyrique (L') : 393.
Prométhée (fragment) : 906.
Typhon (Le) : 561, 574, 584, 585, 611, 612, 618, 624, 633, 656.
 GIDE (Charles) : 113, 122, 151, 155, 156, 225, 226, 237, 239, 242, 245, 357, 365, 453, 460, 470, 514, 567, 750, 845, 945, 1003, 1045, 1101, 1103, 1111, 1113, 1115, 1120, 1155, 1219.
Traité d'Économie politique : 140.
 GIDE (M^{me} Charles) : 14, 171, 212-214, 233, 242, 245, 362, 559, 887.
 GIDE (Édouard) : 131.
 GILBERT (Pierre) : 377.
 GILLET (le Père) : 1171.
 GIONO : 1012.
 GIORGIONE : 60.
Concert (Le) : 58.
 GIOTTO : 67.
 GIRAUDOUX
Amphitryon : 1092.
Judith : 1090, 1092.
Retour d'Alsace (Le) : 614.
Siegfried et le Limousin : 1092.
 GISH (Lillian) : 1257.
 GISSING
New Grub Street : 744, 745.
 GLADKOV
Ciment (Le) : 1122.
 GLUCK : 118, 1102.
Alceste : 117.
Aria : 1102.
 GOBINEAU : 512.
Pléiades (Les) : 786.
 GODEBSKI : 563, 650, 729, 831.
 GOETHE : 42, 43, 51, 57, 88, 99, 165, 207, 239, 346, 354, 389, 635, 714, 859, 906, 972-974,

- 991, 998, 1014, 1058, 1069,
 1119, 1173, 1193, 1201, 1212,
 1245, 1269, 1282, 1287, 1328.
Clavigo : 1214, 1226.
Confessions d'une belle âme
(Les) : 276, 918.
Conversations avec Eckermann :
 819, 1250.
Dichtung und Wahrheit : 990,
 999, 1000, 1073, 1076, 1331.
Divan (Le) : 1059, 1076.
Élégies : 160, 784, 785.
Épigrammes vénitiennes : 160,
 785.
Erlkönig : 873.
Faust : 99, 1244.
Second Faust (Le) : 1197,
 1200.
Geschwister (Die) : 1086.
Hermann et Dorothee : 287.
Märchen : 952.
Pandora : 1058.
Prométhée : 30, 906, 1058.
Torquato Tasso : 99.
Werther : 165.
Wilhelm Meister : 41.
- GOGOL
Revisor (Le) : 423, 1301.
- GOLDSMITH
Vicar of Wakefield (The) :
 755.
- GONCOURT (Edmond de) : 71,
 121, 807.
Faustin (La) : 30.
- GONCOURT (Jules de) : 118.
- GONCOURT (les) : 120, 121, 355,
 715.
Charles Demailly (Les Hommes
de Lettres) : 114, 116, 122.
Frères Zemganno (Les) : 123,
 355.
Journal : 118, 122, 124.
Outamaro : 116.
- GONTCHAROV
Oblomoff : 904, 906.
- GOSSE : 138, 535, 536, 545,
 549, 560, 561, 563, 564, 570,
 791.
- Critical Kit-Kats* : 381.
Father and Son : 523.
- GOUCHTENAERE [Paul Méral] :
 656, 679.
- GOURMONT (Jean de) : 796, 830.
- GOURMONT (Rémy de) : 139,
 152, 154, 187, 211, 237,
 255-257, 298, 611, 843, 1278.
Dialogues des Amateurs : 179,
 189, 255, 277, 278.
Masques (Les) : 183.
Pas sur le sable : 173.
- GOYA : 510, 937.
Portrait de jeune fille : 23, 24.
Proverbes : 361.
Scènes de l'Inquisition : 23, 24.
- GRANADOS : 547, 641, 644, 783.
Fandango de Caudil : 1029.
Goyescas : 640, 699, 849, 888,
 1023.
- GRASSET : 1022, 1024, 1035,
 1099, 1255.
- GRAY (Thomas) : 1240.
Élégie sur un cimetière de
campagne : 975.
Lettres : 976.
- GRECO (le) : 937.
- GREEN : 883, 918, 920, 938,
 980, 1093.
Léviathan : 920, 921.
- GREGH : 289.
- GRÉGOIRE DE TOURS : 1307.
- GRÈVE : 160, 176, 182, 238,
 1104.
- GRIERSON : 970, 973.
- GRIMM : 195, 206, 584, 698.
- GROETHUYSEN : 712, 934, 943,
 951, 952, 1065, 1070, 1085,
 1086.
De « Parsifal » au « pas de
l'oie » : 713.
- GROLLEAU : 174.
- GROSS
Manuel du Juge d'Instruction :
 793.
- GROUX (Henri de) : 140.
- GUARDI : 236.
- GUÉDON (Edmond) : 451, 545,

550, 580, 581, 997, 1001,
1002.
GUÉDON (Marius) : 135, 142.
GUÉDON (Marie, M^{me} Marius) :
143, 362, 523.
GUÉHENNO : 980, 1231, 1232,
1275.
GUÉRIN (Charles) : 261.
GUÉRIN (Maurice de) : 538.
GUILLAIN (Alix) : 934, 951, 952,
1070, 1085.
GUILLAUMET : 1041.
GUILLAUMIN : 285.
Vie d'un simple (La) : 284.
GUILLLOUX : 1252.
GYP : 400.

H

HAASE
Syntaxe : 183.
HAENDEL
Fuguettes : 496.
HAFIZ : 88, 1058, 1059.
HAGUENIN : 252, 253, 257-259,
727.
HAMMER : 1058, 1059.
HAMP : 385, 586, 755, 756.
HAMSUN (Knut).
Faim (La) : 266.
Pan : 265.
HAN RYNER : 260.
HARAUCOURT : 1106, 1107.
HARDEKOPF : 924.
HARDY : 191.
Jude l'Obscur : 286, 496,
1010.
Laodicean (A) : 738.
Mayor of Casterbridge (The) :
337, 1010.
Return of the Native (The) :
561, 574, 582, 584, 1010.
Tess of the d'Urbervilles : 134,
476, 496, 1010.
Woodlanders (The) : 1010,
1266.
HAWTHORNE

Scarlet Letter (The) : 770, 787.
HAYDN
Symphonies : 532.
HEBBEL : 170, 258, 262, 363,
1268.
Correspondance : 178.
Gyges und sein Ring : 176.
HELLO : 919.
Homme (L') : 918.
Plateaux de la Balance (Les) :
231.
HÉLOÏSE : 979.
HENRIOT : 1080, 1275.
HÉRAULT DE SÉCHELLES
Visite à Buffon : 1252.
HERBART : 969, 1049, 1070,
1166, 1259, 1261, 1297, 1298,
1302.
HERBART (M^{me} Pierre) [née
Élisabeth Van Rysselberghe]:
1070, 1261, 1304.
HEREDIA : 205, 206, 234, 347,
368, 517, 720, 948.
HÉRELLE : 62.
HERMANT : 759, 1269, 1270.
Confessions d'un Enfant d'hier :
742.
HÉRODOTE : 982.
Histoires : 999.
HÉROLD (A.-Ferdinand)
Electra : 263.
Joie de Maguelonna (La) : 76.
HERRICK : 657, 852.
HESSE
Demian : 989.
HEURGON : 1244.
HIRSCH (Charles-Henri) : 830,
1035.
HITLER : 1162, 1163, 1169,
1182, 1184, 1209, 1215, 1319,
1323, 1326.
HOBBEMA : 983.
HOBBES : 656.
HOFMANNSTHAL : 153-155, 157,
158.
HÖLDERLIN : 1198, 1282.
Hyperion : 871, 875.
Poèmes : 868.

- HOMÈRE : 98, 238, 723, 1053, 1164.
Iliade (L') : 1271, 1325.
 HONEGGER : 732.
 HOOGH (Pieter de) : 983.
 HORACE : 462, 1164.
 HOUDON : 117, 119.
 HOUTIN
Autobiographie : 1141.
 HUDSON
Green Mansions : 696.
 HUGHES (Richard)
High Wind : 962.
 HUGO : 122, 210, 246, 793, 832, 1060, 1203, 1206, 1225, 1306, 1307, 1309.
Choses vues : 1061.
Villemain : 199.
Contemplations (Les) : 121, 327.
Malheureux (Les) : 327.
Dieu : 1226, 1227, 1253.
Fin de Satan (La) : 1227, 1253.
Légende des Siècles (La) : 121.
Aymerillot : 327.
Eviradnus : 659, 660.
Kanut : 327.
Satyre (Le) : 1220.
Notre-Dame de Paris : 238.
Orientales (Les) : 955.
Djinns (Les) : 327.
Rayons et les Ombres (Les)
Oceano Nox : 327.
 HUMIÈRES (d') : 527.
 HUXLEY (Aldous) : 987, 1273.
Contrepoint : 1037, 1039.
 HUYSMANS : 21, 935, 937.
A rebours : 357.
 HYTIER
André Gide : 1314.

I

- IBELS : 234.
 ISEN : 62, 268, 308, 360, 642, 647, 685.

- Canard Sauvage (Le)* : 213, 219.
Correspondance : 740.
Dame de la Mer (La) : 814.
Revenants (Les) : 40.
 IEHL : 114, 115, 288, 315, 316, 318, 319, 371, 382, 386, 511.
Récit de Michel (Le) : 369, 374.
 INDY (Vincent d') : 1219.
 INGRES : 725, 1031.

J

- JACHIMECKI : 987.
 JACOB (Max) : 764, 878.
Terrain Bouchaballe (Le) : 764.
 JALAGUIER (Albert) : 622.
 JALOUX : 140, 244, 323, 624, 741, 1176.
 JAMES (Henry) : 509, 511, 683.
Lesson of the Master (The) : 511.
Turn of the Screw (The) : 1266.
 JAMES (William)
Précis de Psychologie : 697, 770, 780.
 JAMMES : 75, 77, 78, 134, 149, 151, 153, 160, 161, 179, 191, 194, 207, 211, 214, 215, 220, 222, 224, 244, 254, 261, 273, 274, 287, 288, 322, 329, 378, 385, 438, 534, 535, 619, 670, 720-725, 742, 745, 752, 916, 1098, 1099, 1168.
Antigade (L') : 1098.
Charles Guérin (Article nécrologique sur) : 261.
Choix de Poèmes : 752.
Église habillée de feuilles (L') : 185, 187, 207.
Élégies : 723.
Jean de Noarriou : 287, 723.
Lettre à Paul Clandel consul : 274.

Mangeur de Poissons (Le) :
724.
Monsieur de Voltaire : 724.
Monsieur le Curé d'Ogeron :
721.
Pensées de Jardins : 207.
Poèmes mesurés : 261.
Poète et sa femme (Le) : 160.
Proses sur Bernadette : 274.
Sindbad : 724.

JANVIER (le Père) : 241.

JARRY : 736.

JEAN (Lucien) : 281.

Souvenirs d'Hôpital : 205.

JOHANNET : 708.

JOHNSON (S.) : 979.

JOHNSON (Ben)

Volpone : 911.

JOUBERT : 44, 102.

JOUHANDEAU : 856.

Élise : 1093.

Parricide imaginaire (Le) :
989.

Veronica : 1056, 1094.

JOURDAIN (Francis) : 279, 289,
290.

JOUVET : 454, 475, 1081, 1095.

JUSSERAND (J.)

*Histoire de la Littérature
anglaise* : 182, 382.

K

KABIR : 543, 551.

KAHN (Bruno)

Tragédie de la Rue (La) : 877.

KAHN (Gustave) : 260.

KANT : 136, 237, 345, 801, 1089.

KAP HERR (Baronne von) :
1316.

KASSNER : 139.

KEATS : 253, 320, 382, 388,
801, 1048, 1055, 1193, 1220.

Endymion : 383, 755.

Fall of Hyperion : 974.

Hyperion : 974, 975.

Lettres : 635, 759.

Odes : 746, 1251.

KELLER (Gottfried) : 836.

Grüne Heinrich (Der) : 610,
844.

KESSLER (Comte Harry) : 137,
157, 158, 159, 246, 1274.

KEHYAM (Omar) : 67.

KIERKEGAARD : 355.

KIPLING

Libre de la Jungle (Le) : 511.

KIPPENBERG : 427.

KLEIST : 262.

Marquise von O... (Die) :
138, 146.

Michael Kohlhaas : 138, 146.

KNICKERBOCKER : 1066.

L

LABASQUE : 510, 558.

LABICHE

Station Champbaudet (La) :
219.

LA BRUYÈRE : 946, 1243, 1277,
1278.

Caractères (Les) : 700, 726,
728, 761, 826, 1238.

LACLOS.

Liaisons dangereuses (Les) :
328, 329.

LACOSTE : 273, 731.

LACRETELLE : 965, 966, 1006,
1073.

Silbermann : 750.

LA FAYETTE (M^{me} de)

Princesse de Montpensier (La) :
195.

LA FONTAINE : 139, 142, 179,
288, 704, 722, 853, 911, 912,
925, 1053, 1331.

Épîtres (Les) : 759.

Faucon (Le) : 241.

LAFORGUE

Salomé : 125.

LALOU : 850, 876, 887.

LAMARTINE : 210.

- Destinées de la Poésie (Les)* : 456, 499, 507, 620, 685, 708, 718, 732, 750, 882, 900, 901, 945, 1061.
Préface des « Méditations » : 139.
 LAMB
Essais : 337.
 LAMBERT (M^{me} de) : 1054.
 LAMENNAIS
Paroles d'un croyant : 1206.
 LA MOTTE-FOUQUÉ
Onéine : 39.
 LANCASTER
Sons d'Men : 634.
 LANG : 1035.
 LANSON : 241, 981.
 LANUX : 254, 368, 372, 386, 456, 459, 475.
 LA PÉROUSE : 129, 131, 160, 165, 210, 222, 233, 251, 252, 391, 392, 429, 430, 466-468, 784.
 LARBAUD : 269, 284, 378, 379, 446, 459, 460, 743, 803, 1166.
Poésies de Barnabooth (Les) : 269.
Préface aux Œuvres choisies de Whitman : 658.
 LA ROCHEFOUCAULD : 569, 661, 803, 835, 913, 1323.
Maximes : 698, 1019.
 LASNE : 980.
 LASSERRE : 246, 248, 256, 377, 544, 1064.
Conflit religieux au XII^e siècle (Un) : 975.
Mes routes : 1039.
Romantisme : 724.
 LAST : 1222, 1238, 1239, 1323.
 LA TOUR (M.-Q. de)
Portrait du graveur Schmidt : 188.
 LAURENCIN : 759.
 LAURENS (Claude) : 141.
 LAURENS (Paul-Albert) : 37, 43, 69, 70, 156, 157, 169, 208, 233, 253, 270, 324, 341, 356, 362, 370, 392, 396, 420, 455, 456, 499, 507, 620, 685, 708, 718, 732, 750, 882, 900, 901, 945, 1061.
 LAURENS (Pierre) : 134, 156, 157, 169, 1061.
 LAURIS : 514, 527, 534, 537, 561.
 LAUTRÉAMONT : 183.
Chants de Maldoror (Les) : 183, 185.
 LAVATER : 46, 51.
 LAWRENCE (D.-H.) : 1268.
Virgin and the Gipsy (The) : 1015.
 LÉAUTAUD : 281, 282, 438, 1313.
 LEBEY (André) : 120, 266, 267, 825.
 LEBLANC (Georgette) : 194.
 LE CARDONNEL : 440.
 LECHEVALLIER : 567, 578, 1003.
 LECCLAICHE : 1276.
 LECONTE DE LISLE : 234, 1271.
Massacre de Mona : 127.
Phoinissiennes (Les) (Traduction) : 985.
 LE DANTEC (Félix) : 180, 831.
 LEFEBVRE DES NOÛTTES : 1152.
 LÉGER (Alexis) : 1166.
Éloges (Les) : 334.
 LE GRIN : 772, 934.
 LEHMANN (Rosamond)
Poussière : 938.
 LEIBNIZ
Nouveaux Essais (Les) : 51, 52, 55.
Tbéodécée : 51.
 LEMAITRE : 264, 274, 353, 947, 948, 1134.
 LÉNINE : 1117, 1182, 1228.
État et la Révolution (L') : 1288.
 LÉON (Xavier) : 446, 447.
 LEOPARDI : 49, 1220, 1327, 1328.
 LÉRIS (Touny)
Pâque des Roses (La) : 719.
 LÉROLLE : 248, 374, 634, 636.

LESAGE

Gil Blas : 653.

LESSING : 52.

Nathan der Weise : 1249.

LESUR : 1312.

LE TELLIER : 700.

LEVESQUE : 941, 1048, 1049,

1071, 1092, 1215, 1235, 1254,

1257, 1268, 1304, 1305, 1332.

LÉVY-BRUHL : 1299.

LEWIS (Sinclair)

Babbitt : 989.

LIOTE : 878.

LIGNE (Prince de) : 1217.

LIME : 1238.

LIPPI (Filippino) : 61.

LIPPI (Filippo) : 236.

LISZT : 362, 418, 584, 853, 860,

886, 942, 987.

LITTRÉ : 241, 844, 1164, 1226,

1232.

LLONA : 792.

LOCKE : 632.

Simon the Jester : 636.

LOISY (Jean) : 941, 942.

LOMBROSO : 984.

LOMINE (M^{me} Yang Tchang)*Attitude d'André Gide (L')* :

1020.

LONGFELLOW : 723.

LORDES : 251.

LORRAIN (Jean) : 692, 1245.

LORRAIN (Le) : 988.

LOTI : 824, 1080, 1134.

Aziyadé : 770.*Maroc (Le)* : 770.

LOUIS (Pierre). V. LOUÏS.

LOUP. V. MAYRISCH (M^{me}).

LOUÏS (Pierre Louis) : 13, 15,

20, 22, 36, 66, 184, 232, 249,

250, 801, 882, 943, 975, 1034,

1108, 1220, 1295.

Archipel : 198.*Aventures du Roi Pausole,**(Les)* : 120.*Léda* : 644.*Lettres* : 882.

LUGNÉ-POË : 224.

LUTHER : 342, 666.

LYAUTEY (Maréchal) : 755.

M

MACAULAY

Frédéric II : 527.*Vie de Byron* : 327.

MAC COWN : 861.

MADELIN (Louis) : 1184.

MADRASSO : 1031.

MAETERLINCK : 23, 62, 138,

194, 258, 806-808.

Intelligence des Fleurs (L') :

242, 807.

Mort de Tintagiles (La) : 194,

196.

Sept Princesses (Les) : 22.

MAGNARD (Albéric) : 226.

MAILLOL (Aristide) : 168, 193,

248, 260, 290.

MAISTRE (Joseph de) : 352,

1165.

MAISTRE (Xavier de) : 611.

MALACKI : 1311.

MALEBRANCHE : 979.

MALHERBE : 263.

MALLARMÉ : 322, 720, 738,

843, 985, 1140, 1218, 1237.

Après-midi d'un Faune (L') :

1201.

MALRAUX (André) : 886, 887,

912, 925, 943, 1021, 1099,

1147, 1156, 1163, 1166, 1253,

1254, 1260, 1269.

Condition humaine (La) :

1165.

Espoir (L') : 1292.

MALRAUX (Clara) : 1253, 1254,

1256.

MALRAUX (Roland) : 1166.

MAN (Henri de) : 1263.

Au delà du Marxisme : 1165.

MANET : 24, 159.

MANN (Thomas) : 1044, 1058,

1261, 1263.

- Joseph en Égypte* : 1059, 1331.
Zauberberg : 948.
 MANNING (Cardinal) : 659.
 MARCEL (Gabriel) : 921, 1327.
 MARDRUS (Docteur J.-C.) : 109, 123, 182, 193, 290, 869.
 MARGUERITE (Paul et Victor) *Désastre (Le)* : 472.
 MARIE-THÉRÈSE : 1097.
 MARINETTI : 152, 348.
 MARITAIN : 771-774, 968, 986, 1061, 1327.
 MARIVAUX : 114, 116, 743, 910, 936.
 Double inconstance (La) : 1249.
 Épreuve (L') : 1147.
 Legs (Le) : 1249.
 MARLOWE : 67, 657.
 Hero and Leander : 383, 1266.
 MARTEL (Docteur de) : 949.
 MARTIN-CHAUFFIER : 937, 942, 945, 1156, 1204.
 MARTIN DU GARD (Roger) : 443, 683, 685-688, 695, 707, 708, 709, 726, 727, 733, 741, 743, 748, 749, 752, 790, 795, 798, 802, 831, 833, 837, 854, 876, 886, 964, 1018, 1029, 1036, 1040, 1052, 1066, 1095, 1098, 1118, 1135, 1144, 1145, 1146, 1158, 1227, 1258, 1259, 1293, 1317, 1328, 1329.
 Confidence africaine (La) : 1030.
 Jean Barois : 1096.
 Taciturne (Un) : 1081, 1084-1088, 1093, 1096, 1098.
 Thibault (Les) : 726, 757, 801, 879, 928, 1003, 1112.
 Vieille France : 1163.
 MARTIN DU GARD (Maurice) : 1094.
 MARTINET
 André Gide : 1191, 1192.
 MARX (Karl) : 1132, 1176, 1182, 1252, 1288, 1292, 1293, *Capital (Le)* : 1289.
 Manifeste communiste (Le) : 1289.
 MARX (Roger) : 117, 181, 182.
 MASACCIO : 49, 116.
 MASSIS : 436, 440, 606, 702, 703, 705, 706, 756, 770, 772, 781, 797, 824, 893, 945, 946, 972, 973, 1014, 1056, 1062, 1078, 1083, 1187, 1264, 1269.
 Faillite d'André Gide (La) : 943, 944.
 MATHILDE (Princessc) : 121.
 MATISSE : 202, 273.
 MAUCLAIR : 62, 201, 245, 326, 1055.
 Couronne de clarté (La) : 1039.
 Ennemie des rêves (L') : 1055.
 MAULNIER (Thierry) : 1227.
 MAUPASSANT
 Parapluie (Le) : 532.
 MAUREL : 124.
 MAURIAC : 972, 989, 1047, 1048, 1128, 1213, 1268, 1327.
 Molière (Étude sur) : 980.
 Rousseau (Étude sur) : 980.
 Souffrances et Bonheur de Chrétien (Journal) : 1047.
 Vie de Jean Racine : 880.
 MAUROIS : 741, 747, 790, 964, 965.
 Ariel ou la Vie de Shelley : 747.
 Aspects de la Biographie : 996.
 Relativisme : 996.
 Silences du Colonel Bramble (Les) : 741.
 Wilde (Étude sur) : 847.
 MAURRAS : 298, 377, 574, 575, 579, 611, 612, 640, 648, 676, 689, 753, 756, 793, 1081, 1206, 1237.
 Étang de Berre (L') : 574.
 MAURY : 428, 429, 648, 1316, 1317.
 MAUS : 253, 266, 542, 553.

- MALENCE : 983, 984.
 MAYRISCH (Émile) : 418, 712, 958.
 MAYRISCH (M^{me}) : 378, 399, 427, 559, 678, 679, 694, 695, 707, 708, 712, 741, 1025.
 MAX (de) : 126, 148, 154, 221, 224, 228, 232, 238, 242, 243, 252, 257, 258.
 MEILHAC et HALÉVY
 Belle Hélène (La) : 1065.
 1^{re} Parisienne (La) : 1065.
 MELVILLE
 Billy Budd : 1244.
 Moby Dick : 675, 997, 998.
 MEMLING : 41.
 MENDELSSOHN : 508.
 MENDES : 15, 251, 760, 1004, 1005, 1035.
 Glatigny : 202.
 MÉRAL, V. GOUCHITENAERE.
 MEREDITH : 325, 797.
 Beauchamp's Carcer : 896, 1006.
 Égoïste (L') : 791, 795.
 Evan Harrington : 1013.
 Rhoda Fleming : 339.
 Shaving of Shagpat (The) : 645, 646, 652.
 MFRYJKOWSKI : 689.
 MÉRIMÉE : 936, 1208.
 Arsène Guillois : 140, 276, 935.
 Chambre bleue (La) : 742.
 Double méprise (La) : 746.
 Lettres à l'Inconnue : 276.
 Partie de tric-trac (La) : 277.
 Viccolo di Madama Lucrezia (Il) : 139, 742.
 MESNARD : 859.
 METZYS (Quentin) : 41.
 MEYER (Arthur) : 1064.
 MICHAUX (Henri)
 Ecuador : 1261.
 Nuit revenue (La) : 1261.
 MICHEL-ANGE : 49, 714.
 Crucifié : 235.
 Orphée : 235.
 Jean-Baptiste : 235.
 MICHELET (Jules) : 707, 982.
 Histoire de France : 707.
 Histoire romaine : 355.
 Louis XIV : 120.
 Montagne (La) : 981.
 Révolution (La) : 134.
 MICHELET (René) : 708, 826.
 MICKIEWICZ : 1162.
 MILARÉPA : 1043.
 MILHAUD : 508, 537, 616, 692.
 MILLARD : 176.
 MILLE ET UNE NUITS (Les) : 76, 78, 355, 811.
 MILTON : 102, 351, 385, 388, 392, 608, 677, 973, 1242, 1258.
 Comus : 1318.
 Ode de la Nativité : 491.
 Paradise Lost : 102, 381, 383, 677.
 Samson Agonistes : 337.
 MIOMANDRE : 194, 244, 245, 358, 373.
 MIRBEAU : 110, 124, 168, 288-290, 664.
 628-E8 (La) : 255.
 MITHOUARD : 146, 185, 186, 268.
 Pas sur le sable : 267.
 Tourment de l'Unité : 267.
 Traité de l'Occident : 267.
 MIUS : 198, 217-219, 271, 301, 390, 431, 450-452, 492, 550, 645.
 MOCKEL : 265.
 MOLIÈRE : 48, 99, 116, 262, 264, 521, 660, 663, 664, 918, 972, 980, 991, 1133, 1228, 1292.
 Don Juan : 1140.
 Fourberies de Scapin (Les) : 634.
 Malade imaginaire (Le) : 1095.
 MONET : 150, 203.
 MONNIER (Adrienne) : 749, 827, 869, 1043, 1313.
 MONNIER (Henri) : 1236, 1237.

MONTAIGNE : 138, 183, 200, 206, 220, 353, 662, 752, 756, 787, 796, 826, 885-888, 911, 917, 942, 976, 1144, 1161, 1164, 1165, 1197, 1294, 1315.
Apologie de Raymond de Se-bonde : 203, 534.
Essais : 682, 770, 887, 1161, 1164, 1295.
MONTESQUIEU : 114, 124, 314, 361, 527, 914, 915, 981, 1257, 1323.
Correspondance : 682.
Esprit des Loix (L.) : 871, 1256.
Pensées diverses : 725.
MONTISSORI : 520.
MONTEVERDE
Orfeo : 198.
MONTFORT : 291, 298, 299, 366, 393, 744, 1004, 1005.
Maitresse américaine (La) : 299.
Montmartre et les Boulevards : 298.
Turque (La) : 225, 299.
MONTHERLANT : 856, 858, 886, 906, 971, 1153, 1305.
Fontaines du Désir (Les) : 858.
Notes en marge des « L'oya-geurs traqués » : 841.
MONTICELLI : 229, 246.
MORAND : 732, 994, 1187, 1188.
New York : 977.
MORÉAS : 210, 211, 234, 262-264, 350, 735.
Pèlerin (Le) : 263.
Séances : 263, 669.
MOREAU (Gustave) : 128.
MORICE : 289.
MORISOT (Berthe) : 150.
MOUNET-SULLY : 125.
MOUREY (Gabriel) : 203.
MOZART : 44, 373, 741, 968, 987, 1054, 1055, 1197, 1207.
Concertos : 853, 1023.

Notes de Figaro (Les) : 324.
MUGNIER (Abbé) : 1135.
MUHLFELD (Mme) : 305, 306, 446, 623, 624, 633, 685, 694, 726.
MURAT (Princesse) : 623.
MURAZ (Docteur)
Nosologie au Congo et au Cameroun : 1114.
MURGER : 937.
MUSSET : 915.
Chandelier (Le) : 729.
MUSSOLINI : 829, 1182, 1269.

N

NADELMAN : 270-273.
NAPOLÉON : 148, 358, 1080, 1278.
NATANSON (Alexandre) : 109, 110, 124, 193, 270-272.
NATANSON (Thadée) : 229, 230, 270.
NATANSON (Fred) : 132.
NAUDIN (B.) : 328.
NAVILLE (Arnold) : 819, 1188, 1191.
NAVILLE (Claude) : 1255.
NAVILLE (Pierre) : 1142, 1255.
NAZIER (Dr François)
Anti-Corydon (L.) : 792.
NAZZI : 278.
NEEL : 970.
NEWMAN (Cardinal) : 973.
NIETZSCHE : 98, 129, 232, 257, 263, 264, 301, 308, 346, 390, 635, 664-666, 690, 707, 715, 723, 729, 739, 781, 859, 900, 906, 968, 984, 1051, 1055, 1056, 1094, 1120, 1220, 1271, 1281, 1282, 1328.
Also Sprach Zarathustra : 858, 990.
Considérations inactuelles : 544.
Correspondance : 146, 346.
Ficce homo : 1049.

- Naissance de la Philosophie*
1331.
NIZAN : 1139, 1140, 1289.
Chiens de garde (Les) : 1138.
NOAILLES (Comtesse de) : 291,
305, 306, 331, 685, 784, 954,
1067, 1169.
Domination (La) : 189.
Mémoires : 1039.
Visage émerveillé (Le) : 177,
178.
NODIER
Ossianisme : 143.
NORTON : 657.
NOULET : 1304.
NOVALIS : 51.
Henri d'Ofsterdingen : 39.
NYROP
Grammaire française (La) :
181, 182.

O

- OBEX : 1022.
OFFENBACH : 1065.
ORVIETO : 62.
OTWAY : 263.
OVERBECK : 832.

P

- PADEREWSKI : 1329.
PAGANINI : 910.
PAGNOL
Fanny : 1135.
Marius : 1083.
PALISSY (Bernard) : 327.
PAILARÈS : 664, 665.
PALLENBERG : 1095.
PAFINI : 226, 374, 379.
PASCAL : 21, 49, 55, 97, 178,
182, 200, 201, 239, 268, 269,
538, 540, 601, 637, 659, 706,
723, 803, 861, 871, 964, 991,
1268, 1269, 1283, 1306.

- Lettres à Mlle de Roannez* :
269.
Mystère de Jésus (Le) : 522.
Pensées et Opuscules : 176,
1268.
*Prières pour le bon usage des
maladies* : 98, 176.
Provinciales (Les) : 744, 746,
880, 991.
PATER : 747, 980.
Coleridge (Étude sur) : 937.
Études grecques : 738, 998,
999.
Études sur la Renaissance :
680.
Marius the Epicurian : 380,
388.
Portraits : 631.
Wordsworth (Étude sur) :
933, 937.
PAULHAN : 882, 943, 1068, 1168,
1170, 1256.
PAWLOWSKY : 1090.
PEACOCK
Crochet Castel : 683.
PEARSALL-SMITH (Logan)
*Histoire de la Littérature
anglaise* : 770.
PÉGUY : 161, 322, 327, 385,
455, 490, 499, 570, 685, 963,
1022, 1145, 1279, 1327.
Cléo : 1115.
*Mystère des Saints-Innocents
(Le)* : 378.
PÉLADAN : 356.
PELL (Miss) : 1255.
PEPYS
Journal : 941.
PERRON : 285, 286.
PÉTAÏN (Maréchal) : 930, 1185.
PÉTRARQUE : 39, 42.
PHILIPPE (Charles-Louis) : 113,
123, 125, 195, 269, 276,
278-288, 308, 393, 521, 928,
998, 1117.
Charles Blanchard : 288.
Croquignole : 225.

- Mère et l'enfant (La)* : 291, 334.
Père Perdrix (Le) : 122.
 PHILIPS (Stephen)
Hérode : 125.
 PHOTIADÈS : 325.
 PICASSO : 688.
 PICKFORD (Mary) : 681.
 PIERO DELLA FRANCESCA : 236.
 PIERRE-QUINT : 876, 1160.
 PILON : 372, 725.
 PIN : 995.
 PIOT : 270, 299, 372, 695.
 PITOËFF : 1085, 1106, 1129.
 PLATIN
Tagebücher : 1215.
 PLATON : 102, 671, 801, 1299.
 PLAUTE
Aululaire (L') : 257.
 PLINE [le Jeune] : 138, 147, 1315.
 PLOTIN
Ennéades : 796.
 PLUTARQUE : 185, 661, 662.
 POE (Edgar) : 187, 1230.
Chute de la Maison Usber (La) : 41.
Narrative of Arthur Gordon Pym (The) : 495.
Puits et le Pendule (Le) : 99, 710.
Stances à Hélène : 416, 738.
 POINCARÉ (Henri) : 330.
 POINCARÉ (Raymond) : 447, 461, 464, 930.
 POLLAJUOLO : 236.
 POLYCLÈTE : 181.
 POPE
Épître (La 1^{re}) : 976.
Épître d'Héloïse à Abélard : 979.
Essay on Criticism : 973, 975.
 PORCHAT : 1076, 1077.
 PORCHÉ : 868, 1177.
 PORTO-RICHE : 398, 613.
 POTHIADES
Meredith : 325.
 POUCEL (Père Victor) : 863, 864.
 POUCHKINE : 423.
Boris Godounov : 268.
Dame de Pique (La) : 743.
 POULAILLE : 1229.
 POURTALES : 784, 956.
 POUSSIN : 77, 200, 202, 203, 209, 660, 714, 1270.
Ivresse d'Anacréon (L') : 1270.
 PRÉVOST (Jean) : 861, 933, 992.
Frères Bouquiquant (Les) : 1003.
 PRÉVOST (Marcel) : 633.
 PREZZOLINI : 741.
 PRINZHORN : 951, 952, 953.
 PROUST : 543, 644, 691-694, 707, 843, 844, 848, 1015, 1065, 1087, 1108, 1148, 1206, 1322.
À l'ombre des jeunes filles en fleurs : 1322.
Lettres à Mme de Noailles : 1067.
Sodome et Gomorrhe : 705, 804, 805.
 PRUNIÈRES : 708, 1097.
 PSICHARI (Ernest) : 521, 1062.
Voyage du Centurion (Le) : 522.

 Q
 QUINTON : 139, 661.

 R
 RABELAIS : 21, 370, 1133.
Quart-Livre (Le) : 241.
 RACHILDE : 181.
 RACINE : 99, 130, 240, 345, 521, 662, 714, 741, 859, 860, 880, 891, 957, 1081, 1187, 1198, 1206.
Andromaque : 125, 1099, 1100.
Athalie : 1294.

- Iphigénie* : 1198.
Phèdre : 634, 1198, 1203.
 RADIGUET : 1062.
Bal du Comte d'Orgel (Le) :
 786, 1149, 1150.
 RAIMU : 1083.
 RAMUZ : 1189.
 RANSOME : 388.
 RAPHAËL : 49, 60.
 RATHENAU : 711, 712, 727.
 RAUNAY (M^{me} Jeanne) : 324.
 RAVERAT (Jacques) : 398, 491,
 509, 607, 608, 657, 683, 741.
 RAY : 284.
 RÉAUMUR : 957, 1250.
 REBELL : 161.
 RECHETNIKOFF
Ceux de Podlipnaïa : 134.
 RLDON : 141, 510.
 RÉGNIER (Mathurin) : 521.
 RÉGNIER (Henri de) : 21, 35,
 50, 62, 121, 122, 123, 138,
 140, 261, 296, 306, 329, 378,
 685, 721, 794.
*Vacances d'un jeune homme
 sage (Les)* : 146.
 RÉGNIER (Marie de Heredia,
 M^{me} Henri de) : 205, 306.
 REINHARDT : 1065.
 REMBRANDT : 40, 328.
 RÉMUSAT (Charles de) : 975.
 RENAN : 28, 237, 353, 357,
 520, 972, 1049, 1065, 1134,
 1138.
Abbesse de Jouarre (L') :
 959,
Drames philosophiques : 1134.
Souvenirs : 133, 659, 677.
 RENARD : 160, 814, 815, 833.
Journal : 818-822.
 RENOIR : 150, 182, 330, 1081,
 1261.
 RETINGER : 243, 477, 478, 479.
 RETTÉ : 203, 249.
 RETZ (Cardinal de) : 132.
Mémoires : 124-127, 129.
 REYNOLDS : 188.
 RHODÉS (S. A.)
*André Gide and his catholic
 Critics* : 1079.
Marcel Schwob and André Gide :
 1079.
 RICARDO : 1213.
 RICHARDSON
Clarissa Harlowe : 1014, 1029,
 1033, 1034, 1036, 1037,
 1119.
 RICHEPIN (Jean) : 500.
 RICHNER : 840.
 RICHTER (Jean-Paul)
Titan (Le) : 50.
 RILKE : 362, 532, 537, 935,
 1176.
Élégies de Duino : 1176.
 RIMBAUD : 185, 384, 1134.
Poètes de sept ans (Les) : 183.
 RIVIÈRE (Isabelle) : 554, 610,
 612, 815.
 RIVIÈRE (Jacques) : 276, 321,
 357, 367, 370, 371, 372, 382,
 391, 420, 421, 422, 430, 497,
 627, 652, 694, 700, 730, 732,
 741, 746, 771, 803, 815, 816,
 858, 972, 1062.
Aimée : 743.
À la trace de Dieu : 816.
Études : 796.
 ROBERTY (Mathilde) : 142, 421,
 613-616, 643, 644.
 ROD : 57.
Course à la mort (La) : 306
 RODIN : 202, 203, 330.
Age d'airain (L') : 246.
 ROLLAND (Romain) : 500, 525,
 660.
Jean-Christophe : 543, 544,
 551, 617, 660.
 ROLLINAT : 714.
 ROLMER : 276.
 ROMAINS : 911, 964.
Lucienne : 738.
 ROMIER : 1186.
 RONDEAUX (Édouard) : 369,
 459, 488, 498.
 RONDEAUX (Georges) : 135,
 256, 275, 321, 377, 449, 485,

489, 496, 498, 515, 547, 570,
571, 639, 646, 780, 817, 1007.
 RONSARD : 152, 209, 1024.
Contre Denise, Sorcière : 206.
 ROSENBERG : 72, 73, 75, 268,
848, 849.
 ROSNY aîné : 1276.
Nell Horn : 745.
 ROSSETTI : 812.
 ROSTAND (Edmond) : 225, 485,
674, 821, 822, 1039.
Chantecler : 305.
 ROSTAND (Jean)
État présent du Transfor-
misme : 1097.
 ROTHERMERE (Lady) : 631, 633,
644, 678.
 ROTHMALER (Mlle de) : 154.
 ROUART (Eugène) : 50, 200,
201, 203, 238, 241, 248, 254,
262, 263, 318, 357, 362, 366,
369, 381, 383, 557, 567, 647,
678, 769, 828, 846, 1106.
 ROUART (Louis) : 150, 180, 181,
222, 264, 265, 290.
 ROUSSEAU : 98, 105, 188, 190,
237, 588, 666, 698, 764, 834,
853, 886, 905, 952, 980, 994,
1080, 1165, 1227, 1232, 1281.
Confessions : 188.
Dialogues : 886.
Lettres de la Montagne : 853.
 ROUYERRE : 328, 329.
 ROYÈRE : 260, 290.
 RUBENS : 328.
 RUBINSTEIN (Ida) : 631, 639,
645, 681, 1159, 1171, 1272.
 RUDE : 117, 1134.
 RUSKIN
Praeterita : 803.
 RUSSELL : 952, 1151.
 RUTHERFORD
Autobiography : 507, 509, 510,
604, 1245.
Deliverance : 527, 531, 532,
537, 1245.
Catharine Furse : 545, 1245,
1246.

RUYSDAËL : 38, 983.
 RUYTERS : 142, 181, 254, 269,
273, 276, 288, 329, 357, 362,
364, 368, 369, 371, 372, 374,
380, 381, 418, 429, 456, 461,
462, 463, 489, 496, 649, 652,
678, 685, 686, 744, 1015.

S

SACHS : 1312.
 SAILLET (Maurice) : 1313.
 SAINT-CHAMOND : 1239.
 SAINTE-BEUVE : 114, 621, 718,
795, 1133, 1208.
Cahiers : 696.
Causeries du lundi.
Grimm (Article sur) : 206.
Nouveaux lundis :
Chateaubriand (Article sur) :
622.
De la connaissance de l'Homme
au XVIII^e siècle : 1227.
Réminiscences de M. Coul-
mann (Article sur les) :
797.
Portraits : 1165.
Port-Royal : 746, 747, 748,
893, 957, 979.
 SAINTE-SOLINE (Claire)
Journée : 1244.
 SAINT-EVREMOND : 241, 368,
661, 662, 761.
 SAINT-EXUPÉRY : 1040, 1041,
1042, 1096.
Vol de nuit : 1112.
 SAINT-JEAN (Robert de) : 912,
1093.
 SAINT-JUST : 1165.
 SAINT-LÉGER. V. LÉGER.
 SAINT-PAUL (Albert) : 265.
 SAINT-SIMON : 124, 132.
 SALLUSTE : 138, 662.
 SALMON : 456.
 SALVEMINI : 1083, 1084.
 SAND (George) : 179.
 SANDRAU : 801.

- SANDERS (Liman von) : 412, 413.
- SANTAYANA : 634, 635.
Poetry and Religion : 636.
- SARDOU : 121, 130.
- SARRAUT (Albert) : 200.
- SARTIAUX
Joseph Turmel : 1097.
- SARTO (Andrea del) : 984.
- SASSOON
Mémoires d'un officier d'infanterie : 1013.
- SATIE (Eric) : 688.
- SAUCIER : 849, 942.
- SAUVEBOIS : 371.
- SAVONAROLE : 60.
- SCÈVE (Maurice)
Délie (La) : 631.
- SCHAEFFLE
Quintessence du Socialisme : 1252.
- SCHIFFRIN : 871, 912, 1100, 1197, 1208, 1252, 1253, 1254, 1256, 1257, 1317, 1319, 1323.
- SCHILLER : 346, 1201.
Räuber (Die) : 1215.
- SCHILUMBERGER (Conrad).
Réflexions sur la guerre : 1320.
- SCHILUMBERGER (Jean) : 143, 144, 146, 155, 184, 196, 198, 202, 227, 233, 238, 254, 260, 263, 357, 367, 368, 370, 372, 382, 418, 421, 422, 430, 437, 438, 443, 454, 456, 457, 459, 461, 462, 465, 472, 475, 491, 498, 528, 584, 685, 707, 708, 731, 741, 773, 869, 903, 913, 922, 943, 945, 951, 964, 1013, 1043, 1044, 1094, 1158, 1187, 1219, 1319, 1320.
Homme heureux (Un) : 1003.
Saint-Saturnin : 679.
- SCHOPENHAUER : 346, 665.
Fondement de la morale : 25.
Monde comme volonté et comme représentation (Le) : 800.
- SCHUBERT
Barcarolle : 860, 1307.
Fantaisie en ut : 133.
Impromptus : 133.
Mélodies : 860.
Roi des Aulnes (Le) : 860.
Sérénade : 1307.
Symphonie inachevée : 1307.
- SCHUMANN : 36, 44, 373, 827, 1097.
Allegro : 417.
Caprice en si mineur : 910.
Novellettes : 888.
Variations symphoniques : 827.
- SCHWOB (Marcel) : 132, 287, 397, 814, 815.
Hamlet (trad.) : 735, 736.
Livre de Monelle (Le) : 1079, 1080.
- SCHWOB (René) : 1136, 1149, 1162.
Vrai drame d'André Gide (Le) : 1148.
- SCOTT (WALTER)
Life of Napoleon : 1080.
- SEIGNOBOS
Histoire sincère de la Nation française : 1226.
- SERGE (Victor) : 1166.
- SERT : 253, 454, 517, 759, 831.
- SÉVIGNÉ (Marquise de) : 621, 843, 1029.
Lettres : 620, 999.
- SFORZA (Comte)
Frères ennemis (Les) : 1165.
- SHACKLETON (Anna) : 154, 252.
- SHAKESPEARE : 21, 172, 225, 231, 263, 521, 636, 637, 647, 682, 723, 741, 829, 911, 1036, 1187, 1242, 1315, 1318, 1322, 1324.
Antoine et Cléopâtre : 624, 625, 735, 754.
As you like it : 422, 695.
Coriolan : 297, 812.
Cymbeline : 747.
Hamlet : 41, 735, 736, 1062, 1063.

- Henri IV : 972, 1245, 1247.
 Henri V : 972, 1245, 1247.
 Henri VI : 1247.
 Henri VIII : 1247.
 Jules César : 812.
 Macbeth : 421.
 Measure for Measure : 970.
 Merry Wives (The) : 755.
 Much ado about nothing : 1244.
 Nuit des Rois (La) : 421, 970.
 Othello : 732, 735, 1195.
 Peines d'amour perdues : 423.
 Richard II : 1245, 1247.
 Richard III : 1247.
 Shylock : 762.
 Sonnets : 491, 766.
 Tempest (The) : 766.
 Venus and Adonis : 1264, 1266.
 Winter's Tale : 970.
 SHAW : 952.
 Devil's Disciple (The) : 738.
 Mrs. Warren's Profession : 370.
 SHELLEY : 747, 979, 1070, 1242.
 SHERIDAN
 École de la Médisance (L') : 970, 977.
 SICHEL : 749, 751.
 SICKERT : 143, 230, 233, 445.
 SIEBURG : 1022.
 Dieu est-il Français ? : 1023, 1024.
 SIEGFRIED (André) : 1079.
 États-Unis (Les) : 916.
 SIEYÈS : 1133, 1165.
 SIGNORET : 227, 242, 259, 261, 262, 267, 630.
 SILLER (Emma) : 135, 176, 337, 339.
 SIMON (Lucien) : 202.
 SIMOND (Daniel) : 858.
 SIMONSON
 Bibliographie des livres d'André Gide : 858.
 SINCLAIR (Upton) : 245.
 Roman d'un Roi de l'Or : 245.
 SISLEY : 150.
 SISOKO (Pabo) : 1299.
 SKEAT : 381, 382, 787.
 SOCRATE : 102, 666, 671.
 SOPHOCLE : 62, 308, 754, 1151.
 Antigone : 927.
 Edipe à Colone : 927.
 Edipe-Roi : 927.
 SOREL (Georges) : 297, 385.
 SOUCHON : 1045.
 SOUDAY : 362, 428, 440, 512, 516, 520, 544, 558, 570, 611, 660, 682, 744, 757, 771, 844, 860, 1087, 1158.
 SOUPAULT : 745, 932, 1044.
 Nègre (Le) : 857.
 SOURDEL (Docteur) : 1042, 1043, 1165.
 SOURY : 98.
 SOUZA : 260.
 SPENSER : 351.
 Faerie Queene (The) : 381-383, 386.
 SPINOZA : 905, 917, 1132, 1140, 1299.
 Éthique : 275.
 STALINE : 1109, 1117.
 STEFANI
 États d'angoisse nerveux : 1148.
 STENDHAL : 20, 21, 65, 106, 107, 111, 114, 228, 251, 255, 268, 387, 543, 584, 715, 767, 823, 827, 846, 936, 992, 1080, 1193, 1271, 1328.
 Abbesse de Castro (L') : 804.
 Armance : 431, 690.
 Chartreuse de Parme (La) : 749.
 Journal : 148, 152, 165, 170, 173, 182.
 Lamiel : 108, 111.
 Lucien Leuwen : 1207.
 Rouge et le Noir (Le) : 804, 805.
 Souvenirs d'Égotisme : 106, 133, 134.
 STERNE : 447, 611.

- Tristram Shandy* : 1126, 1127.
 STERNHEIM (M^{me} Stoisy) : 1035,
 1065, 1095, 1212, 1215, 1226.
 STEVENSON : 174.
Bottle Imp (The) : 337.
Club du Suicide (The) : 173.
Dr Jeekyll and Mr. Hyde :
 780.
Dynamiteur (Le) : 173.
Ile au trésor (L') : 578.
Kidnapped : 173, 176.
Master of Ballantree (The) :
 393.
Merry Men (The) : 388.
Mort vivant (Le) : 175.
Olalla : 337.
Reflux (Le) : 173.
Saint-Yves : 173, 179.
Weir of Hermiston (The) :
 337.
 STRACHEY (Lyttton) : 741.
Eminent Victorians : 659.
 STRAUSS (Richard) : 544.
Salomé : 245.
 STRAVINSKY : 629, 754, 1159,
 1163, 1171.
 STROHL : 835, 836, 839, 843,
 957, 1073.
 SUARÈS : 179, 194, 239, 245,
 296, 322, 350, 373, 459, 460,
 764, 788, 834, 1167, 1168,
 1173, 1327, 1328.
Chopin (Article sur) : 1119,
 1120.
Trois hommes : 269, 389, 706,
 707.
Voici l'homme ! : 1119.
 SUE (Eugène)
Mystères de Paris (Les) : 746.
 SULLY PRUDHOMME
Vase brisé (Le) : 151.
 SWIFT : 21.
Gulliver : 507.
Journal to Stella : 976.
 SYMONDS (John Addington) :
 1000.
- T
 TACITE : 38, 216, 217.
 TAGORE (R.) : 508.
Gitanjali : 393.
Post-Office : 427, 432, 434.
Réminiscences : 644.
 TAINÉ : 29, 94, 276, 661, 736,
 812, 813, 831, 1057, 1065,
 1218.
Correspondance : 182.
Littérature anglaise : 21, 351,
 352, 658.
 TASSE (Le) : 98.
 TCHEKHOV : 688, 780.
Contes : 690.
Dans le bas-fond : 1122.
Mouette (La) : 1086.
Salle 6 (La) : 1122.
 THACKERAY : 351, 551.
Vanity Fair : 380.
 THARAUD (les) : 367, 368, 696.
Dingley : 229, 233.
 THÉOCRITE : 1053.
 THÉRIVE : 1064, 1096, 1119,
 1160.
 THIBAUDET : 736, 739, 782, 845,
 1102.
 THIÉBAUT : 849.
 THOMSON
Evolution of Sex : 337.
 TIECK : 51.
Geheimnissvoll (Der) : 146.
 TIEPOLO : 236.
 TINTORET : 236, 937.
 TITIEN (Le) : 60, 236.
Homme au gant (L') : 40.
 TOCQUEVILLE
Démocratie en Amérique (La) :
 1247.
Souvenirs : 1231.
 TOLSTOÏ : 268, 389, 706, 886,
 1005, 1069, 1088, 1139.
Anna Karénine : 814, 1139.
Cosagues (Les) : 134.
Guerre et Paix : 25.
Journal intime : 629.

- Résurrection* : 1139.
 TOMLINSON : 926.
 TOPFFER
 Col d'Anterne (Le) : 327.
 TOULOUSE-LAUTREC : 282.
 TOURGUENEF : 51.
 Chien (Le) : 327, 491.
 Correspondance : 129.
 Nicée de gentilshommes (Une) : 224.
 TOUSSENEL
 Intelligence des animaux (L') : 579.
 TRAUBEL
 Whitman in Camden : 999, 1000.
 TRAZ (R. de) : 741, 835.
 TREMBLAY : 1250.
 Mémoire : 957.
 TRISTAN [L'Hermite].
 Mariamne : 646, 648.
 TRONCHE : 382, 430, 436, 453, 455, 456.
 TRYSTRAM : 1212.
 TURMEL (Abbé) : 1097, 1141.
 TZARA : 1011, 1075.

U

- UDINE (Jean d') : 371.
 UNAMUNO : 549.
 UTRILLO : 922.

V

- VAILLANT-COUTURIER : 1256.
 VALENTIN (Jean Boulogne, dit).
 Jugement de Salomon (Le) : 203.
 VALÉRY : 21, 70, 124, 128, 179, 211, 222, 237, 264, 274, 371, 668, 685, 686, 694, 726, 731, 732, 749, 750, 751, 759, 762, 789, 805, 831, 838, 891, 929, 930, 945, 949, 954, 1024, 1034, 1068, 1077, 1116, 1133,

- 1148, 1158, 1159, 1163, 1184, 1185, 1205, 1229, 1230, 1233, 1254, 1258, 1304, 1311, 1314, 1325, 1331.
 Charmes : 843.
 Cimetière marin (Le) : 1201.
 Pythie (La) : 751.
 Jeune Parque (La) : 750, 843.
 Pascal (Article sur) : 871.
 Préface à Lucien Leuwen : 871.
 Réponse au remerciement du Maréchal Pétain : 1023.
 VALÉRY (M^{me} Paul) : 128, 274, 369, 496, 731, 945, 1325, 1331.
 VALÉRY (Claude) : 1258.
 VALLETTE : 227, 281, 382, 830, 869.
 VALLOTTON : 119.
 VANDEPUTTE : 393.
 VANDERVELDE (Émile) : 586.
 VAN DER WEYDEN : 937.
 VAN DE VELDE : 168, 308.
 VAN EYCK (Hubert) : 23, 24.
 VAN GOGH : 238.
 VANNICOLA : 348, 374, 379, 385, 386, 732.
 VAN RYSELBERGHE (les) : 108, 141, 167, 168, 180, 196, 198, 235, 246, 252, 429, 458, 459, 461, 462, 469, 472, 498, 509, 527, 542, 557, 566, 676, 728, 1219.
 VAN RYSELBERGHE (Théo) : 138, 247, 361, 373, 430, 463, 464, 490, 553, 977.
 Trois petites filles sur un canapé : 122.
 VAN RYSELBERGHE (M^{me} Théo) : 180, 369, 477, 501, 515, 516, 525, 527, 528, 534, 537, 539, 542, 553, 561, 578, 639, 679, 685, 686, 694, 738, 741, 758, 767, 820, 887, 889, 896, 942, 943, 946, 951, 967, 974, 1039, 1085, 1093, 1261.
 VAN RYSELBERGHE (Élisa-

- beth) : 141, 472, 527, 561,
 698, 728, 730, 738, 741, 742,
 768, 844, 875, 958. 1016,
 1018, 1048.
 VAN RYSELBERGHE (Catherine) : 820, 958, 1046, 1134,
 1250.
 VARIOT : 385.
 VAUBAN
 Dîme Royale (La) : 1172,
 1255.
 Mémoire pour le rétablissement
 de l'Édit de Nantes : 1172.
 VAUDOYER : 306.
 VAUGELAS : 240, 662.
 VAUTEL : 999.
 VAUVENARGUES : 795, 907.
 VELASQUEZ
 Femme aux œufs (La) : 129.
 Ménines (Les) : 41.
 VENEZIANO (Domenico) : 235.
 VENTURA : 151-156, 164, 165,
 171, 192, 193, 202, 243.
 VERBEKE : 334.
 VERDI : 1060.
 VERHAEREN : 138, 205, 330,
 331, 332, 333, 369, 373, 584,
 667, 669, 1219.
 Hélène : 262.
 VERLAINE : 13, 203, 384, 663,
 671, 927, 1140, 1177, 1263.
 Sagesse : 187.
 VERMEER [de Delft] : 983.
 VERNE (Jules) : 579.
 VERNES (Pasteur) : 1165.
 VÉRONÈSE : 236.
 VERRIER : 152, 161, 264.
 VERROCHIO : 236.
 David : 63.
 WILF-GRIFFIN : 108, 117, 195,
 211, 245, 260, 329, 372, 669,
 721, 883.
 V'oin d'Ionie : 432.
 VIGNY : 711.
 VILDRAG : 328, 329, 372.
 Michel Anclair : 748.
 VINCI (Léonard de) : 40, 65.
 Traité de la Peinture : 140.
 VIRGILE : 48, 138, 966, 1053,
 1164.
 Énéide (L') : 1271, 1272.
 VISAN
 André Gide et le lyrisme con-
 temporain : 322.
 VOGEL : 1142, 1156, 1166, 1170,
 1171.
 VOGÜÉ : 233, 832.
 VOISINS : 158.
 VOLLMEYER : 100, 146, 150.
 VOLTAIRE : 52, 125, 199, 263,
 905, 912, 972, 1044, 1286.
 Contes : 1197.
 Candide : 48, 739, 1197.
 Zadig : 1198.
 Lettres : 763, 764.
 Saül et David : 1090.
 VUILLARD : 119, 232.

W

- WAGNER : 259, 346, 390, 665,
 888, 1305.
 Maîtres-chanteurs (Les) : 246.
 WALCKENAËR : 15, 32.
 WATTEAU : 631.
 WATTEVILLE (M^{me} de) : 242.
 WELLS : 351, 689.
 Mr. Britling sees it through :
 622, 625.
 WERTH : 279, 282, 455.
 WESTPHAL : 545, 593, 595,
 596, 598, 605.
 WHARTON (Mrs) : 509, 520-
 522, 527, 545, 549.
 WHISTLER : 155, 157.
 WHITMAN : 398, 426, 427, 428,
 510, 638, 723, 999.
 Brins d'herbe : 723.
 By Blue Ontario's Shore :
 1141.
 Calamus : 1000.
 WIDMER (Édouard) : 514.
 WIDMER (René) : 529, 530.
 WIFLAND : 974.

WILDE : 28, 144, 150, 175, 176,
 388, 655, 813, 837, 847, 848,
 888, 913, 955, 1031, 1244,
 1275, 1276.
De Profundis : 157, 159.
Femme de peu d'importance
(La) : 389.
Intentions : 1275.
Mari idéal (Un) : 389.
Poèmes en prose : 174.
 WILDER (Thornton).
Bridge of San Luis Rey (The) :
 1066.
 WILLY : 1245.
 WOJTKIEWICZ : 243, 244.
 WORDSWORTH : 933, 937, 1242.
Prélude (The) : 722.
 WYZEWA : 120, 194.

Y

YEATS : 475.

Z

ZOLA : 62, 232, 234, 235, 255,
 300, 521, 1225.
Argent (L') : 1143.
Assommoir (L') : 1218,
 1220.
Au Bonheur des Dames : 1141.
Bête humaine (La) : 1143.
Conquête de Plassans (La) :
 1145.
Débâcle (La) : 472.
Faute de l'Abbé Mouret (La) :
 1220.
Fortune des Rougon (La) :
 1220.
Germinal : 1143, 1221.
J'accuse : 1188.
Lourdes : 998.
Nana : 400.
Page d'amour (Une) : 1207.
Pot-Bouille : 1137, 1221.
 ZURBARAN : 129.
 ZWEIG : 911.

TABLE

TABLE

Note de l'Éditeur.	9
JOURNAL 1889.	13
JOURNAL 1890.	13
JOURNAL 1891.	19
JOURNAL 1892.	28
JOURNAL 1893.	33
FEUILLETS.	46
JOURNAL 1894.	50
JOURNAL 1895.	56
FEUILLES DE ROUTE (1895-1896).	58
LITTÉRATURE ET MORALE.	87
MORALE CHRÉTIENNE.	95
FEUILLETS.	97
JOURNAL 1902.	106
JOURNAL 1903.	134
JOURNAL 1904.	138
JOURNAL 1905.	146
JOURNAL 1906.	194
JOURNAL 1907.	225
JOURNAL 1908.	257
JOURNAL 1909.	271
LA MORT DE CHARLES-LOUIS-PHILIPPE.	278
JOURNAL 1910.	288
VOYAGE EN ANDORRE.	312
JOURNAL 1910 (Suite).	321
JOURNAL 1911.	327
FEUILLETS.	340
JOURNAL 1912.	356
JOURNAL 1913.	387
FEUILLETS.	393
JOURNAL 1914.	396
LA MARCHÉ TURQUE.	399
JOURNAL 1914 (Suite).	417

JOURNAL 1915	506
JOURNAL 1916	526
NUMQUID ET TU.. ? (1916-1919)	587
FEUILLETS.	606
JOURNAL 1917	610
JOURNAL 1918	643
FEUILLETS.	660
JOURNAL 1919	678
JOURNAL 1920	680
JOURNAL 1921	687
FEUILLETS.	711
JOURNAL 1922	726
JOURNAL 1923	750
FEUILLETS.	775
JOURNAL 1924	780
JOURNAL 1925	801
FEUILLETS.	806
JOURNAL 1926	815
JOURNAL 1927	828
FEUILLETS.	865
JOURNAL 1928	867
FEUILLETS.	898
JOURNAL 1929	903
JOURNAL 1930	963
JOURNAL 1931	1018
JOURNAL 1932	1099
JOURNAL 1933	1149
JOURNAL 1934	1193
JOURNAL 1935	1221
JOURNAL 1936	1242
JOURNAL 1937	1260
FEUILLETS.	1277
JOURNAL 1938	1294
JOURNAL 1939	1329
INDEX	1333